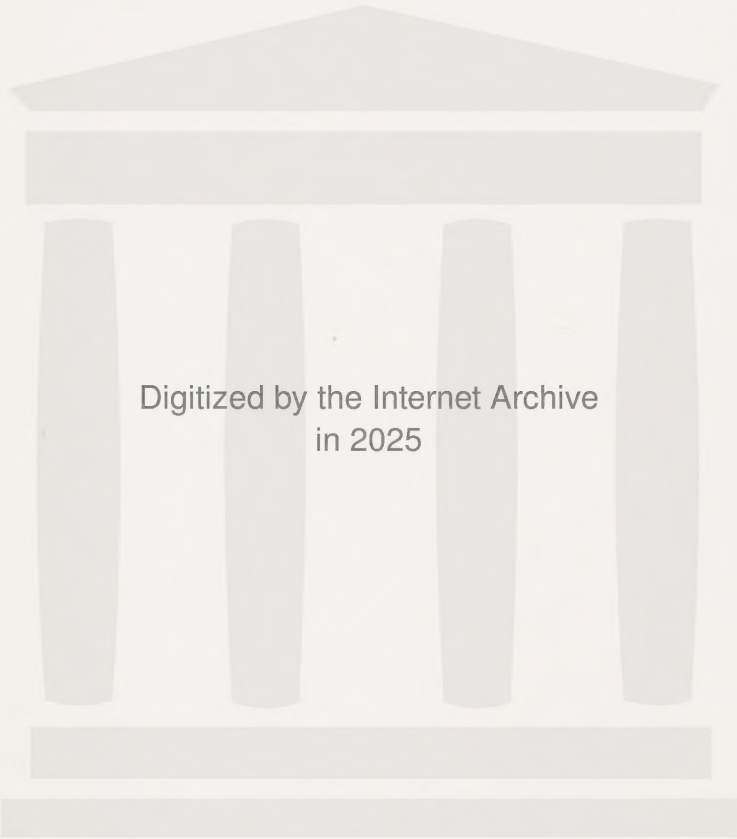












Digitized by the Internet Archive  
in 2025













Gens justa custodiens veritatem (Isai. XXVI. 2)





# ANNÉE DOMINICAINE

OU

## VIES DES SAINTS

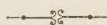
*DES BIENHEUREUX, DES MARTYRS*

ET DES AUTRES PERSONNES ILLUSTRES OU RECOMMANDABLES PAR LEUR PIÉTÉ

*De l'un et de l'autre sexe*

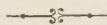
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DISTRIBUÉES SUIVANT LES JOURS DE L'ANNÉE



NOUVELLE ÉDITION

*Revue et annotée par des Religieux du même Ordre*



# JANVIER



LYON

*X. JEVAIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR*

42, RUE SALA, 44

—  
1883

RECEIVED BY THE

LIBRARY OF THE

CONGRESS OF THE

UNITED STATES OF AMERICA

WASHINGTON, D. C.

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

AUG 2 X



# LETTRE

DU

RÉVÉRENDISSIME PÈRE LARROCA

*Maître Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*

AU PRIEUR DES DOMINICAINS DE LYON

ET AUX RELIGIEUX QUI COLLABORENT A LA RÉÉDITION DE L'*Année Dominicaine*



TRÈS RÉVÉRENDIS PÈRES,

*Ce n'est pas sans un vif intérêt et sans une satisfaction bien réelle que Nous avons pris connaissance de la lettre en date du 15 octobre, par laquelle vous Nous soumettez votre dessein de rééditer l'Année Dominicaine. Nous applaudissons de grand cœur à votre heureuse inspiration. En poursuivant ainsi la voie maintes fois tracée par les Chapitres généraux de notre Ordre, vous mettez à la portée de tous une œuvre importante, presque introuvable de nos jours; vous nous conserverez un trésor de documents précieux, dont la perte serait d'autant plus irréparable, que les archives, d'où ces documents furent puisés, sont à présent ou dispersées ou perdues; vous remettrez en lumière un monument insigne, élevé par des mains aussi pieuses qu'intelligentes, à la gloire de Dieu, à la louange de nos Saints, à l'honneur et à l'édification de notre famille Dominicaine.*

*Le but que vous vous proposez en rééditant cette œuvre est celui même que se proposèrent ses auteurs en la composant. Pénétrés d'un juste*

*respect pour la vérité, ces graves écrivains la prirent pour base essentielle de leur dessein et lui consacrèrent généreusement leurs labeurs et leurs veilles. Toutefois ils s'adressèrent moins aux érudits et aux savants qu'aux âmes religieuses de tout état et de toute condition, à celles-là surtout qui, appartenant par un lien quelconque à la grande famille de saint Dominique, cherchent dans les exemples de leurs aînés une lumière à leur vie, une règle à leur ferveur, un encouragement à leur piété. Ce long travail, composé, du reste, avec tout le soin que comportait l'état de la critique à cette époque, fut avant tout une œuvre d'édification spirituelle. Vous l'avez parfaitement compris, et vous vous êtes gardés, à bon droit, de détourner vers un but moins élevé les efforts de ces religieux et vaillants apôtres.*

*Vous entendez cependant rester fidèles, vous aussi, à la vieille devise de nos Pères, et vous souvenant que le vrai, le beau et le bon sont inséparables, vous comptez laisser dans votre œuvre à chacun de ces éléments la place et les proportions qui lui sont dues. C'est ainsi que vous vous empressez de reconnaître à la vérité les droits que, sur certains points de détail, la critique historique lui a décidément acquis dans ces derniers temps. Vous engager toutefois dans une discussion plus complète, serait, comme vous le faites ressortir à propos, vous détourner de votre but pour un résultat non moins éloigné qu'incertain. Nous, et tout notre Ordre, recevrons donc avec reconnaissance l'Année Dominicaine telle que vous nous l'offrez, et pendant que nous jouirons du fruit de votre travail, vous pourrez à loisir, et d'autres pourront après vous (car plusieurs générations y suffiront à peine) entreprendre, si elle est nécessaire, et mener à terme la refonte de ce grand ouvrage.*

*Ayant fait ainsi leur part légitime aux droits de la vérité, vous vous proposez en outre de veiller à la beauté de votre œuvre, soit en disposant dans un ordre plus régulier les matières si diverses contenues en ces volumes, soit en corrigeant des formes de langage surannées ou peu littéraires, vous gardant toutefois d'enlever au style des différents écrivains sa naïveté, sa grâce et sa saveur propre, soit enfin en adoptant pour votre livre une élégance typographique, digne à la fois et du sujet qu'il traite, et des lecteurs auxquels il s'adresse, et des presses dont il sort.*



*Nous ne pouvons donc, TT. RR. PP., que louer votre pieux dessein, et vous encourager à entreprendre et poursuivre cette œuvre, dont l'utilité est aussi grande que le plan Nous en paraît heureusement conçu. Le résultat répondra pleinement, Nous n'en doutons pas, à votre zèle et à Notre attente : Nous en avons du reste un gage assuré dans le choix des collaborateurs chargés soit de la partie matérielle, soit de la partie littéraire et scientifique de l'ouvrage. Parmi ces derniers, les uns nous sont déjà connus par leur aptitude spéciale à des travaux de ce genre ; tous Nous le sont par leur intelligence et leur zèle. Nous nous applaudissons en particulier de voir en tête de la liste le nom du savant et religieux auteur des Etudes sur les temps primitifs de l'Ordre, comme aussi Nous ne pouvons assez vous féliciter d'avoir trouvé dans M. Xavier Jevain un éditeur digne en tous points de votre œuvre et prêt à la soutenir de toutes les ressources de son art, de son intelligence et de son dévouement.*

*Comme preuve de Notre bienveillance toute particulière, Nous vous accordons volontiers, TT. RR. PP., la bénédiction que vous Nous demandez pour vous et votre pieuse entreprise : puisse cette bénédiction attirer sur vous toutes les grâces du ciel les plus abondantes et vous assurer l'intercession de l'héroïque phalange dont vous vous préparez à publier la gloire et les exploits !*

*Donné à Rome, en Notre Couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, le 9 novembre 1882, fête de tous les Saints de l'Ordre.*

† L. S.

FR. JOSEPHUS MARIA LARROCA.

*Mag. Ordinis.*

Reg. pag. 238.

FR. HENRICUS CHATILLON,

*Mag. Prov. Terræ S. et Socius.*







## PRÉFACE



La lettre qu'on vient de lire pourrait, en tête de ce volume, tenir lieu de préface. Cette lettre, émanée de la plus haute autorité qui soit dans l'Ordre, fait connaître l'importance et le vrai caractère de l'*Année Dominicaine*, l'utilité de cette nouvelle édition, et jusqu'au plan qui a été adopté et suivi dans ce travail. Il nous reste peu à dire, pour mettre le lecteur parfaitement au courant de notre œuvre.

Le premier et le principal auteur de l'*Année Dominicaine* a été le Vénérable Père Thomas Souèges, de notre couvent du faubourg Saint-Germain, à Paris ; nous donnerons sa vie, à la suite de cette Préface. Ce religieux, qui unissait une grande science à une grande sainteté, consacra vingt années à l'important ouvrage qu'il avait eu le noble courage d'entreprendre. Le R. Père Jean-Baptiste Feuillet lui prêta d'abord son concours pour la partie purement littéraire de l'œuvre ; et ce fut sous son nom, par un effet, sans doute, de la profonde humilité du Père Souèges, que parurent les trois premiers volumes, correspondant aux trois premiers mois de l'année. Le Père Feuillet n'ayant pu lui continuer sa collaboration, notre courageux auteur n'hésita pas à se charger seul de tout le travail ; et c'est ainsi qu'il nous a donné les huit volumes qui vont du mois d'avril au mois de septembre.

Il ne fut pas accordé au V. Père Souèges de voir la fin de son grand ouvrage ; mais il laissait en mourant d'innombrables matériaux. C'est avec ces matériaux que l'œuvre a été continuée, d'abord par le R. Père Charles de Saint-Vincent, ensuite par le R. Père Jacques Lafon.

Voici dans quel ordre ont été publiés les différents volumes de l'*Année Dominicaine* :

Par le Père Jean-Baptiste Feuillet : *Janvier* 1678, *Février* 1679, *Mars* 1680.

Par le P. Thomas Souèges : *Avril* 1684 ; *Mai*, t. I, 1686 ; t. II, 1687 ; *Juin* 1689, *Juillet*, t. I, 1691 ; t. II, 1691 ; *Août*, t. I, 1693 ; t. II, 1696.

Par le Père Charles de Saint-Vincent : *Septembre*, t. I, 1702.

Par le Père Jacques Lafon : *Septembre*, t. II, 1710 ; *Octobre*, t. I, 1712 ; t. II, 1715.

Le travail, comme on voit, conduit jusqu'au mois de novembre, a été interrompu en l'année 1715. Nous espérons pouvoir le compléter, en ajoutant les deux derniers mois de l'année. Quant aux Vies assez nombreuses, postérieures à 1715, il nous a semblé préférable de les réserver pour un volume spécial, qui serait le complément de l'ouvrage que nous rendons au public.

Nous renfermant donc dans le cadre, déjà si vaste, tracé par les auteurs de l'*Année Dominicaine*, nous avons apporté tous nos soins à améliorer leur œuvre. Nous avons placé à leur mois et à leur jour un grand nombre de Vies, omises à la place qu'indiquait le décès ; elles avaient été publiées, dans les volumes des mois suivants, sous forme de *suppléments* qui ne comprenaient pas moins de 1,500 pages. Le style a été revu sans être altéré.

Pour le fond des récits, nous avons souvent corrigé l'ouvrage par l'ouvrage lui-même. Nous sommes aussi remontés aux sources indiquées par les auteurs, toutes les fois que nous l'avons pu, et n'avons pas négligé, au besoin, de consulter d'autres sources non indiquées, mais parfaitement sûres. Par ce moyen, plusieurs Vies ont été com-



plétées, et quelques-unes même, quand les circonstances ont paru l'imposer, entièrement refondues.

La chronologie laissait à désirer, surtout dans les premiers volumes de l'*Année Dominicaine* ; nous avons fait nos efforts pour combler cette lacune. A défaut de la date précise, quand nous n'avons pu la connaître, nous donnons la date approximative, en remplaçant par des points le chiffre ou les chiffres inconnus.

Nous nous sommes aussi efforcés d'unir, autant que possible, l'histoire à la biographie ; à la Vie du religieux, l'historique de son couvent, ou de l'œuvre à laquelle il s'est dévoué : et cela, par des notes courtes, mais précises, placées au bas des pages, ou à la suite de la Vie, soit même dans l'appendice ouvert à la fin des volumes.

En tête de plusieurs des anciens volumes se trouvaient des études, parfois assez étendues, sur quelque point se rattachant à l'histoire générale de notre Ordre. Nous avons préféré recueillir toutes ces études dans un volume à part ; ce qui donnera toute facilité pour les compléter, et déchargera d'autant les volumes auxquels elles avaient été annexées.

Dans ces études nous comprendrons :

1° Les tableaux chronologiques de nos Maîtres généraux, des Maîtres du Sacré Palais, des Papes, Cardinaux, Archevêques et Evêques appartenant à l'Ordre.

2° Le tableau général des Provinces ; ce tableau sera suivi de l'histoire particulière de la Province de Toulouse. Nous regrettons de n'avoir pas trouvé dans l'ancienne *Année Dominicaine* le même travail sur les autres Provinces de France, sur les différentes Congrégations successivement établies, et enfin l'historique, siècle par siècle, des fondations de nos couvents et de nos monastères. On aurait ainsi une *Gallia Dominicana*.

3° La *Chronique de nos Missions*, où se révèle l'action apostolique de notre Ordre dans le cours des siècles. Cette chronique est conduite jusqu'à l'année 1680, et occupe plus de 400 pages. Plusieurs

relations sur des missions particulières trouveront là naturellement leur place.

4° Des dissertations sur un certain nombre de sujets, tels que : Le Tiers-Ordre, le Saint Rosaire, sainte Madeleine, sainte Catherine de Sienne, l'Angélique Docteur, etc., etc. A la fin, nous placerons une nomenclature des auteurs et des ouvrages principaux cités dans le cours de notre travail, et, de plus, des tables générales faisant comme un résumé de tout l'ouvrage, au point de vue historique, doctrinal, mystique.

Il est une chose qui ne manquera pas de frapper les lecteurs de l'*Année Dominicaine* : nous voulons parler de l'abondance des dons surnaturels et des communications divines que l'on rencontre dans beaucoup de ces Vies. Voici les réflexions émises à ce sujet par l'auteur de l'ancienne Préface :

« Les personnes peu versées dans les pratiques de la vie intérieure ont peine à croire ces sortes de grâces. Je leur répons, que ce n'est pas de nous que Dieu prend conseil dans ses desseins ; que ce qu'il opère, dans ces saintes âmes et avec elles, surpasse infiniment la faible portée de nos esprits, et que saint Paul traite d'homme animal, — *animalis homo* — celui qui veut mesurer les faveurs divines à l'aune de son petit jugement. Sainte Térèse assure que, sans s'attacher elle-même à ces visions, elle ne laissait pas d'en ressentir les merveilleux effets, et que rien ne confirme davantage les vérités de la foi que cette sorte de communications, où Dieu fait goûter, par une anticipation privilégiée, les joies et les douceurs ineffables dont il rassasiera ses élus pendant l'éternité. Ces douces expériences font pénétrer si avant dans les vérités les plus sublimes, qu'il semble que ceux qui en sont favorisés, en ont plutôt l'évidence que la foi.

« Si ces communications vous paraissent trop fréquentes, sachez qu'elles sont aussi rares pour les personnes qui vivent selon les maximes du monde et dans l'embarras des affaires du siècle, qu'elles sont communes pour celles qui règlent leur conduite sur les maximes

sévères du christianisme et de la religion. Peut-on concevoir une communication plus fréquente et plus divine, que celle de Jésus-Christ, au Très Saint Sacrement, où il se donne aux justes et aux pécheurs? Comment donc s'étonner, s'il se communique si intimement, et en tant de manières, aux âmes qui l'adorent en esprit et en vérité; qui se privent, pour son amour, de toutes les consolations de la terre, afin de ne chercher que lui seul? Non, rien d'étonnant si ces âmes expérimentent, en elles-mêmes, ces saintes privautés, qui faisaient dire au Roi pénitent: *Quam bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde!* « Que Dieu est bon à Israël, à ceux qui ont le cœur droit! »

« Le cardinal de Bérulle, plus éminent encore par son insigne piété que par l'éclat de sa pourpre, estimait si fort ces communications amoureuses de Dieu avec ses fidèles serviteurs, et il les croyait si véritables, qu'un prêtre de sa Congrégation s'étant pris à rire de quelque chose qu'il lisait, dans la Vie d'un Saint, qui lui paraissait trop simple et trop ravalé, et de quelques privautés particulières que ce saint avait reçues de Notre-Seigneur, il lui en fit une réprimande sévère. Lui montrant un jardinier qui travaillait : « Voyez-vous ce pauvre homme, lui dit-il? il est plus capable de la théologie de l'école que les Docteurs ne le sont de la science du ciel. Depuis que Dieu s'est fait homme, pour l'amour des hommes; et qu'il a daigné converser avec eux comme l'un d'eux, il n'y a plus dans les histoires de familiarités semblables qui nous doivent surprendre. En tout cela, il n'y a rien qui ne nous doive sembler moins étrange, que la manière admirable qu'il lui a plu de choisir pour demeurer sur la terre après son ascension, et cet abaissement amoureux, par lequel il a bien voulu se renfermer sous les humbles espèces d'un pauvre morceau de pain, et se laisser indifféremment approcher des innocents et des coupables. Après ce prodige d'amour, feuillotez tous les livres tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez rien qui en approche. »

« Tel était le sentiment de ce saint cardinal. Il n'y a donc plus lieu de s'étonner des fréquentes visions, des communications divines, et

des apparitions extraordinaires qui se rencontrent dans quelques-unes de ces Vies, puisque Dieu, qui prend ses délices parmi les enfants des hommes, étant infiniment bon, et par conséquent infiniment communicatif, est toujours prêt à favoriser, par mille privautés, les âmes qu'il trouve capables de ses divines communications. »

Nous avons annoncé la Vie du Vénérable Père Thomas Souèges ; elle va compléter cette Préface. Cette vie, composée par le R. Père Charles de Saint-Vincent, le premier continuateur de l'*Année Dominicaine* après la mort du Père Souèges, avait été placée en tête du premier volume de septembre.







## *Vie du V. P. THOMAS SOUÈGES*

*Premier et principal Auteur de l'Année Dominicaine*

( 1633 - 1698 )



**J**E devrais me dispenser de donner au public la Vie de ce grand serviteur de Dieu, lui-même l'ayant tracée autant de fois qu'il a tracé les portraits de nos Saints ; puisqu'on peut dire qu'il s'est encore plus distingué par la fidélité avec laquelle il a imité leurs vertus, que par le travail auquel il s'est engagé pour composer leurs Vies. Je tâcherai, néanmoins, tant pour l'édification de tout l'Ordre de saint Dominique, dont il a relevé l'éclat, que pour satisfaire à la piété de quantité de personnes, qui ont eu le bonheur de le connaître, de donner une idée des mérites de ce saint religieux.

Le V. Père SOUÈGES naquit le 29 mars de l'année 1633, à Astaffort, bourg de la Guyenne, près d'Agen. Il fut nommé Étienne au baptême, nom qui présageait la vie crucifiée qu'il devait mener ; on y ajouta en Religion celui de Thomas, pour marquer qu'il devait suivre les lumières de ce grand Docteur. Ses parents, d'une médiocre condition, mais pieux, le firent étudier et élever dans la crainte de Dieu. Il y fit de si heureux progrès, qu'à l'âge de quatorze ans, il fut capable de recevoir notre saint habit dans le couvent d'Agen. Après deux ans de noviciat, on l'envoya à celui de Saint-Gaudens, étudier en philosophie, bien qu'il n'eût pas encore fait profession ; car, alors, les couvents non réformés avaient défense du Révérendissime Père Général, sous l'autorité du Pape et de la cour, de recevoir des novices à la profession religieuse, qu'ils n'eussent embrassé auparavant l'exacte observance de

nos Règles. Il eut le bonheur de trouver la réforme de la Province de Toulouse introduite à Saint-Gaudens peu de jours avant son arrivée.

Pour ne pas laisser échapper une occasion aussi favorable, qui secondait ses désirs d'observance religieuse, il pria humblement les Pères de ne pas le renvoyer à son couvent, mais de lui procurer une place dans le noviciat de Toulouse.

Dieu, qui disposait tout pour l'exécution des grands desseins qu'il avait sur ce jeune novice, permit qu'il fût reçu, afin qu'il pût apprendre, parmi les premiers Pères, également saints et savants, de cette Province (berceau de l'Ordre et dépositaire des reliques de saint Thomas), les solides principes de la science et de la sainteté. Il eut même plus qu'il n'osait se promettre; car les religieux, charmés de son bon naturel, et surtout de ses excellentes dispositions pour l'étude et la perfection religieuse, le reçurent à la profession pour leur couvent préférablement à tout autre de la Province. Ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir que les suites répondaient à un si heureux commencement et que sa conduite surpassait même toute l'idée qu'ils en avaient conçue.

Jamais novice plus respectueux à son Père Maître, plus intérieur dans ses actions, plus modeste dans ses regards, plus retenu dans ses paroles, plus composé dans sa démarche, ni plus prompt à obéir aux ordres de ses Supérieurs. Leur volonté était la règle de la sienne, parce qu'il la croyait toujours conforme à celle de Dieu. Il les prévenait par sa ferveur, il les engageait à lui commander par sa soumission, et il les charmait par cette vivacité naturelle, pleine de sagesse et de maturité, à s'acquitter de tous les devoirs de son état. Enfin, tout concourait à le faire aimer, et on ne pouvait s'empêcher d'avouer, voyant cet air de sainteté répandu sur sa personne, qu'il avait reçu une belle âme, comme Salomon, *sortitus sum animam bonam*, et que la nature, en le formant, avait pris plaisir de graver sur son front le caractère d'un prédestiné.

Dès lors, Celui qui a les cœurs des hommes entre ses mains pour les tourner où il lui plaît, voulant préparer le sien pour l'ouvrage auquel il l'avait destiné, le remplit d'une si grande estime de sa profession et d'un si grand zèle pour la gloire de son Ordre, qu'il lui fit former le généreux dessein d'en faire connaître le mérite, en se proposant de donner un jour au public les Vies des saints et des personnes illustres que cet Ordre a eu le bonheur de produire.

L'application de plusieurs beaux esprits de son temps, occupés à composer l'histoire de leurs Ordres, ne contribua pas peu à le confirmer dans sa résolution. Il voyait qu'ils grossissaient tous les jours leurs annales par des recherches infatigables et, réfléchissant avec douleur sur le peu de connaissance qu'on avait, dans l'Ordre de saint Dominique, d'une infinité de traits glorieux, qui seront dans un éternel oubli, faute d'avoir été marqués, il eût

souhaité que nos anciens eussent eu autant de soin d'en laisser la mémoire à la postérité, qu'ils en avaient pris pour soutenir les intérêts de l'Église et se sanctifier eux-mêmes.

Ce zèle, qui portait le caractère de celui de la maison de Dieu, en même temps qu'il avait pour objet celle de saint Dominique, le pénétrait si vivement, qu'il en desséchait; et peu s'en fallut que, pour vouloir suivre ses mouvements avec trop de ferveur, il n'altérât notablement sa santé et ne se mît dans l'impuissance de jamais réussir. Car, prenant sur son sommeil, pour vaquer pendant la nuit à la lecture des historiens de l'Ordre, la nature ne pouvait que succomber sous le poids de tant de veilles, bien au-dessus de ses forces.

Les Vies de nos Saints, que lisait le jeune étudiant, ne lui servaient pas peu pour l'animer à unir l'amour de la vertu à la connaissance de la vérité. Il se renouvelait par sa ferveur, sachant bien que les Saints, comme a remarqué un d'entre eux (saint Augustin, ép. 112), font de plus grands progrès dans les sciences, en priant et en méditant, que par la lecture et l'exercice de l'école.

Prévenu d'un si beau principe, il choisit la plus utile et la meilleure part, en s'adonnant à la piété, laquelle occupait uniquement son cœur, tandis que la philosophie et la théologie remplissaient son esprit : par là il évita l'écueil où tant de jeunes religieux vont se heurter.

Après que notre sage et prudent novice eut pris l'Ordre de prêtrise, le dernier jour de mars de l'année 1657, et célébré sa première Messe avec la ferveur et la pureté d'un ange, comme dans le cours de ses études il s'était rendu très habile dans la philosophie et la théologie, les Supérieurs l'envoyèrent, pour enseigner l'une et l'autre science, premièrement à Bordeaux, puis à Avignon. Il eut dans tous ces emplois autant de soin d'entretenir ses disciples dans la piété, que de les faire avancer dans les lettres. Outre l'exemple puissant et animé de recueillement qu'il leur donnait, il ne laissait jamais échapper aucune occasion de leur dire quelques mots capables de les toucher, et de les porter à procurer la gloire du Seigneur et l'honneur de leur Ordre, en se sanctifiant eux-mêmes.

On s'aperçut bientôt, dans la Communauté d'Avignon, de la sage conduite du maître par la retenue et la piété des élèves ; et afin que de si beaux commencements pussent augmenter par une double autorité et une conversation plus fréquente, on le pria de vouloir se charger de leur éducation. Il le fit par obéissance ; et on eut la consolation de voir ces deux offices, d'ailleurs si incompatibles, unis en sa personne et parfaitement remplis.

A considérer son assiduité au chœur, tant la nuit que le jour, son application à veiller sur les actions de ses novices, sa patience à les écouter dans leurs peines et sa charité à les secourir, on eût dit qu'il n'avait que le seul emploi de Père Maître. Mais lorsqu'on l'entendait, dans la classe, dicter les

leçons, expliquer les difficultés les plus épineuses, qu'on voyait son exactitude à remplir tous les devoirs d'un zélé et habile professeur, sa fermeté à n'omettre aucun exercice de l'école, et à obliger tous les étudiants à ne s'en dispenser jamais, on ne pouvait assez l'admirer. Aussi s'acquitt-il dès lors la réputation d'un des plus savants et des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas, n'ayant rien tant à cœur que de maintenir dans l'Ordre les principes et la sainteté de ce Docteur angélique.

Un si grand mérite ne pouvant pas être caché plus longtemps, nos Pères du couvent de Pamiers, prévenus avec fondement de la réputation qu'il s'était déjà acquise dans la Province, l'élurent pour leur Prieur. L'obéissance lui fit accepter cette charge ; mais son humilité le porta bientôt à y renoncer, aimant mieux obéir que commander.

De là il fut envoyé pour la seconde fois à Bordeaux en qualité de Maître des novices ; et quelque temps après, de Bordeaux à Paris, où durant plusieurs années il a exercé le même emploi avec autant d'utilité pour tous nos couvents du royaume, que d'édification pour le public. Les excellents religieux de diverses Provinces, qu'il a formés, font seuls son éloge et justifient le discernement des Supérieurs dans un si digne choix en même temps que la sagesse de sa conduite.

Il arriva à Paris le 13 du mois de juin de l'année 1674, après seize jours de chemin, qu'il fit constamment à pied : l'amour qu'il avait pour l'observance de nos Constitutions ne lui permettant pas d'user d'aucune dispense en ce point, même dans des cas où d'autres, moins exacts, auraient cru, non seulement le pouvoir, mais le devoir faire.

Étant dans cette capitale du royaume, il eut le bonheur d'y faire connaissance et de lier une étroite amitié avec un très pieux et très savant prêtre de notre Tiers-Ordre, auquel nous avons de grandes obligations, pour avoir fait imprimer la petite *Année Dominicaine*, où il donne tous les jours l'abrégé de trois Vies en forme de méditations, avec des réflexions solides pour inspirer et entretenir la véritable piété (\*).

L'union de ces deux cœurs, qui brûlaient d'une même ardeur pour la gloire de l'Ordre, et qui conspiraient pour le même dessein, fit que le Père Souèges, ranimé par ce zélé ecclésiastique, continua avec plus d'application le travail qu'il avait commencé. Son projet était de donner par ordre alphabétique seulement un volume des Vies de nos Saints et personnages les plus distingués, conformément à ce qu'avait commencé le R. Père Jean de Sainte-Marie (ou de Réchac) dans les deux volumes de nos Saintes. Mais M. de Vienne lui donna une idée plus vaste et plus utile à toute l'Église, en lui persuadant d'entreprendre le grand ouvrage de l'*Année Dominicaine*, où l'on peut trouver chaque jour, du moins en abrégé, la Vie de

(\*) Voir au 2 janvier la Vie de Madame de Vienne.



tous ceux de l'un et de l'autre sexe qui ont fleuri dans notre Ordre, sous les deux Règles qu'on y professe; il lui promettait de faire venir, des pays étrangers et de toutes les provinces de France, plus de mémoires qu'il n'en pourrait employer dans un ou deux grands volumes pour chaque mois de l'année.

Notre zélé religieux, ravi des offres avantageuses que ce pieux ecclésiastique lui faisait, et fondé sur le secours qu'il se promettait de sa présence et de ses lumières, résolut enfin d'entreprendre ce vaste et très pénible ouvrage, auquel le R. Père Feuillet voulut bien avoir part, en y ajoutant, à la prière du R. Père Souèges, la politesse de notre langue.

Ce travail immense, partagé entre eux deux, devint moins pénible, et l'assiduité avec laquelle ils y veillaient, faisait espérer au public qu'il serait bientôt achevé. Le succès aurait sans doute répondu à l'attente, et les douze mois de l'année auraient été remplis, si par malheur la difficulté de l'ouvrage, jointe à la délicatesse du tempérament du R. Père Feuillet, ne l'eût obligé de se désister après le troisième volume.

Une conjoncture si imprévue, et en même temps si sensible au R. Père Souèges, ne le rebuta pas. Il se chargea généreusement de tout le fardeau, et l'a porté longtemps avec tout le succès qu'on pouvait espérer d'un seul homme dans un emploi qui demandait toute l'application de plusieurs : mais comme celui dont nous faisons l'histoire avait l'esprit beau, vaste, pénétrant et discret, pour prendre et ménager le temps, disposer et adapter les matières, il ne faut pas être surpris s'il a été capable de conduire et de réussir dans un dessein qui paraissait impossible.

Ceux qui ont lu quelques Vies des huit gros volumes dont il est l'unique auteur, y ont pu remarquer ce caractère d'esprit dont je viens de parler, joint à une piété, à une érudition et à une fidélité à rapporter les choses comme il les avait lues, sans rien altérer, ni déguiser, laissant au lecteur le jugement de chacune, pour se retrancher, lui, au seul récit des faits. Cette fidélité, qui est la plus importante et la plus glorieuse qualité d'un historien, peut bien dédommager son ouvrage des défauts qui s'y seront glissés, surtout si on fait réflexion que ce saint religieux était d'ailleurs occupé à prêcher, à confesser, à élever les novices, et même à enseigner, comme il fit à Amiens l'espace de deux années, et à plusieurs autres exercices très pénibles qui absorbaient la meilleure partie de son temps. Il est vrai qu'il fallut enfin que la nature succombât sous le poids d'un fardeau qu'elle ne pouvait plus soutenir, et que la faiblesse du corps arrêta la promptitude de l'esprit.

Tant de travaux entrepris à la fois achevèrent d'épuiser ses forces : et l'amour de son cœur agissant de concert avec la peine du corps, il se vit réduit insensiblement à la dernière maladie qui a exercé sa patience durant plus de trois ans. Mais avant d'en venir à ces détails des derniers jours de sa vie, rappelons les vertus qui ont brillé avec le plus d'éclat dans ce parfait religieux et très excellent Maître des novices.



Le V. Père Souèges était si exact dans tous les points de la Règle et des Constitutions, qu'on ne lui en a jamais vu transgresser aucun, non pas même négliger la moindre de nos saintes cérémonies ; et lorsque ses Supérieurs l'ont voulu presser de prendre quelque dispense, il s'en est toujours excusé humblement, content de pouvoir suivre la Communauté, dans tous les différents emplois qu'il a remplis. Il n'en faudrait pas davantage pour nous convaincre de sa sainteté et du bonheur dont son âme jouit dans le ciel, après qu'un grand Pape (Jean XXII) a déclaré que, pour canoniser un enfant de saint Dominique, il ne demanderait d'autres preuves de sa vertu, qu'une assurance certaine qu'il aurait exactement gardé tout ce à quoi il est obligé par nos Constitutions. Ce n'est pas là cependant tout ce que j'ai à dire de la ferveur du R. Père Souèges.

Ses maladies les plus fortes ne l'étaient pas assez pour l'obliger à manger de la viande. Il tâchait de différer à le faire le plus qu'il pouvait ; et quoique très soumis aux ordres des Supérieurs, il était si adroit à les fléchir sur ce point, qu'il n'en a mangé que dans la dernière nécessité. Sa pudeur et sa modestie le faisaient remarquer et estimer des séculiers. Il ne regardait jamais aucune femme en face, surtout lorsqu'il était encore jeune : gardant, avec une pureté angélique, toutes les précautions que peut prendre le plus fragile des hommes, parce qu'il savait fort bien qu'il vaut mieux donner dans cette retenue un asile assuré à la chasteté, que de la hasarder par trop de bienséance à un combat incertain, qui se termine le plus souvent par une honteuse défaite. Il n'était pas moins réservé à son égard qu'à celui des étrangers, et il exigeait la même retenue dans ses novices.

L'esprit de l'obéissance religieuse l'a toujours animé, et lui a fait porter sans murmure bien des mortifications, parce qu'elles venaient de la part des Supérieurs. Il s'enveloppait dans sa patience et souffrait, sans mot dire, tout ce qui se faisait contre sa volonté, pourvu que le bien spirituel de la Religion ne souffrît rien par son silence.

Il aimait la pauvreté évangélique, et la pratiquait à la lettre, souffrant tranquillement la privation des choses qui lui étaient nécessaires. Par ce principe, on l'a surpris n'ayant point de bas dans un temps d'hiver, et habillé fort légèrement, lorsque le froid était le plus rigoureux. Il voyait avec horreur les bâtiments des maisons religieuses qui lui paraissaient moins conformes à la profession que l'on y fait de vivre et d'être logé en pauvres.

Sa conduite à l'égard des novices était plus douce que sévère, parce qu'elle était toujours prudente. Il est vrai qu'il ne pouvait rien souffrir qui blessât la régularité ; mais il savait prendre le temps, et faisait la correction

si à propos, qu'il témoignait à ses enfants, lors même qu'il les corrigeait, une bonté et une tendresse de Père. Il leur inspirait, sur toutes choses, un grand amour de leur état, de la pureté et de l'étude. Il compatissait à leurs faiblesses et dissipait leurs tentations. Il était inflexible à ne pas recevoir ceux qui avaient du penchant pour la dissipation, ou de l'indifférence pour les lettres, sachant bien que ces sortes de sujets ne sont propres qu'à déchirer le sein de leur mère, en introduisant dans le cloître l'ignorance et le relâchement.

Qui pourrait marquer l'étendue de sa charité pour le prochain? Convaincu que Jésus-Christ avait employé tous les moments de sa vie pour travailler au salut des pécheurs, il crut que, dans l'Ordre qu'il professait, il ne pouvait se dispenser de faire un sacrifice continu de la sienne pour le même dessein. Il en a donné des preuves par son assiduité à prêcher, à catéchiser, à consoler les malades, à exhorter les moribonds, à visiter les prisonniers et à diriger, principalement vers les dernières années de sa vie, un grand nombre de personnes de toutes conditions, qu'il détachait du monde pour les unir à Dieu. Le fruit de sa direction subsiste encore en plusieurs, que j'ai l'honneur de connaître, et qui ne peuvent assez louer la sagesse et la sainteté de ce directeur.

Sa charité n'était point bornée à ce seul secours spirituel, elle s'étendait sur les misères du corps aussi bien que sur les faiblesses de l'âme. Que n'a-t-il pas fait, dans plusieurs occasions, et en particulier à Bordeaux, dans un temps de calamités publiques? Il retirait les pauvres dans le couvent, il les nourrissait, et les faisait coucher quelquefois sur le matelas de son lit. Sa charité a encore été plus admirable dans cette ville de Paris; car outre ce qu'il pouvait fournir aux pauvres de sa propre nourriture, il sollicitait les personnes riches de lui donner des aumônes, pour les distribuer à ceux qu'une honte naturelle exposait au désespoir. Il versait des larmes sur les misères d'autrui, lorsqu'il ne pouvait pas les soulager, et volontiers il se serait dépouillé, pour les revêtir, si l'obéissance ne l'avait retenu et n'avait arrêté son amour compatissant.

Une si rare effusion de charité pour le prochain ne pouvait être que l'effet du grand feu d'amour de Dieu qui brûlait dans son cœur. Il en était si pénétré, qu'il semblait ne jamais perdre la divine présence: et pour s'y maintenir, outre les élévations de cœur et d'esprit, les prières de dévotion, les visites des autels, et plusieurs autres exercices de piété qu'il s'était prescrits, il faisait tous les jours une heure de méditation, outre celle de la Communauté, se tenant tête nue, à genoux au milieu de sa cellule, depuis six heures du matin jusqu'à sept. Il lui en vint des plaies aux genoux, qu'il a souffertes, aussi bien que d'autres incommodités, avec sa patience et sa tranquillité ordinaires. Il disait ses Offices, soit au chœur, soit en particulier, avec la modestie et l'ardeur d'un séraphin. Lorsqu'il allait en ville, il récitait

le chapelet, ou quelque autre prière, aussi recueilli au milieu du tumulte de Paris, que s'il eût été dans le secret de sa solitude. Les récréations mêmes, où l'on se donne un peu plus de liberté pour récréer l'esprit, n'étaient pas capables de le dissiper. Il y parlait peu, et d'un ton grave et modéré, sans rien perdre de cet air affable et naïf qui le suivait partout : et son exemple était si puissant, qu'il en bannissait les clameurs et contenait chacun dans le devoir, par sa seule présence.

Enfin, sa vie a été un martyre continuel, et ses austérités ont été si surprenantes, qu'on peut les comparer à ces anciens prodiges de mortification, qu'on a admirés dans les premiers siècles de l'Ordre. Ce fut dès son noviciat qu'il commença cette vie crucifiée, qu'il a continuée le reste de ses jours. Il se condamna d'abord à une privation générale de tout ce qui pouvait flatter les inclinations de la nature, à garder inviolablement le silence dans les temps et les lieux marqués par nos Constitutions, et à se rendre des premiers dans toutes les actions de Communauté. Non content de l'abstinence et des jeûnes de l'Ordre, il ne prenait à ses repas qu'une demi-tasse de vin, et ne mangeait très souvent qu'un peu de potage, se privant du poisson, des œufs, du fromage ou du fruit, qu'on lui présentait. Il a même passé plusieurs jours de carême au pain et à l'eau. Il ne se couchait ordinairement qu'à neuf heures du soir, se levait à minuit pour assister à Matines, et se relevait à cinq heures, pour vaquer à son ouvrage. Son lit fut quelquefois le marchepied de l'autel, et presque toujours une chaise de paille des plus simples et des moins commodes, sur laquelle il se contentait d'accorder à la nature le peu de sommeil qu'il ne pouvait absolument lui refuser.

Je n'aurais jamais fait, si je voulais décrire toutes les mortifications dont plusieurs religieux ont été les témoins. Elles sont en si grand nombre, sans parler des autres rigueurs que son humilité nous a cachées, qu'elles demanderaient, non pas un simple abrégé, mais un volume. Il me suffira de dire que l'amour de la croix qui brûlait dans son cœur, toujours aussi ingénieux qu'il était agissant, l'engagea sans réserve à tout ce qui pouvait l'entretenir dans un recueillement continuel et dans une pénitence sans relâche.

Ce qui me paraît admirable, c'est que, pour être si austère, il n'en était pas pour cela moins doux et compatissant à l'égard des autres. Il avait trouvé le secret de conserver parmi les rigueurs des austérités une manière obligeante, qui le faisait autant aimer de ceux qui avaient le bonheur de le connaître, que ses autres vertus le faisaient estimer de tout le monde : si bien qu'au milieu des épines, dont il était environné, il n'y avait que lui seul qui en sentît l'amertume. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, ou sa fermeté à souffrir son mal volontaire, ou la douceur avec laquelle il s'efforçait d'insinuer le bien dans les autres.

Vint le temps auquel il plut à Dieu de mettre le sceau à la perfection de notre saint religieux, en lui faisant pratiquer la vertu la plus héroïque du christianisme, qui est la patience dans les épreuves.

L'extrême misère des années 1693 et 1694 ayant réduit la plupart des gens dans la dernière nécessité, ce cœur si charitable et si compatissant se porta à se priver tous les jours de presque tout son dîner, et de tout le pain qu'on lui donnait à sa collation pour soulager les pauvres : de sorte que, travaillant beaucoup et mangeant fort peu, il tomba dans la faiblesse et dans l'épuisement dont il n'est jamais revenu. Trois ans avant sa mort, une sorte de paralysie envahit premièrement ses jambes, qui ne purent presque plus le soutenir, ensuite sa langue, dont à peine put-il se servir pour dire quelques mots, et ses mains, sans lui laisser la liberté de porter le morceau à la bouche : état le plus humiliant en toute manière qu'il soit possible de concevoir. Ce qui le lui rendait plus sensible, c'est qu'ayant une connaissance parfaite et comprenant tout ce qu'on lui disait, ou dont on s'entretenait en sa présence, il ne pouvait néanmoins y répondre, ni se faire entendre par paroles, par écrit, ou par quelque autre signe, excepté une fois ou deux à M. de Vienne, auquel il fit connaître le plaisir de le voir et de sentir que lui-même connaissait fort bien ses peines et son état d'infirmité.

Comme son mal provenait d'un épuisement, il devint peu à peu aveugle, dix-huit mois avant sa fin. Il était comme un enfant qu'il faut nourrir, vêtir, coucher et prévenir en toutes choses. Il pouvait dire alors avec le B. Job, en s'adressant à Dieu : *Mirabiliter me crucias*. Personne ne concevait rien à cette maladie ; mais il n'en fallait pas moins pour consommer une vertu aussi sublime que celle de ce vrai disciple du Calvaire, qui, à l'exemple de son divin Maître, était insatiable de croix.

Ce désir a paru dans sa patience héroïque ; car il faut avouer que ceux qui l'ont vu dans une si étrange situation, ont eu moins de compassion de tous ses maux, que d'admiration pour la paix inaltérable avec laquelle il les a soufferts.

L'application continuelle de son esprit à son Dieu ne contribua pas peu à lui donner cette patience. Uni alors à ce divin objet par l'exercice de l'oraison et de la contemplation, il pouvait dire avec l'apôtre que sa conversation n'était plus sur la terre, mais uniquement dans le ciel. On en était convaincu tous les jours. On le voyait revenir à soi, lorsqu'on s'approchait de lui, de même qu'une personne qui sort d'un profond recueillement. Outre le signe de tête qu'il donnait, pour l'avouer ingénument à ceux qui lui demandaient s'il pensait à Dieu, il ne fallait, pour en être convaincu, que considérer l'uniformité des marques de piété et de dévotion, les soupirs, les larmes et les élévations de ses yeux vers le ciel, lorsqu'on lui faisait quelque lecture spirituelle.

Cette union de son cœur avec Dieu, accompagnée d'une conformité de souffrance dans son corps, et d'humiliation dans son esprit, servit à le purifier de plus en plus, et à augmenter ses couronnes, dont il alla prendre possession en la soixante-cinquième année de son âge, après trois jours d'agonie, qui



consommèrent cette douce victime et méritèrent à cet homme de douleurs de compter parmi ceux dont la mort est précieuse aux yeux du Seigneur. Il mourut, muni de l'Extrême-Onction, au milieu de ses Frères, entre les bras du R. Père Prieur, qui par dévotion lui servait souvent d'infirmier, le 18 du mois de janvier de l'année 1698, à sept heures du soir, un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge et auquel on célébrait la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome. Ces deux circonstances, jointes à la sainteté de sa vie, nous donnent lieu de croire que, secouru de la puissante protection de Marie, qu'il aimait tendrement, et de celle du premier des Apôtres, dont il respectait extrêmement les successeurs et le Siège, ne pouvant rien souffrir qui lui fût contraire, il ne quitta la terre que pour entrer immédiatement au ciel.

Ainsi mourut celui qui aurait dû être immortel pour soutenir l'observance et la gloire de l'Ordre de saint Dominique. Ainsi finit ses jours ce saint et excellent Maître des novices, après avoir fait de sa conduite un modèle accompli de vertus, et de son corps une victime précieuse de la pénitence, comme son cœur le fut de la charité. Ceux qui l'avaient connu pendant sa vie révérent son corps après sa mort, comme les dépouilles d'une âme qui est en possession de la gloire. Son visage était vénérable, et inspirait une si grande dévotion, qu'à peine eut-on exposé son corps dans une chapelle de l'église, que les séculiers entrèrent avec violence, pour l'admirer, lui baiser les pieds, couper ses habits et faire toucher leurs chapelets à ses mains, marquant ainsi l'estime qu'ils avaient pour son éminente vertu et le secours qu'ils espéraient recevoir par ses intercessions.

Le Vénérable Père Souèges avait l'esprit bien fait, le jugement solide et ennemi des nouveautés, la mémoire heureuse, le visage dévot et agréable, la taille médiocre, et le tempérament doux, mais inflexible pour le bien. Dieu veuille nous rendre les parfaits imitateurs de ses vertus, comme nous en avons été les fidèles témoins dans ce Noviciat général de Paris, où il est enterré dans la sépulture commune des religieux !

J'ai vu des personnes s'empresser beaucoup, pour avoir quelque petite partie de ce corps, immolé tant de fois à Dieu par la pénitence et la douleur. J'ai moi-même senti dans une occasion, autant que je puis croire, l'effet des prières du V. Père Souèges. Une personne, dont il avait dirigé la conscience, m'a protesté avoir éprouvé la même chose dans une maladie assez dangereuse. Le Père Souèges apparut le jour de sa mort, à quatre heures du matin, à un pieux ecclésiastique, dans une beauté et une situation bien différente de celle qu'il avait pour lors dans son lit. Il l'avertit, ou plutôt son bon ange en sa personne, de sa prochaine mort, se recommandant à ses prières, et le soir même, lui, ou son ange gardien, fit connaître à la même personne le moment auquel il expira.

Fasse le ciel que succédant aux travaux du V. Père Souèges, je puisse parvenir au moins à quelque degré de ses vertus !





## APPROBATIONS

DU MAÎTRE GÉNÉRAL ET DES THÉOLOGIENS

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS



### PERMISSION DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE GÉNÉRAL

Nos Frater Antonius de Monroy, sacræ Theologiæ Professor, et totius Ordinis FF. Prædicatorum humilis Magister Generalis et servus.

Harum serie, nostrique auctoritate officii, confirmamus facultatem olim tibi Reverendo admodum Patri Joanni Baptistæ Feuillet, in Theologiâ Magistro, concessam à Prædecessore nostro, prælo mandandi *Diarium Sanctorum et Sanctarum, imo et Beatorum, Beatarum, aliorumque illustrium, sive etiam pietate commendabilium Ordinis nostri*: servatis de jure servandis, et accedente approbatione trium in Theologiâ Ordinis nostri Professorum, à Prædecessore nostro designatorum. In quorum fidem, his officii nostri sigillo munitis subscripsimus. Datum Romæ, die decimâ Augusti 1677.

FR. ANTONIUS DE MONROY,  
Magister Ordinis.

*Registrata, fol. 245.*

FR. ANTONINUS CLOCHE,  
Magister et Socius.

### APPROBATION

Je soussigné Docteur de la maison et société de Sorbonne, certifie avoir vu et lu un livre intitulé : *Les Vies des Saints, des Bienheureux, des Martyrs et des autres personnes illustres, ou recommandables par leur piété, de l'un et l'autre sexe, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, distribuées selon les jours de l'année et divisées en douze parties, recueillies par le R. Père Jean-Baptiste Feuillet, religieux du même Ordre, de la Province de Saint-Louis, dans lequel je n'ai rien trouvé qui soit contraire à la doctrine de l'Église catholique, apostolique et romaine, ni aux bonnes mœurs. Fait à Paris, ce 22 mai 1676.

JOSSET.

## AUTRES APPROBATIONS

Nous soussignés docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lu le Livre intitulé : *Les Vies des Saints, des Bienheureux, des Martyrs et des autres personnes illustres ou recommandables par leur piété, de l'un et de l'autre sexe, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, recueillies par le R. Père Jean-Baptiste Feuillet, religieux du même Ordre. Nous n'y avons rien trouvé de contraire à la foi, ni aux bonnes mœurs; et d'ailleurs la pratique des vertus héroïques d'un si grand nombre de Saints, d'une vie si exemplaire, y étant fort nettement et exactement rapportée par les soins et la piété de l'auteur, nous jugeons qu'il sera d'une grande édification pour les âmes dévotes, et nous croyons qu'il mérite d'être donné au plus tôt au public. En foi de quoi, nous avons signé, ce 24 mai 1676.

FR. HERVE.

FR. MARC DE DREUILLE,

Prieur du Couvent de Saint-Jacques de Paris,  
de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

## APPROBATION DES THÉOLOGIENS DE L'ORDRE

Cet ouvrage n'a pas tant besoin de notre approbation que nous n'avons besoin de la sienne, puisque c'est l'exemple des Saints qui doit autoriser notre conduite, et que la vie des chrétiens sera toujours grandement approuvée quand elle se trouvera conforme à celles qui nous sont ici représentées. Aussi, est-ce à dessein de faire mériter aux fidèles cette glorieuse approbation, qu'on leur propose, en ce Livre, tant de modèles de la perfection du Christianisme. S'il est vrai que les paroles ne nous excitent que faiblement, au lieu que les exemples nous entraînent avec tant de force, qu'ils nous contraignent de les suivre, nous avons tout sujet d'espérer qu'à la vue de tant d'actions héroïques, chacun s'efforcera de les imiter, et qu'on aura eu raison d'appeler cette Année Dominicaine : *Les Fleurs des Saints*; puisqu'en tous ceux qui les sauront bien cueillir, elles produiront d'excellents fruits de la plus haute et de la plus pure sainteté. A Paris, ce 8 mars 1677.

FR. FRANÇOIS PENON,

Provincial de la Province de Saint-Louis, et professeur en Théologie,  
de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

FR. FRANÇOIS COMBEFIS,

Professeur en Théologie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

## *Imprimatur :*

Lugduni, 8<sup>a</sup> septembris 1883.

† L.-M., CARD. CAVEROT, ARCH. LUGD.



## *DECLARATION DES AUTEURS*

En attribuant la qualification de Saints et de Bienheureux aux personnages mentionnés dans cet ouvrage, et en rapportant des faits surnaturels et miraculeux, nous déclarons ne pas entendre nous départir des limites tracées par les Décrets de Sa Sainteté le Pape Urbain VIII.









# ANNÉE DOMINICAINE



## I JANVIER

### *LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS(\*)*



ARM I les services importants que l'Ordre sacré des Frères-Prêcheurs a rendus à l'Eglise, depuis sa confirmation par le Pape Honorius III, en l'année 1216, l'un des plus considérables, sans contredit, c'est l'érection en une infinité de lieux de la confrérie du Saint Nom de Jésus, pour faire honorer des fidèles ce Nom très saint, et pour extirper les blasphèmes du monde.

Dès les commencements de l'Ordre, nos Pères ont prêché, composé des offices, écrit des livres, érigé partout des autels, pour exciter les

(\*) *Vitæ Fratrum*; Sousa, 1 part. lib. III, c. 22-25; *Bullarium Ordinis*, t. VIII, p. 442. Nous avons étendu les limites de cet article, en puisant aux sources plus largement que les premiers éditeurs.

peuples chrétiens à honorer d'un culte particulier le Nom de Celui qui a sauvé les hommes, et que les anges adorent dans le Ciel.

Au lendemain du deuxième Concile général de Lyon, le 21 septembre 1274, le Pape Grégoire X adressait au Maître général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Jean de Verceil, un bref ainsi conçu :

Grégoire, Évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre très cher fils, le Maître général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, salut et bénédiction apostolique.

Naguère, dans le Concile tenu à Lyon, il Nous a paru utile de recommander aux fidèles d'entrer toujours dans le lieu saint avec humilité et dévotion, de s'y tenir dans un grand recueillement, de manière à mériter les bonnes grâces divines, et à répandre l'édification. En outre, Nous avons jugé à propos de recommander aux fidèles, lorsqu'ils seront réunis à l'église, de ne pas manquer d'honorer par un signe spécial de révérence ce Nom au-dessus de tout nom, le seul en qui les hommes peuvent trouver le salut, le Nom de Jésus-Christ, qui a racheté son peuple de la servitude du péché. En conséquence, afin que chacun accomplisse pour sa part ce précepte général, qui ordonne qu'au Nom de Jésus tout genou fléchisse, Nous voulons que, ce Nom glorieux étant prononcé, surtout durant le saint Sacrifice de la Messe, chacun témoigne aussitôt, par une inclination de tête, qu'il fléchit intérieurement les genoux de son cœur.

C'est pourquoi, bien cher fils, lorsque vous, et les religieux de votre Ordre, aurez à exposer la parole de Dieu, Nous vous prions et Nous vous enjoignons, par ces Lettres apostoliques, d'exhorter par de solides raisons le peuple chrétien à se rendre à nos désirs ; ainsi, vous mériterez la couronne de justice, pour le grand jour des récompenses.

Donné à Lyon, le XII des Calendes d'octobre, la troisième année de Notre Pontificat.

Le Général des Dominicains reçut ce bref avec grande joie, considérant comme un insigne honneur pour son Ordre d'être officiellement chargé d'une mission qui intéressait à un si haut point la gloire de Notre-Seigneur. Sans tarder, il adressa aux Provinciaux des copies de ce bref, et leur recommanda chaleureusement de le faire exécuter avec fidélité. Tous les religieux prirent tellement à cœur les intentions du Souverain Pontife et les prescriptions du Maître général, que, dès ce moment, ils firent à la dévotion au Saint Nom de Jésus une part encore plus large dans leurs prières et leurs oraisons. Quand ils prêchaient aux fidèles, ils ne manquaient pas d'inculquer le respect dû au Saint Nom de Jésus ; ils en énuméraient les vertus admirables. Avec saint Bernard, ils expliquaient comment ce Nom divin est « un doux cantique à l'oreille, du miel au palais, un nectar céleste pour le cœur. »

Non contents de prêcher la dévotion au Saint Nom de Jésus, nos Pères érigèrent, dans les églises dépendantes de l'Ordre, des autels spécialement consacrés à ce divin Nom. C'était le vrai moyen de tenir toujours en éveil les bonnes dispositions des fidèles. Dès cette époque, on voit se former autour de ces autels de pieuses associations. Ce n'était, toutefois, que des préludes à la confrérie du Saint Nom de Jésus, qui devait s'établir avec grand retentissement, en 1432. Voici à quelle occasion :

Le fléau de la peste s'était abattu sur le Portugal et sévissait en particulier sur Lisbonne, capitale de ce royaume. Consterné, le peuple de cette ville ne cessait d'implorer la divine miséricorde, et accourait chaque jour vers un sanctuaire de Notre-Dame, voisin de l'église des Dominicains. A la vue de ces multitudes terrifiées, le Prieur du couvent régla qu'il y aurait prédication dans notre église, chaque fois que le peuple s'y porterait, en sortant du sanctuaire de Notre-Dame. Ce fut alors que l'on vit paraître fréquemment en chaire le V. P. André Diaz, évêque démissionnaire de Mégare en Achaïe. Ce saint religieux avait quitté les honneurs de l'épiscopat, pour venir terminer humblement ses jours dans notre couvent de Lisbonne. Saisi de compassion à la vue des maux qui affligeaient ses compatriotes, il s'efforçait de mille manières de relever les courages complètement abattus : « Armez-vous de foi, d'amour de Dieu et d'espérance, s'écriait du haut de la chaire le charitable apôtre ; ce sont là les armes les plus puissantes contre les maux qui nous assiègent. Par elles, vous rendrez infiniment méritoires les profondes afflictions que vous causent la mort de vos proches et de ceux qui vous sont chers ; vos malheurs ainsi sanctifiés obtiendront miséricorde.

« Voulez-vous encore savoir, ajoutait le saint prédicateur, le meilleur moyen d'apaiser la Justice de Dieu ? Ayez recours au Christ-Jésus, l'Agneau innocent, immolé pour vous sur la croix... » A Jésus tendaient tous les discours du vénérable prélat, et c'est en Jésus qu'il découvrait à ses auditeurs des trésors de consolation, montrant ce divin Sauveur descendu sur la terre par amour pour nous, et par amour pour nous noyé dans un océan de douleurs.

Puis, avec une véhémence sans pareille, André Diaz exhortait les multitudes à une dévotion spéciale au Saint Nom de Jésus, les assurant que Notre-Seigneur qui avait tant souffert pour les hommes, alors qu'ils ne méritaient rien, ne manquerait pas d'être miséricordieux envers des créatures déjà rachetées par son sang et s'efforçant de faire quelque

chose pour sa gloire. D'autres fois, revenant à ces mêmes pensées, le pieux évêque persuadait à ses auditeurs d'avoir le Saint Nom de Jésus non seulement au fond de leurs cœurs, mais encore sur leurs lèvres; plus que cela, de le porter écrit sur leurs poitrines, de le peindre sur les portes de leurs maisons.

Aux accents de cette éloquence, le peuple se sentait ranimé. Pleins de confiance dans le Saint Nom de Jésus, les fidèles le redisaient avec amour; les mourants expiraient avec résignation, en prononçant une dernière fois : Jésus ! et ceux que le fléau épargnait répétaient avec actions de grâces ce Nom divin, le portaient écrit sur eux, le faisaient peindre en leurs demeures.

Lorsque le V. P. André Diaz vit la population de Lisbonne dans des dispositions si chrétiennes, il sentit son cœur surabonder de confiance, et, dans un de ses sermons, il proposa à ses auditeurs de se grouper et de former une confrérie sous le titre du Saint Nom de Jésus, affirmant plus fortement que jamais que le béni Jésus, source de toute pitié, userait de clémence envers ceux qui feraient partie de cette association. Tous aussitôt auraient voulu s'enrôler dans la confrérie nouvelle. Cependant, soit à cause des difficultés qui accompagnent toujours la réalisation des saintes entreprises, soit à cause des ravages exercés par la mort dans les rangs mêmes de ceux qui s'en occupaient, l'institution de cette confrérie traîna en longueur.

Le fléau toutefois continuait à sévir avec violence. Les plus robustes étaient atteints, et le triste dénouement arrivait avec la rapidité de la foudre qui frappe et tue en même temps. C'était en vain que l'on se hâtait d'enterrer les cadavres pestiférés. Leur prompt disparition ne remédiait point à un mal qui s'attachait à tout, à un vêtement, à un lambeau d'étoffe, pour s'élancer de là, comme d'une perfide embuscade, sur l'infortuné qu'il précipitait presque aussitôt dans la tombe.

A force de presser et d'insister, le V. P. André Diaz parvint cependant au but de ses désirs. Le 20 novembre 1432, aux premières Vêpres de la Présentation de Notre-Dame, il put enfin instituer solennellement la confrérie du Saint Nom de Jésus. Le dimanche suivant, il déclara du haut de la chaire qu'à la fin de la messe, il allait, au Nom du très aimable Jésus, bénir de l'eau que chacun pourrait emporter chez soi pour ses malades. Après l'office, le vénérable évêque, revêtu de ses habits pontificaux, monte à l'autel du Saint Nom de Jésus. L'église ne pouvait contenir la foule. Au bas des degrés de l'autel était un vaste récipient rempli d'eau. L'évêque bénit cette eau avec toute la solennité usitée



dans l'Eglise. Il fit cette cérémonie avec une profonde piété, pendant que toute l'assistance fondait en larmes. Combien n'étaient pas légitimes ces larmes des pieux fidèles, qui presque tous avaient des malades à soigner chez eux, ou se trouvaient eux-mêmes sous les étreintes du mal terrible ! A peine cette eau eut-elle reçu la bénédiction du saint évêque, que chacun voulut en avoir. On se précipite, et tel est l'empressement de la foule qu'elle ne tarde pas à renverser la grande cuve où l'eau était contenue. Cet accident permit aux plus malades d'être plus promptement servis. L'eau s'étant répandue dans l'église, chacun peut en recueillir au moyen de linges aussitôt imbibés. O prodige ! à peine cette eau a-t-elle touché les malades présents qu'ils se trouvent instantanément guéris ; les pestiférés auxquels on la porte reçoivent la même faveur. Le vénérable évêque fut obligé, à plusieurs reprises, d'en bénir encore une grande quantité : car on ne cessait de venir lui en demander de toutes les parties de la ville. Les effets de cette eau, bénite au Nom de Jésus, furent si merveilleux, que la ville de Lisbonne se vit en peu de temps délivrée du terrible fléau de la peste.

Après toutes ces guérisons miraculeuses, il parut convenable de rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Le 1<sup>er</sup> janvier de l'année suivante, 1433, se réunit à cette fin, aux pieds de l'autel du Saint Nom de Jésus, une assistance très nombreuse. La noblesse, comme le peuple de Lisbonne, s'y étaient donné rendez-vous. La solennité fut ce qu'elle devait être, admirable de piété et de reconnaissance. On profita de cette circonstance pour mettre la dernière main à l'organisation de la confrérie du Saint Nom de Jésus. Sept confrères furent élus pour différentes fonctions, et on les chargea d'élaborer les règlements et les statuts qui devaient être soumis à l'approbation du Souverain Pontife. Ces résolutions prises, la joie des nombreux associés n'eut point de bornes : elle éclatait au dehors de mille manières ; c'étaient des paroles, des larmes, des chants que nul ne songeait à modérer : « Tout pour la gloire du bon Jésus ! honneur au bon Jésus ! actions de grâces au bon Jésus ! » Ces pieuses exclamations retentissaient de toutes parts.

Les statuts et les règlements ne se firent pas attendre longtemps. On y lisait d'abord que la fête principale de la confrérie se célébrerait chaque année, le 1<sup>er</sup> de l'an : Notre-Seigneur ayant daigné, à pareil jour, recevoir un nom parmi les hommes et commencer à souffrir pour nous. Il était ensuite ordonné qu'il y aurait, aux Vêpres de cette fête, en mémoire et en action de grâces des faveurs obtenues, une procession solennelle, à laquelle assisteraient les religieux du couvent et les confrères du Saint



Nom de Jésus ; qu'un prêtre, accompagné du diacre et du sous-diacre, porterait une image de l'Enfant Jésus, etc.

Ces statuts furent approuvés par le cardinal Renuncio, grand pénitencier du Pape. Plus tard, quelques additions et retouches faites à ces règlements fournirent l'occasion de les soumettre de nouveau à l'approbation du Légat à *latere*, qui leur donna la sanction de l'autorité apostolique.

On relata avec soin dans un livre, tout entier de parchemin, les miracles insignes arrivés à l'origine de la confrérie. Malheureusement, ce livre, exposé dans la chapelle du Saint Nom de Jésus pour l'édification des fidèles, bien que retenu par une chaîne, fut un jour audacieusement enlevé.

Pour entretenir la dévotion des confrères, le V. P. André Diaz composa un recueil de prières et d'élévations au Saint Nom de Jésus, dont il relevait les gloires et les excellences. A son exemple, plus de trente auteurs de l'Ordre ont composé, dans la suite, de pieux opuscules en l'honneur de ce Nom mille fois béni.

Environ un siècle plus tard, le R. P. Diego de Victoria, religieux du couvent de Burgos en Castille, fut suscité, comme un autre Elie, pour réparer les outrages faits au Nom de Dieu (1). Cet homme apostolique, un des premiers prédicateurs de son siècle, institua la confrérie du Saint Nom de Dieu pour former une ligue contre l'abus des serments, contre les parjures, contre les horribles profanations du Saint Nom de Dieu par les blasphémateurs. La confrérie du Saint Nom de Jésus vint se fondre avec cette dernière, qui fut approuvée en 1464 par le Pape Pie IV, et enrichie par lui de nombreuses indulgences.

Plusieurs autres Souverains Pontifes, tels que saint Pie V, Grégoire XII, Clément VIII, suivant l'exemple de Pie IV, ouvrirent les trésors de l'Eglise en faveur de la pieuse association. En 1606, Paul V, voulant mettre fin à certains doutes, révoqua par la bulle *Quum certas uniuersique*, les indulgences accordées par ses prédécesseurs à toutes les confréries, celle du Rosaire exceptée. Mais ce même Pape accorda ensuite à la confrérie du Saint Nom de Jésus plusieurs indulgences, dont voici les principales : Indulgence plénière : 1° le jour de l'entrée dans la confrérie ; 2° le jour de la Circoncision ; 3° lorsqu'on assiste à la procession (le 2° dimanche du mois) ; 4° à l'article de la mort, en invoquant de

(1) Diego de Victoria était le frère du célèbre Père François de Victoria que l'on a appelé « le restaurateur des études théologiques en Espagne. »

bouche ou du cœur le Saint Nom de Jésus. Les Papes Urbain VIII, Clément X, Innocent XI, Benoît XIII, Benoît XIV, Pie VII, ont montré leur sollicitude à l'égard de la pieuse confrérie, en l'enrichissant d'autres indulgences ou plénières ou partielles.

Il est à remarquer que, dans ces décrets des Souverains Pontifes, la confrérie n'est pas toujours désignée sous le même nom. Tantôt elle est nommée la *Confrérie du Saint Nom de Jésus*; tantôt elle est désignée sous le titre de *Confrérie du Saint Nom de Dieu*. Quelquefois elle est appelée la *Confraternité des Jurements*, et en certains décrets, elle porte ces trois noms à la fois : « Nous déclarons, dit Benoît XIII, dans la bulle *Pretiosus*, que toutes et chacune des indulgences accordées à la *Confraternité du Très Saint Nom de Jésus*, ou autrement *du Nom de Dieu et des jurements*, doivent être ramenées à la règle de Paul V. »

II. — Dès le principe, nous l'avons dit, l'Ordre de saint Dominique se signala par sa dévotion envers le Nom de Jésus. Notre Bienheureux Père l'avait continuellement sur les lèvres. Dans ses voyages, il aimait à chanter l'hymne : *Jesu nostra redemptio, amor et desiderium...* « Jésus, notre rédemption, le bien-aimé et le désiré de nos cœurs... » C'est au Nom de Jésus qu'il ressuscita le jeune Napoléon.

Héritiers de la dévotion de saint Dominique, ses premiers disciples, pleins de foi et de confiance dans le Nom de Jésus, savaient profiter de la vertu admirable qu'il renferme. Il est raconté qu'au seul Nom de Jésus, le V. P. Isnard, qui avait reçu l'habit des mains de notre saint Fondateur, guérit cinq boiteux, rendit l'ouïe à quatre sourds, la parole à deux muets. Un autre religieux des temps primitifs, Fr. Pierre de Catalogne, ouvrit les yeux à treize aveugles, fit marcher sept boiteux, guérit vingt-quatre malades à toute extrémité, par l'invocation de ce Nom tout puissant. Le livre des *Vies des Frères* rapporte encore beaucoup d'autres traits non moins merveilleux.

Avec quelle ferveur les religieux de ces premiers âges de l'Ordre, témoins de tant de merveilles qui rappelaient les temps apostoliques, ne prêchaient-ils pas aux peuples la dévotion tant aimée ! Pleurant son ami Fr. Henri de Cologne, le B. Jourdain loue ses nobles qualités, son éloquence, la grâce admirable de ses discours, puis il ajoute : « Il avait coutume de recommander à la dévotion des peuples le Saint Nom de Jésus, ce Nom au-dessus de tout nom. Encore aujourd'hui, il suffit qu'on le prononce, soit à l'église, soit dans un sermon, pour réveiller la dévotion du peuple, et provoquer à des actes pieux. » Les plus illustres

prédicateurs de l'Ordre au XIII<sup>e</sup> siècle professaient pour ce symbole de toute vie surnaturelle un culte particulier. Saint Pierre, martyr, et le B. Jean de Vicence organisaient, pour le célébrer, des compagnies de chanteurs ou *laudesi*. Le B. Ambroise de Sienne le prêchait avec grande ferveur. Vers cette même époque, nos religieux ne furent pas étrangers à son introduction dans l'*Ave Maria*. Thomas de Champré raconte comment, voyageant un jour avec Fr. Walter de Meyzenbourg, celui-ci lui confia qu'il avait l'habitude, depuis plusieurs années, d'ajouter à la Salutation angélique le Saint Nom de Jésus et de dire : *Béni est le fruit de vos entrailles, Jésus*.

D'autres traits relatifs à la dévotion de nos premiers Pères au Saint Nom de Jésus abondent dans les chroniques de cet âge. Citons encore celui-ci : le Fr. Gilles de Santarem assistait un Frère malade, essayant de faire passer en lui les torrents de consolation qui débordaient de son cœur. Or, voici que, dans le paroxysme de la douleur, le malade laisse échapper ce gémissment : O Jésus ! A l'instant le B. Gilles de lui dire : « Mon Frère, savez-vous quel doux nom vous avez prononcé ? » et répétant lui-même avec délices : Jésus ! Jésus ! Jésus ! il entre dans un ravissement. Ce Nom suave était comme une musique céleste qui mettait tout aussitôt le Bienheureux hors de lui.

Dans les siècles suivants, l'aimable dévotion ne fut point délaissée. Qui ne connaît l'histoire du B. Henri Suzo, gravant sur sa poitrine, en caractères sanglants, le Nom de son bien-aimé Sauveur ?

Saint Vincent Ferrier éprouvait, lui aussi, la douleur ineffable du Saint Nom de Jésus, et le prêchait en véritable apôtre. Dans toutes ses lettres, sainte Catherine de Sienne commence par ces mots : *Au Nom de Jésus crucifié*, et termine par ceux-ci : *Doux Jésus, Jésus amour !* La B. Catherine de Racconigi reçut sur son cœur, de la main de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, l'impression de ce Nom adorable. Les pages de l'*Année Dominicaine* sont riches des traits les plus suaves se rapportant à la dévotion du Saint Nom de Jésus.

En finissant, exposons quelques-unes des différentes méthodes de prières, composées et propagées par nos religieux, en l'honneur de ce Nom divin.

Nous avons du B. Jourdain, en l'honneur du Très Saint Nom de Jésus, une salutation composée de cinq psaumes, dont les lettres initiales forment le mot sacré de Jésus. Ces psaumes sont les suivants : *Jubilate Deo omnis terra ; Exaudiat te Dominus ; Salvum me fac ; Usquequo, Domine ; Scœpè expugnaverunt me*.

A la suite des cinq psaumes, on dit le verset et l'oraison qui suivent :

V. *Sit Nomen Domini benedictum.*

R. *Ex hoc nunc et usque in sæculum.*

## OREMUS

*Sancti Nominis tui, Domine, timorem pariter et amorem fac nos habere perpetuum : quia nunquàm tuâ gubernatione destituis, quos in soliditate tuæ dilectionis instituis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.*

Le V. P. Jean Micon, grand serviteur de Dieu, et religieux d'une très sainte vie, dont la langue qui avait tant de fois proféré le Nom de Jésus fut trouvée intacte longtemps après sa mort, le V. P. Jean Micon composa le *Rosaire du Saint Nom de Jésus*, approuvé le 2 février 1602 par le Pape Clément VII, qui accorda huit ans d'indulgence à ceux qui le réciteraient avec dévotion. Sixte-Quint et Clément XIII ont enrichi ce Rosaire d'une indulgence de quatre mille huit cent soixante-quinze jours. Il est composé de quinze mystères de la vie, de la passion, et de la gloire de Jésus-Christ, qui répondent aux mystères joyeux, douloureux et glorieux du Rosaire de la Sainte Vierge. On le récite de la même manière, excepté qu'au lieu du *Pater*, on dit *Gloria Patri*; à la place des 50 *Ave Maria* des cinq premières dizaines du Rosaire, on dit 50 fois : *Jesu, fili David, miserere mei*; aux cinq dizaines du second chapelet on dit 50 fois également : *Jesu Nazarene, Rex Judæorum, miserere mei*; pour le dernier chapelet on dit encore 50 fois : *Jesu, fili Dei vivi, miserere mei*.

Chaque dizaine est précédée d'un *Pater* et d'un *Ave*.

*Les cinq mystères joyeux sont :*

1. L'Incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge.

2. La Nativité de Jésus.

3. Sa Circoncision.

4. Son Baptême au Jourdain.

5. Sa Prédication.

*Les cinq mystères douloureux sont :*

1. Le Lavement des pieds des Apôtres.

2. L'Oraison de Jésus au jardin des Oliviers.

3. L'Offrande qu'il fit de lui même, se laissant prendre et lier par les Juifs.

4. Sa Mort sur la croix.

5. Sa Descente aux enfers.

*Les cinq mystères glorieux sont :*

1. La Résurrection de Jésus.

2. Son Ascension.

3. La Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

4. La Gloire que Jésus possède, étant assis à la droite de Dieu, son Père.

5. La Puissance qu'il a de juger les vivants et les morts.



On termine chaque chapelet de cinq dizaines, ou le Rosaire entier, par l'oraison suivante, que saint Louis, roi de France, récitait tous les jours. Afin de porter ses sujets à la dire, pour glorifier le Saint Nom de Jésus, ce prince obtint de Clément IV trois années d'indulgence à tous les fidèles qui la réciteraient dévotement.

*Benedictum sit dulce Nomen Domini nostri Jesu Christi, et gloriosæ semper Virginis genitricis ejus Mariæ, nunc et semper, in æternum et ultra. Amen.*

*Nos cum Prole pia benedicat Virgo Maria.*

Quelques autres Pères de l'Ordre, animés du même zèle de la gloire du Saint Nom de Jésus, ont composé une sorte de couronne de ce divin Nom, couronne formée de trois dizaines répondant à trois mystères, qui sont :

I. L'imposition de ce Nom sacré à Jésus-Christ, le jour de la Circoncision.

II. La gloire de ce Nom attaché à l'arbre de la croix.

III. Le triomphe de ce Saint Nom dans la résurrection du Fils de Dieu.

Pour réciter cette couronne en l'honneur du Saint Nom de Jésus, et des 33 années que ce divin Sauveur a vécu sur la terre, on commence par dire : *Deus, in adjutorium meum intende : Domine, ad adjuvandum me festina : Gloria Patri, etc.* Après, on récite trois fois : *Ave, Jesu, Verbum Patris, Salvator mundi, Fili Mariæ Virginis : Semper sit benedictum Nomen tuum Jesu : O Jesu benigne, miserere nostri, qui passus es clementer pro nobis. Amen.*

On dit ensuite *Pater noster*, et dix fois, *Ave, Jesu, Verbum Patris, etc.* en méditant le premier mystère.

On recommence, *Pater*, et dix fois, *Ave, Jesu, Verbum Patris, etc.* en méditant le deuxième mystère.

On finit cette couronne en disant *Pater*, et dix fois, *Ave, Jesu, Verbum Patris, etc.* en méditant le troisième mystère.

Le Pape Urbain VIII a approuvé cette couronne, et a accordé cent jours d'indulgence, à perpétuité, à ceux qui la réciteraient.

En vertu de plusieurs décrets pontificaux, l'Ordre de saint Dominique a seul le privilège d'ériger la confrérie du Saint Nom de Jésus dans les paroisses, et là où les Frères-Prêcheurs ont une église, cette église devient le centre unique de cette dévotion.





## LES DEUX PREMIERS PÈRES DE L'ORDRE

### *Martyrisés en Cumanie (\*)*

LA fin de l'Ordre des Frères Prêcheurs étant de prêcher l'Evangile, et d'en porter la lumière dans le monde entier, saint Dominique, qui avait été lui-même empêché de passer chez les nations barbares pour leur annoncer Jésus-Christ crucifié, en avait renouvelé, en mourant, la commission à ses généreux disciples.

Ceux-ci donc, ayant appris que les Cumans, peuples idolâtres, que quelques géographes placent sur les limites de la Hongrie, gémissaient dans les ténèbres de l'infidélité et de la mort, députèrent plusieurs d'entre eux, pour aller travailler à leur conversion. Mais ces barbares les traitèrent avec tant d'inhumanité, leur firent tant d'outrages, et les exposèrent à tant de maux, qu'ils furent contraints de retourner en leurs couvents, ne remportant, de leurs travaux, que le fruit d'une illustre patience.

Peu de temps après, affligés de la perte de tant d'âmes, et brûlant de zèle pour leur salut, ils retournèrent en Cumanie, pour essayer encore de les gagner à Dieu. Etant arrivés près du fleuve Dnieper, que d'autres nomment Borysthène, ils ne furent pas mieux reçus que la première fois. Ils eurent à endurer la faim, la soif, la nudité, et des misères de toutes sortes. Mais rien ne put ralentir l'ardeur de leur charité. Ils prêchèrent partout. Ces barbares, fermant toujours les oreilles à leurs paroles, jetèrent deux de nos intrépides religieux en prison, pour intimider les autres. Ce qui n'ayant servi qu'à les fortifier tous dans leur premier dessein, — la diffusion des lumières de la foi aux dépens de leur vie, — ces infidèles en firent mourir deux au milieu de supplices atroces.

Ce sont les deux premières victimes, teintes de leur sang, que l'Ordre sacré de Saint-Dominique a offertes à Dieu, pour la gloire de

(\*) *Vitæ Fratrum*, Thierry d'Apolda, saint Antonin, Bzovius, Léandre Albert, Malvenda, Ferrari : *Lib. de rebus Hungariæ*, Mamachi, Tournon : *Vie de saint Dominique*, liv. vi.

son nom. Leur martyr arriva avant l'année 1241, époque où les Tartares, occupant la Cumanie, ravagèrent tout le pays et martyrisèrent plusieurs religieux de l'Ordre qui travaillaient à leur conversion.

Le sang de ces deux illustres martyrs fut la semence féconde d'une infinité de chrétiens; car les autres religieux qui les avaient accompagnés, loin de se rebuter de la cruauté de ces barbares, leur prêchèrent la foi avec tant d'onction, et Dieu donna une si abondante bénédiction à leurs travaux, que ces infidèles ouvrirent leurs oreilles et leurs cœurs aux vérités célestes qui leur étaient annoncées. Un des plus considérables d'entre eux, à qui quelques relations donnent la qualité de duc, fut baptisé avec sa famille, et persévérant dans la foi qu'il avait embrassée, la conserva jusqu'à la mort. Ayant reçu les derniers Sacrements des mains de nos généreux missionnaires, il fut enterré dans la chapelle de la Sainte Vierge, qu'ils avaient bâtie pour leur servir de retraite et de lieu d'oraison.

La conversion de ce seigneur fut suivie de celle d'un autre encore plus illustre, lequel fut baptisé avec sa maison tout entière, composée de mille personnes. Le roi de Hongrie, André du nom, père de sainte Elisabeth, fut le parrain de ce dernier, ravi de lui rendre un service si important. Ce duc, après avoir mené, pendant plusieurs années, une vie très exemplaire et très chrétienne, étant tombé malade, fit appeler les religieux de l'Ordre qui l'avaient régénéré à la grâce, pour l'assister à bien mourir. Comme il était à l'agonie, entouré de quantité de ses sujets infidèles, qui s'affligeaient inconsolablement de sa mort, il s'écria d'une voix forte : « Que ces Cumans « païens sortent d'ici, car je vois des démons horribles à l'entour « d'eux; et que les seuls religieux et les Cumans de ma maison « baptisés restent auprès de moi, parce que je vois, au milieu d'eux, « les deux religieux qui ont été martyrisés en nous prêchant la foi; « ils m'attendent, pour me conduire dans le ciel. » Ce qu'ayant dit, il expira. C'est tout ce que nous trouvons de ces deux glorieux martyrs de l'Ordre, lesquels ont remporté, les premiers, cette illustre auréole, qui les a élevés, dans le ciel, au chœur des martyrs.

Au second Chapitre général, tenu à Bologne, à la fin du mois de mai 1221, quelques semaines seulement avant la mort de S. Dominique, l'Ordre avait été divisé en 8 Provinces, savoir : d'Espagne, de Toulouse, de France, de Lombardie, de Rome, d'Allemagne, de Hongrie, et d'Angleterre. Des Provinciaux furent nommés pour chacune de ces Provinces; et, après le Chapitre, chaque Provincial partit pour sa destination, accompagné d'un certain nombre de religieux.

Le B. Paul de Hongrie, chargé de la Province de ce nom, se dirigea, avec le B. Sadoc et quelques autres, vers les provinces danubiennes. Mamachi nous montre ces intrépides missionnaires traversant les Alpes Noriques, stationnant quelques jours dans la Haute-Autriche, à Lorck, bourg situé près du Danube, à quelques lieues de Lintz, puis descendant à Vesperim, où, très favorablement accueillis, ils s'établissent, bâtissent un couvent, pour rayonner de là dans toutes les directions. Après qu'ils eurent ramené à la vraie foi un grand nombre d'hérétiques, ils songèrent à porter la bonne nouvelle dans ce pays des Cumans que S. Dominique avait tant désiré conquérir à l'Evangile.

D'après Ferrari, les Cumans occupaient alors les contrées qu'arrose le Dnieper, aux environs de la Mer Noire.

Quant à la mort de nos deux martyrs, nommés Albert et Dominique, elle est certainement antérieure à l'année 1227. Car notre bullaire renferme un bref de Grégoire IX, daté du 31 juillet 1227, où Sa Sainteté se réjouit de la conversion de plusieurs petits princes cumans opérée par les Frères-Prêcheurs, et des bonnes dispositions de leur chef principal Bort (ou Bemborck) sur le point d'embrasser la foi. (Bullar. Ord. Fr. Præd. t. I, p. 22).

C'est donc au moins dès l'année 1226, que s'ouvre, dans notre Ordre, cette ère glorieuse des martyrs qui semble ne devoir se fermer qu'avec l'histoire de l'Eglise.



## LE V. P. JEAN MARTINEZ CORALI

*Confesseur du Roi d'Espagne (\*)*

(1590-1576)

LA mémoire de cet excellent religieux est d'autant plus douce et plus agréable, qu'il est du nombre de ces âmes rares, dont parle saint Bernard, qui se conservent dans l'humilité au milieu des plus grandes distinctions, et qui savent se servir des honneurs avec un esprit si saint, si noble, si religieux que, loin de les rechercher, ils ne les acceptent que parce qu'on ne leur permet pas de les fuir, et les fuient effectivement, lorsqu'on leur laisse la liberté de ne les pas accepter.

Le V. P. Martinez naquit en Espagne dans la ville d'Almagro, l'an 1590, de parents nobles et pieux, qui lui donnèrent une éducation

(\*) Echard, t. II, p. 665. (Souéges, suppl. mai).

très chrétienne. A peine âgé de seize ans, il demanda avec beaucoup de ferveur l'habit de l'Ordre, et le reçut au couvent de Sainte-Croix, à Ségovie, le jour même de l'Exaltation de la Croix, l'an 1606. Après son noviciat et sa profession, on le fit étudier en philosophie, puis en théologie; en l'une et en l'autre de ces deux sciences, il montra des aptitudes si remarquables qu'il fut choisi pour aller occuper une place au célèbre collège de Saint-Etienne, à Salamanque.

De retour à Ségovie, il y fut fait maître ès-arts, puis maître des étudiants. Il passa ainsi plusieurs années, tant dans son couvent que dans les autres collèges de sa Province d'Espagne, occupé aux travaux de l'enseignement; mais de telle sorte que les devoirs de la piété et de la religion ne s'y trouvaient nullement sacrifiés. Animé d'un grand zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, les joutes scolastiques et le temps qu'il y employait n'empêchèrent pas qu'il ne s'adonnât aussi avec ferveur à la prédication, conformément à la fin de l'Ordre. Il le fit avec un concours tout extraordinaire, et avec un succès qui lui valut bientôt la réputation d'un des plus excellents et des plus apostoliques prédicateurs de toute l'Espagne.

Cette haute réputation, si bien méritée, fit que le Père Dominique Pimentel, personnage illustre par sa naissance et par ses grands mérites (qui mourut cardinal et archevêque de Séville, le 2 décembre 1653), étant devenu Provincial d'Espagne, le prit pour le compagnon de ses sollicitudes et de ses travaux. Notre P. Martinez lui rendit toute sorte de bons offices, jusqu'à ce que le Père Pimentel fut honoré de la pourpre. Alors, redevenu libre, il se remit à enseigner comme auparavant. Il était Lecteur en théologie à Plasencia, lorsqu'il fut prié de prononcer un discours solennel, à la naissance du prince Balthazar d'Espagne. Il descendait de chaire, quand on lui intima les lettres de son Provincial, par lesquelles il était confirmé Prieur du couvent de Pampelune. Son inclination n'étant point pour les supériorités, il en éprouva de la peine, mais les lettres étaient si pressantes et si expresses, qu'il n'y avait d'autre délibération à prendre qu'à obéir au plus tôt. Il le fit donc, par cet esprit de soumission qu'il devait aux commandements de ses supérieurs, et aux ordres de la Providence; et il entreprit un voyage aussi long et aussi difficile que celui de Plasencia à Pampelune, pendant un hiver très rigoureux, à pied, sans autre viatique que son bâton et son bréviaire.

Le P. Martinez fut reçu comme un ange du ciel, non seulement de ses Frères, mais encore de toute la ville. Il s'acquitta si dignement de

tous les devoirs d'un supérieur attentif à veiller continuellement sur son troupeau, qu'il paraissait consommé dans la conduite des âmes. Il conserva toujours ce grand amour qu'il avait pour les lettres; et il ne négligeait rien pour l'inspirer, et par ses exhortations, et par ses exemples. A ses yeux, c'était un frein qui retient et plus doucement et plus efficacement dans la cellule, et empêche les dissipations et les pertes de temps, vrai fléau de la piété et ruine de toute observance régulière.

Quoique la ville de Pampelune fût la capitale de la Navarre, et qu'elle eût plusieurs avantages, qui la font considérer comme l'une des principales villes d'Espagne, elle manquait néanmoins d'un ornement : c'est que, n'ayant point d'Université, elle était contrainte d'envoyer ailleurs ses enfants, pour s'y faire graduer, et y recevoir les suprêmes honneurs qu'on donne aux personnes de lettres. Cet inconvénient animant le zèle et la sagesse de notre Prieur, il conçut le dessein d'ériger une Université dans cette ville; et il y réussit, tant son crédit était grand et sa réputation bien établie. Le roi catholique y donna les mains, le Pape envoya les bulles d'érection; et ce fut le Père Martinez qui, après avoir prononcé un beau et solennel discours, donna le bonnet de Docteur à ceux qui y furent les premiers gradués. La cérémonie eut lieu aux acclamations et parmi les réjouissances de toute la ville.

De Pampelune il fut appelé à Alcala, en latin *Complutum*, pour y être recteur du collège de Saint-Thomas. Il trouva là pour professeurs les célèbres Pères Jean de Saint-Thomas, si connu par ses doctes écrits (lequel, étant finalement confesseur du roi catholique Philippe IV, mourut en opinion de sainteté, à Fraga, le 17 juin 1644); et Pierre de Tapia, personnage non moins illustre par la sainteté de sa vie, qui décéda archevêque de Séville, le 25 août 1667. Ces trois grands hommes, d'une érudition si profonde, d'une religion si exemplaire et d'une sagesse si reconnue, jetaient un éclat admirable dans cette fameuse Université. Ils y paraissaient comme de beaux soleils au milieu d'une multitude de brillantes étoiles. Car bien qu'il soit vrai que l'Ordre y a toujours fourni des professeurs d'un éminent mérite, à peine néanmoins en trouvera-t-on trois, dans un même temps, qui aient eu des qualités aussi rares et aussi accomplies.

Le Père Martinez, étant également propre aux supériorités et à la régence, fut fait Prieur dans les couvents des principales villes d'Espagne; à Madrid, en celui du Rosaire, et deux fois en celui de



Saint-Thomas ; à Tolède en celui de Saint-Pierre, martyr ; et dans celui de Sainte-Croix, à Ségovie : partout il exerça cette charge avec le même zèle, la même vigilance, piété et sagesse, qu'il avait fait paraître à Pampelune. Le premier à tout ce qui est de la vie commune, il ne manquait jamais au chœur ni de jour, ni de nuit, et ne se dispensait d'aucune austérité de la règle. Tout cela étant accompagné de cette grâce qu'il avait de persuader les esprits et de fléchir les cœurs, il ne lui était pas difficile de porter les religieux à leur devoir, et de les attirer à sa suite. La seconde fois qu'il fut Prieur au couvent de Saint-Thomas à Madrid, les religieuses Capucines ne pouvant pas convenir des articles de leur fondation avec le seigneur marquis Octavien Centurion, qui leur donnait une maison pour y bâtir un monastère, furent contraintes de l'abandonner, et d'en aller chercher une autre. Comme cette maison était très bien placée, plusieurs communautés religieuses la désirèrent ; mais il n'y eut que notre Prieur qui eut assez de pouvoir sur l'esprit de ce marquis pour l'acquérir à l'Ordre. Il y transféra le couvent du Rosaire, qu'on appela plus tard le vieux couvent, et qui fut ensuite occupé par les Clercs Mineurs réguliers. Par son crédit et son autorité, il fit encore bâtir, dans la même ville de Madrid, un autre couvent qu'on nomme de la Passion, destiné à recevoir les hôtes.

Tout ce que cet excellent religieux entreprenait était accompagné de tant d'humilité, de modestie et de religion que, malgré l'éclat de ses œuvres, il n'ambitionnait rien moins que de paraître. On remarquait en lui un grand mépris de soi-même, une douceur, une cordialité tout obligeante et une conversation si engageante, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

L'éclat de ses vertus et de son grand mérite s'étant répandu en la cour du roi catholique, pendant tout le temps que ce Père fut Prieur à Madrid, Sa Majesté le choisit pour confesseur du prince Balthazar, son fils aîné, à la naissance duquel il avait prononcé un discours solennel. Le P. Martinez entra à la cour en cette qualité, l'an 1643, le 3 mai. A peine y fut-il arrivé, que la reine, Elisabeth de France, princesse véritablement catholique, voulut l'avoir aussi pour confesseur ; deux ans après, le fameux Jean de Saint-Thomas, confesseur du roi Philippe IV, étant décédé, Sa Majesté voulut qu'il exerçât le même office auprès de sa personne. Elle lui manda à ce dessein de venir le trouver à Saragosse. Le Père obéit ; mais avec un rare exemple d'humilité et de modestie. Car, bien que la reine lui eût dit

de se faire un train conforme à sa qualité, il s'en excusa constamment, et ne voulut point d'autre suite que son compagnon. Il se présenta avec lui à Sa Majesté catholique, qui le reçut non seulement avec joie, mais encore avec une bonté et une familiarité tout extraordinaires.

On ne saurait assez louer le bon exemple, la prudence, la modération, la droiture, la fermeté, la sagesse, le zèle et la charité de ce très digne et très éclairé confesseur, dans toutes les occasions qui se présentèrent. Il n'avait en vue que la gloire de Dieu, la pureté de sa conscience, et le bien de l'Etat. Tout le royaume en a ressenti les effets, et a béni Dieu mille et mille fois d'avoir donné à son roi un conseiller aussi fidèle et aussi bien intentionné que ce Père. Il ne manquait jamais de favoriser les intérêts de la religion et de l'Eglise, et de donner des marques de sa commisération et de sa pitié envers les pauvres. Les guerres que l'Espagne avait avec la France depuis plus de dix ans épuisant ses finances, comme on ne savait de quel moyen se servir pour fournir aux frais qu'il fallait continuer, quelqu'un s'avisa d'établir un nouvel impôt, qui aurait pesé non sur les plus puissants et les plus riches, mais sur les pauvres artisans, et autres personnes qui gagnent leur pain à la sueur de leur visage. On en fit la proposition, l'an 1646, et encore l'an 1653. Il consistait à payer quatre réaux sur chaque mesure de blé qu'on ferait moudre : ce qui effectivement était une exaction excessive et cruelle. Notre zélé et charitable confesseur s'y opposa, et il parla avec tant de force et d'efficacité contre cet impôt, qu'il fut rejeté les deux fois.

Le Révérendissime Père Antoine de Soto-Major, Inquisiteur général d'Espagne, étant mort, l'an 1648, le roi voulut que son confesseur tînt sa place, jusqu'à ce qu'il en eût nommé un autre, et cela avec les mêmes titres et avantages que le défunt avait eus, en y ajoutant l'abbaye d'Alcala. Le P. Martinez ne put refuser le premier emploi, qu'il considérait comme une charge propre à son Ordre : mais pour l'abbaye, il la refusa constamment, disant qu'un Abbé devait veiller sur ses religieux : ce qu'il ne saurait faire, avec son office de confesseur. Le roi approuva sa réponse et lui fit donner 7.000 écus de rente d'une autre source. Le Père en accepta 3.000 seulement, pour ses usages, lesquels étaient tous nécessaires et pieux ; mais sans rien exiger ni par importunités, ni par prières, de ceux qui devaient les lui donner : recevant simplement ce qu'on lui portait, et refusant absolument tous les titres d'honneur qu'il pouvait légitimement prendre, et toutes sortes

de présents honoraires, qui semblaient suivre nécessairement ses emplois.

Le secrétaire des Ordres du roi lui demanda, un jour, s'il ne voudrait pas accepter l'office de Commissaire général de la Croisade et celui d'Inquisiteur général d'Espagne. « Plût à Dieu, répondit-il, que je puisse un jour rendre bon compte à Dieu du seul office de confesseur, que Sa Majesté m'a imposé par son autorité absolue, et que je n'ai accepté que pour lui obéir. » Par cette humble et modeste réponse, il évita sagement les honneurs et les offices qu'on voulait lui donner. Le roi cependant ne laissa pas de l'obliger à exercer encore la charge de grand Inquisiteur. C'est ainsi que le roi catholique, se confirmant de plus en plus dans l'estime qu'il avait conçue si justement de l'intégrité, de la religion, et du désintéressement de son confesseur, prenait plaisir à lui en donner continuellement des preuves dignes de sa piété et de ses largesses. Aussi, dans tous les conseils où le P. Martinez opinait, jamais Sa Majesté ne se départait de ses avis.

Il entreprit généreusement, appuyé de l'autorité et de la puissance royales, l'extinction des vices publics et scandaleux, qui entretenaient plus ouvertement la corruption des mœurs, et l'abolition des lieux de dépravation, où la pudeur était prostituée. Il fit assembler en communauté celles de ces malheureuses qui voulaient changer de vie ; et pour les plus perdues et obstinées, il les fit renfermer, les entretenant, partie aux dépens du roi, partie avec les aumônes que des personnes de piété lui donnaient à cette fin, et partie aux dépens de ce qu'on lui donnait à lui-même. Ce grand coup, si avantageux à la chose publique, lui attira plus qu'on ne saurait dire la haine de plusieurs grands seigneurs de la cour. Mais, ne regardant en cela que la gloire de Dieu, l'honneur de la religion et le bien des âmes, et étant d'ailleurs fortement appuyé de l'autorité souveraine, il laissait parler les débauchés et continuait de travailler avec constance pour la conservation de la chasteté et de la pureté des mœurs.

Dans la distribution des charges ecclésiastiques, nommément des évêchés, il était tout à fait sévère et intègre, et ne proposait jamais que les plus dignes. Il faisait lui-même ou faisait faire, par des personnes très dignes de confiance, des enquêtes secrètes et fidèles sur la vie et la conduite de ceux qui devaient être nommés à ces dignités. D'où il arrivait souvent qu'il allait prendre des personnes cachées et méprisables aux yeux du monde, mais d'un rare mérite et d'une grande piété et érudition, pour les élever au rang des princes de l'Eglise. Il favorisa

aussi toujours les études et les gens de lettres. Outre l'Université de Pampelune, qu'il fit établir dans cette ville, lorsqu'il y était Prieur de notre couvent, il fonda dans celui de Ségovie deux chaires d'écriture sainte, et huit places, pour y entretenir huit étudiants, de même qu'au collège de Saint-Thomas, à Alcalá. La célèbre et royale bibliothèque de l'Escorial ayant été presque toute brûlée, l'an 1671, ce zélé Père porta le roi à donner 1,000 écus de revenu pour la rétablir.

Sa Majesté catholique se trouvant, en 1665, attaquée de sa dernière maladie, et voulant se disposer chrétiennement à paraître devant Dieu, fit sa confession générale. Le Père lui fit donner publiquement le Viatique, contre le sentiment des seigneurs de la cour qui, sous prétexte de ne pas affliger le royaume des approches de cette mort, pressaient fort de faire administrer le roi en secret ; mais le confesseur jugeait incomparablement plus important que le prince donnât ce bon exemple de sa piété et de sa foi à tout son peuple, que de l'amuser vainement, pour quelques jours, de l'espoir de sa convalescence. Les motifs religieux du confesseur prévalurent sur ceux des courtisans.

Se trouvant entièrement libre des affaires de la cour, après la mort du roi, il jouit, pendant deux ans qu'il resta dans cet état, d'une parfaite paix. Il songeait même à se retirer tout à fait dans quelque solitude plus éloignée, lorsqu'on vint lui présenter, de la part de la reine régente, sa nomination à l'archevêché de Compostelle. L'humble religieux soupira profondément, à cette nouvelle, et témoigna ne prendre point de plaisir aux congratulations que plusieurs lui adressaient. Ce qui leur faisait dire : *« Et quoi ! est-ce ainsi que celui qui mettait les mitres sur la tête des autres en évite lui-même le poids et l'honneur ? »* Pour ne pas néanmoins sembler mépriser la faveur de la reine, il s'en remit au jugement de deux personnes qu'il savait être également savantes et pieuses. Leur sentiment fut partagé ; mais il suivit celui qu'il crut lui être le plus favorable, de ne point accepter cette charge. En conséquence, il pria la reine avec instance d'agréer son refus. La reine finit par céder. Quelque temps après, la prélature d'une des principales et des plus belles villes d'Espagne vint à vaquer. L'un des principaux de la même ville en écrivit au Père Martinez, l'invitant à venir remplir la place du défunt. Mesurant les dispositions de cet excellent religieux par les siennes, il le congratulait du refus qu'il avait fait de l'archevêché de Compostelle, où le pays, disait-il, était si triste et l'air si grossier, tandis que sa ville était sous un climat bien différent et d'un séjour tout à fait agréable. Le sage Père lui



répondit fort sérieusement que ce n'était ni pour le pays, ni pour le climat, mais pour le paradis, qu'il avait refusé la prélature de Compostelle ; et que, ce motif ayant lieu pour toutes les autres, il en refuserait tout autant qu'on lui en présenterait.

Il passait ainsi sa vie dans un parfait oubli du monde, ne pensant qu'à Dieu et à se préparer à la mort, lorsqu'il arriva que le Père Pierre Alvarez de Monte-Negro, de notre Ordre, choisi pour être le confesseur du nouveau roi Charles II, tomba grièvement malade. Le Père Jean Martinez fut derechef appelé à la cour, pour y exercer le même office, à la Fête-Dieu, l'an 1669. Environ trois mois après, le confesseur de la reine régente, le docteur Antequera, étant décédé, Sa Majesté choisit le même Père Martinez pour tenir sa place. Ce grand homme fut ainsi confesseur du roi Philippe IV ; des deux reines, Elisabeth de France, et Marie-Anne d'Autriche ; du prince Balthazar et du roi Charles II, et encore des deux princesses leurs sœurs, Marie-Thérèse, qui fut depuis très auguste reine de France, et Marguerite, femme de Léopold, roi des Romains. Ainsi ce Père a eu la gloire d'être le confesseur de toute la maison royale d'Espagne ; ce que peut-être aucun autre n'avait jamais eu ; tant le mérite de ce saint religieux était reconnu, et la confiance qu'on avait en sa sagesse et en sa vertu, rare et particulière.

Il vécut toujours dans une grande modestie et frugalité, n'ayant pour tout entourage qu'un compagnon religieux, prêtre, et un Frère convers, avec un séculier, qui lui servait de secrétaire, et un seul serviteur. Etant cassé de vieillesse, il se servait de la dispense du maigre que l'Ordre peut souffrir et permet en pareil cas : encore était-ce si sobrement, et en usant de viandes si communes, que sa manière de vivre pouvait passer pour une austérité. Il était fort compatissant envers les pauvres. Tous les jours, il leur faisait distribuer, à sa porte, de grandes marmites de potage ; et lorsqu'il était Prieur dans les couvents, il allait lui-même aux prisons visiter les détenus auxquels il donnait à manger, et aux hôpitaux, consoler, secourir et servir les malades. Il étendait encore fort libéralement sa charité aux pauvres laboureurs, et aux autres gens de la campagne, qui n'avaient pas de quoi semer, ou entretenir le bien d'où ils tiraient leur subsistance. Dans les guerres que les Français eurent en Catalogne, notre armée ayant été défaite à Lérida, et une grande partie des soldats pris, et conduits plus avant dans l'Espagne, ils étaient réduits à une si grande nécessité qu'ils manquaient généralement de



toutes choses. Mais notre charitable confesseur fit si bien auprès du roi, qu'ils furent traités fort honnêtement aux dépens même de Sa Majesté, et pourvus d'habits et de nourriture.

Entre ses dévotions, celles qu'il a portée à la sainte Croix et à la Très Sainte Vierge ont été les plus remarquables. Il fit fonder dans l'église paroissiale d'Almagro, ville de sa naissance, la confrérie du Saint-Rosaire, avec une rente, pour y entretenir solennellement cette dévotion, et pour y célébrer tous les jours des messes, tant pour le repos des âmes des rois catholiques que pour la prospérité de la maison royale, et pour les vivants et les morts de la même ville. Il y mit aussi de très belles et précieuses reliques, qui seront un monument éternel de sa rare piété. Il fonda encore deux Messes particulières : l'une, pour les jours ouvriers, qui se disait de grand matin, afin que les gens de travail pussent l'entendre avant d'aller à leurs occupations ; l'autre, sur l'heure de midi, les jours de fête, pour la commodité de toute la ville.

C'est ainsi que cet illustre religieux passa sa vie en toute sorte de bonnes œuvres. Enfin, arrivé à l'âge de 86 ans, il fut pris de sa dernière maladie à Madrid, au couvent du Saint-Rosaire ; et il y rendit très pieusement l'âme à Celui qui l'avait créé, le premier jour de l'an 1676. C'était le 70<sup>e</sup> de sa profession. Son corps fut transporté à son couvent de Ségovie, et enterré dans la grotte de notre Père saint Dominique. Le P. Martinez a composé quelques ouvrages en espagnol, qui rendent sa mémoire recommandable.





## LA V. M. LOUISE DU SAINT-ESPRIT

*Professe du Monastère de Sainte-Catherine de Sienne  
à Toulouse (\*)*

(1546 - 1632)

CETTE vénérable Sœur naquit à Toulouse de parents qui ne tiraient pas moins d'éclat de leur piété, et de leur zèle pour la religion catholique que de la noblesse de leurs ancêtres, honorés des premières charges de la magistrature. Son père, capitoul ou échevin de la ville, était de l'ancienne et pieuse famille des Royer, si célèbre par les grands hommes qu'elle a fournis au Parlement de Toulouse; et sa mère était fille de M. de Carrière, conseiller au même Parlement.

Les dix enfants issus de leur mariage, cinq garçons et cinq filles, furent les imitateurs de leurs vertus. Le premier fut conseiller à la cour; deux se firent religieux; et on écrit d'un autre qu'il avait un si grand zèle pour la foi, que la ville levant une compagnie de chrétiens généreux, pour la défendre contre les factions des hérétiques, il écrivit son nom avec son sang sur le registre des enrôlés volontaires, et fit paraître tant de bravoure et de zèle en plusieurs rencontres, qu'il fut créé capitaine de la compagnie.

Les cinq filles se sont rendues très recommandables par leur insigne piété. L'aînée, étant entrée au monastère de la première règle de sainte Claire à Toulouse, y vécut si saintement, en qualité de simple religieuse, et en qualité d'Abbesse, qu'on a fait imprimer sa vie, pour l'édification du public.

La seconde, Jeanne Royer, restée veuve de Dominique de Pau, à

(\*) Mémoires de Toulouse. — Le monastère de Sainte-Catherine de Sienne, de Toulouse, a été fondé en 1611. Il a successivement fondé : celui de Saint-Thomas-d'Aquin, à Paris, en 1626; celui de La Vierge, à Bordeaux, en 1627; et en 1660, celui de Saint-Joseph à Rodez. Il a aussi restauré celui de Castel-Sarrazin, dit de Saint-Louis, dont la fondation remontait à la dernière moitié du xvi<sup>e</sup> siècle.

l'âge de 18 ans, mena une vie fort exemplaire et pénitente. Plusieurs femmes dévotes s'unirent à elle, pendant que l'hérésie de Calvin causait une effroyable désolation en Languedoc, pour tâcher, par leurs pénitences et leurs prières, d'apaiser la colère de Dieu. Ensemble, elles faisaient toutes les nuits des visites à l'église de Saint-Sernin ; et on a cru qu'elles avaient obtenu du ciel la victoire que les catholiques remportèrent sur les huguenots, exterminés pour jamais de Toulouse. Ses excellentes vertus la rendirent l'admiration de toute la province. La reine-mère, Catherine de Médicis, étant à Toulouse avec le roi Charles IX, son fils, l'alla voir dans sa maison, où elle vivait en recluse depuis longtemps. Edifiée de sa conversation, la reine n'en parlait jamais que comme d'une sainte. Une de ses dames d'honneur fut tellement touchée des réflexions qu'elle entendit faire en cette circonstance sur les vanités du monde, qu'elle quitta la cour, pour venir passer le reste de ses jours avec cette sainte veuve ; et toutes deux furent les fondatrices d'une congrégation de femmes, vouées au service des pauvres à l'hôpital.

Je n'ai pu me dispenser de faire le court éloge de cette illustre veuve qui, s'étant chargée de l'éducation de notre V. Mère Louise, sa sœur, l'éleva dans les mêmes pratiques de piété et de dévotion. Celle-ci vint au monde, le 1<sup>er</sup> août 1546. Sa naissance fut accompagnée d'un prodige ; une lumière extraordinaire remplit la chambre de sa mère. Les pratiques de dévotion, auxquelles elle s'exerça dès son enfance, laissaient apercevoir à tous ceux qui la voyaient dans ces pieux exercices les grâces signalées dont Dieu la prévenait, et le soin qu'il prenait de son âme. Car à peine pouvait-elle marcher, qu'elle se mettait à genoux, joignait ses petites mains devant l'image d'un crucifix, et y faisait sa prière avec des sentiments de piété bien au-dessus de son âge. Ce qui porta le démon à conjurer sa perte, prévoyant les progrès qu'elle ferait dans la vertu.

Un jour que sa mère était allée à la campagne, le diable jeta la petite Louise si rudement par terre qu'il lui brisa tout le corps et la laissa demi-morte. Une de ses sœurs, à qui sa mère l'avait laissée en garde, effrayée de cet accident, qu'elle craignait qu'on ne lui imputât, eut recours aux larmes et à l'oraison ; elle s'adressa à Dieu avec tant de confiance que, sa prière achevée, la petite Louise se leva de terre le visage riant, et si parfaitement guérie, qu'elle ne s'est jamais ressentie de cette violente chute.

Pendant son enfance, elle fut malade à l'extrémité. Voyant sa mère

fondre en larmes, elle la pria d'aller offrir sa belle robe à la Sainte Vierge, pour obtenir d'elle la grâce de la santé. Sa mère, voyant dans la naïveté de son enfant un oracle du ciel, prit la plus belle robe de cette petite mourante, et l'alla déposer sur l'autel de Notre-Dame. A son retour, elle trouva sa fille sans fièvre et, peu de jours après, elle eut la consolation de la voir entièrement guérie.

A mesure que cette enfant bénie croissait en âge, elle s'avavançait à la perfection ; et on remarqua visiblement, par la protection particulière que Dieu prit d'elle, en plusieurs occasions où elle fut en danger de mourir, qu'il la réservait pour quelque grand dessein. Un jour que sa sœur aînée l'avait menée à l'église cathédrale, les hérétiques excitèrent une émeute. Les catholiques, réunis dans cette église, en sortirent avec une telle précipitation, pour courir aux armes, que la petite Louise fut renversée dans la presse, foulée aux pieds et si horriblement meurtrie qu'on n'attendait plus que sa mort. Elle souffrit des douleurs excessives, pendant cinq mois qu'elle fut au lit, mais avec bonheur, ayant appris qu'elle avait été presque écrasée pour la foi. Depuis ce temps, elle eut tant de zèle pour la religion, qu'elle eût souhaité mourir pour sa défense. Dans cet esprit, elle s'exposait aux plus redoutables dangers ; et, pendant que les catholiques n'osaient ouvrir leurs fenêtres, par la crainte qu'ils avaient des huguenots, elle, allait hardiment par la ville.

Quelque temps après, pendant qu'on faisait main basse sur ces révoltés, et que toute la ville de Toulouse était remplie de carnage et de sang, un fameux huguenot se sauva chez M. Royer, pour éviter la mort. La petite Louise, transportée de zèle pour la foi, lui reprocha son obstination, et se mit même en état de le frapper.

Dès l'âge de dix ans, elle fut chargée de la dépense de la maison, et s'en acquitta avec une prudence et une exactitude surprenantes. Les vendredis, elle rendait compte de ce qu'elle avait dépensé ; et le lendemain, de son travail et de celui des domestiques. Ces soins ne la détournèrent point de ses exercices de dévotion, elle faisait deux heures d'oraison par jour, comme ses vertueuses sœurs le lui avaient conseillé.

A douze ans, on la rechercha en mariage ; à quoi son père, qui la jugeait trop jeune pour un état si difficile, ne voulut point entendre. Pour la bien préparer à son avenir, sa mère lui conseilla de se mettre sous la protection de la Sainte Vierge, et de jeûner, pendant sept ans, tous les samedis au pain et à l'eau en son honneur : ce qu'elle fit, avec beaucoup de piété. Le dernier samedi des sept années,

elle offrit un beau présent à la Très Sainte Vierge, avec sept gros cierges, qui furent allumés, pendant la Messe qu'elle fit dire dans l'église du grand couvent de l'Observance de saint François.

Ce fut dans ce couvent que l'on traita de son mariage. M. Royer, selon sa pieuse coutume, venait de régaler la nombreuse communauté, à l'occasion de la fête du séraphique Patriarche. Au sortir du réfectoire, le P. Gardien lui proposa pour sa fille M. Guibert de Costa, célèbre professeur et docteur ès-lois dans l'Université de Toulouse. Comme le pieux magistrat connaissait le mérite du jeune homme, l'affaire fut bientôt conclue ; et il eut d'autant moins de peine à y faire consentir sa fille, que celle-ci avait perdu l'envie d'être religieuse, n'ayant pu s'accommoder aux austérités et à la solitude qu'on pratique au monastère de la première règle de sainte Claire, où elle était entrée dans le dessein d'y demander l'habit.

II. — Dieu réservait à notre Louise, dans l'état du mariage, des croix bien plus fâcheuses que celles qui l'avaient arrêtée sur le seuil de la vie religieuse. Son mari l'honorait et la chérissait beaucoup ; mais sa belle-mère, que son grand âge rendait chagrine, ne la pouvait souffrir. Elle ne se contentait point de la rendre responsable de tout ce qu'elle ne trouvait pas bien fait dans le logis ; elle l'accablait d'injures et de reproches. M. de Costa, au lieu de prendre parti pour la pauvre victime, avait si peur d'attrister sa mère, qu'il évitait sa présence, quand il la voyait dans ces emportements. La jeune femme souffrit cette persécution avec patience ; néanmoins elle en tomba malade et, étant devenue d'une maigreur extrême, son mari, qui en avait la dernière douleur, l'envoya à la campagne, pour se remettre un peu. Dieu lui fit connaître, dans cette solitude, les grands avantages qu'une âme peut tirer des souffrances. Toute honteuse de ses lâchetés passées, elle les pleura amèrement, et elle retourna à Toulouse, bien résolue de souffrir avec soumission la mauvaise humeur de sa belle-mère. Elle la servit donc avec assiduité et adoucit ses chagrins ; tous les jours, elle l'habillait, la conduisait à la messe, la couchait le soir ; elle lui rendit, jusqu'à sa mort, tous les services que celle-ci aurait pu exiger de la dernière servante de la maison.

Après que madame de Costa eut fermé les yeux à sa belle-mère, dans ces devoirs de charité, elle reçut une ample bénédiction par la naissance de quinze enfants, sept garçons et huit filles, desquels Dieu la rendit mère, non seulement selon la chair, mais encore selon



l'esprit; puisque l'éducation chrétienne qu'elle leur a donnée a beaucoup contribué à la sainteté de vie où ils sont arrivés.

Le premier des garçons fut conseiller. Sa grande piété envers Dieu, son zèle pour la justice et sa compassion envers les pauvres, l'ont rendu un exemple de vertu; et sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction.

Le second, nommé Antoine de Costa, mourut à l'âge de deux ans, sans aucune marque de maladie, les yeux élevés aux ciels, avec un agréable sourire et certains gestes qui faisaient assez comprendre qu'il voyait quelque chose d'extraordinaire. On a remarqué que cet aimable enfant ne prenait jamais, le matin, le lait, avant que sa nourrice n'eût été à la messe.

Le troisième, Jean-Jacques de Costa, étant tombé malade en son enfance et tenu pour mort, sa mère lui obtint la santé de Dieu par un vœu qu'elle fit à saint Hyacinthe. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut chanoine et grand vicaire de M. l'archevêque d'Auch, travailla avec beaucoup de zèle au salut des âmes, conserva une inviolable pureté jusqu'à la mort, se rendit le père des pauvres par ses libéralités; et pour servir encore l'Eglise après sa mort, il laissa tout son bien pour la fondation d'un séminaire.

Le quatrième, Michel de Costa, devint un célèbre avocat. Sa vie exemplaire, tranchée à la fleur de l'âge, fut suivie d'une mort si chrétienne qu'une sainte religieuse eut révélation de son salut.

Le cinquième, Etienne de Costa, après avoir porté les armes contre les huguenots, se fit Capucin. Fervent missionnaire, il convertit quantité d'hérétiques. M. le duc du Maine lui confia le soin de sa conscience, tant qu'il fut en Languedoc. Ce saint religieux mourut martyr de la charité, servant les soldats malades de l'armée du roi, au siège de Montauban.

Le sixième, nommé Antoine, acquit une riche couronne de patience, souffrant, depuis l'âge de 9 ans jusques à 40, d'une paralysie dans tout le corps, avec une entière résignation au bon plaisir de Dieu. Il avait suffisamment étudié pour posséder les bénéfices à simple tonsure, que M. le cardinal de Joyeuse le pressait d'accepter. Mais il ne voulut point charger sa conscience d'un bien si dangereux. Il disait tous les jours le bréviaire, par dévotion, et il passait le reste de son temps à la prière ou à la lecture de la sainte Ecriture.

Le septième, Gabriel de Costa, eut de beaux talents naturels pour le maniement des affaires. Il s'en servit avec tant d'avantage pour son

salut, et pour le service du prochain, qu'il est mort avec l'estime générale de ceux qui connaissaient sa piété et son mérite.

Les huit filles ne profitèrent pas moins des soins charitables et de la sainte éducation de leur bonne mère. L'aînée de toutes fut la V. Mère Marie de Jésus, fondatrice du monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Toulouse, où quatre de ses sœurs la suivirent en religion, savoir : les Mères Agnès de la Paix, Claire de la Mère de Dieu, Marguerite de Saint-Dominique et Marie de Saint-François. Cette dernière étant sortie, à cause de ses infirmités habituelles, a vécu si saintement dans le Tiers-Ordre de notre Père saint Dominique, que nous ferons son éloge le jour de sa mort (1).

Des trois autres, la seconde, nommée Jacqueline, entra au monastère de Sainte-Claire, où elle s'est rendue illustre en toutes sortes de vertus. Les deux autres moururent bientôt après avoir reçu la grâce du baptême. De sorte que notre Bienheureuse s'est vue mère d'autant de prédestinés qu'elle a eu d'enfants, grâce aux soins qu'elle a pris de les élever dans la crainte de Dieu. Ce qui faisait souvent dire à sa vertueuse fille, la Mère Marie de Jésus, que tout ce que Dieu avait mis en elle de grâces et de vertus, elle le tenait du grand soin que sa mère avait pris de son éducation. Qu'on nous permette de dire ici comment cette mère si chrétienne l'avait obtenue du ciel :

Après avoir eu quatre garçons, un jour qu'elle priait Dieu, devant l'autel de sainte Catherine de Sienne, de lui donner une fille, elle fut prise d'une sorte d'extase, pendant laquelle il lui semblait que la séraphique vierge demandait instamment avec elle la fille dont elle souhaitait si fort la naissance ; et qu'en même temps les religieux de l'Ordre étant entrés au chœur, avaient chanté ce verset d'un psaume de David : *Adducentur Regi virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi* : « On amènera des vierges au roi après elle, et on vous présentera ses proches. » Expliquant ces paroles, à l'avantage de la fille qu'elle demandait au ciel, elle fit vœu de la nommer Marie, et d'aller à pied offrir un riche présent à Notre-Dame de Grâce. C'est une chapelle que nos Pères desservent à quelques lieues de Toulouse (2). Elle fut

(1) Le 10 septembre. — La vie de la Mère Marie de Jésus se trouve le 2 septembre ; celles de ses trois sœurs, les 21 mai, 2 février, et 17 octobre.

(2) La chapelle de Notre-Dame de Grâce, située à Bruguières, à seize kilomètres de Toulouse, fut bâtie dans les premières années du xv<sup>e</sup> siècle pour abriter une statue miraculeuse de la Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Cette chapelle fut, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, confiée aux Pères Dominicains de la Réforme

exaucée, et devint mère une cinquième fois. Sa fille, qui fut la Mère Marie de Jésus, fonda le monastère de Sainte-Catherine de Sienne ; et, depuis ce temps, il y a toujours eu quelque religieuse de sa famille, dans cette sainte maison.

Madame de Costa aimait ses enfants d'une affection toute chrétienne.

Sitôt qu'ils étaient nés, elle les offrait à Dieu et lui demandait pour eux les grâces qui leur étaient nécessaires pour faire leur salut. Elle les portait constamment à la vertu ; et quand ils étaient en âge d'embrasser un état, elle leur en laissait le choix selon leur goût et leurs dispositions. Leur grand nombre n'empêchait point qu'elle ne fît quantité d'aumônes. Elle avait cette louable coutume de faire habiller, tous les ans, les pauvres petits enfants qu'elle avait tenus au baptême ; et, quand ils étaient plus avancés en âge, elle les faisait instruire, leur procurait un métier ou quelque place avantageuse.

Voici l'ordre qu'elle gardait, dans la conduite de sa famille ; il n'a pas moins contribué à sa sainteté que les autres vertus, et il peut servir de modèle aux femmes chrétiennes pour régler leur maison.

Elle voulait que le premier soin de ses enfants et de ses domestiques fût, avant toutes choses, de servir Dieu, puis d'assister les pauvres. On faisait tous les soirs la prière en commun ; personne n'en était dispensé. Les serviteurs entendaient, tous les jours, la sainte Messe ; les jours de dimanche et de fête, ils assistaient à Vêpres et au sermon. La fille aînée, qui fut depuis la Mère Marie de Jésus, avait soin de mener ses plus jeunes frères et ses sœurs tous les jours à l'église, où ils se tenaient avec tant de modestie, que plusieurs mères les proposaient à leurs enfants comme un excellent modèle qu'ils devaient imiter. Les enfants rendaient compte de leurs exercices avant le dîner ; et s'ils avaient manqué en quelque chose à leur devoir, on leur donnait pour pénitence de dire l'Office de la Sainte Vierge à genoux. Les garçons devaient le réciter tête nue. Une fois en âge d'accompagner leur mère et capables d'exercer la charité envers les pauvres, ils étaient conduits par cette mère chrétienne aux hôpitaux et aux prisons pour apprendre, à son exemple, à consoler les prisonniers et les ma-

de Toulouse. Les VV. Pères Sébastien Michaëlis et de La Palue, Prieur du couvent de Saint-Thomas, à Toulouse, en prirent possession le 29 novembre 1605. On y édifia un couvent pour desservir le pèlerinage. Le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce avec le couvent fut détruit pendant la grande Révolution. La chapelle vient d'être rebâtie et a été bénite par Mgr l'évêque de Montauban, le 7 juillet 1878.

lades. Cette femme admirable occupait si bien et enfants et domestiques, qu'on ne voyait jamais personne oisif chez elle. Pendant le travail, elle exhortait tous les siens à la piété, leur apprenait la manière d'aimer Dieu et l'obligation de le servir. Par ce moyen, les domestiques s'adonnèrent à la pratique de la vertu ; deux de ses serviteurs se firent religieux et trois servantes religieuses. Elle ne souffrait, dans la maison, ni querelle ni parole indécente ; tout y était en paix et si bien réglé, qu'on pouvait dire de cette famille ce que saint Paul disait autrefois d'une autre, qu'elle était une église domestique. Ses filles ne paraissaient jamais aux fenêtres ni sur la porte, pour voir les passants ; elles demeuraient retirées et occupées à leur travail. Aussi les dames de la ville envoyaient-elles leurs filles apprendre près d'elles à employer utilement le temps.

Madame de Costa conservait une si grande présence d'esprit, dans le gouvernement d'une si nombreuse famille, et dans la diversité des ordres qu'elle était obligée de donner aux uns et autres, qu'elle ne s'en est jamais trouvée embarrassée. Elle était d'une conversation aisée ; ce qui faisait rechercher son entretien aux dames de la première qualité de Toulouse ; plusieurs d'entre elles ont merveilleusement profité des discours qu'elle leur tenait pour les porter à la vertu.

Cette femme vraiment forte ménageait si bien ses exercices de piété, qu'ils ne la détournaient point des soins de sa famille. Elle se levait de grand matin pour aller à Saint-Sernin implorer le secours des saints dont les reliques reposent en cette église, les priant de la prendre, elle et toute sa famille, sous leur protection. De là elle se rendait à l'église de nos Pères, pour faire sa prière devant la chapelle de sainte Catherine de Sienne, et lui recommander ses filles, qu'elle lui offrait de tout son cœur. Sa prière achevée, elle allait porter l'aumône aux pauvres de l'hôpital et aux prisons.

Etendant ses soins sur ses fermiers de la campagne, elle leur prescrivit une règle de conduite, les faisait instruire des vérités de la religion ; on l'a vue souvent leur faire elle-même le catéchisme et leur démontrer la malice du péché, particulièrement du blasphème et de l'impureté, pour leur en faire concevoir de l'horreur.

D'une effusion incroyable de charité envers les pauvres, elle les assistait de ses biens, et leur procurait des aumônes de tout genre. Etant à la campagne, elle est souvent allée au bois faire elle-même des fagots, qu'elle apportait sur ses épaules pour assister de pauvres villageois qui en avaient besoin.



Sa charité était si compatissante, qu'un voiturier maladroît ayant fait passer sa charrette sur le corps de sa fille aînée sœur Marie de Jésus, qui en eut la jambe rompue, le ressentiment qu'elle pouvait éprouver de voir une fille qu'elle avait obtenue du ciel par ses prières en un si pitoyable état, n'empêcha point qu'elle n'envoyât retirer le charretier de prison.

Voulant consommer l'ouvrage de la grâce dans le cœur de cette Bienheureuse, et faire porter à sa vertu des fruits encore plus excellents dans les états de veuve et de religieuse, Dieu appela à lui son mari par une mort très chrétienne. Elle l'assista, à ce triste passage, avec une constance héroïque, étouffant dans son âme tous les sentiments que lui causait une séparation si dure. Le mourant la consola lui-même et lui dit, d'un esprit prophétique, de ne point s'inquiéter de leurs enfants, que Dieu en aurait un soin particulier, et qu'ils se trouveraient mieux placés, par les ordres de sa divine Providence, que par les dispositions que son amour lui aurait fait prendre ; qu'au reste, il remerciait Dieu de la grâce qu'il lui faisait de le retirer du monde, pour ne point voir les malheurs qui allaient inonder toute la France, par suite des guerres civiles que les huguenots étaient sur le point d'allumer dans toutes les provinces. Ces guerres, en effet, noyèrent le Languedoc dans des ruisseaux de sang, jusqu'à ce que le roi Louis XIII, de triomphante mémoire, eut réduit sous son obéissance ces cruels ennemis de son Etat et de la religion.

Sitôt que son mari eut expiré, la pieuse veuve alla s'enfermer dans sa chambre ; et, se prosternant la face contre terre, fit un acte d'entière résignation à la volonté de Dieu, s'abandonna aux ordres de son amoureuse Providence, le pria d'être le père de ses enfants, préférant avec une pleine confiance ces paroles du prophète David : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*. « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai point confondue. »

III. — Après une perte si sensible, elle croyait n'avoir plus aucune attache au monde ; mais elle s'aperçut qu'elle y tenait encore par un amour trop naturel qui la liait à ses enfants. Cet amour se montra dans la résistance qu'elle mit pour empêcher Etienne de Costa, son fils, de se faire Capucin. Elle employa les prières et les larmes, pour détourner le jeune homme de sa résolution. Enfin, vaincue par la fermeté qu'il témoigna et craignant de s'opposer à Dieu en résistant à sa vocation, elle y consentit. Les réflexions qu'elle fit sur la réso-



lution de son fils la changèrent tellement, que, sans les onze enfants dont elle se trouvait chargée, elle eût sollicité dès ce temps-là son entrée dans quelque Religion, pour se donner entièrement à Dieu.

Jusqu'alors elle avait vécu dans les pratiques d'une vie sérieusement chrétienne. A cette heure, elle se sentit intérieurement appelée à un genre de vie plus parfaite. Dieu, qui lui en inspirait le dessein, se servit du P. François de Lignac, un des premiers Récollets qui s'établirent à Toulouse, au commencement de leur réforme. Ce Père lui prescrivit des exercices spirituels et lui conseilla de s'offrir avec ses enfants à la Sainte Vierge, le jour de la Présentation. Ce qu'elle fit avec beaucoup de ferveur. Elle avait été fortifiée dans ses sentiments par les paroles d'un de ses fermiers. Lui ayant dit avec un soupir, témoin sincère de sa douleur, que son fils Etienne s'était fait Capucin, cet homme simple avait répondu : « *Madame, Notre-Seigneur a pris le sarment, donnez-lui la souche.* » Elle comprit que ce paysan n'avait été que l'organe du Saint-Esprit, qui lui faisait connaître la volonté de Dieu. Elle reçut ces paroles comme un oracle du ciel, et elles firent une si forte impression dans son cœur, qu'elle ne soupirait plus qu'après une retraite dans quelque monastère pour être toute à Dieu.

Six ans après la mort de son mari, sa fille aînée, vivement touchée des prédications apostoliques du V. P. Sébastien Michaëlis, entreprit l'établissement de la Congrégation des Sœurs du Tiers-Ordre de saint Dominique (1). Quantité de dames et de jeunes demoiselles des principales familles de Toulouse y entrèrent. Notre veuve fut une des premières et se rangea sous la direction de sa propre fille. Par son ordre, elle allait aux prisons et aux hôpitaux, visitait les pauvres honteux, sollicitait les affaires des prisonniers, assistait les malades, les servant avec charité jusqu'à imiter sa séraphique Mère, sainte Catherine de Sienne, en baisant d'affreux ulcères. Elle eut une fois le courage d'ensevelir et d'enterrer un pestiféré. Par ses pressantes sollicitations, elle obtint la vie sauve à quatre personnes condamnées à mort ; elle donna de quoi entrer en Religion à de pauvres filles, que Dieu y appelait ; elle en maria plusieurs autres de son argent. En un

(1) Cette grande œuvre, dont nous retrouverons les fruits abondants dans tout le cours de ce travail, fut fondée à Toulouse par le V. P. Michaëlis, le 5 mai 1599. La fille aînée de M<sup>me</sup> de Costa y entra la première ce même jour. M<sup>me</sup> de Costa y fut reçue le 8 mai 1603. — On conserve, aux archives départementales, à Toulouse, une très ancienne copie du règlement primitif de cette Congrégation ; cette copie porte la date de 1611, et la signature du V. P. Georges Laugier.

mot, elle se dévoua tellement au service du prochain, dans les œuvres de miséricorde, qu'après s'être acquittée de ses exercices spirituels, elle en faisait sa principale occupation.

Dans ce nouveau genre de vie, elle récitait tous les jours le Rosaire et le Petit Office de Notre-Dame. Elle faisait une heure d'oraison avant la Messe, commençait par certaines prières vocales tout ce qu'elle entreprenait, ne manquait pas l'examen de conscience trois fois par jour, portait des chemises de serge, jeûnait tous les avants et, en temps ordinaire, plusieurs fois la semaine. Elle pratiquait enfin quantité d'autres mortifications. Mettant un soin extraordinaire à se bien préparer à la sainte communion, elle en sortait les yeux baignés de larmes, et tellement embrasée de l'amour de Dieu que ce qu'elle disait alors touchait les cœurs les plus obstinés. Plusieurs hérétiques, à sa persuasion, ont abjuré leurs erreurs, ce que les plus habiles en matière de controverse n'avaient pu obtenir par tous leurs raisonnements.

Enfin, après avoir contribué de ses biens, de ses prières et de ses pénitences à la fondation du célèbre monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Toulouse, que sa fille aînée avait entreprise avec un courage admirable, elle s'y rendit elle-même après quatre de ses filles pour y achever l'holocauste de sa vie et s'y consacrer au service de Dieu. Elle y entra l'an 1606, âgée de 59 ans, et fit de grandes instances pour être reçue Sœur converse ; mais les Pères ne le jugeant pas à propos, elle fut religieuse de chœur. On lui imposa le nom de Sœur Louise du Saint-Esprit, à cause de la dévotion qu'elle portait à cet Esprit d'amour qui lui avait donné la grâce de sa vocation religieuse, grâce dont elle fut très reconnaissante tout le reste de sa vie.

On fut cinq années avant de pouvoir obtenir de Rome les bulles nécessaires pour l'établissement régulier du monastère. Pendant ce temps, celles qui s'étaient renfermées dans le cloître y vécurent néanmoins dans la pratique de la Règle et des Constitutions de l'Ordre.

Les bulles étant arrivées en l'année 1611, on donna à ces généreuses servantes du Christ l'habit après lequel elles soupiraient depuis si longtemps. La Mère Marie de Jésus le reçut la première comme fondatrice, et, après elle, ses onze compagnes au nombre desquels se trouva notre Sœur Louise du Saint-Esprit (1).

(1) Voici les noms de ces onze premières compagnes, avec les jours où se trouvent leurs vies dans l'*Année Dominicaine* : Anne du Saint-Sacrement de Blondeau, 13 mai ; Claire de la Mère de Dieu de Costa, 2 février ; Antoinette de Sainte-Catherine

Quoiqu'elle eût tous les sentiments de respect et de tendresse que la nature inspire à une âme bien née, néanmoins la Mère Marie de Jésus éprouva sa mère d'une manière terrible, pour voir si elle était propre à la Religion. Dieu l'ayant affligée, pendant son noviciat, d'une fluxion sur les yeux qui l'empêchait de dire l'Office, sa fille balançait si elle la renverrait au monde, ou si elle ne la ferait point descendre de la condition de Sœur de chœur à celle de converse. Les supérieurs, qu'elle consulta sur ce sujet, ordonnèrent que, nonobstant cette infirmité, elle serait reçue à la profession, pourvu qu'elle promît de dire son Office avant de venir au chœur. Ce qu'elle a inviolablement exécuté l'espace de vingt-cinq ans, n'en ayant été dispensée qu'un an avant sa mort, parce que sa vue s'était notablement affaiblie.

La plus grande des difficultés que Sœur Louise du Saint-Esprit eut à souffrir dans ce nouvel état fut la soumission qu'elle était obligée de rendre à sa fille. Comme elle avait élevé ses enfants avec une sévérité chrétienne et une autorité de mère, qui savait se faire craindre, ce lui était une rude mortification d'obéir avec la candeur, la simplicité qui se pratiquait dans cette sainte maison ; ce que sa fille exigeait si absolument d'elle, par un principe très élevé de religion, qu'elle lui déclara nettement qu'il fallait s'y soumettre ou sortir. La vénérable novice le fit, avec un courage admirable, ravie de se voir réduite à cet état d'enfance spirituelle, qui lui fournissait le moyen de remporter des victoires continuelles sur tous les mouvements de la nature.

Notre Bienheureuse fut puissamment encouragée à ce renoncement par une vision mystérieuse. Elle vit, en esprit, une dame d'un port majestueux et d'une grande beauté, qui lui commanda de la suivre. Après avoir monté par un chemin raboteux et très difficile, elles rencontrèrent un pont, qu'il fallut traverser. La Sœur Louise, voyant plusieurs personnes tomber de ce pont dans la rivière, fut saisie d'une extrême frayeur ; néanmoins, encouragée par cette illustre dame, elle passa heureusement. Au sortir du pont, un chemin plus facile les conduisit à une agréable prairie, puis à un superbe et magnifique palais, dans lequel, sitôt qu'elles furent entrées, cette dame disparut.

La Sœur Louise comprit qu'il fallait appliquer cette vision à son état

d'Aussonne, 15 février ; Agnès de la Paix de Costa, 22 mai ; Antoinette de Sainte-Croix de Sabattier, 5 février ; Marie de Constantin ; Marguerite de Saint-Dominique de Costa, 18 octobre ; Jeanne de Saint-Joseph, 4 janvier ; et les deux sœurs converses Andrine des Saints et Bertrande de Clairac, 25 janvier.

présent. Ce chemin raboteux lui représentait les peines qu'elle avait éprouvées, pendant son noviciat, à vaincre ses répugnances pour obéir à sa fille. Le pont signifiait la profession religieuse ; peu de personnes y arrivent, mais une fois faite, on trouve les difficultés beaucoup diminuées ; et enfin elles s'applanissent entièrement par le secours de la grâce, jusqu'à ce qu'on parvienne heureusement au palais de la Gloire. Notre Sœur crut que cette dame était la Sainte Vierge, qu'elle honorait comme sa mère ; ou sainte Marie Madeleine, sa chère protectrice. Cette sainte était une fois entrée dans sa cellule et l'avait résolue à cette difficile soumission, par l'exemple qu'elle lui alléguait de la soumission que Jésus-Christ avait rendue à la Sainte Vierge et à saint Joseph, ses créatures, pour l'amour de nous, l'avertissant en même temps que, plus un cœur s'humilie en ce monde, plus il a de conformité avec celui du Fils de Dieu, qui n'a recherché sur la terre que l'anéantissement et le mépris.

Depuis cette faveur, elle remporta une victoire si entière sur elle-même, qu'elle cherchait avec empressement les occasions de s'humilier devant ses filles ; elle leur obéissait avec respect ; et Dieu, pour augmenter ses mérites, a permis qu'elle les ait eues toutes trois, ou pour Prieure, ou pour Sous-Prieure, ou pour Maîtresse des novices. Elle allait à leur cellule leur demander la permission nécessaire pour faire quelque chose ; leur donnait un compte exact de ses exercices ; se mettait à genoux pour recevoir leur bénédiction ; s'accusait publiquement de ses fautes, au Chapitre, pour y être mortifiée par ses propres enfants, qui ne lui pardonnaient aucune imperfection. Un jour, ayant sans réflexion avancé la tête dans la cuisine, qu'elle avait trouvée ouverte, la Prieure la reprit sévèrement de cette curiosité ; aussitôt elle se jeta à ses pieds, et lui en demanda très humblement pardon. Une autre fois, ayant entendu crier au feu, elle regarda par la fenêtre, pour voir où était l'incendie ; une de ses filles lui en fit une verte réprimande, et lui ordonna une discipline, qu'elle alla prendre avec humilité. La même lui ayant commandé de se taire, en une autre rencontre, elle se crut si en faute, qu'elle fut un mois sans parler, et elle aurait persévéré toute sa vie dans ce rigoureux silence, si on ne lui eût commandé de le rompre.

La Mère Marie de Jésus, sa fille, qui connaissait sa grande vertu, et qui voulait lui fournir la matière d'une illustre couronne, l'humiliait en toutes occasions et lui faisait de rudes chapitres pour des sujets de néant. L'admirable Sœur se jetait à ses pieds, demandait pardon de



ses fautes avec beaucoup de larmes, et s'en retournait extrêmement consolée de cette mortification. Cependant elle aimait ses filles d'un amour si saint et si pur, qu'elle évitait de les servir, dans leurs maladies, de peur, disait-elle, de rallumer l'amour naturel, et de corrompre le surnaturel, que la grâce lui inspirait pour elles.

Quand elle appréhendait d'avoir mal édifié quelqu'une de ses Sœurs, elle se prosternait devant elle et lui demandait humblement pardon ; ce qu'elle faisait généralement à toutes, le dernier jour de chaque année, pour se renouveler en la charité et pour commencer l'année suivante avec plus de ferveur.

Elle était la première à la cuisine, à l'infirmerie, au lavoir, et aux plus vils et laborieux offices du monastère, et particulièrement au jardin, où elle travailla les cinq premières années de sa retraite et celle de son noviciat.

Elle fit profession le jour de la Présentation de la Très Sainte Vierge, en 1612, entre les mains de sa très chère fille, la Mère Marie de Jésus.

Depuis longtemps, la V. Sœur Louise du Saint-Esprit soupirait après cette grâce, désireuse d'être l'épouse de Jésus crucifié. En effet, elle fut une épouse de sang, pendant les vingt-six années qu'elle a vécu dans l'Ordre, par la vie pénitente qu'elle y a menée jusqu'à sa mort.

Elle passa les vingt premières dans les offices de jardinière et de procureuse, sans se dispenser d'un seul point de la Constitution. Nonobstant son grand âge, elle a toujours jeûné et gardé l'abstinence, excepté deux fois, qu'on lui commanda absolument de prendre quelque soulagement, dans une maladie. Le dimanche même, depuis la Sainte-Croix jusqu'à Pâques, elle ne soupait point, se contentant de manger une pomme, pour ne pas paraître trop singulière. Elle jeûnait au pain et à l'eau, la veille de certaines fêtes, et pratiqua longtemps cette austérité, pour demander à Dieu un heureux succès aux armes de Louis XIII, que ce prince avait prises contre les hérétiques rebelles de son Etat. Le jour du Samedi saint, qui termine le jeûne de l'Eglise et de l'Ordre, elle allait devant le Très Saint Sacrement offrir à Dieu les jeûnes qu'elle avait faits, et lui rendre grâce de lui avoir donné assez de force pour les garder. Elle était si exacte en ce point, qu'étant travaillée d'une fièvre tierce, elle descendait au réfectoire après son accès, pour faire collation avec un morceau de pain sec, comme la communauté.

Dans ses maladies, son unique soulagement était de visiter le Très Saint Sacrement, de boire un peu d'eau bénite, et de prendre un peu



de la poussière recueillie au tombeau de saint Raymond, en laquelle elle avait une grande confiance.

Elle alla toutes les nuits, à Matines, jusqu'à la dernière année de sa vie où, exténuée de pénitence et affaiblie par son grand âge, elle fut contrainte de s'en abstenir, par obéissance.

Depuis son entrée au monastère, on eût dit qu'elle vivait d'oraison : elle y était jour et nuit occupée et si fortement attirée et caressée de Dieu, qu'elle n'y souffrait plus aucune distraction. Très souvent elle s'y trouvait unie à Dieu, au point qu'on avait peine à la faire revenir à elle-même. Elle expérimentait dans ce saint exercice des douceurs telles, qu'elle eût souhaité voir durer des années les heures qu'elle y consacrait. Elle eût voulu sans cesse adorer son Dieu, le bénir, l'aimer et le remercier des grâces infinies dont elle se connaissait redevable à sa miséricorde.

Notre Sœur avait un don de larmes extraordinaire, et d'autant que la nécessité de les essuyer l'eût trop souvent détournée de son attention, elle laissait tomber ses larmes sur un linge qu'elle s'était attaché au cou.

Elle appelait les exercices de dix jours, qu'elle faisait inmanquablement tous les ans, les vendanges du Saint-Esprit, à cause de l'abondance des consolations que le divin Paraclet fait découler, sous le pressoir de l'oraison, dans le cœur de ceux qui s'y adonnent. D'une dévotion très particulière à cet Esprit d'amour, pour lui donner à tous moments son cœur, elle avait fait un recueil d'oraisons jaculatoires ; elle les lui adressait sans cesse et y trouvait tant d'onction qu'elle se les faisait lire, pendant les plus violentes douleurs de sa dernière maladie.

Elle en fut atteinte un an et huit jours avant son décès, étant âgée de 85 ans. Dieu, qui voulait lui faire mériter la couronne d'une illustre patience, lui en fournit une abondante matière. D'abord elle tomba si rudement, qu'elle se démit le bras et se rompit un os. A peine fut-elle guérie, qu'une fluxion lui fit perdre un œil. Enfin, elle tomba dans une faiblesse si générale, qu'on lui défendit de venir à Matines. La généreuse malade obéit ; mais au premier coup de la cloche, elle élevait son cœur à Dieu, et passait deux heures en oraison dans d'affectueuses aspirations ; elle les exprimait si haut par des colloques amoureux, que souvent les sœurs au retour de Matines, l'entendant parler, entraient dans sa cellule pour lui demander ce qu'elle avait, et lui offrir leurs services. Le matin, elle ne laissait point de se lever

à quatre heures, avec les Sœurs converses, et de se rendre au chœur pour faire oraison.

Longtemps en proie à une fièvre lente, elle l'endura avec un merveilleux courage, sans se mettre au lit, assistant à toutes les actions de la communauté, jusqu'aux huit derniers jours avant sa mort. Encore alla-t-elle à Matines et à la Grand'Messe de la nuit de Noël, pour y communier. Elle assista aussi à la Messe du point du jour. Le lendemain, elle descendit à l'église, pour se confesser, puis reçut le saint Viatique, à genoux ; on la mit ensuite sur une chaise, pour l'Extrême-Onction. Ayant reçu ces deux derniers sacrements avec abondance de larmes, dans de grands sentiments d'amour et de contrition, elle eut une suspension des sens, que plusieurs religieuses prirent pour un sommeil ; mais quelques-unes s'étant mises à parler au confesseur de ses admirables vertus, elle revint aussitôt à soi et dit d'une voix faible : « Mon Père, ne croyez pas, s'il vous plaît, ce que leur charité leur fait dire à mon avantage, je n'ai jamais rien fait qui vaille. »

Elle eut toujours l'esprit présent, le jugement bon, la mémoire forte et la parole libre jusqu'au premier jour de l'an, qu'elle tomba en agonie, un quart d'heure seulement avant que de rendre sa très sainte âme à Dieu. Elle supplia la Mère Prieure de lui donner sa bénédiction, puis après avoir longtemps tenu les yeux levés au ciel, elle mourut, à deux heures après midi, de l'année 1632, âgée de quatre-vingt-six ans, desquels elle avait passé trente dans le mariage, neuf dans la viduité, et vingt-six en Religion.

Son corps resta aussi maniable que celui d'un enfant ; et au lieu des rides qu'elle avait sur le visage, on y vit un éclat de beauté, qui était un indice de la gloire dont sa belle âme jouissait dans le Ciel.

Le même jour qu'elle mourut, apparaissant à une sienne nièce, nommée Sœur Françoise de Saint-Joseph, religieuse Ursuline à Bayonne, elle lui demanda si elle ne la connaissait point. « Non, lui répondit sa nièce, je ne connais point de religieuse si jeune que vous. — Vous me connaîtrez bientôt, lui répliqua la défunte, et elle lui donna un baiser. » Aussitôt cette religieuse s'éveilla, et fut trouver la Supérieure, qui était sa sœur, laquelle lui dit : « Vous verrez que c'est notre chère tante, qui est décédée. » Elles en furent assurées, quelques jours après, par les lettres qu'elles reçurent de Toulouse et dans lesquelles on leur mandait la sainte mort de la V. Mère Louise du Saint-Esprit.



## *LA V. M. JEANNE DE SAINT-THOMAS*

*Professe du Monastère de Sainte-Catherine de Sienne  
à Toulouse.*

( 1587 - 1661 )

CETTE fervente Sœur naquit à Toulouse d'honnêtes parents, qui vivaient en la crainte de Dieu et qui y élevaient leurs enfants avec beaucoup de soin. Elle fut le premier fruit de leur mariage. Dieu la prévint de tant de grâces, qu'après l'avoir miraculeusement préservée, à l'âge de quatre ans, sous les roues d'une charrette chargée qui la devaient écraser, on vit bien qu'il ne l'avait sauvée de la mort que pour en faire un prodige de vertu. Car, à sept ans, elle se levait la nuit pour prier Dieu, jeûnait avec beaucoup de rigueur, pratiquait des mortifications qui paraissaient incroyables dans un âge si tendre, était si puissamment attirée à l'oraison, qu'elle s'allait cacher aux endroits les plus secrets de la maison, pour y vaquer. Sa mère, qui voyait que ces goûts de retraite la rendaient inhabile aux fonctions du ménage, s'en fâchait quelquefois ; mais la pieuse enfant sentait des attraites si impérieux dans son cœur, qu'elle ne pouvait penser qu'à Dieu.

A l'âge de treize ans, ayant entendu prêcher que les passions immortifiées entraînent violemment au péché ceux qui en sont esclaves, elle se mortifia dès lors si généralement en toutes choses, qu'on ne l'a jamais vue émue, ni dans le monde, ni en Religion. Dès ce même temps, elle était si charitable, que se trouvant à la campagne avec une fille dévote qu'elle avait attirée au service de Dieu, elle allait voir les pauvres malades pour les servir et pour les consoler ; elle se privait même de ce qu'on lui servait à table, chez son père, pour le leur porter.

Elle entra des premières dans la Congrégation des Sœurs de Sainte-Catherine de Sienne, que le V. P. Michaëlis, l'illustre réformateur de l'Ordre en France, avait établie à Toulouse, dans un admirable esprit

de sainteté et de ferveur. C'était un des principaux exercices de cette Congrégation d'aller, à certains jours, servir les malades aux hôpitaux. La mère de notre jeune Sœur, craignant qu'elle n'y gagnât quelque mal, s'opposait à sa dévotion, et il n'était pas jusqu'aux servantes qui ne l'épiassent malicieusement pour l'empêcher de sortir ; mais le même esprit qui lui apprenait à servir Jésus-Christ dans ses membres affligés, lui inspirait de pieuses industries pour s'acquitter de cette œuvre de miséricorde.

La victoire qu'elle avait remportée sur ses passions lui faisait endurer avec une patience généreuse tout ce qui lui arrivait de triste et de fâcheux. Un charretier, qui voulait frapper son cheval, lui déchargea un coup de fouet sur le visage et le mit tout en sang. Elle se contenta de s'essuyer, sans lui dire une seule parole ; au contraire, elle apaisa ceux qui criaient contre ce maladroit. Allant à la Messe, pendant l'hiver, on lui jeta deux pelotes de neige avec tant de violence, qu'elle en fut dangereusement blessée. Elle salua ceux qui l'avaient si maltraitée, sans leur en faire la moindre plainte, retourna chez elle changer d'habit ; après quoi, elle revint à l'église faire ses dévotions.

Sitôt que le monastère de Sainte-Catherine fut achevé, elle demanda l'habit avec une grande ferveur ; néanmoins, bien que sa vertu fût assez connue, les religieuses la différèrent sept ou huit ans. Pendant ce temps, elle leur rendit toute sorte de bons offices, leur attira des postulantes de mérite et s'occupa de leurs affaires avec une application admirable. Enfin les religieuses, touchées d'une si longue persévérance, lui donnèrent l'habit. A cause de son extraordinaire taciturnité, on la surnomma Jeanne de Saint-Thomas (1). Elle reçut l'habit avec la Mère Marie de Saint-Alexis, fondatrice du monastère de Bordeaux, dont nous donnerons la vie, le 25 juillet. La cérémonie de leur vêture achevée, s'étant dit une sorte de dernier adieu, elles se retranchèrent dans un recueillement admirable ; à peine ont-elles parlé six fois ensemble, pendant onze ans qu'elles ont demeuré dans le même monastère. Si leurs bouches étaient fermées, leurs cœurs ne laissaient pas de se parler, pour s'exciter l'une l'autre à la perfection par une ferveur et une présence continuelle de Dieu,

(1) On se rappelle que saint Thomas, étudiant à Cologne, se faisait remarquer par son habitude de silence ; ce qui l'avait fait surnommer par quelques écoliers « le grand bœuf muet de Sicile. » « Vous l'appellez un bœuf muet, leur disait Albert le Grand, mais ce bœuf mugira si haut, que le monde entier retentira un jour de ses doctes mugissements. »



semblables à ces deux séraphins du tabernacle, lesquels se regardant sans dire mot, avaient continuellement les yeux sur le propitiatoire de l'Arche, figure de Jésus-Christ.

Sœur Jeanne de Saint-Thomas fondait son silence sur cette maxime, que nous devons ménager nos paroles comme les avarés ménagent leur argent ; ils appréhendent toujours d'en donner trop, et ne cèdent jamais que le nécessaire. Elle le pratiqua si exactement, qu'ayant été longtemps sacristine, elle n'a jamais dit une parole superflue ni au confesseur, ni au chapelain, ni à ceux qui venaient de dehors.

Pendant la récréation, à peine ouvrait-elle la bouche, pour s'entretenir avec ses Sœurs, s'y tenant toujours recueillie en la présence de Dieu. Elle disait, à ce propos, que les religieuses doivent aimer leurs Sœurs comme des anges et les appréhender comme des démons : c'est-à-dire, n'avoir pour elles qu'un amour saint et tout spirituel, et s'en défier comme de personnes qui, communiquant avec nous dans les mêmes faiblesses et dans les recherches d'une nature corrompue, peuvent nous engager à des familiarités puérides, à des discours superflus, à des complaisances flatteuses et à mille autres imperfections. Sur ce principe, elle honorait ses Sœurs comme les temples vivants du Saint-Esprit, sans leur témoigner d'attache particulière ; et par cette circonspection, elle s'est toujours éloignée de ce qui pouvait corrompre la sainteté de leur amitié.

Sa conduite parfois singulière fit appréhender aux Mères les plus éclairées qu'il n'y eût quelque illusion dans son fait. On l'éprouva d'une manière terrible, mais sa vertu étant fondée sur une profonde humilité, elle ne fut point ébranlée par ces rudes secousses.

La Maîtresse des novices leur parlant, un jour, de l'humilité, leur dépeignait vivement l'horreur que Dieu avait des âmes superbes. La Sœur Jeanne, s'appliquant à elle seule ces vérités dites d'une manière générale, et craignant d'être rejetée de devant la face de Dieu, se prit à pleurer amèrement ; et elle ne donna point de relâche à ses larmes jusqu'à ce que sa Maîtresse lui eût promis de l'aider à devenir parfaitement humble.

Elle tirait de grands profits de ses lectures spirituelles. Elle les réduisit à l'Ecriture sainte, la lisant toujours à genoux, dans un esprit d'amour et d'oraison, qui lui en donnait une merveilleuse intelligence, comme on peut voir dans les écrits très pieux et très relevés qu'elle nous a laissés. Elle avait choisi certains versets des psaumes, qu'elle

avait ordinairement à la bouche. Le plus habituel était celui-ci : *Benedicam Dominum in omni tempore : semper laus ejus in ore meo.* « Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange sera incessamment en ma bouche. »

Sa piété l'engagea à un travail pour les autels, qui ne finit qu'avec sa vie ; aussi rien de beau ou de précieux dans la sacristie du monastère, soit en dentelles, soit en reliquaires, soit en ornements, soit en chasubles, qu'elle n'ait fait elle-même.

Notre V. Sœur était si dévote au Très Saint Sacrement, qu'aux approches de la communion, elle était contrainte de se faire de grandes violences pour s'empêcher de tomber en extase. Particulièrement pendant son action de grâces, où l'opération divine agissait puissamment sur son cœur, elle restait comme absorbée et hors d'elle-même, par l'union de son esprit et de son cœur à Dieu. Tout son intérieur se liquéfiait en amour ; ses yeux devenaient deux fontaines de larmes ; souvent son corps, attiré par l'esprit, s'élevait de terre, et elle était contrainte de se prendre fortement aux stalles du chœur pour empêcher l'effet de cette attraction.

Le même Epoux céleste, qui lui faisait goûter les douceurs de sa table dans cet auguste Sacrement, lui fit boire à longs traits l'amertume du calice de sa croix. Car, pour ne rien dire des observances régulières qu'elle gardait avec la dernière exactitude, lesquelles, dans le langage de saint Bernard, sont un long martyre, par leur continuité, elle eut quantité de croix intérieures et extérieures, qui exercèrent sa patience et éprouvèrent sa fidélité. Elle s'est souvent trouvée dans de grandes peines de corps et d'esprit, par les maladies fâcheuses qu'elle a eues, et par les sécheresses, les langueurs et les délaissements qui ont été si terribles, qu'elle ne sentait plus Dieu dans le fond de son âme. Cependant quoiqu'elle s'en crût abandonnée, elle se jetait entre les bras de sa miséricorde, cherchant purement Jésus-Christ sur la croix, sans souhaiter aucune consolation sensible, et sans faire paraître au dehors la moindre apparence des peines qu'elle souffrait, n'en parlant qu'à ceux qui, selon l'ordre de la Religion, devaient les connaître.

On la déposa, une fois, de sa charge de Maîtresse des novices, sans forme et sans sujet. Elle reçut cette humiliation avec joie, sans dire une parole pour se plaindre ou pour se justifier ; elle n'ouvrit la bouche que pour s'accuser et pour demander très humblement pardon des fautes qu'elle avait pu commettre en exerçant cette importante charge, dans laquelle néanmoins elle devait mourir.

La Sœur Jeanne était si soumise aux supérieurs, qu'elle embrassait indifféremment tous les offices qu'on lui donnait, et quelque pénibles et embarrassants qu'ils fussent, elle les voulait faire seule, soit pour être fidèle à l'obéissance et se conformer à Jésus-Christ, qui dit de soi, par un prophète : *J'ai foulé le pressoir seul, sans l'assistance de personne*, soit pour avoir tout le mérite de ses actions, lesquelles sont la semence d'une riche moisson pour l'éternité. A ce sujet, elle disait que tout venant de la main de Dieu, il donnait des forces extraordinaires pour souffrir, quand on prenait ses peines pour son divin amour ; au lieu que l'inquiétude et les murmures les rendaient insupportables et en ravissaient tout le mérite.

On ne voyait rien en elle qui ne portât à la vertu. Sa modestie inspirait le recueillement, sa sagesse la retenue, son exactitude la ferveur ; et sa douceur, accompagnée d'humilité, lui gagnait l'estime et l'affection de toutes les religieuses.

Elle a été deux fois Prieure, et trois fois Maîtresse des novices ; dans ces deux charges, qui sont les plus importantes de la Religion, elle a fait également fleurir la sainteté et l'observance. Etant Prieure, elle usait de dispense envers ses religieuses de telle manière qu'elle évitait un écueil assez ordinaire et très dangereux, qui est d'introduire le relâchement, par une injuste égalité entre les plus laborieuses et les moins occupées.

Les réprimandes qu'elle était obligée de faire étaient accompagnées de tant de prudence et de charité, que sans trop presser celles qu'elle voulait corriger, elle leur donnait une sainte confusion, ce qui les portait d'elles-mêmes à leur devoir, et leur faisait recevoir avec humilité et avec reconnaissance les pénitences salutaires qu'elle leur imposait.

D'une extrême tendresse pour les malades, elle les servait avec affection, et souvent les soulageait par ses prières et par sa confiance en Dieu. Une jeune Sœur étant tourmentée d'une insomnie fâcheuse, qui lui augmentait l'ardeur de sa fièvre, elle lui commanda, par obéissance, de dormir, l'exhortant de demander avec elle cette grâce à Dieu en souvenir du sommeil que le disciple bien-aimé avait pris sur la poitrine de Jésus-Christ, la nuit de la Cène. La malade obéit, et dormit si longtemps qu'elle recouvra en peu de jours sa première santé.

La V. Mère avait aussi un discernement merveilleux des esprits. Une personne du dehors, qui avait consulté les plus éclairés directeurs de Toulouse, pour chercher quelque soulagement dans les scrupules où

elle était que toutes ses confessions fussent nulles, vint la trouver. Quand notre V. Mère l'eut un peu observée, elle lui déclara que tout son fait n'était qu'orgueil et que vanité, et lui conseilla de se dire des injures quand elle serait attaquée de ces pensées. Par ce moyen, elle la guérit complètement de ses scrupules, et cette fille se fit religieuse.

Son discernement paraissait surtout dans le jugement qu'elle portait sur les postulantes qui demandaient l'habit, et dans la conduite qu'elle gardait sur elles quand elles étaient reçues. Le grand oracle qu'elle consultait pour cela, était un dévot crucifix, devant lequel elle avait coutume de prier, et l'on tient pour constant qu'il lui parla une fois, pour l'avertir qu'elle serait Prieure. Quelquefois même Notre-Seigneur lui faisait connaître, par des marques sensibles, l'espérance qu'elle pouvait concevoir des novices, comme il arriva pour la Sœur Jeanne de Saint-Augustin, dont nous donnerons la vie au 12 janvier. Pendant qu'elle la conduisait au chœur, après qu'elle eut reçu l'habit, l'image de l'Enfant Jésus lui sourit agréablement, pour lui faire connaître l'excellent sujet qu'il lui avait donné.

Maîtresse des novices, elle les élevait dans l'esprit de l'Ordre, et leur inculquait fortement l'indispensable nécessité de travailler premièrement à leur salut, par une entière mortification de leurs passions, afin d'ordonner ensuite leurs exercices spirituels au salut du prochain, pour lequel l'Ordre a été établi. Elle les exhortait à demander cet esprit de zèle à Dieu et à prendre souvent la discipline à cette intention, les y animant par ses paroles et plus efficacement par son exemple. Elle les portait à une dévotion tendre et filiale envers la B. Vierge, comme à une obligation de leur état, leur recommandant d'avoir recours à elle, dans leurs nécessités, et de ne passer aucun jour sans dire son Petit Office et le Rosaire ; à quoi elle était la première si exacte, qu'elle n'y a jamais manqué, même dans sa vieillesse. Elle leur allait donner tous les soirs, quand elles étaient retirées, la bénédiction avec une petite statue de la Très Sainte Vierge, et il est arrivé que cette souveraine Impératrice du ciel a béni visiblement les novices par la main de cette image.

Cette digne fille de saint Dominique tenait, en sa cellule, une statue de la même Vierge dans une niche ; elle s'agenouillait devant elle très souvent, pour dire le *Salve Regina*, et plus d'une fois elle vit que, pendant qu'elle prononçait ces paroles : *Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, cette image s'élevait en l'air, où elle demeurerait environnée de lumière jusqu'à ce qu'elle eût achevé



cette dévote antienne. On assure que la Sainte Vierge lui a quelquefois parlé par cette image ; et Dieu a permis que, sans y prendre garde, notre Sœur déclarât cette insigne faveur à des religieuses, un jour qu'elle les exhortait à avoir confiance en cette Mère de miséricorde. Elle fit porter cette statue à plusieurs malades, qui ont recouvré la santé à son contact.

La Mère Jeanne de Saint-Thomas avait aussi une extrême dévotion envers le Très Saint Nom de Jésus, qu'elle prononçait souvent pendant le jour avec une incroyable satisfaction de son âme. Quand elle envoyait l'image de l'Enfant-Jésus aux malades, elle y attachait son reliquaire et disait agréablement qu'il fallait que les serviteurs accompagnassent leur maître partout, parlant des saints dont les reliques y étaient enfermées. Une veille de Noël, après la lecture solennelle des Calendes, où toutes les religieuses se prosternent pour rendre grâces à Dieu du mystère adorable de son Incarnation, cette vertueuse Mère, s'étant relevée de terre, aperçut le saint Enfant Jésus sur ses genoux ; lequel remplit son cœur d'un si grand amour et d'une si excessive joie, qu'elle en tomba dans un profond ravissement.

Etant Prieure, elle avait une si grande confiance en la providence de Dieu, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on témoignât la moindre inquiétude pour l'avenir. Quand la Sœur procureuse lui représentait les nécessités du monastère, elle la renvoyait doucement, avec ces paroles de David : *Jacta cogitatum tuum in Domino, et ipse te enutriet* : « Jetez votre pensée en Dieu, et il vous nourrira. » Dieu a approuvé cette confiance par les secours qu'il lui a envoyés par des voies qu'on a crues miraculeuses.

On a remarqué, en plusieurs occasions, que Dieu l'avait favorisée du don de prophétie. Le confesseur du monastère, qui l'honorait infiniment, et qui avait rédigé par écrit les principales grâces qu'elle avait reçues de Dieu, descendant de Toulouse à Bordeaux sur la Garonne, pensa périr. Dieu fit voir à la Mère Jeanne le danger où il était exposé ; elle se mit en prières, et avec ce secours il échappa comme par miracle. Etant de retour à Toulouse, et voulant lui rendre compte de son voyage, il fut fort surpris quand elle le prévint pour lui en dire toutes les circonstances, lui spécifiant le temps, le lieu, le péril et les moyens dont il s'était servi pour se garantir d'un évident naufrage.

Par cette même lumière, elle connut le décès d'un sien beau-frère, et les peines qu'il devait souffrir en purgatoire. Elle le soulagea par ses prières et par ses pénitences.

Quelques religieuses du Refuge étant à Toulouse pour s'y établir, elle prévint les difficultés presque insurmontables qu'elles allaient essuyer, et dont elles devaient triompher par leur patience. Elle les avertit donc qu'elles seraient très mal venues et chassées ; mais que, malgré ces effroyables contradictions, Dieu bénirait leur entreprise et qu'elles s'y établiraient ; ce qui est arrivé.

Ayant accompli sa soixante-douzième année, la V. Mère Jeanne se vit imposer, pour la troisième fois, la charge de Maîtresse des novices, comme elle l'avait prédit. Elle s'en acquitta avec une application, un zèle et une ferveur extraordinaires. Mais comme son grand âge empêchait son corps de suivre les mouvements de son esprit, une religieuse ayant compassion de ses fatigues, lui conseilla de demander sa démission. « Je le ferai, répondit-elle, quand une telle Sœur, qu'elle lui nomma, aura fait profession sans recevoir le voile. » Ce qui fut une autre prophétie : car cette Sœur ne reçut le voile noir que plusieurs mois après sa profession, pour des raisons particulières.

Dans les travaux de cette charge, un jour qu'elle sortait du chœur, après la recollection de midi, elle tomba en faiblesse. D'abord elle se prit à dire, suivant sa louable coutume : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus : Educ de carcere animam meam, ut confiteatur nomini tuo, Domine*. C'est-à-dire : « Bénis, mon âme, le Seigneur, et que tout mon intérieur bénisse son saint nom : Seigneur, délivrez mon âme de sa prison, afin qu'elle confesse votre nom. » A ces paroles, qu'elle prononçait avec une ferveur extraordinaire, les religieuses étant accourues, la trouvèrent couchée par terre, les yeux levés au ciel.

Elles la portèrent à l'infirmerie, où elle acheva, par une patience admirable, pendant un mois qu'elle y souffrit d'excessives douleurs, la couronne de ses vertus. Elle eut révélation de sa mort, dans la visite qu'elle reçut de la Mère Catherine de l'Enfant-Jésus, son intime amie, laquelle était décédée au Monastère de Castelsarrazin, le 24 octobre (1). Celle-ci lui apparut, et lui parla quelque temps. Les religieuses qui la veillaient entendirent ouvrir les rideaux de son lit. Elles surent, le matin, ce que c'était ; car, pressant la malade de leur faire connaître ce que la Mère Catherine lui avait dit : « Vous le

(1) La Mère Catherine de l'Enfant-Jésus de Vaillac fut avec les Mères Jeanne du Saint-Esprit et Antoinette de Sainte-Catherine de Meynard, la restauratrice du Monastère de Saint-Louis de Castelsarrazin. Voir leurs vies au 24 octobre, 12 février et 5 juillet.

saurez bientôt, » leur répondit-elle. On a toujours cru qu'elle l'avait avertie de l'heure de sa mort. Notre V. Mère était, en effet, si assurée du moment précis de son trépas, qu'après avoir reçu le saint Viatique avec une extrême dévotion, comme la Mère Prieure insistait, pour qu'on lui donnât l'Extrême-Onction, à cause de son âge avancé et de sa grande faiblesse, elle lui dit que rien ne pressait encore et qu'elle l'avertirait quand il serait temps ; ce qu'elle fit. Et après avoir reçu ce dernier sacrement, dans un esprit de contrition et de confiance ; elle alla commencer le jour éternel, sur le soir du premier jour de l'année 1661, âgée de soixante-quatorze ans ; elle en avait passé cinquante en Religion.

Une jeune religieuse l'ayant priée, pendant sa maladie, de lui obtenir de Dieu la grâce de mourir bientôt, soit pour être exempte de l'offenser jamais, soit pour n'être point à charge à ses Sœurs, à cause de ses infirmités, elle lui promit de lui rendre ce service ; ce qu'elle effectua. Peu de jours après sa mort, lui apparaissant et lui frappant doucement sur l'épaule, elle lui dit : « Allons, il faut partir. » Sur sa parole, cette religieuse se prépara à ce grand voyage de l'éternité ; et vingt-cinq jours après, elle la suivit dans la gloire.



## LE MÊME JOUR

12. . — A Toulouse, mourut le V. P. THOMAS, l'un des seize premiers compagnons de notre Père saint Dominique. Plusieurs assurent qu'il était le frère du V. P. Pierre Cellani, de Toulouse, qui donna sa maison pour fonder le premier couvent de l'Ordre. C'était, disent les chroniques, un religieux rempli d'une grâce extrêmement attrayante, et d'une grande éloquence. *Vir fuit admodum graciosus, et in sermone facundus.* On croit généralement qu'il fut bientôt retiré de ce monde, et que Dieu l'appela à lui comme les prémices de l'Ordre. — (B. Guidonis).

1218. — A Rome, décédèrent les VV. PP. ALBERT et GRÉGOIRE, des premiers religieux du couvent de Saint-Sixte. Ayant été élevés par saint Dominique, ils en prirent si bien l'esprit de piété, d'observance, d'oraison et de zèle, qu'on voyait reluire dans ces saints enfants toutes les vertus de leur Bienheureux Père. Le P. Albert n'ayant un jour trouvé qu'un pain, à la quête, le donna à un ange caché sous l'habit d'un pauvre qui le lui demanda. Notre Père saint Dominique eut révélation de leur mort prochaine, et les en avertit

trois jours auparavant. Ils passèrent ce temps dans des actes fervents de charité, de contrition, d'espérance ; et ce fut dans ces dispositions que, munis des derniers sacrements, ils moururent en la paix du Seigneur. — (Malvenda, 1218).

1273. — A Rome, mourut le V. P. Pierre FULCONIS ou FALCONIS, originaire de Reggio dans l'Emilie. Etant docteur fameux en droit canonique et civil, il renonça généreusement aux espérances et aux vanités de ce monde, pour se faire religieux. Bientôt il eut la réputation d'un très grand théologien. Grégoire X le fit son Pénitencier. Après s'être dignement acquitté de son emploi, il obtint permission de Sa Sainteté d'aller visiter la Terre sainte. Il y demeura quelque temps, pour méditer à loisir la vie, les actions et les souffrances de Jésus-Christ, et rendit de grands services aux pèlerins, qui profitèrent extrêmement de ses exemples et de ses prédications. A son retour à Rome, il composa une concordance des lois canoniques avec les divines, et un autre ouvrage, où il classa les différentes lois civiles sous un certain nombre de conclusions, afin qu'on pût les retenir avec plus de facilité, *Jus civile ad certas conclusiones redactum*. La mort vint l'arrêter dans ses travaux ; mais il la reçut avec joie, dans le désir passionné qu'il avait d'aller jouir de Dieu. — (Michel Pio, II p., l. I ; Echard, t. I, p. 265).

1500. — A Bergame, mourut le V. P. JEAN DE L'OLMO. Ses mérites l'ayant élevé à la charge de Vicaire général de la Congrégation de Lombardie, il travailla infatigablement par ses exemples et par ses règlements à conserver l'esprit religieux. Il était très assidu au chœur et si appliqué à l'oraison, qu'il y passait ordinairement depuis Matines jusqu'au jour, avec des soupirs, des larmes et des gémissements, qui lui servaient de dispositions à la sainte Messe. Il pratiqua de rudes mortifications. Tout cœur pour ceux qu'il voyait travailler à leur perfection, il était l'implacable ennemi de ceux qui vivaient dans le relâchement. Riche des grâces qu'il avait méritées par une sainte vie, il alla dans le ciel jouir de ses travaux par une heureuse mort, l'an 1500. — (Mich. Pio, l. III, 78).

15. — En la province de Portugal, mourut le V. P. VINCENT DE MEXIA, religieux extrêmement zélé pour l'observance régulière. Il la soutint avec vigueur, par sa vie et par sa conduite, dans plusieurs couvents de l'Andalousie, qu'il gouverna. Son grand talent pour la prédication lui acquit tant d'estime et de réputation que le roi de Portugal l'appela auprès de lui pour être son prédicateur. S'étant apostoliquement acquitté de cette charge, au grand profit de la cour et du peuple, il rendit l'âme à son Créateur. — (Lopez, III p., l. III, c. LXXXIX).

1657. — Dans la Province du Saint-Rosaire, aux Philippines, mourut le V. P. HYACINTHE GALI. Il était profès au couvent de Girone, de la Province d'Aragon ; mais, attiré par la réputation de régularité dont jouissait, dans l'Ordre, la Province des Philippines, il obtint d'y être affilié. Il passa



d'abord vingt-quatre ans dans les emplois les plus ordinaires et les plus pénibles du saint ministère. La Province, voyant sa grande régularité, sa religion, et sa réserve dans tout ce qu'il entreprenait, le fit son Supérieur, et réjouit par son élection les religieux et les amis de l'Ordre en ce pays. Le nouveau Provincial commença les devoirs de sa charge par une visite très exacte des couvents ; à peine huit mois s'étaient-ils écoulés qu'il se trouva atteint de sa dernière maladie, dans la Nouvelle-Ségovie. Ce fut là qu'il alla commencer son éternité bienheureuse, le premier jour de l'an 1657, accompagné des regrets et des larmes de tous les assistants, inconsolables de la perte d'un si digne supérieur. — (*Hist. des Philipp.*, II p.)

1668. — A Madrid, dans le couvent royal de Notre-Dame d'Atocha, a brillé d'un vif éclat le V. P. MAURICE DE LÉZANA. Durant sa vie il sut joindre l'humilité avec la science ; dans les doctes commentaires qu'il a publiés sur la première Partie de saint Thomas, il a uni parfaitement la clarté et la brièveté du style. Ce fut le premier janvier de l'année 1668 qu'il fut appelé à jouir du fruit de la science des saints, qui est une bonne mort. — (Gabriel de Cepeda, *Hist. de l'Image de Notre-Dame d'Atocha* ; Echard, t. II, p. 625).

1323. — Au monastère de Prouille, mourut la V. Sœur HÉLÈNE DE BRUNIQUEL. Elle avait généreusement renoncé aux avantages de son illustre naissance et aux grandes richesses de sa maison, pour se consacrer au service de Dieu dans ce dévot monastère, auquel elle donna une partie de son bien. Après y avoir vécu dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, au service de l'Agneau immaculé, elle entra heureusement avec lui dans les joies de l'éternité. — (Mém. de Prouille).

1497. — Au monastère royal de Poissy, mourut dans la paix du Seigneur, la V. M. JEANNE BARTHOLOMEI. Elle fut prévenue de tant de grâces qu'on voyait en elle, dès son enfance, toutes les marques d'une sainteté consommée. D'une naissance très illustre, elle l'oublia avec la noblesse de ses ancêtres, « pour vivre abjecte dans la maison de Dieu. » Afin d'offrir à Notre-Seigneur un cœur digne de ses caresses, elle le ferma pour jamais à l'amour des créatures, d'abord par le vœu de virginité perpétuelle qu'elle prononça étant encore dans le monde, mais surtout par le divorce généreux qu'elle fit avec les honneurs et les richesses, entrant au monastère de Poissy. Dès lors, suivant les mouvements du Saint-Esprit, elle mourut à elle-même, pour ne plus vivre que de Dieu et pour Dieu.

Notre Sœur regardait le service religieux comme une souveraineté, qu'elle tâchait d'exercer par une humilité profonde, se montrant la dernière de toutes dans ses paroles et ses actions. Mais, d'autre part, on la voyait constamment la première à tous les exercices de piété. Elle vivait dans une continuelle présence de Dieu : ce qui la conservait dans une ferveur toujours nouvelle. Le plaisir qu'elle prenait à chanter les louanges divines au cœur, le jour et la

nuît, lui fit accepter avec joie l'office de chantre. Elle s'en acquitta longtemps, avec une extrême satisfaction de son âme, s'estimant bienheureuse d'être employée à chanter les louanges de Dieu, fonction auguste qu'elle espérait, par sa miséricorde, continuer dans le ciel, en la compagnie des anges et des saints, pendant l'éternité.

Tant de vertus la firent élire Maîtresse des novices. Elle se sacrifia, pour rendre cet important service à la Religion, car elle aimait passionnément la retraite, et gardait un silence rigoureux à l'endroit des créatures, pour s'entretenir plus longtemps avec Dieu. Mais la charité qui embrasait son cœur lui fit renoncer à sa propre satisfaction, pour se dévouer entièrement aux nécessités des Sœurs novices qu'on avait mises sous sa conduite. Elle les éleva avec soin dans les exercices de la vie spirituelle et dans toutes les pratiques de la plus étroite observance. Après leur avoir inspiré sa piété, son esprit intérieur, son zèle, et couronné une vie si exemplaire par une glorieuse persévérance, elle mourut pleine de bonnes œuvres, à l'âge de quatre-vingts ans, le 1 janvier 1497. Elle fut enterrée dans le Chapitre. — (Mém. de Poissy).

... — Au même monastère, et le même jour, passa des misères de cette vie aux joies du ciel la V. M. MARIE, de la très noble famille DES URSINS. Cette V. Mère renonça aux grandeurs et aux plaisirs trompeurs du monde, dès l'âge de 12 ans, pour s'attacher inséparablement à la croix de Jésus-Christ, qu'elle avait choisi pour son unique époux. Les qualités avantageuses, et particulièrement la beauté dont la nature l'avait douée, et qui la rendaient extrêmement aimable, ne servirent qu'à relever l'excellence de son sacrifice. Dieu ayant choisi son cœur pour lui servir de temple, l'orna d'une infinité de grâces et de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Elle était humble, non seulement devant Dieu, en présence duquel elle s'anéantissait par une confession sincère des misères dont elle se croyait remplie ; mais encore devant ses fidèles servantes, s'occupant dans les offices les plus abjects du monastère. L'oraison était la nourriture ordinaire de son âme ; elle y vaquait la plus considérable partie du jour et de la nuit. Elle avait un zèle incroyable pour tout ce qui regarde le service de Dieu. Enfin, après avoir consumé toute sa vie sur la terre dans la solide pratique de toutes les vertus, elle commença de vivre pour l'éternité bienheureuse, le premier jour de l'année, âgée de vingt-sept ans. — (Mém. de Poissy).

1519. — Au monastère de Syl à Schlestadt, en Alsace ; mémoire d'une religieuse, singulièrement ornée du don de prophétie ; étant sur le point de rendre l'âme à Dieu, le premier jour de l'an 1519, elle prédit à ses Sœurs les malheurs que l'hérésie de Luther causa bientôt après en Allemagne, et qui devaient amener la ruine de leur monastère, afin que, se préparant par la prière et par la pénitence à bien recevoir ce fléau du Seigneur, elles en ressentissent moins la pesanteur. Un mois après eut lieu l'accomplissement de cette triste prophétie. Le pasteur même de l'endroit s'étant laissé infecter

du venin de l'hérésie, devint un loup ravissant, et se mit à déclamer contre les vœux et contre la discipline de l'Eglise. Le peuple, déjà corrompu en ses mœurs, prêta l'oreille à la voix de ce séducteur ; et suivant ses égarements, il se laissa peu à peu entraîner à son hérésie.

Le mal néanmoins n'éclata pleinement que cinq ans après, en 1525. La ville étant déjà presque toute pervertie, ce faux prédicant porta ouvertement ses auditeurs, en l'un de ses prêches, à aller piller le monastère de nos Sœurs, et à les en chasser toutes. Ils entreprirent de le faire. Mais le magistrat les réprimant, ou faisant semblant de vouloir les réprimer, les femmes, aidées d'une troupe de jeunes gens travestis en filles, s'en allèrent exécuter ce sacrilège attentat. Ces derniers, non moins impies que furieux, entrèrent tumultueusement dans le chœur, où les religieuses s'étaient réfugiées, comme dans un asile sacré. Ils les en firent sortir par force, pillèrent ensuite et ravagèrent le monastère. Nos religieuses y restèrent cependant encore quelques jours. Mais le même curé apostat ayant excité une nouvelle sédition, le religieux qui leur servait de confesseur, et qui les consolait et encourageait dans leur détresse, fut violemment chassé. Les généreuses Sœurs le furent ensuite, la quatrième semaine de Pâques, toutes ayant constamment refusé de rien faire qui fût contraire à leur état et profession.

Ce monastère, où la sainteté s'était maintenue jusqu'alors avec un grand exemple, avait commencé par quelques femmes pieuses et riches, qui, de leur propre mouvement, s'assemblèrent, pour vivre en communauté sur le mont Syl, au diocèse de Bâle, d'où leur monastère prit le nom. Leur nombre augmentant tous les jours, elles adoptèrent la règle de saint Augustin, et bâtirent un monastère à l'honneur de saint Nicolas, sanctuaire béni où le Dieu d'Israël était honoré jour et nuit par les veilles, les prières et les pénitences de ces saintes femmes. Innocent IV approuva leur Institut, en 1245, l'an 3 de son pontificat, et donna des indulgences à ceux qui, par leurs charités, contribueraient à la construction du monastère. Deux ans après, les religieuses, attirées par la bonne odeur des Pères de l'Ordre, demandèrent au même Pape de prendre leurs Constitutions, et de vivre sous leur conduite. Ce qui leur ayant été accordé, leur monastère fut aggréé à la Province d'Allemagne.

Il fut ensuite détruit par les troubles du pays, l'an 1253 ; ce qui obligea les religieuses à le transférer à Schlestadt, où il conserva néanmoins son premier nom de Syl. Le B. Albert le Grand, évêque de Ratisbonne, consacra le grand autel de l'église à l'honneur de saint André, et assigna le dimanche de l'octave de l'Ascension pour en célébrer chaque année la dédicace. A cette occasion, il leur fit présent d'un morceau considérable de la vraie Croix. Le monastère ne laisse pas de subsister encore (1691), nonobstant les révolutions de l'hérésie ; les religieuses qu'on en avait chassées, y sont revenues, sans que depuis on les ait troublées dans la possession de cette ancienne demeure.

Le couvent possède une très dévote et miraculeuse image de la Vierge, que

les religieuses d'un monastère des Pays-Bas nommé *Hochum*, apportèrent, les guerres les ayant contraintes d'émigrer. On assure que, au moment où ces religieuses s'enfuyaient toutes désolées, et sans savoir où diriger leurs pas, cette image leur parla miraculeusement et cria après elles de ne la pas laisser. Cet avertissement leur promettant la protection de la Sainte Vierge, elles prirent leur route vers Schlestadt ; et c'est là qu'elles finirent leurs jours, aussi favorisées, comme il est à croire, de l'assistance de la Sainte Vierge à leur mort qu'elles l'avaient été durant leur vie. — (Mem. de Schlestadt).

16. — A Medina del Campo, en Espagne, mourut, au monastère royal de Sainte-Marie, la V. M. ISABELLE DE NAVARREZ, Prieure de cette illustre et dévote maison. Elle avait été prévenue de sa mort prochaine par une révélation toute mystérieuse, et eut le bonheur d'être visitée en sa dernière maladie par notre Père saint Dominique et par saint Hyacinthe. On l'entendait s'entretenir avec eux très familièrement. Ils lui apprirent que plusieurs religieuses de son monastère la suivraient bientôt, emportées par le fléau de la peste. Elle alla la première au ciel en la compagnie de ces deux grands saints. — (Lopez, III, l. II, c. XI).

1621. — A Toul, en Lorraine, au monastère du Tiers-Ordre, mourut la dévote sœur HÉLÈNE DE LA CROIX. S'étant exercée dès son enfance dans la pratique de la vie crucifiée, elle mérita d'être appelée en religion par sainte Catherine de Sienne, qui lui parla sensiblement au cœur, pendant qu'elle priait devant une de ses images. Elle prit l'habit dans ce monastère, où elle avait déjà une sœur plus jeune, qui, par ordre exprès des supérieures, exerça beaucoup sa patience, et la mit souvent à l'épreuve. Ses parents apportèrent de grands obstacles à sa profession : elle les supporta avec un invincible courage. On remarquait en cette pieuse Sœur une douceur, une obéissance, une humilité et une ferveur qui charmait tout le monde. Les veilles, les disciplines, les mortifications et les austérités faisaient ses plus chères délices. Elle était très dévote à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne, mais pardessus tout à la Sainte Vierge dont elle aimait à se dire « l'esclave. » Et ce titre lui causa une extrême consolation, à l'heure de la mort. Son grand amour de la souffrance parut merveilleusement dans sa dernière maladie. Car, étant près de rendre l'âme, et presque sans aucun mouvement, dès qu'on lui présentait une croix, elle la prenait avec empressement, et la serrait si fort sur son cœur, qu'on avait peine à la lui arracher. Cette résistance était l'unique marque de vie qu'on voyait en elle ; elle se raidissait à la retenir. Enfin, la baisant une dernière fois avec une admirable ferveur, la vertueuse Sœur en recueillit heureusement les fruits, le 1 janvier 1621, âgée de vingt-huit ans. — (Mém. de Toul.)

1629. — A Paris, au monastère de l'Angélique saint Thomas, mourut la



V. Sœur JEANNE DE LA VIERGE, la quatrième professe de cette sainte maison, et la première que Dieu appela de ce monde, comme les prémices de la sainteté extraordinaire qui devait rendre ce monastère un des plus célèbres de l'Ordre. Dès son entrée en Religion, on remarqua en la Sœur Jeanne beaucoup de grâces et de perfection. Elle excellait en douceur, en modestie, en humilité et en dévotion. Sa pureté et sa conduite étaient tout évangéliques. Tant de vertus donnaient de hautes espérances d'une sainteté consommée; mais elle tomba malade, dès le jour de sa profession. Elle fit paraître, dans ses souffrances, les mêmes vertus qu'elle avait pratiquées en santé, et particulièrement une patience héroïque et une parfaite obéissance, car, ne pouvant rien avaler, sitôt qu'on lui ordonnait de le faire par obéissance, on eût dit que cette vertu lui dilatait la gorge, pour donner passage à ce qu'on lui faisait prendre. Ayant vécu en Religion dans une pratique continue de cette vertu, elle mourut par obéissance. La V. M. Marguerite de Jésus, sa supérieure, affligée de la perdre, lui avait défendu de mourir et elle fut si longtemps à l'agonie, que les religieuses, ayant pitié de la voir tant languir, prièrent la Mère de révoquer sa défense. Sitôt que celle-ci y eut consenti, la malade expira saintement. — (Mém. de Paris).

1643. — A Viviers, au monastère de Notre-Dame du Rhône, mourut la vertueuse Sœur MARIE DE SAINT-DOMINIQUE, née dans cette même ville, l'an 1603, de parents honorables et fort pieux. Sa mère, qui n'avait pas d'autre fille, l'aimait tendrement; de sorte que, son mari étant décédé, elles vivaient toutes deux dans une intelligence admirable, s'exerçant ensemble en plusieurs bonnes œuvres, et surtout de charité envers les pauvres. La ferveur et la piété de la jeune fille augmentant tous les jours, elle eut un grand désir d'être religieuse. Sa mère y donna les mains, et toutes deux firent dans ce but beaucoup d'instances au monastère de nos Sœurs. Elle fut présentée deux ou trois fois à la communauté, et toujours rejetée, parce qu'ayant une incommodité corporelle qui la rendait difforme, on la jugeait inapte à la religion.

Sur cela, sa bonne mère étant décédée, elle lui apparut une nuit en songe; et, lui serrant et pressant étroitement la main : « Ma fille, lui dit-elle, je t'aime si fort, que je ne peux te laisser : va-t'en te présenter aux religieuses pour les prier de te recevoir à leur compagnie, et te donner l'habit. » — « Mais, ma mère, lui répondit-elle, vous savez bien qu'elles m'ont déjà refusée plusieurs fois. » — « N'importe, dit la défunte, va-t'en au monastère; je t'assure que tu y seras reçue, et que le jour où tu prendras l'habit, tu me délivreras du purgatoire. » Et lui serrant encore la main avec plus de force, la douleur qu'elle en ressentit l'éveilla, et lui fit connaître que son songe était une vérité.

Pour obéir donc au commandement de sa mère, elle alla, le lendemain, se présenter au monastère. Et la supérieure, sans doute inspirée particulièrement du ciel, la proposa de nouveau à la communauté, laquelle la reçut cette fois.

Elle resta pendant quelques mois dans le monastère en habit séculier ; et pendant tout ce temps, sa mère venait la trouver, lui témoignant sa peine de ce qu'on tardait tant à lui donner l'habit. On voyait des marques si sensibles de ces apparitions, qu'on n'en pouvait douter. Le matin du jour où elle devait être vêtue, comme par avance elle voulait prendre sa tunique de laine, elle sentit une main invisible, qui l'aidait à la revêtir ; et, en même temps, il lui semblait entendre la voix de sa mère, qui lui disait : « Adieu ! » En effet, elle n'en reçut plus aucune visite. On lui donna l'habit de la sainte Religion, le 6 mai 1629 ; et elle fit profession l'année suivante, le 19 du même mois.

Elle vécut dix ans, avec grande ferveur ; car, nonobstant les infirmités corporelles, dont elle était continuellement accablée, jamais elle ne se relâcha de l'étroite observance des Règles ; gardant l'abstinence, jeûnant les sept mois entiers de l'année prescrits par les Constitutions, se levant à minuit, ne portant jamais que de la laine, prenant la discipline, et assistant infatigablement à tous les exercices de la communauté. Il n'y avait que les maladies qui l'en faisaient retirer. Mais dès qu'elle se pouvait trainer, elle s'y trouvait sans manquer. C'était parfois en des jours fériaux que le mal la quittait et juste le lendemain d'une fête. Les religieuses lui en faisant l'observation, elle leur répondait : *Alors comme alors, et maintenant comme maintenant : je bénirai le Seigneur en tout temps.* C'est-à-dire : Je ne me dispense des actions communes que par nécessité, et je m'y trouve lorsque je n'en suis pas empêchée. Dans le premier état, j'offre à Dieu ma bonne volonté ; et dans le second, mes œuvres.

Pendant qu'elle marchait ainsi d'un si bel air à la vertu, et qu'elle n'aspirait qu'à consommer sa course, le démon, envieux d'un si grand progrès, se mit à la traverse ; il lui fit faire une chute bien capable de nous humilier, et de faire voir combien notre vertu est faible, quand elle n'est soutenue sans cesse par la force de la grâce.

Cette bonne Sœur étant fort incommodée, comme nous l'avons dit, demanda un jour à la Mère Prieure une tunique, dont elle avait besoin, pour se défendre du froid. Dieu permit que la Prieure, quoique d'ailleurs très vertueuse et grandement charitable envers les Sœurs malades, négligea de la lui donner, soit qu'elle crût qu'elle n'en avait pas un besoin si urgent, soit qu'elle ne pût alors la satisfaire. La bonne Sœur néanmoins ne pouvant se passer de ce vêtement, le démon prit sujet de la porter au murmure, et de lui faire concevoir une si grande aversion pour sa Supérieure qu'elle ne pouvait en revenir. Cette tentation fut si violente, qu'elle éclata même au dehors au grand étonnement des religieuses, qui, ayant admiré jusqu'alors cette Sœur si dévote, si soumise, et si mortifiée, la voyaient, maintenant, pleine d'impatience et de chagrin, et l'entendaient en toute rencontre murmurer ouvertement contre la Supérieure, pour le refus qu'elle en avait reçu. La Prieure, qui était sage, et

une véritable mère, fit tout ce qu'elle put pour guérir le cœur ulcéré de cette fille, jusqu'à lui faire humblement satisfaction, et lui promettre de lui donner tout ce qu'elle voudrait. Mais la plaie était si profonde qu'elle ne put être adoucie par la vertu et l'efficacité de ce remède : de sorte que la pauvre Sœur en serait peut-être morte éternellement, si Dieu, par un excès de son ineffable bonté, ne l'eût fait revenir à soi par la vision suivante dont elle fut étrangement épouvantée.

Comme, une nuit, elle commençait à prendre son repos, elle vit entrer en sa cellule un homme terriblement laid et affreux. Elle lui demanda qui il était. « Je suis le diable, lui répond ce monstre, qui te viens étrangler, Dieu m'en ayant donné la permission, à cause de la haine que tu portes à ta Supérieure. » A cette menace, la pauvre Sœur, reconnaissant sa faute, se mit à crier tout épouvantée : « Pardon, Seigneur, miséricorde : je me corrigerai à l'avenir. » Mais le diable, ne laissant pas pour cela de s'approcher, lui mit une corde au cou, pour faire son exécution. Alors, un crucifix, qui était près de la Sœur, parla distinctement, commandant au démon de la laisser, et de se retirer, à condition qu'elle s'amenderait selon sa promesse. Le démon obéit ; et la Sœur se trouva avec une ceinture au cou, accommodée en forme de lacet, toute prête pour l'étrangler. Elle en pensa mourir de frayeur. Dès qu'elle le put, elle se leva, appela une religieuse à son secours, et, sans plus différer, elle s'en alla avec elle trouver sa Supérieure, laquelle, comme une bonne mère, avait fait faire plusieurs prières pour sa conversion.

Elle lui demanda pardon avec une effusion de larmes qui réparèrent abondamment la mauvaise volonté qu'elle avait eue contre sa personne ; elle se jeta humblement à ses pieds, et, les embrassa comme une autre Madeleine ceux de Jésus-Christ.

Notre Sœur sut tirer grand profit de sa faute : vivant toujours, depuis, dans une profonde humilité, très soumise et respectueuse à ses supérieures, et si grande amatrice de la pauvreté, qu'elle ne voulait plus que les habits les plus vils et les plus grossiers.

Elle était très dévote au Saint Nom de Jésus, qu'elle invoquait souvent, surtout pour l'heure de la mort ; au Très Saint Sacrement de l'autel, se tenant en sa présence avec une foi, une humilité et une modestie admirable ; à la Très Sainte Vierge, et à sainte Anne, aux intercessions de laquelle elle avait une confiance toute particulière.

Le premier jour de l'an 1643, se trouvant fort débile, elle se confessa et communia avec la communauté ; et sur le soir, sa faiblesse augmentant, elle pria une Sœur qui l'était allée visiter, de l'entretenir de Notre-Seigneur. Pendant ces saints discours, elle baissa doucement la tête ; et, joignant dévotement ses mains, elle perdit la parole, et un quart d'heure après, elle rendit heureusement l'âme à son Créateur ; elle était âgée de quarante ans. — (Souèges, mai).



## II JANVIER

*LE V. P. SÉRAPHIN CAPPONI DE PORRETTA*

*Docteur en Théologie (\*)*

(1536-1614)



ARM<sup>I</sup> les endroits délicieux qui relèvent du gouvernement de Bologne, en Italie, les géographes font mention d'une petite ville appelée Porretta, surnommée des Bains, à cause des excellentes eaux minérales qu'on y trouve.

Ce fut dans ce lieu que le B. P. Séraphin naquit, en l'année 1536. Il fut nommé Annibal sur les fonts du baptême. Son père se nommait Jérôme Capponi, et sa mère Eléonore Bartolini, ou, selon d'autres, Bartholomei. Dieu les avait suffisamment pourvus des biens du monde, mais il les avait abondamment enrichis de ceux du Ciel, les ayant rendus vraiment chrétiens et ayant rempli leurs cœurs de sa crainte. Entre les vertus qui les rendirent chéris de Dieu et des hommes, éclatait par-dessus toutes les autres l'inclination particulière qu'ils avaient à faire l'aumône. Ils employaient une partie de leurs revenus à pourvoir les orphelins et à secourir les pauvres dans leurs nécessités.

Ils eurent trois enfants de leur mariage : notre Annibal, Marc-Antoine, et une fille qui fut nommée Virginie. Il ne faut pas s'étonner si tous trois témoignèrent tant de piété, dès leur enfance : ils étaient nés dans une maison où l'on peut dire qu'elle était comme héréditaire.

(\*) Act. Cap. Bononiæ 1615; Michel Pio, 1 part. l. iv; Lopez, v. part.; Diario; Echard, t. II, p. 392.



Elevés dans son sein, ils firent de si heureux progrès dans la vertu, qu'ils foulèrent aux pieds les vanités trompeuses du monde, pour se consacrer au service de Dieu dans l'état religieux.

Notre Annibal, l'aîné, excellait en pureté de cœur, en gravité et en modestie. Rien dans ses mœurs qui ressentît l'enfance ; il paraissait dans toute sa conduite un homme fait, et on admirait en lui une sagesse, une vertu au-dessus de son âge. Il parlait peu, était humble et affable dans sa conversation, modeste en son extérieur et si dévot dans les églises, qu'il attirait les yeux de tout le monde.

Sitôt qu'il fut en âge de connaître la corruption du siècle et les fréquentes occasions qu'il y a de s'y perdre, il chercha les moyens de s'en séparer pour jamais. Il demanda l'habit de l'Ordre des FF. Prêcheurs aux Pères du fameux couvent de Bologne, où est le corps de notre Père saint Dominique. Il sollicita cette grâce avec tant de ferveur, que les religieux, voyant quelque chose d'extraordinaire dans la vocation d'un jeune homme si accompli, le reçurent comme un ange du Ciel. Le P. Pierre-Martyr, pour lors Prieur du couvent, qui fut depuis confesseur du Pape Paul IV et ensuite Vicaire général de tout l'Ordre, lui donna l'habit ; et le voyant tout brûlant de l'amour de Dieu, il lui changea son nom d'Annibal en celui de Séraphin. Il connaissait sans doute, par une lumière surnaturelle, que le nouveau Frère serait un jour un séraphin par l'ardeur de sa charité, et que son cœur deviendrait un autel où le feu sacré du divin amour ne s'éteindrait jamais. Ayant passé son noviciat dans une admirable ferveur et dans la pratique de toutes les vertus, il fit sa profession.

Notre Frère Séraphin avait jeté des fondements si profonds d'une solide vertu, qu'on peut dire que toute sa vie religieuse n'a été qu'un noviciat continué ; puisqu'il a toujours vécu dans la même régularité, et dans les mêmes pratiques de piété, de pénitence, d'humilité et de silence, apprises en cette sainte école.

Sa fidélité à garder la Règle et les Constitutions était inviolable, et il ne s'est jamais relâché de la moindre observance. Il était très assidu au chœur, où il se rendait ordinairement le premier ; très appliqué à l'oraison et si rigoureux observateur des jeûnes, presque continuels dans l'Ordre, qu'il ne s'est jamais dispensé d'un seul, l'espace de quarante ans. Inflexible sur ce point des Constitutions, qui défend de se servir de linge sur la chair, ses tuniques étaient de laine. Il a gardé cette rigueur dans ses plus grandes maladies ; et quoiqu'il ait eu

longtemps à la jambe un ulcère que ses bas de laine envenimaient, il a mieux aimé souffrir cette incommodité, que d'en guérir plus vite en violant cette observance.

Il n'était pas moins exact à garder le silence. Pendant tout le temps qu'il a vécu dans l'Ordre, il ne lui est jamais arrivé de le rompre. Il ne parlait aux religieux qu'aux heures de la récréation, après qu'on était sorti du réfectoire ; encore se priva-t-il de cette consolation plusieurs années avant sa mort, employant ce temps à traiter avec Dieu.

Il n'a jamais mangé de viande que pour obéir à ses supérieurs. Ceux-ci, voyant son extrême faiblesse et ses maladies presque habituelles, lui commandaient d'en user par obéissance. Comme il n'était pas possible de résister à leur volonté, il en mangeait, mais il retournait au réfectoire sitôt qu'il lui paraissait n'en avoir plus besoin. Il usait de tant d'artifices innocents pour ne point profiter de cette dispense, que son compagnon a assuré que, pendant les quatre dernières années de sa vie, où il eut des maladies très longues et très fâcheuses, il n'en avait mangé que six fois. Ce qui obligea le P. Prieur de lui faire un précepte formel, dans la maladie dont il mourut, d'user de viande aussi longtemps que le médecin le jugerait nécessaire. Aux jours de jeûne, il ne faisait point de collation le soir ; et il garda cette rigueur jusqu'à sa vieillesse, où on l'obligea de la modérer.

Par ces rigoureuses austérités, le Bienheureux a conservé jusqu'à la mort le lis précieux de la virginité, gardant la pureté d'un ange dans un corps mortel. Pour ne pas exposer cette fleur fragile aux occasions qui auraient pu la flétrir, il vivait si retiré, que, pendant trente-six ans qu'il a demeuré au couvent de Venise, il ne sortit en ville qu'une seule fois, et ce fut pour satisfaire aux importunités d'un sénateur qui voulait conférer avec lui. Ce sénateur profita de cette occasion pour le bien traiter ; et comme on avait couvert la table des viandes les plus exquises et les plus délicates, le B. Père lui dit, avec sa franchise religieuse : « Monsieur, tout cela n'est point à mon usage ; si vous voulez que je dîne avec vous, faites-moi apporter deux œufs, c'est tout ce qu'il me faut. » Il évitait toute sorte de conversation ; et il vivait si solitaire, qu'il ne savait point d'autres lieux, dans le couvent, que l'église, le chœur, sa cellule et la bibliothèque.

Son humilité lui persuadait qu'il était le plus imparfait de tous les religieux. Il en était tellement pénétré, qu'il fallut que l'Ordre employât toute son autorité pour le contraindre d'accepter le titre de

Docteur, qu'il avait si justement mérité ; encore ne fut-ce qu'à une condition, c'est que le Révérendissime Père Général Hippolyte Beccaria lui accorderait de demeurer simple religieux comme auparavant, sans prendre rang sur ses Frères en aucun lieu de communauté, et sans user du droit d'élire et d'être élu aux Chapitres Provinciaux.

Dès les premiers temps què le P. Séraphin s'appliqua à l'étude, le diable, qui prévoyait les grands services qu'il rendrait à l'Eglise par ses ferventes prédications et ses doctes écrits, lui livra de furieuses tentations pour l'en détourner. Il lui suggérait que l'étude serait un obstacle à sa perfection, qu'elle le détournerait de ses pratiques ordinaires de piété, qu'elle remplirait son cœur de pensées ambitieuses, qu'elle ne lui deviendrait pas moins funeste qu'à beaucoup de grands hommes que la science a misérablement perdus. Il y eut même des novices qui entreprirent de le décourager, en lui représentant les difficultés énormes qu'il faut essuyer pour se rendre capable. Mais l'humble serviteur de Dieu n'ignorait pas que les plus grands saints de l'Ordre avaient été les plus savants, et que le Docteur angélique saint Thomas avait conservé une humilité profonde au sein des brillantes lumières qui le rendaient l'oracle des écoles. Il évita ce piège du démon, et s'adonna fortement à l'étude de la philosophie et de la théologie.

Il y employait tout le temps qui lui restait, après avoir satisfait aux devoirs de la religion et à ses longues oraisons, qu'il ne retrancha jamais. Au contraire, étant prêtre, il mettait tous les jours deux heures à se préparer à la célébration du saint Sacrifice, et une heure à son action de grâces. Il disait la sainte Messe avec tant de dévotion, qu'encore qu'elle durât près d'une heure, il y avait presse à la venir entendre, et on s'estimait heureux d'assister à cet auguste Sacrifice, offert à Dieu par ce saint religieux dont l'innocence attirait sur les assistants mille bénédictions.

Il n'étudiait et n'écrivait jamais qu'à genoux aux pieds de son crucifix, ou que debout devant une image de saint Thomas d'Aquin, à qui il avait une particulière dévotion. Et ce qui est digne d'étonnement, c'est que donnant tant de temps à l'oraison et à l'Office divin, auquel il assistait indispensablement le jour et la nuit, il en ait pu trouver assez pour composer tant de doctes volumes, qu'il a laissés à la postérité.

Son esprit vif pénétrait si admirablement dans les plus grandes difficultés, que le P. Vincent de Soncino, Docteur et Régent du

couvent de Bologne, un des savants hommes de son siècle, disait qu'il ne craignait, dans les disputes publiques, que les arguments du P. Séraphin.

Ayant achevé ses études avec tout le succès qu'on pouvait attendre de sa piété et de son bel esprit, on l'envoya au couvent de Sainte-Catherine, à Finale, enseigner la philosophie. Comme il s'y rendait, il lui arriva un incident qui fit admirer son humilité, sa modestie et son obéissance. S'étant présenté au Prieur du couvent de Saint-Dominique de Gênes, pour recevoir sa bénédiction, selon la coutume de l'Ordre, le Prieur, qui avait quelque affaire dans l'esprit, voyant sa petite taille et son air juvénile, le prit pour un novice, et, dans cette croyance, il lui dit assez brusquement qu'il demandât une cellule au noviciat. Ce qu'il fit, et il y demeura, en suivant exactement tous les exercices, jusqu'à ce qu'un de ses compagnons d'étude l'ayant reconnu, avertit le P. Prieur qui il était. Le Prieur, fort surpris, lui fit excuse de l'avoir reçu avec tant de froideur et lui demanda pourquoi il avait cédé sa qualité. A quoi le P. Séraphin répondit qu'on ne lui avait pas demandé s'il était prêtre ou Lecteur, et qu'il avait été bien aise d'être reçu comme un simple novice.

Le B. Père continua d'enseigner dans plusieurs autres couvents, sans jamais se rebuter de ce rude travail, et particulièrement dans celui de Bologne, où il professa un cours de métaphysique. D'une extrême charité pour ses écoliers, il leur accordait tout le temps qu'ils voulaient pour conférer avec lui, pour lui proposer leurs doutes et leurs difficultés. Ce zèle de leur avancement et la commodité qu'il leur donnait de traiter avec lui, firent que les religieux l'appelaient, par honneur, « le Père du couvent. »

Pendant qu'il enseignait la théologie à Bologne, il tomba grièvement malade. Le même jour, son frère, le Père Marc-Antoine Capponi, qui avait reçu l'habit de l'Ordre, cinq ans après lui, avec le nom de Chérubin, et qui demeurait aussi au couvent de Bologne, fut attaqué d'une maladie si violente, qu'ils furent presque en même temps portés à l'infirmerie sans que l'un sût la maladie de l'autre. Le Père Chérubin mourut comme un saint, laissant après lui une odeur admirable de ses vertus. Un religieux, voulant disposer le Père Séraphin à cette triste nouvelle, lui dit qu'il avait sujet de se réjouir, parce que son frère Chérubin se portait bien. « Vous avez raison de le croire, lui répliqua le bienheureux malade ; il se trouve bien, mais savez-vous quel est son bonheur ? Il est si grand que, cette nuit, à telle heure



(qui était celle en laquelle il était mort), j'ai vu une troupe d'anges porter son âme au ciel. »

De Bologne, on l'envoya dans la province des Abruzzes au royaume de Naples, dans laquelle le P. Paulin Bernardini de Lucques, personnage d'une éminente sainteté, avait érigé une Congrégation, où l'observance régulière se gardait avec la dernière exactitude (1). On l'établit régent de philosophie et de théologie au couvent d'Aquila, au grand profit de ses écoliers tant religieux qu'externes, qui ne profitèrent pas moins en piété, par l'exemple de ses rares vertus, qu'en science, par la doctrine profonde qu'il leur enseignait.

Il était ravi de vivre dans cette Congrégation réformée, et il y fit également admirer sa ferveur et son humilité. Un soir qu'il conférait des choses de la classe avec ses écoliers, il haussa un peu trop la voix. Le Prieur, prenant cela pour une violation du silence, sans avoir égard ni à sa vertu, ni à sa qualité de Lecteur, lui commanda de se mettre, le lendemain, à terre au réfectoire, et d'y manger en présence de la communauté. Ce qu'il fit, avec une humilité qui édifia tous les religieux.

Pendant qu'il était dans les Abruzzes, on l'appela à Naples, pour prêcher le carême dans l'église de saint Pierre, martyr ; mais il y vécut si retiré, qu'il ne voulut jamais voir ni parler à aucune femme. Ce qu'il a pratiqué durant tous les carêmes qu'il a prêchés avec des succès incroyables, particulièrement à Venise. Un jour de Vendredi saint, ayant prêché la Passion fort tard, selon la coutume, il trouva, à son retour, les portes du couvent fermées. Quoiqu'il fût extrêmement fatigué, il ne voulut point sonner la cloche, de peur d'interrompre le repos des autres religieux ; il passa toute la nuit en prières, devant la porte de l'église. Il prêchait avec un si grand désintéressement, qu'il refusait toutes les aumônes qu'on lui offrait, bien que la coutume de les recevoir fût déjà établie.

Au temps qu'il enseignait au couvent d'Aquila, avec un applaudissement universel de toute la ville, le théologal de la cathédrale mourut. L'archevêque et le Chapitre le prièrent avec tant d'instance de remplir cette place, qu'il ne put se défendre d'accepter leurs offres. Il exerça cette importante charge pendant sept ans, avec une bénédiction de Dieu si grande qu'on vit, en peu de temps, une réforme générale dans

(1) Le P. Paulin Bernardini de Lucques mourut en 1585 ; nous donnerons sa vie au 23 juin.

le clergé et dans le peuple. Les savantes et touchantes prédications qu'il faisait, tous les dimanches, dans l'église cathédrale, enlevaient les cœurs de ses auditeurs ; on ne pouvait résister à la force invincible de ses discours, soutenus par la vie irréprochable et mortifiée de celui qui prêchait avec un zèle d'apôtre.

Ces différentes occupations n'interrompaient point ses exercices religieux ; et quoique les Constitutions accordent quelques dispenses aux Lecteurs, le B. Père ne s'en est jamais voulu servir. Il récitait, tous les jours, le Rosaire de la Sainte Vierge et son Petit Office. Il ne pouvait souffrir, qu'avec un sensible regret, qu'on omît de le dire au chœur, aux fêtes de quelques saints. Son zèle le porta à en faire ses plaintes aux supérieurs.

Jamais il ne diminuait rien de ses austérités, et souffrait d'une patience égale le chaud et le froid, ne cherchant aucun soulagement, ni de l'un, ni de l'autre. Pendant un hiver, il souffrit tant du froid qu'on le trouva demi-mort dans sa cellule.

Après huit années de résidence et de travail à Aquila, le V. P. Capponi retourna dans sa Province de Lombardie. Et parce que l'air de Bologne était extrêmement contraire à sa santé, on l'envoya enseigner la théologie au couvent de Ferrare. Avec ses classes ordinaires, il lut encore la Sainte Ecriture aux prêtres de la cathédrale, et leur enseigna les cas de conscience, pendant quelques années.

Le B. Père s'était avantageusement servi du temps de sa Régence pour composer plusieurs excellents livres. Les supérieurs, persuadés que l'Eglise et le public en tireraient de grands services, comme l'expérience l'a fait voir, lui commandèrent de les mettre sous presse. Ils l'envoyèrent à cet effet au couvent de Venise, pour les faire imprimer. Le Père obéit. Comme on travaillait au commentaire qu'il a écrit sur la *Somme* de saint Thomas, il reçut une lettre du cardinal Alexandrin, religieux de l'Ordre et neveu du Pape Pie V. Ce prélat lui conseillait de dédier ce bel ouvrage à Sixte V, afin que, Sa Sainteté étant pleinement informée de ses rares mérites, fût disposée plus aisément à le faire cardinal. Le serviteur de Dieu remercia très humblement Son Eminence de sa bonne volonté, et lui écrivit franchement qu'il s'estimerait bien misérable, si tant de peines qu'il avait prises à composer ce grand ouvrage n'avaient d'autre récompense qu'un bien temporel. Comme il était animé du même esprit que son angélique maître saint Thomas, il ne cherchait que Dieu seul pour la fin de ses travaux et pour son unique récompense.

Il avait une si grande aversion pour les charges, que, s'entretenant un jour avec le P. Inquisiteur de Venise des dignités que les religieux de l'Ordre avaient dans l'Eglise, il avoua qu'une des plus grandes grâces qu'il eût à rendre à Dieu était de l'avoir laissé dans l'humble état de simple religieux.

L'impression de ses livres étant achevée, il retourna à son couvent de Bologne. Le saint vieillard y vécut si retiré, qu'il ne sortait de sa cellule que pour aller au chœur, à l'église et au réfectoire, employant tout son temps libre à prier Dieu devant le tombeau de notre Père saint Dominique. On l'y a souvent vu tellement immobile, qu'on ne pouvait distinguer s'il était mort ou vivant ; revenu de ces sortes d'extases, il paraissait le visage beau et enflammé comme celui d'un séraphin. Le sujet le plus ordinaire de ses méditations était celui des grandeurs et des bienfaits de Dieu ; et sa principale étude était de se bien préparer à la mort. Il devint tellement détaché de toutes les choses de la terre, qu'il ne voulut plus se mêler d'aucune affaire, pas même de celles de la Religion, ne se trouvant plus aux assemblées, ni aux élections ; se contentant d'assister aux examens qu'on fait, de temps en temps, des novices étudiants, pour voir le profit qu'ils faisaient en classe, et pour les y encourager.

II. — Etant ainsi mort au monde et à lui-même, il ne vivait plus qu'en Dieu ; et Dieu, voulant couronner une si sainte vie par de nouveaux mérites, l'engagea dans d'excessives douleurs : moyens ordinaires dont sa divine Providence se sert pour purifier ses élus, en cette vie, afin d'augmenter leur gloire dans le ciel.

Il fut affligé, pendant quatre ans, d'une humeur acre et infecte, qui, s'étant portée sur ses jambes, y forma d'horribles ulcères ; ces ulcères lui causaient de si étranges douleurs, qu'il ne pouvait reposer ni le jour ni la nuit. Il souffrait ces douleurs et cette insupportable infection avec patience, rendant continuellement grâces à Dieu de la miséricorde qu'il lui faisait de le rendre participant des douleurs de sa croix. Tous les religieux, qui le chérissaient comme leur père, compatissaient à ses souffrances, particulièrement son fidèle compagnon, qui ne pouvait assez lui témoigner la peine qu'il éprouvait de le voir dans un si pitoyable état. « Quoi, mon Frère, lui dit le bienheureux malade, oubliez-vous que c'est la volonté de Dieu que je souffre ; et, par conséquent, que je dois me soumettre, de tout mon cœur et avec respect, aux justes châtimens que j'ai mérités par mes péchés ? »

Etant arrivé à la soixante-dix-septième année de son âge, son mal empira si fort, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses pieds; on fut contraint de le porter à l'infirmerie. La violence de ses douleurs lui causa une grosse fièvre. Il demanda, comme une grâce, au P. Prieur, de ne permettre à qui que ce fût de le venir voir dans sa chambre, afin de pouvoir passer les derniers moments de sa vie avec Dieu, sans être distrait de sa recollection. Il le pria seulement d'envoyer tous les jours deux novices, pour lui aider à dire son bréviaire. Il le récita exactement jusqu'à ce que, par suite d'une paralysie de la langue, il ne put plus parler.

Pour lors il voulait que les novices le récitassent tout haut, en sa présence, afin d'unir son cœur et son esprit au sens de leurs paroles, et de satisfaire sa dévotion. Quand ils avaient achevé, il leur faisait lire la Passion de Notre-Seigneur, qu'il méditait avec des sentiments extraordinaires d'amour, de contrition et de reconnaissance. Il pria qu'on lui permît d'aller entendre la Messe à l'église, le jour de Noël; mais les médecins ne l'ayant pas trouvé à propos, il fallut qu'il se contentât de communier dans sa cellule, où le P. Prieur lui apporta la Très Sainte Eucharistie. Avant de la recevoir, il déclara qu'il ne la recevait pas comme Viatique; qu'il avait encore quelques jours à vivre, et qu'il avertirait précisément du jour de sa mort, afin qu'on lui apportât les derniers sacrements.

Après son action de grâces, il appela un Père et le pria d'écrire ce qu'il venait de méditer sur ces paroles du psaume 150, *Omnis spiritus laudet Dominum*. Il les expliqua avec des pensées si relevées, avec une expression si touchante, et avec des paroles si enflammées de l'amour de Dieu, qu'on eût dit que son âme, à demi dégagée de son corps, voyait clairement, dans la divine essence, les vérités cachées sous ces paroles. Plusieurs crurent avec d'autant plus de certitude que Dieu lui avait révélé ce qu'il dictait, que ses explications pour lors surpassaient de beaucoup ce qu'il avait écrit dans ses commentaires touchant les autres psaumes.

La maladie augmentant, le P. Prieur l'avertit, sur l'ordre du médecin, que l'heure de sa mort approchait. A cette agréable nouvelle, le mourant tressaillit et s'écria : *Benedictus Deus*, « Dieu soit béni » : pour remercier le P. Prieur du bonheur qu'il lui annonçait, et en même temps pour faire un acte d'une entière résignation de sa volonté au bon plaisir de Dieu, auquel il offrait sa vie. Comme il savait par révélation l'heure de sa mort, il ne reçut le saint Viatique et



l'Extrême-Onction que le premier jour de l'année, qu'il passa dans une étroite union d'esprit et de cœur avec Dieu, produisant une infinité d'actes de contrition, de foi, d'espérance et d'amour.

Le lendemain, il pria la communauté de venir chanter le *Salve Regina* dans sa chambre. Il l'entendit, tête nue, les mains jointes et les yeux levés au ciel, comme s'il eût été dans une sorte d'extase : réclamant à haute voix la protection toute-puissante de la Sainte Vierge, qu'il avait honorée toute sa vie d'un culte très particulier. Vers minuit, il perdit la parole et, quelque temps après, il fit signe qu'on dît la recommandation de l'âme. Pendant que toute la communauté lui rendait ce pieux devoir, sentant qu'il allait expirer, afin de mourir par obéissance comme il avait vécu, il montra au P. Prieur ces paroles dont l'Eglise se sert, à ce dernier passage : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo*. Il les écouta avec respect, comme un commandement qui lui était fait de rendre l'âme à son Créateur. Il embrassa son crucifix et, après avoir baisé les plaies sacrées de ses mains et de ses pieds, avec une ferveur extraordinaire, il colla ses lèvres sur celle du Cœur de Jésus-Christ, comme si son âme eût cherché cette aimable ouverture pour passer à la gloire. Il mourut dans ce transport d'amour le deuxième jour de janvier de l'année 1614.

L'odeur fâcheuse des remèdes qu'on appliquait sur ses jambes ulcérées et qui causaient dans sa cellule une infection persistante, malgré toutes les précautions qu'on apportait pour la dissiper, avait cessé quelques jours avant sa mort ; mais au moment qu'il rendit sa sainte âme, on sentit une odeur céleste et miraculeuse, qui ravit toute la communauté et tous les assistants.

Comme on portait processionnellement son corps dans le Chapitre et que les religieux chantaient le *Libera me, Domine*, un vieux Père, qui couchait aux infirmeries, s'étant éveillé au bruit de leur chant, entendit ces paroles : *Te Deum laudamus*, et celles-ci : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. Il ne comprit pas d'abord pour quel sujet résonnait ce cantique d'allégresse, la nuit et aux infirmeries. Dès le matin, il s'en informa auprès de plusieurs religieux ; et ayant appris d'eux qu'ils avaient chanté le *Libera*, il connut qu'il avait entendu un concert d'anges publiant le bonheur et la gloire du Père Séraphin.

Le bruit de sa mort s'étant répandu, dès le matin, par toute la ville, une foule incroyable de peuple accourut à l'église de Saint-Dominique, pour voir son saint corps. C'était à qui lui baiserait les mains et

les pieds, et à qui lui ferait toucher son chapelet. La piété de cette foule passa plus avant : car sitôt qu'une personne de qualité lui eut coupé un morceau de ses habits, tous les assistants, qui voulaient avoir de ses reliques, se ruèrent sur son corps, et le dépouillèrent pour satisfaire leur dévotion, au point que les religieux furent obligés de le porter au Chapitre pour lui remettre un autre habit. Ils voulaient l'enterrer aussitôt afin d'éviter quelque nouveau tumulte. La multitude s'y opposa, on fut contraint de le reporter à l'église et de différer ses obsèques jusqu'au lendemain. Mais l'espérance de jouir encore quelques moments du bonheur de le voir n'empêcha point que d'autres nouveaux venus ne lui coupassent non seulement tous ses habits, mais encore les cheveux de sa couronne. Plusieurs personnes de qualité, qui l'avaient aimé et honoré pendant sa vie, se servirent de ce retard pour le faire tirer par d'excellents peintres, afin d'avoir son portrait et de conserver la mémoire de ses rares vertus. Il fut facile de satisfaire à leur piété : son visage était vermeil, ses yeux vifs et tous ses membres, qui exhalaient une odeur admirable, aussi souples que lorsqu'il était en vie. Le peuple s'étant retiré, le P. Provincial jugea à propos de l'enterrer, la nuit, pour obvier à de nouveaux inconvénients. On mit son corps dans une bière de bois de cyprès, et on l'ensevelit dans le cloître, au caveau commun des autres religieux.

Dieu manifesta bientôt la gloire de son serviteur, par un grand nombre de miracles. Avant même qu'il fût enterré, les morceaux de ses habits, qu'on lui avait coupés, rendirent la santé à plusieurs malades.

Tomasa Magnani, cruellement affligée d'une migraine et d'un furieux mal de dents, qui depuis longtemps exerçait sa patience, lui baisa la main dans l'église, et au même instant elle se trouva heureusement délivrée de toutes ses douleurs.

Charles Bolonetto, gentilhomme bolonais, fut guéri d'un violent mal de côté qui le tourmentait, en appliquant dessus un morceau de l'habit du bienheureux Père.

Un jeune enfant, abandonné des médecins et qu'une fièvre continue depuis quatorze jours avait réduit à l'extrémité, fut voué au B. Père Capponi par ses père et mère Sylvestre et Lucie Convenino, et ils eurent la consolation de se voir exaucés. Leur enfant fut parfaitement guéri, après qu'ils lui eurent fait toucher un morceau du scapulaire du serviteur de Dieu.

La même nuit que le B. Père mourut, il apparut à un prêtre de Bologne, nommé Martin Zamo. Ce prêtre était fort inquiet du succès d'une affaire très importante. Notre Bienheureux se montra à lui avec une beauté de visage angélique et brillant de lumière comme un soleil, et lui dit de se tenir joyeux, que cette affaire lui réussirait selon ses désirs ; après quoi, il disparut. Le prêtre, impatient de témoigner sa reconnaissance, vint dès le matin à l'église de Saint-Dominique, où il fut étrangement surpris de trouver mort notre saint religieux ; s'étant enquis de l'heure de son trépas, il connut que le B. Père lui était apparu à cette heure-là. Plein de confiance qu'il ne bornerait point à cette seule faveur l'amitié qu'il lui avait portée, il se mit à genoux devant son corps et le supplia de lui obtenir de Dieu la guérison d'un catarrhe qui le tourmentait depuis huit ans, et qui menaçait de l'étouffer. A peine eut-il achevé sa prière qu'il se trouva miraculeusement guéri.

Le Bienheureux apparut à son cher compagnon dans le même état glorieux, environné de lumière, pour satisfaire à l'instante prière que celui-ci lui avait faite, de se montrer à lui après sa mort. Il l'entretint quelque temps du bonheur dont il jouissait dans le ciel. Alors le religieux lui demanda sa bénédiction. Le saint leva la main et fit le signe de la croix, en disant ces paroles : *Benedictio Dei omnipotentis Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti, descendat super te, et maneat semper*. Ce qui le consola extrêmement.

La réputation de sainteté de notre Bienheureux augmentait tous les jours, par la multitude des miracles que Dieu opérait par son intercession. De là, à toute heure, grande foule dans l'église, pour le remercier des grâces obtenues ou pour lui en demander de nouvelles. Ce que voyant, le P. Prieur crut à propos de transférer son saint corps du Chapitre dans l'église, pour satisfaire plus commodément à la dévotion de toute la ville. Il en écrivit au Révérendissime P. Séraphin Siccus, Maître général de l'Ordre, qui proposa cette affaire à la Sacrée Congrégation des Rites. La Congrégation commit pour cet effet Monseigneur Alexandre Ludovisio, archevêque de Bologne ; et celui-ci donna ordre au P. Prieur de faire cette translation.

On choisit la nuit du 23 avril 1614, et après Matines on ouvrit son cercueil, en présence de tous les religieux. Il en sortit une odeur admirable, qui embauma toute l'église ; et quoique ce saint corps eût été quatre mois en terre en un lieu très humide, on le trouva aussi vermeil et aussi frais, et ses habits aussi entiers, que si on n'eût fait

que de l'enterrer. La plaie même qu'un religieux lui avait faite au gros doigt du pied, le jour qu'il mourut, en lui voulant couper un ongle, et de laquelle il était sorti du sang, fut vue, au grand étonnement de l'assemblée, toute fraîche et pleine d'un sang limpide et vermeil.

On mit son corps dans la chapelle de Saint-Thomas-d'Aquin; et dès le lendemain, il s'y fit quantité de miracles. Agnès de Thomasi, Geronime de Borti et Lucrèce Preti, qui étaient réduites à l'agonie, furent subitement guéries, après qu'on leur eut fait toucher des habits du Saint. Le même miracle fut constaté, en la personne d'un petit enfant de treize mois nommé Dominique-Marie d'Herculès; il fut porté tout agonisant à son sépulcre, et on le rapporta en parfaite santé. Jean-Marie Cataro reçut la même grâce, après s'être seulement recommandé à ses saintes prières.

Fabio Guaretti, aveugle depuis longtemps, et une femme qui était menacée du même accident par une fluxion qui lui était tombée sur les yeux, éprouvèrent sa protection. Le premier recouvra la vue, et la seconde fut guérie de sa fluxion, au contact d'un morceau de ses vêtements.

Sœur Dorothée, religieuse du monastère des Repenties de Bologne, affligée d'un mal de jambe qui l'empêchait de marcher et qui la retenait au lit avec d'horribles douleurs, fut guérie après s'être recommandée à lui.

Sœur Constance Mercati étant à l'agonie, et près d'expirer d'un mal de gorge, demanda une relique du B. Père à une de ses amies; elle ne l'eut pas plutôt mise sur sa gorge, qu'elle se trouva soulagée, et se leva le lendemain, au grand étonnement de toutes les religieuses, qui préparaient déjà ses funérailles.

Une religieuse du monastère du *Corpus Christi*, en la ville de Reggio, et une dame de qualité, nommée Barbe Biondi, réduites à l'extrémité par d'horribles plaies qu'elles avaient aux seins, s'étant recommandées au B. Père Capponi, et ayant appliqué un peu de ses habits sur leur mal, recouvrèrent le même jour leur première santé.

Lopez, évêque de Monopoli, et Michel Pio, deux célèbres historiens de l'Ordre, rapportent plusieurs autres miracles, qu'il serait trop long de transcrire ici, et que l'on pourra trouver dans leurs ouvrages.

Le B. Père Capponi a enrichi l'Eglise de ses doctes écrits, après l'avoir embaumée par ses vertus.



Nous avons du B. P. Capponi de Porretta : 1° un Commentaire sur toute la Somme de saint Thomas, *Elucidationes formales in Summam theologicam S. Thomæ de Aquino*, 5 vol. in-4°, ou in-folio, Venise 1588 et 1596 ; Padoue, 1698 ; 2° un Abrégé de toute la théologie de saint Thomas, *Tota theologia S. Thomæ Aquinatis in compendium redacta*, Venise, 1597, in-12 ; 3° des Annotations sur l'abrégé de théologie du B. Albert le Grand, *Scholia super compendium theologicæ veritatis Alberti Magni*, Venise, 1588 et 1590, in-8 ; 4° un Commentaire, littéral et mystique, sur les cinq livres du Penteuque, *Veritates aureæ super totam legem veterem, tum litterales tum mysticæ*, Venise, 1590, in-fol. ; 5° un riche Commentaire sur les quatre Evangélistes : sur saint Mathieu, Venise, 1602. 1611 et 1617, in-4 ; sur saint Marc et saint Luc, en manuscrit ; 6° un Commentaire sur tous les Psaumes, Bologne, 1692, in-fol. ; 7° une Exposition du symbole de la foi, *Explanatio totius fidei christianæ super Symbolum Apostolorum* ; 8° un Livre en italien des cérémonies de la sainte Messe, *Sacerdos in æternum. Dichiaratione de la Messa con l'expositioni di Fra Gio, Michele Pio da Bologna, et di Girolamo Conterio*. Bologne, 1588, in-12.



## *La Vertueuse Sœur BONNE DE SAINT-BERNARD* *Du Tiers-Ordre.*

( 1606-1670 )

**L**A vertueuse Sœur Bonne de Saint-Bernard, si connue dans le siècle sous le nom de madame de Vienne, naquit à Fontenay en Brie, le 28 octobre 1606. Dès l'âge de 5 ans, ne se contentant pas de porter aux pauvres ce que ses parents lui donnaient pour eux, elle se privait encore de son déjeuner et de son goûter pour leur faire l'aumône. Cette charité précoce lui attira du ciel des grâces si abondantes, qu'à peine âgée de 8 ans, elle se trouva élevée à un haut degré d'oraison.

Sa plus chère occupation était de louer Dieu, de lire la vie des Saints et de s'exercer à imiter leurs vertus. Pour s'y appliquer plus aisément, elle se retirait dans les endroits les plus écartés du logis, et on l'y a trouvée souvent, les yeux fixés au ciel, les bras croisés sur la poitrine, et toute comme hors d'elle-même. Toutes les fois qu'elle réfléchissait sur l'ardente charité de saint Etienne, premier martyr, elle s'écriait, transportée d'une divine ardeur : « Grand saint, que votre amour, que votre courage ont été grands ! Mon Dieu, embrasez mon cœur du feu de cette même charité, communiquez-moi une partie de

ces mêmes grâces, pour vous aimer davantage et pour vous servir avec plus de perfection ! »

Elle passa son enfance dans ces sentiments de piété. Ses parrain et marraine, croyant qu'elle trouverait à Paris plus de ressources qu'en province pour s'avancer dans la vertu, la demandèrent à ses parents. La fréquentation qu'elle eut à Paris, avec de bonnes religieuses lui inspira bientôt le dessein d'embrasser leur institut. Mais pendant qu'elle vaquait ainsi à l'oraison, au silence et à la lecture d'excellents livres de dévotion, et qu'elle se préparait par ces exercices de piété à se consacrer à Dieu, ses parents la rappelèrent. Elle ne trouva plus chez eux les avantages qu'elle avait à Paris. Au lieu de livres spirituels pour occuper son esprit de Dieu, elle mit par malheur la main sur quelques romans ; et s'y étant attachée par curiosité, il lui arriva comme à sainte Térèse. Peu à peu elle se ralentit de ses exercices, et se remplit l'esprit de mille agréables illusions, dont ces livres pernicious sont farcis. Ces lectures effacèrent tellement les divines impressions de la grâce, qu'abandonnant toutes ses pratiques de dévotion, et perdant l'envie d'être religieuse, elle consentit volontiers au mariage que ses parents lui proposèrent avec un gentilhomme de la maison de M. le duc d'Epéron, M. François de Vienne de la Brossette (1).

Elle ne trouva point, dans ce nouvel état, les douceurs imaginaires dont les romans avaient flatté son espérance. Au lieu d'un cœur soumis, elle rencontra un mari sévère, dont l'humeur antipathique à la sienne lui fournit une matière continuelle de patience, pendant trente ans qu'ils furent ensemble. Une condition qui répondait si peu à ce qu'elle avait rêvé lui fit ouvrir les yeux : elle adora la justice de Dieu, qui la punissait de l'avoir quitté, pour donner son amour à un homme mortel. Sans se décourager néanmoins, elle tâcha de mériter par sa patience, par l'humilité, par la pénitence et par les autres vertus attachées à son état, ce qu'elle aurait gagné par une vie plus dégagée du commerce du monde.

Toute à son devoir, elle prit un soin très particulier de l'éducation de ses enfants, et nous pouvons dire qu'ils furent la principale consolation qu'elle eut pendant son mariage, à cause des belles inclinations

(1) M. François de Vienne de la Brossette était d'une ancienne famille de Bourgogne. « Il était fort dévot à la Sainte Vierge ; et quoiqu'il fût homme de compagnie, il trouvait toujours du temps pour dire le Petit-Office de Notre-Dame, et la troisième partie du Rosaire ; ce qu'il continuait, même étant jeune officier et capitaine dans les armées. » (*Vie de la Mère Marie de Vienne de Saint-Hyacinthe.*)

à la vertu qu'elle remarquait en eux. Dieu lui a fait la grâce de voir ses filles religieuses au monastère du Tiers-Ordre, à Rozay en Brie, où elles vivent dans une piété exemplaire, sous les noms de sœurs Marie de Saint-Hyacinthe et Elisabeth de Saint-Bernard ; un de ses fils est chanoine (1), et le dernier unit les vertus d'un parfait ecclésiastique à celles des religieux, dans le Tiers-Ordre de notre Père saint Dominique, qu'il a embrassé avec une admirable ferveur. Si le Saint-Esprit ne me fermait la bouche, en défendant *de louer personne pendant sa vie* (Eccl. xi, 30), je ferais son éloge, et je publierais sa haute piété, sa modestie angélique, son ardente charité, et son zèle incomparable pour l'Ordre, qui paraît assez dans la petite Année Dominicaine qu'il a donnée au public ces années dernières.

Madame de Vienne voulut faire elle-même l'éducation de ses enfants. Les ayant toujours sous les yeux, c'était elle qui leur apprenait à lire. Elle les formait à tous les exercices de piété conformément à leur âge. Aigle mystique, elle voltigeait doucement au-dessus de ses petits, étendait ses ailes pour leur apprendre à voler peu à peu jusqu'au sommet de la perfection. Au lieu de les entretenir des vanités du monde, cette vertueuse mère leur faisait souvent de petites conférences sur la vie, la mort, les miracles et les exemples de Jésus-Christ conversant parmi les hommes. Pour leur délasser l'esprit, elle leur rapportait les combats des martyrs, et quelques beaux traits de l'histoire ecclésiastique. De sorte que M. de Vienne, son fils, s'étant fait prêtre, et disant les mêmes choses à d'autres ecclésiastiques dans une conférence, leur avoua les avoir apprises de sa bonne mère, à l'âge de sept ans.

« Sachez, mes enfants, leur disait-elle, et retenez-le bien, que pour aller au ciel il faut être saint ; qu'on ne peut être saint, qu'en imitant Jésus-Christ. Mais quels sont ceux qui imitent Jésus-Christ ? Ce sont ceux-là qui veulent bien être persécutés, haïs, méprisés et affligés pour l'amour de lui. Nous espérons être sauvés, et nous ne sommes créés que pour cela ; mais le chemin qui conduit à ce bonheur éternel est difficile, et nous n'avons pas d'assurance d'y arriver un jour, qu'autant que, par la souffrance, nous nous rendrons plus semblables à Notre-Seigneur crucifié. »

Quelquefois, après leur avoir représenté l'excès de l'amour du Fils

(1) Nous donnerons les vies des deux religieuses, le 30 septembre et le 11 février. M. François de Vienne, chanoine de la sainte chapelle royale de Vivier en Brie, a traduit en français le *Dialogue de la Sagesse*, du B. Henri Suzo. Voir Echard, t. 1, p. 658.

de Dieu pour les hommes, elle les portait avec des paroles toutes de feu à l'aimer réciproquement. « Si vous voulez, leur disait-elle, que votre amour pour lui soit grand, n'aimez rien sur la terre que lui, souffrez comme lui, sans vous plaindre. »

D'autres fois elle les excitait au mépris d'eux-mêmes : « O l'heureux état, mes enfants, s'écriait-elle, que de se mépriser soi-même pour la gloire de Dieu ! Tout notre bonheur dépend de l'humilité, et personne en ce monde n'est heureux et content qu'à proportion qu'il est humble. Plus vous aimerez l'humilité, plus vous serez agréables à Dieu, et vous vous unirez à lui, parce que rien ne vous empêche davantage de vous lier à lui que le désir de paraître, et la satisfaction que l'on prend parmi les créatures. »

Elle leur disait encore : « Fuyez le monde, et tout ce que le monde estime. Ce monde est l'ennemi de Jésus-Christ. C'est le monde qui l'a fait mourir sur la croix ; et Jésus-Christ a donné sa malédiction au monde comme à un réprouvé, parce que les maximes du monde sont toutes contraires à l'Evangile. Comment aimer l'ennemi de Dieu ? Cela ne se doit pas... »

Voilà un aperçu des avis salutaires que cette femme admirable donnait à ses enfants. Elle les élevait aussi dans la mortification de la chair et dans les exercices de la pénitence. Lorsqu'elle envoya son fils étudier à Paris, imitant la piété de la vertueuse mère de saint Edmond, elle le fournit de haïres, de cilices, et lui donna de l'argent pour s'en acheter de plus piquants. Dès ce temps-là, elle remarquait en lui tant de sagesse et de vertu, qu'elle lui découvrait ses pratiques de pénitence les plus secrètes avec beaucoup de confiance, quand il la venait voir à Pâques ou aux vacances. Elle l'occupait à lui faire des couronnes d'épines. Elle prenait pour elle la plus hérissée ; et ne craignait pas ensuite de se l'enfoncer sur la tête. C'était dans ce cruel tourment qu'elle passait la nuit du Jeudi au Vendredi saint et quelquefois toute la dernière semaine du carême. Un jour de Vendredi saint, quoique abattue de jeûnes et d'austérités, elle prit avec elle ses deux filles, gravit une hauteur à genoux et chargée d'un caillou énorme ; arrivée au sommet, elle s'enfonça courageusement dans la tête une couronne hérissée de piquantes épines, qui la mirent toute en sang. Ses filles ont témoigné, après sa mort, lui avoir vu souvent faire la même chose, principalement dans le temps où l'Eglise honore les souffrances de Jésus-Christ. Elle était tellement pénétrée de ces souffrances du Sauveur, et particulièrement de l'affront qu'il reçut par le soufflet sacri-



lège du soldat, qu'elle pleurait amèrement toutes les fois qu'elle voyait donner un soufflet à quelqu'un.

Après qu'elle eut embrassé le Tiers-Ordre, notre Sœur augmenta notablement ses mortifications. Elle jeûnait rigoureusement, tous les vendredis, tout l'avent et le carême, ne mangeant que du pain et quelques fruits. S'étant trouvée si faible, à Noël, qu'elle n'avait plus que la peau et les os, elle eut envie de manger quelque ragoût, pour se refaire un peu. Après se l'être fait servir, elle s'en mortifia. Son fils s'en étant aperçu, lui remontra avec respect le préjudice qu'elle apportait à sa santé par l'excès de ses austérités. Elle lui répondit, avec une humilité pleine de douceur : « Mon cher enfant, je crois que  
« Dieu demande cela de moi, car j'ai trouvé, ce matin à mon réveil,  
« mes chaînes de fer, mes ceintures et ma croix dans mes mains,  
« quoique je les eusse serrées sous mon chevet avec grand soin, le  
« soir précédent : ce qui me porte à croire que mon ange gardien  
« fait sensiblement connaître par là que je ne dois point me relâcher,  
« un seul moment, de toutes mes pratiques. »

Lorsqu'elle ne jeûnait pas, son austérité n'était pas moins rigoureuse. Elle mangeait à peine, et savait si adroitement cacher son abstinence, en se levant souvent de table sous prétexte d'aller donner ordre aux choses de la famille, qu'il était difficile de s'en apercevoir. Elle dormait peu ; et lorsque son mari était absent, elle se levait à minuit, pour faire oraison, couchait vêtue, et souvent sur un ais, qu'elle étendait sur son lit. Ses disciplines étaient aussi fréquentes que cruelles, surtout après qu'elle fut devenue veuve, ayant alors plus de liberté pour pratiquer ces sortes de mortifications. Jamais elle ne se donnait de repos ; et on jugea sa dernière maladie mortelle, quand on la vit obligée de garder le lit.

Madame de Vienne travaillait avec grand zèle à l'abnégation d'elle-même. Elle s'y rendit si parfaite, qu'elle n'avait jamais plus de plaisir que de se voir méprisée et maltraitée. Dieu lui en fournit aussi de riches occasions, non seulement du côté de son mari, qui ne lui parlait guère sans la mortifier, mais de plusieurs autres personnes, qui faisaient une sorte de profession de la choquer en toutes choses et de l'offenser ouvertement devant le monde. Ce mépris qu'elle avait d'elle-même faisait l'admiration de la Mère Marguerite de la Trinité, fondatrice du monastère de Rozay (1). Elle ne craignait pas de proposer cette ver-

(1) La Mère Marguerite de la Trinité, venue du monastère de Toul pour fonder celui de Rozay, mourut en 1662 ; il en sera parlé au 25 juin.

tueuse dame pour modèle à ses religieuses ; leur assurant qu'elle était plus morte au monde et avait moins d'amour-propre qu'elles, et qu'un jour elle leur ferait confusion, au jugement de Dieu.

Son humilité de cœur, qui la faisait s'estimer la plus misérable de toutes les créatures et la plus infidèle à Dieu, paraissait jusqu'à l'extérieur. Elle partageait avec ses domestiques le travail du logis, se réservant pour elle-même ce qu'il y avait de plus vil et de plus fatigant, jusqu'à travailler au jardin des heures entières, dans un état si négligé, qu'on l'a prise souvent pour la servante de la maison.

Elle avait une dévotion tendre et filiale envers la Sainte Vierge ; à toutes ses fêtes, elle la saluait mille fois avec un chapelet particulier qu'elle avait composé à cette fin. Elle en avait fait un autre de *trente-trois Pater*, en l'honneur de l'humanité sainte de Jésus-Christ.

Non moins grande a été sa dévotion aux saints anges, dont elle avouait avoir reçu de signalées faveurs. Tout ce qui regardait les saints lui étaient aussi en singulière vénération ; et le sujet le plus ordinaire de ses entretiens avec ses enfants était de les porter à imiter leurs principales vertus. Elle aimait son Père saint Dominique, et saint François d'Assise, d'un amour très particulier, disant qu'elle ne pouvait les séparer l'un de l'autre, dans son affection. Un jour, saint Thomas d'Aquin lui apparut ; et, la regardant d'un visage riant, il lui fit une inclination de tête, pour lui témoigner qu'il agréait l'honneur qu'elle lui rendait. Après les saints de l'Ordre, elle aimait particulièrement saint Bernard et sainte Claire.

Notre vénérable Sœur chérissait les pauvres, dans un esprit de foi, comme les membres vivants de Jésus-Christ. Elle ne négligeait rien pour inspirer le même amour à ses enfants. C'était par leurs mains qu'elle faisait toutes ses aumônes. Elle les envoyait aussi chez les pauvres honteux, pour porter ses charités, voulant ainsi les instruire, de bonne heure, à s'acquitter de cette action de miséricorde et ouvrir leurs cœurs à la compassion. Pendant l'hiver, elle en faisait venir un grand nombre en son logis, pour se chauffer à son feu ; et quoique cette charité déplût d'abord à son mari, néanmoins elle usa de tant d'adresse, qu'elle la lui fit agréer.

Etant à Lesparre, ville du Médoc, dont son mari était gouverneur, elle se servit de l'autorité qu'elle y avait, pour attirer par son exemple les dames de la ville aux œuvres de charité. Elle les menait, une fois la semaine, à l'hôpital et aux prisons, pour servir les malades et pour consoler les prisonniers. Elle envoyait souvent à ceux-ci de grandes

chaudières de potage, et aux malades des bouillons qu'elle préparait elle-même. Quelquefois, elle faisait entrer les pauvres dans la cour du château; et, après en avoir fait fermer les portes, elle leur enseignait le catéchisme.

Sa maison était l'hospice ordinaire des religieux, particulièrement de ceux de l'Ordre et de ceux de saint François; elle était ravie d'en voir toujours quelqu'un chez elle. Quand elle les rencontrait dans la rue, elle les invitait à venir en son logis; et s'ils s'en excusaient, elle avait soin de les faire conduire à l'hôtellerie, où elle payait leur dépense. Ce qu'elle faisait aussi envers les prêtres pauvres.

La compassion qu'elle avait des affligés la rendait infatigable dans les voyages qu'elle entreprenait pour les aller consoler et pour leur offrir ses soins et ses services. Sa charité les portait tous dans son cœur et n'en exceptait aucun. Elle s'étendait aux âmes du purgatoire et jusqu'aux hérétiques, priant, nuit et jour, pour la conversion des seconds et le soulagement des premières. Elle a souvent offert à Dieu ses pénitences pour la délivrance des peines que celles-ci endurent, et plusieurs fois elle a entendu la mélodie des anges, qui témoignaient leur joie de voir les âmes, pour qui elle priait, affranchies de ces horribles flammes.

Son zèle alla si avant, que voyant une personne, qui lui semblait nécessaire au monde, extrêmement malade, elle pria Dieu de lui envoyer sa maladie, puisqu'elle n'était bonne à rien sur la terre.

Le 5 août de l'année 1669, elle se trouva si mal qu'on désespéra de sa santé jusqu'au 9. Le dixième jour du mois, elle revint un peu. Le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, elle put se traîner jusqu'à l'église pour communier; et comme si la vertu de ce pain céleste se fût communiquée de son âme à son corps, elle se trouva assez bien jusqu'à l'avent, où elle jeûna, à son ordinaire, sans qu'on la pût détourner de cette austérité. La nuit de Noël, elle assista à tout l'Office et à la Messe. Mais, le lendemain, elle fut atteinte d'une violente fièvre, qui augmenta tous les jours avec des accès si longs et si terribles, qu'elle semblait être sur une croix.

Deux ans auparavant, Dieu avait fait connaître ses desseins sur elle à un saint prêtre qui la lui recommandait très affectueusement, à la Messe, pendant son *memento*; ce prêtre apprit que, par le moyen de ses souffrances, elle participerait à la gloire de saint Etienne, sous la protection duquel elle avait commencé de se donner à Dieu; et comme il s'étonnait de ce privilège extraordinaire, il lui fut dit qu'elle arriverait à ce bonheur, par les douleurs excessives qu'elle devait endurer.

Une autre personne, du Tiers-Ordre, d'une vertu consommée, eut la révélation suivante de l'état de ses peines : Il lui sembla voir un bel ange, disposé à faire un long voyage, et qui, passant près d'elle, lui commanda de le suivre. Après avoir un peu marché, cet ange lui montra la V. Sœur Bonne couchée sur une paille, abandonnée de tout le monde, souffrant des douleurs capables d'épuiser la plus haute patience. Touché d'un si triste état, elle demanda à l'ange la permission de parler à la malade et de la consoler. « Gardez-vous en bien, lui dit celui-ci, de peur de lui ravir par des consolations humaines l'illustre couronne que Dieu destine à ses souffrances, et qu'elle va bientôt recevoir de sa main libérale. » Et aussitôt, elle la vit expirer. Ayant raconté cette vision à une personne qui se trouva à la mort de la V. Sœur Bonne, celle-ci la crut d'autant plus véritable, qu'elle avait vu notre Bienheureuse réduite à un état où il semblait que toutes les douleurs et tous les tourments des martyrs eussent fondu sur elle.

Quand notre Sœur parlait des peines effroyables qu'elle endurait : « Il me semble, disait-elle, qu'on m'assomme à coups de pierre ; qu'on me déchire les épaules ; qu'on me tenaille la chair et les nerfs avec de si violentes douleurs que je crains de tomber en désespoir. On dirait, continuait-elle, qu'on me fend la tête et qu'on m'étend sur un chevalet ; je souffre, avec cela, des tranchées si aiguës, que je me crois à tous moments sur le point de rendre l'âme. »

Ses peines intérieures étaient infiniment plus terribles. Elle se trouvait sans aucun sentiment de Dieu, et dans l'impuissance d'élever son esprit à Lui, pour implorer son assistance. Le premier jour de l'an, qui fut la veille de sa mort, se trouvant dans une sorte d'abandon, elle entra dans les sentiments de Job, et dit à Dieu, avec ce prophète affligé : « Seigneur, vous vous êtes changé en cruel à mon endroit, et il semble que vous preniez plaisir à me voir dans les peines épouvantables que je souffre, au corps et à l'esprit. Ah ! mon Dieu, lui disait-elle, se tenant sur son lit, les yeux tout enflammés, toute ma vie n'a été que croix et qu'amertume ; et si vous m'avez quelquefois favorisée de quelque consolation, vous me la faisiez bientôt payer par quelque douleur ; faut-il qu'à présent, où j'ai plus besoin de repos, pour vous consacrer les restes de ma vie, je me voie accablée d'angoisses et de souffrances ? Néanmoins, mon Dieu, j'adore votre conduite du plus profond de mon âme ; je ne vous demande ni relâche dans mes peines, ni aucune consolation, mais seulement miséricorde. »



Elle ne laissa pas, dans cet accablement, de recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une piété singulière, et de se recommander à ses saints protecteurs, et particulièrement à sainte Rose, dont la mort douloureuse lui donnait beaucoup de confiance en son intercession. Elle combattit de la sorte jusqu'au soir du lendemain; et, après avoir mille fois baisé son crucifix, et produit une infinité d'actes d'action de grâces et de contrition, elle passa au jour de la gloire éternelle, le 2 janvier 1670, âgée de soixante-trois ans.

Une religieuse du Tiers-Ordre, fort éloignée du lieu où elle mourut, et qui ne savait rien de sa maladie, ayant prié Dieu le soir avant de se coucher, sentit une présence si forte de la V. Sœur Bonne, qu'elle en éprouvait une extrême consolation. Mais voyant plusieurs anges jeter des couronnes et des palmes de victoire sur son corps, elle conjectura que cette vénérable Mère mourrait bientôt, et que les anges l'enlèveraient en leur compagnie dans le ciel. Cinq jours après, elle recevait la nouvelle de son heureux décès.



## LE MÊME JOUR

1292. — A Saint-Asaph, en Angleterre, mourut le V. P. AIGNAN DE SCHOONHOVEN, Hollandais, second évêque de la même ville; lequel, ayant passé fort jeune en Angleterre, prit l'habit de l'Ordre. Il fit en peu de temps de si grands progrès dans la science et dans la vertu, qu'il paraissait un prodige de doctrine et de piété. Ses grands mérites l'élevèrent sur le trône épiscopal de cette ville; et après avoir saintement gouverné son Eglise pendant vingt-cinq ans, il se reposa au Seigneur. — (*Infule Belgic. Fr. Præd.*).

1419. — A Reims, en Champagne, mourut le V. P. FLORUS, Inquisiteur de la foi, personnage très célèbre pour sa science et pour sa piété. Il mit tous ses soins, sous le pontificat de Martin V, à se bien acquitter de sa charge et à faire fleurir la religion, convertissant ou chassant les hérétiques de tous les lieux de sa juridiction, pour les empêcher de corrompre de leurs erreurs l'esprit des fidèles. — (Fernandez, an. 1419).

... — A Constantinople, mourut le V. P. MATHIEU, autrefois Patriarche de cette ville; lequel, ayant été élevé à cette haute dignité par la sainteté de ses mœurs et par l'éminence de sa doctrine, a laissé à la postérité des

marques illustres de sa science, par les ouvrages qu'il a composés sur toute l'Ecriture sainte, qu'il réduisit en lieux communs, pour la commodité des prédicateurs. — (Fontana).

1562. — A Die, ville du Dauphiné, le V. P. APOLLINAIRE DE VIENNE remporta la couronne d'un illustre martyr, par la mort glorieuse qu'il reçut des hérétiques calvinistes; ceux-ci, ne pouvant souffrir son zèle pour la foi, qu'il défendait généreusement contre leurs détestables erreurs, le tuèrent, après avoir démoli le couvent.

1565. — A Salamanque, mourut le V. P. JEAN DE LA PENA, l'un des plus célèbres docteurs de cette Université, lequel forma à la piété et à la science plusieurs illustres disciples, qui, par leur doctrine et par leur vertu, ont brillé dans l'Eglise comme des astres éclatants. Il avait été religieux de l'Ordre de saint Benoit, de la réforme de Castille; mais Dieu l'ayant attiré à celui des FF. Prêcheurs, il en prit l'habit, à Tolède, au couvent de Saint-Pierre Martyr; d'où il fut premièrement envoyé au collège de Saint-Grégoire à Valladolid, et de là à Salamanque. Comme il se plaisait plus à faire qu'à dire, sa principale partie fut la théologie morale, dans laquelle il passait pour le plus versé de son siècle. — (Lopez, iv part. c., 35).

1578. — A Evora, en Portugal, mourut le V. P. JÉRÔME PEREYRA. Après avoir fait ses études, et pris ses grades, en l'Université de Paris, il retourna en sa Province, pour communiquer au peuple, par ses ferventes prédications, ce qu'il avait acquis de science et de piété dans la Religion. Ses merveilleux talents, qu'il consacrait uniquement à la gloire de Dieu et au salut des âmes, le rendirent si cher au cardinal-prince Don Henry, qu'il le voulut avoir pour suffragant de son église d'Evora. L'ayant fait consacrer évêque titulaire de Salé, il lui confia tout le gouvernement de son église. Le V. P. Jérôme s'acquitta dignement de cette charge pendant plusieurs années. Après avoir enrichi l'Eglise d'excellents ouvrages, il mourut de la mort des justes. — (Anton. Senen).

1640. — Dans la province d'Andalousie, au couvent royal de Saint-Dominique de Murcie, mourut le dévot F. PAUL DE SAINTE-MARIE, convers, religieux très éminent par toutes les vertus de son état, qu'il pratiqua jusqu'à la mort, dans les exercices de la vie régulière. Son humilité, sa patience, sa charité envers les malades, son amour singulier envers les pauvres, et les grandes mortifications dans lesquelles il avait vécu en religion, attirèrent à ses funérailles une foule incroyable de peuple qui l'estimait un saint. — (Act. Cap. Valent. 1647.)

1646. — En la Province de Pologne, mourut le V. P. VINCENT VILKEROSKI, religieux très recommandable par l'éclat de ses éminentes vertus, particulièrement de sa continuelle application à Dieu par la prière,

et par son insigne humilité. Les supérieurs l'avaient donné pour confesseur aux religieuses du monastère de Ploé, de l'Ordre de Prémontré. Il regarda cet emploi comme moyen d'exercice continu de charité, envers Dieu, par la contemplation, et envers le prochain, dans les services qu'il rendait à ces religieuses. Celles-ci furent si édifiées de sa conduite, que, l'estimant un saint, elles firent après sa mort tirer son portrait, et le mirent sur leur autel, pour implorer sa protection : elles le croyaient d'autant plus puissant auprès de Dieu, qu'il avait mené sur la terre une vie plus angélique qu'humaine.

1648. — A Valence, en Espagne, l'illustrissime Père ISIDORE DE ALIAGA, profès du couvent de la même ville, et frère, selon la chair, du Père Louis de Aliaga, confesseur autrefois du roi d'Espagne. Ce fut un religieux très doux et très exemplaire, lequel ayant été élevé dans son couvent par les disciples de saint Louis Bertrand, reçut d'eux cet esprit de piété et de religion, qui l'ont rendu singulièrement recommandable. Il était Provincial de la Province d'Aragon l'an 1608, lorsque le roi catholique, ayant égard à son mérite, le nomma évêque d'Albarazin, d'où il le fit passer deux ans après à l'évêché de Tortose, et enfin, l'an 1616, à l'archevêché de Valence. Il gouverna cette église plus de trente ans, se faisant également aimer de son clergé et de toutes les communautés religieuses, se montrant en tout le vrai père et pasteur de son troupeau.

Il favorisait volontiers ceux qu'il connaissait capables de servir le public et l'Eglise. Le célèbre Père Thomas Malvenda ayant quitté Rome, après que le Père Jérôme Xavierre, religieux de sa Province, et Général de l'Ordre, eut été fait cardinal, et s'étant retiré à Valence, pour s'appliquer à son docte et laborieux ouvrage de la version de l'Ecriture, notre prélat, pour mieux favoriser son dessein, le fit venir en son palais, où, libre de tout autre soin, il ne s'adonnait qu'à cette étude. Et lorsque après la mort du P. Malvenda, on voulut faire imprimer ce qu'il avait laissé, il y contribua de quatre cents écus.

L'an 1647, l'Ordre tenant le Chapitre général à Valence, pour y faire solennellement la translation du corps de saint Louis Bertrand, trouvé intact soixante ans après son décès, ce prélat signala singulièrement sa piété, sa dévotion et l'amour sincère et religieux qu'il portait à son Ordre. Il honora de sa présence les Actes de cette assemblée, soulagea notablement par la largesse de ses aumônes le couvent dans la dépense que nécessita tant de monde. Ce Chapitre a été très célèbre et composé de personnes d'un mérite éminent. La Province de Toulouse eut la consolation et la gloire d'y avoir pour soutenant l'illustre Père Réginald, l'un des plus doctes et des plus zélés thomistes de son siècle, qui mourut professeur royal en l'Université de Toulouse.

Notre prélat, qui n'eut jamais de joie plus sensible que celle dont il fut comblé dans ce Chapitre, mourut six mois après, le 2 janvier 1648, pour

aller jouir des éternelles consolations ; il emporta les regrets unanimes de tout son peuple. — (Ex vitâ Petri de Tapia).

1649. — Au couvent de Sainte-Marie-Consolatrice, de la Province d'Andalousie, mourut le V. P. JEAN CERON, après avoir vécu, jusqu'à une extrême vieillesse, dans toutes les pratiques de l'étroite observance. Ce V. Père a particulièrement excellé en humilité, en pauvreté et en charité envers les pauvres de Jésus-Christ, avec lesquels il partageait ses habits, et tous les jours son dîner. Son cœur étant rempli de Dieu, sa cellule était vide de toutes les choses de la terre. Il a vécu plus de soixante ans dans un même couvent, tellement uni à Dieu que ce couvent lui était une solitude, où il ne vaquait qu'à la contemplation. Il avait toujours le visage éclairé d'une douce joie, à laquelle s'unissait une angélique modestie. Enfin, chéri de Dieu et des hommes, il s'en alla vers le Seigneur, dans une heureuse vieillesse, le 2 janvier 1649. Les princes l'honoraient très particulièrement ; et le peuple avait conçu une si haute estime de sa sainteté, qu'on lui déchira ses habits après sa mort, pour conserver de ses reliques. — (Act. Capit. Rom., 1650).

1466. — Au Monastère de Montesion, à Barcelone, mourut la V. M. EUPHROSINE DE TORRALLA. Dieu révéla ses rares vertus au V. P. Dom Jean Fort, Chartreux d'une sainte vie, lequel étant venu la visiter, se prosterna humblement à ses pieds, devant les autres religieuses. De quoi son compagnon paraissant fort étonné, il lui dit qu'il avait agi de la sorte, parce que Dieu lui avait fait connaître que cette Sœur le surpassait en ferveur et en grâces. Mère Euphrosine s'étant, une fois, trouvée indisposée à Matines, la nuit de la Toussaint, la Prieure lui commanda de s'aller reposer. A peine sortie du chœur, elle fut ravie en extase : son esprit ayant été transporté dans le ciel, elle vit les anges et les saints solenniser leur fête en chantant cet ineffable Trisagion : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, rendant des grâces immortelles à Dieu, qui les avait élevés à cet excès de gloire. — (Diago, l. II, c. 95).

1642. — Au monastère de l'Abiette, en la ville de Lille, en Flandre, la V. M. ÉLÉONORE HACCART. Elle prit l'habit dans cette maison à l'âge de quatorze ans, et y exerça avec beaucoup de piété les charges de Maitresse des novices et de Sous-Prieure ; Notre Sœur fit singulièrement remarquer sa grande modestie et son grand esprit de dévotion et de recueillement dans les offices les plus embarrassants du monastère, qu'elle remplit très dignement plusieurs années. Elle savait si bien prendre son temps pour se bien acquitter de ses devoirs, qu'elle ne laissait pas d'assister fort assidûment et de jour et de nuit aux Offices. Son plus grand plaisir était de chanter les louanges de Dieu ; et la plus grande mortification qu'elle reçut en sa vie fut que, chantant un jour une oraison, elle perdit subitement la voix. Elle ne laissa pas



que d'assister au chœur à son ordinaire ; s'occupant intérieurement avec Dieu, pendant que les autres chantaient.

Le confesseur du monastère, témoin fidèle de son innocence et rare vertu, la pria, sous le bon plaisir de Dieu, de lui faire savoir son état après sa mort. Elle le lui promit et lui apparut, en effet, comme le Père rentrait dans sa chambre, après que, selon la coutume, on eut porté son corps à l'église et chanté le *Libera*. La défunte lui dit qu'elle était en voie de salut, mais en purgatoire pour certaines choses, dont le plus souvent on ne fait point de cas. Ce confesseur charitable voulant la soulager, vint trois fois de suite aux Matines de la nuit au couvent ; et il eut révélation que sa fille spirituelle entra en possession du repos éternel, le troisième jour après son décès, l'an 1642.

Comme cette religieuse est la première de ce saint et célèbre monastère, dont nous aurons encore à parler, nous dirons que cette maison dut son origine à la très noble et très illustre Marguerite, comtesse de Flandre, laquelle par cette glorieuse action couronna toutes les autres de sa vie, étant morte la même année 1279. Plusieurs jeunes filles de haute naissance, méprisant généreusement les plaisirs passagers du monde, y prirent l'habit, et y vécurent très saintement. Nous pourrions sans doute en dire de très belles choses, si les injures et les malheurs du temps ne nous en avaient ôté la connaissance ; cependant la mémoire de la très illustre fondatrice Sœur Marguerite de Brienne n'a jamais pu périr. Elle était fille du comte de Brienne, de la maison des anciens rois de Chypre, avait été mariée à haut et puissant seigneur Théodore de Beverenne, et en étant restée veuve, elle renonça entièrement au monde et à toutes ses grandeurs, pour entrer dans cette maison naissante. Elle y reçut l'habit la première, avec les prémices de l'esprit, qui suivent pour l'ordinaire les grandes vocations dans ces maisons d'une observance et d'une régularité complètes. Elle en soutint avec une grande ferveur la perfection, et mourut dans une rare estime. — (Mém. de Lille.)

1645. — A Avignon, au monastère de Sainte-Praxède, mourut la V. Sœur ANTOINETTE ODE, converse. Elle était originaire d'Avignon ; l'innocence de sa vie et l'éclat de ses vertus, qui lui méritaient l'estime de toute la ville, portèrent les religieuses de Sainte-Praxède à désirer l'avoir pour tourière. Elle vécut ainsi de longues années, et d'une manière extrêmement sainte. Dieu la comblait aussi de ses grâces. On rapporte qu'un jour, comme elle voulait communier, dans l'église de nos Pères, la sainte hostie s'envola des mains du prêtre dans sa bouche.

Elle avait un extrême désir d'embrasser l'état religieux. Mais sa profonde humilité lui persuadant qu'elle était indigne d'une si grande grâce, elle n'avait jamais osé le demander. A la fin, Dieu permit qu'elle fit connaître cette puissante inclination de son cœur aux Mères de Sainte-Praxède ; et

celles-ci lui donnèrent avec beaucoup de joie le saint habit, à l'âge de cinquante ans.

Après avoir reçu cette miséricorde, notre Sœur se tint toujours si humble, et si petite à ses yeux, qu'elle était toute confuse de se voir en la compagnie des épouses de Jésus-Christ. Une dame du monde ayant eu un jour la pensée de lui demander sa bénédiction, la pauvre Sœur n'en pouvant plus, se prosterna à ses pieds : gémissant sincèrement devant Dieu de se voir encore l'objet de quelque attention de la part des créatures, elle qui s'estimait la plus grande pécheresse du monde.

Ce profond sentiment de son indignité et de sa bassesse la portait à ne se nourrir que des restes de la communauté. Pour sa boisson, elle recueillait ordinairement ce qui restoit dans les tasses des Sœurs, et même dans celles des malades.

Elle n'avait pour reposer aucun lieu déterminé, mais se couchait par terre, au premier endroit venu, lorsqu'elle se sentait accablée de sommeil. Le jour, elle s'occupait au travail : on lui avait confié le soin des malades, à cause de sa grande charité. Elle passait ensuite une partie de ses nuits à vaquer à ses dévotions particulières ; et elle les accompagnait d'une discipline sanglante. On ne l'a jamais vue assise ; mais elle se tenait toujours debout, surtout en présence des religieuses.

Lorsqu'elle se trouvait seule, elle donnait la liberté à ses soupirs et aux élans de son amour pour Dieu. On ne pouvait les entendre sans se sentir touché. Pendant l'oraison, son visage paraissait tout en feu, et ses yeux devenaient comme deux fontaines de larmes. Elle ne pouvait parler de Dieu ni en entendre parler, sans pleurer de tendresse. Elle allait quelquefois par le monastère, toute hors d'elle-même, criant à plusieurs reprises : « O amour ! O amour ! » Elle aimait Dieu d'un amour si tendre et si confiant, qu'elle ne pouvait comprendre qu'on lui témoignât de la crainte. Elle avait coutume de ne l'appeler que « son bon maître. »

La grâce particulière qu'elle avait demandée en se faisant religieuse, fut celle de mourir, dès qu'elle ne pourrait plus travailler. En effet, le jour où elle s'alita, elle avait encore balayé tout le monastère, malgré une grosse fièvre. Cette fièvre, accablant son corps, et diminuant peu à peu ses forces, lui ouvrit la porte du ciel, le 2 janvier 1645. — (Mém. de Sainte-Praxède par Julienne Morell.)

1662. — Au monastère de Chalon-sur-Saône mourut la V. M. ANNE MARTIN, seconde professe de cette sainte maison. Après y avoir vécu pendant vingt ans, dans toutes les pratiques de la vie régulière, et soutenu par une ferveur continuelle la haute perfection que les Mères fondatrices y avaient établie, Dieu voulut couronner ses mérites par une rare patience, de laquelle elle alla recevoir la récompense dans le ciel, le 2 janvier 1662. — (Mém. de Chalon.)





## III JANVIER

*Le V. P. JEAN DE TAMBAC*

*Premier Recteur de l'Université de Prague(\*)*

(1288 - 1372)



LE V. Père, théologien aussi pieux que savant, naquit en Alsace, l'an 1288, et prit l'habit de l'Ordre au couvent de Strasbourg, en 1308, dans la vingtième année de son âge. L'innocence de ses mœurs était restée à l'abri de la contagion du siècle. Dans le cloître, il parut comme un modèle de modestie, de régularité et de ferveur. C'était, selon le témoignage du B. Venturin de Bergame, l'un de ses plus familiers amis, un religieux humble, doux, tranquille, plein de maturité et de sagesse, de bienveillance et d'affabilité, d'un commerce agréable, grand ennemi de l'oisiveté et extrêmement appliqué à l'étude des divines Ecritures.

Le V. Père Jean de Tambac enseigna avec fruit et avec succès, dans les écoles de Strasbourg, de Cologne et de Paris. Il vécut extrêmement uni avec le célèbre Jean Tauler. Ce fut pendant son séjour à Paris qu'il composa son livre de *La Consolation de la théologie*, ou *Le miroir de la Sagesse*. Il semble qu'il était alors réfugié dans cette ville, chassé de l'Allemagne par la terrible persécution que Louis de Bavière suscita, à cette époque, contre l'Eglise et contre les Ordres religieux fidèles au Saint-Siège. Ce serait même pour se consoler qu'il aurait écrit ce livre, comme il le fait entendre dans la Préface : « De même,

(\*) Léandre Albert, l. iv.; Bzovius, ad annum 1348; Fontana; Echard, t. 1, p. 668; Tournon, t. II, l. XIII.



dit-il, qu'autrefois le célèbre Boèce, refusant de subir la tyrannie du roi Théodoric, fut exilé, et composa alors le livre : *De la consolation de la philosophie* ; de même, moi, chassé de ma propre demeure par les ennemis de la justice et de l'obéissance à la sainte Eglise romaine, j'ai entrepris, dans cette sorte d'exil, de faire un ouvrage, que j'appellerais volontiers *De la consolation de la théologie*, si mes lecteurs le trouvaient digne de porter ce titre. »

L'empereur Charles IV avait été élu roi des Romains, l'an 1346, du vivant de Louis de Bavière, à qui on voulait l'opposer ; presque en même temps, il fut proclamé roi de Bohême, à la place de son père Jean 1<sup>er</sup>, tué à la bataille de Crécy. Dès que ce prince fut monté sur le trône, il pensa à la fondation d'une nouvelle Université ; il la fit ériger dans la ville de Prague, capitale du royaume, et obtint du Pape Clément VI une bulle qui l'enrichit de plusieurs beaux privilèges. Parmi les savants Maîtres que le nouveau roi de Bohême fit venir de toutes parts pour donner du lustre et de la réputation à cette Université naissante, Jean de Tambac fut placé au premier rang. Les actes du Chapitre général des Frères-Prêcheurs tenu à Bologne, au mois de mai de l'année 1347, en font foi en ces termes : « Nous déclarons qu'à la demande du sérénissime et magnifique prince Charles, illustre roi des Romains, nous établissons une Etude générale (c'est-à-dire une Université) dans le couvent de Prague de la Province de Bohême, et nous y assignons pour Lecteur le frère Jean de Tambac, Maître en théologie, de la Province d'Allemagne. »

Le Père Jean de Tambac fut donc le premier Régent de cette Université, qui devint si illustre.

Il y avait à peine un an qu'il remplissait cet emploi, lorsque l'empereur Charles IV et l'archevêque de Prague le députèrent à Avignon auprès du Pape Clément VI, pour traiter d'une affaire importante, intéressant l'Empire et l'Eglise, longtemps troublés par le schisme des partisans de Louis de Bavière. Clément VI accueillit le V. P. Jean de Tambac avec la plus grande bienveillance. La cour ayant désiré prendre du temps pour délibérer mûrement sur cette importante affaire avant de la conclure, notre théologien fut obligé de faire quelque séjour à Avignon. Son temps y fut utilement employé : il expliqua les saintes Ecritures, et mit la dernière main à quelques ouvrages, qu'il avait autrefois commencés à Paris. Celui qui traite *Des délices du Paradis* fut lu et approuvé par le V. P. Guillaume Sudre, alors Maître du Sacré-Palais, et présenté au Pape l'an 1350.

Il est probable que sa mission accomplie, l'ambassadeur de l'empereur retourna à Prague, et continua à occuper sa chaire de théologie et à composer quelques nouveaux ouvrages. Les principaux qu'il a écrits sont, après les deux dont nous avons déjà parlé, un traité théologique *Du péché et de la grâce* ; un autre, *De l'Amour des vertus* ; un troisième, *De la béatitude* ; et enfin celui qui est intitulé *Le Directoire des confesseurs*. Quelques-uns ont été imprimés à Paris, à Cologne, à Nuremberg ; les autres se trouvent encore en manuscrit dans plusieurs bibliothèques de France et d'Allemagne.

Le pieux et modeste Père Jean de Tambac mourut à Fribourg en Brisgau, le troisième jour de janvier 1372, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il en avait passé soixante-quatre sous l'habit religieux, dans l'exercice de la prière et les travaux de la pénitence : toujours occupé à servir le prochain et l'Eglise, sans désirer d'autre récompense que Dieu seul ; ni chercher d'autre consolation, dans ses peines, que celles des Livres saints, dont il faisait ses plus chères délices et l'objet le plus ordinaire de ses études ou de ses méditations.



### Le B. P. LOPO CARDOSO

#### *Missionnaire aux Indes Orientales (\*)*

(1555-1605)

C'EST à Lisbonne, capitale du royaume de Portugal, que vint au monde le B. P. Lopo Cardoso, en l'année 1555 ; le fameux couvent de Saint-Dominique, de la même ville, fut l'école de vertu qui l'éleva pour le ciel, après qu'il y eut pris l'habit et eut reçu, à sa profession, l'esprit apostolique de l'Ordre, avec une merveilleuse plénitude.

Dieu, qui l'avait choisi de toute éternité pour être un des plus illustres hérauts de son Evangile, le prépara à cette excellente fonction par une sainteté de vie conforme à un si noble emploi. Après avoir fait un grand fond de vertu, pendant son noviciat et pendant ses études de philosophie et de théologie, dans les exercices continuels du jeûne, de la retraite, du silence, de la pénitence et de l'oraison, il se sentit ins-

(\*) Sousa, 1 part., l. III, c. xxxii.

piré d'aller sacrifier sa vie à la conversion des peuples infidèles. Les supérieurs, qui connaissaient sa piété, sa science et son zèle, le voyant animé du même esprit qui porta les Apôtres par toute la terre pour prêcher l'Evangile, approuvèrent son dessein, et lui permirent d'aller aux Indes-Orientales, où la moisson était grande et le nombre des ouvriers fort petit.

Il y prêcha avec tant d'onction, et Dieu donna une si abondante bénédiction à ses paroles, qu'il convertit grand nombre d'infidèles à la foi. C'était une de ces nuées mystiques dont parle l'Ecriture, et que le souffle du Saint-Esprit portait dans ces vastes provinces des Indes, pour répandre les influences sacrées de la grâce.

Pendant qu'il travaillait infatigablement à l'instruction des chrétiens et à la conversion des infidèles, le roi de Cambodge dépêcha des ambassadeurs au gouverneur de Malacca, pour le prier de lui envoyer des prédicateurs de l'Evangile, afin de le prêcher dans ses Etats, à tous les peuples qui relevaient de sa couronne. Ce gouverneur, témoin du zèle admirable que les religieux de Saint-Dominique faisaient paraître dans la conquête des âmes, de leur conduite désintéressée et du grand fruit qu'ils faisaient par leurs prédications, les crut les plus propres pour cette glorieuse entreprise. Il leur en fit la proposition. Nos Pères acceptèrent avec joie, ravis de trouver une si favorable occasion pour aller étendre l'empire de Jésus-Christ dans ce grand royaume où ils avaient tant de fois inutilement essayé de pénétrer. Le Père Lopo s'offrit tout aussitôt, avec plusieurs autres religieux de l'Ordre, pour cette mission. Il était connu pour un homme de grand courage et d'un profond esprit religieux. Il avait déjà été Prieur du couvent de Chaül, Vicaire de Malacca et de la Chrétienté de Solor; et dans ces diverses charges, il s'était signalé par sa rare prudence, et sa grande vertu. Les supérieurs crurent qu'il suffisait, pour lors, d'y envoyer le R. P. Lopo, en lui donnant le P. Jean Madeira pour compagnon de ses travaux. Nos deux intrépides missionnaires partirent sans retard.

Le roi de Cambodge les reçut avec toute sorte d'honneurs. Il leur assigna un endroit pour construire une église, avec permission par écrit de prêcher l'Evangile dans tous les lieux de son obéissance. Après qu'ils eurent bâti une église et un couvent, ils prêchèrent avec tant de succès qu'en peu de temps ils convertirent à la foi un grand nombre d'idolâtres. Ils virent, avec une incroyable satisfaction, plusieurs notables du pays se soumettre avec empressement au joug amoureux de la loi de Jésus-Christ, et se faire une gloire de compter parmi ses adorateurs et ses disciples.

On avait lieu d'espérer la conversion entière de ce royaume, où l'Evangile était si agréablement reçu dans la plupart de ses provinces. Mais les choses changèrent bien de face à la mort du roi. Son fils aîné, par un jugement de Dieu impénétrable, entreprit de relever le culte des idoles, et de bannir de toute l'étendue de ses Etats la religion chrétienne, que son père avait introduite.

Son premier soin, après être monté sur le trône, fut donc de révoquer les permissions accordées à nos religieux, et de leur défendre, sous peine de la vie, d'annoncer l'Evangile. Le R. P. Lopo, sensiblement affligé de cette persécution, qui renversait ses charitables desseins pour la conversion de tant de peuples, envoya promptement le P. Jean Madeira à Malacca, pour avertir le supérieur de la mission de ce qui se passait. Le P. Vicaire vint en toute hâte au Cambodge avec le P. Sylvestre Azevedo. Le roi le reçut froidement. Il lui défendit, à lui et à ses religieux, de prêcher à aucun de ses sujets; la seule grâce qu'il accorda, après de très instantes prières, fut la permission d'instruire les étrangers qui se trouvaient dans ses Etats.

Le P. Vicaire allait prendre congé du roi pour retourner à Malacca, lorsque ce prince le chargea de lui conduire jusqu'à cette ville un certain nombre de prisonniers de guerre vendus comme esclaves. Quelque désagréable que fût pour lui la chose dont on le chargeait, le Père ne put se dispenser d'accéder au désir du roi, à cause du grand mal qui en serait résulté pour la mission.

Le B. P. Lopo resta donc au Cambodge avec le P. Sylvestre de Azevedo, et se servant avec adresse de la permission du roi, il prêchait publiquement la foi aux étrangers, et en cachette aux sujets de ce prince; beaucoup de ces derniers se firent chrétiens, entre autres un des plus chers favoris du roi.

Le démon, furieux des conquêtes de ce B. Père, qui tous les jours lui enlevait plusieurs de ses victimes, et craignant qu'il ne le chassât dans la suite d'un pays où il s'était fait adorer pendant tant de siècles, lui suscita une violente persécution. Dès que le P. Vicaire fut de retour à Malacca, les prisonniers de guerre, esclaves du roi de Cambodge, s'évadèrent tous, car en les lui confiant on n'avait pas pris la peine de les enchaîner, selon l'usage. Et ainsi le V. Père se trouva dans l'impuissance absolue d'exécuter la commission dont il était chargé.

Cette nouvelle étant arrivée au Cambodge, le roi envoya ses satellites enlever tout ce que possédaient les missionnaires, livres, vêtements,



calices, ornements sacrés, et fit jeter en prison les deux Pères Lopo et Sylvestre. Dieu seul connaît tout ce que nos religieux souffrirent dans ce cachot. Ils y endurèrent la faim, la soif, le froid et une infinité d'autres misères. Le roi les menaça de les faire fouler aux pieds de ses éléphants, supplice horrible exercé en ce pays, comme le Père Félix de la Sainte-Trinité, Carme déchaussé, le remarque dans son voyage d'Orient. Ce prince barbare aurait exécuté ses menaces, sans la prière de son favori, lequel était chrétien en secret, et sans l'intercession de la reine, sa mère; celle-ci lui représenta qu'il ne pouvait, sans se perdre d'honneur, faire mourir des religieux que son père avait appelés dans ses Etats, et qui y étaient restés sur sa parole royale. Se rendant à des sollicitations si puissantes, après une longue et fâcheuse prison, le roi les fit mettre en liberté, sans rien leur rendre de tout ce qu'on leur avait enlevé; de sorte qu'ils se virent réduits à la dernière nécessité, n'ayant ni lit pour se coucher, ni livres pour étudier. Mais ce qui les affligea le plus sensiblement, c'était de se voir sans calices et sans ornements pour célébrer la Messe, leur seule consolation.

Je ne saurais taire, à cette occasion, l'acte héroïque d'un infidèle nouvellement converti, pour montrer où la foi peut porter la reconnaissance d'un chrétien qui se conduit par ses lumières. Ayant appris que le B. P. Lopo, qui l'avait engendré à Jésus-Christ, était prisonnier avec son compagnon, et qu'ils souffraient tous deux la dernière misère, cet homme n'ayant point d'argent pour les secourir, s'offrit à être vendu comme esclave, afin qu'on employât l'argent qu'on tirerait de sa liberté, à pourvoir à leurs nécessités. Action aussi admirable dans un néophyte, que celles de saint Paulin de Nole et de notre Père saint Dominique, qui s'offrirent d'être vendus, pour procurer la liberté à de pauvres captifs.

Cependant le B. P. Lopo et le P. Sylvestre, se voyant dans l'impossibilité de pouvoir subsister au Cambodge, résolurent d'en partir. Le roi connut leur dessein, et craignant de perdre, par leur sortie de ses Etats, ce qu'il avait envoyé à Malacca, les fit remettre en prison, avec ordre de les traiter plus mal qu'auparavant. Néanmoins, après quelques mois de souffrance, leur patience invincible et la joie qu'ils témoignaient d'endurer cette injuste captivité pour l'amour de Dieu, amollirent le cœur du prince barbare; il renvoya le B. P. Lopo seul à Malacca, l'avertissant qu'il retenait son compagnon en otage, jusqu'à ce qu'on lui eût renvoyé le prix de ses esclaves. Le B. Père fut reçu des chrétiens de Malacca comme ces anciens confesseurs qui sortaient

des prisons, et que la rage des tyrans avait malicieusement épargnés pour les priver de la gloire du martyre. Sitôt qu'ils eurent appris que son cher compagnon était resté en otage, ils amassèrent des aumônes suffisantes pour satisfaire le roi de Cambodge, et pour offrir des présents à la reine-mère et à son favori, en reconnaissance des charitables offices que ces bons Pères en avaient reçus.

Avec ces aumônes, le B. P. Lopo se procura tout ce que le prince avait demandé au P. Vicaire, et s'embarqua pour aller retirer le P. Silvestre de la prison où il l'avait laissé. Mais Dieu lui préparait de nouveaux sujets d'exercer sa patience, pour augmenter ses mérites. Il permit que le vaisseau fut attaqué d'une horrible tempête ; après avoir été longtemps le jouet des vagues et des vents irrités, il coula à fond, dès que les passagers se furent jetés dans la chaloupe pour sauver leur vie.

Ce malheur ne ralentit point le courage du B. Père. Il retourna à Malacca faire une seconde quête. Comme tous les chrétiens l'avaient en grande vénération à cause de sa sainteté, il eut bientôt trouvé de quoi réparer la perte qu'il avait faite. Le supérieur ne jugeant pas à propos qu'il s'exposât une seconde fois à de si grands périls, dépêcha un homme sûr, auquel il confia ce qu'il envoyait au roi, et l'argent qu'il fallait au P. Silvestre pour frais de retour.

Cette affaire terminée, le B. P. Lopo se retira à Goa, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'on l'établit Vicaire du couvent Notre-Dame du Remède, dans la Province de Bacaïm. Il y demeura plusieurs années, dans les fonctions d'un parfait missionnaire : toujours occupé à gagner des âmes à Dieu, soit en confessant les chrétiens, qui venaient de toutes parts à ce couvent, pour implorer la protection de la Sainte Vierge dont l'image miraculeuse était en singulière vénération dans toute la Province ; soit en prêchant l'Evangile aux infidèles, dont plusieurs embrassèrent la foi, persuadés par la force de sa parole et l'exemple de ses vertus.

Le V. Père fut ensuite élu Prieur à Cochin. Il remplit tous les devoirs de cette charge, à la consolation de ses religieux, qui ne pouvaient assez admirer son exactitude aux observances, son zèle pour la régularité, sa charité envers ses Frères, sa ferveur toujours nouvelle au service de Dieu, son assiduité à l'Office divin le jour et la nuit, sa compassion envers les affligés, sa vigilance à pourvoir aux nécessités de son couvent, et les mortifications sanglantes et continuelles qu'il pratiquait.

Etant allé à Goa pour assister au Chapitre Provincial que l'on y célébrait, il y tomba malade. Le B. Père fit paraître, dans les derniers moments de sa vie, toutes les vertus qu'il avait pratiquées en santé, une humilité profonde, une patience invincible dans ses douleurs, une ardente charité, une union continuelle de son esprit avec Dieu, une vive foi et une ferme espérance. Il en produisit une infinité d'actes, jusqu'au dernier soupir. Il reçut les derniers sacrements avec une dévotion exemplaire et dans de fréquents colloques avec Dieu. Ce fut dans ces entretiens sacrés qu'il rendit sa sainte âme, au mois de janvier de l'année 1605.

Il fut enterré dans le Chapitre du couvent de Goa, en un endroit particulier, à cause de la haute estime de sainteté qu'il s'était acquise par l'éclat de ses admirables vertus.

Dieu ne tarda pas à faire connaître la gloire dont il avait couronné les travaux de son serviteur. Au même moment qu'il mourut, les habitants de Bacaïm, petite ville éloignée de Goa de dix ou douze lieues, le virent monter au ciel, tout brillant de lumière, accompagné d'une troupe de beaux enfants très richement vêtus, vraisemblablement des anges, venus pour recevoir sa sainte âme et la conduire au ciel. Ils coururent avertir nos religieux de ce qu'ils avaient vu. Les Pères en remarquèrent l'heure; et ayant reçu la nouvelle de la mort du Bienheureux, deux jours après, ils trouvèrent qu'il était apparu aux habitants de Bacaïm au moment où, à Goa, il avait passé d'une vie pleine de misères à une heureuse immortalité.



### *La V. Sœur AGNÈS DE L'ASSOMPTION*

*Professe du Monastère de Saint-Sauveur, à Lisbonne (\*)*

(1494-1574)

LE vénérable P. Sousa, qui a écrit cette vie dans son histoire des saints de Portugal, ne nous dit rien de l'enfance de la Sœur Agnès. Il se contente de remarquer qu'elle naquit à Lisbonne, en

(\*) Sousa, II p., l. I, c. xvi. — Le monastère de Saint-Sauveur avait été fondé en 1392, et, comme le couvent de Bemfica, par le P. Vincent de Lisbonne, restaurateur de l'observance en Portugal, vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Voir sa vie au 5 janvier.

l'année 1494, et de nous décrire la vie admirable qu'elle a menée dans le monastère de Saint-Sauveur. C'est dans ce monastère de l'Ordre qu'elle prit l'habit et qu'elle devint en peu de temps, par sa fidèle correspondance à la grâce de Dieu, un miroir de sainteté et un modèle de régularité et d'observance.

Elle jeta d'abord les fondements d'une profonde humilité, pour servir de base solide à l'édifice de la perfection à laquelle elle se sentait fortement attirée par la grâce. Cette humilité, qui a éclaté en elle pendant toute sa vie d'une manière très particulière, la portait à embrasser les emplois les plus vils et les derniers du monastère, et lui inspirait de si bas sentiments d'elle-même, que les religieuses, qui souhaitaient vivre sous sa conduite, ne la purent jamais décider à accepter la charge de Prieure.

Elles l'élurent cependant une fois, malgré ses répugnances. Comme elle se croyait une pécheresse misérable, indigne de commander à de si saintes âmes, elle refusa d'abord cette charge ; puis, voyant que toutes les religieuses étaient résolues de prier le P. Provincial de forcer son humilité et de la contraindre par précepte, elle les conjura, les larmes aux yeux, de se désister de leur poursuite, leur représentant qu'elle était indigne de cet emploi, qu'elle était bien éloignée de pouvoir conduire les autres, ne sachant pas se gouverner elle-même, et qu'assurément la charge était faite pour une autre. Les voyant inflexibles dans leur résolution : « Hé bien, mes Sœurs, dit-elle, puisque je ne puis obtenir de vous cette grâce par mes larmes, je l'obtiendrai de Dieu par mes prières, et je suis assurée qu'il me délivrera de vos persécutions. » En effet, le vénérable Père Louis de Grenade, qui était pour lors Provincial de Portugal, cassa l'élection, pour ne pas attrister la B. Sœur Agnès.

Elle a exercé longtemps la charge de Maîtresse des novices, au grand profit de la religion. Ç'a été l'unique qu'elle ait aimée : parce qu'elle la regardait comme un moyen de se perfectionner (dans la nécessité où l'on est de procurer l'avancement des autres), et comme un indispensable engagement à pratiquer, la première, toutes les vertus qu'elle enseignait à ses novices. Elle les élevait dans la plus exacte observance des Constitutions, autant par son exemple que par ses instructions. Bien que, selon le devoir de sa charge, elle les avertît de tenir toujours les yeux bas, de ne jamais rire aux éclats, de garder le silence et de faire paraître au dehors, par un extérieur bien composé, la dévotion intérieure de l'âme, elle persuadait encore beaucoup mieux ces obliga-



tions par sa conduite, que par ses discours. Dès qu'elle paraissait en quelque lieu, sa modestie angélique imprimait dans l'esprit de toutes les religieuses autant de respect et de considération que si elle eût été Prieure; et si elles s'échappaient quelquefois en son absence, à des discours inutiles ou de murmure, c'était assez qu'elle parût pour les obliger à changer d'entretien et à commencer une conversation plus sérieuse.

La V. Sœur Agnès était très exacte à toutes les observances de la vie régulière. Elle ne se contentait point de jeûner rigoureusement depuis la Sainte-Croix jusqu'à Pâques et tous les vendredis, elle jeûnait encore au pain et à l'eau, toutes les veilles des fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de plusieurs saints auxquels elle portait de la dévotion, et la veille de tous les jours où elle devait communier, accompagnant ses jeûnes de sanglantes disciplines et d'autres mortifications.

Toujours unie à Dieu d'esprit et d'affection, on peut dire que son oraison était continuelle. C'était sa vie, et elle ne trouvait pas d'autre consolation, sur la terre, que dans ce saint commerce avec Dieu. Elle était, toutes les nuits, la première à Matines; cet Office achevé, elle ne sortait point du chœur, mais y demeurait en oraison jusqu'à Prime. Après Prime, elle disait à ses novices : « Mes Sœurs, allons habiller la Reine du ciel; — c'est ainsi qu'elle appelait la dévotion sainte et innocente dans laquelle elle les élevait, les conduisant devant une image de la Sainte Vierge, pour les animer à l'honorer et à la servir — composons sa coiffure des psaumes graduels, sa robe des Heures que l'Eglise récite à son honneur, et son manteau d'un Rosaire. »

Cette dévotion, qui avait commencé par les Sœurs novices, agréa à quelques Mères, qui, s'unissant à elles, la pratiquaient avec un profit sensible pour leur âme. En peu de temps toutes les religieuses du monastère l'embrassèrent; et elle fait, encore aujourd'hui, une de leurs principales obligations.

Elles furent puissamment animées à l'embrasser, par ce qui arriva à la B. S. Agnès. Voulant, un jour, célébrer la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge avec plus de dévotion qu'à l'ordinaire, elle ne se contenta point de jeûner la veille au pain et à l'eau, selon sa coutume, elle voulut passer toute la nuit dans l'église, partie en méditation et partie en oraisons vocales, pour réciter deux fois tout l'Office du jour avec la S. Jeanne de Jésus. Ayant commencé les Matines, sœur Agnès, à la fin du premier Nocturne, s'appuya la tête entre ses mains et

ne répondit plus. La Sœur Jeanne crut d'abord qu'ayant veillé une partie de la nuit, le sommeil l'avait surprise, et qu'elle dormait profondément. Elle ne voulut point l'éveiller, mais elle continua seule l'Office jusqu'à Vêpres. Alors, ayant scrupule de l'avoir laissée dormir si longtemps, elle la tira avec force. A cette secousse, la B. Sœur poussa un grand soupir : « O Dieu ! s'écria-t-elle, la pauvre Sœur Agnès ne recouvrera peut-être jamais, pendant sa vie, une heure si délicieuse que celle qu'elle vient de passer. » Sa compagne, qui ne comprenait point le sens de ces paroles, la pressa d'achever ensemble l'Office qu'elles avaient commencé, et lui dit qu'elle trouverait une autre fois assez de temps pour dormir. « Oui, pour dormir, ma Sœur, lui répliqua la B. Agnès, mais non pas un temps si agréable que celui que vous m'avez fait perdre. » La Sœur Jeanne connaissant, sur cette réplique, que son sommeil avait été mystérieux et que Dieu l'y avait favorisée de quelque grâce extraordinaire, la pria très instamment de lui déclarer ce qui était arrivé :

« Sachez, ma Sœur, lui dit-elle, que j'ai été ravie en esprit ; et que, m'étant occupée à contempler l'Assomption de la Très Sainte Vierge, j'ai vu cette incomparable Princesse assise sur un trône magnifique ; les anges, les saints et les patriarches passaient en procession devant elle, chantaient avec une douce mélodie, une hymne à sa louange, commençant par ces paroles, *Digna laude Angelorum*, etc. En passant devant son trône, ils lui faisaient une révérence très profonde ; et ensuite, s'étant tous réunis devant elle, ils lui demandèrent quelque grâce particulière pour leurs dévots. La majesté de cette Souveraine, l'éclat de la gloire qui l'entourait, et l'agréable symphonie remplissaient le ciel d'une joie ineffable. J'étais seule inconsolable de n'être point du nombre de cette heureuse troupe, dans laquelle je reconnus plusieurs religieuses de ce monastère décédées depuis peu. Mais la Sainte Vierge ayant pitié de moi, m'appela ; elle me dit que je ne m'affligeasse point, parce qu'elle m'avait adoptée pour sa fille, et qu'elle m'avait destiné dans le ciel une place qu'elle me fit voir. Comme j'étais sur le point d'en prendre possession, vous m'avez tirée ; et en me faisant revenir à moi, vous m'avez privée de la plus grande joie que j'aie jamais eue. J'ai cessé d'entendre cette délicieuse harmonie, auprès de laquelle tous les plus charmants concerts du monde n'ont rien de comparable. Vous avez fait disparaître à mes yeux une infinité d'objets infiniment agréables ; et sans parler de la souveraine beauté de la Sainte Vierge,

que les anges envisagent avec admiration, je voyais avec plaisir un rouleau sur le marchepied du trône de cette auguste Impératrice, et sur ce rouleau ces paroles : *Les quinze psaumes graduels qu'on récite tous les matins à mon honneur*, écrites en grosses lettres d'or, enrichies de pierreries, Comme je considérais attentivement la richesse surprenante de cette inscription, j'entendis une voix qui me disait que c'étaient mes novices et moi qui l'avions gravée. Voilà la faveur que j'ai reçue de Dieu. »

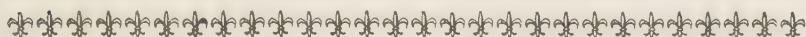
La Sœur, ravie d'entendre ces merveilles, les crut d'autant plus véritables, qu'ayant voulu recommencer l'Office, interrompu par l'extase, au premier Nocturne, la B. S. Agnès lui dit : « Oui bien, moi, qui l'ai interrompu en cet endroit, mais non pas vous, qui avez récité, seule, tout l'Office jusqu'au second verset du psaume de Vêpres, *Laudate, pueri, Dominum.* » C'était effectivement l'endroit où elle avait laissé l'Office, pour l'éveiller.

Sœur Jeanne de Jésus ne se contenta point d'apprendre cette faveur ; elle pria la B. Sœur, qui chantait admirablement et qui savait la musique, de mettre en notes l'hymne : *Digna laude Angelorum*, dont elle avait l'idée encore toute fraîche. Celle-ci le fit, pour lui complaire, et nota cette hymne sur l'air qu'elle avait entendu. On la chante tous les jours, depuis sa mort. Le chant en est si dévot et si mélodieux, que d'excellents musiciens qui l'ont entendu, ont avoué que l'esprit humain ne pouvait arriver jusque-là, et qu'il n'y avait que les anges capables de l'avoir composé.

La Sainte Vierge a fait à notre Sœur Agnès, quantité d'autres grâces, que sa profonde humilité a cachées sous un éternel silence. En voici une cependant qui fut rendue publique, à son grand regret. Toutes les religieuses environnant le lit de la V. S. Jérôme de Calvos, qui était à l'agonie, la mourante vit entrer dans sa cellule la Sainte Vierge, qui la venait chercher pour la conduire au ciel. Toute transportée de joie, elle dit aux religieuses : « Mes Mères, ne voyez-vous pas la Reine des anges ? Pour moi, je la vois appuyée sur ma Sœur Agnès de l'Assomption, à qui elle fait mille caresses. »

Notre Bienheureuse a vécu saintement, dans l'exercice de toutes les vertus, dans une inviolable observance des Constitutions, et dans de continuelles austérités, jusqu'à l'âge de 80 ans. Ne pouvant plus ni marcher ni se soutenir, dans cette extrême vieillesse, cassée de jeûnes et d'autres pénitences, elle fut contrainte de se mettre au lit. Un matin, elle pria la Sœur infirmière d'avertir la Mère Prieure de lui

faire promptement donner l'Extrême-Onction. La Sœur, qui ne voyait aucun motif qui l'obligeât de demander ce sacrement avec tant de précipitation, lui dit qu'il fallait auparavant prendre l'avis du médecin. Mais la malade avait d'autres lumières plus certaines; elle réitéra la prière qu'elle lui avait faite : « Allez dire à la Mère Prieure qu'elle ne diffère plus de me faire donner ce dernier sacrement; parce que, ajouta-t-elle, la Sainte Vierge, dont l'image est dans le dortoir, m'est venue voir pour m'avertir que je mourrai bientôt. » La Mère Prieure n'eut point de peine à ajouter foi à cette vision, car à la même heure où, d'après le témoignage de la vénérable Sœur, la Sainte Vierge était venue l'avertir qu'elle mourrait ce jour-là, une très vertueuse Mère, passant par le dortoir, n'y avait point vu cette dévote image; dans la pensée qu'on l'eût dérobée, elle en avait prévenu la Mère Prieure et d'autres religieuses. C'est pourquoi celle-ci fit apporter l'Extrême-Onction à la mourante, qui la reçut avec une grande dévotion; et quelques heures après, elle rendit sa sainte âme à Dieu, pour aller jouir de la gloire, dans le ciel, comme la Sainte Vierge l'en avait assurée. Elle mourut au mois de janvier de l'année 1574.



## LE MÊME JOUR

12.. — Au couvent de Morlaas, dans le Béarn, mourut, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le V. P. GUILLAUME DU PUY, que l'innocence de ses mœurs, jointe à une profonde humilité, à une dévotion exemplaire et à une mortification continuelle, avait rendu très agréable à Dieu et très aimable aux hommes. Il passa de la terre au Ciel en un âge qui laissa un regret d'autant plus sensible de sa mort à toute la Province, qu'il avait fait paraître un zèle extraordinaire pour l'observance, la maintenant avec vigueur et la faisant garder exactement dans les couvents, dont son rare mérite lui avait fait commettre la conduite. —(Guidonis).

12.. — Le même jour, décéda un excellent religieux de l'Ordre dont parle le livre des *Vies des Frères* sans le nommer, et qui arriva à une haute perfection par un effet sensible des miséricordes de Dieu sur lui. Ayant passé quelques années en religion, sans expérimenter les consolations intérieures dont Dieu caresse ordinairement ceux qui l'adorent en vérité et en esprit, il s'en attrista. De cette tristesse, il tomba dans le dégoût de ses



exercices ; et de ce dégoût, il en vint aux plaintes et aux reproches, jusqu'à dire à Dieu qu'il n'avait que de la dureté pour lui, et que s'il avait servi un tyran avec autant d'exactitude et de fatigues, il en aurait reçu quelque marque d'amitié et de reconnaissance.

Une nuit, qu'il s'abandonnait dans l'église, après Matines, à ces injurieux reproches devant un crucifix, il entendit un bruit si effroyable, qu'il crut que la voûte allait tomber. Saisi de crainte, il tourna la tête, et vit derrière lui un spectre horrible, qui lui donna un grand coup de massue et l'étendit par terre tout étourdi et à demi mort. Les religieux, l'ayant trouvé, le matin, baigné dans son sang et dans un si pitoyable état, le portèrent à l'infirmierie, où il demeura trois semaines, avec de violentes douleurs, et dans une si étrange infection, qu'il ne se pouvait souffrir lui-même.

Dieu, qui ne l'avait blessé que pour le guérir, lui ouvrit les yeux de l'âme. Il lui fit voir si clairement son néant et l'abîme profond de ses misères, qui l'avaient rendu indigne des célestes consolations, qu'il s'écria comme un enfant prodigue : « Seigneur, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je suis infiniment au-dessous de la moindre de vos miséricordes ; vous m'avez blessé, par un effet de votre justice, et vous m'avez guéri, par l'abondance de votre pitié. » Et, se prosternant, il demanda pardon de son péché avec beaucoup de larmes. Comme sa présomption l'avait éloigné de Dieu, son humilité l'en rapprocha. Il entendit une voix, qui lui dit : « Si tu veux avoir les consolations et goûter les douceurs après lesquelles tu soupîres, il faut que tu t'estimes aussi vil que le vermisseau ou la boue que tu foules. » A ces mots, le frère se leva grandement consolé, et rendit grâces à Dieu. Depuis ce moment, il embrassa l'humilité avec ardeur et joie, et la pratiqua avec zèle. — (*Vitæ Frat.*, iv p., ch. iii).

1340. — En Angleterre, mourut le V. P. GUILLAUME DE SOUTHAMPTON, lequel ayant fait dès son enfance de grands progrès dans la vertu et dans les sciences, se rendit humble disciple de Jésus-Christ, dans l'Ordre des FF. Prêcheurs. Là, s'avancant tous les jours de clarté en clarté par l'illumination de l'esprit du Seigneur, il fit voir dans quelle plénitude il possédait la sagesse divine et la sagesse humaine, par ses ferventes prédications et par les livres pleins de piété et de doctrine dont il a enrichi l'Eglise. — (Pitséus, *De Scriptoris Angliæ*).

1400. — En Pologne, mourut le B. P. STANISLAS KOLKOKAM, d'une des plus illustres familles du royaume. Il s'était consacré fort jeune à Dieu, dans l'Ordre ; et sa piété et sa science le rendirent en peu de temps si célèbre, que le bruit de ses mérites étant parvenu aux oreilles du Pape Innocent VIII, Sa Sainteté commanda à son Provincial de l'employer à prêcher la croisade contre les infidèles. Ce qu'il fit, avec un zèle apostolique, et avec des fruits admirables.

Il passait les nuits en oraison, devant un dévot crucifix, avec tant de ferveur, qu'on lui voyait souvent la tête environnée de rayons qui, venant à se réunir, formaient comme un globe de flammes, témoignage éclatant de la pureté de son âme et de l'ardeur de sa charité. Dans cette union de son esprit avec Jésus-Christ, on entendait ce crucifix lui tenir des discours si tendres, qu'ils allumèrent dans son cœur un passionné désir de mourir, quoiqu'il n'eût que trente ans, pour être plus intimement uni à Dieu pendant l'éternité ; il soupirait sans cesse après l'heureux moment qui le devait détacher des liens de son corps, pour être plutôt avec Jésus-Christ. Dieu voulut le purifier, avant de lui accorder cette miséricorde. Ce qu'il accomplit premièrement en le corrigeant de ses plus légères imperfections ; (d'où vient que, priant une fois dans le dortoir, vêtu assez négligemment, devant une image de la sainte Vierge, un ange lui apparut, et le fouetta sévèrement, en punition de cette irrévérence) ; secondement, en lui faisant souffrir en ce monde une espèce de purgatoire, par un accident fort remarquable qui lui arriva.

Un jour qu'il méditait, dans le jardin, sur quelques pensées de l'éternité, il entendit une voix plaintive qui semblait sortir d'un puits tout proche. Il crut d'abord que c'était quelque religieux, qui, étant tombé dans ce puits, demandait du secours. Il y courut ; mais, personne ne lui répondant, et entendant toujours cette voix lamentable, il appréhenda quelque surprise du démon. Dans cette crainte, il s'arma du signe de la croix, et conjura cette voix, au nom de Dieu, de lui dire de qui elle était. La voix lui répondit : « Je suis l'âme de ce religieux, mort depuis quelques jours ; je fais mon purgatoire dans ce puits, comme autrefois le diacre Paschase fit le sien dans un bain (ce diacre s'était trop attaché au parti d'un certain Laurent, qui disputa le souverain Pontificat au Pape Symmaque) : l'ayant suivi dans son erreur (peut-être dans quelque élection, où il avait porté le parti le moins juste), je suis obligé de le suivre dans la peine. Je ne vous dirai rien des autres fautes légères qui m'empêchent pour quelque temps l'entrée du Ciel. Avertissez seulement les religieux d'être plus soigneux à s'acquitter des suffrages de l'Ordre pour les défunts ; car c'est en partie pour les avoir négligés que je souffre des tourments excessifs. » Le B. P. Stanislas s'informa de la qualité de ses peines. « Elles sont inexplicables, » répondit cette âme. Lui, persistant dans le désir non seulement de les connaître, mais d'en faire une légère expérience, cette âme lui dit d'étendre sa main, et elle y fit tomber une petite étincelle du feu qui la brûlait. Il en fut pénétré d'une si violente douleur, qu'il tomba par terre presque mort, après avoir jeté un grand cri. A ce bruit, quelques religieux étant accourus, le trouvèrent sans aucun mouvement. L'ayant fait revenir à lui, ils lui demandèrent ce qu'il avait. Il leur raconta simplement son dialogue avec cette âme, et l'expérience qu'il faisait de ses peines. Ensuite il les exhorta à prier Dieu pour elle.

Il vécut un an, depuis cet accident, qui lui fut un Purgatoire, par les douleurs excessives qu'il souffrait jour et nuit dans la main avec une patience héroïque. Il mourut parfaitement purifié de toute tache, et fut enterré devant le crucifix miraculeux, qui avait été l'objet le plus tendre de sa dévotion. — (Bzovius, *Ad annum* 1490, n° 28).

1444. — A Mantoue, mourut le V. P. MATHIEU BONIMPET, un des premiers restaurateurs de l'observance régulière en Italie. Il avait été élevé dans la célèbre Congrégation de Lombardie où, s'étant rendu fameux prédicateur, il fonda le couvent de Saint-Florian, sur une colline déserte. Dans cette solitude, il vaquait avec ses religieux à la contemplation ; tous en descendaient de temps en temps pour communiquer aux peuples, par leurs ferventes prédications, les vérités célestes dont ils étaient remplis. Pendant qu'il était tout à Dieu par l'oraison, et tout au prochain par la charité, le Pape Martin V le fit évêque de Mantoue. Le V. P. Mathieu travailla à rétablir la discipline dans son diocèse, avec un zèle infatigable ; et après avoir rempli les devoirs d'un vigilant pasteur, il mourut saintement, l'an 1448, selon Michel Pio, ou l'an 1444, selon Fontana. Ce dernier dit qu'il sacra évêque de Ferrare le B. Jean de Tossignano. — (Michel Pio, II p., I. III ; Fontana).

1465. — Dans la même ville, et dans la même dignité épiscopale, mourut le V. P. ROBERT BONIMPET, de la même famille que son prédécesseur, et le parfait imitateur de ses vertus. Ces vertus le rendirent si cher à son troupeau, qu'étant décédé la même année qu'il en avait été fait le Père et le pasteur, les habitants de Mantoue le regrettèrent, et s'affligèrent fort de la perte d'un si digne prélat qui commençait à paraître dans leur église, comme une aurore naissante promettant un très beau jour. — (Michel Pio, II p., I. III ; Fontana).

1468. — A Bruxelles, mourut le V. P. DANIEL ISCAN, un des premiers religieux de ce couvent, d'une si éminente sainteté, que l'odeur en est encore aujourd'hui en bénédiction, malgré les injures du temps, qui ont fait périr les mémoires de cette fameuse maison. — (Choquet).

1562. — A Die, ville du Dauphiné, le martyr du V. P. JEAN ARGENSON, lequel ayant été pris par les hérétiques calvinistes, dans la désolation qu'ils firent de notre couvent, fut cruellement mis à mort, en haine de la foi catholique.

1601. — A Naples, au couvent de Sainte-Marie de Formella, mourut le vénérable et très célèbre Père ALBERT DRAGUS, évêque de Termoli. Il avait témoigné l'ardeur de son zèle pour l'observance régulière dans plusieurs couvents de sa Province où il avait été Prieur ; et son zèle pour la pureté de la foi, dans la charge d'Inquisiteur, qu'il avait exercée à Faenza, à Gênes, à Milan et à Rome, où il s'acquitta aussi, avec l'admiration de toute la cour, de

celle de Commissaire du Saint-Office, pendant huit ans. Le pape Clément VIII pour élever cette lumière sur le chandelier de l'Eglise, le fit évêque de Termoli. Le P. Albert ne fut qu'un an avec son troupeau, Dieu l'appelant à lui pour le récompenser des services qu'il avait rendus à son Eglise avec tant de zèle. — (Fontana).

1652. — Au couvent de Béziers, mourut le dévot Frère BERNARDIN HERAUD, convers. Il fit de si grands progrès dans toute sorte de vertus, le peu de temps qu'il vécut en religion, qu'on lui peut appliquer ces paroles du Sage : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Pendant les trois années de son noviciat, il était l'admiration de la communauté ; et il persévéra si constamment dans la même ferveur jusqu'au dernier soupir, qu'on n'a jamais remarqué en lui qu'un désir ardent d'arriver à une plus haute perfection. Il a presque toujours exercé l'office de cuisinier ; mais avec tant de charité, avec une si admirable présence de Dieu en toutes ses actions, et avec des transports de joie qui faisaient paraître le repos d'une bonne conscience, que religieux et séculiers étaient tous très édifiés de sa conduite. Il consacrait à l'oraison tout le temps qui lui restait après avoir satisfait aux devoirs de son office. La nuit de Noël, qu'il passa à l'église sans dormir, il reçut de sensibles consolations, et six jours après, il mourut avec toutes les marques d'une âme prédestinée. — (Mém. de Béziers).

1239. — Au monastère de Prouille, mourut la V. Mère CATHERINE DE SALOS, l'une des premières professes de cette célèbre maison. Favorisée de Dieu d'une grande abondance de grâces, et ayant possédé pleinement l'esprit de notre P. S. Dominique, elle mérita d'en être la troisième Prieure. Elle gouverna son monastère en toute sainteté, servant d'exemple à ses chères Filles, et étant toujours la première à toutes les observances. Elle passa de cette vie à l'éternité bienheureuse, le 3 janvier 1239. — (Mémoires de Prouille).

1296. — Au même monastère, mourut la dévote Sœur CÉCILE BONNE. Après avoir exprimé, par les vertus qu'elle pratiqua toute sa vie, la vérité de son nom et s'être rendue très recommandable par son humilité, par son application à la prière, et par son inviolable observance, elle alla par une heureuse mort, recevoir la récompense de ses vertus dans le Ciel.

1707. — A Paris, au monastère de St-Thomas, mourut la V. M. MAURICE DU SAINT-ESPRIT. Elle avait vécu dans le siècle avec beaucoup d'innocence et de pureté, et se retira dans le cloître avec le dessein ferme et constant de se donner entièrement à Dieu. Pendant les années qu'elle passa au noviciat, elle était vigilante pour punir avec une extrême rigueur ses plus légères fautes ; et on la voyait importuner sans cesse et la Mère maîtresse des novices qui était la V. M. Françoise des Séraphins, et les



autres religieuses, afin d'en être humiliée et mortifiée, pour se purifier toujours davantage.

La modestie de notre Sœur, sa prudence, ses manières douces et obligeantes, engagèrent les supérieures à lui confier l'éducation des petites filles qu'on mettait dans le monastère, pour les former, dès le bas âge, à la vertu et à la piété. Elle s'acquitta avec une grande exactitude de cet emploi important, l'espace de neuf ans : saintement attentive à les corriger de leurs moindres imperfections et légèretés, et ingénieusement engageante à les rendre souples et dociles à tout ce qui était de la vertu.

Elle fut aussi employée au tour : et ce fut dans cet emploi que sa vertu et son exactitude parurent avec éclat. Cette occupation, qui peut être pour plusieurs une occasion de se dissiper, et de respirer ou même d'introduire dans les monastères l'esprit du siècle, ne fut pour la V. Mère Maurice du Saint-Esprit qu'un moyen de se sanctifier de plus en plus. Elle parut toujours recueillie et occupée des choses célestes ; exacte et fidèle à éloigner du parloir les visites inutiles ; prudente à exécuter les ordres des supérieures sur ce sujet ; adroite pour inspirer à ceux à qui elle parlait des sentiments de piété ; ingénieuse à consoler les affligés, et zélée pour instruire les pauvres des principes du Christianisme. Une conduite si sage et si religieuse lui attira la confiance de ses supérieures, qui se reposaient entièrement sur elle ; elle devint respectable aux religieuses et s'acquit l'estime et la vénération des personnes du dehors.

Sa fidélité à observer l'abstinence et les jeûnes de l'Ordre, son amour pour la retraite et pour le silence, son inflexibilité à conserver les louables et anciennes coutumes du monastère, qu'on voulait altérer mal à propos, ont fait connaître qu'elle était un appui solide de la vie régulière : et elle a été si ennemie des dispenses, que pendant cinquante ans elle n'a pris qu'une seule fois quelque peu de soulagement, par les instantes prières de sa Prieure.

Dieu affligea la V. M. Maurice du St-Esprit, sur la fin de sa vie, de plusieurs peines, tant intérieures qu'extérieures, qui la purifièrent de plus en plus par sa résignation entière aux ordres du ciel. Cet état souffrant et humiliant rempli de consolation cette servante de Dieu et lui attira beaucoup de grâces. Elle s'entretenait sans cesse avec celui qui la frappait si amoureusement. Enfin, après avoir donné des marques d'une patience héroïque dans toutes les occasions, pratiqué avec l'édification de toute la communauté les vertus religieuses, employé une grande partie de sa vie à vaquer à l'oraison et aux exercices d'une sévère pénitence, elle se reposa en Notre-Seigneur, munie de tous les Sacrements, le 3 janvier 1707, étant âgée de quatre-vingt-deux ans.

— (Mém. du monastère de Saint-Thomas).





## IV JANVIER

*Le V. P. VINCENT DE BEAUVAIS (\*)*

(1264)



NOUS manquons de renseignements bien précis sur la date et le lieu de naissance du V. Père Vincent de Beauvais. La qualification de *Bellovacensis* constamment attachée à son nom de Vincent entraîne à croire qu'il était natif de Beauvais, où il devait terminer ses jours.

Par sa profonde érudition, Vincent de Beauvais a mérité l'admiration des siècles. Ses contemporains surent l'apprécier. Saint Louis ayant fondé en 1228 l'abbaye de Royaumont, construisit près du monastère une demeure où il se retirait souvent avec sa famille. Il appela près de lui l'éminent religieux pour remplir les fonctions de Lecteur, et le V. Père nous apprend lui-même que le roi l'écoutait avec une attention respectueuse, lorsqu'il lisait, instruisait, prêchait. Ce religieux prince fournit à notre Bienheureux avec une libéralité vraiment magnifique, tous les livres qui lui étaient nécessaires pour composer l'ouvrage incomparable, intitulé : *Speculum Naturale, Doctrinale et Historiale*, MIROIR NATUREL, DOCTRINAL, HISTORIQUE.

Dans ce travail, Vincent de Beauvais a renfermé, comme remarque Sixte de Sienne, tout ce qui est digne de considération, d'admiration et d'imitation dans le monde visible et invisible. Il a donné d'autres ouvrages au public, illustres monuments de son insigne piété ; comme sont les traités de la grâce de Jésus-Christ, des grandeurs de

(\*) Echard, t. 1, p. 312 ; Touron, t. 1, l. II.

la sainte Vierge, des louanges de saint Jean l'Évangéliste, de l'éducation des enfants des rois, quelques épîtres, et la lettre de consolation qu'il écrivit au roi saint Louis sur la mort du prince, son fils aîné. Mais sa principale étude fut de se bien connaître lui-même et de savoir Jésus-Christ crucifié.

Dieu a semblé manifester la grande sainteté de notre Bienheureux après sa mort. Son corps avait été enterré dans le cloître du couvent avec les autres religieux défunts. Or, quelques personnes pieuses virent les anges le transporter dans l'église, près du maître-autel, lorsqu'on l'y transportait réellement.

Dans une chapelle, qui est au côté gauche du grand autel, dédiée à saint Nicolas, et qui est fort belle, on voit à côté de la muraille une peinture élevée, divisée en deux tableaux. Le premier de ces tableaux représente le B. Vincent de Beauvais dans son cercueil, la tête entourée de rayons d'or, avec d'autres rayons, qui rejaillissent du haut de la peinture. Six anges accompagnent le cercueil; deux portent son corps, deux autres portent des chandeliers, comme des acolytes, et les deux autres l'encensent. Au bas de la peinture on voit l'inscription suivante en lettres gothiques :

Comment Frère Vincent de Beauvais fut en cloître enterré,  
Mais lieu plus honorable, à lui dû, par apparitions fut déclaré.

L'autre peinture le représente aussi la tête entourée de rayons d'or, solennellement enterré par les religieux, en présence de trois évêques, avec cette inscription au bas :

Comment ledit Frère Vincent saint fut de cloître déterré,  
Et, en ce lieu honorable, plusieurs évêques présents, son corps inhumé.

Ce qui semble assez clairement indiquer que le corps de ce saint docteur ayant été d'abord enterré dans le cloître comme les autres, sans aucune distinction, Dieu fit voir à quelques personnes que les anges le transportaient de la manière que nous avons dite, dans cette chapelle; et que ces révélations s'étant divulguées, comme d'ailleurs sa réputation était grande, il y eut trois prélats qui honorèrent et autorisèrent de leur présence cette translation. Mais il n'est pas marqué en quelle année elle fut faite.

Le V. Père Vincent de Beauvais a eu ses critiques, il a eu aussi ses admirateurs enthousiastes. Trithème lui décerne le premier rang entre les auteurs; le cardinal Bona l'appelle un homme d'un savoir universel *omniscius*; de nos jours, les auteurs

de l'*Histoire littéraire de France*, après plusieurs réserves, ajoutent : « Toutes les fois qu'on voudra savoir quelles étaient en France, vers 1250, la direction et la matière des plus hautes études, quelles sciences on cultivait, quels livres, soit anciens, soit alors modernes, étaient lus ou pouvaient l'être ; quels auteurs étaient connus ou ignorés, admirés ou négligés, quelles questions s'agitaient, quelles controverses se perpétuaient ; quelles opinions, quelles doctrines prévalaient dans les écoles, dans les monastères, dans les églises, dans le monde, ce sera surtout à Vincent de Beauvais qu'il faudra le demander. »

Écoutons maintenant l'auteur des *Études sur les temps primitifs* de l'Ordre de saint Dominique.

« *Tous les arts sont subordonnés à la divine Sagesse, et la science inférieure, si elle est bien ordonnée, doit conduire à la supérieure.* Cette donnée si simple, dit le Père Danzas, mais d'une si vaste contenance, inspira des travaux qui dépassent tout ce que l'effort humain a jamais produits. L'encyclopédie de Vincent de Beauvais, ou son *Triple Miroir* en est un exemple. Le génie de l'auteur est dans son plan ; son mérite dans sa constance à poursuivre un travail de compilation prodigieux, résumé de toutes les connaissances de l'antiquité, de celles de l'ère chrétienne et de celles des écoles arabes. Le *Miroir Naturel* est une histoire de la création. Cette histoire est comprise, s'il est permis de parler ainsi, entre deux éternités ; elle précède les temps et elle les clôt. La nature de Dieu, un et trine, et de Dieu créateur, ouvre cette série d'études. L'auteur traite ensuite de la matière première et de la création invisible, les anges bons et mauvais. Les deux mille cinq cents pages, grand in-folio et petit caractère, de cet immense volume, sont principalement consacrées à l'œuvre des six jours. Toutes les connaissances, philosophie, astronomie, botanique, zoologie, médecine, viennent se classer dans ce plan basé sur la révélation. L'homme étant connu dans le fond de sa double nature, Vincent montre quel était son état avant le péché, quel est son état après la chute, quelle est sa loi, quelle est sa fin. Reste à décrire les espaces et les temps où l'humanité est appelé à se développer. L'auteur y satisfait d'abord en réunissant les données géographiques possédées jusqu'alors, puis en établissant les lois de la Providence divine et ses applications dans les six âges du monde. Une esquisse rapide embrasse tous les siècles, depuis les temps primitifs jusqu'à l'année 1250, date où Vincent de Beauvais mettait la dernière main à son *Miroir naturel*. Il dit enfin quels seront les signes de la fin des temps ; il traite de la venue de l'Antechrist et de l'avènement final de Jésus-Christ. »

Quelles vastes conceptions ! Elles se retrouvent dans les deux autres parties de l'œuvre de Vincent de Beauvais : le *Miroir historique* et le *Miroir doctrinal*.

Le *Miroir historique* est un sommaire des annales sacrées et profanes, militaires, politiques et littéraires. On trouve dans le *Miroir doctrinal* : 1° L'enseignement littéraire comprenant un dictionnaire, une grammaire et la logique divisée en trois sections : dialectique, rhétorique et poétique ; 2° L'enseignement moral, distribué sous les trois titres de monastique, d'économique et de politique ; c'est la Jurisprudence qui remplit le plus grand nombre des chapitres placés sous le troisième de ces titres ; 3° l'enseignement des arts qui servent à l'entretien, au bonheur, aux douceurs de la vie humaine, art vestiaire, architecture, art de la guerre, milice navale, art nautique, théâtrique, agriculture, art chimique ; 4° l'abrégé des sciences médicales, y compris la physique ; 5° l'abrégé des sciences mathématiques, y compris



la métaphysique ou l'ontologie ; 6° un aperçu des sciences théologiques, des notices sur les livres saints et sur les écrivains ecclésiastiques.

« La science de Vincent de Beauvais a vieilli, écrit le Père Danzas, mais le magnifique cadre du *Triple Miroir* reste ouvert, ne disons pas à l'homme (la race des géants a disparu), mais aux hommes qui uniraient leurs efforts pour coordonner comme architectes, les travaux de tant d'ouvriers. Critiquer à certains points de vue l'œuvre de Vincent de Beauvais serait puéril ; l'imiter vaudrait mieux. »

Outre son *Triple Miroir*, le V. Père Vincent de Beauvais a composé plusieurs autres ouvrages dont on peut trouver la nomenclature et l'analyse dans Echard. Parmi ceux qui sont restés manuscrits, signalons un livre sur la sainte Trinité, des explications de l'Oraison Dominicale et de la Salutation angélique, un traité de la Pénitence, et les statuts de réforme de l'hôpital de Beauvais.



### *Le V. P. NICOLAS EYMERIC*

*Inquisiteur général de la foi dans le royaume d'Aragon (\*)*

(1320-1399)

LE chien mystérieux que la mère de saint Dominique vit en songe avant la naissance de ce grand Patriarche, Père et fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, a toujours été considéré comme le symbole de son zèle pour la défense de Jésus-Christ. Ce zèle, notre B. Père ne l'a pas moins fait éclater dans l'office d'Inquisiteur de la foi, découvrant les ennemis cachés qui déchiraient cruellement l'Eglise par de détestables erreurs et d'abominables maximes, que dans le ministère évangélique, où, vrai chien du Seigneur, il a aboyé avec force contre ceux qui déshonoraient la sainteté de l'Evangile par une vie souillée de vices et de péchés.

Ce saint Patriarche a eu une infinité d'enfants qui, s'étant rendus les imitateurs de son zèle, aussi bien que de ses admirables vertus, se sont dévoués à la défense de l'Eglise dans l'un et l'autre de ces charitables emplois. Parmi les généreux Inquisiteurs qui ont marché de plus près sur ses traces, il faut placer le V. Père Nicolas Eymeric, qui

(\*) Diago, I. I, c. xxiv ; Echard, t. I, p. 700 ; Tournon, t. II, I. xv.

semble avoir reçu le double esprit de son B. Père, comme il sera facile de le remarquer dans cet abrégé de sa vie.

Il naquit vers l'année 1320, à Girone, ville considérable dans la principauté de Catalogne, et dès sa jeunesse il fit paraître une belle disposition à la vertu, et une forte inclination pour l'étude. Afin de cultiver l'une et l'autre, touché de la grâce de Dieu, il résolut d'embrasser l'Ordre de saint Dominique. Car il voyait dans cet Ordre beaucoup de grands hommes aussi recommandables par leur doctrine que par leurs éminentes vertus.

Le V. Père Eymeric prit l'habit au couvent des Frères-Prêcheurs de Girone, sa ville natale, en l'année 1334, la veille de la fête de saint Dominique qui se célébrait alors le 5 août. Dieu, qui l'avait choisi pour être l'héritier du zèle de son saint patriarche pour la pureté de la foi, le mit sous la conduite d'un excellent Père maître, le B. P. Dalmace Moner, dont son cher et fidèle disciple a écrit la vie, en reconnaissance des saintes instructions qu'il en avait reçues (1). Sous la discipline de ce grand serviteur de Dieu, il s'adonna à la vertu et à toutes les observances des Constitutions de l'Ordre, avec de si heureux succès que, dans la suite, il a constamment pratiqué jusqu'à la mort les mêmes austérités et les mêmes exercices de régularité et de dévotion, commencés pendant l'année de son noviciat.

L'étude à laquelle l'obéissance l'appliqua après sa profession, ne lui fut pas, comme à plusieurs autres, un sujet de relâchement ; au contraire, il se servait des connaissances qu'il acquérait chaque jour pour s'avancer de plus en plus à la perfection ; et par l'inséparable union qu'il faisait de la vertu avec la science, il reçut de Dieu tant de lumières, qu'il se rendit consommé non seulement dans la philosophie et dans la théologie, mais encore dans le droit canon, comme le prouvent les fameux ouvrages qu'il a donnés au public.

A peine eut-il achevé ses études, qu'il composa un savant traité sur les difficultés de la logique, et sur les principes de la philosophie ; et un autre, sur le premier livre de la physique d'Aristote ; ce furent les premiers essais de son bel esprit.

Il commença son ministère de la prédication pendant ces années malheureuses, où le fléau de la peste noire exerçant partout ses terribles ravages, les fidèles avaient plus que jamais besoin du

(1) Le V. Père Dalmace Moner, mort en odeur de sainteté en 1341, a été béatifié au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous donnerons sa vie, le 26 septembre, jour où l'Ordre célèbre sa fête.

dévouement du prêtre. La vue de la mort toujours présente ne fut pas capable de ralentir le zèle de notre prédicateur. Au contraire, elle ne servait qu'à l'enflammer davantage, parce qu'en lui donnant l'occasion de servir utilement le prochain, elle pouvait lui faire espérer de consommer bientôt son sacrifice dans l'exercice même de la charité. Mais Dieu le réservait à d'autres travaux.

La charge d'Inquisiteur général dans le royaume d'Aragon étant devenue vacante vers la fin de l'année 1356, par la promotion au cardinalat du R. Père Nicolas Rosell, religieux de l'Ordre, qui l'avait exercée avec beaucoup de zèle, Nicolas Eymeric fut choisi pour le remplir.

Il en fut pourvu, au commencement de l'année 1357. Peu de jours après, il eut l'occasion de faire éclater les grands talents qui le rendaient digne de l'emploi où la divine Providence l'avait appelé. On lui déféra un certain Nicolas, hérétique, surnommé le *Calabrais*, caché chez un ecclésiastique près de Barcelone, ville où ce sectaire allait semer ses erreurs. C'étaient des doctrines monstrueuses que l'on peut voir rapportées plus au long dans les Annales ecclésiastiques de Sponde (année 1359). Il les avait apprises d'un nommé Martin Gonçalves, de Cuença, un des plus extravagants hérétiques qui aient jamais été. L'archevêque de Tolède n'ayant pu convertir ce fanatique obstiné, ni l'empêcher de dogmatiser, l'avait enfin livré au bras séculier.

Après la mort de Martin Gonçalves, son disciple avait continué à répandre les mêmes erreurs, soutenant avec la même opiniâtreté, que Gonçalves était véritablement le fils de Dieu, né de toute éternité dans le ciel ; que le Saint-Esprit devait s'incarner et paraître parmi les hommes ; qu'alors le monde entier recevrait une foi nouvelle par la prédication de Gonçalves ; que par la vertu de ses prières, tous les damnés sortiraient de l'enfer, au dernier jour, et seraient sauvés, etc., etc. Pour comble d'impiété, il enseignait à invoquer les démons. L'archevêque de Tolède l'avait fait arrêter et obligé, après quatre ans et quelques mois de prison, à se rétracter. C'était ensuite qu'il était venu à Barcelone, où il s'était remis à répandre ses erreurs.

Le V. Père Eymeric, l'ayant interrogé et convaincu, employa toutes ses lumières pour l'éclairer et toutes les ardeurs de sa charité pour le gagner à Dieu. Ce malheureux abjura une seconde fois, publiquement, entre les mains du V. Père Inquisiteur, dans l'église Sainte-Marie, le dimanche dans l'octave de l'Ascension 1357 ; et il reçut l'absolution de ses censures. Mais cette réconciliation avec

l'Eglise n'était qu'une pure hypocrisie. Peu de jours après, il retourna à ce qu'il avait lui-même vomi. Publiant les mêmes erreurs, et témoignant une opiniâtreté invincible à vouloir persévérer dans ces horribles extravagances, il fut livré, à son tour, au bras séculier.

On fait mention d'un autre insigne hérétique, natif de Majorque, et nommé Barthélemy Ianovezi. Il avait composé un livre pernicieux, intitulé *de l'Antechrist*, et l'avait farci d'une infinité d'erreurs qu'on peut voir dans le *Directoire des Inquisiteurs* (Quest. XI, II p. c. xxv). C'était en 1359 que ce Majorquin débitait toutes ses impiétés. Nicolas Eymeric en eut bientôt connaissance. Il condamna au feu le méchant livre, et il eut le bonheur de détromper l'auteur : après s'être assuré de la sincérité de sa pénitence, il le réconcilia avec l'Eglise.

Il trouva bien moins de facilité à dissiper un autre scandale, et à réduire un juif, riche habitant de Barcelone. Ce juif nommé Astruc, faisait profession d'invoquer les démons, et leur offrait des sacrifices abominables. L'évêque de Barcelone, de concert avec l'Inquisiteur de la foi, avait fait arrêter ce juif. Mais ses partisans et ses amis excitèrent les juges séculiers, qui prétendirent que la connaissance de ces crimes devait être déferée à leur propre tribunal, et non à celui de l'Eglise. Pendant ce conflit de juridiction, Astruc fut transféré dans les prisons de l'évêque de Lérida. Il y demeura jusqu'à ce que le Pape Urbain V donna ordre à deux cardinaux, ses Légats en Espagne, de l'en retirer et de le remettre entre les mains de l'Inquisiteur. Celui-ci consacra tout ce qu'il avait d'érudition et d'éloquence à engager Astruc à abjurer ses erreurs, et à condamner lui-même ces détestables sacrifices. Mais n'ayant pu rien gagner sur cet homme obstiné, il le condamna, comme il le rapporte lui-même dans son *Directoire* (Quest. XLVI), à une prison perpétuelle : pour empêcher du moins que son exemple ne fût un piège et un sujet de tentation pour plusieurs autres.

A l'occasion de cette affaire, le V. P. Eymeric composa deux brochures, que nous avons encore. La première est contre l'invocation des démons : *Tractatus contra dæmonum invocatores*.

Il y traite de la connaissance de ces détestables crimes ; et il le fait d'une manière qui témoigne autant de sa grande piété que de sa profonde érudition. Il commence par ces paroles du Prophète, qu'il met dans la bouche du Pape s'adressant à son Inquisiteur : *Apprehende arma et scutum, et exurge in adiutorium mihi ; effunde frameam, et concludere adversus eos qui persequuntur me* (Ps. 34). Paroles qui



expriment parfaitement le zèle du Pasteur universel de l'Église. Mais les suivantes, par lesquelles il débute, font voir la profonde humilité du V. P. Inquisiteur, sa promptitude à obéir aux ordres du Pape, et la disposition de son esprit à souffrir toutes choses, et à perdre même la vie pour la défense de la foi : *Ego Frater Nicolaus Eymericus, Ord. FF. Præd., debilis et fragilis in Provinciâ Aragoniæ Inquisitor, sapientiâ parvus, ignorantia magnus, nescientia summus, apparentia nullus, in omni insufficientia multus, pro hujusmodi et per hujusmodi passus, sed amplius pro eadem fide pati paratus, etc.*

Le second traité a pour objet d'établir la juridiction de l'Église et des Inquisiteurs sur les infidèles qui invoquent les démons, ou qui font quelque autre chose contre la foi, dans les terres des princes chrétiens, dont ils sont sujets : *De jurisdictione Ecclesiæ, et Inquisitorum, contra infideles daemones invocantes. — De jurisdictione Inquisitorum, contra infideles agentes contra nostram sanctam fidem.*

Le zèle du V. Inquisiteur excita contre lui une tempête si violente, que ses supérieurs, dans le Chapitre général tenu à Perpignan l'an 1360, crurent devoir mettre un autre Père à sa place ; mais dans celui qui fut célébré deux ans après à Ferrare, ils l'établirent Vicaire général de la province d'Aragon. Ce qui montre bien qu'on l'avait privé de ses premières fonctions, non pour quelque mécontentement qu'on aurait eu de sa conduite, mais uniquement pour assurer sa sécurité en le déroband à la persécution de ses ennemis.

Le V. P. Eymeric s'acquitta de cette nouvelle charge en déployant pour le maintien de l'observance régulière le même zèle qu'il avait témoigné contre les hérétiques ; et il ne se fit pas moins admirer en mettant en vigueur la discipline et le bon ordre dans les couvents de sa Province, que lorsqu'il soutenait les intérêts de la religion en qualité d'Inquisiteur. Cependant le cardinal Gui de Bologne, évêque de Porto et Légat du Pape dans le royaume d'Aragon, persuadé que son zèle éclairé, sa vigilance, son intrépidité et ses autres mérites le rendaient plus propre que tout autre à exercer avec succès l'office d'Inquisiteur, l'obligea à en reprendre les fonctions. Ce qu'il fit, sans néanmoins cesser de prêcher et d'écrire.

Un peu plus tard, en 1371, le Pape l'honora de l'office ou du titre de son chapelain ordinaire, charge pour lors une des plus belles de la cour romaine.

Notre généreux Inquisiteur signala particulièrement son zèle pour la foi et sa constance vers l'année 1373, dans la condamnation qu'il pour-

suivit des livres publiés en langue catalane sous le nom de Raymond Lulle. Il ne voulut pas les censurer de sa seule autorité, ni en défendre la lecture, mais il en avertit le Pape, qui commit cette affaire à l'archevêque de Tarragone, lui commanda d'examiner les ouvrages de cet auteur, et de les faire incessamment brûler, s'il y trouvait les erreurs dont on lui avait envoyé l'extrait. Le Pape enjoignit en même temps à l'Official de Barcelone de lui envoyer un certain livre en langue catalane du même écrivain, livre qu'on lui avait assuré être rempli d'hérésies. Les deux brefs écrits à cet effet se trouvent à la Bibliothèque vaticane. On ne sait point ce que firent les commissaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que le V. P. Inquisiteur vint trouver le Pape à Avignon, et lui présenta vingt volumes de Raymond Lulle en langue vulgaire catalane, pour les faire examiner et pour supplier Sa Sainteté de prononcer sur la doctrine qu'ils contenaient.

Le Pape chargea de ce soin le cardinal Pierre, évêque d'Ostie, et plus de deux cents docteurs en théologie. Ils examinèrent ces livres, discutèrent sur les articles suspects et y trouvèrent plus de deux cents propositions erronées et hérétiques. Ils en firent leur rapport à Sa Sainteté, laquelle, après avoir fait agiter ces mêmes propositions en sa présence par ces docteurs, les condamna comme erronées et hérétiques. C'est ce que le pape témoigne dans la bulle qu'il en fit expédier, à Avignon, le 25 janvier, l'an sixième de son pontificat, et qu'il envoya à l'archevêque de Tarragone, bulle dans laquelle il ordonne de recueillir tous les autres livres de cet auteur, de les lui envoyer, et d'en défendre la lecture aux fidèles.

Notre incomparable Inquisiteur, profitant du repos dont il jouissait à Avignon pendant ces procédures, composa un excellent ouvrage intitulé : *Directorium Inquisitorum*, *Directoire des Inquisiteurs*, et le dédia aux religieux de son Ordre que l'Eglise emploie dans les fonctions de cette charge, dans des termes qui témoignent et sa grande humilité et le zèle ardent qu'il avait pour la foi. Le docteur François Penna, auteur célèbre et auditeur de la Rote, à Avignon, a enrichi cet ouvrage de commentaires, le considérant comme le livre le plus achevé sur toutes les matières qui regardent l'Inquisition, et de la dernière utilité à ceux qui exercent ce saint office. Penna a dédié ses commentaires au Pape Grégoire XIII, et parle en ces termes de l'excellence du directoire et du mérite extraordinaire de son auteur :

« Très saint Père, j'ai appliqué toutes mes lumières et mes soins à commenter le livre du R. P. Nicolas Eymeric, intitulé : *Le Directoire des*

*Inquisiteurs*, ouvrage aussi vénérable pour son antiquité, qu'il est recommandable pour les excellentes matières dont il traite. L'auteur y parle savamment des points principaux de la religion. Il fournit les moyens les plus propres et les plus efficaces pour réfuter et pour éteindre les hérésies; et il explique avec un bel ordre et avec une méthode aisée, la façon d'exercer vigoureusement contre les athées, les hérétiques et les impies, le saint office de l'Inquisition. Comme ce livre a été imprimé à Rome dans sa dernière perfection, j'ai pris la hardiesse de le dédier à Votre Sainteté, afin que son auteur, qui défend si vigoureusement les vérités de la religion chrétienne et qui enseigne avec tant d'art la manière de convaincre les hérétiques, et de les ramener à leur devoir, soit favorablement reçu de Votre Sainteté, et puissamment protégé contre une infinité d'ennemis, que les vérités fortes, qu'il a enseignées, lui ont attirés de toutes parts : ce qui sera d'une grande utilité à l'Eglise, et qui contribuera beaucoup à avancer les affaires de notre sainte foi, comme je l'espère, etc. »

Le même Penna, dans sa Préface au lecteur, reconnaît que pour la publication du *Directoire* et des commentaires qu'il lui a donnés, il a reçu les encouragements et même le concours de deux religieux de l'Ordre, le V. P. Paul Constable, de Ferrare, pour lors Maître du sacré Palais, et depuis élu Général de tout l'Ordre, homme très intègre, très prudent et très éclairé dans les matières de l'Inquisition : *Virum integrum, ac prudentissimum, ac in causis fidei oculatissimum*, et le R. P. Thomas Zobbins, de Brescia, pour lors commissaire du Saint-Office, qui exerça ensuite la charge de Maître du sacré Palais.

Le Pape reçut le livre de notre V. P. Nicolas fort agréablement; et pour témoigner l'estime qu'il en faisait, dans le privilège qu'il accorda pour l'imprimer, il défend absolument à qui ce soit d'y rien changer, ajouter, retrancher, ou altérer, déclarant qu'il veut qu'on le reçoive et qu'on le lise en l'état qu'il est imprimé. De sorte que le même Penna, voulant éclaircir quelque'un de ses commentaires par quelques notes, fut obligé d'en demander la permission à Sa Sainteté.

Le R. P. Sébastien Salelles, de la Compagnie de Jésus, et consultant du Saint-Office à Malte, écrivant sur ces mêmes matières de l'Inquisition, relève avec de grands éloges la doctrine de ce livre et les mérites de son auteur. Voici comment il en parle :

« On ne saurait assez louer le R. P. Nicolas Eymeric, qui, ayant été établi Inquisiteur général dans le royaume d'Aragon, environ l'an 1395 de notre salut, exerça avec un zèle incroyable cette importante

charge pendant quarante-quatre ans contre les ennemis de la foi et de la religion. Il fit paraître, dans cet emploi, avec beaucoup d'éclat, les connaissances qu'il avait de la théologie et de la jurisprudence. Il composa un livre admirable, intitulé fort à propos *Le Directoire des Inquisiteurs* : parce que les officiers du Saint-Office y trouvent expliquées d'une manière forte et facile les règles qu'ils doivent garder, pour confondre les erreurs, pour obliger les hérétiques à les abjurer et pour procéder juridiquement contre tous ceux qui sont déferés à ce Tribunal (1). »

Le V. P. Nicolas acheva ce fameux ouvrage à Avignon, pendant le séjour que sainte Catherine de Sienne, religieuse de son Ordre, y fit. Bien que les auteurs n'écrivent point qu'il ait conféré avec cette vierge séraphique, il est fort probable qu'elle lui communiqua le dessein qui lui avait fait entreprendre ce long voyage, parce que la sainte ayant porté le Pape Grégoire XI à quitter Avignon et à retourner à Rome, notre Inquisiteur eut l'honneur d'accompagner Sa Sainteté et de rester quelque temps à la cour ; il y exerça la charge de chapelain et y composa les commentaires sur saint Matthieu.

Le Pape Grégoire XI étant décédé à Rome, l'an 1378, l'Eglise se vit cruellement divisée par un schisme effroyable, qui dura quarante ans. Les plus rares esprits du siècle et les plus grands saints, — il y en avait de très éminents dans l'un et l'autre parti, — ne purent procurer la paix à l'Eglise. L'antipape Clément VII, qui fut élu contre Urbain VI, ayant été reconnu comme légitime successeur de saint Pierre dans les royaumes d'Espagne et d'Aragon, notre V. P. Inquisiteur l'alla trouver à Avignon, et par son commandement exprès, il composa un savant traité du pouvoir des Papes, *Tractatus de potestate papali*, en 1383. Peu de temps après, il donna au public deux tomes de commentaires sur saint Jean qu'il avait commencés à Rome. Il les dédia au même Pape Clément, avec ceux qu'il composa depuis sur saint Luc et sur saint Marc.

Pendant qu'il travaillait pour le service de l'Eglise avec tant de succès, les devoirs de sa charge le rappelèrent en Aragon. Certains curés de ce pays étaient tombés dans une ignorance si grossière, qu'en administrant le saint Viatique aux malades, ils leur demandaient, avant de les

(1) Le *Directorium*, avec les commentaires du docteur Penna, a été imprimé à Rome en 1578, 1587, 1597, et à Venise en 1591 et 1607. — Les érudits de notre temps qui se sont occupés de l'Inquisition, quelle que soit leur manière de voir, ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à l'esprit de méthode et à la sage ordonnance de l'ouvrage du V. P. Eymeric.



communier, s'ils croyaient fermement que ce qu'ils leur présentaient à recevoir était le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; s'ils témoignaient le croire, ils les communiaient ; au contraire, ils refusaient cruellement à ceux qui n'avaient pas cette fausse croyance. Cette nouveauté fit grand bruit. Le V. P. Inquisiteur ayant assemblé quelques docteurs condamna cette erreur nouvelle, et la réfuta ensuite dans un livre qu'il intitula : *Les deux Natures en Jésus-Christ et des trois personnes en Dieu*. Il en composa un autre contre ceux qui nient la prééminence de Jésus-Christ et de sa sainte Mère ; il le dédia à dom Pierre de Lune, depuis anti-pape, sous le nom de Benoit XIII.

Raymond Lulle avait des disciples et des sectateurs ardents : ils ne pouvaient pardonner à l'Inquisiteur d'avoir fait censurer la doctrine de leur maître et défendre la lecture de ses ouvrages. Après la mort du roi Pierre IV, ils excitèrent contre le V. P. Eymeric une furieuse persécution, et obtinrent qu'il fût exilé du royaume d'Aragon.

Tout fier de souffrir cet injuste exil pour la défense de la foi, le V. Père se retira à Avignon, auprès de Clément VII, qu'il croyait le véritable Pape, à l'exemple de plusieurs grands saints. Il vécut là, quelques années, dans une grande tranquillité d'esprit, tout occupé à écrire pour la cause de la foi. Il y composa plusieurs excellents livres, dont on peut voir la nomenclature dans Diago et dans Echard.

A l'âge de près de quatre-vingts ans, il sortit de ce glorieux exil, comme autrefois plusieurs anciens confesseurs persécutés pour les intérêts de l'Eglise, et retourna à son couvent de Girone. Là, consumant le reste de sa vie dans les exercices de la haute piété qu'il avait pratiquée depuis son entrée en religion, il ne laissa pas de s'appliquer encore à composer des livres. Il termina son Commentaire sur l'Epître aux Galates, en 1398. Sur la fin de la même année, il avait entrepris d'expliquer l'Epître aux Romains ; mais la mort ne lui permit pas d'achever ce dernier ouvrage. Car Dieu l'appela des travaux de cette vie au repos éternel, le 4 janvier 1399.

On grava sur la pierre de son sépulcre ce peu de paroles, qui composent un excellent panégyrique :

*Hic jacet R. P. Nicolaus Eymericus, qui fuit Prædicator veridicus, Inquisitor intrepidus, et Doctor egregius : Nam ultra undecim volumina compilavit, et etiam XL annis pro fide catholicâ viriliter decertavit.*

« Ci-gît le R. P. Nicolas Eymeric, qui fut Prédicateur de la seule vérité, Inquisiteur intrépide et Docteur éminent : il a composé plus de onze écrits, et a vaillamment combattu, quarante ans, pour la défense de la foi. »



*Le B. Frère PIERRE D'OCHOA*

*Convert au Couvent de Sainte-Catherine, de la ville de Jaën  
au Royaume de Grenade (\*)*

(1561-1616)

Nous devons aux soins du R. P. Lopez, évêque de Monopoli, de posséder quelques fragments des actes de la vie de ce B. Frère. Notre pieux évêque les a sauvés de l'oubli, en les insérant dans la cinquième partie de son histoire de l'Ordre; mais ils ne sont qu'un petit aperçu des vertus admirables que ce Bienheureux a pratiquées, et des miracles éclatants qu'il a faits pendant sa vie, et que Dieu a continués après sa mort.

Le B. Frère Pierre d'Ochoa naquit en Biscaye, province du royaume d'Espagne, vers l'année 1561. Son père, nommé Jean Diez, gentilhomme des plus considérables du pays, et sa mère Marie Ortiz de Zarete faisaient profession d'une haute piété. Des enfants qu'ils eurent de leur mariage, notre Bienheureux fut l'aîné. On le nomma Pierre, sur les fonts du baptême; et on vit paraître dès son enfance, toutes les marques de la grande sainteté à laquelle Dieu l'appelait.

A peine commença-t-il à connaître le Seigneur, qu'il lui donna tout son amour et se consacra entièrement à son service. Oubliant sa qualité de gentilhomme, il cherchait toutes sortes d'occasions de s'humilier, pour imiter les profonds anéantissements de Jésus-Christ.

Il avait tant de réserve et de pudeur, qu'il fuyait avec grand soin la conversation des femmes: il appelait leur entretien assidu un venin dangereux, contre lequel il n'y avait point d'innocence qui se pût défendre longtemps. La femme de son frère s'étant un jour approchée de lui pour lui parler, il se retira; et comme elle lui témoigna être contristée de cette incivilité, il lui répondit que ceux

(\*) Lopez, v p., l. III, c. III.

qui le verraient lui parler, ne sachant point qu'elle fût sa belle-sœur, en pourraient être mal édifiés.

Pour conserver le lis précieux de sa virginité, et pour honorer les souffrances de Jésus-Christ, il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau, austérité qu'il a continuée dans la Religion jusqu'à la mort, et il couchait à plate terre, ou sur un ais.

Une vie si pénitente n'ayant aucun rapport avec celle des gens du monde, le B. Frère jugea bien que Dieu ne lui donnait une si mortelle aversion des maximes et des vanités du siècle que pour l'en séparer en l'appelant à un genre de vie plus parfaite. Voulant suivre un si saint mouvement, il choisit l'Ordre des Frères-Prêcheurs, pour y servir Dieu dans la pratique solide de toutes les vertus ; et quoiqu'il eût assez étudié pour être religieux de cœur, il prit l'habit de Frère convers, par humilité, au couvent de Sainte-Catherine, dans la ville de Jaën, à l'âge de vingt-deux ans. Il ressentit une si grande satisfaction de se voir à l'abri des écueils dont le monde est rempli, et au milieu desquels tant d'âmes font tous les jours de pitoyables naufrages, qu'écrivant à une sienne cousine son entrée en Religion, il lui manda ne pas douter qu'elle n'apprît avec beaucoup de joie le mariage qu'il avait contracté depuis peu avec une dame de grande qualité. Il voulait parler de Notre-Dame du Saint Rosaire, que les religieux de saint Dominique font profession de servir et d'honorer très particulièrement.

On lui donna le soin de la sacristie, sous la conduite d'un Père. Il s'acquitta de cette fonction à l'édification de tout le monde. Doux, humble, affable, civil et très obéissant, il étudiait toutes les volontés du Père sacristain, pour les prévenir.

Après avoir mis ordre à toutes choses, et s'être exactement acquitté des devoirs de sa charge, il allait faire oraison dans la chapelle du Rosaire. C'était le lieu secret de ses dévotions, il y pratiquait la plupart de ses austérités, et s'y retirait souvent la nuit, pour prendre la discipline, qu'il se donnait toujours jusqu'au sang.

Notre Frère aimait passionnément la vie solitaire, qui lui permettait d'être plus uni à Dieu. Cette inclination pour la retraite faisait qu'il souffrait extrêmement toutes les fois qu'on le menait en ville. Outre cet amour de la solitude, il brûlait d'un violent désir de mener une vie crucifiée sur la terre, et d'y souffrir pour l'amour de Dieu. Dans le but de satisfaire également ces deux inclinations qui le portaient à une vie pénitente et à une entière séparation, il pria le Seigneur de lui envoyer une maladie qui le fît souffrir beaucoup et qui le mît dans l'impuissance de sortir du couvent.

Dieu l'exauça, et le Bienheureux fut pris d'une paralysie, qui exerça sa patience jusqu'à la mort ; il en souffrit toutes les incommodités et les douleurs, avec un courage admirable. Ce mal le réduisit dans un état de langueur qui faisait pitié à tout le monde, excepté à lui seul. Ne voulant pas être tout à fait inutile, il se traînait encore par le couvent, pour rendre à la Religion tout le service qu'il pouvait. Mais ses efforts lui occasionnaient à tous moments de nouveaux accès ; parce qu'étant contraint de se soutenir avec un bâton, il tombait souvent par terre ; et comme il n'avait point la force de se relever, il était obligé d'y demeurer jusqu'à ce que quelque religieux passât et lui rendît ce charitable office. Tout couvert qu'il était des meurtrissures et des plaies qu'il se faisait en tombant, il conservait un visage serein, témoignage visible de la joie intérieure que son âme avait de souffrir. Il remerciait ceux qui lui aidaient à se relever, en leur disant : « Tout pour l'amour de Dieu, mes Pères ; je réciterai pour vous, en reconnaissance de votre charité, un Rosaire à la Très Sainte Vierge. »

Les supérieurs lui donnèrent l'emploi de portier. Il ne laissa pas, nonobstant ses infirmités, de faire tout ce qu'il put, au delà même de ses forces, pour se bien acquitter de sa charge. Quand il avait un peu de loisir, il assemblait quantité de petits enfants, auxquels il apprenait à prier Dieu et enseignait le catéchisme. Il se mettait au milieu d'eux, pour les interroger, devenant enfant avec les enfants, afin de les gagner à Dieu.

Il était extrêmement simple, mais d'une simplicité évangélique, qui lui faisait ignorer toutes les choses de la terre pour ne savoir que Jésus crucifié. Etant mort au monde, d'esprit et d'affection, il en savait si peu les usages et ces titres d'honneur souvent inventés pour flatter l'orgueil, qu'il appelait Mgr l'évêque de Jaën d'un nom fort populaire, et duquel tout autre que le prélat se serait offensé. Cette simplicité agréait si fort à l'évêque qu'il en estimait l'humble Frère bien plus que ceux qui le traitaient de Monseigneur et lui donnaient des titres honorifiques.

La paralysie de notre Bienheureux, qui semblait avoir un peu diminué pendant quelques mois, le reprit avec tant de violence qu'elle ne lui permit plus de sortir de son pauvre lit. Il en tombait assez souvent et avec d'autant plus de douleur, qu'il était obligé d'attendre quelquefois fort longtemps que quelqu'un passât par les infirmeries, pour le relever. Cela lui est arrivé en hiver ; et on l'a trouvé couché par terre, froid comme un glaçon et sur le point de rendre l'âme. Il souffrait



ces accidents non seulement avec patience, mais avec joie, ayant toujours ces paroles à la bouche : « Tout pour l'amour de Dieu. »

Notre généreux malade a souffert d'incroyables douleurs avec une constance invincible, pendant onze ans qu'il a gardé le lit. On ne l'a jamais entendu se plaindre, ni dire de paroles qui témoignassent le moindre chagrin d'être dans cet état. Il souffrait son mal avec une soumission respectueuse au bon plaisir de Dieu et lui rendait continuellement grâces de la miséricorde infinie qu'il lui faisait, de l'associer aux douleurs de son Fils crucifié. Dans cette vue, il regardait sa maladie comme une faveur extraordinaire du ciel, sachant bien que les afflictions sont les plus tendres caresses que Jésus fait à ses prédestinés, pour les rendre participants de la gloire après qu'ils auront partagé ses souffrances.

Ayant déjà consommé sa course dans la lice de toutes les vertus, notre Bienheureux soupirait après sa récompense. Dieu lui révéla le jour et l'heure de sa mort. Il fut pris d'une soudaine faiblesse qui fit croire au Père infirmier qu'il allait mourir. Celui-ci l'avertit de se préparer à recevoir promptement le Viatique et l'Extrême-Onction. « Il n'y a rien qui presse encore, mon Père, dit le bienheureux malade ; comme je ne dois mourir que demain, à dix heures du soir, on aura le loisir de m'administrer ces deux sacrements. » Ayant reçu le saint Viatique séparément, pour avoir plus de temps à s'entretenir avec son bien-aimé Sauveur, il passa la moitié du jour dans des colloques divins et des élans admirables. Il demanda l'Extrême-Onction, qu'il reçut dans un esprit d'amour et de pénitence, priant Dieu, avec effusion de larmes, que les onctions qu'on lui appliquait extérieurement purifiassent son âme des souillures contractées dans le cours de sa vie. Enfin, après avoir donné mille amoureux baisers à son crucifix, il mourut comblé de grâces et de mérites, le 4 janvier 1616, âgé de cinquante-cinq ans, remportant dans le ciel la fleur de sa virginité, qu'il avait heureusement conservée dans le siècle et en Religion, au témoignage de tous ses confesseurs.

Quoique les religieux désirassent sa délivrance, le voyant souffrir de si excessives douleurs, néanmoins ils furent sensiblement affligés de sa mort, qui les privait de l'exemple de ses rares vertus. Sitôt qu'il eut expiré, sa cellule fut remplie d'une odeur céleste, qui dissipa l'air infect et renfermé qu'on y sentait auparavant. A la nouvelle de son trépas, tout le peuple de la ville courut au couvent, pour avoir quelques morceaux de ses habits, ou des hardes qui lui avaient appartenu, les

estimant de précieuses reliques. Le concours de la foule fut si grand qu'on eut bien de la peine à l'enterrer dans le caveau commun des autres religieux. Il y a eu des révélations de sa gloire, et Dieu a opéré plusieurs miracles signalés par son intercession.



## *La V. M. MARIE CARAFFA*

*Sœur du Pape Paul IV*

*Fondatrice du Monastère de la Sapience, à Naples (\*)*

( 1468 - 1552 )

**J**E ne m'arrêterai point à prouver l'antiquité et la noblesse de l'illustre maison des Caraffa, au royaume de Naples, de laquelle la Bienheureuse Sœur Marie a tiré son origine ; puisque cette maison est universellement connue, et que notre Sœur en a généreusement méprisé l'éclat et les richesses, pour embrasser la pauvreté et les humiliations de Jésus-Christ.

Elle naquit en l'année 1468. Son père se nommait Jean-Vincent Caraffa, sa mère Victoire Caponesca. Elle eut deux frères et quatre sœurs. L'aîné hérita de la valeur et des Etats de son père. Le second fut Jean-Pierre Caraffa, qui après avoir passé par les plus éminentes dignités de l'Eglise, mérita d'être élevé sur la chaire de saint Pierre, où il prit le nom de Paul IV. Ses quatre sœurs furent mariées à quatre des plus grands seigneurs du royaume.

Marie Caraffa vint au monde avec toutes les belles qualités de corps et d'esprit qui peuvent rendre une jeune fille recommandable. La nature l'avait avantagée d'une ravissante beauté, d'un esprit vif et brillant ; une gravité accompagnée de modestie relevait toutes ces perfections et donnait à toute sa conduite je ne sais quoi d'aimable.

On s'aperçut bientôt que cette enfant privilégiée était puissamment prévenue de la grâce de Dieu. N'ayant rien des faiblesses de l'enfance, elle se privait des jeux, des récréations et des autres petits amusements auxquels s'adonnent les jeunes filles de cet âge. Son miroir était un

(\*) *Processus Canonisationis* ; R. P. Silos, *Historia clericorum Regularium*.

grand crucifix; elle s'y regardait à tous moments pour découvrir, dans les perfections souveraines du divin modèle, ses défauts, et les vertus qui lui manquaient pour orner son âme. Ce fut dans ce pieux exercice qu'elle forma la résolution de se donner à Dieu par un divorce éternel avec le monde, et de mener une vie pénitente.

Les inclinations vertueuses qu'elle remarquait dans son frère Pierre, moins âgé qu'elle de huit ans, la portèrent à se charger de son éducation. Elle prit soin de l'élever à la piété, et de le fortifier dans le dessein où elle le voyait de se consacrer au service de Dieu. Ils ne s'entretenaient tous deux que de des moyens qu'ils devaient prendre l'un et l'autre pour entrer en Religion. Les discours enflammés de notre Bienheureuse produisirent de si fortes impressions sur l'esprit de son frère, qu'à l'âge de douze ans il s'enfuit du palais de son père, et s'alla jeter aux pieds du Prieur du célèbre couvent de Saint-Dominique de Naples, le priant de lui donner l'habit. Sa trop grande jeunesse, qui le rendait incapable de supporter les austérités de l'Ordre, fut cause qu'il ne put obtenir cette miséricorde, qu'il demandait les larmes aux yeux.

Notre B. Sœur, ayant atteint sa vingtième année, fut recherchée en mariage par plusieurs grands seigneurs. Ses parents agréèrent la demande que leur en fit faire le seigneur Camille Pandoni, comte de Venafrò, gentilhomme des plus riches et des plus accomplis du royaume; et on tenait les choses si avancées, qu'on ne parlait que de ce mariage. A cette nouvelle, la pieuse fille pria Dieu avec larmes et gémissements de la garantir de ce malheur. Elle communiqua ses peines à son cher frère, qu'elle savait soupirer pour la Religion, et lui déclara être résolue de s'aller cacher dans quelque monastère. Ils ne trouvèrent d'abord d'autre moyen que la fuite, pour exécuter l'un et l'autre leur résolution; mais elle, voyant dans cette fuite quelque chose qui semblait choquer la bienséance, le Saint-Esprit lui suggéra un autre expédient.

« Je prierai ma mère, lui dit-elle, de me mener au monastère de Saint-Sébastien des religieuses de saint Dominique, à ces fêtes de Noël; en attendant, je ferai avertir la Supérieure de mon dessein, afin qu'elle me tienne la porte ouverte; et quand j'y serai entrée, on me tuera plutôt que de m'en retirer. Je ne doute point que nos parents ne fassent la dernière violence pour m'en faire sortir. Mais il faut, mon cher frère, que vous ménagiez tellement votre entrée dans le couvent de Saint-Dominique, que vous y puissiez recevoir l'habit le même jour que j'entrerai dans celui de Saint-Sébastien. Ces deux affligeantes

nouvelles feront une puissante diversion dans l'esprit de nos parents, et comme ils ont plus d'intérêt à vous conserver au monde que moi, ils abandonneront le soin de me faire sortir du monastère, pour traverser votre résolution. »

Le frère et la sœur exécutèrent ce dessein comme ils l'avaient projeté. Menée, le jour de Noël, au monastère de Saint-Sébastien, où elle avait disposé son entrée par l'entremise d'une de ses amies, la jeune fille prie sa mère d'agréer qu'elle aille dire un mot à une religieuse, en la compagnie de sa tante et de ses demoiselles d'honneur. Sa mère, qui priait Dieu dans l'église, ne soupçonnant rien de son dessein, lui en donne la permission. Faisant semblant de vouloir parler à cette religieuse (signal convenu pour qu'on lui ouvrît la porte), Marie entre dans le monastère, avec une ferme résolution d'y demeurer jusqu'à la mort. Sa tante et ses demoiselles d'honneur, aussi surprises qu'affligées, vont avertir sa mère qui la redemande aussitôt. La Supérieure répond que sa fille est libre de sortir, mais qu'elle ne la mettra point dehors, si elle veut demeurer avec elles. La noble dame envoie quérir son mari pour joindre son autorité à ses prières. Tous leurs efforts sont inutiles sur le courage de leur fille, qui ne veut jamais s'exposer à les voir.

Pendant qu'ils contestent, à la grille, qu'ils crient et qu'ils redemandent leur fille avec des paroles d'aigreur et de menaces, on leur apprend que Pierre Caraffa, leur fils, vient de recevoir publiquement l'habit de saint Dominique dans l'église des Frères-Prêcheurs. A cette nouvelle, ils courent au couvent de nos Pères, mettent en avant tout ce que la chair et le sang ont de plus tendre, pour persuader à leur fils de retourner à leur palais, et ont enfin recours aux larmes et aux prières. Mais le voyant inébranlable dans la résolution de demeurer dans l'Ordre qu'il venait d'embrasser, ils se déterminent à la violence. Quelques mois après, ils envoient une troupe de gentilshommes dans le couvent, qui enlèvent de force le jeune homme, et le reconduisent au palais de son père, où l'habit religieux lui est enlevé.

A partir de ce moment, le gouverneur du jeune Pierre l'observa de si près qu'il lui fut impossible de tenter une seconde fuite, pour rentrer en Religion. Ne pouvant accomplir son premier dessein, il conserva toujours l'inclination de se donner à Dieu, qui l'ayant choisi de toute éternité pour être un des premiers fondateurs de l'Ordre des Pères Théatins, lui fit plus tard embrasser l'état ecclésiastique. Ses parents, qui s'étaient fait une affaire assez fâcheuse en l'arrachant



de force à la Religion, aimèrent mieux laisser leur fille au monastère de Saint-Sébastien, que de se créer de nouveaux embarras.

Marie Caraffa reçut donc en paix le saint habit; et en peu de temps elle se rendit si accomplie, que n'étant encore que novice, elle égalait les plus anciennes religieuses en exactitude, en mortification et en humilité. Après sa profession, elle redoubla de ferveur et devint un modèle de perfection.

Elle partageait le jour en trois parties, pour ne point perdre une seule minute du temps, qu'elle estimait la chose du monde la plus précieuse. Une première partie de sa journée était consacrée à la méditation et à l'Office divin; une autre, à la lecture de bons livres spirituels; et la troisième, au travail que l'obéissance lui ordonnait. Elle n'avait pas plutôt quitté un exercice, qu'elle passait à un autre, si exacte à bien employer tout son temps, qu'on ne l'a jamais vue oisive, et qu'on ne lui a jamais entendu proférer une seule parole vaine ou inutile, pendant toute sa vie. Ayant fondé, plus tard, le monastère de la Sapience à Naples, elle y introduisit cette manière de partager la journée, qui aujourd'hui encore y est en vigueur.

Sa vie innocente, sa pureté angélique, son ardente charité et son grand zèle pour l'observance régulière, la mirent en si haute réputation, que toutes les religieuses souhaitaient ardemment l'avoir pour Supérieure. Mais elle, qui regardait les charges avec frayeur, avait de si humbles sentiments d'elle-même, que, bien éloignée de la pensée de commander, elle s'étonnait que les Sœurs la pussent souffrir en leur compagnie, elle, misérable pécheresse, qui méritait qu'on la foulât aux pieds. L'humilité n'éclatait pas moins dans ses actions que dans ses paroles. Elle brigait par des intrigues innocentes les emplois les plus humbles du monastère; et elle ressentait une joie extrême, quand elle pouvait obtenir la permission de laver la vaisselle, d'aider à la cuisine, de balayer les dortoirs, et de servir à table.

Dieu, qui voulait raffiner l'or de ses vertus dans le creuset des afflictions, permit qu'une religieuse, s'oubliant de son devoir, l'entreprît de la manière la plus outrageante. N'ayant pu souffrir une correction charitable que la B. Sœur lui avait faite, en l'avertissant de quelques défauts considérables, afin qu'elle s'en corrigeât, cette Sœur la décriait partout comme une méchante et une artificieuse. Après avoir inspiré de très mauvais sentiments de sa conduite, elle tâchait de persuader aux religieuses que sa piété n'était qu'hypocrisie; sa régularité qu'un manteau sous lequel elle cachait une ambition démesurée; sa retraite

une singularité affectée; ses paroles autant de blasphèmes contre Dieu et les saints. Cette misérable en vint à cet excès d'aveuglement, de l'accuser d'inconduite, et de colorer cette détestable calomnie par de si malicieuses apparences, que toutes les religieuses donnant croyance à ses paroles, se séparèrent de la B. Sœur, la traitèrent avec mépris et ne la regardèrent plus que comme une infâme, qui scandalisait leur monastère et qui y attirerait les vengeances du ciel.

Une si honteuse persécution, que Dieu permet quelquefois dans les monastères les plus saints, n'abattit pas le courage de la vertueuse calomniée. Elle abandonna entre les mains de Dieu le soin de sa réputation, et reçut cette croix d'ignominie, avec une parfaite soumission aux ordres de l'adorable Providence. Elle éprouvait tant de plaisir à souffrir pareil affront pour l'amour de Dieu, qu'elle ne le pria point de faire connaître son innocence, dont il était le fidèle témoin. Son silence servit à la rendre plus criminelle, dans l'esprit des religieuses, qui le prenaient pour un aveu de l'infamie dont elle était chargée.

Néanmoins, comme la grâce, qui nous donne la force de souffrir une persécution, ne nous rend pas insensibles aux traits de la douleur, cette Bienheureuse, se voyant si longtemps un sujet de scandale, l'aversion de ses Sœurs et l'opprobre de la Religion, commença de s'affliger. Une fois, s'étant mise à genoux devant son crucifix, elle lui dit : « Mon Dieu, vous connaissez mon innocence, j'attends de votre bonté que vous me retiriez de cette diffamante persécution. » Comme elle lui déchargeait son cœur par mille amoureux colloques, Jésus-Christ lui apparut, chargé d'une grande croix, et lui dit : « Ma chère épouse, je viens compatir à tes peines : regarde-moi depuis les pieds jusqu'à la tête, et tu me verras accablé de plaies, de douleurs et d'opprobres ; considère ma tête percée par de piquantes épines, et mes épaules chargées d'une lourde croix. » Un objet si pitoyable tira un ruisseau de larmes des yeux de cette Bienheureuse Sœur, elle oublia son affliction, pour compatir aux souffrances de son divin Epoux, qui ajouta : « Ma fille, quoique je fusse innocent, j'ai bien voulu souffrir, pour l'amour de toi, ces outrages, ces blessures et la mort. » Après quoi, il disparut. Notre Bienheureuse resta tellement pénétrée des douleurs excessives du Fils de Dieu, qu'elle ne songea plus à souhaiter la fin des siennes ; au contraire, elle les estima, elle les chérit, et s'offrit d'en endurer encore de plus cruelles et de plus diffamantes, jusqu'à la mort.

Son confesseur, à qui elle communiqua cette vision, loua sa cons-

tance; mais comme il s'agissait de l'intérêt de Dieu en cette affaire, lui-même prit les moyens de faire connaître son innocence. La religieuse, qui l'avait diffamée, se rétracta publiquement, lui demanda pardon, et déclara avec confusion que, s'étant laissée transporter à la vengeance et à l'envie, elle l'avait faussement accusée pour la perdre d'honneur. A partir de ce moment, les religieuses admirant plus que jamais la patience et l'humilité avec lesquelles elle avait souffert cet opprobre, l'honorèrent d'une estime très particulière.

Mais comme le monde est une mer orageuse, qui n'est jamais sans agitation, la Sœur Marie se vit bientôt engagée dans une nouvelle tempête. L'armée de France étant venue assiéger Naples, on obligea les religieuses de sortir de leur monastère de Saint-Sébastien, situé près des murailles de la ville, afin d'y mettre des soldats. Nos Sœurs en furent fort affligées, particulièrement la B. Sœur Marie Caraffa, qui en tomba même grièvement malade. Si bien, qu'après la levée du siège, par suite de la peste qui se mit dans les troupes de France, et par la mort de M. de Lautrec, qui les commandait, lorsque les religieuses retournèrent en leur monastère, notre Bienheureuse se trouva trop malade pour les suivre, et resta, par une disposition adorable de la divine Providence, dans celui de Sainte-Marie de l'Hermitage, où on les avait recueillies pendant le siège. Dieu conduisait toutes choses, voulant se servir d'elle pour la fondation d'un nouveau Monastère.

Le cardinal Oliverio Caraffa, grand amateur des lettres, avait entrepris de fonder à Naples un célèbre collège sous le nom de la Sapience, à l'exemple de celui de Rome, avec des revenus très considérables pour y attirer les plus savants professeurs d'Italie. Il poussait vivement son dessein; mais la mort, envieuse de sa gloire, l'empêcha d'en voir l'entière exécution. Deux gentilhommes napolitains, Pierre et Martin Stendardo, achetèrent la place et les bâtiments commencés, pour construire un couvent aux religieuses de Sainte-Claire. Sœur Lucrèce d'Entiché, leur tante, fille d'un grand mérite et d'un bel esprit, y fit même travailler, en vertu d'un bref du Pape Léon X. La mort l'ayant enlevée du monde, tout l'édifice demeura imparfait. Il est vrai qu'en mourant elle avait instamment prié sa nièce, Sœur Sancia Caraffa, religieuse de Sainte-Claire du monastère de Sainte-Marie de l'Hermitage, d'en poursuivre l'achèvement; mais ne se sentant point propre pour conduire un si grand ouvrage, celle-ci en commit tout le soin à la B. Sœur Marie, sa parente, qu'un reste de maladie retenait encore auprès d'elle.

Notre Bienheureuse refusa de prendre sur elle cette affaire, pour deux raisons : la première, à cause de son incapacité à poursuivre une œuvre de cette importance ; la seconde, c'est qu'étant religieuse de saint Dominique, elle ne devait point se mêler de la fondation d'un monastère destiné aux filles de sainte Claire.

On ne trouva point de meilleur expédient pour l'y engager, que d'en écrire à son cher frère Pierre Caraffa, pour lors évêque de Chieti, et nonce de Sa Sainteté à Venise, afin de prendre son avis, et de se servir de son crédit, très grand à Rome. Notre Sœur lui envoya la copie du traité passé avec les deux gentilshommes napolitains, et lui manda que, si elle n'eût point trouvé de religieuses de sainte Claire en possession des nouveaux bâtiments, elle aurait travaillé à faire appliquer cette fondation à son Ordre, qui avait besoin d'un monastère, pour y établir l'étroite observance, relâchée en beaucoup d'endroits par le malheur des temps.

Ce grand évêque, qui connaissait l'éminente vertu de sa sœur, ménagea si adroitement cette affaire auprès du Pape Clément VII, et employa si utilement le grand crédit des amis puissants qu'il comptait à la cour romaine, qu'il obtint un bref, le 9 septembre 1530, par lequel Sa Sainteté transportait cette fondation à l'Ordre de saint Dominique, et permettait aux religieuses de sainte Claire qui demeuraient dans le monastère commencé, d'en prendre la règle et l'habit, et à la Sœur Marie Caraffa de passer de son monastère de Saint-Sébastien à ce nouveau, pour y établir la vie régulière. Le pieux évêque écrivit à sa sœur pour l'encourager à cette glorieuse entreprise, très utile à l'Eglise et à son Ordre ; et en même temps, il envoya à Naples le Père Boniface del Colle, un des quatre premiers fondateurs des Théatins, homme très intelligent dans ces sortes d'affaires, pour l'assister de ses conseils.

Le P. Boniface accomplit avec tant d'ardeur sa mission, qu'en moins de neuf mois il mit le monastère dans la dernière perfection ; si bien que notre B. Sœur, sortant de chez les religieuses de Sainte-Marie de l'Ermitage, en vint prendre possession la veille de Saint-Jean-Baptiste, en l'année 1531. Le lendemain, en vertu du bref du Pape, toutes les religieuses de sainte Claire qui y étaient, prirent l'habit et la règle de l'Ordre de saint Dominique, avec d'autant plus de joie, qu'elles étaient ravies de vivre sous la sage conduite de la B. Mère Marie Caraffa.

Pour établir l'ordre et la régularité dans ce nouveau monastère,



cette V. Mère introduisit premièrement une clôture perpétuelle, observance qui n'était presque plus gardée avant le saint concile de Trente, les religieuses ayant la liberté de sortir et d'aller chez leurs parents.

2. Elle voulut qu'outre la grille de fer des parloirs, il y eut une plaque de fer-blanc, qui, n'empêchant point la liberté de se parler, ôtait aux religieuses et aux séculiers celle de se voir.

3. Pour conserver l'esprit de récollection, et pour tenir ses filles dans une union très étroite avec Dieu, elle établit ce règlement, qu'elles ne parleraient que quatre fois l'année à leurs parents, et plus rarement à d'autres.

4. Elle ordonna que ses religieuses ne paraîtraient jamais devant le médecin, le chirurgien et les ouvriers, quand ils entreraient dans le monastère ; qu'il y aurait une cloche particulière qu'on sonnerait, à leur arrivée, afin que les religieuses se retirassent dans leurs cellules, à ce signal ; et que celles qui étaient destinées pour conduire ces séculiers, auraient toujours le voile baissé, pour n'en être point vues. A son exemple, plusieurs monastères de divers Ordres ont introduit cette louable coutume.

5. Pour renouveler l'esprit de pauvreté, elle voulut que toutes ses religieuses n'eussent dans leur cellule qu'un lit composé de deux ais, d'une paille, d'un sac de laine pour chevet et de deux couvertures, deux chaises de paille, un petit coffre de bois tout simple, et une image de papier avec un crucifix.

6. Elle introduisit l'usage des tuniques et des draps de serge, ordonnés par les Constitutions. Elle fit observer, dans la dernière exactitude, le silence perpétuel, l'abstinence de viande, et les cérémonies qu'on doit garder au Service divin, qu'elle faisait célébrer jour et nuit avec une piété exemplaire.

7. Elle inspira à ses religieuses l'amour des mortifications, qui est le véritable esprit des filles de saint Dominique ; et son exemple fut si puissant, qu'on ne parlait que de cilices, de disciplines, de haire, de chaînes de fer et d'autres instruments de pénitence, dans ce dévot monastère, où toutes les religieuses étaient autant de victimes de la charité, crucifiant leur chair, pour se conformer à leur divin Epoux sur le Calvaire.

Voilà le genre de vie que la B. Sœur Marie introduisit dans ce monastère de la Sapience. Par un bref, le Pape l'en établit Prieure perpétuelle, afin qu'elle y fît fleurir l'observance régulière. Ce bref lui

fut un coup de foudre. Mais son humilité et sa modestie ayant inutilement tenté toutes sortes de voies pour s'exempter de cette charge, elle l'exerça sans perdre de vue ses misères, qu'elle avouait la rendre indigne de cet emploi. Pour conserver une profonde humilité dans cet état d'élévation, elle aidait les Sœurs converses dans leur travail et dans les offices les plus humbles du monastère. Quand les Sœurs novices venaient, tous les soirs, à sa cellule, se prosterner à ses pieds, pour recevoir sa bénédiction, suivant l'usage de l'Ordre, après la leur avoir donnée, elle se mettait à genoux devant elles, et tenant les bras en croix sur sa poitrine, elle leur baisait les mains avec une humilité qui leur tirait les larmes des yeux.

Elle pratiquait les mêmes abaissements à l'endroit des jeunes postulantes. Quand elle les avait vues laver les écuelles, ou balayer les cloîtres ou la cuisine, elle leur baisait les mains ; et pour les encourager à persévérer dans ces actions d'humilité, elle leur disait ces paroles enflammées : « O heureuses les mains qui s'endurcissent dans ces humbles occupations, elles seront un jour caressées de Jésus-Christ et chargées de riches pierreries ! O mains fortunées qui, étant présentées, à la fin des siècles, au souverain Juge des vivants et des morts, en obtiendront une sentence favorable, qui vous rendra bien heureuses pendant l'éternité. » Et pour s'humilier davantage, elle se disait à elle-même, en leur présence : « Ah ! misérable que je suis ! j'ai bien sujet de craindre que n'étant point la compagne de votre humilité, je sois privée de la récompense que Dieu vous prépare dans le ciel. »

L'amour de la pauvreté la détachait si absolument de l'affection de toutes choses, qu'elle n'avait à elle quoi que ce fût ; et pour inspirer cette vertu à ses religieuses, elles les obligeait souvent de changer d'office et de cellule, de peur qu'elles y eussent la moindre attache.

Suivant cette maxime de saint Paul, que ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair avec ses désirs, elle pratiquait des mortifications effroyables : les cilices, les chaînes de fer et les disciplines sanglantes ne pouvaient apaiser l'ardeur qu'elle avait de souffrir.

Elle ne s'est jamais dispensée d'aucun point de la Constitution. Toute malade qu'elle était, elle gardait l'abstinence, et se servait de tuniques de laine, même dans sa dernière maladie, quoique les médecins cherchassent à lui persuader d'user de viande et de linge.

Par cette austérité de vie, elle a conservé une admirable pureté. Elle avait tant de retenue et de pudeur, qu'en entrant dans ce nouveau

monastère de la Sapience, elle fit vœu de ne regarder jamais aucun homme en face ; ce qui lui faisait dire quelquefois que le premier qu'elle verrait, serait Jésus-Christ, son cher Epoux, quand elle sortirait de ce lieu de misères. Elle a inviolablement gardé ce vœu jusqu'à la mort, n'ayant jamais envisagé ni prêtre, ni confesseur, ni médecin, et ayant toujours paru devant eux son voile abaissé.

La résignation de cette vénérable Mère à la pure volonté de Dieu était si grande, qu'elle disait ressentir plus de joie quand Dieu ne lui accordait point ce qu'elle lui demandait, que s'il l'eût exaucée : parce que, encore que Dieu accomplît sa volonté en le lui accordant, elle y trouvait toujours la sienne satisfaite ; au lieu que dans un refus, elle faisait purement cette divine volonté.

Elle passait la plus grande partie du jour et de la nuit en oraison ; et comme elle en était souvent détournée pendant le jour, pour vaquer aux devoirs de sa charge, elle demeurait toutes les nuits au chœur après Matines jusqu'à Prime, afin de faire cet exercice avec plus de tranquillité. Elle allait souvent en certains endroits reculés du jardin, pour donner toute liberté à ses gémissements et à ses larmes ; quelquefois elle faisait oraison prosternée la face contre terre, et quelquefois à genoux, tenant les bras étendus en croix. Elle priait avec tant de ferveur, qu'on l'entendait gémir et soupirer de loin ; et il était impossible de la voir dans cet état, toute baignée de larmes, sans en être touché. Un avocat des plus fameux de Naples, mais libertin, qui menait une vie désordonnée, fut heureusement changé, pour avoir été témoin par hasard de ses soupirs et de ses larmes. Comme son jardin touchait celui des religieuses, poussé par un esprit de curiosité, il regarda par une crevasse de la muraille. Il vit la B. Sœur Marie à genoux, les larmes aux yeux, et qui poussait de temps en temps des soupirs enflammés vers le ciel. Après l'avoir considérée en cet état, il fit de si sérieuses réflexions sur la vie pénitente de cette innocente servante de Dieu, qu'éclairé de la grâce il quitta le monde et se fit religieux, après avoir été remercier la B. Sœur Marie de lui avoir procuré cette miséricorde par son bon exemple.

Elle augmenta de beaucoup sa ferveur, après l'arrivée de saint Cajetan et du B. P. Jean Marinoni, son compagnon, à Naples. L'illustre Pierre Caraffa avait instamment prié le saint de visiter sa sœur et de prendre un soin particulier de son avancement. Dieu seul connaît les progrès que notre Bienheureuse fit dans la perfection, sous la conduite de ce directeur accompli. Elle brûlait véritablement d'amour pour

Dieu ; et elle en souffrait quelquefois de si violentes saillies, qu'on croyait que son cœur, ne pouvant plus résister à ces délicieux transports, se fendrait en deux ; elle en serait infailliblement morte, si son divin Epoux n'en eût modéré les ardeurs par de nouvelles grâces dont il la favorisait. Les extases fréquentes qu'il lui envoyait, et les visites presque journalières qu'elle recevait des anges, adoucissaient le regret qu'elle avait de rester sur la terre, privée des chastes embrassements de Jésus-Christ. Le nombre de ces faveurs est si grand, que les auteurs de sa vie les ont laissées dans le silence, ne nous en rapportant que deux, qui nous feront juger de l'excellence des autres.

Etant restée au chœur après les Matines de Noël, selon sa coutume, comme elle méditait sur la naissance de Jésus-Christ, elle se sentit tout embrasée d'amour, et se vit en un instant environnée d'une grande lumière. Elle aperçut alors la Sainte Vierge venir à elle, tenant Jésus-Christ sur ses bras, dans le même état qu'il était au moment de sa naissance ; le petit Jésus lui lançait des rayons si brillants dans les yeux, qu'elle n'en pouvait soutenir l'éclat. Elle se prosterna pour l'adorer. La Sainte Vierge lui dit : « Tiens, ma fille bien-aimée, voici mon fils, ton Epoux, comme il naquit dans l'étable de Bethléem ; prends-le entre tes bras et fais-lui mille caresses. » La B. Sœur, animée par une offre si obligeante, prit le divin Enfant, le serra étroitement sur son cœur et lui donna mille baisers. Elle remercia très affectueusement la Sainte Vierge de cette insigne faveur. Et depuis, elle sentit dans le fond de son âme une fournaise d'amour, qui la faisait soupirer, sans trêve, après la possession de son divin Epoux.

Un jour de l'Ascension, méditant sur l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans le ciel, et sur la réception magnifique que lui fit son Père, à la droite duquel elle le voyait assis, elle aperçut que Jésus-Christ lui donnait sa bénédiction, qu'il réitéra sur le monastère. En mémoire de cette grâce extraordinaire (qu'on représenta à Rome sur une image, en l'année 1651, avec la permission de l'Ordinaire), tous les ans, au jour de l'Ascension, on chante None avec beaucoup de solennité, et à la fin la Prieure donne la bénédiction à toutes ses religieuses, pendant qu'elles chantent le psaume : *Deus misereatur nostri, et benedicat nobis.*

Tant de faveurs portaient la vénérable Mère à désirer passionnément la dissolution de son corps, pour jouir de Jésus-Christ. Elle disait souvent, dans l'ardeur de ce désir : « *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est.* O mon Dieu, retirez-moi de ce lieu d'exil, qui me



sépare de vous. » Enfin elle sut, par révélation, que sa mort était proche. Cette agréable nouvelle lui causa une joie semblable à celle de l'exilé qui apprend la fin de son bannissement.

Saisie d'une violente fièvre, elle la prit pour la voix de son divin Epoux, qui l'appelait à ses chastes embrassements. Elle fit venir toutes ses religieuses et leur adressa un discours pathétique sur leur obligation de bien correspondre aux desseins de Dieu dans leur vocation, qu'elles devaient considérer comme le plus grand effet de son infinie miséricorde. Elle les exhorta à persévérer dans l'étroite observance, qu'elles avaient si généreusement embrassée, leur demanda très humblement pardon du mauvais exemple qu'elle leur avait montré par sa lâcheté au service de Dieu ; et leur donna ensuite sa bénédiction, pour ne plus songer qu'à se bien préparer à la mort.

La vénérable Mère fit une confession générale de toute sa vie, avec une abondance de larmes qui témoignaient son extrême douleur d'avoir offensé Dieu ; et elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, avec de grands sentiments de dévotion et de pénitence, afin d'être prête à paraître devant les yeux de son divin Epoux, quand il l'appellerait.

Les Sœurs qui la veillaient étant allées prendre un peu de repos, laissèrent dans sa cellule Angélique Caraffa sa nièce, âgée de cinq à six ans, afin d'avertir les religieuses qui y entreraient de ne point faire de bruit. Après qu'elles furent sorties, cette enfant vit entrer en procession plusieurs religieuses qui chantaient délicieusement. Les prenant pour des Sœurs de la maison, elle courut au devant d'elles, pour leur dire de ne point faire de bruit, de peur d'incommoder sa tante. « Nous venons du ciel, pour l'accompagner devant Jésus-Christ, son » Epoux, lui dirent-elles en souriant de son aimable simplicité ; c'est « lui qui nous a envoyées ; nous avons été religieuses ici, où nous « sommes mortes ; la musique que nous chantons n'interrompra « point son sommeil. » Alors cette petite demoiselle, les considérant avec attention, reconnut la sœur Scholastique, converse, morte subitement depuis quelques jours. Comme elle lui voulut parler, la vision disparut. Les religieuses étant retournées dans la cellule, furent fort surprises de trouver cette petite fille si effrayée qu'elle ne pouvait parler. Elles lui demandèrent ce qu'elle avait. L'enfant leur raconta ce qu'elle avait vu. Ce qui les consola extrêmement, soit à cause de l'honneur que Dieu rendait à leur bonne Mère, soit parce qu'elles étaient assurées du salut de la sœur Scholastique, dont la mort subite les avait mises en une certaine inquiétude.

Peu de temps après, notre B. Sœur tomba dans l'agonie suprême. Les yeux attachés au crucifix qu'elle tenait à la main, elle le baisait, de moments en moments, avec une incroyable ferveur; et dans les transports d'amour qu'elle témoignait à son Bien-Aimé attaché sur cette croix, elle expira saintement entre ses bras, le 4 janvier 1552, âgée de quatre-vingt-quatre ans. Elle en avait passé quarante au monastère de Saint-Sébastien, vingt-deux dans celui de la Sapience, fidèle à toutes les pratiques de la vie régulière. Les religieuses, qui l'avaient extrêmement chérie et honorée pendant sa vie, continuèrent à l'honorer après sa mort, et l'enterrèrent avec toute la magnificence possible, pour lui témoigner une partie de leur douleur et de leur reconnaissance.

Plusieurs années après, comme on ouvrit son sépulcre, je ne sais à quelle occasion, on trouva son corps intact. Ce qui obligea les religieuses de le lever et de le mettre en un lieu plus honorable. Elles le placèrent dans leur église, où on le voit depuis plus de cent ans, aussi entier et aussi vermeil que celui d'une personne vivante.

Dieu honora une fin si sainte de plusieurs miracles. Le jour de sa mort, il sortit une certaine liqueur semblable à de la manne, d'un doigt de ses pieds. Les religieuses la reçurent dans une fiole de verre. Une d'entre elles ayant appris qu'il y avait plusieurs personnes possédées du diable, à la terre de Saint-Ange, y envoya de cette liqueur, et sitôt que l'exorciste en eut jeté sur elles, les diables poussèrent d'horribles hurlements et sortirent de leurs corps. Cette même liqueur a rendu la santé à un grand nombre de malades.

La V. Mère Caraffa avait fondé son monastère dans la pauvreté et sans aucune rente, menaçant de sa malédiction celles qui les introduiraient après sa mort. Néanmoins, les religieuses en ayant reçu, et ce relâchement pouvant dans la suite éteindre l'esprit de pauvreté, elle leva une de ses mains, qu'elle tenait en croix sur sa poitrine; et depuis ce temps-là, elle la tient toujours élevée, comme le remarque un auteur célèbre, pour avertir ses Sœurs de la menace terrible qu'elle leur a faite. Cette menace aura son effet, du jour où l'introduction des rentes favoriserait le relâchement des pratiques communes de la pauvreté. On ne rend ces pratiques plus douces aux religieuses par des biens fixes, qu'afin qu'elles puissent vaquer plus librement à l'oraison et à tous leurs autres exercices de piété, exemptes des inquiétudes et des embarras qu'une pauvreté nécessaire cause dans les monastères les mieux réglés.

Une religieuse, violemment tentée, avait plusieurs fois trouvé du soulagement dans ses peines, en réclamant la V. M. Caraffa dans ses nécessités. Mais la tentation augmentant de plus en plus, elle se vit dans un danger manifeste de succomber. Avec ces peines d'esprit, elle était encore affligée d'un horrible cancer, qui lui rongait le sein. Son confesseur lui conseilla de s'aller prosterner devant le tombeau de la Bienheureuse. Ayant passé une partie de la nuit en prières et en larmes, suppliant la sainte de la secourir auprès de Dieu, elle se sentit accablée de sommeil. A peine eut-elle fermé les yeux pour dormir, que la B. M. Marie lui apparut toute brillante de lumière ; elle la consola, et lui dit qu'elle avait obtenu de Dieu pour elle ce qu'elle lui demandait. A son réveil, la Sœur se trouva parfaitement guérie. et entièrement délivrée de sa tentation.



### *La V. M. JEANNE DE SAINT-JOSEPH*

*Professe du Monastère de Sainte-Catherine de Sienne  
à Toulouse(\*)*

(1560-1622)

**L**A V. M. Jeanne de Saint-Joseph, neuvième religieuse professe du très dévot monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Toulouse, naquit dans cette même ville, en l'année 1560, de parents pauvres. Son père était cordonnier, et sa mère, une simple villageoise ; mais, en compensation, ils étaient très riches de la crainte de Dieu, et méritèrent sa bénédiction par la naissance de cette bienheureuse fille. Etant tombée dangereusement malade, à l'âge de cinq ans, la petite Jeanne fut visitée de la Très Sainte Vierge tenant Jésus-Christ, son Fils, entre ses bras. La joie qu'elle en reçut la guérit miraculeusement, et la vue de ce divin objet alluma tant de saintes affections dans son cœur, et porta tant de lumières dans son esprit, que l'usage de la raison lui ayant été comme avancé, elle forma dès lors la résolution d'être religieuse.

Son père et sa mère moururent peu de mois après qu'elle eut reçu cette insigne faveur ; elle demeura orpheline, sans autre appui que

(\*) Mémoires de Toulouse.

celui de Dieu, qui inspira à une religieuse de Saint-Pantaléon, à Toulouse, sa marraine, d'en prendre soin. Cette religieuse fit tant auprès de sa supérieure, qu'elle obtint la permission de retirer auprès d'elle sa filleule, à qui elle apprit à lire. Les religieuses achetèrent un troupeau de moutons, du peu d'argent que son père avait laissé ; elles envoyèrent ces moutons à une de leurs métairies et, du profit qui en fut retiré, elles amassèrent une somme pour marier honnêtement la jeune orpheline.

Toutes ses inclinations cependant étaient pour la Religion. Elle se sentait intérieurement appelée dans quelque monastère bien réformé : il n'y en avait aucun pour lors à Toulouse, où elle pût être reçue, avec le peu de bien qu'elle possédait. Elle pria donc incessamment Dieu, et pratiquait de rigoureuses austérités, afin qu'il lui plût de susciter quelque bonne âme qui entreprît la fondation d'un monastère de religieuses d'une étroite observance, en la rue où elle demeurait. Dieu l'exauça. La pauvre maison où elle était née fut une de celles qui furent achetées pour former l'enclos du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, et les religieuses ont toujours cru qu'elle avait beaucoup contribué, par ses prières et par ses pénitences, à leur obtenir de Dieu les moyens de réussir à cette fondation.

Dieu, qui voulait exercer sa patience d'une terrible manière avant de lui accorder la grâce d'être religieuse, permit qu'elle s'engageât dans l'état du mariage avec un homme le plus brutal qui fût au monde. Sans avoir égard à sa vertu, à sa douceur, à sa piété et à sa soumission aveugle à toutes ses volontés, il la traitait d'effet et de paroles avec la dernière rigueur. Dans un de ses emportements, il lui donna même un coup de couteau, capable de lui ôter la vie. L'humble femme souffrit cette humeur fâcheuse et ces mauvais traitements avec une paix, une douceur et une patience admirables ; par une charité chrétienne, qui s'étudie toujours à rendre le bien pour le mal, elle fit tant de pénitences et offrit tant de larmes et de prières à Dieu pour la conversion de son mari, qu'elle lui obtint la grâce de se reconnaître, de pleurer ses péchés, de quitter ses mauvaises habitudes, et de changer de conduite. Il eut, depuis ce temps-là, autant d'amour et de respect pour elle, qu'il lui avait fait paraître de haine et de mépris. Dieu le prit, dans cette disposition, par une maladie violente, accompagnée d'un transport au cerveau ; il mourut dans l'impuissance de se confesser. La pauvre veuve fut extrêmement en peine du salut de son mari, jusqu'à ce que Dieu lui révélât qu'il était mort en grâce,



mais qu'il souffrait en purgatoire pour expier les désordres de sa vie. Elle en resta fort consolée; et excitant de nouveau les ardeurs de sa charité, elle s'offrit à la justice de Dieu, de souffrir en son corps, pour sa délivrance, les tourments qu'il était condamné d'endurer. Aussitôt, elle fut attaquée d'un mal de dents si cruel, qu'elle en était comme hors d'elle-même.

Par cette mort, elle demeura veuve, avec une petite fille et un avoir de cinq à six mille livres. Cette petite fille passa bientôt, avec la grâce du saint baptême, de cette vallée de misères à la céleste patrie; et par ce moyen, la mère se vit dans sa première liberté de se consacrer à Dieu. Elle se donna d'abord au service de notre Père saint Dominique, dans la Congrégation des Sœurs de Sainte-Catherine, sous la direction de nos Pères. Depuis le jour de son entrée, elle ne porta plus que de la laine, ne mangea plus de viande et travailla si solidement à sa perfection, qu'elle se rendit remarquable parmi les plus ferventes dames de cette illustre Congrégation. La première à pratiquer la pénitence, à exercer les œuvres de miséricorde, à servir les malades dans les hôpitaux, à visiter les prisonniers et à procurer toutes sortes d'assistances spirituelles et corporelles aux personnes nécessiteuses ou affligées, elle mettait de pauvres petits enfants en métier, et mariait des filles pauvres. Etendant sa pitié et sa reconnaissance sur les églises, elle fit présent d'un grand tableau aux religieuses de Saint-Pantaléon, qui lui avaient servi de mère. Elle donna ensuite un beau crucifix pour mettre sur la porte de leur église, afin d'exciter les passants à se souvenir de la Passion du Fils de Dieu. Elle offrit aussi un riche devant d'autel de damas ouvragé à l'église cathédrale de Saint-Etienne; elle portait tant de dévotion à ce saint, qu'au jour de sa fête, elle allait dire cent *Pater* au pied de son autel, assurant que ce jour-là elle obtenait de Dieu, par son intercession, tout ce qu'elle lui demandait. Avant que la cathédrale de Saint-Etienne brûlât, en l'année 1609, Dieu lui avait révélé cet horrible incendie et les moyens qu'on emploierait pour la construction d'une nouvelle église.

Notre Sœur passa trois carêmes, ne mangeant que trois fois la semaine, demeurant en oraison dans l'église, depuis le matin jusqu'au soir. Elle employait encore à la prière la plus grande partie de la nuit.

Pendant qu'elle s'exerçait ainsi à toutes sortes de bonnes œuvres, elle sollicitait sa réception au monastère de Sainte-Catherine de Sienne. Elle fut reçue en l'année 1605, de l'agrément de toutes les

Sœurs, qui connaissaient ses mérites et sa grande vertu ; et après avoir passé six années dans les larmes, les veilles, les austérités, une exacte observance et dans tous les exercices de charité envers les pauvres, qu'elle servait dans la basse-cour et dans une grange de la maison, la clôture n'y étant pas encore établie, elle reçut l'habit de l'Ordre, avec les premières fondatrices du monastère, le 8 mai 1611, âgée de quarante-un ans, sous le nom de Sœur Jeanne de Saint-Joseph. L'année suivante, elle fit profession au mois de décembre, le jour de la Conception de la Très Sainte Vierge, à laquelle elle a eu toute sa vie une singulière dévotion, ainsi qu'à saint Joseph, son chaste époux, dont elle tâchait d'imiter la vie humble et cachée.

Lorsqu'elle était au siècle, elle cachait soigneusement sa dévotion, allant communier tantôt dans une église et tantôt dans une autre, pour n'être point remarquée dans cette action de piété ; mais se voyant en la compagnie des servantes fidèles de Jésus-Christ, elle se faisait gloire de s'humilier et de s'anéantir. Toute Sœur de chœur qu'elle était, elle servait les converses. C'était elle qui tirait toute l'eau pour faire les lessives, qui travaillait au jardin et soignait les malades.

Ravie de se voir humiliée, elle recevait avec beaucoup de joie les pénitences et les mortifications qu'on lui donnait. Etant portière, une Sœur l'accusa, assez légèrement, d'une faute dont elle était innocente. Soit que la Mère Prieure le crût, ou qu'elle voulût la mortifier pour augmenter ses mérites, elle la fit venir en sa présence ; et après l'avoir sévèrement reprimandée, elle la démit de son office. Notre Bienheureuse accepta cette pénitence avec humilité, et ne voulut jamais dire une seule parole pour sa justification. La Sœur qui l'avait accusée étant tombée malade, elle demanda avec instance la permission de la servir. Ce qu'elle fit, avec grande effusion de charité, en reconnaissance de la grâce que cette Sœur lui avait procurée, d'être humiliée et châtiée comme elle le méritait.

Sa compassion envers les pauvres était si grande, qu'elle ne pouvait les entendre se plaindre ou exposer leurs misères sans en être attendrie jusqu'à verser des larmes ; et comme, dans la première disposition du monastère, le réfectoire était à côté de la porte, elle se privait souvent de sa portion, pour la leur offrir. Un jour qu'elle était portière, elle donna de la soupe à un mendiant, dans un plat d'étain. Cet ingrat emporta le plat ; mais il ne tarda pas à être arrêté par quelques personnes du dehors, qui avaient crié après lui : Au

voleur ! La charitable portière, peinée de la confusion qu'on faisait à ce pauvre, représenta si fortement à la Mère Prieure l'extrême nécessité qui l'avait réduit à faire ce larcin, que celle-ci donna le plat d'étain au malheureux.

Sœur Jeanne ne relâcha rien en Religion des mortifications qu'elle pratiquait étant au monde ; au contraire. Elle prenait, tous les jours, trois fois la discipline jusqu'au sang ; et portait, jour et nuit, un cilice de crin de cheval si hérissé, qu'il faisait horreur à voir. Il lui causait encore une espèce de martyre, par la vermine dont elle était rongée. Et à celles qui lui voulaient persuader de quitter le cilice, cause de cette incommodité, elle répondait ce que saint Hilarion répondit un jour sur le même sujet, qu'il ne fallait point chercher la propreté dans le cilice, mais la douleur et la peine.

Outre les jeûnes déterminés dans les Constitutions, qu'elle gardait avec la dernière exactitude, elle jeûnait au pain et à l'eau, l'avent, le carême, et toutes les veilles des fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, et des saints et saintes de l'Ordre, auxquelles elle se préparait par plusieurs exercices, tant intérieurs qu'extérieurs, de pénitence et de dévotion.

Huit jours avant la fête de notre Père saint Dominique, elle gardait un silence très profond. Elle a été, du reste, toute sa vie, très exacte sur ce point, et pendant les huit ans qu'elle a été portière, elle ne s'expliquait que par signes ou par écrit, aux heures où le silence nous est recommandé. Elle observait la même chose pendant l'avent et le carême, et passait ces temps consacrés à la piété dans une si grande récollection, que, hors une pressante et indispensable nécessité, elle ne parlait à aucune religieuse, excepté à la Mère Prieure, à laquelle elle était obligée de rendre compte de son emploi.

Notre V. Sœur avait un don d'oraison admirable, qui la tenait continuellement recueillie en Dieu, et occupée de sa sainte présence. Elle passait dans ce saint exercice les jours et les nuits et elle y était quelquefois tellement ravie, qu'il fallait la tirer avec force, pour la faire revenir à elle-même. On l'y voyait, à genoux, les mains jointes, les yeux levés au ciel et devenus comme deux sources de larmes. La même chose lui arrivait ordinairement au chœur, pendant l'Office divin, par les saintes affections qu'elle tirait du sens des paroles, dont Dieu lui donnait une parfaite intelligence. Elle a avoué, quelquefois, qu'il lui semblait sentir à son oreille une colombe, qui lui en découvrait les mystères profonds. Elle éveilla la communauté, toute sa vie,

pour Matines, auxquelles elle n'a jamais manqué, que huit jours avant sa mort. Avant d'éveiller les religieuses, elle se rendait devant le Très Saint Sacrement, pour demander la bénédiction à Notre-Seigneur et à notre Père saint Dominique. Dieu lui a communiqué une infinité de grâces, pendant son oraison. Il lui donna une connaissance prophétique des choses futures. Elle a vu les joies du paradis, les peines du purgatoire et les supplices épouvantables de l'enfer : ce qui lui inspirait un zèle très ardent du salut des âmes. C'était pour leur conversion qu'elle offrait tous les jours ses oraisons et ses austérités ; et elle les augmentait, selon l'importance et la nécessité des circonstances.

Lorsque le roi Louis XIII, de triomphante mémoire, eut mis le siège devant la ville de Montauban, pour réduire les hérétiques rebelles, elle prédit l'heureux succès de ses armes, le nombre des catholiques qui y seraient tués, et particulièrement la mort du vaillant duc du Maine, qui reçut un coup de mousquet dans l'œil, en allant reconnaître une brèche qu'on avait faite, proche de la tranchée. Elle priait continuellement Dieu pour lui, et exhortait les religieuses à lui rendre ce charitable office, leur disant qu'elle le connaissait pour un très zélé défenseur de la religion. Elle prédit encore que les murailles de cette ville rebelle seraient rasées. Pendant tout le siège, où Louis XIII était en personne, elle jeûnait trois jours la semaine pour la conservation de sa personne royale ; de plus, elle portait une haire très piquante, pour les princes catholiques qui l'accompagnaient, et pour toute l'armée.

Après le mariage de Sa Majesté avec l'infante Anne d'Autriche, elle se sentit inspirée de Dieu de le prier pour lui demander un dauphin, qui succédât à sa couronne. Elle fit vœu de jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis pour ce sujet, et de pratiquer encore quelque mortification, outre ses pénitences ordinaires. On a vu, dans la suite, ses prières et ses pénitences heureusement exaucées, par la naissance de notre incomparable monarque Louis XIV.

Dans ses prières et dans ses exercices, la vertueuse Sœur avait ordinairement en vue : le bien de l'Eglise, l'exaltation de notre sainte foi, la conversion des pécheurs et la réforme des Ordres religieux, particulièrement celle du monastère de Saint-Pantaléon, où elle avait été élevée avec beaucoup de charité. Elle pria Dieu avec tant d'instance à ce sujet et obtint un si heureux succès, qu'un célèbre Père de la Compagnie de Jésus attribuait à ses oraisons et à ses pénitences la régularité qu'on voit aujourd'hui dans ce monastère.



Enfin, ayant atteint sa soixante-deuxième année, elle tomba malade, le 27 décembre 1621; ou, pour mieux dire, sa dernière maladie augmenta : car elle souffrait une fièvre lente, accompagnée de grandes faiblesses, depuis un an, sans rien diminuer de ses veilles, de ses oraisons, de ses pénitences, ni de ses jeûnes rigoureux au pain et à l'eau. Cette fièvre s'étant aggravée, elle fut obligée de se laisser mener aux infirmeries. Elle connut d'abord qu'elle allait bientôt mourir. C'est pourquoi, sans s'arrêter à l'opinion trompeuse des médecins, qui l'assuraient d'une prompte guérison, elle demanda les derniers sacrements. Mais la Mère Prieure, s'en tenant aux promesses des médecins, ne crut pas devoir se rendre à ses désirs, dans la pensée que sa maladie ne serait rien.

Dieu, qui voulait purifier cette fidèle épouse par la plus sensible de toutes les peines, permit qu'elle eût de si fortes appréhensions et des craintes si vives de son salut, qu'elle en était dans une sorte d'agonie spirituelle, qui l'affligeait jusqu'à la mort. Elle se tenait les bras étendus en croix; et, dans ces angoisses d'esprit, elle se disait à elle-même : « Mon âme, où iras-tu après ma mort? es-tu digne d'amour ou de haine? » Son unique refuge était Notre-Seigneur, réduit à l'agonie, au jardin des Oliviers. La fréquente pensée de ce divin objet, et de la miséricorde infinie qui l'avait réduit à ce triste état pour nous sauver, la combla d'une si sensible consolation, que son visage triste, mourant et abattu, en devint tout changé par la joie extraordinaire qui y parut. Pleine de confiance dans les mérites infinis de Jésus-Christ, elle demanda de nouveau les sacrements. Elle les reçut avec de grands sentiments d'amour, d'espérance et de foi, et deux jours après, elle passa heureusement de l'avant-goût des consolations divines, qu'elle ressentait avec tant de délices, au torrent des voluptés éternelles, le 4 janvier 1622, après avoir vécu dix-sept ans en Religion.





## LE MÊME JOUR

122. — Au couvent de Lyon, mourut le V. P. ARNAUD, un des plus anciens religieux de l'Ordre, et le premier Prieur de cette maison. Il était venu la fonder en 1218, accompagné du P. Romée de Lévia, qui fut aussi Prieur de Lyon, et, en 1232, Provincial de Provence. « Ce dernier, dit Bernard Guidonis, était d'une conversation toute céleste, simple dans sa personne, humble dans son visage, gracieux dans son abord, suave dans ses discours, plein de piété envers Dieu et d'effusion envers les hommes, spécialement dévot envers la Très Sainte Vierge, dont il ne pouvait se lasser de répéter la Salutation avec une douceur toujours nouvelle. » Etienne de Bourbon, dans son traité des dons du Saint-Esprit, nous a gardé du V. P. Arnaud une belle parole. Comme on l'invitait à mettre des atténuations à sa doctrine franchement catholique, en lui faisant entrevoir qu'autrement les esprits favorables pourraient se refroidir à son endroit et le laisser peut-être manquer du nécessaire : « Nous, répondit le généreux Prieur, nous ne sommes pas dans la même condition que les autres hommes. Notre grenier ne craint pas la stérilité, notre cellier n'a rien à redouter de la sécheresse : c'est Dieu qui est notre pourvoyeur. Dussions-nous nous exposer à des privations temporaires, qu'importe ? Souvenez-vous qu'il est écrit : « Ceux qui cherchent le Seigneur, ne seront privés d'aucun bien. »

Nos Pères, en arrivant à Lyon, habitèrent au sommet de la montée du Gourguillon, dans le quartier de Saint-Just, près de la récluserie de Sainte-Madeleine ; mais ce n'était là qu'une installation provisoire, et à cause de l'étroitesse et des inconvénients du lieu, nos religieux se transportèrent en ville, sur un terrain situé derrière la maison du Temple, plus tard le couvent des Célestins. A l'acte de fondation de cette maison en l'année 1236, concoururent du côté de la ville : les deux donateurs Durand et Humbert de Fuer, citoyens de Lyon, les moines d'Ainay qui avaient sur cet emplacement *domaine direct*, pour lequel on leur paya une redevance annuelle, l'archevêque Raoul et le Chapitre de Lyon ; et du côté des Frères-Prêcheurs : le V. Humbert de Romans, Prieur, plus tard Maître général de l'Ordre, négociateur de la fondation, Hugues de Saint-Cher, alors Provincial de France, ensuite cardinal, et enfin, en l'année 1238, saint Raymond de Pennafort, Maître général de l'Ordre qui accorda la sanction suprême de son autorité. On conserve une copie de cet acte aux archives du Rhône.

D'après une tradition qui ne manque pas d'autorité, dès avant la fondation existait sur le terrain du couvent une chapelle dédiée à Notre-Dame de Confort. Dans la suite, cette chapelle fut enchassée dans la grande église et donna son nom au

couvent. Des monuments écrits du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle attestent que Notre-Dame de Confort attirait vers cette époque un grand concours de fidèles.

Le couvent de Lyon a vu six fois le Chapitre général de l'Ordre se réunir dans ses murs : en 1274, sous le B. P. Jean de Verceil ; en 1318, où fut élu le P. Hervé Noël ; en 1348, sous le P. Guérin d'Auxerre, au milieu du terrible fléau de la peste noire, qui décimait notre Ordre ; en 1431, sous le P. Barthélemy Texier ; en 1450, où fut élu le P. Pierre Rochim ; et enfin en 1536, sous le P. Jean de Fénario.

1284. — A Avila, en Espagne, mourut le V. P. ADEMAR, évêque de la même ville, personnage d'une sagesse consommée, et d'une conduite admirable. Il fut très cher au roi de Castille Alphonse le Sage, qui, après l'avoir envoyé en ambassade vers le pape Grégoire X, le fit élire évêque d'Avila, par le Chapitre de cette cathédrale. Il laissa d'autant plus éclater ses vertus, dans cette dignité, qu'il eut de belles occasions de les faire paraître et de se rendre la forme et le modèle de son troupeau. — (Fontana).

12.. — En la province de Pologne, mourut le V. P. GERARD, Allemand de nation, et second Provincial de la province de Pologne ; lequel travaillant avec beaucoup de zèle pour l'accroissement de la religion, et pour la conservation de l'esprit apostolique, que saint Hyacinthe avait apporté en ces pays septentrionaux, mérita d'avoir part à la gloire que ce grand saint s'était acquise. — (*Hist. Prov. Polon.*).

1298. — A Metz, en Lorraine, mourut le V. P. DOMINIQUE DES ARCS, personnage illustre par sa naissance, mais plus recommandable par ses héroïques vertus. Il a rendu toutes sortes d'offices de charité au prochain, par les œuvres de miséricorde qu'il a exercées à l'égard des vivants et des morts. L'éloge qu'on lit encore aujourd'hui sur son tombeau, marque qu'il a été le père des pauvres ; qu'après les avoir secourus dans leurs misères par de grandes aumônes, il les ensevelissait souvent après leur décès ; et que par sa charité il s'était fait tout à tous. Il fut Prieur du couvent de Metz, l'an 1298, lorsque le V. P. Guillaume de Rayeuc était Provincial de France, et le B. P. Nicolas de Trévise (plus tard Pape sous le nom de Benoît XI), Général de l'Ordre. — (*Mém. de Metz*).

1562. — A Lyon, mourut en opinion de sainteté le V. P. JACQUES PYRUS, Prieur du célèbre couvent de Notre-Dame de Confort, martyr de volonté, puisque les tourments lui ont plutôt manqué, que le désir de les endurer pour Jésus-Christ. Car, se trouvant à Lyon, dans ces temps malheureux où les calvinistes brûlaient les images, abattaient les églises et tyrannisaient avec une inhumanité plus que barbare les prêtres et les religieux qui combattaient leurs erreurs et leur rebellion, ce généreux Père s'opposa à leurs profanations et à leurs fausses doctrines avec tant de zèle, qu'après lui avoir fait mille indignités, ces hérétiques l'enchaînèrent et le traînèrent en prison au château de Pierre-Scize. Prières, promesses, menaces, mauvais

traitements, tout fut employé, mais en vain, pour obliger le Père à quelque acte de faiblesse. Enfin, après un an d'une dure captivité, le voyant inébranlable, et craignant quelque sédition, ils le mirent en liberté. Il s'en servit aussitôt pour leur faire une plus ardente guerre qu'auparavant. Il les confondit dans des conférences particulières, réfuta publiquement leurs erreurs, fit rentrer au giron de l'Eglise tous ceux qu'ils avaient séduits, confirma dans la foi tous ceux qu'ils avaient ébranlés, et prêcha avec un tel concours de peuple, que la grande église de Saint-Jean ne pouvait contenir ceux qui venaient à ses prédications. Son courage intrépide, sa profonde science, son zèle ardent et son éminente vertu lui ont mérité les glorieux éloges de conservateur de la foi et d'homme apostolique. — (*Hist. de Lyon*, ch. 57).

1642. — A Paris, au monastère de la Croix, mourut, un an après la fondation, la dévote Sœur ANNE DE LA CROIX. Dieu la cueillit, comme les prémices agréables de la sainteté qui devait fleurir dans ce nouveau monastère. Elle fut une véritable fille de la croix, par la patience généreuse qu'elle a saintement exercée dans la maladie fâcheuse que Dieu lui envoya. Six mois après sa profession, elle devint hydropique, et ensuite si prodigieusement enflée que sa peau éclatant en plusieurs endroits de son corps, il s'y fit quantité d'ulcères, auxquels il fallut appliquer le fer et le feu, pour empêcher la gangrène. Elle souffrit ces douloureuses incisions, non seulement avec une patience invincible, mais avec un excès de joie et avec actions de grâces, bénissant Dieu d'être trouvée digne de souffrir pour son divin amour. Toute son occupation, pendant sa maladie, était de prier, et de s'offrir à Dieu. Elle alla le bénir éternellement dans le ciel, après lui avoir rendu son âme, avec toutes les marques d'une insigne piété. — (*Mém. du monast. de la Croix*).

1655. — A Metz, en Lorraine, mourut la V. Sœur CATHERINE DE SAVIGNI. Elle avait été mise dès l'âge de trois ans, dans l'abbaye de Sainte-Manne, à Poursay, et fit de si grands progrès, dans cette sainte école, jusqu'à l'âge de trente ans, que son cœur, tout pénétré de l'amour de Jésus-Christ crucifié, soupirait après une vie plus retirée et plus austère. Lisant un jour la vie de la séraphique vierge sainte Catherine de Sienne, elle fut touchée d'une si sensible dévotion pour elle et pour saint Dominique, et conçut une si haute estime de son saint Ordre, qu'elle résolut de l'embrasser, renonçant généreusement à toutes les prétentions qu'elle avait sur l'abbaye de Sainte-Manne, laquelle apparemment ne pouvait lui manquer, ses parents en ayant eu la promesse du roi.

Ayant pris l'habit au monastère de Metz, un des plus observants de l'Ordre, elle correspondit fidèlement aux desseins de Dieu sur elle et remplit parfaitement tous les devoirs de sa profession. Elle était humble, dans une illustre naissance ; simple, dans une solidité d'esprit et de jugement qui



l'élevait au-dessus du commun ; et si compatissante envers les affligés, qu'elle se donnait tout entière à les consoler. Dieu conduisit cette belle âme par le chemin de la croix et par des peines intérieures, qui exercèrent presque toute sa vie son amour, sa patience et sa fidélité. Dès l'âge de quatorze ans, elle fut travaillée de scrupules, qui lui durèrent jusqu'à la mort. Elle se disposa à ce terrible passage par une confession générale. Dieu lui donna à ses derniers moments une profonde paix, et elle s'y occupa à produire une infinité d'actes d'amour, de contrition, d'espérance en Dieu et d'une singulière confiance envers la Sainte Vierge. Comme elle la saluait dévotement, elle perdit la parole, en disant, *Benedicta tu in mulieribus* : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Après lesquelles, expirant doucement, elle alla recevoir les bénédictions éternelles, le 4 janvier 1655, âgée de soixante et onze ans, desquels elle avait passé quarante-et-un dans l'Ordre. — (Mém. de Metz).





## V. JANVIER

*Le B. P. VINCENT DE LISBONNE*

*Confesseur du Roi de Portugal & Inquisiteur en Espagne (\*)*

(1401)

**S**il jamais la grâce a triomphé de la nature et en a corrigé les défauts par des voies extraordinaires, sans emprunter le secours des sacrements, il faut avouer que c'est dans la personne du B. P. Vincent, dont nous allons décrire la vie et les vertus.

Il naquit en la ville de Lisbonne, en Portugal, de parents peu riches des biens de la fortune. Leur piété les rendait considérables aux yeux de Dieu, quoiqu'ils vécussent assez inconnus à ceux du monde. Notre Bienheureux faillit mourir en naissant. Une voisine, qui était venue assister sa mère, le voyant prêt à expirer, touchée de charité et de compassion, le baptisa pour sauver son âme. Comme elle avait plus de bonne volonté que de science, elle n'usa point des paroles essentielles qui sont la forme et la perfection du baptême, et l'enfant ne fut point régénéré.

Dieu, qui n'attache point sa grâce aux sacrements de telle manière qu'il ne la puisse communiquer à ses élus par d'autres voies, donna avec abondance à notre Bienheureux les secours nécessaires pour passer sa jeunesse dans une grande innocence, et suivre les inclinations d'un bon naturel. Sitôt qu'il eut connu les écueils dont le monde

(\*) Sousa, II p., I. II, c. I ; Lopez, III p., I. I, c. 89 ; Echard, t. I, p. 748 ; Touron, t. II ; *Bullar. Ord.* t. II, p. 389, 421, 433.

est rempli, il résolut de le quitter et d'embrasser l'Ordre des Frères-Prêcheurs, pour faire son salut avec plus d'assurance et de perfection.

Ayant prit l'habit au couvent de Saint-Dominique de Lisbonne, il fut assez heureux de tomber sous la conduite d'un Père Maître extrêmement zélé pour l'observance. Ce Père, voyant en lui de si bonnes dispositions, jeta dans son âme les fondements solides de la haute vertu qu'il a pratiquée avec tant de courage jusqu'au dernier soupir. Le jeune religieux fit profession dans un admirable esprit de sacrifice, immolant généreusement à Dieu son esprit, son corps et sa volonté avec tous ses désirs, par les trois vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Peu de jours après, on l'appliqua aux études. Il se rendit si habile philosophe et si excellent théologien que, ses cours achevés, il fut établi Lecteur et enseigna la philosophie et la théologie avec un applaudissement général de tous ses auditeurs, qu'il ne formait pas moins à la piété et à la vertu par ses exemples, qu'à la science la plus solide, par ses doctes leçons. Il ne borna pas le fruit de ses études à enseigner. Comme il avait également étudié la théologie mystique, et qu'on remarquait en lui un zèle extraordinaire du salut des âmes, on lui fit prendre les Ordres sacrés, et on l'obligea de s'appliquer à la prédication.

Il s'acquitta de ce divin ministère, au grand profit de ceux qui l'entendaient. Un jour qu'il prêchait à Lisbonne, dans la paroisse de Saint-Nicolas, où il était né il y avait plus de trente ans, la femme qui l'avait baptisé assista à son sermon, en la compagnie de ses parents et d'autres personnes de connaissance, venus pour l'entendre. La prédication achevée, cette femme, ne pouvant contenir la joie qu'elle ressentait de le voir si fameux prédicateur, témoigna à tout son entourage qu'elle avait plus d'intérêt que personne de se réjouir, puisqu'elle avait sauvé la vie au Père Vincent et qu'elle l'avait fait chrétien en le baptisant elle-même.

Dieu, qui avait choisi le Bienheureux pour être un prédicateur célèbre de sa parole, et un des principaux instruments de sa gloire, voulant qu'il fût enrôlé dans la milice chrétienne, et honoré du caractère sacré du baptême, qui nous incorpore à Jésus-Christ et nous rend ses enfants adoptifs, lui inspira la pensée d'interroger cette femme, pour savoir de quelles paroles elle s'était servie en le baptisant. Elle, qui croyait avoir fait merveille, lui dit qu'elle avait proféré

celles-ci: « Je te baptise, et je te recommande à la Bienheureuse Vierge Marie et à tous les saints du paradis. »

On peut juger de l'étonnement du B. Père en découvrant la sottise de cette femme ignorante. Faisant réflexion au danger où il avait été dès son enfance, et à la manière dont il venait de découvrir qu'il n'avait point reçu le baptême, qui est la porte des autres sacrements, il ne pouvait assez adorer la miséricorde infinie de Dieu sur lui, et les voies inscrutables de son amoureuse providence depuis le jour de sa naissance jusqu'à ce moment.

Pour prendre des mesures discrètes dans cette affaire, le B. Père crut qu'il devait éviter l'éclat. Il s'informa auprès du curé de la paroisse, encore vivant, s'il ne l'avait point baptisé sous condition quand il fût porté à l'église pour les cérémonies omises dans cette action précipitée. Celui-ci assura que non ; et dit qu'il s'était fié au rapport de ceux qui témoignèrent qu'on l'avait baptisé selon la forme ordinaire.

Le B. Père ne perdit point de temps. Il se fit baptiser et confirmer en secret, réitéra sa profession religieuse entre les mains de son Provincial, et reçut de nouveau tous les ordres sacrés : rendant de continuelles actions de grâces à Dieu d'avoir comblé en lui un si grand vide, et de l'avoir mis en état d'y remédier en un âge où il pouvait recevoir tous ces sacrements avec une plus grande abondance de grâces, parce qu'il y apportait de plus parfaites dispositions.

Après ce renouvellement intérieur, le Bienheureux n'eut plus d'autre pensée que de travailler sans relâche à rendre sa vie conforme à celle de Jésus-Christ, dont il venait d'être pleinement revêtu, et de s'adonner plus que jamais à l'exercice de toutes les vertus. A partir de ce moment, il mena une vie crucifiée et tout à fait pénitente. Non content d'employer une grande partie du jour à l'oraison, il y passait presque toute la nuit, retranchant beaucoup de son sommeil pour converser plus longtemps avec Dieu dans ce saint commerce. Ce fut dans l'oraison qu'il puisa ces vives lumières qui l'ont rendu un des plus célèbres théologiens de son siècle. Une si rare capacité, jointe à une si haute vertu, obligea les supérieurs à le contraindre de prendre les grades. Il fit tout ce qu'il put pour s'en défendre, mais la Religion, ayant besoin de gens de mérite qui en relevassent la gloire obscurcie par le malheur des temps, employa toute l'autorité qu'elle avait sur lui pour forcer sa modestie, et pour l'obliger à recevoir le bonnet de Docteur.



Comme il n'avait jamais eu d'autre fin dans ses études que la plus grande gloire de Dieu et le salut du prochain, il composa plusieurs excellents livres spirituels, pour conduire les âmes à Dieu, et enseigner les moyens de s'avancer à la perfection. Il écrivit encore plusieurs savants traités sur la Scolastique ; mais nous déplorons la perte de si beaux ouvrages.

Le B. Père ne jouit pas longtemps de la douceur de la retraite qu'il s'était procurée pour composer ses livres, et pour vivre dans une union plus étroite avec Dieu. Elu Provincial de la Province de Castille, qui comprenait alors celle de Portugal, il fut fait aussi Inquisiteur de la foi dans le royaume d'Espagne ; et ce double emploi, déjà si considérable, ne l'empêcha point de se livrer encore à la prédication. Dans ce saint ministère, nonobstant les guerres sanglantes qui existaient pour lors entre les rois de Castille et de Portugal, il recueillit les fruits les plus abondants et parvint même à persuader au peuple de Lisbonne d'abolir quantité d'abus et de désordres. C'est ainsi qu'à sa sollicitation, les habitants de cette ville firent vœu d'extirper l'usage criminel des sorts, des divinations, et autres semblables superstitions païennes, restes honteux de paganisme, qui déshonoraient la sainteté de la vraie religion.

Par la force de ses prédications, et par la fermeté qu'il témoignait dans l'exercice de sa charge, il abolit encore certaines fêtes de débauche, que les idolâtres célébraient anciennement avec des danses et des jeux publics ; et à la place il établit des processions dévotes. En un mot, il extermina, dans ces deux royaumes, tous les abus que la corruption du siècle avait fait dégénérer en loi et en coutume ; et, à l'exemple de saint Vincent Ferrier, qui florissait alors, et dont la vie apostolique était en admiration à toute l'Europe, il introduisit par tout le Portugal la procession des Pénitents pendant la Semaine sainte.

Dans la bulle où il l'établit Inquisiteur de la foi pour les royaumes de Portugal et d'Algarve, et dans celle où il étend ses pouvoirs sur toute la Province d'Espagne, Boniface IX, bien informé des mérites de notre Bienheureux, relève en particulier la pureté de sa foi et de sa religion, sa science, la maturité de ses mœurs, les vertus nombreuses dont il a plu au Seigneur de l'orner, sa vaillance à extirper l'hérésie. C'est sans doute en souvenir d'un zèle si fructueux que le même Pape, apprenant la mort du P. Vincent de Lisbonne, voulut accorder à perpétuité au Provincial de la Province d'Espagne le privilège de nommer à son gré l'Inquisiteur dans ces pays.

Les princes séculiers n'avaient pas moins d'estime pour le V. Père que le Vicaire de Jésus-Christ. Don Jean I, roi de Portugal, surnommé le Père de la patrie, non content d'avoir choisi le Bienheureux pour confesseur et prédicateur ordinaire, n'entreprenait aucune affaire sans prendre son avis : le regardant comme le plus désintéressé de tous les hommes et un très saint religieux, qui ne lui donnerait jamais que des conseils très utiles pour son salut, très charitables pour son peuple, et très avantageux pour le bien de son Etat.

Les différents emplois du B. P. Vincent, n'empêchaient pas qu'une de ses principales préoccupations ne fût le rétablissement et l'accroissement de l'observance régulière dans toutes les maisons de sa Province. Un relâchement presque général s'était malheureusement introduit dans les cloîtres, depuis une peste terrible qui désola une grande partie de l'Europe ; et il s'était augmenté à l'occasion du schisme qui déchira l'Eglise pendant plusieurs années, comme nous verrons dans la vie du B. Raymond de Capoue, premier restaurateur de l'observance (1). Les choses en étaient venues à ce point qu'en beaucoup d'endroits on ne gardait plus ni Règle, ni Constitutions, et que dans la plupart des Ordres religieux on ne remarquait plus aucun vestige de la sainteté de leurs illustres fondateurs. Dieu conservait néanmoins dans celui de saint Dominique, en ces jours malheureux, saint Vincent Ferrier, sainte Catherine de Sienne, le B. Raymond de Capoue, qui en était pour lors le Maître général, et plusieurs autres grands personnages. C'était la semence heureuse qui devait perpétuer jusqu'à nos jours la sainteté, qu'animés de l'esprit de Dieu, quelques-uns ont relevée par leur zèle, rétablissant dans l'Ordre ce double éclat de sainteté et de doctrine qui l'ont rendu célèbre depuis sa fondation (2).

(1) Voir cette vie, au 5 octobre. Le grand schisme d'Occident commença en 1377, et se termina par l'élection de Martin V, en 1418. Le fléau de la *peste noire* ravagea l'Europe, dans les années 1348 et 1349. Les monastères se trouvèrent dépeuplés. « Au lieu d'accepter les conséquences du fléau, dit à ce sujet le P. Lacordaire, en rassemblant ce qui restait d'anciens religieux dans un petit nombre de couvents pour chaque province, on aima mieux maintenir l'Ordre dans son étendue matérielle, en y appelant au hasard une multitude d'enfants et de jeunes gens. Leur éducation fut aussi imparfaite que leur vocation. L'âge emporta les vieillards et avec eux les débris des saintes traditions et des généreux exemples. Une dissolution générale, que favorisa plus tard le grand schisme d'Occident, menaçait d'entraîner dans une ruine précoce l'œuvre de saint Dominique. » (*Mémoire pour le rétablissement des Fr.-Prêcheurs*).

(2) En Italie, on peut citer : Jean Dominici, Thomas de Sienne, Thomas Ajutami

On pourrait s'étonner que saint Vincent Ferrier, et d'autres religieux, dans toutes les provinces de l'Ordre, qui gagnaient tous les jours tant de milliers d'âmes à Dieu, qui triomphaient des hérésies, qui confondaient l'idolâtrie et les impiétés de l'Alcoran et du Talmud par leurs doctes écrits et par leurs ferventes prédications, ne pussent déterminer leurs Frères à vivre dans l'observance de la Règle et des Constitutions. Mais il faut se rappeler qu'il n'y a point dans la morale, aussi bien que dans la nature, de corruption plus grande que celle qui atteint les meilleures choses ; et qu'il est plus facile de tirer un idolâtre de son aveuglement, d'arracher un pécheur de ses mauvaises habitudes, que de ramener un religieux qui s'est une fois démenti de sa profession, et qui s'est écarté de son devoir par l'abus qu'il a fait de la grâce de sa vocation. On voit souvent, par de funestes expériences, qu'il tombe dans le malheur de ceux dont l'Apôtre dit : *« Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été rendus participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu et de l'espérance des grandeurs du siècle à venir, et qui après cela sont tombés, il est impossible, dis-je, c'est-à-dire, très difficile, qu'ils se renouvellent par la pénitence. »* (Hebr. vi, 4).

Parmi ces grands abus, qu'on ne pouvait assez déplorer, s'éleva, comme un Elie, le P. Conrad de Prusse. Enflammé du zèle de la gloire de Dieu et de la religion, ce B. Père entreprit d'introduire la réforme dans la Province d'Allemagne. Il réunit avec lui à Colmar trente religieux, qu'il trouva de bonne volonté ; et Dieu lui donna le courage de résister à ceux qui voulaient traverser son dessein. Le B. Raymond de Capoue, Général de l'Ordre, le favorisa de toute l'autorité que lui donnait sa charge.

Notre B. P. Vincent, qui brûlait du même zèle, animé par un si bel exemple, résolut d'entreprendre en Espagne ce que le fervent P. Conrad faisait en Allemagne avec beaucoup de succès. Il y était d'ailleurs puissamment excité par la lettre circulaire du Révérendissime Père Général, qui exhortait tous les Provinciaux de l'Ordre à désigner au moins un couvent dans leur province pour y garder exactement la Règle et les Constitutions. En 1392, il réussit à faire accepter la stricte observance aux Sœurs du monastère de Saint-Sauveur, à Lisbonne,

de Pise, Jérôme de Foligno, Marcolin de Forli, Nicolas de Ravenne et Robert de Naples. En Allemagne : Conrad de Prusse, François Retza, Jean Nider et Jacques Stubach. — Cf. Fontana, *Constitutiones*, à l'article *De reformatione Ordinis*.

lorsqu'elles se formèrent en communauté dominicaine par les soins du célèbre P. Jean Esteven, évêque de Porto. Mais pour la faire embrasser aux religieux, il rencontra plus de difficultés, et il n'est genre d'obstacles qui ne lui furent opposés. Notre V. Père, sachant que les œuvres de Dieu sont toujours traversées par la malice des hommes, ne s'en étonna point. Il redoublait ses prières, ses disciplines sanglantes, ses pénitences de toutes sortes, et poursuivait toujours son dessein. A la fin, Dieu lui vint en aide, en lui donnant le moyen de fonder un nouveau couvent où il put établir solidement son œuvre.

Don Jean de Regras, Docteur célèbre, très affectionné à l'Ordre, et qui avait une estime toute particulière du B. P. Vincent, était pour lors favori du roi don Jean, et très puissant sur son esprit. Ce grand homme, voyant les difficultés et les contradictions que le B. P. Vincent souffrait dans l'exécution de son pieux dessein, demanda pour lui au roi une maison de plaisance que Sa Majesté avait à Bemfica, pour y bâtir un couvent, où le réformateur pût vivre en repos avec ses religieux. Le roi, ravi de trouver cette occasion pour témoigner à ce B. Père, son confesseur et son prédicateur, quelque marque de sa reconnaissance, en fit promptement expédier les lettres patentes, et on transforma cette maison en un couvent régulier, avec une telle diligence, que le Père en prit possession, avec douze religieux, et y célébra la première messe, le 29 mai 1399.

N'étant plus troublés de personne, ces fervents religieux menèrent une vie angélique, gardant la Règle et les Constitutions aussi exactement qu'on les observait à la naissance de l'Ordre. Leur pauvreté était si grande (n'ayant point voulu recevoir les rentes que le roi avait offertes), qu'ils ne vivaient que de gros pain de quête, mendié de porte en porte pour l'amour de Dieu, et que des légumes de leur jardin. Ils ne réservaient pour le lendemain aucune des aumônes reçues; on les donnait aux pauvres, en s'abandonnant aux soins de la divine Providence, qui ne manque jamais à ceux qui servent Dieu en esprit et en vérité. Ce désintéressement toucha si fort les membres de l'Université, qu'ils fondèrent une aumône perpétuelle pour procurer des habits à ces fervents religieux.

Le B. P. Vincent, choisi de Dieu pour être en Portugal le restaurateur de l'observance régulière, s'en rendit un modèle accompli. Son amour pour le silence, la pauvreté, la pénitence, son zèle pour les mortifications, les jeûnes, l'oraison, sa constante assiduité au chœur,



à tous les autres exercices de communauté, étaient de si puissants encouragements, que tous ses religieux se portaient aux mêmes exercices avec beaucoup de ferveur.

Ce couvent était pour le V. Père un paradis sur terre, où il espérait finir ses jours dans la récollection; mais il se vit arraché de sa chère retraite, lorsqu'il ne pensait plus qu'à se préparer à une heureuse mort. Le roi, qui le connaissait pour la personne de tout son royaume la plus intelligente dans les affaires, en ayant une très importante à solliciter à Rome, jeta les yeux sur lui, et le pria d'entreprendre ce voyage pour le bien de l'Eglise et de son Etat. Le Bienheureux ne put se défendre de l'honneur que le roi lui faisait, ni se dispenser de rendre ce service à l'Eglise. S'étant fait informer par les ministres de ce prince de ce qu'il devait traiter à Rome, et ayant reçu ses instructions, il se mit en chemin. Mais, comme il était exténué par suite des jeûnes et des austérités, et cassé de vieillesse, il tomba malade. La violence de la fièvre lui fit juger que sa fin était proche, et qu'il devait se disposer, non plus au voyage d'Italie, mais à celui du ciel. Il reçut donc le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une piété singulière; et il n'occupa plus ses pensées et ses désirs que de la possession de Dieu. Il alla enfin en jouir, après lui avoir rendu son âme, assisté de deux religieux qui l'accompagnaient et avec lesquels il gardait en chemin la même régularité que dans le couvent. Il mourut le 5 janvier 1401.

Nous savons, par une tradition constante, que Dieu a fait grand nombre de miracles par son intercession, comme le témoigne l'építaphe gravée sur son tombeau. Le roi ayant appris la triste nouvelle de sa mort, en eut la dernière affliction, et pour ne pas voir son royaume privé de ses reliques, il dépêcha deux gentilshommes de sa maison pour faire transporter le corps du Bienheureux au couvent de Bemfica, avec ordre de lui faire rendre tous les honneurs dus à son mérite et à son caractère, par toutes les villes de son royaume qu'ils traverseraient. La piété de ce digne prince passa plus avant. Il voulut que le clergé, le Chapitre, la noblesse, les magistrats et les principaux habitants sortissent de la ville, pour aller recevoir les précieuses dépouilles, et pour les conduire en grande pompe au couvent. C'est là que le Bienheureux fut enterré avec toute la magnificence que le puissant roi put déployer, afin d'honorer la mémoire du saint religieux à qui il avait confié le soin de sa conscience. Il lui fit dresser un superbe tombeau avec l'építaphe suivante en forme d'éloge, qui

comprend en abrégé l'histoire de sa vie. Je l'ai traduite du latin en français pour la satisfaction des lecteurs.

Ci-gît Frère Vincent, de sainte mémoire, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, docteur en théologie, homme éminent en science et en vertu. Ses œuvres resplendissent devant Dieu et devant les hommes. Par elles, il a détruit dans cette ville, et dans d'autres parties du royaume, les œuvres de Satan, les hérésies, les erreurs et certaines pratiques idolâtriques, que son zèle a changées en processions pieuses et en actes de religion profitables aux âmes. Il a composé des livres de piété et de controverse fort utiles. On lui attribue des miracles, pendant sa vie, à sa mort, et après son trépas. Il fonda deux couvents de son Ordre dans l'observance régulière : celui des Sœurs de Saint-Sauveur à Lisbonne, et celui de Bemfica. Le V. P. Vincent est mort l'an du Seigneur 1401, la veille de l'Épiphanie.

On ignore quels sont les miracles que Dieu a faits par lui, pendant sa vie et après sa mort, car les écrivains de ce temps ont négligé de nous en instruire. Nous savons seulement qu'après sa mort, durant cinquante ans, on a senti une odeur miraculeuse qui, sortant de son sépulcre, embaumait l'église et le couvent de Bemfica. On y conserve encore aujourd'hui avec vénération une tasse de bois dont il se servait ordinairement : elle est un témoignage de son extrême pauvreté. On y a gravé des paroles latines, lesquelles rendues en français veulent dire : « Tasse du V. Père F. Vincent, fondateur de ce couvent, célèbre par la sainteté de sa vie et par ses doctes écrits. »

Le nécrologe de l'Ordre en fait cette honorable mention : « Frère Vincent, Portugais, profès du couvent de Lisbonne, fondateur du monastère de nos religieuses sous le nom de Saint-Sauveur, et du couvent de Bemfica, s'est rendu recommandable à la postérité par la sainteté de sa vie et par le nombre extraordinaire de miracles que Dieu a opérés par lui. »

Le couvent de Bemfica fut placé, dès l'origine, sous la juridiction immédiate du Général, qui y établit le P. Vincent de Lisbonne pour son Vicaire. Après la mort de ce B. Père, il continua à être administré par un Vicaire général, qui dépendit d'abord de la juridiction du Provincial, mais qui, dès l'année 1466, ne releva plus que du Général de l'Ordre.

La Réforme de Bemfica fonda deux autres couvents en Portugal, celui d'Aveiro, en 1423, et celui d'Azeitão, en 1435. Un peu plus tard, entre 1472 et 1478, à la demande de Ferdinand le Catholique, elle fut portée du Portugal dans nos couvents de Castille par le P. Jean Dias. Et, chose singulière, ce fut la Castille qui vint à son tour, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, achever de l'établir dans les autres couvents

du Portugal, par le ministère du P. Jean Hurtado. Ce saint religieux, appelé de Castille par le roi don Emmanuel, ramena à l'observance les couvents de Lisbonne et de Batalha. Il décida ensuite les vocaux de tous les couvents à se réunir à Lisbonne, en Chapitre. Là fut élu un Provincial, et le 3 mai 1513, tous les couvents de Portugal se rangèrent sous la même juridiction, et n'eurent plus qu'un même supérieur.

La Congrégation de l'observance de Bemfica dura donc de 1399 à 1513; elle compte 18 Vicaires généraux.



### *Le V. P. HYACINTHE DE LA HAYE*

*Profès du Couvent de Nantes, & décédé à Morlaix (\*)*

(1603-1671)

CE grand serviteur de Dieu naquit en Bretagne, au diocèse de Dol, d'une noble et pieuse famille, qui prit grand soin de l'élever dans la vertu. Mais ses parents moururent trop tôt, ce qui le fit entrer trop tôt aussi dans l'administration de ses biens. Comme il n'avait plus personne dont il put craindre l'autorité, il se rendit à Rouen, puis à Paris, où il suivit les inclinations et les désordres qui corrompaient la jeunesse. Après un an et demi de séjour à Paris, il s'engagea dans l'état militaire avec un sien compagnon très intime. La carrière de soldat ne répondant pas à ses goûts, il voulut la quitter. Il prenait donc congé de son fidèle ami; mais quelle ne fut pas sa surprise, en l'embrassant, de le voir mourir, sans dire une seule parole, et sans aucune marque de repentance.

Cette mort lui fut un puissant discours. Il retourna chez lui, et parut tellement changé, qu'on ne faisait nulle difficulté de dire que ce jeune gentilhomme de soldat se ferait religieux. Il vérifia bientôt cette prédiction et se rendit dans une abbaye de Saint-Benoit, où il fit une confession accompagnée de larmes et de sanglots. Mais son sage directeur, jugeant qu'il ferait mieux de l'envoyer dans un monastère plus

(\*) Extrait de la vie publiée par le P. Antonin Thomas. (Souèges, suppl. d'août). — Le couvent de Saint-Jacques de Nantes avait été fondé l'an 1228. Détruit par un incendie, en 1410, il fut relevé par les libéralités du duc Jean, des seigneurs et des messieurs de la ville. — La fondation du couvent de Morlaix ne fut postérieure à celle de Nantes que de quelques années; elle eut lieu en 1236.

éloigné de ses parents et de ses amis, lui donna des lettres de recommandation pour le R. P. Prieur du Mont-Saint-Michel. Ce Prieur le reçut fort honnêtement ; et pour mieux l'exercer, il le tint trois mois et demi à la porte du monastère, avec permission d'entrer, au temps de l'office, dans le chœur des religieux, pour s'édifier de leur ferveur et de leur modestie.

Sur ces entrefaites, deux religieux du monastère de Vertou, proche de Nantes, étant venus à celui de Saint-Michel, racontèrent l'étrange désolation que la maladie contagieuse causait dans cette ville. Les personnes mêmes, ajoutaient-ils, qui avaient soin de la santé publique, avaient été enlevées par le fléau. Notre jeune homme résolut aussitôt d'y aller. Il communiqua son dessein au R. Père Prieur, qui le recommanda à ses religieux ; tous lui conseillèrent de suivre les mouvements de la grâce. Il partit donc avec la bénédiction du Prieur et l'affection de tous les autres Pères. Arrivé à Nantes, il offrit, à genoux et les pieds nus, sa vie en satisfaction de ses péchés. Puis allant se présenter aux directeurs de la santé, il leur dit qu'il ferait tout ce qu'ils voudraient pour le service des pestiférés, et qu'il s'occuperait même volontiers à creuser et à remplir les fosses. On lui accorda facilement ce qu'il demandait.

Cette action fut si agréable à Notre-Seigneur, que, dès le second jour, il fut inspiré de faire vœu d'être religieux de saint Dominique.

Après trois mois de service, et après avoir lui-même offert à Dieu les prémices de sa patience et de sa soumission dans la souffrance du même mal qu'il soignait et dont il plut à Notre-Seigneur de l'affliger, il put exécuter son vœu, et alla se présenter à notre couvent de Nantes, pour demander l'habit de Frère convers. Il y fut d'autant plus favorablement reçu, que la peste avait aussi atteint le couvent. Plusieurs religieux s'y trouvant malades, on avait été contraint d'en envoyer deux à la campagne. Notre postulant eut là une belle occasion d'exercer sa charité envers tous. Il allait, à la pointe du jour, soigner ceux du dehors et revenait, sur les dix heures, au monastère. Il retournait à trois heures à la campagne, et ensuite, sur le soir, au couvent ; et en partageant ainsi son temps et ses soins, il rendit, dans un mois, la santé aux religieux malades.

Dans ces allées et venues, il lui arriva un jour d'être arrêté comme brigand. Quelques hommes s'étaient chargés de s'emparer d'un voleur, qui exerçait ses déprédations sur ceux qui, par ces chemins, allaient vendre leurs légumes à la ville ; un jour ils s'imaginèrent que



notre postulant était celui qu'ils cherchaient. Celui-ci leur dit simplement qu'ils se trompaient, sans autrement se défendre ; mais eux ne laissèrent pas que de le garotter, et de lui donner un cachot pour demeure. Le patient et innocent prisonnier trouva le moyen de faire avertir le lendemain nos religieux de ce qui lui était arrivé. Il fut facile à ceux-ci de justifier son innocence, et de faire voir que le prétendu brigand était celui-là même qui venait de se signaler dans le service public des pestiférés. En réparation d'honneur, quatre des messieurs de la ville, accompagnés de deux de nos Pères, le reconduisirent au couvent.

Il se préparait à prendre l'habit, à la prochaine fête de saint Antonin, qui se célébrait alors le 2 de mai. Mais, la veille, la nouvelle étant survenue que nos Pères souffraient du mal contagieux, au couvent de Vitré, ce charitable postulant demanda avec tant d'instance d'aller servir ces pauvres malades, que les religieux de Nantes, admirant sa ferveur, lui accordèrent volontiers cette permission. Il alla donc en toute hâte à Vitré. Deux de nos religieux lui moururent entre les bras et il les ensevelit de ses mains. Lui-même tomba malade de la dysenterie. Mais s'étant recommandé aux prières des religieux de Nantes, il recouvra la santé et revint ensuite chez eux prendre l'habit le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, à laquelle il était très dévot, et après ses trois ans de noviciat, il fit profession.

Sur ces entrefaites, un religieux de Nantes, allant prêcher le carême à Avranches, obtint qu'on lui donnât pour compagnon le nouveau profès qui était connu de l'évêque de cette ville. Après avoir plusieurs fois entretenu notre Frère et admiré sa vocation, le prélat voyant qu'il saurait assez de latin pour être prêtre, lui promit de lui donner les Ordres sacrés. A quoi ce bon Frère se laissa tout aussitôt prendre sans en rien communiquer au prédicateur ni à ses supérieurs. Le prélat devait se charger de lui faire venir de Rome toutes les dispenses nécessaires ; il le fit et l'ordonna effectivement.

Informé d'un procédé si extraordinaire, qui pouvait avoir des conséquences déplorables, le Révérendissime Père Général Ridolphi, écrivit avec sa force habituelle contre cette ordination, condamna le nouveau prêtre à une peine exemplaire et voulut qu'il la subît dans toute sa rigueur. Notre Frère se soumit : il choisit la cellule la plus étroite du couvent, et en ferma même les fenêtres avec des clous. Il n'en sortait que pour assister aux Offices de la communauté, employant le reste du temps à pleurer, à gémir et à s'affliger par toutes sortes de pénitences.

Deux ans et demi se passèrent de la sorte, lorsque se présenta une occasion d'aller à Rome. Les Pères de Nantes, qui avaient besoin d'y envoyer négocier certaines affaires, choisirent le P. Hyacinthe, pour les traiter. Lui-même désirait aussi, par esprit de pénitence, entreprendre ce voyage. Il se mit donc en route. Arrivé au couvent de Saint-Maximin, où reposent les reliques de sainte Madeleine, il y demeura cinq jours entiers, passant les nuits sur le marchepied de l'autel. Puis il visita, à trois lieues de là, la Sainte-Baume, que la même sainte Madeleine avait choisie pour lieu de pénitence. Etant arrivé à Rome, il se prosterna bien humblement aux pieds de son Général, lui demanda et obtint pardon de sa faute. Le fervent religieux profita de son séjour dans la Ville-Eternelle pour visiter les plus célèbres sanctuaires. A son retour, il passa par Lorette, avide d'y rendre ses devoirs à la Sainte Vierge, puis par Bologne, où il demanda à notre Père saint Dominique la plénitude de son esprit. S'étant embarqué pour revenir en France, son vaisseau se brisa contre les rochers de l'île de Lérins. Forcé de s'arrêter, il jouit, pendant quelque temps, de la vue d'une des plus saintes et des plus dévotes solitudes du monde.

A son arrivée à Nantes, le zélé religieux reprit avec ferveur ses pénitences. Il se fit faire une ceinture qu'il appelait un scorpion, toute parsemée d'alènes et d'aiguilles, et il la portait sur sa chair, en guise de cilice. Il cessa d'user de vin et de poisson, ne mangeant que quelques potages, restes des religieux, du pain bis et des légumes. Il passait sans rien prendre depuis le jeudi à midi jusqu'au samedi à la même heure, jeûnait au pain et à l'eau l'avent et le carême. Un corselet de fer blanc percé en forme de rape, lui serrait la poitrine. Six ans seulement avant sa mort, il le changea avec un autre de fer battu, du poids d'environ quarantelivres, qu'il portait jour et nuit sans jamais le quitter. Toutes les nuits, il se macérait avec de terribles disciplines à six branches, garnies de rosettes et de clous de fer. On lui avait donné l'office de dépensier. Tout le temps qu'il avait de reste, après s'être acquitté de son emploi, il l'occupait humblement à balayer, à laver les habits, à bêcher au jardin et à tous les autres offices de sa première condition. Le soir, son grand repos était de beaucoup prier, ou de s'employer à la lecture de quelque bon livre, jusqu'à dix ou onze heures. Il éveillait les religieux inmanquablement pour Matines, y assistait ; et après quelque léger sommeil, qu'il prenait sur des fagots ou sur une chaise, il recommençait ses exercices ordinaires, sans jamais manquer aux Offices divins.

Le V. Père, pénétré d'un sentiment très vif de ses péchés, les confessait et s'en accusait avec des larmes amères. Cet esprit de componction lui était si particulier que les louanges lui faisaient incomparablement plus de peine que les blâmes. Il embrassait cordialement ceux qui lui adressaient quelque reproche ; et lorsqu'il allait en ville porter la croix à quelque procession, son capuchon était tellement abaissé sur ses yeux, qu'il ne pouvait ni voir autour de soi, ni être vu de personne.

Tout ce qui était à son usage ne prêchait qu'une rigoureuse pauvreté. Il portait les pieds nus dans ses souliers et ne s'approchait presque jamais du feu. Pour tout meuble, il ne possédait qu'un crucifix, aux pieds duquel était écrite sa confession générale qu'il voulait qu'on enterrât avec lui. Dans tous les couvents, par amour de la pauvreté, il prenait soin des pauvres, et disait que tout ce qui, pour les soulager, passait par la porte du monastère, y revenait par celle de l'église. Son grand zèle pour le culte de cette riche vertu était tel que s'il voyait un religieux se servir de quelque objet trop précieux, il l'en reprenait librement, lui disant, pour couper court à des excuses qu'on n'apporte que trop souvent : « Qu'un religieux ne devait pas accepter pour son usage des choses qui blessaient ou qui choquaient la pauvreté et la simplicité religieuse. »

Dieu bénissait visiblement cette pauvreté. L'an 1643, après la prise de Rocroi, des prisonniers de guerre furent envoyés à Rennes, à Nantes et à Vannes ; le Père Hyacinthe, qui était à Nantes, crut que Dieu recommandait à sa charité ceux que le roi y envoyait. Il les regarda et reçut dans cet esprit. Ayant obtenu la permission de les aller visiter, il faisait les lits des malades, leur servait à manger, les levait et couchait, et excitait tant d'autres personnes à l'imiter, que plusieurs familles riches en retirèrent des tours de la ville, pour les loger et les traiter en leurs maisons. Enfin il gagna si bien leurs cœurs par sa charité, qu'il les porta à se confesser et à communier dévotement. Il s'avisa même de les régaler pendant le carnaval, s'étant assuré pour cela de la maison d'un particulier. Mais pour joindre l'humilité à la charité, il alla les pieds nus, une hotte sur les épaules, en plusieurs quartiers de la ville, avec un écriteau qui portait : *Donnez l'aumône, pour l'amour de Dieu, au Frère l'Ane, pour les pauvres soldats*. Il ramassa en peu de temps de quoi les bien traiter.

Un jour de Vendredi saint, il alla se mettre à la porte de l'église cathédrale avec un écriteau qui portait : *Voici le méchant et l'hypocrite*

*qui a crucifié Jésus-Christ.* Il demeura longtemps dans cette posture, la vue baissée, jusqu'à ce que le Prieur du couvent l'eût envoyé quérir par deux religieux.

Un nouveau Prieur ayant dit expressément dans l'un de ses Chapitres qu'il n'approuvait nullement les pénitences indiscrètes, et ordonné au Père Hyacinthe de lui porter tous les instruments de ses macérations, il le fit aussitôt. Le Prieur les garda quelques jours et les lui rendit ensuite, ne doutant point que le saint religieux ne fût en cela conduit de l'esprit du Seigneur.

Six ans s'étaient écoulés depuis son voyage de Rome, mais les pieux mouvements qu'il avait ressentis à la Sainte-Baume lui étaient si présents, qu'il demanda à ses supérieurs d'aller finir ses jours dans ce saint lieu, à l'imitation de sainte Madeleine. Il partit de Nantes avec un compagnon. Nos pieux voyageurs ressentirent les effets de la Providence de Dieu pendant les quatre-vingts lieues qu'ils eurent d'abord à faire. Ils voyageaient dans un grand recueillement, observant la modestie et le silence ; à ces pratiques d'austérité, notre Père Hyacinthe ajoutait, selon sa coutume, le jeûne du vendredi au pain et à l'eau.

Se trouvant sur les confins du Berry, ils furent reçus charitablement par une grande et pieuse dame. Ceux qui avaient soin de la chambre des Pères rapportèrent que l'un d'eux ne couchait que sur la dure ; ce qui avait été assez indiscrètement observé. La charitable dame offrit au P. Hyacinthe de l'argent ; il le refusa constamment ; mais en secret son compagnon l'accepta afin de pourvoir à toute éventualité. Elle leur donna aussi des lettres de recommandation. Toutefois, ces lettres ne leur servirent de rien, quelque obligeantes qu'elles fussent. Personne ne voulait les recevoir. Une nuit, ils durent loger dans la cabane d'un berger qui avait conduit ses troupeaux sur des hauteurs, et qui ne pouvait par conséquent leur rendre aucune assistance. Le Père Hyacinthe, se doutant de ce que son compagnon avait fait, l'interrogea. Celui-ci avoua sa faiblesse. L'argent reçu fut donné aux premiers pauvres que l'on rencontra, et ils continuèrent leur voyage comme ils l'avaient commencé.

Les attraites de la grâce subjuguant le cœur du V. P. Hyacinthe, il fit, à Saint-Maximin, les exercices de dix jours sous la conduite d'un saint religieux de la maison. Pendant tout ce temps, il ne mangea que cinq fois, et n'eut d'autre cellule que le sanctuaire. Sa consolation la plus sensible était de monter de temps en temps à la Sainte-Baume, d'où



ensuite il revenait plein de ferveur. Il passa de la sorte trois mois et demi, ne désirant qu'une chose : rester dans cette solitude. Mais il reçut ordre du R<sup>me</sup> Père Général, qui lui avait permis ce voyage, de s'en retourner à Nantes, ou à quelque autre couvent de la Congrégation de Bretagne. Il abandonna, le lendemain même, ce charmant séjour et se rendit à Clermont d'Auvergne. Là, il continua la même vie qu'à Saint-Maximin, et pendant le temps qu'il y demeura, ses austérités et grandes pénitences confirmèrent un Novice chancelant dans sa vocation. Il y tomba malade ; mais sa confiance en Dieu lui ayant donné assez de force pour dire la sainte Messe, il se trouva miraculeusement guéri. A son départ de Clermont, où l'on fit tout ce qui était possible pour le retenir, il se déroba et sortit par la porte charretière. Comme un très honnête homme le suivait et le pressait d'accepter de l'argent, il s'en excusa, disant n'avoir pas de meilleur viatique que la Providence.

On croyait qu'il passerait le reste de sa vie au couvent de Nantes, mais la charité lui fournissant l'occasion d'aller à celui de Morlaix, il saisit cette occasion et continua de secourir et de servir les pauvres, à son ordinaire, et surtout les pauvres catholiques anglais, qui, sous la persécution de Cromwell, s'étaient réfugiés en cette ville. Il était pour eux un véritable Père, un charitable consolateur, les assistant de tout ce dont il était capable, et par lui-même et par les amis du couvent.

Comme néanmoins il ne regardait que Dieu dans toutes ses actions, c'était un plaisir de le voir au cœur ravi, ou, pour mieux dire, absorbé dans la divine présence. Il chantait d'une voix forte et harmonieuse, et si quelquefois il avait perdu sa belle voix par ses austérités et ses macérations corporelles, Dieu la lui rendait, au grand étonnement de ses Frères. Tous les jours il célébrait la sainte Messe ; il y recevait, ainsi que dans ses oraisons, de grandes grâces, de la connaissance desquelles son humilité nous a privés. Quelques religieux s'entretenant un jour d'un bruit étrange qu'on entendait dans le couvent, on reconnut, par ce qu'il en dit, que le démon, jaloux de ses ferveurs et de ses pénitences, voulait lui en empêcher la pratique. Sa sœur étant venue pour le voir de Dol à Morlaix, ce qui est un voyage assez long, tout ce qu'elle put en obtenir fut une croix garnie de reliques, et l'assurance qu'il l'aimerait toujours en Notre-Seigneur.

Il édifia de même les couvents de Quimperlé et de Guérande, après quoi il fut renvoyé à Morlaix. Un religieux lui disant un jour qu'il

était entièrement mort à ces passions, qui font tant de peine aux autres au sortir de cette vie, il répondit : « Je me défie autant de mon corps aujourd'hui, que j'ai soixante-huit ans, que si je n'en avais que vingt-cinq. C'est un méchant valet, dont je crains d'autant plus la révolte, la trahison et le ressentiment, que je l'ai bien battu et mal nourri. »

Dieu le glorifia en opérant par lui plusieurs guérisons durant sa vie. Un honnête bourgeois de la ville étant tombé dangereusement malade, sa belle-fille vint au couvent prier le Père de l'aller visiter. Il s'y rendit, et ayant indiqué par un signe de la main à ceux qui étaient dans la chambre de se retirer, ils le firent, excepté la belle-fille, qui se cacha dans un coin de la même chambre pour l'observer : elle le vit se pencher vers son beau-père, comme autrefois le saint prophète Elie vers l'enfant de la veuve ; et ce simple rapprochement fit parler le malade et lui donna incontinent assez de force pour remercier Dieu de sa guérison. La femme de ce bourgeois fut, à son tour, atteinte d'une fièvre violente ; on pria le bon Père de la venir voir. Pendant qu'il y était, la malade ayant demandé à boire, il bénit ce qu'on lui présenta ; elle fut aussitôt délivrée de sa fièvre. Son mari étant encore tombé malade, le Père bénit la boisson qu'on allait lui donner : et sans autre remède il le guérit entièrement.

Hervé Légats étant fort malade d'une rupture, et ne pouvant prendre aucun remède, se recommanda de tout son cœur au Père Hyacinthe : il se trouva aussitôt guéri, ainsi qu'il le publia à ses voisins et à ses amis. Deux ans après, le même, étant frappé d'apoplexie, resta trois jours sans parole et sans mouvement. Le Père fut le visiter, lui mit la main sur la tête, et pria Dieu pour lui ; aussitôt le malade commença à se mouvoir, et quelques heures après il parla, se confessa, reçut les sacrements et mourut fort tranquillement.

Un autre de la même ville était travaillé d'une cruelle migraine, le Père Hyacinthe fut chez lui pour le consoler ; et comme il l'embrassait, sa douleur cessa à l'heure même.

Pendant un temps, le vénérable religieux jouissant d'un peu de repos, son inclination pour le travail le porta à aller greffer quelques arbres dans un endroit proche de la rivière qui baigne les murailles du couvent. Des enfants l'ayant aperçu, l'attaquèrent de l'autre côté à coups de pierres, et le bon Père ne se détournant en aucune sorte, fut blessé à la tête. Il s'en revint dîner bien tard. Les religieux lui demandèrent qui l'avait ainsi traité : « *Ce sont des enfants*, répondit-il,

*qui ne savent ce qu'ils font.* » Quelque temps après, descendant du chœur, après avoir dit la messe du Saint Rosaire, qu'on célèbre dans ce couvent tous les samedis à cinq heures et demie régulièrement, il se fit une grave blessure. Les forces lui manquant tout à fait, le Père Prieur le fit conduire aux infirmeries. Sur le soir, le saint malade demanda avec un grand sentiment de piété l'Extrême-Onction, et la reçut très dévotement. Après quelques paroles, dignes de son humilité, il remarqua que le Père Sous-Prieur se tenait à genoux devant lui, et que, baisant ses mains en pleurant, il répétait ces paroles d'Elisée à son Père spirituel Elie : *Pater mi, Pater mi, currus Israel et auriga ejus.* Le moribond fit un dernier effort pour l'embrasser, et pour lui dire : « Mon Père, priez pour moi : la position où je vous vois me fait de la peine. » Il tomba ensuite dans une grande faiblesse, puis, en étant revenu, avec un parfait jugement, il rendit paisiblement son âme, le 5 janvier 1671, âgé de soixante-huit ans et sept mois.

Son heureux décès ne fut pas plutôt su dans la ville, qu'une foule de peuple accourut à notre couvent. Un de ses amis fit tirer son portrait. Sa chappe fut bientôt presque toute enlevée ; on lui fit des incisions aux pieds ; on lui coupa sa robe blanche ; et on faisait toucher à son corps des chapelets et des mouchoirs avec tant d'empressement, qu'on eut bien de la peine à le mettre dans le cercueil.

Sa belle vie a été composée et publiée par le R. P. Antonin Thomas ; nous n'avons fait ici que la résumer. L'auteur assure qu'il a caché plusieurs des grâces que Dieu a faites par l'intercession de son fidèle serviteur.

Je ne saurais cependant omettre celle qu'il a eu la bonté de m'écrire au sujet d'une religieuse Ursuline de la même ville de Morlaix. Cette religieuse se trouvait très incommodée d'une inflammation qui la faisait beaucoup souffrir, et qui depuis deux jours l'empêchait de prendre aucun repos. Celle qui avait le soin des malades l'exhorta à se confier au Père défunt. Elle le fit, et s'étant appliqué un mouchoir qui lui avait appartenu, elle s'en trouva aussitôt soulagée, reposa fort bien, et guérit sans autre remède. Les choses miraculeuses que cet homme de Dieu a opérées ont porté les religieux du couvent de Morlaix à écrire à Rome pour obtenir les permissions juridiques de travailler aux informations canoniques de sa vie.





*La V. M. JACQUELINE DU SAINT-ESPRIT*  
*Religieuse du Tiers-Ordre régulier au Monastère d'Aumale (\*)*

(1588-1638)

CETTE épouse fidèle de Jésus-Christ naquit au village de Gauville, en Normandie, le 25 mars 1588, de parents qui vivaient selon le cœur de Dieu. Le ciel honora sa naissance d'un prodige. On vit fleurir un lis d'une extraordinaire beauté, devant la porte de sa maison; ce qui fut regardé, avec étonnement, comme un pronostic que l'enfant serait un lis de pureté, dans lequel le Fils de Dieu, le *lis des vallées*, prendrait un jour ses plus douces complaisances. Dieu la remplit, dès son enfance, de si vives lumières, qu'elle vit en esprit la mort tragique de son père, cruellement assassiné en allant à Beauvais. Elle reposait près de sa mère quand, éveillant celle-ci en sursaut, elle lui dit, par trois fois : « Maman, papa est mort ! » Sa mère crut qu'elle rêvait. Mais le matin, l'enfant réitéra le même avis, qui fut confirmé, deux jours après, par la triste nouvelle de cet assassinat. A l'âge de trois ans, Dieu la préserva miraculeusement de la mort sous les roues d'une charrette, où elle faillit être écrasée.

Voulant se débarrasser de l'importunité de ses parents, qui s'efforçaient de l'engager à de secondes noces, sa mère se retira à Aumale. Là elle se mit sous la conduite de M. Gallemand, curé de cette ville, un des plus grands hommes de son siècle, et qui avait tellement réformé les mœurs des habitants d'Aumale par l'éclat de ses vertus et par la force de ses prédications, qu'on voyait parmi eux une image de la piété, de la ferveur et du zèle des chrétiens de l'Eglise naissante. Ce digne pasteur reçut fort charitablement la sainte veuve. Il

(\*) Manuscrit fort authentique envoyé du monastère d'Aumale. — Ce monastère avait commencé par une simple maison de Sœurs gardes-malades. Mais, dès les premières années du xvii<sup>e</sup> siècle, sous la direction du célèbre M. Gallemand, la clôture y fut établie, et la vie religieuse organisée avec la plupart des observances du premier Ordre. Il a fondé en 1659, à Rouen, le monastère de Saint-Dominique, appelé aussi des Cochoises



la fortifia dans le dessein qu'elle avait de servir Dieu, et lui fit mettre son enfant en pension chez de pieuses filles, lesquelles l'élevèrent dans les plus excellentes maximes de la perfection chrétienne.

La jeune Jacqueline profita merveilleusement dans cette sainte école. Elle pratiquait tous les exercices de piété avec beaucoup de ferveur, s'adonnant à l'oraison, à la pénitence, au silence et à la fréquentation des sacrements. Le démon, furieux de ces heureux progrès, voulut la détourner de la communion; sachant bien que ce canal, par lequel Dieu communique tant de grâces, étant tari, elle se relâcherait bientôt de sa ferveur. Il lui remplit l'esprit de doutes sur la réalité de la présence de Jésus-Christ dans cet auguste mystère. Mais ces doutes ne servirent qu'à augmenter ses mérites par les actes continuels de foi qu'elle produisait, en disant à toute heure: « Mon Seigneur, je crois, oui, je le crois fermement, vous résidez dans l'adorable Sacrement de l'autel. »

Le démon ne réussit pas mieux dans un autre piège qu'il lui dressa. Il inspira à un jeune homme de la rechercher en mariage. C'était pour elle une tentation d'autant plus dangereuse, que la naissance de ce jeune homme, ses richesses et ses belles qualités de corps et d'esprit étaient de nature à ébranler sa constance. Mais résolue à conserver sa virginité, et à en faire un généreux sacrifice à Dieu, elle rejeta toutes les propositions de mariage qui lui furent faites.

Elle avait dix-huit ans, lorsqu'elle lia amitié avec une pensionnaire du monastère de nos religieuses d'Aumale, monastère qu'on avait remis depuis peu dans l'observance, et en état de recevoir des novices. Après s'être fréquentées pendant quelques mois, les deux pieuses jeunes filles résolurent de se donner à Dieu pour éternelles dans cette sainte maison. Elles y entrèrent le premier jour de l'an (1605). Comme on était au commencement de la réforme, elles eurent part aux veilles, aux fatigues, aux jeûnes, aux prières, aux pénitences, aux vœux et à toutes les actions de piété que les Sœurs pratiquaient jour et nuit pour l'affermissement de l'observance vivement attaquée par le démon.

Les difficultés qu'on apportait à l'établissement de la vie régulière, furent cause qu'on différa deux ans la réception des postulantes, qui demandaient l'habit. Dieu ayant enfin levé ces difficultés, par un effet visible de sa protection, la B. Sœur Jacqueline fut vêtue la troisième, et surnommée du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit la remplit en effet, de tant de grâces, qu'elle paraissait enflammée du divin amour comme

un Séraphin. On voyait reluire en elle une humilité profonde, une patience admirable, une mortification générale de tous ses sens, et une grande ferveur dans tous les exercices de la Religion, et particulièrement une assiduité continuelle à l'oraison. Par ce moyen de l'oraison elle contracta une telle familiarité avec le Fils de Dieu, qu'elle lui demandait toutes choses avec une entière confiance, et qu'elle en obtenait toujours l'effet de ses désirs. Ayant perdu la voix vers les fêtes de Noël, elle supplia le divin Sauveur de lui en rendre l'usage : « Autrement, lui dit-elle avec une sainte hardiesse, n'espérez point que je puisse tenir ma partie dans le concert de louanges et de bénédictions que les anges du ciel, et vos chastes épouses, qui sont les anges de la terre, vous offriront quand vous viendrez au monde. » Le bon Maître condescendit à sa demande : elle recouvra la voix, et chanta tout l'Office de la nuit et du jour avec une ferveur extraordinaire.

Tant de faveurs allumaient dans son âme un violent désir de s'attacher indissolublement à Dieu par les trois vœux solennels de la Religion ; mais l'avarice de quelques-uns de ses parents, qui depuis la mort de sa mère s'étaient emparés de son bien, en retarda l'heureuse exécution. Il lui fallut attendre d'être en âge de disposer de sa fortune, et elle dut demeurer sept ans novice : sept ans qui lui furent bien plus longs, que les sept durant lesquels le patriarche Jacob attendait son aimable Rachel. Elle passa ces années dans les larmes et les gémissements, s'exerçant à faire beaucoup d'actes d'humilité et de patience. Ce retard ne lui fut rien, en comparaison de la peine qu'elle souffrit, quand elle se vit obligée de quitter l'habit, afin d'aller à Gauville s'occuper de ses affaires. Il fallut plaider. Pendant le procès, elle allait de temps en temps à Aumale se consoler avec les Sœurs, et communier dans leur église. Mais de nouvelles difficultés survenant toujours, elle n'y tint plus, et vint prier les religieuses, les yeux baignés de larmes, de lui ouvrir la porte et de ne la plus laisser dans un état si pénible. On lui donna encore huit jours, pour finir ses affaires, avec parole positive de la recevoir.

L'extrême désir qu'elle avait de rentrer, et le dégoût que ces embarras lui avaient donné du monde, lui rendirent ce terme de huit jours si long, qu'elle prit la résolution d'entrer secrètement dans le monastère, à la faveur d'une petite rivière qui en baigne les murs. Après avoir communiqué, elle se mit donc toute vêtue, dans l'eau, et arriva comme elle put vers l'endroit par lequel les religieuses

descendaient à la rivière. Elle y demeura, toute mouillée et tremblante de froid, jusqu'à ce qu'une des Sœurs étant venue quérir de l'eau, la trouva transie et à demi-morte. La Mère Prieure, vivement touchée, la reçut immédiatement avec beaucoup de tendresse et lui donna l'habit pour la seconde fois. Sœur Jacqueline recommença son année de probation, avec une ferveur toute nouvelle, travaillant plus que jamais à se perfectionner dans tous les exercices intérieurs et extérieurs de la Religion. Dieu, qui lui voulait faire connaître l'excellence de son état et de sa vocation, permit que sa profession fût encore différée de deux mois. Elle la fit enfin, le 1<sup>er</sup> juillet 1614, avec d'autant plus de satisfaction de son âme, qu'elle avait soupiré huit ans et demi après cette faveur.

Jusqu'alors elle n'avait, pour ainsi dire, combattu que le monde, qui avait traversé sa réception dans l'Ordre, mais sitôt qu'elle fut professe, les démons, ne pouvant souffrir sa ferveur, l'entreprirent d'une manière terrible. Ils faisaient un bruit effroyable dans les dortoirs, pendant la nuit, comme s'ils eussent traîné et roulé avec violence des poutres, de grosses chaînes, ou de pesants fardeaux. Ils entraient dans sa cellule, sous des formes horribles. Son intrépidité, qui lui faisait mépriser ces illusions, excitant leur rage, ils la battirent outrageusement, et lui firent tant de blessures par tout le corps, qu'elle en fut malade à l'extrémité. Notre Sœur souffrait ces persécutions et ces mauvais traitements avec une patience et une tranquillité admirables. Elle s'armait d'eau bénite et de prières contre la violence des démons; et au plus fort de leur furie, elle se jetait amoureusement entre les bras de Dieu, son unique refuge. Fortifiée de la grâce, elle les défiait, comme autrefois saint Antoine, et s'offrait d'endurer tout le mal qu'ils avaient permission de Dieu de lui faire. Elle ne se lassa jamais, ni de la violence, ni de la longue durée de ces combats.

Ces attaques de l'enfer lui étaient cependant moins douloureuses que les peines intérieures qu'elle endurait. Elle se trouvait souvent dans des ténèbres si épaisses, et dans un délaissement si douloureux, qu'elle eût succombé si Jésus-Christ ne l'eût fortifiée de temps en temps, en se montrant à elle; c'était, tantôt sous la figure d'un bel enfant, qui dissipait ces horribles ténèbres par un rayon de ses regards et par la douceur charmante de sa conversation; tantôt c'était dans les états de sa Passion, afin qu'à la vue de si effroyables douleurs elle se consolât dans ses peines.

Ces épreuves intérieures et extérieures conduisirent bien vite la jeune professe à la perfection, en lui donnant l'occasion d'imiter plus parfaitement, comme nous allons voir, les vertus que le Fils de Dieu avait pratiquées lorsqu'il était sur la terre.

II. — Notre Sœur était tellement pénétrée de la vérité de ses misères, qu'elle s'estimait la plus abominable pécheresse qui fût au monde. Dans ce sentiment d'humilité, elle disait souvent, que si Jésus-Christ n'avait soutenu son extrême faiblesse par des grâces extraordinaires, elle serait pire que les démons. Plus elle recevait de grâces, plus elle s'anéantissait, dans la pensée qu'elle en était indigne. Elle se considérait comme la servante de ses Sœurs, même des converses : faisant avec joie tout ce qui était de leurs offices, balayant le cloître et les dortoirs, lavant la vaisselle, faisant la lessive et travaillant au jardin. Toute sa joie était de se voir méprisée et humiliée. La Mère Prieure, qui connaissait sa rare vertu, lui imposait souvent des pénitences, pour lui fournir des occasions de mériter. Elle les recevait avec actions de grâces, se prosternant aux pieds des religieuses et leur demandant pardon, les larmes aux yeux, du mauvais exemple qu'elle leur donnait par sa conduite.

De ce fond d'humilité procédait l'égalité d'esprit, qu'elle a toujours fait paraître dans les traverses qu'on lui a suscitées, et la patience invincible qu'elle a témoignée dans ses maladies. Pendant ce temps d'épreuves, elle ne s'est jamais relâchée de la moindre observance, ni d'aucun exercice de la Religion ; au contraire, elle ajoutait encore des austérités volontaires à ses maux, pour souffrir davantage. Elle n'usait d'aucune dispense, pendant les jeûnes de sept mois, portait toujours une chaîne de fer et un rude cilice, prenait de fréquentes disciplines jusqu'au sang. Le désir qu'elle avait de souffrir pour Dieu augmentant tous les jours, elle consulta un savant directeur. Celui-ci lui répondit sagement, qu'en cela et en toutes autres choses, elle se soumit à ses supérieures, qui lui permettraient de pratiquer autant d'austérités que ses forces et ses infirmités l'en rendraient capable.

Elle suivit aveuglément cette décision. Car elle a été si ponctuelle à obéir, pendant toute sa vie, qu'elle a toujours fait les choses qui lui étaient commandées, pour difficiles et pour contraires qu'elles fussent à ses inclinations. Le démon l'a terriblement tentée sur ce sujet ; mais plus il s'efforçait de l'en détourner, plus elle se rendait obéissante, pour confondre son orgueil. Elle n'examinait jamais, ni la qualité, ni les motifs des choses qu'on lui commandait, et les



exécutait, de quelque part qu'elles vinssent, honorant ses supérieures comme Dieu même, et ce profond respect rendait son obéissance prompte, aveugle et générale, à toutes leurs volontés. Elle quittait Dieu pour Dieu, c'est-à-dire qu'elle laissait ses dévotions et qu'elle se privait des douceurs de l'oraison pour faire l'obéissance, et ne plus agir par elle-même, mais dans une dépendance absolue des volontés de ses supérieures.

La Sœur Jacqueline endurait avec plaisir les incommodités de la pauvreté, très grande, au commencement de la réforme. Les religieuses, n'ayant d'autre revenu que ce qu'elles gagnaient du travail de leurs mains, manquaient très souvent des choses nécessaires. Les habits de notre Sœur étaient toujours les plus usés. Son lit n'était composé que de deux ais ; et il n'y avait, dans sa cellule, qu'une chaise de paille et quelque image de papier. Cette pauvreté extérieure indiquait la pauvreté de son esprit, absolument vide et détaché de toutes choses.

Si sa pureté angélique l'a rendue l'épouse du Fils de Dieu, elle l'a aussi engagée à de rudes combats. On eût dit que les hommes et les démons s'étaient ligüés ensemble pour lui ravir ce précieux trésor. Ceux-là, après avoir inutilement tenté tous les moyens de l'engager dans l'état du mariage, ont usé d'artifices diaboliques pour gagner son cœur. Ceux-ci ont rempli son esprit d'horribles pensées, et se sont servi d'imaginings abominables pour tenter sa constance et sa fidélité. L'aimable vertu de pureté paraissait si visiblement dans tout son extérieur, qu'on ne voyait rien en elle qui n'inspirât la sainteté. Pour la préserver soigneusement, elle embrassait tout ce qui pouvait y contribuer avec efficacité ; et comme ces moyens ont une connexion nécessaire aux exercices de la Religion, et à toutes les actions de la communauté, elle y a toujours été très exacte, jusqu'à la mort. Pendant sa dernière maladie, elle jeûna aussi sévèrement que les autres. Elle garda un silence inviolable, et assista indispensablement à l'Office divin. A l'exemple de notre Père saint Dominique, elle affligeait son corps de disciplines, de veilles et de jeûnes : sachant bien que le lis de la virginité ne se conserve que parmi les épines des mortifications.

On peut juger, par la charité envers Dieu qui embrasait son cœur et la rendait si fervente et si mortifiée, de la charité qu'elle portait au prochain. N'étant encore que novice, elle céda sa cellule et son lit à une religieuse plus jeune qu'elle, et se retira au gâletas, où elle

souffrit un froid très violent pendant l'hiver. Elle a encore parfaitement fait paraître cette ardente charité, dans les offices de vestiaire et d'infirmière, qu'elle a exercés longtemps. Dans le premier, elle prévenait les nécessités des religieuses, sans attendre qu'elles lui demandassent les choses dont elles avaient besoin. Dans le second, elle a montré une tendre compassion aux malades, et leur a rendu toutes sortes de services, avec une effusion de charité que celles-ci ne pouvaient assez admirer. Elle les veillait avec soin, les consolait dans leurs douleurs, les encourageait à faire un bon usage de leurs infirmités, et à les souffrir patiemment pour l'amour de Dieu. On la voyait réciter avec elles l'Office divin, quoiqu'elle se fût déjà acquittée de cette obligation; et elle pourvoyait si ponctuellement à leurs nécessités, qu'elles ne manquaient de rien. Dieu approuva manifestement cette charité. Car il est arrivé qu'étant ravie en extase, l'esprit rempli de pensées infiniment élevées au-dessus des choses de la terre, elle revenait tout d'un coup à elle-même, au temps où il fallait rendre quelque service à ses malades. D'autrefois, n'en pouvant plus de faiblesse, et dans l'impuissance de se servir de ses mains, à cause des douleurs excessives qu'elle y souffrait (comme nous dirons bientôt), on l'a vue venir aux malades, les lever, les coucher, et les servir avec autant de facilité que si elle eût eu le libre usage de ses bras.

III. — Mais il est temps de parler des exercices de dévotion de la V. M. Jacqueline, et des faveurs singulières qu'elle a reçues du ciel; car la dévotion était comme le principe qui inspirait tous les grands actes de vertu dont nous venons de parler.

Notre Sœur se confessait trois fois la semaine, après un rigoureux examen de sa conscience, et avec des sentiments si vifs de contrition, qu'elle fondait en larmes. De quatre mois en quatre mois, elle faisait une confession extraordinaire. Par cette admirable pureté, elle se préparait à la sainte communion. Elle s'en approchait presque tous les jours, avec tant de ferveur et avec des désirs si ardents de s'unir à son Bien-aimé, pour être transformée en lui par la grâce de cet auguste sacrement, que souvent l'hostie est sortie avec force de la main du prêtre pour s'envoler dans sa bouche.

Après la communion, on remarquait en elle un changement sensible. Elle paraissait belle comme un ange et enflammée comme un séraphin; et la grâce opérait des effets si merveilleux dans son âme et lui causait une abstraction si puissante, qu'elle en était

ravie en extase. Notre-Seigneur lui a quelquefois fait voir la complaisance avec laquelle il se donnait aux autres religieuses du monastère par la communion : elle eut, un jour, la consolation de le voir reposer dans leurs cœurs comme dans un lieu de délices ; ce qui augmenta beaucoup l'estime qu'elle avait déjà conçue de leur sainteté, les voyant si caressées de leur divin Epoux.

Son amour envers Jésus-Christ au Très Saint Sacrement augmenta à ce point par l'abondance des grâces qu'elle y recevait, qu'elle crut n'être plus au monde que pour adorer Jésus, et se tenir en sa divine présence. Dans cette pensée, elle obtint de la Mère Prieure une cellule proche du grand autel, très incommode pour y loger, mais très propre à son dessein. Elle s'y tenait, pendant le jour, tout le temps qu'elle avait de libre, après avoir satisfait à ses obligations ; et elle y passait toute la nuit, dans des actes continuels d'amour, de louange et d'adoration.

L'oraison lui était une seconde vie. Ordinairement, son esprit s'y trouvait d'abord si élevé en Dieu, qu'elle était contrainte de se distraire volontairement par quelque lecture, ou par quelque action extérieure, afin d'empêcher les extases et les ravissements. Pour les éviter, quelques personnes, fort spirituelles, lui conseillèrent de prendre pour méditation les mystères de la foi dans la simplicité où l'Eglise nous les propose. Elle s'efforça d'obéir ; mais Dieu, qui était le maître de son cœur, la faisait aussitôt entrer dans le plus secret du sanctuaire : remplissant son esprit de connaissances sublimes, et comblant son âme d'un torrent de délices. Ces attraites extraordinaires lui arrivaient presque toujours à l'Office divin. Elle y était si absorbée en Dieu que, quand elle était obligée d'entonner une antienne ou de lire une leçon, il fallait la faire revenir à elle-même et l'avertir de ce qu'elle devait faire.

La porte par laquelle elle entra dans une communication si intime avec Dieu, fut l'étude de l'humanité de Jésus-Christ, sujet ordinaire de ses méditations. Elle occupait son esprit à considérer l'incarnation du Sauveur, son enfance, sa fuite en Egypte, sa vie pauvre et cachée, ses fatigues dans ses voyages, sa Passion, et tout ce qu'il a dit, fait et souffert sur la terre, pour le salut des hommes.

Les mystères sanglants du Calvaire la pénétraient si vivement que, ne pouvant plus vivre sans souffrir, elle brûlait du désir du martyre. Un jour de Saint Jean-Chrysostome, comme elle faisait son action de grâces après la communion, ce désir la pressant plus violemment qu'à

l'ordinaire, jusqu'à la mettre hors d'elle-même, elle eut un ravissement, pendant lequel Jésus-Christ lui apparut, et lui imprima sensiblement ses stigmates sacrés en ses deux mains. Sitôt qu'elle s'en fut aperçue, elle le pria, avec la dernière instance, que ces marques glorieuses de son amour ne parussent point au dehors. Notre-Seigneur lui accorda cette grâce, et ne lui laissa que les douleurs de ces divines plaies. Elles étaient si excessives, qu'elle en resta depuis dans des langueurs extrêmes, particulièrement les vendredis, et depuis le dimanche de la Passion jusqu'au Vendredi-Saint, qui fut la consommation de celles du Fils de Dieu sur le Calvaire. Ces jours-là, ceux du carnaval, aux deux fêtes de la Sainte-Croix, à celle de sainte Catherine de Sienne et de plusieurs autres saints et saintes, auxquels elle portait une dévotion particulière, et lorsqu'elle entendait lire quelque mystère de la Passion, ses douleurs augmentaient à un tel excès, qu'elle en était réduite à une sorte d'agonie, et paraissait sur le point de rendre l'âme ; ses mains enflaient alors prodigieusement. Dans les autres temps, elle les tenait fermées, sans en avoir l'usage ; et il fallait qu'on lui coupât son pain, au réfectoire.

La même année, le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, Notre-Seigneur acheva de se copier en elle, en lui communiquant ses autres plaies des pieds et du côté, dans un ravissement qu'elle eut, plus long que le premier ; après ce ravissement, elle sentit tant de douleur, que, ne pouvant se soutenir, il fallut l'emporter dans sa cellule. Depuis cette incomparable faveur, elle n'eut plus de santé, et ne fit que languir ; la douleur qu'elle souffrait aux pieds lui rendait la marche extrêmement pénible.

Cet accablement de douleurs n'étant point encore capable de satisfaire le désir ardent qu'elle avait de souffrir mille fois davantage pour être plus conforme à son divin Epoux, Jésus lui communiqua, une fois, les tourments qu'il avait éprouvés à sa flagellation. Elle les souffrit avec joie, et pria le Sauveur d'agréer qu'elle les lui offrît pour les peines que les pécheurs, auxquels il avait fait miséricorde, avaient justement méritées. Un jour de la Semaine sainte, il lui fit part des douleurs qu'il avait souffertes quand il fut couronné d'épines : ce qui lui causa un tourment si cruel à la tête, qu'elle n'en pouvait plus. Quelque temps après, elle souffrit ce que Jésus-Christ avait enduré en portant sa croix sur le Calvaire, et quand les bourreaux disloquèrent ses membres pour les étendre sur la croix. Elle avoua que cette douleur était la plus grande de celles que le divin Sauveur



souffrit dans toute l'économie de sa Passion. Le divin Maître lui révéla plusieurs particularités de ce mystère ; entre autres, qu'on lui avait mis la couronne d'épines par trois fois sur la tête : ce qui est conforme à ce que quelques personnes pieuses en ont appris, et à ce que le V. P. Louis de Grenade en a écrit, en traitant ce sujet.

Ces faveurs extraordinaires ne sont qu'un faible crayon d'une infinité d'autres, dont le Fils de Dieu a gratifié notre Bienheureuse. Nous les verrions, sans aucun doute, égaler celles des plus grands saints de l'Ordre, si on en avait conservé la mémoire. Ses supérieures, à qui elle les découvrait, lui avaient commandé de les écrire ; mais un confesseur, voulant éprouver son obéissance, lui enjoignit de brûler ces cahiers : ce qu'elle fit. Affligées de cette perte, ses supérieures la sollicitèrent de les écrire de nouveau ; mais elle apporta pour s'en excuser des raisons si légitimes, qu'on ne la pressa point.

Quoique l'excès de ses douleurs et le pitoyable état où elle était réduite prouvassent assez la réalité de ses stigmates, Dieu permit que le P. Pierre Cailly, Recollet du couvent de Paris, grand prédicateur, à qui elle communiquait tout son intérieur, en voulut faire l'épreuve. Il lui dit donc qu'absolument il ne croirait point que Dieu l'eût honorée des stigmates, s'il ne les voyait. « Cela ne se peut, mon Père, lui dit la Bienheureuse, parce qu'ils sont invisibles. » « N'importe, répliqua le Père, Notre-Seigneur, qui vous les a donnés par sa miséricorde, vous accordera qu'ils paraissent, si vous lui demandez, puisque c'est uniquement pour sa gloire. » Désirant lui donner cette satisfaction, elle pria Dieu de les rendre visibles et palpables. Aussitôt ils parurent parfaitement bien imprimés en ses mains, avec cette différence, que la plaie de la main droite était plus grande et plus vermeille que celle de la gauche. Afin qu'on n'en pût jamais douter, Dieu en confirma la vérité par un signalé miracle. Une religieuse était tourmentée d'une fièvre maligne, qui la dévorait de ses ardeurs, sans qu'il lui fût possible de recevoir aucun soulagement. La Mère Prieure mit de l'eau dans la main stigmatisée de notre Bienheureuse, et la fit boire à la malade, qui au même instant se trouva parfaitement guérie.

Après une approbation si authentique du ciel, la vérité des stigmates de la B. M. Jacqueline n'avait plus besoin de celle des hommes. Néanmoins plusieurs docteurs, très pieux et très savants, en ont rendu d'illustres témoignages : particulièrement M. Gallemand, qui a été longtemps son directeur, et qu'on peut appeler le fondateur de l'observance dans le monastère d'Aumale ; et M. de Bretigni, un

des premiers supérieurs des Carmélites en France. L'un et l'autre ont approuvé l'esprit de notre Bienheureuse, et les grâces extraordinaires qu'elle recevait du ciel, assurant qu'elle était conduite de Dieu, et que c'était le Saint-Esprit qui opérait en elle toutes ces merveilles.

Depuis que la V. Sœur Jacqueline eut été honorée des stigmates de son divin Epoux, ses ravissements devinrent plus fréquents. Etant un jour au réfectoire avec la communauté, elle fut ravie en extase. La Mère Prieure ne voulut point qu'on interrompît la lecture de table, et jugea plus à propos qu'on la laissât dans cet état jusqu'à la fin du repas ; elle la fit alors porter dans sa cellule, où elle fut encore une heure et demie sans aucun mouvement. Ces extases lui sont arrivées quelquefois pendant la récréation ; et on voyait une si ravissante beauté sur son visage tout brillant de lumière et de feu, qu'on l'eût prise pour une personne déjà glorifiée dans le ciel.

Ces grâces extérieures faisant peine à son esprit, à cause de la réputation qu'elles lui donnaient dans le monde, elle pria notre Seigneur de ne plus permettre qu'elles fussent publiques. Il le lui accorda. Les opérations divines commençant avec moins de violence, lui donnèrent le temps, quand elle en sentait les aimables approches, de se retirer à sa cellule. Elle y était immobile, tout absorbée en Dieu, et privée de l'usage des sens ; néanmoins, par un miracle continuel de la conduite de Dieu sur elle, elle entendait la voix de la Mère Prieure, et les signes de la communauté : pour nous apprendre que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, c'est-à-dire, mieux que tout ce que nous pouvons offrir à Dieu, à la réserve de notre cœur.

Se sentant, une fois, éprise d'un violent désir de plaire plus que jamais à son divin Epoux, elle le pria très instamment de la dépouiller entièrement d'elle-même, et de la revêtir de son esprit. Il lui apparut au même instant, et la revêtit d'une robe invisible, qu'elle a portée le reste de ses jours, c'est-à-dire, l'espace de huit ans. Une autre fois, se trouvant fort abattue par la violence de ses douleurs, Dieu lui envoya le prophète David, qui la ravit par l'harmonie de sa harpe, et la fit entrer dans les mêmes sentiments qu'il avait eus, quand il proférait ces paroles : *Quam bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde !* « Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit ! » Pendant ce concert d'amour et de louange, une colombe d'une blancheur extraordinaire vint se reposer sur elle. Elle a souvent entendu, pendant la nuit, la musique des anges.

Comme elle s'était proposé d'imiter sainte Catherine de Sienne,

Dieu fit voir en elle les plus beaux caractères de son esprit. Il révéla à une personne d'une haute vertu qu'elle le possédait avec plénitude, et qu'elle en remplissait le monastère. Un de ses premiers soins était d'animer les Sœurs à se rendre les véritables filles de cette vierge séraphique, par l'expression de ses vertus. En quoi elle réussit pleinement, car toutes les religieuses se rendirent les dévotes et les imitatrices de sainte Catherine et l'honoraient comme leur Mère, avec des marques si sensibles de leur piété, qu'un jour de sa fête, notre B. M. Jacqueline la vit au milieu d'elles, au chœur, assister à toutes les Heures de l'Office divin.

La B. Sœur avait une confiance filiale envers la Sainte Vierge. Tous les jours elle récitait son Rosaire, quand ses ravissements lui laissaient la liberté de faire des prières vocales. Elle communiait souvent aussi en l'honneur de Marie, pour offrir à Dieu le fruit sacré de son sein virginal, et pour le remercier des grâces infinies qu'il avait faites à cette Reine du ciel et de la terre.

Portant un amour cordial à notre Père saint Dominique, elle tâchait de l'imiter, particulièrement dans son zèle du salut des âmes, dans ses pénitences, et dans cette excellente maxime qu'il a toujours pratiquée, de ne parler jamais que de Dieu et pour Dieu. Elle le priait tous les jours pour la conservation et pour la réforme de son Ordre.

Sainte Marie Madeleine était encore un des plus tendres objets de sa dévotion. Elle l'honorait comme une des patronnes de l'Ordre ; et Dieu lui voulant faire connaître les complaisances que cette amante de Jésus-Christ prenait avec les religieuses du monastère, lui faisait souvent voir cette sainte assister à l'Office avec elles. Il l'a encore favorisée de la familiarité de plusieurs saints et saintes, auxquels elle avait de la dévotion, et qui lui apparaissaient, soit pour la consoler dans ses douleurs, soit pour l'animer à la persévérance.

Mais comme l'esprit de l'Ordre de saint Dominique, qu'elle avait embrassé, est une ardente charité à l'égard du prochain, elle brûlait surtout du zèle du salut des âmes. Elle était tellement pénétrée de compassion des désordres des pécheurs, qu'elle s'offrait à la justice de Dieu pour souffrir à leur place les châtiments qu'ils avaient mérités. Faisant de rigoureuses pénitences et d'ardentes prières pour leur conversion, elle eût voulu, comme sa séraphique Mère sainte Catherine de Sienne, pouvoir servir de couvercle à l'enfer, afin d'empêcher les âmes de tomber dans cet horrible abîme.

Jésus-Christ, pour exciter sa charité, lui fit voir en esprit les

cruautés effroyables exercées durant les guerres civiles, qui désolèrent la France en l'année 1615, par la division survenue entre les princes et le maréchal d'Ancre. Elle en décrivait toutes les circonstances à son confesseur, et celui-ci les trouvait conformes aux nouvelles qu'il recevait ensuite. Elle l'avertit de la prise de Corbie par le maréchal, et de l'embrasement de plusieurs villages et châteaux, que ce ministre étranger fit mettre à feu et à sang. Pendant cette horrible confusion, les ennemis vinrent proche d'Aumale ; mais par ses prières, elle les empêcha d'y entrer.

A la vue de tant de crimes et d'abominations, qui se commettaient impunément par suite du malheur des temps, elle se rendit victime publique, expiant ces désordres par des douleurs intérieures et extérieures si excessives, qu'on croyait à tout moment qu'elle allait expirer. Les religieuses, surprises de la voir dans ce pitoyable état, lui demandèrent ce qu'elle avait. Elle ne leur répondit autre chose, sinon qu'on mettait tout à feu et à sang ; mais d'un air si triste et si navré, qu'elles en étaient touchées de compassion. Soit qu'on voulût éprouver son esprit, ou seulement l'humilier, de peur que la grandeur de ces révélations ne lui inspirât de l'orgueil, on les traita de rêveries et de chimères ; mais les choses qu'elle avait prédites étant arrivées, on connût alors évidemment qu'elles lui avaient été révélées. Dieu lui donna d'une manière particulière la connaissance des guerres qui arrivèrent avant sa mort. Une nuit à Matines, tenant son bréviaire entre les mains, elle le vit tout ensanglanté. Pour détourner les malheurs, qui devaient accabler tant d'innocents, et faire périr tant de coupables, elle pria Notre-Seigneur de décharger sur elle toute sa colère et de la faire victime de ses vengeances.

Pour donner lieu aux exercices de sa charité, Dieu lui fit voir la chute d'un bourgeois d'Aumale dans un précipice. Aussitôt elle demanda pour lui miséricorde : ce bourgeois fit un acte de contrition, que la Bienheureuse lui mérita par sa prière. Notre-Seigneur lui montra un homme, assassiné par ses ennemis, qui implorait l'assistance de ses prières. Elle les offrit incontinent à Dieu pour son salut. Une femme s'étant jetée dans l'eau par désespoir, pour trouver la fin de ses misères dans une mort précipitée, Dieu révéla à Sœur Jacqueline l'état de cette malheureuse. La V. Mère se mit à genoux, et demanda avec tant de larmes et de gémissements son salut, qu'elle l'obtint de la divine miséricorde. Comme cette misérable allait être entraînée sous la roue d'un moulin, qui l'aurait brisée, la Providence suscita un passant qui



la retira de ce danger. Son salut coûta cher à notre Bienheureuse. Elle souffrit un surcroît de douleurs extrêmement sensibles ; mais elle s'offrit à Dieu avec d'autant plus d'empressement pour en souffrir encore de plus excessives, qu'elle avait vu cette femme désespérée, entre les griffes des démons. Cette malheureuse reconnut son état, vécut chrétiennement, et mourut avec toutes les marques d'une piété exemplaire.

La charité de la B. M. Jacqueline s'étendait encore sur les âmes du purgatoire, par la connaissance que Dieu lui donnait de l'état de leurs peines. Après la mort du duc d'Aumale, Charles de Lorraine, comme on apportait son cœur dans l'abbaye d'Aumale, pour le déposer dans le tombeau de ses ancêtres, toutes les communautés de la ville prièrent Dieu pour le repos de son âme. Les religieuses ayant achevé l'Office des morts, allèrent au réfectoire. La B. M. Jacqueline resta au chœur, continuant ses prières pour l'âme de ce prince. Au plus fort de sa prière, elle le vit dans des peines si terribles, qu'elle s'offrit à Notre-Seigneur d'endurer en son esprit et en son corps le reste des tourments qu'il devait souffrir. Notre-Seigneur agréa sa charité ; et dans le même moment elle sentit des tortures aussi violentes, que si on l'eût écrasée sous la meule d'un moulin. Les religieuses venant aux grâces, la trouvèrent dans ces douleurs, le visage tout en feu, et à demi morte.

Le frère d'une Sœur converse du monastère étant mort, et condamné pour un an aux flammes de purgatoire, notre Bienheureuse en eut révélation. Elle pria Dieu pour lui, et conseilla à cette religieuse d'offrir toutes ses actions et ses communions pour son soulagement. Elle-même sentit cette âme près d'elle, communia à son intention et la vit, délivrée de ses peines, venir, reconnaissante, la remercier de la charité qu'elle lui avait rendue.

Les âmes du purgatoire avaient tant de confiance en sa charité et à l'efficacité de ses prières, qu'elles la venaient solliciter de les offrir à Dieu pour leur soulagement. Quelquefois, elles la tiraient par la croix de son chapelet, pour lui faire entendre qu'elles attendaient leur délivrance de l'application de ses douleurs et de ses oraisons. D'autres fois, elles semblaient se reposer sur sa poitrine et n'en sortaient point, qu'elle n'eût prié Dieu pour elles, ou qu'elle ne se fût offerte à expier leurs peines par une augmentation de ses douleurs. Quand elle ne sentait point ce surcroît de peines, elle s'imposait elle-même quelque rude travail. Mais, pour l'ordinaire, Dieu lui envoyait des maladies qui la réduisaient à l'extrémité, et lorsqu'elle avait satisfait à sa justice, elle recouvrait, en un instant, sa première santé.

Notre V. Mère exhortait les religieuses à prier Dieu pour ces âmes souffrantes. Comme elle s'aperçut que quelques-unes témoignaient en avoir de la frayeur : « Hélas, mes Sœurs, leur disait-elle, ne craignez point, ces pauvres âmes ne font point de mal, et si vous connaissiez la rigueur des peines qu'elles endurent, je suis assurée qu'il n'y a point de mortifications que vous ne voulussiez pratiquer de bon cœur, pour les en délivrer. »

Dieu lui fit connaître l'état de plusieurs autres personnes. Avec ces lumières, elle prédit la mort de cinq prêtres de la ville d'Aumale et des environs, qui moururent effectivement comme elle l'avait dit. Faisant ses exercices, au commencement du carême de l'année 1633, elle eut révélation que les trois Mères réformatrices du monastère mourraient la même année. En effet, la M. Marie de Saint-Dominique mourut le 8 mars; la M. Françoise de Jésus, le 12 du même mois, et la M. Martine de Saint-Augustin, le 4 mai. Elles lui apparurent toutes trois après leur mort, avec des marques éclatantes de la gloire qu'elles possédaient au ciel. La première lui dit ces paroles : *Exultabunt Sancti in gloriâ, lætabuntur in cubilibus suis* : « Les saints auront une satisfaction extrême dans la gloire, et se réjouiront dans leur repos. » La seconde lui dit : *Justi autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum* : « Les justes vivront pendant l'éternité, et leur récompense est en Dieu. » Et la troisième : *Exultent justi in conspectu Dei, et delectentur in lætitiâ*. « Que les justes tressaillent d'aise devant Dieu, et qu'ils s'abandonnent à la joie. »

Du vivant de la M. Marie de Saint-Dominique, on parlait d'aller fonder un monastère à Neufchâtel, petite ville de Normandie, et toutes choses étaient tellement disposées, que les religieuses étaient prêtes à se mettre en chemin. Notre Bienheureuse dit, d'un esprit prophétique : « Nous en fonderons un ; mais ce ne sera pas sitôt, ni à Neufchâtel ; ce sera en une autre ville. » Ce fut, en effet, à Rouen, où elles s'établirent en l'année 1659.

Une novice étant sur le point d'être reçue à la profession, la Mère Prieure porta le contrat à signer à notre Bienheureuse, mais elle ne vit point d'écriture sur le papier : ce qui l'obligea de lui demander ce qu'on voulait qu'elle signât. La supérieure, qui l'avait elle-même signé, avec plusieurs de ses religieuses, surprise de ce prodige, jugea aussitôt que Dieu lui avait révélé le prochain départ de cette Sœur. En effet, étant tombée malade le même jour, la novice perdit si absolument sa vocation, qu'elle voulut sortir.

Une autre novice, au contraire, qui ne donnait aucune espérance avantageuse de sa ferveur, était sur le point d'être renvoyée. Notre Bienheureuse fit changer les religieuses de sentiment, sur l'assurance qu'elle leur donna que cette novice coopérerait fidèlement à la grâce de sa vocation par la pratique de toutes les vertus. Ce qu'elles virent heureusement accompli, dans la suite du temps, où elle se rendit très fervente et un modèle de piété.

Une troisième novice, d'une complexion fort délicate, étant tombée malade, peu de jours après son entrée dans le monastère, les religieuses étaient en peine si elles la recevraient avec si peu de santé ; Dieu révéla à notre Bienheureuse que si elles la rejetaient, il la recevrait lui-même, et la tiendrait pour sa chère fille. Sur son rapport, elle fut reçue unanimement par la Communauté. Cette religieuse fit son noviciat avec édification, et comme elle faisait sa profession, la Sœur Jacqueline vit le vénérable M. Gallemand, décédé depuis peu de jours, qui l'encourageait à faire ses vœux avec ferveur. Ce n'a pas été l'unique fois qu'elle a vu ce saint curé, le véritable père de cette maison. Elle l'a aperçu souvent donnant sa bénédiction à toute la communauté. Lui ayant demandé un jour si celles qui étaient absentes participeraient à cette grâce, il lui répondit que oui, pourvu qu'elles fussent retenues ou par obéissance, ou par infirmité.

Etant sortie, une fois, du chœur pour aller à l'infirmerie aider une Sœur malade à dire son Office, en passant par le dortoir, elle vit notre Père saint Dominique, suivi de sainte Catherine de Sienne et de tous les autres saints de l'Ordre, sortir de la cellule d'une religieuse et se rendre à l'infirmerie, où cette malade était à l'extrémité. Ce qui lui fit connaître son grand mérite, puisque Dieu voulait honorer son entrée dans le ciel d'une si illustre compagnie.

La Mère Marie des Anges, étant morte (3 juin 1628), lui apparut d'une manière qui la combla de joie. Elle la vit, toute brillante de lumière, sur la poitrine de Jésus-Christ, assurant qu'elle jouissait du souverain bonheur, après avoir demeuré trois jours en purgatoire : « ce que j'aurais évité, lui dit-elle, si je n'avais point été Supérieure. »

Un curé de Pont étant mort au service des pestiférés, elle le vit placé au rang des martyrs : ayant mérité, par sa charité envers le prochain, la même couronne que les illustres défenseurs de la foi avaient gagnée par l'effusion de leur sang pour l'intérêt de Dieu.

Les saints et les saintes du ciel l'ont souvent visitée. Son ange gardien, avec lequel elle avait contracté une familiarité extraordinaire,

lui rendit visiblement toutes sortes de bons offices. Dieu lui envoyait un séraphin de temps en temps, pour exciter de nouvelles ardeurs dans son âme.

Elle vit, un jour, l'ange du monastère des Sœurs d'Abbeville disputer contre celui du monastère d'Aumale, comme ceux dont parle le prophète Daniel. La victoire que le second remporta sur le premier fut cause que notre Bienheureuse s'écria dans un transport de joie : « Nous avons gagné. » Voici le sujet de cette altercation céleste. Les religieuses de l'Ordre, à Abbeville, charmées du rapport avantageux qu'on leur faisait de la ferveur, de la sainteté et de l'exacte observance de celles d'Aumale, les prièrent avec instance de leur envoyer quelques Sœurs pour établir la vie régulière chez elles. On leur envoya la Mère Marie de Saint-Dominique. Notre Bienheureuse, qui lui confiait tous les secrets de son cœur, redoutant les effets de son absence, pria Dieu de lui rendre sa chère Mère. La Mère Marie, qui était à moitié chemin, entendit la voix de cette Bienheureuse affligée, ou celle de son ange gardien, qui l'appelait, et dans le même instant, elle vit en esprit la Sœur Jacqueline toute désolée, qui la conjurait de ne la point abandonner. Ce pitoyable objet la fit résoudre de retourner à Aumale. La Bienheureuse, voyant sa prière exaucée, et tous les efforts de l'ange du monastère d'Abbeville inutiles, s'était écriée : « Nous avons gagné. »

IV. — La mort de la V. M. Jacqueline fut l'écho de sa vie. Dieu la lui fit connaître sous une énigme qu'il lui fut facile d'expliquer en sa faveur. Il y avait dix ans qu'elle portait les sacrés stigmates de Jésus-Christ sur son corps, et pendant ce temps elle avait été, tantôt accablée de douleurs, et quelquefois tellement enivrée d'un torrent de délices, que son cœur n'en pouvant plus contenir l'abondance, elle conjurait son Bien-Aimé de modérer l'excès de ses douceurs, en lui disant : « C'est assez, Seigneur, c'est assez ; je ne puis plus supporter la grandeur de vos consolations. » Comme elle était dans ces saintes dispositions, la Mère Prieure aperçut sur sa main, environ quinze jours avant sa mort, deux cercles, qui venant à se rejoindre n'en firent qu'un seul. Fort surprise de cette merveille, elle lui en demanda l'explication. Notre Bienheureuse lui dit avec assurance que deux de ses religieuses devaient mourir bientôt, et qu'ayant achevé leurs couronnes, elles en recevraient la récompense de Dieu pendant l'éternité. Dès lors, elle se prépara elle-même à la mort.

Elle tomba malade, le jour des Innocents, d'une grosse fièvre



accompagnée de fâcheux vomissements. On prit d'abord ce mal pour quelque redoublement des douleurs qu'elle souffrait ordinairement pour la conversion des pécheurs, ou pour la délivrance de quelque âme du purgatoire. Comme on vit que sa maladie augmentait, on la porta à l'infirmerie. Aussitôt, elle se confessa avec une vive contrition; demanda humblement pardon à toutes les religieuses du mauvais exemple qu'elle leur avait donné, et reçut le saint Viatique avec une joie et une ferveur admirables. Cessant dès lors de traiter avec les créatures, elle ne conversa plus qu'avec Dieu.

La veille de sa mort, l'infirmière la croyant proche de sa fin, voulut appeler la communauté pour l'assister; mais elle lui dit qu'il n'était pas encore temps. On l'entendait distinctement réclamer la protection de la Sainte Vierge, par ces paroles : *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe*. C'est-à-dire : « Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi, et recevez-nous à l'heure de la mort. » Le lendemain, à quatre heures du matin, elle fit appeler la communauté; elle entretint en secret la Mère Prieure, et après avoir reçu l'Extrême-Onction, répondant à toutes les prières de l'Eglise, elle entra dans une douce agonie, en laquelle elle rendit saintement l'âme à Dieu, le 5 janvier 1638, âgée de cinquante ans, desquels elle avait passé dix-sept dans le monde, et trente-trois en Religion.

Son corps fut exposé à la grille, pour satisfaire la dévotion du peuple, qui accourut en foule implorer son intercession auprès de Dieu, et voir la beauté ravissante de son visage, qu'on ne pouvait considérer qu'avec admiration.

Une dame de qualité, voyant cette affluence de peuple courir au monastère, y alla avec les autres. Elle fut tellement touchée de dévotion, en regardant le saint corps de la défunte, qu'elle résolut de retirer deux de ses filles sur le point de recevoir l'habit dans un monastère de religieuses Bénédictines, et de les mettre dans celui d'Aumale, afin qu'instruites des exemples de cette Bienheureuse qui avait sanctifié cette maison, elles imitassent ses excellentes vertus. Ayant différé quelques jours l'exécution de ce dessein, la Bienheureuse lui apparut et lui ordonna d'effectuer la pensée que Dieu lui avait inspirée. Ce qu'elle fit, au grand contentement de ses filles. Celles-ci prirent l'habit de l'Ordre d'Aumale, et elles se sont efforcées de mener une vie conforme à une si extraordinaire vocation.

Au moment où elle mourut, un séculier de la ville d'Aumale, d'une

très sainte vie, aperçut une grande lumière monter, comme une traînée de feu, du monastère de nos Sœurs dans le ciel, qui s'ouvrit pour la recevoir. Il entendit aussitôt sonner la cloche de leur église. Ce qui lui fit connaître que l'âme de la B. Mère Jacqueline était montée dans la gloire, sous cette figure de feu, qui exprimait les ardeurs sacrées de son extrême charité.

Une autre personne, que Dieu favorisait de grâces extraordinaires, considérant les différents degrés de gloire que les religieuses défuntées de ce dévot monastère possédaient dans le ciel, aperçut la B. Mère Jacqueline près de sainte Catherine de Sienne, d'où elle semblait vouloir s'élever plus haut, comme un séraphin, pour s'unir davantage à Dieu.

Plusieurs religieuses ont fait souvent des neuvaines à son tombeau, avec d'heureux succès, ayant obtenu de Dieu les grâces qu'elles lui demandaient par son intercession.



### *La Dévotée Sœur FRANÇOISE MAINSANT*

*Dite de Saint-Dominique*

*Converse au Monastère de Saint-Thomas, à Paris (\*)*

(1606-1642)

CETTE fille de grâces et de bénédictions naquit à Paris, en l'année 1606, de parents honnêtement pourvus des biens de la fortune et très riches en vertus. Leur soin principal était d'élever à la piété les enfants dont Dieu avait béni leur mariage, et de leur inculquer, dès leur tendre jeunesse, l'indispensable nécessité de le servir et de l'aimer, pour faire leur salut.

Ceux-ci profitèrent si avantageusement d'une éducation si pieuse, qu'on eût dit qu'ils avaient sucé la vertu avec le lait : car deux filles ont quitté le monde pour se consacrer au service de Dieu : l'une dans

(\*) Mémoires de Saint-Thomas. — Le monastère de l'Angélique saint Thomas a été fondé par celui de Toulouse, en 1626. Il a ensuite fondé : celui de Sainte-Catherine de Sienne, à Dinan, en 1631, et en 1636, celui de la Croix, à Paris.

le monastère des Capucines, où elle a été Supérieure; et l'autre, dont nous écrivons la vie, dans celui de l'Angélique saint Thomas. Les autres, qui sont restés au siècle, ont vécu dans les exercices d'une haute vertu.

Notre Sœur fut nommée François, sur les fonts du Baptême. Dès son enfance, on remarqua en elle de si belles dispositions et un si bon naturel, qu'il était visible que Dieu l'avait choisie pour être toute à lui. Elle trouvait un goût extrême dans la prière, où elle se sentait puissamment attirée. Elle se plaisait à lire de bons livres, aimait la retraite, et sitôt qu'elle fut en âge d'approcher des sacrements, on remarqua qu'elle s'y disposait avec des préparations qui la mettaient en état d'en recevoir les grâces et les fruits.

Ses parents, qui la chérissaient tendrement à cause de sa vertu et de la soumission respectueuse qu'elle leur avait témoignée en toute sa conduite, résolurent de la marier le plus avantageusement qu'ils pourraient. Mais, à la première proposition qu'ils lui en firent, elle leur déclara qu'ayant donné son cœur et tout son amour à Jésus-Christ, elle ne pouvait plus disposer de ses affections en faveur d'aucune créature. Elle les remercia de leurs bontés, et les pria en même temps d'agréer qu'elle se fît religieuse, les assurant qu'ils auraient beaucoup plus de satisfaction de la voir épouse du Fils de Dieu dans un monastère, que celle d'un homme dans le monde, où les conditions les plus élevées sont sujettes à d'étranges disgrâces.

Ses bons parents ne furent pas surpris de la voir dans cette disposition. Ils s'étaient bien toujours douté que les jeûnes, les veilles, et plusieurs autres mortifications qu'elle pratiquait chez eux, n'étaient que comme une espèce de noviciat, pour éprouver ses forces et pour voir si elle pourrait supporter les austérités de la Religion. Néanmoins, soit pour éprouver sa vocation, soit pour lui faire mieux connaître le monde, ils ne voulurent jamais lui accorder la grâce d'entrer en Religion, quelque instante prière qu'elle leur en fît, avant l'âge de vingt-deux ans.

Il y en avait déjà deux ou trois qu'elle postulait à leur insu, au monastère de Saint-Thomas, de l'Ordre de saint Dominique. Comme les Mères avaient connu la solidité de sa vocation par une si généreuse persévérance, elles la reçurent avec joie, et la mirent d'abord sous la conduite de la Mère maîtresse des novices, pour être Sœur de chœur. Mais sa profonde humilité lui fit regarder cette condition comme trop honorable pour elle. S'estimant indigne d'être employée à chanter les

louanges de Dieu, et de faire jour et nuit sur la terre ce que les anges et les saints feront éternellement dans le ciel, elle demanda l'habit de Sœur converse, pour être abaissée dans la maison de Dieu ; et elle fit tant d'instances auprès des supérieurs, qu'ils ne purent refuser à son humilité la grâce qu'elle sollicitait.

On lui avait représenté trois choses, capables de la détourner de cette résolution : la délicatesse de sa complexion, son peu de forces et le travail rude et continuel attaché aux offices matériels du monastère. Elle avait répondu qu'elle espérait que Dieu, qui lui en inspirait la pensée, la fortifierait de sa grâce ; que la grandeur du travail lui servirait de pénitence, et que la joie qu'elle ressentirait de servir les fidèles épouses de Jésus-Christ adoucirait la rigueur de ses peines.

Elle unit parfaitement les exercices de la vie active à ceux de la contemplative ; et dans les actions de Marthe, où elle était occupée par l'obéissance, elle jouissait des douceurs de celles de Marie, par l'application continuelle de son esprit et de son cœur à Dieu.

Notre Sœur établit le fondement solide de la perfection religieuse, où elle aspirait, sur une profonde humilité. Les mémoires portent, qu'elle était continuellement anéantie à ses propres yeux ; et qu'elle se trouvait dans cette sainte disposition d'esprit, de vouloir être continuellement reprise et humiliée de tout le monde. Ceux qui ont gouverné sa conscience témoignent qu'elle était tellement morte à elle-même dans les sentiments sincères qu'elle avait de ses misères et de son néant, qu'elle eût souhaité d'être foulée aux pieds et traitée avec le dernier mépris.

Elle était toute brûlante d'amour pour Dieu. Le feu sacré de cette ardente charité, qui embrasait son cœur, éclatait souvent jusque sur son visage : on le voyait si enflammé, qu'on l'aurait prise pour un de ces heureux séraphins qui ne vivent que dans les ardeurs du pur amour de Dieu. Toutes ses paroles étaient de vives expressions de cet amour. Elle ne parlait que de Dieu, elle portait tout le monde à l'aimer ; et on connaissait facilement par ses discours, qu'elle ne vivait que de Dieu et pour Dieu, parce qu'elle ne proférait point de paroles qui ne fussent ou de lui, ou pour lui ; à tel point que ces mêmes mémoires assurent qu'elle produisait dans les conversations autant d'actes de ce saint amour, qu'elle disait de paroles. On en voyait de si ardentes étincelles sur son visage, qu'on ne pouvait la regarder sans être touché de dévotion, et sans ressentir quelque ardeur naissante de ce divin amour, dont elle était remplie.



Soit qu'elle marchât, ou qu'elle travaillât, elle s'entretenait toujours avec Dieu par des oraisons jaculatoires. Elle en avait contracté une étonnante habitude. Une religieuse, qui l'a gardée longtemps malade, et qui couchait dans la même cellule, a déclaré qu'elle l'entendait parler à Dieu toutes les nuits ; si bien qu'au commencement, appréhendant que ces saints colloques n'altérassent de plus en plus sa santé, elle se leva, pour l'avertir de donner quelque relâche à sa piété et de se reposer ; mais elle la trouva endormie, s'entretenant avec Dieu, par la longue habitude qu'elle avait contractée de traiter avec lui.

On peut juger de la grandeur de son amour pour Dieu, par les dispositions où ce même amour la mettait. Voici comme elle en parle elle-même : « Je sens un désespoir d'amour tel, que je n'ai pas quelquefois de raison. Quand j'ai un mouvement particulier de communier, je passerais volontiers par le feu. Je me trouvais un jour dans un si violent désir d'aller à Dieu, que c'eût été mes délices qu'on m'eût enterrée toute vive, pour jouir de ce bien. Dans l'impétuosité de ce désir, il me semblait qu'on me démontait la poitrine du côté gauche. »

Elle dit, en un autre endroit : « Un jour du Saint Sacrement, j'eus une union très intime avec Dieu. Je devins une Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur. Si je pouvais, à l'oraison, prendre les volontés de toutes les créatures, et les donner toutes à Dieu, bon gré mal gré qu'elles en eussent, je le ferais ; et si je pouvais, je prendrais tous leurs cœurs, pour les plonger et les perdre dans cet abîme d'amour. Mais, Seigneur, le mien est à moi ; que dis-je ? il est tout à vous. O mon Dieu ! faites qu'il le soit plus que jamais ; car, dès à présent, il n'est plus mien. Mais puis-je être sans cœur ? Mon Dieu, donnez-moi le vôtre, *Pater, da mihi cor tuum*. Je suis sortie d'un feu, Seigneur, le feu me plaît ; et comme c'est le propre de cet élément de consumer et de purifier, c'est ce que je demande. O Amour ! offrons un sacrifice, mon cœur vous servira d'autel, vos divines flammes allumeront le feu. O Amour ! que brûlerons-nous ? Les cœurs de toutes les créatures. Quel bois prendrons-nous ? Tout ce qui vous déplaît dans toutes les créatures. »

Ce feu du divin amour augmentait de jour en jour, par l'usage fréquent de la communion. Elle s'en approchait avec un saint empressement, autant de fois qu'elle en pouvait obtenir la permission ; et les supérieurs, qui connaissaient ses admirables dispositions et les

grâces très particulières qu'elle y recevait de Jésus-Christ, la lui accordaient facilement.

Elle s'y sentait quelquefois intérieurement appelée, par une voix impérieuse qu'elle entendait dans le fond de son âme. Cette voix la pressait de communier, et l'avertissait que c'était ce jour-là une fête considérable, où Dieu demandait d'elle une union plus étroite avec lui. Ne sachant de quelle solennité cette voix intérieure entendait parler, elle trouvait, après s'être informée, que c'était une fête consacrée, ou à la Sainte Vierge, ou à un saint fondateur de quelque Ordre religieux.

Notre Sœur avait reçu de Dieu un don d'oraison très rare. On peut dire qu'elle accomplissait à la lettre ce conseil évangélique, qui ordonne de *toujours prier* (Luc, XVIII, 1.) : et celui de saint Paul, *d'invoquer Dieu, en esprit et en tout temps* (Ephés., VI, 18); car, étant chargée du soin des jeunes filles qu'on élevait dans le monastère pour les préparer à la vie religieuse, ce soin qui distrair grandement, à cause des mille réponses à rendre en toutes rencontres, ne l'empêchait pas d'être toujours si unie à Dieu, que, la voyant ravie et hors d'elle-même, les jeunes filles étaient souvent obligées de la tirer de force pour lui faire entendre ce qu'elles désiraient.

Dans ce délicieux commerce, qu'elle entretenait jour et nuit avec le Ciel par l'oraison, elle a reçu des lumières, des grâces et des faveurs fort singulières. Mais son humilité les lui a fait cacher avec tant de soin, que nous n'en aurions aucune connaissance, sans un papier, qu'elle n'a pas eu le temps de déchirer avec quantité d'autres, où elle avait écrit par obéissance ce qui se passait dans son intérieur. Voici ce que nous y trouvons :

« Le premier dimanche d'octobre, après la communion, faisant mon action de grâces assise, à cause de l'extrême faiblesse où je me trouvais pendant l'opération intérieure, j'étais toute confuse de me voir dans cette posture inconvenante devant Dieu. L'Amour me dit qu'il le voulait ainsi, et même qu'il désirait se mettre à mes pieds. « Seigneur, m'écriai-je toute effrayée, comme autrefois saint Pierre, je ne le saurais souffrir. » On me dit : « Ne sais-tu pas que, par les pieds, sont signifiées les affections de l'âme ? » Je demeurai fort consolée, et je m'écriai : « Non pas seulement mes affections, mais mes œuvres : Seigneur, faites de moi un autre vous-même, créez en moi un cœur nouveau. »

« Le jour de Pâques, je me vis avec les âmes des Limbes proche de

la Divinité, comme une petite chienne auprès de son maître, je me vis aussi comme une goutte d'eau ruisselant de la Divinité ; cette vue dura deux jours.

« Un jour, demandant une âme à Notre-Seigneur, il me dit intérieurement : « Je te la donne ; demande tout ce que tu voudras et je te l'octroierai : demande hardiment. » et je lui dis : « Hé ! mon cher Amour, que vous demanderai-je, sinon vous et le salut des âmes ? » Cela m'arriva la nuit de sainte Geneviève,

« Je ne crains que le péché. Je désire toutes les dispositions qui se trouvent actuellement en moi, quoiqu'elles soient pénibles ; puisque Dieu exerce en moi sa justice, j'opérerai avec lui dans cette vue. Je me réjouis d'être tellement dépendante de la divine Providence, que Dieu seul sait si je serai damnée ou non. »

Elle avait de si puissants attraits de Dieu, pendant son oraison, qu'elle était souvent ravie en extase. Madame la comtesse de Saint-Paul, fondatrice du monastère, la vit un jour en cet état. On fit, en présence de cette princesse, tout ce qu'on put pour la retirer de ce ravissement, qui dura plus de deux heures, pendant lesquelles notre Sœur était sans mouvement et sans action.

Durant son action de grâces, après la communion, on la voyait ordinairement enflammée comme un séraphin, et souvent, toute baignée de larmes. On s'apercevait visiblement qu'elle était toute hors d'elle-même, et que son esprit était tout absorbé en Dieu.

Ces extases ne lui arrivaient pas seulement après la communion, elles la saisissaient délicieusement chaque fois qu'elle s'appliquait à la prière. Quand elle récitait les *Pater* de son Office, elle se trouvait si transportée en Dieu, que le chapelet lui tombait des mains, sans qu'elle s'en aperçût ; et quittant imperceptiblement l'oraison vocale, qu'elle avait commencée, son esprit s'élevait dans le ciel, s'abîmait tout en Dieu ; de sorte qu'étant revenue de cette contemplation, elle ne savait où elle en était de son Office, et trouvait son chapelet à terre. On l'a souvent vue au réfectoire, cesser de manger, et demeurer immobile, les yeux fixés au ciel : comme si elle eût vu quelque objet qui la ravissait hors d'elle-même,

Notre Bienheureuse possédait une tranquillité d'âme, que rien n'était capable d'altérer. Dans la variété des emplois extérieurs qu'elle a eus dans la Religion, elle conservait une paix intérieure admirable ; rien ne l'inquiétait ; elle faisait ce qui lui était ordonné, dans une présence continuelle de Dieu.

Sa vie était une mortification perpétuelle. Elle se privait généralement de toutes les choses qui pouvaient satisfaire la nature et lui procurer du contentement. Comme elle était d'une complexion délicate et d'une santé très faible, on ne lui permettait pas d'user de disciplines et de cilice aussi souvent qu'elle le souhaitait. Pour suppléer aux austérités qui affligent le corps, elle eut recours aux mortifications qui font peine à l'esprit. Elle se faisait une guerre implacable pour contrarier ses inclinations, et pour ne jamais faire sa propre volonté. On l'a souvent exercée et très sensiblement mortifiée, en plusieurs rencontres ; et quoiqu'elle pût s'en exempter par une parole, elle aimait mieux se taire que de perdre l'occasion d'être méprisée et de souffrir pour Dieu. Bien qu'elle eût une extrême répugnance à servir les jeunes filles qui vivaient dans le monastère, parce que cette occupation lui ôtait une partie du temps qu'elle destinait à la prière, où elle se sentait fortement attirée, cependant, elle s'y plaisait, parce qu'elle y trouvait des occasions continuelles de se mortifier dans la plus grande inclination qu'elle eût.

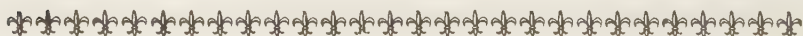
Portant une âme extrêmement généreuse dans un corps très infirme, elle souhaitait tous les jours de nouvelles croix, afin d'être plus conforme à son céleste Epoux. Ce divin Sauveur lui fournit d'amples sujets de contenter ce violent désir, par les maladies fréquentes dont il exerça sa patience. Elle fut longtemps travaillée d'un asthme très fâcheux qui la tourmentait cruellement, au point qu'elle était obligée de se reposer quatre ou cinq fois, en portant une cruche pleine d'eau aux infirmeries. On voyait bien que son courage était plus grand que ses forces, et que sa complexion délicate lui rendant très laborieuses et pénibles ses fonctions de Sœur converse, elle se faisait violence en toutes occasions, pour servir les fidèles épouses de Jésus-Christ. Aussi voulut-on l'exempter du travail ; mais il était impossible de résister aux prières et aux larmes qu'elle employait pour être occupée au service de la Communauté.

Depuis son entrée en Religion jusqu'à sa mort, cette généreuse ardeur suppléant aux forces physiques qui lui manquaient, a fait éclater son héroïque patience. Le moindre travail était pour son corps un supplice ; et cependant elle l'embrassait, quelque rude qu'il fût, avec joie et avec une extrême satisfaction de son esprit, étant ravie de trouver cette occasion de souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu. Sa dernière maladie fut fort longue. Elle était causée par une hydropisie énorme, qui l'enfla prodigieusement ; il fallait cinq ou six religieuses



pour la remuer. Dans cet état, qui faisait pitié à celles qui l'approchaient, elle avait un visage riant, qui témoignait la joie et la paix intérieure de son âme. Au plus fort de ses douleurs, elle bénissait Dieu, elle produisait une infinité d'actes d'humilité, de résignation, de pénitence, d'espérance et d'amour. On ne lui a jamais entendu proférer une seule parole qui témoignât la moindre plainte, ou la moindre impatience ; au contraire, plus elle souffrait, plus elle montrait de joie.

Se voyant près de sa fin, elle supplia la Communauté, réunie dans sa cellule, de chanter le *Te Deum*. Pendant que les religieuses le chantaient dans l'affliction de leur cœur, se voyant sur le point de perdre cette fidèle servante de Dieu, la généreuse mourante, tirant des forces de sa faiblesse, prononça plusieurs fois : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, avec des transports incroyables de joie et d'amour. Après cet effort, elle reçut l'Extrême-Onction. Après qu'elle eût été fortifiée par la grâce de ce dernier sacrement, elle ne détacha plus ses yeux du ciel. S'il lui arrivait de les abaisser quelquefois pour les jeter sur le crucifix qu'on lui tenait et qu'elle embrassait avec des ardeurs extrêmes, elle les relevait presque aussitôt et les tenait fixement attachés en haut, comme si elle eût vu le ciel ouvert. Enfin, après y avoir poussé les plus ardents désirs de son cœur, elle y envoya son âme, pour s'unir éternellement à Dieu, sa dernière fin et son unique amour, le 5 janvier 1642, sur les six heures du soir. Elle était âgée de quarante-deux ans, dont elle avait passé vingt en Religion dans l'exercice de toutes les vertus.



## LE MÊME JOUR

1510. — A Bourges, mourut le V. P. PIERRE QUARRÉ, profès du couvent de Cahors. Il avait fait paraître sa profonde science, dans l'Université de cette ville, où il professa la théologie avec beaucoup de réputation ; sa rare prudence, dans son ambassade à Rome, où Charles VIII, roi de France, l'avait envoyé auprès du Pape Innocent VIII, son admirable piété dans la charge de confesseur de Jean, duc de Bourbon, qui lui confia le soin de sa conscience, et son zèle pour le salut des âmes, par ses ferventes prédications ; tant de mérites réunis portèrent le Pape Sixte IV à le nommer évêque d'Orange. Il

gouverna cette Eglise vingt-six ans, avec une vigilance et une charité toute pastorale. L'épithaphe qu'on grava sur son tombeau, rapportée par Fontana, est un éloge des grandes vertus qui lui ouvrirent le ciel en l'année 1510. Dans le nécrologe de l'église de Bourges, son anniversaire est indiqué au cinq janvier. — (Fontana; *Gallia Christiana*).

1539. — A Lyon, au couvent de Notre-Dame de Confort, mourut le V. P. CLAUDE DE LA ROUE, docteur éminent, fameux prédicateur, et religieux d'une piété insigne. Il publia la *Légende dorée*, du B. Jacques de Voragine, corrigée et augmentée de plusieurs vies nouvelles. Ouvrage qui, depuis, a été souvent imprimé sous ce titre : *Legenda, ut vocant, Sanctorum, nunc demum summâ curâ diligentique fr. Claudii a Rotâ, sacra Theologiæ professoris, Ordinis Prædicatorum, recognita*, etc. Il donna aux fidèles un abrégé des Vies des Saints, après avoir pratiqué lui-même leurs plus belles vertus par une fidèle imitation. — (Ant. Senens; Echard, t. II, p. 94).

15.. — A Cracovie, en Pologne, mourut le dévot Frère VINCENT, novice. Si grandes étaient son innocence, sa simplicité et sa pureté, qu'il semblait, par tout son extérieur, un ange du ciel. Comme il était, un jour, à prier auprès d'un Frère qui agonisait, le croyant mort, parce qu'il ne lui voyait plus aucun mouvement, il fut saisi d'une telle frayeur en le voyant se lever tout à coup, qu'il mourut sur place. Il fut enterré dans le cimetière des Frères. Bien des années plus tard, en 1588, son corps fut trouvé tout entier, aussi frais et vermeil qu'une rose. Et comme on le transportait en un autre lieu de l'église, il devint si pesant, qu'on ne le put remuer, Dieu faisant connaître, par ces miracles, les mérites de ce religieux, et le respect qu'on devait rendre à son saint corps, qui avait été, pendant sa vie, un temple digne de lui. — (Bzovius; Michel Pio, II part., I. III).

1595. — A Come, dans le Milanais, mourut le V. P. FELICIEN NINGUARDA, religieux d'un mérite extraordinaire, et évêque de cette ville. Il était natif de Morbigno dans la Valteline, et avait pris l'habit de l'Ordre au couvent de Notre-Dame des Grâces, à Milan. Il fut le fléau des hérétiques, le boulevard de la foi, et le restaurateur de la religion en Allemagne. Il y fut envoyé d'abord en qualité de Vicaire général, pour rétablir l'observance, qui s'était relâchée en plusieurs couvents de l'Ordre. Après qu'il se fut glorieusement acquitté de cette commission, on le retint à Vienne, pour enseigner la théologie. L'archevêque de Salzbourg l'envoya au Concile de Trente en qualité de son orateur et de son théologien. Il prit part aux sessions des années 1542 et 1563, et se fit admirer par tous les prélats de cette illustre assemblée. Saint Pie V, de concert avec l'empereur Maximilien II, l'établit, en 1567, commissaire et visiteur apostolique en Allemagne de tous les réguliers et de tous les couvents de tous les Ordres. Il remplit cette fonction importante avec

charité, prudence et un zèle courageux, à la grande satisfaction du Pape et de l'empereur. Grégoire XIII voulant mettre cette éclatante lumière sur le chandelier de l'Eglise, le fit premièrement évêque de Scala en Sicile (1576) et ensuite de Sainte-Agathe (1583) ; d'où enfin le Pape Sixte IV le fit passer en 1588 à l'évêché de Côme, qui avait besoin d'un prélat de sa force, pour combattre l'hérésie et pour réparer la discipline, suivant l'ordonnance du Concile de Trente.

Le zèle du V. P. Ninguarda s'exerça jusqu'en France, et Monseigneur l'évêque de Pamiers en rend un illustre témoignage dans ses annales. Il dit que Henri II, voyant son royaume fort troublé par la faction des huguenots, et découvrant avec douleur plusieurs calvinistes dans ses Etats, fit arrêter un de leurs fauteurs, Anne du Bourg, conseiller au parlement. Ce du Bourg fut convaincu d'hérésie, et brûlé en place publique. Les huguenots l'honorèrent comme un martyr. La mort déplorable de Henri II ne fut pas moins funeste à la religion qu'à son Etat ; car les hérétiques se prévalant de la minorité de François II, son fils, qui lui succéda à la couronne, et ne se trouvant personne en France (ce sont les termes de ce savant évêque) qui entreprit la défense des vérités de la foi contre ces impies qui tenaient Anne du Bourg pour un saint, Fr. Félicien Ninguarda, dit-il, de la Valteline, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, et évêque de Côme, composa pour lors une excellente apologie, imprimée à Venise en 1565. (Spond. an 1559).

Il se rendit le père des pauvres et le protecteur des veuves et des orphelins de son diocèse. Il fonda le couvent des Carmes de Côme, et dota quantité de pauvres filles, qui se firent religieuses. Enfin, chargé d'années et de mérites, il alla recevoir la récompense de ses travaux le 5 janvier 1595, dans la 78<sup>e</sup> année de son âge, laissant son Eglise et son peuple sensiblement affligés de sa perte. Il fut enterré en notre église de Saint-Jean du Mont, comme un pauvre religieux, conformément à sa dernière volonté. M. Lazare Carrafini, son successeur à l'évêché de Côme, lui a fait dresser un superbe tombeau, pour conserver la mémoire de ses mérites à la postérité. — (Fontana ; Michel Pio, l. iv, c. 331).

1679. — A Paris, au couvent de Saint-Jacques, mourut le dévot Frère PIERRE DES FORGES. Les termes dans lesquels est conçue la lettre circulaire de sa mort composent un juste éloge qui contient l'abrégé de ses vertus. En voici la substance :

Frère Pierre des Forges, convers, était un véritable israélite par l'innocence de ses mœurs : entré âgé en Religion, il y mena une vie très pure, comme s'il n'eût jamais connu la corruption du siècle. Il était si pauvre, de cette pauvreté d'esprit canonisée dans l'Evangile, que non seulement il n'a jamais eu le moindre attachement aux choses superflues, mais qu'il embrassait avec joie les occasions de manquer du nécessaire ; si humble, qu'il servait

jusqu'aux domestiques du couvent avec affection; si brûlant de l'amour de Dieu, qu'il obtint de ses supérieurs, par ses instantes prières, la permission d'aller, à septante ans, visiter les Lieux Saints, pour les arroser de ses larmes, au milieu des plus vifs sentiments d'amour, de componction et de reconnaissance. D'une extrême obligeance envers tous les religieux, il leur rendait toute sorte de services avec plaisir et dans un admirable esprit de respect et de soumission.

Trois ou quatre ans avant sa mort, il perdit la vue corporelle; mais cette affliction rendit plus clairvoyants les yeux de l'âme, et lui permit de s'appliquer fortement à la contemplation des choses célestes. Le V. Frère avait, dans une vieillesse avancée, l'innocence et la simplicité du premier âge, et il était parvenu à cette heureuse enfance que Jésus-Christ nous recommande comme une disposition sainte qui nous rend capables d'entrer dans le royaume du ciel. Il possédait une tranquillité d'âme si profonde, qu'on ne l'a jamais vu triste, ni témoigner la moindre impatience dans son travail, dans l'embarras des offices de dépensier et de portier, qu'il a exercés avec beaucoup de zèle, ni dans les maladies par lesquelles Dieu a longtemps épuré sa vertu et exercé sa patience et sa fidélité. On le voyait toujours dans une sainte joie et dans un état qui rappelait celui de saint Paul et qui lui faisait dire avec ce grand apôtre : « *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur.* » (Rom., xiv). Il priait en tous lieux et en tout temps. La nuit, après avoir éveillé à Matines, ce qu'il a continué tout aveugle qu'il était, avec une constance infatigable, il assistait à l'Office avec dévotion. Il n'allait jamais par le couvent, le jour et la nuit, que le chapelet à la main; et il le récitait ainsi continuellement en l'honneur de la Sainte Vierge, qu'il honorait d'un culte très particulier. Tant qu'il a été en état de travailler, on ne l'a jamais vu en repos. En un mot, il a dignement rempli la grâce de sa vocation et les devoirs de son état. Préparé à la mort par de si saintes dispositions, le V. Frère n'en a point appréhendé les approches. Au contraire, on eût dit qu'il allait avec joie au devant d'elle; car une heure avant d'expirer, il chanta à haute voix le *Veni Creator Spiritus*, se voyant sur le point d'entrer dans le repos des saints, où l'on croit pieusement qu'il fut introduit, le 5 janvier de l'année 1679. — (Mém. de Paris).

1550. — Au monastère de Notre-Dame-de-Consolation, en la ville d'Elvas, Portugal, mourut la V. sœur ISABELLE DE SAINT-BENOIST. Elle y était entrée dès l'âge de douze ans, pour se consacrer à Dieu, et vécut tellement séparée des créatures, qu'elle faisait difficulté d'aller au parloir entretenir ses plus proches parents. Elles ne paraissait qu'aux lieux de la communauté, étant toujours dans sa cellule ou au chœur, unie à Dieu par une oraison continuelle. Son humilité était très profonde, sa pauvreté extrême, ses abstinences très rigoureuses; elle jeûnait tous les jours au pain et à l'eau, secourant les pauvres de ce que la Religion lui faisait servir au réfectoire.



L'amour qu'elle portait à Jésus crucifié, et le grand désir qu'elle avait de participer à ses peines, lui fit demander, par beaucoup d'austérités et de prières, dès qu'elle eut fait profession, la grâce de mourir martyr, ou de souffrir beaucoup. Notre-Seigneur daigna l'exaucer. Elle fut attaquée au genou d'un mal qui lui causait des douleurs très vives ; on y appliqua le fer et le feu, que notre Sœur souffrit avec une patience invincible, se tenant immobile, le crucifix à la main, et entièrement occupée en la considération de la Passion de son divin Sauveur. Cette maladie la réduisit à être attachée sur son lit comme sur une croix, et elle y souffrit des douleurs excessives. Désirant, un Jeudi-Saint, assister à l'Office, elle fut ravie en extase, pendant cette extase Dieu lui fit voir en esprit les saints Lieux de Jérusalem. Notre Bienheureuse eut révélation du jour du son décès ; elle s'y prépara avec une ferveur extraordinaire et mourut dans le baiser du Seigneur, les lèvres collées sur son crucifix, à l'âge de vingt ans, en l'année 1550. De son tombeau sortit une odeur qui embauma toute l'église ; et longtemps après, son corps avec ses habits fut trouvé intact, aussi frais et aussi entier que le jour même de ses funérailles. — (Diario).

15.. — Au monastère du Saint-Esprit de la ville d'Alcaraz, en la Province d'Andalousie, mourut la V. Mère JEANNE DE CESPEDES, religieuse très accomplie en toutes sortes de vertus. Son ardente charité faisait naître en elle un désir insatiable de souffrir, une tendre compassion aux douleurs de Jésus-Christ, et un grand esprit de pénitence. Elle se tirait quelquefois tant de sang, en prenant la discipline, qu'elle en perdait la parole. Elle avait prié Notre-Seigneur de lui communiquer une partie des douleurs qu'il souffrit à ses pieds sacrés, lorsqu'ils étaient cloués sur la croix. Elle crut avoir été exaucée. Car, s'étant démis le pied, elle y endura des douleurs excessives, qu'elle supportait avec joie et actions de grâces. Au lit de mort, elle supplia ce même Sauveur de lui accorder une goutte du sang précieux qu'il avait répandu pour le salut des hommes, pour la purifier de toutes ses iniquités, et l'affranchir des peines dont elle se connaissait redevable à la divine justice. Au même instant, on vit rejaillir du côté du crucifix, qu'elle tenait entre ses bras, une goutte de sang sur sa poitrine. Elle l'offrit au Père éternel comme un prix infini pour lui mériter le ciel, où elle entra avec son innocence, et les mérites de ses vertus. On garde encore ce dévot crucifix avec un grand respect. Trente ans après sa mort, on fit les informations authentiques de ce miracle ; et il fut approuvé, sur les dépositions constantes des religieuses qui en avaient été les témoins oculaires. — (Lopez, t. v, l. 1, c. LIV).





## VI JANVIER

*Le B. P. MATTHIEU D'OJEDA*

*Du Couvent de Saint-Dominique, à Lisbonne (\*)*

(1576)



LE B. Père dont nous écrivons la vie, naquit près de la ville de Burgos, en Espagne. Son père était Portugais, et sa mère était de Biscaye. Il prit l'habit dans un couvent réformé de l'Ordre, en Castille; et, étant profès, il accompagna le V. Père Jérôme de Padilha, lorsqu'en 1538, ce Père passa en Portugal, pour l'œuvre de la réforme que cette Province avait embrassée quelques années auparavant.

La vie retirée que menait notre Bienheureux, passant son temps dans la prière et dans les larmes, son assiduité à l'Office divin, sa modestie, son silence et son zèle pour la régularité, le rendirent si recommandable aux Pères du couvent de Lisbonne, qu'ils demandèrent pour lui au Révérendissime Père Général une affiliation à leur couvent : heureux de pouvoir profiter de ses exemples, et de conserver chez eux un si ferme appui de l'observance, qu'ils avaient embrassée.

Le Père Jérôme de Padilha, qui n'avait eu d'abord que le titre de Visiteur, ayant été élu, en l'année 1540, Provincial de Portugal, choisit ce même Père, pour son *socius* ou compagnon ; et ce fut en cette qualité que le Vénérable Père Matthieu se rendit à Rome, en l'année 1542, avec son Provincial, pour le Chapitre général. Il se fit

(\*) Sousa, 1 part. — Voir, sur la réforme de l'Ordre en Portugal, la note historique placée au 5 janvier, après la vie du P. Vincent de Lisbonne.

remarquer en toute rencontre par sa réserve dans ses paroles, sa prudence dans la conduite des affaires et son zèle pour l'observance.

Le Provincialat du P. Jérôme de Padilha terminé, notre Bienheureux retourna à sa chère retraite, pour vaquer à ses exercices de piété avec plus de tranquillité. Mais le nouveau Provincial élu l'appela auprès de lui, pour en recevoir les mêmes services qu'il avait rendus à son prédécesseur. Les trois Provinciaux qui succédèrent à celui-ci, continuèrent le P. Matthieu dans le même office, tant il s'en était acquitté avec charité, prudence et modération.

Cependant, son inclination le faisant soupirer sans cesse après la retraite, il fit tant d'instances, qu'il put se retirer dans son couvent de Lisbonne pour y vivre tout à Dieu et travailler plus que jamais à sa perfection.

Il y avait alors, contigu au couvent de Lisbonne, un antique sanctuaire, dédié à la Vierge de la Purification et connu vulgairement sous le nom de Notre-Dame d'Escada.

On tient par tradition que cette chapelle fut la première bâtie en Portugal à l'honneur de la Très Sainte Vierge, après qu'on eut exterminé les Maures de ce royaume: et comme dans le pays, on avait une particulière dévotion à ce sanctuaire, et qu'on y venait de toute part en grande affluence, on choisissait toujours pour le desservir le religieux le plus vertueux.

Cet emploi avait été confié précédemment au Père Ferdinand de Cadaval, mort en odeur de sainteté. Pour lui succéder, la communauté jeta les yeux sur le B. Père Matthieu, et l'élut à cette charge.

Il avait alors 70 ans. Cet âge lui aurait été une légitime raison de chercher à se soustraire à cette fonction accablante. Mais l'obéissance qu'il avait promis à Dieu de rendre à ses supérieurs lui fit sacrifier son repos.

Ne s'étant jamais dispensé, ni le jour ni la nuit de la suite du chœur, pendant les vingt années qu'il avait été compagnon de cinq Provinciaux, quoiqu'il eût de suffisantes occupations pour s'en absenter, il garda la même conduite à Notre-Dame d'Escada. Son temps était si bien ménagé qu'il en trouvait assez pour assister exactement à tout l'Office divin, sans manquer aux devoirs de sa charge, qui l'en pouvaient légitimement exempter aussi bien que son grand âge.

Le V. Père était tellement fidèle à tous les exercices de l'observance, qu'ayant plus de cent ans, il obtint encore des supérieurs, qui l'avaient obligé de demeurer à l'infirmierie, la permission de se lever à minuit

pour assister au moins aux Matines de la Sainte Vierge, qui se disent au dortoir ; on lui avait défendu de descendre au chœur pour assister à celles du grand Office.

Il possédait une si admirable pauvreté d'esprit, par un détachement général de son cœur de toutes les choses de la terre, qu'il n'y avait pas religieux plus pauvre que lui dans le couvent, soit en ses habits, soit dans l'ameublement de sa cellule.

Sa charité envers le prochain le rendait le père des pauvres, le refuge des misérables et le consolateur des affligés. Il en donna d'illustres marques, en l'année 1566, durant la peste qui sévit cruellement à Lisbonne. Après avoir moissonné la plus grande partie des habitants, le fléau avait obligé les autres de sortir de la ville pour garantir leur vie de sa fureur. Le B. Père Matthieu voulut consacrer le reste de ses jours au service de ceux qui étaient frappés. On eût dit que la charité avec laquelle il assistait les malades l'eût rajeuni et qu'elle lui eût communiqué une nouvelle vigueur pour assister, jour et nuit, les pestiférés, leur administrer les derniers sacrements, pourvoir à leurs nécessités et les ensevelir après leur mort. Dieu ayant également affligé le couvent de Lisbonne de cette maladie contagieuse, le Père Matthieu se chargea encore du soin des religieux qui en étaient atteints, et il les assista pendant leur vie et après leur mort avec une charité incroyable.

Le fléau avait cessé. Un jour que le Père Prieur se trouvait en la compagnie de plusieurs de ses religieux, le B. Père Matthieu l'aborde pour lui demander une grâce. C'était une chose assez extraordinaire, de le voir aller par le couvent, parce qu'il était sans cesse ou à l'oraison ou occupé au service du prochain, dans quelque exercice de charité. Le Père Prieur l'assure qu'il n'est rien au monde qu'il ne lui fasse pour sa consolation. « Eh bien, reprit le vieillard, assuré que je dois mourir prochainement, je ne veux pas être à charge à mes Frères, c'est déjà trop que je les incommode par ma mort, sans que j'aie encore les fatiguer à mes funérailles. Je vous prie d'agréer que ces dix écus qu'on vient de me donner soient destinés à fournir ce jour-là un plat supplémentaire à toute la Communauté. »

Peu de jours après, on entendit en plein jour, par tout le couvent, le son des tablettes dont on se sert la nuit pour éveiller les religieux à l'heure des Matines, et qu'on ne passe jamais le jour que lorsque quelque religieux se meurt, afin que les autres accourent promptement à l'infirmierie pour assister leur Frère à l'agonie. On ne savait quelle pouvait être la cause de ce bruit, car il n'y avait point de



religieux en danger de mourir. Mais on apprit bientôt que c'était sur la demande du B. Père Matthieu, lequel sentant notablement diminuer ses forces, jugea bien qu'il s'en allait de ce monde.

S'étant rendus dans sa cellule, les religieux le trouvèrent sans fièvre et sans autre maladie que son extrême vieillesse, mais presque agonisant. Il reçut les derniers sacrements avec une présence d'esprit admirable et avec une singulière dévotion ; et la nuit de l'Epiphanie, comme les Frères sortaient de Matines, ils purent arriver assez à temps dans sa cellule pour le voir passer de cette vallée de misères au séjour des Bienheureux.

On enterra le B. Père Matthieu avec un appareil extraordinaire, en présence d'une multitude prodigieuse de peuple, qui s'était rendue à l'église pour honorer son corps. Rien de lugubre à l'autel et aucun ornement noir.

L'opinion constante que tous les religieux et les séculiers avaient de sa grande sainteté leur faisant croire que son âme jouissait déjà dans le ciel du fruit de ses travaux, on employa à ses obsèques les mêmes ornements de broderie dont on s'était servi pour la fête des Rois ; de sorte qu'on eût pris ses funérailles moins pour l'enterrement d'un mort, que pour une cérémonie de béatification. Il décéda la nuit du 6 janvier 1576.



## *Le V. P. PIERRE DE SAINT-DOMINIQUE*

### *De la Congrégation du Saint-Sacrement (\*)*

(1682)

Nous sommes d'autant plus obligés de parler des vertus de ce digne religieux, que nous devons surtout à son zèle quantité des belles particularités, écrites en la vie du V. Père Antoine

(\*) D'après la relation du P. Archange. (Souèges, suppl. de mai). — La Congrégation du Saint-Sacrement fut fondée en France, en 1636, par le V. P. Antoine Le Quiou, appelé plus ordinairement Antoine du Saint-Sacrement. Nous donnerons sa vie le 7 octobre. Cette Congrégation ne compta qu'un petit nombre de couvents, placés dans des localités peu considérables : Le Thor, Sault, Cadenet, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Vaison et Bedoin.

du Saint-Sacrement; et je trace d'autant plus volontiers cette notice que j'ai eu le bonheur de connaître ce vertueux Père et de le voir assister à ma prise d'habit, l'an 1648, le jour de Saint-Thomas d'Aquin, au couvent d'Agen, où il était venu pour recevoir les Ordres.

Il naquit à Larrazet, diocèse de Montauban, de parents honorables, qui, voyant ses inclinations à la piété et à la vertu, consentirent volontiers à ce qu'il prît l'habit de l'Ordre en notre couvent d'Auvillars dès l'âge de treize ans. Il fit profession trois ans après. Profitant du bonheur qu'il avait de porter le joug du Seigneur dès ses plus tendres années, bien loin de jamais regarder en arrière, il s'est toujours avancé à ce qu'il a connu de plus parfait.

Le caractère sacerdotal, dont il fut honoré après avoir achevé ses études, augmenta notablement en son âme l'ardent désir qu'il avait conçu, de se rendre un digne enfant du Père dont il portait l'habit. C'est pourquoi, aspirant à une vie plus rigoureuse que celle qui s'observait dans sa Province, il passa à celle de Toulouse, déterminé à ce choix par des grâces extraordinaires et par des lumières très particulières, que Dieu lui communiquait en son oraison. Ses nouveaux supérieurs commencèrent par le remettre aux exercices du noviciat, selon la coutume, pour bien l'initier à l'esprit de la nouvelle vie qu'il allait mener. Il entreprit ce second noviciat avec une grande ferveur et ne fit pas comme plusieurs autres qui, s'étant imaginé que la grande affaire de ce changement consiste dans l'observance plus exacte de quelques règles extérieures, comme de mieux garder les jeûnes ou les abstinences, ne voient que cela; et dès qu'on veut les former à cette docilité, indifférence et sainte enfance évangélique, sans laquelle on n'entrera jamais au royaume du ciel, en un mot, dès qu'on veut les soumettre aux pratiques solides et véritables de la vertu, ils y trouvent l'écueil de leurs faibles résolutions, et demeurent toujours tels qu'ils étaient, si toutefois, par une plus grande infidélité, ils n'abandonnent pas entièrement leur entreprise.

Notre Père Pierre, qui désirait sincèrement plaire à Dieu, se distinguait, tout prêtre qu'il était, en humilité et en ferveur d'esprit parmi tous les novices. Plus tard, ayant appris dans quelle autre rigueur et pauvreté le V. P. Antoine du Saint-Sacrement avait établi une Congrégation en Provence, il demanda la permission d'y passer. Le Révérendissime Père Général la lui accorda volontiers, le louant du zèle ardent qu'il témoignait de s'approcher de plus en plus,

par ces changements réitérés, de la plus exacte observance des Constitutions de l'Ordre.

Le P. Pierre de Saint-Dominique se pénétra si bien, dès le commencement, de l'esprit de cette sainte Congrégation, qu'il s'étudiait continuellement à se rendre le plus exact et le plus ponctuel en toutes choses. Pour exprimer beaucoup en un mot, disons que le V. Père Antoine le prit tellement en affection et en faisait tant d'estime, qu'il le choisit pour confesseur. En cette qualité, il obtint que ce saint fondateur mît par écrit les travaux qu'il avait essayés en la poursuite de l'établissement de son observance, et les grâces signalées qu'il avait reçues du Seigneur : ce que le vénérable vieillard avait refusé plusieurs fois à tous ses autres confesseurs, et même au Vicaire général de sa Congrégation, qui l'en avait prié.

Les chères vertus de ce zélé religieux ont été : l'humilité, la charité, le zèle du salut des âmes et la mortification. Il embrassa généreusement la pratique de cette dernière, malgré les répugnances de son naturel bilieux qui, lui ayant donné des inclinations tout opposées, lui fournissait l'occasion d'un combat presque continuel. Car on peut dire de ce bon religieux que, depuis sa profession jusqu'à sa mort, il n'a jamais accompli un seul acte de vertu, sans avoir été obligé de se faire une violence extrême. Dieu ne lui avait pas donné une de ces âmes dociles et souples, qui semblent n'avoir été faites que pour le bien : au contraire, la sienne n'avait de pente que vers le mal.

Toutefois, par un prodigieux effet de la grâce et de la généreuse fidélité de ce serviteur de Dieu à correspondre à ses mouvements et à ses lumières, la vertu a toujours triomphé du vice, et la nature, malgré tant d'oppositions, a constamment suivi les impressions du Saint-Esprit. Pour résumer le mérite de ce saint homme, on peut dire qu'il a, en quelque façon, acheté les vertus et les grâces du ciel à la sueur de son visage. Il a même déclaré à un religieux, de ses plus intimes, qu'au commencement qu'il se donna à Dieu, et qu'il entreprit tout de bon de se vaincre, la résistance qu'il sentait en lui-même était si violente, qu'il en a quelquefois jeté le sang par le nez et par la bouche. Même pendant son sommeil, lorsque son imagination lui présentait quelque objet contraire à la vertu, il en avait une horreur si grande, qu'il s'éveillait souvent en sursaut, hors d'haleine, et trempé de sueur, comme s'il fût sorti d'un rude combat. C'en était, en effet, un bien rude, puisque la grâce résistait, elle seule, aux artifices du démon, dans un temps où la raison était incapable

de partager avec elle la gloire de ses conquêtes. L'homme de Dieu prenait de là sujet de se tenir davantage sur ses gardes tandis qu'il veillait, et de prévenir, par une continuelle pratique des vertus durant le jour, les désordres, où l'ennemi aurait pu le faire tomber pendant le sommeil.

L'humilité avait jeté un voile si épais sur les yeux de son âme, qu'il ne se croyait capable d'aucun bien ; et son refrain ordinaire, dans tous ses discours, était de dire : « *Je ne sais rien faire.* » Aussi craignait-il sans cesse que les supérieurs de la Congrégation ne le renvoyassent aux Provinces d'où il était venu : ne pensant pas qu'ils pussent souffrir longtemps un religieux aussi inutile et aussi imparfait. Il leur en témoignait souvent sa peine, dans des termes si humbles et avec des prières si pressantes de ne le point rejeter, qu'on ne pouvait douter de la sincérité de cette disposition.

Ce fut par ce même sentiment de profonde humilité que, l'année de sa mort, ayant été assigné, au commencement de l'été, au couvent de Cadenet, où l'air est très malsain, il s'y rendit simplement, bien qu'il sût par une expérience déjà plusieurs fois renouvelée, qu'il y serait malade, et même qu'il eût quelques pressentiments de sa fin prochaine. Car il dit à quelques-uns de ses amis : « On m'envoie à Cadenet, j'y serai fort en danger de ma vie ; toutefois, les supérieurs font très bien de m'y envoyer plutôt qu'un autre. Puisque l'air de ce pays est contraire à la santé des religieux, il vaut beaucoup mieux qu'ils m'y envoient, moi qui ne suis bon à rien, que d'y hasarder, durant cet été, quelque excellent sujet, qui ferait faute à la Congrégation. » Ce fut par cette même raison qu'il se défendit, pour n'en point sortir quand, en effet, il fut tombé malade, et qu'on voulut l'en retirer et l'envoyer à un autre couvent, où il aurait pu recouvrer sa santé.

Il avait un déplaisir sensible quand on le louait ; et il souffrait avec beaucoup de soumission tout ce que l'on disait ou que l'on faisait contre lui : la simplicité, la candeur et l'affabilité avec lesquelles il conversait avec chacun lui attirant souvent ces sortes d'occasions de pratiquer l'humilité.

Sa charité étaient si étendue qu'à l'exemple de l'Apôtre, il se faisait tout à tous, et ne refusait jamais de servir son prochain, quand l'occasion s'en présentait. S'étant trouvé par hasard dans un petit couvent de l'une des Provinces où il avait demeuré auparavant, il voulut bien se charger lui seul du travail de plusieurs des officiers de



la maison, tombés malades. On voyait avec admiration ce charitable Père faire, tout à la fois, l'office de sacristain, de portier, de cuisinier et d'infirmier ; et il s'en acquittait avec tant d'assiduité et de diligence, qu'un grand seigneur, qui venait souvent au couvent, extrêmement édifié d'une charité si chrétienne, ne l'appella plus par son nom propre, mais par celui de *Omnis homo*, « Père qui fait tout. »

Les ardeurs merveilleuses de cette charité, bien loin de se ralentir dans la suite de ses années, n'ont fait au contraire que devenir toujours plus intenses ; on l'a vu, dans sa dernière maladie, se tirer de son lit, et se traîner comme à demi-mort, et du mieux qu'il pouvait, aux autres chambres des infirmeries, pour aller dire quelques mots de consolation aux malades, leur rendre les services dont ils avaient besoin et que son extrême faiblesse ne l'empêchait pas encore absolument de leur rendre.

Son zèle pour le salut des âmes était en rapport avec la charité qui le consumait. Il était toujours prêt pour les travaux les plus pénibles des fonctions apostoliques ; et quoiqu'il eût travaillé beaucoup, il ne paraissait jamais las. C'est pourquoi le Père Antoine l'a pris, pendant plusieurs années, pour le compagnon de ses courses continuelles ; il l'appellait agréablement « son compagnon indivisible. » Toutefois, comme il n'avait pas le talent de la prédication, il sollicitait sans cesse les supérieurs d'envoyer prêcher ceux qui le savaient mieux faire que lui ; et il disait à ceux-ci, quand ils se négligient, qu'ils rendraient un grand compte à Dieu du talent qu'ils laissaient enfoui, et de toutes les âmes qu'ils auraient pu lui gagner.

Enfin sa mortification était extraordinaire, et si son humilité ne nous eût dérobé la connaissance des saints et louables excès qu'elle lui inspirait, même dès les premières années de sa vocation, nous admirerions la force de la grâce dans une âme vaillamment fidèle en tout. Toutefois, ce que nous en avons pu apprendre nous permet de soupçonner ce qu'il a voulu cacher. Depuis son entrée dans la Congrégation, il jeûnait souvent deux et trois fois la semaine au pain et à l'eau. Il n'a jamais manqué ce jeûne, le samedi et la veille des fêtes de la Sainte Vierge, à laquelle il avait une dévotion particulière. Pendant les vingt-cinq ans qu'il a demeuré dans cette sainte Congrégation, il n'a jamais parlé de ses parents, ni voulu apprendre de leurs nouvelles, ni leur donner des siennes. Soit pour surmonter les tentations qui lui survenaient, soit pour souffrir, à l'exemple de son divin Maître, il se brûlait la chair, et faisait plusieurs autres sembla-

bles mortifications. Il avait un si grand amour pour la vie pénitente, qu'il avait coutume de dire que s'il connaissait un autre couvent de l'Ordre où l'on vécût d'une manière plus austère que dans la Congrégation du Père Antoine, il s'y transporterait aussitôt, fût-il au bout du monde. Dieu récompensait toutes ces mortifications par plusieurs lumières, douceurs et consolations intérieures dont il remplissait de temps en temps son âme au moment de l'oraison. Ces grâces lui servaient grandement, pour l'animer à embrasser toujours de plus rudes pénitences.

Le V. Père Pierre fit bien voir, dans sa dernière maladie surtout, l'amour ardent qu'il avait pour les souffrances. Les accès des fièvres quartes l'attaquant avec beaucoup de rigueur, il ne voulut pas néanmoins quitter la suite de la communauté ni de jour, ni de nuit ; et il continua à jeûner et à faire ses autres exercices, malgré une maladie si accablante, jusqu'à ce que le médecin, le trouvant dans un entier affaiblissement, l'obligeât de se mettre à l'infirmerie, pour se laisser traiter comme les autres malades. Aux fièvres succéda l'hydropisie : et, par un prodige bien étrange, ce corps tout plein d'eau s'embrasa pour ainsi dire avec tant de violence, qu'on n'en put jamais éteindre l'ardeur ; tous les remèdes les plus violents qu'on sut lui appliquer ne purent jamais empêcher qu'il ne se gangrenât en plusieurs endroits. Ce furent les dernières ciselures que la sage main de Dieu employa, pour ajouter la dernière perfection à la vertu de son serviteur. Il prit possession de la couronne de gloire le propre jour des Rois, l'an 1682, et fut enterré dans le même caveau que le vénérable Père Antoine, afin que la sépulture fût commune à ceux dont les cœurs avaient été si saintement unis.





*La V. M. JEANNE-BAPTISTE DE ROUX*  
*Professe du Monastère de Notre-Dame du Rhône*  
*à Viviers (\*)*

(1617 - 1660)

CETTE V. Mère était native de la ville d'Aix, en Provence. Se sentant appelée de Dieu à l'état religieux dans l'Ordre de saint Dominique, elle ne put jamais se résoudre d'entrer dans un certain monastère, bien plus à sa portée, mais où elle voyait mener une conduite peu conforme à l'excellence d'une si sainte profession. Elle vint donc à celui de Viviers, où les religieuses de l'Ordre vivaient dans une régularité qui édifiait la ville et la province. Elle y prit l'habit, le premier jour de l'an 1635. L'année suivante, le jour des Rois, elle fit sa profession avec une extrême consolation de son âme. Son noviciat fut si fervent, qu'il est impossible de décrire tous les actes de pénitence, d'humilité, de mortification, d'abnégation d'elle-même, et d'autres vertus qu'elle pratiqua. Elle se tenait dans une continuelle présence de Dieu, exacte à toutes les observances, et mortifiée en toutes choses.

Sa vertu jetait un tel éclat, que deux Mères de ce couvent, ayant été députées pour aller fonder un autre monastère, la demandèrent avec instance pour Maîtresse des novices. Elle le fut, en effet, dans cette maison. Sa plus grande préoccupation était d'élever celles qu'on y recevait dans une étroite observance et dans tous les exercices de la vie spirituelle ; mais, voyant avec douleur que la régularité n'était pas assez appuyée, et qu'elle ne pouvait y faire pleinement l'œuvre pour laquelle elle était venue, elle demanda qu'on lui permît de retourner à son monastère de Viviers, où elle vécut de nouveau très unie à Dieu par l'oraison.

Sa dévotion prédominante était pour le Très Saint Sacrement de

(\*) Mém. de Viviers. — Le monastère de Viviers fut fondé par celui du Puy, en 1625 ; on peut voir l'historique de cette fondation dans la vie de la V. M. Jeanne Cropet, au 24 août. Il fonda, en 1638, le monastère de Murat.

l'autel. Elle se déclara hautement l'esclave de Jésus-Christ dans ce divin mystère. Pour marque de cette servitude glorieuse, elle portait une petite chaîne de fer au cou, et produisait, tous les jours, une infinité d'actes conformes à cet heureux engagement, et adorant Jésus dans l'état d'immolation où il est sur l'autel par un excès d'amour, elle lui avait fait une offrande d'elle-même. Cette offrande, écrite de sa propre main, est si dévote, si édifiante et conçue en des termes qui expriment si parfaitement l'hommage entier d'elle-même à Notre-Seigneur, qu'elle mérite ici une place.

« Très Saint, Très Auguste et Très Adorable Sacrement, me voici prosternée à vos pieds comme la plus indigne de vos esclaves, pour me sacrifier entièrement à vos divines volontés et pour vous faire une donation irrévocable de mon franc arbitre et de tout ce qui dépend de moi : ne voulant plus vivre, mon Dieu, selon les inclinations et les sentiments de ma nature ; mais agir, en toutes choses, comme un instrument dont vous pouvez absolument disposer, étant mon Souverain, duquel je tiens l'être et tout ce que je suis.

« Je me donne encore à vous, qui êtes mon tout, par un don particulier que je vous fais de tout moi-même. Je vous donne mon cœur, mon esprit, et toutes mes pensées, désavouant toutes celles qui se présenteront à mon esprit, qui ne seraient pas de vous. Je renonce à toutes les recherches de moi-même qui s'opposeraient à vos divines volontés. Je vous donne et vous sacrifie mon âme et toutes ses puissances, puisqu'elle est créée à votre image. Ne permettez jamais qu'elle se sépare de vous, sa véritable vie ; et si je venais à m'en éloigner tant soit peu par ma trop grande faiblesse, rapprochez-moi de vous, mon Dieu, par la force de votre bras tout-puissant ; et ne me laissez pas périr, puisque je suis votre ouvrage et votre pauvre esclave. Je vous offre aussi mon corps ; agréez-le, mon Dieu, et disposez-en selon votre bon plaisir. Frappez, taillez, coupez, brûlez, et mettez-le en pièces, pour en faire une victime sainte, digne de vous être offerte. Faites un amas de toutes les maladies les plus cruelles et les plus fâcheuses, et faites-les fondre sur moi : je les accepte de tout mon cœur, et je me réjouirai de ce que vous serez glorifié par mes peines. »

Ce qui suit, était écrit et signé de son sang :

« Je vous promets encore aujourd'hui, à la face du ciel et de la terre, de ne jamais aimer aucune créature d'une affection délibérée,



ni avec aucun attachement formel, moyennant votre sainte grâce, que j'implore. Telle est ma volonté, mon Dieu ; parce que je veux être entièrement à vous. »

« Sœur JEANNE-BAPTISTE DE ROUX, votre esclave indigne. »

Les Mères du monastère de Sainte-Praxède d'Avignon, faisant une nouvelle fondation en la ville de Saint-Maximin, obtinrent notre Sœur pour lui confier l'éducation des novices. Comme la V. Sœur Jeanne ne cherchait en toute sa conduite que la pure gloire de Dieu, bien qu'elle sortît à peine d'une fâcheuse maladie, elle n'attendit pas le rétablissement de sa santé et se mit en chemin, pour contribuer à une si sainte entreprise.

Ce zèle lui causa une rechute. Elle reçut son mal comme un gage assuré d'avoir obtenu de Dieu la grâce si souvent demandée, d'être toute à lui par un dégagement total des créatures, et de faire son purgatoire en ce monde. En effet, sitôt qu'elle fut arrivée à Saint-Maximin, elle tomba malade. Les infirmités l'accablèrent à tel point, qu'après deux années de langueur et de souffrance passées sur la croix avec son Bien-Aimé, dans des sentiments admirables d'amour, de patience, et de résignation, on la renvoya à son monastère de Viviers. Elle était dans un état si pitoyable en arrivant qu'il fallut la mettre au lit.

Cette V. Mère donna des marques d'une illustre patience, dans les douleurs violentes et continuelles qu'elle endurait en toutes les parties de son corps. Elle les supportait avec une fermeté d'âme qui passait jusqu'à des transports de joie de ce qu'elle avait été jugée digne de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus crucifié.

Ces douleurs physiques, tout extrêmes qu'elles fussent, n'étaient pourtant rien, en comparaison des peines intérieures qu'elle souffrait. Et on a cru, tant elles en vinrent à des excès inouïs, que Jésus-Christ la fit participer à celles qu'il endura lui-même pendant son agonie au jardin des Oliviers et sur la croix, dans l'abandon qu'il souffrit de son Père.

Toutes les maladies s'étaient donné comme rendez-vous sur son pauvre corps et elle en avait tant, et de si différentes, que les médecins ne pouvaient la soulager sans la faire souffrir : elle était, en même temps, étique et paralytique ; un cancer la rongait toute vive avec des douleurs effroyables ; ce dernier mal s'étant étendu par tout son corps, n'en fit qu'une plaie, à laquelle vint s'ajouter la gangrène, qui termina ses peines en même temps que ses jours.

Un mois avant sa mort, elle fut en proie à d'horribles convulsions. Dans la crainte qu'une de ces crises ne l'emportât, elle désira recevoir les derniers sacrements. Elle voulait aussi se fortifier par cette augmentation de grâces, afin de pouvoir souffrir de nouvelles douleurs. Au milieu de tant de souffrances, elle se préoccupait de la fatigue qu'elle occasionnait aux Sœurs qui la servaient; ce n'était pas sa peine la moins sensible. Elle leur demandait souvent pardon, et les remerciait avec une affection et une humilité qui leur tirait les larmes des yeux.

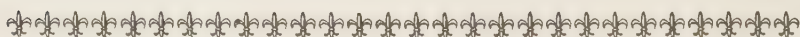
On l'entendait jour et nuit, produire une infinité d'actes de contrition, d'amour de Dieu, de patience, d'humilité, et d'une entière résignation au bon plaisir divin. Elle avait prié son saint ange de lui faire connaître si elle avait quelque chose en son âme qui pût déplaire à Dieu; et soudain, se ressouvenant d'une parole un peu haute qu'elle avait dite à une Sœur morte depuis longtemps, elle demanda très humblement pardon de cette faute à la Communauté.

Elle avoua à son confesseur que Dieu lui avait accordé trois choses : de faire son purgatoire en ce monde, de mourir le jour anniversaire de sa profession, et de conserver une parfaite connaissance jusqu'au dernier soupir. Et, en effet, ses peines intérieures et corporelles furent son purgatoire; elle mourut le jour des Rois, auquel jour elle avait fait sa profession; et elle eut une admirable présence d'esprit jusqu'au dernier moment.

Dieu lui avait révélé même jusqu'à l'heure de sa mort. La nuit de la fête des Rois, ayant demandé à la Sœur infirmière quelle heure il était, comme celle-ci lui eut répondu qu'il était minuit, elle répliqua, avec un transport de joie : « Courage, dans deux heures je verrai mon Dieu ! » Elle n'eut pas plus tôt proféré ces paroles, qu'elle en eut du déplaisir, lui semblant qu'il y avait trop de présomption; elle s'en confessa avec beaucoup de larmes. Elle pria ensuite le Père qui l'assistait de lui paraphraser le Psaume, *Miserere mei, Deus*, pendant lequel elle s'efforça d'entrer dans tous les sentiments du roi pénitent qui l'avait composé. Pendant son agonie, elle ne cessa, chose admirable, de s'entretenir avec Dieu, et de produire des actes de foi, d'amour et d'espérance. Sur les deux heures, elle demanda à son confesseur quel était le mystérieux cantique que les vierges chantent, à la suite de leur divin Époux. Le Père, ne pouvant satisfaire à cette question, qui n'est point spécifiée dans l'Écriture, la consola en lui disant qu'elle l'apprendrait dans le ciel. Elle en tressaillit de joie et,

dans ce délicieux transport, elle rendit son âme à Dieu, le 6 janvier 1660, âgée de quarante-trois ans.

La dévote Sœur Antoinette de la Nativité, décédée le 29 décembre, lui était apparue en songe, richement parée, et l'avait invitée à venir avec elle aux noces de l'Agneau. Les religieuses lui avaient soigneusement célé sa mort, de peur de l'effrayer ; mais elle, revenant de ce doux sommeil, leur révéla qu'elle le savait ; depuis lors, elle conçut un vif désir d'aller à Dieu, désir qui fut enfin comblé le jour de son trépas.



## LE MÊME JOUR

1268. — A Toulouse, mourut le V. P. GUILLAUME PÉLHISSO, religieux très zélé pour la foi et pour la gloire de l'Ordre. Il avait beaucoup contribué par ses soins et par ses travaux à la construction du magnifique couvent qui porta plus tard le nom de Saint-Thomas. Il soutint avec un grand courage le B. martyr Guillaume Arnaud, dans la poursuite de certains hérétiques albigeois. Le B. Guillaume Arnaud avait été chassé de Toulouse par les capitouls, et s'était retiré à Carcassonne. De là il avait excommunié les magistrats comme fauteurs d'hérétiques. Mais ceux-ci, loin de se reconnaître, avaient banni le prévôt de l'église de Saint-Etienne et les curés de la ville, pour avoir publié cette excommunication. L'Inquisiteur, craignant que, par une trop grande douceur, le mal ne devint sans remède, cita de nouveau les capitouls à son tribunal. Il s'agissait d'aller leur notifier cette seconde citation. C'était une mission dangereuse. Le V. P. Pélhissso n'hésita pas. Il s'offrit au Prieur, frère Pons de Saint-Gilles, avec trois autres religieux, les Pères Raymond de Foix, Guy de Navarre, Jean de Saint-Michel ; et s'exposant généreusement à la mort, il s'acquitta avec un courage intrépide de la mission qui lui fut confiée. Après s'être dévoué jusqu'à la fin de sa vie pour la cause de la foi, ainsi que le rapportent plusieurs documents anciens, il mourut à Toulouse, et alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus, le jour de l'Épiphanie de l'année 1268.

Le V. P. Pélhissso a laissé un petit traité, inséré dans les manuscrits de Bernard Guidonis, sur la fondation du couvent de Toulouse et intitulé : *De emptione et acquisitione secundi loci Fratrum Prædicatorum Tolosæ* ; et surtout une Chronique sur plusieurs faits importants, accomplis par les religieux

de l'Ordre dans le midi de la France, de l'année 1229 à l'année 1236, intitulée : *Chronicon Guillelmi Pelbisso* (1). — (Echard, t. 1, p. 246).

1495. — A Florence, mourut le V. P. JEAN-BAPTISTE DE FAENZA, un des plus zélés de la Congrégation de Saint-Marc, instituée par le B. P. Jérôme Savonarole. Il avait fait, sous ce maître, de si heureux progrès en la vertu, que, se considérant sur la terre comme dans un lieu d'exil, il soupirait sans cesse après l'éternité bienheureuse. Se trouvant frappé de peste, et craignant que les prières des Religieux ne l'arrêtassent au monde, il pressa le B. P. Savonarole de leur défendre de prier Dieu pour sa santé. Son désir fut exaucé, et il mourut saintement, comme le B. Père en témoigne dans une de ses lettres. — (Lettre à Paul de Beccuto).

1572. — Au couvent de Xérès, au royaume de Grenade, en Espagne, mourut le V. P. FRANÇOIS DE LA VARCA, docteur en théologie, mais plus heureux d'avoir excellé en la science des saints. Elle le rendit un modèle de perfection par l'esprit d'abnégation, de recueillement, de silence, de pénitence et d'oraison, qu'elle lui inspira. Ayant été deux fois Prieur de ce couvent, il le gouverna avec tant de zèle et de douceur, que son exemple rétablit la ferveur et l'étroite observance. Il donna commencement à un monastère de réguliers, à Tolède, par l'assistance du duc Medina-Sidonia, qui le respectait comme un saint. Il vécut jusqu'à un âge très avancé, dans la même observance qu'il avait gardée durant son noviciat, jeûnant avec la dernière rigueur, allant toutes les nuits à Matines, et le jour assistant au chœur à tout l'Office divin. L'estime que le peuple avait de sa sainteté attira une foule extraordinaire à ses obsèques. — (Lopez, iv part., c. LXVIII).

1612. — A Xiquipila, aux Indes Occidentales, le très illustre Père THOMAS DE BLANES alla recevoir dans le ciel la récompense due à sa vertu et à ses grands travaux. Il avait pris l'habit au couvent de Saint-Paul, à Valladolid, en Espagne. Après s'y être exercé dans toutes les vertus religieuses et rendu capable de servir son Ordre et l'Église, plein de zèle du salut des âmes, il passa aux Indes Occidentales, pour se consacrer à la conversion des pauvres infidèles. Il enseigna longtemps la théologie aux jeunes missionnaires, pour les rendre capables de se bien acquitter de leur saint ministère. Il fut Qualificateur du Saint-Office; et la renommée de son zèle, de sa prudence et de ses rares mérites ayant passé jusqu'à la cour d'Espagne, le roi le nomma à l'évêché de Chiappa. Il s'y rendit en toute hâte, après avoir été sacré, et il se dévoua comme un fidèle Pasteur au bien de son troupeau. Notre Bienheureux y travailla avec tant d'application qu'il ne sortait jamais de son diocèse, afin d'être toujours présent aux besoins des âmes que Dieu lui avait commises.

(1) On ne connaissait que des fragments sur copie défectueuse de cette Chronique. Elle a été découverte dans un manuscrit original de Bernard Guidonis, à Avignon, par un de nos Pères, et publiée pour la première fois intégralement en 1881.



Quelques religieux se persuadèrent que cette continuelle résidence lui avait fait oublier l'Ordre, puisqu'il n'en visitait plus aucun couvent, comme faisaient les évêques ses prédécesseurs, et comme il faisait lui-même avant que Dieu l'eût élevé à l'épiscopat. Ce qu'ayant appris, il se rendit au Chapitre provincial, et dissipa si absolument ce faux bruit par l'ardente affection qu'il témoigna à tous les religieux assemblés, et par sa modestie, sa dévotion et son assiduité à prêcher, à assister au Service divin, et à se trouver à toutes les actions de la Communauté, que les Pères insérèrent dans les Actes de leur Chapitre la grande édification qu'ils en avaient reçue. Ils lui rendirent ce témoignage, qu'il était un véritable et digne enfant de saint Dominique ; et qu'il gardait une conduite aussi religieuse dans son palais épiscopal que celle qu'il avait observée dans le cloître. Le V. Père Thomas passa de cette vie à la gloire un an après la célébration de ce Chapitre, le 6 janvier 1612. — (Lopez, v part., l. II, c. LXV ; Fontana).

1631. — A Manille, au couvent de notre Père saint Dominique, le V. Père MARC DE SAEVEDRA, lequel, rempli de l'esprit de sa vocation, et désireux d'aller exercer l'apostolat dans les pays infidèles, quitta tous les avantages et toutes les douceurs qu'il pouvait avoïren son pays et en sa Province d'Espagne, n'étant encore que diacre, pour se rendre au nouveau monde. Il reçut l'Ordre de la prêtrise dans la ville de Mexico, d'où il passa aux Philippines, et travailla très dignement dans la culture spirituelle de cette vaste région, qu'on appelle *Nouvelle-Ségovie*. Son zèle infatigable et son grand désir de profiter à ces âmes, lui fit si parfaitement étudier la langue du pays, qu'il composa, pour l'apprendre, une méthode, beaucoup plus utile que celle dont on s'était servi jusqu'alors. Il fit aussi en la même langue un livre de sermons pour toute l'année. Mais ce qui relevait admirablement ses belles qualités, c'est qu'on voyait en lui un esprit de religion et d'observance peu commun : il se distinguait d'avec les autres religieux de cette Communauté pourtant si austère, et en laquelle on garde non seulement les Constitutions à la lettre, mais encore beaucoup de choses de surérogation, comme de faire régulièrement tous les jours deux heures de méditation, de coucher sur des ais sans matelas ni paillasse, de prendre la discipline tous les jours qui ne sont pas fêtes, de n'admettre aucune dispense sans une actuelle infirmité, et avec ces austérités, d'être incessamment occupé aux travaux apostoliques des prédications, missions, catéchismes, et administration des sacrements. Dans sa dernière maladie, qui fut longue et pénible, le V. Père fit voir l'excellente habitude où il était de faire des actes de toutes les vertus, et singulièrement de la patience, ayant supporté son mal avec une douceur, une paix et une humilité angéliques. Lorsqu'il fut question de lui porter le saint Viatique, il voulait aller le recevoir à l'église, mais les supérieurs ne lui ayant pas donné cette permission, à cause de sa grande faiblesse, il se leva, se fit revêtir de ses habits et, aux approches de son Sauveur, il fit humblement sa prostration ;

puis, s'étant relevé il reçut la communion à genoux avec beaucoup de foi et de révérence. Il pria qu'on lui donnât l'Extrême-Onction le jour de l'Épiphanie, bien qu'il semblât au médecin que rien ne pressait encore. Son heure approchant, il avertit qu'on appelât les religieux, qui lui firent la recommandation de l'âme; il pria ensuite qu'on lui mît le scapulaire, et le cierge bénit à la main, et dans cette posture, qui marquait son attachement à la religion, la pureté de son cœur, et son amour pour Dieu, il rendit saintement l'âme, l'an 1631. — (*Hist. Philipp.*, l. II, c. XLII).

1647. — En Chine, le V. Frère ANDRÉ HOANG, du Tiers-Ordre. Il avait été élevé dans les erreurs du pays; mais Dieu se servant de son naturel curieux et actif, il jeta les yeux sur un livre de la doctrine chrétienne; y ayant lu, comme un autre saint Augustin, au premier chapitre, *qu'il fallait se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ, sans lequel on ne pouvait se sauver*, il trouva ce passage, et les autres du même livre, si conformes à sa disposition, qu'ils lui suffirent pour l'éclairer lui-même et pour attirer un sien compagnon à notre sainte foi. S'étant portés tous deux à Fo-gan, pour être mieux instruits, ils y rencontrèrent le V. P. Ange de Saint-Antonin, lequel, après un temps raisonnable, les baptisa, et jeta par eux les fondements d'une des plus ferventes églises de toute la Province. Thomas (c'est le nom du compagnon attiré à la foi) devint un excellent chrétien; et après trois ans de persévérance, il se reposa fort pieusement dans le Seigneur. André, qui l'avait attiré, vécut plus longtemps; et s'étudiant avec grande ferveur à imiter l'oraison, les pénitences et les autres bonnes œuvres qu'il voyait pratiquer à nos Pères, il leur demanda avec tant d'instance l'habit du Tiers-Ordre, qu'il l'obtint enfin. Le Père Jean Garcia eut cet honneur et cette consolation, et celle encore de lui voir gagner à la même foi et profession son épouse, qui fut nommée Térèse, avec laquelle il fit vœu de continence, et tous deux passèrent saintement leur vie. L'exercice le plus ordinaire de notre André était de veiller sur les nécessiteux et pauvres honteux; car bien qu'il ne fût pas riche, jamais pourtant il ne manqua de quoi leur donner. Il retirait en sa maison les pauvres filles que leurs parents ne voulaient point nourrir, parce qu'elles s'étaient consacrées à Jésus-Christ. Ayant aussi appris qu'une femme mariée était restée fort affligée par une longue absence de son mari, et qu'elle était dans le besoin, il eut soin de la secourir jusqu'au retour de son mari. Celui-ci ne pouvait assez louer, en même temps que bénir les excellences de notre sainte foi, qui enseigne à secourir ainsi le prochain dans ses nécessités, promettant cent pour un ici-bas et finalement la vie éternelle.

Il n'est pas aisé de dire les saintes dispositions que le Seigneur forma dans le cœur de ce Chinois. Lorsque les missionnaires avaient besoin de lui pour les affaires les plus importantes, il était toujours prêt à leur rendre service; et à exposer même sa vie pour la gloire de Dieu, et la dilatation de la foi. C'était le compagnon inséparable du Père Jean Garcia, et les dangers qu'il

courut avec lui dans ses voyages, exposé au froid et à la faim, lui firent assez connaître que c'était dans le pur abandon de Dieu qu'il devait mettre toute la perfection de sa vie. Trois religieux, résidant alors dans la capitale de la province, s'étant offerts pour aller défendre dans une occasion importante notre sainte Religion, et répondre à un défi que le vice-roi avait fait publier et afficher, pas un chrétien séculier n'eut le courage d'accompagner nos religieux, hors André, qui se présenta de lui-même; il suivit nos Pères avec une résolution généreuse, et leur donna le moyen de prêcher, et de s'en retourner chez eux en paix, sans que personne leur dît une parole, ni leur fit la moindre peine. Ce défi fut pulvérisé, la religion affermie, et André loué de sa générosité et de sa constance. En accompagnant ainsi nos religieux, il faisait lui-même un fruit inestimable, ayant soin d'assembler les chrétiens pour dire le Rosaire, leur faire des conférences avec la même force qu'un prédicateur accompli, les reprenant de leurs fautes, répondant à leurs doutes, et usant d'une circonspection admirable avec les personnes du sexe : ce qui est singulièrement nécessaire dans ce pays, où les hommes sont particulièrement jaloux de leurs femmes. Après une longue et fort pénible maladie, qui le tint six mois dans le lit, le jour de Noël, l'an 1647, il pria le Père Garcia de célébrer pour lui trois Messes, à l'une desquelles il communia en grande dévotion. Il reçut les autres sacrements le jour de l'Épiphanie; et après avoir consolé sa pieuse femme, et prié le Père de faire dire pour lui le saint Rosaire, il rendit l'âme au Seigneur, pendant qu'on récitait pour lui cette prière. — (*Hist. Philipp.*, II part., I. I, c. XLIII).

1583. — A Metz, en Lorraine, mourut la V. M. JEANNE DE MAGNICOURT, Mère des Mères réformatrices de ce célèbre monastère. Après avoir soutenu avec un courage infatigable, pendant plus de cinquante ans, les règlements qu'on avait établis pour la vie régulière, malgré une infinité de traverses et de contradictions, elle éleva avec un grand soin plusieurs novices, qui furent les héritières de son esprit. Ayant reçu les derniers sacrements, comme on psalmodiait près de son lit, sitôt qu'elle eut entendu ces paroles : *Hæc requies mea in sæculum sæculi*, elle mourut dans la paix du Seigneur. — (Mém. de Metz).

1630. — Au monastère de la Consolation, en la ville d'Elvas, Portugal, la très vertueuse sœur LOUISE DE SOUSA, vierge jeune d'âge, mais d'une pureté angélique, et d'une vertu consommée. Son esprit et son cœur étaient tellement remplis de Dieu, qu'elle ne parlait jamais d'autre chose; et pour éviter avec plus de soin l'occasion de se distraire et de se dissiper, elle s'était interdit entièrement les entretiens avec les personnes du monde.

Son grand désir d'aller à Dieu lui mérita la grâce d'apprendre, dans une révélation céleste, l'heure de son trépas. Elle eut cette révélation le premier jour de l'an, et en conçut une si grande joie que, ne pouvant la

contenir, elle annonçait aux Sœurs son départ avec une assurance qui les étonnait toutes. Sa joie alla si avant que, le même jour, ayant chanté les Vêpres, et surtout le *Magnificat*, avec une ferveur séraphique, et assisté ensuite avec le même esprit à la procession du Très Saint Nom de Jésus, elle se prosterna, et, se considérant comme aux portes du paradis, elle remercia Dieu à haute voix de ce qu'il voulait bien la retirer de ce monde et la rendre participante de sa gloire. Une de ses cousines, religieuse du même monastère, n'y prenant pas plaisir, et craignant qu'elle n'eût perdu le sens, fut la relever en la grondant. Alors la bonne Sœur Louise croyant qu'il était temps de s'expliquer plus clairement, répondit avec un doux sourire : « qu'une sienne tante, décédée depuis peu, lui était apparue, et l'avait avertie de se préparer à la mort et que, sur l'heure, cette même tante accompagnée d'une troupe d'anges qui faisaient un concert admirable venait de lui annoncer qu'il fallait partir. »

Les religieuses, qui la voyaient si jeune et en parfaite santé, avaient peine à la croire. Elle, sans plus s'inquiéter, et ne songeant qu'à se préparer à la venue de son Époux, assista fort dévotement la nuit suivante aux Matines, après lesquelles elle resta encore longtemps en oraison. Le lendemain, elle tomba malade, et demeura cinq jours sans dire mot, avec un visage angélique qui faisait assez comprendre que son esprit était ravi au ciel. Enfin, sur le soir du cinquième jour, qui fut celui de l'Épiphanie, jetant les yeux sur un certain endroit, elle dit ces paroles : « C'est par un effet, Seigneur, de votre miséricorde : c'est pourquoi je m'en vais, puisque vous le voulez, » et elle suivit ainsi son Dieu qui l'appelait, environ l'an 1630. — (Sousa, III part.).

1695. — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Beaune, la V. Mère MARGUERITE BOURSAUT, fille de Monsieur Boursaut, premier personnage de cette ville, en qualité et en pouvoir. Ce grand chrétien employa ses biens et son dévouement à la fondation de ce monastère, dans lequel il consacra au Seigneur ses trois chères filles, qui en ont fait l'honneur et la consolation. Marguerite entra comme pensionnaire dans le cloître, avec ses chères sœurs, dès l'âge de six ans ; elle y consacra à Dieu son enfance, heureuse d'ignorer toute sa vie la corruption du siècle. Revêtue du saint habit de l'Ordre, à l'âge de quatorze ans, elle fit profession à seize, et a vécu ensuite cinquante-trois ans comme religieuse dans la ferveur et dans le zèle de l'observance régulière.

Notre Sœur a observé le saint silence avec une exactitude extraordinaire. Elle avait une piété qui lui faisait aimer et goûter tout ce qui regardait le culte de Dieu. Et si grand était son respect pour la divine Majesté, qu'elle ne parlait que par signes, en présence du Très Saint Sacrement. Elle ne s'en approchait jamais sans se purifier dans le sacrement de Pénitence, et sans s'animer de dispositions très parfaites. Elle avait aussi attaché sa dévotion, d'une manière particulière, à la sainte Enfance de Jésus, à sa sainte Passion,



et à la glorieuse Vierge. Elle portait « toujours son âme entre ses mains » pour la conserver dans une pureté parfaite, et telle était sa délicatesse de conscience, que l'ombre seule du péché la faisait trembler. Nous pouvons rendre témoignage qu'on ne lui a jamais vu commettre une faute volontaire, surtout contre la charité. Son humilité lui faisait mettre une garde à sa bouche, pour ne point parler d'elle-même avec le moindre avantage. Son obéissance la rendait fort soumise et respectueuse à toutes ses supérieures. Sa douceur attirait tout le monde, et lui faisait obtenir aisément ce qui paraissait difficile. Sa prudence et sa sagesse parurent dans les charges de Prieure, de Sous-Prieure et de Maîtresse des novices, qu'elle a exercées, et dont elle s'est toujours dignement acquittée. Sa patience a couronné toutes ses vertus : et dans sa dernière maladie, qui a été de plus de quatre mois, elle a supporté avec une constance très grande les redoublements de fièvre continue, le sommeil léthargique, la fluxion de poitrine et l'enflure générale de tout son corps. Telles sont les vertus de cette chère Mère Marguerite, qui lui ont mérité de mourir de la mort des justes. Ce fut le jour des Rois qu'elle entra dans la maison du Seigneur, pour l'y adorer pendant toute l'éternité. — (Mém. de Beaune).





## VII JANVIER

*Le B. P. GASPARD SA*  
*Missionnaire au Bengale, & Martyr (\*)*

(1603)



LE B. Père Gaspard Sa, surnommé de l'Assomption, missionnaire apostolique aux Indes-Orientales, était Portugais. Dès son entrée dans l'Ordre, il sentit son cœur embrasé d'un grand zèle du salut des âmes. Sachant que pour servir Dieu dans ce charitable emploi, qui est la fin de l'Ordre des FF. Prêcheurs, il avait également besoin d'une solide vertu et d'une profonde science, il ne négligea rien pour acquérir l'une et l'autre. Unissant ainsi la pratique des vertus religieuses à ses études, il se mit en état d'aller travailler à la conquête des âmes. Il passa en Orient, dans le royaume de Bengale où, par ses ferventes prédications, il convertit à la foi grand nombre de barbares. Sa vie pénitente, son assiduité à l'oraison, sa modestie, sa charité et ses autres vertus décidèrent plusieurs jeunes gens à embrasser l'état religieux.

Tous ses compagnons étant morts glorieusement dans les travaux de leur laborieuse mission, et ne pouvant seul pourvoir aux nécessités spirituelles et des anciens chrétiens et des nombreux néophytes qu'il instruisait, il s'embarqua pour aller à Goa conférer avec les supérieurs, et amener avec lui d'autres ouvriers apostoliques. Sur le vaisseau se trouvèrent plusieurs Malabares mahométans, ennemis

(\*) Malpée, *Palma fidei sacri Ord. FF. Præd.*; Lopez; Fernandez.

implacables des chrétiens. Le regardant comme un de ceux qui, parmi les missionnaires, prêchaient avec le plus de zèle contre la religion de leur prophète et contre les impiétés de son Alcoran, ils résolurent de le tuer quand ils seraient à terre. Etant donc débarqués, ils éprièrent le moment où il quittait l'autel, après avoir dit la sainte Messe; et pendant qu'il faisait son action de grâces, ces impies le percèrent de coups de lance. Notre Bienheureux devint ainsi le prêtre et la victime de cet holocauste sanglant, après avoir offert à Dieu le sacrifice non sanglant de Jésus-Christ son Fils.

Son martyre arriva le 7 janvier 1603. Le P. Maffei, jésuite, le met en 1599.



*La B. Sœur MARIE RAGGI*  
*Du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (\*)*

(1552-1600)

CETTE Bienheureuse vint au monde dans la ville capitale de l'île de Chio, en l'année 1552, de parents que leur vertu rendait aussi illustres que leur noblesse. Son père, qui était Génois, se nommait Lucien Raggi; et sa mère, originaire de Chio, Blanche Raggi. Sa naissance fut précédée de signes extraordinaires. Par deux différentes fois sa mère se vit environnée d'une brillante lumière, en entrant dans l'église de Saint-Dominique.

Notre Sœur fut nommée Marie, au baptême, et comme si la grâce qui la régénérât en Jésus-Christ eût anéanti en elle tous les mauvais penchants de la nature, elle ne manifesta, dès son berceau, que les inclinations les plus innocentes. Toute petite, elle pratiquait certaines mortifications, préludes de la vie crucifiée qu'elle devait embrasser. Elle se levait secrètement du lit, pour se coucher sur le plancher, toutes les fois qu'elle pouvait tromper les soins de sa gouvernante. L'oraison était sa plus agréable occupation, et elle se

(\*) *Acta Cap. Rom.*, 1608; Llot de Ribera (ce V. Père, dernier confesseur de la Bienheureuse, a écrit sa vie en latin); *Diario*; Mich. Pio, l. iv, n° 117; Jean de Réchac.

retirait dans les endroits les plus écartés du logis, pour n'être point détournée de ce saint exercice, les délices de son cœur.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, le seigneur Jean-Baptiste Marie de Mazza, charmé de sa beauté et plus encore de sa vertu, la fit demander en mariage à ses parents; ceux-ci, connaissant la noblesse et les biens de ce gentilhomme, lui accordèrent leur fille à la mode d'Italie, sans l'en avertir. Notre Bienheureuse qui, dès son enfance, avait choisi Jésus-Christ pour son époux, apprit avec la dernière douleur cette résolution précipitée. Elle pleura, elle gémit, elle se jeta plusieurs fois aux pieds de ses parents toute baignée de larmes, les conjurant, au nom de Dieu, de ne la point engager dans un état pour lequel elle se sentait une aversion profonde. Mais n'ayant pu les fléchir, elle fut contrainte d'obéir.

Adorant les desseins impénétrables de Dieu, elle résolut de se sanctifier par la pratique de toutes les vertus attachées à une condition si pénible pour elle. Dieu lui donna quatre enfants; deux moururent peu de mois après leur baptême, et les deux autres, Basile et Nicolas, se firent religieux dans l'Ordre des FF. Prêcheurs.

C'était par les afflictions que Dieu voulait sanctifier notre Sœur, et il lui en suscita de bien fâcheuses. En l'année 1566, Solymán, empereur des Turcs, se rendit maître de l'île et de la ville de Chio, par la trahison de Piali, un de ses plus renommés pachas. Ayant été reçu comme ami dans le port avec sa flotte, Piali s'était emparé de la ville. Après avoir exercé mille exactions sur le peuple, et converti nos deux couvents de Notre-Dame et de Saint-Thomas en mosquées, il emmena sur ses vaisseaux les principaux habitants de l'île, pour honorer son entrée triomphale dans Constantinople. Avec les prisonniers se trouvèrent le seigneur de Mazza, sa femme et ses deux enfants.

Après avoir servi à la pompe de leur insolent vainqueur, nos captifs se retirèrent chez un Turc de qualité, leur ancien ami, dont ils reçurent des égards capables d'adoucir en partie la rigueur de leur sort. La B. Marie apprit bientôt qu'il y avait des couvents de l'Ordre à Constantinople, l'un à Galata, sous le nom de Saint-Pierre et Saint-Paul et l'autre dans la ville, dédié à la Sainte Vierge, où nos Pères conservent son image attribuée à saint Luc, et qui y a été apportée d'Antioche. Elle se mit sous la conduite de ces religieux, et vécut dans les mêmes exercices de piété et de vertu qu'elle pratiquait à Chio.

Cette consolation de fréquenter les sacrements n'empêchait pas les



inquiétudes qu'elle avait de se voir, avec son mari et ses enfants, en la puissance des infidèles. Leur brutalité lui faisait appréhender les derniers malheurs. Elle pleurait jour et nuit devant Dieu, le priant, avec beaucoup de larmes, d'écarter les maux qui la faisaient trembler sans cesse. Ces craintes n'étaient pas sans quelque fondement ; car on l'avertit, de bonne part, que le Grand Vizir avait résolu de lui enlever ses deux enfants pour les mettre dans son sérail. Effrayée de l'horreur de ce danger, elle alla en toute hâte avec son mari chez l'ambassadeur de France et chez celui de Venise. Tous deux leur conseillèrent une prompte retraite. Par leur crédit, ils furent reçus dans un vaisseau qui allait à Candie ; de là ils s'embarquèrent pour la Sicile et y arrivèrent heureusement, avec bien de la joie de se voir affranchis des malheurs qu'ils redoutaient le plus.

Ils demeurèrent trois ans à Messine ; la B. Marie les passa dans ses exercices ordinaires de piété. Mais elle ne devait pas jouir longtemps de cette tranquillité. Son mari ayant été obligé, par la nécessité de ses affaires, d'aller à Naples traiter avec le vice-roi, fut prit en mer par un corsaire turc et massacré. A cette déplorable nouvelle, la pieuse femme, qui restait veuve, à l'âge de dix-huit ans, chargée de deux enfants, dans un pays étranger et abandonnée de tout le monde, se prosterna devant un crucifix, et, toute baignée de larmes, elle pria Dieu, le père des orphelins et le protecteur des veuves, de la prendre, avec ses enfants, sous sa divine protection.

II. — Un jour, pendant qu'elle gémissait dans l'amertume de son cœur, le Saint-Esprit la prévint d'une lumière céleste, et lui fit comprendre que si le lien qui l'attachait au monde était rompu, c'était afin qu'elle pût se consacrer uniquement au service de Dieu. Pour s'y mieux engager, elle fit vœu de chasteté et résolut de prendre l'habit des Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Le démon, furieux de sa résolution, lui déclara une cruelle guerre. Il lui apparut plusieurs fois, pendant son oraison, tantôt sous la figure d'un horrible serpent, tantôt sous celle d'un tigre furieux ; mais avertie par son ange gardien, la Bienheureuse jetait de l'eau bénite sur ces esprits de ténèbres, et les chassait, à leur grande confusion. Cet artifice n'ayant pas réussi, l'enfer souleva contre elle ses parents, qui firent tous leurs efforts pour lui persuader un second mariage. Ce fut en vain ; elle triompha de toutes les oppositions et n'en fut que plus affermie dans son pieux dessein. Dès lors la rage des démons n'eut plus de bornes ; ils la

battirent si cruellement, pendant plusieurs nuits, qu'elle avait le corps tout ensanglanté et meurtri par leurs coups. Après ces glorieuses victoires remportées sur le monde et sur l'enfer, elle reçut enfin publiquement l'habit du Tiers-Ordre, des mains du Prieur du couvent de Messine, en l'année 1572, à l'âge de vingt ans; et l'année suivante, elle fit profession.

En quittant l'habit du siècle, elle se dépouilla aussi de toutes les affections de la terre pour revêtir Jésus-Christ, et ne plus vivre que de lui seul. Couchant sur la dure, elle se réduisit à une admirable pauvreté, par un entier dégagement de toutes choses. Fidèle à nourrir son âme d'oraison, elle passait dans cet exercice la plus grande partie du jour et de la nuit, malgré les violences du démon, qui la frappait et employait contre elle des industries vraiment infernales.

Après être demeurée quatorze ans à Messine, fort caressée de Dieu et cruellement persécutée du démon, elle s'embarqua pour Rome avec son second fils, qui avait pris l'habit de l'Ordre à Messine, et que les supérieurs lui accordèrent pour l'accompagner en ce voyage. La traversée ne se fit pas sans périls. Les passagers furent d'abord assaillis par une horrible tempête. A peine échappés à ce premier danger, ils aperçurent deux corsaires turcs tout près de leur felouque; mais notre Sœur s'étant mise en oraison, ces féroces ennemis s'écartèrent, par une sorte de miracle, qui les empêcha de voir l'embarcation, quoiqu'ils en fussent tout proches.

Etant arrivée à Rome, le 3 septembre 1584, la Bienheureuse alla d'abord au couvent de Sainte-Sabine, où saint Dominique avait autrefois demeuré, pour se mettre sous la protection de notre B. Père et lui recommander ses enfants, tous deux entrés dans son Ordre. De là elle se rendit au couvent de la Minerve, où son fils avait pris l'habit. Par un effet très particulier de la Providence divine, son fils la conduisit au logis du seigneur Jean-Baptiste de Marinis, noble Génois, en attendant de pouvoir la mener le lendemain chez un Messinois de sa connaissance, qui lui avait offert sa maison. Mais, le lendemain, monsieur et madame de Marinis, très affectionnés à l'Ordre et profondément édifiés de la piété et de la modestie de notre Bienheureuse, la retinrent, et lui donnèrent très obligeamment dans leur habitation un appartement séparé, où elle put vivre dans un parfait repos (1).

(1) Voir sur les deux fils de notre Bienheureuse et sur la famille de Marinis la note placée à la fin de cette vie.

Malgré l'existence retirée qu'elle menait, l'éclat de ses vertus la fit bientôt connaître. Son humilité ne put la cacher aux yeux des hommes. De toutes parts on venait la consulter. Elle avait beau représenter à ceux qui lui demandaient quelque avis, qu'ils avaient tort de s'adresser à elle, pauvre, ignorante et très incapable de les satisfaire, ils ne laissaient pas de lui communiquer leurs peines et leurs difficultés.

Un jeune homme n'ayant jamais pu l'amener ni par ses prières ni par ses larmes à lui prescrire quelque règle pour la conduite de sa vie, eut recours à son confesseur; celui-ci ordonna à l'humble servante de Dieu de dire au solliciteur ce que le ciel lui inspirerait pour le mettre dans la voie du salut. Vaincue par l'obéissance, elle découvrit à ce jeune homme un péché énorme qu'il avait commis, et dont il n'avait jamais osé se confesser : elle l'exhorta à l'aller déclarer tout de suite à un prêtre et à communier souvent.

Dieu lui ayant révélé le désordre d'une personne tombée en un péché considérable pendant la nuit, lui commanda de l'aller trouver et de lui faire une sévère réprimande. Elle y alla et cette personne, adorant la miséricorde infinie de Dieu qui avait fait connaître l'état déplorable de sa conscience à cette Bienheureuse, lui voulut baiser la main par respect; mais elle, tombant à genoux, lui baisa les pieds, protestant qu'elle était la plus grande pécheresse du monde, que la terre ne portait qu'avec horreur. Elle se croyait, en effet, si misérable, que souvent elle disait à son confesseur, que si Dieu découvrait aux hommes le fond de ses misères, il n'y en aurait pas un qui ne la foulât aux pieds, et qui ne lui crachât au visage.

Lorsque les religieux allaient la voir et qu'ils sortaient de sa chambre, elle se mettait à genoux pour demander leur bénédiction; puis, baisait par dévotion les traces de leurs pas, s'estimant indigne qu'ils l'honorassent de leurs visites.

Pendant sept ans, elle mangea à la table des domestiques chez ses charitables hôtes, jusqu'à ce que, informés de sa condition, ceux-ci la forcèrent de s'asseoir à leur table, chose que son humilité n'aurait jamais acceptée si son confesseur ne l'y eût obligée.

Un ecclésiastique très pieux, mais peu versé dans la conduite des âmes, la voyant pâle, exténuée de veilles et de mortifications, crut qu'il y avait de l'illusion à son fait, et qu'assurément le diable abusait de sa simplicité. Dans cette pensée il s'offrit de l'exorciser. Son humilité la fit entrer dans ce sentiment, et elle vint trouver son

confesseur, pour savoir de lui comment elle se devait conduire en cette occasion.

De sa profonde humilité, naissait l'obéissance aveugle qu'elle rendait à tous ses confesseurs : elle ne faisait rien que par une dépendance absolue de leur volonté ; de sorte qu'une personne lui ayant offert une image de papier, elle ne la voulut point recevoir qu'après en avoir obtenu la permission.

Ses abstinences étaient très rigoureuses. Elle gardait inviolablement l'abstinence perpétuelle, et les sept mois de jeûne de l'Ordre. De plus, elle jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis de carême et les veilles de quantité de fêtes. Jésus-Christ et plusieurs saints de l'Ordre lui ont apparu souvent, lorsqu'elle prenait sa réfection en son particulier : ce qui lui causait une si grande consolation, qu'elle en était presque toujours ravie en de longues extases.

Par le moyen de ses jeûnes, de ses veilles, du rude cilice qu'elle portait jour et nuit, et par les sanglantes disciplines qu'elle prenait tous les jours, elle a conservé une inviolable chasteté. Elle ne pouvait penser, sans fondre en larmes, à la perte de sa virginité, immolée à la volonté absolue de ses parents, qui l'avaient contrainte de se marier. Ne pouvant la réparer par ses pleurs, elle en voulait au moins obtenir le mérite par un divorce éternel avec tous les plaisirs de la chair et du sang. Depuis la mort de son mari, elle rejeta tous les partis qui la recherchaient en mariage.

Sa vie retirée fut une oraison continuelle. Pour y vaquer incessamment, elle s'était réduite à ne dormir que deux heures ; elle les passait sur des planches, les bras étendus en forme de croix. Tout le reste de la nuit, elle l'employait à prier, partie à genoux, partie couchée par terre, et souvent les bras étendus en croix. En récitant tous les jours cinq *Pater* et cinq *Ave* pour les âmes du purgatoire, elle souffrait d'excessives douleurs, qu'elle offrait à Dieu pour leur soulagement. Quand le sommeil la surprenait dans l'oraison, son ange gardien la réveillait. Elle voyait toujours aussi deux anges en forme humaine à ses côtés, quand elle allait à l'église.

Il n'y eut stratagème ni malice que le tentateur n'employât, pour lui causer de la distraction dans ses prières. Il empruntait toutes sortes de formes, les plus capables de l'effrayer.

Pendant que l'enfer lui suscitait mille persécutions, Dieu la comblait de grâces et de faveurs. On a vu souvent, pendant qu'elle priait Dieu, la nuit, sa chambre remplie d'une lumière céleste. Ce jour miraculeux



excitait la curiosité de ceux du logis qui parvenaient à découvrir ce qu'elle faisait. On la voyait alors ordinairement élevée de terre, de la hauteur de trois ou quatre pieds, immobile, éclatante de lumière et ravie en Dieu. Un domestique lui en ayant un jour parlé, elle le conjura de n'en rien dire. Il le lui promit ; mais ne se croyant plus obligé à ce secret après sa mort, ce domestique déclara à son confesseur, en présence de plusieurs personnes, les merveilles dont il avait été témoin.

Jésus-Christ au Très Saint Sacrement était la principale de ses dévotions. Elle communiait régulièrement trois fois la semaine, sans compter les dimanches et les fêtes, et elle s'y préparait par un rigoureux examen de conscience. Après avoir pris pendant une heure la discipline jusqu'au sang avec sa chaîne de fer, elle se couvrait d'un long cilice qui lui descendait des épaules aux genoux ; et ainsi disposée, elle se confessait avec tant de larmes, de soupirs et de gémissements, qu'on l'eût prise pour quelque insigne pécheresse, tâchant d'expiar la grandeur de ses crimes par l'excès de sa contrition. Après de tels préparatifs, son ange gardien la conduisait à l'autel ; et dès qu'elle avait communie, il la ramenait à sa place, pour son action de grâces.

Le démon s'est efforcé souvent de la priver de la communion. Un jour de Saint-Raymond de Pennafort, il lui causa une soif insupportable, dans l'espérance qu'elle ne pourrait jamais s'abstenir de boire ; mais elle évita ce piège, et souffrit patiemment cette cruelle altération jusqu'au matin. Dans la sainte communion elle sentait de si vives ardeurs qu'elle en était tout embrasée. Le feu sacré de la charité, qui la consumait intérieurement, se répandait sur son visage, enflammé comme celui d'un séraphin.

Elle ne pouvait entendre parler du divin Amour sans en être transportée. Toutes les fois qu'elle songeait aux péchés qui se commettaient contre un Dieu si aimable, elle pleurait amèrement ; elle aurait souhaité avoir mille vies pour les immoler à l'Amour infini, et réparer son honneur offensé. Les saints de l'Ordre, qui conversaient ordinairement avec elle, l'enflammaient de plus en plus des divines ardeurs de la charité. Elle en éprouvait quelquefois des assauts si impétueux, et les battements redoublés de son cœur étaient si forts, qu'elle tombait comme morte, dans de saintes langueurs et des défaillances délicieuses ; son âme goûtait alors, par anticipation, une partie des douceurs que l'amour de Dieu opère dans celles des saints en l'état de gloire.

L'amour pour Dieu de notre Bienheureuse était accompagné d'une ardente charité envers le prochain, qui la faisait s'oublier souvent elle-même, pour assister les autres. Elle avait ses jours marqués, dans la semaine, pour aller servir et consoler les pauvres malades aux hôpitaux ; et elle assistait les pauvres honteux, des charités secrètes que quelques personnes pieuses lui faisaient à elle-même : se privant avec joie des choses nécessaires, pour secourir les membres de Jésus-Christ.

Un jour qu'elle priait dans l'église, un jeune homme l'aborda, et lui avoua franchement qu'ayant été chassé du logis de ses parents, à Gênes, pour ses friponneries, il était au désespoir de se voir dans la dernière nécessité, et résolu d'aller se précipiter dans le Tibre. La B. Sœur, qui n'avait rien pour le secourir, le consola, et tâcha de le détourner de sa coupable résolution ; puis pleine de confiance en Dieu, elle mit la main sous son scapulaire : son ange gardien lui glissa une grosse pièce d'argent, qu'elle donna à ce jeune homme.

Dans une autre occasion, ayant besoin d'un écu d'or pour soulager une personne tombée dans une nécessité extrême, elle se mit en oraison. Pendant qu'elle priait, elle entendit une voix intérieure, qui lui commandait d'ouvrir la porte. Elle obéit, et en l'ouvrant, elle aperçut un écu d'or, qu'elle porta aussitôt à la nécessiteuse, l'exhortant à placer toute sa confiance en Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

III. — Dieu, qui voulait donner notre Bienheureuse en spectacle d'amour et de patience aux anges et aux hommes, l'arma d'un courage invincible dans les afflictions, dans les maladies, et dans les douleurs terribles où il l'engagea. Nous avons déjà vu avec quelle patience elle souffrit la perte de ses biens, sa captivité et la mort tragique de son mari, et avec quelle constance elle demeura veuve, à l'âge de 18 ans, chargée de deux enfants et abandonnée de tout le monde, dans un pays étranger. Cependant toutes ces épreuves ne furent que les préludes des souffrances qu'elle a supportées plus tard avec une fermeté qui tient du prodige.

Peu de temps après son arrivée à Rome, elle tomba malade ; et pendant treize mois qu'elle fut au lit, elle souffrit des douleurs étranges. Les médecins avouaient que, son mal n'étant point naturel, il n'y avait que Dieu qui pût adoucir ses douleurs. Aussi, le ciel la guérit-il miraculeusement. Un soir, qu'elle avait éteint sa lampe, elle aperçut

dans sa chambre une grande lumière, et vit entrer deux religieux de l'Ordre, brillants comme deux soleils. Dans la pensée que c'étaient des Pères de la Minerve qui la venaient visiter, elle leur témoigna sa surprise de les voir arriver si tard. Les deux religieux lui répondirent qu'ils venaient du ciel et que Dieu les avait envoyés pour la guérir ; au même moment, elle se trouva en parfaite santé.

Dans toutes ses douleurs, elle avait ordinairement à la bouche ces paroles du Prophète : *Domine, quando consolaberis me?* « Seigneur. quand consolerez-vous votre pauvre servante ? » Les médecins, que le seigneur de Marinis appelait pour lui procurer quelque soulagement, admiraient la patience héroïque avec laquelle elle endurait son mal ; ce qui leur a souvent fait dire que cette patience était au-dessus des forces de la nature et vraiment miraculeuse.

Notre-Seigneur lui communiqua en outre toutes les douleurs de sa Passion. Le 25 janvier de l'année 1598, après avoir souffert pendant la nuit un mal de tête si violent qu'elle en serait morte, comme elle l'a avoué à son confesseur, si Dieu ne l'avait conservée par sa toute puissance, elle entendit une voix qui lui dit : « Sœur Marie, épouse de Jésus-Christ, sache que la douleur que tu as ressentie à la tête est la même que ton aimable Sauveur endura pour toi, quand les Juifs le couronnèrent de piquantes épines : il t'a fait présent de sa douloureuse couronne. » — « A moi ! s'écria-t-elle, à moi pécheresse abominable qui mérite l'enfer, et suis si indigne de ces faveurs, dues seulement aux âmes innocentes ! Toutefois, mon Dieu, je vous supplie de m'en laisser la douleur, pendant toute ma vie, en expiation de mes péchés. » Elle souffrit ce tourment jusqu'à la mort ; et Jésus-Christ, pour la marquer du sceau glorieux de son amour, voulut que les trous qui lui avaient été faits par les épines de la couronne parussent à sa tête. Son confesseur les a vus et les a touchés avec admiration. Une femme dévote, qui la servait dans une maladie, lui accommodant quelque linge à la tête et voyant ces trous ensanglantés, qu'elle prenait pour des plaies naturelles, voulait aller quérir le chirurgien pour la panser. « Il n'en est pas besoin, lui dit la bienheureuse malade ; ces plaies se guériront quand il plaira à Dieu. »

En l'année 1593, comme elle faisait son action de grâces après la communion, le jour de la Pentecôte, dans l'église de la Minerve, Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix, tout couvert de blessures et de sang. A la vue de ce touchant spectacle, elle tomba évanouie. Etant revenue à elle-même, toute pénétrée des souffrances de son

divin Époux, et enivrée de son amour, elle le pria très instamment de lui communiquer celles qu'il avait endurées sur la croix pour les péchés des hommes. A peine eut-elle achevé d'exprimer à Dieu ce généreux désir, qu'elle sentit aux mains, aux pieds et au côté des douleurs inconcevables qui la réduisirent à une espèce d'agonie ; en sorte que, ne se pouvant soutenir, il fallut que deux Sœurs la reconduisissent dans sa chambre, en la tenant sous les bras, et l'aidassent à se mettre au lit.

Elle n'a pas seulement souffert ces douleurs excessives jusqu'à la fin de sa vie, elle en a porté les sacrés stigmates, que son confesseur a vus à ses mains et à ses pieds. Ils étaient de la couleur d'un rouge brun, larges comme un denier ; et ils jetaient un petit éclat de lumière, qui en relevait le coloris. Plusieurs autres personnes les ont vus et touchés avec étonnement. Le P. Michel Llot de Ribera, un de ses confesseurs, a protesté non seulement les avoir considérés plusieurs fois, mais avoir vu sortir des gouttes de sang des stigmates de ses pieds ; ce que des personnes très pieuses ont aussi vu avec la dernière surprise.

Le même P. de Ribera lui demanda un jour si elle souffrait quelque douleur aux mains. « Ce que je souffre aux mains est si étrange, mon R. Père, répondit-elle, en jetant un profond soupir, qu'il me semble qu'un couteau me coupe et la chair et les nerfs. » Poussant plus avant sa pieuse curiosité, le confesseur voulut savoir si la plaie qu'elle avait au côté était aussi douloureuse que celle de ses mains : « Oui, mon Père, lui dit-elle, je souffre d'aussi cruelles douleurs que si on m'y enfonçait un poignard, et qu'on m'y appliquât une boule de feu. »

Le jour de Saint-Thomas, apôtre, l'an 1598, après la communion, Jésus-Christ lui apparut, attaché à la colonne, tout déchiré de coups. A la vue de ce triste spectacle, qui lui tira les larmes des yeux, elle s'écria : « Ah ! mon divin Sauveur, qui vous a mis en cet état ? » Jésus alors se plaignit à elle de l'ingratitude effroyable des hommes, qui renouvelaient ses plaies par l'horreur de leurs crimes, et comme elle se croyait la personne la plus coupable qui fût au monde, elle s'affligea si excessivement de l'avoir offensé, que Jésus-Christ, pour la consoler, lui commanda d'enfoncer la main dans son divin côté. Notre-Seigneur lui dit, pendant qu'elle jouissait de cette incomparable faveur : « Marie, ma chère épouse, je t'ai choisie pour souffrir une partie de mes douleurs. » Ce qu'elle expérimenta sensiblement : car jusqu'à la mort elle endura des souffrances capables d'épuiser sa patience.



IV. — Dieu a favorisé notre Sœur de nombreuses visions et révélations, qu'on peut voir dans les historiens qui ont écrit sa vie. Je n'en rapporterai que quelques-unes, pour éviter une ennuyeuse longueur. Le jour de l'Apparition de saint Michel, elle entendit sensiblement la symphonie ravissante des anges, qui chantaient cet admirable Trisagion : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur tout-puissant, qui est, qui était et qui sera.* Quelques heures après, comme elle était en oraison, la Sainte Vierge lui apparut, tenant Jésus-Christ son cher Fils entre ses bras ; elle était accompagnée de saint Hyacinthe, qui l'encouragea à souffrir patiemment ses douleurs.

Les anges ont communifié plusieurs fois notre Bienheureuse dans sa chambre, lorsque les maladies ne lui permettaient ni d'aller ni de se faire porter à l'église, pour recevoir ce divin sacrement.

Un jour qu'elle pleurait amèrement, par un sentiment de douleur et de compassion, de voir Jésus-Christ, qui s'était montré à elle couronné d'épines, dans le pitoyable état où la rage des soldats et des bourreaux l'avait réduit, ce bon Maître lui promit de lui accorder généralement toutes les grâces qu'elle lui demanderait.

Une autre fois, le divin Sauveur lui apparut chargé d'une pesante croix, et lui en plaça une autre presque aussi lourde sur les épaules, avec ordre de le suivre. Ne le pouvant, malgré tous ses efforts, par la trop grande pesanteur de cet aimable fardeau, elle se mit à pleurer, et le supplia de lui donner la force de la porter et de le suivre. Jésus-Christ, attendri de ses larmes, lui promit son assistance, et lui dit ces consolantes paroles : « Marie, ma chère épouse, tu me suivras jusqu'à la mort. »

Un jour de Sainte-Catherine de Sienne, après qu'elle eût communifié, Jésus-Christ lui apparut accompagné de plusieurs saints, entre lesquels elle aperçut la même sainte et séraphique Mère, et près d'elle le petit Vincent de Marinis, enfant du seigneur chez qui elle logeait. Transportée de joie de voir ce jeune enfant qu'elle aimait beaucoup, en une si illustre compagnie, elle pria Dieu de le retirer du monde, s'il devait être un jour assez malheureux pour perdre sa grâce. Dieu agréa sa prière. Ce petit enfant mourut, quatre jours après ; et la nuit suivante, il se présenta à elle et la remercia de lui avoir deux fois donné la vie : la première, en le ressuscitant, comme nous dirons bientôt, et la seconde en lui procurant la grâce de mourir dans son innocence baptismale, qui lui avait donné entrée à la gloire des saints.

Il n'était presque point de jour où Dieu ne la favorisât de visions

et de révélations. Ses communications avec Jésus-Christ, son cher Époux, avec la Sainte Vierge, avec son Ange gardien et avec les saints de l'Ordre, particulièrement avec saint Vincent Ferrier, étaient fréquentes et presque journalières. Elle a souvent assuré que, sans les secours surnaturels qu'elle recevait de ces visites, elle n'aurait jamais pu souffrir la moindre partie des douleurs terribles qu'elle endurait dans ses maladies, encore moins celles que son Bien-Aimé lui envoya, pour la rendre participante de sa Passion.

Notre B. Sœur a fait pendant sa vie quantité de miracles, qui ont été d'illustres témoignages de la conduite extraordinaire de Dieu sur elle, et de la solidité de ses admirables vertus. Je n'en rapporterai que deux. Le premier est qu'elle se rendait invisible quand elle voulait. Son confesseur prêchant dans l'église de Saint-Jacques à Rome, elle eut la dévotion d'aller l'entendre ; mais comme elle était malade, et qu'il pleuvait beaucoup ce jour-là, elle crut qu'on ne lui permettrait pas de sortir. Elle se rendit invisible, alla à l'église sans être mouillée, quoiqu'il plût à verse, et se plaça, au sermon, près du seigneur de Marinis et en face de son confesseur, sans que ni l'un ni l'autre ne l'aperçussent, bien que toutes les autres personnes qui étaient près d'elle la vissent à l'ordinaire. Elle a souvent usé de cette puissance surnaturelle, en beaucoup d'occasions ; particulièrement à l'église, aux pieds de son confesseur, lorsqu'elle croyait n'être pas encore assez préparée pour approcher du tribunal de la pénitence ; pour lors, elle se rendait invisible, et tous ceux qui étaient à ses côtés s'avançaient sans la voir.

L'autre miracle est la résurrection du petit Vincent de Marinis. On l'avait priée de garder cet enfant, qui n'avait qu'un an, pendant que sa gouvernante et sa nourrice iraient en ville. Elle le mit sur un lit, et lui donna une grosse noisette pour l'amuser, tandis qu'elle travaillait. Ce petit innocent mit cette noisette dans sa bouche et la voulut avaler ; mais elle lui demeura dans le gosier et l'étouffa. Quand la B. Marié, qui l'observait de temps en temps, l'aperçut tout violet et sans vie, elle s'abandonna aux larmes, ne doutant point que ses hôtes charitables ne lui imputassent la mort de leur enfant, qu'ils aimaient avec la dernière tendresse. Néanmoins, mettant toute sa confiance en Dieu, elle le pria avec tant de larmes et de gémissements, que l'enfant revint à la vie, reprit sa première couleur vermeille, et commença à bégayer comme auparavant.

Dieu avait donné à notre Bienheureuse une puissance absolue sur

les démons. Elle les chassait impérieusement des corps des possédés. Et on a souvent remarqué que cet esprit d'orgueil, craignant la confusion d'être entièrement chassé par le commandement d'une simple femme, sortait des corps qu'il possédait, sitôt qu'il la voyait venir.

Pénétrant les pensées les plus secrètes des cœurs, elle s'est avantageusement servie de cette lumière surnaturelle, pour procurer la conversion d'un grand nombre de personnes, à qui elle révélait le misérable état de leurs consciences.

Un ecclésiastique l'étant venu trouver, pour conférer avec elle sur certains scrupules qui l'inquiétaient beaucoup, elle n'attendit pas qu'il les lui proposât, elle les lui déduisit aussi nettement que si elle avait lu dans sa pensée; et elle lui donna des éclaircissements si solides sur tous ses doutes, qu'il connut évidemment que Dieu avait révélé à la vénérable Sœur ses scrupules et ses peines.

Elle prédit à son confesseur l'inondation du Tibre, deux ans avant qu'elle n'arrivât; et sut la mort du cardinal Tolet, et celle du P. Barthelemy Miranda, Maître du Sacré-Palais, trois ans avant qu'ils ne décédassent. Elle en parlait avec une certitude tellement circonstanciée, qu'elle fit bien voir que Dieu lui avait révélé le jour et le moment de la mort de ces grands personnages.

Dix ans avant que la ville et le duché de Ferrare ne retournassent à l'Eglise, elle prédit cette réunion; et le même jour où le Pape Clément VIII entra dans la ville, pour en prendre possession, elle entendit à Rome les anges chanter le *Te Deum*. La Sainte Vierge lui révéla qu'elle avait obtenu de Jésus-Christ son Fils que la réunion de ce duché aux Etats de l'Eglise, dont il avait été démembré, se fît sans effusion de sang.

Une nuit, elle vit la ville de Perpignan, capitale du Roussillon et patrie de son confesseur, envahie par les troupes françaises; mais elle vit aussi que la garnison ayant pris les armes, avait contraint les assaillants de se retirer. Dès le matin, elle avertit son confesseur de cet événement; et quoique les lettres venues de France, assurassent que les Français s'étaient rendus maîtres de Perpignan, elle soutint que non. Deux mois après, on sut qu'effectivement ils étaient entrés dans la ville, par la négligence des sentinelles, mais qu'ils en avaient été repoussés aussitôt.

Dans la grande maladie qui réduisit le même Pape Clément VIII à une telle extrémité, qu'on attendait à tout instant l'heure de sa mort,

elle fit de très ardentes prières pour sa santé; et étant en oraison, elle entendit une voix qui lui dit : « Sœur Marie, ne vous attristez plus, vos prières ont obtenu la vie au Pape, il canonisera bientôt saint Raymond, de votre Ordre, chose que vous souhaitez le plus au monde. » Ce que le Pape fit deux ans après.

La Bienheureuse prédit elle-même sa mort prochaine, et Jésus-Christ la disposa par plusieurs révélations, l'avertissant du jour et de l'heure à laquelle elle quitterait la terre. La Sainte Vierge lui dit que ce serait dans deux ans. Ces avertissements du ciel lui servirent beaucoup à renouveler les désirs embrasés qu'elle avait d'être unie à son Dieu. Elle passa ces deux années presque toujours en oraison, et dans l'exercice continuél d'une patience héroïque au milieu des douleurs excessives que Dieu multipliait, pour augmenter sa gloire.

Ayant averti son confesseur de la fin de son exil, elle le pria très instamment de la faire enterrer avec les autres Sœurs du Tiers-Ordre. En même temps, elle lui parla des honneurs extraordinaires qu'on lui rendrait après sa mort. Elle s'en affligeait beaucoup et le conjura d'employer tout son crédit à empêcher ces honneurs.

Elle ne fut pas longtemps sans éprouver la vérité de toutes ces révélations. Un déluge de douleurs et de différentes maladies s'abattit sur elle. Ayant été attaquée d'un mal de tête qui ne lui donnait aucun repos, ni jour ni nuit, saint Vincent Ferrier vint la consoler, et l'exhorta à se préparer à des croix et à des douleurs encore plus cuisantes. Depuis cette visite, elle fut longtemps tourmentée par de si étranges douleurs, qu'on la crut morte plusieurs fois. Enfin, elle fut saisie d'une hydropisie, qui consumma le cours de son admirable patience. Une nuit qu'elle était plus tourmentée de ses douleurs, Jésus-Christ entra dans sa chambre ; il commanda aux anges qui l'accompagnaient de dresser un autel, et d'aller tirer du tabernacle une hostie consacrée. Transportée de joie, et fondant en larmes de reconnaissance et d'amour, elle entendit ce divin Sauveur lui dire de se préparer à la communion. Le bon Maître la communia lui-même de ses mains adorables.

Peu de jours avant sa mort, notre Père saint Dominique lui apparut, et lui dit, pour la consoler : « Sœur Marie, ma chère fille, « réjouis-toi, je t'attends, avec tous les saints de mon Ordre, pour « jouir éternellement de Dieu avec nous dans le Ciel. »

La V. mourante reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec



des sentiments si élevés de pénitence, d'amour et de dévotion, que tous ceux qui étaient dans sa chambre ne purent retenir leurs larmes. Le Révérendissime P. Hippolyte-Marie Beccaria, très saint personnage et Maître Général de l'Ordre, lui vint donner sa dernière bénédiction. Comme il était accompagné des Pères qui avaient conduit la conscience de notre Bienheureuse, après qu'elle eut remercié le Révérendissime P. Général de l'honneur qu'il lui faisait, et ses confesseurs de la charité qu'ils lui avaient rendue, elle leur fit à tous un excellent discours, pour les exhorter à une grande pureté de cœur et au saint amour de Dieu.

Sentant défaillir ses forces, elle ne voulut point que la mort la surprît couchée ; elle se fit lever sur son lit, la tête tournée vers l'autel dressé dans sa chambre. Le P. Zaragoza lui présenta un crucifix, qu'elle baisa avec des élans d'amour incroyables (1). Après l'avoir vénéré, elle étendit ses bras en croix ; puis elle les mit croisés sur sa poitrine, et ayant prononcé par trois fois le Saint Nom de Jésus, elle entra en agonie. Pour lors, le P. de Ribera lui cria : Sœur Marie, ma fille, dites maintenant avec moi : « Jésus, mon doux Jésus, recevez mon esprit. » A ces paroles, elle ouvrit les yeux, regarda son confesseur, lui fit une inclination de tête, comme pour lui dire le dernier adieu ; et levant les yeux au ciel, en répétant les mêmes paroles qu'il lui avait dites : « Jésus, mon doux Jésus, recevez mon esprit, » elle le remit heureusement, entre les mains de son divin Époux, le 7 janvier 1600, âgée de quarante-huit ans.

Son corps resta aussi maniable qu'avant sa mort ; mais avec une si ravissante beauté, que tout le monde le regardait avec admiration. Nos Pères de la Minerve le portèrent en pompe dans leur église, où ils le placèrent sur une haute estrade, afin que le peuple, accouru en foule, eût la consolation de le voir, sans toutefois pouvoir couper ses habits. Le cardinal Borromée, qui avait eu beaucoup d'estime pour cette Bienheureuse pendant sa vie, sur la simple réputation de sa vertu, la voyant si fraîche et si belle, exposée dans l'église, dit au Révérendissime P. Général, en présence de plusieurs personnes de qualité : « Mon Père, je suis pleinement convaincu que cette pauvre religieuse était une grande sainte. » Le lendemain, le

(1) Le P. Zaragoza, ainsi que le P. Llot de Ribera, était venu d'Espagne à Rome pour promouvoir la canonisation de S. Raymond de Pennafort. Il fut quelque temps, lui aussi, confesseur de notre Bienheureuse, et fit paraître sa Vie en espagnol. La sainte lui avait prédit qu'il assisterait à ses derniers moments.

P. Ribera lui ayant dit en peu de paroles l'histoire de sa vie, le cardinal témoigna être marri de n'en avoir pas été informé avant sa mort, parce qu'il aurait été la visiter pour se recommander à ses prières et pour recevoir sa bénédiction.

Dieu manifesta la sainteté de cette bienheureuse par plusieurs grands miracles. Son confesseur a remarqué plus de vingt personnes guéries de plusieurs sortes d'infirmités, pendant que son corps était exposé dans l'église.

Quelques personnes ont eu révélation de sa gloire. Une dame grecque, très pieuse, étant en oraison, le même jour que la B. Sœur Marie était décédée, aperçut une longue procession d'hommes et de femmes sur la place qui est devant l'église de la Minerve, avec des cierges allumés en leurs mains. Elle s'informa du sujet de cette procession, et un de la troupe lui répondit qu'ils attendaient la B. Sœur Marie Raggi, pour la conduire au ciel.

Sa propre sœur, Catherine Raggi, religieuse de l'Ordre, entendit, cette même nuit, une voix éclatante qui lui disait : « Sœur Marie Raggi, votre sœur vient de mourir à Rome et jouit présentement de Dieu. »

Elle apparut, dans le même temps, à sa bonne mère, Blanche Raggi, vêtue d'une riche étoffe d'or et toute éclatante : l'avertissant du bonheur dont Dieu récompensait, dans le ciel, les douleurs qu'elle avait souffertes sur la terre, pour son divin amour. Elle avait dit à son confesseur, plusieurs mois avant sa mort, qu'elle apparaîtrait à sa chère mère pour la consoler.

Elle se montra à un domestique du seigneur de Marinis, et l'assura que son maître n'avait aucun sentiment de haine contre lui : ce qui le consola beaucoup, car il appréhendait d'avoir encouru son aversion ou sa disgrâce.

Enfin, elle apparut à son confesseur, environnée de lumière. Après l'avoir entretenu longtemps du bonheur qu'il y a de souffrir des douleurs passagères, pour un Dieu qui les récompense par des joies éternelles, elle l'avertit que le Révérendissime Père Général, qui était allé à Naples depuis deux jours, mourrait bientôt. Ce qui arriva.

Comme Dieu faisait, tous les jours, quantité de miracles par son intercession, on parla de relever son corps de terre, et de le mettre dans un lieu plus décent. Un chanoine espagnol, qui avait reçu plusieurs grâces de Dieu par les prières de cette Bienheureuse, lorsqu'elle vivait encore, s'offrit de lui faire dresser un sépulcre de

marbre. La cérémonie de la translation eut lieu, le 15 janvier, sur les dix heures du soir, par les soins du Révérendissime Père Général, assisté de tous les religieux de la Minerve. Quoique son corps eût été huit jours dans la terre, on le trouva aussi vermeil et aussi beau, que le jour où on l'y avait mis. Tous lui baisèrent les mains et les pieds, par dévotion ; mais comme chacun tâchait d'avoir de ses reliques, le Révérendissime Père Général défendit qu'on continuât de lui couper de ses habits. Toute l'assistance vit un des stigmates qu'elle avait aux mains ; c'était une marque rouge, large comme un clou.

Ce saint corps repose, maintenant, dans la chapelle de sainte Marie-Madeleine ; et Dieu y fait continuellement des miracles, par l'intercession de notre Bienheureuse. Je ne rapporterai que celui-ci : Madame Agnès de Madeleine étant à l'agonie, abandonnée des médecins, fut vouée à la B. Sœur Marie par sa mère, qui alla réitérer son vœu à son sépulcre ; le même jour la malade fut si parfaitement guérie, qu'elle vint elle-même à l'église de la Minerve visiter le tombeau de la sainte. Elle fit placer tout près une image d'argent, où elle fit ciseler ce miracle, pour être un monument éternel de sa reconnaissance ; et voulant sacrifier à Dieu la vie qu'il lui avait miraculeusement rendue par les mérites de cette Bienheureuse, elle se fit religieuse de l'Ordre, en l'année 1600.

Pour ne pas séparer les enfants de leur mère, nous plaçons ici la courte notice que le P. Feuillet consacre, le 14 janvier, aux deux fils de Marie Raggi, Basile et Nicolas de Mazza. Tous deux, écrit-il, se rendirent illustres dans l'Ordre. Le premier enseigna la théologie avec beaucoup de succès, le second devint prédicateur célèbre. Les pieuses instructions de leur vertueuse mère, les exemples admirables de sa piété, et les prières ardentes qu'elle adressa au ciel pour eux, furent de puissants secours qui les rendirent parfaits imitateurs de ses vertus. Après avoir marché fidèlement ici-bas sur les traces d'une telle mère, ces deux religieux moururent comme elle, à Rome, en odeur de sainteté.

Voici maintenant quelques détails sur la famille de Marinis, qui recueillit Marie Raggi, et eut le bonheur de lui donner l'hospitalité pendant les seize dernières années de sa vie (1584-1600).

Jean-Baptiste de Marinis, marquis de Pomba, était issu d'une famille patricienne très distinguée dans la République de Gênes. Il possédait de grands biens, et faisait de très abondantes aumônes. Il publia même un ouvrage sous ce titre : *Dialogue pour exciter la piété des fidèles à combattre aux pauvres de Jésus-Christ, et à subvenir libéralement à leurs misères*. Madame de Marinis appartenait à l'illustre famille des Justiniani, qui a donné des empereurs à Constantinople, des prélats à l'Eglise, et à notre Ordre un Général, le Père Vincent Justiniani (1519-1582), et des religieux si

éminents, que nous trouvons les vies de huit d'entre eux dans *l'Histoire des hommes illustres de l'Ordre* (Touron). Saint Philippe de Néri estimait si particulièrement la vertu de cette charitable dame, qu'il l'appelait une personne de toute bonté.

Ces nobles et pieux époux eurent la consolation de donner à l'Ordre de Saint-Dominique neuf de leurs enfants : six filles, dont quatre prirent l'habit au célèbre monastère de Magnanapoli, à Rome, deux à celui de Sainte-Catherine de Sienne ; et trois fils, qui furent les Pères Thomas de Marinis (1635), Jean-Baptiste de Marinis (1597-1669), qui fut Général de l'Ordre, et Dominique de Marinis (1599-1669) qui devint archevêque d'Avignon. Nous donnerons leurs vies, les 27 février, 6 mai et 22 juin. Comme on le voit par les dates de leurs naissances, tous ont pu recevoir, dans leur enfance, les bénédictions et les soins de la Bienheureuse Marie Raggi.



### *La V. Sœur PAULE DE SAINTE-TÉRÈSE*

*Religieuse du Tiers-Ordre de S. Dominique*

*Au Monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Naples (\*)*

(1583-1657)

LA V. Sœur Paule de Sainte-Térèse naquit à Naples au mois de mars de l'année 1583, d'une famille de condition modeste, mais très vertueuse. Elle suça la piété avec le lait, et eut dès son enfance une compassion si tendre envers les pauvres, qu'elle les assistait de tout ce qu'elle croyait leur être utile. Dieu approuva cette générosité par d'évidents miracles. Tirant tous les jours en cachette de l'huile d'un tonneau, pour leur faire l'aumône, on fut très étonné de trouver que l'huile n'était point diminuée. Et un soir qu'elle portait à la main une lampe de verre pleine d'huile pour aller accomplir une action de charité, elle tomba rudement sur une pierre sans qu'il se répandît une seule goutte d'huile, quoique la lampe dût être brisée en mille pièces.

Sa jeunesse s'écoula dans les pratiques d'une solide vertu. A l'âge de dix-huit ans, ayant perdu sa mère, elle pria instamment son père de lui permettre de se faire religieuse. Son père ne le voulut point. Il donna pour prétexte qu'il avait besoin d'elle pour le soin de sa maison ; mais c'était en réalité pour la marier avec le sieur Jules-César Morvillo. Ce mariage eut lieu en effet. Pendant six ans qu'ils vécurent ensemble,

(1) Fr. Paolo Minerva ; *Diario*.



elle eut trois enfants : Onuphre, qui mourut étant sur le point de prendre l'habit au couvent royal de Saint-Dominique, à Naples ; Catherine, qui s'envola au ciel dès le berceau, et Isabelle, qui après avoir suivi sa mère en Religion, y vécut saintement sous le nom de Sœur Félicienne.

Pendant la dernière maladie de son mari, la Sainte Vierge apparut à notre Bienheureuse, l'assura de sa protection, et lui conseilla de prendre au plus tôt l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique. Elle y fut puissamment portée par une autre vision : son mari lui apparut après sa mort, il l'avertit qu'il souffrait d'horribles peines en purgatoire, et qu'il n'en sortirait point qu'elle ne fût religieuse.

Elle reçut l'habit du Tiers-Ordre en l'année 1606, après avoir donné tout son bien aux pauvres, qu'elle aimait tendrement.

Quoiqu'elle menât une vie angélique dans ce nouvel état, elle se regardait au milieu du monde avec l'habit de religieuse comme hors de son centre (1) : ce qui la faisait soupirer après un cloître, pour y vivre dans une union plus étroite avec Dieu et entièrement séparée du commerce du siècle. Elle s'informa auprès du P. Félicien Zupardo, son confesseur, si on ne pourrait point bâtir à Naples un monastère pour les Sœurs du Tiers-Ordre de saint Dominique. Le Père, qui en avait conçu la pensée, lui conseilla de recommander cette affaire à Dieu. Deux jours après, comme elle passait près de l'hôpital de Sainte-Marie de la Victoire, elle entendit distinctement Jésus-Christ qui lui disait dans le fond de son cœur : « J'ai choisi ce lieu : mes épouses y mèneront une vie angélique. » Elle fit part de ces paroles à son confesseur, qui résolut d'acheter cette place. Ce ne fut pas sans essayer de vives contradictions. Pendant ces difficultés, la Sainte Vierge apparut deux fois à la Sœur Paule, pour l'encourager et pour l'assurer que les choses réussiraient bientôt comme elle le désirait.

Elle avait communiqué son dessein à une dame très pieuse. Cette dame, voyant son mari près de mourir, lui conseilla de laisser une partie de son bien pour cette entreprise, si utile à la gloire de Dieu et au salut d'une infinité d'âmes. Le mourant laissa cinq mille écus, par testament, pour l'achat de la place : c'était la somme qu'on voulait.

Mais cela ne suffisait pas ; il fallait construire et notre Sœur n'avait point d'argent. Elle eut recours aux trésors inépuisables de la divine Providence, et adressa de si ardentes prières à Dieu, qu'il lui

(1) Nos tertiaires pouvaient, à cette époque, porter publiquement l'habit de l'Ordre.

fournit par des voies miraculeuses toutes les sommes nécessaires à la construction du monastère; les frais montèrent à plus de vingt-cinq mille écus. Un jeune homme inconnu apporta, une fois, une somme très considérable au P. Félicien, en lui disant de l'employer à la construction du monastère. Comme on n'a jamais revu ce jeune homme, on a toujours cru que c'était un ange envoyé du ciel.

La maison fut achevée le 8 décembre 1615; et le même jour, la Bienheureuse y entra, avec vingt-huit Sœurs du Tiers-Ordre non professes. Il ne lui restait plus qu'une chose à désirer, c'était l'établissement d'une clôture perpétuelle. Elle demanda cette grâce à Jésus-Christ avec ferveur et, la semaine suivante, elle reçut du Pape Paul V le bref en vertu duquel la clôture, si désirée, se trouva établie.

En l'absence de Sœurs converses pour les plus rudes travaux de l'intérieur, la Sœur Paule s'en chargea très joyeusement. Elle faisait la cuisine, portait le bois, cuisait le pain, lavait les habits, balayait les dortoirs, et s'acquittait de plusieurs offices, dont un seul aurait suffi à occuper une religieuse.

Ces fatigues corporelles ne lui furent rien en comparaison des peines d'esprit qu'elle eut à souffrir, à la mort du P. Félicien, le confesseur et le vrai père du nouveau monastère. Ce fut alors un désarroi général. La plupart des Sœurs, se voyant privées de ses soins et des charités qu'il leur procurait, s'en retournèrent chez leurs parents, pour ne point s'engager dans les inconvénients d'une pauvreté nécessaire. Dans cette extrémité, la V. Sœur Paule eut recours à son moyen ordinaire. Elle pria Jésus-Christ avec tant de ardeur et de soupirs, que l'orage se dissipa. Le monastère fut mis sous la conduite des Pères de l'Ordre, de la Congrégation réformée de la Santé; ceux-ci y établirent un Vicaire, qui remit toutes choses en bon état. Les religieuses timides qui étaient sorties s'empressèrent de rentrer, pour vivre sous une inviolable clôture.

Le jour étant pris pour recevoir solennellement les novices à la profession des trois vœux, et pour leur donner le voile, la V. Sœur Paule se prépara à cette auguste action avec une ferveur extraordinaire. Dieu lui-même lui avait fait connaître l'excellence du nouvel état où elle s'engageait. Pendant une longue extase, elle se crut dans le ciel, et là, entre les mains de la Sainte Vierge, aux applaudissements des anges, de tous les saints de l'Ordre, et de Jésus-Christ même, qui l'épousa en leur présence et lui accorda plusieurs grâces, il lui sembla qu'elle faisait la profession qu'elle se disposait à prononcer le lendemain, à la face des autels, avec ses compagnes.

Cet acte solennel émis, notre V. Sœur s'appliqua uniquement à se sanctifier par la pratique des observances conformes au nouvel état qu'elle venait d'embrasser. Sa vie dans le cloître n'ayant pour toute trame que l'enchaînement des vertus les plus héroïques et des grâces les plus extraordinaires, nous allons parler des unes et des autres, et d'abord de la vertu qui est le fondement solide de toute perfection chrétienne et religieuse : l'humilité.

II. — Notre Sœur Paule avait des sentiments si bas d'elle-même, qu'elle se considérait comme une pécheresse abominable, qui ne méritait pas que Dieu lui fît miséricorde. Lorsqu'elle recevait quelque grâce, elle se prosternait la face contre terre, et s'écriait avec humilité : « O mon Dieu, que vous êtes bon, que vous êtes libéral de combler de vos faveurs une misérable, que ses péchés ont réduite au-dessous du néant ! »

Plusieurs personnes de qualité envoyaient, en sa considération, de grosses aumônes au monastère. Une Sœur l'entreprit un jour avec une certaine vivacité sur ce sujet, et lui dit que ces charités, qu'on lui attribuait, étaient bien plutôt le fruit des prières et des larmes des autres religieuses. La V. Sœur Paule, pénétrée de la vérité de ses misères, lui répondit qu'elle était bien éloignée de penser autrement, et qu'elle se connaissait si misérable et si remplie d'imperfections et de péchés, qu'elle s'étonnait que les religieuses eussent même la charité de la souffrir en leur compagnie.

Cette même Sœur s'étant échappée en une autre rencontre à lui dire des paroles pénibles, la Mère Prieure lui ordonna pour pénitence de manger à terre au pain et à l'eau au réfectoire. La V. Sœur Paule alla se jeter aux pieds de la Mère Prieure, pour la supplier de lui permettre d'accomplir seule cette pénitence, parce qu'elle était seule coupable de cet excès, son mauvais exemple et ses défauts ayant donné lieu à cette pauvre Sœur de lui faire de pareils reproches. N'ayant pu fléchir l'autorité ni par ses prières ni par ses larmes, la Mère Prieure voulant que cette religieuse satisfît la communauté qu'elle avait scandalisée par son emportement, notre Sœur obtint toutefois la permission de manger à terre avec la coupable, et de faire la même pénitence.

Elle aimait celles qui la méprisaient d'effet et de paroles. Sa maxime était que nous ne pouvons jamais assez reconnaître l'obligation que nous avons à ceux qui nous humilient. Tâchant un jour

d'inculquer cette maxime à sa fille Sœur Félicienne, qui l'avait suivie en Religion, elle lui disait : « Sachez, ma fille, que nous devons aimer, honorer et servir celles qui parlent de nous avec mépris, qui blâment notre conduite, et qui trouvent à redire à toutes nos actions, pour nous humilier. Car, outre que Dieu se sert de ce moyen pour nous relever des imperfections dans lesquelles nous tombons tous les jours, ces mépris nous font connaître ce que nous sommes, et nous mettant nos misères et notre néant devant les yeux, nous tiennent dans l'humilité, base de toutes les vertus. » Elle pratiquait exactement ce conseil dans les occasions. Comme une religieuse, qui venait de lui dire des paroles offensantes, se retirait précipitamment, elle tomba et se démit le pied. La V. Sœur Paule la releva, lui demanda pardon, l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et, tout le temps qu'elle fut alitée, elle la servit avec une charité admirable, comme la meilleure amie qu'elle eût au monde.

Cette humilité paraissait dans ses actions, dans ses paroles, et dans toute sa conduite, d'une manière si touchante, que non seulement les religieuses en étaient édifiées, mais que les séculiers même l'avaient en admiration. Pendant les guerres civiles qui désolèrent la ville de Naples, en l'année 1647, des soldats ayant reçu ordre d'aller chercher, jusqu'au fond des monastères, des séditieux réfugiés dans ces asiles sacrés, voulurent entrer de force dans le couvent de la V. Sœur Paule; mais elle, s'étant trouvée par hasard à la porte, se prosterna à leurs pieds avec une si profonde humilité, qu'ils furent vaincus et se retirèrent sans exécuter la commission dont ils étaient chargés.

Nôtre Bienheureuse était vraiment pauvre d'esprit. Elle avait de cette excellente vertu de pauvreté des sentiments si élevés qu'elle ne croyait pas qu'il fût possible d'être véritablement religieuse et d'avoir encore certaines choses à soi, si petites et nécessaires qu'elles fussent. Elle était ravie de souffrir quelque privation, afin d'avoir plus de ressemblance avec le Fils de Dieu, *qui, étant riche, s'est rendu pauvre pour l'amour de nous*, d'une pauvreté à n'avoir pas où reposer sa tête. Cet amour pour la pauvreté la rendit inébranlable, quand les religieuses, comme nous avons dit, sortirent du monastère, pour en éviter les incommodités. Elle protesta qu'on la tuerait plutôt que de l'en arracher, et qu'ayant quitté le monde pour faire pénitence et pour imiter la pauvreté de son Sauveur, elle ne serait jamais plus contente que lorsqu'elle se verrait dans la nécessité.

Sa chasteté lui a procuré le mérite des vierges. Son esprit est



toujours resté pur, même dans le mariage, où son père l'avait engagée contre sa volonté. Elle a vécu dans cet état, suivant le conseil de saint Paul, comme n'y étant point. Et sitôt que Dieu eût rompu ses liens, elle fit vœu d'une chasteté perpétuelle, malgré les sollicitations et les prières de ses parents, qui voulaient l'engager à de secondes noces pour la nécessité de ses affaires et pour l'avancement de ses enfants.

Dieu lui montra combien il agréait sa résolution, par la vision suivante. Il lui semblait voir deux grandes échelles, l'une d'or et l'autre d'argent, Jésus-Christ au haut de la première, et la Sainte Vierge au haut de la seconde. Tous deux l'invitaient à monter. Elle monta premièrement à l'échelle d'or, où Jésus-Christ lui témoigna mille tendresses; et ensuite à celle d'argent, où la Sainte Vierge lui fit de semblables faveurs. Comme elle était en peine de savoir l'explication de ces échelles mystérieuses, Jésus-Christ lui dit que l'échelle d'or représentait la charité et l'échelle d'argent la pureté, deux vertus par lesquelles on s'élève à la gloire; et que son amour et sa grande pureté lui étant très agréables, ainsi qu'à sa Mère, tous deux l'avaient admise à leurs embrassements. Dans le même instant, elle se sentit transportée en esprit dans le ciel, où elle aperçut le P. Félicien, son confesseur. La Sainte Vierge la conduisit par la main dans le chœur des vierges, pour la placer au milieu d'elles; et rejetant toutes les raisons que notre Sœur alléguait pour prouver qu'elle était indigne de cet honneur, elle l'obligea de prendre rang parmi ces fidèles épouses de Jésus-Christ, qu'elle égalait par son admirable pureté de cœur.

Depuis son entrée en Religion jusqu'à sa mort, notre Sœur n'a jamais fait aucune action que par obéissance. Elle s'était si absolument dépouillée de sa volonté entre les mains de ceux que Dieu avait établis pour la conduire, qu'elle recevait les ordres de son confesseur ou de sa supérieure comme des oracles du ciel. C'était assez de l'avertir que l'un ou l'autre désirait une chose pour qu'elle s'y portât aveuglément. Il y avait plusieurs années qu'elle ne pouvait manger qu'un peu de fruits, toute autre chose la faisait vomir jusqu'au sang avec de grands efforts. Son confesseur, voulant éprouver son obéissance, lui commanda de prendre du poisson. Quoiqu'elle prévît les douleurs excessives et l'inévitable vomissement de sang, elle obéit avec ponctualité, persuadée qu'une religieuse ne saurait mourir plus glorieusement qu'en exécutant l'obéissance de ses supérieurs.

Dieu voulut approuver la sienne par un éclatant miracle. Une veille de Noël, son confesseur lui envoya dire qu'il voulait qu'elle portât l'image de l'Enfant Jésus à la crèche. Elle qui ne se pouvait remuer, et qui était sur un lit depuis cinq mois avec des douleurs très vives par tout le corps, n'hésita point à ce commandement : elle se leva du lit, et entra dans le chœur, au grand étonnement des religieuses, qui la prirent d'abord pour un fantôme. Comme la Sœur chantre entonnait le *Te Deum* (pendant lequel on fait cette dévote procession dans tous les monastères de l'Ordre, en la Province de Naples), Sœur Paule alla se mettre à genoux devant la Mère Prieure, et lui demanda la permission de porter l'Enfant Jésus. La Prieure, à la vue de ce miracle, lui permit volontiers. Notre Sœur porta la sainte image à la procession, sous les cloîtres, avec de si grands sentiments d'amour de Dieu, qu'elle s'écriait comme hors d'elle-même : « Jésus est né ! mon Jésus est né ! » Après avoir déposé l'Enfant Jésus dans la crèche qu'on avait préparée, elle se prosterna aux pieds de la Mère Prieure, et la remercia très humblement de l'avoir laissé exécuter l'ordre qu'on lui avait enjoint ; elle supplia en même temps toutes les religieuses de rendre grâces à Dieu avec elle de la santé parfaite qu'il lui avait rendue pour faire l'obéissance.

Tant de faveurs du ciel allumèrent un si grand amour de Dieu en son âme, qu'elle ne voulait vivre que pour l'aimer.

Elle se trouvait parfois tellement transportée de ce divin amour, que, n'en pouvant modérer les élans, elle était obligée de chercher les lieux les plus solitaires du jardin pour donner passage aux flammes qui la dévoraient et s'écrier en liberté : « O amour ! ô Dieu « d'amour ! ô divin Sauveur, digne d'être aimé d'un amour infini ! « chaste époux des âmes ! ô flamme très pure de charité : venez, « oui, venez consumer mon cœur, jusqu'à le réduire en cendres par « vos saintes ardeurs ; accourez, prenez des ailes, ô mon Bien-Aimé, « pour venir plus promptement prendre possession de mon âme ! O « trésor inépuisable de biens, qui enrichissez le ciel, quand vous « aimerai-je autant que je le dois ? quand vous aimerai-je d'un amour « pur, d'un amour ardent, et d'un amour si parfait que je ne veuille « et que je ne cherche uniquement que vous, d'un amour enfin qui « me transforme tellement en vous, que je n'en puisse être jamais « séparée, ni dans le temps, ni dans l'éternité ? » Et toute hors d'elle-même, voyant Dieu dans ses créatures, elle demandait aux arbres, comme l'épouse des Cantiques : « N'avez-vous point vu celui que j'aime uniquement ? »

Quand elle était revenue de ces transports, il lui semblait que son cœur n'était ni digne, ni capable d'être embrasé de cet amour divin, qu'elle demandait avec tant d'instance. C'est pourquoi elle pria Dieu de lui changer son cœur, et de lui en donner un autre plus pur, plus dégagé des créatures et plus susceptible des divines ardeurs. Ce que le Seigneur lui accorda, par un excès de bonté. Comme elle était en prière devant le Très Saint Sacrement, il lui sembla que Jésus-Christ lui arrachait le cœur de la poitrine, et qu'après lui avoir fait plusieurs incisions, et l'avoir vidé et épuré de toutes sortes d'affections humaines, il le remplit de sa charité et le lui remit dans la poitrine. Dieu lui a souvent réitéré la même faveur. Une fois, entre autres, il lui retint son cœur pendant trois jours, comme il avait fait à sainte Catherine de Sienne. Elle passa ces trois jours tellement hors d'elle-même, qu'elle ne savait ni qui elle était, ni où elle était, ni ce qu'elle faisait : jusqu'à ce que son Bien-Aimé lui eût rendu son cœur, mais tellement purifié et embrasé d'amour, qu'elle s'apercevait sensiblement qu'il avait passé par les mains de Celui qui n'est pas moins la pureté que l'amour par essence.

Le feu divin qui la consumait paraissait jusque sur son visage. Malgré les langueurs des longues maladies, qui faisaient de son corps un squelette et une vivante image de la mort, ce visage était enflammé comme celui d'un séraphin. La chose était surtout sensible après la communion, où elle sentait des attractions si violentes du divin amour qu'elle tombait dans des défaillances et dans des extases ; même en présence des religieuses, malgré toutes les précautions que son humilité lui faisait prendre pour cacher ses ravissements.

Jésus-Christ les lui causait lui-même par les différentes formes sous lesquelles il lui apparaissait. Tantôt il se faisait voir à elle, assis sur son cœur comme sur un trône, et voulant y régner avec un souverain empire ; tantôt il faisait servir ce même cœur de théâtre sur lequel il lui représentait l'économie sanglante de sa Passion avec ses plus cruelles circonstances. D'autres fois, il lui déclarait qu'il avait choisi son cœur pour le sépulcre où il voulait reposer ; et souvent il le lui montrait tout couvert de chaînes : ce qui la comblait de joie, de se voir son esclave. Toutes ces saintes industries du divin amour l'enflammaient tellement que son cœur était une fournaise, qui, empruntant ses ardeurs à la charité même de Dieu, le lui faisait aimer jusqu'à s'oublier elle-même, pour ne plus vivre qu'en Dieu et pour Dieu.

N'étant pas encore pleinement satisfaite, la V. Sœur soupirait sans cesse après la grâce d'être toute transformée en Celui qu'elle aimait uniquement. Elle eut l'accomplissement de ce désir. Comme elle priait un jour devant un crucifix, Jésus-Christ lui apparut les bras ouverts, et lui montra les plaies de son côté, de ses mains et de ses pieds ; hors d'elle-même à cette vue de son Bien-Aimé, elle le supplia d'entrer en elle avec tout son amour, pour n'être plus qu'un avec lui, par une heureuse transformation. Cinq jours après cette vision, elle fut ravie, et pendant son extase Jésus-Christ lui dit : « Paule, mon épouse, comme tu es une créature bornée et finie, il est impossible que tu me puisses contenir en toi, puisque je suis infini ; et, partant, tu dois te contenter que je me communique autant que tu en es présentement capable. » — « Hé, mon Dieu, lui dit-elle, je ne puis vous posséder comme je le désire, vous qui êtes infini en essence et en perfections : absorbez-moi tout en vous, afin que je ne vive plus qu'en vous seul, et que n'ayant plus rien en moi de Sœur Paule, on vous voie uniquement en elle. » Jésus-Christ, qui prend un extrême plaisir à faire la volonté de ceux qui l'aiment, la voulant favoriser de ce glorieux privilège, s'unit si intimement à elle, que lui et elle ne paraissaient plus qu'un. Depuis ce temps-là, elle ne se trouvait plus qu'en Jésus-Christ, comme si en effet elle eût été réellement transformée en lui : ce qui lui faisait dire avec l'Apôtre, dans cet heureux état : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

De cette ardente charité procédait le zèle qu'elle avait pour le salut des âmes. Sachant que Jésus-Christ, son cher Époux, avait aimé les âmes, jusqu'à répandre son sang et mourir sur la croix pour les racheter de l'esclavage du démon, elle priait sans cesse pour la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, et la délivrance des âmes qui souffrent en purgatoire.

Cette divine charité l'a souvent portée à des excès de compassion, comme à vouloir souffrir de fâcheuses maladies et les plus excessives douleurs, pour obtenir de Dieu la conversion de quelque âme engagée dans le crime. On l'a vue, dans l'ardeur de ce zèle, supplier son divin Époux de lui faire endurer en son esprit et en son corps les supplices atroces qu'il avait destinés au châtimement des pécheurs, à la condition qu'il leur accordât la grâce de se convertir. Elle désirait, comme saint Paul, être anathème pour le salut des hommes ; et elle a souvent prié Dieu de la faire servir de couvercle à l'enfer jusqu'à la fin du monde,



pour empêcher qu'aucune âme n'y entrât. Dieu lui fit voir un jour en esprit les tourments des damnés ; ce qui lui donna des sentiments si tendres de compassion, qu'elle pratiquait des mortifications effroyables, pour obtenir de Dieu, par ses larmes et par son sang, la conversion des pécheurs, de peur qu'ils ne tombassent dans cet abîme d'horreur et de supplices.

C'est encore son ardente charité qui, après lui avoir tiré le sang des veines dans d'implacables austérités pour le salut des âmes, rendait ses yeux deux fontaines de larmes, pour pleurer leurs crimes, et fléchir la justice divine en leur faveur. Dieu avait cette charité si agréable, qu'elle le vit, une fois, recueillir dans un riche vase de cristal les larmes qu'elle versait, et les appliquer sur son cœur comme la chose du monde qu'il estimait le plus. « Ah, mon Dieu, s'écria-t-elle, à la vue de cette excessive bonté ! que voulez-vous faire des larmes d'une misérable pécheresse ? » Notre-Seigneur lui répondit que si les hommes savaient l'estime qu'il en faisait, ils emploieraient avantageusement pour leur salut les larmes prodiguées à témoigner une folle passion, et qu'ils s'en serviraient pour fléchir sa colère et attirer sur eux ses grâces et ses miséricordes.

Les prières affectueuses qu'elle offrait tous les jours pour le même sujet n'étaient pas moins agréables à Dieu que ses larmes. Aussi obtenait-elle, par leur moyen, autant de conversions qu'elle en demandait. Ce qui lui attira de furieuses persécutions de la part des démons. Ne pouvant souffrir qu'elle leur enlevât tant de conquêtes, ces ennemis de notre salut employaient leur rage et leur malice à la distraire dans les prières qu'elle offrait à Dieu pour la conversion des pécheurs. Un jour qu'elle priait pour le salut d'un homme abandonné à toutes sortes de crimes, et que les plus zélés prédicateurs n'avaient pu retirer de ce funeste état, les diables la battirent, la jetèrent par terre et lui firent mille violences, pour l'obliger à cesser de prier Dieu pour lui. Elle se moqua de leurs efforts, et ne quitta point l'oraison qu'elle n'eût obtenu la conversion de ce fameux pécheur.

Notre Sœur obtint encore par ses prières la conversion d'un gentilhomme de Naples, qui menait une vie scandaleuse. Toutes les remontrances des gens de bien n'avaient pu le retirer de son libertinage. La Bienheureuse lui parla si efficacement, qu'il détesta ses péchés, fit une confession générale et se convertit entièrement. Elle demanda la conversion de son propre frère avec tant de prières et de larmes, qu'il mourut muni des sacrements, avec toutes les marques

d'un cœur parfaitement contrit. Un autre de ses parents, après avoir commis un péché si énorme qu'il désespérait du pardon, ne pouvait se résoudre à l'avouer en confession ; elle lui parla si fortement de la miséricorde infinie de Dieu, qu'il s'en confessa et en fit pénitence. Ce qu'elle fit à l'égard d'un prêtre est aussi très remarquable. Entendant la Messe, elle aperçut l'hostie comme toute noire et souillée d'ordures ; elle se mit en prières pour ce prêtre sacrilège ; et non contente de demander sa conversion à Dieu, elle alla le trouver après la Messe lui déclara ce qu'elle avait vu à l'hostie, et le conjura, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de son âme. Le prêtre, surpris que Dieu lui eût révélé son intérieur, lui avoua qu'en disant la Messe, il n'avait pas voulu proférer les paroles de la consécration, pour ne point commettre un horrible sacrilège en communiant dans le péché où il était. Il se prosterna à ses pieds, la remercia de la correction charitable qu'elle lui avait faite, et lui promit de changer de conduite. Un de ses parents, condamné à mort par la justice, protestait toujours de son innocence, et ne voulait point avouer son crime ni au prêtre, ni encore moins aux juges. Elle pria Dieu pour lui avec tant de ferveur, qu'il confessa tout, et mourut fort chrétiennement.

Sa charité ne se borna point aux vivants, elle s'étendit encore sur les défunts ; elle faisait pour les affranchir du purgatoire les mêmes pénitences, et pratiquait les mêmes mortifications que pour retirer les pécheurs de l'état de leurs crimes. Elle demanda à Dieu de lui faire souffrir les peines que ces âmes avaient méritées. Dieu le lui accorda. L'espace de trois ans, il lui fit endurer toutes les nuits des douleurs qui passent l'imagination. Quelquefois on eût dit que son corps était tout en feu, par les ardeurs brûlantes qu'elle endurait ; d'autres fois, qu'il était tout glacé, par le froid violent dont elle était saisie. Tantôt il lui semblait qu'on la tenaillait par tous ses membres ; tantôt qu'on la déchirait en pièces ; tantôt que des bêtes carnassières lui dévoraient les entrailles. Et au milieu de toutes ces douleurs terribles, qui exerçaient également sa charité et sa patience, elle sentait une extrême joie à la pensée qu'elle pouvait contribuer ainsi au soulagement des pauvres détenus dans la prison de feu.

Les âmes de purgatoire venaient souvent elles-mêmes lui demander le secours de ses prières ; et ces prières étaient si puissantes auprès de Dieu, qu'elle a délivré les âmes de son mari, de sa mère, de ses frères, de plusieurs de ses parents, et de quantité d'autres personnes, qu'elle vit monter au ciel. Une des principales bienfaitrices du

Monastère lui apparut après sa mort, lui déclara d'une voix lamentable qu'elle souffrait d'horribles tourments, et la supplia de la recommander à Dieu, et d'avertir la Mère Prieure de sa part de faire promptement mettre les religieuses en prières, pour la retirer des flammes. La V. Sœur Paule obéit fidèlement à ses désirs, et peu de jours après, cette âme la vint remercier de la charité qu'elle lui avait rendue.

En l'année 1614, assistant une pauvre femme à la mort, elle aperçut sur son lit le démon, qui la tentait de désespoir. Elle l'écarta aussitôt avec son scapulaire. Il alla se mettre sous le lit de la malade ; où il fit un bruit si épouvantable, que la pauvre mourante en fut tout effrayée. Ce que voyant, la V. Sœur Paule commanda au diable de sortir de la chambre. Il se retira sous la figure d'un vilain porc, qui fit peur aux assistants. La malade mourut dans une admirable tranquillité d'esprit, et quelques jours après, la V. Sœur Paule, priant Dieu pour son âme, la vit monter au ciel.

Voyant mourir une personne, dont la vie peu chrétienne lui donnait lieu de craindre qu'elle ne demeurât longtemps en purgatoire, elle s'offrit à Dieu pour souffrir elle-même les peines que cette personne avait méritées. Aussitôt elle se sentit attaquée par les douleurs les plus cruelles et les plus sensibles. Ces douleurs finies, cette âme lui apparut, et la remercia de son ardente charité, en considération de laquelle Dieu lui avait remis plusieurs années de rude expiation.

Elle a été souvent transportée en esprit en purgatoire. Dieu lui a fait voir les peines atroces que les âmes y endurent et qui varient, selon la qualité des fautes à expier.

On a cette louable coutume, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne à Naples, de réciter tous les soirs les Vêpres des morts, dans la chapelle du dortoir, pour les âmes du purgatoire. Les religieuses manquèrent une fois de s'acquitter de cette dévotion. Dieu députa autant d'anges qu'il y avait de religieuses, pour dire ces Vêpres à leur place. Ces bienheureux esprits le firent d'une voix si haute et si harmonieuse, que la V. Sœur Paule, qui les entendit de sa cellule, ne pouvant comprendre pour quel sujet on chantait si tard dans le dortoir, un de ces anges lui dit que les religieuses s'étant oubliées de dire les Vêpres des morts, Dieu les avait envoyés pour les réciter.

Après avoir admiré la V. Sœur Paule dans la pratique de l'humilité, de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, d'une charité sans bornes, suivons-la sur la route du Calvaire où, par une vie totalement crucifiée, elle accompagne le divin Sauveur.

III. — Toutes les nuits cette généreuse Sœur prenait trois disciplines, jusqu'à se mettre tout en sang, à l'imitation de son Père saint Dominique : une, pour la rémission de ses péchés ; la seconde, pour ceux du prochain, et la troisième, pour les âmes du purgatoire. Sa discipline était de corde remplie de nœuds, armée par les bouts de petites étoiles de fer extrêmement pointues, et à même de faire quantité de trous dans sa chair, à chaque coup qu'elle s'en frappait. Aussi ses épaules étaient-elles toutes déchirées, et pour guérir ces plaies par un remède plus douloureux que le mal, elle se les faisait laver avec du sel et du vinaigre par sa fille, Sœur Félicienne.

Elle portait, jour et nuit, sur ses reins, une ceinture ou chaîne de fer du poids de douze livres. Cette chaîne lui entraît dans la chair, et lui faisait autant de plaies qu'il y avait de mailles, avec des douleurs d'autant plus grandes, qu'elle était souvent tourmentée d'une colique néphrétique.

Sa chemise était tissue de crin de cheval, dont les piquantes extrémités lui déchiraient la peau. Notre Sœur était si insatiable de souffrances, qu'elle en inventait de nouvelles tous les jours. Quelquefois elle se distillait de la cire fondue et toute brûlante sur les bras, pendant qu'elle méditait les peines de l'enfer, qu'elle disait avoir bien méritées par le nombre prodigieux de ses péchés. Elle perça deux petites planches et y fixa quantité de petits clous ; elle les mettait dans ses souliers les pointes en haut, afin que ces pointes lui entrassent dans les pieds quand elle marchait, ou qu'elle se tenait debout ; ce qui lui causait d'effroyables douleurs.

La dureté de son lit répondait à ses sanglantes mortifications ; il n'était composé que de deux planches raboteuses et d'une grosse pierre, qui lui servait de chevet. Elle s'y couchait toute vêtue : plutôt pour y souffrir, que pour réparer ses forces épuisées par le travail et par la perte du sang qu'elle se tirait par tant de disciplines.

Son abstinence n'était pas moins prodigieuse. Elle n'a jamais mangé de viande pendant toute sa vie, soit jeune fille, soit mariée. Sa nourriture était d'herbes cuites. Depuis la mort de son mari, elle se réduisit au pain et à l'eau, n'usant plus de légumes que le dimanche et le jeudi. Etant religieuse, il lui fut impossible de manger de ce qu'on servait à la Communauté au réfectoire ; et quand on l'obligeait, par obéissance, de manger quelque chose, pour empêcher les murmures et pour ôter le scandale apparent que cette singularité causait, son estomac, après avoir souffert d'excessives douleurs, le



rejetait aussitôt ; deux ou trois fois elle en pensa mourir. Son confesseur voulant lui-même en faire l'épreuve, lui commanda de manger une orange devant lui. Elle le fit ; mais un moment après, elle vomit jusqu'au sang avec de si violents efforts, qu'il crut qu'elle allait expirer. Après cette expérience, il conseilla à la Mère Prieure de lui permettre de vivre de pain et d'eau, à son ordinaire. Notre V. Sœur tirait toute sa force de la sainte Communion qui, suppléant miraculeusement au défaut des autres nourritures, la rendait capable d'exercer tous les offices les plus laborieux du monastère. Enfin elle en vint à cet excès d'abstinence, de ne plus manger de pain ; pendant trois ans, elle ne vécut que de lait, encore en prenait-elle très peu, son estomac ne pouvant le souffrir qu'avec peine.

La Communauté murmurait de cette manière de vivre. On l'en persécuta, jusqu'à dire qu'elle était dans l'illusion et dans un dangereux état de se perdre. Pour arrêter leurs plaintes, elle pria Dieu de lui accorder la grâce de pouvoir manger du pain et quelques fruits ; mais elle en mangeait si peu depuis que Dieu l'eut exaucée, que la quantité ne montait qu'à une once par jour. Elle garda ce régime de vie jusqu'à la mort.

Cette rigoureuse abstinence lui avait entièrement altéré le goût, particulièrement depuis que son confesseur lui eut permis de garder des feuilles d'absinthe dans la bouche, pendant toute la nuit du Vendredi saint, en mémoire du fiel dont Jésus-Christ avait été abreuvé sur la croix. Depuis ce temps elle sentit une aussi grande amertume à la bouche, que si elle y avait eu du fiel ou de l'absinthe ; de sorte qu'elle ne pouvait savourer le pain et les fruits qu'elle mangeait.

Dieu seul connaît les autres mortifications secrètes dont elle usait pour se crucifier avec son Bien-Aimé ; car son confesseur qui les lui permettait étant mort en l'année 1656, ne put les rédiger par écrit, comme il l'avait promis. Toutes ces austérités ne pouvant étancher la soif qu'elle avait des souffrances, il fallut que Dieu lui envoyât des maladies, lui suscitât des persécutions, et qu'il fît naître des accidents fâcheux, pour satisfaire au désir passionné qu'elle avait d'être continuellement en un état d'immolation en qualité de victime.

Elle était sujette à tant d'infirmités, que sa vie en Religion peut être appelée une maladie continuelle. Je ne parle point de ses vomissements fréquents, de ses maux de tête, de ses défaillances de

cœur, qui la faisaient tomber tous les jours en faiblesse, de ses coliques néphrétiques, qui lui causaient d'effroyables douleurs. Arrêtons-nous à quelques-unes des maladies principales, qui ont exercé son invincible patience.

Un peu après la fondation du monastère, allant le soir vers la sacristie, elle tomba si rudement, qu'on la crut morte. On envoya chercher le chirurgien, mais il ne se trouva point chez lui, de sorte que la Sœur passa la nuit dans des douleurs inconcevables, accompagnées de défaillances continuelles et de convulsions. Le lendemain on lui trouva le bras démis et l'os du coude hors de sa place, et tellement haussé, que le chirurgien appréhenda qu'elle ne mourût dans l'opération qu'il fallait faire pour le remettre en son premier état. Après qu'elle se fut confessée et qu'elle eut communiqué, il la fit attacher sur une chaise et lui ayant fait passer son bras démis dans une échelle, il le tira avec tant de violence, que les religieuses crurent qu'elle rendrait l'âme. Cependant elle avoua depuis à son confesseur qu'elle était si absorbée en Dieu pendant cette cruelle opération, qu'elle n'en avait point senti la douleur.

Elle eut, une autre fois, une rétraction de nerfs extrêmement douloureuse, qui la tint comme clouée sur un lit pendant cinq mois sans se pouvoir remuer ni d'un côté ni d'autre.

Par une permission divine, qui n'est pas rare dans la vie des saints, les religieuses elles-mêmes contribuèrent beaucoup à la faire souffrir davantage. Au lieu d'adorer les grâces de Dieu en elle, quelques-unes prenaient de là matière pour la persécuter, dans la croyance qu'elle était trompée et qu'elle vivait dans l'illusion. Elles voulaient absolument qu'on la chassât du monastère. Il n'y avait pas jusqu'aux Sœurs converses qui ne publiassent qu'elle était misérablement séduite par les démons, auxquels toutes attribuaient ses abstinences et ses austérités. Cette innocente persécutée s'affligeait plus sensiblement des inquiétudes qu'elle causait à ses Sœurs que de sa réputation cruellement déchirée. Elle offrait d'ardentes prières à Dieu, pour faire cesser ces murmures. Son confesseur lui-même, craignant d'être trompé, lui commanda par obéissance de prendre quelque nourriture et de ne la point vomir. Elle obéit aussitôt, mais ne pouvant par obéissance vomir ce qu'elle avait mangé, elle vomit le sang tout pur en une si prodigieuse quantité, que son confesseur rétracta aussitôt le commandement qu'il lui avait fait.

C'étaient là des marques assez évidentes qu'elle était gouvernée de

l'esprit de Dieu ; cependant elles ne purent convaincre les religieuses. Persévérant dans toutes leurs craintes, elles en vinrent à cet excès de rigueur de se séparer d'elle et de l'abandonner. Il n'y eut que la Sœur Félicienne, sa fille, qui l'assistât dans ses maladies. La pauvre délaissée bénissait Dieu dans cet abandon des créatures, et elle recommandait, sur toutes choses, à sa fille, de prier pour les religieuses qui témoignaient plus d'aversion contre elle.

Néanmoins, la plus rude croix de la Sœur Paule était la sécheresse dans laquelle elle se trouvait à l'oraison, sécheresse parfois si grande, qu'elle se croyait abandonnée de Dieu. Le démon se servait de ces ténèbres d'esprit et de cette aridité de cœur pour l'affliger ; il lui suggérait mille pensées extravagantes : qu'elle n'était religieuse que d'habit, qu'elle occupait dans le monastère une place qu'une autre remplirait plus saintement et avec plus d'édification. Cette tentation était d'autant plus dangereuse, qu'elle lui représentait la vérité de ses misères, dont elle était fortement persuadée. Son humilité, au lieu de la retirer de ce précipice, l'y faisait tellement pencher, qu'elle avait ensuite de terribles scrupules d'y avoir consenti.

Dans cet accablement, elle se traînait au chœur pour chercher en quelque consolation ; mais elle ne sentait plus cette douceur qu'elle goûtait autrefois en psalmodiant. Elle avait l'imagination si blessée, qu'elle croyait voir autant de démons au chœur qu'elle y voyait de religieuses. Ce lieu saint, autrefois ses plus chères délices, n'était plus pour elle un lieu de prières et de louanges, mais un champ de bataille ; car, pendant qu'on chantait l'Office, les démons lui remplissaient les oreilles de blasphèmes exécrables et de propositions hérétiques qu'il lui fallait combattre avec des contentions d'esprit si violentes, qu'elle en suait par tout le corps.

Ce fut à un point, qu'un jour elle en vint à dire : Je crois être déjà en enfer, et il me semble que Dieu, justement irrité de mes ingratitude, m'a abandonnée ; car l'enfer avec toute sa rage et tous ses désespoirs peut-il vomir des injures plus abominables contre Dieu que celles que j'entends ? Les démons y ont-ils des figures plus horribles que celles où je les vois ? les ténèbres y sont-elles plus épaisses que celles que je souffre dans mon entendement ? Cette langueur de ma volonté, qui ne saurait produire un seul acte d'amour pour Dieu, qui est ma dernière fin, n'exprime-t-elle pas parfaitement la désolation terrible que souffrent les âmes que le péché a séparées de Dieu ? Cette

aridité, ces langueurs, cette sécheresse, ces ténèbres et cet éloignement de Dieu où je me trouve, ne sont-elles pas les images affreuses de la peine du dam que souffrent les damnés?...

Donc, concluait-elle, je suis perdue et déjà en enfer. « — O mon « adorable Jésus, où êtes-vous ? Je ne vous sens plus dans le fond « de mon âme, je ne vous vois plus dans mes actions ; il faut que « mes infidélités vous aient obligé à vous retirer de moi et à m'aban- « donner. O mon adorable Jésus, où sont vos anciennes miséricordes « sur cette misérable pécheresse ? où sont ces marques glorieuses des « tendresses de votre amour, qui vous portaient à m'honorer des « qualités de votre fille bien-aimée et de votre chère épouse ? Comme « je ne dois pas moins adorer les rigueurs de votre justice que les « caresses de votre amour, je suis contente que votre justice s'exécute « en moi. Je ne vous demande, ô mon Dieu, qu'une seule grâce, par « les mérites infinis de votre précieux sang, c'est que, pendant que « mon âme sera dans la désolation, que mon corps brûlera dans « les flammes, et que mon entendement sera plongé dans les « ténèbres, il me soit permis de vous aimer et de chanter éternelle- « ment vos louanges. »

Dieu ne la laissa pas longtemps dans ces inquiétudes, il la consola, et lui dit d'une voix distincte : « Sache, ma fille, que je suis inséparablement avec toi, et que si tu ne me sens point dans le fond de ton âme, c'est que je m'y tiens caché pendant que je permets à la tentation de t'exercer, pour augmenter tes mérites. »

La Sœur Paule souffrait ces tentations, non seulement avec une patience admirable, mais encore avec joie et action de grâces. Elle avait une si haute estime de ses croix intérieures, qu'elle disait souvent à ses filles spirituelles, lorsqu'elle les voyait dans ces états de peines : « La tentation est la voie la plus courte et la plus assurée pour faire d'heureux progrès dans la perfection. Quand une âme est plongée dans les consolations, elle est en grand danger d'en tirer de la vanité ou de s'y trop attacher ; c'est pourquoi Dieu tient dans les souffrances les âmes qu'il chérit. Il se sert même des grâces extraordinaires qu'il leur fait, pour les tenir dans la crainte et dans l'humilité : dans les extases et les révélations dont il les favorise, il les saisit d'appréhension que le démon se soit transfiguré en ange de lumière, pour les séduire ; lorsqu'elles lui sont le plus unies par la charité, elles craignent de le perdre, et que leur infidélité ne l'oblige à les abandonner ; leurs imperfections leur sont des sujets continuels de



larmes et de douleur. Enfin, il n'y a point d'état en cette vie sans croix et sans affliction ; les souffrances sont le chemin royal par lequel il faut indispensablement marcher pour suivre Jésus-Christ à la gloire. »

« Je le sais par ma propre expérience, continuait-elle : pendant que Dieu me prodiguait ses consolations, et que mes directeurs me permettaient de fréquenter les Sacrements, il me semblait qu'il n'y avait point de peine au monde que je n'eusse généreusement essuyée pour son divin amour, point de croix, si mortifiantes, que je n'eusse endurées avec un extrême plaisir. Mais quand je me suis vue délaissée de mes Sœurs, abandonnée des créatures, accablée de maladies, tentée par les démons, et plongée dans les ténèbres, pour lors j'ai appris ce que c'est que d'aimer Dieu et d'être crucifiée avec Jésus-Christ. Partant, mes chères Sœurs, aimons la croix : plus elle sera pesante, plus elle épurera nos âmes, et nous élèvera à la perfection. »

IV. — Si notre Bienheureuse a eu d'horribles traverses dans le chemin du ciel, il faut avouer aussi qu'il y a peu de saints qui aient été plus caressés de Dieu. Commençons par les grâces reçues dans l'oraison, que saint Bernard appelle la porte par laquelle l'Époux sacré entre dans le cellier de l'âme, pour l'enivrer de ses consolations.

La V. Sœur a expérimenté dans l'oraison des attraites et des douceurs qui lui ont fait aimer ce saint exercice avec tant de passion, qu'après y avoir employé presque toute la journée, elle y vaquait encore la plus grande partie de la nuit. L'oraison était la nourriture de son âme. Tout le temps que Dieu l'a exercée dans la vie purgative et dans la vie illuminative, elle y a souffert de rudes combats de la part des démons, qui tâchaient de l'en retirer ; mais depuis qu'il l'eut élevée à l'oraison d'union, son esprit ne fut plus détourné pour un moment de sa sainte présence.

Dieu lui avait fait cette grâce, d'unir tellement sa volonté à la sienne par une entière soumission aux ordres de son adorable Providence, que rien n'était capable de la détourner de son amour. C'est pourquoi, le 1<sup>er</sup> septembre 1614, faisant réflexion à l'amour extrême que Dieu porte à ses créatures, elle le supplia très instamment de l'enchaîner à son amour et à son service, en telle sorte qu'elle n'en pût être jamais distraite. Après son oraison, elle se trouva l'esclave du saint amour, fortement liée et attachée aux pieds de son crucifix avec un cordon de

soie. Depuis cette faveur, son esprit était tellement uni à Dieu, qu'elle ne pouvait penser qu'à lui, même dans les occupations extérieures, et dans les conversations qu'elle était obligée d'avoir avec les religieuses ou avec les séculiers.

Jésus-Christ lui est apparu très souvent : tantôt comme un époux, qui lui demandait tout l'amour de son cœur ; tantôt comme un souverain, qui exigeait tous ses respects, et tantôt comme le maître de la belle Dilection, qui transformait heureusement en lui notre Bienheureuse.

Pendant qu'elle méditait, une fois, sur les douleurs excessives de la Passion, Notre-Seigneur lui apparut attaché à la croix, faisant rejaillir des plaies sacrées de son côté, de ses mains et de ses pieds, cinq fontaines de sang pour effacer tous les péchés des hommes. Et après lui avoir fait connaître la charité infinie qu'il avait eue pour eux, il l'appliqua sur la plaie amoureuse de son côté, où elle but à longs traits de ce sang précieux, dont la vertu souveraine la devait sanctifier.

Il la combla, une fois, de tant de consolations, que n'en pouvant contenir l'excès, elle s'écria : « C'est assez, ô mon Dieu ! comment  
« vous communiquez-vous si intimement et avec tant de plénitude à  
« moi, créature si misérable ? à moi, aussi infidèle qu'ingrate à vos  
« miséricordes ? à moi, qui ai si peu d'amour pour vous, et qui vous  
« ai si cruellement offensé ! Non, non, mon Dieu, réservez ces  
« faveurs pour des âmes innocentes. N'avez-vous pas dit autrefois  
« qu'il ne fallait pas jeter les perles devant les pourceaux, ni donner  
« le pain des enfants aux chiens ? puis donc que mes péchés m'ont  
« rendue plus abominable à vos yeux que ces animaux immondes,  
« comment offrez-vous vos précieuses caresses à une pécheresse  
« misérable, qui mérite l'enfer ? »

Dans une grande famine qui arriva à Naples, les religieuses de son monastère se voyant dans une extrême nécessité, eurent recours à Dieu, le père et le riche pourvoyeur des pauvres. La V. S. Paule alla se mettre à genoux devant son crucifix, et après l'avoir conjuré avec un ruisseau de pleurs d'avoir pitié de ses pauvres servantes, elle se disciplina jusqu'au sang. Que ne peuvent les larmes et les prières d'une âme innocente ? Jésus-Christ se détacha de la croix, s'inclina vers elle, les bras étendus comme pour l'embrasser. Il la caressa, et la consola par ces paroles tendres et affectueuses : « Sois en repos, ma fille, je pourvoirai abondamment aux nécessités de mes épouses. »

Dès le lendemain, elle vit l'effet de cette obligeante promesse. Une dame de la première qualité apporta au monastère une somme d'argent très considérable, avec laquelle on acheta toutes les choses dont on avait besoin.

Comme l'amour est communicatif, Jésus-Christ, pour témoigner le sien à cette fidèle épouse, la fit participante de toutes ses douleurs. Pendant une Semaine sainte, comme elle méditait sur la Passion de Jésus-Christ, elle fut vingt-quatre heures ravie en extase. Pendant cette extase, un ange la conduisit en esprit dans tous les lieux de Jérusalem, où ce Sauveur adorable avait opéré la rédemption des hommes. Elle vit instituer le Très Saint Sacrement, et elle entendit la prédication que Notre-Seigneur fit à ses Apôtres, pour les consoler de sa mort, et pour les fortifier contre les persécutions que les tyrans et les juifs leur devaient susciter. Elle le vit dans le jardin des Oliviers, accablé de tristesse, suer l'eau et le sang dans l'agonie qu'il y souffrit. Elle ne fut pas seulement la spectatrice de ses douleurs, elle les souffrit dans son âme par communication ; mais quand elle contempla le divin Maître attaché sur la croix, ses douleurs redoublèrent avec tant d'excès, qu'elle en fût morte, si Dieu ne lui eût conservé la vie par sa toute-puissance. Elle demanda au Sauveur une goutte du sang précieux qu'il répandait pour le salut des hommes, afin d'en purifier son cœur ; puis elle le lui offrit pour lui servir de sépulcre quand on l'aurait descendu de la croix. Etant revenue à elle-même le Vendredi saint, sur l'heure de midi, elle sentit effectivement Jésus-Christ enseveli dans son cœur, comme elle l'avait ardemment souhaité.

Souvent Jésus s'est montré à elle, tout couvert de plaies qui distillaient le sang, la couronne d'épines sur la tête, le visage meurtri et les épaules chargées d'une pesante croix. Ce pitoyable objet l'affligeait si sensiblement, qu'elle croyait mourir par l'excessive douleur dont elle était saisie.

Elle ne pouvait méditer la Passion sans endurer dans son âme, par compassion, tout ce que la rage des bourreaux avait cruellement exercé sur le corps du Sauveur. Considérant un jour la fureur des juifs qui, après avoir vomi des blasphèmes exécrables contre son innocence, prirent des pierres pour le lapider, elle lui offrit son cœur pour lui servir d'asile contre l'inhumanité de ces barbares, et lui demanda la grâce de souffrir la douleur qu'il eût ressentie des coups de pierres qu'on voulait lui jeter. Le bon Maître lui accorda cette faveur : elle sentit invisiblement fondre sur elle une grêle effroyable de cailloux,

qui lui meurtrirent effectivement tout le corps avec d'extrêmes douleurs ; si bien qu'elle pouvait dire en cet état avec le grand Apôtre : « *J'ai été lapidé une fois.* »

La Sainte Vierge lui a communiqué de très rares faveurs. Une nuit de Noël, elle lui mit Jésus-Christ, son Fils, entre les bras dans le même état qu'il vint au monde. Notre V. Sœur put ainsi satisfaire sa piété et son amour, dans la possession de ce riche trésor : elle l'adora avec de très profonds respects, et elle le baisa avec des tendresses incroyables.

Priant une fois devant une des images de Marie tenant Jésus entre ses bras, elle fut tellement éprise d'amour pour la mère et le fils, qu'elle désira ardemment les pouvoir embrasser tous deux. Notre-Dame, voulant satisfaire sa dévotion, lui donna son Fils pour le caresser.

A toutes les fêtes que l'Eglise célèbre en son honneur, cette incomparable Mère de Dieu la favorisait de quelque grâce particulière. S'étant mise en prière, un jour consacré à la Visitation, notre Bienheureuse vit en un instant sa cellule remplie d'une brillante lumière et de quantité d'anges qui chantaient le cantique : *Magnificat anima mea Dominum*, avec une harmonie merveilleuse. Elle aperçut en même temps la Sainte Vierge ; et se prosternant à ses pieds, pour lui rendre les mêmes respects qu'elle reçut en ce jour de sainte Elisabeth, elle eut le bonheur de se voir tendrement caressée de cette Reine des Anges, qui la baisa, l'embrassa et lui donna sa bénédiction.

Un jour de l'Assomption, comme elle lui offrait en esprit toutes les dévotions que les religieuses avaient pratiquées pendant neuf jours, pour se préparer à cette auguste fête, et pour honorer son entrée dans le ciel, elle fut ravie en extase et conduite par deux anges devant le trône majestueux où elle était assise. Elle lui présenta ses dévotions, la Sainte Vierge les reçut très agréablement comme autant de bouquets de fleurs, et elle lui donna sa bénédiction à elle et à toutes les religieuses.

Pendant tout un Avent, elle pratiqua quantité d'actes de charité, d'humilité, de patience, d'obéissance et de mortification, pour en composer un collier qu'elle se proposait de présenter à Jésus-Christ, au jour de sa naissance ; et afin qu'il lui agréât davantage, elle y mêla les mérites de la Sainte Vierge, sa Mère, comme de beaux diamants, qui en relevaient infiniment le prix. La nuit de Noël, elle présenta ce mystérieux collier à la Sainte Vierge ; Marie le passa au cou de Jésus-Christ, puis lui mit le divin Enfant entre ses bras pour qu'elle reçût ses divines caresses.



Un jour, elle la pria pour le P. Félicien Zuppardo, le P. Paul Minerva, et le P. Hyacinthe Buono, qui l'en avaient très instamment sollicitée. Cette Mère de miséricorde lui apparut ; et lui découvrant son cœur, elle lui fit voir les noms de ceux pour lesquels elle pria, écrits en gros caractères, et lui dit : « Vois, ma fille, où je place ceux que tu me recommandes. »

Notre V. Sœur a encore reçu plusieurs faveurs très signalées de son ange gardien. Elle le voyait toujours marcher devant elle sous une forme lumineuse, et très souvent sous celle d'un bel enfant. Il l'a défendue de la violence des démons, et lui a plusieurs fois découvert les artifices qu'ils employaient pour la surprendre, afin qu'elle se donnât garde de leurs tentations, d'autant plus dangereuses, qu'ils les couvraient du manteau de zèle pour sa perfection.

Les autres anges n'étaient pas moins assidus à lui rendre service. Quand elle entrait dans l'église, elle en voyait ordinairement deux qui la conduisaient jusqu'au grand autel, et d'autres tenir une belle nappe quand elle communiait. Lorsqu'il n'y avait point encore de Sœurs converses, et qu'elle s'était volontairement chargée du plus rude travail du monastère, les anges lui venaient en aide, et très souvent ils faisaient sa besogne, tandis qu'elle vaquait à l'oraison. Pendant qu'elle pétrissait le pain, ils lui préparaient sa farine ; et une fois qu'elle était à la cuisine, ne pouvant seule lever une grande chaudière pleine d'eau qui était sur le feu, elle implora leur secours, et aussitôt deux anges parurent, qui lui aidèrent à la descendre. Ces esprits bienheureux l'ont souvent consolée dans ses peines ; ils l'ont secourue dans ses persécutions, et se sont réjouis avec elle des victoires qu'elle remportait sur les ennemis de son salut.

Les saints n'ont pas été moins charitables en son endroit. Comme elle portait une grande dévotion à l'apôtre saint Paul, il lui est souvent apparu, pour l'encourager à combattre les démons, l'assurant de sa protection et d'une victoire assurée, à la condition qu'elle se servît des trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, pour repousser leur violence et leurs tentations.

Sainte Marie-Madeleine, protectrice de l'Ordre des FF. Prêcheurs, l'a honorée de ses fréquentes visites, et lui a témoigné beaucoup de tendresse en plusieurs circonstances.

Elle pria un jour saint Bernard de lui obtenir de Dieu la grâce de se pouvoir mettre à genoux. Ce qu'elle n'avait pu faire depuis cinq mois, à cause d'une contraction de nerfs. Il le lui promit, et

elle ressentit bientôt l'effet miraculeux de son intercession ; car après avoir communiqué, elle s'agenouilla facilement.

Il serait impossible de rapporter en détail toutes les faveurs qu'elle a reçues de notre Père saint Dominique, et de sainte Catherine de Sienne. Ils lui ont apparu en mille rencontres où elle implorait leur secours et leur protection. Un jour qu'elle priait notre saint Patriarche d'avoir un soin particulier des religieuses de son monastère, il se montra à elle, et lui découvrit sous sa chape une partie de la Communauté. Bien étonnée de ne pas y voir toutes ses Sœurs, la Bienheureuse lui demanda pourquoi les autres étaient privées de ce bonheur. Il lui répondit qu'il fallait qu'elles s'en rendissent dignes, en devenant plus exactes aux observances régulières, et qu'ensuite il les prendrait sous sa protection.

Sainte Catherine de Sienne se plaignit un jour à elle, que la plupart des religieuses de son monastère la traitaient avec tant d'indifférence, qu'elles ne s'adressaient point à elle dans leurs nécessités. La V. Sœur Paule, entendant ce reproche, se prosterna à ses pieds, et la conjura avec larmes de lui dire ce qu'elles devaient faire pour l'honorer, et pour mériter sa protection : « Avertissez-les, lui dit la Sainte, qu'elles récitent tous les jours l'hymne des Vêpres de mon Office. » Elle communiqua cette vision à la Mère Prieure ; celle-ci ordonna que la Communauté chanterait tous les jours cette hymne, pour honorer la séraphique Mère, ce qui s'observe encore aujourd'hui fort religieusement.

Saint Hyacinthe, saint Vincent Ferrier, et tous les autres saints et saintes de l'Ordre, auxquels elle portait une particulière dévotion, l'ont souvent animée à la patience dans ses douleurs, l'ont consolée dans ses désolations, et l'ont encouragée à une généreuse persévérance. Saint Thomas d'Aquin lui apparut un jour ; et après lui avoir offert tout son crédit auprès de Dieu, il la chargea de remercier de sa part son Père confesseur d'avoir récité 50 *Pater* et 50 *Ave Maria* tous les jours de son octave, en l'honneur des 50 années qu'il avait vécu sur la terre.

Ces faveurs bien qu'extraordinaires n'approchaient point de celles qu'elle expérimentait dans ses communions. On peut dire qu'elle courait à la table sacrée comme un cerf altéré vers la source des eaux vives. Elle eût voulu demeurer, jour et nuit, immobile devant le Très Saint Sacrement ; elle s'y tenait du moins autant de temps qu'il lui était possible, dans de profonds sentiments d'admiration, d'amour et

de reconnaissance. Cette âme généreuse avait une dévotion particulière à l'état d'immolation où elle contemplait son cher Époux ; et telle était la vivacité de sa foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans cet auguste mystère, qu'elle le voyait presque tous les jours à la Messe, dans l'hostie consacrée, sous la figure d'un bel enfant environné de lumière.

Pendant qu'elle était encore dans le monde, ayant rencontré dans la rue un prêtre qui portait le Très Saint Sacrement à un malade, elle se prosterna par terre pour adorer Notre-Seigneur ; en se relevant elle aperçut que ce prêtre tenait entre ses mains un petit enfant d'une ravissante beauté, dont la vue lui causa une joie extrême. Il lui arriva une chose presque semblable, étant au monastère. Le chapelain, qui communiait les religieuses, ayant laissé tomber une parcelle d'hostie, elle la vit changée en un petit enfant, qui resta couché par terre, environné d'une troupe d'anges en adoration. Tout embrasée d'amour, elle s'écria : « Ah ! mon Dieu ! comment vous vois-je indignement traité ? comment êtes-vous couché par terre, vous qui avez créé le ciel ? comment êtes-vous si mal reçu des hommes, vous que les anges adorent. » « C'est, ma fille, lui répondit ce divin Enfant, que les hommes étant de terre, je me suis humilié jusqu'à être jeté par terre, pour m'unir étroitement à eux. »

Dieu a opéré des miracles pour permettre à notre V. Sœur d'entendre la Messe. Lorsque ses maladies la retenaient au lit, elle y assistait en esprit. Plusieurs fois les murailles de sa cellule et de l'église se sont entr'ouvertes pour lui permettre de voir et d'adorer Jésus-Christ entre les mains du prêtre. Elle entendait distinctement ses paroles ; et elle assistait à la Messe aussi véritablement qu'en parfaite santé. Les anges, les saints et Jésus-Christ lui-même l'ont souvent communiee dans son lit, quand elle ne pouvait se traîner à l'église.

Notre Sœur communiait presque tous les jours. Sa faim de ce pain des anges ne faisant qu'augmenter par la jouissance, elle en avait une si grande avidité, qu'elle ne pouvait vivre sans cette nourriture divine. Plusieurs en murmurèrent. Elle s'affligea de leur causer ce scandale innocent ; mais on ne jugea pas à propos qu'elle se privât, sur leurs injustes plaintes, de cette unique consolation qui lui restait au monde. Elle supplia son Bien-Aimé de l'éclairer sur ce sujet. Jésus-Christ voulut bien lui témoigner que ses communions fréquentes lui étaient agréables, et qu'elle les devait continuer, sans se mettre en

peine des jugements de ces critiques. Il lui apparut et lui fit voir deux riches vases, l'un d'or, et l'autre d'argent, et il l'assura qu'il conservait toutes ses communions sacramentelles dans le premier, pour les faire voir aux anges et aux hommes au jour du jugement dernier ; et ses communions spirituelles, dans le second. Car elle communiait spirituellement mille fois tous les jours, par l'ardeur de ses désirs, qui la portaient à s'unir d'esprit et de cœur à Jésus-Christ.

On remarquait en elle dans ses communions trois choses extraordinaires, qui témoignaient que ces communions étaient très agréables à Dieu. La première était un feu miraculeux, qui n'enflammait pas seulement son âme de ses divines ardeurs, mais sa bouche, ses lèvres, son palais et sa poitrine : elle sentait comme un charbon ardent qui la mettait tout en feu. La seconde était une lumière céleste qui, après avoir éclairé son entendement et les autres puissances de son âme, rejaillissait sur son corps et couvrait son visage de rayons si éclatants, que les religieuses l'ont souvent, vue après sa communion, brillante de lumière comme un soleil. La troisième était une agilité surnaturelle : quelque accablée qu'elle fût de maladie et de douleurs, elle allait à la Table sainte avec autant de promptitude et de facilité que si elle eût été portée en l'air ; et après avoir communié et reçu ce gage de gloire, que saint Paul appelle un poids, elle devenait si pesante, qu'il fallait plusieurs religieuses pour la reporter à sa place.

Outre ces grâces, qui lui étaient personnelles, Dieu lui en communiqua de gratuites, pour procurer plus avantageusement le salut du prochain.

Une nuit de Pentecôte, elle vit le Saint-Esprit descendre sur le couvent de Saint-Dominique de Naples en forme de globe lumineux, dont les flammes se répandaient dans le cœur de tous les religieux. Le lendemain, assistant à Tierce dans notre église, elle vit descendre des gerbes de feu sur leurs têtes, pendant qu'ils chantaient l'hymne : *Veni, Creator*, les unes plus brillantes que les autres, et dont la durée inégale témoignait les différentes dispositions des religieux.

Connaissant le misérable état d'un homme à l'agonie et sur le point d'être damné, elle demanda son salut à Jésus-Christ. Notre-Seigneur inspira à ce malheureux une si parfaite contrition, qu'il se confessa avec douleur et mourut très chétivement.

Une femme qui était morte impénitente lui apparut environnée de flammes, et l'avertit de ne plus prier Dieu pour elle, parce qu'elle



était malheureusement damnée pour son endurcissement dans ses péchés d'orgueil et de blasphème.

Son confesseur l'avait priée de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Elle fit pour lui de si ardentes oraisons que Jésus-Christ l'assura qu'il l'avait exaucée. Elle en demanda une marque sensible. Dans le même instant, saisie d'une douleur extraordinaire à un pied, la V. Sœur sentit comme un clou qui le lui perça avec des tourments excessifs. Ces tourments lui durèrent deux années, et ils augmentaient toutes les fois que son confesseur commettait quelques imperfections ; de quoi elle l'avertissait, afin qu'il s'en corrigeât.

Elle \*connaissait l'intérieur des religieuses du monastère, et les dispositions qu'elles apportaient à la sainte communion, et au chœur, pour y chanter les louanges de Dieu. Ayant connu qu'une d'entre elles était dans une illusion déplorable, et que le démon, se transformant en ange de lumière, abusait de sa crédulité pour la perdre, elle en avertit le confesseur, qui retira de cette fausse voie la pauvre égarée.

Priant pour la santé du P. Thomas Caraffa, un des plus illustres personnages de l'Ordre par sa naissance, par sa doctrine, par sa vertu, et qui, à l'âge de vingt-six ans, était l'admiration de toute l'Italie, elle eut révélation qu'il devait bientôt mourir. Elle en avertit son confesseur, qui lui avait commandé de prier Dieu pour lui. Deux jours après, celui-ci connut, par les lettres qu'il reçut, que Dieu avait révélé la vérité à cette bonne Mère.

Comme elle priaït pour un jeune homme parti pour un lointain voyage, ce jeune homme lui apparut ; il lui dit qu'il était mort, et qu'il souffrait des peines horribles en purgatoire. Elle en avertit sa mère, afin qu'elle fît prier Dieu pour le soulagement de son âme. Le même jour, cette mère reçut des lettres qui l'avertissaient de la mort de son fils.

Une Sœur du monastère étant devenue folle, elle en prit le soin par charité. On ne saurait dire les injures, les outrages et les mauvais traitements qu'elle en reçut pendant quatre ans qu'elle la servit. La Mère Prieure ne voyant aucune espérance de guérison en cette malade, voulut l'en décharger ; mais la V. Sœur Paule la pria de la lui laisser, parce qu'assurément elle reviendrait à son bon sens : ce qui arriva l'année suivante, comme elle l'avait prédit.

Mademoiselle Léonore Maggiocca lui venant dire adieu, en allant aux Carmélites où on l'attendait pour lui donner l'habit, notre Sœur

lui prédit qu'elle ne le prendrait point, et qu'elle serait religieuse de son Ordre. Sa prédiction s'accomplit. Le traité fut rompu, et cette demoiselle reçut l'habit de saint Dominique au nouveau monastère, surnommé de la Crèche, qu'on fondait à Naples.

V. — Enfin le temps approchant où Dieu voulait couronner une si sainte vie, il disposa la V. Sœur Paule à la mort par des grâces très particulières. Quatre ans auparavant, comme elle priait les bras étendus en croix, devant un dévot crucifix, elle vit, avec une frayeur mêlée d'une douceur spirituelle, Jésus-Christ se détacher de cette croix, et venir à elle pour la consoler et lui dire : « Paule, ma fidèle épouse, jusqu'à présent tu as conversé avec moi et avec les créatures, mais dorénavant je ne veux plus que tu aies de commerce avec elles. »

Ces paroles, qui flattaient sa plus forte inclination, furent comme des flèches enflammées qui allumèrent des brasiers d'amour si violents, qu'elle en tomba par terre. Les religieuses étant accourues pour la relever, ne la connaissaient plus, tant elle était changée. Elles lui virent d'autres traits sur le visage, et la trouvèrent comme transformée en Jésus-Christ ; on voyait bien par le mouvement continu de ses lèvres qu'elle s'entretenait avec lui, sans qu'on pût entendre ce qu'elle lui disait. Depuis cette faveur, elle perdit absolument la parole.

Dieu, qui voulait achever de la purifier et de la sanctifier par de nouvelles douleurs, permit qu'elle fut attaquée de toutes sortes de maladies. Elles commencèrent par un continu vomissement de sang, avec des douleurs aiguës, qui la faisaient trembler des pieds à la tête ; mais elle ne perdit rien de sa fermeté ordinaire, et souffrait ces douleurs excessives avec une patience admirable et une grande égalité d'esprit, sans gémir, sans se plaindre et sans jamais jeter un seul soupir. Les médecins jugèrent bien, par la multitude des infirmités qui l'accablaient, que son mal était plutôt un effet de la conduite de Dieu sur elle, que l'affaiblissement d'une nature languissante qui tend à la corruption. On eût dit, en effet, que Dieu, pour exercer sa patience, avait réuni en elle toutes les maladies. Ces maladies la rendirent si faible, qu'elle ne pouvait plus remuer. Il fallait que la Sœur Félicienne, sa fille, l'habillât et la mît tous les matins sur une chaise, proche de l'Oratoire ; et elle demeurait là pendant toute la journée, pour s'entretenir avec Dieu, ne pouvant plus parler aux créatures.

Il ne lui restait qu'une seule consolation sur la terre, c'était de communier tous les matins. Mais Jésus-Christ, qui voulait se la rendre conforme, dans son état d'abandon sur la croix où la partie inférieure de son âme était privée de toute sorte de consolations, permit que les religieuses revinssent à leur ancienne crainte qu'elle ne fût abusée, pour lui faire défendre la sainte communion. Le confesseur, prévenu de leurs raisons frivoles, défendit à la Sœur Félicienne, sa fille, de l'apporter davantage à l'église, et lui dit qu'il la communierait plus commodément à l'infirmerie avec une autre Sœur qui gardait le lit. La V. Sœur Paule souffrit cette dure privation, pendant plusieurs jours, dans un esprit de pénitence et avec une patience admirable. On voyait cependant que son âme languissait, dans la privation d'un bien qui faisait sa joie et son bonheur. Ne pouvant point parler, elle témoignait par des signes suppliants qu'elle souffrait une extrême violence. Elle priait sa fille par des regards qui lui perçaient le cœur, et par des ruisseaux de larmes, de la soulager dans cet état de peine ; mais l'ordre du confesseur rendait celle-ci inexorable.

Étant obligée, un jour de fête, d'aller à l'église faire ses dévotions, Sœur Félicienne lia sa bonne mère à sa chaise, de peur qu'elle ne tombât. Mais, pendant son absence, Dieu communiqua à la pauvre infirme tant de force, qu'ayant défait les cordes qui la tenaient attachée, elle courut, toute brûlante d'amour, avec une agilité miraculeuse, à la petite fenêtre du chœur pour communier avec les religieuses, bien surprises de la voir passer au milieu d'elles, soupirant et sanglotant comme une personne affligée qui cherche de la consolation. Mais sitôt qu'elle eut communiqué, ses faiblesses la reprirent et il fallut la reporter dans sa cellule. Le confesseur, après avoir consulté les docteurs les plus éclairés et les plus expérimentés de Naples, déclara aux religieuses que la V. Sœur Paule était conduite par l'esprit de Dieu ; que c'était lui qui opérait en elle toutes ces merveilles ; et il ordonna qu'on l'amenât tous les jours à l'église pour communier.

Son extrême débilité ne permettant plus qu'on la levât, on la communia, pendant cinq mois, dans son pauvre lit, où elle souffrait les ardeurs d'une fièvre continue, accompagnée de cruelles douleurs, privée de toute consolation humaine.

Les médecins, sachant bien que Dieu, étant la cause principale de ses infirmités, il n'y avait que lui seul qui pût l'en délivrer, ou en adoucir les extrêmes douleurs, ne lui ordonnaient que du sirop avec un peu de confection de jacinthe. Le pharmacien s'étant un jour

oublié d'en envoyer, Dieu y suppléa par un signalé miracle : on trouva le pot qu'il avait laissé vide rempli d'un sirop le plus agréable du monde. Ce miracle a été depuis ce temps-là une source intarissable d'une infinité d'autres, que Dieu continue tous les jours. On garde précieusement ce sirop miraculeux ; et plusieurs personnes à qui on en envoie recouvrent la santé.

Au milieu de ses douleurs, on remarquait en notre sainte une admirable tranquillité d'âme, avec certains sourires qui faisaient juger que son cœur nageait dans un océan de joie, pendant que son corps était ainsi accablé. Une fois, quelques religieuses, pour la distraire, chantaient près de son lit un cantique où étaient merveilleusement exprimés les désirs empressés d'une âme qui languit après la possession de Dieu ; elle se leva sur son séant et fut ravie en extase. On vit aussitôt un admirable changement sur son visage : plus de rides, ni la pâleur de la maladie, mais une beauté ravissante, relevée par un incarnat céleste, qui la faisait paraître un séraphin consumé dans les divines ardeurs. On la vit dans ce même état, le jour de la Circoncision, sept jours avant sa mort, après qu'elle eut communie.

Se sentant près de sa fin, elle serra d'une manière tout extraordinaire la main à la Sœur Félicienne, sa fille ; et pour lui faire mieux comprendre qu'elle allait bientôt mourir, elle ferma les yeux, croisa ses deux bras sur sa poitrine, et se mit en la posture d'une personne morte ; après quoi elle l'embrassa et lui donna sa bénédiction.

Sœur Félicienne avertit la Supérieure que sa bonne mère allait mourir. Aussitôt le confesseur, prévenu, apporta à la V. S. Paule le Viatique et les saintes huiles. D'abord, les religieuses la voyant sans mouvement, sans respiration et les yeux fermés, crurent qu'elle était trépassée. Mais pendant qu'on récitait les prières de l'Eglise, pour recommander son âme à Dieu, le confesseur s'aperçut qu'elle respirait encore. Voulant profiter de ce précieux moment, il lui donna l'Extrême-Onction. A la première application de cette huile sacrée, elle revint de son extase, ouvrit les yeux et fit un sourire, qui témoignait la satisfaction qu'elle avait de recevoir ce dernier Sacrement. Elle fit signe ensuite qu'on lui apportât le Corps de Jésus-Christ, qu'elle aperçut dans le ciboire sur un petit autel, où le confesseur l'avait laissé. A la vue de son divin Époux, on eût dit que son âme voulait s'échapper pour aller au-devant de lui. Elle le



reçut avec toutes les marques d'un ardent amour et d'une insigne piété.

Son entretien avec Jésus-Christ pendant son action de grâces fut de lui faire un holocauste de sa personne, en lui consacrant les restes de sa vie sur la croix de sa pauvre couche, où elle était accablée de douleurs. Le lendemain matin, jour des Rois, elle tomba en agonie. On donna le cierge béni du Saint Rosaire à tenir à une Sœur ; mais la généreuse agonisante le prit jusqu'à trois fois successivement, et le tint avec une admirable fermeté. A minuit, on lui voulut donner quelque chose à prendre, mais il lui fut impossible de l'avaler, parce qu'elle avait demandé cette grâce à Jésus-Christ, que la dernière nourriture de sa vie fût son Corps adorable.

Elle avait toujours ses lèvres collées sur les pieds d'un grand crucifix, qu'on lui tenait devant elle, le baisant avec des ardeurs incroyables. Son agonie ne fut autre chose qu'un entretien avec Dieu, entremêlé de soupirs, qui témoignaient également la grandeur de sa charité et le saint empressement qu'elle avait d'aller jouir de lui face à face. Sur les six heures du matin, son visage devint vermeil et si brillant, qu'il dardait des rayons qui éclairait toute la cellule ; et après avoir été jusqu'à huit heures dans une sorte d'extase, elle rendit son âme à Dieu dans un soupir d'amour, le 7 janvier 1657, à l'âge de soixante-quatorze ans.

On n'a jamais su par qui ni comment le bruit de sa mort se répandit dans la ville de Naples ; mais, un moment après qu'elle eut rendu le dernier soupir, une foule prodigieuse de peuple, des personnes de tout âge et de toute condition, accoururent au monastère, pour faire toucher leurs chapelets et leurs médailles à son saint corps. Ils l'invoquaient hautement comme une sainte ; et ils étaient tellement persuadés de son bonheur dans la gloire, qu'ils imploraient publiquement sa protection. La femme du vice-roi, usant de son autorité, entra dans le monastère, pour lui baiser les mains et pria les Religieuses de lui donner son chapelet, qu'elle voulait conserver comme une relique. On fut trois jours sans pouvoir enterrer ses précieux restes, à cause de l'affluence de peuple qui accourait de toutes parts.

La Bienheureuse apparut à plusieurs personnes après sa mort, en un état qui leur faisait connaître le bonheur dont elle jouissait. Une Sœur du Monastère, étant malade, n'avait pu assister à sa mort ; elle la vit entrer dans sa cellule brillante de lumière, et entendit

distinctement ces paroles : « Sœur Agnès, je viens de rendre l'âme à mon divin Époux. »

Une autre religieuse qui lui avait très affectueusement recommandé la vocation de sa sœur, voyant que ses parents la retireraient du monastère pour la marier, la conjura d'employer son crédit auprès de Dieu, pour détourner ce malheur. Aussitôt la V. Sœur Paule lui apparut, éclatante comme un soleil, revêtue d'une robe d'une blancheur extraordinaire, et lui dit : « Ma chère enfant, consolez-vous, je vous assure que votre sœur sera religieuse avec vous. » Ce qui arriva, car l'archevêque, voyant cette violence des parents, et leur fille inébranlable dans sa résolution de se consacrer à Dieu dans le monastère de Sainte-Catherine de Sienne, l'y amena lui-même, au grand contentement de sa sœur, qui lui vit prendre l'habit et faire profession.

Dieu avait déjà fait par elle plusieurs miracles pendant sa vie. Pendant qu'elle était encore dans le monde, son frère étant tombé en apoplexie, elle le fit revenir à lui, et le guérit en lui faisant le signe de la croix sur le front, sur la bouche et sur la poitrine.

Un jour qu'elle était allée à Sorrente, en la compagnie de plusieurs personnes, pour honorer une image de la Sainte Vierge, fameuse par de nombreux miracles que Dieu y opère tous les jours, elle trouva la porte de la chapelle fermée d'un cadenas et de deux fortes serrures. Elle fit une si ardente prière pour avoir la consolation de voir cette miraculeuse image, que toute la compagnie aperçut un jeune enfant d'une beauté ravissante, qui ne fit que donner un petit coup de sa main sur les serrures et sur le cadenas. Aussitôt la porte s'ouvrit, sans qu'on pût découvrir ce qu'était devenu ce mystérieux enfant, qui disparut après leur avoir rendu ce bon office.

Étant religieuse, elle a souvent multiplié la farine et l'huile, pour subvenir à la nécessité du monastère. Dieu a opéré plusieurs miracles après sa mort, par la guérison rendue à quantité de malades, qui avaient eu recours à son intercession. Comme on en fait les informations juridiques, nous attendons pour les produire que l'Église les ait approuvés.





## LE MÊME JOUR

1225. — Le livre des *Vies des Frères* fait mention de deux religieux de l'Ordre, jeunes d'âge, mais très fervents, qui s'aimaient d'une particulière affection. Maître Jourdain a raconté que l'un d'eux étant mort, apparut à l'autre, plus brillant que le soleil, et, pour l'encourager à persévérer dans l'amour de Dieu, et à porter avec joie les austérités de la Religion, il lui dit ces paroles : *Sicut audivimus, et frequenter contulimus, sic vidimus in civitate Dei* : « Frère, tout ce qu'on nous a dit du bonheur des Saints, tout ce qui a fait si souvent l'agréable sujet de nos conversations, j'en éprouve à présent la vérité. » — (*Vitæ Frat.*, l. v).

1500. — En la Province de Lombardie, mourut le V. P. DOMINIQUE DE BRESCIA, célèbre prédicateur et très saint religieux. Après avoir gouverné avec beaucoup de zèle, de charité, et de prudence, la Province de Lombardie, une des plus réformées de l'Ordre, et laissé un volume de sermons, qu'il avait composés pour l'utilité des prédicateurs, il cessa de vivre en ce monde, pour vivre éternellement dans le ciel, en l'année 1500. — (Fernandez).

1600. — Le même jour, le V. P. JEAN ROSIER, profès du couvent de Toulouse, mourut en allant aux Indes travailler à la conversion des infidèles. Il avait fait paraître son extraordinaire piété, à Toulouse et au couvent de la rue Saint-Honoré à Paris. Le zèle qu'il avait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes lui fit prendre la résolution de passer aux Indes-Orientales, pour y prêcher la foi. Il s'embarqua à Lisbonne; mais Dieu se contentant de ses desirs, le prit en mer, pour le conduire au port du salut éternel, où il arriva heureusement par une sainte mort, en l'année 1600. — (Mém. authentique).

1600. — Au couvent royal de Sainte-Catherine-la-Martyre, en la ville de Jaën, Andalousie, mourut le très dévot Frère CHRISTOPHE DE TROYES, convers, religieux très recommandable par la patience, la soumission, l'obéissance et la parfaite résignation avec laquelle il souffrit la perte de sa vue quelques années avant sa mort. Il rendait grâces à Dieu dans cette affliction, n'omettant rien des exercices de la Religion, qu'il pratiqua avec la dernière rigueur. Il passait les nuits à l'oraison, mortifiait son corps par les veilles, par les jeûnes, par les disciplines, et par une chaîne de fer qu'il portait jour et nuit. Il fut toute sa vie très charitable aux pauvres et aux malades, leur rendait toutes sortes de services, qui lui méritèrent une

illustre récompense; il alla la recevoir dans le ciel en l'année 1600. — *Acta Cap. Valent.*, 1647).

1609. — Dans la ville de Teramo, en la Pouille, mourut, après avoir saintement rempli tous les devoirs d'un parfait religieux et d'un excellent évêque, le V. P. VINCENT DE MONTESANTO, profès du couvent de Sanseverino, affilié à celui de Pavie. Il enseigna longtemps la théologie, en plusieurs couvents; et unissant la piété aux lettres, on remarqua tant de vertus en lui, qu'il fut établi Inquisiteur de la foi à Crémone et à Faenza, élu Prieur au couvent de Bosco, et envoyé Régent au collège général de Bologne, où les Pères, édifiés de sa piété et de son zèle pour l'observance, l'é lurent Prieur. Il fut deux fois Provincial de Lombardie; cette charge l'ayant obligé de se trouver à Rome au Chapitre général, en l'année 1585, le Pape Sixte V, informé de ses mérites, le fit Commissaire du Saint-Office. Il exerça ce ministère avec tant de réputation, que Clément VIII le nomma évêque de Teramo.

Après sa consécration, le V. Prélat fit une alliance inséparable des vertus religieuses et des vertus épiscopales : sans rien quitter de l'observance qu'il avait exactement gardée dans le cloître, il s'appliqua au gouvernement de son troupeau. S'il avait l'humilité d'un religieux, il avait aussi la fermeté d'un évêque; il la fit paraître dans sa vigueur à rétablir la discipline ecclésiastique, contre ceux qui s'opposaient à ses bonnes intentions. Il fonda et bâtit un séminaire, pour élever les jeunes gens qui voulaient s'engager dans les Ordres sacrés. Il réforma les mœurs de son peuple, et retrancha plusieurs abus, malgré d'effroyables contradictions : ce qui porta même quelques libertins à lui dresser des embûches pour l'assassiner. Il célébra un synode, où il fit de très beaux règlements, défendit avec une vigueur épiscopale les libertés de son Église, se rendit le père des pauvres, fut très dévot à la sainte Vierge et aux reliques des Saints, devant lesquelles il priait avec abondance de larmes. Il prédit le jour de sa mort; et on tient par une tradition constante que, son corps étant exposé dans l'église, il leva la main, comme pour donner la bénédiction à son peuple, inconsolable de sa perte. Le V. Père fut enterré dans l'église du couvent de l'Ordre avec toute la pompe due à ses grands mérites. Sa mort arriva en l'année 1609. — (Fontan, p. 127 et 543; Michel Pio, p. 408).

1618. — A Paris, au couvent de la rue Saint-Honoré, mourut le V. P. NICOLAS ANSELME, profès du couvent de Toulouse. Il s'était rendu si consommé dans la vertu, et si exact à toutes les pratiques de l'observance, que le V. P. Michaëlis voulant fonder ce nouveau couvent à Paris, le choisit comme un des plus capables d'y maintenir la vie régulière par la sainteté de ses exemples : ce qu'il a fait à l'édification non seulement des religieux, mais de plusieurs personnes de qualité, qui admiraient son zèle et sa vertu. Il passa de cette vie au bonheur des saints, l'an 1618. — (Mém. de Paris).



. . . — A Verceil, mourut la V. Mère JEANNE, native de la même ville, religieuse d'une éminente sainteté. Sa tendresse et sa dévotion extraordinaires à la Passion de JÉSUS-CHRIST lui méritèrent les sacrés stigmates. — (Jean de Réchac).

1599. — A Avignon, au monastère de Sainte-Praxède, mourut la V. M. LUCRÈCE DE PEYREZ. Elle était originaire d'Avignon, et fut une des trois premières novices qui se présentèrent aux révérendes Mères Philippe et Marguerite d'Arpajon, peu de jours après leur installation à Saint-Jean-le-Vieux, et reçurent l'habit le jour de saint Georges de l'année 1578. Deux de ces novices ayant été emportées par la peste de 1580, nous pouvons regarder la Mère Lucrèce de Peyrez comme la première et la plus ancienne religieuse de la réforme de Sainte-Praxède.

Elle se pénétra parfaitement de l'esprit de cette réforme. N'ayant plus qu'une pensée, celle de correspondre à la grâce de sa vocation, et de travailler efficacement à sauver son âme, elle devint, en peu de temps, un vrai modèle de perfection. Elle vivait dans une si étroite union avec Dieu que, remplissant en même temps les offices de Maîtresse des novices, de chantre et de dépen-sière, elle n'était nullement distraite de cette divine présence. Elle trouvait toujours du temps pour vaquer à l'oraison. C'était son habitude de veiller une partie de la nuit devant le Très Saint Sacrement, et de prendre, avant de se livrer au sommeil, une discipline sanglante. Elle faisait ainsi trois heures d'oraison, avant d'assister à Matines.

Dans sa dernière maladie, lorsqu'elle sentit l'heure de la mort approcher, elle fut saisie d'une grande appréhension des jugements de Dieu. Mais la Sainte Vierge vint la consoler. Elle lui dit de communier. La grâce qu'elle reçut de ce divin Sacrement la délivra, en effet, de toutes ses craintes. Avant d'expirer, elle supplia la Mère Prieure de faire enlever de sa cellule tous les objets que la Religion avait mis à son usage; car elle désirait mourir dans une parfaite pauvreté. Elle voulut mourir aussi dans un esprit de pénitence, et demanda à être couchée, par terre, sur le cilice et la cendre. Elle s'entretenait incessamment avec son crucifix; et dans un de ces colloques affectueux, on l'a entendue s'écrier : « Vous savez bien, ô mon Dieu, que je n'ai jamais donné mon cœur qu'à vous ! »

Elle mourut le 7 janvier 1599, âgée de quarante ans, dont elle avait passé vingt et un dans la vie religieuse. Peu de jours après sa mort, elle apparut tout éblouissante de lumière au V. P. Antoine Gontard, de notre couvent d'Avignon, et lui dit qu'elle s'en allait au ciel. — (Mém. d'Avignon).

1615. — A Evora, en Portugal, mourut au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la V. M. BÉATRIX DU JARDIN DES OLIVES qui, après s'être consacrée à Dieu dès l'âge de douze ans, en passa soixante-neuf en Religion dans la pratique de toutes les vertus. Le nom qu'elle portait lui

rappelant sans cesse tout ce qu'avait souffert Jésus dans l'agonie qui précéda sa Passion, elle pratiquait des mortifications de toutes sortes, pour compatir aux souffrances de son Rédempteur. Elle jeûnait fort souvent au pain et à l'eau, en particulier tous les mercredis et tous les vendredis; elle distribuait aux pauvres, chaque fois qu'elle le pouvait, son modeste repas, et vivait toujours couverte de cilices.

Ces mortifications ne satisfaisant point sa soif de souffrir pour Notre-Seigneur, elle demeurait presque chaque nuit au chœur après Matines : là, elle se tenait prosternée fort longtemps, chargée d'un poids énorme, en mémoire de la pesante croix dont furent chargées les épaules du Sauveur. Et lorsqu'elle s'était fatiguée dans cette position, elle se plaçait devant le Saint-Sacrement, debout, les bras en croix, jusqu'à ce que les forces vinssent à lui manquer. Le souvenir du fiel et du vinaigre dont fut abreuvé Notre-Seigneur la portait à boire, tous les vendredis, une eau dans laquelle elle avait fait macérer des écorces très amères. En tout temps elle était industrielle à mettre dans ses pauvres aliments ce qui pouvait mortifier son goût, ou bien elle les noyait dans beaucoup d'eau afin de leur ôter toute saveur. Elle avait une compassion particulière pour les souffrances si cruelles que Notre-Seigneur éprouva à son couronnement d'épines, et afin de participer en quelque manière à ces souffrances, elle portait sous son voile une couronne d'épines fort aiguës, qu'elle s'enfonçait de temps en temps dans la tête jusqu'à être toute baignée de sang et en pâmer de douleur.

Ses prières si ferventes et ses mortifications extraordinaires lui attirèrent les plus furieuses persécutions des démons. Très souvent ils la frappèrent avec violence. D'autres fois, ils la traînaient dans le chœur, même sous les yeux des religieuses. Mais la V. M. Béatrix ne se laissa jamais effrayer. Sachant que les démons n'ont de pouvoir qu'autant que Dieu leur en donne, elle se conservait dans le calme et la paix entre les mains de son divin Maître, faisant tourner ces persécutions au plus grand bien de son âme. Elle eut révélation de sa mort. Après avoir reçu dévotement les derniers sacrements, et exhorté les Sœurs à l'amour de leur divin Epoux, et à l'observance fidèle de leur Règle, baisant fortement le crucifix, et, comme dans un transport d'amour, collant ses lèvres sur la plaie du côté, elle expira saintement au commencement de l'année 1616. — (Sousa).

1633. — Au monastère de Prouille, mourut en l'année 1633, après avoir passé sa vie dans la pratique de toutes les vertus, la V. M. ANNE DE COURCIE. Elle avait excellé en dévotion, en humilité, et en charité envers le prochain, particulièrement envers les malades, qu'elle servait avec une affection incroyable. Elle récitait son Rosaire tous les jours en l'honneur de la Sainte Vierge, sa chère mère et maîtresse. Elle en récitait aussi un autre petit, qu'elle avait composé de ces paroles, *Consolatrix afflictorum, ora pro nobis*,

Consolatrice des affligés, priez pour nous, invocation qu'elle répétait cent cinquante fois, et elle priait avec une telle confiance, qu'elle obtenait de cette Mère de miséricorde tout ce qu'elle lui demandait, soit pour elle-même, soit pour les autres. — (Mém. de Prouille).

1691. — A Bordeaux, au monastère de la Vierge, la vertueuse Sœur MARGUERITE-TÉRESE DE SAINT-ALEXIS, novice. Dès son enfance, elle fut prévenue des grâces du ciel, et elle a laissé dans son monastère des exemples très illustres à imiter. Elle avait une avidité et une tendresse à entendre parler de Dieu et des choses spirituelles, qui lui faisait répandre beaucoup de larmes. Une fois, étant petite, comme son père lui faisait lire la vie de quelques martyrs, et que, pour la défier, il lui disait qu'elle n'aurait point le courage de souffrir comme eux, elle ne répondit rien ; mais la lecture finie, elle s'approcha du feu, où, présentant ses mains, elle les aurait brûlées, si on ne les en avait éloignées. L'estime qu'elle avait de l'austérité et de la pénitence qu'on pratiquait dans le monastère de nos Sœurs, lui fit désirer et demander avec beaucoup d'ardeur d'y être reçue. Elle fit son année de probation dans une profonde paix, n'ayant rien tant à cœur que les observances régulières. Mais Dieu, qui fait de nous ce qu'il lui plaît, et nous exerce comme bon lui semble, envoya à sa chère amante une inflammation de poitrine, laquelle en peu de jours la rendit si malade, qu'on lui fit recevoir les derniers sacrements. Elle en releva néanmoins. Dieu lui changea cette maladie en une autre qui, pendant un an, la fit languir par une fièvre lente, et la rendit par sa patience, sa douceur et sa soumission, l'admiration de toute la Communauté. Quoiqu'elle fût fort innocente, elle ne laissait pas que d'avoir des pensées poignantes de la mort et des jugements de Dieu, qu'elle redoutait beaucoup. Bien loin néanmoins d'être fâcheuse ou importune aux autres, elle s'en faisait aimer, tant elle était candide et obligeante. Enfin, après avoir soutenu avec beaucoup de courage les incommodités de la fièvre, qui la rendirent aussi défaits qu'un squelette, elle reçut une seconde fois les sacrements, et deux jours après, mourut saintement à l'âge de dix-huit ans et huit mois. — (Mém. de Bordeaux).





## VIII JANVIER

*Le B. P. ETIENNE DE SALANHAC*

*Profès du Couvent de Limoges (\*)*

(1210-1290)



LE Bienheureux naquit vers l'année 1210, au bourg de Salanhac, diocèse de Limoges. Il passa sa jeunesse dans l'innocence ; et unissant la dévotion à l'étude , il fit en même temps d'heureux progrès dans les lettres et dans la piété. Dieu, qui l'avait choisi pour être un jour une brillante lumière dans l'Ordre naissant des Frères-Prêcheurs, mit en lui ces saintes dispositions. Elles se développèrent par la fréquentation qu'il eut avec le Bienheureux Père Pierre Cellani, l'un des seize premiers compagnons de saint Dominique, et qui avait été envoyé, en 1219, fonder notre couvent de Limoges, dont il fut le premier Prieur.

Vivement frappé de la manière de vivre de ce Bienheureux Père et de ses religieux, admirant leur désintéressement, leur vie pénitente, leur mépris des richesses, leur zèle du salut des âmes, le courage intrépide avec lequel ils combattaient l'hérésie des Albigeois et leur dévotion filiale envers la Sainte Vierge, qu'ils prêchaient au peuple avec grand succès, le vertueux jeune homme, inspiré de Dieu, résolut d'embrasser le nouvel Institut.

Il reçut l'habit en l'année 1230, lorsque les religieux de Limoges demeuraient encore au delà du pont de Saint-Martial ; et l'année

(\*) Guidonis; Echard, t. 1, p. 415.



suivante, il eut le bonheur de faire profession entre les mains du Bienheureux P. Cellani. On eût dit que ce saint religieux lui avait transmis une partie de cet esprit apostolique dont il était rempli lui-même, car, sitôt qu'il fut profès, il s'adonna à la prédication avec une ferveur qui témoignait toute son ardente charité pour le salut des âmes. Dieu bénit aussi les grands travaux qu'il entreprit pour son amour, par la conversion de plusieurs hérétiques albigeois et d'un grand nombre de pécheurs.

Ce Bienheureux se proposa la vie de son saint Patriarche, comme un modèle achevé qu'il devait imiter pour remplir dignement la grâce de sa vocation. Il marcha si fidèlement sur ses traces, qu'on remarquait visiblement en lui les admirables vertus de ce grand saint. On le voyait dans les mêmes exercices de charité, d'humilité, de zèle, de patience et de mortification. Il était aussi, comme saint Dominique, un homme d'oraison et il recevait par ce moyen des grâces abondantes.

Son grand jugement et la longue expérience qu'il avait acquise dans le maniement des affaires, le rendirent capable de tous les emplois de la Religion.

Élu Prieur de son propre couvent de Limoges, en l'année 1249, il gouverna avec sagesse et prudence cette maison pendant dix ans (1249-1259). Ce fut pendant ce Priorat qu'il assista en qualité de Définiteur au Chapitre général tenu à Milan en 1255. Il fut choisi en 1259, pour être Prieur du célèbre couvent de Toulouse, à la place du V. Père Ponce de Saint-Gilles, élu Provincial. Cette élection au Priorat de Toulouse serait, à elle seule, une preuve illustre de sa haute piété et de son grand mérite. Car on n'élisait pour Prieurs de Toulouse, dans cette première ferveur de l'Ordre, que des personnages éminents en sainteté et en religion.

Il exerçait cette charge à Toulouse, quand le Chapitre général de Barcelone, en 1261, l'envoya comme Visiteur en Écosse. En y allant, il devait passer en Angleterre pour exécuter une commission très importante, dont l'avait chargé le V. Humbert, Général de l'Ordre.

Le B. Père gouverna le couvent de Toulouse pendant quatre ans, avec tant de zèle pour y maintenir cette haute sainteté dont l'agréable odeur se répandait partout, qu'il fut élu Définiteur au Chapitre provincial qui se tint en 1263. L'année suivante, il fut Électeur du Maître général de l'Ordre, au Chapitre de Paris. Ayant été absous, en 1265, de la charge de Prieur de Toulouse, les religieux du couvent de Limoges s'empressèrent de le mettre de nouveau à leur tête.

Pendant ce second Priorat à Limoges, il donna l'habit au V. Père Pierre de Saint-Astier, en l'année 1267. Ce saint religieux, avant d'éclairer l'Ordre par ses admirables vertus, avait été évêque de Périgueux. Ayant gouverné cette Église pendant trente-trois ans, avec tout le zèle, toute l'application et la conduite d'un vigilant Pasteur, et voulant travailler à son propre salut, après s'être consumé à procurer celui des autres, il se démit de son évêché et se retira au couvent de Limoges. Il y vécut saintement huit ans et quatre mois, dans la pratique de l'oraison, de l'humilité, de la vie religieuse et de la pénitence, y mourut un jour de dimanche de l'année 1275, et fut enterré au milieu du chœur des Frères.

Le Bienheureux P. Etienne de Salanhac ayant rempli, cette deuxième fois, l'office de Prieur à Limoges pendant six ans, obtint enfin des Pères du Chapitre général qui se tenait à Montpellier d'en être déchargé, en 1271. Mais la confiance de l'Ordre ne le laissa point en repos. Nommé Compagnon du Provincial de Toulouse, il assista au Chapitre général qui se tint à Lyon en 1274, pendant le deuxième Concile œcuménique de cette ville, sous le Pape Grégoire X. Là il vit plus de trente évêques religieux de l'Ordre, qui portaient publiquement l'habit, et qui brillaient dans cette auguste assemblée de prélats par leur insigne piété et par leur rare doctrine.

Il remarqua, entre tous les autres, un Frère irlandais, homme pieux et humble, à la fois évêque du diocèse et Prieur des Frères à Rabboth, en Irlande. Son nom était Cabrick. Quand le Provincial ou un Visiteur venait, selon l'usage, au couvent de Rabboth, l'évêque assistait au Chapitre des coupes, s'accusait lui-même le premier, et recevait la pénitence qui lui était enjointe. Étant au Concile, il conjura avec beaucoup de prières le Maître général de l'Ordre, Frère Jean de Verceil, pour qu'il entendît ses coupes au Chapitre, comme celles des autres Frères. Mais celui-ci s'y refusa absolument. Le vénérable Évêque fut bientôt après saisi de la fièvre, et se sentant malade, il se fit porter à l'infirmerie des Frères au couvent de Lyon, et son âme sainte monta doucement au ciel, la veille de l'Ascension de l'année 1274.

Le Bienheureux P. Etienne de Salanhac accompagna de nouveau le Provincial de Provence au Chapitre général de Bordeaux en 1275 ; et le Définitur à celui de Paris, l'année 1279. Vers le même temps, il fut également Prieur du couvent du Puy. Enfin, appesanti par l'âge, et brisé par ses nombreux travaux pour le salut des âmes, il se retira les dernières années de sa vie dans son couvent de Limoges, et il y

mourut le 8 janvier 1290, plein de jours, de vertus et de mérites, après avoir passé soixante ans dans l'Ordre.

Voici l'éloge que nous en fait Bernard Guidonis, qui eut la consolation de faire profession entre ses mains, en l'année 1280, comme il nous l'apprend lui-même : « Frère Etienne, dit-il, était un homme que tout rendait vénérable. La grâce de la prédication était répandue sur ses lèvres. Béni de Dieu, doué de beaucoup de prudence et de sagesse dans le gouvernement, possédant un merveilleux don de parole, une grande expérience, une science profonde de tout ce qui concerne la vie religieuse ; c'était un homme de grand conseil. Il jouissait dans toute la Province d'une estime et d'une réputation considérables. Il apparaissait à tous les regards comme le miroir et le modèle du vrai religieux. Ses manières étaient toujours accompagnées d'une noble gravité, et tout son extérieur respirait la maturité. Pendant sa longue carrière, ayant été en rapport avec de nombreux serviteurs de Dieu, il avait appris d'eux beaucoup d'exemples édifiants, et il aimait à les raconter » (1).

Il était si pauvre d'esprit, par un entier dégagement de toutes les choses créées, qu'on a trouvé, après sa mort, un petit billet écrit de sa main, en forme de requête, pour supplier l'Ordre de retrancher ces paroles de l'oraison de notre Père saint Dominique : *Temporalibus non destituatur auxiliis* : disant que ceux qui avaient renoncé aux biens temporels par un vœu solennel de pauvreté, ne devaient plus les demander à Dieu.

Le B. P. Etienne de Salanhac a composé un traité : « Des quatre choses par lesquelles Dieu a rendu l'Ordre des Frères-Prêcheurs célèbre dans son Eglise. » *Tractatus brevis et devotus de quatuor in quibus Deus Prædicatorum Ordinem insignivit. Primo, de bono ac strenuo duce sancto Dominico. Secundo, de glorioso nomine Prædicatorum. Tertio, de illustri prole. Quarto, de securitate professionis.* Ce traité renfermait, sous ce vaste titre, tout ce qu'il avait vu ou appris touchant les martyrs, les papes, les cardinaux, les évêques et les écrivains de l'Ordre, qui ont soutenu la foi de l'Eglise par leur sang, qui l'ont éclairée par l'éclat de leurs vertus, qui l'ont défendue par leurs doctes écrits. Et pour autoriser ce qu'il avance, il dit ces remarquables

(1) Le même Bernard Guidonis nous le dépeint ainsi, dans sa liste des Prieurs de Toulouse : « *Hic fuit vir præditus prudentia naturali, prædicator gratiosus et fructuosus, persona veneranda, in omni statu ac gestu sui corporis admodum compositus.* »

paroles : « Dieu a enrichi l'Ordre de grands personnages : les uns ont été de célèbres docteurs, qui ont enseigné dans les plus considérables Universités du monde ; les autres, de très excellents prédicateurs, et leur nombre a été si grand par toute la terre, qu'il n'est connu que de Dieu seul. »

Il traite ensuite des premiers religieux de l'Ordre, fait un admirable tableau de leurs excellentes vertus et de leur incomparable sainteté de vie. Il ajoute qu'il semblait que tous les membres de leurs corps fussent changés en langues, parce que toutes leurs actions étaient si édifiantes, qu'elles persuadaient la pénitence et la vertu aussi efficacement que leurs paroles. *Omnia membra sua convertebant in linguas; nam quidquid videbatur in eis, vel audiebatur ab eis, pœnitentiam et sanctimoniam prædicabat.* Ce qui est d'autant plus facile à croire, qu'ayant fait un recueil des vies des religieux morts en opinion de sainteté, au seul couvent de Limoges, et que Dieu avait honorés de plusieurs miracles, il en nomme cent trente, depuis l'année 1220, jusqu'à l'année 1279.

Ce traité a été repris et complété plus tard par Bernard Guidonis.

Le B. P. Etienne avait aussi recueilli les actes de tous les Chapitres généraux et des Chapitres de la province de Provence, jusqu'à l'année 1278. *Collectio actorum omnium Capitulorum generalium, et Capitulorum etiam provincialium Provinciæ a principio ad annum 1278* (1).



### Le V. P. RAYMOND BRETON

Profès du Couvent de Beaune et Missionnaire aux  
Antilles françaises (\*)

(1609 - 1679)

Si j'avais reçu les mémoires que j'avais demandés sur le V. P. Raymond Breton, le public aurait la consolation d'apprendre dans le détail les éminentes vertus de ce grand serviteur de Dieu, l'un

(1) Les exemplaires primitifs de ces deux recueils du B. Etienne de Salanhac et de B. Guidonis sont conservés à la bibliothèque publique de Toulouse.

(\*) Du Tertre, *Hist. générale des Antilles*, t. 1; Echard, t. II, p. 688. On peut voir aussi les propres ouvrages du P. Breton; nous y avons puisé plusieurs détails que



des hommes les plus apostoliques de notre siècle. Privé de ce secours, je suis réduit à m'en tenir aux termes de la lettre circulaire de sa mort, à ce qu'un de nos Pères en a écrit dans son *Histoire générale des Antilles*, et à ce que j'ai vu de mes propres yeux, dans le temps que j'ai eu le bonheur de demeurer avec ce B. Père, à l'île de la Guadeloupe, en qualité de missionnaire.

Le V. P. Breton, profès du couvent de Beaune, naquit à Vitteaux, en Bourgogne, le 3 septembre 1609, de parents très vertueux, et qui occupaient un rang considérable. Ses études d'humanités achevées, il prit le parti d'entrer en Religion, et l'an 1625, il demanda l'habit avec tant de ferveur au Père Prieur du couvent de Beaune, et lui témoigna un si grand désir de se donner parfaitement à Dieu, que celui-ci accueillit ses désirs : il le reçut avec d'autant plus de joie qu'il eut un certain pressentiment qu'il compterait un jour parmi les grands hommes de l'Ordre. Le V. P. Nicolas de la Marre prêchait cette année-là à Beaune, et il eut la même impression (1).

Je ne sais pas précisément où le nouveau religieux fit son noviciat et ses études, mais je tiens de source certaine qu'il reçut la prêtrise à Avignon, l'an 1631; et qu'ensuite, il vint à Paris au couvent de Saint-Jacques, avec intention d'y prendre ses grades. Il demeura dans ce couvent jusqu'en l'année 1634, où il se sentit tellement embrasé du désir d'avancer à la perfection, qu'il renonça à la science de l'école, qui fait les savants, pour s'appliquer uniquement à la science de la croix, qui fait les saints. Il laissa toutes ses brillantes aspirations pour se retirer au Noviciat général du faubourg Saint-Germain à Paris, afin d'y vivre dans toutes les pratiques de la vie intérieure et de l'étroite observance.

Pendant qu'il était ainsi tout occupé de Dieu, et se laissait consumer dans les ardeurs de son divin amour, Mgr le cardinal de Richelieu, sur le point d'envoyer une colonie de Français aux Antilles, demanda des religieux au R. P. Jean-Baptiste Carré, pour fonder cette Mission,

nous avons insérés dans cette vie. Le couvent de Beaune auquel appartenait le P. Breton fut fondé vers l'année 1478, par les libéralités de Guillaume de Villiers, intendant de la maison de Charles, duc de Bourgogne.

(1) Le P. Nicolas de la Marre, prédicateur très célèbre et très saint religieux, mourut en odeur de sainteté, le 1<sup>er</sup> mars 1642, à l'âge de cinquante-quatre ans, et dans l'habit de Frère convers qu'il s'était fait donner un jour auparavant, sa profonde humilité lui persuadant qu'il était indigne de mourir d'une autre manière. Nous donnerons sa belle vie le 1<sup>er</sup> mars.

et remplir tous les devoirs de l'apostolat tant à l'endroit des Français qu'à l'égard des sauvages naturels du pays. Le grand génie du ministre ne crut capables de cet emploi que des religieux voués à la croix et à la pénitence, et comme il savait que nos Pères du faubourg Saint-Germain menaient une vie très austère, il les jugea à même d'essuyer les fatigues sans nombre qui sont inévitables dans l'évangélisation des pays barbares. Ce choix fut encore l'effet d'une providence particulière de Dieu, qui voulut donner cette terre à cultiver aux enfants de saint Dominique. Elle avait déjà été teinte du sang de douze de ses religieux, cruellement massacrés par les sauvages dans les années 1603 et 1604, à l'île de la Guadeloupe où ils étaient descendus pour prêcher la foi, en se rendant aux îles Philippines, terme de leur mission. Ce sang a été la semence féconde du Christianisme que devait y établir un jour le travail de nos missionnaires (1).

Le V. P. Carré reçut avec joie la proposition de Son Éminence, et, dès le même soir, il assembla son Chapitre, pour en faire part à la Communauté. Ne voulant désigner aucun religieux en particulier pour cette glorieuse expédition, il dit que ceux qui s'y sentaient appelés de Dieu fissent leur prostration. Il n'y en eut pas un qui ne la fît, et ne s'offrît de tout son cœur pour passer en Amérique, et aller travailler à la conversion de ces pauvres infidèles. Néanmoins, comme il ne fallait, pour lors, que quatre prêtres, le R. P. Carré choisit, dans ce grand nombre, les VV. Pères : Pierre Pellican, docteur de Sorbonne, notre Raymond Breton, Nicolas Bruchi, et Pierre Grifon. Ces fervents religieux se sentirent extrêmement obligés à Dieu de les avoir choisis, de préférence à tant d'autres, qu'ils jugeaient en être bien plus dignes.

Les nouveaux missionnaires partirent de la rade de Dieppe, le 25 mai 1635, et, après une traversée très heureuse pour eux, à cause des misères extrêmes qu'ils souffrirent, et qu'ils regardaient avec joie comme les prémices glorieuses de leur apostolat, ils arrivèrent à l'île de la Martinique. Leur premier soin fut d'y planter l'étendard triomphant de la Croix, pour soumettre ces contrées à Jésus-Christ, alors que les capitaines arboraient les armes de Sa Majesté Très Chrétienne, au nom de laquelle ils prirent possession de l'île. Pendant que grondaient les canons du vaisseau, nos religieux chantaient l'hymne *Vexilla Regis prodeunt*, avec toutes les cérémonies accou-

(1) Il sera parlé de ces martyrs, au 3 du mois d'août.

tumées en ces augustes circonstances. Plusieurs sauvages y assistaient et, à la façon des singes, ils firent toutes les cérémonies qu'ils virent pratiquer à nos religieux. Ils se mirent à genoux et baisèrent la terre, à leur exemple. Nos Pères regardaient déjà ces pauvres sauvages comme les objets les plus tendres de leurs soins et des travaux auxquels ils s'étaient voués, en vue de procurer leur conversion. Ils les embrassèrent, leur firent mille caresses, et, par leur empressement à les régaler, leur témoignèrent le désir qu'ils avaient de travailler à leur salut. Mais les capitaines trouvèrent cette île si montagneuse, si coupée de précipices et de ravins, qu'abandonnant la résolution qu'ils avaient prise de l'habiter, ils se rembarquèrent, avec la colonie, pour l'île de la Guadeloupe. La divine Providence avait choisi cette île pour être l'illustre théâtre de l'ardente charité et des travaux apostoliques du V. P. Raymond Breton.

Nos quatre missionnaires arrivèrent à la Guadeloupe le 28 juin 1635, et aussitôt ils y plantèrent la croix et bâtirent une petite chapelle de roseaux soutenus par quelques fourches; ils dressèrent un autel dans cet humble sanctuaire et y célébrèrent le saint Sacrifice de la Messe. Quelques jours après, les deux gouverneurs partagèrent la colonie, et prirent chacun un quartier assez proche, pour se secourir dans le besoin, et assez éloigné pour loger commodément les hommes qu'ils avaient emmenés de France. Le V. P. Raymond fut destiné avec deux autres religieux pour avoir soin du quartier principal; il y arbora la croix et y bénit une chapelle avec un cimetière. Il se disposait déjà à donner toute étendue à son zèle et à travailler à l'instruction des sauvages; mais il en fut absolument empêché par la famine épouvantable qui affligea et fit périr la plus grande partie de la colonie. Les provisions qu'on avait apportées de France venant à diminuer, et les gouverneurs n'ayant fait encore aucune plantation, on réduisit les vivres en si petite quantité, qu'on vit des hommes manger l'herbe comme les bêtes et se nourrir de leurs propres excréments. Impuissants à se procurer quelque nourriture pour apaiser la faim qui les dévorait, quelques-uns aimèrent mieux finir leur vie par la main du bourreau, en contrevenant aux ordonnances, que de traîner plus longtemps une existence que la famine leur rendait plus cruelle que la mort. Toute l'occupation du V. P. Raymond et de ses religieux, en proie, comme les autres, à toutes les incommodités de cette horrible famine, n'était pas seulement de consoler ceux qui étaient capables de les écouter, mais d'empêcher les autres de se précipiter à la mer, et de

leur arracher les cordes qu'ils avaient dérobées pour se pendre. Parmi ces malheureux, il y en eut un si désespéré par la faim, qu'encore qu'il eût eu deux fois la fleur de lis (marque des condamnés à cette époque) et que le V. P. Raymond l'eût arraché de la potence par ses prières et par ses larmes, il aima mieux dérober une cinquième fois, pour être promptement pendu, que de vivre plus longtemps exposé aux rigueurs insupportables de la faim.

Cette famine dura près de cinq ans, durant lesquels on ne saurait exprimer les peines que le V. P. Raymond se donnait nuit et jour auprès des malades, pour les consoler, leur administrer les sacrements et les disposer à la mort. M. du Plessis, un des gouverneurs, étant mort de chagrin de voir malheureusement périr la colonie, toute l'autorité resta entre les mains de son collègue qui, n'ayant ni sa piété ni sa prudence, exposa l'île à de nouveaux malheurs, et nos Pères à de plus grandes fatigues. Comme il était d'un esprit facile, quelques séditieux lui dirent que l'unique moyen de garantir la colonie de toutes les misères et de la famine horrible dont elle était accablée, était de faire la guerre aux sauvages, et de s'emparer de leurs habitations où ils trouveraient des vivres en abondance. Il écouta ces avis et, sans prendre conseil que de son caprice, il alla lui-même porter la guerre chez les sauvages. Il la commença par des meurtres et par des cruautés, qui ont terni sa réputation, et attiré les vengeances de Dieu sur cette île désolée.

Les moyens qu'on avait jugé les plus propres à chasser la famine ne servirent qu'à l'augmenter; car, privés par cette injuste guerre de quantité de rafraîchissements qu'ils recevaient des sauvages pendant la paix, les Français souffrirent de plus cruelles privations qu'auparavant; et Dieu les frappa d'un aveuglement si terrible, qu'après avoir contraint les sauvages de sortir de l'île, de mettre le feu à leurs propres cases, et de couper par le pied tous les maniocs qu'ils avaient en terre (c'est l'arbrisseau dont la racine sert à faire le pain), nos infortunés compatriotes cherchant partout des vivres, marchaient dessus sans les connaître.

Sitôt que le bruit de cette guerre et des meurtres qu'on avait commis pour la commencer fut venu aux oreilles du V. Père Raymond, il alla trouver le gouverneur, le reprit vivement de cette action cruelle et lui remontra qu'il n'avait pas le droit de faire la guerre sans sujet à une nation libre, avec laquelle Sa Majesté Très Chrétienne voulait, sur toutes choses, qu'on vécût en bonne intelligence, afin que les missionnaires



travaillassent à son évangélisation. Le parti des factieux qui avaient porté le gouverneur à cette action violente s'offensa de la sainte et magnanime liberté du V. Père ; il fut question de le chasser de l'île et de le faire transporter dans quelque autre plage déserte, pour l'y faire périr de misère et de faim : le gouverneur aurait exécuté ce cruel projet s'il n'eût redouté que le peuple, qui honorait extrêmement la vertu du V. Père à cause de ses innombrables services, ne prît les armes pour empêcher son éloignement.

Les PP. Pellican, Bruchi et Grifon étant retournés en France pour les raisons qu'on peut voir dans l'*Histoire générale des Antilles*, le V. P. Raymond demeura seul chargé et presque accablé de la conduite de tout un peuple, que la famine et les attaques des sauvages avaient réduit à la dernière misère. Dieu fit un miracle pour le mettre en état de continuer ses services, et l'encourager puissamment dans les fatigues incroyables qu'il lui fallut essuyer pour l'administration des sacrements. Ce miracle n'était pas le premier opéré en faveur du Bienheureux. Peu de jours après son arrivée à la Guadeloupe, il contracta une maladie qu'on crut mortelle. Ne pouvant espérer de secours du côté des créatures, il mit toute sa confiance en Dieu et trempa un grain du chapelet de la V. Mère Louise de l'Ascension, de l'Ordre de saint François, dans un peu d'eau, qu'il but, après avoir fait acte d'entière soumission à la pure volonté de Dieu. Il dit dans le même esprit que saint Martin : *Domine, si adhuc sum populo tuo necessarius, non recuso laborem, fiat voluntas tua* : « Mon Dieu, si vous jugez que je puisse vous servir dans cette île et rendre quelque assistance à ce pauvre peuple, j'offre, de tout mon cœur, tous les travaux de la mission que j'ai entreprise pour votre gloire et pour le salut des âmes que vous avez rachetées par le prix infini de votre sang ; je ne demande que l'accomplissement de votre volonté sur moi et je me sou mets avec respect à cette adorable volonté. » Après cet acte de résignation, il se trouva parfaitement guéri ; il ne lui resta qu'un certain mal à un pied, mal qui l'incommodait depuis quinze ans, et qu'il souffrait avec grande patience. Mais quand il se vit seul missionnaire, l'appréhension qu'il eut que ce mal ne l'empêchât d'aller partout où le prochain aurait besoin de lui, et que les malades éloignés mourussent sans assistance, le porta à recourir en toute confiance à Dieu et à le prier de le guérir, pour être en état de servir ce pauvre peuple. Dieu eut cette charité pour si agréable qu'il le guérit miraculeusement. Cette protection visible de la Providence lui fit prendre la résolution d'employer toutes ses forces et sa vie entière au salut des âmes.

Le V. Père eut une ample matière d'exercer à la fois sa charité et sa patience. Il voyait avec douleur la moitié des habitants malades, sans secours, et même dans une privation générale des choses nécessaires pour le rétablissement de leur santé : il voyait l'autre moitié au désespoir de ne pouvoir travailler en sûreté, à cause des excursions continuelles des sauvages, qui ne s'étudiaient qu'à surprendre nos colons à l'écart pour les massacrer, et la colonie entière sur le point de périr par la faim, fléau plus terrible encore que la guerre avec les sauvages. Le V. P. assistait les uns, consolait les autres, et il était jour et nuit sur pied pour secourir ses compatriotes. Il ne vivait que de pourpier sauvage cuit à l'eau et le plus souvent sans sel, de quelques crabes de terre qu'il trouvait dans des creux d'arbres, et il ne buvait que de l'eau. Ce n'est pas sans sujet qu'on a cru que Dieu le conservait par miracle, car, humainement parlant, accablé d'un travail excessif, n'ayant pas la nourriture nécessaire pour réparer ses forces épuisées par les veilles, par les sueurs dont il était continuellement trempé sous ce climat brûlant, il aurait mille fois succombé sans le secours qu'il recevait du ciel.

L'auteur de l'*Histoire des Antilles*, parlant de ses travaux et de ceux des autres missionnaires venus d'Europe, écrit qu'il était très souvent obligé de porter le saint Viatique à des malades éloignés de deux et trois lieues, de traverser montagnes et précipices, car les chemins de l'île n'étaient pas encore frayés, et, dans ces courses journalières, il lui fallait passer deux et trois fois les rivières, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, toujours en danger de se noyer, par la rapidité des torrents qui descendent des montagnes. Il a très souvent été obligé de coucher la nuit dans les bois, et d'attendre le jour pour s'en retourner, afin de retrouver les vestiges des chemins qu'il avait tracés le jour précédent. Cette peine, qui eût effrayé tout autre, lui était très agréable, parce qu'elle lui fournissait le moyen de passer toute la nuit en oraison, sans être interrompu dans ce délicieux commerce avec Dieu.

Quoiqu'il employât tous les jours quelques heures à cet exercice, et qu'il retranchât beaucoup de son sommeil pour y vaquer la nuit, il se vit obligé, par une dure nécessité, d'y employer encore plus de temps. Pendant la guerre avec les sauvages, ces barbares firent une sortie sur les Français; et pendant qu'ils jetaient la terreur partout, un catholique renégat, qui s'était réfugié parmi eux, mit le feu à notre église et à notre habitation. A cette affligeante nouvelle, le V. P. Raymond leva les yeux au ciel, et dit tout haut en présence

du gouverneur et des principaux officiers de l'île : « Mon Dieu, vous nous l'aviez donné, vous nous l'avez ôté, soyez béni à jamais. » Après cet acte de résignation à la volonté de Dieu, il courut à son habitation pour sauver au moins les ornements d'église : il trouva la chapelle, la case, et tous les ornements sacrés brûlés, les calices fondus, quatre caisses pleines de bons livres réduites en cendre, ses meubles et ses habits entièrement consumés par le feu ; et sans un ornement et un calice qu'il gardait à la chapelle du fort, il se fût trouvé dans l'impuissance de célébrer la sainte Messe. Dès lors, Jésus-Christ en croix fut le seul livre qui lui resta, pour y puiser les vérités célestes qu'il prêchait au peuple tous les dimanches et les fêtes. Cette perte de tous ses livres l'obligea d'employer plus de temps à l'oraison, pour apprendre de Dieu ce qu'il devait prêcher ; aussi remarqua-t-on sensiblement qu'il prêchait des sujets plus relevés, avec un plus grand zèle et d'une manière plus pathétique et plus touchante que lorsqu'il puisait dans les livres la matière de ses sermons.

Il vécut dans ces exercices continuels de charité avec des fatigues et des misères incroyables pendant deux ans et demi, faisant lui seul ce qui aurait occupé quatre autres missionnaires pleins de zèle. Il visitait tous les malades, leur administrait les sacrements, instruisait les nègres, enterrait les morts, travaillait à la conversion des hérétiques, disait trois fois la Messe et prêchait trois fois tous les dimanches à trois quartiers différents, où il allait toujours à pied, chargé de ses ornements qu'il portait sur ses faibles épaules, de chapelle en chapelle. Outre ces exercices ordinaires de charité, il employait beaucoup de temps à consoler les affligés et à les encourager à souffrir leurs peines avec patience. Enfin ses souliers et ses habits étant usés, il fut obligé d'aller nu-pieds sur les sables brûlants au bord de la mer et sur les roches et les épines, quand il se rendait chez les malades ; et de se faire un habit de mauvaise toile, qu'il portait encore l'an 1640, à l'arrivée du P. de la Marre et de ses compagnons.

Le V. P. Raymond aurait pu s'affranchir de tant de misères, en profitant de la bonne volonté de ses supérieurs. En effet, le P. Carré ayant appris, au retour des premiers missionnaires, les maux sans nombre déchaînés sur l'île par la triste conduite des gouverneurs et le peu de soin qu'ils avaient des religieux, pressa vivement le V. P. Raymond de revenir en France, afin d'échapper ainsi au danger de mourir de faim. Le zélé missionnaire sentit un combat terrible

dans son cœur : d'une part, la charité qui l'embrasait le retenait par les liens sacrés de la compassion auprès de ce pauvre peuple à la veille de périr, sans prêtre, sans sacrements et sans consolation ; de l'autre, l'obéissance voulait qu'il se soumît et qu'il s'en retournât. Il fut longtemps sans se pouvoir déterminer ; il pria Dieu avec beaucoup de larmes de lui faire connaître sa sainte volonté ; pour lui, il voulait également obéir et rester. Enfin, après avoir longtemps recommandé cette affaire à Dieu, à qui l'obéissance est plus agréable que le sacrifice, il se résolut à partir ; mais Dieu, qui le voulait dans ces emplois de charité, sans lui faire perdre le mérite de son obéissance, permit que le peuple eût vent de sa résolution ; ces pauvres gens vinrent le prier, les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner ; ils employèrent les prières et les menaces auprès des autorités pour le retenir, on en vint même jusqu'à l'arrêter par force. Le V. Père vit dans cette impossibilité matérielle l'expression de la volonté divine : il fit à Dieu un nouveau sacrifice de sa vie, et promit à ses malheureux colons de ne point les quitter.

Le V. P. de la Marre arriva bientôt avec un nouveau secours de religieux (1) et la paix fut conclue avec les sauvages, après cinq ans d'une sanglante guerre. Ce Père s'était résolu de travailler à la conversion de ces peuplades infidèles, conversion qu'il regardait comme la fin de notre Mission dans l'Amérique ; mais il ne put se dévouer à cette œuvre, empêché par le gouverneur qui appréhendait que les sauvages ne le massacrasent, et que sa mort ne rallumât la guerre. Il envoya alors vers ces malheureux le V. P. Raymond avec un Frère convers, sachant bien qu'il était capable de souffrir toute sorte de travaux et la mort même pour cette glorieuse entreprise.

A leur arrivée à l'île de la Dominique, le boyé, c'est-à-dire le sorcier, usa de tous ses artifices pour porter les sauvages à tuer les deux religieux, ou du moins à les chasser ; il fit entendre qu'il avait ouï de la bouche des rioches (idoles) que les Français n'étaient venus que pour les perdre, ou pour s'emparer de leur terre. Le chef sauvage qui avait amené le P. Raymond dans sa pirogue l'avertit de ces mauvais desseins, lui promit sa protection, et détourna l'orage par sa prudence.

Pendant trois mois et demi que le V. Père demeura à La Domi-

(1) Le Père de la Marre partit de France le 17 janvier 1640, avec les Pères Jean de Saint-Paul et Jean-Baptiste de la Tour, et trois Frères convers.



nique, il s'appliqua à apprendre la langue des sauvages. Il en assemblait tous les jours le plus qu'il pouvait, leur enseignait l'Oraison dominicale, le symbole des Apôtres, et leur prêchait l'Evangile le plus intelligiblement qu'il lui était possible, se servant, pour s'en faire mieux entendre, du jargon dont les sauvages usent avec les Français. Lorsqu'il leur parlait de la gloire et du souverain bonheur dont Dieu récompense les justes après leur mort, et des tourments éternels qu'il prépare aux impies, ils étaient fort surpris, et s'informaient de lui s'il ne mentait point, si ce qu'il leur disait était véritable, et ils l'écoutaient avec attention ; mais le gouverneur de la Guadeloupe ayant envoyé un second navire, dont le capitaine avait ordre exprès de ramener le V. P. Raymond avec son compagnon à quelque prix que ce fût, le V. Père fut contraint, à sa grande désolation, de s'en retourner, et de laisser imparfaits de si beaux commencements.

L'espérance qu'il avait conçue de gagner ces âmes à Dieu ne l'abandonna point, il attendit l'arrivée du Supérieur qu'on devait envoyer de France, pour remplir la charge du V. P. Nicolas de la Marre, décédé le 1<sup>er</sup> mars 1642, afin de pouvoir retourner vers ses chers sauvages et travailler à leur conversion. Cependant il reprit à la Guadeloupe ses premiers exercices de charité : il se chargea d'un quartier où il y avait plus de malades, et par conséquent plus de fatigues : il les assista spirituellement en tout ce qu'il put, et même il en secourut plusieurs corporellement, demandant au gouverneur et aux officiers ce qui leur était nécessaire pour le recouvrement de leur santé. Il s'ôtait presque toujours le morceau de la bouche, afin d'assister les pauvres malades ; et sitôt qu'il avait quelque ananas ou d'autres fruits mûrs, il les leur portait pour les régaler.

Enfin le V. P. Armand de la Paix étant arrivé le 23 mai 1643, avec un nombre de religieux suffisant pour avoir soin de tous les quartiers de la Guadeloupe, le V. P. Raymond lui demanda permission de retourner aux sauvages : ce que celui-ci lui accorda avec bonheur. Il revint donc à La Dominique. Ce fut dans cette affreuse solitude que Dieu parla à son cœur, et on peut dire que le V. P. Raymond acheva de s'y sanctifier. A part quelques heures employées le matin à faire le catéchisme aux petits sauvages qu'il assemblait pour les faire instruire des mystères de la foi, il était continuellement en oraison, ne s'entretenait qu'avec Dieu, et menait, dans cette séparation des créatures, une vie plus angélique qu'humaine. Il dormait à peine, ne mangeait qu'un peu de cassave que les sauvages lui apportaient, et

ne buvait que de l'eau, toujours en danger d'être massacré par ces brutes, dont la plupart ne le pouvaient souffrir, par l'aversion mortelle que le diable leur inspirait contre sa personne. Toutes les fois qu'ils s'assemblaient pour faire leurs réjouissances, on ne manquait jamais d'y conclure sa mort ; le Père échappait avec adresse en se cachant dans le bois pendant qu'ils faisaient leurs débauches : quelquefois son hôte l'avertissait de ne point paraître, de peur de les irriter par sa présence. Il logeait dans une pauvre petite case qui avait la forme d'un sépulcre, haute de six pieds, et longue d'autant. Seul dans cette espèce de caverne, inconnu aux hommes, mais fort chéri de Dieu, il était toujours en contemplation, et si détaché du monde, qu'il pouvait dire avec saint Paul : « Toute ma conversation est dans le ciel. » Se trouvant seul parmi ces sauvages, et n'osant dire la sainte Messe devant eux, il avait apporté un petit ciboire plein d'hosties consacrées ; c'était toute sa joie et son unique consolation. Il se communiait tous les matins secrètement au point du jour, avec les ardeurs d'un séraphin ; car, à mesure qu'il mourait à lui-même par cette privation volontaire de toutes choses, il se perfectionnait dans l'amour de Dieu. Les sauvages mêmes ne pouvaient comprendre comme il pouvait vivre dans cette séparation des créatures, et l'avaient en admiration.

Le V. Père eut la consolation d'offrir à Dieu les prémices de ses travaux, en envoyant au ciel quelques petits sauvages qu'il avait baptisés lorsqu'il les vit fort malades et sans espérance de guérison. Il se servit heureusement de leur indisposition, pour leur ouvrir l'entrée du ciel par le sacrement de la régénération. Ce qu'il n'aurait pas fait sans le danger de mort où il les voyait, car il ne remarquait point que les sauvages fussent touchés de Dieu, ni qu'ils profitassent de ses instructions. Il leur avait appris parfaitement le catéchisme et les choses nécessaires au salut, sans voir l'onction de Dieu sur eux ; ces malheureux n'étaient point touchés de la sainteté de nos mystères : ils se fussent fait baptiser vingt fois pour un couteau ou pour un verre d'eau-de-vie, mais le lendemain ils eussent été aussi païens qu'auparavant : c'est pourquoi le P. Raymond n'osait risquer le baptême, à moins qu'il ne les vît malades à l'extrémité (1).

(1) Voici ce que rapporte le P. Breton lui-même de son ministère parmi ces sauvages : « Depuis le 17 janvier 1641 jusqu'à la fin de 1653, j'habitai parmi eux avec quelque interruption et y jetai les premières semences du christianisme. Je n'y ai baptisé que quatre personnes, dont trois moururent bientôt après : n'osant pas entreprendre davantage, d'autant que je ne voyais pas les moyens de les

La cause de cette indifférence pour la sainteté de notre religion est la servitude effroyable sous laquelle vivent ces pauvres sauvages : le démon les traite comme des esclaves, et il leur défend si positivement de se faire chrétiens, qu'il les menace de les tuer s'ils en forment seulement la pensée. Le V. P. Raymond a été plusieurs fois le témoin oculaire des traitements rigoureux qu'il leur faisait subir. Il en a vu que le diable battait avec la dernière violence, il entendait distinctement les coups qu'il leur donnait, il en constatait les marques sanglantes sur leurs corps tout noirs de meurtrissures, il entendait ces misérables crier à pleine voix pour se plaindre de cette violence, sans apercevoir toutefois la main cruelle qui déchargeait les coups. Il exhortait ces malheureux à prononcer le Nom sacré de Jésus ; mais quand ces pauvres victimes se mettaient en état de proférer ce Nom divin, le diable les battait plus outrageusement qu'auparavant.

Voici encore deux traits qui confirment cette vérité. Le premier se lit dans l'*Histoire générale des Antilles*, l'autre est raconté par notre missionnaire lui-même dans un de ses ouvrages. Un jour, le V. P. Raymond, averti qu'on devait faire venir le diable dans une case voisine de la sienne, prit la résolution d'y aller pour contraindre l'esprit mauvais à s'enfuir, et pour désabuser ce pauvre peuple. Comme il marchait avec un tison de feu à la main, les femmes sortirent éperdues, et vinrent au-devant de lui en criant qu'il les voulait perdre et que leur dieu entraît déjà en fureur. Le V. Père répondit courageusement qu'il ne craignait point sa colère et que la puissance du vrai Dieu était plus forte que tous les artifices d'un diable qui les trompait. Comme il continuait son chemin, ces femmes tout effrayées lui dirent que, s'il avançait davantage, il serait cause que leurs maris et elles seraient cruellement battus ; et malgré tout ce que le Père fit pour avancer, elles l'empêchèrent d'aller plus avant.

Un autre jour, le V. Père, se promenant près d'une case, entendit une voix qui lui fit comprendre qu'un boyé ou sorcier s'y livrait à

maintenir dans la créance que je tâchais de leur inspirer. Dieu m'a fait la grâce que, tandis que j'ai été avec eux, ils n'ont point eu de guerre avec les nôtres, parce que, sachant de quelques vieillards leurs mécontentements, je les faisais connaître à M. Houel, notre gouverneur, qui leur donnait toute sorte de satisfaction. Le R. P. Philippe de Beaumont, religieux de notre couvent de la rue Saint-Honoré, m'a succédé en ce religieux emploi. » — (*Dictionnaire*, au mot : Ouaitoucoubouli).

ses évocations diaboliques. Il s'en approcha, à l'insu des sauvages, l'étole à son cou et tenant entre ses mains son petit ciboire plein d'hosties consacrées. A peine était-il près de la case, qu'il entendit le boyé tomber comme à la renverse, puis pleurer, crier et enrager près d'un quart d'heure aux pieds des sauvages éperdus, répétant ces paroles : « Vite, vite, qu'on me le lie, crainte qu'il ne m'échappe, que je le mange, tête, épaules, pieds ; que je le broie, que je le réduise en bouillie et que je l'avale ! »

Quand les hosties étaient consommées, notre Bienheureux s'en retournait à la Guadeloupe pour quelques mois ; il y était ardemment désiré de tous les habitants de cette île qui avaient la plus grande confiance en lui. Après leur avoir rendu toutes les assistances qu'ils attendaient de son zèle et de sa charité, il s'en retournait, avec la bénédiction de son Supérieur, auprès de ses chers sauvages, qu'il portait dans son cœur, et pour le salut desquels il eût voulu donner mille vies.

Le V. P. Raymond a continué ces missions tout seul chez les sauvages, où il demeurait la plus grande partie de l'année, pendant onze à douze ans, avec des fatigues et des misères incroyables. Il avait appris si parfaitement leur langue, qu'il la parlait comme sa langue naturelle ; et pour contribuer encore, après sa mort, à leur conversion, demandée tous les jours à Dieu avec larmes et au prix du sang que tiraient de ses veines de cruelles disciplines, il composa un catéchisme, un ample dictionnaire et une grammaire en leur langue, pour servir aux missionnaires qui voudraient succéder à ses travaux et à son zèle (1).

Il aurait employé le reste de ses forces et de sa vie à la conversion de ces peuplades sauvages, sans le zèle qu'il avait pour la liberté de l'Église. Mais voyant cette Église, cruellement opprimée par la violence d'un gouverneur qui s'était emparé des terres que les

(1) Voici les titres des ouvrages du P. Raymond :

*Dictionnaire français-caraiïbe et caraiïbe-français, mêlé de quantité de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, Auxerre, 1665 ; *Grammaire caraiïbe-française*, Auxerre, 1667 ; *Petit Catéchisme ou Sommaire des trois premières parties de la doctrine chrétienne, traduit du français en la langue des Caraiïbes*, Auxerre, 1664 ; *Relatio gestorum a primis Ordinis Prædicatorum missionnariis in insulis americanis ditionis gallicæ... ab anno 1635 ad 1643*. — Ce fut par le commandement du Maître général de l'Ordre qu'il composa cette relation ; elle a été traduite et insérée dans l'*Histoire générale* du P. du Tertre.



seigneurs de la Compagnie avaient données par un bon contrat à nos religieux, afin qu'ils pussent subsister, sans être à charge au peuple, il se crut obligé de venir en France, en l'année 1654, implorer la protection du roi contre cette usurpation scandaleuse. Et, en effet, le roi, par l'arrêt de son conseil, en 1662, remit nos Pères en possession des terres qu'on leur avait injustement ravies.

Empêché, à cause de ses infirmités, de retourner aux Antilles, cet homme apostolique voulut encore, bien qu'éloigné, travailler pour ses chers sauvages. Ce fut pendant son séjour en France qu'il mit la dernière main à ses ouvrages caraïbes, et qu'il les fit imprimer. Dans la Préface du *Petit catéchisme*, s'adressant aux missionnaires, il leur dit : « Surtout, je vous conjure de tout mon cœur d'aimer ces pauvres âmes, pour lesquelles Jésus-Christ a versé son sang ; de vous employer à leur conversion, et de prier pour celui qui a trop offensé Dieu pour mériter de mourir dans ce ministère, et qui s'estimera du moins heureux d'y concourir avec vous par ce petit travail. »

Rien de touchant comme son épître dédicatoire aux sauvages :

*Nbibonam Oüàtouloucoulina*

Aux Caraïbes de la Dominique

*Kibououànale,*

Mes chers amis,

*Tamigati-ali Chiric nao tàocbeem iveremali, houbàoulou-cheem y ête, ... etc...*

Plusieurs années se sont écoulées depuis mon départ de votre île. Pendant tout ce temps-là, mon corps a été éloigné de vous ; mais non pas mon esprit ni mon cœur, parce que vous êtes, comme nous, l'ouvrage de Dieu à son image et semblance. C'est le désir du salut de vos âmes qui m'avait porté à demeurer le premier avec vous, et comme je ne puis plus, à cause de mes infirmités, vous instruire par moi-même des mystères de notre foi (sans laquelle il vous est impossible d'aller au ciel), j'ai traduit l'abrégé de notre croyance du français en votre langue, afin que nos Pères et les vôtres, qui vous iront voir, puissent vous rendre ce bon office.

Je vous conjure, par notre ancienne amitié, de les bien recevoir lorsqu'ils iront à vous : de les écouter lorsqu'ils vous enseigneront : et de leur obéir en ce qu'ils vous commanderont. Ils vous aimeront, comme je vous ai aimés, ils souffriront vos faiblesses, et vous feront volontiers plaisir. Je supplie

Jésus, mon Dieu et le vôtre, de vous en envoyer beaucoup, de vous toucher le cœur, et d'exaucer les prières continues que je fais pour vos conversions : n'ayant d'autres désirs, que d'être toujours,

Mes amis, *Kibaouanele*,

Votre serviteur, *Hàboujoucou*,

Père Raymond, *Baba Raymon*.

Le V. P. Breton donna en France d'illustres exemples des éminentes vertus que, pendant dix-neuf ans, il avait pratiquées en Amérique. On remarqua la même exactitude pour l'étroite observance que s'il ne fût jamais sorti du noviciat : il assistait nuit et jour à l'Office divin, avec une modestie et une dévotion capables d'en inspirer aux autres. Il demanda pour grâce au R. P. Vicaire général de la Congrégation réformée de Saint-Louis de le recevoir, parce qu'il était résolu de vivre et de mourir dans un couvent d'observance (1). Il ne put se résoudre, quelque instance qu'on lui fît, de retourner à son couvent de Beaune, où il n'y avait aucun vestige de régularité. Le R. Père Provincial de France en écrivit même à Rome : mais l'homme de Dieu avoua qu'après avoir recommandé très souvent cette affaire à Notre-Seigneur pour connaître sa sainte volonté, étant toujours en disposition de l'accomplir, quelque répugnance qu'il y pût avoir, il se sentait, après son oraison, moins porté d'aller à Beaune qu'auparavant.

Le P. Provincial, qui connaissait son mérite et les grands services qu'il pouvait rendre à sa Province, s'efforça de le retenir. Dans ce but, il obtint une patente du R. P. Général, qui l'établissait confesseur des religieuses de l'Ordre à Poitiers ; et après, il lui confia encore le même ministère auprès de nos religieuses de Poissy. Le V. Père obéit avec respect ; mais il ne put quitter la Congrégation sans avoir assurance du Père Vicaire général d'y être reçu quand il aurait achevé les deux ans portés dans sa commission. A Poitiers, il gardait, seul, la même abstinence qu'il avait observée au couvent de Saint-Honoré à Paris. Il assistait inmanquablement toutes les nuits à Matines, et au reste de l'Office divin, quand il n'était point

(1) La Congrégation de Saint-Louis avait été établie en 1608, par Sébastien Michaëlis, et possédait à Paris le couvent de la rue Saint-Honoré. Elle subsista jusqu'en 1668 : à cette date, elle fut érigée en Province. A l'époque où le V. P. Raymond rentra en France, elle était gouvernée par le P. Louis Le Breton, qui avait succédé, cette même année 1654, au savant Père Jacques Goar.

chez les religieuses. Il allait chez elles le matin les confesser et dire la sainte Messe, et retournait dîner au couvent. Cette fermeté à garder inviolablement l'abstinence, à faire ainsi comme une censure publique des dispenses dont les autres religieux se servaient, lui attira de longues et dures persécutions ; il les souffrit avec une patience invincible, aussi bien que la misérable nourriture qu'on lui préparait pour l'obliger à rompre son abstinence et à manger comme les autres. Les religieuses, qui l'honoraient extrêmement, obtinrent une permission du R. P. Général pour le faire demeurer à leur monastère, afin d'avoir grand soin de lui : mais il ne voulut jamais s'en servir, de peur de perdre de si riches occasions de souffrir et d'être humilié.

Comme cet emploi ne pouvait fournir assez de matière à son ardente charité, il confessait plusieurs personnes séculières qui, le voyant si détaché du monde et si uni à Dieu, avaient voulu se mettre sous sa conduite, pour profiter de ses conseils. En retournant du monastère au couvent, il visitait aussi tous les malades du quartier qu'il traversait. Les consolations que ces pauvres affligés en recevaient et le zèle charitable avec lequel il les portait à Dieu, le mirent en une si haute réputation dans la ville, qu'on l'appelait de toutes parts pour ce ministère de charité.

Telle a été sa conduite dans tous les couvents ou monastères où il a demeuré en France et en Lorraine. Étant confesseur de nos religieuses de Vic, il s'était rendu le visiteur général des malades et le père des pauvres et des affligés. Il allait tous les jours à l'hôpital et aux prisons ; et il rendit des services si considérables, que lorsqu'il fut rappelé par ses supérieurs, les magistrats leur écrivirent, les suppliant très humblement de le laisser encore à Vic pour le soulagement des pauvres, inconsolables de son départ, et ils offrirent de lui faire une grosse pension pendant sa vie, afin qu'il ne fût pas à charge au monastère.

Ce fut une désolation publique à Poissy, où il avait été confesseur de nos religieuses, quand il en voulut sortir. Les pauvres pleuraient et criaient à faire pitié qu'ils allaient perdre leur père. Les prisonniers eux-mêmes firent conjurer les religieuses de retenir chez elles celui qui était toute leur joie et leur consolation. Le bon Père, en effet, les visitait tous les jours, et il n'y allait presque jamais sans être chargé de pain, qu'on lui donnait pour leur distribuer.

Le Chapitre Provincial qui se tint à Poitiers, en 1669, nomma le

V. P. Raymond Prédicateur général de son couvent de Beaune. Mais ce saint religieux, persévérant toujours dans ses mêmes dispositions, obtint enfin sa transfiliation au couvent de Caen, en Normandie, qui faisait partie de la Congrégation réformée de Saint-Louis. Il se retira dans ce couvent avec l'espérance d'y trouver plus de repos, et de pouvoir se préparer à la mort ; mais là encore sa vertu lui attira tant de personnes, et sa charité ordinaire envers le prochain lui procura tant d'occupations, qu'il était des douze et quelquefois des quinze heures au confessionnal. On s'étonnait comment il pouvait fournir à un si rude travail, lui qui était accablé d'infirmités contractées en Amérique à l'instruction des sauvages. Dans ce ministère, il avait souffert des misères qui « vont au delà de l'imagination et de la croyance des hommes. » *Labores et pericula subiit, quæ omnem fidem superant*, comme porte la lettre de sa mort, et pourtant il s'imposait encore de grandes austérités qu'il pratiquait continuellement. Dieu le fortifiait évidemment par sa grâce, afin qu'il eût le moyen de lui gagner des âmes et de montrer l'esprit apostolique dont il a été animé toute sa vie : *Vir apostolici pectoris et spiritûs*, dit la même lettre.

Outre ce zèle charitable du salut des âmes, le P. Raymond possédait dans un haut degré toutes les vertus qui font la perfection d'un religieux : une obéissance prompte et générale aux volontés de ses supérieurs, une pureté angélique, qu'il a inviolablement conservée au milieu de mille dangers. Il m'a une fois déclaré en confidence que Dieu lui avait fait cette miséricorde de n'avoir jamais eu aucune mauvaise pensée ni aucun mouvement déréglé parmi tant de femmes indiennes, avec lesquelles la charité l'obligeait de converser, pour les instruire et pour les gagner à Jésus-Christ. J'étais malade à l'extrémité, à la Guadeloupe, et comme sa charité le portait à me procurer toute sorte de soulagements, il mit à profit l'arrivée d'une petite armée de sauvages, qui débarquèrent à notre rivière en revenant de la guerre contre les Anglais. Sachant que les femmes de ces sauvages qui accompagnent ordinairement leurs maris dans ces dangereuses expéditions, ont une connaissance admirable des simples, et qu'il n'y a qu'elles qui aient soin des malades, il en amena quelques-unes pour me voir, et pour les prier de travailler au rétablissement de ma santé. Je n'en avais point encore vu depuis mon arrivée dans les îles ; mais j'eus tant d'horreur de les voir presque sans habits, que je me résolus de mourir plutôt que de prendre aucun remède de leurs mains. Quand elles



furent sorties, je demandai au vénérable Père comment il pouvait vivre parmi elles. Ce fut pour lors qu'il m'ouvrit son cœur, et qu'il me déclara la grâce extraordinaire qu'il avait reçue de Dieu pendant son séjour chez ces barbares, de n'avoir jamais eu une mauvaise pensée à leur sujet. La vie sainte, apostolique et pénitente que je lui voyais mener me le persuadaient assez.

Aux vertus que nous venons d'énumérer, le Père Raymond joignait un désintéressement absolu, qui lui faisait refuser tout ce qu'on lui offrait, une pauvreté parfaite et un si grand détachement de toutes choses et de toutes sortes de considérations humaines, que dans les lieux où il se trouvait, il aimait autant confesser le plus pauvre que le plus riche. Il était si patient qu'il n'y avait fatigue qu'il n'endurât avec plaisir pour l'amour de Dieu; si mortifié, que sa vie était une pénitence continuelle.

Homme d'oraison, il employait à cet exercice tout le temps qui lui restait, après avoir satisfait aux devoirs de la charité envers le prochain. Il se confessait tous les jours et il disait la Messe avec une dévotion, une ferveur toujours nouvelle.

Dieu acheva de sanctifier le V. Père Raymond par une longue maladie qui exerça sa patience héroïque pendant cinq mois. Le saint malade, dans un sentiment de reconnaissance, remerciait Notre-Seigneur de lui accorder le temps de se préparer à la mort, et de le mettre en un état où il ne pût songer qu'à son propre salut. Il se servit avantageusement de ce long intervalle pour ne s'occuper que de Dieu, et il lui était toujours uni d'esprit. Il reçut les derniers sacrements avec toutes les marques d'une insigne piété, d'une grande humilité et d'une contrition très vive. Il s'entretenait continuellement avec Dieu par des colloques affectueux, pendant lesquels il produisit de nombreux actes d'espérance et d'amour. Ce fut au milieu de ces actes qu'il rendit sa sainte âme à Dieu, le 8 janvier de l'année 1679; il était âgé de plus de soixante-dix ans.

Les Antilles, découvertes par Christophe Colomb, dans les années 1492 et 1493, reçurent en 1626 la première colonie française; elle était destinée à l'île de Saint-Christophe. Une seconde colonie fut envoyée par Richelieu, en 1635, pour occuper l'île de la Guadeloupe; nos Pères furent chargés d'accompagner cette colonie. De la Guadeloupe, les religieux de saint Dominique allèrent planter la croix et prêcher l'Évangile dans plusieurs des îles voisines.

Un peu plus tard, nos Pères s'établirent aussi à la Martinique. Le P. Boulogne y arriva de France le 25 décembre 1654. Il amenait avec lui deux religieuses de notre

Tiers-Ordre de Toul, qui fondèrent un monastère. Un siècle plus tard, en 1742, les Dominicaines de Marseille y fondèrent, à leur tour, le monastère des Saintes-Catherine-et-Rose, ou les Dames hospitalières du Tiers-Ordre de saint Dominique. Cette maison a été très florissante, et a duré jusqu'en 1825, époque où elle est passée à la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny.

Parmi les religieux qui ont rempli un certain rôle dans notre mission des Antilles, nous rappellerons le P. Labat, dont le nom y est resté populaire. Né à Paris en 1663, il fut envoyé comme missionnaire aux Antilles en 1693; et peu de temps après, il reçut la charge de procureur général de toutes les missions dominicaines en ces régions. Ses hautes connaissances en mathématique le firent choisir par le roi de France pour remplir des fonctions et occuper des postes rarement confiés à des religieux. Nommé ingénieur du gouvernement, il dut, en vertu de ce titre, visiter toutes les îles de l'archipel et aviser aux moyens de les protéger contre les attaques de l'ennemi. Il fortifia très bien la Martinique, et contribua honorablement à la défense de la Guadeloupe en 1704. Aussi adroit mécanicien qu'habile ingénieur, il inventa, pour la fabrication du sucre, de nouveaux procédés qui, même aujourd'hui, sont encore en usage dans les colonies. Chaque fois qu'on a voulu les modifier, les nègres ne manquaient pas de dire : « Cela peut être bon; néanmoins, on en reviendra au P. Labat; » et l'événement leur a toujours donné raison.

Appelé à Rome en 1706, il s'y fit une grande réputation. En 1716, il retourna à Paris, et y demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1738.

Le P. Labat, mathématicien, ingénieur, architecte, mécanicien, était, avec tout cela, un littérateur distingué, aussi spirituel qu'instruit. Il écrivit plusieurs ouvrages, dont quelques-uns eurent un grand succès. En voici les titres :

1° *Voyage aux îles d'Amérique*, contenant l'histoire naturelle du pays, les mœurs, etc.; huit vol. in-12. — 2° *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, etc., d'après les mémoires de Brue; cinq vol. in-12. — 3° *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée*; quatre vol. in-12. — 4° *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*; cinq vol. in-12. — 5° *Voyage en Espagne et en Italie*; huit vol. in-12. — 6° *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, contenant ses voyages en Asie, Syrie, Palestine; six vol. in-12.

Dans tous ses divers ouvrages, le P. Labat a décrit avec soin les productions naturelles des pays qu'il a parcourus. Sa *Flore des Antilles* est une des meilleures et des plus complètes qui existent.





*Le V. P. JEAN MALFAZ*

*Profès du Couvent de Valladolid, et célèbre Missionnaire  
en Espagne (\*)*

(1624-1680)

CETTE vie, comme celles de plusieurs autres grands serviteurs de Dieu contenues dans cet ouvrage, demanderait une histoire particulière. Mais n'ayant pu apprendre du P. Malfaz que ce que la Province en avait envoyé pour être inséré, selon la coutume, dans les actes du Chapitre général, il faudra se contenter de ce modeste aperçu et attendre que nous puissions découvrir quelque notice plus entière et plus complète.

Cet excellent religieux prit l'habit, à l'âge de treize ans, au célèbre couvent de Saint-Paul à Valladolid, avec tant d'innocence et un si grand éloignement du vice, qu'il crut assez longtemps qu'on était incapable de rien faire qui déplût à Dieu. Après sa profession, il fut envoyé au collège de Saint-Grégoire en la même ville, et y fit de grands progrès en philosophie et en théologie, mais beaucoup plus encore dans l'étude de la vertu. Il eut occasion d'entendre parler de la profonde ignorance et des vices abominables qui régnaient dans les personnes de l'un et l'autre sexe, au sein des montagnes de Santander, dans la Vieille-Castille. Cette nouvelle lui perça le cœur ; et parce que l'Ordre avait dans ce pays une petite maison, habitée par deux religieux, il résolut d'y aller avec quelques compagnons embrasés du même zèle, pour y établir comme une forteresse d'où ils battraient en ruine celle que le démon s'était faite dans les âmes. Ainsi pressé de la charité de Jésus-Christ, il quitta le collège de Saint-Grégoire renonçant de très bon cœur à tous les honneurs et grades qu'il pouvait justement espérer ; et s'en allant avec plusieurs autres religieux en ce pauvre couvent, il en fut institué Supérieur par son Provincial.

(\*) Mém. de Rome (Souèges, suppl. de juillet).

Son premier but et ses principaux soins furent de commencer, comme saint Jean-Baptiste, à « tourner *les cœurs des Pères vers leurs enfants* » en établissant dans cette solitude la première vie des Pères de l'Ordre : sachant bien que s'ils n'étaient agréables à Dieu par la sainteté de leurs mœurs, leurs prédications seraient stériles et sans fruit. Ses compagnons entrèrent dans le même sentiment, et entreprirent une vie si austère, si pénitente et si apostolique, qu'on les appelait communément « *les Saints* ». Pendant dix-sept ans, que cet admirable Supérieur eut la conduite de cette maison, du consentement du Provincial et de l'agrément de ses Frères, qui n'en voulaient point d'autre, il soutint avec ferveur ce même genre de vie. Toutes les semaines il tenait le Chapitre des coupes ; et dans ce Chapitre, selon l'ancienne pratique, non seulement les religieux s'accusaient de leurs fautes, mais encore étaient hautement proclamés par ceux qui s'en étaient aperçus, et punis immanquablement. Cela se faisait avec un si grand désir de la perfection, qu'on ne voyait en ces saints religieux ni aigreur, ni amertume, mais un esprit d'amour et de charité, qui les tenait parfaitement unis en Notre-Seigneur. Ne se flattant en quoi que ce soit, ils s'accusaient aussi dans ces mêmes Chapitres, des fautes qu'ils avaient commises en leurs voyages. Ces fautes étaient si dignement effacées par l'accusation volontaire qu'ils en faisaient, et par la pénitence qu'ils en recevaient et accomplissaient ensuite, que ces Chapitres étaient, comme autrefois ceux de notre Père saint Dominique, plus insupportables au démon que l'enfer. Aussi notre saint Fondateur avait-il une complaisance toute particulière pour cette maison. Une très vertueuse dame, qui lui était singulièrement affectionnée, vit un jour ce B. Père à l'une des portes du couvent, et lui ayant demandé, « ce qu'il faisait là et où il allait. » « Je me tiens chez moi », répondit saint Dominique.

C'était aussi à imiter ses vertus, et à faire régner son esprit dans ce lieu, que visait uniquement son très digne enfant le Père Jean Malfaz. Il était si recueilli et gardait un si profond silence, que jamais on ne lui entendait proférer une parole vaine ; mais il ne parlait que de Dieu, ou des choses de son service, à quoi il savait toujours ramener par une adresse sainte et fort spirituelle, ce qu'on disait d'indifférent. Il faisait observer le même esprit à ses religieux. Tous ne s'entretenaient que de choses sérieuses et dignes de leur profession, s'animant mutuellement à en acquérir la fin, par de fréquentes conférences spirituelles ; ils se conservaient ainsi dans une admirable paix et



contentement et dans une ferveur continuelle. Les dispenses, hors une véritable et actuelle nécessité, n'avaient aucun lieu dans cette Communauté, surtout celle de porter du linge. Le V. P. Malfaz voulait qu'en ce point la Constitution fût observée à la lettre, même dans les maladies, cet adoucissement y étant expressément défendu. Il avait des inventions pleines d'esprit et de piété pour exciter ses religieux à toujours s'avancer dans les voies de Dieu. Et comme il soutenait fortement ce qu'il disait par son exemple, il les entraînait à sa suite sans aucune difficulté.

Notre Bienheureux mortifiait sa chair d'une terrible manière, prenant de fréquentes disciplines, ne mangeant qu'une fois le jour, quelquefois du pain et de l'eau seulement, d'autres fois un peu de légumes cuits, ou même des fruits tellement pourris, qu'ils faisaient horreur à l'estomac et à la vue. Il fut longtemps sans se servir de lit, dormant tout vêtu sur une chaise, jusqu'à ce qu'enfin accablé de travaux et d'infirmités, il modéra un peu cette rigueur. Très adonné à l'oraison, il la faisait faire deux fois le jour en commun, et faisait dire aussi tous les soirs une partie du Rosaire. Chez lui une humilité pleine de douceur et une constante sérénité de visage s'alliaient à une affabilité tempérée de modestie et de gravité. Il abhorrait toute sorte de mensonges et faisait grand cas de la simplicité de cœur et de l'ingénuité de langage. Son zèle était sage et discret, et sa charité si tendre et si cordiale qu'il exerçait très volontiers, dans sa pauvre maison, l'hospitalité envers les étrangers, et répandait des aumônes considérables. Consolateur universel de tous les affligés, maître débonnaire, soigneux et attentif de tous les ignorants, on le voyait encore se faire serviteur officieux et fidèle de tous ceux qui avaient besoin de son crédit et de son assistance.

Le V. Père était soigneux et magnifique pour tout ce qui regardait le culte divin ; de sorte que, nonobstant la profession qu'on faisait dans son couvent d'une grande pauvreté, et bien qu'on n'y vécût que d'aumônes, il y laissa la sacristie garnie de très beaux ornements. Il faisait célébrer les Offices avec une gravité, une modestie et une dévotion, qui, frappant doucement le cœur par les sens extérieurs, attiraient à son église un grand nombre de personnes ; quelques-unes en étaient tellement touchées, qu'elles changeaient de vie, et se convertissaient. Lui-même paraissait un ange en célébrant la sainte Messe, tant il y apportait de modestie, de respect et de gravité à bien faire les cérémonies. Il exigeait aussi sur ce point de ses religieux

toute l'exactitude possible, voulant que par cet esprit de foi et de religion ils inspirassent les mêmes sentiments à ceux qui venaient entendre leurs Messes. Il brûlait de zèle pour le salut des âmes : ce qui, l'engageant à des entreprises assez difficiles pour bannir des vices et des désordres invétérés, il souffrit à cette occasion des contradictions, des travaux, et des calomnies, avec une constance et une fermeté incroyables. Les personnes les plus puissantes n'étaient point capables de l'intimider, car Notre-Seigneur lui avait donné un front d'airain et un courage intrépide pour ce qui regardait son service et sa gloire : de sorte qu'on pouvait dire de lui comme d'un autre Elisée : *In diebus suis non pertimuit Principem, et potentiâ nemo vicit illum, nec superavit illum verbum aliquod* : « Il n'eut de son temps aucune crainte du Prince, personne ne fut plus fort que lui, et il ne se rendit jamais pour ce qu'on pût lui dire » (Eccl. XLVIII, 13, 14).

Mais qui pourrait maintenant expliquer les fruits que lui et les siens firent par leur vie et par leurs prédications, pour le salut des âmes ? Combien de vices ils déracinèrent, combien ils ôtèrent d'abominations et de scandales, et combien ils apaisèrent d'inimitiés et firent de réconciliations inespérées ? Mais surtout, qui pourrait assez admirer le beau jour que leur doctrine apostolique fit lever dans une contrée où, parmi ceux-là même qui devaient instruire les autres, il y avait tant d'ignorance et d'erreurs ? On pouvait bien dire avec toute sorte de raison des habitants de ces contrées, instruits par de tels prédicateurs, ces paroles d'Isaïe : *Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam, habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis* : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres, a vu une grande lumière, et le jour s'est levé sur ceux qui habitaient en la région de l'ombre de la mort. » Leur chef et saint supérieur marchait le premier dans ce désert, où comme un autre saint Jean, il était : *Lucerna ardens et lucens* : « Un flambeau, qui éclairait et qui brûlait tout ensemble » par l'éclat de sa doctrine, et par l'ardeur de sa charité. N'ayant rien en lui qui ne prêchât et ne fût comme une voix forte et généreuse pour exciter le peuple à la pénitence, il se rendait digne, par sa prédication et par sa vie, des autres éloges du saint précurseur, lequel était encore *Vox clamantis in deserto* : « Une voix qui criait dans le désert, pour préparer au Seigneur un peuple parfait, » *Ut pararet Domino plebem perfectam*. Voici des preuves illustres de cet apostolat fécond.

Tous les soirs, les habitants des lieux où les Pères avaient prêché

s'assemblaient à l'église au son de la cloche. Les curés s'y trouvaient les premiers et disaient en chœur avec leur peuple le saint Rosaire : car ces excellents religieux, considérant cette dévotion comme un moyen très efficace pour attirer du ciel la bénédiction du Seigneur, et étant eux-mêmes très dévots à la Sainte Vierge, faisaient de cette pratique un point capital de leur prédication. Le Rosaire était suivi de la lecture de quelque livre spirituel, après laquelle on vaquait à l'oraison mentale. Les femmes se retiraient alors en leurs maisons ; mais les hommes avec leur curé, éteignant la lampe de l'église, s'y donnaient fortement la discipline. Lorsque les hommes s'étaient aussi retirés, les femmes venaient y faire la même pénitence. Cette mortification ne se faisait qu'alternativement en quelques endroits ; mais elle avait lieu tous les soirs, en celui qui était proche de notre couvent. Et tous s'y portaient de si bon cœur, qu'aux approches du jour de Pâques, le curé ayant dit au peuple que ce temps était un temps de réjouissance, et qu'il ne faudrait pas, s'ils le jugeaient à propos, s'assembler si souvent pour la discipline, le peuple se leva et répondit avec grande ferveur : « Nous voulons, monsieur le curé, la pratiquer tous les jours. » Ce que ce pieux pasteur leur accorda volontiers, voyant que l'Église, dans la solennité du même temps, ne laissait pas avec toute sa joie, d'y faire entrer le souvenir de la croix de son Époux. Outre cette pénitence publique, quantité de pieuses personnes ne manquaient pas de vaquer encore à l'oraison en leur particulier, et d'affliger leur chair par des cilices, et autres macérations corporelles. Ces pratiques se continuent encore aujourd'hui. Et les peuples de tous ces endroits sont si pieux et si craignants Dieu que, lorsqu'ils vont à leur travail, ou en voyage, leur coutume est de réciter le Rosaire ensemble, ainsi qu'on le fait en nos couvents, ou tous seuls, en le tenant à la main, s'ils sont sans compagnon. Par cette pratique, ces dignes religieux ont tellement aboli les jurements et les médisances, que, s'il se trouve quelqu'un qui s'y laisse aller, on lui dit aussitôt : « Il paraît bien que tu n'as pas été au couvent de Sainte-Marie de las Caldas. »

Le bruit de leur prédication, avec la bonne odeur de leur vie, alla si avant, qu'on ne croyait pas s'être bien confessé, si on ne s'était confessé à quelqu'un de ces « saints Pères ; » car c'est ainsi qu'on les appelait. Il accourait tant de monde chez eux de plus de vingt lieues à la ronde, pour faire des confessions générales, que les religieux, occupés depuis le matin jusqu'au soir à les entendre, et ne pouvant

suffire à donner à tous cette consolation, en renvoyaient une partie aux curés voisins, qu'ils avaient instruits de la manière de bien administrer le sacrement de Pénitence. Plusieurs néanmoins, pour contenter leur dévotion, restaient des quinze jours entiers dans celieu désert, sans avoir la nuit d'autre lit que quelques planches ou la terre nue. L'événement faisait voir que leur attente n'était pas vaine : car ces pénitents se trouvaient pénétrés de si grands sentiments de dévotion et d'une contrition si vive de leurs péchés, par le chant de l'Office, par la modestie des religieux, et aussi par l'aspect d'une image de la Très Sainte Vierge, illustre en plusieurs miracles, qu'on y garde avec beaucoup de vénération, que très souvent, venus dans le dessein de s'en retourner au plus tôt chez eux pour vaquer à leurs affaires domestiques, ils oubliaient ce qu'ils avaient de plus pressant en leurs maisons et ne songeaient plus qu'à se décharger à loisir, et dans le temps auquel les Pères pourraient les écouter, du fardeau qui leur pesait dans l'âme. Ils faisaient leur confession avec tant de larmes qu'on ne pouvait douter que le Saint-Esprit n'en fût l'auteur.

Ce grand concours ayant diminué par le changement de vie et par la cessation des crimes qui se commettaient, la dévotion à la Très Sainte Vierge par le moyen du saint Rosaire ne laisse pas de s'y conserver. On le dit encore publiquement et en chœur dans les églises et les chapelles de tous ces lieux, et dans les maisons particulières. Les confessions ordinaires et générales, tant de ceux des environs que des étrangers, qui viennent de plus de vingt lieues, occupent encore sept confesseurs de la manière que nous avons dite, avec des effets tout visibles des bénédictions du Seigneur par les mérites et les intercessions de la Très Sainte Vierge. L'Ordre est en si grande vénération dans tout le pays, que lorsque quelqu'un de ces religieux y paraît, on se met à genoux pour lui baiser la robe ; et un grand nombre de personnes de l'un et l'autre sexe, animées par cette ferveur, demandent l'habit du Tiers-Ordre et le portent si dévotement, qu'ils ne se distinguent pas moins des autres par la sainteté de leurs mœurs que par les marques de cette livrée extérieure.

Enfin le glorieux auteur de tant de biens, après avoir travaillé incessamment à la sanctification de son âme par une admirable pureté de vie, par des travaux continuels, par des austérités volontaires, par la souffrance ferme et constante de plusieurs persécutions, calomnies, oppositions et diffamations, et par celle



de plusieurs angoisses intérieures, et de maladies et infirmités corporelles, qui épuraient son amour comme l'or dans la fournaise, reçut la récompense de tant de mérites, après une mort précieuse, le 8 janvier, l'an 1680. Le V. P. Malfaz était âgé de cinquante-six ans. Il en avait passé quarante-trois en religion.

La nouvelle de sa mort s'étant répandue, il accourut une foule de peuple pour honorer son corps. Les uns lui baisaient les mains et les habits, les autres en déchiraient des pièces, d'autres lui arrachaient les cheveux de la couronne et les ongles des pieds et des mains, et tous généralement s'efforçaient d'emporter quelques reliques ou du moins de lui faire toucher leurs chapelets et des linges apportés à dessein. Pour contenter la dévotion de tout ce peuple, qui désirait avec ardeur voir « le Saint, » ainsi qu'on l'appelait communément, les religieux furent contraints de laisser son corps exposé pendant trois jours. Il paraissait dans sa bière le visage si doux, si beau et si agréable, qu'on l'aurait plutôt pris pour un homme vivant et endormi d'un paisible sommeil, que pour un mort. Ses mains, ainsi que l'assurèrent quelques personnes dignes de foi, qui les lui baisèrent, exhalaient une odeur du ciel : ce qui augmentant de plus en plus la dévotion du peuple, on eut bien de la peine à l'arracher à la foule, après ces trois jours, pour lui rendre les devoirs de la sépulture. Toute la contrée s'intéressa à lui faire des honneurs funèbres, les uns dans leurs églises et les autres dans notre couvent, où la noblesse d'alentour venait faire célébrer des services. C'est ainsi qu'il plaisait à Notre-Seigneur « de glorifier, selon sa parole, celui qui avait tant travaillé à le glorifier » (I Reg. II, 30).

Mais ce qu'on a sujet d'admirer le plus en ce fervent ouvrier de la Religion, c'est que ce couvent, presque inconnu avant qu'il s'y retirât, et où il n'y avait que deux religieux, en entretient maintenant seize, des seules aumônes du peuple ; et les aumônes non seulement suffisent pour leur entretien, mais elles servent encore pour soulager plusieurs pauvres. L'observance y est dans un si haut point, qu'étant célèbre dans toute la Province d'Espagne, plusieurs graves religieux recherchent de s'y aller retirer pour y vivre avec plus de rigueur. La pauvreté s'y observe d'une manière très sainte ; pas un religieux qui ait rien en particulier, ne serait-ce qu'une aiguille : tout est fourni du commun. L'obéissance y est aussi très parfaite, personne n'agissant que par le mouvement du Supérieur ; aussi plusieurs religieux de ceux qui ont pris l'habit dans cette sainte maison, ou qui y ont été

élevés, sont morts dans une si haute estime, qu'on a mis leurs éloges dans les Actes des Chapitres de la Province. Tels sont les vénérables Pères Joseph de Sainte-Rose, décédé à Ségovie ; François de Saint-Thomas, et Toribie de Saint-Augustin, décédés à Palencia ; Michel de la Reguera, qui mourut dans le couvent de ce désert et, à ce qu'on assure, avec l'innocence baptismale ; le Père Fabien de Quebedo qui, étant prêtre séculier, se rendit religieux dans le même couvent et y mourut très saintement, dans toute la ferveur de son noviciat. Parmi les Frères convers, le Frère Laurent de Saint-Thomas s'est signalé en plusieurs excellentes vertus ; et le Frère Jean de Saint-Vincent a singulièrement brillé en simplicité et patience. Je les ai joints tous ensemble, parce que, ne sachant pas le jour précis de leurs décès, je ne pouvais les placer plus à propos qu'au lieu où je relève par leur éloge celui de leur très digne Maître.



### *La Vertueuse Sœur*

#### *MARIE DE SAINT-PIERRE-MARTYR*

*Professe du Monastère de Saint-Dominique, à Rouen (\*)*

(1677)

LA Sœur dont nous donnons ici la vie, appartenait, selon le monde, à l'une des meilleures familles du pays de Caux ; elle se nommait Blanche de Fauville. Mais ayant pris, en Religion, le nom de Sœur Marie de Saint-Pierre-Martyr, elle s'étudia de toutes ses forces à se rendre digne de ce nom, en imitant la pureté de la Mère de Dieu et la dévotion que l'illustre martyr de Vérone porta toute sa vie à cette auguste Vierge, pour conserver la blancheur du lis virginal, et devenir un véritable enfant de notre Père saint Dominique. La vocation de cette vertueuse fille fut, du reste, un effet tout particu-

(\*) Mémoire de Rouen (Souèges, avril). — Le Monastère de Rouen, avait été fondé en 1659, par celui d'Aumale ; il était donc du Tiers-Ordre. On peut voir l'historique de sa fondation dans la vie de la Sœur Charlotte de la Résurrection, que nous donnons le 19 de ce mois.

lier de la bonté et de la providence divine envers cette maison nouvellement fondée, car elle y fit descendre toutes sortes de bénédictions, tant spirituelles que temporelles, surtout en y attirant une des Sœurs fondatrices, alliée à sa famille, qui fut le soutien et l'un des plus beaux ornements de ce saint monastère.

Notre Sœur commença sa carrière par une humble connaissance de soi-même, et par des pratiques continuelles d'humilité : intérieurement, elle se tenait sous les pieds de toutes les religieuses ; extérieurement, elle s'occupait à toute sorte d'offices, quelque vils et pénibles qu'ils pussent être. Elle a exercé celui d'infirmière avec une charité et une vigilance admirables, celui de jardinière avec tant de fatigues et de travail qu'un manœuvre n'en aurait pas fait davantage. Sa plus douce consolation, dans son travail, était de considérer la vie laborieuse de Jésus-Christ, et celle qu'avaient menée eux-mêmes les anciens Pères du désert en travaillant de leurs mains. Nonobstant ces grands labeurs, elle ne laissait pas d'affliger rigoureusement son corps par de fréquentes et cruelles disciplines, qu'elle se donnait avec des cordes garnies de pointes et de ferrailles. Tout ce qu'elle mangeait était ordinairement ou insipide, ou amer ; fuyant avec un soin extrême le plaisir du goût, elle frottait secrètement son pain avec des feuilles d'absinthe ; elle en mettait aussi dans sa boisson, et parfois elle les mangeait toutes crues comme les herbes d'une salade.

Cette fervente religieuse avait tant d'amour de Dieu, et son amour était si affectif qu'elle pleurait amèrement de voir ce bon Maître si peu aimé des hommes. Pour suppléer à cette indifférence, elle avait fait vœu de pratiquer tout ce qu'elle connaîtrait être de plus agréable à la divine Majesté ; elle avait signé ce vœu de son sang. La foi et la dévotion qui l'animaient envers le Très Saint Sacrement étaient si sincères, si humbles et si respectueuses que, s'il arrivait qu'une Sœur crachât dans le chœur, elle ne manquait pas, dès que les religieuses étaient sorties, d'aller lécher ce crachat, afin de réparer par cette mortification généreuse l'espèce d'irrévérence commise en ce lieu saint.

Ses oraisons étaient très longues ; tellement, qu'à force de se tenir agenouillée, il lui survint deux loupes aux genoux : ce qui ne l'empêcha pas de continuer encore ses prières dans cette dévote posture sans vouloir se soulager, quelque danger qu'il y eût que ce mal augmentât. Les lumières et les sentiments qu'elle recevait dans

l'oraison faisaient en elle des impressions si profondes, qu'elle se tenait dans une continuelle présence de Dieu ; son oraison était ainsi continuelle. A cet exercice intérieur, elle joignait quantité de prières vocales, et elle ne les interrompait pas, quelque travail qu'elle entreprît : les offrant à Dieu pour la conversion des pécheurs et pour le soulagement des âmes du purgatoire. Elle ne manquait jamais de dire tous les jours son Rosaire ; et de remplir exactement plusieurs heures dont elle s'était chargée, pendant l'année, pour le Rosaire perpétuel.

Le bas sentiment qu'elle avait d'elle-même lui faisait estimer tout le monde, et avoir pour tous un singulier respect. Mais elle était si petite en la présence de ses supérieures et si obéissante à leur voix, que, ne se jugeant capable de rien, elle prenait pour une grande faveur d'accomplir quelque ordre que ce fût. Dès le jour où elle résolut de se donner à Dieu, elle était toute pénétrée de ce sentiment d'humilité et du bonheur inestimable de se voir dans la maison de Dieu et vouée à son service. Avant d'entrer dans ce Monastère de Saint-Dominique, elle avait postulé et avait été admise dans celui de la Visitation de la même ville de Rouen. Comme ces religieuses eurent pris garde qu'elle avait la vue courte, ce qui était vrai, bien qu'en retour elle l'eût intérieurement très éclairée, elles la prièrent de se retirer. A quoi ne pouvant se résoudre, tant elle désirait être religieuse, elle dit à ces Mères, avec autant d'humilité que d'esprit et de grâce : « Je vous prie, mes Mères, de ne pas me rejeter de votre maison. Aussi bien avez-vous besoin d'un chien, qui veille la nuit pour vous garder des voleurs : je vous promets, s'il vous agréé de me retenir, de faire toutes les nuits cet office. » Admirable réponse ! Dieu néanmoins voulut qu'elle ne fût pas reçue, et c'est alors qu'elle vint se présenter au monastère de celui que le ciel a désigné sous le symbole d'un chien qui veille et qui aboie contre les ennemis de l'Eglise ; cette sainte fille, comme une chienne mystique, devait parfaitement imiter la vigilance, le zèle, la fidélité et la faim insatiable de perfection de saint Dominique.

Dieu honora notre Sœur du don de prophétie : elle le fit paraître en prédisant sa mort six mois avant qu'elle n'arrivât. Elle prédit aussi la mort de son neveu M. le baron Descrainville. Il était en bonne santé, lorsqu'elle annonça qu'il mourrait bientôt, et que le frère de ce baron, chevalier de Malte, qui n'avait plus que six mois jusqu'à sa profession, ne ferait pas cette profession, et qu'il serait



héritier de sa famille. Ce qui arriva ainsi. Car le baron étant mort trois mois après, le chevalier quitta l'Ordre de Malte pour la conservation de sa maison.

On vit bientôt après s'accomplir aussi ce qu'elle avait annoncé touchant sa propre mort, car elle tomba dans une maladie qui, l'épurant comme l'or dans le creuset, donna un beau lustre à ses vertus par les pratiques d'une patience tout angélique. Ses grandes austérités ayant beaucoup affaibli son corps, il lui survint une infirmité qui lui causait des douleurs extrêmes. On lui administra des remèdes très violents. C'était alors qu'elle faisait plus particulièrement paraître son grand fond de mortification et d'obéissance ; car, quelque grande que fût sa faiblesse, elle se tenait tellement tranquille et en repos, qu'elle aurait fait scrupule et matière de confession de se tourner sur son pauvre lit, pour y être d'une manière plus commode. Enfin, après tous ces traitements douloureux qui furent longs et plusieurs fois réitérés, on conclut qu'il lui fallait faire une opération, non moins sensible que dangereuse. La Sœur s'y soumit, par respect pour l'obéissance ; autrement la pudeur lui aurait fait souffrir la mort plutôt que d'accepter une telle cure, d'où elle savait d'ailleurs que devait résulter son trépas.

Tout était arrêté, et trois médecins avec des chirurgiens étaient venus pour la redoutable opération ; c'était un jeudi, ils ne purent ce jour-là s'accorder à rien faire. Ce que la bonne Sœur dit être arrivé par une providence particulière, ayant toujours demandé à Dieu la grâce de mourir un vendredi pour honorer la Passion de Jésus-Christ. Elle avait prédit, et elle assura de nouveau, qu'elle mourrait le lendemain. Le lendemain, les mêmes médecins et chirurgiens arrivèrent. Tout étant prêt, la pieuse malade prit en main un crucifix, elle le baisait et le retenait fortement collé à ses lèvres, offrant à son Sauveur tout ce qu'elle allait souffrir, en union à ce qu'il avait souffert lui-même pour elle sur l'arbre de la croix. Tout à coup, elle s'écria au plus fort de son mal : « O mon Dieu ! si ce que je souffre pouvait être offert pour la conversion d'un hérétique ! ». Ce qu'elle disait, parce que le médecin du couvent avait amené un chirurgien huguenot, qu'on croyait fort habile. Ce fut lui néanmoins qui donna à notre Sœur le coup de la mort, ayant percé l'intestin qu'il fallait remettre. Les autres médecins s'en aperçurent bien, mais inutilement : la plaie était mortelle.

Aussi la pauvre patiente ne pensa plus qu'à se préparer à la mort.

Elle le fit avec des ardeurs d'amour de Dieu si grandes, et un si profond sentiment de reconnaissance de ce qu'il avait plu au Seigneur de l'appeler en Religion, que les religieuses n'en pouvaient retenir leurs larmes. Il ne fut pas possible de lui donner le saint Viatique, à cause de ses vomissements continuels ; mais elle reçut très dévotement l'Extrême-Onction, demanda pardon à la Communauté avec beaucoup d'humilité, et dit encore des choses délicieuses du bien inestimable de l'état religieux. Témoignant un désir extrême d'aller à Dieu, elle lui renouvela ses vœux ; puis s'écria, dans l'impétuosité de son amour : « Hé tôt, mon Dieu ! que je vous voie, que je vous aime, que je vous possède, et que je me perde comme une petite goutte d'eau dans votre immensité, mon divin Océan ! » Elle répéta plusieurs fois ces paroles. Lorsque les Sœurs eurent achevé les prières de l'agonie, elle les invita à dire ce beau Psaume : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus* : elle invoqua le Très Saint Nom de Jésus, et perdant la parole, elle rendit son esprit le 8 janvier de l'an 1677.



## LE MÊME JOUR

12.. — Au livre des *Vies des Frères*, il est fait mention d'un très vertueux religieux, qui vécut dans les premiers temps de l'Ordre, et dont le démon publia lui-même l'incomparable chasteté. Une femme ayant conçu pour lui une folle passion, lui en fit l'aveu après avoir épié l'occasion de l'entretenir en particulier. Le Frère, saisi d'horreur, s'enfuit sans même lui répondre une parole.

A quelques jours de là, le B. Jourdain exorcisant un possédé, le diable répondit qu'il ne sortirait point de son corps, jusqu'à ce que le religieux qui avait été au milieu des flammes sans brûler le lui commandât. Mais comme il ne le nommait point, le B. Jourdain ne put recourir à ce moyen. Il revenait pour la troisième fois vers le possédé, ayant pris par hasard le pieux Frère pour l'accompagner. Et aussitôt qu'ils entrèrent, le démon sortit, en poussant des hurlements effroyables. Le Frère, apprenant ce qui s'était passé, confia en secret au Bienheureux, avec beaucoup de larmes, le danger où il s'était trouvé, et la grâce que Dieu lui avait faite de conserver son innocence. — (*Vitæ Frat.*, l. iv, c. iv; Malvenda).

1240. — A Prague, capitale de la Bohême, mourut, au couvent de Saint-Clément, le Vénérable Père et très illustre prélat Pèlerin. Il avait été pourvu de l'évêché de cette ville par l'empereur Frédéric II, et sacré en cette qualité par Sigefroy, 3<sup>m</sup> du nom, archevêque de Mayence. Mais cette investiture et ce sacre n'ayant pas été approuvés par le Pape Honorius III, Sa Sainteté porta doucement le nouvel évêque à se dépouiller d'une dignité à laquelle il n'était pas monté par les voies légitimes. Le Pape avait encore une autre raison, qui le portait à ne pas le laisser dans ce siège: c'est que ce prélat, d'un naturel facile et doux, n'avait pas toute la force et toute l'énergie nécessaires pour résister aux violences et aux entreprises du roi Ottocare de Bohême sur les droits de l'Église. Le Vénérable Père se démit à Rome même, où il était allé pour rendre ses devoirs à Sa Sainteté, l'an 1226.

Dieu se servant de cette humiliation pour le faire rentrer plus avantageusement en lui-même, il résolut efficacement de ne travailler qu'à se rendre digne d'un trône, dont aucune puissance de la terre ne pourrait le déposséder; et pour en prendre efficacement les moyens, il se rangea parmi nos Pères, en la ville de Prague, au couvent de Saint-Clément, bâti par saint Hyacinthe. Peut-être avait-il eu le bonheur d'entendre prêcher cet apôtre du Septentrion, et de voir le fruit abondant que lui et ses disciples firent dans cette ville. Le couvent que saint Hyacinthe avait bâti fut bientôt rempli de cent-vingt six religieux, sans compter les Frères convers destinés au service de cette Communauté. La structure de l'église y était très magnifique; notre prélat, pour la rendre encore plus auguste, fit bâtir une belle et riche chapelle de la Vierge, à laquelle il était singulièrement dévot, et qu'il dédia à son Assomption. Il en fit construire une autre également très splendide, à l'honneur de saint Barthélemy, et l'orna de belles tapisseries et de riches dorures. Après avoir fait une fondation en toutes les deux, pour y célébrer tous les jours la sainte Messe, il laissa le couvent héritier de tous ses biens, et mérita par ses largesses, par sa modestie, son humilité et sa piété la couronne de gloire, l'an 1240, le 8 janvier. — (Crugerius).

1314. — A Ratisbonne, mourut le V. P. JEAN PICKARD DE LUXEMBOURG, lequel, ayant uni la science à la piété, prit ses grades en l'Université de Paris. L'éclat de ses vertus le rendit si considérable aux yeux de l'empereur Henri VII, qu'il le fit nommer à l'évêché de Ratisbonne. Il gouverna son troupeau en toute sainteté, et après s'être acquis la réputation d'un très pieux et très excellent évêque, puissant en œuvres et en paroles, par l'exercice continuel des vertus pastorales, il mourut saintement environ l'an 1314. Il a laissé une Somme de Théologie, et des Sermons pour tous les temps de l'année et pour toutes les fêtes des saints. — (Guill. Séguier : *Insulæ Belgicæ Ord. Præd.*; Echard, t. 1, p. 522).

15. — A Cordoue, au couvent de Saint-Paul, moururent en opinion de sainteté deux VV. Pères venus de Lombardie, pour y établir l'observance régulière. Leur exemple fut si puissant, que tous les religieux, charmés de leur vertu, embrassèrent la réforme, et leur ferveur devint telle que, ne se contentant point des austérités communes de l'Ordre, ils en pratiquèrent plusieurs de surérogation, comme de porter des tuniques tissées de crin de cheval au lieu de laine. Tous les jours de dimanches et fêtes, ces deux religieux sortaient du couvent pour aller prêcher l'Evangile aux peuples de la campagne. Leur zèle fut si utile à tout le diocèse, qu'on vit en peu de temps une réformation générale dans les mœurs des pauvres villageois, qu'une ignorance grossière des mystères de la religion et des devoirs du christianisme avait entièrement corrompues. Ces hommes apostoliques étendirent partout la dévotion du saint Rosaire. Pour aider les pauvres à s'en bien acquitter, ils plantèrent dans le préau de leur cloître une herbe qui portait des grains propres à faire des chapelets, et ils les distribuaient en une si prodigieuse quantité, qu'ils en chargeaient souvent un cheval quand ils allaient prêcher. Les rois de Castille, Ferdinand et Isabelle, voulurent voir ces religieux d'un si grand mérite et d'une si haute réputation. Ces deux bons Pères, après s'être consumés dans tous les exercices de la pénitence et de la prédication, moururent le même jour, quoique en différentes années, laissant une admirable odeur de leurs vertus. — (Lopez, III part., l. 1, c. XLV).

1572. — A Naples, au couvent de Saint-Dominique, le V. P. THOMAS DE VIO CAJETAN, du même nom et de la même ville que le célèbre cardinal dont la doctrine et la piété ont acquis une gloire immortelle à l'Ordre. Celui dont nous parlons était aussi apparemment de la même famille. Il semble avoir égalé son illustre homonyme par l'innocence de sa vie et par sa profonde érudition, quoique la Providence ne l'ait pas engagé, comme lui, à nous donner des preuves de sa doctrine par des nouveaux commentaires sur la Somme de saint Thomas. S'il lui a été inférieur en l'éminence de sa dignité et en l'éclat de sa pourpre, il l'a surpassé dans la grâce de la prédication, en laquelle il a excellé, et dans l'interprétation des Écritures, qu'il avait enseignées longtemps d'une manière fort brillante ; il les expliquait avec une facilité et une netteté admirables. Ses prédications convertirent beaucoup de pécheurs ; riche des dépouilles qu'il avait enlevées sur le démon, il alla recevoir dans le ciel la congratulation de ses victoires, l'an 1572. — (Théod. de la Vallée).

1645. — Au couvent de saint Dominique, dans l'île de Saint-Domingue, aux Indes Occidentales, mourut le V. P. RODERIC CARDOUE, religieux fort zélé pour l'observance et très intérieur. Il s'acquît une réputation si générale de sainteté, que le peuple a encore beaucoup de vénération pour sa mémoire. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).



12.. — Dans la Province d'Allemagne, mourut la B. Mère MATHILDE, après avoir saintement passé sa vie dans une inviolable observance des Constitutions, dans les jeûnes, les veilles, les mortifications, et la pratique d'une héroïque patience au milieu des longues maladies par lesquelles Dieu l'a exercée. En toute sa vie elle ne rompit qu'une fois le silence, par surprise; et elle pleura amèrement cette faute jusqu'à la mort. Cette grande retenue de sa langue la disposa à une union très intime avec Dieu. Elle était fort adonnée à l'oraison et y reçut de grandes grâces. Elle y était très souvent ravie en extase, et élevée de terre. Sa mort arriva dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. — (Mich. Pio, t. I, l. I, n° 227).

15.. — A Valladolid, au Monastère de Sainte-Catherine, mourut la V. Sœur ISABELLE DE COUETO. Elle avait fait profession le 4 novembre 1508, et se montra, toute sa vie, d'une exactitude admirable à toutes les pratiques de l'observance. Elle fut chantre, et était si assidue à l'Office divin, qu'elle n'a jamais manqué d'assister la nuit à Matines, que trois jours avant sa mort. Elle était toujours la première rendue au chœur, et quand les autres Sœurs arrivaient, elles la trouvaient déjà en oraison. Dieu lui révéla l'heure de sa mort. Comme les religieuses se tenaient autour de sa couche, ainsi qu'il se pratique en Religion lorsque une malade touche à ses derniers moments, on vint à sonner la collation. Elle les envoya au réfectoire, en leur donnant l'assurance qu'elle ne mourrait pas avant la troisième heure de nuit. Ce qui arriva, comme elle l'avait prédit. Elle se munit de tous les sacrements, pour aller jouir de son divin Époux. — (Lopez, III part., l. III, c. xxxv).

1596. — A Prouille, la V. M. MARGUERITE DES VOISINS passa de cette vie à la gloire, après avoir saintement vécu en ce monastère dans la pratique de toutes les vertus, particulièrement de la charité et de la patience dont elle a donné d'illustres preuves en toutes occasions. — (Mém. de Prouille).

1637. — A Tournay, mourut la V. Sœur ADRIENNE DE GRÈNÈTTE professe du monastère de l'Abiette à Lille. Elle avait été envoyée avec les trois Mères Rose de Valincourt, Isabeau de Bus et Jeanne Braux, pour fonder le monastère de Tournay, l'an 1628. Elles eurent d'abord à souffrir beaucoup d'incommodités, que notre Sœur supporta avec courage. Elle mourut, l'an 1637, âgée de vingt-huit ans, et comblée de vertus. — (Jean de Sainte-Marie, t. I, l. v).





## IX JANVIER

*Le B. GALIBERT, ou CHABERT*

*Du Couvent de Lyon (\*)*

(1260)



LE B. Galibert, ou plutôt, comme l'a toujours désigné la voix du peuple, saint Galibert, était né en Savoie vers le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. La main de Dieu le conduisit à Bologne au moment où saint Dominique venait d'y établir un couvent de son Ordre. La renommée du saint Fondateur lui inspira-t-elle la pensée de quitter son pays, ou bien était-il simplement venu à Bologne pour y faire ses études, sans se douter de la grâce immense que Dieu lui ménageait ? Nous l'ignorons. Peut-être même notre saint reçut-il l'habit des mains de notre B. Père ; ou encore le B. Réginald, après les avoir reçues des mains très pures de la Vierge Marie pour les transmettre à l'Ordre, donna-t-il les blanches livrées de la Reine du ciel à ce fils que la Savoie lui envoyait. Toujours est-il qu'il eut le bonheur d'assister au glorieux trépas de saint Dominique, alors que le Bienheureux, appelant les Frères autour de sa couche, et les instruisant avant de quitter ce monde, leur recommandait l'amour de Dieu, l'estime de leur vocation, la piété et la

(\*) *Vitæ Fratrum*, v part., c. ix ; Razzi ; Léandre Albert ; Michel Pio, l. 1, n° 132 ; *Histoire hagiologique des saints du diocèse de Maurienne*. — La cause du B. Galibert se poursuit de nos jours, en cour de Rome. L'ancienne *Année Dominicaine* faisait simplement mémoire de ce Bienheureux ; nous lui avons consacré cette courte notice.

régularité: « Voilà, mes frères et mes fils, l'héritage que je vous laisse: ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire. » Les chroniques de l'Ordre nous apprennent que saint Galibert fut témoins des merveilles opérées sur le tombeau de saint Dominique; elles rapportent même, sur son témoignage, la délivrance d'un possédé.

Ses études finies, le B. Galibert fut envoyé au couvent de Lyon, qui venait d'être fondé par les vénérables Pères Arnaud et Romée de Lévia, du vivant de saint Dominique. Le voyage qu'il fit, pour se rendre de Bologne à Lyon, le conduisit à travers la Maurienne jusqu'au pays où il avait vu le jour; et il est certain qu'il célébra sa première messe à Aiguebelle.

Les chroniques sont muettes sur le séjour de Galibert à Lyon. Nous savons seulement qu'il consacra les vingt dernières années de sa vie à évangéliser la Savoie et le Dauphiné. La petite ville d'Aiguebelle avait alors une certaine importance. Son château de Charbonnières, berceau de la maison de Savoie, était la résidence ordinaire des princes du pays; et leur présence attirait naturellement en ces lieux les seigneurs de la contrée, une partie de leurs hommes d'armes, et tous ceux qui avaient besoin de recourir à l'autorité souveraine. Ce fut là que le Bienheureux vint s'établir pour exercer ensuite son ministère dans toutes les contrées environnantes. Pendant vingt ans, avec un zèle infatigable, il parcourut les Alpes, toutes les montagnes de la Savoie et le Dauphiné, opérant partout des fruits merveilleux. Le livre des *Vies des Frères* l'appelle « un grand zélateur des âmes » *zelator magnus animarum*.

Les travaux du saint ministère n'occupaient cependant pas exclusivement la vie du B. Galibert. On le voyait aussi parfois s'éloigner de la foule pour rechercher, dans la solitude, les entretiens plus intimes de Celui dont l'amour embrasait son âme. Et autant la grâce de ses discours le rendait aimable aux hommes, quand il paraissait au milieu d'eux, autant la retraite qu'il s'était choisie le mettait à l'abri de leurs poursuites, lorsqu'il voulait converser avec Dieu seul dans la prière. Dans les montagnes qui environnent Aiguebelle, on montre encore les restes d'une mesure, que l'on dit avoir été la cellule du serviteur de Dieu.

Après avoir passé les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice d'un ministère aussi fécond que dévoué, un jour que le Bienheureux descendait suivant sa coutume à Aiguebelle, se sentant indisposé, il

dit : « Préparez-moi ce qui est nécessaire pour le saint Sacrifice : c'est ici que j'ai célébré ma première Messe ; et, je le crois, je vais y célébrer ma dernière. » Lorsqu'il eut dit la Messe avec une grande piété, il se fit administrer l'Extrême-Onction. Puis, édifiant par de saintes paroles les fidèles qui étaient accourus en foule, il s'endormit dans le Seigneur. C'était entre les années 1260 et 1270.

Les dépouilles mortelles du serviteur de Dieu furent placées devant le maître-autel de l'église paroissiale, consacrée à Marie dans le mystère de son Assomption et désignée sous le nom de Notre-Dame de la Roche. Le tombeau de l'humble Frère-Prêcheur devint glorieux. De nombreux miracles furent obtenus par son intercession, et les offrandes des fidèles y devinrent si considérables que, dit la chronique, les revenus de l'église en furent notablement augmentés.

A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, dans une lutte que soutenait contre les Français le duc de Savoie Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, l'église de Notre-Dame fut ruinée entièrement, sans que toutefois la dévotion des peuples envers saint Galibert eût à en souffrir. Si bien qu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, un bourgeois d'Aiguebelle, Claude Halloy, fit bâtir une chapelle sur l'emplacement de l'ancienne église. Il nous apprend lui-même, dans l'acte de fondation, « que le peuple, tant d'Aiguebelle que des villages circonvoisins, avait continué une particulière dévotion et respect à ce lieu, dans lequel, par tradition commune, on dit avoir été enterré et inhumé un personnage en réputation de sainteté, de l'Ordre de saint Dominique, et duquel plusieurs particuliers rapportent avoir remarqué des signes et visions extraordinaires et reçu quelques grâces particulières. » On avait eu soin de comprendre le tombeau du Bienheureux dans l'enceinte du nouvel édifice. Son portrait y fut placé, avec cette inscription : « Le Bienheureux Galibert » ; et le concours devint encore plus considérable. Dieu continua de rendre témoignage à la sainteté de son serviteur par les prodiges opérés à son tombeau.

C'est une tradition constante dans le diocèse de Maurienne, que le corps du B. Galibert s'est conservé jusqu'à nos jours dans le même lieu où il fut primitivement déposé. En 1725, quatre des principaux bourgeois d'Aiguebelle voulurent vérifier par eux-mêmes ce que la tradition publiait des reliques du Bienheureux. Ils s'enfermèrent une nuit dans la chapelle, et se mirent à creuser à l'endroit où le saint corps devait être enseveli. Ils le découvrirent, en effet, après quelques coups de pioche, dans un parfait état de conservation, à tel point qu'il ne paraissait avoir subi aucune altération, quoiqu'il fût enseveli depuis plus de quatre siècles. Ils se hâtèrent de le recouvrir de terre, et se retirèrent pénétrés de respect.



Aujourd'hui, une semblable vérification présente d'énormes difficultés. Les démolitions successives de la chapelle, et des inondations ont élevé considérablement le terrain à cet endroit. Aussi, des fouilles exécutées ces derniers temps, aux frais d'un ancien député au parlement sarde, n'ont-elles amené aucun résultat satisfaisant. On croit généralement, et certains indices semblent donner raison à cette opinion, que le sol de l'ancienne église se trouve encore plus bas que l'endroit où les fouilles durent nécessairement être arrêtées par la crainte d'ébranler les murs de la chapelle. Le lieu du tombeau est certain, la présence du corps saint paraît incontestable, il est donc à espérer que nous pourrons voir un jour ces précieuses dépouilles rendues à la vénération des fidèles.

Au mois d'octobre de l'année 1871, S. G. Mgr l'Evêque de Maurienne, se rendant avec bienveillance aux désirs du T. R. P. Provincial des Dominicains de Lyon, réalisa le projet qu'il entretenait depuis longtemps dans son cœur, et nomma une commission, qui se transporta à Aiguebelle pour recueillir les traditions locales sur le culte immémorial rendu au Serviteur de Dieu. Des témoins, réunissant les conditions exigées par la sacrée Congrégation des Rites, furent entendus sous la foi du serment, et ce fut sur leurs dépositions, et après l'examen des documents historiques fournis par le Postulateur de la cause, que Mgr l'Evêque, désigné comme juge ordinaire par les décrets de la même Congrégation, regarda l'instruction comme suffisante et prononça son jugement, favorable, sur le culte rendu de temps immémorial, dans le diocèse de Maurienne et spécialement à Aiguebelle, au B. Galibert.

  
*La V. M. MARIE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ*  
*Du Tiers-Ordre*  
*Fondatrice du Monastère du Rosaire d'Aracena*  
*du Diocèse de Séville (\*)*

(1604 - 1660)

CETTE Bienheureuse naquit en la ville d'Aracena au diocèse de Séville, le 20 janvier de l'an 1604. Elle fut la seconde de plusieurs enfants qu'eurent de leur mariage le seigneur Jean Payan et dame Anne-Valérie de Cardenas, personnes nobles et fort qualifiées. Le 27 du même mois, jour de saint Jean Chrysostome, elle fut

(\*) Cette vie est un abrégé de la grande vie publiée par le P. Antoine de Lorea, *Vida de la venerable Madre sor Maria de la SS. Trinidad*, Madrid, 1671, in-4° (Souèges, suppl. de mai).

régénérée en Jésus-Christ dans les eaux du Baptême, et nommée Marie. Déjà, tout enfant, elle montrait tant de douceur et un certain air si gracieux, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. On ne voyait jamais en elle la moindre tristesse ; sa bouche était fermée à ces cris importuns, qui rendent l'enfance insupportable ; et sa mère s'en trouvait si peu incommodée, que ce lui était une consolation non pareille, de prendre soin d'une enfant aussi extraordinaire.

Une fois sevrée, elle fut mise sous la conduite de sa grand'tante, la Sœur Marie de la Conception, de notre Tiers-Ordre, qui se chargea volontiers de cette fille de grâce, avec dessein d'en faire une sainte et une digne épouse du Fils de Dieu. Dans ce temps, le duc et la duchesse de Béjar venaient passer l'été à Aracena. Ils ouïrent parler de la rare vertu de notre Sœur Marie de la Conception ; et la duchesse, ayant recherché sa conversation, en fut si satisfaite, qu'elle tenta plusieurs fois de l'emmener avec elle et de la retenir en son palais. Après beaucoup d'instances, elle obtint enfin de notre vertueuse Sœur ce qu'elle désirait ; mais celle-ci y mit pour condition qu'elle pourrait continuer l'éducation de sa petite nièce Marie, et que son autre nièce, sœur de la dame Valérie, mère de l'enfant, nommée dans le Tiers-Ordre Marie de Jésus, viendrait avec elle : ce que la duchesse s'empressa d'accorder, tant était vif son désir de posséder une personne d'un tel mérite.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés, que le duc de Béjar tomba malade, et se trouva, encore à la fleur de l'âge, aux portes du tombeau. La duchesse inconsolable s'en alla dans la chambre de notre Sœur Marie de la Conception, pour lui confier ses angoisses et lui demander le secours de ses prières. Navrée à la vue d'une pareille épreuve, la compatissante Sœur offrit sa vie à Dieu pour obtenir au duc la prolongation de ses jours. Elle eut révélation qu'elle avait encore dix ans à vivre, mais que Dieu l'avait exaucée et qu'il accordait ces dix ans au moribond : ce qu'elle dit en secret à sa nièce Marie de Jésus, laquelle le découvrit ensuite. Vers le même temps elle tomba malade, et mourut peu de jours après, au mois de décembre, l'an 1606. Le duc, au contraire, commença à se mieux porter et recouvra bientôt la santé.

Ce fut donc sous les ailes de cette sainte femme que notre petite Marie commença à respirer l'air de la sainteté. Après sa mort, la Sœur Marie de Jésus continua l'éducation de sa nièce ; sous sa direction, l'enfant fit des progrès qui paraîtraient incroyables, si on ne

savait que la grâce se plaît à faire admirer sa vertu dans les âmes les plus tendres. On en vit le premier éclat dans le palais même de la duchesse. Cette enfant de bénédiction y était élevée avec tant d'amour et de soin, qu'elle était considérée en tout comme le petit comte lui-même : au point que ceux qui ne la connaissaient pas la prenaient pour sa propre sœur. Elle y vivait néanmoins dans un si grand oubli du monde, qu'à s'entendre nommer seulement du nom de sa famille, elle en pleurait amèrement. Mais si on l'appelait, comme sa tante, Marie de Jésus, elle essuyait aussitôt ses larmes et entraînait dans une sainte jubilation qui réjouissait tous les assistants.

La maison de la duchesse n'était guère moins bien réglée qu'un monastère et, entre autres exercices de piété, on y faisait tous les soirs une heure d'oraison mentale en commun. Notre petite Marie avait soin d'y faire venir les autres demoiselles ; et elle paraissait déjà si éclairée, vers l'âge de dix ans, et si favorisée de Dieu, que la duchesse la chargeait de proposer tous les sujets de méditation. Elle s'en acquittait fort simplement, faisant part, avec beaucoup d'ingénuité, des vérités dont le ciel avait rempli son âme. Étant encore fort jeune, elle fit sa première communion ; car elle n'avait point de plus grande peine, en ce bas âge, que de ne pouvoir s'approcher comme les autres du Pain des Anges. Elle se prépara à cette grâce par beaucoup de mortifications, d'oraisons et de larmes ; et sa piété fut récompensée d'une consolation si abondante, qu'en recevant le Corps de Jésus-Christ il lui semblait qu'elle goûtait une ambrosie céleste. Dès lors, elle conçut des désirs plus généreux de plaire à Dieu, et résolut de se consacrer à son service par le vœu de chasteté perpétuelle. Son confesseur n'en fut pas sitôt d'avis, mais enfin, voyant sa persévérance, il lui permit de le faire, à l'âge d'environ onze ans, et le reçut lui-même. Ce fut un jour de l'Ascension que Dieu accepta ainsi notre jeune Sœur pour son épouse d'une manière particulière, la caressant de tant de faveurs qu'il lui semblait être dans le ciel. L'effet de cette grâce lui dura toujours depuis, mais elle la ressentait plus sensiblement le jour de cette Fête.

Ses charmes, son affabilité, sa douceur et ses paroles mettaient la paix partout où elle se trouvait ; et comme le soleil, par la force et la vivacité de ses rayons, dissipe les nuages, ainsi cette aimable enfant dissipait, par l'éclat de sa sainteté, tous les troubles et différends qui s'élevaient parfois entre les domestiques de la maison. Douée d'une beauté angélique, elle l'accompagnait de cette innocence et retenue

que la pudeur inspire. Possédant, de plus, les paroles de cette sagesse et de cette onction que l'Esprit du Seigneur répand sur les lèvres de ses serviteurs, elle gagnait sans résistance le cœur de tous ceux qu'elle entreprenait de changer. Aussi tout le monde désirait la voir et l'entretenir.

Cependant les dix ans de la vie du duc approchaient de leur fin. La Sœur Marie de Jésus, tante de notre fille, craignant ce qui arrive pour l'ordinaire, que cette mort n'apportât un trop grand changement dans les affaires de cette maison, demanda doucement et obtint de se retirer.

Ces deux fidèles servantes de Dieu étant donc sorties de cette illustre maison avec le regret et les larmes des maîtres et des domestiques, se rendirent à Aracena. A peine y étaient-elles depuis quinze jours, que le duc, ne pouvant plus supporter l'absence de notre Marie, que par un excès de bonté il appelait sa fille, alla exprès à Aracena pour la visiter et se consoler avec elle. Sachant qu'elle n'avait nul attrait pour le monde, et qu'elle serait quelque jour religieuse, il lui offrit de la doter, pour entrer dans le monastère qu'il lui plairait de choisir. Il y en avait un, dans la même ville, de Carmélites chaussées, d'une grande observance. Le duc, croyant qu'elle ne saurait être mieux, alla parler à la Mère Prieure, et conclut avec elle tout ce qui était nécessaire pour l'y recevoir l'été suivant ; mais les dix ans de vie que Dieu lui avait accordés par sa miséricorde, étant expirés, le duc mourut peu après dans un voyage qu'il allait faire à Madrid. La duchesse, vivement touchée de cette mort, résolut de renoncer entièrement au monde ; et sans plus différer, elle prit l'habit au monastère des Carmélites déchaussées à Séville, sous le nom de Sœur Jeanne de la Très Sainte Trinité. Ainsi, on vit accomplie la prédiction de notre Sœur Marie de la Conception, et ses deux nièces se trouvèrent sous la conduite tout aimable et toute sage de la Providence divine.

II. — Notre vertueuse fille, qui ne faisait que revenir d'une maison princière, portait encore les habits de soie qu'on lui avait donnés. Ayant pris garde qu'on la remarquait, elle en eut honte et s'en défit aussitôt, les offrant pour présent à Notre-Dame du Rosaire.

Son père étant décédé, sa mère se maria, mais, par une permission toute particulière de la Providence, avec un homme qui portait autant d'affection à sa fille Marie que s'il eût été son propre père. Il



approuvait ses dévotions et favorisait tous ses bons desseins. Ainsi, plusieurs la recherchant en mariage, tant pour sa rare beauté, que pour ce qu'ils pouvaient espérer de la maison des Bejar, où elle était tant aimée et estimée, ce beau-père, voyant que son cœur n'était nullement incliné vers cet état, s'excusa toujours sur son bas âge, pour ne pas l'accorder à ceux qui la recherchaient. Elle n'avait pas encore douze ans accomplis, et déjà elle menait une vie si rigoureuse et si austère en disciplines, jeûnes, veilles, cilices et autres mortifications, que ses parents craignaient extrêmement qu'elle ne se ruinât la santé et abrégeât ses jours.

C'était une coutume dans la famille d'aller orner la chapelle du Rosaire. La vertueuse Marie prenait sa bonne part dans ce soin pieux ; ce qui lui donna occasion de fréquenter notre couvent. La dévotion à l'Ordre de Saint-Dominique lui étant comme naturelle, par suite de l'éducation qu'elle avait reçue de ses tantes, elle conçut un grand désir d'appartenir à cet Ordre et d'en porter l'habit. Elle le demanda au Prieur du couvent. Celui-ci qui la voyait si jeune, l'entretenait de belles espérances ; toutefois, admirant sa ferveur, sa grande innocence, sa pureté tout angélique et la rigueur de ses pénitences, il lui accorda enfin cette grâce, à l'âge de treize ans, au jour de la Très Sainte Trinité, dont il lui fit porter le nom. Notre Sœur fit profession, après avoir atteint sa seizième année, entre les mains du R. P. Louis Sotillo de Mésa, Prieur du couvent, savant religieux et prédicateur célèbre, comme ses beaux écrits le font voir ; le Père Séraphin Siccus étant pour lors Général de l'Ordre.

Sœur Marie de la Trinité commença de mener, sous l'habit du Tiers-Ordre, une vie si sainte et si céleste, que son esprit étant tout occupé de Dieu ; elle pria très instamment son beau-père de lui permettre de se retirer dans quelque désert, ou dans quelque caverne des montagnes qui entourent la ville d'Aracena. Cet homme sage et prudent faisait tout ce qu'il pouvait pour la détourner de ce dessein, lui représentant le danger auquel elle s'exposerait, si elle allait passer sa vie dans la solitude. Ce désir néanmoins la pressant de plus en plus, un jour que son beau-père et sa mère l'avaient conduite à la campagne, où ils avaient quantité de mouches à miel, elle s'échappa adroitement et alla se cacher au milieu de précipices. Sa mère, s'étant aperçue de son absence, se mit aussitôt à sa recherche avec son mari. Après avoir suivi plusieurs montées et descentes, ils la trouvèrent en oraison, à genoux hors de sens et ravie en extase. Eux, qui n'avaient jamais vu

chose semblable, en furent fort surpris, surtout la mère, qui en pleurait de joie et de tendresse ; après une longue attente, l'opération divine ayant cessé, l'heureuse fille revint à elle-même, et ils l'emmenèrent en leur maison à Aracena, où ils lui donnèrent à l'avenir tout le temps qu'elle pouvait désirer pour s'entretenir avec Dieu, sans avoir à chercher d'autre solitude.

Il y avait dans la ville une fort vertueuse femme, nommée Luce d'Ossa, qui porta beaucoup notre Sœur à se conformer à la volonté de ses parents ; elle lui prédit qu'une fille, que sa mère venait de mettre au monde, serait un jour sa compagne dans tous ses exercices. Ce qui fut vrai. Cette fille ayant aussi pris, dans la suite, l'habit du Tiers-Ordre, s'appela Sœur Anne de Saint-Dominique, brilla en toute sorte de vertus, et fut le plus cher objet des affections et des complaisances de notre Marie.

Vers cette même époque, notre Sœur commença à jeûner d'une manière surprenante et on peut dire miraculeuse. Elle passait les carêmes entiers sans prendre d'autre nourriture que celle du Très Saint Sacrement de l'autel ; et alors qu'on voulait l'obliger à manger quelque autre chose, elle y sentait tant de peine et de répugnance qu'il fallait enfin la laisser. Les autres temps, elle mangeait très peu, et jetait encore sur ses aliments de la poudre d'aloès, qu'elle apportait secrètement à table. Ses disciplines étaient terribles ; on ne comprenait pas comment un corps si maigre et si défait pouvait supporter tant de coups, ni d'où pouvait venir une si grande effusion de sang. A ce traitement rigoureux, elle ajoutait l'usage des croix, des chaînes de fer, des plaques rapées et d'autres instruments de pénitence. Les domestiques tâchaient bien de les lui enlever, mais elle ne manquait pas de les remplacer par d'autres encore plus affreux, qu'elle cachait plus soigneusement.

Sa sœur Anne, devenue grande, prit comme elle l'habit du Tiers-Ordre, et lui tint compagnie dans ses exercices de dévotion. Mais, craignant qu'elle ne se tuât par les effroyables austérités qu'elle pratiquait, elle faisait son possible pour l'en détourner. Cette opposition affligeait très sensiblement notre généreuse pénitente, et lui faisait verser beaucoup de larmes. L'instrument que sa sœur s'étudiait le plus à lui enlever, était une croix garnie de trente-trois pointes de fer, qu'elle s'appliquait tantôt sur les épaules, tantôt sur la poitrine ; mais le ciel favorisant les attraites de notre Sœur, elle la recouvrait toujours et quelquefois d'une manière extraordinaire.

Notre couvent d'Aracena possède une fort belle statue de Notre-Dame du Rosaire ; mais cette ville étant entourée de montagnes et les habitants peu riches, cette image n'était pas trop bien entretenue, ni son culte très éclatant. L'église de nos Pères, qui primitivement avait servi à un hôpital, était aussi très pauvre et sans lambris. A la moindre injure du temps, tout y était humide, la pluie et la neige même y tombaient. Notre pieuse Marie ne pouvant souffrir ni le dénuement de l'image de sa bonne Mère, ni la pauvreté de l'église, entreprit avec une confiance admirable de remédier à l'une et à l'autre. Et elle y réussit, car la Providence lui suscita des personnes qui, secondant sa piété, fournirent de riches robes pour orner l'image de la Vierge, et une somme d'argent suffisante pour faire élever et couvrir de nouveau toute l'église.

Etant parvenue à l'âge de vingt-quatre ans, comme un jour notre Sœur priait devant cette image si dévote de Notre-Dame du Rosaire, elle la vit toute resplendissante de lumière. En même temps, elle entendit d'une manière fort distincte la Sainte Vierge lui parler, et lui dire : « Je désire, ma fille, qu'on fasse un monastère à l'honneur des quinze mystères du Rosaire, dans lequel il y aura quinze religieuses de ton habit, qui vivront en clôture, et garderont la première Règle de votre Père saint Dominique. Toutes s'appelleront Marie ; et pour surnom, chacune prendra l'un des mystères du Rosaire. Elles le réciteront en chœur, en le méditant dévotement. Ce sera leur principal exercice, et il sera très agréable à mon Fils et à moi. Tu prendras soin de cette entreprise. Je t'assisterai de ma protection ainsi que tous ceux qui coopéreront à ce dessein ; mon Fils et moi nous vous accorderons de grandes grâces. Je m'intéresserai à vos besoins, je vous instruirai comme Maîtresse de ce que vous avez à faire, et vous appuierai comme Mère. »

La bonne Sœur, bien surprise de ces paroles, tant à cause de sa profonde humilité, que parce qu'elle n'avait jamais vu réciter le Rosaire de cette sorte, répondit humblement à la Très Sainte Vierge : « Grande Reine, Votre Majesté n'ignore point mon impuissance pour une œuvre de cette nature : je n'ai jamais vu dire de Rosaire en chœur ; comment donc pourrais-je l'enseigner aux autres, vu même que je n'ai qu'une Sœur avec moi ? » A cela la sainte Vierge répondit : « Ne te trouble pas, ma fille, je te donnerai des compagnes, quand il en sera temps ; et mon Fils préparera le cœur de ses serviteurs, pour t'aider à planter ce jardin de mes délices. Vois donc comment

le Rosaire doit être récité en commun. » Dans le même instant, elle vit devant elle deux chœurs, composés de quinze religieuses, et au milieu d'elles la Sainte Vierge, assise sur un trône magnifique. La Sainte Vierge commençait elle-même le *Pater noster*, et les religieuses le poursuivaient, comme l'on fait à présent dans les églises. Ces deux chœurs continuèrent ainsi alternativement avec beaucoup de joie et de dévotion. Puis tout disparut. Cette vision combla d'allégresse notre Sœur Marie ; craignant cependant qu'il n'y eût en cela quelque illusion, elle en communiqua avec le Père Prieur de notre couvent, religieux très capable. Celui-ci lui dit qu'il n'y avait rien à craindre, de se tenir seulement bien humble et bien petite à ses propres yeux, et d'avoir grand soin de plaire à la Très Sainte Vierge. Avec cet avis, notre Sœur se trouva dans une profonde paix, attendant avec patience et sans empressement le temps où il plairait à Dieu d'accomplir ses desseins.

Vers le même temps, notre Sœur s'adonnait aussi avec beaucoup de charité au service du prochain. Doutant si c'était bien là son plus grand avantage, elle se mit en oraison pour connaître la volonté de Dieu. Un matin, comme elle vaquait à ce saint exercice, il lui sembla voir Notre-Seigneur au milieu d'un champ parsemé de fleurs, s'appuyant sur sa croix : il gardait des brebis, qui paissaient au même lieu, et qu'il ramenait au bercail avec le bâton de cette croix, lorsqu'elles s'éloignaient du pâturage. Elle vit ensuite la robe du Sauveur toute couverte de fleurs, et ces brebis accouraient les prendre et s'en nourrir pendant que Notre-Seigneur goûtait un singulier plaisir à les regarder. Alors s'adressant à la Sœur Marie, il lui dit qu'il voulait qu'à son imitation elle ne refusât à personne le secours de sa charité ; qu'elle priât beaucoup pour les nécessités spirituelles et corporelles du prochain et en eût compassion ; qu'il lui accorderait plusieurs de ses demandes, et que, par ce moyen, elle deviendrait un champ fleuri et agréable dans lequel plusieurs âmes seraient nourries spirituellement et trouveraient leur consolation. Cette vision la décida à continuer avec encore plus d'ardeur et de dévotion ce qu'elle avait déjà si bien commencé.

III. — Lorsqu'elle fut arrivée à sa trente-troisième année, elle éprouva un grand désir de mourir au même âge où Jésus-Christ notre Sauveur avait donné sa vie pour le salut du monde. Elle lui demandait instamment cette grâce, surtout aux approches de la fête de Noël. Elle



crut avoir été exaucée. La veille de cette solennité, elle se trouva si mal, qu'il fallut lui donner l'Extrême-Onction. Elle demeura onze heures sans mouvement; les assistants la croyaient morte et ne pensaient plus qu'à préparer les choses nécessaires pour la sépulture. Revenue à elle, Sœur Marie raconta qu'il lui avait semblé mourir et se trouver dans un pays tout différent du nôtre, où elle avait vu des choses si belles qu'il lui serait impossible de les exprimer. Elle en écrivit cependant quelques particularités, dignes d'être rapportées ici.

« Il me semblait, dit-elle, que j'étais plongée dans la mer immense des miséricordes de Dieu, où tous mes péchés furent lavés. Je vis ensuite une partie de la gloire, en considérant Jésus Enfant reposer sur la paille, dans la crèche de Bethléem, et sa sainte Mère avec saint Joseph, qui lui tenaient compagnie. Il se fit une procession solennelle d'un grand nombre de saintes, qui me revêtirent d'une robe plus blanche que la neige, et me mirent une couronne de fleurs sur la tête. Mais craignant d'être trompée par l'esprit de mensonge, je me mis à réciter le *Credo* et les paroles *Verbum Caro factum est*. Il me fut dit alors que Dieu, en récompense de mes peines, avait voulu me rendre jouissante de cette gloire; mais que la Sainte Vierge avait demandé à son Fils que je retournasse au monde pour attirer à son service plusieurs personnes; que si je le faisais et persévérais dans la vertu, elle m'accompagnerait à l'heure de la mort. La douce Reine du ciel m'invita à prendre patience jusqu'à cet heureux jour. Elle se retira après plusieurs autres paroles, qu'elle me dit pour me consoler.

« L'apôtre saint Paul vint tenir sa place; et me prenant par la main, il me dit qu'il allait me conduire par un sentier fort étroit. Je m'oubliais tellement moi-même, que ne me souvenant pas seulement de mon nom, je le lui demandai: « Vous vous appelez *Néant*, répondit l'Apôtre, et c'est ce que vous devez toujours avoir devant les yeux. Vous retournerez au monde, et y souffrirez beaucoup de travaux et de persécutions. Jusqu'ici vous n'avez agi qu'en enfant, mais à l'avenir il faudra vous comporter d'une manière plus virile. » Il s'approcha de moi et m'ôta des pieds quelques entraves qui m'empêchaient de marcher: c'étaient certaines tentations dont je ne me trouve plus travaillée. Ainsi délivrée, je le suivis sur une haute montagne, pleine de toute sorte de fleurs, dont quelques-unes s'épanouissaient en des endroits assez scabreux et difficiles. Je voyais des religieuses qui y allaient, et qui m'invitaient

à y monter de compagnie ; et quelques autres belles âmes aussi, qui n'avaient point l'habit religieux et qui montaient fort vite au plus haut de la montagne, où elles cueillaient des fleurs et des fruits excellents. Je demandai à mon saint guide quelle était cette montagne. Il me répondit que c'était la montagne de la Religion avec les mystères du saint Rosaire, où, par la méditation, on cueille toute sorte de fleurs et de fruits ; que je devais m'appliquer à cette pratique, et que, par mes conseils et exemples, plusieurs personnes graviraient cette montagne et arriveraient à ce jardin délicieux. Après cela, je revins de cette aliénation et faiblesse extrême, remerciant Dieu des grâces qu'il m'avait faites, quoiqu'avec bien de la douleur de retourner vivre dans le monde, où se rencontrent tant de dangers. Je fis de grandes résolutions de m'amender et de vivre comme si je ne vivais pas ; mais étant si méchante, je suis retournée à ce que j'étais. »

Pendant le saint temps de l'enfance du Sauveur, notre Sœur était tellement occupée de pensées toutes tendres et amoureuses, qu'elle en était dans une jubilation continuelle, et comme hors d'elle-même. Elle eut plusieurs fois la vue de ce mystère d'amour ; et désirant un jour contempler l'étable de Bethléem, elle s'y trouva comme transportée.

Ce tressaillement spirituel, qu'elle ressentait aux approches et dans le temps de Noël, lui durait jusqu'au dimanche de la Perte et du Recouvrement du saint Enfant Jésus. La douleur que la Très Sainte Vierge et saint Joseph ressentirent en cette circonstance perçait si vivement son âme, qu'elle en souffrait à mourir.

Un jour de carnaval, priant devant le Saint Sacrement et considérant la miséricorde de Dieu envers ses créatures, elle demanda ardemment à Notre-Seigneur que, puisqu'il s'était donné entièrement à elle, elle fût aussi à lui et eût le bonheur, pendant ce carême, de participer en quelque chose aux douleurs de sa Passion. Il lui sembla alors que son cœur se séparait de sa poitrine et allait s'unir intimement à Jésus-Hostie.

Vers le même temps, elle aperçut dans une vision Jésus-Christ tombant à terre sous le poids de la croix, et sa sainte Mère qui l'embrassait tendrement dans cet état de douleur et de faiblesse. Elle en eut le cœur tout pénétré, et pria Notre-Seigneur que, puisqu'il était dans une si extrême souffrance, il ne permît pas qu'elle jouît de la santé, ni qu'elle pût se tenir sur ses pieds. Elle conjura aussi la Très Sainte Vierge de ne pas lui laisser passer le carême sans lui

faire sentir la pointe de ce glaive de douleur qui lui avait transpercé le cœur. Notre Sœur ne tarda pas longtemps à être exaucée. Car, le mercredi saint, étant aux Ténèbres, elle se sentit blesser le cœur avec une douleur si vive, qu'elle croyait s'en aller mourir. Elle était devant l'image de Notre-Dame du Rosaire. La Sainte Vierge lui dit qu'elle avait exaucé son désir, et lui demanda combien de temps elle voulait que sa douleur continuât. « O Bienheureuse Vierge, répondit-elle, cette douleur, je la veux souffrir pendant sept ans, en mémoire des sept glaives de douleur dont votre cœur maternel fut transpercé. » Elle fut exaucée et souffrit pendant sept ans des douleurs tellement aiguës qu'il est plus aisé de les comprendre que de les expliquer. Ces douleurs étaient accompagnées d'une représentation si vive et si forte de la Passion de Jésus-Christ, que durant tout ce temps elle ne faisait que pleurer. Infirme au point de ne pouvoir se tenir même à genoux, elle tombait à chaque pas, et était contrainte de se traîner par terre. Les jours de vendredi, elle ne pouvait rien faire, toutes ses douleurs et ses faiblesses augmentant notablement; et quoiqu'elle allât quelquefois à l'église d'elle-même, pleine de vigueur et de force, pour le retour néanmoins sa pieuse mère et sa charitable sœur étaient contraintes de l'y aller prendre et de la ramener.

Il y avait deux cents pas de sa maison à notre église, par un chemin fort scabreux, inégal et pénible. La servante de Dieu y fit plusieurs chutes, et quelques-unes si terribles, qu'elle en était toute ensang. Son cœur alors était ravi, parce qu'elle se voyait participante des chutes que Jésus-Christ fit en allant au Calvaire.

Elle eut encore part au couronnement d'épines du Sauveur. Sa sœur Anne a assuré que voulant, en certaine occasion, lui couper les cheveux, elle lui trouva la tête toute pleine de piqûres, et les marques du sang si fraîches et si vermeilles, qu'elle aurait pu facilement l'en faire sortir. Elle lui lava la tête avec du vin, et eut soin de lui enlever tout ce qu'elle croyait pouvoir lui servir pour pratiquer cette mortification. Quatre mois après, elle la regarda de nouveau, dans une autre occasion; et elle trouva les mêmes marques. Elle la reprit alors d'user d'une semblable rigueur. A quoi notre Sœur répondit humblement qu'elle ne mettait rien à sa tête; mais qu'ayant demandé à Notre-Seigneur la grâce de souffrir quelque chose de ce qu'il avait lui-même souffert au couronnement d'épines, elle sentait de grandes douleurs, sans néanmoins savoir s'il y avait des marques extérieures.

Elle eut le bonheur, et la douleur tout ensemble, de voir la très

sainte Mère de Dieu dans sa grande affliction, tenant son cher Fils sur ses genoux, au pied de la Croix. Elle mérita aussi de voir sa joie, le jour de Pâques, et son Sauveur ressuscité, avec les marques des cinq plaies plus vermeilles que des rubis. Elle voulut s'approcher, pour baiser celle du côté ; mais Notre-Seigneur l'arrêta, lui disant de se mettre à ses pieds, que sainte Madeleine s'était contentée de cette grâce ; qu'elle aimât beaucoup, et qu'il lui donnerait beaucoup. Cette réponse l'instruisit et la consola. Depuis cette fête jusqu'à celle de la Pentecôte, elle fut dans une jubilation continuelle ; et elle passa cette dernière solennité avec la même Sainte Vierge et avec les Apôtres, enivrée des célestes consolations du Saint-Esprit.

IV. — Particulièrement favorisée des souffrances du Sauveur, la V. Sœur ne l'était pas moins de ses bontés et de ses caresses, surtout dans la réception du Très Saint Sacrement de l'Eucharistie. Aussi lisons-nous que l'institution de ce Sacrement est un mémorial de la Passion ; et si les méchants disent qu'il faut mettre du bois d'amertume dans le pain du Sauveur, *Mittamus lignum in panem ejus*, le pieux Jésus, dont la bonté et la sagesse sont infinies, n'a pas moins souci de mêler un pain de consolation et de délices aux croix de ceux qui l'aiment, et de dire, par un langage tout contraire à celui des méchants, *Mittamus panem in lignum ejus*, « mettons un pain dans son bois amer, » mais un pain du ciel, qui comprend en soi toute sorte de délices et de consolations : *Omne delectamentum in se habentem*. Notre sainte amante du Fils de Dieu l'expérimenta très particulièrement, au milieu de grâces extraordinaires, que nous allons rapporter.

Un jour de Toussaint, elle se trouvait extrêmement mal, et le mauvais temps empêchait de lui porter en sa maison la sainte Eucharistie. Comme elle regrettait cette privation, elle se trouva miraculeusement transportée dans notre église, au moment où quelques autres personnes communiaient. C'était son Père confesseur, qui donnait lui-même ce Pain de vie. Mais ne la voyant point, il fut tout surpris de ce que la petite hostie qu'il tenait entre ses doigts, en sortît, sans qu'il lui fût possible de savoir ce qu'elle était devenue. Dans le même instant, la vertu divine rapporta notre Sœur chez elle, et elle se trouva dans le lit comme auparavant, avec cette hostie en la bouche. Elle l'avalait dévotement ; et s'entretenant avec son Sauveur en de très affectueuses actions de grâces pour un bienfait si extraordinaire, et s'en humiliant profondément, Notre-Seigneur lui dit que tous les



saints, qui cette année-là lui étaient échus en partage, comme protecteurs, avaient prié pour elle, et que c'était à leur considération qu'il lui avait fait cette grâce, qu'elle ne manquât pas d'en avertir son confesseur, pour le tirer de la peine où il était de la perte de cette hostie.

Une chose presque semblable arriva au R. Père Antoine de Valbuena, Prieur du couvent d'Aracena. Comme il disait la Messe, un Mercredi saint, étant sur le point de communier, il ne vit point entre ses doigts la particule de l'hostie qu'il devait laisser tomber dans le calice. Il en fut extrêmement inquiet; et n'ayant pu la trouver quelque diligence qu'il eût faite, il se retira dans sa cellule, s'y donna une rude discipline et jeûna pour pénitence de sa faute, s'il y en avait, au pain et à l'eau. Il fut ensuite visiter la sœur Marie. Celle-ci le voyant entrer : « Vous venez bien affligé, Père Prieur, lui dit-elle ; mais consolez-vous : car je vous dirai qu'ayant un grand désir de recevoir le Pain de vie, je me trouvai si forte et si vigoureuse, que je pus me lever du lit, m'habiller et m'en aller de moi-même à l'église, sans néanmoins être aperçue de personne ; et m'y tenant dans un coin de la chapelle du Rosaire, attendant la miséricorde de mon Seigneur, cette partie de l'hostie dont vous êtes tant en peine, est venue miraculeusement à ma bouche. » Le Prieur, tout réjoui de cette nouvelle, en fit part à sa Communauté, qui remercia Dieu de cette grâce.

La vie de sainte Marie-Madeleine de Pazzi ayant paru en Espagne, notre Sœur la lut. Elle en fut tellement touchée, qu'elle employa son zèle et sa piété à faire connaître la vertu éminente de cette grande Sainte en sa ville et dans tous les environs. Sainte Marie-Madeleine, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui apparut dans notre église, un jour qu'il n'y avait pas de Messe, tous les Pères étant allés à un enterrement, où ils devaient la célébrer. Comme notre Sœur était en oraison près de l'autel du Rosaire, bien affligée de ne pouvoir ni communier ni entendre la Messe, elle vit sortir du côté du même autel une religieuse Carmélite d'une grande majesté, qui s'approcha et lui dit fort familièrement : « Qu'est-ce qu'il y a, ma Sœur? avez-vous faim de la Très Sainte Eucharistie? » Puis elle l'embrassa tendrement. Elle, toute surprise de cette caresse, lui demanda si elle était sainte Térèse. « Non, répondit la religieuse, mais sainte Marie-Madeleine de Pazzi, votre nouvelle amie, que vous avez travaillé à faire connaître en votre pays. Je vous en sais gré, et je viens vous

offrir mes intercessions pour l'accomplissement du désir que vous avez de vous approcher de Jésus-Christ dans le Saint Sacrement, ce même désir ayant été le plus ardent que j'aie eu pendant ma vie. » Elle ajouta qu'elle applanirait toutes les difficultés qu'elle pourrait rencontrer dans la réception de ce Sacrement, et lui recommanda de se souvenir d'elle en toutes ses communions, l'assurant qu'elle s'y trouverait présente. Une demi-heure s'était à peine écoulée, que notre Sœur vit entrer un religieux qui vint lui demander si elle avait communie. Ayant répondu que non, le religieux lui avoua qu'il s'était déjà revêtu de l'aube dans l'autre église pour aller célébrer, lorsqu'il eut une forte pensée qu'elle serait chez nous, sans qu'il se trouvât personne pour lui donner la sainte communion, et qu'alors, sans pouvoir s'en empêcher, il avait quitté l'aube et était revenu pour lui faire cette charité. Notre Sœur reçut la communion avec un très intime sentiment de reconnaissance, et remercia très affectueusement sainte Marie-Madeleine de Pazzi de lui avoir procuré cette faveur.

Un jour de saint Augustin, elle eut un grand désir de savoir quelles étaient les dispositions de son cœur envers Dieu. Sur cela, ce saint Docteur lui apparut. Il était vêtu en évêque, et tenait une flèche en sa main; il lui dit : « Je viens, ma fille, te faire voir ton cœur, et y graver Jésus crucifié, comme tu le désires; il t'en coûtera de la douleur, mais tu supporteras tout généreusement, par le moyen de ces deux intercesseurs qui viennent pour te donner courage. » Comme le Saint finissait ces paroles, elle se trouva près de saint Jean-Baptiste et de sainte Catherine de Sienne, laquelle lui découvrant la poitrine, saint Augustin la lui ouvrit avec sa flèche comme avec une lame effilée, et pénétra jusqu'à son cœur. Il le lui fit voir alors comme une grenade, dont la moitié avait les grains vermeils et parfaitement mûrs, et l'autre encore un peu verts : « Voilà quel est ton cœur, lui dit le Saint, ces grains mûrs marquent quelques-unes de tes affections, qui sont excellentes; mais il y en a qui tiennent de la terre, et sont encore vertes. Fais-les mûrir par le sang de Jésus-Christ, en considérant souvent ce qu'il a souffert pour les hommes. Et prends garde que ton cœur est ouvert en forme de grenade, pour faire connaître qu'il doit être ouvert par la charité à toutes les nécessités du prochain. » Achévant ces mots, il lui grava sur le cœur l'image du crucifix : ce qui lui causa une douleur extrême. Saint Jean-Baptiste et sainte Catherine de Sienne la réconfortaient, lui

représentant la grâce insigne qui lui était accordée ; cette opération finie, le chirurgien céleste lui ferma la plaie. Celle qui la souffrait aurait désiré la porter toute sa vie. Elle en était si heureuse, nonobstant sa douleur, qu'elle ne l'aurait pas changée contre tous les plaisirs du monde. Il lui resta quelque temps une grande douleur du côté de cette incision.

Les effets de cette grâce furent un oubli total des choses de la terre, dont les divers événements ne faisaient plus aucune impression sur son esprit. Elle demanda particulièrement à sainte Catherine de pouvoir l'imiter en sa vie : ce que la sainte lui promit d'obtenir de son divin Époux. Quelques jours après, entendant la Messe à l'autel de sainte Catherine, elle lui réitéra sa demande ; au même moment, elle se sentit éprise d'un si violent amour de Dieu, et d'un si grand désir de se défaire de tout ce qu'elle possédait, que, n'eût été qu'elle dépendait en cela de sa mère et de sa sœur, elle ne se serait pas réservé une maille.

V. — Comme le service que sa Mère séraphique, sainte Catherine de Sienne, rendait aux pauvres les plus incommodés et les plus désespérés, est l'un des plus beaux endroits de sa vie, sa pieuse fille marcha sur ses traces et s'y conforma avec tant de perfection et de fidélité, qu'elle semble ne lui laisser d'autre prérogative que celle de lui en avoir montré l'exemple. Les soins qu'elle donnait aux malades étaient souvent accompagnés de guérisons miraculeuses. Le P. Antoine de Loréa en rapporte, dans sa vie, de nombreux exemples. Il assure que les miracles de cette servante de Dieu étaient si communs et si publics dans la ville d'Aracena, qu'à peine aurait-on trouvé une maison où elle n'en eût opéré quelqu'un, et qu'on en faisait actuellement une information juridique, par l'ordre de Mgr Ambroise Espinola, archevêque de Séville.

La charité de cette vénérable Mère ne se restreignait pas aux seules nécessités corporelles du prochain ; elle s'étendait avec un sentiment plus tendre et une compassion incomparablement plus profonde à celles de l'âme. Apprenait-elle qu'on était tombé en quelque péché, elle s'en affligeait extrêmement, et faisait des pénitences aussi sévères que si elle l'eût commis elle-même. Elle tâchait ensuite de parler au coupable, de s'insinuer doucement en son esprit, et de lui représenter sa faute. Elle le faisait avec une douceur admirable ; toutefois, si elle avait affaire à quelque pécheur endurci, et qu'il fallût parler avec

force, on la voyait embrasée de zèle comme un Élie et comme un saint Paul.

Elle s'employait aussi volontiers aux réconciliations des personnes qui avaient des inimitiés, sachant bien que, lorsque la charité est blessée, tout le reste va mal. Sa sœur, toute vertueuse qu'elle était, lui disait souvent de ne pas se mêler de tant d'affaires, et que cela ne la touchait en rien : « Il suffit, ma sœur, répondait-elle, que Dieu soit offensé : c'est le seul motif qui me fait entreprendre ces choses, et nous devons grandement nous intéresser à ce que le mal commencé n'aille pas plus avant, ou qu'il soit entièrement supprimé. »

Mais qui pourrait expliquer les assistances qu'elle donna aux âmes du purgatoire ? Pour ces âmes elle s'affligeait incessamment par des jeûnes, des veilles, des cilices, des disciplines, et d'autres pénitences. Elle leur procurait aussi, par le moyen de personnes pieuses, des secours d'aumônes, de prières et d'autres bonnes œuvres. Ces âmes souffrantes s'en trouvaient si bien soulagées, qu'elles venaient souvent lui parler et la prier de hâter leur délivrance. En voici quelques preuves, qui nous serviront d'instruction, pour pratiquer la même charité, et pour nous exciter nous-mêmes à vivre avec tant de pureté, que nous n'ayons pas besoin plus tard du secours des autres.

Son père étant décédé très chrétiennement, elle employa trois semaines entières à prier pour lui, et à faire quantité de pénitences. Il avait été très dévot à Notre-Dame du Rosaire, et ce fut par cette dévotion qu'il plut à Dieu d'abrégér ses peines et de le conduire à la gloire. Il apparut à sa fille la veille d'un premier dimanche du mois, et lui recommanda qu'après la procession du Rosaire, avant qu'on retirât l'image de la Sainte Vierge de dessous le dais où on la portait, elle, sa mère et sa sœur offrissent un Rosaire à son intention, lui disant qu'après cela il sortirait du purgatoire. Elles le firent ; et dans le même instant qu'elles se mirent à genoux pour réciter leur prière, la pieuse Mère vit l'âme de son père sous forme humaine, qui se mettait aussi à genoux et demandait pardon à Dieu de ses fautes. Cette âme fut dans cette posture pendant tout le Rosaire, après lequel elle monta au ciel, éclatante de lumière.

Son frère et sa belle-sœur, auxquels elle avait inspiré la même dévotion, étant aussi passés de cette vie, se trouvèrent condamnés à expier dans les flammes du purgatoire des fautes auxquelles ils n'avaient pas satisfait. Ils apparurent tous deux à leur chère sœur, et



lui demandèrent un Rosaire, lui recommandant de le faire dire avec elle à leur fils Thomas. Cet enfant n'avait alors que cinq ans ; mais sa tante lui ayant déjà appris à dire le Rosaire, comme ils le récitaient tous deux, elle vit autour de ce petit les âmes de son père et de sa mère, qui restèrent là, jusqu'à ce que le Rosaire fût achevé, après quoi remerciant leur sœur de sa charité, ces âmes allèrent recevoir la récompense de leurs bonnes œuvres.

Un certain ecclésiastique peu réglé dans sa conduite, se trouvait à l'extrémité de sa vie, tellement effrayé au souvenir de ses légèretés et dissipations, qu'il en était comme dans le désespoir. Pour son plus grand malheur, ses domestiques, sous prétexte de le laisser reposer, ne voulaient laisser approcher personne. La Mère Marie recommandait instamment à Dieu cette pauvre âme. Sur le soir un prêtre fort pieux, déjà sur le point de se mettre au lit, sentit un mouvement si fort d'aller assister ce moribond, qu'il se rendit aussitôt en sa maison. Il s'informe de son état, on lui répond que le malade repose et qu'il faut le laisser. « Certes, répond sagement ce prêtre, c'est bien maintenant qu'il faut parler de repos, lorsqu'il est à l'agonie ? Et quand est-ce que vous l'assisterez à bien mourir ?... lorsqu'il sera passé ?... » Sur ce, on lui ouvre ; et trouvant le malade fort bas, il eut assez de temps pour l'exhorter à la confiance, et lui donner l'absolution de tous ses péchés. Quinze jours après, le prêtre défunt apparut à sa bienfaitrice, sur la bouche d'un puits de feu très profond. Le voyant tout couvert de lèpre, elle crut d'abord qu'il était damné. Mais lui l'assura du contraire, et dit que si elle et une autre personne qu'il lui nomma, lui faisaient dire un certain nombre de messes et pratiquaient quelques pénitences, il serait délivré. La charitable Mère n'y manqua pas. A la fin de la dernière Messe, qu'on disait à l'autel du Rosaire, elle eut la consolation de voir cette âme monter au ciel.

Les mortifications, les aumônes et les prières que notre charitable Mère faisait pour les âmes du purgatoire, étaient si agréables à Dieu, qu'il voulut le lui faire connaître, et la consoler par la vue de celles qu'elle avait contribué à délivrer de leurs peines. Un jour donc, ravie dans son oraison, il lui sembla être à l'entrée du paradis, et en voir la porte dans cette magnificence et ce riche ornement de rubis, de diamants, de topazes, de saphirs et d'autres pierres précieuses dont saint Jean nous parle en son Apocalypse. Dans le ciel tout était brillant de lumière, et il en sortait une procession de bienheureux, parmi lesquels elle reconnut sa fidèle compagne Luce de la Ossa. Cette

Bienheureuse était décédée depuis quelque temps, sans que notre Sœur eût pu lui rendre les derniers devoirs, en l'assistant à sa mort. La défunte, lui était apparue venant de rendre l'esprit, elle l'avait embrassée tendrement, en lui annonçant qu'elle allait à la gloire. Conformément donc à ce qu'elle avait déjà appris, elle vit cette sainte âme, tenant en main un étendard blanc avec une croix rouge, belle à merveille. Elle s'approcha de son amie, et lui dit familièrement : « Que vous semble, ma Sœur, de cette compagnie ? Tous ces bienheureux que vous voyez sont les âmes pour la délivrance desquelles et vous et moi avons tant prié : il a plu à Notre-Seigneur de vous les faire voir, et moi avec elles. » En prononçant ces paroles, elle s'approcha et, l'embrassant, l'exhorta à continuer ses saintes pratiques. La procession, ayant achevé son parcours, revint au lieu d'où elle était partie, en chantant des hymnes à la gloire de Dieu. La Mère Marie revint aussi à soi, bénissant de son côté le divin Époux de ses infinies miséricordes.

A la mort de sa mère, elle reçut encore une consolation d'autant plus grande, que le salut de la défunte lui était plus cher. Cette femme s'appelait, comme nous avons dit au commencement, Anne-Valérie. Elle était fort pieuse et fort charitable ; et si quelquefois elle s'opposait aux bons desseins de sa fille, c'était dans la conviction qu'elle entreprenait trop, et que ses biens n'étaient pas assez grands pour fournir à toutes ses aumônes. Elle lui déférait néanmoins beaucoup, et voulut, à sa persuasion et pour la contenter, prendre sur la fin de sa vie l'habit de notre Tiers-Ordre. Elle s'en rendit une très digne fille ; car, comme c'était déjà une personne consommée en quantité de bonnes œuvres, ce nouvel état ne servit qu'à donner un lustre tout particulier aux actions saintes et aux pénitences très rigoureuses qu'elle pratiquait. La mort l'étant venue saisir durant l'année de son noviciat, on ne laissa pas de la recevoir à la profession, selon le privilège que les Souverains Pontifes nous ont accordé ; après quoi elle rendit son âme avec des marques si sensibles du bonheur éternel, que la chambre où elle expira en fut toute resplendissante. Précieux sort des mères qui ont des filles saintes, et qui sont disposées à écouter leurs conseils, à imiter leurs exemples !

Nous avons vu l'estime que la duchesse de Bejar faisait de la sainteté de notre Bienheureuse. Elle tenta diverses fois de l'attirer en sa compagnie à Séville, lorsqu'elle s'y fut rendue Carmélite ; et depuis, ayant fait une fondation de sa réforme en la ville d'Ecija, elle renouvela

les mêmes instances. La pieuse Mère s'en excusa toujours, ne voulant en aucune sorte changer son état de fille de saint Dominique, quoique seulement du Tiers-Ordre : ce qui n'empêchait pas qu'elle conservât toujours un respect et une affection toute particulière pour cette religieuse duchesse. Elle lui en donna les dernières et les plus importantes marques, lorsqu'elle se trouva sur le point de mourir. Elle lui apparut alors dans sa cellule, au couvent d'Ecija, la consolant par de douces paroles et ne la quittant point qu'elle n'eût rendu son âme à Dieu.

Toujours enflammée du zèle de la maison de Dieu, notre Bienheureuse supprima un abus qui avait jeté de profondes racines dans la ville, celui des débauches du carnaval, qu'on y commençait dès Noël, et durant lesquelles Dieu était beaucoup offensé. Elle fit dans ce but quantité de prières et de pénitences, qui lui méritèrent du ciel le bien qu'elle demandait avec tant d'ardeur. A ce sujet, elle eut une vision qui l'anima à persévérer de plus en plus en cette sainte entreprise. Une nuit, elle entendit un bruit confus de diverses personnes : ce qui l'ayant obligée à regarder dans la rue, elle vit un carrosse, traîné au milieu de cris de joie par les habitants du lieu ; le démon était assis sur ce carrosse, et derrière marchait attaché, Notre-Seigneur, les pieds nus, la corde au cou et la croix sur les épaules. La vue de cet objet si navrant lui perça le cœur ; et, se mettant à interpeller tout ce monde, elle leur demanda comment ils pouvaient ainsi porter Satan en triomphe et traîner Notre-Seigneur en un si pitoyable état. A cette vive observation, tous ouvrirent les yeux et, confus de leur folie sacrilège, ils s'enfuirent qui d'un côté, qui d'un autre. Le démon resta seul et couvert de honte ; mais tellement animé contre la sainte Mère, qu'il la menaça de lui rendre la pareille, en lui faisant porter la peine du mal qu'elle lui causait. Il exécuta bientôt ses menaces.

VI. — La sainte poursuivait activement la fondation de son monastère en l'honneur des quinze mystères du Rosaire. Mais les habitants d'Aracena y apportaient tant d'opposition, qu'elle n'en ressentit guère moins de peine, si même elle n'en eut pas encore davantage que sainte Térèse dans la fondation de son monastère d'Avila. On ne faisait que parler d'elle en très mauvaise part. C'était, disait-on, une turbulente, qui ne pouvait se tenir en repos, une folle, qui entreprenait une chose tout à fait au-dessus de ses forces, et une abusée, qui prenait ses imaginations et ses rêveries pour des

révélations du ciel. Ses meilleurs amis lui fermaient la porte de leur maison ; et nos Pères mêmes, se voyant accusés de l'entretenir dans son dessein, ennuyés d'être le sujet du murmure universel, ne voulaient en aucune sorte communiquer avec elle. Durant tout ce temps de trouble, de contradiction, elle offrait à Dieu sa peine et sa souffrance dans le silence et l'humilité. Elle se tenait retirée dans sa maison. Si elle allait à notre église, ce n'était que pour y offrir ses soupirs et ses gémissements à Dieu, en quelque coin, et lui recommander, ainsi qu'à la Très Sainte Vierge, ce qu'elle entreprenait pour leur plus grande gloire.

La Providence cependant disposait toutes choses pour faire réussir ce qu'elle voulait exécuter par l'organe de sa servante. Le seigneur Cristoval Lopez de Vergera s'était déjà offert, pour être le fondateur de ce nouveau monastère. Madame Antoinette d'Ontiveros, sa femme, ne voulant pas y consentir à cause de la grande somme qu'il fallait donner, son mari plus pieux et mieux intentionné crut que, pour la gagner, il n'y avait pas de meilleur moyen que de faire venir à Séville la V. Mère. Il le dit ainsi au Père Provincial de la Province d'Andalousie. Le Provincial envoya à notre Sœur un ordre formel, le 26 de septembre l'an 1656. Elle obéit aussitôt, et alla loger chez celui qui l'avait fait appeler, et qui la reçut comme sa propre fille.

La renommée de ses vertus s'étant répandue par toute la Province, la Bienheureuse s'acquitt aussi l'estime des principaux et des plus célèbres de nos Pères, heureux de la servir. Le Père Alphonse de Saint-Thomas, jadis marquis de Quintana et comte de Châteauneuf, qui, à l'admiration de toute l'Espagne, s'était rendu religieux de l'Ordre dans le couvent de Saint-Dominique de Malaga, s'y employa avec un zèle et un dévouement plus particulier. Il écrivit de Malaga à la Mère Marie des lettres de recommandation pour le comte de Villumbrosa et la comtesse, sa cousine germaine. Ces derniers reçurent notre Sœur comme un ange du ciel, et furent tellement touchés de sa modestie, de sa douceur et de la sainteté de ses discours, qu'ils voulurent la retenir dans leur hôtel. Mais l'honnêteté qu'elle avait déjà reçue du seigneur Cristoval Lopez fit qu'elle s'excusa humblement d'accepter cette offre.

Je serais trop long, si je voulais rapporter en détail tous les miracles qu'elle opéra à Séville, pendant le temps qu'elle y demeura, jusqu'à sa mort. Qu'il nous suffise de dire que les maladies les plus désespérées cédaient à sa vertu, et qu'elle portait avec elle la bénédiction et la



santé partout où elle allait. Sa plus ordinaire manière de guérir était celle qu'elle avait déjà pratiquée dans sa ville natale. Elle consistait à prier Notre-Seigneur, dans un amour généreux des souffrances, de transporter sur elle les maux dont les autres étaient accablés. Aussi n'était-elle pas plus en santé à Séville qu'à Aracena.

Notre courageuse Mère avait tant à cœur l'établissement de son monastère, qu'elle n'omettait rien pour en faire réussir l'entreprise ; mais il lui fut révélé qu'elle n'aurait point la consolation de voir, de son vivant, l'accomplissement de cette œuvre. Voici comment elle reçut cette révélation : Elle se trouva saisie d'une violente fièvre qui la contraignit à garder le lit, et elle fut, pendant trois jours, dans une aliénation des sens si complète, qu'il n'était pas possible de l'en faire revenir. Ces trois jours passés, elle reprit tout naturellement l'usage de ses sens, et parut en très bonne santé, comme si elle n'avait point eu de maladie. Son confesseur vint la visiter et s'informer de son état. Ce fut à lui qu'elle raconta ce qui s'était passé. Transportée devant le tribunal de Dieu, elle avait été reprise de ses fautes, et surtout de son trop grand désir de voir la fondation du monastère. Il lui avait été dit qu'elle ne verrait pas ce monastère, mais qu'il se ferait après sa mort, afin que la gloire en fût toute à Dieu. Tout se vérifia de point en point, comme il lui avait été annoncé.

Pendant son séjour à Séville, la V. Mère de la Trinité mit par écrit les statuts particuliers qu'elle voulait faire garder dans son monastère, et les envoya au Père Alphonse de Saint-Thomas. Les principaux sont : une grande et parfaite communauté de toutes choses, telle qu'elle nous est recommandée par la Règle ; une pudeur virginale, selon laquelle toutes les Sœurs ne paraîtraient jamais le visage découvert, sans grande nécessité ; les habits grossiers et modestes, sans plis ni replis et dans la plus grande simplicité, comme on les porte dans un pays de montagnes, tel qu'est Aracena ; les confessions et communions deux fois la semaine ; un entier éloignement du commerce des séculiers. Il était ordonné que pas une n'écrirait de billet, quand ce serait à son propre père, que la Prieure ne l'eût vu et cacheté ; qu'on dirait tous les jours le Rosaire en chœur ; et que les Religieuses, qu'on connaîtrait bien appelées pour mener l'observance qu'elle voulait y faire fleurir et établir solidement, seraient reçues sans dot.

Peu de temps après, la V. Mère tomba de nouveau malade, et des

vomissements de sang la prirent avec une extrême violence. On admira durant tout ce temps qu'elle eut, par un miracle manifeste, le moyen de communier tous les jours ; le vomissement s'arrêtait avant qu'elle dût recevoir la sainte hostie, et ne la reprenait qu'après son action de grâces, lorsque les espèces sacramentelles étaient déjà consommées. Ses douleurs ne lui abattaient en aucune sorte le courage ; elle demandait au contraire incessamment à Notre-Seigneur de la purifier de telle sorte dans cette vie, qu'elle n'eût plus rien à payer en l'autre. Sa plus grande peine était de se voir visitée d'un grand nombre de personnes de condition. Elle s'en humiliait profondément et avec des termes si tendres et si touchants, qu'elle arrachait des larmes aux yeux des assistants : « Seigneur, disait-elle, que ces personnes qui me viennent voir connaissent enfin mes misères ; vous savez combien sont grands mes péchés : ouvrez-leur, s'il vous plaît, les yeux, pour qu'elles ne se trompent plus dans l'estime de cette misérable. » Et se parlant à elle-même : « O Sœur Marie, disait-elle, tu dois paraître devant ce Juge souverain qui pénètre dans le plus intime des cœurs, et qui ne se trompe jamais dans le discernement de nos œuvres ; c'est là que tous tes péchés seront découverts, et que tout le monde verra l'illusion dans laquelle il a été, en faisant cas d'un misérable néant et de la plus ingrate des créatures ; c'est à la faveur de cette lumière qu'on doit me faire justice, et reconnaître que mille enfers ne suffiraient pas pour le châtiment de mes crimes. »

C'est par ces sentiments si purs, si élevés et par des paroles si saintes, que notre malade se tenait solidement dans la connaissance d'elle-même, extrêmement éloignée de toute vanité. Il est possible qu'à des esprits peu éclairés, ces paroles paraissent tout à fait surprenantes, cette servante de Dieu ayant passé toute sa vie non seulement sans péché mortel, mais encore dans une admirable sainteté ; on comprend néanmoins qu'à considérer les péchés, si petits soient-ils, par rapport à la bonté infinie de Dieu, les saints, qui sont éclairés de sa lumière, se portent à des expressions aussi fortes et à se croire dignes de toute sorte de peines, pour avoir osé offenser une si grande Majesté.

La malade reçut l'Extrême-Onction, la veille de Noël l'an 1658. La circonstance de cette fête, à laquelle elle avait été toujours singulièrement dévote, lui causa une joie tout extraordinaire, qui lui donnait sujet d'exhorter à la même joie ceux qu'elle voyait s'attrister

de sa mort et nommément sa propre sœur. Elle s'étonnait que l'allégresse apportée par la naissance du Sauveur du monde n'étouffât point la douleur causée par la mort d'une créature si chétive. Pour elle, elle s'attristait si peu de mourir, qu'elle demanda par grâce au seigneur Cristoval Lopez, chez qui elle était et qui n'épargnait aucune dépense pour la soigner, de faire un banquet, le jour de sa mort, à ses domestiques. Elle pria aussi sa sœur de lui chanter le *Cantate Domino canticum novum*. Ne cessant de s'offrir à Dieu, elle disait fréquemment : « Seigneur, s'il vous plaît que je meure, je m'abandonne à votre bon plaisir. »

Elle recommanda qu'on portât son corps dans son monastère, lorsqu'il serait bâti, pour y être enterré au milieu de ses Sœurs et de ses Filles. La joie d'aller à Dieu la possédait de telle sorte, qu'ayant perdu la parole, elle entra dans un ravissement profond ; elle y resta onze jours entiers, les yeux doucement élevés vers le ciel et sans prendre aucune nourriture. Toute la ville accourut pour voir ce prodige des plus surprenants et des plus dévots. Enfin, la moribonde revenant à soi un matin, vers les trois heures, son visage parut avec une jubilation et une allégresse toute nouvelle. Ses yeux devinrent étincelants comme deux beaux astres. On l'entendit parler comme une personne qui interroge et qui répond à une autre, sans qu'on pût distinguer ce qu'elle disait. Cet éclat de gloire, qui rendait sa face toute céleste, faisait assez juger qu'elle n'était qu'un rejaillissement de celle du Seigneur, qui l'entretenait. Et c'est ainsi qu'il reçut sa bénite âme entre ses mains, dans les joies et les transports de ce colloque, l'an 1660, le 7 janvier à quatre heures du matin. La Mère Marie de la Sainte-Trinité était âgée de cinquante-six ans, moins quatorze jours (1).

Au moment où elle expira, la Sœur Jeanne de l'Assomption, religieuse de notre Tiers-Ordre et parente de la V. Mère, reposant à Aracena, dans sa propre chambre, vit au milieu de l'obscurité de la nuit une lumière très vive, qui éclaira tout l'appartement et qui disparut aussitôt. Elle ne sut alors que penser d'un événement si extraordinaire ; mais peu de jours après, elle apprit qu'à cette heure la Mère Marie, lumière éclatante de sainteté, s'était éclipsée sur la terre.

(1) Cette vie a été, par exception, placée hors de son jour, à cause de l'abondance des matières, le 7 janvier.

Au même moment, elle apparut toute resplendissante de gloire et accompagnée d'une troupe d'anges à une de ses amies, grande servante de Dieu. Celle-ci avait eu révélation que la Mère ne reviendrait point de Séville; néanmoins ayant reçu, alors même qu'elle était extrêmement mal, des lettres qui lui marquaient son retour, et ne sachant comment accorder ces choses, elle eut recours à l'oraison. Notre-Seigneur lui confirma ce qu'il lui avait déjà fait connaître, et lui dit en particulier que la Mère répandrait tout son sang pour son amour; et quoique ce ne fût pas par le martyre, mais par des vomissements, son sacrifice ne laissait pas que de lui être très agréable.

Il y eut à la sépulture de notre Bienheureuse un concours prodigieux de peuple. Les Communautés des six maisons que nous avons à Séville y assistèrent, savoir : celle du grand couvent de Saint-Paul, celles des collèges de Saint-Thomas, de *Regina Angelorum* et de Montesion et celles des couvents de Saint-Dominique et de Saint-Hyacinthe. Deux compagnies de soldats faisaient la garde autour du corps, encore étaient-ils bien inquiets. Les personnes les plus qualifiées de cette grande ville revendiquaient l'honneur de porter le cercueil. Quoique le temps fût pluvieux et les rues très incommodes, toute la famille du comte de Villumbrosa assista aux funérailles en habit de deuil, pendant que le peuple invoquait à haute voix la défunte comme une sainte. On la porta dans l'église du collège de la Reine des Anges, où le cercueil fut premièrement placé sous l'autel de sainte Catherine de Sienne, puis sous celui de saint Thomas.

Aussitôt après la mort de la V. Mère, on en donna les nouvelles au R. Père Provincial Alphonse de Saint-Thomas, lequel, honorant parfaitement sa vertu et l'ayant toujours singulièrement estimée, en fut très touché. Il en écrivit une belle lettre de consolation à la sœur de la défunte, Anne de Saint-Dominique. Il fut ensuite à Aracena, voir le terrain où l'on pourrait bâtir le monastère, pour lequel la Vénérable Mère avait tant travaillé; et quelque raison apparente qu'on alléguât contre son projet, il voulut que ce fût dans l'endroit où la maison de la Bienheureuse, en laquelle Dieu avait opéré tant de merveilles, se trouvait située, et que la Sainte Vierge s'était déjà choisie, par la consécration qu'elle en avait faite. Il restait encore à obtenir la permission du Grand Conseil, la plus difficile et la plus importante de toutes. La Providence voulut que le R. Père Alphonse de Saint-Thomas fût fait premièrement évêque d'Osma, puis de



Placencia et enfin de Malaga; il s'employa si fortement auprès du comte de Villumbrosa, qu'il en eut tout ce qu'il désirait, et les lettres en furent expédiées le 18 mai 1669. On vit par là deux prophéties de la défunte parfaitement accomplies. La première regarde ce prélat; elle avait dit, lorsqu'elle apprit sa réception dans l'Ordre, qu'il lui serait très utile pour la fondation du monastère. La seconde touche le comte. Dans une assemblée, où notre Père saint Dominique présidait et l'exhortait à continuer sans perdre courage la poursuite de cette fondation, elle l'avait vu parmi ceux qui favorisaient son dessein. Plusieurs fois elle avait dit que ce serait lui qui conclurait cette affaire, et cela fut vrai contre toutes les apparences; car étant assistant à Séville, ou, comme nous dirions en France, gouverneur de cette grande ville et aimé tendrement de tout le peuple, il fut appelé à Madrid pour être du Conseil du roi; et lorsqu'il y entra, il expédia ces dépêches.

Mais avant de se rendre à Madrid, le comte de Villumbrosa avec la comtesse sa femme, deux ans après la mort de la servante de Dieu, furent confirmés par deux merveilles dans l'estime qu'ils en avaient conçue. La comtesse, ne voulant pas quitter Séville, non plus que la marquise de Villesca, sa sœur, sans prendre congé de leur amie, la Mère Marie, allèrent se recommander à ses prières à son tombeau: pour le faire avec une satisfaction plus complète, elles prièrent le R. Père Prieur de notre couvent de la Reine des Anges de leur ouvrir le cercueil, désireuses qu'elles étaient de savoir en quel état serait son corps. Le Prieur en étant lui-même bien aise, le fit tirer de dessous l'autel, où on l'avait placé; et, comme il n'y avait que deux ans depuis sa sépulture, et qu'on se souvenait fort bien de la manière dont ce saint corps avait été fermé, on fut tout à fait surpris de trouver la bière où il était enveloppée d'une toile blanche comme la neige, aussi unie et aussi forte qu'un beau taffetas: de sorte que, pour en lever le couvercle, il fallut rompre cette toile miraculeuse, de laquelle ceux qui étaient présents prirent des pièces, pour les garder comme des reliques. La comtesse et la marquise de Villesca, sa sœur, en écrivirent toutes deux séparément à la Sœur Anne de Saint-Dominique, sœur germaine de la défunte, pour lui apprendre ce qui s'était passé dans cette rencontre.

L'autre merveille fut que le corps se trouva aussi entier que le jour où on l'enterra, et dans une si grande beauté que la Bienheureuse semblait être plutôt endormie que décédée. La comtesse désira

avoir un de ses doigts, qu'on trouva si ferme, qu'il fallut le couper avec un couteau. Cette dévotion excita un semblable désir en la marquise, sa sœur, qui en demanda un autre. La dame Antoinette d'Ontiveros, femme du seigneur Cristoval Lopez, chez qui la Mère était décédée, en demanda un troisième qu'on ne put lui refuser, et enfin l'aumônier de la comtesse, qui s'appelait dom Nicolas de la Pegna, que la défunte avait autrefois guéri des fièvres, et qui coupait ces reliques, en prit aussi un pour soi. On coupa encore quelques pièces de ses habits, qui furent distribuées à diverses personnes.

La Province d'Andalousie tenant son chapitre à Malaga, le 18 avril 1660, qui fut l'an du décès de cette vénérable Mère, on fit, dans les actes, un bel éloge de ses vertus, sorte d'abrégé de sa vie. Le R. P. Antoine de Loréa, religieux du couvent de la Reine des Anges à Séville, a aussi écrit un livre particulier de cette vie. Il l'a divisé en 32 chapitres, et c'est de ce livre qu'a été tiré tout ce que nous avons dit.

Le même auteur nous fait espérer qu'il nous donnera les pièces de poésie, composées par cette vénérable épouse du Christ en tant de sorte de rythmes, qu'à peine trouvera-t-on un genre de versification auquel cette Mère ne se soit exercée pour bénir Dieu et le louer de ses miséricordes. Il promet d'y faire des remarques, à l'imitation de celles que l'illustrissime évêque d'Osma, Jean de Palafox, a écrites sur les lettres de sainte Térèse. Si elles sont de la même force, piété, élégance, netteté et expression de pensées, cet ouvrage ne pourra être que très utile et fort intéressant.



## LE MÊME JOUR

13. — A Alexandrie, décéda le V. P. GILLES DE FERRARE, religieux d'une éminente piété et d'une profonde doctrine. Le Pape Boniface VIII le fit Patriarche de Gradi. Clément V, se voyant sollicité par le roi de Russie, nouvellement converti à la foi, de lui envoyer des légats, entre les mains desquels il pût rendre ses soumissions au Saint-Siège et faire sa profession de foi, choisit ce V. Patriarche (1308). Il s'acquitta si glorieusement de cette mission, qu'à son retour le Pape le transféra du patriarcat de Gradi (qui est

aujourd'hui celui de Venise) à celui d'Alexandrie (1310). Il y continua à donner des preuves de son admirable piété et sainteté de vie, jusqu'à une extrême vieillesse, en laquelle il reposa dans la paix du Seigneur. — (Wading et Spond., an. 1308 ; Fontana).

1431. — A Plaven, ville très considérable de la Bohême, eut lieu le martyre de douze religieux de l'Ordre, dont les noms sont écrits au Livre de vie. Ils s'opposaient généreusement aux erreurs des Hussites et Taborites. Soutenus par Jean Zhistka, fameux brouillon de toute la Bohême, les hérétiques assiégèrent la ville de Plaven. L'ayant prise, ils mirent le feu aux églises et aux maisons religieuses ; puis ils se saisirent de douze de nos Pères, qu'ils choisirent particulièrement parmi tous les autres religieux de la ville, et ils les enterrèrent tout vifs. Par cette cruelle mort, ils leur donnèrent le moyen d'être élevés aux cieux avec la palme du martyre.

1562. — A Nîmes, en Languedoc, le V. P. NICOLAS SAUSSAT, Prieur du Couvent, emporta la couronne du martyre, en résistant courageusement aux entreprises sacrilèges des hérétiques calvinistes. Il se montra si zélé défenseur de la foi, que ces impies le massacrèrent, en haine de la vérité qu'il prêchait pour détruire leurs erreurs. — (Jean de Réchac, t. III).

1600. — A Ségovie mourut au service des pestiférés le V. P. JEAN DE SALAZAR. Il avait pris l'habit au couvent de Saint-Ildephonse de Toro, de la Province d'Espagne, et fait ses études à celui de Saint-Grégoire de Valladolid. Après avoir été Régent des études théologiques en plusieurs couvents de sa Province, il se sentit appelé de Dieu à la prédication. Il s'y appliqua avec tant de fruit pendant trois ans qu'il prêcha à Ségovie, et il fit de si admirables conversions, que la ville prit un tout autre aspect, chacun courant l'entendre comme s'il eût été un saint venu du Ciel. Il avait toujours à sa suite une compagnie de pauvres, qu'il catéchisait, et qu'il assistait dans leurs nécessités. La compassion qu'il eut des pauvres enfants teigneux le porta à recueillir des aumônes pour leur bâtir un hôpital ; et il allait les y panser et servir lui-même avec une charité admirable.

Dans la peste qui désola une partie de Ségovie, il se consacra au service de ceux qui en étaient frappés. Le V. Père prit la direction de cinq hôpitaux remplis de ces malades, auxquels il administrait les sacrements et rendait toutes sortes d'assistance. Ses parents, voyant le danger manifeste où il s'exposait, lui écrivirent des lettres fort touchantes, pour le prier de quitter cet emploi. Il leur répondit avec fermeté, qu'il avait tant de confiance en la miséricorde de Dieu, qu'il espérait de sa bonté être pris en cette peste ; et qu'ainsi, regardant cette contagion comme une occasion favorable d'aller au ciel, il ne pouvait la laisser échapper. Le B. Père mourut dans cet exercice de charité héroïque, en l'année 1600. L'évêque et tout le peuple le pleurèrent.

On remarqua sur son visage une beauté surnaturelle, qui confirma l'opinion qu'on avait eue de sa grande sainteté.

— Au même couvent de Ségovie, moururent deux très saints religieux dont les noms sont inconnus, l'un prêtre et Inquisiteur d'Espagne, qui exerça cette charge l'espace de 30 ans avec un zèle infatigable, donnant des marques d'une insigne piété et d'une étroite observance en toute sa conduite; et l'autre, convers, qui faisait une si cruelle guerre aux démons par l'innocence de sa vie et par l'éclat de ses vertus, qu'ils lui apparaissaient souvent sous d'horribles figures, et le frappaient avec outrage, pour le distraire de ses exercices de piété et de dévotion. — (Lopez, III part.).

1600. — A Séville, au couvent royal de Saint-Paul, mourut le dévot Frère GABRIEL DE PALACIOS, convers, religieux d'une haute pauvreté et d'une charité si étendue, qu'après avoir rendu tous les services qu'il devait à la Communauté, il raccommmodait les habits des pauvres. Nonobstant son travail, il assistait à Matines toutes les nuits, pour avoir plus le loisir de vaquer à l'oraison et plus de commodité de pratiquer ses mortifications. Il mourut en l'année 1600, âgé de 80 ans, avec une joie qui a donné lieu de croire qu'il était passé aussitôt des misères de cette vie au séjour des Bienheureux: — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

16.. — A Rennes, au couvent de Bonne-Nouvelle, mourut dans une admirable odeur de sainteté le V. P. JEAN BUREL, profès de celui de Rouen, docteur en théologie. Son zèle du salut des âmes l'avait rendu célèbre par toute la Normandie, particulièrement depuis qu'il eut été à Batteville assister à la mort d'un apostat pénitent, qu'il réconcilia avec l'Église et qu'il fit transporter à Rouen comme une dépouille glorieuse remportée sur l'hérésie et sur l'enfer. Le désir d'une plus haute perfection le fit aller à Rennes pour embrasser l'étroite observance, nouvellement introduite dans ce couvent. Il s'y renouvela intérieurement dans la pratique exacte de toutes les vertus religieuses et il donna tant de marques d'une insigne piété, que l'évêque de Rennes le choisit pour ramener certaines religieuses à la clôture et à l'observance de leur Règle. Après qu'il se fut dignement acquitté de cette commission, Dieu l'exerça pendant plusieurs années d'une paralysie et d'autres maladies, qu'il souffrit avec une patience héroïque. Ayant recouvré sa santé, il fut établi Maître des novices, puis élu Prieur de Clermont en Auvergne. Il exerça l'une et l'autre charge avec un zèle admirable pour l'observance, dans la pratique de laquelle il mourut saintement. — (Mém. de Bretagne).

1622. — A Paris, au couvent de l'Annonciation, mourut le V. Père FRANÇOIS MONSTIER, un des premiers profès et des plus fervents religieux de cette sainte maison, fondée par le V. P. Sébastien Michaëlis. Il avait vécu dans de continuelles mortifications, dans une entière abnégation de lui-même, dans les pratiques d'une profonde humilité et d'une étroite



observance, dans une dépendance absolue aux volontés de ses supérieurs, auxquels il s'étudiait à obéir comme à Dieu même, et dans une union très intime avec Dieu par l'oraison. Il portait une dévotion très particulière à son saint ange gardien ; et ne sortait jamais du couvent qu'après avoir récité cette antienne à son honneur : *Laudemus Dominum, quem laudant Angeli*, etc., avec le verset et l'oraison. Il ressentit un jour l'effet miraculeux de sa protection. Ayant été renversé par un carosse, les chevaux et les roues lui passèrent sur le corps ; il aurait été infailliblement écrasé sans l'assistance de son ange gardien, qu'il réclama en cette extrémité. Ses habits furent déchirés et rompus, mais lui ne fut aucunement blessé, au grand étonnement de ceux qui virent ce miracle : ce qui a donné lieu à la pieuse coutume des religieux de ce couvent de dire l'antienne à l'honneur des saints anges, quand ils sortent pour aller en ville. Le V. P. François Monstier mourut saintement, en l'année 1622. — (Jean de Sainte-Marie, t. 1, l. v).

16. — A Guadalaxara, en Espagne, mourut la V. Sœur ALDENSE, dame d'une illustre naissance et d'une insigne piété. Aspirant à la perfection des religieux, dans l'état de mariage où la divine Providence l'avait engagée, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, et elle a vécu plusieurs années dans une pratique si exemplaire de toutes les vertus, que sa mémoire est en bénédiction dans l'esprit des peuples, qui l'honorent comme une sainte. — (*Acta Cap. Rom.*, 1644).

16. — A Valence, en Espagne, mourut la Sœur JÉRÔME GANABUZA, après avoir porté l'habit du Tiers-Ordre pendant l'espace de quarante ans dans l'exercice continuel d'une humilité profonde, d'une patience héroïque, et d'une oraison très fervente. Dieu, pour augmenter ses mérites, l'affligeait tous les mercredis d'une violente fièvre ; et elle la souffrait avec tant de joie, qu'on eût dit que son corps, affaibli et presque consumé dans ces ardeurs, se renouvelait par de nouveaux accès. On l'a souvent vue élevée en l'air, pendant son oraison. Jésus-Christ lui a parlé une fois par l'organe d'un crucifix, qu'on conserve dans notre église avec beaucoup de respect. Sa mort, écho d'une si sainte vie, fut précieuse devant Dieu. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

16. — A Naples, mourut la V. Sœur MARIE QUARANTA, professe du Tiers-Ordre, vierge très accomplie en toutes sortes de vertus. Elle vécut avec tant d'innocence, dans de si rigoureuses mortifications, dans une union si intime avec Dieu par l'oraison, dans les sentiments d'une humilité si profonde et dans une charité si ardente envers Dieu et envers le prochain, que Jésus-Christ la combla de mille faveurs. Il lui parla souvent par l'image d'un crucifix auquel elle portait une dévotion très particulière ; et ce fut entre les bras de ce crucifix qu'elle expira saintement, à l'heure qu'elle avait prédite. Son corps exhala une odeur miraculeuse, qui embauma les assistants ;

et longtemps après sa mort, il fut trouvé entier, sans aucune corruption. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

1600. — A Séville, au monastère de Notre-Dame des Grâces, mourut la V. M. MARIE DE JÉSUS, portugaise. Toute sa vie ne fut qu'une méditation continuelle de la vie de Jésus-Christ. Elle conçut tant d'amour pour la pauvreté qu'il avait voulu souffrir au monde, qu'elle s'étudia à la pratique de cette humiliante vertu jusqu'à la mort. Elle ne porta jamais que de vieux habits des Sœurs, qu'elle recevait comme une aumône. Tout l'ameublement de sa cellule consistait en un lit de deux ais, et en un crucifix de papier devant son prie-Dieu. Elle passait la plus grande partie du jour et de la nuit au chœur ; et lorsqu'elle n'y trouvait personne, elle s'écriait, toute transportée d'amour : « Ah ! mon Dieu, faut-il que vous soyez si lâchement abandonné des créatures ? » Et unissant ses adorations à celles que les anges lui rendent au Très Saint Sacrement, elle répétait souvent ces paroles de l'Apocalypse : « *Bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, bonheur, puissance et force à notre Dieu dans tous les siècles des siècles.* »

Notre Seigneur, pour lui donner le moyen de ne s'occuper qu'en lui et que de lui, l'affligea d'une cruelle douleur de goutte, qui la dispensa de tous les Offices de la Communauté. Elle passa trente-trois ans dans une union continuelle avec Dieu, sans rompre une seule fois le silence, ne répondant jamais que oui ou non, quand elle était obligée de parler ; de sorte qu'elle perdit l'usage de converser avec les créatures. Ayant été contrainte de garder le lit les quatre dernières années de sa vie, son cœur et son esprit étaient toujours unis à Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Elle entendait toutes les messes comme si elle eût été réellement dans le chœur. Sa dévotion et sa confiance à la Sainte Vierge étaient si grandes, que Dieu l'en a récompensée par plusieurs miracles, multipliant l'huile de la lampe qu'elle entretenait devant une de ses images. La V. Sœur Marie de Jésus passa de cette vie à la gloire des Saints, le 9 janvier 1600. — (Lopez. iv part., l. 1, c. XLVIII).

1658. — Au monastère de Metz, en Lorraine, décéda la V. M. JEANNE MELON, religieuse très recommandable par sa simplicité, par l'innocence de sa vie et par sa charité envers le prochain. Sa volonté était tellement unie à celle de ses supérieurs, qu'elle ne faisait jamais rien que par leur ordre. Elle servait les malades avec une affection et une humilité qui les édifiait autant qu'elle les soulageait dans leurs douleurs. D'une dévotion fort tendre à la Sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame de Liesse, elle avait recours à elle avec la confiance d'un enfant ; et jamais elle ne faisait ses prières devant son image, qu'elle n'en sortit remplie de joie et de consolation. Enfin, après une persévérance de quatre-vingt-quatre ans dans l'exercice de toutes les vertus, elle alla recevoir la couronne de gloire, le 9 janvier 1658. — (Mém. de Metz).

1661. — A Toulouse, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, mourut la V. Sœur LOUISE DE SAINT-ANTONIN. Après avoir méprisé les richesses et les grandeurs du monde, elle s'était consacrée à Dieu avec tant de ferveur, dans un si parfait abandon d'elle-même, et un si ardent désir de participer à la vie cachée et aux mépris de Jésus-Christ, qu'elle signa de son sang la résolution d'accepter avec joie tous les états par lesquels il plairait à sa divine bonté de la faire passer. Ce qui fut une excellente disposition pour lui rendre méritoire la maladie qui la tint, l'espace de trente-cinq ans, dans une aliénation d'esprit presque complète. Elle n'en avait l'usage qu'à de rares intervalles, pendant lesquels elle donnait les marques d'une insigne piété, et d'une entière résignation au bon plaisir de Dieu. Elle gardait, dans cette infirmité, les jeûnes et les abstinences de l'Ordre. Dieu fit éclater sa sainteté pendant sa vie, et après sa mort. Il la préserva du feu par une protection miraculeuse ; et six ans après sa mort, on la trouva aussi fraîche, le visage aussi beau, les mains aussi blanches, la langue aussi vermeille, et tout son corps, d'où s'exhalait une merveilleuse odeur, aussi entier que lorsqu'elle était en vie. La Sœur qui l'avait servie dans son infirmité se trouvait extrêmement faible, et dans l'impuissance de jeûner le carême. Voyant ces merveilles de la toute-puissance de Dieu, qui glorifiait celle qui s'était tant humiliée pour son amour, elle réclama son intercession ; aussitôt elle se trouva miraculeusement fortifiée pour jeûner et pour pratiquer d'autres austérités. Plusieurs personnes, tant religieuses que séculières, ont obtenu par ses mérites de nombreuses grâces du ciel : ce qui justifie cette pensée du Sage, que *celui qui perd la sagesse et la raison dans la crainte de Dieu, est meilleur que celui qui a beaucoup de connaissance, et qui transgresse la loi* (Eccl. xix, 21). — (Mém. de Toulouse).





## X JANVIER

*Le B. GONZALVE D'AMARANTHE*

*En Portugal (\*)*

(1187-1259)



LE Bienheureux Gonzalve, de la noble famille de Pereira, naquit vers l'année 1187, à Arriconha, petit village de l'archevêché de Braga, situé non loin de Guimaraens. Il fut baptisé à l'église de Saint-Sauveur, à Tagilde, et nommé Gonzalve, comme son père. Lorsque, au sortir du baptême, il eut été remis entre les bras de sa nourrice, rien ne put apaiser ses cris, que la vue d'un crucifix. Il y fixa ses yeux, puis se mit à lui tendre ses petits bras avec des démonstrations de joie dont les enfants ne paraissent pas capables.

Cette dévotion précoce qu'il fit paraître à son baptême, il la montra encore dans tout le cours de son enfance. Un jour que sa nourrice l'avait porté à l'église, où elle allait pour entendre la Messe, l'enfant regardait les tableaux; ayant aperçu un crucifix, il se mit à se débattre comme pour aller vers lui, à étendre ses petits bras comme pour l'embrasser; et ce furent des cris et des sanglots quand il fallut se retirer. Une autre fois, obligée de rentrer et voyant le petit Gonzalve pleurer et crier plus fort que jamais, la pauvre nourrice, qui ne savait que faire, eut la pensée de s'adresser à la Sainte Vierge. Elle alla

(\*) Sa vie a été écrite par Diago, à la demande de Dom Barthélemy des Martyrs, Sampayo l'a traduite en latin, et les Bollandistes l'ont insérée au 10 janvier. On peut voir aussi : Castillo, I p., l. II, c. 60-64; *Diario*; Tournon.



s'agenouiller devant son autel : l'enfant regarda un instant l'image de Marie, puis inclinant tout à coup la tête, comme pour lui dire adieu, il se jeta au cou de sa nourrice, qui fut tout heureuse de pouvoir l'emporter sans l'entendre pleurer.

Cette vue des images produisait toujours le même effet sur le petit Gonzalve. Aussi, quand, le matin, sa nourrice l'entendait crier à son réveil, elle le portait à l'église et il se calmait bien vite, en regardant les images des saints.

Ses parents, considérant cette piété extraordinaire comme un effet de la grâce qui le prévenait de ses bénédictions, résolurent de le consacrer au service de Dieu. Ils le firent étudier à ce dessein, chez eux, sous la conduite d'un prêtre de sainte vie ; puis ils le confièrent à l'archevêque de Braga, dont le palais épiscopal était une école de vertu et de science ecclésiastiques où se formaient ceux qu'on destinait au service des autels. Le caractère du jeune Gonzalve, la docilité et l'innocence de ses mœurs lui concilièrent bientôt l'estime et l'affection du respectable prélat. Et ses progrès, aussi rapides dans la science que dans la piété, portèrent l'archevêque à l'attacher pour jamais à l'Eglise par les saints Ordres. Après l'avoir quelque temps éprouvé dans les fonctions de lévite, il l'éleva à la dignité du sacerdoce, et commença à partager avec lui les soins de son Eglise. La cure de Saint-Pélage, étant alors vacante, il la lui donna ; c'était une des plus considérables paroisses de son archevêché, dont les grands revenus valaient la qualité d'Abbé aux curés qui en étaient pourvus.

Élevé, jeune encore, à cette dignité importante, le B. Gonzalve se montra par toute sa conduite un homme de grande maturité. Son premier soin, avant d'aller prendre possession de son bénéfice, fut de se rendre à l'église et, prosterné devant une image de la Sainte Vierge, de demander, comme un autre Salomon, l'esprit de prudence et de droiture pour bien gouverner ce peuple qui lui était confié, et le diriger efficacement dans les voies du salut. Il prit de là le chemin de Saint-Pélage où, reçu comme légitime pasteur, il commença dès ce moment à en faire paraître toutes les vertus.

Tout entier aux devoirs de sa charge, il menait une vie exemplaire par les pénitences, les veilles prolongées et les longues oraisons auxquelles il se livrait. Ses habits pauvres et négligés témoignaient son dégagement des biens de la terre. Affable envers ses paroissiens, il les recevait avec amour, les écoutait avec patience et les consolait avec une effusion de charité qui adoucissait la rigueur de leurs peines.

Il les visitait avec assiduité, pour s'informer de leur conduite ; quand ils étaient malades, sa compassion lui faisait partager leurs souffrances et il restait longtemps auprès d'eux, pour les animer à la patience et les disposer à bien mourir.

Telle était sa délicatesse par rapport à la chasteté, qu'il ne permit jamais à aucune femme d'entrer dans sa maison ; et quand la nécessité l'obligeait à leur parler, c'était toujours en peu de paroles et les yeux fixés à terre. Par ce moyen, il a conservé le lis précieux de sa virginité jusqu'à la mort.

Son abstinence était grande : il retranchait de son ordinaire, qui était toujours conforme à la sainte pauvreté, non seulement tout superflu, mais une partie même du nécessaire. Se regardant, dans son bénéfice, comme l'économe des pauvres, il leur distribuait charitablement les revenus qu'il en retirait. Sa maison était le refuge de tous les pèlerins et l'asile de tous les malheureux. Outre ces charités publiques, il en faisait de secrètes à des pauvres honteux.

Après qu'il eût mené pendant un assez grand nombre d'années cette vie d'un bon pasteur, son application continuelle à méditer sur la Passion de Jésus-Christ alluma dans son cœur un grand désir d'aller en Palestine visiter les saints Lieux, où s'est opérée la Rédemption des hommes. La charité combattit longtemps cette inclination : d'un côté, il ne pouvait se résoudre à abandonner la conduite des âmes que Dieu lui avait confiées ; d'un autre, il se sentait fortement attiré à faire ce voyage.

Après bien des prières et des pénitences pour mériter de connaître la volonté de Dieu, toujours pressé de je ne sais quel mouvement de tout quitter pour se rendre en Palestine, il résolut d'exposer humblement sa situation à l'archevêque de Braga et de faire ce qu'il déciderait. Celui-ci, sans vouloir accepter sa démission, lui permit de contenter sa piété. Il exigea seulement que le pieux Abbé laissât à sa place un homme capable de la remplir, c'est-à-dire, un vicaire dont on connût déjà la vie irréprochable, la capacité et le zèle pour le salut des âmes.

Le B. Gonzalve avait dans l'état ecclésiastique un neveu, qu'il avait lui-même élevé avec beaucoup de soin, et longtemps éprouvé. Ce neveu, prêtre depuis plusieurs années, vivait auprès de lui, et avait toujours paru d'une grande modestie, d'une solide piété. Le Bienheureux crut voir en sa personne toutes les qualités propres à mériter sa confiance. Sans lui expliquer encore ses desseins, il s'appliqua à

l'instruire pleinement de tous les devoirs d'un bon pasteur, puis il lui déclara ce qu'il méditait depuis longtemps. En lui remettant la conduite de sa paroisse pendant qu'il en serait absent, il lui recommanda la vigilance, le zèle, la frugalité, la modestie, et, plus que tout, le soin et l'amour des pauvres ; il le chargeait de leur distribuer la plus grande partie des revenus de son bénéfice.

Le jeune ecclésiastique reçut avec docilité ces sages instructions. Il promit tout, même avec serment. Ayant donc l'esprit pleinement en repos pour tout ce qui regardait sa paroisse, le Bienheureux, après avoir recommandé à Dieu ses chers paroissiens et les avoir mis sous la protection de saint Pélage, patron titulaire de son Église, revêtit l'habit de pèlerin et commença son voyage. Il se rendit d'abord à Rome, afin de visiter les tombeaux des saints Apôtres. De Rome il alla s'embarquer à Venise ; et, après une assez heureuse navigation, il arriva au port de Jaffa, d'où il tira droit à Jérusalem.

Il visita avec une singulière dévotion tous les lieux que le Fils de Dieu a sanctifiés par son séjour ou par ses actions pendant sa vie mortelle, Nazareth, Bethléem, les célèbres montagnes du Calvaire et du Thabor, etc. Dans ces différents endroits il fit un séjour proportionné aux sentiments de sa tendre dévotion. Mais quand il arriva au Calvaire, où le Fils de Dieu s'est immolé sur la croix pour le salut des hommes, son cœur s'embrasa d'un si grand amour, qu'il eût voulu mourir, lui aussi, sur la croix, afin de reconnaître l'amour infini d'un Dieu pour nous. Il passait les jours et les nuits sur cette sainte montagne, absorbé dans la contemplation de ces grands mystères ; et il s'y livrait en même temps à toutes les rigueurs de la pénitence, pour retracer sur son corps ce que le Sauveur du monde a voulu souffrir dans sa douloureuse Passion.

L'attrait de ces saints lieux le retint treize à quatorze ans en Palestine. Volontiers il y aurait fini ses jours ; mais la sollicitude pastorale l'obligea de retourner en Portugal, pour s'occuper de nouveau des âmes qui lui avaient été confiées.

Les grandes austérités du serviteur de Dieu, l'âge, les fatigues d'un voyage également long et pénible, les pauvres haillons dont il était couvert, tout cela pouvait bien le rendre de prime abord méconnaissable dans sa propre maison. Le nouveau curé ne le reconnut point, en effet, lorsqu'il le vit, ou du moins il affecta de ne pas le reconnaître. Le malheureux n'avait rien tenu des promesses qu'il avait faites ; au contraire, il s'était misérablement plongé dans beaucoup de désor-

dres. Il avait fait servir à ses plaisirs et à son luxe le bien qu'il avait charge de distribuer aux pauvres. Ses écuries étaient remplies de beaux chevaux et de nombreux chiens de chasse. Pour se mettre à l'abri des justes reproches de son saint oncle, et en état de continuer ses dissolutions, il avait fait courir le bruit de sa mort. Il avait même supposé des lettres écrites de Syrie, qui en circonstanciaient tellement les particularités, que l'archevêque de Braga, sur ces prétendus témoignages authentiques, le pourvut de la cure et lui fit expédier les pièces de cette nomination. Il prit possession du bénéfice dans les formes ordinaires, et, ne craignant plus ni le retour ni les reproches de son oncle, il se plongea plus que jamais dans les délices, et écarta les pauvres de sa maison, qui devint une école de plaisir et de jeu.

Les choses en étaient dans ce déplorable état, quand son oncle vint se présenter à sa porte. On le rebuta comme un pauvre ordinaire. Mais lui, ne se retirant point sur ce refus, éleva la voix et supplia qu'on lui fît quelque aumône. A ce bruit, les chiens qui étaient dans la cour, se jettent sur lui, le mordent et déchirent une partie de ses habits. Les valets accoururent pour le délivrer. Le B. Gonzalve les pria d'aller dire à leur maître qu'il avait tort d'user de cette dureté à son endroit, et qu'il ne lui avait pas donné de pareilles leçons, quand il lui avait confié la garde de cette maison.

L'Abbé, ne doutant plus que ce mendiant déguisé ne fût son oncle, résolut de s'en défaire, afin d'éviter un procès qu'il prévoyait indubitable, et dont les suites ne lui pouvaient être que funestes et honteuses. Il alla lui même le trouver à la porte, et se mit à le traiter d'insolent, de vagabond qui méritait qu'on le châtiât. A ces paroles, son oncle ne put retenir ses larmes. Transporté d'un saint zèle : « Est-ce là, mon fils, dit-il, le fruit des soins que j'ai pris de votre éducation ? est-ce là l'usage que vous faites des revenus de l'Eglise que je vous ai laissés ? est-ce là la charité que vous exercez envers les pauvres de Jésus-Christ, que je vous avais si particulièrement recommandés ? » Ce neveu dénaturé, devenu plus furieux par ces remontrances, se jeta sur son oncle vénérable, lui arracha son bâton et lui en donna plusieurs coups de toute sa force ; il excita ensuite ses chiens contre lui et se retira, dans la pensée qu'il le déchireraient et le mettraient en pièces. Mais les valets, plus compatissants, l'arrachèrent au danger.

Le Bienheureux, tout couvert de plaies, se retira en un logis voisin



pour se faire panser, sans se donner à connaître à personne, de peur que les habitants indignés ne voulussent le rétablir par force dans son bénéfice. Les leçons de patience qu'il avait étudiées l'espace de quatorze ans, sur le Calvaire, lui firent recevoir son épreuve avec action de grâces : il remercia Dieu de l'avoir trouvé digne de souffrir pour son amour ; et donnant toute étendue à sa charité, il pria pour la conversion de ce neveu dénaturé.

Au lieu de solliciter auprès de l'archevêque de Braga son rétablissement dans son bénéfice, il adora la divine Providence. Se croyant dès lors entièrement déchargé d'un fardeau dont il avait toujours redouté le poids, il résolut d'embrasser une vie plus parfaite, et tourna tous ses désirs vers la solitude, où il se sanctifierait par l'exercice de l'oraison et de la pénitence.

A trois lieues du fleuve de Duero, vers le nord, on trouve un endroit solitaire coupé par la rivière de Tamaga. Ce lieu, nommé Amaranthe, fut celui que le serviteur de Dieu choisit pour sa retraite. Il y bâtit un pauvre ermitage, c'est-à-dire une cellule et une petite chapelle, qu'il consacra en l'honneur de la Sainte Vierge. Là, occupé de la lecture, et du travail des mains, il passait les nuits en oraison, chantait l'Office divin, et dans la suite il y célébra les saints mystères. La vie tout angélique qu'il menait dans ce désert, toujours uni à Dieu et travaillant sans cesse à mourir à lui-même, lui rappelait le souvenir des consolations intérieures dont il avait été favorisé sur le Calvaire.

Mais, pour ne point séparer des douceurs de la contemplation les travaux de l'apostolat, après avoir prié et médité, il allait catéchiser, prêcher et instruire les habitants de la campagne ou ceux des villages voisins. L'odeur de sa sainteté et les bénédictions que Notre-Seigneur répandait sur ses travaux, le firent considérer par tous ces peuples comme un homme envoyé de Dieu pour les instruire et les faire marcher dans les voies du salut. Aussi le recevaient-ils toujours avec respect et avec joie. Bientôt après, pour lui épargner une partie du travail, ils commencèrent à se rendre en foule auprès de l'ermitage, les uns pour se recommander aux prières du pieux solitaire, les autres pour recevoir ses instructions. A proportion que l'éclat de sa vertu et sa réputation s'étendaient au loin, on venait des endroits les plus reculés pour le consulter. On lui faisait des aumônes considérables qu'il distribuait aussitôt à ses pauvres, afin de rendre ses instructions plus profitables, consacrées qu'elles étaient par la charité.

Le Bienheureux Gonzalve servait ainsi l'Église et le prochain. Solitaire et apôtre, dans le silence de la retraite il apprenait à converser avec Dieu, puis à faire aimer sa loi à ceux qui venaient le consulter. Mais aspirant toujours à un état plus parfait, il se demandait souvent si, après avoir renoncé au monde comme il l'avait fait, il ne marcherait pas encore plus sûrement dans les voies de la perfection en se mettant lui-même sous la loi de l'obéissance, par le sacrifice de sa volonté propre.

La prière et le jeûne étaient les moyens qu'il avait coutume d'employer pour connaître ce que Dieu demandait de lui. Il redoubla l'un et l'autre. Il jeûna au pain et à l'eau tout le carême. La nuit du dimanche des Rameaux, comme il prolongeait ses prières devant l'autel de la Sainte Vierge, cette divine Mère lui apparaîût, au côté droit de l'autel, au milieu d'une lumière éblouissante, et, avec une tendresse toute maternelle, lui dit que c'est son désir qu'il quitte ce genre de vie et qu'il entre dans un Ordre religieux où l'on a coutume de commencer et d'achever l'Office divin par la salutation que lui adressa l'Ange : *Ave, Maria, gratiâ plena*. Elle ajouta que cet Ordre lui était particulièrement cher, qu'elle l'avait pris sous sa protection spéciale ; que, pour lui, il y achèverait ses jours, et ne le quitterait que pour aller jouir du bonheur éternel.

Au comble de la joie, le Bienheureux Gonzalve se mit à parcourir tous les couvents de la contrée pour essayer de découvrir celui qui lui avait été indiqué. Après plusieurs recherches inutiles, il arriva, un jour, à la ville de Guimaraëns : fatigué de ses courses, et, tout comme un pauvre, il alla demander un asile pour la nuit à l'hôpital de cette ville. Dans cet hôpital habitaient, à cette époque, les religieux de saint Dominique (1). La modestie, le recueillement, la piété et le zèle de ces religieux frappèrent singulièrement le Bienheureux Gonzalve. Il attendait avec grande impatience de leur entendre dire l'Office. Or voilà qu'à minuit, avant toute autre prière, ses oreilles ont ouï ces paroles : *Ave Maria, gratiâ plena.....* On peut comprendre la joie du Bienheureux. Et pour qu'il ne lui restât plus aucun doute, un ange, ainsi que le rapporte la tradition, vint l'assurer que c'était là, en effet, l'Ordre désigné par la Reine du ciel.

(1) Nos Pères, établis à Guimaraëns vers l'année 1219, furent longtemps chargés de la direction spirituelle d'un hôpital situé aux portes de la ville. Cette demeure, du reste, leur permettait d'avoir leurs Offices publics et toutes les observances de la vie régulière, comme dans un véritable couvent. Telle fut leur situation jusqu'en 1271, époque où l'on jeta les fondements du couvent de l'Ordre.

Dès le lendemain, le serviteur de Dieu alla supplier humblement le Prieur de cette Communauté, qui était le Bienheureux Pierre Gonzalez, de lui donner l'habit (1).

II. — Malgré la profonde humilité du Novice, les religieux ne furent pas longtemps à connaître le riche présent que Dieu avait fait à l'Ordre de saint Dominique. On ne tarda pas non plus à savoir tout ce que le Bienheureux avait fait pour la gloire de Dieu, soit dans la paroisse de Saint-Pélage, soit dans le petit désert d'Amaranthe. Et, pour contribuer au salut des peuples dont il avait été l'apôtre, on le renvoya, après qu'il eut fait ses vœux, avec un compagnon, à son ancien ermitage.

Le Bienheureux Gonzalve ayant donc repris, avec une nouvelle ferveur, l'exercice de la prédication, les fidèles recommencèrent à affluer dans sa solitude. Pour retirer des fruits plus abondants de ses instructions, les uns le suivaient dans les missions qu'il prêchait dans le pays, et les autres voulurent avoir leur demeure auprès de la sienne. Dans ce lieu, autrefois si désert, on commença à bâtir de petits logements tout autour de la chapelle où l'homme de Dieu avait coutume de faire ses prières et ses instructions. L'exemple des uns fut suivi par les autres : en peu de temps, on vit des rues et des places de l'un et de l'autre côté de la rivière. Et telle fut l'origine de la ville d'Amaranthe, sur la rivière de Tamaga, qui la partage en deux.

Le passage de cette rivière, fort large en certains endroits et extrêmement rapide en d'autres, était difficile, même dangereux, surtout pendant l'hiver. Plusieurs déjà s'y étaient noyés ; et les autres souffraient impatiemment que cet obstacle les privât, une partie de l'année, du secours spirituel qu'ils auraient trouvé auprès du serviteur de Dieu.

Touché de leur peine, le Bienheureux Gonzalve voulut y remédier, et, dans son immense charité, il résolut de bâtir un pont sur la rivière. Comme il cherchait l'endroit où il pourrait jeter les arches de ce pont, s'étant mis en prière, un ange lui apparut et le lui désigna vis-à-vis de sa petite chapelle. La chose paraissait impossible, à cause de la rapidité extraordinaire qu'avaient les eaux à cet endroit. Néanmoins,

(1) Le Bienheureux Pierre Gonzalez, appelé plus communément saint Telme, mourut en 1246 ; il est le patron des marins. Son culte, approuvé pour nos couvents d'Espagne dès l'année 1254, par une bulle d'Innocent IV, a été, en 1741, étendu à tout l'Ordre, et sa fête est fixée au 14 avril.

le Saint n'hésita pas, et lui-même, chargé d'années et tout cassé de vieillesse, commença les travaux. Sa confiance en inspira aux fidèles. Dès qu'on lui vit mettre la main à l'œuvre, on se fit un devoir de l'aider et de travailler sous ses yeux. Pendant que les uns préparaient le lieu destiné pour cette grande entreprise, les autres se partageaient entre eux le reste du travail. Ceux-ci abattaient de grands arbres; ceux-là allaient chercher au loin des pierres. Les moins pauvres contribuaient volontiers de leur petit avoir, pour le salaire des ouvriers. Enfin, Dieu bénissant la charité de son serviteur et le zèle persévérant du peuple, on réussit, malgré des difficultés sans nombre, à élever un pont en pierre aussi solide et régulier qu'il était nécessaire.

On raconte que, pendant la construction de ce pont, le Bienheureux Gonzalve, qui était des plus assidus à l'ouvrage, portait sur ses épaules ou traînait des pierres que plusieurs manœuvres pouvaient à peine remuer.

D'autres merveilles vinrent encore faire éclater la sainteté du serviteur de Dieu. Un jour qu'il était aller quêter, il rencontra en chemin un gentilhomme du voisinage et voulut l'intéresser à son œuvre. Le gentilhomme s'excusa d'abord, et comme le Père insistait, il lui remit un billet pour sa femme, l'assurant qu'elle lui donnerait. Ce n'était qu'une défaite; car il mandait à sa femme de donner de l'argent pour la construction de ce nouveau pont le poids de ce papier. Cette dame, après l'avoir lu, se mit à sourire et avoua au Père que le billet ne contenait qu'un honnête refus. Le Saint, fort étonné, la pria néanmoins de vouloir bien exécuter l'ordre de son mari. Le papier, mis dans la balance, devint si pesant qu'il fallut ajouter argent sur argent pour faire le juste poids; et ainsi le B. Père rapporta de cette maison une aumône très considérable.

L'eau potable étant éloignée du lieu où travaillaient les ouvriers, le Saint, comme un autre Moïse, frappa un rocher de son bâton, et aussitôt on en vit sourdre une fontaine, qui coule encore aujourd'hui. Les pèlerins qui viennent de toutes parts au sépulcre du Bienheureux, boivent à cette fontaine par dévotion, car Dieu lui a communiqué une vertu miraculeuse.

N'ayant plus de vin à donner à ses ouvriers, l'homme de Dieu eut recours à l'oraison. Animé d'une sainte confiance, il frappa avec son bâton l'autre côté du même rocher: il s'ouvrit à l'instant, pour donner passage à une fontaine de vin; et, par un miracle persévérant, cette



fontaine ne coulait qu'à l'heure du repas. Plusieurs paysans des environs étant venus avec des bouteilles, pour en porter chez eux, Dieu ne voulut point que ce vin servît à leur intempérance, destiné qu'il était à la nécessité des ouvriers. Dès que le pont fut achevé, cette seconde source tarit.

Quand les provisions manquaient, le B. Gonzalve se mettait à genoux sur le bord de la rivière, faisait le signe de la croix sur l'eau, et commandait aux poissons de s'approcher. Les poissons lui obéissaient. Il en prenait tant qu'il en avait besoin pour la nécessité des ouvriers, et donnait sa bénédiction aux autres, qui aussitôt se rejetaient dans l'eau.

Pendant tout le temps qu'on s'était occupé à un travail qui intéressait si fort le public, notre Saint ne s'était guère éloigné d'Amaranthe, se contentant, les jours de fête, d'annoncer la parole de Dieu ou dans l'endroit, ou dans les villages voisins. Mais dès que le pont fut achevé, il reprit ses premiers exercices de prédication, avec des bénédictions encore plus abondantes.

Ayant appris que plusieurs se moquaient de l'excommunication, il voulut leur en expliquer la nature et la force. Comme il avait affaire à des paysans grossiers, il prononça, de la part de Dieu et de l'Église, les paroles de l'excommunication sur des pains blancs, qu'une femme, qui passait par hasard, portait dans une corbeille : ces pains devinrent au même instant noirs comme du charbon. Et pour leur faire connaître que la même Église, qui rejette de son sein un chrétien impénitent, l'y peut rappeler quand il reconnaît sa faute avec humilité, il leva l'excommunication ; et les pains noirs reprirent leur première blancheur.

Après ses courses apostoliques, il rentrait dans sa chère retraite d'Amaranthe, avec son compagnon, pour s'y préparer à de nouveaux travaux. Ce fut cette alternative de solitude et de prédication, de prière et de travail, qui remplit les dernières années de la vie du Bienheureux Gonzalve. Dieu lui révéla le jour de sa mort. Il fut saisi d'une fièvre continue, ce qui l'obligea de s'aliter. Aux premières nouvelles de sa maladie, les peuples accoururent de toutes parts, pour se recommander à ses prières et pour recevoir sa bénédiction. Son ardente charité lui fournissant des forces, il fit de son lit qui consistait en une couche de paille, une chaire d'où il leur prêchait, d'une manière d'autant plus touchante que les paroles des mourants font de puissantes impressions. Il consola ces pauvres gens, les assura que

la mort ne le séparerait d'eux que de corps, qu'il leur serait toujours présent en esprit et plus utile dans le ciel qu'il ne l'avait été sur la terre.

Lorsqu'il eut reçu les derniers sacrements avec des dispositions toutes ferventes, la Sainte Vierge lui apparut, accompagnée d'une troupe de Bienheureux, et l'invita à venir goûter la récompense que Jésus-Christ, son Fils, lui avait préparée. Il accueillit cette nouvelle avec un transport de joie, dans lequel il rendit sa sainte âme, que l'auguste Vierge accompagna dans le ciel, le 10 janvier 1259. Il était âgé de soixante-douze ans.

Au moment où il expira, on entendit par tous les villages circonvoisins une voix du ciel, qui criait d'aller à l'enterrement. Les paysans accoururent en foule à l'ermitage de leur Bienheureux Père. Ils arrosèrent son corps de leurs larmes ; et après avoir chanté l'Office des morts, selon l'usage de l'Église, ils l'enterrèrent sous l'autel de la chapelle avec toute la pompe que leur pauvreté put permettre.

On commença dès lors à faire des vœux à son tombeau, à y conduire ou porter les malades, et à solliciter par son intercession toutes sortes de grâces. Cette dévotion et le concours des peuples ont continué sans diminution jusqu'à nos jours. Le Père Sampayo, qui a écrit la vie du Bienheureux et qui déclare dans sa préface avoir été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle par son intercession, assure que de son temps les Portugais avaient coutume de se rendre à Amaranthe avec la même confiance et le même empressement qu'à l'église de Saint-Jacques à Compostelle.

Le nombre des miracles qui y ont été opérés est si grand, qu'il suffit de dire qu'aucune maladie n'a résisté à la puissante intercession de notre Bienheureux. Les aveugles ont été éclairés, les boiteux redressés, les sourds ont recouvré l'ouïe, les femmes enceintes ou en danger ont été heureusement délivrées. On peut voir tous ces miracles en détail chez les auteurs auxquels nous avons emprunté cet extrait de sa vie.

En l'année 1400, dans un effroyable débordement de la rivière de Tamaga, les habitants aperçurent visiblement le B. Gonzalve détournant les chênes qui eussent pu endommager le pont et le renverser sans ce secours miraculeux.

Tant de miracles portèrent l'Ordre à solliciter le roi de Portugal, Jean III, d'accorder à nos religieux la chapelle d'Amaranthe. Ce prince y consentit, et en fit expédier les lettres patentes, en l'année 1540. Il

fit aussi bâtir en ce lieu un couvent digne de sa piété et de sa magnificence. Lui et ses successeurs sollicitèrent puissamment la canonisation de notre Bienheureux auprès des Papes Jules III et Pie IV. Ce dernier fit expédier une bulle, par laquelle il permit à tous les religieux de l'Ordre des FF. Prêcheurs, et à tout le clergé des terres, provinces et lieux dépendant de la couronne de Portugal et de Galice, de faire l'Office et de dire publiquement la Messe du B. Gonzalve comme d'un saint confesseur. Le Pape Clément X, à la prière de l'ambassadeur de Portugal, et à l'instance du Révérendissime Père Jean Thomas de Rocaberti, Maître général des Frères Prêcheurs, a étendu cette grâce à tout l'Ordre, par son bref du 10 juillet 1671, la seconde année de son pontificat.



## *Le V. P. FRANÇOIS FOREIRO*

*Prédicateur du roi de Portugal*

*Et l'un de ses Théologiens dans le Concile de Trente (\*)*

(1581)

ON ne nous dit pas où naquit le V. P. François Foreiro, mais il est vraisemblable que ce fut à Lisbonne, capitale du royaume de Portugal. Louis de Sousa, qui, dans son *Histoire de la Province de Portugal*, parle souvent avec de grands éloges de cet illustre docteur, nous apprend seulement qu'il était d'une famille noble de Lisbonne, et qu'ayant reçu une éducation digne de sa naissance, il prit l'habit dans le couvent de Saint-Dominique de la même ville. Dès son enfance, il laissa paraître une admirable vivacité d'esprit, et fit de tels progrès dans ses études, qu'il se rendit tout à la fois excellent philosophe, parfait théologien et très habile dans les lettres humaines. Il possédait admirablement les trois langues latine, grecque et hébraïque.

Le roi Jean III, faisant réflexion aux avantages que François de Victoria et quelques autres de nos religieux espagnols avaient

(\*) Sousa; Echard, t. II, p. 261; Touron, t. IV (Souèges, avril).

procurés aux Universités d'Espagne, en y communiquant le bon goût qu'ils avaient puisé dans celle de Paris, envoya dans ces mêmes écoles Foreiro, avec plusieurs de ses Frères, afin que, formés sur les mêmes modèles, ils fussent en état d'exciter une semblable émulation parmi leurs compatriotes. Foreiro, déjà très versé dans la Scolastique quand il vint en France, se perfectionna surtout dans cette partie de la théologie qu'on appelle Positive, ainsi que dans la Morale.

De retour à Lisbonne, vers l'année 1540, notre Frère ne soutint pas seulement la réputation qu'il s'y était déjà faite, il la porta beaucoup plus loin, soit dans les écoles, où il brilla longtemps, soit dans les chaires et dans l'exercice du saint ministère. L'Infant Don Louis, frère du roi Don Jean III, le choisit pour lui confier l'éducation de son fils Don Antoine, qui, après la mort du roi Sébastien et de Don Henri, son oncle, disputa le trône de Portugal à Philippe II, roi d'Espagne. Il s'acquitta de cet office avec beaucoup d'honneur ; et joignant à ce soin l'exercice de la prédication dans le couvent et dans les principales églises de Lisbonne, il s'acquitt de telle sorte l'estime de tout ce qu'il y avait de pieux et de savant dans cette grande ville, que le roi Don Jean III le voulut avoir pour son prédicateur. Les lettres royales portent la date du 23 décembre 1555. Toute la cour entendit ses prédications avec un agrément indicible. Il ne faut pas s'en étonner, puisque, suivant Jean Vaseus, cité par Nicolas Antoine, on ne connaissait pas alors, dans tout le royaume de Portugal, un orateur chrétien qui réunît en sa personne tant et de si beaux talents : la doctrine, l'éloquence, l'onction, toutes les grâces du discours et la bonne odeur d'une vie sans reproche. Ce qui obligea encore le roi Don Sébastien, qui succéda à Don Jean III, à le continuer dans ce même office.

Lorsqu'en 1561, le Pape et les princes chrétiens choisissaient, dans tous les royaumes, les plus habiles théologiens pour travailler avec les évêques à la conclusion du concile de Trente, le roi de Portugal, voulant envoyer des théologiens capables de servir l'Église, et de soutenir l'honneur de la nation, jeta aussitôt les yeux sur le P. François Foreiro (1). Il parut dans cette auguste assemblée avec un grand éclat, surtout à cause de son rare talent pour la prédication. Dom Barthélemy des Martyrs, à qui on avait donné le soin de désigner les

(1) Le roi Jean III avait déjà envoyé, comme ses théologiens, au Concile de Trente, deux très savants dominicains, les Pères Grégoire de Saint-Jacques, et Jérôme d'Oléastro. Le roi Sébastien voulut envoyer aussi deux dominicains, les Pères Louis de Sotomajor et Pierre Foreiro.



prédicateurs qui devaient prêcher devant le concile, l'ayant nommé pour le sermon du vendredi après le 11<sup>e</sup> dimanche de carême et pour celui du 1<sup>er</sup> dimanche de l'avent de 1562, notre prédicateur fit l'un et l'autre avec tant de succès, que les Pères désirèrent l'entendre au moins une fois chaque semaine pendant le carême de l'année suivante. Il prêcha, en effet, dans l'église de la ville, tous les mercredis de carême de 1563. Il fut suivi d'un grand concours de peuple, et écouté de plusieurs prélats, illustres et par leur mérite particulier, et par les Églises dont ils avaient la conduite.

Sa piété, son zèle pour la foi, sa grande capacité, son jugement, la facilité qu'il avait d'expliquer ses pensées, et de composer avec pureté et élégance des écrits sur les vérités chrétiennes, portèrent les légats du concile, dans une assemblée qu'ils tinrent pour la censure des livres qu'on devait ou permettre ou défendre par toute la chrétienté, de le nommer secrétaire. Et depuis, ayant été nécessaire d'envoyer à Rome une personne de confiance qui informât Sa Sainteté et la consultât de vive voix sur des affaires très importantes, le même Père fut choisi et député pour cet effet. Il s'acquitta heureusement de sa commission. Le Pape et ceux qui l'avaient envoyé en restèrent si satisfaits, que le concile lui ordonna encore de travailler à la réforme du bréviaire et du missel romains avec les Pères Léonard de Marinis, archevêque de Lanciano, et Gilles Foscarari, évêque de Modène, tous deux religieux de l'Ordre. De sorte que le missel et le bréviaire romains, tels qu'on les voit aujourd'hui, sont le digne ouvrage de ces trois grands hommes, mais principalement de notre Père Foreiro. Et ainsi sa gloire augmentera dans le ciel tout autant que l'Église romaine subsistera et se servira de ce livre, que recommandent également la piété et la sagesse de ses auteurs.

Après le concile, le Pape ordonna encore aux mêmes religieux dominicains de composer un catéchisme qui comprît la doctrine qu'on avait décidée dans le concile. Ce qu'ils firent avec beaucoup d'application, de soins et de vigilance. Et c'est le même ouvrage qui paraît aujourd'hui sous le nom de Catéchisme romain.

On peut dire que ce catéchisme est un des plus beaux et des plus utiles livres qui aient jamais été composés dans l'Église. Rien n'y manque pour l'élégance, la clarté, l'expression, et l'explication des matières. Dès qu'il parut, il fut confirmé par le B. Pape Pie V, et depuis encore, par Grégoire XIII, reçu de toutes les églises, traduit et imprimé en toute sorte de langues. Les prélats les plus zélés ne

trouvent point de livres plus propres pour l'instruction de leurs diocésains. Et ce grand homme de notre siècle et de notre France, le célèbre M. Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, si connu pour sa rare piété, par tant de beaux et savants livres qu'il a composés, au point de mériter un bref de congratulation du Pape Alexandre VII, M. Antoine Godeau, écrivant la vie de saint Charles Borromée, et parlant du Pape Pie IV, loue ainsi cet ouvrage :

« Le Catéchisme qu'il fit composer est une pièce si utile et si admirable qu'on ne pourra jamais reconnaître l'obligation dont l'Église lui est redevable pour ce sujet. Il se servit particulièrement de la doctrine du Père François Foreiro, Dominicain et Portugais de nation, pour achever cette œuvre, qui est la plus accomplie en son espèce qu'aucune composée depuis les écrits des saints Pères. Le style en est élégant, l'ordre beau, la clarté merveilleuse, la solidité admirable, les passages choisis, et la piété très sage et très spirituelle ; de sorte qu'on peut nommer cet ouvrage un abrégé parfait de la Théologie chrétienne. Les curés des villages et même des meilleures villes n'ont presque besoin que de ce livre, pour instruire leurs paroissiens : Et pour moi, je confesse qu'il me sert utilement dans mes visites, et que, plus je le lis, plus je le trouve beau et excellent. »

Le grand ami de saint Charles Borromée, et l'ornement du sacré Collège, Augustin Valery, évêque de Vérone, semble encore relever davantage l'excellence et la nécessité de ce livre par ces belles et élégantes paroles :

« *Catechismus abhinc triennium est editus Pii quinti Pontificis maximi jussu, quem ad juvandam Rempublicam Christianam, et restituendam veterem ecclesiæ disciplinam, nobis divinitus videmus datum esse. Opus tam præclarum, si sententiarum gravitatem et lumina etiam verborum spectemus, ut nullum præclarius multis abhinc sæculis editum docti homines judicent : Sunt enim explicata omnia, quæ ad instituendas animas pertinent, tanto ordine, tantâ perspicuitate, tantâque cum majestate, ut sancta Mater Ecclesia Spiritu Sancto edocta, non homo quispiam, voces emittere, et omnes docere videatur. Vos qui aliquantum ætate processistis, legite hunc Catechismum septies, et plus quam septies, mirabiles enim fructus ex eo percipietis. Quod si in historiis scriptum est Demosthenem, ut eloquentiâ laudem consequeretur, octies descripsisse Thucydidem, eâque ratione omnes illius conciones, plenas argumentis, memoriæ commendasse : quanto æquius est vos qui in disciplinâ Ecclesiasticâ versantes,*

*omnia vestra studia referre debetis ad gloriam Dei, et ad salutem vestram et aliorum, egregium librum, dictante Spiritu Sancto, Patrum, qui in Concilio Tridentino aderant, Decreto scriptum, et Christi Vicarii auctoritate editum, octies legisse diligenter, atque etiam descripsisse. »*

Ripamont, dans son *Histoire de l'Église de Milan* (III part. I. II.), nous assure que saint Charles avait conçu lui-même le dessein de ce grand ouvrage du Catéchisme romain, conformément à ce que les Pères du concile avaient résolu et ordonné par un décret formel (Sess. 24. de Réformat. c. 7). Son dessein était de faire en sorte que la hauteur et l'excellence des choses et des sentences divines qui y seraient contenues, y fussent énoncées et expliquées par des paroles dignes de la grandeur du sujet. Ce qui fut accompli enfin, s'étant trouvés réunis pour la composition de cet ouvrage les hommes les plus habiles qu'on pût rencontrer en ce temps-là pour le latin. Ils y réussirent si parfaitement, ajoute-t-il, que ce livre peut passer pour un des mieux faits qu'on ait vu dans les siècles les plus fleuris et les plus élégants de l'ancienne Rome. Nous voyons par là que saint Charles fut un de ceux qui s'intéressèrent le plus à la composition de cet ouvrage. Ce qui paraît encore par une de ses lettres au roi de Portugal, dans laquelle il le prie d'agréer, qu'après la célébration du concile, il retienne encore le Père François Foreiro, à cause du besoin que l'Église en avait pour l'entière perfection de ce catéchisme.

Après cela, il ne faut pas s'étonner si le même saint Charles approuva par cinq fois ce catéchisme dans ses synodes, et s'il a été reçu si universellement partout. Mais il doit paraître bien étrange qu'après le décret d'un concile, l'approbation de deux Papes, le suffrage de tant de conciles provinciaux, du grand saint Charles et de tant d'autres éminents personnages, il se trouve des docteurs catholiques qui, pour voir dans ce livre la toute-puissance de Dieu, expliquée conformément à l'expression de saint Thomas et de toute son école, par des passages formels de l'Écriture, auxquels eux s'efforcent de donner un autre sens, il se trouve, dis-je, des docteurs qui font tout ce qu'ils peuvent pour diminuer l'autorité de ce livre divin : comme si les vérités qu'il contient n'étaient pas les mêmes que le concile a décidées, ou, comme si, pour avoir été élucidées par les disciples de saint Thomas, surtout en ce qui regarde l'efficace de la volonté de Dieu et l'infailibilité de sa Providence, ces vérités dûssent, pour cela, être moins crues et leur

allégation paraître moins fidèle. Ces docteurs, quels qu'ils puissent être, penseront ce qu'il leur plaira ; mais nous serons toujours en possession de dire ce que nos Pères et nos Maîtres ont écrit. Dans l'assurance certaine que l'Église ne désavouera jamais le catéchisme ordonné par un concile œcuménique aussi célèbre que celui de Trente, composé par son commandement, approuvé si expressément par le Saint-Siège, proposé à tous ceux qui ont soin des âmes, pour s'en servir dans leurs prêches et instructions chrétiennes, que tant de conciles provinciaux et de grands hommes ont reçu et recommandé avec une estime si générale, nous disons hautement, dans la profession de notre foi et dans l'explication des paroles du premier article de notre Symbole, que, selon l'instruction de ce livre divin, « Dieu ne soutient et ne gouverne pas seulement par sa Providence les choses qui sont, mais par une vertu secrète il pousse au mouvement et à l'action tout ce qui se meut et agit : en sorte que, sans empêcher l'action et l'efficacité des causes secondes, il les prévient néanmoins ; sa vertu, toute secrète qu'elle est, s'étendant universellement à tout, et, comme assure le Sage, elle atteint d'une extrémité à l'autre fortement et dispose toutes choses suavement » (1).

Or, quoique ce livre fasse la plus belle partie de la gloire du Père Foreiro, il faut pourtant avouer que ce n'est pas le seul ouvrage qui le rende recommandable à toute l'Église. Car le même concile de Trente, et ensuite le Pape Pie IV, ayant ordonné qu'on députerait plusieurs évêques distingués par leur piété et doctrine et quelques théologiens, pour l'examen des livres qui paraissaient tous les jours, ou étaient déjà imprimés, afin de voir si la doctrine en était pure, et si le venin de l'erreur et de l'hérésie n'y serait pas mêlé avec le lait et le miel de la douceur ou de la beauté des paroles, la grandeur de ce travail tomba principalement sur notre Père Foreiro. En effet, cette assemblée ayant été érigée en Congrégation par le B. Pape Pie V, le Père Foreiro fut établi le premier secrétaire de cette Congrégation, surnommée de l'*Index* à cause qu'on y indiquait et rédigeait, par ordre alphabétique et en diverses classes, les noms des auteurs dont on prohibait les

(1) *Non solum autem Deus universa quæ sunt Providentiâ suâ tuetur atque administrat, verum etiam quæ moventur aut aliquid agunt, intimâ virtute ad motum atque actionem ita impellit, ut quavis causarum secundarum efficientiam non impediat, præveniat tamen, cum ejus occultissima vis ad singula pertingat, et quem admodum Sapiens testatur, attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Cat. Rom.; Pars 1<sup>a</sup> de 1<sup>o</sup> symb. art., n<sup>o</sup> 22).



livres. Il y en a tant, que c'est merveille qu'une seule personne ait pu travailler à ce point et disposer les choses avec tant d'ordre et de netteté, comme l'on peut voir à la fin des actes du concile de Trente, où tout ce qui concerne cette matière, avec les règles qu'il faut observer dans la lecture des livres, se trouve ajouté. Mais ce qui me semble relever singulièrement la solidité de la doctrine, la sagesse et la pureté de la foi du Père Foreiro, c'est que dans la lecture de tant de sortes de livres d'hérésiarques, d'hérétiques et même de catholiques, remplis ou semés d'erreurs, erreurs couvertes du fard et de l'éloquence des paroles, de l'agrément des phrases, de la beauté des figures et de la force captieuse du raisonnement, il n'ait contracté aucune tache de mauvaise doctrine, comme plusieurs autres qui se sont corrompus par la lecture de ces sortes de livres, et qui se sont imbus de leurs erreurs lors même qu'ils avaient fait profession particulière de les combattre. C'est particulièrement à ce sujet que je pourrais dire du V. Père François Foreiro ce que l'orateur du concile de Trente disait de de tous les Pères qui y assistaient, savoir : que dans toutes les difficultés qui se présentaient, ils avaient recours à la doctrine de saint Thomas, *tanquam ad Lydium Lapidem*, « comme à la pierre de touche. » Or, le Père Foreiro possédait parfaitement cette doctrine de saint Thomas, et c'était en la prenant pour la règle assurée de la doctrine chrétienne, ainsi que l'appelle le B. Pie V, qu'il jugeait des choses soumises à son examen.

Il s'acquitta si bien de cet office, qu'ayant réduit dans le bel ordre que nous avons dit tous les livres dont on défendait la lecture absolument ou jusqu'à ce qu'ils eussent été corrigés, les Papes, en considération du service que ce Père avait rendu à l'Eglise, ont toujours conservé cet office à l'Ordre, lequel est un des plus considérables de la Cour de Rome ; nos religieux l'ont toujours très dignement rempli jusqu'à présent.

Toutefois, ce que je trouve de plus remarquable en notre Père Foreiro, c'est qu'après des travaux si longs et si illustres pour l'Eglise, tandis que plusieurs autres de nos Pères qui y avaient eu quelque part, mais non autant que lui, avaient été récompensés par des dignités ecclésiastiques, lui sortit de Rome tel qu'il y était entré, sans en rapporter autre chose que quelques objets de piété et de dévotion, et particulièrement un anneau d'une chaîne de fer, dont une grande servante de Dieu s'était servie pour châtier son corps. Le confesseur de cette sainte fille, intime ami du P. Foreiro, s'étant saisi de cette

chaîne, en détacha cet anneau pour le lui donner comme une chose précieuse et comme un gage de l'amitié sainte et religieuse qu'il conserverait pour lui toute sa vie.

Nous devons cette particularité au très pieux Père Louis de Grenade, lequel, en son catéchisme ou introduction au Symbole de la foi (II part., c. xxvii.) traitant de quelques miracles arrivés de son temps, en rapporte un, qu'il plut à Dieu d'opérer par le moyen de l'anneau de cette chaîne. Voici en quels termes le pieux docteur rapporte le fait :

« Il y eut de nos jours une femme romaine, à qui Dieu se communiquait fort souvent. Entre autres mortifications dont elle affligeait son corps, l'une était de porter une ceinture de fer sur sa chair. Après sa mort, son confesseur, qui connaissait sa sainteté, prit cette chaîne comme une chose dont il faisait beaucoup d'état. Le R. Père François Foreiro, après la conclusion du concile de Trente, étant allé à Rome, et étant lié d'une amitié particulière avec ce Père confesseur, reçut de lui, comme un présent de grand prix, un anneau de cette chaîne. Ce même Père Foreiro étant revenu en ce royaume de Portugal avec la charge de Provincial de notre Province, arriva à Aveiro, où se trouve un célèbre monastère de religieuses de notre Ordre. Comme il alla visiter la maison, il sut qu'il y avait une religieuse de condition, tellement malade que tous les médecins du lieu et d'autres même, que l'on avait fait venir de Porto, avaient désespéré de sa guérison : de sorte que l'on avait déjà donné ses habits aux pauvres, selon la coutume du monastère.

« Elle était paralytique de tout un côté, et avait sur la région du foie une dureté, et aux lèvres certaines écailles jaunes, et tout cela accompagné d'une si grande faiblesse, que pour faire seulement son lit, il la fallait soulever dans un drap, ne pouvant être remuée par aucun autre moyen. Le Père Provincial la voulut aller visiter, pour l'exhorter à se résoudre courageusement à la volonté de Dieu. Il lui laissa cet anneau dont j'ai parlé, lui disant qu'il avait appartenu à une sainte femme, et se retira à son couvent, qui était proche. Dès qu'il fut sorti, la malade mit le fer à son oreille du côté atteint de paralysie, et dont elle n'entendait rien. Mais aussitôt elle ouït et dit à son infirmière : « Ma sœur, j'ai recouvré l'ouïe. »

« Mettez-donc la relique sur la dureté du foie, » dit l'infirmière. La malade le fit, et tout soudain, par la vertu de Dieu, et par les mérites de sa servante, cette dureté fut dissipée ; elle se sentit

parfaitement guérie. Cela fut incontinent publié par tout le couvent. Toutes les religieuses accoururent auprès d'elle, l'habillèrent de vêtements empruntés, parce qu'on avait déjà donné les siens ; et toutes se rendirent au chœur avec la malade, qui allait de son pied, pour rendre grâces à Dieu de ce miracle. Elles en firent aussitôt porter la nouvelle au Provincial, qui venait de se mettre à table. Il n'en fut pas sitôt levé, qu'il s'en alla au monastère, et la religieuse vint au parloir entièrement guérie, et demeura depuis en cet état. J'ai su ceci de la propre bouche du Père Provincial et de son compagnon, homme très digne de foi. »

Tel est le récit du Père Louis de Grenade. En nous écrivant ainsi les particularités de ce miracle, il nous rend un beau témoignage de la foi, de la piété, de la dévotion du Père Provincial ; aussi bien que de son zèle et de ses soins pour la visite et la consolation spirituelle de ceux qu'il avait sous sa charge.

Le V. P. Foreiro, de retour en Portugal, fut qualificateur du saint Office, par commission du cardinal Infant, qui faisait l'office d'Inquisiteur général, et qui avait reçu le Père venant de Rome, avec un épanouissement de joie extraordinaire. Il était, en même temps, prédicateur du roi Don Sébastien. Les religieux du célèbre couvent de Saint-Dominique de Lisbonne, dont il était profès, très aises de reconnaître son mérite et de profiter de ses excellentes qualités, l'élirent pour Prieur, dès qu'ils le purent, c'est-à-dire en 1567. L'année suivante, dans le Chapitre tenu à Lisbonne, la Province le nomma Provincial de Portugal. Il succédait, dans cette charge, au célèbre Père Louis de Grenade. Son élection fut accueillie avec la joie et l'applaudissement général de toute la Province et de tout le royaume, et confirmée en même temps par le Révérendissime Père Vincent Justiniani, pour lors Général de l'Ordre, et depuis cardinal. Ce dernier faisait sa visite en Portugal, et avait déjà confirmé lui-même Foreiro, Prieur du couvent de Lisbonne.

II. — Notre V. Père passa la première année de son Provincialat avec beaucoup de paix, soutenant et perfectionnant par sa prudence et par sa religion le grand bien que ses prédécesseurs, et principalement le V. P. Louis de Grenade, avaient établi dans sa Province ; mais les autres années furent pour lui un temps de douleur et de travail. Car, l'an 1569, qui fut le second de son Provincialat, une peste violente vint faire d'étranges ravages à Lisbonne, et parcourut

ensuite le royaume portant partout la même désolation. Le sage et zélé Provincial, que Dieu semblait avoir donné à ses frères pour leur consolation et pour leur servir de père dans ces temps malheureux, pourvoyait avec une égale vigilance aux nécessités de ses religieux et à celles du public. Plusieurs religieux s'étant généreusement offerts pour se dévouer au service des pestiférés, il choisit d'abord ceux qui paraissaient plus en état de résister à la fatigue et de donner aux pauvres malades tous les secours dont ils avaient besoin. Et quoiqu'au plus fort du mal, il ne laissa pas de désigner six religieux, savoir trois prêtres et trois convers. Les Pères étaient : Pierre Altamirano, Melchior de Montesanto, Gaspard de la Croix, et les Frères : Antoine Magueya, Georges des Rois et Diego de la Pitié. Plusieurs autres se présentèrent, mais le Provincial et le Prieur du couvent, le Père Antoine de Saint-Dominique, jugèrent que ceux-là suffisaient pour commencer. Ces Pères, chacun avec son frère convers, visitaient toutes les maisons où il y avait des malades, courant toutes les rues avec une peine incroyable, d'autant qu'ils n'avaient pas seulement soin de la guérison des âmes, mais aussi de celle des corps, assistant les pestiférés de tout ce qui pouvait leur procurer du soulagement.

Dans cet office de charité, les Pères Altamirano et de Montesanto furent frappés du mal, et avec eux deux des Frères. Les premiers recouvrèrent la santé ; mais les deux autres moururent. On rapporte, dans cette circonstance, un acte héroïque du Père Altamirano. Il trouva dans une hutte deux pauvres hommes frappés aussi de la peste, et en danger de mourir sans confession. Et parce que de les remuer tant soit peu, pour les séparer ou mettre mieux à leur aise, c'était leur avancer la mort, le Père, plein de charité, se mit entre eux deux : il approcha l'oreille de la bouche de celui qui lui paraissait le plus faible, et qui était du côté de la muraille, et lui soutenant doucement la tête de la main, il l'ouït et lui donna l'absolution, puis se tournant vers l'autre, il lui rendit le même office. Leur ayant ensuite administré le saint Viatique et l'Extrême-Onction, il les vit mourir chrétiennement, en moins de demi-heure.

Les charitables et saints religieux exposaient leur vie avec un si parfait désintéressement, que, dans le temps de cette mortalité si générale, assistant quantité de personnes à bien mourir, et les disposant à mettre l'ordre nécessaire à leurs affaires, quoique parmi ces moribonds il y en eût grand nombre de fort riches, jamais ils n'en portèrent aucun à laisser du bien ou de l'argent à eux, ou à leur



monastère, paraissant aussi éloignés de l'affection des richesses, qu'ils l'étaient de l'amour de la vie.

Cependant l'époque des fortes chaleurs approchant, la contagion s'alluma de telle sorte, qu'au mois d'août de l'an 1569, six cents personnes mouraient parfois en un jour. Et quoique le mal diminuât un peu dans la suite, à cause de la diligence qu'on apporta à soigner les pestiférés dans un lieu qu'on appela maison de Santé, néanmoins l'intendant de cette maison étant venu à mourir avec plusieurs autres officiers, que le mal enleva tous à la fois, la mortalité reprit. Ce fut encore en cette rencontre que, sous la conduite et la charité du Provincial, nos Pères s'offrirent une seconde fois pour l'assistance des malades. Parmi ceux qui s'exposèrent fut le Père Antoine d'Azevedo, du couvent de Bemfica, institué provéditeur de cette maison de santé, et mis à la tête des autres, savoir : le Père Pierre Altamirano, qui voulut une seconde fois donner des preuves de sa grande charité, les Pères Cristoval, Gonzalès Moreyra et Diego de la Pitié.

La réputation de ces grands religieux et les soins qu'ils prodiguèrent aux malades consolèrent beaucoup toute la ville. En peu de temps on y vit cesser la mortalité. Ces nouveaux infirmiers s'acquittant de leur office avec un courage, une charité merveilleuse, allaient partout chercher les malades, et les faisaient porter en cette maison de la Santé : de sorte qu'en peu de temps, le nombre de ceux qui s'y trouvaient monta à plus de cinq mille, desquels néanmoins on prenait tout le soin qu'on pouvait espérer.

Cependant le Père Antoine d'Azevedo, provéditeur de la maison, finit sa vie dans l'exercice de sa charge, frappé du mal. Le Père Cristoval Moreyra lui succéda ; et se trouvant aussi frappé, tout le monde le jugeant mort, il en échappa néanmoins, et retourna à sa charge avec autant de ferveur et de zèle que s'il n'avait pas été retiré des portes de la mort. Il continua de la sorte avec ses compagnons et avec quelques autres Pères, qui s'unirent à eux jusqu'à ce que le mal eût cessé. Comme il y avait beaucoup à travailler, ils furent toujours cinq ou six religieux à rendre service à ceux qui étaient frappés du fléau.

Ceux qui restèrent dans le couvent ne demeurèrent pas pour cela oisifs, grâce au bon ordre du Provincial, et à la grande piété de tous ces bons Pères. Pendant que leurs Frères exposaient ainsi leurs vies pour le prochain, eux célébraient l'Office avec autant de soin, de

solennité et de perfection, et prêchaient dans l'église pour la consolation du peuple, avec la même liberté que s'il n'y eût rien eu à craindre, tenant toujours des religieux prêts, pour aller confesser par la ville, à la première demande qu'on leur en faisait.

C'est ainsi que notre vigilant et zélé pasteur acheva son Provincialat. Pendant cette même charge et durant ce temps désolant de la peste, il fit encore une œuvre très digne de remarque, je veux parler de la fondation du couvent d'Almada, sur une colline proche de Lisbonne. Il en entreprit la construction dans ce temps calamiteux, tant pour avoir un lieu de refuge contre l'infection de l'air, que pour ne pas perdre, en se retirant trop loin, la vue de ses religieux qui s'exposaient si généreusement au danger. Il choisit encore ce lieu, à dessein de s'y retirer tout à fait, et de n'y vaquer qu'à l'oraison et à l'étude avec d'autres religieux, qui auraient le même attrait. Depuis longtemps il avait formé le dessein de fonder un couvent de cette nature. La Providence lui en ayant fait naître l'occasion, il s'en servit avec ardeur, employant à cet édifice tout ce qu'il retirait de la pension que le roi de Portugal lui donnait en qualité de son prédicateur. Il y fut encore beaucoup aidé par les libéralités de son ami, le Révérendissime Père Georges de Sainte-Luce, évêque de Malacca, qui lui envoya de grandes sommes pour cette maison de méditation et de retraite, dont ils désiraient fort la fondation (1). La ville donna de bon cœur tout le terrain nécessaire pour la construction des bâtiments et pour l'enclos du monastère, lequel est grand et vaste, environné de murailles qui s'étendent depuis le haut de la colline jusqu'à la vallée, et comprend un verger et des vignes dans son enceinte. On a, du haut de la montagne, d'un côté la vue de la mer, et de l'autre celle de la ville de Lisbonne, et quantité d'autres belles perspectives, comme villes, châteaux, rivières, prairies, campagnes : en sorte que sans exagération on peut dire que c'est un des plus beaux lieux du monde.

Tel est le couvent que le V. Père Foreiro choisit pour son repos, lorsqu'il se vit délivré du pesant fardeau du Provincialat, l'an 1571. Ils'y retira, avec résolution de ne traiter plus avec personne d'autres affaires, que de celles de son âme et de ses études. Outre le *Catéchisme du Concile de Trente*, qu'il a composé presque tout entier, il composa encore, nonobstant les occupations que lui fournissaient les affaires du Concile, un excellent *Commentaire sur le prophète Isaïe* avec tant de

(1) Voir la vie du V. P. Georges de Sainte-Luce, le 17 janvier.

méthode et d'élégance que, comme le remarque le pieux et savant Père Vincent Baron (*Apolog. Ord.*, 11 part.), ce seul commentaire suffit pour faire et former un parfait prédicateur. Le V. Père Foreiro écrivit encore sur tous les psaumes, sur les livres de Salomon, et sur les petits prophètes, en faisant de tous une nouvelle version, conformément au texte hébreu, qu'il possédait à la perfection.

Mais bien que tous ses ouvrages soient excellents, dans le sentiment de ceux qui les ont lus, dignes de la piété, de l'éloquence, et de la profonde érudition de leur auteur, il est pourtant certain que le V. Père François Foreiro estima toujours comme son meilleur ouvrage le commentaire qu'il avait fait sur le livre de Job. On en a un témoignage assez particulier : le feu s'étant mis par malheur dans sa chambre et ayant brûlé plusieurs écrits, le P. Foreiro demanda à celui qui lui apporta cette nouvelle si son *Job* était sauvé. Comme on lui répondit que oui, il fut consolé, ne témoignant aucun déplaisir de la perte qu'il venait de faire de tout le reste. Louis de Sousa, qui a rapporté ce fait, nous a appris en même temps que ce précieux manuscrit était entre ses mains, et qu'il espérait le publier bientôt. Cependant il ne nous l'a point donné; arrêté peut-être par ses occupations.

Le repos dont le Père Foreiro jouissait n'empêchait pas que le roi Don Sébastien ne l'employât ordinairement pour les choses de son service, et singulièrement pour ce qui touchait sa conscience. Quelques envieux de la faveur que notre saint religieux avait auprès de son prince, s'efforcèrent de le diffamer auprès de lui, le faisant passer pour un homme qui savait fort bien s'accommoder, et qui, dans la profession de la pauvreté religieuse, vivait splendidement et dans la mollesse d'une personne du monde. Le roi, qui l'estimait beaucoup et qui avait peine à croire ce qu'on disait ainsi à son désavantage, voulut lui-même s'éclaircir de la vérité. Etant un jour allé au couvent, lorsque personne ne s'y attendait, il témoigna le désir de voir la chambre du Père Foreiro, pour lors absent. On l'y conduisit, et il la trouva si pauvre, que ceux qui l'avaient calomnié, étant aussi présents, en furent couverts de confusion. Le roi l'en estima davantage ; et ce véritable religieux, achevant sa vie dans les occupations ordinaires de ses études et des observances de la Religion, décéda heureusement, cassé de travaux et de vieillesse, mais chargé de gloire et de mérites, l'an 1581, le 10 janvier.



*La très Illustre et très Vertueuse*

*Princesse MARIE DE BOURBON*

*Professe du Monastère royal de Saint-Louis, à Poissy (\*)*

(1346-1401)

CETTE fidèle épouse de Jésus-Christ était fille de Pierre, duc de Bourbon, et sœur de Jeanne, reine de France, femme de Charles V, dit le Sage. Elle prit l'habit, à l'âge de quatre ans, dans cet auguste Monastère; et on eût dit, à voir les grâces dont Dieu la combla, qu'il la dépouillait entièrement des inclinations de l'enfance, pour la prévenir de ses lumières; car, dès ce temps-là, elle commença à pratiquer la dévotion et à se plaire dans tous les exercices de piété. Les religieuses de Poissy la cultivèrent avec soin comme une plante de bénédiction que le Jardinier céleste leur avait confiée, pour être la gloire de leur Monastère, aussi bien que celle de la maison de Bourbon, dont elle tirait naissance.

Quoiqu'elle pratiquât généralement toutes les vertus d'une manière très excellente, son humilité avait un éclat tout particulier, qui en relevait de beaucoup le mérite. Elle l'appelait, « sa chère compagne, » et pour ne s'en séparer jamais, elle brigua, par une sainte ambition, inconnue aux gens du monde, les offices les plus vils du monastère. Elle se fit nommer portière, et pria la Mère Prieure de la charger de la conduite des ouvriers. Elle ne s'étudiait qu'à s'humilier en toutes choses: se croyant la dernière et la plus imparfaite religieuse.

La première fois qu'elle remplit la charge d'hebdomadaire au chœur (ce que les religieuses faisaient, en ce temps-là, avec autant de solennité que les prêtres en apportent à dire leur première Messe), le roi Charles V, son beau-frère, lui fit dire qu'il serait bien aise d'y assister avec toute sa cour. Elle, à qui ce bruit et cette sorte d'éclat étaient insupportables, parce qu'elle estimait ce faste contraire à l'humilité

(\*) Mém. de Poissy. — Voir l'histoire de cette fondation au 31 janvier, dans la vie de la première Prieure.



religieuse, qu'elle préférait à toute la gloire du monde, le supplia très instamment de lui laisser accomplir cette action dans un parfait recueillement : ce qui lui serait impossible, disait-elle, si Sa Majesté la venait honorer de sa présence et de celle de la cour. Ce grand prince avait une si haute estime de sa vertu et de la puissance de ses prières auprès de Dieu, qu'il n'entreprenait aucune affaire importante qu'après la lui avoir communiquée; et il suivait ses sages conseils, dans tout ce qu'elle lui proposait pour le bien de son État et pour le soulagement de son peuple.

Son amour pour la pauvreté était remarquable : je veux parler non seulement de cette pauvreté extérieure, qui paraissait dans ses habits, et dans le mépris qu'elle faisait des riches présents qu'on lui envoyait et qu'elle mettait à l'usage de la Communauté; mais de cette pauvreté d'esprit tant recommandée dans l'Évangile, qui la rendait si soumise et si dépendante de la volonté de ses supérieures, qu'elle ne faisait jamais rien sans le leur avoir communiqué et sans leur en avoir demandé la permission.

Cette V. Mère s'est encore signalée par son ardente charité pour les pauvres; elle ne se contentait pas de les assister des libéralités du monastère, elle leur procurait des aumônes de la cour, pour les secourir dans leurs besoins. On l'a vue souvent descendre à la porte, et donner elle-même l'aumône à des ladres qui faisaient horreur à voir.

Elle fut élue Prieure, vers l'année 1380, et les religieuses eurent plus d'égard, dans ce choix judicieux, à ses admirables vertus, qu'à la noblesse de son sang. Elle gouverna ses Sœurs avec une prudence singulière, et avec un zèle ardent pour l'observance. Dieu lui ayant fait la grâce d'être parvenue à la cinquantième année de sa vestition, elle signala sa haute piété par le très riche présent qu'elle obtint, des princes ses parents, et qu'elle donna à l'église le jour de son jubilé. C'est un soleil d'or massif pesant trente marcs, mais si enrichi de diamants, de saphirs, de rubis, de perles et d'émeraudes et si bien travaillé qu'on peut dire avec vérité qu'il est peut-être le plus beau et le plus riche qui soit dans toute l'Église. Ceux qui le voient aujourd'hui (1678) ne le regardent qu'avec admiration, comme un chef-d'œuvre de l'art et comme un monument éternel de l'insigne piété de cette religieuse princesse, laquelle, après avoir saintement vécu l'espace de cinquante et un ans dans ce dévot monastère, alla jouir dans le ciel des chastes embrassements de son divin Époux, le 10 janvier 1401; elle était âgée de cinquante-cinq ans.

Outre la V. M. Marie de Bourbon, on compte plusieurs autres princesses de sang royal qui se sont faites religieuses chez nos Sœurs de Poissy. Des mémoires envoyés de ce monastère, au P. Jean de Réchac, en 1646, sous le Priorat de la Révérende Mère Louise de Gondy, font mention des sept, dont les noms suivent :

Sœur Isabeau de Valois, fille de Charles de Valois, troisième fils de Philippe le Hardi, fils de saint Louis ; elle était sœur de Philippe de Valois ;

Sœur Isabeau d'Alençon, fille de Charles d'Alençon, fils dudit Charles de Valois ; ce Charles d'Alençon, qui était frère de sœur Isabeau de Valois, prit aussi l'habit de notre Ordre, et fut ensuite archevêque de Lyon ;

Sœur Marguerite de France, fille de Jean, roi de France ;

Sœur Marie de France, fille de Charles VI.

Sœur Isabeau d'Artois, fille de Philippe d'Artois, fils de Robert II, comte d'Artois, fils de Robert de France, comte d'Artois, frère de saint Louis.

Sœur Marie de Bretagne, fille d'Artus 1<sup>er</sup>, duc de Bretagne, fils de Jean II, premier duc de Bretagne.

Sœur Marie de Matheselon, fille de Béatrix de Dreux, fille de Robert de Dreux, comte de Beauvais. Celle-ci n'est de sang royal que par sa mère (Jean de Réchac, t. I, l. v, *Poissy*).



## La V. M. ANNE DE PEYSSONNEAUX

*Professe du Monastère de Sainte-Catherine  
à Saint-Etienne-en-Forez (\*)*

(1598-1670)

LA V. M. Anne de Peyssonneaux fut appelée de Dieu à l'état religieux l'an 1620. Dans le siècle, elle faisait profession d'une haute vertu. Elle ne demandait rien à Dieu avec plus d'ardeur que la grâce de connaître sa volonté, et la carrière qu'elle devait embrasser pour le servir avec plus d'attachement, et pour faire son salut avec plus de sûreté. Aussi fut-elle fidèle à correspondre à sa vocation de

(\*) Mém. de Saint-Etienne. — Le monastère de Sainte-Catherine de Sienne, de Saint-Etienne, fut fondé par celui du Puy, en 1615. Il fonda en 1636, celui de Sainte-Marie-Madeleine à Fréjus. On peut voir sur ces trois monastères des notices intéressantes dans l'ouvrage intitulé : *Le monastère de Sainte-Praxède à Avignon : sa chronique, les vies d'un grand nombre de religieuses et l'histoire de ses seize fondations*. Lyon, librairie Briday, 1876.

choix, malgré les résistances qu'elle eut la douleur de rencontrer dans l'esprit de ses parents. Son père ne voulant pas absolument qu'elle se fît religieuse, elle entra généreusement dans le monastère de Sainte-Catherine par la brèche d'une muraille qu'on bâtissait, alla se jeter avec confiance entre les bras de la Supérieure, et la pria instamment de la recevoir. Elle lui déclara comment elle se sentait, depuis quelque temps, appelée de Dieu à la Religion, les démarches qu'elle avait faites auprès de son père pour obtenir la permission de quitter le monde, et les résistances que celui-ci apportait à l'exécution de son dessein : résistances, ajoutait-elle, qui l'avaient obligée de lui manquer de déférence en cette occasion, par crainte que sa complaisance filiale ne l'eût rendue criminelle devant Dieu, qui l'appelait à son service.

Son père, sensiblement affligé de cette sainte obstination, qu'il croyait fatiguer par ses refus, la laissa un an dans le monastère, mais sans vouloir souffrir qu'on lui donnât l'habit. Cependant notre Sœur adressa tant de prières à Dieu, pour changer la volonté de son père, qu'elle obtint enfin l'heureux accomplissement de ses désirs, et fut reçue à la vestition à l'âge d'environ vingt ans. Elle revêtit l'habit religieux dans un esprit de sacrifice et d'immolation, pour mourir entièrement au monde et à elle-même, et ne vivre uniquement que pour Dieu et en Dieu. Se donnant toute au Seigneur par une disposition si sainte, le Seigneur, lui aussi, se donna tout à elle, et il la conduisit à la perfection par le chemin royal de la croix, chemin par lequel il mène ses élus à la gloire. En effet, toute la vie religieuse de notre Sœur n'a été que croix, que peines et que contradictions.

Elle en expérimenta de terribles, tant du côté de son père que de celui des religieuses pendant son noviciat. Son père, qui n'avait consenti que par force à lui laisser donner l'habit, employait le crédit de toutes les personnes les plus amies des religieuses, pour les prier de ne la point recevoir à la profession : quelques-unes se laissèrent gagner, de sorte que cette généreuse novice demeura deux ans entiers sans pouvoir être admise à prononcer ses vœux. Ces difficultés ne l'étonnèrent point. Résolue de mourir plutôt que de manquer de fidélité à son divin Époux, qui l'avait appelée avec tant de bonté et à qui elle avait consacré toutes ses affections, elle demeura ferme et elle fit tant de prières, versa tant de larmes, qu'elle triompha par sa constance de tous les obstacles que la chair et le sang et d'autres considérations humaines apportaient à son pieux dessein.

Son père admira sa fermeté, les religieuses furent charmées de sa vertu, et les uns et les autres ne doutant plus que sa vocation ne fût de Dieu, puisqu'elle avait résisté à de si terribles épreuves, prirent jour pour lui faire faire profession. Le ciel seul connaît avec quelle générosité notre Sœur fit cette grande action et dans quel esprit de piété, de ferveur et de zèle elle consacra à Dieu son âme et son corps, afin de ne plus vivre désormais et de ne plus agir que pour lui, dans une pureté inviolable, dans une pauvreté absolue de toutes choses et dans une entière dépendance de sa volonté aux ordres des supérieurs.

Voulant suivre son divin Époux sur le Calvaire, où elle se sentait fortement appelée, elle se dévoua toute à la croix. Ce ne fut pas cependant sans avoir à remporter des victoires signalées sur la partie inférieure, car elle répugnait étrangement à cette généreuse résolution.

Dieu agréa le sacrifice de notre Sœur ; et pour lui donner d'illustres occasions de mérites, il permit qu'elle eût d'abord des peines intérieures qui l'inquiétèrent extrêmement. Pour les dissiper, elle ne savait à qui avoir recours. Ses directeurs et ses supérieurs, au lieu de la consoler, ne faisaient que la troubler davantage. Ils blâmaient généralement sa conduite. Pendant quelques années, ils crurent que sa piété n'était qu'illusion, ses peines de vains scrupules et l'empressement qu'elle témoignait à s'acquitter exactement de ses exercices spirituels, plutôt un effet de son amour-propre ou de son bon naturel, que des marques de sa vertu. Tout cela jeta notre Sœur dans des frayeurs mortelles et dans un état de souffrances et de désolation inexprimables. Elle en fut réduite à des langueurs et à des évanouissements qui firent craindre pour sa vie. On appela les médecins ; ils avouèrent que l'état pitoyable où ils la voyaient ne provenait d'aucune maladie et ainsi qu'il fallait avoir recours à des remèdes surnaturels, puisque tous ceux de la science étaient impuissants. Elle tombait souvent dans des défaillances qui duraient sept à huit heures, pendant lesquelles elle restait sans connaissance et sans rien voir, bien qu'elle eût les yeux ouverts. Notre Sœur souffrit ces peines et ces délaissements avec une patience héroïque et avec une entière conformité au bon plaisir divin. A la fin, Dieu l'en retira d'une manière assez remarquable.

Comme on était sur le point d'envoyer des religieuses fonder un nouveau monastère en la ville de Fréjus, en Provence, celle qu'on destina pour y être Prieure eut la liberté de choisir dans la



Communauté les religieuses qu'elle croirait les plus propres à cette sainte entreprise (1). Elle s'assura de quelques-unes, et comme elle connaissait la vertu de la Sœur Anne de Peyssonneaux, elle lui demanda si elle voulait venir travailler avec elle à cette fondation, et si elle ne serait plus malade. La Sœur lui répondit qu'elle était prête à l'obéissance et que Dieu la guérirait très assurément, pour la mettre en état de le servir dans un si glorieux dessein. Elle alla donc à Fréjus, s'employa de toutes ses forces à faire réussir cette fondation et travailla infatigablement, jusqu'à se charger de plusieurs offices à la fois. Dieu non seulement la guérit, mais lui donna des forces extraordinaires pour s'acquitter des emplois différents qu'on lui avait confiés.

Après trois ans de séjour à Fréjus, notre Sœur fut rappelée à Saint-Étienne, où elle fit de si grands progrès dans la perfection, qu'elle devint pour les religieuses un modèle accompli de toutes les vertus. Son obéissance était générale et prompte : elle exécutait à la lettre les ordres de ses supérieurs, qu'elle considérait, dans un esprit de foi, comme tenant la place de Dieu ; et dès lors elle avait pour tout ce qu'ils commandaient un respect aussi profond, que si Dieu l'eût ordonné lui-même. Dans cette vue, ne trouvant rien de difficile, elle tirait des forces de sa faiblesse pour faire aveuglément tout ce qui lui était prescrit.

Outre cette dépendance de ses supérieurs, elle était encore, pour l'amour de Dieu, soumise à toutes les religieuses du monastère et si exacte à leur obéir, qu'elle se faisait une loi de tout ce qu'elles lui disaient. Aussi fallait-il que celles-ci s'observassent dans leurs paroles, de peur qu'elle ne les prît pour des commandements. La Maîtresse des novices désirant que ces jeunes Sœurs imitassent l'obéissance aveugle que la V. M. Anne rendait à toutes les religieuses, voulut leur donner un bel exemple de sa soumission. Une nuit, pendant qu'on récitait les Matines de la Sainte Vierge, elle envoie une jeune novice lui dire de se retirer dans sa cellule. La V. M. Anne, déjà fort âgée, obéit aussitôt à la novice, avec une promptitude qui les édifia toutes et avec une humilité qui les charma autant que son obéissance.

(1) C'était la Mère Marie Martel ; elle choisit les Mères Antoinette de Soleysel, Anne de Peyssonneaux et Justine de la Vue. Elles arrivèrent toutes quatre à Fréjus le 23 décembre 1636. Dieu bénit tellement leur œuvre que, dix ans plus tard, en 1646, ce monastère, sous le vocable de sainte Marie-Madeleine, comptait déjà vingt-cinq professes.

Cette sainte Mère avait fait un sacrifice si entier de sa volonté à celle de Dieu, qu'elle n'agissait plus que par les mouvements de l'obéissance. Voici ce qu'elle en déclara, avec la dernière confiance, à son directeur, en lui écrivant l'état de son intérieur : « Il me semble n'avoir aucune volonté, pour bonne et sainte qu'elle puisse être, et que ma volonté est perdue en Dieu, percluse et interdite en toutes choses, si bonnes et saintes qu'elles soient : étant comme une plante qui reçoit indifféremment les influences des saisons, bonnes ou mauvaises ; ne souhaitant que le bon plaisir divin en tout ; rapportant à Dieu mon propre bien soit pour le temps, soit pour l'éternité ; et ce, sans en rien attendre, ni qu'il fasse aucune considération aux œuvres les meilleures que je pourrais jamais faire. Cela me cause une grande soumission, amour et respect à mes supérieurs : étant entre leurs mains comme un enfant, ou comme de la cire molle ; exécutant leurs volontés en tout ce que je connais être la leur, même au détriment de ma santé. Je ne sais si mon souhait est bon : quand ils me donnent des offices, je voudrais les accepter sans contredit, quoique fort difficiles pour moi déjà âgée. Dois-je leur représenter cela, ou l'accepter, croyant qu'ils le savent ? Je crains que ce ne soit trop d'amour de moi-même et peu de soumission à leur volonté. »

Et dans une autre lettre, elle lui écrit : « Quant à l'obéissance, je m'y rends aussi ponctuelle que je puis, non seulement à mes Supérieures, mais à toutes mes Sœurs ; en cela consiste, je crois, ma perfection. »

Elle était très exacte à toutes les observances de la vie régulière et n'eût pas voulu en enfreindre la plus petite, pour tout au monde. Nonobstant ses grandes infirmités, elle assistait toutes les nuits à Matines. Elle gardait aussi un rigoureux silence, ne parlant à qui que ce fût hors le temps de la récréation ; encore ne parlait-elle que de Dieu, ou de choses pouvant contribuer au salut du prochain.

Son humilité, fondée sur la parfaite connaissance qu'elle avait de ses misères et de son néant, était si grande, que non seulement elle avait une extrême aversion de tout ce qui pouvait lui procurer la moindre apparence d'honneur, mais qu'elle embrassait avec joie toutes les humiliations qui lui venaient ou de la part de Dieu, ou du côté des créatures. Tels étaient les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même, qu'elle se croyait la plus grande pécheresse qui fût au monde et pire que les démons.

Je trouve ces beaux sentiments d'humilité dans une lettre qu'elle

écrivait à son Père spirituel, où elle s'exprime en ces termes : « Depuis environ une année, quand je vais communier, j'éprouve une grande répugnance, par le sentiment des humiliations que je cause à Jésus-Christ ; je les crois plus grandes que celles qu'il a eues en sa sainte vie et à sa mort. Ce qui m'inspire une crainte et un effroi très considérables, » etc. Dans une autre lettre, où elle parle de la bonté de Dieu qui veut bien l'admettre à la participation de ce divin Sacrement, elle dit ces paroles : « Je ne saurais comprendre la miséricorde infinie de Dieu à mon égard, dans la grâce que sa bonté daigne faire à une créature telle que moi, que les démons ne souffriraient pas en leur compagnie, étant pire qu'eux. Cette faveur me rend si obligée à sa bonté, que je ne sais que faire pour me confondre et pour m'effacer plus profondément ; je voudrais lui rendre toutes les actions de grâces possibles et exciter toutes les créatures à faire de même. Cela interdit ma pauvre âme, de voir son impuissance à s'acquitter de ce devoir ; bien que cela l'élève jusque dans cet océan, incompréhensible à autre qu'à lui seul, » etc.

Dans une autre lettre écrite au même directeur et où elle découvre les véritables dispositions de son âme, elle dit encore : « Il me reste un si grand sentiment de la bonté de Dieu à mon endroit, que je ne saurais sinon m'anéantir, et m'étonner comme il se souvient de moi, la créature la plus misérable qui ait jamais été, qui soit et qui sera. Je ne trouve rien en moi qui le puisse porter à me vouloir du bien, m'estimant pire que les démons et que l'antechrist. Je me sens si pressée de ces sentiments, que je ne saurais avoir une pensée contraire. »

Cette profonde humilité, qui l'anéantissait devant Dieu, lui causait un martyre intérieur par les peines d'esprit dans lesquelles elle était continuellement. Elle se voyait si remplie de défauts et elle se croyait si indigne des communications de Dieu, qu'elle était toujours dans une appréhension mortelle d'être trompée et que l'état où elle se trouvait ne fût pure illusion. Cette crainte l'obligeait quelquefois à découvrir son intérieur à des personnes qui, ne la connaissant pas à fond, lui mettaient des scrupules dans l'âme. Ces scrupules lui causaient des frayeurs terribles et l'auraient entièrement troublée, sans la soumission avec laquelle elle recevait les avis de son directeur ordinaire, homme très versé dans la conduite des âmes et fort éclairé dans la théologie mystique. Notre Sœur a été plus de vingt ans dans ces étranges peines. Elle les a souffertes avec une patience admirable

et avec une inviolable fidélité, n'ayant jamais quitté aucun de ses exercices spirituels, quelque dégoût, sécheresse, ténèbres, aridités, désolation et délaissements qu'elle ait éprouvés. Sa profonde humilité lui faisait recevoir et agréer avec respect ces états douloureux, comme des châtimens justement mérités.

Cette même humilité la tenait dans une tranquillité d'âme que rien n'était capable d'altérer : plus les supérieurs lui procuraient d'humiliations, afin d'éprouver son esprit, plus elle croyait en mériter jusqu'à se plaindre d'être trop épargnée. De cette humilité naissait aussi la joie intérieure qu'elle avait dans ses maladies et dans ses infirmités habituelles : elle était ravie de voir que Dieu exerçait sur elle sa puissance et sa justice, pour punir ses infidélités et la tenir dans un état continuel d'humiliation. Par les lumières secrètes que cette vertu lui communiquait, elle ne voyait que ses propres imperfections ; et comme si elle eût été aveugle, elle n'apercevait point celles des autres Religieuses. Elle expliquait en bien toutes les actions de ses Sœurs et donnait à tout des interprétations si charitables, qu'elle croyait sincèrement être la seule misérable et imparfaite dans le monastère.

Très amie de la pauvreté, elle eût conçu scrupule de retenir dans sa cellule la moindre chose non absolument nécessaire : ce qui l'obligea de se défaire de plusieurs petits meubles que la Religion lui avait donnés pour son usage. La même pauvreté paraissait dans ses habits. Mais cette pauvreté extérieure n'était rien en comparaison de celle de son esprit : elle vivait dans un détachement absolu de toutes les choses de la terre, pour être uniquement à Dieu.

Elle avait un si grand amour pour Dieu, qu'elle en était saintement transportée. Cet amour occupait entièrement toutes les puissances de son âme. Il paraissait dans ses paroles, dans ses désirs, dans ses actions et dans toute sa conduite. Souvent il éclatait par des soupirs embrasés, par des torrents de larmes et par des gémissemens réitérés. On le remarquait visiblement aussi dans les langueurs où la réduisait l'absence de son Bien-Aimé. Elle ne parlait que d'amour, elle ne respirait que par l'amour dont elle était toute pénétrée et elle ne vivait que par amour. Enfin cet amour la transforma heureusement en Dieu. C'est ce qu'elle fut contrainte d'avouer au R. P. Philippe, religieux de l'Ordre, son confesseur ordinaire. Ce Père, voyant en elle des choses si extraordinaires, souhaite qu'elle lui communiquât son intérieur. Notre Sœur ne trouva point de termes pour lui expliquer



l'heureux état où l'amour divin l'avait élevée par la parfaite union de son esprit avec Dieu. Mais elle prit le livre intitulé, *la Croix de Jésus* (1), livre qui traite excellemment des plus beaux mystères de la vie mystique, et dit ingénument qu'elle se trouvait, par la grâce de Dieu, dans l'état marqué au chapitre 9, où il est traité de la transformation que l'amour divin opère dans les âmes, des degrés pour y parvenir et de ses merveilleux effets. Le principal de ces effets est la paix de l'âme sainte, paix qu'elle possédait parfaitement, par la perte totale de son esprit et de toute elle-même en Dieu.

Notre Sœur exprime la même chose, d'une manière plus explicite dans les lettres qu'elle écrivait à son Père spirituel, en lui rendant compte de son intérieur. Voici ce qu'elle lui mande :

« Je vous dirai donc comment, depuis quelque temps, si je ne me trompe, je me trouve toute perdue en Dieu, et plongée totalement dans la Divinité. A qui me demanderait ce que je fais, je ne pourrais répondre, si non que je fais ce que Dieu fait, et opère ce qu'il opère, le tout avec une assistance fort sensible, et il me semble n'avoir autre volonté, ni pour le temps, ni pour l'éternité, que celle de mon Dieu. »

Et dans la dernière lettre qu'elle lui écrivit six mois avant sa mort, elle dit ces paroles : « Il y a quelque temps j'entendis, en faisant l'oraison, une voix intérieure de Dieu, me disant qu'il voulait être le maître ; mais ce qui m'étonna le plus, ce fut que mon esprit connut cette voix, et qu'il sembla vouloir sortir pour faire des actes d'acceptation et pour s'épancher en actions de grâces. Depuis ce temps, je suis dans l'impuissance de produire des actes, plus que je n'ai jamais été. Car autrefois je pouvais demander que Dieu fût en moi tout ce qu'il lui plairait ; mais, maintenant, je sens qu'il fait tout, sans que je m'en mette en peine, et même mes actions extérieures. D'où vient que je me sens quelquefois pressée de baiser mes mains, par

(1) *La Croix de Jésus*, où les plus belles vérités de la théologie mystique et de la grâce sanctifiante sont établies, par le R. P. Louis Chardon des Frères-Prêcheurs, Paris, 1647. Cet excellent auteur a composé encore les ouvrages suivants : *La doctrine de Dieu enseignée à sainte Catherine de Sienne en forme de dialogue, donnée au public en notre langue par... etc.* Paris, Huré, 1648. — *Méditations sur la Passion de Jésus-Christ pour tous les jours de l'année.* Paris, Huré, 1650. — *Les divines institutions de Tauler, données avec éclaircissements en notre langue par... etc.* Paris, Huré, 1650. — *Raccourci de l'art de méditer pour les âmes qui commencent les pratiques de la dévotion.* Paris, Huré, 1649.

iesquelles il opère tout, comme aussi de baiser l'ouvrage que je fais. Et quand je voudrais commencer quelque chose où se glisserait quelque recherche d'amour-propre, je m'arrête aussitôt, voyant qu'elle ne serait pas conforme à ce que Dieu opère en moi. Je me sens si remplie de Dieu, que si on ouvrait ma poitrine, on n'y trouverait aucun repli ni aucun vide que sa présence n'occupât, et quand je communie, je dis que je mets Dieu dans Dieu. La pratique des vertus augmente de plus en plus; et j'ai tant d'assistance et de force à ne point faire le mal, que je le juge comme presque impossible, quoique je ne laisse pas de commettre beaucoup d'infidélités, à mon grand regret. »

Cet amour la portait à communier souvent, afin de s'unir plus intimement à son Bien-Aimé. Pour en obtenir la permission, elle se rendait saintement importune à ses supérieurs. Les instances qu'elle leur faisait la firent nommer *l'affamée du Très Saint Sacrement*. Cette faim, qui la consumait, obligea ses directeurs de lui permettre, pendant un temps, de communier tous les jours. Mais on fut ensuite obligé de le lui retrancher, parce que les transports et les extases qu'elle avait après la communion altérèrent notablement sa santé. Elle était alors si pénétrée des ardeurs du divin amour, qu'elle était obligée de se retirer à sa cellule et elle demeurait ravie depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, immobile, sans connaissance, et sans aucun usage de ses sens, mais tout absorbée en Dieu; on ne pouvait la retirer de ces ravissements qu'en lui commandant par obéissance de revenir à elle-même. Quand elle sentait la force de l'attrait du saint amour, elle se jetait sur son pauvre lit, et elle tombait alors dans des défaillances qui la réduisaient à l'extrémité. Plus elle communiait, plus elle se sentait affamée de ce Pain des anges, parce qu'elle expérimentait qu'elle s'unissait plus parfaitement à Dieu, et qu'elle en tirait de nouvelles forces pour pratiquer la vertu et avancer dans la perfection. C'est ce qu'elle déclare à son directeur en ces termes : « J'ai un continuel désir de communier, me semblant que c'est par la communion que je me plonge et que je me perds dans cet océan incompréhensible, » etc. Et dans une autre lettre : « Après avoir communiqué, je me trouve dans un repos et dans une tranquillité extraordinaires, et il me semble que Dieu me dit, dans l'intérieur de mon âme, qu'il prend soin de moi. Je crois ne point me tromper; j'en expérimente les effets à toute heure, je suis plus surveillante à la pratique des vertus et à mon avancement spirituel. J'ai aussi un grand

sentiment que ma volonté est perdue dans celle de la Divinité, si bien que cette volonté de Dieu sert à Dieu et à moi. »

Elle ne laissait pas de souffrir de grandes peines. Dieu, qui l'avait choisie pour lui communiquer ses douleurs aussi bien que ses grâces, permettait que, au moment où la partie supérieure de son âme goûtait les délices du paradis après la communion, la partie inférieure fût plongée dans des peines si terribles, qu'elle ne pouvait faire autre chose que répéter : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » et verser une grande abondance de larmes, au point que sa guimpe en était toute trempée. Elle allait se mettre à genoux devant le Très Saint Sacrement ; c'était le seul remède qui dissipait ses peines, parce que son esprit s'occupait alors si fortement de Dieu, qu'il goûtait des joies devant lesquelles se dissipaient toutes ses douleurs.

La charité qui unissait si étroitement notre Sœur à Dieu ne laissait pas de descendre sur le prochain : elle la portait à lui rendre tous les services dont elle était capable, soit quant à l'âme, soit quant au corps. Elle avait un si grand zèle du salut des âmes, qu'elle demandait à Dieu de se servir d'elle comme d'une barrière et de la mettre à la porte de l'enfer, pour empêcher qu'aucune âme n'y entrât. Tous les jours elle lui faisait d'ardentes prières, et pratiquait des austérités très rigoureuses pour la conversion des pécheurs. Ayant appris qu'un voleur, qui s'était rendu fameux par ses brigandages, devait être exécuté, mais qu'il était dans un endurcissement déplorable et ne voulait point entendre parler de se confesser ni de se préparer à une bonne mort, elle pleura, elle gémit, elle demanda la permission de communier et porta plusieurs religieuses à faire de même, pour obtenir sa conversion. Dieu eut sa charité si agréable, qu'il toucha le cœur de ce voleur impénitent ; il se confessa avec beaucoup de larmes, offrit sa mort en sacrifice à Dieu pour ses excès passés, et mourut avec tous les sentiments d'un chrétien parfaitement contrit.

Ce zèle du salut des âmes provenait de la connaissance que Dieu lui communiquait du grand amour qu'il porte aux hommes. Voici ce qu'elle en dit dans une lettre à son directeur : « Dieu me fait voir l'amour qu'il porte à l'homme, et que l'homme reconnaît très mal ; mais c'est avec une si forte impression, que je voudrais faire entendre à tous leur insensibilité, et leur crier bien haut d'aimer Dieu comme Dieu les aime. Je souhaite trouver quelques bonnes âmes, pour le leur faire entendre et pour les ramener totalement à

Dieu. Je suis si oppressée de ce désir, que je suis contrainte de soupirer pour donner de l'air à ma poitrine : le tout, dans mon repos ordinaire, et je n'expérimente jamais être troublée par aucun accident que je connaisse, grâces à sa bonté, » etc.

Cette charité de notre Sœur lui fit encore briguer l'office d'infirmière, afin d'avoir occasion de servir les malades. Elle a exercé plusieurs fois cette charge, à la consolation de toutes les religieuses. Celles-ci ne pouvaient assez admirer sa ferveur dans les services qu'elle leur rendait. Rien ne la rebutait, elle ne trouvait rien de difficile, et les choses même les plus répugnantes à la nature lui semblaient douces et agréables. On lui a vu faire avec courage, auprès des malades, des choses que les autres ne pouvaient regarder sans éprouver des soulèvements de cœur jusqu'à s'évanouir. L'ardeur de sa charité l'aurait portée à exercer cette charge toute sa vie, sans ses grandes infirmités, qui la mirent dans l'impuissance de continuer.

Elle était continuellement appliquée à l'oraison, tantôt dans sa cellule, et très souvent au chœur, en présence du Très Saint Sacrement, particulièrement quand il était exposé. Alors elle y demeurait tout le jour, dans une posture si dévote et si recueillie, qu'on ne pouvait la voir sans en être touché. Elle aimait à se mettre proche de la grille par laquelle on communiait les Sœurs : elle avait en vénération très particulière cet endroit, par lequel Jésus-Christ passait si souvent pour se donner à ses fidèles épouses. Elle s'abîmait si profondément en Dieu, à l'oraison, qu'elle avait peine à se retirer de cet océan de grâces et de bonté, pour converser avec les créatures. De là ces grandes absences d'esprit qu'on remarquait en elle. Quelquefois, elle ne savait ce qu'elle faisait : On l'a vue, au réfectoire, porter un réchaud à sa bouche au lieu de pain. Il est vrai que, quelques années avant sa mort, on cessa de remarquer en elle ces abstractions : le tout s'étant changé en une très sublime contemplation, qui ne l'empêchait aucunement d'agir et d'être à elle-même.

Qui pourrait dire les grandes grâces qu'elle a reçues de Dieu dans l'oraison ? Sa sœur aînée, qui avait été par trois diverses fois sa Supérieure, et à laquelle elle découvrait avec confiance son intérieur comme à une âme très éclairée et très spirituelle, disait souvent aux religieuses que, si elle survivait à sa sœur, elle leur révélerait des choses qui les étonneraient. Mais elle mourut avant elle : ce qui nous a privés de la consolation d'apprendre les grâces extraordinaires dont Dieu l'a favorisée, et que sa profonde humilité a soigneusement tenues



cachées (1). Dieu néanmoins a permis que nous ayons eu connaissance de deux faveurs très signalées, qu'elle écrivit sur des petits billets enfermés avec un reliquaire qu'on lui trouva après sa mort. L'un de ces billets porte :

« Le 29 février 1659, Sœur N. (elle supprime son nom) a reçu assurance de Dieu que jamais il ne l'abandonnerait ; et quelques jours après, qu'il ne permettrait jamais aucune faute volontaire. Loué, glorifié, magnifié, béni et remercié en soit-il à jamais. Fidèle à Dieu, *Fiat, fiat, fiat.* »

L'autre billet contient ceci (Elle parle de la mort de sa sœur aînée) :

« Sœur Catherine est décédée le 29 avril 1667 ; nouvelle, le 17 mai 1667. Loué soit Dieu de ses biens. *Misericordias Domini in æternum cantabo. Fiat.* »

Je trouve l'explication de ce second billet dans une lettre qu'elle écrivit à son Directeur, où elle lui marque la mort de sa chère sœur, et comment elle lui apparut le dix-neuvième jour après son décès.

« Vous avez appris la mort de ma défunte sœur la Mère Peyssonneaux, qui vous est assez recommandée. Quelques jours après qu'elle fut décédée, je fus extraordinairement excitée à prier pour le repos de son âme ; nuit et jour, je tâchais de prier pour elle et de gagner des indulgences, c'était une presse fort grande. Mais dix-neuf jours après son décès, j'étais dans le chœur, il me sembla la voir bienheureuse avec une face joyeuse comme me disant qu'elle jouissait de Dieu. Cela me causa un si grand sentiment de la bonté de Dieu, que je ne pouvais assez le remercier ; ne me mettant plus en peine de ma mort, l'abandonnant à Dieu, puisqu'il est si bon. Le même sentiment continue jusqu'aujourd'hui, et je ne puis regarder la mort qu'avec une face joyeuse. »

Sans les secours extraordinaires que notre Sœur recevait de Dieu dans l'oraison, et qui la fortifiaient puissamment dans l'état de ses peines intérieures, elle aurait succombé sous leur violence. Peu de jours après la mort de sa sœur, elle en fut si tourmentée, qu'elle ne faisait que pleurer. La Supérieure, qui attribua ses larmes à une tendresse naturelle, lui dit qu'elle malédifiait la Communauté de pleurer ainsi. « Ah ! ma Mère, lui dit-elle, une mort si précieuse

(1) La V. M. Catherine de Peyssonneaux mourut le 29 avril 1667, à l'âge de soixante-douze ans ; elle en avait passé cinquante-deux en Religion.

devant Dieu n'est pas le sujet de mes larmes ; je souffre des peines si terribles, que si Dieu ne me fortifiait par sa grâce, je courrais par le monastère comme une folle ; je vous supplie de faire prier Dieu pour moi. »

Quelques jours après, la Mère Prieure la rencontrant, lui demanda comment elle se trouvait et si ses peines étaient toujours aussi violentes. « Non, par la grâce de Dieu, répondit-elle, il me les a ôtées. »

Cette entière délivrance de ses peines intérieures lui fut un présage que Dieu l'ayant purifiée, l'appellerait bientôt à lui : elle ne fut pas longtemps sans éprouver la vérité de cette pensée. L'année suivante, elle tomba malade. Le médecin qui la vit se crut obligé de l'avertir que son mal pressait extraordinairement et qu'elle n'avait que deux jours à vivre. Au lieu d'être surprise, notre Sœur le remercia très affectueusement de l'agréable nouvelle. Dès lors, elle tourna toutes ses pensées vers Dieu, pour se bien préparer à la mort. Elle reçut les derniers sacrements avec une ferveur et une dévotion extraordinaires, elle donna jusque dans ces derniers moments d'illustres marques de sa régularité, car elle ne dit jamais une seule parole dans les temps du silence ; de peur de le rompre, elle demandait par signes ce dont elle avait besoin. Elle souffrit avec une patience incroyable les douleurs excessives qui lui déchiraient les entrailles. Comme on invitait son confesseur à se retirer à cause de la rigueur du froid, elle fit signe qu'il demeurât, et aussitôt elle entra en agonie et parut dans une grande tranquillité. Ce fut dans des actes fréquents d'espérance, d'amour, de contrition, qu'elle rendit sa sainte âme à Dieu, le 16 janvier 1670, âgée de soixante-douze ans.

Tous ceux qui ont connu l'intérieur de la V. M. Anne de Peyssonneaux l'ont considérée comme une sainte. S'étant un jour communiquée à un ecclésiastique fort éclairé dans les voies de Dieu, cet ecclésiastique fut surpris des grâces extraordinaires dont elle était favorisée et il craignait qu'il n'y eût quelque illusion ; mais, après s'être informé de sa conduite auprès de la R. Mère Prieure, et avoir appris d'elle que notre Sœur était parfaitement humble, très obéissante, très soumise et très mortifiée, il lui parla une seconde fois et il sortit si édifié de son entretien, qu'il dit à plusieurs personnes qu'il avait vu au monastère de Sainte-Catherine une véritable sainte.

Le R. P. Jacques Philippe, très savant théologien et confesseur des

religieuses, à qui elle avait souvent déclaré l'état de sa conscience et qui l'avait assistée à ses derniers moments, dit, le lendemain de sa mort, à plusieurs séculiers qui lui en demandaient les circonstances, que la V. M. Anne de Peyssonneaux était « une sainte à canoniser. »

Mais le témoignage de son Père directeur qui l'a dirigée pendant trente-cinq ans est d'autant plus recevable et authentique, qu'il a connu à fond les grâces dont Dieu avait rempli son âme, l'usage qu'elle en a fait, et le haut degré de perfection où elle était arrivée. Voici ce qu'il en écrivit à sa nièce, la R. Mère Mazenod, religieuse du même monastère, qui l'avait prié, au nom de toutes les autres religieuses, de leur donner un mémoire des grâces particulières qu'il avait remarquées en elle.

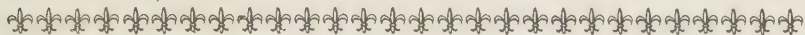
« Vous m'avez fait plaisir de me parler de feu Sœur Anne de Peyssonneaux et de me demander un mémoire des choses dont je pouvais avoir la connaissance, touchant son intérieur qu'elle m'avait communiqué, il y a plus de trente ans. C'était l'âme la plus unie à Dieu et la plus détachée des créatures et de soi-même que j'aie jamais connue. C'est ce qui m'a toujours déterminé à être d'un sentiment contraire à ceux qui lui voulaient persuader qu'elle était trompée, étant certain que toute sa vie n'a été qu'un effet de la conduite du Saint-Esprit. Depuis qu'elle est morte, je ne savais comment m'y prendre pour faire savoir ces choses ; vous m'en avez donné le moyen, qui m'est bien facile, puisque j'ai gardé quelques lettres qu'elle m'écrivait dans les dernières années de sa vie. Je les lisais assez souvent, jamais sans être touché d'admiration de voir une âme si pure, si détachée, si abîmée en Dieu et dans son néant. Et vous y verrez vous-même tout cela. Je vous les envoie pour votre consolation et celle de vos Sœurs. Pour moi, je crois pieusement que, quittant son corps et la terre, son âme est allée droit au ciel, puisqu'en terre elle avait mené une vie toute céleste. Quand vous aurez lu et examiné ces lettres, je vous prie de m'en renvoyer une pour ma consolation, etc. »

Lorsque la Bienheureuse fut exposée à la grille du chœur, une grande foule accourut pour la voir et pour faire toucher des chapelets. La M. Prieure, après plusieurs refus, se vit contrainte de satisfaire la pitié et la dévotion de tout ce peuple. Elle députa des religieuses pour recevoir et pour rendre les chapelets qu'on désirait faire toucher aux mains de l'illustre défunte. Hommes et femmes se recommandaient publiquement à ses prières et plusieurs ont assuré en avoir ressenti

les effets. Plusieurs malades aussi ont fait faire des neuvaines à son tombeau, après lesquelles ils ont recouvré la santé.

Le monastère de nos Sœurs de Saint-Étienne a été une véritable école de sainteté. Le P. Jean de Réchac, qui l'avait visité, en a laissé dans ses écrits le témoignage suivant : « C'est une merveille de voir en ce couvent une sainteté vivante dans toutes les religieuses, un débat à qui s'avancera de plus en plus, une horreur des moindres fractures du silence, une passion pour l'oraison, une assiduité inviolable au chœur jour et nuit, une ardeur insatiable des communions et de la parole de Dieu, une conversation angélique, une charité, paix, union et concorde célestes. La plus estimée, c'est la plus humble, la plus soumise, la plus candide à sa supérieure, et la plus innocente dans ses entretiens. C'est le lieu que je choisirais pour y finir mes jours, s'il m'était loisible : servant ces fidèles épouses de Jésus-Christ et vraies filles de saint Dominique » (Jean de Réchac, t. I. l. v.).

L'illustre religieux écrivait ces lignes en 1647 ; onze ans plus tard, en 1657, il fut donné, comme confesseur, à nos religieuses, et c'est en « servant ces fidèles épouses de Jésus-Christ et vraies filles de saint Dominique » qu'il « finit ses jours, » en l'année 1660. Son corps fut enterré dans l'église du monastère. (Echard, t. II, p. 594.)



## LE MÊME JOUR

1242. — A Orvieto, décéda le B. P. ANGE GOTIUS, fondateur du couvent de l'Ordre dans cette ville. Il avait reçu l'habit des mains de notre Père saint Dominique, et vit de ses yeux le miracle que Dieu fit au réfectoire du couvent de Saint-Sixte, où deux anges servirent à table du pain aux religieux. Sa vie fut tout angélique par l'innocence de ses actions et de toute sa conduite. Il ne fut pas seulement un ange de paix, en réconciliant les pécheurs avec Dieu par ses prédications, mais aussi en pacifiant les troubles de la ville d'Orvieto et en réunissant les habitants divisés par de cruelles factions. Il mourut en une si grande odeur de sainteté que les religieux pour conserver la mémoire de ses rares vertus, firent peindre son image dans le Chapitre où il fut enterré. — (Malvenda, an. 1242).

1640. — A Smyrne, mourut le V. P. PIERRE DE MARCHIS, natif de Chio. Ses grands mérites l'ayant élevé au siège épiscopal de l'île de Santorin, il gouverna son troupeau avec tant de charité et de vigilance, que le Pape Grégoire XV l'établit Visiteur apostolique dans Constantinople, dans la Tartarie et dans tout l'Archipel. S'étant acquitté de cet honorable



emploi avec tout le zèle et toute la prudence qu'on pouvait attendre de sa haute piété, Urbain VIII le fit archevêque de Smyrne. Il s'y rendit un très parfait imitateur du premier Ange de cette Église, qui est loué dans l'Écriture d'avoir été riche dans sa pauvreté et heureux dans sa persécution, et il alla recevoir dans le ciel la récompense due à sa fidèle administration, après avoir saintement gouverné cette Église pendant quelques années. — (Fontana).

1445. — Au monastère de Prouille, mourut la V. M. ÉLISABETH DE VIGNÈRES, vierge d'une si grande pureté qu'elle mérita de voir son saint ange gardien qui lui apparaissait souvent, pour l'entretenir des délices du ciel. Elle eut une sœur du même nom, qui mourut en opinion de sainteté le 18 août 1441. On les voit peintes dans une chapelle du Rosaire, avec des éloges qui témoignent la haute réputation de sainteté qu'elle s'étaient acquises. — (Mém. de Prouille).

1534. — Au monastère de Saint-Jean, de la ville de Santoval, en Portugal, mourut la très illustre et très vertueuse Sœur MARIE MADELEINE, laquelle, après avoir foulé aux pieds les grandeurs de sa maison, s'était faite religieuse dans ce monastère que son père, un des premiers seigneurs du royaume, avait fondé à l'Ordre. Elle y a vécu avec tant de pureté, d'innocence, de ferveur et d'humilité, qu'elle était considérée des Sœurs comme un modèle de perfection. On remarquait en elle un grand mépris d'elle-même et une union presque continuelle avec Dieu par la prière, où elle passait la plus grande partie du jour et de la nuit. Elle mortifiait aussi son corps par les disciplines, les jeûnes et le cilice. Étant à l'agonie, elle vit la Reine des anges, accompagnée d'une foule de bienheureuses vierges, qui l'invitait aux chastes embrassements de son divin Époux. Elle la suivit dans le ciel, le 10 janvier 1534. Après sa mort, son corps fut environné d'une si brillante lumière, que les religieuses et tous les assistants n'en pouvaient soutenir l'éclat. — (*Diario*).

1670. — A Saint-Étienne en Forez, au monastère de Sainte-Catherine de Sienné, la vertueuse Sœur AUGUSTINE DAGIER, converse. C'était une âme déjà fort avancée dans la perfection, quand elle se consacra à Dieu. Elle prit l'habit de converse, l'an 1617, à l'âge de 20 ans, avec une ferveur qui ne se ralentit jamais.

Tous les jours elle se levait à deux heures après minuit, pour vaquer à ses exercices de piété, et faire oraison devant le Très Saint Sacrement jusqu'à six heures. Dans son travail manuel, elle se tenait continuellement occupée de la présence de Dieu; elle aimait ce bon Maître d'un amour si tendre, qu'elle ne parlait que de lui, et ne se plaisait à entendre parler que de ses divines perfections.

Animée d'un grand esprit de foi, elle obéissait à ses supérieurs comme à Jésus-Christ même, dont elle reconnaissait et respectait l'autorité en leurs personnes; et à toutes les religieuses, avec une promptitude et une joie qui témoignaient le plaisir qu'elle sentait intérieurement de se soumettre à toutes, pour l'amour de Dieu.

Sa charité était universelle, sans partialité, rendant à chacune de ses Sœurs toute sorte de services, particulièrement dans leurs maladies : elle le faisait avec une si admirable pureté d'intention, qu'il ne fallait jamais lui proposer d'autre motif que la gloire ou l'amour de Dieu, pour obtenir d'elle tout ce que l'on voulait.

Elle récitait tous les jours l'Office de la sainte Croix, les bras étendus, afin de s'associer par cette posture pénible aux douleurs de Jésus-Christ, son cher Époux ; son Rosaire, en l'honneur de la Sainte Vierge, à laquelle elle était très dévote, et encore d'autres prières vocales. Ses communions étaient fréquentes, toujours précédées de préparations extraordinaires, qui consistaient en jeûnes, en disciplines et en d'autres austérités. Les grâces qu'elle recevait abondamment par la fréquentation des Sacraments, l'entretenaient dans un esprit de piété, de pénitence et de ferveur. D'une humilité profonde, elle aimait les humiliations, et, en toute occasion, les recevait avec joie, par la connaissance éclairée qu'elle avait de ses misères et de son néant.

Elle a toujours eu une haute estime de sa vocation à l'état religieux, et n'en parlait qu'avec un sentiment de reconnaissance qui lui tirait des larmes. Tous les jours elle remerciait Notre-Seigneur de cette insigne faveur, la considérant comme une grâce et une miséricorde infinie de Dieu sur elle.

Notre Sœur était infatigable au travail. Fortement persuadée que, dans sa condition de converse, le travail était son principal moyen de perfection et de salut, elle disait souvent, dans un esprit de ferveur et de zèle, qu'elle voulait mourir comme l'âne, sous la charge, en gagnant son pain à la sueur de son visage. Quelles que fussent ses occupations, elle ne se dispensait jamais d'aucun de ses exercices spirituels ; le temps lui manquait-il, elle le dérobaît sur son sommeil afin de pouvoir y vaquer, et témoigner à Dieu son amour et sa fidélité. Elle était fort exacte à toutes les pratiques de la vie régulière, particulièrement au silence, qu'elle gardait inviolablement dans les emplois extérieurs où l'obéissance l'occupait ; et son zèle pour ce point de Constitution était si grand, qu'elle reprenait, sans aucun respect humain, celles à qui elle le voyait rompre.

Le charité qui embrasait son cœur lui inspirait, surtout vers la fin de sa vie, un grand désir de mourir pour aller jouir de Dieu. Aussi, quand le médecin lui annonça, dans sa dernière maladie, qu'elle n'avait plus que quelques jours à vivre, elle le remercia de cette agréable nouvelle, avec des vrais transports de joie, qui marquaient toute l'ardeur de son violent désir.

Il y avait, dans ce même temps, une autre religieuse malade. La dévote Sœur Augustine assura qu'on les enterrerait toutes deux ensemble. Sa prédiction fut véritable : car elles moururent à une heure l'une de l'autre.

Durant son agonie, notre Sœur fit paraître une ferveur et une joie extraordinaires. Deux Pères de l'Ordre qui l'assistaient et la virent dans ces aimables saillies, en furent tellement surpris, qu'ils avouèrent n'avoir jamais vu mourir personne avec tant d'assurance et tant de joie. Elle récita encore l'Office de la Sainte-Croix, pendant son agonie, et produisit des actes de toutes les vertus, jusqu'à ce que, munie des sacrements, elle rendit son âme à Dieu, le 10 janvier 1670, à l'âge d'environ 73 ans. — (Mém. de Saint-Étienne).

1681. — A Metz, au monastère des Prêcheresses, la V. M. CATHERINE BAGUE, modèle de ferveur d'esprit, d'humilité, de piété, d'austérité, de charité et de plusieurs autres excellentes vertus, qu'elle a admirablement pratiquées jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, où elle quitta cette terre pour aller au ciel.

Toute la récréation de notre Sœur était au pied des autels : elle se tenait ordinairement à genoux devant le Très Saint Sacrement depuis le dîner jusqu'au soir ; et dès le matin, elle allait l'adorer par un grand nombre de genuflexions et d'inclinations profondes, qu'elle faisait nonobstant la caducité de son âge. Pendant l'octave de sa fête, elle ne dînait point, pour avoir plus de temps à se tenir en sa divine présence en esprit de foi et de religion. Elle a été longtemps infirmière, avec un soin si aimable et si soulageant, qu'outre les services corporels qu'elle rendait à ses Sœurs, elle les aidait très volontiers, nonobstant les fatigues de sa charge, à réciter leur Office. Très dévote à la Sainte Vierge, elle avait pris la coutume de réciter si saintement l'*Ave Maria*, que le jour même de sa mort, le répétant plusieurs fois, elle voulait se lever et se mettre à genoux sur son lit, pour le prononcer avec ce respect et ce sentiment filial qui lui étaient habituels. Elle alla saluer et bénir éternellement cette Reine des anges et Jésus-Christ, son Fils, le 10 janvier 1681. — (Mém. de Metz).

1689. — A Rodez, au monastère de Saint-Joseph, mourut la V. Mère MARIE DE SAINT-DOMINIQUE, seconde professe de cette sainte maison. Elle était de Calmont, bourg assez considérable à deux lieues de Rodez. Son père se nommait Jean Pouget, sa mère Elisabeth Sallanot : c'était une famille des plus respectables du pays ; et ils donnèrent à leur fille une bonne éducation. Quand elle fut en âge de se connaître, elle commença à goûter un peu l'esprit du monde ; mais la grâce, qui la voulait pour Jésus-Christ, lui inspira l'horreur de la vanité, avant que son cœur y fût engagé. La lecture qu'elle fit de la vie de saint Alexis ne contribua pas peu à cet heureux changement. Elle se dévoua dès lors à l'Époux des vierges, s'appli-

quant à l'oraison, et se séparant du commerce des créatures. Il y avait dans le bourg une chapelle sous le nom de Notre-Dame-du-Mont-Carmel ; la jeune fille s'y retirait chaque jour et y restait enfermée, depuis trois heures après midi jusqu'au soir. Là, elle connut que Dieu la voulait dans le cloître, mais le cloître le plus austère et le plus fervent. Ayant appris que le monastère de l'Ordre qui se fondait à Rodez avait cette réputation, son choix fut aussitôt arrêté : elle y entra, et fut une des premières pierres du fondement spirituel de cette maison.

Dieu donna à cette vertueuse Sœur la bénédiction des aînées, car elle a rempli parfaitement tous les devoirs de son état. Elle a pratiqué les vertus avec tant de constance, gardé ses vœux et les saintes Constitutions de son Ordre avec tant de ferveur et de perfection que, d'après les mémoires qui m'ont été communiqués, elle n'aurait jamais transgressé aucun point de la Règle. Jamais non plus on ne vit religieuse plus morte à elle-même, plus obéissante, plus grande amante de la pauvreté évangélique, plus jalouse de la pureté virginale, plus détachée du monde, plus attachée à Dieu, plus vigilante pour acquérir la perfection, et moins sensible à tout ce qui est de la chair et du sang. Elle dormait peu ; encore n'était-ce que sur une poignée de paille, et souvent sur le plancher, surtout quand elle servait les malades. Cet acte de charité, de servir les malades, était l'objet de sa grande dévotion. Lorsqu'il s'agissait de rendre quelque service à une malade, elle quittait tout, même ses exercices non obligatoires de piété. Elle se faisait vraiment alors toute à toutes, plus que si elle eût été une simple servante dans la maison. Elle fut deux ans sans se coucher, afin de mieux servir la V. M. Béatrix de Sainte-Croix, que Dieu avait affligée d'une longue maladie.

L'humilité de notre Sœur a été toujours aussi solide qu'elle était sincère. Elle ne voulait être connue que de son divin Maître. Aussi, quel soin ne prenait-elle pas pour cacher aux hommes ses bonnes œuvres, et les grâces insignes qu'elle recevait de l'humble Jésus, son Sauveur ! Le plus bas lieu dans la maison de Dieu était sa place d'honneur, et elle n'eût voulu se nourrir que des restes de la Communauté. Elle a fait tout son possible pour être Sœur converse, même après sa profession. N'ayant pu l'obtenir, elle résolut, pour se dédommager, de se rendre la servante de toutes les autres Sœurs. Elle les prévenait, pour les aider dans les offices les plus humiliants et les plus pénibles. De cette humilité naissait une obéissance simple et entière ; elle pratiquait cette vertu, dans ce qui était contraire à son sens, à ses maximes, à ses pratiques de dévotion, à son zèle même pour la régularité de ses jeûnes, aussi bien qu'en toute autre chose qui lui convenait davantage. Les épreuves extraordinaires qu'on a faites de cette obéissance ont démontré à toutes les Sœurs qu'à l'exemple de son divin Maître, elle voulait obéir jusqu'à la mort, et la mort de la croix.

Cette V. Sœur traitait son corps en ennemi irréconciliable, même avant



son entrée en Religion. Elle jeûnait souvent au pain et à l'eau, encore choisissait-elle le pain le plus grossier. Depuis sa profession jusqu'à sa dernière maladie, ce qui peut comprendre vingt-sept à vingt-huit ans, elle n'a jamais rompu ni les jeûnes de l'Ordre, ni l'abstinence de la viande. Elle cachait ses infirmités corporelles, quoique assez graves, avec non moins de soin qu'en ont les personnes immortifiées à les découvrir. Sa consolation était de souffrir en silence. Car elle savait que la satisfaction qu'on se donne à dire ce qu'on souffre diminue le mérite de la souffrance, et que la croix qui n'est pas tranquille ne vient pas ordinairement du bon côté. On connaissait les places où elle avait pris la discipline, par les traces sanglantes que sa pieuse cruauté y avait laissées. Ennemie jurée des dispenses, elle refusait tout adoucissement à la vie crucifiée que nous avons volontairement choisie, et sur laquelle conséquemment nous devons être jugés. Elle ne tombait pas non plus dans l'illusion de plusieurs âmes, qui croient ne pas rechercher leur consolation dans la créature, tout en s'attachant extraordinairement à un directeur. Pour elle, elle n'a jamais eu la moindre attache à aucun confesseur, parce qu'elle ne regardait uniquement que Jésus-Christ en leur personne.

Son céleste Époux a éprouvé sa fidélité par plusieurs tentations et par de grandes peines intérieures ; mais elle est demeurée inviolablement attachée à lui plaire, dans tous ses états d'épreuve et de tribulations. Sa dernière maladie fut longue et douloureuse : elle dura six mois. Sa patience aurait duré davantage, tant elle était héroïque. Dans cette maladie, elle donna lieu d'admirer son obéissance, aussi bien que son esprit de recueillement. Elle usait simplement des dispenses que les supérieures ordonnaient ; mais en même temps elle gardait le silence avec une ponctualité sans pareille. Elle ne s'occupait que de Dieu et de son saint amour. Elle reçut avec un redoublement de piété tous les sacrements de l'Église, et y puisa la force pour passer heureusement dans son éternité, laissant aux personnes présentes l'intime confiance qu'elle allait jouir pour jamais de la vue de son Dieu. Sa mort arriva en l'année 1689, le 10 janvier. — (Mém. de Rodez).





## XI JANVIER

*Le V. P. PIERRE DE REIMS*

*Profès du Couvent de Saint-Jacques, à Paris  
et Evêque d'Agen (\*)*

(1245)



LE V. P. Pierre de Reims naquit vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle dans la ville dont il a gardé le nom. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et il passait pour un des célèbres prédicateurs de Paris, où il faisait des leçons d'Écriture sainte, lorsqu'il entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, l'an 1217 ou 1218. Peu après sa profession, il parut capable de remplir avec honneur tous les emplois qu'on aurait pu lui donner. Mais parce qu'il n'avait embrassé l'état religieux que pour travailler plus efficacement à mourir au monde et à lui-même, sa première et principale occupation fut d'acquérir la parfaite pureté du cœur par la mortification des sens et l'assiduité à l'oraison.

Les exercices de la vie intérieure et les pratiques de la vie régulière auraient fait dans la retraite toutes les délices de son cœur, si sa vocation à une vie apostolique ne l'eût obligé de sortir de son silence pour travailler au salut du prochain. On le vit reparaître dans les

(\*) *Vita Frat.*, I p., c. VII et IV p., c. XXIII ; Bern. Guidonis ; Echard, t. I, p. 115 ; Tournon. — Le couvent de Saint-Jacques fut fondé en 1217, par saint Dominique qui y envoya sept de ses premiers religieux. Ce couvent a été un des plus célèbres de l'Ordre.

chaires de Paris, attaquer les maximes corrompues du siècle, avec d'autant plus de force et de succès que sa vie toute sainte était une éloquente prédication et la preuve frappante des vérités qu'il annonçait. Saint Dominique, ayant reconnu le don qu'il avait reçu pour la prédication, l'exhorta à persévérer avec ferveur dans ce saint ministère. Et pour le rendre plus utile à ses Frères, dès l'an 1221, dans le second Chapitre général de Bologne, il le fit nommer Provincial de la Province de France.

Pierre de Reims exerça cette charge avec beaucoup de sagesse et de succès jusqu'en 1227, année où il fut fait Prieur du couvent de Saint-Jacques, à Paris, après la mort du V. P. Mathieu; il ne quitta le gouvernement de cette Communauté que pour accepter une seconde fois celui de la même Province.

Le couvent de Paris avait alors grand besoin d'un pilote expérimenté, car il y eut, vers cette époque, comme un assaut général livré à l'Ordre de saint Dominique par les puissances infernales. Bologne ressentit les premiers effets de cette persécution diabolique. Ce fut en 1221, immédiatement après la mort de saint Dominique. Cet événement avait jeté parmi les Frères une sorte de stupeur et de découragement. En perdant leur Père et Fondateur, les religieux croyaient avoir tout perdu, et ils appréhendaient que leur Ordre, de date si récente, ne pût se soutenir privé de cet appui. « Ce que voyant, dit Rodrigue de Mont-Cerrat, l'ennemi du genre humain leur livra les combats les plus acharnés. Le pasteur n'était plus là, et ce loup ravissant se jeta sur les brebis, pour ravir et disperser, et, s'il était possible, détruire le troupeau tout entier. »

Paris se trouva en butte aux mêmes attaques que Bologne. « Les couvents de ces deux villes, porte le livre des *Vies des Frères*, étant ceux que le diable redoutait davantage, cet ennemi de tout bien les prit pour point de mire à ses fureurs et à celle de ses satellites. » Les démons apparaissaient aux Frères sous d'horribles figures, pour les épouvanter. Ils les frappaient avec outrage, leur disaient mille injures et jetèrent une terreur panique si étrange dans leurs esprits, qu'ils n'osaient aller seuls par le couvent.

« Les religieux veillaient, ils gémissaient devant Dieu, ils lui offraient d'ardentes prières, pour être délivrés de ces fantômes effroyables, qui en avaient déjà découragé quelques-uns et fait retourner quelques autres au siècle. Le V. Prieur, comme un vaillant capitaine, s'opposait généreusement aux efforts des démons et à tous leurs prestiges. Il consolait

ses religieux, les exhortait à la persévérance, les assurait d'un prompt secours du ciel et pratiquait de rudes mortifications, pour obtenir une pleine victoire contre ces ennemis de leur salut.

« Parmi ceux que le démon s'efforçait de tromper, il y en eut un à qui il apparut sous la forme de la Sainte Vierge, environné d'éclat et de majesté. Son humilité lui persuadant assez qu'il ne méritait pas cette insigne faveur, le religieux se douta de quelque illusion. Il communiqua cette vision au V. P. Pierre, son Prieur, qui lui conseilla de cracher au visage de ce qui lui apparaîtrait et que ce mépris lui ferait infailliblement connaître si cette apparition venait du ciel ou de l'enfer. « Car disait-il, si c'est effectivement la Sainte Vierge qui vous honore de ses caresses, comme elle est infiniment humble, elle excusera votre obéissance ; si c'est le démon, comme il est bouffi d'orgueil, cet affront lui sera insupportable, et l'obligera à vous laisser en paix. » Il suivit ce judicieux conseil, et il obtint l'effet qu'il s'en était promis. Le démon lui étant apparu sous la même figure de la Très Sainte Vierge, il lui cracha au visage : ce que ce prince des superbes ne pouvant souffrir, enragé et confus de ce mépris, il lui dit en se retirant : « Maudit sois-tu, et celui qui t'a donné ce conseil. »

« Il fallait cependant chercher un remède à un fléau qui s'étendait aux corps, aux âmes et aux esprits. Le B. Jourdain ordonna que, dans tout l'Ordre, on chantât à haute voix, et à la suite des Matines, le répons des Anges : *Te sanctum Dominum*, afin d'attirer le secours de ces esprits bienheureux. Les bons anges, invoqués ainsi journellement, ne pouvaient ne pas entendre cet appel. Mais l'enfer avait son heure de puissance ; et tant que, par une permission divine, il était déchaîné, l'action bienfaisante de ces esprits célestes demeurait, si non suspendue, du moins cachée.

« Ce fut alors que le B. Jourdain et notre Vénérable Prieur songèrent à opposer à cette terrible persécution la puissante protection de la Très Sainte Vierge. Les effets de cette mesure furent immédiats, « Les démons ne cessant point, raconte Étienne de Bourbon, d'exercer leurs sévices, on établit, pour implorer l'assistance de la Bienheureuse Vierge contre leurs fureurs, que chaque soir après Complies, on chanterait l'antienne *Salve Regina*. Et dès lors, par la puissance de cette Mère miséricordieuse, les esprits méchants, qui tourmentaient les Frères surtout pendant la nuit, ne purent plus exercer leur malice, comme ils le faisaient auparavant. » « Chose admirable, écrit un autre contemporain, l'effet suivit immédiatement la cause, et la



puissante Impératrice du ciel déjoua si complètement les embûches de l'ennemi, que toute trace de ces machinations disparut. » (1)

Telle fut l'origine du *Salve Regina* que l'on chante tous les soirs dans les couvents de l'Ordre. Cette dévotion s'introduisit à la consolation des religieux et des séculiers. La Sainte Vierge l'approuva et par les grâces extraordinaires qu'elle obtenait à ceux qui y assistaient et par des visions admirables, qui firent connaître combien elle lui était agréable. Plusieurs personnes ont raconté, comme l'ayant vu, que, les Pères se rendant processionnellement à l'autel Notre-Dame, celle-ci, entourée d'un cortège céleste, venait prendre part à leurs mouvements, et qu'au moment où ils lançaient vers elle cette supplication *O dulcis Virgo Maria*, elle s'inclinait et les bénissait; puis, les Pères rentrant au chœur, elle s'en retournait vers les cieux.

A Marseille, une pieuse femme, Lombarde de nation, assistait un soir aux Complies des Frères. Prise d'une grande dévotion, au moment où l'on entonnait la douce antienne, elle fut ravie en esprit et vit quatre choses dignes d'admiration pour tous et tout aimables pour nous. Quand les Frères disaient : *Et spes nostra, salve*, la Mère de miséricorde leur rendait gracieusement leur salut. Aux mots : *Eia ergo, advocata nostra*, elle s'agenouillait devant son Fils, et lui adressait sa prière pour les Frères. A ces paroles : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, elle considérait les Frères avec un visage plein d'allégresse et avec un regard d'une douceur colombine. Lorsqu'enfin ils chantaient : *Et Jesum benedictum fructum ventris tuis, nobis post hoc exilium ostende*, la Très Sainte Vierge, tenant son Fils tout petit enfant, le présentait avec une grande liesse à tous et à chacun des Frères.

Telles furent les bénédictions que cette dévotion attira sur tout l'Ordre. Mais la première fut la paix dont jouit, dès ce moment, le couvent de Saint-Jacques sous la sainte conduite du V. P. Pierre de

(1) « Marie, dit le B. Jacques de Voragine lorsqu'il traite des assauts du démon, est, à elle seule, une armée. Son nom, sa salutation, sa louange sont terribles aux anges mauvais. Quand nous la nommons, quand nous la saluons, quand nous chantons ses louanges, les esprits de ténèbres s'enfuient épouvantés. Son nom, quand le diable l'entend, est comme le bâton ou la massue qui l'écrase. Lorsqu'il entend sa salutation, on dirait un tonnerre qui le terrifie, et il s'enfuit comme fou d'effroi. Quand il entend louer et glorifier la Mère du Sauveur, c'est comme s'il sentait un glaive lui transperçant la gorge. »

Reims, qui en était Prieur. Il dissipa par ses prières, ses larmes et ses pénitences, les furieuses tempêtes intérieures et extérieures qui l'avaient affligé si longtemps.

Dans un chapitre général tenu à Paris, on dut envoyer quelques Frères dans la Province de Terre-Sainte. Maître Jourdain dit publiquement que ceux qui étaient prêts à s'y rendre de bon cœur n'avaient qu'à le lui notifier. A peine eut-il cessé de parler que, dans cette nombreuse assemblée, il n'y en eut presque aucun qui ne fît aussitôt la prostration (*venia*) pour demander, en versant des larmes, d'être envoyé vers cette Terre consacrée par le sang du Sauveur. Le B. P. Pierre, alors Prieur Provincial de France, voyant ses chers enfants, qu'il aimait tendrement dans la charité de Jésus-Christ, résolu à faire ce voyage, se prosterne en *venia* comme les autres, et parle en ces termes au Maître Général : « Bon Maître, je vous en prie, ou laissez-moi avec ces Frères bien-aimés, ou envoyez-moi avec eux, car je suis prêt à marcher à la mort en leur compagnie. » On voit là le caractère de son cœur, toujours rempli de charité pour ceux qui étaient sous sa conduite, et de soumission envers ses supérieurs.

Il fit paraître cette parfaite soumission dans l'exécution des ordres de son Général. Un grand nombre de ses religieux partirent pour la Terre-Sainte ; et il continua lui-même ses travaux apostoliques dans le royaume, jusqu'en l'année 1242, qu'il fut fait évêque d'Agen (1).

Le Bienheureux s'employa au salut de ses ouailles avec les mêmes entrailles de charité qui l'avaient fait travailler à l'avancement de ses religieux. Il remplit tous les devoirs d'un saint et vigilant pasteur jusqu'en l'année 1245, où il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux.

Le V. P. Pierre de Reims a laissé quelques ouvrages. Bernard Guidonis et Louis de Valladolid lui attribuent un commentaire sur toute la Bible, avec des notes pleines de piété et d'érudition. Ils pouvaient avoir lu cet ouvrage en manuscrit ; mais il ne se trouve plus aujourd'hui dans nos bibliothèques. Henri de Gand, dans son livre des *Écrivains ecclésiastiques*, dit aussi que Pierre de Reims, étant Provincial de France, avait écrit des sermons pour tous les dimanches et les principales fêtes de l'année ; et il ajoute que, de son temps, plusieurs prédicateurs se servaient de ces discours.

(1) La *Gallia Christiana* n'en fait pas mention ; mais c'est par une erreur manifeste. — Voir sur ce point : Echard, t. 1, p. 115-117.



*Le B. P. JOSEPH MORAN*

*Captif à Alger, et Martyr (\*)*

(1643)

**L**E B. P. Joseph Moran, natif de la ville de Gandie, du royaume de Valence en Espagne, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, docteur en théologie, et très célèbre prédicateur, passant d'Espagne en Italie, où sa Province l'avait député pour des affaires très importantes, fut pris en mer par un corsaire d'Alger. Ce corsaire, ayant su sa qualité et son mérite, le vendit sept cents écus à un maître avaro, qui se promit de gagner une somme considérable sur sa rançon.

Ce dernier pour l'obliger à se racheter promptement à un prix très élevé ou à renier la foi de Jésus-Christ, le jeta dans un cachot, les fers aux mains et aux pieds, et il l'en faisait sortir tous les jours, pour lui donner la bastonnade. Le B. Père souffrit quelque temps ce traitement cruel avec une patience admirable. Il tâchait d'adoucir la fureur de son impitoyable maître, lui représentant l'impuissance où il le réduisait de payer sa rançon, en le tenant dans l'horreur d'un cachot. Enfin, ne pouvant plus résister à la violence des coups, ni aux incommodités de la prison, il promit de lui payer quatre mille cinq cents écus; il espérait que les chrétiens les lui avanceraient jusqu'à ce qu'il eût reçu cette somme d'Espagne, des Pères de sa Province. A une offre si avantageuse, son patron se relâcha de sa rigueur et lui permit d'agir et de ménager l'esprit des chrétiens esclaves à l'effet de lui fournir cette somme.

Notre religieux se servit avec le plus grand fruit de cette liberté: en attendant des nouvelles d'Espagne, il prêcha aux esclaves chrétiens. Il allait les consoler dans les prisons et à leur travail, les exhortait à persévérer dans l'amour de Dieu, et à préférer la foi à la liberté qu'on leur offrait pour tenter leur confiance; il leur administra les sacre-

(\*) *Acta Cap. Rom.*, 1644; *Diario*. — On remarque beaucoup d'analogie entre cette vie et celle du B. Antoine Neyrot, dont notre Ordre célèbre la fête le 10 avril.

ments, et s'acquitta avec un zèle apostolique des fonctions d'un parfait missionnaire. Cette conduite charitable le mit en une si haute réputation par tout le pays, que, se laissant aller à une sotte gloire, il s'enorgueillit jusqu'à mépriser les autres prêtres et religieux captifs, qui travaillaient à l'instruction et à la consolation des chrétiens, selon les talents qu'ils avaient reçus. Mais Dieu, qui hait les superbes, le laissa tomber dans une abîme de malheurs, d'où il le retira ensuite par sa miséricorde.

Comme il ne recevait point de nouvelles d'Espagne, et que les chrétiens se trouvaient sans argent pour payer sa rançon, son cruel maître lui remit ses chaînes, le renferma dans son cachot, et redoubla les bastonnades avec plus d'inhumanité qu'auparavant. Le pauvre Père s'étant rendu, par son orgueil, indigne du secours du ciel, qui seul inspire la véritable force, manqua de courage ; il tomba dans le désespoir, et pour s'affranchir de cette cruelle persécution, promit de renier publiquement la foi de Jésus-Christ.

Cette nouvelle étant portée au divan ou grand conseil, on fit de nombreux préparatifs pour recevoir cet infâme apostat, qui devait embrasser avec pompe la loi de Mahomet à la confusion des chrétiens. La chute scandaleuse de ce savant religieux rendait ces derniers d'autant plus inconsolables, qu'ils craignaient que ce mauvais exemple n'en attirât plusieurs à son apostasie.

Déchargé des chaînes de sa captivité, mais accablé intérieurement de celles de son crime, il prit le turban, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge ; et, par un décret du divan, il reçut la liberté et une pension de 50 réaux par mois. Il conserva son nom de Joseph, se faisant nommer Isuffa, qui signifie la même chose en la langue des Turcs.

Peu de jours après qu'il eut renié la foi, un Frère convers Carme déchaussé, nommé le F. Jean de Tous-les-Saints, faussement accusé par quelques rénégats, souffrit un glorieux martyre, après avoir généreusement préféré la mort aux offres qu'on lui fit de la liberté et d'une fortune avantageuse, pourvu qu'il reniât la foi de Jésus-Christ. L'apostat Joseph assista à cette sanglante exécution. Dieu, qui ne l'avait laissé tomber dans cet abîme de malheurs, que pour l'humilier, et le relever ensuite avec plus de gloire, lui envoya un rayon de lumière ; il put voir l'horreur du précipice où il s'était malheureusement jeté. « Quoi, se disait-il en lui-même, admirant la constance de ce fervent religieux, un Frère convers a pu triompher des rigueurs



de la mort, tout simple et tout, ignorant qu'il était ; et moi, prêtre, prédicateur et théologien, j'ai été assez lâche d'appréhender les mauvais traitements ! Il a souffert le feu avec une fermeté invincible ; et moi j'ai renié la foi, pour éviter des bastonnades ! » Cette pensée lui arrachait de profonds soupirs. Il s'en retourna chez lui avec un trouble d'autant plus affligeant, qu'il n'avait personne à qui confier ses peines et son inquiétude.

La conversion à la foi d'un jeune hérétique anglais et la constance avec laquelle il souffrit le martyre, achevèrent de lui dessiller les yeux de l'âme. Ce fut pour lors qu'il se vit éloigné de Dieu et qu'il connut l'énormité de son apostasie. Cet Anglais était esclave d'un maître lascif, qui lui offrit la liberté, pouvu qu'il voulût consentir à ses infâmes désirs. Le jeune homme eut horreur de cette détestable proposition ; mais son brutal maître, s'irritant par ces refus, se mit en état de lui faire violence. Le vertueux esclave, ne pouvant échapper à ses horribles caresses, tira son couteau et, en se défendant, lui perça le cœur. Il fut condamné à être brûlé. Dieu ne permit pas que ce généreux défenseur de la chasteté mourut dans l'hérésie ; il l'abjura et se prépara à la mort. Le pacha qui l'avait condamné s'offrit de le délivrer, s'il voulait lui accorder ce qu'il avait refusé à son défunt maître. Le jeune homme n'hésita point à lui répondre qu'il aimerait mieux perdre mille vies que de le servir dans son infâme passion. Il fut brûlé tout vif.

Ce fut pour lors que le pauvre Joseph, voyant de simples Frères convers et des hérétiques ravir le ciel par des morts glorieuses, pendant que lui traînait une existence misérable, haï de Dieu et méprisé des hommes, fit de plus sérieuses réflexions que jamais sur sa condition déplorable. Il crut qu'il n'avait point d'autre parti à prendre que celui de l'enfant prodigue : se jeter aux pieds de Dieu, implorer son infinie miséricorde et lui demander pardon, s'offrant de laver ce péché non seulement par ses larmes, mais par tout le sang de ses veines, et de réparer par une mort cruelle le scandale qu'il avait causé à toute l'Église par son apostasie. Quelques catholiques, auxquels il fit confidence de son dessein, lui conseillèrent de s'enfuir plutôt en quelque terre chrétienne, où il pût faire pénitence de son péché, sans s'exposer à des supplices, capables de lui faire perdre sa résolution. Il leur répondit qu'il voulait faire une réparation publique au lieu même où il avait commis son horrible scandale.

Ne pouvant plus résister aux remords de sa conscience, ni aux

mouvements du Saint-Esprit, qui le voulait retirer de ce funeste état, il s'arma donc d'une vive foi, et, le 4 janvier, il alla trouver le muphti, chef de la religion parmi les Turcs. Il lui déclara hardiment qu'il était chrétien, et qu'il était prêt à souffrir la mort, pour réparer le crime dont ils s'étaient rendu coupable en reniant la foi de Jésus-Christ, qu'il avait si longtemps prêchée, et dans laquelle il voulait mourir.

Le muphti, exaspéré de l'affront qu'il faisait à Mahomet, l'aurait fait mettre en pièces, à cette déclaration, s'il n'eût été obligé, par le devoir de sa charge, d'en informer le divan.

Trois jours après, notre généreux confesseur agit de la même manière avec le pacha. Il lui protesta qu'il était chrétien : qu'à la vérité les traitements cruels qu'il recevait de son maître lui avaient fait renier la foi de Jésus-Christ ; mais qu'il en avait la dernière douleur, et était prêt à expier par les flammes l'offense qu'il avait faite à Dieu, à l'Eglise et à l'Ordre de saint Dominique, dont il était religieux. Le pacha, aussi irrité que le muphti, usa de dissimulation. Il l'avertit de bien songer à ce qu'il prétendait faire ; qu'il lui serait honteux de reprendre une loi qu'il avait abjurée ; que les chrétiens attribueraient plutôt son changement à la légèreté de son esprit qu'à un véritable repentir, que les tourments destinés à ceux qui abandonnaient la loi de Mahomet, après en avoir fait profession, étaient bien d'une autre nature que les bastonnades qu'il n'avait pu souffrir ; et qu'au reste il lui offrait son amitié ; qu'il lui ferait augmenter ses pensions et travaillerait de tout son crédit à l'établissement de sa fortune, s'il voulait vivre mahométan.

Toutes ces considérations ne l'ébranlèrent point. Il se dépouilla de son habit à la turque, ôta son turban, qu'il foula aux pieds, dit qu'il était chrétien, qu'il n'avait point d'autre foi que celle de Jésus-Christ, et qu'il détestait de tout son cœur les erreurs, les blasphèmes et les impiétés de l'Alcoran. Le pacha, ne pouvant plus dissimuler sa rage, lui fit donner la bastonnade, en sa présence, avec tant de cruauté, qu'il l'aurait fait expirer sous les coups des bourreaux, s'il ne l'eût réservé à une mort plus rigoureuse. Le B. P. Joseph, véritablement pénitent, souffrit ce supplice avec une joie incroyable de son âme, s'offrant à Dieu comme une victime qui cherche la mort, pour expier sa lâche apostasie.

Le pacha le renvoya dans un cachot obscur, où il lui fit souffrir de nouveaux genres de supplices, soit pour le rengager dans la secte qu'il venait de détester avec tant de mépris, soit pour punir une

désertion si injurieuse à leur grand Prophète et à son Alcoran. Les bourreaux, qui le dépouillèrent pour le coucher par terre, lui trouvèrent un rosaire au cou et un petit crucifix qui lui pendait sur la poitrine ; il n'avait cessé de porter ces saints objets tout le temps de son apostasie.

Après avoir lassé ses bourreaux pendant les trois jours qu'ils lui firent endurer tout ce que la cruauté la plus ingénieuse, animée d'un faux zèle de religion, peut suggérer à des hommes barbares, il se réconcilia avec l'Eglise, par le moyen de quelques prêtres esclaves, auxquels il se confessa avec toutes les marques d'une parfaite contrition. Il les chargea de demander pardon à tous les esclaves chrétiens d'Alger du scandale qu'il leur avait donné ; et de lui obtenir, par leurs prières, la force de souffrir la mort à laquelle il était destiné par la sentence du divan qui l'avait condamné à être brûlé vif.

Le 10 janvier, l'ayant tiré du cachot, les bourreaux lui mirent une couronne d'étope sur la tête par dérision, et lui appliquèrent sur le front une croix également d'étope, pour faire connaître au peuple qu'on allait faire mourir comme chrétien quelqu'un qui avait renié la loi de Mahomet. Pendant tout le chemin, on lui dit mille injures, et on lui fit les derniers outrages. Avant de le jeter dans le feu, on tenta encore une fois sa constance par des offres très avantageuses ; mais les ayant généreusement méprisées, il fut précipité dans les flammes. Que Dieu est admirable dans ses miséricordes ! Les flammes se retirèrent de ce saint pénitent ; et il se vit au milieu d'un brasier, comme les enfants de la fournaise, sans être endommagé. Les Turcs, au lieu d'adorer la puissance infinie de Dieu, en devinrent plus furieux et transportés de colère ; ils repoussèrent le martyr dans les flammes, mais les flammes se retirèrent comme auparavant. Ravis d'admiration, les chrétiens qui assistaient à ce supplice rendaient grâce au Père des miséricordes, qui témoignait par un miracle public combien lui étaient agréables la conversion et la pénitence de ce religieux.

Les Turcs avaient des sentiments bien opposés. Ils frémissaient de rage à la vue d'un prodige qui leur prouvait leur aveuglement et leur inhumanité. Exaspéré, un infâme renégat calviniste, qui avait pris le turban pour mener une vie voluptueuse, s'avance et donne à l'héroïque victime plusieurs coups de couteau. Le Bienheureux s'affaisse et tombe. Aussitôt, toute la populace se rue sur cet innocent agneau ; les bourreaux l'assomment à coups de pierres, et le traînent dans le feu pour y être brûlé. C'est en proférant les saints noms de

Jésus et de Marie, auxquels il rendait son âme purifiée par le feu divin de la charité et lavée dans son propre sang, que le généreux confesseur expira.

Son corps demeura dans le feu, toute la nuit du 11 janvier. Dès le matin, plusieurs chrétiens accoururent au lieu de son supplice, pour chercher les reliques que les flammes auraient épargnées. Quel ne fut pas leur étonnement de retrouver ce saint corps tout entier, le visage riant tourné vers le ciel ! Un morceau du crâne, qu'un coup de pierre avait ouvert, était seul un peu noirci et un doigt de pied légèrement brûlé. Ils creusèrent promptement une fosse proche de là, où ils l'enterrèrent, de peur que les Turcs ne lui fissent quelque nouvel outrage ; mais un esclave chrétien, Napolitain de naissance, nommé Antoine Scala, le détterra, l'enleva la nuit au péril de sa vie, le mit dans une bière, et l'apporta à l'église du Bain, où il est présentement honoré. Ce généreux et pieux esclave reçut bientôt la récompense de cette bonne action ; car, peu de jours après, Dieu lui fournit une occasion de recouvrer sa liberté.

La mort de cet illustre martyr de Jésus-Christ arriva à Alger, la nuit du 11 janvier 1643.

### *La B. M. INGRIDE*

*Fondatrice du Monastère de Schening, en Suède (\*)*

( 1255 )

LA B. Ingrida naquit en Suède de parents très illustres, dans la province de Gothie, d'où sont sortis ces Goths si fameux dans l'histoire par leurs invasions, leurs conquêtes et par les ravages qu'ils ont causés en Italie. Elle vit le jour au bourg nommé Schening, à cause du fleuve Schena qui l'arrose. On remarqua en elle dès son enfance tant de retenue, de modestie et de vertu, une si grande dévotion envers la Sainte Vierge et envers saint Dominique, une affection si tendre envers les enfants de ce saint Patriarche, qui

(\*) Hyacinthe Choquet, *Beata Ingridis rediviva*, Douai, 1632 ; Jean de Sainte-Marie.



commençaient à paraître en Suède, qu'on la considérait déjà comme une fille extraordinaire, que la grâce élèverait plus tard à une haute sainteté.

Sa rare beauté, l'antiquité de sa noblesse et la réputation de sa vertu lui acquirent d'illustres prétendants, entre lesquels ses parents lui choisirent un jeune gentilhomme, autant digne d'elle par les belles qualités de son âme que par les biens de la fortune. La B. Ingrid, qui ne souhaitait point d'autre époux que Jésus-Christ, fit tout ce qu'elle put pour obtenir de ses parents la liberté de lui consacrer sa virginité ; mais ne les ayant pu fléchir ni par ses prières ni par ses larmes, elle se soumit à leur volonté. Elle fut mariée à ce gentilhomme, sans cesser d'être l'épouse fidèle de Jésus-Christ, auquel elle avait donné toutes ses affections. Elle vécut dans cet état, aussi unie à Dieu, aussi détachée des créatures, aussi pauvre d'esprit au milieu des richesses et aussi mortifiée en toutes choses, que si elle eût été enfermée dans un cloître. A la voir si humble dans les grandeurs, si séparée des créatures dans le commerce du monde et animée d'un si généreux mépris des biens dans l'abondance, on ne doutait point que Dieu ne l'eût choisie pour être un jour un des plus beaux ornements de son Église.

En effet, Dieu, qui la voulait toute à lui, rompit bientôt les liens de cette nouvelle condition par la mort de son mari. Ses parents, la voyant si jeune, si belle et si riche, firent tous leurs efforts pour l'engager à de secondes noces. Elle ferma plus que jamais la porte de son cœur aux créatures, et s'adonna tout entière à l'oraison, aux exercices de piété et aux œuvres de miséricorde.

La pieuse veuve prenait un goût singulier à méditer les mystères de la Passion de Jésus-Christ : ce qui alluma dans son âme un si grand désir d'aller visiter les Lieux saints, que, fermant les yeux à tous les périls auxquels des personnes de son sexe sont exposées en de semblables voyages, elle se mit en chemin avec quelques dames et quelques filles d'une grande piété. Avant d'arriver à Jérusalem, elles essayèrent des fatigues incroyables, qu'elles offrirent généreusement à Dieu dans un esprit de pénitence et en action de grâces d'être rendues ainsi participantes des peines que Jésus avait endurées pour elles dans son extrême amour. Après avoir visité avec grande dévotion les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, elles s'embarquèrent pour Rome. Là, elles commencèrent par se prosterner au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, puis elles allèrent dans

les endroits consacrés par le sang des martyrs, dans les plus célèbres églises, et jusqu'aux catacombes. De Rome elles passèrent en Espagne, en la province de Galice, dans le but d'aller à Compostelle honorer les reliques de l'apôtre saint Jacques.

Riche d'indulgences et de mérites, la B. Ingride retourna en Suède avec ses fidèles compagnes, pour se consacrer entièrement au service de Dieu dans quelque monastère.

Le démon, qui prévoyait son généreux dessein, résolut d'employer ses ruses et sa malice pour l'en empêcher. Il se déguisa en brillant cavalier, et feignant de venir de loin avec sa suite en belle livrée, il avertit les principaux habitants de Schening qu'il venait de rencontrer sur son chemin certaines femmes sorcières et magiciennes fort en désordre, ayant une nommée Ingride à leur tête ; qu'au reste, ils se donnassent bien garde de les laisser entrer, de peur qu'elles ne désolassent et ne ruinassent le pays par leurs enchantements, qu'elles ne corrompissent leur jeunesse et qu'elles n'empoisonnassent leurs rivières ou leurs puits par des sortilèges diaboliques.

Ces bonnes gens, étrangement surpris d'entendre des choses si horribles, firent le signe de la croix, pour exprimer leur crainte et leur étonnement. Mais le démon, ne pouvant souffrir la vertu de ce signe adorable, disparut avec ceux de sa suite : ce qui fit connaître l'artifice de cet esprit de ténèbres, et la grande vertu de la Bienheureuse Ingride, que ce démon déguisé décriait par de sinistres calomnies. Les habitants de Schening furent au-devant d'elle, la reçurent avec joie ; et ayant appris la résolution où elle était de bâtir un monastère pour y servir Dieu le reste de ses jours avec ses compagnes, ils y contribuèrent par leurs libéralités. Bzovius dit que le roi de Suède lui fit présent d'une somme d'argent considérable pour ce pieux dessein et qu'elles choisirent l'Ordre et les Constitutions de saint Dominique. La Bienheureuse Ingride y vécut dans une pratique admirable de toutes les vertus et dans de grandes austérités ; elle mourut en odeur de sainteté dans l'année 1255.

Les habitants de Schening, persuadés de sa sainteté, la prirent pour leur patronne particulière et pour leur protectrice auprès de Dieu. Les miracles que Dieu fit par elle durant sa vie et après sa mort arrivèrent en si grand nombre que sa cause fut portée au Concile de Constance. Le Pape Martin V, élu en 1418, ordonna, la même année, par une bulle expresse, les informations juridiques.

L'éloignement de ces pays septentrionaux et la négligence des

écrivains ont dérobé à notre connaissance mille autres particularités des vertus de cette grande sainte et de son monastère, qui fut saccagé et démoli par les hérétiques en l'année 1600.

Le Bullaire dominicain contient, en effet, le document pontifical qui vient d'être mentionné. Par une bulle écrite de Constance, le 7 mai 1418, le Pape Martin V prescrivait aux évêques d'Asloa et de Vexsia d'instruire la cause de la Bienheureuse Ingrid, ainsi que celle de deux saints évêques de ces contrées, causes célèbres et poursuivies, dit le Pape, à l'instance du roi de Suède et Norwège, des archevêques d'Upsal, de Lunden et de Drontheim, de plusieurs chapitres, couvents, monastères, cités, et d'une foule de notables.

Dans la bulle de Martin V, la Bienheureuse Ingrid est appelée religieuse de l'Ordre de saint Augustin, vivant sous la conduite et selon les Constitutions des Frères-Prêcheurs, *monialis monasterii Skrenugen, Ordinis sancti Augustini, sub curâ et secundum instituta Fratrum Prædicatorum*. Durant les premiers siècles de l'Ordre, les filles de saint Dominique sont aussi appelées filles de saint Augustin, à cause de la règle de saint Augustin inscrite en tête de nos Constitutions (Voir : *Études sur les temps primitifs de l'Ordre*, par le P. Danzas, t. iv, p. 265).



## LE MÊME JOUR

12.. — Les Mémoires de Bretagne font mention d'un B. P. ALAIN DE LANVALAY qui, dans les premiers temps de l'Ordre, mourut à Orléans. Étant seigneur de la terre de Lanvalay, située près de la ville de Dinan, et brûlant de zèle pour la foi catholique, il avait accompagné l'évêque de Saint-Malo dans la guerre contre les hérétiques albigeois. Il fut tellement touché de la piété et des miracles de saint Dominique, qu'étant retourné en Bretagne, il lui donna, à lui et à son Ordre, un château avec les terres qui en dépendaient, pour y bâtir un couvent. Lui-même y prit, plus tard, l'habit; et il travailla avec tant de succès à imiter les vertus de son saint Patriarche, qu'il se rendit un très saint religieux. Il avait une grande dévotion à la Sainte Vierge et prêcha partout son Rosaire avec un zèle admirable. On a cru que c'est à lui qu'est arrivé ce qu'on lit dans les anciennes légendes : après sa mort, sa bouche et ses mains auraient paru luisantes comme un cristal ; et il serait sorti de sa bouche un rosier chargé de belles roses ; ces roses portaient, gravée sur leurs feuilles, la salutation angélique, qu'il avait si souvent répétée pendant sa vie, en disant le Rosaire.

1580. — A Nîmes mourut le V. P. RAYMOND CANELESIIUS, évêque de la même ville. Il s'était sanctifié avec la partie fidèle de son troupeau, qu'il défendit avec une magnanimité épiscopale contre la rage des calvinistes. Ces hérétiques s'étant rendus les maîtres de la ville par le fer et la rébellion, démolirent les églises, renversèrent les autels, massacrèrent les prêtres, égorgèrent les religieux, et commirent toutes sortes de sacrilèges et d'impiétés avec une fureur diabolique. Pendant ce cruel orage, ce vigilant pasteur réunissait ce qui était dispersé, fortifiait les faibles, encourageait les pusillanimes ; et, tous les jours, montant sur les ruines de son Église abattue, il prêchait avec tant d'onction, qu'il confondit les hérétiques et leurs erreurs. Ces impies, le regardant comme un obstacle invincible au dessein qu'ils avaient d'attirer tous les catholiques à leur parti, machinèrent sa mort et lui firent mille outrages : mais lui, méprisant sa vie pour la conservation de la foi et pour le salut de son troupeau, parut insensible à leurs menaces. Il livra une si cruelle guerre à ces ennemis de l'Église et de l'État, qu'il ramena quantité de catholiques, qui s'étaient laissés surprendre à leurs artifices ; et il s'acquit une si grande réputation, par la sainteté de sa vie et par l'ardeur de son zèle, que le roi Henri III lui permit de se choisir un successeur : ce qu'il fit, nommant le V. P. Louis de Vervins, qui fut depuis archevêque de Narbonne. Enfin, épuisé de travaux, et riche de vertus, il alla recevoir dans le ciel la récompense de son zèle et de sa piété. — (Fontana).

1599. — A Saint-Omer, en Artois, mourut le V. P. JEAN DU VERNOIS, évêque de cette ville, profès du couvent de Poligny, en Franche-Comté, où il avait reçu l'habit. Ses mérites extraordinaires l'élevèrent à l'épiscopat, après qu'il eut exercé les plus honorables charges de son Ordre. Ayant été deux fois Prieur de son couvent, et pris tous ses grades dans la Faculté de Paris, il fut élu Définiteur de sa Province par le Chapitre général qui se tint à Rome en l'année 1583. Son grand talent pour la prédication, joint au zèle charitable qu'il avait pour le salut des âmes, le firent admirer dans les premières chaires du royaume. Il faisait une guerre très vive aux hérétiques. Il les confondit si souvent, en public, et dans des conférences particulières, qu'ils lui tirèrent plusieurs coups d'arquebuse dans sa chambre ; et une fois, leur rage alla jusqu'à cet excès de fureur, qu'ils lui lâchèrent un coup de pistolet dans l'église, au moment où il tonnait contre leurs erreurs et leur impiété.

Alexandre Farnèse, prince de Parme et gouverneur des Pays-Bas, le fit venir à Bruxelles, le prit pour son prédicateur et pour son confesseur. Ce saint religieux ne se servit jamais du grand crédit que ce vaillant prince lui donnait auprès de sa personne que pour la gloire de Dieu. Il retrancha une infinité d'abus qui s'étaient glissés en plusieurs villes. Il sollicitait les affaires des pauvres, leur procurait des aumônes, consolait les affligés, et pratiquait toute sorte d'autres actions de miséricorde. Philippe II, roi d'Espagne ayan été informé de son mérite, le fit nommer évêque de Saint-Omer ; mais il



refusa cette dignité avec une constance qui donna de l'admiration au Pape Sixte V. Cette constance ne put cependant fléchir le Pontife. Car, considérant les services qu'il pouvait rendre à l'Église dans l'épiscopat, il l'obligea de l'accepter, sous peine d'excommunication.

Sacré, l'an 1590, le V. Évêque travailla aussitôt comme un vigilant pasteur à la réforme de son Église, visita son diocèse, prêcha partout avec grand zèle, convertit quantité d'hérétiques, et fit soigneusement chercher, par toute l'étendue de sa juridiction, ceux qui refusaient d'abjurer leurs erreurs. Il a été toute sa vie le père des pauvres. N'étant encore que le confesseur du prince de Parme, il en nourrit cent dans une grande cherté de blé, qui causa une espèce de famine; il leur envoyait une partie de ce qu'on lui servait à table. Devenu évêque, son palais leur était toujours ouvert; on ne refusait l'aumône à aucun, et, deux fois la semaine, il faisait lui-même une distribution générale. Il envoyait des aumônes secrètes aux pauvres honteux par ses curés ou par des religieux, et assistait avec bonheur les pauvres catholiques bannis de leur pays pour la foi. Il entreprit la réparation d'un célèbre monastère de chanoines réguliers, que les hérétiques avaient démoli, acheta des terres et des maisons à Bruges aux Pères Capucins et aux religieux de sainte Claire, pour les y établir, enrichit la cathédrale de précieux ornements, fit rebâtir le dortoir du couvent de son Ordre, qui avait été brûlé, et distribua tant d'aumônes pendant sa vie, qu'il ne lui resta rien à l'heure de sa mort. Enfin, après s'être rendu le modèle de son troupeau, il alla rendre compte au souverain Pasteur, pour recevoir la récompense due à sa fidèle administration, en l'année 1599. Il était âgé de cinquante-neuf ans. Son corps fut enterré dans une chapelle de sa cathédrale, et son cœur fut porté au couvent de son Ordre, où avait toujours été son amour et son inclination. Guillaume Garet lui a composé une épitaphe, qui comprend l'abrégé de sa vie; on peut la voir dans son *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*. — (*Infulæ Belg., FF. Præd.*).

1530. — Au Monastère de Sétubal, en Portugal, décédèrent en opinion de sainteté Sœur ANNE DE LA CONCEPTION, Sœur ANTOINETTE DES ANGES, et Sœur JEANNE DE LA CROIX, filles du comte de Portalegre, lesquelles, ayant foulé aux pieds tous les avantages de leur illustre naissance, se consacrèrent au service de Jésus-Christ dans ce dévot Monastère. Elles y ont vécu dans une pratique exacte de toutes les vertus. A la mort de la première, on entendit la mélodie des anges qui conduisaient son âme dans le ciel. Sœur Antoinette éprouvait un si grand amour de Dieu, que, se trouvant pressée, comme saint Paul, d'être dégagée des liens du corps pour être éternellement unie à Jésus-Christ, elle lui demanda cette grâce avec tant d'instance, que, le même jour, elle passa de cette vie aux chastes embrassements de son Époux, sans être attaquée d'aucune maladie. La troisième mena une vie pauvre, crucifiée, dans les larmes, dans les jeûnes, et dans une continuelle mortification, qui lui procurèrent l'entrée dans la joie du Seigneur. — (Cardoso; Sousa).

1590. — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, en la ville de Toro, en Espagne, mourut la V. M. JEANNE DE SAINT-ÉTIENNE qui, s'étant proposé d'imiter la vie mortifiée de notre Père saint Dominique, se rendit très semblable à cet excellent modèle. Elle prenait trois fois la discipline toutes les nuits, jeûnait au pain et à l'eau les vendredis, les vigiles, tout le carême, et plusieurs autres jours de l'année. Elle portait sur les reins une plaque de fer percée comme une rape, dont les extrémités des trous lui entraient dans la chair. Deux sortes de cilices lui écorchaient les épaules, un tissu de crin, et l'autre, armé des pointes dont on carde les draps. Son oraison était presque continuelle. On l'a vue souvent ravie en extase. Elle avait de si violents transports d'amour de Dieu, qu'elle en était toute en sueur ; quelquefois ce feu divin s'exhalait par le haut de sa tête, de laquelle on voyait sortir comme une grosse fumée. Cette charité était soutenue d'une humilité profonde et d'une admirable pauvreté d'esprit. Sa patience acheva la couronne de ses mérites : elle souffrit avec joie un mal d'oreilles très violent, avec des remèdes plus fâcheux que sa douleur. Enfin, elle termina glorieusement sa course, pour aller jouir du bonheur souverain. — (Lopez, III p., l. I, c. LXXV).

1598. — Au monastère de Saint-Sauveur, à Lisbonne, la V. M. MARGUERITE DU SAINT-ESPRIT, d'une innocence si angélique et d'une ingénuité si aimable qu'étant restée, encore novice, orpheline de père et de mère, et n'ayant pour dot que ses excellentes vertus, les religieuses, estimant plus ce trésor de grâce que tout autre avantage temporel, la reçurent à la profession. Le jour qu'elle devait prononcer ses vœux, sa Mère Maîtresse, qui était la V. M. Agnès de l'Assomption, dont la vie a été écrite le 3 de ce mois, lui représentant l'importance de cette action et les dispositions qu'elle devait apporter pour être la digne épouse de l'Agneau sans tache, ajoutait qu'elle ne devait pas manquer de profiter de cet heureux jour pour demander beaucoup de grâces. Sœur Marguerite, simple comme une colombe, lui répondit toute joyeuse : « Puisqu'il en est ainsi, ma Mère, je demanderai trois choses à mon Époux : la première, de n'avoir pas à passer par le purgatoire, au sortir de cette vie, parce que ce me serait une trop grande peine de ne pas voir tout de suite mon Dieu ; la seconde, qu'il veuille bien me donner deux robes, car, des deux que j'ai en ce moment, je sais que j'en brûlerai une bien vite en servant à la cuisine, et l'autre est si usée, qu'elle ne saurait plus se blanchir, ni quasi faire quelque service ; et enfin, qu'il daigne délivrer notre Mère Prieure des fièvres qu'elle endure, de sorte qu'elle puisse venir faire au chœur la cérémonie de la profession. »

La simplicité de ces demandes plut beaucoup à la V. Mère Maîtresse, et elle les communiqua, le soir, à sa Prieure, à l'infirmierie, en présence des autres religieuses qui s'y trouvaient réunies. Celles-ci, se divertissant assez de la naïveté de ces demandes de notre jeune Sœur, la Prieure, qui n'ignorait nullement que c'est surtout à de telles âmes que Dieu se communique, leur dit

fort sérieusement, et d'un ton qui les surprit : « Vous en penserez, mes Sœurs, ce qu'il vous plaira : mais je sais par expérience que l'une de ces demandes, celle qui pressait le plus, je veux dire celle de ma santé, lui a été accordée; car je me trouve à présent libre de ma fièvre, et en état de descendre au chœur recevoir ses vœux; et l'heure de l'accès étant passé, j'espère qu'il ne reviendra plus. » Ce qui fut vrai.

Quant à la seconde, bien que la Prieure n'eût pas manqué de pourvoir la jeune religieuse des habits nécessaires, son divin Époux voulut néanmoins faire voir combien il prenait plaisir à exaucer la prière qu'elle lui avait faite le jour de sa profession. Il envoya le lendemain au monastère, sous la forme d'un beau jeune homme, un de ses anges, chargé d'un petit paquet : « Que désirez-vous? demanda la Tourière dès que l'inconnu sonna à la porte. — Je voudrais parler à la Sœur qui a fait profession hier, et lui remettre un petit cadeau. — Et qui êtes-vous? demanda encore la Tourière. — La jeune professe le sait. — Il ne suffit pas que la professe le sache, il faut encore que je puisse dire votre nom à la Mère Prieure, d'autant plus que ce n'est pas l'usage de la maison de laisser ainsi les jeunes religieuses parler avec des gens du dehors, et surtout avec des jeunes gens. Remettez-moi ce que vous avez à lui faire parvenir, ou bien veuillez vous retirer. » Le jeune homme se prit à sourire, et déposa au tour une pièce de drap, en disant : « C'est pour la jeune professe. » Interrogé de nouveau qui il était : « La professe le sait, » dit-il une seconde fois, et il se retira sans rien ajouter.

La Tourière se rendit avec la pièce de drap auprès de la Mère Prieure. On appela la Sœur Marguerite, et on lui demanda : « Qui vous envoie ce drap? » La jeune Sœur, riant dans sa simplicité, dit : « Mais qui peut me l'envoyer, ma Mère, sinon mon Époux, auquel je l'ai demandé? » Cette réponse excitant la curiosité de la Supérieure, qui constata que la pièce de drap avait juste la quantité voulue pour faire deux robes, on fit immédiatement toutes les diligences possibles pour s'informer quel était le messenger mystérieux. Mais pas un des voisins ne sut en donner des nouvelles, n'ayant vu, disaient-ils, personne entrer dans le monastère.

Ces deux grâces, si fidèlement accomplies, ont donné très juste sujet de croire que la troisième fut aussi accordée à notre Sœur; et qu'après s'être rendue un parfait modèle de sainteté, pendant plus de cinquante ans qu'elle a vécu dans ce monastère, son âme pure, tout embrasée du désir de voir Dieu, s'en alla jouir aussitôt des chastes embrassements de l'Époux céleste, l'an 1598, au mois de janvier. — (Sousa).

16. — A Florence, au couvent de Santa-Maria-Novella, mourut en odeur de sainteté le V. P. DOMINIQUE GORI. Il avait mené une vie très pure dans le siècle et très austère en religion, couchant sur la dure, jeûnant presque continuellement, et prenant de sanglantes disciplines. Sa charité l'avait rendu le père des pauvres, le protecteur des orphelins, le consolateur

des affligés, particulièrement des prisonniers et des malades, qu'il visitait tous les jours. Les ferventes exhortations qu'il leur faisait attiraient après lui dans les prisons et dans les hôpitaux les principaux de la ville. On a même vu des prélats, des cardinaux et le grand-duc le suivre, pour profiter de ses conseils. Il gouverna pendant vingt ans une Confrérie de saint Benoit très célèbre à Florence, où il attira plus de deux mille personnes, qui profitèrent très avantagement dans la vertu sous sa conduite. Enfin, après avoir donné toutes les marques d'une piété consommée, il regarda la mort d'un visage joyeux. Cette mort, précieuse aux yeux de Dieu, fut estimée très sainte à ceux des hommes, si l'on en juge par l'empressement qu'ils firent paraître à couper ses habits comme de précieuses reliques. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

1608. — Au couvent de Sligo, en Irlande, mourut saintement le V. P. THADDÉE DÜAN, après avoir souffert plusieurs fois la prison et toute sorte de mauvais traitements pour la foi de Jésus-Christ, dont il fut un illustre défenseur. Dans la cruelle persécution qu'on suscita aux catholiques anglais, il les fortifiait par ses conseils, les allait consoler en secret, et leur distribuait le pain vivifiant de la parole de Dieu, quand il en trouvait les occasions. Il conserva l'Ordre en Irlande, par le grand nombre de novices qu'il reçut à l'habit, fut deux fois Provincial, et se rendit si consommé en vertu, que Dieu l'honora du don de prophétie et de celui des miracles. Un gentilhomme anglais se plaignant à lui de l'avarice cruelle d'un président, qui faisait mourir les catholiques pour s'emparer de leurs biens, il lui dit : « Ayez bon courage, Monsieur, je vous assure qu'il n'affligera plus ni l'Eglise ni le pays, » Dieu lui faisant connaître dans cet instant que ce juge expirait d'un coup d'épée qu'il avait reçu d'un de ses ennemis. Étant prisonnier pour la foi dans le château de Bursitol, il prêcha si puissamment la vérité de nos mystères aux soldats de la garnison, qui étaient tous hérétiques, qu'il leur fit abjurer leurs erreurs. Les catholiques, le voyant cassé de travaux et près de la mort, étaient inconsolables, craignant de n'avoir plus de pasteur qui prît soin de leurs âmes. Le V. Père leur dit de ne se point affliger, et qu'assurément il ne mourrait point qu'un religieux de son Ordre ne fût arrivé pour leur rendre les mêmes assistances. Ce qui se vérifia, car lorsqu'il était à l'agonie le P. Daniel Cnedegan vint assez à temps de Portugal pour l'assister. Il mourut avec les mérites d'un saint religieux et d'un parfait missionnaire, en l'année 1608. — (*Acta Cap. Rom.*, 1656).

1620. — A Paris, au couvent de l'Annonciation, rue Saint-Honoré, mourut le V. P. ANTOINE BOUILLETOT, natif de Langres, qui, ayant dessein de se consacrer au service de Dieu dans l'état religieux, se sentit agréablement attiré par l'odeur de sainteté que la réforme du V. P. Michaëlis répandait par toute la France. Il alla trouver cet illustre réformateur, au couvent de Clermont en Languedoc, où il reçut l'habit avec une ferveur admirable. Il se



rendit si exact à toutes les observances, si humble, si assidu à l'oraison, si silencieux, et si mortifié, que le V. P. Michaëlis l'amena avec lui à Paris pour être une des premières pierres de l'édifice spirituel commencé au couvent de Saint-Honoré. Le V. Père répondit aux espérances conçues de sa vertu, et après avoir vécu dans les pratiques admirables de régularité, qui rendaient cette maison naissante l'admiration de tout Paris, il mourut de la mort des saints, le 11 janvier 1620. — (Mém. de Paris).

1659. — Au monastère de Pont-l'Evêque, en Normandie, mourut la V. M. MARGUERITE DE LA PASSION. N'ayant pu souffrir le relâchement qui régnait dans son monastère, et qu'elle déplorait depuis longtemps, elle entreprit d'en fonder un à Pont-l'Evêque, où l'on vivrait dans l'étroite observance des Constitutions. Dieu bénit son dessein; elle en fut la pierre fondamentale, par les solides vertus qu'elle y pratiqua jusqu'à la mort. C'était une âme très intérieure, et très dévote au Très Saint Sacrement, devant lequel elle passait la plus grande partie du jour et de la nuit en méditation. Elle témoigna une généreuse patience dans les traverses que les démons lui suscitèrent, pour empêcher la fondation du nouveau monastère. Cette V. Mère excella en pauvreté d'esprit, étant dénuée de toutes choses, et ne se servant jamais que d'habits que les autres ne voulaient plus porter. Elle prédit qu'elle serait pendant trois jours exposée en public, après sa mort, contre l'usage de l'Ordre. Ce qui se vérifia. Car Dieu fit naître des obstacles à ses funérailles, et il y accourut un si grand nombre de peuple de tous les environs, qu'il fut impossible de l'enterrer plus tôt qu'elle n'avait prédit. On remarqua que son visage augmentait chaque jour en beauté : ce qui excita encore davantage la dévotion des fidèles, qui supplièrent avec instance qu'on leur donnât de ses reliques. — (Mém. de Pont-l'Evêque).





## XII JANVIER

*Le B. PIERRE DE SANTAREM*

*Profès du Couvent de ce nom, en Portugal<sup>(\*)</sup>*

( 1 2 6 2 )

**L**E B. P. Pierre de Santarem était dans le siècle un médecin fameux. Méditant un jour sur ces paroles de l'Évangile : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il se charge de sa croix, et me suive,* » il fut tellement persuadé qu'il fallait quitter le monde, pour arriver à cet état de perfection, qu'il demanda l'habit de l'Ordre, au couvent de Santarem en Portugal.

Il fit de si heureux progrès en toutes sortes de vertus, qu'il devint, en peu de temps, un modèle accompli d'observance et de perfection ; et quoique, dans cette grande ferveur des premiers religieux de l'Ordre, parmi lesquels on comptait autant de saints que de religieux, on eût peine à distinguer qui était le plus humble, le plus obéissant et le plus mortifié, on voyait dans ce B. Père un si grand mépris de lui-même, et une charité si ardente envers le prochain, qu'on le remarquait facilement entre tous les autres.

Après sa profession, il s'offrit à servir les malades : ce qu'il accomplit avec tant de charité, d'humilité, et de patience, qu'il se faisait admirer des religieux. Il animait ses actions, dans les services qu'il leur rendait, d'une foi vive, qui lui montrait Jésus-Christ dans

(\*) *Vite Fratrū*, Sousa, Castillo, 1 p. 1. II, c. 67 ; Mich. Pio, I. 1, n. 118.

ses membres affligés ; aussi leur rendait-il toutes sortes d'assistances, avec d'aussi profonds respects qu'il aurait fait à la personne adorable du Sauveur.

Ayant reçu de Dieu un don extraordinaire d'oraison, il y était incessamment occupé, particulièrement la nuit, qu'il passait presque tout entière dans ce saint exercice. Il y était souvent ravi en extase ; ce qui l'avait fait surnommer « le Père extatique. » Un jour, se trouvant malade à l'infirmerie, en même temps qu'un certain Frère Martin, l'heure de None vint à sonner. Ne voulant point perdre ces moments précieux, que leurs Frères passaient au chœur, ils se mirent à prier de leur côté. A genoux sur sa pauvre couche, enveloppé de sa couverture, notre Bienheureux ne tarda pas à passer d'une oraison très fervente au ravissement, et son corps suivant en quelque sorte les mouvements de son esprit, il fut élevé en l'air de manière à pouvoir toucher de sa tête le plafond. Vers la fin de l'exercice, Frère Martin le vit redescendre insensiblement et reprendre sa première position. Le B. Père Gilles entra peu après à l'infirmerie. Il entendit la confession du P. Pierre. De là, passant au lit du Frère Martin, celui-ci lui demanda avec la simplicité d'un Frère convers, si le P. Pierre lui avait parlé du ravissement qu'il venait d'avoir pendant l'heure de None.

Déjà le B. Gilles avait appris de notre Père Pierre des mystères si élevés, qu'il ne le considérait plus que comme un saint ; et il estimait d'autant plus sa vertu, qu'il la voyait fondée sur une profonde humilité. Cette humilité ouvrit le cœur du B. Pierre, qui, interrogé, révéla ingénument ses grâces les plus extraordinaires au B. Gilles, le conjurant de ne jamais faire part à personne des faveurs qu'il recevait de Dieu (1).

Étant relevé de cette maladie, le B. Père s'adonna plus que jamais à l'oraison, à la retraite, à la pénitence, et à toutes les autres vertus attachées à la sainteté de son état. Pour ralentir sa ferveur toujours nouvelle au service de Dieu, le démon usa de mille artifices jusqu'à en venir à une violence ouverte. Un soir que ce B. Père priait Dieu dans l'église, le démon le prit par les pieds, le traîna par terre, et après lui

(1) Le B. Gilles, de la très noble famille de Vailladares, avait succédé, en 1233, au B. Suéro Gomez, comme Provincial d'Espagne. Après avoir longtemps porté cette charge, il s'en démit pour venir terminer ses jours au couvent de Santarem, « qui comptait autant de saints que de religieux » (Castillo). Il y mourut le 14 mai 1265. Béatifié par Benoît XIV, sa fête se célèbre le 14 mai.

avoir presque brisé les membres, il lui donna un si furieux coup à la jambe qu'il lui fit une large blessure. Les religieux étant descendus à minuit pour dire Matines, trouvèrent le Bienheureux baigné dans son sang, et tout brisé des coups qu'il avait reçus. Ils le portèrent à l'infirmerie, où il demeura longtemps, souffrant des douleurs excessives, non seulement avec une patience magnanime, mais avec une extrême joie, se moquant de la faiblesse honteuse de son ennemi, dont il avait glorieusement triomphé par la vertu de Jésus-Christ.

Sa plaie, après avoir longtemps exercé toute l'industrie des chirurgiens, dégénéra en ulcère, et la gangrène s'y étant mise, elle lui procura l'entrée au ciel. Il mourut fortifié de la grâce des sacrements, après avoir donné en ce dernier passage toutes les marques de la haute piété qu'il avait inviolablement pratiquée depuis son entrée au service de Dieu. Et on peut dire de lui, mourant de la blessure qu'il avait reçue du démon, ce que saint Ambroise dit du fameux Eléazar, écrasé par la chute de l'éléphant qu'il avait blessé dans le combat, « qu'il fut enseveli dans son propre triomphe. » *Proprio sepultus est triumpho*, puisque la plaie de ce B. Père était un illustre témoignage de sa fidélité et de la victoire qu'il avait remportée sur l'implacable ennemi de son salut.

Sitôt après sa mort, son visage parut brillant comme un soleil, et jeta des rayons si éclatants pendant la nuit, que le Prieur et les religieux, qui psalmodiaient à l'entour de son corps, lisaient dans leurs bréviaires à la lumière qui sortait de son visage et de ses yeux. Il mourut le 12 janvier 1262 ; Dieu a fait plusieurs miracles, qui ont rendu sa mémoire célèbre dans le Portugal, et inspiré aux peuples de réclamer avec confiance son intercession.







## *Le B. F. PIERRE D'AVEIRO*

*Convers au Couvent de ce nom, en Portugal (\*)*

(1456 - 1528)

LE Bienheureux Pierre naquit aux environs d'Aveiro, ville maritime du Portugal, vers l'an 1456. Ses parents, qui étaient fort pauvres, durent se contenter de lui inculquer, pour toute éducation, les sentiments très chrétiens dont ils étaient eux-mêmes pénétrés. Dès qu'il fut un peu grand, le métier de marin ayant quelque attrait pour lui, il s'engagea comme mousse. Dans cette humble condition, il se maintint toujours pur de toute grave offense de Dieu. Doué d'un excellent naturel, on ne voyait rien en lui de la rudesse et du laisser-aller si ordinaires aux gens de mer. Vivant dans la crainte de Dieu, il ne s'embarquait jamais pour de grands voyages sans s'être confessé.

Comme il était sur le point d'entreprendre une longue navigation, il alla, selon sa coutume, se confesser au couvent de Saint-Dominique d'Aveiro. Il eut l'avantage de s'adresser à un religieux de grand mérite et de grande réputation, que l'on nommait le P. Antoine. Ce Père, voyant en ce jeune matelot une si belle disposition pour la vertu, une pureté de conscience admirable, et une charmante simplicité chrétienne, lui parla de l'excellence de l'état religieux et du bonheur de ceux qui se séparent du monde pour se consacrer au service de Dieu. Le jeune homme, persuadé et à la fois inspiré d'en haut, lui déclara qu'il se ferait très volontiers religieux de son Ordre, s'il voulait lui procurer la grâce d'y être reçu. Le P. Antoine parla de lui au P. Prieur ; et il fut admis au couvent.

Reçu dans l'Ordre comme Frère convers, le F. Pierre se concilia bientôt l'affection de tous les religieux par sa modestie, son humilité, sa douceur, sa dévotion et toute sa conduite. Ayant achevé son noviciat dans la pratique de la plus étroite observance, il fut admis à

(\*) Sousa. 1 p.; Sampayo; Mich. Pio, IV, n° 16. — Le P. Sampayo n'a fait que traduire en latin la Vie écrite en Portugais par le P. André de Résende, et il appelle notre Frère Pierre d'Evora, à cause du séjour qu'il fit dans ce couvent.

prononcer ses vœux. Dès lors, il regarda sa profession comme un indispensable engagement à travailler plus que jamais à sa perfection, par une fidèle correspondance à la grâce, qui ne l'avait arraché des périls de la mort que pour le sanctifier. Dans cette pensée, il redoubla de ferveur, et commença une vie pénitente et crucifiée, pour marcher à la suite de Jésus-Christ. Telle fut sa constance sur cette voie du sacrifice, qu'à partir de ce moment, il jeûna tous les jours de sa vie, sauf les dimanches, s'abstint perpétuellement de viande et de vin, et ne se permit jamais d'avoir une cellule ou un lit à son usage. Aux derniers jours de sa vie, il faudra que l'obéissance lui fasse un devoir d'accepter une pauvre couche, à l'infirmerie du couvent.

Le B. Fr. Pierre employait très consciencieusement toutes ses journées au service de la Communauté, dans l'exercice des fonctions que lui assignait l'obéissance. A l'heure où les religieux rentraient le soir dans leurs cellules pour prendre quelque repos, il se rendait à l'église, et là, de préférence dans la chapelle de sainte Madeleine, si admirable et si parfait modèle de pénitence, il se livrait à la prière, les genoux nus en terre, après avoir commencé par se flageller d'abord jusqu'au sang. Quand le sommeil l'accablait, il appuyait sa tête sur ses mains contre la muraille, et reposait ainsi quelques courts instants. Reprenant ensuite son oraison, il y persévérait jusqu'au moment des Matines, auxquelles il assistait avec une profonde dévotion. Après Matines, il se retirait encore dans la chapelle de sa chère sainte, et il s'y tenait en prière, jusqu'au point du jour, où il allait fidèlement à ses occupations.

A mesure que le B. Frère avançait dans la pratique de la perfection, sa joie prenait une expansion nouvelle, et, content de tout, il se montrait d'un visage constamment serein. Son genre de vie était connu de tous ses Frères ; on s'étonnait fort, autour de lui, de le trouver si pleinement joyeux au milieu de ses privations et de ses pénitences. Chose merveilleuse et qui nous donne à comprendre combien la joie de l'âme influe réellement sur le corps, le Frère Pierre, d'un teint naturellement frais et rose, conserva toujours ses belles couleurs, malgré ses austérités, et cela jusqu'à son dernier jour !

Chargé de l'office du portier, le B. Frère s'acquittait de cet emploi avec une grande prudence, et surtout avec une extrême charité pour les pauvres. Il leur distribuait tout ce qu'il pouvait obtenir, soit de la Communauté, soit bien discrètement des personnes du dehors. Il se faisait un bonheur de préparer lui-même leur petit repas de chaque jour,

prenant un soin particulier des vieux et des infirmes ; car il voyait dans chacun de ces déshérités des biens terrestres la personne même du Sauveur Jésus. Aussi était-il appelé, dans toute la ville, le serviteur des pauvres. Comme témoignage de sa vénération pour ce vrai père nourricier des indigents d'Aveiro, une dame fit plus tard peindre, sur les murs de la porterie du couvent, le tableau d'un de ces charitables banquets quotidiens, où le Frère Pierre apparaissait servant affectueusement deux longues files de pauvres rangés en bon ordre, selon qu'il l'exigeait toujours.

Ne pouvant souffrir tant de vertus, le démon ne tarda pas à susciter au B. Frère mille tentations. Il lui apparaissait, la nuit, sous d'horribles figures, pour le distraire dans ses prières ; mais voyant que le Bienheureux le méprisait, et qu'avec le signe de la croix il l'obligeait à se retirer, ce monstre en vint jusqu'à l'accabler de coups. Ses violences demeurant sans effet, le démon voulut user d'artifice. Il lui apparut un jour sous la forme d'un homme fort entendu en spiritualité, et, après lui avoir demandé à quoi il s'amusait de tant se discipliner, de jeûner si rigoureusement, et de passer toutes ses nuits en oraison, il l'assura qu'il était réprouvé, et que sa damnation était arrêtée dans les décrets immuables de Dieu. Le Frère reconnut bien vite la ruse du démon ; il se contenta de répliquer : « Quand Dieu me damnerait, « il ne ferait que justice, parce que je suis un misérable pécheur, « qui l'offense tous les jours ; mais j'espère qu'il me fera miséricorde, « à cause des mérites infinis de Jésus-Christ son Fils. »

Après huit ans de ce genre de vie, ne pouvant faire brèche dans ce cœur impénétrable, les démons laissèrent là tous leurs artifices, et en vinrent à une guerre ouverte. Pour se venger du mépris qu'il leur témoignait, ils se mirent de nouveau à le battre plus cruellement que jamais. Une nuit qu'il priait à son ordinaire, ils le jetèrent si rudement contre le marbre du mausolée d'Albuquerque, élevé dans notre église d'Aveiro, que le pauvre Frère en fut tout brisé. Les religieux le trouvèrent, à l'heure de Matines, à demi mort, jetant du sang par les oreilles et par la bouche.

Depuis déjà quelque temps, pareilles scènes se renouvelaient et le B. Frère Pierre était un sujet de profonde pitié pour ses Frères, lorsque ses supérieurs se décidèrent à l'envoyer au couvent d'Evora, espérant que peut-être le changement de résidence lui procurerait quelque répit au milieu de ses violentes persécutions.

Le F. Pierre Diaz venait d'être élu Prieur d'Evora ; notre Frère se

rendit avec lui dans le couvent de cette ville. Peu après leur installation, le Prieur, qui connaissait parfaitement les précieuses qualités du Frère qu'il avait amené d'Aveiro, lui confia le soin de la porte et des pauvres. Il serait difficile de dire avec quelle perfection le bon Frère s'acquittait de son office. Doux et poli envers tout le monde, il procurait de son mieux en toute circonstance le bien des âmes, et si parfois les exigences de sa charge ne lui permettaient pas de satisfaire quelques personnes, il s'excusait avec une admirable humilité, et recevait avec une patience inaltérable les injures qu'on ne lui épargnait pas toujours. Aussi, la garde de la porte fut-elle le poste de confiance où on le maintint jusqu'à sa dernière heure, et où il se montra tous les jours de sa vie fidèle à Dieu et absolument dévoué à la Religion.

Une profonde humilité de cœur était le fondement sur lequel le B. Frère élevait tout l'édifice de sa perfection. Il avait incessamment devant les yeux son ancienne condition de pauvre matelot, et remerciait avec effusion les religieux de la miséricorde qu'ils lui avaient faite en l'admettant en leur compagnie. Il était si pénétré de ses misères qu'on le voyait souvent pleurer, parce que, disait-il, il était indigne de porter un habit religieux, qui serait un jour sa condamnation et sa honte, n'ayant aucune des vertus demandées par la sainteté de son état.

Il se confessait très souvent et ne pouvait souffrir la plus légère imperfection dans son âme, sans l'accuser aussitôt avec beaucoup de douleur et de larmes. Jamais il ne s'excusait des fautes qu'on lui imputait, son humilité lui faisant toujours croire qu'il n'était que trop coupable, puisqu'on le croyait tel. Il aimait mieux souffrir de rigoureuses pénitences que de dire un seul mot pour se justifier. Le Prieur du couvent d'Evora revenant un jour de la ville, sonna plusieurs fois à la porte pendant que le bon Frère était allé chercher le Sous-Prieur qu'on demandait. Cette apparente irrégularité dans son service valut au B. Frère Pierre de la part de son Supérieur un bon chapitre suivi d'une rude discipline. Loin de s'excuser, comme cela lui eût été facile, il reçut cette correction avec une incroyable satisfaction, et remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisait, le châtiant ainsi de ses fautes en cette vie plutôt que dans l'autre. Le Prieur, toutefois, ayant connu peu après l'innocence de son portier, voulut lui faire des excuses. Mais le Frère ne l'entendait point ainsi : il se jette aux pieds de son Supérieur, le remercie et le conjure au nom de Dieu de ne lui rien pardonner, se disant rempli d'imperfections que son amour-propre lui cachait et



que la trop charitable condescendance des Pères à son endroit l'empêchait de voir.

Le B. Frère Pierre était animé d'un grand esprit de pénitence. A ce que nous avons déjà dit sur ce point, ajoutons quelques détails : Industriel à mortifier son goût, il s'accommodait ordinairement une sorte de pitance horrible, composée de mauves, d'orties, d'herbes amères, de moutardes, le tout assaisonné pour la forme d'un peu d'huile et de vinaigre, et encore ce repas lui semblait-il trop délicat. Lorsqu'il ne pouvait se préparer cet étrange mets, il se contentait d'un peu de soupe ou d'herbes cuites à l'eau, qu'on lui servait, et qu'il avait soin de noyer encore dans de l'eau froide, afin de les rendre plus insipides ; si on lui demandait pourquoi il agissait de la sorte : « Pour les rafraîchir, » répondait-il en souriant.

On comprendra aisément qu'un religieux si mortifié fût aussi sans nulle attache aux biens de ce monde. Sa pauvreté d'esprit reluisait jusque dans son extérieur. On ne pouvait obtenir de lui qu'il acceptât pour son usage un vêtement neuf. Celui qu'il portait devenait-il peu décent à force d'être rapiécé et déchiré, il demandait en grâce les habits les plus mauvais, que quelque autre Frère convers avait dû laisser de côté. Il déposait toujours sa chape (ou manteau) près de la porte, afin qu'elle pût servir à ceux qui en auraient besoin ; n'estimant pas pouvoir la garder ailleurs, quand il ne s'en servait pas lui-même, et disant qu'elle appartenait à la Communauté et que tous les religieux avaient plus droit de s'en servir que lui.

Le changement de demeure ne délivra point le Frère Pierre des ennemis qui le poursuivaient à Aveiro ; et à mesure qu'il croissait en sainteté, l'enfer, plus furieux, multipliait ses attaques. Un jour qu'il était en oraison devant l'autel du Saint Sacrement, tout à coup, de la voûte de l'église retentit un effroyable chant de coq. Le B. Frère comprend bien vite quel est ce singulier chantre perché si haut ; sans s'inquiéter, il continue à prier, plein de confiance dans le Seigneur. Furieux de se voir méprisé, l'orgueilleux Lucifer descend avec un battement d'ailes infernal et se jette sur le pauvre Frère : il se pose sur lui, une griffe sur chaque épaule, puis lui laboure le visage avec ses éperons, tout en lui frappant la tête de son bec horrible. Un signe de croix, fait avec une extrême confiance, débarrasse promptement le Frère de ce lâche agresseur.

Une autre nuit, le V. Frère était également en oraison au pied du Saint Sacrement, lorsque devant la porte principale de l'église se fait

entendre un grand tumulte comme celui d'une multitude affolée. Au feu ! au feu ! au secours ! au secours ! criaient des voix désespérées, et en même temps le tocsin sonnait à tout rompre, comme dans les grands incendies. Le Frère se lève, court à la porte et voit une foule d'hommes qui se précipitent, portant tout ce qui peut servir pour éteindre le feu ; il se fait alors un devoir d'aller, lui aussi, chercher du secours. Mais voilà que subitement tout rentre dans le calme de la nuit ; plus d'hommes, plus de tumulte ; plus d'incendie. Le Frère comprend que toute cette scène n'était qu'artifice diabolique. Pour s'en venger, il retourne devant le Saint Sacrement, et y demeure en oraison jusqu'à l'arrivée des religieux.

Les démons faisaient au B. Frère tant d'attaques de cette sorte qu'à la fin il y était fort accoutumé. Il se riait d'eux, même lorsqu'ils le frappaient et le maltrahaient. Lui apparaissaient-ils durant l'oraison, il se contentait de baisser la tête jusqu'à terre et de leur dire en fermant les yeux : « Allons, misérables, allons, faites à mon corps tout ce que vous voudrez, exercez sur lui votre fureur, mais vous ne me ferez pas lever les yeux sur vos figures hideuses, aussi noires que vos œuvres. »

L'intrépidité du V. Frère durant toutes ces visions terribles faisait l'admiration des religieux qui arrivaient à en connaître quelque chose. Mais voici un trait d'héroïsme qui surprenait encore davantage quelques-uns d'entre eux. A la mort d'un religieux du couvent, c'est l'habitude, dans l'Ordre, d'aller chanter pendant huit jours sur sa sépulture, après les grâces du repas, un répons de l'office des défunts. Le bon Frère Pierre ne se contentait pas de cela ; il passait, de plus, huit nuits consécutives en prière, à genoux, sur cette tombe à peine fermée, sans se laisser arrêter par la rigueur des saisons.

Une vie si parfaite attira bientôt à notre Frère l'estime de toute sa Province. Dans la ville d'Evora, il était regardé par tous comme un saint, et chacun désirait avoir part à ses prières. Le célèbre Don Ferdinand de Castro étant décédé à Evora, sa veuve, dame de grande piété, se fit un devoir de lui obtenir les suffrages du Frère Pierre. Elle fit tant de supplications et d'instances pour avoir la faveur de s'entretenir avec le bon Frère, que le P. Prieur du couvent le lui envoya un jour en compagnie du P. Alvarez Mendès, religieux déjà âgé et de grand mérite. Quelle ne fut pas la surprise du bon portier, qui ne se doutait nullement du but de cette visite,

lorsqu'en arrivant chez cette grande dame, il la voit se jeter à ses pieds et saisir son scapulaire pour le baiser ! Il recule scandalisé et dit tout haut : « Au nom de Jésus, madame, que faites-vous ! je ne « suis qu'un pauvre pécheur, un ignorant Frère convers ; baisez, s'il « vous plaît, le vêtement du R. Père, qui est prêtre. » Ayant dit ces mots, le Frère allait se retirer, mais le P. Mendès lui commande, au nom de l'obéissance, de satisfaire les désirs de la pieuse dame. C'est après avoir beaucoup souffert du respect qu'on lui témoignait, et après avoir répété bien des fois qu'on ne devait pas faire cas de ses prières, parce qu'il était un grand pécheur, que le Bienheureux sortit enfin de cette maison, joyeux comme le prisonnier rendu à la liberté. Fidèle à la promesse qu'on avait cependant réussi à lui arracher, il recommanda à Dieu, l'espace d'un an, l'âme de Ferdinand de Castro.

Voici encore deux autres preuves de l'estime qu'on avait pour notre bon Frère et de la confiance qu'inspiraient ses prières.

La Cour de Portugal se trouvant à Evora, le roi Don Emmanuel et la reine Dona Maria vinrent un jour entendre la sainte Messe dans notre église, comme ils le faisaient assez souvent. A leur sortie, ils saluèrent tous les religieux du couvent, qui les accompagnaient jusqu'à la porte ; mais distinguant, parmi les autres, le Frère Pierre, la reine s'arrêta pour lui parler et se recommander tout spécialement à ses prières. Le célèbre Père Jean Hurtado, appelé d'Espagne par le roi de Portugal, pour travailler à la réforme de quelques couvents, ayant passé quelques jours à Evora, fut tellement charmé par la sainteté de notre bienheureux Frère, qu'à son départ, faisant ses adieux à la Communauté, il l'appela en plein Chapitre et lui dit : « Frère Pierre, ayez soin de prier Dieu pour moi. » — « Hé, mon Père, lui répondit le bon Frère, si je l'osais, avec combien plus de raisons je ferais cette demande à votre Révérence ! » — « Je le veux, reprend le Père, dites tous les jours à Notre-Dame un *Ave Maria* pour moi, et à mon tour je me souviendrai de vous, au saint autel, chaque fois que je célébrerai la sainte Messe. » Et il l'embrassa très affectueusement, les yeux pleins de larmes.

En retour de tant d'années de travaux, de prières et de pénitences, Dieu se plut à honorer de l'esprit de prophétie son fidèle serviteur. Trois jours avant qu'il mourût quelque religieux, ou qu'on dût enter- rer au couvent quelque séculier, l'homme de Dieu ne manquait pas d'en avertir ses Frères, et cela avec une telle certitude, qu'il pouvait dire s'il s'agissait d'un Religieux de chœur ou d'un Frère convers, d'un

homme ou d'une femme. Ayant un jour averti le sacristain qu'une dame de qualité, qu'il lui nomma, serait bientôt enterrée dans leur église, le soir même on vint la recommander comme une personne agonisante aux prières de la Communauté. Le lendemain, on la crut hors de danger ; ce qui donna lieu de railler le bon Frère sur sa prédiction. « Attendez, dit le Frère, cette apparente santé est un présage de mort. » En effet, cette dame mourut le même soir. Pressé de dire comment il savait d'une manière si certaine la mort de ces personnes, il répondit : « Quand un Prêtre ou un Frère clerc doit mourir, j'entends la nuit, frapper à l'église un grand coup à la place du Père Prieur ; et aux chaises d'en bas, quand c'est un Frère convers ; si c'est un séculier, j'entends frapper à la porte du cloître qui donne dans l'église ; et si c'est une femme, sur l'autel de la chapelle du saint Rosaire.

Cet esprit prophétique du Frère se manifesta bien clairement dans d'autres circonstances. La mère du Père André de Résende étant morte à Evora, pendant que son fils étudiait à Paris, on n'exécuta point la dernière volonté de cette dame, bien spécifiée dans son testament qui portait qu'elle serait enterrée dans le cloître du couvent de Saint-Dominique. On l'inhuma à la paroisse. Le Bienheureux Frère dit que sa volonté serait exécutée malgré tout, un peu plus tard, et il indiqua le lieu où elle reposerait jusqu'à la résurrection générale. Sa prédiction s'accomplit à la lettre, car le Père de Résende étant de retour à Evora, poussa si vivement cette affaire auprès de l'archevêque, qu'il en obtint la permission de faire transporter à Saint-Dominique les cendres de sa mère, que l'on déposa à l'endroit même désigné à l'avance par le V. Frère.

Un an avant que Dieu ne châtiât les habitants d'Evora par une peste qui fit des ravages terribles, F. Pierre prédit ce fléau, et avertit son Prieur que sept religieux de la Communauté devaient en mourir. L'événement confirma encore parfaitement cette double prédiction.

Au reste, nous ne saurions être surpris de trouver ces lumières surnaturelles dans un saint religieux favorisé de manifestations d'un ordre encore plus élevé, et bien des fois assisté par les anges d'une manière tout à fait extraordinaire.

Assistant, un jour, à l'heureuse agonie d'un religieux de grande vertu, le F. Pierre vit la Sainte Vierge encourager et fortifier elle-même le bon Père qui allait mourir. Cette vision si consolante augmenta encore dans le cœur de notre Frère l'amour si grand qu'il avait toujours eu pour Marie.



Ayant été une fois très occupé à la porte, le F. Pierre n'avait pas eu le temps de mettre de l'eau dans les aiguières du réfectoire. Le Prieur, étant à table avec tous les religieux, s'aperçut de ce manquement et en fit la réprimande au bon Frère qui, après avoir fait sa prostration, courut au puits chercher de l'eau. Or, pendant qu'il en tirait, tous les religieux virent des mains invisibles remplir leurs aiguières d'une eau extrêmement fraîche et limpide.

Le Bienheureux Frère était déjà avancé en âge, et usé par ses grandes pénitences, quand survint à Evora un hiver exceptionnellement rigoureux. Les temps les plus affreux n'intimidaient point le saint religieux, qui continuait généreusement ses veilles. Un matin, ses Frères le trouvèrent sans mouvement, sur une tombe où il avait passé la nuit, suivant sa pieuse coutume. Transporté à l'infirmierie, il ne tarda pas à revenir à lui. Mais, dès ce moment, le P. Prieur lui commanda de reposer désormais sur un matelas. Le vertueux Frère se soumit à la volonté de son Supérieur, tout en se faisant autoriser à passer encore quelques nuits sur la terre nue. Après quelques jours de ce nouveau régime, Dieu fit entendre au B. Frère que l'heure du repos approchait. Se confessant un matin au P. Alphonse Banha, confident ordinaire des secrets de son âme, il lui dit : « Mon Père, ce jour même je serai appelé à une meilleure vie. » C'était le dimanche après l'Épiphanie de l'année 1528. Le voyant encore assez vigoureux, malgré ses soixante-dix ans passés, le Père lui objecta qu'il se faisait illusion, qu'il ne pouvait être si près de sa fin ; mais le bon Frère ne se départit point de ses premières paroles, et il reçut la sainte absolution avec de très grands sentiments d'humilité et de douleur. Sur le point d'aller recevoir encore une dernière fois son Sauveur dans la sainte Eucharistie, il se prosterna aux pieds des novices qui allaient, eux aussi, faire la sainte communion, il leur demanda très humblement pardon de les avoir si mal édifiés, se recommanda à leurs prières, les exhorta à servir Dieu de toutes leurs forces, et leur dit adieu en les embrassant bien affectueusement. Durant son action de grâces, les novices, qu'il avait fort surpris par ses adieux, l'entendirent répéter souvent : « *Ibi lætabimur in ipso.* » — « Là nous nous réjouissons en Lui. »

Peu après la sainte Messe, le P. Alphonse, allant voir son cher pénitent dans sa petite loge de la porterie, le trouva redisant encore dans un transport de joie : « Là nous nous réjouissons dans le Seigneur. » Pendant qu'ils s'entretenaient pieusement, on sonna à la

porte ; tout à son devoir, le Frère voulut aller ouvrir, mais à peine levé, ses forces le trahissent et il tombe à terre de faiblesse. Des Frères, accourus à la voix du P. Alphonse, l'emportent à l'infirmerie. On veut l'étendre sur un modeste lit, mais à force de supplication, il obtient qu'on le dépose à terre, afin que sa mort soit bien celle d'un humble pénitent. Peu d'instants après, il demande comme une dernière faveur le sacrement de l'Extrême-Onction, et le reçoit avec d'admirables sentiments de foi, de contrition, d'espérance et d'amour. Il reste quelques moments en silence, baisant très dévotement son crucifix, puis élevant les mains et les yeux au ciel il dit d'une voix bien distincte : « *Benedictus Deus, qui non amovit orationem meam et misericordiam suam a me !* » — « Béni soit Dieu, qui n'a point rejeté ma prière, ni retiré de moi son infinie miséricorde ! » Ayant proféré ces belles paroles du psaume LXV, non comme un simple Frère convers qui n'entend point le latin, mais comme un homme éclairé qui en comprenait admirablement le sens et les mystères, il entra dans une très douce agonie, ferma les yeux et la bouche, et quittant cette vallée de larmes comme la quittent les saints, il remit sa belle âme entre les mains de son Créateur.

Tandis que les anges accueillaient avec des transports de joie le nouvel élu, les religieux d'Evora se pressaient en larmes autour de la dépouille mortelle de leur bien-aimé Frère Pierre. Ils pleuraient le saint qui s'était envolé vers une patrie meilleure, et se redisaient entre eux ses grands exemples de vertus, comme pour chercher dans l'éloge de l'humble serviteur de Dieu un soulagement à leur profonde douleur. Bientôt arriva le moment de confier à la terre les restes vénérables du B. Frère. La prudence fit un devoir aux supérieurs du couvent de procéder après Vêpres, portes closes, à la sépulture du défunt, afin d'éviter ainsi que les cérémonies des funérailles ne fussent troublées le lendemain par l'explosion de la douleur du peuple. On pourra juger si cette précaution était sage. Cette première cérémonie n'ayant pu se faire sans qu'il en transpirât quelque chose au dehors, une grande foule accourut au couvent pour y assister, et trouvant l'église fermée, elle en vint jusqu'à s'efforcer d'en briser les portes, pour y pénétrer. Le lendemain, jour où devait avoir lieu l'office solennel des funérailles, toute la ville d'Evora se transporta au couvent. On se ferait difficilement une idée des larmes et des gémissements de cette foule qui remplissait l'église, ses abords, et semblait assister aux obsèques d'un père tendrement aimé, plutôt qu'à celles d'un humble portier de couvent.

Mais ce qui se passa au cimetière des religieux, dans le cloître, dépasse encore tout ce qu'on pourrait dire. La foule ayant fait irruption dans le cloître à la suite des Pères qui allaient chanter, selon l'usage, un dernier répons sur la tombe du Frère, on n'entendit plus que sanglots et cris déchirants, de sorte que les prières liturgiques, sans cesse interrompues, durèrent fort longtemps. Loin de se retirer, une fois l'office terminé, la foule se presse sur la tombe du V. Frère et se met en devoir de le retirer de sa sépulture afin de jouir encore de sa vue. Il fallut placer une garde d'hommes courageux autour du petit tertre sous lequel reposait le corps, afin de le protéger. Les pauvres surtout, dont le F. Pierre avait été en quelque sorte le père durant toute sa vie, se firent remarquer par la vivacité de leur douleur. Les religieux du couvent, trop affligés par la mort de leur Frère, n'ayant pu dîner ce jour-là, prièrent le P. Prieur de faire distribuer aux pauvres tout ce qui avait été préparé pour la Communauté; mais à la vue des nouveaux Frères qui venaient les servir, les pauvres recommencèrent à pleurer la perte qu'ils avaient faite, et aucune prière ne put les décider à accepter quelque nourriture.

C'est ainsi que, par sa douceur, son humilité, sa charité, sa grande sainteté en un mot, ce simple religieux convers, qui ne quittait presque jamais son couvent, qu'on ne rencontrait point dans les rues, qui ne rechercha jamais la faveur du monde, arriva cependant à être connu, aimé et vénéré par toute une grande ville. Quel magnifique témoignage ce deuil public d'Evora ne nous rend-il pas de la rare vertu du B. F. Pierre!



### *Le P. PIERRE DE PRAVIA*

*Administrateur de l'Archevêché de Mexico (\*)*

(1589)

CE saint religieux naquit à Pravia, dans les Asturies, en Espagne, de parents nobles, et prit l'habit au couvent d'Oviedo. C'était un jeune homme d'un très bel esprit et d'une rare piété, ayant

(\*) Aug. Davila, *Hist. du Mexique*, I. II, c. 69 (Souèges, suppl. de juillet).

naturellement le maintien grave et posé : de sorte qu'on voyait clairement, par son extérieur, la paix et la maturité de son âme. Il réussit également, et dans la vertu, et dans les lettres, disputant subtilement, répondant solidement, et possédant à merveille les matières de la philosophie et de la théologie, mais particulièrement de la morale. Il s'exerça avec beaucoup de réputation dans l'enseignement, mais avec tant de goût des choses de Dieu, que, même dans ses leçons de philosophie, il y mêlait toujours quelque trait d'édification, surtout par les exemples qu'il employait, pour se mieux expliquer et faire entendre. Il était lui-même tellement attendri des vérités qu'il méditait ou qu'il prêchait, qu'on le voyait fondre en larmes, lorsqu'il les développait à son auditoire, ou qu'il en entretenait le prochain.

Étant passé au Mexique, pour s'y employer au service des Indiens, les supérieurs le retinrent à Mexico. Il y enseigna la philosophie et la théologie dans notre couvent, et la philosophie dans l'Université, avec tant de réputation, que la première chaire de théologie ayant vaqué, par la promotion de notre Père Barthélemy de Ledesma, nommé à l'évêché d'Oxoac, on lui donna cette chaire sans la disputer selon la coutume. Son silence, sa modestie et sa religion n'enseignaient pas moins la vertu que ses doctes leçons la science. Il prêcha près de quarante ans, sans jamais cesser, avec une ferveur apostolique et avec un fruit très abondant : chacun l'aimant, l'estimant, et le respectant comme l'oracle de la ville. On n'ouït jamais sortir de sa bouche que des paroles d'humilité et d'édification. S'il entendait des propos contraires à la charité, il quittait honnêtement la compagnie, ou il corrigeait par son autorité celui qui s'échappait de la sorte. On ne vit, non plus, jamais en lui la moindre saillie d'emportement, se possédant toujours, quoiqu'au milieu de difficultés très grandes. Il fut plusieurs fois Supérieur du couvent de Mexico, Définiteur et Provincial de cette Province : mais avec tant d'humilité et d'égalité d'esprit qu'on ne remarqua jamais rien de hautain en lui, ou qui témoignât quelque propre estime ou jactance. L'archevêque de Mexico, par la confiance qu'il avait en sa capacité et en sa vertu, le pressa tant d'accepter l'administration de son archevêché, qu'il ne put aucunement s'en défendre. Il fut aussi qualificateur de l'Inquisition, et se montra, en cet office, fort sévère dans l'examen des livres qu'on devait imprimer aux Indes, afin d'y conserver toujours saine et pure la véritable doctrine. Mais si quelques-uns le trouvaient



trop rigoureux, son jugement néanmoins était toujours confirmé dans l'Inquisition d'Espagne.

Philippe II le nomma à l'évêché de Panama. L'humble religieux s'excusa d'abord d'accepter ; cependant son supérieur le lui ayant commandé, il obéit. Mais la nuit suivante, songeant mieux à ce qu'il avait à faire, et jusqu'à quel point l'obéissance qu'il devait à son Supérieur pouvait s'étendre, il se repentit de sa facilité, écrivit en Espagne, et renonça à cette prélature. Il avait tant de crainte qu'on ne le forçât encore à être évêque que, se lamentant amèrement en soi-même : « Hélas ! disait-il, il y a quarante ans que je tâche de régler les affaires de mon âme avec Dieu, de quoi je suis bien en peine ; et à présent que je suis vieux, on voudrait m'obliger de rendre compte de toutes celles d'un diocèse ! Dieu me garde de cet embarras et de cette charge ! »

Nonobstant sa grande science et la solidité avec laquelle il résolvait les doutes qu'on lui proposait, il était étrangement scrupuleux pour lui-même ; ce qui ne lui était pas un petit motif de se mépriser et de ne faire nul cas de soi. On remarque néanmoins à ce sujet, comme une chose fort singulière, que, prêchant à Mexico sur quelque matière importante, le dimanche de la Passion, et pressant, à l'imitation de notre Sauveur, ces paroles de l'Évangile : *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* « Qui de vous, mes chers auditeurs, pourra me reprendre de péché ? » et se les appliquant, il ajouta : « Non pas que je n'en aie commis beaucoup, qui sont manifestes aux yeux de Dieu ; mais j'ose dire que, par sa grâce, vous n'avez rien à me reprocher contre les règles de la vertu : pourquoi donc ne croyez-vous pas aux vérités que je vous annonce ? » Son confesseur déclara à ce propos, après sa mort, que, pendant douze ans qu'il l'avait confessé, il n'avait jamais trouvé en lui non seulement de péché mortel, mais non pas même de véniel, qu'on pût estimer considérable.

Il avait écrit de sa main à la marge d'un sien livre, comme par manière de remarque : « Que les veines de l'âme étaient les chemins de la conscience ; et qu'ainsi, comme les animaux venimeux répandent bien plus facilement leur venin, et l'envoient plus promptement au cœur, lorsque les ouvertures en sont larges, que lorsqu'elles sont étroites et serrées : de même le venin du péché rentre plus difficilement dans la conscience, lorsqu'elle est timorée, que lorsqu'elle est large et négligée. »

Il fut sujet à beaucoup d'infirmités. Elles l'obligèrent à retrancher

quelque chose des austérités qu'il avait toujours très sévèrement pratiquées; mais il édifiait autant par sa patience, sa douceur et sa résignation à la volonté de Dieu, qu'il aurait pu le faire par une vie plus pénitente. Il s'était néanmoins engagé par vœu à certains jeûnes et à certaines prières particulières. Il ne manquait jamais, quelques occupations qu'il eût, de réciter tous les jours le Rosaire entier fort dévotement, et l'Office de la Très Sainte Vierge, outre celui du bréviaire. Pendant le temps qu'il régenta dans l'Université de Mexico, il fit d'excellents écoliers qui remplirent les principales dignités des églises et même des cathédrales de la Nouvelle-Espagne. L'archevêque de Mexico ayant convoqué un concile provincial en sa ville, l'an 1585, il voulut que notre professeur y assistât, et présidât aux thèses qui y furent soutenues. Pendant le temps qu'il fut administrateur de l'archevêché de Mexico, il fit singulièrement paraître son zèle, sa patience, sa charité, sa sagesse et sa religion, dans la conduite du diocèse et de la ville. Le vice-roi, prétendant que certain droit d'un monastère de religieuses appartenait à la couronne, prononça arrêt de bannissement contre l'administrateur, s'il ne se désistait des poursuites qu'il avait juridiquement intentées pour défendre les intérêts de l'Eglise; mais le V. Père soutenant toujours fortement ces droits, il fallut enfin que l'affaire se terminât sans préjudice de la justice. Quelques mécontents s'en allant vers cette époque porter les plaintes qu'ils croyaient avoir eux aussi, au sujet du vice-roi, à l'administrateur, celui-ci l'excusait avec la même charité que s'il eût été son véritable frère.

Il y avait sept couvents de religieuses à Mexico, tous sous la juridiction de l'Ordinaire. Le saint administrateur les tenait dans une très sainte et très édifiante régularité. Il ne permettait aux religieuses de parler à personne trois jours de la semaine, ni aucun de ceux de l'avent ou du carême. Pour les autres jours, elles pouvaient recevoir des visites de leurs pères, mères et frères, mais non pas d'autres, sans sa permission.

Il avait un grand esprit de pauvreté, et il la préférait généreusement aux sentiments de sa dévotion et aux choses que la bienséance ou quelque sorte de nécessité aurait pu l'obliger d'accepter ou de se procurer lui-même. Voyant, un jour, un crucifix d'ivoire parfaitement sculpté, il ne put, à son ordinaire, retenir ses larmes en le considérant, puis il dit, tout pénétré de cette vue : « Mais qui pourrait n'être pas bon, en voyant une telle image? Oh! que nous sommes obligés à ce

Seigneur ! Pour moi, je changerais tous mes livres pour un semblable objet de dévotion. » L'Inquisiteur de Mexico, à qui cette image avait été envoyée, tout édifié des sentiments de ce V. Père, et persuadé qu'il en ferait un meilleur usage que lui, la lui offrit très volontiers, le pressant même de la prendre ; mais le Père s'en excusa humblement et témoigna ainsi par son refus que, si la vue du Sauveur souffrant lui blessait le cœur, il aimait néanmoins beaucoup plus encore imiter son dépouillement et sa pauvreté. De son temps, les œuvres de saint Thomas, à la doctrine duquel il était saintement attaché, ayant été imprimées à Rome, par les soins de notre B. Pape Pie V, chacun s'empressait de les avoir, parce que l'impression en était si correcte, qu'il n'y avait pas une faute. Notre Professeur fit encore un sacrifice à Notre-Seigneur de ce pieux désir, car il ne voulut jamais pour son usage que des volumes rapportés et d'impression différente des œuvres de son très cher et angélique Maître.

Ayant eu révélation du jour de sa mort, il s'y disposa avec une espérance, mêlée de crainte, qui lui fit demander à son confesseur s'il pouvait espérer que la Sainte Vierge l'assisterait en son passage. Le confesseur l'animant à la confiance qu'il devait avoir en la Mère de miséricorde, le moribond reçut très dévotement les derniers sacrements. Il tenait le crucifix entre ses mains, le serrait et baisait en disant : *Jesu, esto mihi Jesus* : Mon Sauveur, soyez-moi Sauveur. » Et comme on lui faisait la recommandation de l'âme, à laquelle il répondit toujours, il prit tant de goût à ces paroles : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo, in nomine Dei Patris omnipotentis, qui te creavit; In nomine Jesu Christi Filii Dei vivi, qui pro te passus est; In nomine Spiritus sancti, qui in te effusus est*, etc. C'est-à-dire : « Sors, âme chrétienne, de ce monde, au nom du Père tout-puissant qui t'a créée ; Au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; Au nom du Saint-Esprit, qui s'est répandu sur toi, » qu'il se les fit répéter, et, à la seconde fois, il entra dans le repos du Seigneur, l'an 1589.

Le Chapitre de la cathédrale ne manqua pas de venir honorer son administrateur ; l'Université, son premier professeur ; les Ordres religieux, leur frère, et la ville, son consolateur, son docteur, et son apôtre. On lui donnait comme à l'envi mille titres d'honneur, et ses obsèques furent très solennelles. Le nouvel administrateur de l'archevêché chanta la Messe, et l'Inquisiteur fit l'office de la sépulture, qui eut lieu au pied du grand autel. Il y eut oraison

funèbre, la veille de son enterrement, et le jour, un sermon, prononcé par le Père Augustin Davila, autrefois son disciple, depuis archevêque de Saint-Domingue et digne écrivain de cette vie.



*La V. M. JEANNE DE SAINT-AUGUSTIN*  
*Professe du Monastère de Sainte - Catherine de Sienne*  
*à Toulouse (\*)*

(1591-1652)

LA V. Mère Jeanne de Saint-Augustin, fille de M. d'Assésat, conseiller au Parlement de Toulouse, fut prévenue de tant de grâces, qu'elle résolut de quitter le monde sitôt qu'elle commença à le connaître. Son père s'opposa à l'exécution de son dessein. Dès lors, elle regarda sa maison comme un cloître, vivant retirée, fort adonnée à l'oraison, fréquentant les sacrements, et déjà religieuse d'esprit au milieu du monde. Néanmoins elle trouva le moyen de l'être en réalité au logis de son père, en prenant l'habit du Tiers-Ordre dans la Congrégation de sainte Catherine de Sienne. Elle en pratiqua toutes les obligations ; et quoique d'une complexion très délicate, elle était la première à servir les malades à l'hôpital et à visiter les prisonniers dans le fond des cachots.

Son père, à qui ce genre de vie n'agréait point, crut qu'il la détournerait de ces pieux exercices, en la chargeant de l'éducation de ses deux sœurs et du gouvernement de sa famille, et en lui déclarant qu'elle ne devait jamais penser à la Religion tant qu'il serait au monde. Cette opposition l'affligea sensiblement ; néanmoins, adorant la volonté de Dieu dans celle de son père, elle s'appliqua à élever ses sœurs dans la piété et à prendre le soin de la maison, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui fournir les moyens de se consacrer entièrement à son service dans la Religion. .

Comme elle était dans le monde bien contre son gré, elle en sortit sitôt après la mort de son père, et entra au monastère de Sainte-

(\*) Mém. de Toulouse.



Catherine. Le 8 septembre de l'année 1616, âgée de vingt-cinq ans, elle reçut l'habit avec le nom de Sœur Jeanne de Saint-Augustin. Sa dévotion envers ce saint Docteur lui inspira un vif désir d'aimer Dieu autant que lui. Pour arriver à cet excès d'amour, elle fit un recueil des sentiments les plus tendres et les plus affectueux qu'elle remarquait dans ses Méditations et dans ses Soliloques, et elle se les grava si profondément dans le cœur, qu'elle semblait ne vivre que dans les ardeurs de ce divin amour. « Mon Dieu, disait-elle à toute heure, je ne songe jamais qu'à vous ; vous occupez mon esprit la nuit et le jour ; vous êtes l'unique entretien de mes pensées ; je ne cherche que vous, et je ne veux vivre que pour vous. »

Sa conduite répondait aux sentiments de son âme, et elle était si embrasée du divin amour, que toutes ses actions suivaient les impressions de cette ardente charité. Tout son exercice était d'aimer ; elle assistait au chœur par amour, elle obéissait par amour, et dans les mortifications terribles qu'elle pratiquait, elle n'avait encore en vue que de témoigner à Dieu, par ces peines volontaires, l'ardeur de son amour ; cet amour était si grand, comme elle l'avoue elle-même dans un de ses écrits, qu'il lui adoucissait toutes les austérités de la Religion. « O joug du saint amour, s'écriait-elle, que tu es léger : que les liens que tu emploies pour attacher nos cœurs à Dieu sont délicieux ! que les récompenses dont tu reconnais la fidélité de ceux qui se soumettent à la douceur de ton empire, sont magnifiques ! O mon Dieu, qu'il y a de plaisir à vous aimer, à penser à vous, à parler de vous, ô mon Dieu ! ô mon Tout ! »

Cet amour, qui la transportait toute en Dieu, lui inspirait un si grand désir de la perfection, qu'elle recueillit, comme une abeille industrieuse, dans les saints Pères, les plus excellentes maximes de la vie spirituelle, pour les pratiquer. Sachant aussi que la meilleure disposition, pour conserver l'amour de Dieu, est de vivre dans une grande pureté de cœur, elle se faisait scrupule de la plus légère imperfection et ne s'en pardonnait aucune. Elle se punissait d'un regard indélébile, d'une parole inutile, et de la moindre omission, comme d'un crime énorme qu'elle lavait par un ruisseau de larmes et souvent par l'effusion de son sang, à la suite de cruelles disciplines. Elle accomplissait à la lettre ce que le Prophète Isaïe avait prédit des vierges chrétiennes : « *Que le Seigneur laverait les taches des filles de Sion, en esprit de jugement et en esprit d'ardeur* » (Isaïe, iv, 4).

Dieu la laissa dans cet heureux état quelques années après sa

profession. Elle goûtait donc les délices du Thabor, dans les transports du saint amour, ce qui la maintenait dans une continuelle ferveur d'esprit. Mais Dieu n'agissait ainsi que pour la disposer aux douleurs du Calvaire, par lesquelles il voulut consommer l'ardeur de sa charité. Il lui envoya bientôt des maladies; elles exercèrent son héroïque patience par une sorte de martyre, qui lui dura jusqu'à la mort.

Étant un jour au chœur, tout absorbée en Dieu dans l'oraison, une religieuse qui passait la fit tomber rudement sur le bras; l'excès de la douleur qu'elle ressentit lui causa une si étrange révolution par tout le corps, qu'elle en contracta une maladie, qui la mit dans l'impuissance de suivre la Communauté: croix la plus fâcheuse qu'un religieux qui aime Dieu puisse souffrir. Elle regarda cet accident comme un effet de la justice de Dieu, qui la punissait du mauvais usage qu'elle avait fait de sa santé; et s'humiliant sous sa main toute-puissante, elle souffrit avec une entière résignation à sa sainte volonté.

Ce fut dans cet état d'épreuve qu'elle donna toute étendue aux ardeurs de son amour, amour qui, la rendant ingénieuse, lui fournissait les inventions de pratiquer, dans son lit, les mêmes vertus qu'elle aurait exercées à la suite de la Communauté. Elle obéissait avec soumission à la Sœur infirmière, comme à sa Prieure. Elle prenait avec joie tous les remèdes, si répugnants qu'ils fussent, et bien que souvent ceux qu'on lui donnait pour soulager un mal lui en procuraient un autre.

La V. malade assistait à l'Office divin, autant qu'elle le pouvait, et sa dévotion et sa ferveur étaient en cela d'autant plus admirables, qu'elle ne se pouvait aucunement soutenir, à cause de son extrême faiblesse. Pendant plusieurs années, elle porta un abcès à la jambe sans en rien dire, afin d'avoir l'occasion de souffrir pour l'amour de Dieu. Elle dormait à peine, allait à la table comme au supplice, et mangeait si peu, et avec tant de difficulté, qu'elle était quelquefois une heure à avaler un œuf. Cet esprit de mortification lui fit demander cette grâce à Dieu, de n'être point dispensée de la nourriture ordinaire de la Communauté.

Telle était son humilité, qu'elle s'estimait indigne de porter la qualité de religieuse. Son beau-frère, conseiller à la cour, lui témoignant un jour le déplaisir qu'il avait qu'une religieuse, plus jeune qu'elle, eût été élue Prieure et lui eût été préférée, elle répondit: « Il n'en est pas des charges de la Religion comme de celles de votre parlement,

où les plus anciens occupent les plus honorables. Les nôtres ne se donnent qu'au mérite. Et comme je n'en ai aucun, et que cette Mère en a infiniment, ne vous étonnez point si on l'a élue, et si on n'a point pensé à moi : les religieuses m'ont fait justice, dans la vue des imperfections qu'elles voient en moi. »

L'abondance des grâces que le Saint-Esprit répandait dans son cœur y faisait couler un fleuve de paix, selon l'expression d'Isaïe ; elle vivait dans une tranquillité d'âme et dans une égalité d'esprit si admirable, qu'on l'appelait du nom de « Mère Pacifique. » Étant liée, dans la charité de Jésus-Christ, avec toutes les religieuses du monastère, elle avait absolument gagné leur affection par sa douceur et par son humilité. Elle avait une si grande aversion de la colère, qu'elle disait que toutes les considérations des prédicateurs ne lui en donnaient pas tant d'horreur que de voir une personne transportée de cette passion.

Son zèle pour la religion la rendait très circonspecte dans la réception des novices. Comme elle en vit une qui ne témoignait ni ferveur ni dévotion, et que les religieuses, pour de certaines considérations, avaient peine à la renvoyer, elle pria Dieu avec instance d'en délivrer la Communauté ; elle n'eut pas plutôt achevé son Psautier, que cette novice demanda ses habits, et voulut absolument sortir.

L'ardente charité qui embrasait le cœur de notre V. Mère lui faisait trouver un paradis de délices dans les maladies qui l'accablaient. Elle les souffrait avec joie ; et on ne la pouvait voir, dans cet état de peines, sans admirer sa patience, sa tranquillité d'esprit, et son entière résignation au bon plaisir de Dieu. Sa charité la rendait plus sensible aux fatigues ressenties par celles qui la servaient, qu'à ses propres douleurs, et très souvent elle aimait mieux souffrir la soif, que d'interrompre le sommeil de ses Sœurs pour leur demander quelque soulagement.

Elle a vécu dans cette espèce de martyre jusqu'à l'âge de 63 ans : toujours recueillie en elle-même, et très unie à Dieu, qui ne la tenait dans cette longue épreuve que pour augmenter ses grâces et ses mérites. Elle passa la dernière année de sa vie, retirée dans sa chambre, séparée des créatures, pour se préparer à la mort. Dieu révéla sa fin à une dévote Sœur converse. Cette Sœur, étant malade à l'infirmierie, aperçut tout à coup dans la chambre une vénérable religieuse. Effrayée de cette vision, elle poussa un cri ; mais cette religieuse,

l'abordant avec un visage ouvert et riant, lui dit de n'avoir point peur, qu'elle était la Mère Marie de Jésus, fondatrice du monastère et qu'elle venait chercher sept religieuses que Dieu voulait retirer du monde.

Cette vision se vérifia à la lettre. La V. Mère Jeanne mourut la première, et les six autres, dans la même année. Dieu fit la même révélation à une autre Sœur. Comme cette religieuse était en peine de savoir le nom de celles qui devaient bientôt mourir, elle entendit une voix qui lui nomma la Mère Jeanne de Saint-Augustin.

Cette vénérable Mère se disposa à une heureuse mort, par son redoublement d'amour et de ferveur, au milieu des souffrances cruelles qui l'accablèrent pendant les dix derniers mois de sa vie. Elle devint hydropique; mais elle dissimula ce mal aussi longtemps qu'il lui fut possible. Son hydropisie lui causait une soif continuelle, elle la souffrit avec une constance admirable, en se ressouvenant de la soif que Jésus-Christ endura sur la croix. Dans cet état de confortité avec le Bien-Aimé de son cœur, elle prononçait amoureusement cette parole, *Sitio*, « j'ai soif, » sans rien prendre qui la pût soulager,

Elle se fit revêtir de ses habits pour recevoir le saint Viatique; et sans être soutenue de personne, elle communia à genoux. Ne pouvant mourir sur la cendre, comme tant de saints, ainsi qu'elle le souhaitait avec passion, elle pria qu'on la mît sur une chaise. Elle reçut l'Extrême-Onction, et elle aurait ainsi rendu l'âme à Dieu en cette posture, si la charité ne l'eût obligée de se faire transporter ailleurs. Car, ayant su que la V. M. Agnès de la Paix, son intime amie, qui était malade dans la même chambre, s'était pâmée, en la voyant dans ce triste état, elle passa dans une autre chambre, et ce fut là qu'elle décéda avec une tranquillité et dans des sentiments d'amour qui nous font croire qu'elle mourut dans le baiser du Seigneur, le 12 janvier 1652.

Après sa mort, ses membres restèrent aussi maniables et aussi souples qu'auparavant; et on remarqua sur son visage une beauté extraordinaire, qui imprimait du respect, et qui faisait connaître la gloire dont son âme bienheureuse jouissait dans le ciel. Elle fut enterrée dans le cloître, avec les autres Sœurs; et quatorze ans après, quand on voulut transférer ses restes dans la chapelle consacrée à la Sépulture de Notre-Seigneur, qu'on avait bâtie pour y enterrer les religieuses, il sortit de sa fosse et de celles de seize autres Sœurs une odeur de roses miraculeuse qui embauma toute l'église: ce qui témoignait la grande sainteté des religieuses de ce dévot monastère.





## LE MÊME JOUR

12.. — A Rome, au couvent de Saint-Sixte, mourut un saint religieux, lequel, encore novice, fut miraculeusement confirmé en sa vocation. Étant en oraison la nuit après Matines, il aperçut trois saints revêtus des habits de l'Ordre, qui aspergeaient d'eau bénite les cellules de tous les Religieux, comme pour en chasser les démons qui les voudraient inquiéter. Cette merveille, qu'il vit plusieurs fois, lui donna une si haute estime de l'Ordre sur lequel Dieu établissait des saints comme des sentinelles, pour veiller à la conservation de ceux qui l'avaient embrassé, qu'il y persévéra jusqu'à la mort dans la pratique de toutes les vertus. — (*Vita Frat.*, 1 p., c. v).

15.. — A Rome, au couvent de la Minerve, mourut le V. P. JEAN PIGNEYRO, Portugais de nation, et profès du couvent de Toulouse. La connaissance qu'il avait des belles-lettres lui mérita le titre honorable de Père de l'éloquence, et sa profonde érudition celui de docteur de la Faculté de Paris, où il prit les grades. Don Jean III, roi de Portugal, le fit nommer à la première chaire de l'Université de Coïmbre, qu'il venait de fonder; et le Père rentra, à cette occasion, dans sa patrie. L'étroite observance qui florissait à Bemfica le porta à se faire affilier à ce couvent. Il se rendit si exact à tous les points de régularité, qu'enchérissant sur les austérités des Constitutions, il augmenta ses jeûnes, prolongea ses veilles, et pratiqua de rudes mortifications, prenant toutes les nuits de sanglantes disciplines.

Le Concile de Trente ayant été convoqué pour la dernière fois, l'évêque de Visco, son oncle, qui se trouvait dans l'impuissance d'y aller à cause de son extrême vieillesse, l'y députa en qualité de son procureur, et le roi Don Sébastien en celle de son théologien. Il parut convenable au V. Père de passer par Rome avant de se rendre à Trente, afin d'exposer au Souverain Pontife les raisons majeures qui empêchaient son oncle de se rendre lui-même au Concile. Traversant Bologne, il visita le tombeau de notre Père saint Dominique avec une dévotion extraordinaire; et comme s'il n'eût attendu que la bénédiction de son saint Patriarche, il tomba malade en arrivant à la Minerve. Se voyant près de mourir, il pria les religieux de l'enterrer dehors, vers la porte de l'église, pour être foulé aux pieds de tous ceux qui entreraient. On ne trouva dans sa valise que trois tuniques de laine, deux cilices, et deux disciplines teintes de son sang. — (Sousa, II p., l. iv).

1586. — Dans l'île de Saint-Domingue, au Nouveau-Monde, le martyr de deux religieux, le P. JEAN DE SARAVIA, et le Frère JEAN DE ILLANEZ, Espagnols de nation. Ils étaient malades dans notre couvent de Saint-Dominique, lorsque, l'an 1586, les hérétiques anglais surprirent la ville, et la ravagèrent avec les profanations que l'hérésie inspire contre les choses les plus saintes. Ces impies, trouvant un de ces religieux sur son grabat, lui attachèrent une corde au cou, et l'allèrent pendre, en haine de la religion, au milieu de la ville. L'autre, tirant des forces de sa faiblesse, se rendit au chœur, et les reprit librement des sacrilèges qu'ils exerçaient contre les images de Jésus-Christ notre Sauveur et de sa sainte Mère. Transportés de fureur, ils l'enlevèrent la corde au cou comme son compagnon. Les sacrifiant ainsi à leur cruauté, ils leur firent mériter la palme du martyr. — (Davila).

16... — Le même jour, le V. P. ANGE DE NUZZA DE CRIPTOLIS, très saint religieux et célèbre prédicateur, passa des eaux de ce monde dans le ciel par un heureux naufrage, pour aller se désaltérer à cette eau mystérieuse qui rejaillit à la vie éternelle. Il avait exercé avec succès les charges de Maître des novices et de Prédicateur général. Son exactitude à toutes les observances de la Religion l'avait rendu un modèle de régularité et de vertu, et sa grande dévotion envers la Sainte Vierge, l'apôtre de ses grandeurs, qu'il prêchait partout avec un zèle très ardent pour la faire honorer. Les sentiments de componction qu'il avait conçus, en méditant la vie de sainte Marie-Madeleine, lui inspirèrent d'aller visiter la grotte où cette divine amante avait fait pénitence. Étant arrivé près de Marseille, le vaisseau fut surpris par une horrible tempête; le zèle qu'il avait du salut des âmes lui faisant mépriser l'horreur du péril, le V. Père exhorta tous les passagers à songer à leur salut; il les confessa tous; et après s'être recommandé à Dieu et à la sainte Vierge, il fut submergé dans les flots, d'où son âme s'éleva dans le ciel, pour y glorifier Dieu pendant l'éternité. Il avait pour compagnon le V. P. Nicolas de Brazza, de la Province de Dalmatie, religieux d'une très étroite observance, lequel, mourant dans les mêmes dispositions, eut aussi part à la même gloire. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

1629. — A Madrid, en Espagne, décéda le V. P. IGNACE DE BRIZUELO, religieux d'une si éminente piété et d'une si profonde érudition, qu'étant envoyé de Salamanque, où il avait pris l'habit, au couvent de la Minerve à Rome, pour enseigner la théologie, la B. Marie Raggi le prit pour son confesseur et pour le directeur de sa conscience. Comme il méditait son retour à Salamanque, pour mieux vaquer à la perfection, cette Bienheureuse l'avertit que Dieu avait d'autres desseins sur lui. Philippe II, ayant appris les exemples admirables de piété qu'il avait donnés en Flandre, où le Révérendissime P. Beccaria, Général, l'avait envoyé pour les affaires de l'Ordre, le donna pour confesseur à l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas. Il s'acquitta de cet

emploi avec tant de prudence et de désintéressement, que ce prince l'ayant nommé archevêque de Cambrai, il refusa cette dignité, par un sentiment d'humilité digne de sa vertu. Il apaisa les différends entre Paul V et l'Archiduc ; et après avoir rendu à ce prince toutes les assistances qu'il pouvait attendre de sa haute piété, il retourna en Espagne, pour mener une vie plus retirée. Mais Philippe IV, ne pouvant souffrir cette brillante lumière dans l'obscurité d'un cloître, le nomma, un an après son retour, évêque de Ségovie. Le Pape Grégoire XIV l'obligea par censures d'accepter cette dignité, le menaçant de l'excommunication, s'il refusait d'obéir. Il fut sacré par le Patriarche des Indes, et institué Président au Conseil de Flandre. Il s'acquitta pendant sept ans de ces deux importantes charges, sans oublier ce qu'il devait à son Ordre ; il lui fut toujours si affectionné que, mourant à Madrid, il ordonna que son corps fût porté à son couvent de Salamanque, pour attendre la résurrection générale en la compagnie de ses Frères, avec lesquels il voulut être enterré. — (Fontana).

15.. — En Espagne, au monastère de Sainte-Catherine, à Valladolid, mourut la V. Sœur ISABELLE BENAVIDES. Elle avait reçu de Dieu un don d'oraison si admirable qu'elle employait à cet exercice huit heures par jour. Elle perdit la vue et, depuis cette sensible affliction, que Dieu lui envoya pour accroître ses mérites, elle ne s'occupait qu'à méditer jour et nuit la charité infinie de Jésus-Christ et les douleurs de sa Passion. Ce qui alluma en son âme un si violent désir de souffrir quelque chose pour son divin amour qu'elle pratiqua d'effroyables austérités, qui lui méritèrent enfin les joies de la gloire céleste. — (Lopez, III p., l. III, c. 45).

1543. — Au monastère de Prato, en Toscane, mourut la V. M. HIPPO-LYTE LAURENS. Dieu avait fait plusieurs miracles pour sa conservation lorsqu'elle était encore jeune. Par le ministère d'un ange, il l'avait tirée de dessous les débris d'une maison qui devaient l'écraser. Il l'avait, une autre fois, tenue suspendue en l'air sur un puits dont les bords, sur lesquels elle était montée, s'écroulèrent sous ses pieds. Le souvenir de ces merveilles obligea ses parents à la bien élever. Se sentant souvent appeler par une voix secrète, qui lui disait : « Sépare-toi des créatures, et fais-toi religieuse, » elle y obéit, et sollicita son entrée dans le monastère de Saint-Vincent à la ville de Prato. Elle y a vécu dans une haute piété et dans tous les exercices rigoureux d'une vie pénitente. Son oraison était si efficace, qu'elle obtenait généralement de Dieu tout ce qu'elle lui demandait. Jésus-Christ lui apparut un jour, chargé d'une pesante croix ; comme elle s'offrait de la porter avec lui, il lui en promit une autre. Ce fut une douleur de tête, qui lui dura jusqu'à la mort sans lui donner aucun relâche. Elle l'endura avec joie, rendant grâces à son divin Époux de daigner partager avec elle ce qu'il avait le plus aimé et estimé au monde. Elle mourut dans cet exercice d'amour et de patience le 12 janvier 1543. — (Mém. du Monastère).

1560. — Au monastère de la Rose, en Portugal, mourut la V. M. ISABELLE DE LA CROIX, religieuse fort recommandable par son union très étroite avec Dieu dans la prière, et par sa vie pénitente. Son assiduité à l'oraison lui avait causé aux genoux un calus, qui égalait la dureté de ceux d'un chameau. Ses mortifications furent très rigoureuses. Elle se mettait souvent sur la tête une couronne de piquantes épines, et elle se l'enfonçait si profondément, certains jours de la semaine, que le sang ruisselait par quantité de blessures. Elle avait une amie qui l'attachait à une colonne, et qui lui donnait par charité, à sa très humble prière, de cruelles disciplines. Après sa mort, qui arriva en l'année 1560, son corps parut avec une beauté ravissante. On trouva dans sa cellule une petite cassette remplie de tous les instruments de pénitence avec lesquels elle affligeait son corps, pour se rendre conforme à Jésus-Christ, son divin Époux crucifié. — (*Diario*).

1566. — Si les malheurs des temps ont privé le monastère de Poissy des cendres de la V. M. ANNE DE BUZ, ce monastère a eu soin de conserver à la postérité la mémoire de ses héroïques vertus. Pendant que la France était cruellement déchirée par les factions des grands, que les guerres civiles remplissait les lieux saints de frayeur et de confusion, et que les villes et les campagnes nageaient dans le sang des peuples, les religieuses de Poissy s'étant vues obligées de quitter leur sanctuaire, pour éviter l'insolence des hérétiques et la fureur des soldats, la V. M. Anne de Buz, qui était cellière, se réfugia, avec d'autres, à Pontoise. Ce fut là que Dieu l'appela au repos éternel, comblée de bonnes œuvres et de mérites. La pierre qu'on voit dans l'aile droite de l'église, du côté du cloître, et sur laquelle on a gravé son éloge, rend un témoignage authentique de son incomparable piété, de son ardente charité envers ses Sœurs, de sa rare prudence dans les charges qu'on lui avait confiées et de son zèle pour la Communauté. Elle mourut à Pontoise, à l'âge de cinquante-cinq ans, le 12 janvier 1566. Elle y fut inhumée. — (Mém. de Poissy).

1627. — Au monastère de Metz, en Lorraine, mourut la V. M. MARTHE DE GOURNAY, d'une des plus illustres familles du pays. Elle y avait pris l'habit dès l'âge de huit ans, et y vécut dans une si persévérante humilité, qu'elle s'est étudié toute sa vie à la pratique de cette vertu, pour triompher des sentiments d'orgueil que les avantages de sa naissance pouvaient lui inspirer. Elle servait les malades dans les choses les plus répugnantes à la nature. Pour se renoncer elle-même, elle s'attacha à une religieuse cassée de vieillesse et accablée d'infirmité et l'assista jusqu'à la mort. Elle avait une tendre dévotion à la Sainte Vierge et en reçut des grâces très particulières. Notre-Seigneur lui accorda un grand don d'oraison. Elle passait des heures entières devant le Très Saint Sacrement comme ravie hors d'elle-même. On l'a vue souvent tomber en des défaillances et en des langueurs d'amour lorsqu'elle se préparait à



communier. C'était son habitude de faire trois jours de retraite, pour se disposer aux fêtes principales, qu'elle passait ensuite dans une union continuelle avec Dieu. Sentant approcher l'heure de sa mort, elle pria les religieuses de chanter en sa présence quelque prose de la Sainte Vierge ; et mêlant les affections de son cœur aux éloges qu'elles donnaient à cette Reine du ciel, elle rendit son âme entre ses mains, pour être présentée à Jésus-Christ, son Fils. — (Mém. de Metz).

1658. — Au monastère du Saint-Sacrement, à Lisbonne, mourut la V. Sœur MARIE DE SAINT-JOSEPH. Elle avait eu, dès ses plus tendres années, un si grand amour pour le Saint Enfant Jésus et pour la Sainte Vierge, qu'à six ans elle soupirait après le bonheur de mourir martyre. A douze ans, elle reçut entre ses bras ce même divin Enfant des mains de sa très sainte Mère. Cette incomparable faveur et plusieurs autres qu'elle mérita du ciel augmentant de plus en plus le feu du divin amour dans son âme, elle quitta le monde, et porta son innocence angélique dans la Religion. Elle y laissa de si beaux exemples de mortification, de pénitence, de charité, d'exactitude, d'humilité, de patience, d'oraison, et de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, que sa mémoire est en bénédiction par toute la province. Dieu lui révéla le jour de sa mort. Elle s'y prépara avec des dispositions extraordinaires, et elle la reçut avec d'autant plus de joie que la Sainte Vierge lui apparut, comme pour l'inviter aux chastes embrassements de Jésus-Christ, son Fils, auquel elle rendit sa sainte âme, le 12 janvier 1658. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).





## XIII JANVIER

*Le B. P. ANTONIN DE Ste-MARIE AUX NEIGES*  
*Confesseur du roi de Portugal (\*)*

( 1404 - 1478 )

**E**NTRE la ville de Braga et le Pont-de-Lima, au royaume de Portugal, se trouve un gros bourg, nommé de Sainte-Marie-aux-Neiges, par cette raison que l'église paroissiale est consacrée à la Sainte Vierge sous ce titre; elle relève de la métropole de Braga. Le B. Père Antonin vint au monde dans ce bourg important, au commencement du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

Sitôt qu'il eut connu, par la lumière de la grâce, les dangers et les difficultés qu'opposent au salut l'embarras et les engagements du monde, il crut ne pouvoir plus sûrement éviter les unes et triompher des autres que dans l'état religieux; et il l'embrassa au couvent des Frères-Prêcheurs de la ville d'Aveiro.

Entré dans cette nouvelle carrière, il fit en peu d'années de grands progrès dans la vertu. Aussi, lorsqu'en 1437, le P. Jean de Saint-Étienne, Vicaire général de la Congrégation réformée de Portugal, se vit obligé d'accompagner en Castille la reine Éléonore, veuve du roi Don Edouard, il fit au Révérendissime Père Général un tel éloge du mérite et des qualités de ce religieux, que le Général voulut bien, sur son rapport, le charger de la conduite de cette Congrégation. Le B. Père Antonin la gouverna, pendant dix-neuf ans (1438-1457), avec une

(\*) Souza, liv. III, c. VI; *Diário*. — Voir sur la Congrégation réformée de Portugal la note placée après la vie du P. Vincent de Lisbonne, au 5 janvier.

grande douceur et une rare prudence. Si bien que plusieurs religieux des autres Provinces, attirés par l'odeur de ses vertus, vinrent se ranger sous sa conduite, pour vivre dans la pratique de la Règle et des Constitutions, qu'il faisait observer, dans tous ses couvents, avec le plus d'exactitude possible.

Voyant un grand nombre de religieux animés de son même esprit pour la vie régulière, il forma le dessein de l'établir dans le couvent d'Evora. Sa qualité de confesseur du roi de Portugal lui donnait beaucoup de crédit à la cour, et l'amitié très particulière que le Nonce de Sa Sainteté lui témoignait lui faisait aussi espérer la protection qui lui était nécessaire du côté de Rome. En conséquence, il résolut de répondre sans tarder aux pieux désirs de plusieurs religieux de ce couvent, qui l'invitaient à y venir établir la réforme. Mais le démon, prévoyant le grand bien de cette glorieuse entreprise, souleva contre lui tous les ennemis de l'observance. Il lui suscitèrent mille difficultés. Ils allèrent même jusqu'à le décrier partout, et à le représenter comme un ambitieux qui, ayant obtenu la charge de Vicaire général par ses intrigues, n'avait jamais exercé d'autorité légitime.

Le Bienheureux Père gémit devant Dieu d'entendre des calomnies aussi étranges, et pleura l'aveuglement de ces religieux. Jugeant bien qu'il n'était point prudent de pousser les choses plus avant, il se désista de son dessein, et par un motif de charité, en remit l'exécution au temps que Dieu avait déterminé pour disposer les esprits et amollir la dureté des cœurs. Il alla plus loin, il se démit aussi de sa charge de Vicaire général, que la seule obéissance l'avait obligé d'accepter. On élut en sa place le P. Jean Martinez lequel, après avoir saintement gouverné la Province de Portugal pendant six ans, s'était retiré dans un des couvents de l'observance, pour y passer le reste de ses jours.

Cependant, le B. P. Antonin menait, dans sa retraite, une vie plus angélique qu'humaine. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit en oraison, et n'avait d'autre préoccupation que d'avancer dans la vertu. Mais il ne jouit pas longtemps de ce tranquille repos. Le R<sup>m</sup>e P. Martial Auribelli, Général de l'Ordre, ayant appris ce qui s'était passé en Portugal, le rétablit Vicaire général (1460). Il lui envoya des lettres patentes l'autorisant à réformer tous les couvents qui le désireraient et à les unir à sa Congrégation. Il y était fait spéciale mention du couvent d'Evora, qui devait rester définitivement acquis à la réforme et soumis à sa juridiction. Afin d'ôter aux religieux inobservants tous les moyens d'oppositions et d'appellations, le

P. Antonin fit confirmer cette patente du Général par un bref du Pape Pie II, et ainsi tout sujet de controverse étant absolument retranché, il put continuer son œuvre en paix.

Alphonse V, roi de Portugal, après lui avoir confié la conduite de sa conscience, se reposait sur lui des plus importantes affaires de son État. Et si les péchés des peuples n'eussent attiré sur ce royaume le fléau de la guerre civile, le B. P. Antonin en parlant au prince Don Pedro, pour le réconcilier avec le roi, aurait détourné les discordes qui ensanglantèrent longtemps le Portugal. Pendant que tout y était dans la dernière désolation, retiré au couvent de de Bemfica, le B. Père tâchait d'apaiser la colère de Dieu par ses larmes et par ses pénitences. Dieu exauça les prières de son serviteur ; on mit bas les armes, on fit la paix, et le calme fut rétabli partout. Le roi le rappela à la cour, où le prince Don Jean, son fils, le pria de se charger aussi du soin de sa conscience, et d'être son confesseur, comme il l'était du roi son père. Par les bons conseils qu'il lui donna, la cour devint toute pieuse, et ce fut à sa persuasion que l'infante Jeanne prit l'héroïque résolution de mépriser l'éclat des couronnes qui lui étaient offertes, pour se faire religieuse dans l'Ordre de saint Dominique, comme nous le dirons en sa vie (le 12 mai).

Enfin, le B. Père Antonin, chargé d'années et de mérites, et honoré de Dieu de la grâce des miracles, ce qui le rendait le refuge de tous les affligés, mourut au couvent d'Aveiro, le 13 janvier 1478, en opinion de sainteté. Dieu confirma cette opinion par de si fréquents miracles, qu'il a mérité d'être inséré dans le catalogue des Bienheureux de l'Ordre, avec cet éloge : *F. Antonius de Sancta Maria, Lusitanus, Conventûs Sanctæ Mariæ de Aveiro, summa pietate vixit, et miraculorum potestate excelluit.* C'est-à-dire : « F. Antonin de Sainte-Marie, Portugais, profès du couvent de Sainte-Marie d'Aveiro, a vécu dans une haute piété, et Dieu l'a rendu illustre par plusieurs miracles. »







*Le V. P. FRANÇOIS ALAIN*

*Profès du Couvent de Rennes, en Bretagne (\*)*

(1615-1697)

LE V. P. François Alain, religieux du couvent de Rennes en Bretagne, naquit le 19 avril de l'année 1615. Son père, procureur au parlement de Rennes et allié à plusieurs conseillers de cet auguste corps, eut grand soin de son éducation ; et la grâce prévenant cet enfant, on admira, dans un âge fort tendre, sa douceur et sa modestie, sa candeur et sa simplicité. Un amour compatissant pour les nécessiteux et pour les affligés lui fut dès lors comme naturel ; il était si vigilant et si attentif à les soulager dans leurs besoins qu'il mérita, dès sa jeunesse, le glorieux titre de « père des pauvres. » En effet, bien plus vivement touché de la misère de ses frères que de tout ce qui pouvait l'affliger lui-même, il n'y avait pieuse adresse dont il ne se servît, pour arriver à les secourir. Et lorsqu'il ne se trouvait pas en état de fournir ce qui était nécessaire aux malades, aux pauvres honteux ou à ceux qui, faute d'habits, ne pouvaient se garantir de la rigueur des saisons, lui-même s'adressait à quelques personnes charitables, capables de suppléer à son impuissance.

Une terre si bien disposée et en même temps cultivée avec beaucoup de soin par la piété de ses parents, produisait de jour en jour des fruits d'une solide vertu, dont la bonne odeur se répandait agréablement dans la ville de Rennes. Cependant le jeune François Alain n'était pas encore satisfait. Il aspirait à quelque chose de plus. S'occupant ordinairement à la lecture de la vie des Saints, et ayant lu qu'un d'entre eux s'était sanctifié à Rome, il résolut d'y aller en secret. Il s'associa pour ce sujet un de ses condisciples ; et l'un et l'autre, ayant

(\*) Tiré de la lettre circulaire et autres monuments authentiques (Jacques Lafon, suppl. d'octobre). — Le couvent de Bonne-Nouvelle de Rennes fut fondé en 1358, par Jean, duc de Bretagne. Il était célèbre par un tableau de la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et pour lequel les fidèles ont toujours eu une très grande vénération.

quitté leurs classes, entreprirent ce voyage. Leur course ne fut pas longue. Arrivés à la Guerche, ville éloignée de huit lieues de Rennes, on les découvrit et ils furent contraints de retourner au domicile paternel.

François Alain trouva, d'ailleurs, à Rennes ce qu'il voulait aller chercher dans des pays étrangers. Déjà dégoûté du monde, et connaissant de plus en plus ses pièges et ses périls, il songea efficacement à en sortir. La vie édifiante de nos religieux et leur régularité l'attirèrent ; il demanda l'habit, avec une égale ferveur et humilité. La Communauté, qui n'ignorait ni sa piété ni ses excellentes qualités, le reçut avec joie et lui accorda ce qu'il souhaitait, l'an 1631 : il était âgé de seize ans et quelques mois. On connut bientôt la force de la grâce, dans la conduite de ce jeune novice. Dès son entrée en Religion, il se porta avec ferveur à la pratique de toutes les vertus religieuses et se distingua par son humilité, son obéissance, son silence et sa modestie. Admis à la profession, après l'année de son noviciat, il fit ses vœux, le 8 décembre 1632, dans la ferme résolution de se donner entièrement à Dieu et de ne plaire qu'à lui seul.

La suite de sa vie a fait assez connaître que ces saintes dispositions se perfectionnaient à mesure qu'il avançait en âge, et que, pénétré de l'excellence et de la sainteté de son état, il n'avait rien tant à cœur que d'en remplir avec perfection tous les devoirs. Sa fidélité aux plus légères observances, son assiduité au chœur de jour et de nuit, son amour pour la retraite et pour le silence, son exactitude rigoureuse à observer les jeûnes et les abstinences prescrites par nos saintes Constitutions et sa ferveur à pratiquer la charité à l'égard de tous, l'ont toujours fait regarder comme un véritable enfant de saint Dominique qui, n'ayant en vue que les engagements contractés par sa profession, n'eut aucun égard ni aux considérations humaines ni aux railleries ou paroles piquantes que son amour pour la régularité lui attirait quelquefois. Les supérieurs ont toujours trouvé en lui la soumission la plus parfaite. Et ce n'était pas sans admiration qu'on voyait ce serviteur de Dieu, quelque vénérable qu'il fût par sa vieillesse, se tenir dans une dépendance totale vis-à-vis de ceux à qui Dieu avait donné autorité sur lui : ne refusant rien de ce qu'ils lui ordonnaient, il n'entreprenait non plus la moindre chose que de leur consentement.

Son amour pour la pauvreté n'était pas moins admirable. Sa grande réputation lui ayant acquis l'affection, l'estime et la confiance de plusieurs personnes de qualité de la ville de Rennes, celles-ci lui

présentèrent souvent tout ce qui pouvait subvenir à ses besoins ; mais on ne pouvait jamais lui faire accepter ce qu'on lui offrait. Ses habits furent toujours les plus vieux et les plus rapiécés ; même pendant les saisons les plus rigoureuses, il n'avait qu'une seule tunique. Sa cellule était dénuée des moindres commodités, son lit, d'une extrême pauvreté, et tout ce qui était à son usage, le plus vil et le plus rebutant de ce qui se trouvait dans la maison.

Entièrement détaché de tout ce qui n'est pas Dieu et suivant toujours cette noble inclination que la grâce lui avait donnée dès son enfance, il ne recevait rien qu'il n'employât aussitôt au soulagement des pauvres et des nécessiteux. Il se privait même pour eux d'une partie de ce qu'on lui servait au réfectoire et s'appliquait toujours à trouver quelques moyens de subvenir à leurs besoins. C'est ainsi qu'il retira plusieurs jeunes filles d'une extrême pauvreté qui les exposait au danger de se perdre et, par ses aumônes, les entretenait dans le dessein où elles étaient de se convertir entièrement à Dieu. Il visitait les malades, il allait aux hôpitaux et aux prisons : à tous il faisait ressentir les effets de son ardente charité. La ville de Rennes, qui admirait et le zèle et l'esprit compatissant de ce vénérable Père, s'efforçait aussi de seconder ses pieux desseins. On lui remettait de bonnes sommes d'argent, et ces sommes, distribuées toujours avec sagesse et discrétion, remédiaient aux nécessités des pauvres, sans les entretenir dans la paresse. Il n'y avait qu'une voix pour donner au V. P. Alain les noms de père des pauvres, de protecteur des veuves et des orphelins et de refuge des affligés.

Le zèle du salut des âmes et le désir de remédier aux nécessités spirituelles du prochain n'ont pas moins vivement préoccupé ce serviteur de Dieu. Rien ne lui était si sensible que la perte de tant de pauvres pécheurs. Il priait nuit et jour pour leur conversion, et il employait de son côté tout ce qu'une ardente charité pouvait lui suggérer, afin de les retirer du chemin de la perdition. Le grand moyen dont il se servit fut la dévotion à la Sainte Vierge : il crut que, pour son pieux dessein, il n'y avait rien de plus efficace que la pratique du saint Rosaire. Et, en effet, il s'y est occupé l'espace de cinquante ans, méditant chaque jour et expliquant les mystères avec tant d'onction aux fidèles, qu'il brisait les cœurs les plus endurcis.

Par son zèle et par son assiduité à faire honorer la Sainte Vierge, il ne mérita pas seulement l'illustre qualité de dévot de Marie et de Père du Rosaire : il s'attira encore un grand nombre de fidèles qui, se

mettant sous sa conduite, avancèrent à grands pas dans les voies de Dieu,

La confiance qu'on avait dans le V. P. Alain était générale et universelle. Il était recherché des grands et des petits, des pauvres et des riches : et à peine les uns ou les autres étaient-ils attaqués de quelques infirmités, que c'était toujours à lui qu'on avait recours. Sa charité était trop grande pour qu'il ne se fît pas alors tout à tous. Il faut pourtant avouer que, dégagé de tout ce qui peut donner quelque éclat, il se transportait avec bien plus de joie et d'empressement chez les pauvres que chez les riches. Cette préférence, qui n'est pas fort commune, étonna quelquefois le monde. Les personnes de qualité allaient même jusqu'à s'en plaindre. Elles souffraient avec peine que le V. P. Alain, dont la charité était si pure et si attentive, ne les traitât pas au moins avec le même soin que les pauvres. « Les riches trouveront toujours des confesseurs qui leur rendront visite, » répondait ce saint homme ; « mais les pauvres n'ont pas souvent la même consolation : ainsi il est juste que je tâche de les secourir les premiers dans leurs besoins. »

Toutes ces actions extérieures, qui occupaient si saintement ce grand serviteur de Dieu, ne furent jamais un obstacle à ses exercices ordinaires. Son assiduité à l'oraison fut toujours la même, ses pratiques de pénitence et de mortification égales, sa fidélité pour l'observance régulière inviolable, nonobstant sa vieillesse ; et enfin, il était si vigilant sur soi-même et si attentif sur tous les mouvements de son cœur, que toute sa conduite prêchait la piété et la religion. Les puissances de l'enfer n'oublièrent rien pour faire succomber celui que sa fidélité à la grâce et son zèle pour le salut des âmes leur rendaient si terrible. Il fut attaqué avec force et avec adresse : pendant quelque temps, son imagination se trouva remplie des représentations les plus obscènes et les plus importunes. Mais toutes ces attaques furent inutiles. Le V. P. Alain en sortit victorieux, par le secours spécial de la Mère de pureté, pour laquelle il avait une dévotion tendre, et le démon n'y trouva que confusion.

Ce serviteur de Dieu vécut de cette manière, et avec une candeur et une simplicité admirables, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, où il fut attaqué de sa dernière maladie. La grâce acheva pour lors le grand ouvrage qu'elle avait commencé. On vit ce saint vieillard dans une soumission entière aux ordres de Dieu : également disposé à continuer ses travaux ou à en recevoir la récompense, invincible



au milieu de ses douleurs et rempli de joie à la vue du bonheur qui l'attendait. Les religieux du couvent de Rennes avaient eu quelque pressentiment de la perte qu'ils devaient faire, et une sorte de présage leur donna lieu de croire que la mort le leur enlèverait bientôt. Six semaines avant le décès du serviteur de Dieu, on vit une boule de feu sortir de la chaire où il expliquait les mystères du Rosaire ; cette boule alla rouler quelque temps au lieu où on l'enterra dans la suite, quoique, jusqu'alors, on n'y eût mis aucun religieux. Elle fut aperçue par le R. P. Mancel, religieux d'un mérite distingué, qui a gouverné la Province avec beaucoup de sagesse. On en vit une seconde quelque temps après, qui prit la même direction, tandis que les religieux chantaient le *Salve Regina*. Enfin une troisième parut avec beaucoup plus d'éclat : ce qui obligea le même P. Mancel de dire au V. P. Alain qu'il ne doutait pas que sa mort ne fût proche.

Quoi qu'il en soit, ce saint homme étant tombé malade, et les médecins voyant qu'il n'y avait rien à espérer, on lui administra les sacrements. Il les reçut avec une foi vive et une charité de séraphin. On le vit, peu après, dans une sorte d'extase. En étant revenu, il dit à un religieux qui lui avait demandé à quoi il pensait : « Ah, mon fils, qu'il est bon de servir Dieu ! » Il le goûta lui-même quelques moments après. Car, s'étant entretenu, par des actes de foi, d'espérance et d'amour, avec ce Dieu qu'il avait si fidèlement servi pendant sa vie, il expira saintement, le 13 janvier 1697, à une heure après midi.

La nouvelle de sa mort s'étant répandue dans la ville de Rennes, notre église fut bientôt remplie de fidèles qui voulaient honorer son saint corps. On le considéra dès lors comme un ami de Dieu qui, bien loin d'avoir besoin de prières, était en état de soulager ceux qui s'adresseraient à lui. Tous ses habits furent déchirés jusqu'à deux fois, nonobstant les gardes qu'on avait mis afin d'empêcher le désordre ; et on n'aurait pu arrêter de plus grands excès, si nos religieux n'avaient différé la sépulture jusqu'au soir, et après avoir fermé les portes de l'église. Ces précautions n'eurent pas tout l'effet qu'on attendait. Le peuple escalada les murailles du couvent, pénétra dans l'intérieur et on fut obligé de mettre ce saint corps dans la sacristie.

Plusieurs personnes commencèrent dès lors à ressentir l'efficacité des mérites de notre Bienheureux. Madame de la Belinaye, religieuse de Saint-Georges, affligée d'une rétraction de nerfs, ayant invoqué

le V. P. Alain, le jour de son décès, se leva parfaitement guérie le lendemain, au grand étonnement de la Communauté. La même, devenue paralytique et hors d'état de marcher sans le secours de deux personnes, qui la soutenaient, trouva aussi la santé, le dernier jour d'une neuvaine qu'elle fit faire à l'honneur du serviteur de Dieu.

Une personne de qualité, tombée dans une folie extrêmement violente, revint à son premier état dès qu'on eut mis sur sa tête la calotte du défunt.

Un enfant, âgé de six ans, étant perclus de tous ses membres depuis sa naissance, sa mère fit vœu de faire dire neuf messes dans notre église de Rennes. Elle exécuta son vœu avec autant de piété que d'exactitude. L'enfant, s'étant endormi sur le tombeau du V. P. Alain, tandis qu'on célébrait la messe, dit en se réveillant que le B. Père lui parlé et l'avait assuré qu'il était guéri. En effet, dans le même moment, cet enfant se leva pour se rendre auprès de sa mère. Il marcha fort librement, le reste de ses jours. C'est ce qui conste du procès-verbal qu'on en fit, et qui fut mis entre les mains de M. Perin, premier Grand Vicaire de l'évêque de Rennes.

Un teinturier, réduit à l'extrémité, et sur le point d'expirer, se trouva aussi en état de venir rendre actions de grâces pour sa guérison, trois jours après que sa femme eut invoqué le serviteur de Dieu, et promis de faire faire un tableau où il serait représenté.

Beaucoup d'autres personnes ont ressenti, dans leurs maladies, combien est puissant auprès de Dieu le V. P. François Alain. De là, tous ces tableaux, ces corps de cire et ces cœurs d'argent dont son tombeau est environné. Je rapporterai pourtant encore une grâce que reçut la R. Mère Angélique-Renée de la Forêt-Darmaillé, Abbesse de l'abbaye et chef-d'Ordre de Saint-Sulpice, diocèse de Rennes. Travaillée depuis plusieurs jours d'une douleur de dents très violente, qui ne lui permettait point de dormir, elle se recommanda au V. Père Alain, en appliquant sur sa tête un morceau de sa tunique. Après s'être un peu endormie, elle s'éveilla libre de toute douleur et n'en a ressenti aucune depuis, ainsi qu'elle l'a déclaré par une attestation publique, signée de plusieurs religieuses, le 22 mars de l'année 1713.

J'avais fini cette vie lorsque j'ai reçu de nos Pères du couvent de Rennes une déclaration authentique des grâces et faveurs que plusieurs personnes ont encore obtenues par l'intercession de ce grand serviteur de Dieu. Elle a été extraite des originaux qu'on garde dans les archives, et signée des RR. Pères Prieur, Sous-Prieur et

Pères du Conseil, le 26 décembre 1713. Je rapporterai quelques-unes de ces grâces, à l'honneur de ce saint religieux.

Julienne Barthélemi, âgée d'environ vingt-quatre ans, de la paroisse de Corseul, au diocèse de Saint-Malo, devenue toute courbée et incapable de marcher, se fit porter au couvent de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, sur le bruit des prodiges que Dieu opérait par les mérites du V. P. Alain, qui était encore vivant. Elle fit dire une neuvaine de messes, dont le saint religieux fut chargé. Le cinquième jour, ses douleurs redoublèrent, lorsqu'il disait l'Évangile, puis elle eut un assoupissement au moment de l'élévation. Elle se trouva ensuite dans l'église de Saint-Sauveur, n'ayant ni bâton, ni béquille, sans savoir comment elle y avait été transportée. Revenue à elle-même, elle se rendit de nouveau à la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, encore un peu courbée. Elle fit commencer une autre neuvaine en actions de grâces de sa guérison ; et cette guérison se perfectionna si bien dans le même moment, que cette fille parut aussi droite que si elle n'eût jamais eu cette incommodité. Elle en fit une déclaration juridique, le 9 juillet 1683, devant notaire.

Quelques jours après le décès du serviteur de Dieu, c'est-à-dire le 25 janvier 1697, Yvonne Rolland, affligée d'un mal de tête très violent et d'une fluxion sur un œil, qui lui avait fait perdre la vue, visita le tombeau du V. Père Alain. Après qu'elle l'eut invoqué avec ferveur et une foi vive, sa douleur cessa et elle recouvra la vue, ainsi qu'elle l'a déclaré juridiquement le 6 février de la même année. On reçut le jour suivant une semblable déposition de Lorande Brosse. Ayant contracté après ses couches une paralysie qui ne lui permettait point de marcher sans bâton ou béquille, elle se trouva parfaitement guérie, après avoir invoqué cet heureux défunt, pendant que son corps était exposé dans l'église.

Jeanne Lelièvre, veuve de Monsieur Landaillé, avocat au Parlement de Rennes, fut aussi guérie, le troisième jour d'une neuvaine, d'une grande perte de sang qui, ayant commencé le 6 décembre 1696, et continué jusqu'au 25 janvier 1697, faisait désespérer de sa vie. Perrine Porier, affligée d'un mal aux yeux qui ne lui permettait pas de souffrir la lumière, se trouva parfaitement guérie dès qu'on lui eut appliqué un peu de terre du tombeau du V. Père Alain. François Jouin, âgé de six ans, étant resté six mois sans pouvoir marcher ni lever un de ses bras, eut l'usage de tous ses membres, après que sa mère l'eut porté pendant neuf jours sur le tombeau du serviteur de Dieu, ainsi qu'il

conste par un acte du 23 avril 1697. La même grâce fut accordée à Jeanne Georges, âgée de trois ans et demi, qui n'avait encore pu marcher : et à Michelle Huberde, qui avait eu la même incommodité pendant six ans.

Pierre de Saint-Jean, qui tombait d'un mal caduc presque chaque jour, en a été aussi guéri en s'adressant à ce même religieux, ainsi qu'il l'a déclaré le 19 mai 1697. Jean Nouail, habitant de Rennes, réduit à l'extrémité par une fièvre violente et continue accompagnée d'une pleurésie, se trouva guéri dès qu'il se fut recommandé au serviteur de Dieu et eut fait célébrer une neuvaine. Ce qu'il a reconnu par acte du 25 juin 1697.

Les années suivantes ne furent pas moins favorables à ceux qui invoquaient le V. Père François Alain, et je trouve qu'au mois d'août 1700, le fils de M. de Saulnais-Garnier, avocat au Parlement de Rennes, attaqué d'une fièvre continue, d'une oppression de poitrine et d'une extinction presque entière de voix, trouva la santé et la voix en peu de temps, en se recommandant à notre Bienheureux. Sœur Marie-Rose de Sainte-Agnès, religieuse Ursuline du monastère du Faouet, dans le diocèse de Quimper, qui tombait très souvent en apoplexie, nonobstant tous les remèdes de la médecine, fut délivrée de tous ces accidents fâcheux, en implorant le secours du V. Père Alain, et en buvant un peu de l'eau où l'on avait trempé un morceau de son habit.

Je pourrais rappeler encore plusieurs autres grâces obtenues par les mérites de ce grand religieux. Celles que je viens de dire suffisent pour montrer et son crédit dans le ciel et sa promptitude à secourir ceux qui recourent à lui avec confiance.



### *La V. M. MARIE DE LA COURONNE*

*Professe du Monastère de la Mère de Dieu, à Séville(\*)*

(1564)

**D**IEU prévint de tant de bénédictions l'enfance de la V. Sœur Marie de la Couronne, fille de Don Ferdinand d'Arias et de Salvedra et de dame Blanche de Gusman, des plus anciennes et des plus illustres

(\*) Lopez, III part., I. III, c. xxiii, *Diario* ; Jean de Sainte-Marie, *Vie des Bienheureux*, t. II.



maisons d'Espagne, qu'on aperçut en elle, dès l'âge de cinq ou six ans, de très belles inclinations à la vertu. Elle ne se plaisait qu'à la prière, abhorrait les divertissements, et son plus grand plaisir était de lire la vie des saints. Ayant lu, dans celle de sainte Catherine de Sienne, que cette vierge séraphique s'était enfuie du logis de son père pour aller au désert, afin d'y mieux servir Dieu, elle résolut de l'imiter. Elle prit donc un pain, et se mit en route. On ne tarda pas à la ramener au château. Et, quand on voulut savoir où elle se dirigeait, elle avoua franchement qu'elle allait chercher un bois, pour y demeurer séparée des créatures, et se donner tout entière au service de Dieu.

Bien affligée de ne pouvoir exécuter ce dessein, la pieuse enfant demanda la permission à son père de prendre au moins l'habit de la séraphique vierge dans l'Ordre de saint Dominique. Ce seigneur vivait dans la crainte de Dieu. Ne doutant point que sa fille ne fût inspirée d'en haut, et ne voulant point étouffer en elle le Saint-Esprit qui la destinait à un genre de vie extraordinaire, il la conduisit lui-même au dévot monastère de la Mère de Dieu à Séville. Elle gagna bientôt l'estime et l'amitié de toutes les religieuses, qui ne pouvaient assez admirer la vivacité de son esprit, sa piété, et sa continuelle application à Dieu. Elles lui souhaitaient autant d'âge que de dévotion, pour lui pouvoir donner l'habit.

Enfin, ayant atteint sa quatorzième année, elle reçut avec une ferveur incroyable cet habit, objet de ses ardents désirs et, voulant mourir au monde et oublier pour jamais la maison de son père, afin de commencer une nouvelle vie, elle changea son nom de Blanche de Gusman en celui de Sœur Marie de la Couronne.

Depuis cet heureux jour, elle mena une vie qui pouvait servir de modèle aux plus anciennes professes. On la voyait toujours la première aux actions de Communauté, à l'oraison, aux pratiques de mortification, et dans les exercices d'une profonde humilité. Elle demandait souvent la permission de faire la cuisine, de balayer les dortoirs et de remplir les plus rudes besognes des Sœurs converses. Comme elle trouvait auprès des religieuses malades de plus fréquentes occasions de pratiquer l'humilité, la charité et la patience, elle les allait servir à l'infirmerie ; et elle le faisait avec une effusion de charité si agréable aux malades, que celles-ci se réjouissaient toujours de l'avoir auprès d'elles.

D'une charité si admirable envers les autres, elle était saintement

cruelle à elle-même et traitait son corps comme un ennemi qu'elle avait entrepris de réduire. Jamais elle ne se couchait sur son lit : elle dormait à terre, où prenait quelquefois un peu de sommeil appuyée contre la muraille, jusqu'à Matines ; après Matines, elle demeurait au chœur en méditation jusqu'à Prime. Elle jeûnait presque toute l'année, mangeait très peu ; et quand on lui servait à table quelque chose d'appétissant, elle le laissait ou, si elle était obligée de le manger, elle y mêlait de la cendre ou y versait de l'eau, pour se mortifier.

Méditant, une nuit de Noël, sur le froid rigoureux que souffrit Jésus-Christ exposé dans la crèche sur la paille nue, elle fut prise d'un si violent amour de Dieu, qu'elle alla se plonger dans une grande cuve d'eau glacée. Elle en trembla de froid pendant les Matines et la Messe ; et jugeant de la grandeur du froid que le Fils de Dieu avait souffert par la rigueur de celui qu'elle avait enduré, elle s'écriait, toute transportée d'amour : « O mon divin Jésus, comment exprimer l'ardeur infinie de votre charité, qui vous a porté à souffrir pour les hommes ? »

Elle prenait toutes les nuits la discipline d'une manière terrible. Étant Prieure, elle se rendait tous les vendredis, après Matines, dans un lieu écarté, accompagnée d'une Sœur converse ; et elle commandait à cette Sœur de l'attacher à une colonne, et de lui infliger une flagellation sanglante. La pauvre Sœur en était si émue, qu'il lui arriva une fois de tomber évanouie à ses pieds. La V. Mère, craignant d'être trouvée en cet état, et ne pouvant se délier, pria Notre-Seigneur avec larmes de la délivrer de cette confusion. La religieuse finit par revenir de son évanouissement. Mais, depuis cet accident, elle ne voulut plus consentir à lui rendre cet office.

Dieu a comblé notre Bienheureuse de nombreuses faveurs, pour la fortifier dans son divin amour. La sacristine avait reçu en dépôt, d'un prêtre fort pieux, une belle image en relief de la Sainte Vierge dans une petite niche de bois, et n'en avait parlé à personne. Notre V. Mère étant restée au chœur après Matines, la Sainte Vierge lui apparut sous les traits de cette image. Elle témoigna trouver mauvais qu'on la tint enfermée dans une armoire, et lui dit qu'elle voulait être exposée en public, pour recevoir les honneurs convenables, particulièrement des religieuses de Saint Dominique, qu'elle aimait tendrement. Dès le matin, la V. Mère reprit la sacristine de son silence, et lui demanda de lui confier cette pieuse image. La Sœur, fort surprise de voir son secret découvert, l'alla quérir. La V. Mère la

reçut à genoux ; elle la mit dans la chapelle du noviciat, dont elle avait la conduite, et les novices en firent l'objet le plus tendre de leur dévotion. Depuis ce temps, Dieu a opéré plusieurs grands miracles, par cette image. On la porte à Séville en procession, dans les nécessités publiques, et avec de tels succès, que les habitants la considèrent comme leur protection et leur défense.

La dévotion que cette Mère portait aux saints anges lui méritait la grâce de voir toujours son ange gardien à son côté. Elle voyait également celui des autres religieuses. Aussi, ne passait-elle jamais près d'elles sans leur faire une inclination profonde. Et comme on l'eut avertie qu'elle excédait dans la politesse, qu'elle rendait à ses Sœurs, elle répondit : « Si nous faisons une révérence si basse devant des images, combien la devons-nous faire plus profonde devant l'ange gardien que Dieu donne à chacun de nous? »

Un an avant sa mort, elle tomba dangereusement malade. Le médecin lui fit recevoir le saint Viatique et voulut même qu'on lui donnât l'Extrême-Onction, ne lui accordant que trois heures de vie. Mais elle lui répliqua avec sa douceur ordinaire : « Monsieur, rien ne presse encore ; je vous assure que je ne mourrai point de cette maladie. » Elle en guérit parfaitement, peu de jours après.

L'année suivante, pendant une nuit de janvier, comme elle se rendait à l'infirmierie après Matines, pour rendre service à une Sœur malade, elle se heurta rudement la jambe contre un coffre. Elle se banda comme elle put avec son mouchoir, et alla accomplir cette action de charité, puis elle se rendit au chœur. Le matin avant Prime, elle vint encore réciter les Heures avec la malade. Elle descendit de nouveau au chœur pour assister à l'Office. Une Sœur, voyant sa robe pleine de sang, lui demanda, tout effrayée, ce qu'elle avait et pourquoi elle n'était pas restée sur son lit. Elle lui répondit : « Je me suis blessée, ma Sœur ; mais je n'ai pu me dispenser de venir à l'église dire adieu, pour la dernière fois, à mon divin Sauveur. »

On l'emporta à l'infirmierie. Le chirurgien, ayant visité sa jambe, déclara la blessure mortelle. La joie qu'elle eut de cette heureuse nouvelle et le désir ardent qu'elle éprouvait d'aller bientôt à Jésus-Christ, lui faisait parler de sa mort prochaine comme de noces, qu'elle allait célébrer dans le ciel avec son divin Époux. Elle reçut les derniers embrassements de toutes les religieuses qui la chargèrent de mille commissions auprès de Dieu et de plusieurs saints, quand elle serait au ciel ; elle leur promit d'exécuter, si Dieu lui faisait miséricorde, toutes ces commissions.

Dans ces témoignages de confiance que les religieuses lui faisaient paraître, elle conseilla à une de ses meilleures amies de demander à Dieu la grâce de mourir bientôt. « Je n'ai garde, ma Mère, lui répondit la religieuse ; au contraire, je le prie de ne me point retirer du monde sitôt. » — « Vous serez exaucée, lui répliqua la mourante : vous vivrez si longtemps, que la vie vous sera ennuyeuse ; pour lors, vous demanderez à Dieu la grâce de vous en retirer, sans la pouvoir obtenir. » Ce qui arriva. Cette religieuse vécut jusqu'à une excessive vieillesse, accablée de toutes sortes d'infirmités, qui lui faisaient souvent souhaiter la mort.

Le démon, qui avait tenté notre Bienheureuse en tant de manières pendant sa vie, inventa un nouveau genre de persécution, à l'heure de sa mort. Il rompit la clef du tabernacle, comme on était sur le point de lui apporter le saint Viatique. Cette courageuse malade dit aux Sœurs, sans s'étonner : « Le démon me veut empêcher de communier, mais il en aura la confusion : on ouvrira le tabernacle avec la même clef qu'il a rompue, et je recevrai le corps de mon Dieu. » Sur sa parole, le Père présenta la clef rompue au tabernacle ; il l'ouvrit sans difficulté, et apporta à la mourante le Viatique et l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec toutes les marques d'une insigne piété.

Après qu'elle eut reçu ces deux sacrements, la douleur de sa plaie s'accrut à un tel excès, que les religieuses voulaient faire appeler le médecin, pour lui donner quelque soulagement. Elle s'y opposa. Et comme on l'eut obligée par obéissance de dire le motif de son refus, elle avoua qu'elle avait prié Notre-Seigneur de lui accorder la grâce de souffrir, en cette extrémité de sa vie, une partie de la douleur qu'il avait endurée à ses mains et à ses pieds sur la croix. Sa plaie distilla le sang, après sa mort, ce que tous ceux qui la virent exposée au chœur admirèrent : et les médecins ont attesté que cette effusion de sang si longtemps après sa mort était contre le cours ordinaire de la nature. Elle rendit sa sainte âme à Dieu le jour de l'octave de l'Épiphanie de l'année 1564.







## *La V. M. TOUSSAINTE DE LAYE*

*Professe du Monastère de Saint-Etienne, en Forez (\*)*

(1610-1670)

CETTE fidèle épouse de Jésus-Christ naquit l'an 1610. Sitôt que Dieu lui eut fait connaître, par les lumières intérieures de sa grâce, le grand avantage de se donner entièrement à lui, et de se priver du commerce des créatures afin de se rendre plus capable de ses divines communications, elle résolut de quitter le monde et de se faire religieuse dans le monastère de Sainte-Catherine.

Son dessein rencontra de grandes oppositions du côté de sa famille, qui l'aimait tendrement. Les religieuses elles-mêmes, la voyant d'une complexion très délicate, ne pouvaient se résoudre à lui donner parole de la recevoir, dans l'appréhension qu'elle ne fût incapable de pratiquer les grandes austérités de l'Ordre. La résistance de ses parents et le refus des religieuses n'ébranlèrent point sa constance. Elle s'adressa avec confiance à Jésus-Christ, à qui elle avait donné tout son cœur, le conjurant, avec beaucoup de larmes, de ne point refuser le sacrifice qu'elle voulait lui faire d'elle-même. Après avoir recommandé sa vocation à Dieu, elle résolut de tenter tous les moyens pour gagner ses parents et pour fléchir les religieuses. Elle se jeta aux pieds des siens, leur témoigna une résolution qui les surprit, leur représenta si fortement les avantages de l'état religieux où Dieu l'appelait par sa miséricorde, et le crime dont ils se rendraient coupables s'ils empêchaient l'exécution de son dessein, pour la sacrifier au monde, qu'ils furent touchés de ses larmes, et lui accordèrent la permission tant désirée. Après avoir obtenu le consentement de ses parents, elle crut que Dieu toucherait aussi le cœur des religieuses, et qu'elles ne pourraient sans doute pas refuser à sa persévérance la grâce qu'elles témoignaient ne lui pouvoir accorder. Dans cet espoir, elle allait tous les jours au monastère

(\*) Mém. de Saint-Etienne.

solliciter son entrée. Elle sut si bien persuader à la Mère Prieure que Dieu, qui l'appelait, lui donnerait les forces nécessaires, et qu'avec le secours de sa grâce elle triompherait de sa faiblesse par la grandeur de son courage, que la Prieure se rendit à ses pressantes sollicitations et la fit agréer à la Communauté.

Elle reçut l'habit avec une incroyable ferveur, et dès lors elle remplit si parfaitement la grâce de sa vocation et s'acquitta si fidèlement de toutes les obligations de ce nouvel état, que les mémoires portent que l'on voyait en sa personne le parfait miroir d'une excellente religieuse.

Notre Sœur fit à son divin Époux un hommage entier de sa volonté pour ne plus agir que par le mouvement sacré de l'obéissance. Elle obéissait avec plaisir, dans les choses même les plus répugnantes à la nature, et les plus contraires à ses inclinations. Si profond était son respect pour ses supérieurs, qu'elle exécutait aveuglément tout ce qu'ils lui commandaient. Dieu même, pour épurer sa vertu et augmenter ses mérites, permit qu'elle rencontrât de fréquentes et terribles humiliations, mais elles ne servirent qu'à faire éclater davantage sa soumission et son obéissance.

Dans son humilité et avec les bas sentiments qu'elle avait d'elle-même, elle était persuadée qu'on ne la mettait à de si rudes épreuves que pour rompre sa volonté, qui était, pensait-elle, le plus grand obstacle à sa perfection, ou pour corriger des défauts que son amour-propre lui empêchait de voir et que la prudence éclairée des supérieurs avait remarqués dans sa conduite. Cette profonde humilité lui faisait rechercher avec empressement les emplois les plus abjects de la maison de Dieu : elle se servait d'innocentes adresses, pour porter les supérieurs à les lui donner, et elle se rendait quelquefois saintement importune, pour extorquer ces heureuses occasions de s'humilier et de s'anéantir.

Il y avait en notre Sœur un fonds de patience admirable ; elle était aussi calme quand on lui refusait ce qu'elle demandait que si on le lui eût accordé. Rien n'était capable de la troubler. Elle le témoignait d'une manière héroïque, dans les afflictions que Dieu lui envoya. Devenue sourde et aveugle, elle souffrit cette double privation de l'ouïe et de la vue avec une constance et une sérénité sans exemple. Elle en rendait grâces à Dieu et trouvait le moyen de pratiquer dans cette affliction toutes les vertus. Sa foi en paraissait plus vive, sa soumission à la pure volonté de Dieu plus entière, sa charité plus

enflammée, sa dévotion plus ardente, son humilité plus profonde, son oraison plus longue et plus fréquente ; et, dans la pensée que la justice de Dieu, qui la châtiât si rigoureusement, trouvait en elle des défauts qu'elle devait expier par les larmes et par la pénitence, elle augmenta ses mortifications.

Son unique refuge, dans cet état d'épreuve, était entre les bras de la Très Sainte Vierge, qu'elle honorait très particulièrement : elle avait pris une heure tous les jours, pour dire son Rosaire perpétuel, outre d'autres chapelets qu'elle récitait en d'autres temps ; elle jeûnait tous les samedis et les veilles de ses fêtes. Elle ne l'appelait que « sa bonne et chère Mère » et agissait avec elle avec une liberté respectueuse. Un jour, elle prit la hardiesse de lui représenter avec une confiance toute filiale que, depuis déjà longtemps, elle était sourde et aveugle, que très contente d'être ainsi toute sa vie, elle avait pourtant une peine d'esprit très grande, celle de se voir incapable de satisfaire à plusieurs de ses obligations ; qu'elle la chargeait entièrement de ses intérêts, ne voulant que la pure volonté de Dieu, et qu'elle ménageât si bien toutes choses que Dieu en fût glorifié.

A peine eut-elle épanché son cœur aux pieds de cette Mère de miséricorde, qu'elle sentit naître dans le fond de son âme une ferme espérance, que si elle s'oignait les yeux et les oreilles avec de l'huile de la lampe qui brûlait dans la chapelle du saint Rosaire, elle éprouverait les effets de la puissante protection de la Mère de Dieu. Dans cette confiance, elle s'appliqua un peu de cette huile dans les oreilles et sur les yeux, et, à l'instant même, elle recouvra l'usage de l'ouïe et de la vue.

Ce miracle éclatant ne servit qu'à rendre notre Sœur plus humble et plus fervente. Elle reprit ses premiers exercices, et son inviolable exactitude à toutes les pratiques de l'observance régulière, qu'elle avait été obligée d'interrompre, par obéissance. Elle était toujours la première au chœur, au travail, et à toutes les actions de la Communauté. On la voyait, à tout moment, aux pieds de la Sainte Vierge, sa bienfaitrice, son chapelet à la main, pour la remercier de la grande grâce qu'elle lui avait accordée, et continuellement appliquée à servir les malades, afin d'employer dans l'exercice de la charité la santé que Dieu lui avait rendue.

Dès lors, la V. Sœur ne garda plus de mesure dans ses mortifications. Ses jeûnes furent plus nombreux, ses veilles plus prolongées, et aux austérités ordinaires de la Règle sa ferveur sut ajouter beaucoup

d'autres austérités particulières. Après sa mort, on trouva toute sorte d'instruments de pénitence, qu'elle avait fabriqués elle-même, afin de mieux cacher ses mortifications : des disciplines ensanglantées, des cilices à demi usés, des haïres très piquantes, des chaînes et des ceintures, qui montraient, par les sueurs dont elles avaient été imbibées, qu'elles avaient longtemps servi à cette fidèle épouse de Jésus-Christ. Aussi son corps était devenu tellement décharné, qu'il ne lui restait que la peau et les os.

Abattue de veilles et d'austérités, et n'ayant plus la force de se soutenir, la V. Mère de Laye se vit contrainte de se mettre au lit. Elle fut bientôt saisie d'une fièvre continue qui acheva de consumer ses forces. Elle regarda cette fièvre comme l'avant-coureur de la mort, et se prépara à ses derniers moments avec une incroyable ferveur et une joie extraordinaire. Ayant reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction, elle passa les précieux instants de vie qui lui restaient, à s'entretenir par des colloques tendres et affectueux avec son Bien-Aimé. On a cru qu'il lui avait révélé l'heure précise de sa mort. Car, comme elle vit la Sœur qui la veillait en peine de savoir quand elle devrait appeler la Communauté pour l'assister à l'agonie, elle lui dit de se tenir en repos, qu'elle l'avertirait quand il serait temps. Ce qu'elle fit en effet. Et à peine les religieuses furent-elles réunies autour de sa couche, qu'elle entra dans une courte agonie. Elle expira saintement, le 13 janvier 1670, à l'âge de soixante ans, dont elle avait passé quarante en religion.



## *La V. M. MARGUERITE SAUMAIZE*

*Première Professe du Monastère de Dijon (\*)*

(1621)

LA V. M. Marguerite Saumaize de Chazan naquit à Dijon, de parents qui remplissaient avec honneur les premières charges dans le Parlement. Elle vécut au monde, dans toutes les pratiques

(\*) Le monastère de Dijon fondé par celui de Sainte-Praxède d'Avignon, fonda à son tour les six monastères suivants : Semur-en-Auxois, en 1618 ; Toul en 1621 ; Chalon-sur-Saône, en 1621, qui donna naissance, en 1642, à celui d'Autun ; Abbeville, en 1624 ; Poitiers, en 1628 : et Beaune, en 1632.



d'une solide vertu et d'une piété exemplaire, jusqu'à l'âge de quatorze ans où, inspirée de la grâce, elle résolut de se consacrer au service de Dieu.

S'entretenant de son dessein avec sa chère compagne Marie Lefebvre et plusieurs autres jeunes filles qui voulaient aussi se faire religieuses, comme chacune parlait de l'Ordre où elle voulait entrer, elle leur dit, par un esprit de prophétie : « Pour moi, je ne serai ni Cordelière, ni Carmélite, ni Ursuline ; mais d'un Ordre où les religieuses sont vêtues de blanc et de noir, et dans lequel on fait abstinence de viande. » Elle n'avait jamais vu de Sœurs de l'Ordre, et il n'y avait, pour lors, aucune apparence qu'on en fondât un monastère à Dijon.

Un jour, qu'elle était dans l'église de nos Pères avec sa compagne, elle jetèrent par hasard les yeux sur un tableau de sainte Catherine de Sienne. Elle se sentit, dès ce moment, si puissamment attirée à imiter les vertus de cette vierge séraphique, qu'elle s'écria : « Mon Dieu, s'il y avait de ces religieuses au monde, il faudrait en faire venir à Dijon. » Voyant passer le P. Antoine Angevot, pour lors novice, elle lui demanda s'il y avait des religieuses de l'Ordre de sainte Catherine de Sienne, dans l'Église de Dieu. Le novice leur ayant répondu qu'il y en avait de célèbres monastères en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Pologne et même en France, elles résolurent sur-le-champ d'employer tout leur crédit et tous leurs soins pour en établir un à Dijon.

Elles communiquèrent leur dessein à mademoiselle de Chevrier, qui avait beaucoup contribué à l'établissement des Carmélites ; mais les contradictions effroyables que cette demoiselle avait souffertes dans cette fondation firent qu'elle leur conseilla de n'y point penser. Elles ne se rebutèrent point. Au contraire, se raidissant contre ces difficultés, elles allèrent trouver une vertueuse fille d'Autun, qui était venue à Dijon pour se faire Carmélite. Elles l'invitèrent à se joindre à elles, après en avoir conféré avec un R. P. Jésuite, son confesseur, et avec une autre fille de sa connaissance. L'une et l'autre acceptèrent cette proposition, de sorte qu'elles furent, toutes quatre, trouver mademoiselle de Chevrier, qui leur promit de donner sa maison et le peu de bien qui lui restait, pour cet établissement.

Les religieux de l'Ordre souhaitaient vivement une si belle œuvre, sans oser cependant croire à sa possibilité. Mais la M. Marguerite et ses compagnes adressèrent tant de prières à Dieu, que le P. Clé-

ment Oudin s'offrit enfin de les servir de tout son pouvoir ; et il ménagea si bien l'affaire, qu'en peu de temps il obtint les permissions nécessaires pour cette fondation.

Un autre obstacle restait à surmonter : c'était de mettre le nouveau monastère sous la conduite de l'Ordre ; mais Dieu l'ayant levé, à la satisfaction des parties, Mgr Etienne Dulci, religieux de l'Ordre et archevêque d'Avignon, accorda, en vertu d'un bref de Sa Sainteté, trois religieuses du monastère de Sainte-Praxède, qui se rendirent à Dijon.

Elles furent reçues dans cette ville comme des anges du ciel. Les religieux de l'Ordre se chargèrent de leur conduite. Dieu, toutefois, qui voulait éprouver la fidélité de ses servantes, permit que le Parlement leur défendît de faire aucune fonction au dehors et de planter la croix, jusqu'à ce qu'elles eussent des biens-fonds pour subsister sans être à charge à la ville. Nos Sœurs eurent recours aux larmes et à la prière ; et Dieu, qui les avait affligées par cette difficulté, les consola bientôt : car dix jours après la signification de cet arrêt, quatre veuves, des plus considérables de Dijon, se rendirent leur caution. Ce que messieurs du Parlement ayant appris, ils députèrent deux des leurs qui vinrent en robes rouges au monastère féliciter les religieuses de leur établissement, et les assurer de la protection de la Cour.

On s'occupa activement de la construction du monastère et de l'érection d'une chapelle, que les dames de la première qualité de la ville fournirent d'ornements. Les Mères d'Avignon, ne pouvant plus retarder le bonheur de leurs généreuses postulantes, donnèrent alors publiquement l'habit à trois. La première fut notre V. Mère Marguerite Saumaize, qui soupirait, depuis trois ans, après cette faveur. En qualité d'aînée de cette sainte maison, elle reçut avec l'habit une abondante bénédiction du Père des miséricordes et une riche mesure de grâces, qui la firent avancer à grands pas au chemin de la perfection.

Son exactitude à toutes les observances, son zèle pour la régularité, son assiduité au chœur, son amour pour les humiliations, pour les austérités et pour le silence, son insatiable avidité pour les mortifications, la ferveur avec laquelle elle faisait ses actions, sa promptitude à obéir, son application à l'oraison et son recueillement continuels avec Dieu, la rendirent pour ses Sœurs un modèle qu'elles ne pouvaient se lasser d'admirer.

Le Seigneur, voulant enrichir de nouveaux mérites la couronne de

justice qu'il préparait à notre Sœur, lui envoya une maladie, qui la tint au lit pendant un an, avec des douleurs qui tiraient les larmes des yeux des religieuses. Pour elle, elle se réjouissait dans cet état, et lorsqu'on la plaignait, elle répondait avec une tranquillité d'âme qui témoignait sa parfaite soumission aux volontés de Dieu : « Pourquoi me plaignez-vous ? je suis prête à souffrir jusqu'au jour du jugement, si Dieu le trouve à propos pour sa gloire et nécessaire à mon salut. »

Peu de jours avant sa mort, son visage, qui était pâle et défait, reprit une couleur vermeille avec un air agréable. On l'entendait s'entretenir avec Jésus-Christ dans des colloques tendres et affectueux ; et quelquefois elle s'écriait, toute transportée d'amour dans la vue des grâces qu'elle avait reçues : *Misericordias Domini in æternum cantabo* : « O mon Dieu, je chanterai éternellement vos miséricordes. » *Diligam te, Domine fortitudo mea* : « Je vous aimerai, mon Dieu, qui êtes toute ma force... Seigneur, je recommande mon esprit entre vos mains..., Marie, Mère de grâces, Mère de miséricorde, défendez-moi de mes ennemis. » Sentant les approches de la mort, elle dit d'une voix haute et articulée : *Lætatus sum in his que dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* : « Je me suis réjoui, quand on m'a dit que nous irions en la maison du Seigneur. » Après avoir proféré ces paroles, elle mourut saintement, le 13 janvier 1621.

Peu de jours après, elle apparut à une religieuse du monastère, toute brillante de lumière, et lui dit : *Congratulamini mihi* : « Réjouissez-vous avec moi. » A quoi cette religieuse se sentit d'autant plus portée que cet appareil de gloire l'assurait de son salut.

Voici sur la fondation de notre monastère de Dijon quelques dates précises.

Les trois religieuses qui vinrent d'Avignon étaient les Mères Isabeau d'Armandy, Louise Pascal et Françoise de Poulaillon. Conduites par le R. P. Clément Oudin, elles arrivèrent à Dijon, le 14 novembre 1612, et s'installèrent d'abord dans la maison offerte par M<sup>lle</sup> de Chevrier. Le 1<sup>er</sup> décembre, le Parlement approuva l'érection du monastère, qui fut dédié à sainte Catherine de Sienne. Deux ans après, en 1614, nos religieuses en prirent possession ; et ce fut à cette époque que M<sup>lle</sup> Saumaize de Chazan y reçut l'habit. Entrée la première, elle fut aussi la première qui y décéda, après sept ans de vie religieuse, l'an 1621.

Quant aux trois fondatrices, la Mère Isabeau d'Armandy ne passa que trois ans à Dijon, où elle mourut dans une haute réputation de vertu. La Mère Françoise de Poulaillon, obligée par ses infirmités de retourner à Avignon, y décéda le 20 février 1616. On peut donc dire que la Mère Louise Pascal soutint, à elle seule, presque tout le poids de cette fondation. Ce monastère comptait, en 1646, soixante-trois professes.



*La V. Sœur CATHERINE MALESCOT*

*Converse du Monastère de Saint-Etienne, en Forez (\*)*

(1634)

LA dévote Sœur Catherine Malescot, native de Saint-Etienne en Forez, vivait dans le monde fort retirée et passa les premières années de sa jeunesse dans la pratique des solides vertus. Elle fréquentait les sacrements, faisait oraison, prenait de cruelles disciplines et mortifiait en toutes choses son corps et son esprit. On la reçut d'abord au monastère en qualité de tourière, pour acheter les provisions de la maison ; mais sa modestie, sa piété et sa sagesse, la mirent en une si haute estime, que les supérieurs de l'Ordre persuadèrent aux religieuses de la recevoir Sœur converse : chose qu'elle-même avait demandée à Dieu, depuis longtemps, par d'instantes prières.

Dans ce nouvel état, notre Sœur redoubla de ferveur, adorant les miséricordes infinies de Dieu, qui l'avait arrachée du siècle, pour l'appeler à son service. L'office pénible de lavandière, qu'on lui confia, fut comme la pierre de touche qui fit connaître ses admirables vertus. Au milieu de ce rude travail, son esprit était toujours recueilli en Dieu : elle se tenait incessamment en sa divine présence, et si par moment son cœur se trouvait répandu au dehors, Dieu le rappelait par des voix intérieures qui la faisaient aussitôt rentrer en elle-même.

Elle contracta dans son office de grandes infirmités, auxquelles vinrent s'ajouter les douleurs de la goutte. On la mit alors à l'infirmerie, pour servir les malades : ce qu'elle fit avec beaucoup de charité.

Pendant ses exercices de dix jours, dans une retraite, Dieu lui communiqua de grandes lumières sur le bonheur des souffrances ; et ces lumières allumèrent dans l'âme de notre Sœur un si violent désir de souffrir, qu'il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais être

(\*) Mém. de Saint-Étienne en Forez.



pleinement rassasiée de peines et de douleurs. Dieu voulut bien exaucer ce désir, pour la sanctifier ; car, peu de temps après, elle devint asthmatique ; la goutte lui fit endurer une sorte de martyre ; il se forma, sous le sein gauche, un cancer qui resta ouvert pendant trois ans et dont l'infection, avec la douleur extrême qu'elle souffrait, lui causait des peines effroyables ; enfin elle devint paralytique de tout le côté gauche. Et pour assouvir parfaitement l'ardeur qu'elle avait de souffrir, à toutes ces maladies Dieu ajouta encore des peines d'esprit, incomparablement plus sensibles que toutes celles qui affligeaient son corps.

Dans ce pitoyable état, qui inspirait de la compassion à tout le monde, notre Sœur conservait une admirable tranquillité, et jouissait d'une paix intérieure profonde. Elle endurait tout avec action de grâces. La pensée de souffrir pour l'amour de Dieu excitait dans son âme des transports de joie ; on eut dit, à la voir dans cet accablement de douleurs, que Dieu renouvelait en elle cette sorte d'insensibilité communiquée à plusieurs martyrs, d'une si admirable tranquillité d'esprit dans l'horreur des supplices qu'ils semblaient jouir du bonheur des Saints, pendant que leurs corps étaient étendus sur les chevalets, ou consumés par l'ardeur des flammes.

Notre Sœur se plaisait tellement dans cet état de souffrance, qu'elle n'a jamais prié Dieu de l'en délivrer. Au contraire, s'entretenant un jour avec une religieuse, elle dit avec grande ingénuité : « Les malades font des vœux aux saints afin d'être guéris ; pour moi, je ne puis former ce désir de santé, m'étant absolument abandonnée entre les mains du Saint des saints, qui fera de moi selon son bon plaisir. » Pour s'animer à souffrir, elle disait souvent : « Courage, mon pauvre corps, nous verrons bientôt Dieu, moyennant sa sainte grâce ; ne te lasse point de souffrir, puisque Jésus-Christ t'a mérité une place dans le ciel. O mon Dieu, ajoutait-elle, qu'il fait bon souffrir pour vous ! ah ! si nous savions le prix des souffrances ! »

Dans le plus fort de ses douleurs, elle proférait avec amour le Saint Nom de Jésus. Ce Nom sacré la comblait quelquefois de douceurs, mais le plus souvent, Dieu, voulant lui donner le mérite d'une patience héroïque, la privait de toute sorte de consolations. Pour lors, ne sachant que devenir, elle s'appuyait sur la croix de son Bien-Aimé ; et ce repos crucifié lui donnait tant de force, qu'elle avouait à une religieuse, sa confidente, que Notre Seigneur la récompensait plus abondamment, en ce seul moment où il lui permettait de s'appuyer

sur sa croix, qu'elle n'aurait pu mériter par toutes les souffrances de sa vie. La connaissance que sa profonde humilité lui donnait de son néant, lui faisait estimer une grande grâce de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, et de lui être associée en sa croix. Le sujet ordinaire de ses méditations et de ses entretiens était la Passion du Fils de Dieu, comme le plus conforme à son état et aux nécessités de son âme. Aussi n'y avait-il que cet adorable objet qui pût adoucir la violence de ses douleurs, et lui communiquer la vertu de patience, pour souffrir dans un esprit d'amour, de pénitence et de résignation.

Il lui est arrivé de rester quelquefois jusqu'à trois mois entiers sans dormir. Cette privation de sommeil lui faisant appréhender quelque délire, on l'entendait souvent proférer ces paroles : « Mon divin Jésus et mon adorable Sauveur, conservez ma raison. » Ce qu'il lui accorda, car elle n'eut jamais aucun trouble d'esprit. Aux fêtes des saints Martyrs, elle endurait des redoublements de douleurs si excessifs, qu'elle disait quelquefois : « Si la présence de Dieu et la modestie religieuse ne me retenaient, je jetterais des cris si déchirants, qu'on m'entendrait de partout. » Mais elle souffrait sans se plaindre, et avec une patience admirable.

Ces continuelles douleurs ne ralentirent point la grande dévotion qu'elle portait au Très Saint Sacrement. Tant qu'elle put marcher, elle se traînait au chœur, pour jouir de sa divine présence. L'infirmière l'y voyant demeurer trop longtemps, allait la chercher pour lui faire prendre quelque nourriture ; mais la consolation divine qui récréait son âme soutenant son corps, elle lui disait : « Ma Sœur, je mange assez, étant devant l'autel ; je n'ai que cette unique consolation en ma vie, et elle seule m'est toutes choses. »

Enfin, Dieu voulut récompenser notre Sœur de ses travaux et couronner son illustre patience. Son cancer s'ouvrit à l'intérieur ; ce qui lui causa un tel vomissement de sang, qu'elle le prit comme un signal de la voix de son Bien-Aimé, qui l'appelait à ses chastes embrassements. Dès lors, elle n'eut plus de pensées pour la terre ; toujours occupée de Dieu, elle pria très instamment l'infirmière de la retirer de l'assoupissement qui l'accablait, afin d'avoir la liberté de s'entretenir avec Notre Seigneur, ou d'en entendre parler.

Elle exhortait avec des paroles enflammées les Sœurs converses, qui la venaient visiter, à estimer beaucoup leur vocation, à en considérer soigneusement les avantages, à ne s'épargner jamais au

service de Jésus-Christ, à l'imiter en sa vie pauvre, humble et laborieuse, et à n'avoir d'autre soin que de lui plaire : « Par ces moyens, leur disait-elle, vous assurerez votre salut et mériterez une grande gloire dans le ciel. »

Elle reçut les derniers sacrements avec une piété exemplaire. Voulant se disposer elle-même à la mort, Dieu fit un évident miracle, pour lui en donner le moyen. Il lui rendit l'usage de son bras paralytique. Elle put ainsi accommoder ses habits, se ferma les yeux, mit son crucifix sur sa poitrine ; puis, ayant croisé ses bras, elle prononça pour la dernière fois le Saint Nom de Jésus, et faisant un agréable sourire, elle expira doucement le 13 janvier 1634.



### *La V. M. MADELEINE DE MÉNILLES*

*Professe du Monastère royal de Saint-Louis, à Poissy (\*)*

(1657)

**L**A V. M. Madeleine de Ménilles naquit en Normandie, de parents qui appartenaient à la première noblesse de la province. Elle fut amenée dès son bas âge, au monastère de Poissy, où son esprit et son cœur se trouvèrent d'autant mieux disposés aux saintes impressions de la grâce, qu'ils n'étaient encore préoccupés d'aucune affection du monde. Elle apprit à pratiquer la vertu sitôt qu'on lui en donna les premières teintures ; et Dieu la prévint, dès son enfance, de tant de bénédictions, et il lui donna de si belles inclinations pour tous les exercices de piété, qu'à l'âge de 14 ans, elle voulut se consacrer entièrement à son service et reçut l'habit avec une admirable ferveur. Elle passa deux années au noviciat, et fit profession solennelle, à seize ans.

On s'aperçut bientôt que Dieu avait agréé le triple sacrifice qu'elle lui avait fait, de son esprit, de son corps et de ses richesses, par ses trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté ; car elle commença dès lors à mener une vie plus retirée et plus intérieure. Sa plus

(\*) Mém. de Poissy.

ordinaire occupation, après avoir assisté au service divin, était de lire la vie des saints, et de bien étudier leurs actions, pour les imiter. Elle exhortait aussi ses compagnes à cette même lecture, et les animait à pratiquer les vertus qu'elles auraient remarquées dans leurs vies.

Elle s'était fait une si sainte habitude d'être continuellement en la présence de Dieu, qu'elle avait peine à s'en distraire. On ne saurait exprimer les fruits qu'elle tirait de ce saint exercice : car, se tenant par ce moyen habituellement dans des sentiments de crainte, d'amour et d'adoration, elle ne faisait aucune action qu'en Dieu et pour Dieu.

Elle eut un don d'oraison très particulier. Elle passait dans cet exercice une partie du jour, et plusieurs heures pendant la nuit. L'attrait intérieur qui l'y appelait lui faisait éviter avec soin la conversation des créatures, et surtout des personnes séculières. Elle ne voulait avoir avec elles aucun commerce, ne désirant rien savoir de ce qui se passait au monde, auquel elle était absolument morte d'affection. On la trouvait toujours retirée ou à l'église devant le Très Saint Sacrement, ou dans sa cellule.

Cette V. Mère a conservé jusqu'à la mort son innocence baptismale. Jésus-Christ, le chaste époux des vierges, qui se repaît parmi les lis, la remplit de ses grâces, et lui communiqua de si abondantes lumières, qu'elle prédisait les choses futures. Elle avertit une Sœur converse de se préparer à une grande humiliation, et aussi de faire un grand fonds de patience pour souffrir une maladie fort douloureuse. Ces deux choses lui arrivèrent comme elle les avait prédites.

Une autre religieuse ayant reçu secrètement un livre dangereux, Dieu fit connaître à notre Mère le péril où cette Sœur s'exposait. Elle l'alla trouver, et l'avertit charitablement de se défaire de ce livre. La religieuse, qui était assurée que personne n'avait su qu'on le lui avait envoyé, feignit d'abord de ne pas comprendre ; mais s'étant aperçue, par le discours de notre V. Mère, que Dieu lui avait tout révélé, elle suivit son conseil, et rendit l'ouvrage sans le lire. Non contente d'avoir retiré cette Sœur du danger, la Bienheureuse fit tant de diligence, qu'ayant adroitement attiré au monastère la personne qui avait envoyé ce livre, elle lui fit une correction charitable, et l'obligea de le brûler.

On a remarqué, en plusieurs rencontres, qu'elle avait un discernement merveilleux des esprits, et que Dieu lui révélait l'état des personnes, lorsqu'elle le souhaitait. Le bruit de la mort du P. Aubin, du couvent de Beauvais, s'étant répandu dans le monastère, et quelque



religieuse l'ayant priée de recommander son âme à Dieu, elle se mit à genoux, pour rendre ce devoir de charité ; mais elle se releva tout aussitôt, et s'écria : « La nouvelle qu'on a apportée de la mort de ce Père est fausse, il se porte très bien ; je ne l'ai point trouvé parmi les morts. » Ce qui se trouva véritable ; car ce Père a vécu encore plusieurs années. Elle dit la même chose de madame la duchesse de Lesdiguières qu'on avait fait passer pour morte.

A la mort de la V. M. Anne de Tuberi, religieuse du monastère, qui avait mené une vie très sainte et très exemplaire, elle vit Jésus-Christ, accompagné de plusieurs anges, recevoir son âme et la conduire dans le ciel. Sa grande innocence et son incomparable piété lui attirèrent souvent des visites de la part de Jésus-Christ, son cher Époux, qui l'instruisait de tout ce qu'elle avait à faire ; de la part de la Sainte Vierge, à laquelle elle avait une confiance filiale ; de la part de plusieurs saints, qu'elle honorait d'une dévotion spéciale ; et de la part des Anges.

Sa dévotion dominante était à Jésus-Christ dans son état d'immolation au très saint sacrifice de la Messe ; et quoiqu'elle assistât immanquablement à Matines toutes les nuits, elle ne laissait pas d'être à la première Messe, pour l'entendre ainsi que toutes les autres qui se disaient dans l'église. On l'y voyait tout occupée des mystères de cet adorable Sacrifice, et profondément absorbée dans l'amour de ce Dieu immolé pour les péchés des hommes. Elle ne trouvait point de paroles pour exprimer les pensées relevées que lui inspirait cette charité infinie de Jésus-Christ qui, ne pouvant mourir qu'une fois pour notre salut, avait trouvé dans les secrets de son amour les moyens de se sacrifier une infinité de fois tous les jours jusqu'à la fin du monde, pour achever l'ouvrage de notre Rédemption.

Comme l'amour est unitif, elle s'approchait de la sainte Table aussi souvent que son confesseur le lui permettait. Ce qu'il lui accordait d'autant plus volontiers, qu'il connaissait ses saintes dispositions, et le profit sensible qu'elle tirait du fréquent usage de ce divin Sacrement. Elle était si affamée de ce Pain des anges, que sa plus grande peine était de ne pouvoir communier tous les jours.

Il y avait dans sa foi au Très Saint Sacrement quelque chose de si pénétrant, qu'elle assurait que si un prêtre n'avait pas consacré, elle s'en serait aperçue aussitôt. Dieu lui a accordé plusieurs grâces extraordinaires pendant qu'elle se privait de la conversation des créatures, pour l'adorer dans cet auguste mystère. Ce fut devant le Très Saint

Sacrement qu'elle vit en esprit le directeur que Dieu lui avait choisi pour avoir soin de sa conscience, et ce directeur eut d'elle la même connaissance ; de sorte qu'ils se reconnurent tous deux, à leur premier abord, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus ni parlé.

On garde encore soigneusement plusieurs lettres qu'elle lui a écrites. Ces lettres marquent une âme très élevée dans la contemplation, et favorisée de Dieu de plusieurs visites ; car elle demande quelque éclaircissement, pour bien distinguer les apparitions qui sont purement imaginaires de celles qu'on appelle intellectuelles et qui sont au-dessus de toute imagination, de tous fantômes corporels.

Notre V. Mère était fort éclairée ; ce qui donnait confiance aux religieuses de lui confier leurs peines intérieures. Toutes la consultaient comme un oracle ; et on a remarqué que pas une ne lui a proposé ses difficultés, sans en avoir été très satisfaite. Bien qu'elle n'eût jamais appris le latin, elle entendait et elle expliquait parfaitement les leçons du bréviaire. Elle a composé plusieurs excellents traités sur la manière de bien entendre la sainte Messe, de faire oraison, sur les trois vœux de Religion et sur la préparation à la sainte communion. Ces traités sont d'autant plus agréables, qu'on y remarque, unie à une belle éloquence, une insigne piété.

Elle était si humble et tellement pénétrée de ses misères et de la vérité de son néant devant Dieu, que son confesseur a protesté qu'elle n'avait jamais eu une seule pensée de vanité, pendant tout le cours de sa vie.

Son héroïque patience a achevé la couronne de toutes ses vertus. Etant encore jeune, elle avait déjà montré qu'elle l'avait soigneusement étudiée à l'école de Jésus-Christ ; car, ayant reçu un rude soufflet, elle n'en fit paraître aucune émotion, se réjouissant intérieurement de trouver l'occasion de participer aux douleurs et aux opprobres de son divin Epoux. Mais elle en donna plus tard des preuves éclatantes dans la paralysie et dans des cruelles douleurs de goutte qu'elle souffrit avec un courage invincible.

Sur la fin de sa vie, le démon la voulut tenter de vaine gloire, de ce qu'elle avait généreusement conservé la grâce et l'innocence de son baptême. Mais elle se moqua de lui, et s'écria tout haut : « Tu viens trop tard, cruel ennemi de mon salut : tu ne réussiras pas dans ton dessein, Dieu me protégera contre tes tentations, et sache que c'est dans sa seule miséricorde et dans le prix infini de son sang que je fonde mes espérances. »

Elle fut prise d'un violent désir d'aller à Dieu. Si bien qu'une religieuse lui ayant dit que l'heure approchait où elle allait être unie à son divin Epoux, qui changerait les eaux amères de ses souffrances en des consolations éternelles, ces paroles excitèrent en elle de si fortes ardeurs, qu'elle mourut plutôt par l'effort de l'amour que par la violence de la maladie. Munie de la grâce des derniers sacrements, elle rendit sa sainte âme à Dieu, le 13 janvier 1657.



## LE MÊME JOUR

1248. — A Maguelonne, mourut le V. P. RAYNIER, évêque de cette ville. Sa profonde érudition, jointe à une rare piété, porta le Pape Grégoire IX à le faire vice-chancelier de l'Eglise romaine ; et Innocent IV, son successeur, à le nommer évêque de Maguelonne. Il travailla pendant dix-huit mois, avec une vigilance pastorale, à déraciner les désordres de son diocèse. Son zèle n'agréant pas à quelques libertins qui ne pouvaient goûter cette réforme, ils empoisonnèrent l'hostie qu'il devait consacrer ; et en lui ravissant la vie par cet attentat sacrilège, ils lui méritèrent un rang honorable dans le chœur des martyrs.

Pour éviter le retour de pareil malheur, les chanoines ordonnèrent que le prêtre qui célébrerait la messe solennelle dans leur église cathédrale, donnerait, avant de communier lui-même, une partie de la sainte hostie et du précieux sang au diacre et au sous-diacre. Notre Bienheureux fit des Règlements admirables, que le Pape Clément IV approuva, et il composa un dictionnaire rempli de toute sorte de science. — (*Gallia christiana*; Fontana).

1605. — Au monastère de Prouille, mourut la V. M. ANTOINETTE DES VOISINS, après avoir gouverné cette maison pendant huit ans avec une sagesse admirable, et porté de toutes ses forces les religieuses à l'étroite observance. Celles-ci approuvèrent d'autant plus son zèle, qu'elle était la première à leur en donner l'exemple. — (Mém. de Prouille).

1610. — En la ville d'Onteniente, au royaume de Valence, mourut la B. Sœur ANNE ARBUCHÉ. Son enfance fut un prélude de la haute sainteté où la grâce devait l'élever un jour. Elle passa sa jeunesse dans les exercices de l'oraison, du travail et des pieuses lectures. Ayant reçu l'habit du Tiers-Ordre à l'âge de treize ans, elle mena une vie plus angélique qu'humaine.

Elle communiait tous les jours ; et on la voyait souvent comme ravie en extase, pendant son action de grâces. Tout ce qui se présentait à ses regards élevait son esprit à Dieu. Un jour qu'elle était seule dans sa chambre, ravie en Dieu, un voleur entra, et fit un paquet de ce qu'il trouva de meilleur ; mais il ne put jamais retrouver la porte pour sortir : ce qui l'obligea de se prosterner aux pieds de cette Bienheureuse, qui lui obtint la grâce de sa conversion. Sœur Anne vivait dans une si grande pureté, que son confesseur avait peine à trouver, dans tout ce qu'elle accusait, matière suffisante à l'absolution. Dieu releva l'éclat d'une si sainte vie par les persécutions horribles qu'on lui suscita. On la traita d'hypocrite, de fille abusée et de fausse dévote ; ce qu'elle souffrit avec autant d'humilité que de patience, avouant qu'elle était une grande pécheresse, qui méritait d'être foulée aux pieds.

Elle gardait les jeûnes et l'abstinence de l'Ordre, et ne vivait que d'herbes, qu'elle faisait cuire pour toute la semaine, afin de n'être pas si souvent détournée de l'oraison. Elle mangeait ordinairement à terre, en esprit d'humilité, ne buvait que de l'eau chaude, qui lui causait une sorte de martyre, et couchait sur la terre nue ; lorsqu'elle était incommodée, elle reposait sur deux ais. Elle fut élue Prieure de la Congrégation, au grand profit des Sœurs, qui firent de rapides progrès dans la vertu, sous sa conduite. Les âmes du purgatoire venaient souvent implorer le secours de ses prières. De leur côté, les démons lui firent une guerre cruelle ; mais Notre-Seigneur la rendit victorieuse. Il lui accorda tant de grâces, qu'un certain Jérôme Cerdan, qui se trouvait perclus de ses membres, l'ayant priée de l'aider à se lever, elle le prit, et en disant pour lui un *Pater* et un *Ave Maria*, elle le guérit parfaitement. Favorisée du don de larmes, on les lui voyait répandre en abondance dans l'oraison. Sa dernière maladie ne fut qu'une extrême faiblesse. Elle reçut les derniers Sacrements couchée sur ses deux ais ; et dès lors, appliquant toutes ses pensées à songer à l'éternité, elle n'eut plus d'entretien avec les créatures. Son cœur était tout entier tourné vers son crucifix, et elle avait avec son Sauveur des colloques si tendres et si affectueux, qu'on ne les pouvait entendre sans être touché et ému jusqu'aux larmes.

Elle mourut ainsi dans les embrassements de Jésus-Christ sur la croix, le 13 janvier 1610. Elle était âgée de soixante-quinze ans. Au moment où elle expira, il se répandit un bruit par la ville que la sainte était morte. On fut d'autant plus persuadé de sa grande sainteté, que tous ceux qui assistèrent à ses funérailles dans l'église des religieux de l'Ordre, remarquèrent une beauté miraculeuse sur son visage. — (*Acta. Cap. Parisiens*, 1611 ; Guaraston).

1639. — A Paris, au monastère de Saint-Thomas, mourut la V. M. LOUISE DU SAINT-SACREMENT. Elle était née en Bretagne et avait épousé un riche seigneur de ce pays, mais elle resta veuve à l'âge de vingt-



quatre ans. Un religieux de l'Ordre prononça l'éloge funèbre de son mari, et, pendant cette prédication, Dieu toucha tellement le cœur de la jeune femme, qu'elle fit vœu de se faire religieuse de saint Dominique, après qu'elle aurait élevé ses deux enfants. Sa fille s'étant mariée, et son fils rendu Carme déchaussé, elle vint à Paris avec la marquise d'Assigny ; et toutes deux furent si édifiées des entretiens qu'elles eurent avec la V. M. Marguerite de Jésus, que cette marquise devint fondatrice du monastère de Dinan, et notre V. Sœur Louise prit l'habit à celui de Saint-Thomas.

Elle répondit à la grâce de sa vocation avec une grande fidélité, et fit en très peu de temps de merveilleux progrès dans la perfection. Elle était fort silencieuse, toujours unie à Dieu, et ne perdait jamais sa présence, même au milieu des affaires temporelles qu'on lui avait confiées, et qu'elle maniait avec une rare prudence ; et enfin si exacte à toutes les observances, qu'elle passait pour un modèle de régularité. On la chargea de l'instruction des Sœurs converses ; elle s'en acquitta avec beaucoup de charité. Elle jeûna neuf ans entiers, ne mangeant qu'un potage et deux œufs à la coque.

Pendant les six derniers mois de sa vie, elle fut hydropique ; on put alors admirer sa généreuse patience. Condamnée à subir, dans cet état, plusieurs opérations extrêmement douloureuses, elle se répandait en actions de grâces, et bénissait Dieu jour et nuit de la faveur qu'il lui accordait de la juger digne de souffrir pour son amour. Il fallut ouvrir dans le mur de sa cellule une petite fenêtre qui donnait sur l'église, pour satisfaire sa piété, et lui permettre d'adorer incessamment Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Comme elle s'affaissait de temps en temps sur elle-même, à cause de sa grande faiblesse, elle pria une Sœur, quand elle la verrait dans cet état, de la faire ressouvenir des trois agonies qu'a eues le Fils de Dieu, au jardin des Olives, pendant sa flagellation et sur la croix.

Sentant approcher l'heure désirée de sa mort, elle pria toutes les Sœurs de communier pour elle. Après les avoir exhortées avec ferveur à persévérer dans l'amour de Dieu, dans une inviolable fidélité envers leur divin Époux, et dans une parfaite régularité, elle mourut en paix, le 13 janvier 1629, pendant que les Sœurs gagnaient pour elle l'indulgence de la communion. On remarqua une beauté angélique sur son visage, qui portait déjà les marques d'une glorieuse immortalité. — (Mém. de Saint-Thomas).

1648. — A Lisbonne, au monastère du Saint-Sacrement, mourut la V. M. MADELEINE DU SAINT-ESPRIT, qui, après avoir méprisé l'éclat de son illustre naissance, pour se consacrer à Dieu en Religion, s'y rendit célèbre par la patience admirable qu'elle y pratiqua jusqu'à la mort, et par son application continuelle à l'oraison, qui faisait ses plus chères délices. Dieu favorisa notre sainte de grandes grâces et lui fit connaître l'heure et les circonstances de son trépas. Elle tomba dans un engourdissement inconnu à tous les médecins ; cet état la rendant incapable de toutes les choses de la

terre, la disposa merveilleusement à celles du ciel. Elle reçut les derniers sacrements avec une dévotion singulière, dit adieu aux religieuses et à une sienne sœur germaine, et après avoir porté elle-même dans sa cellule tout ce qui était nécessaire à sa sépulture, elle y rendit doucement son âme à Dieu, le 13 janvier 1648. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

1656. — A Dijon, au monastère de Sainte-Catherine de Sienné, mourut la dévote Sœur CLAUDE GALOIS, converse, religieuse très recommandable par son humilité, sa ferveur, son obéissance et son exactitude à toutes les observances. Quoiqu'elle menât une vie très pénitente, jusqu'à prendre de sanglantes disciplines, et à mêler de la cendre ou de l'eau à tout ce qu'elle mangeait, elle était infatigable au travail. Ses occupations extérieures ne la détournaient point de la présence de Dieu, et on peut dire qu'elle rendait son travail une oraison continuelle, parce qu'en lavant les habits, elle récitait l'Office de la Vierge, les sept psaumes, et d'autres prières vocales qu'elle savait par cœur. Elle récitait son Rosaire tous les jours, passait en oraison la plus grande partie de la nuit, et tout le temps de la journée qui lui restait après s'être acquittée de ses obligations. Notre-Seigneur lui est souvent apparu, pour l'enflammer de plus en plus en son saint amour. Elle lui donna des preuves de cet amour par la patience admirable qu'elle pratiqua pendant deux mois, dans sa dernière maladie. Elle en souffrit les douleurs avec joie, et munie des sacrements de la sainte Eglise, alla recevoir sa récompense dans le ciel, en l'année 1656, laissant après elle une odeur très suave de sainteté. — (Mém. de Dijon).

1658. — Au monastère du Tiers-Ordre, à Toul en Lorraine, mourut la dévote Sœur MARGUERITE DE SAINT-ALEXIS. Elle avait pris l'habit à l'âge de quatorze ans, avec une admirable ferveur. Elle était si avide de croix, qu'elle demanda, les larmes aux yeux, de ne vivre que de pain et d'eau. La délicatesse de sa complexion et une fluxion qui lui vint sur l'œil, où s'était formé un abcès, lui firent appréhender de n'être pas admise à la profession. Elle fit une neuvaine à sainte Agnès, martyre. A la fin de cette neuvaine, s'étant trouvée miraculeusement guérie, elle se coupa elle-même les cheveux : ce qui toucha tellement toutes les Mères, qu'elles la reçurent à la profession. Se voyant acceptée pour toujours, elle redoubla ses ferveurs et ses austérités. La première à tous les exercices de la communauté, elle se chargea du soin d'éveiller à Matines, et de sonner la cloche. Tous les jours, elle passait plusieurs heures devant le Très Saint Sacrement dans des actes de foi, d'amour et d'adoration. Elle n'avait jamais plus de joie que lorsqu'on l'humiliait. Il fallut qu'on lui donnât une Sœur, qui l'exerçât dans l'humilité, par les mépris étudiés qu'elle faisait de sa personne et de sa conduite ; elle voulut aussi un office de converse, pour pratiquer cette vertu en toutes occasions. Pénétrée d'une haute estime de sa vocation, elle assurait qu'elle

ne changerait pas son état pour un empire, et qu'elle ne voyait rien sur la terre qui lui fût comparable, puisque dans sa vocation elle trouvait un gage précieux de sa prédestination. Elle composa des vers admirables, qui expriment parfaitement l'excellence de la vie religieuse et la grandeur de sa reconnaissance.

Son zèle à suivre la Communauté lui fit dissimuler plusieurs infirmités. Elle jeûna tout le Carême avec une grosse fièvre, n'osant la déclarer, de peur d'être obligée d'user de dispense, jusqu'à ce qu'elle succombât sous la violence de son mal. Elle témoigna une patience invincible dans tout le cours de cette maladie. Peu de jours avant sa mort, elle rendit compte à la Mère Prieure de son intérieur et des dispositions où elle se trouvait pour aller au-devant de son divin Époux. Elle reçut les derniers sacrements en produisant de nombreux actes d'amour, d'espérance et de contrition; puis, tournant toutes ses pensées vers Jésus-Christ en croix, elle ne cessa de l'embrasser avec des élans d'ardeur et de tendresse, jusqu'à ce que, sentant les approches de la mort, elle remit son âme entre ses mains le 13 janvier 1658, dans la vingt-quatrième année de son âge. — (Mém. de Toul).





## XIV JANVIER

*Le V. P. JEAN SOLANO*

*Evêque de Cuzco, au Pérou, et fondateur du Collège  
Saint-Thomas, à Rome (\*)*

( 1404 - 1478 )



ARCHIDONA, petite ville du diocèse de Malaga en la province d'Andalousie (Espagne) vit naître le V. P. Jean Solano, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Ses parents, admirant en lui de belles inclinations à la vertu et une grande vivacité d'esprit, l'envoyèrent aux études. Il s'y appliqua si heureusement, qu'il fit ses humanités et sa philosophie avec beaucoup de succès. A l'âge de dix-neuf ans, il se sentit puissamment attiré de Dieu à l'état religieux et, avec une docilité admirable, il l'embrassa dans le célèbre couvent de Saint-Etienne, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, à Salamanque.

Il eut le bonheur d'étudier en théologie sous le fameux P. François de Victoria, un des plus consommés théologiens qui fut pour lors en toute l'Espagne. Ce professeur ne portait pas moins ses élèves à la piété par la sainteté de ses exemples, qu'à la science par ses doctes leçons. Le V. P. Solano profita merveilleusement en l'une et en l'autre, dans cette école de vertu, et il devint en même temps un très savant et un très saint religieux.

Le bruit de ses mérites s'étant répandu dans les couvents de sa

(\*) Augustin Davila : *Histoire de la Province du Mexique.*



Province, il fut successivement élu Prieur en quantité d'endroits. Il s'acquitta de ces charges avec tant de zèle et de réputation, que l'empereur Charles-Quint, qui cherchait par toute l'Espagne des hommes d'un mérite extraordinaire pour gouverner les Églises de ses Etats du Nouveau Monde, le nomma évêque de Cuzco, au Pérou : ne doutant point qu'il n'employât très utilement les riches talents qu'il avait reçus de Dieu, pour étendre la foi de Jésus-Christ dans ce vaste royaume.

La seule obéissance put le forcer à se soumettre au choix qu'on avait fait de sa personne pour cette dignité. Les bulles furent envoyées par Paul III, le 18 février 1544. Le nouveau prélat reçut la consécration en Espagne, et s'embarqua sans délai pour le Pérou, où il arriva après trois mois d'une assez pénible navigation.

Il trouva le pays divisé par l'avarice et l'ambition des gouverneurs, qui, ne travaillant qu'à se détruire les uns les autres et qu'à s'enrichir, abandonnaient la conduite des peuples et les intérêts du roi leur maître, pour faire leur fortune. Les concussions effroyables qu'ils multipliaient dans le pays et les cruautés barbares qu'ils exerçaient sur les Indiens, pour ravir leur or et leur argent, étaient deux obstacles invincibles à l'établissement de la foi dans ce riche royaume. Les évêques, leur clergé et les missionnaires envoyèrent plusieurs fois à ce sujet leurs plaintes à la cour ; mais soit que les lettres fussent surprises, ou que les avis secrets des officiers trouvassent plus de croyance dans le conseil du roi, on n'apportait point de remède à un mal aussi funeste à l'Etat qu'à la Religion.

Le V. P. Jean Solano prit possession de son siège épiscopal au milieu de ces fâcheuses conjonctures.

Aussi favorable aux Indiens que son prédécesseur, le V. P. Vincent de Valverde, il montra la même attention à défendre leur liberté et à travailler à leur conversion ; l'une, d'ailleurs, contribuait beaucoup à l'autre : ces peuples se montrant dociles à la voix des pasteurs et aux instructions des missionnaires, à proportion qu'ils trouvaient en eux des entrailles de charité et de compassion pour leurs misères.

Comme le nombre des pauvres et des malades, par suite de toutes les guerres civiles, était considérable parmi les indigènes, le saint prélat pressa les conquérants qui s'étaient enrichis de leurs dépouilles, de leur ouvrir au moins un asile où ils pussent trouver les soulagements nécessaires à la vie. Plusieurs entrèrent dans ses vues et contribuèrent à la fondation d'un hôpital, le premier de tout le

Pérou. La première pierre fut posée en 1552, et en peu de mois il fut bâti, meublé et bien renté.

Mais le soulagement des pauvres et des malades ne faisait pas toute l'occupation de cet infatigable pasteur. Il travaillait avec ardeur à la conversion des infidèles, et à ramener à la vertu et au devoir les soldats espagnols. Il n'oublia rien pour remontrer aux officiers du roi le tort irréparable qu'ils faisaient aux progrès de l'Evangile par la cruauté avec laquelle ils traitaient les Indiens; le crime qu'ils commettaient en empêchant la conversion de tant d'infidèles, et le danger où ils exposaient la réputation du roi, qui passerait dans l'esprit de tous ces peuples pour un prince avare, plutôt soucieux de ravir leurs trésors, que d'établir la foi de Jésus-Christ. Ces hommes cupides méprisèrent ses avis, et le traitèrent, lui et les autres évêques, avec la dernière insolence. Il ne laissa pas de prêcher avec beaucoup de zèle, de faire ses fonctions épiscopales et de défendre vigoureusement la liberté de l'Eglise si honteusement opprimée. Mais après plusieurs années de travaux continuels, voyant ses fatigues rendues inutiles, la voix des évêques étouffée et la conversion d'une foule de pauvres sauvages malheureusement retardée par l'aversion mortelle que l'avarice et la cruauté des Espagnols leur donnaient de l'Evangile, il résolut d'aller lui-même en Espagne représenter à Sa Majesté l'état déplorable du pays, et l'oppression scandaleuse où l'Eglise gémissait par les désordres de ses officiers. Comme il ne cherchait que Dieu seul, et n'avait d'autre intérêt dans l'épiscopat que le salut des âmes, il voulait aussi profiter de ce voyage pour demander la division de son évêché, à cause de sa trop vaste étendue, qui était de plus de trois cents lieues, et de la trop grande multitude de peuples si différents en humeur, en langage et en coutumes qui le composaient.

Etant arrivé en Espagne, le courageux prélat représenta au roi, en plein conseil, la violence de ses officiers, la misère des peuples qui gémissaient sous leur conduite, et la cruelle oppression où était l'Eglise, d'une part par l'injurieux mépris que subissaient les évêques, de l'autre par les obstacles intéressés apportés à la conversion des pauvres Indiens. Il exposa ensuite les moyens qu'il jugeait les plus nécessaires et les plus efficaces pour remédier à ces malheurs, avancer la cause de Dieu, et faire réussir les affaires de Sa Majesté, à la consolation des peuples et à la gloire de son Etat. Par malheur, il trouva le roi et son conseil entièrement prévenus, ou par les lettres des gouverneurs, ou par une malheureuse politique, qui sacrifie toutes choses à l'intérêt.

Ne voyant aucune espérance de remédier à des désordres si préjudiciables à la gloire de Dieu, à la liberté de son Eglise et au salut de tant de peuples, le digne prélat prit alors la résolution de se rendre à Rome, pour obtenir du Saint-Père ce qu'il désirait. Mais à Rome, les négociations traînèrent en longueur. C'est pourquoi le V. Père Solano, dans la crainte qu'une plus longue privation de pasteur ne portât préjudice à l'Eglise de Cuzco, renonça spontanément à son siège entre les mains du Pape Pie IV, l'an 1561, après seize années d'épiscopat.

Se trouvant déchargé de ce pesant fardeau, il résolut, à l'imitation de saint Jérôme, d'aller passer le reste de ses jours en la Terre Sainte, dans les larmes, la pénitence et une méditation continuelle de la vie, des actions et de la Passion de Jésus-Christ. On lui représenta si vivement le danger où il exposerait sa personne et l'honneur de l'Eglise en vivant parmi les Turcs, mille fois plus cruels que les Indiens anthropophages ; la douleur continuelle qu'il souffrirait, en voyant profanés les lieux que Jésus-Christ a sanctifiés par ses travaux et par son sang ; la vie errante qu'il serait obligé de mener dans ces lieux désolés, où les infidèles ont démoli tous les couvents de l'Ordre, qu'il changea sa résolution d'aller en Palestine et se décida à demeurer à Rome.

Il se retira au couvent de la Minerve, où il vécut encore une vingtaine d'années, non point en évêque, mais plutôt en novice, dans l'humilité et la mortification, dans la ferveur, la retraite et le silence, en un mot dans tous les exercices de la Religion. Il passait en oraison une partie du jour et de la nuit, et, après avoir exactement assisté au chœur à l'Office divin, il donnait le reste de son temps à la lecture des Saints Pères. Il ne sortait jamais que pour exercer la charité à l'égard des prisonniers ou des malades, ou pour aller visiter les lieux saints de la ville, et particulièrement le tombeau du Prince des Apôtres, auquel il recommandait avec beaucoup de larmes l'état déplorable des églises du Pérou. Il ne conversait qu'avec Dieu, rarement avec les hommes, et il était tellement mort à lui-même et au monde, qu'en partant d'Espagne pour aller en Amérique, il dit un adieu éternel à ses parents, n'en voulant aucun à sa suite, et il leur défendit de lui écrire jamais. Il aimait les pauvres avec une si grande tendresse et il leur faisait tant d'aumônes, qu'il a mérité la glorieuse qualité de père des indigents.

Il fonda le collège de Saint-Thomas, à la Minerve, pour la Province

romaine. Et, en reconnaissance de cette insigne libéralité, la Province romaine y a toujours appelé des Lecteurs d'Espagne pour en remplir la première chaire, en mémoire de son illustre fondateur. Les Pères François d'Avila, Thomas de Lemos, Diego Alvarès et Jean Gonzalès l'ont occupée avec l'admiration de tout Rome ; et l'Ordre aura toujours une éternelle obligation à ce pieux évêque du succès glorieux que ces grands hommes ont remporté dans les congrégations fameuses *de auxiliis*, où ils ont si généreusement et si savamment défendu la grâce de Jésus-Christ, dont on contestait la force et la puissance. 5.

Le Vénérable Père mourut très saintement le 14 janvier 1480, chargé d'années et de mérites, et alla recevoir dans le ciel la récompense de tant de bonnes œuvres. Il fut honorablement enterré, avec ses habits pontificaux, dans la sacristie de la Minerve, où les Pères de ce couvent lui ont dressé une épitaphe en forme d'éloge. Cette épitaphe renferme en abrégé l'histoire de sa vie, et on peut la voir dans le *Théâtre de l'Ordre*, du Père Fontana.

Cuzco était l'ancienne capitale des Incas. On y admirait la somptuosité de son temple dédié au Soleil, le plus beau, le plus riche et le plus célèbre du Pérou ; le couvent de notre Ordre a été bâti des ruines de ce temple.

Le siège de Cuzco, érigé au xvi<sup>e</sup> siècle, a eu pour premier évêque le Dominicain Vincent de Valverde. Après sa mort, en 1543, Charles-Quint y avait nommé un autre Dominicain, le Père Barthélemy de Las Casas ; mais il refusa cette dignité. Le Père Jean Solano succéda au Père Vincent de Valverde, le 18 février 1544. Un peu plus tard, nous retrouvons encore sur ce même siège un Dominicain, le Père Grégoire de Montealbo, qui y mourut en 1602.



## Le V. P. HENRI DE SAINT-BARTHÉLEMY DEL GAUDIO

*Religieux du Couvent de Saint-Sixte, à Rome (\*)*

(1642)

CE digne religieux est une preuve touchante de ce que peut inspirer l'exemple d'un Dieu humilié pour l'amour des hommes, l'exemple de la vie inconnue et cachée qu'il a menée sur la terre, et qui a

(1) Mémoires de Saint-Sixte ; Echard, t. II, p. 537. (Souèges, suppl. de mai).



fait dire longtemps auparavant à un prophète, dans la vue et dans l'admiration de ce mystère : *Verè tu es Deus absconditus, Deus Israël Salvator* : « Vous êtes véritablement un Dieu caché, ô Dieu Sauveur d'Israël. » (Isaïe, XLV, 15.).

Le V. Père del Gaudio était né dans le royaume de Naples, de parents très honorables, qui le firent élever avec beaucoup de soin. Les volontés de sa famille ou ses propres inclinations, le portèrent à l'étude de la médecine ; il se rendit très habile en cet art. La Providence l'engagea ensuite dans l'état du mariage et, comme il était fort pieux, il ne négligea rien pour inspirer les mêmes sentiments à un fils et à deux filles que Dieu lui donna.

Pour les habituer à ne point manquer la prière du matin, qu'il leur avait apprise, et pour les exercer à ne rien commencer sans avoir invoqué Dieu, il ne leur donnait point à déjeuner qu'ils n'eussent fait premièrement leur prière. Il déposait leur pain sur le petit autel qu'il leur avait dressé, et leur disait ensuite : « Allez demander à déjeuner à Notre-Dame. » Les enfants y allaient avec simplicité, et, Dieu bénissant cette sainte industrie, faisait que le père, oubliant quelquefois de mettre le pain au lieu accoutumé, les enfants ne laissaient pas de l'y trouver. Une telle éducation leur fut si profitable que tous les trois, ne concevant que du mépris pour les choses du monde, choisirent le parti le plus assuré, celui de la Religion, et ils embrassèrent celle de saint Dominique.

Notre généreux chrétien ne resta pas longtemps à suivre ses enfants. Dieu ayant déjà disposé de sa femme, et son cœur se trouvant extraordinairement éclairé sur les voies du ciel, il résolut de quitter tout et de se rendre vil et abject dans la maison du Seigneur.

Animé de ce désir et tout brûlant de l'amour de Dieu, il alla demander l'habit des Frères tertiaires, qui, selon l'usage, quoique rare, de certaines maisons d'Italie, vivent dans un état encore plus humble que celui des Frères convers, ne portant pour habit qu'une robe blanche et faisant les offices les plus pénibles du couvent. Il sut si bien cacher ses belles qualités, que le Prieur le prenant pour un homme du commun, qui, déjà avancé en âge, ne désirait que faire pénitence et travailler à son salut par ce genre de vie, lui donna l'habit qu'il demandait et l'occupa au travail qu'il s'était déjà si volontairement proposé.

Sa retraite, néanmoins, ne put pas être si secrète, que, dans la suite, on n'en eût quelque connaissance. Informé des excellentes qualités de

ce bon Frère, le Prieur donna avis de ce qui se passait au Révérendissime Père Ridolphi, alors très digne et très zélé Supérieur de tout l'Ordre. Le Général écrivit au Prieur de donner l'habit des Frères clercs à ce tertiaire et de lui faire prendre les Ordres sacrés. Ce commandement était trop juste, pour n'être pas exécuté. A celui qui, pour s'humilier, avait choisi la dernière place, on dit de monter plus haut, *Amice, ascende superius*, et de prendre rang parmi les prêtres de Jésus-Christ et les prédicateurs de sa gloire. Le fervent religieux se rendit à ces ordres, parce qu'il ne pouvait pas y résister ; mais sans rien perdre de cette humilité de cœur et de cette vie austère et laborieuse, dans laquelle il s'était exercé avec tant d'édification : il ne fit qu'en changer les pratiques, et continua à se considérer devant Dieu comme le plus indigne de ses Frères et à se traiter avec la dernière rigueur.

Le Révérendissime Père Ridolphi ayant conçu le dessein de ramener le couvent de Saint-Sixte de Rome à la plus exacte observance, et de remettre ainsi en honneur une maison qu'avaient sanctifiée par leur vie angélique notre Père saint Dominique et ses premiers enfants, cherchait des religieux capables de le seconder dans une entreprise si glorieuse. Il choisit les principaux dans la réforme du Père Michaëlis, qui florissait en France sous le nom de Congrégation de Saint-Louis ; mais les grandes choses qu'il avait entendu dire du Père Henri del Gaudio, firent qu'il lui manda de venir à Rome, pour se joindre à ces autres Pères.

Arrivé dans cette communauté, notre religieux y jeta l'éclat d'une admirable sainteté et d'une vie fort pénitente. Quoique très docte et très expérimenté médecin, il était extrêmement éloigné des prescriptions de cet art, qui semblent n'être propres qu'à entretenir la délicatesse ; il puisait, au contraire, dans sa science des principes très solides pour appuyer les rigueurs les plus sévères. Afin de s'affermir lui-même dans la vie pénitente qu'il avait commencée, y confirmer ceux qui la pratiquaient, y exhorter et attirer les autres, il composa un savant ouvrage, qu'il fit imprimer en italien sous ce titre : *Scalco spirituale*, c'est-à-dire, « l'Ecuyer tranchant spirituel » (1). Dans ce livre il prouve, en théologien, par les passages de l'Ecriture et des Pères, et en médecin, par les préceptes de Galien et les aphorismes d'Hypocrate, qu'on peut fort bien conserver sa santé, tout en jeûnant au pain et à l'eau,

(1) *Scalco spirituale per le mense dei religiosi, e de gli altri devoti*. Il fut imprimé à Naples en 1644 et dédié à la princesse Borghèse.

en prenant de fréquentes disciplines, même sanglantes, en couchant sur la dure, en portant des cilices et des chaînes de fer et en faisant de longues veilles. Comme il le démontre fort bien, non-seulement par cette règle, si communément reçue : *Natura paucis contenta est* : « Que la nature se contente de peu de chose », mais encore par un grand nombre d'autres raisonnements et qu'il en était parfaitement convaincu, il était lui-même le premier à mener ce genre de vie, à moins que ses supérieurs, ou pour l'humilier, ou pour éprouver son obéissance, ne lui commandassent de se relâcher en quelque chose, ou même de se conformer entièrement aux autres, ce qu'il faisait sans résistance.

Il exerça dans ce couvent de Saint-Sixte l'office de Maître des novices. Son grand exemple servait de puissant aiguillon à ces jeunes apprentis de la perfection, pour les porter aux plus hautes pratiques de la vie crucifiée ; mais comme, sans une grande ferveur d'esprit, notre méchante nature ne saurait guère sortir d'elle-même, il les excitait encore par ses belles exhortations, qui étaient nécessairement efficaces après les exemples qu'il donnait.

Une vie si sainte ne pouvait que jeter de l'éclat dans une ville où le siège de la sainteté est établi. Dès que la nouvelle observance eut été introduite au couvent de Saint-Sixte, cette communauté fut aussitôt considérée comme l'une des plus saintes et des plus exemplaires de la capitale du monde chrétien. D'autre part, l'extérieur du Père Henri était si touchant, sa maigreur si édifiante et sa modestie si angélique, que des personnes de la première qualité recherchèrent sa direction. On remarquait entre autres la princesse Borghèse, nièce du Pape Paul V. Cette princesse faisait de ce religieux une estime particulière. Sa qualité néanmoins n'empêchait pas le Père Henri de l'exercer avec la liberté d'un directeur parfaitement désintéressé, et de la faire attendre sans difficulté, lorsque les occupations de son office de Maître des novices, ou d'autres actions de communauté, ne lui permettaient pas de l'aller trouver aussi promptement qu'une direction plus accommodante, mais moins religieuse et spirituelle, aurait demandé : à quoi cette pieuse princesse se conformait avec beaucoup de soumission et de patience.

Ce vénérable religieux vivait de la sorte au couvent de Saint-Sixte, lorsqu'il se présenta une occasion d'aller en mission en Tartarie. Trois Pères des plus fervents de cette communauté s'offrirent de bon cœur pour cet apostolat ; notre Père Henri del Gaudio fut du

nombre. Ils partirent heureusement de Rome, tout résolus à bien travailler pour la gloire de leur Seigneur. Cette grâce leur fut accordée abondamment, non pas toutefois comme à des prédicateurs apostoliques, qui se fatiguent jour et nuit dans le ministère de la parole ; mais comme à des confesseurs de Jésus-Christ, qui, par les chaînes et les prisons, se voient à la veille d'un illustre martyre. Pendant qu'ils voguaient vers le port de Caffa, leur navire fut pris par les Turcs ; et ceux-ci ayant capturé nos trois religieux, les firent aussitôt esclaves, et les amenèrent en cette qualité à Constantinople. Ils souffrirent dans cette ville les incommodités et tous les mauvais traitements qu'on peut penser de la part de ces infidèles. Les nouvelles de leur état affligeant arrivèrent toutefois à Rome. On employa alors le crédit de l'ambassadeur de notre roi très chrétien, qui obtint enfin, après quelques mois, leur délivrance (1).

Ils s'embarquèrent sur un vaisseau anglais pour s'en retourner à Rome. Mais Dieu voulant mettre le dernier sceau à leurs souffrances et couronner leur vie, par une mort subie à l'occasion de l'apostolat qu'ils avaient si généreusement entrepris, permit que le vaisseau fit naufrage ; ses serviteurs ayant été submergés avec les autres, passèrent de la mer de ce monde au torrent des délices éternelles, vers l'an 1642.

(1) Ce fut le V. P. Antoine du Saint-Sacrement qui obtint par son crédit, que le roi de France écrivit à son ambassadeur de faire mettre en liberté nos trois religieux. Lui-même écrivit à l'un d'eux, nommé Père Raymond, une lettre magnifique sur le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ. Cette lettre a été insérée dans sa vie par le P. Archange (11 p., l. 1, c. 10).







## La V. M. ESPÉRANCE DOLZ

*Supérieure de la Congrégation des Sœurs du Tiers-Ordre  
séculier de Mora, en Aragon (\*)*

(1567-1638)

**Q**UELQUE excellent et merveilleux que soit l'abrégé que nous donnons de cette vie, il ne sera jamais qu'un léger aperçu des grâces et des vertus de cette grande âme.

Espérance Dolz naquit en la ville de Mora, sur les confins du Royaume d'Aragon, vers les limites de celui de Valence, l'an 1567. Dès l'âge de onze ans, elle fut attirée à une communication très intime avec Dieu par le moyen de l'oraison ; et, comme si elle eût passé les années précédentes dans un grand oubli des choses religieuses, elle pleura dans la suite ce temps fort mal employé, à son avis, disant avec le même sentiment que saint Augustin : *Sero te cognovi, pulchritudo antiqua tam nova ; sero te amavi* : « C'est bien tard que je vous ai connue, ô beauté si ancienne, néanmoins si nouvelle ; c'est bien tard que je vous ai aimée. » Elle était d'autant plus vivement pénétrée de cette vérité, que Dieu lui mettait clairement devant les yeux plusieurs occasions, qu'il lui avait fait éviter, où elle aurait été en danger de perdre sa grâce.

Ayant atteint sa quatorzième année et, se trouvant à Valence, du temps de saint Louis Bertrand, elle fit vœu de virginité. De quoi le démon conçut tant de rage, qu'il ne cessa de la persécuter, tantôt par des bruits épouvantables, tantôt par des imaginations deshonnêtes, tantôt par de mauvais traitements.

Elle eut l'avantage et le bonheur de conférer de son intérieur avec le vénérable serviteur de Dieu, le P. Jérôme-Baptiste de Lanuza. Ce Chrysostôme de son siècle étant Prieur du couvent de Saint-Onuphre, à deux lieues de Valence, et y prêchant le carême l'an 1589, dans

(\*) Extraite de la vie du P. Jérôme-Baptiste de Lanuza, par le P. Jérôme Fuser, Saragosse, 1648 (Souèges, suppl. de mai).

l'église paroissiale de la ville, Espérance vit un jour le visage du prédicateur aussi lumineux et resplendissant que le soleil.

Ce fut vers cette époque qu'elle reçut l'habit du Tiers-Ordre, étant âgée de vingt-deux ans. Elle mérita, dès lors, un si rare don de chasteté, qu'elle n'avait pas plus sentiment du vice contraire que si elle eût été de marbre. C'était à l'angélique saint Thomas qu'elle aimait à attribuer cette grâce, parce qu'elle s'était très affectueusement recommandée à lui pour l'imiter en cette vertu. Marchant dans une continuelle présence de Dieu, son esprit s'élevait et s'absorbait si facilement, si profondément en lui, que les oraisons, même vocales, lui ôtaient l'usage des sens, et la faisaient tomber en extase. Elle avait néanmoins un temps déterminé qu'elle destinait à ce saint exercice ; c'était depuis huit heures du soir jusqu'à une heure après minuit. Elle y recevait des grâces très particulières, qui lui donnaient un désir brûlant de l'éternité ; pour le tempérer en quelque sorte, elle ouvrait la porte de sa chambre, afin de contempler le ciel, à travers les obscurités de la nuit, et de pénétrer dans les splendeurs de la gloire éternelle.

Les jours où elle communiait, et lors même qu'elle assistait seulement à la Messe, Dieu faisait couler en son âme une si grande abondance de consolations intérieures, qu'elle le priait, avec une humilité non moins pressante qu'amoureuse, ou d'en modérer l'excès, ou d'élargir son cœur impuissant à les contenir dans toute leur plénitude. Pour se délivrer de ces douces et aimables angoisses, elle se retirait en quelque coin : là elle donnait de l'air à sa poitrine avec de nombreux soupirs, sans quoi il lui eût été impossible de ne pas s'emporter à des cris d'une sainte joie et allégresse. Les grâces qu'elle disait avoir reçues par le moyen de ce divin sacrement, étaient tout à fait grandes et extraordinaires. Souvent elle voyait la sainte hostie resplendissante, d'autres fois comme jetant des flammes, quelquefois sanglante, et une fois elle la vit changée en un très bel enfant. Un jour elle contempla Notre-Seigneur dans le cénacle avec ses apôtres, comme lorsqu'il instituait ce divin Sacrement : le bon Maître l'invitait à s'approcher de cette table céleste, et lui disait avec un amour ineffable : « Viens à moi, ma fille, et laisse-moi disposer de toi ; car je suis la vie, et c'est pour ton amour et pour celui des autres que je me suis laissé sous les espèces du pain et du vin. »

Une autre fois qu'elle avait été fort incommodée, et dans l'impossibilité de communier, le désir de la communion la pressant vivement,

Notre-Seigneur la visita, revêtu des habits sacerdotaux ; et lui présentant une hostie, qu'il tenait en sa main : « Ne crains point, ma fille, lui dit-il, car certainement tu me recevras demain par la communion. » Ces paroles furent si efficaces, qu'elle se trouva parfaitement guérie, et alla le lendemain à l'église recevoir son Sauveur. Il lui apparut, une autre fois, dans le même état qu'il était lorsqu'il voyageait par le monde ; et lui offrant une petite hostie, il lui dit : « Approche, ma fille, ne crains point de me recevoir ; car je suis le pain de vie. » Enfin, une autre fois, elle entendit une voix qui, venant du tabernacle, lui demandait comme à saint Pierre : « M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? » A quoi elle répondait, de même que cet apôtre : « Vous le savez, Seigneur ! »

Elle disait avoir aussi reçu de grandes grâces dans la considération des autres mystères de la vie du Sauveur. Plusieurs fois, il lui montra une croix, l'invitant à la venir prendre. Il se fit encore voir à elle, priant dans le jardin et réduit à l'agonie, maltraité et flagellé à la colonne, couronné d'épines, portant sa croix sur le chemin du Calvaire, mort entre les bras de sa sainte Mère, et sortant du tombeau glorieux et triomphant. Le jour qu'elle reçut cette dernière grâce, Notre-Seigneur lui dit, dans le ravissement qu'elle eut, de s'adonner, à l'avenir, à la contemplation des perfections divines.

En trois différentes occasions, elle eut une connaissance très relevée du mystère de la très sainte Trinité : Elle voyait, lui semblait-il, les trois personnes divines dans l'unité de la même essence, aussi clairement qu'on peut les voir en cette vie ; et dans l'une de ces visions, le Père éternel lui disait de se complaire en lui, et de jouir de lui, qu'il le voulait de la sorte, et qu'après cela elle n'aurait plus rien à désirer.

La très sainte et très aimable Vierge lui fit aussi des caresses et des grâces très rares, aux jours de ses fêtes, et notamment à celles de sa Nativité et de son Assomption. Elle eut, en l'une et l'autre de ces deux fêtes, un si grand ravissement, qu'elle ne savait si c'était ou avec son corps, ou en esprit seulement, qu'elle avait été enlevée au ciel. Elle s'y trouva au milieu des chœurs des anges, et il lui sembla voir, dans la première de ces fêtes, toute la cour céleste, félicitant la Mère de Dieu de son heureuse naissance, et, dans la seconde, les trois Personnes divines la couronner. D'autres saints, à qui elle avait une dévotion particulière, lui faisaient encore plusieurs faveurs, et lui apparaissaient, soit pour l'animer à la souffrance, soit pour la consoler dans ses

travaux. Parmi ceux qui lui étaient plus familiers, elle nommait notre Père saint Dominique, saint Vincent Ferrier, sainte Claire, sainte Catherine de Sienne, le roi David et les anges.

Notre Sœur eut, un jour, une vision, dans laquelle il lui sembla être portée au centre de la terre, ou dans une caverne très obscure. Elle voyait les âmes, qui souffraient d'étranges tourments de feu, de froid et autres supplices qui n'avaient point de nom. On lui dit que c'était le purgatoire, et que les âmes y étaient punies pour des fautes bien légères. Elle y vit néanmoins deux très beaux jeunes hommes revêtus de blanc, qui les consolait, et qui leur racontaient les suffrages et les bonnes œuvres qu'on faisait dans le monde pour elles ; à mesure qu'elles étaient purifiées, elles les voyait sortir de leur prison avec une beauté ravissante. Ces vues, ces visions, ces extases et ces révélations lui duraient deux et trois heures, parfois tout le jour, d'autres fois plusieurs jours, quelques-unes plus de six mois, sans compter toutes celles dont elle était favorisée toutes les fois qu'elle se recueillait.

Ces opérations divines produisaient en notre Sœur une grande crainte, et elle y résistait de tout son possible, redoutant qu'elles ne fussent des illusions et des tromperies de l'ennemi. Mais cette crainte et ces efforts étaient suivis d'effets bien propres à la rassurer : une merveilleuse quiétude, paix et joie intérieure ; un grand désir de souffrir et d'être martyrisée pour Jésus-Christ, de porter sa croix après lui jusqu'à la mort, sans jamais se lasser ; un regret très sensible de l'avoir offensé ; une connaissance plus profonde de sa misère ; une confiance filiale en la miséricorde de Dieu ; une charité toute compa-tissante et toute cordiale pour son prochain ; un amour sincère des ennemis ; le prompt recouvrement d'une santé entière, dans ses maladies, avec de nouvelles forces corporelles ; un incendie intérieur de l'amour divin, qui paraissait à l'extérieur en tout ce qu'elle entreprenait ; un élan de ferveur et d'action ; une onction, une affabilité, une grâce admirables, et enfin des extases, qui la tenaient des jours entiers tellement privée de ses sens, qu'elle ne pouvait ni voir, ni entendre.

Elle communiqua toutes ces faveurs au vénérable serviteur de Dieu, Jérôme-Baptiste de Lanuza, ne doutant point qu'un homme aussi docte, aussi saint et aussi éclairé, ne lui donnât des avis salutaires sur ce qu'elle avait à observer dans un état où elle craignait de l'illusion. Ce sage Père tarda trois ou quatre mois à lui répondre, recommandant



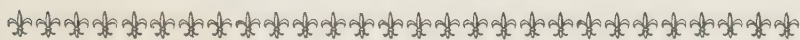
soigneusement cette affaire à Dieu. Après ce laps de temps, il lui écrivit de marcher toujours avec humilité, crainte et confiance ; mais qu'il croyait que tout ce qu'elle lui avait fait connaître venait de Dieu, et il ajouta, pour l'en convaincre entièrement, des raisons si saintes, si fortes, et si remplies de l'esprit du Seigneur, qu'elle en resta dans une grande paix et une quiétude d'âme parfaite.

D'une humilité profonde, cette servante de Dieu se rendit, de plus, admirable dans l'exercice de la charité. Elle servit longtemps, dans la ville de Mora, une malade privée de tout secours humain, et il lui arriva avec cette malade une chose pareille à celle qu'on rapporte dans la vie de sainte Catherine de Sienne, touchant les deux femmes Tecca et Palmerina, qu'elle avait entrepris de servir. Celle de Mora n'ayant pas l'esprit moins mal fait, bien loin d'agréer les bons offices de notre Espérance, la grondait et rudoyait, comme si elle eût été sa servante ; et, qui pis est, suscita contre elle un faux témoignage très diffamant. Cette malheureuse avait un horrible ulcère tout fourmillant de vers, d'où sortait une odeur insupportable. Notre généreuse Sœur ne laissa pas de la panser de ses propres mains et de lui rendre tous les devoirs que la charité la plus sainte et la plus héroïque peut inspirer.

Dès qu'elle eut fait vœu de virginité, à l'âge de douze ans, elle entreprit de jeûner au pain et à l'eau quatre jours de la semaine, tout l'avent qu'elle commençait à la Toussaint ; elle y ajouta les jeûnes de l'Ordre, lorsqu'elle en eut reçu l'habit. Le plus souvent elle portait sur ses reins une chaîne de fer, dont les anneaux étaient très rudes et la blessaient fort douloureusement ; et lorsqu'elle laissait celle-ci, elle en prenait une autre garnie de petites pointes de fer, aussi perçantes que des aiguilles. C'était encore avec cette terrible chaîne qu'à l'imitation de notre Père saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne, elle se déchirait les épaules à force de coups. Elle pratiquait cette sorte de pénitence, ou plutôt de martyre, les jours de communion, d'indulgence, les mardis et les vendredis ; bien qu'ordinairement elle fût infirme et qu'elle souffrît de grandes douleurs de tête et de côté. C'était le chemin par lequel elle priait son Epoux de la conduire, comme étant le plus sûr et le plus droit, pour aller au ciel.

On l'a vue, plusieurs fois, élevée de terre pendant son oraison et resplendissante de lumière. A peine dormait-elle trois heures, et sur un lit très dur. Les démons la craignaient terriblement ; et lorsqu'ils voulaient l'interrompre ou la troubler dans ses saints exercices, elle leur donnait la chasse avec de l'eau bénite et le signe de la croix.

Notre Sœur eut le don de prophétie et celui de pénétrer dans le plus secret des cœurs : ce qui lui servit beaucoup pour faire du bien aux âmes. Elle établit en sa ville une Congrégation d'excellentes Sœurs du Tiers-Ordre, dont le Père Jérôme-Baptiste de Lanuza, étant pour la seconde fois Provincial de la Province d'Aragon, la nomma Prieure perpétuelle. Il aurait voulu de tout son cœur la faire venir à Albaracin, lorsqu'il en fut fait évêque, pour y donner le bon exemple et y être la gouvernante de ses neveux ; mais Dieu disposa autrement de sa servante. Il la laissa à Mora, pour la consolation et le bien des Sœurs, que sa Providence y avait assemblées sous sa direction et sous sa conduite. Elle les éleva dans les maximes les plus pures et les plus saintes de la perfection, les faisant aspirer ardemment à la possession des biens célestes. C'était l'unique désir dont son cœur était embrasé et dans lequel elle passa sa vie jusqu'à l'âge de 71 ans ; où la mort, venant dissoudre les liens de sa mortalité, la rendit jouissante de la gloire éternelle, l'an 1638.



## LE MÊME JOUR

1260. — A Pérouse, le dévot F. ANDRÉ MANCINI, convers, alla recevoir dans le ciel le fruit de ses travaux. C'était un grand serviteur de Dieu, très assidu au travail, et d'une humilité si profonde qu'il exerçait avec joie les offices les plus bas de la Religion. Sa vie était à peu près un jeûne perpétuel. Il portait le cilice, et lorsqu'en hiver il avait froid, il n'employait pas d'autre moyen pour s'échauffer, que de prendre pendant un quart d'heure une bonne discipline. — (Razzi).

1349. — A Northampton, en Angleterre, mourut le très pieux et très savant Père ROBERT HOLCOTH, religieux aussi recommandable par sa vie pénitente et crucifiée, que par les excellents ouvrages de doctrine et de piété qui rendront sa mémoire célèbre à la postérité. Il eut toutes les vertus qui font un parfait religieux, toutes les lumières qui font un savant docteur et tout le zèle qui fait un prédicateur apostolique. Le P. Robert signala sa piété, en persévérant jusqu'à la mort dans tous les exercices de la Religion ; il fit paraître sa profonde science, dans l'université d'Oxford, où il enseigna la philosophie et la théologie avec un applaudissement général ; et il fit éclater

son zèle, dans la fonction de prédicateur qu'il exerça en plusieurs villes d'Angleterre, au grand profit d'une multitude d'âmes, qu'il retira du péché. Le V. Père fut emporté par la grande peste qui désola l'Europe en 1349.

Il a composé tant de livres qu'on a cru qu'il y avait eu deux religieux dans l'Ordre du même nom. Mais Jean Pitsée, auteur anglais, a fait changer de sentiment, dans son livre des Relations historiques d'Angleterre, où, traitant des écrivains de sa nation, il assure que notre B. P. Robert Holcoth est l'auteur des ouvrages suivants, dont il a fait le catalogue, et qu'il assure avoir vus dans les bibliothèques de Cambridge et d'Oxford en Angleterre :

Leçons sur le livre de la Sagesse, au nombre de 213; ces Leçons ont été souvent imprimées, à Venise en 1483, 1500, 1509, 1515, 1586, et à Paris en 1511, 1514, 1518. Un traité sur ces paroles du second livre des Rois: *Dominus petra mea, et robur meum*, imprimé à Venise en 1509. Des commentaires sur les Proverbes de Salomon, imprimés à Paris en 1510, 1515, sur le Cantique des Cantiques, et sur les Sept premiers chapitres de l'Ecclésiastique, imprimés à Venise en 1509. Un Livre de Questions sur les quatre livres du Maître des Sentences, imprimé à Lyon en 1497 et 1510. Les Décisions de plusieurs autres questions théologiques, un livre de Conférences, de l'imputabilité du péché, 1497. Des moralités des histoires, imprimé à Venise en 1505, à Paris en 1507, 1510 et 1513.

Outre ces ouvrages qui ont été imprimés, il y en a beaucoup d'autres manuscrits. Le P. Holcoth a encore composé un livre d'expositions morales, et des commentaires sur les douze petits prophètes, sur l'Ecclésiaste, et sur les quatre évangélistes; un ouvrage particulier sur saint Matthieu, un livre des exemples de l'Ecriture, les allégories de l'ancien et du nouveau Testament, les moralités de l'Ecriture sainte pour les prédicateurs, un livre de leur devoir, des sermons sur tous les Evangiles de l'année, pour tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, et sur les fêtes des Saints, des sermons pour tous les jours du carême. Il a écrit sur les quatre livres des Sentences; un livre des questions quolibetales, un livre sur quelques articles attaqués, un livre des Leçons scolastiques, des traités de l'immortalité de l'âme, de la prescience et de la prédestination, des péchés mortels, de la liberté de croire, des fauteurs des hérétiques, un livre de l'amour de Dieu; sur les cinq universaux, des jeux de hasard, un dictionnaire; deux livres de l'ombre de la nature, du mouvement et des effets des étoiles, et plusieurs autres opuscules, que le même Jean Pitsée témoigne avoir vus. — (Pitsée; Echard, t. 1, p. 629).

15.. — Au couvent de Saint-Marc, à Florence, décéda le V. P. SIMON STRADI. Il avait été élevé par le V. P. Jérôme Savonarole dans sa Congrégation réformée; et il en avait tellement pris l'esprit, que s'étant rendu un modèle de la perfection religieuse, on l'établit Maître des novices au couvent de Fiésole. Il y pratiqua la mortification, la piété, l'oraison, et toutes les vertus, et y formant aussi ses novices, il amassa un riche trésor de mérites.

C'est ce Père qui a déposé touchant le miracle arrivé à l'évêque de Vaison, lorsqu'il était malade à l'extrémité ; il l'avait appris de la propre bouche du prélat. Cet évêque ayant dégradé le P. Jérôme Savonarole et les Pères Dominique de Pescia et Sylvestre de Florence, ses compagnons, pour plaire à ceux qui sollicitaient leur mort, ces Pères lui apparurent et lui demandèrent s'il les connaissait. Il leur répondit que non. Mais eux s'étant fait connaître pour ces Pères qu'il avait dégradés avec tant d'injustice, il fut étrangement effrayé, et leur demanda en tremblant s'ils venaient pour se venger, et pour le punir de sa lâche complaisance, qui l'avait rendu le ministre de la passion de leurs persécuteurs. « Non, lui répartit le B. P. Jérôme Savonarole, « nous avons toujours fait profession d'un Evangile qui nous oblige de « rendre le bien pour le mal. » Et levant la main, il lui donna sa bénédiction, qui le guérit miraculeusement.

1611. — A Séville, au couvent de Saint-Dominique de Porta Cœli, mourut le V. P. LOUIS DE QUADROS. Pour suivre les mouvements de la grâce qui l'appelait en Religion, il pratiqua le conseil de saint Jérôme : il soula aux pieds les tendresses d'un père et les larmes d'une mère qui l'aimaient uniquement. Sa vie dans l'Ordre répondit à une si sainte vocation. Il aima la pauvreté, n'ayant jamais eu d'autre habit que celui de sa vêtue, qu'il raccommodait de temps en temps. Il vécut fort retiré, dans un silence continuel, pour vaquer à la prière. L'oraison faisait sa grande occupation, et il ne la quittait que pour exercer la charité à l'égard du prochain. Il était humble jusqu'au mépris de lui-même, dans la vue continuelle qu'il avait de ses misères et de son néant. — (*Acta Cap., Valent., 1647*).

1491. — Au monastère de Jésus, à Aveiro, en Portugal, mourut la V. M. GUIOMAR DE SAINT-DOMINIQUE. Elle passa plusieurs années dans l'état du mariage, avec un homme de qualité et craignant Dieu ; elle eut deux enfants, un garçon et une fille qui se nommait Béatrix : mais Dieu, voulant retirer notre Bienheureuse des vanités du monde où elle était engagée, lui enleva son mari et son fils en un même jour. Le cœur brisé par cette double perte, et comprenant l'inconstance et la fragilité de tous les bonheurs de la terre, elle prit alors la résolution de ne plus s'attacher qu'à Dieu seul et de se consacrer à son service dans la vie religieuse. Une dame d'un rare mérite, nommée Marie Pereira, à qui elle communiqua son dessein, la fortifia dans cette résolution, et disposa si bien l'esprit de la Mère Béatrix Lestona, Prieure du monastère de Jésus, nouvellement bâti à Aveiro, qu'elle l'y reçut avec sa fille.

Pressée de racheter par sa ferveur les années qu'elle avait employées, dans le siècle, aux affaires et aux vanités du monde, elle s'adonna à l'oraison et pratiqua de grandes austérités. Elle gardait un rigoureux silence. On eût dit, à voir son exactitude à tous les exercices de l'observance, qu'elle avait entre-



pris de surpasser en vertu les religieuses les plus anciennes et les plus ferventes du monastère.

Elle signala surtout sa piété par une grande dévotion à la Très Sainte Vierge. Incessamment à genoux, pour réciter son Rosaire, elle aurait passé les jours et les nuits à dire cette prière, sans les services que sa profonde humilité lui faisait rendre à la communauté. La Sainte Vierge, voulant lui témoigner combien sa dévotion lui était agréable, l'approuva par un prodige. Cette charitable Sœur s'étant levée de grand matin, pour bluter de la farine, comme elle commençait à dire son Rosaire le tenant d'une main pendant que de l'autre elle faisait son ouvrage, elle remarqua qu'il sortait de sa bouche comme une rose blanche à chaque *Ave Maria*, et une rouge, plus épanouie et plus brillante, à chaque *Pater*. Effrayée, et craignant quelque illusion ou un piège du démon, pour lui inspirer des sentiments de vanité, elle se mit à genoux, et implora la protection de sa divine Maîtresse. Mais voyant que ces roses conservaient leur fraîcheur, et qu'elles composaient un chapelet à mesure qu'elle récitait le sien, elle rendit mille actions de grâces à la Sainte Vierge de la faveur qu'elle lui faisait d'agréer ses humbles services et sa dévotion. Ce prodige l'encouragea à persévérer jusqu'à la mort dans cette pieuse pratique. Il fut bientôt su des religieuses, et plusieurs fois elles virent une couronne de belles roses sur la tête de notre Sainte lorsqu'elle récitait le chapelet : ce qui les porta toutes, aussi bien que les fidèles de la ville, à la dévotion du Saint Rosaire.

La grande vertu de notre Bienheureuse lui mérita la vénération de toute la communauté, et la B. Princesse Sœur Jeanne de Portugal l'honorait d'une estime toute particulière. Ces applaudissements ne servirent qu'à la rendre plus humble. Elle persévéra dans tous les exercices d'une piété exemplaire jusqu'à la mort, qui arriva le 14 janvier 1491.

1510. — En la ville d'Elvas, en Portugal, mourut, au monastère de la Consolation, la V. M. MARIE DE JÉSUS-CHRIST, qui laissa de rares exemples de pénitence et de mortification. Outre les jeûnes de l'Ordre, elle jeûnait au pain et à l'eau les carêmes et toutes les fêtes de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, prenait souvent la discipline jusqu'au sang, et n'était jamais sans un piquant silice sur sa chair. Elle avait un don singulier de larmes et de d'oraison. Les démons employaient le stratagème et la violence pour la détourner de cet exercice ; mais elle les chassait avec le signe de la croix. Elle persévéra trente ans dans ces saintes pratiques. Dieu lui révéla le funeste échec de l'armée du roi de Portugal Don Sébastien, et la mort de ce prince en Afrique, celle de plusieurs religieuses, et la sienne enfin, à laquelle s'étant disposée avec beaucoup de soin, elle passa heureusement à l'immortalité. — (Lopez, v p., l. II, c. 41).

16. — A Valence, en Espagne, au monastère de Notre-Dame de l'Espérance, la V. Sœur JÉROME DE AYBAC cessa de vivre au monde, pour aller

vivre dans le ciel. Son exactitude à toutes les pratiques de l'observance régulière l'avait rendue la règle vivante de sa communauté. On la voyait souvent ravie en extase pendant l'oraison, particulièrement lorsqu'elle faisait son action de grâces après la communion. Elle était si embrasée de l'amour de Dieu que ses paroles ont décidé plusieurs personnes à quitter le monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ dans l'état religieux. Elle ne parlait que de Dieu. Elle eut révélation du jour de sa mort, et s'y prépara par de saintes dispositions. L'odeur de ses rares vertus attira une foule considérable à son enterrement. Tous demandaient par dévotion quelque chose qui lui eût servi pendant sa vie, pour le conserver comme une précieuse relique, tant était grande l'estime qu'on avait de sa sainteté. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

1661. — A Reggio, en Calabre, la V. S. CATHERINE DE LABRUTO, du Tiers-Ordre. Jeune encore, elle fit vœu de virginité, et pratiqua les vertus conformes à la sainteté d'une épouse de Jésus-Christ. Mais lorsqu'elle se vit revêtue de l'habit du Tiers-Ordre, elle s'adonna à la perfection avec un zèle et une générosité sans bornes. Toute sa vie, dès lors, se passa dans les exercices de la pénitence, la pratique de l'oraison et les œuvres de charité. Elle était arrivée à une union très étroite avec Dieu, et communiait tous les jours avec une ferveur admirable. Elle mourut en l'année 1661, à l'âge de vingt et un ans. — (*Acta Capit. Rom.*, 1670).

1701. — Au monastère de Saint-Thomas, à Paris, mourut la V. Mère CATHERINE DE JÉSUS-MARIA, fille de qualité, qui étant auprès de Madame la princesse de Conty, mérita sa bienveillance et son estime par les beaux talents dont la grâce et la nature l'avaient enrichie. La crainte des dangers auxquels sa rare beauté pouvait l'exposer lui faisant faire de sérieuses réflexions sur la vanité et l'inutilité de ce que les hommes recherchent avec tant d'empressement, elle résolut de quitter le monde pour se consacrer à Dieu dans un cloître. Le monastère de Saint-Thomas fut le sanctuaire qu'elle choisit. On fut surpris de cette retraite. Madame la princesse de Conty, qui l'aimait tendrement, lui présenta une riche abbaye, si elle était absolument résolue à embrasser l'état religieux ; mais cette offre obligeante de Son Altesse ne faisant aucune impression sur l'esprit de cette humble fille, elle la remercia très respectueusement et lui déclara qu'ayant quitté le monde pour se donner entièrement à Dieu, elle préférerait la qualité de simple religieuse à toutes les grandeurs de la terre. La V. M. Catherine de Jésus-Maria a été fidèle dans sa résolution, et a encore fait paraître sa fidélité envers Celui qu'elle avait choisi pour son Époux, lorsque l'Abbesse de Touraine, de l'Ordre de saint Benoît, lui ayant proposé de venir dans son abbaye, pour être dans la suite sa coadjutrice, elle refusa constamment cette proposition.

Cette généreuse servante de Dieu, s'étant donc entièrement détachée de tout ce qui peut satisfaire la nature et l'amour-propre, s'appliqua uniquement

à plaire à Celui qui l'avait appelée dans la solitude. Son attachement inviolable à observer les points de la Règle, et son inflexibilité à soutenir les louables coutumes que les premières fondatrices avaient établies dans le monastère, nonobstant les oppositions de certaines personnes, qui voulaient y faire de notables changements, l'ont rendue recommandable. Sa grande prudence et sa sagesse merveilleuse à conduire les esprits les plus difficiles, n'ont pas paru avec moins d'éclat. On la chargea de la conduite d'une demoiselle d'Angleterre assez avancée en âge, qui était sortie de son pays afin de travailler solidement à son salut. Cette demoiselle n'était entrée dans le monastère que par grâce spéciale, vu que les religieuses ne recevaient en pension dans ce temps-là que de très jeunes filles, persuadées que celles qui sont d'un âge avancé, étant déjà remplies de l'esprit du monde et de la vanité du siècle, causent ordinairement un grand préjudice au recueillement, au silence, et aux observances régulières. La V. M. Catherine de Jésus-Maria s'appliqua soigneusement à veiller sur cette pensionnaire, et y réussit si bien par ses soins et par sa prudence, que lui ayant inspiré des sentiments d'une solide piété, celle-ci ne donna jamais le moindre sujet de plainte, l'espace de vingt-sept ans qu'elle fut sous sa conduite.

Le zèle de cette servante de Dieu pour le soutien de la régularité l'a toujours distinguée. Il paraissait surtout à l'égard des jeunes filles qu'on recevait à l'habit ou à la profession : elle était inflexible et inexorable lorsque les sujets paraissaient peu disposés à servir la communauté, et au contraire soigneuse et vigilante pour attirer des personnes vertueuses. Enfin, après avoir édifié le monastère par la pratique de toutes les vertus religieuses jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, munie de tous les sacrements de la sainte Église, elle se reposa en Notre-Seigneur le 14 janvier 1701. — (Mém. de Saint-Thomas).





## XV JANVIER

*Le B. P. FERNANDEZ DE CAPILLAS*

*Premier Martyr de la Chine (\*)*

(1608 - 1648)



DE tous les hommes vraiment apostoliques que les Espagnes fournirent, dès sa première fondation, à notre Province des Philippines, il n'en est pas de plus célèbre que le B. P. François Fernandez de Capillas, soit à cause des rares exemples des vertus religieuses qu'il légua à ses Frères, soit surtout parce qu'il eut la gloire insigne d'être le premier martyr de ce vaste empire de la Chine, arrosé plus tard des sueurs et du sang de tant de missionnaires.

Notre Bienheureux naquit à Baquerin de Campos, au diocèse de Palencia, l'an 1608, de parents vertueux qui l'élevèrent très chrétiennement, et, grâce à cette éducation, il se conserva dans une grande innocence. Ayant achevé sa rhétorique, il demanda l'habit des Frères-Prêcheurs, au couvent royal de Saint-Paul de Valladolid. Il était âgé de dix-sept ans. Ne voyant en lui que de vertueuses inclinations, les Pères le reçurent avec joie, et l'admirent ensuite à la profession religieuse, après un an de noviciat.

Doué d'un esprit vif et pénétrant, le F. François Fernandez s'appliquait avec succès aux études de philosophie et de théologie, faisant des progrès non moins admirables dans l'amour de Dieu, lorsqu'il

(\*) *Hist. Philipp.*, 1 p., l. III, c. xxii-xxv ; *Diario* ; Tournon, t. vi.



apprit combien était grande dans les îles Philippines la pénurie des ouvriers apostoliques.

Animé d'un saint zèle, il s'offrit généreusement à ses supérieurs pour aller dans ces missions lointaines ; et bien qu'il ne fût encore que diacre, dès qu'il eut achevé ses études, ses vœux furent exaucés. Il s'embarqua en 1631, et après un an d'une longue et périlleuse navigation arriva heureusement à Manille, capitale des Philippines.

Sa vie, durant la traversée, est particulièrement digne de remarque, car il nous y apparaît déjà avec perfection ce qu'il sera plus tard : un homme de prière et de grande oraison, un apôtre zélé. Il s'était choisi dans le navire un endroit fort tranquille où, n'étant à charge à personne, il se livrait constamment à l'oraison, à l'étude, à divers exercices de la vie religieuse.

Ordonné prêtre peu après son arrivée aux îles, ses supérieurs l'envoyèrent dans la province de Cagayan. Il s'y dévoua durant dix années au salut des peuplades idolâtres, menant la vie d'un parfait religieux, aussi exact à toutes les observances de l'Ordre que s'il se fût trouvé dans son couvent de Valladolid. Il priaît assidûment dès qu'il se trouvait libre de ses travaux ordinaires ; et il contracta une si grande habitude en cet exercice, que tous les lieux lui étaient propices pour faire oraison. A la prière, il ajoutait de rudes pénitences, des jeûnes, des macérations sanglantes, qu'il offrait pour le salut de ces peuples infidèles.

Ingénieux à se procurer mille occasions de souffrir, il s'enfermait souvent dans sa cellule, aux temps des chaleurs les plus excessives, et là, dépouillant ses bras, il les livrait aux piqures d'une infinité de moustiques qu'il excitait « à faire leur devoir et, comme ses bons amis, à le rendre participant des souffrances de Jésus-Christ. » Il s'était aussi fabriqué une grande croix de bois, sur laquelle il se couchait, afin de ne pas discontinuer ses pénitences durant le peu de temps qu'il consacrait à un indispensable sommeil. Il étudiait, lisait, écrivait et faisait ses sermons à genoux. Offrant à Dieu toutes ces mortifications si crucifiantes pour la nature, il lui disait sans cesse, dans son ardent désir de faire plus encore : « Seigneur, me voici ; que votre sainte volonté s'accomplisse en moi, c'est l'unique désir de mon âme ! »

Non loin du couvent où résidait le B. Père se trouvait un hôpital. Il ne manquait pas d'y aller tous les jours rendre aux pauvres malades les offices dont il était capable. Il commençait par quelques

touchantes exhortations, qui les consolait beaucoup ; puis il faisait leurs lits, et était heureux d'offrir à ces infortunés les choses dont ils avaient besoin, leur apportant du couvent ce qu'on lui avait permis de prendre et une portion de son pauvre manger qu'il partageait toujours avec eux. Il leur tenait aussi des discours pour les exhorter à la patience, compatissait aux plus malades, jusqu'à s'affliger avec eux, leur appliquer les remèdes et panser leurs plaies, qu'il baisait quelquefois avec un saint respect. Par ces visites, il les disposait à se bien confesser, les écoutait avec amour et mansuétude, et les laissait remplis de consolations.

Le feu de la charité embrasant de plus en plus le cœur du B. Père, il en vint à désirer très vivement de répandre son sang pour le salut des âmes dans des missions encore plus laborieuses. Il pria donc ses supérieurs de lui permettre de passer en Chine. Ceux-ci le lui accordèrent d'autant plus volontiers, qu'étant assurés de sa vertu et de son zèle, ils ne doutaient pas que Dieu ne l'appelât dans ce vaste empire pour quelque grand dessein. Adjoint au célèbre et vénéré P. Diaz, il entra heureusement en Chine, au mois d'avril de l'année 1642, et, après de nombreuses difficultés, il arriva à Fo-gan.

Un puissant mandarin à l'âme généreuse administrait à cette époque Fo-gan et ses environs. Dieu semblait l'avoir ménagé, dans ses miséricordieux conseils, pour le bonheur de la chrétienté naissante de cette partie du Fo-Kien. Non content de donner aux chrétiens la paix qu'on leur refusait jusque-là, il avait encore publié un édit des plus favorables à notre sainte religion, et cet édit répandu à profusion dans Fo-gan et les pays circonvoisins, avait immédiatement produit les plus heureux effets. A la faveur de ces jours de calme, la religion chrétienne se consolida dans la contrée et y prit de nouveaux accroissements.

Arrivés très à propos au secours du V. P. Garcia qui, seul en ce moment, ne pouvait plus suffire aux travaux de la mission, les PP. Diaz et de Capillas firent tant par leur piété, leur zèle et leurs prédications, que l'on vit bientôt se renouveler dans ces pays la ferveur des premiers chrétiens et les héroïques vertus des premiers siècles de l'Église.

Durant six ans, le B. P. de Capillas se livra, avec un dévouement sans limites, au soin de cette chrétienté. On le trouvait, infatigable ouvrier du Seigneur, tantôt à Fo-gan, tantôt à Mo-yang, d'autres fois à Ting-teou, occupé à prêcher, à catéchiser ou à administrer les

sacrements dans l'une des quatre belles églises que nos Pères avaient su construire dans ces trois centres principaux. Mais les puissances des ténèbres, qui ne pouvaient voir sans un souverain dépit cette rapide extension du christianisme, profitèrent de quelques troubles politiques pour allumer contre les chrétiens le feu de la persécution.

L'empire chinois était tombé, à cette époque, dans une complète anarchie, au point qu'on pouvait lui appliquer ces paroles de nos saints Livres : « En ces temps, il n'y avait pas de roi en Israël, et chacun faisait tout ce que bon lui semblait. » Les Tartares en profitèrent pour étendre leurs conquêtes. Devenus maîtres de l'immense province du Fo-Kien, ces hommes sans foi, sans mœurs et sans loi, persécutèrent la religion chrétienne dans Fo-gan, dès qu'ils eurent pris possession de cette ville.

Sous prétexte que le vice-roi tartare avait prohibé la secte immorale d'un certain Selin-Kiao, un vrai suppôt de l'enfer vint demander au mandarin l'extension de cette mesure à la religion de Jésus-Christ, l'assurant que cette dernière était encore plus pernicieuse. « Elle enseigne aux enfants, disait-il, à désobéir à leurs parents, elle porte les femmes à mépriser leurs maris, et ne permet pas le culte des défunts. Ses maîtres sont de vils étrangers, qui s'arrogent une grande autorité avec leur doctrine désastreuse pour l'empire. » Les accusations de cet homme, certifiées très exactes par de faux témoins soudoyés, décidèrent promptement le mandarin. Comme pour veiller de plus près à l'exécution de ses volontés, le mandarin se rendit lui-même, dès le lendemain, à la tête d'une troupe armée, à la résidence de nos Pères. Avertis à temps, nos religieux avaient pu s'évader, après avoir mis en lieu sûr tous les objets du culte qu'ils voulaient soustraire à la profanation. A peine avaient-ils trouvé un refuge à Ting-Téou, que le sacrilège drapeau du Tartare flottait déjà sur les ruines de la maison de Dieu à Fo-gan.

Sur ces entrefaites, la marche triomphale des conquérants fut momentanément arrêtée. Comme ils allaient se jeter sur la province de Kuan-Si, ils se trouvèrent en présence de deux hommes qui devaient défendre longtemps par leur bravoure l'indépendance si compromise de leur patrie. Un vice-roi puissant et un général de grande valeur, tous les deux chrétiens, les mettent en déroute partout où ils les rencontrent, et leur reprennent même plusieurs villes de la province de Kouang-tong. Un succès constant répondant à leurs efforts patriotiques, ces deux grands adversaires de l'invasion élèvent Youg-

glie, neveu d'Ouvan-lie, sur le trône de l'empire, qui venait d'être successivement occupé par une série de princes et d'aventuriers aussi lâches dans la mauvaise fortune qu'ils avaient été tyranniques dans la prospérité. La Chine entière répond par un enthousiasme général à cette élection des deux héros. Youg-glie, du reste, était digne de ce choix : il eût fait le bonheur de son pays, et, si les succès de la guerre lui eussent été favorables jusqu'à la fin, son triomphe aurait perpétué dans l'empire une dynastie nationale. Bien qu'il ne fût pas encore baptisé, il était cependant très favorable à la religion catholique, et sa femme comme son fils aîné étaient de fervents chrétiens.

L'enthousiasme des populations pour le nouvel empereur ne fut pas moindre dans le Fo-Kien, et le vice-roi du nouvel élu, Lien-Choun-Zao, leva promptement dans cette province une puissante armée pour aller se mesurer avec les Tartares de Fo-gan. Mais, fortement établis dans cette ville, les envahisseurs n'étaient pas prêts à rendre les armes : il fallut en venir à un siège. Les opérations militaires de ce siège suivaient leurs cours, lorsque, dans une de leurs sorties, les Tartares arrivent à se saisir du V. P. de Capillas.

Appelé pour administrer les sacrements dans un bourg voisin, le Père marchait à travers des sentiers détournés, accompagné seulement d'un jeune catéchiste, lorsqu'il fut découvert par quelques satellites ennemis. Amené aussitôt devant le chef de la bande, il est questionné sur le ministère qu'il exerce, sur les ornements sacrés trouvés sur lui. Le Père profite bien vite de cette occasion, qui lui paraît excellente, et se met à rendre compte de sa foi, et de la religion qu'il prêche. Pour mieux faire comprendre ses paroles, il remet gracieusement entre les mains du chef un catéchisme écrit en caractères chinois. Celui-ci se déclare incompetent sur pareilles matières, et ne trouvant pas de motifs pour retenir le missionnaire, donne ordre de le conduire au mandarin civil, afin que ce dernier avise et prenne une décision.

Le mandarin civil interroge le prisonnier principalement sur le lieu de sa résidence. Le Père de Capillas répond en quelques mots : « Je n'ai point de séjour fixe, mon ministère m'appelle sans cesse de côté et d'autre, et ne me permet ni de m'établir quelque part, ni d'avoir en ce monde une demeure permanente. »

Après ce peu de paroles on le fait sortir, afin de procéder à l'interrogatoire du catéchiste. Ce dernier n'ayant su dire grand'chose, le mandarin fait rentrer le missionnaire et croit l'accabler en lui jetant à la face les accusations les plus atroces. Mais le V. Père répond à



tous ces odieux mensonges d'une manière péremptoire et sans le moindre trouble. Pensant bien l'envoyer à une mort certaine, le mandarin civil le remet alors au mandarin militaire, avec une lettre ainsi conçue : « Le maître de la religion chrétienne, que je vous « adresse, est un insigne malfaiteur : il soulève le peuple, il propage « des doctrines tout à fait pernicieuses. Je le juge digne de mort ; « mais n'étant pas autorisé à faire exécuter cette peine, je vous défère « la cause. » Le chef militaire, plus avide d'argent qu'amateur de religion, comprend bien vite que cette affaire ne pourra lui rapporter de gros deniers ; il renvoie en conséquence, et cause et accusé au même mandarin civil, avec pleins pouvoirs.

Traîné de tribunal en tribunal, à l'exemple de son divin Rédempteur, le V. Père de Capillas commence sa passion. Le mandarin tartare ayant déjà condamné à mort dans son cœur l'innocente victime, presse de quelques questions le V. Père, soit pour garder quelque forme de procédure, soit pour le prendre dans ses paroles. On lui reproche mille crimes énormes et on veut obtenir de lui des aveux impossibles. Deux accusations reviennent surtout, parmi toutes les impostures qu'on lui jette à la face : « Il a méprisé nos dieux et les usages de nos ancêtres ; il a porté les femmes à la désobéissance envers leurs maris. » Cette dernière accusation, faite ainsi devant le tribunal en termes voilés, était sans contredit ce qui avait le plus soulevé contre le ministre d'une religion sainte la fureur de ces hommes, pires que les Chinois eux-mêmes pour leur immoralité. Au jour où ils avaient pris d'assaut Fo-gan, les femmes et les vierges chrétiennes avaient préféré se laisser égorger plutôt que de consentir, à l'exemple des païennes, aux infâmies des envahisseurs, et l'intrépide apôtre était dès lors impardonnable, d'avoir travaillé dans ces contrées, avec grand succès, à relever la femme de son abjection.

Les réponses du V. Père ne donnant point prise contre lui, le mandarin furieux lui dit enfin : « Tu es un malfaiteur sans pareil, et « tu mérites la peine capitale pour les troubles et les désordres que tu « as suscités dans la province. »

Le Père de Capillas allait répondre, mais le tyran ne lui en donne pas le temps. « Prenez-le, dit-il aux bourreaux, et infligez-lui le tour-« ment des chevilles. » C'est un des plus cruels supplices en usage dans ce pays ; il consiste à placer les pieds du condamné entre deux bâtons d'environ 3 pouces de diamètre que l'on serre ensuite avec des cordes jusqu'à ce que les os se déplacent, s'aplatissent et se brisent

avec des douleurs atroces. La grâce de Dieu, pour qui il souffrait, soutient le V. Père durant ce supplice, et il le supporte avec un calme inébranlable sans même exhaler un soupir, à la stupéfaction profonde de tous les témoins. « Es-tu donc dans les délices ? » lui demande le cruel tyran, qui ne pouvait s'expliquer la patience de sa victime. « Si mon corps, répond le V. Père, ne peut moins faire que  
« de sentir la violence que vous lui faites, mon âme est joyeuse, car  
« je ressemble de la sorte à mon divin Rédempteur. » — « Veux-tu avouer enfin les crimes dont on t'accuse si justement ? » — « Je suis innocent de tous ces crimes. » Dix coups d'une pesante massue appliqués sur l'instrument de son supplice furent la réponse du mandarin à ces dernières paroles.

Les tourments continuent sans arracher aux lèvres du patient la plainte la plus légère. Confondu par cette paix si extraordinaire, ne pouvant croire à la réalité de ce qui pourtant frappe ses yeux, le mandarin attribue à des enchantements cette sérénité du serviteur de Dieu, et il ordonne de le fouiller, persuadé qu'on trouvera sur lui quelque talisman. N'ayant rien découvert, il dit au V. Père : « Il est  
« impossible que tu ne te sois pas mis, par tes prières, sous l'action  
« de quelque maudit sorcier ; autrement tu ne serais pas si tranquille  
« après avoir prêché aux femmes le mépris de leurs maris, aux  
« enfants le mépris de leurs parents, et à tous en général le mépris  
« des défunts, ce qui est une doctrine abominable et sacrilège. Et  
« encore si tu n'avais pas mis le comble à tes forfaits, en outrageant  
« nos dieux, en les brisant et en les jetant au feu ! Une pareille  
« doctrine pourrait-elle être bonne par hasard ? Ne vois-tu pas dans  
« quelle erreur tu es tombé ? Que ne suis-tu l'antique religion de  
« l'empire ? Laisse, misérable, laisse de côté de pareilles erreurs, de  
« semblables folies ; suis nos coutumes si vénérables, et prends enfin  
« pitié de toi-même, car tu pourras ainsi éviter les souffrances que tu  
« endures. Laisse-là ta loi et ton Dieu, et, de mon côté, je vais cesser  
« de te tourmenter. Si tu obéis, comme je te conseille à cette heure,  
« tu seras grand dans mon estime et dans celui de mon maître, je te  
« procurerai des faveurs et des richesses. »

Pendant que ce suppôt de l'enfer parlait ainsi, le généreux confesseur de la Foi implorait le secours de Dieu ; et lorsqu'il put parler, levant les yeux au ciel, il fit au mandarin la réponse suivante :

« Jamais, juge puissant, la sainte loi de Dieu ne nous enseigna à  
« marcher dans les sentiers tortueux de l'erreur. Cette loi ne tolère

« pas les sortilèges, et n'a nul besoin d'enchantements, car son  
« auteur est le Tout-Puissant, auquel rien ne saurait résister. Ceux-là  
« usent de sortilèges qui ne sauraient opérer de véritables prodiges,  
« et ils le font toujours avec le concours des démons ; mais le vrai  
« Dieu n'agit pas de la sorte, parce que le ciel, la terre, la nature  
« entière et les enfers eux-mêmes lui sont soumis. Il laissa l'homme  
« libre entre les mains de son conseil, afin de pouvoir récompenser  
« un jour ses mérites par une immense gloire, à laquelle il ne saurait  
« parvenir par ses seules forces. C'est à ce bonheur que nous aspi-  
« rons, nous chrétiens, et nous tâchons de gagner cette récompense  
« par notre fidélité et notre zèle à servir notre Dieu. Si nous avons  
« quitté les régions lointaines de notre patrie pour venir dans cet  
« empire, ce n'est pas l'amour des richesses et des plaisirs qui nous  
« ont décidés : nous n'avons en vue que la gloire de Dieu et le désir  
« de vous enseigner la vraie religion. Car il importe souverainement  
« à tout homme, quelles que soient sa race et sa nationalité, de con-  
« naître et d'adorer le vrai et unique Maître de tout ce qui existe.

« L'assurance que vous trouvez en moi me vient uniquement de  
« Dieu, dont la loi, tout en nous imposant un joug, ravit les cœurs  
« des hommes par ses amabilités et les grâces de sa pureté. En se  
« consacrant à Dieu, les vierges ne méprisent point les hommes ;  
« tandis qu'elles feraient injure à Dieu si, par malheur, elles souillaient  
« leur pureté virginale, après l'avoir très librement vouée à Dieu. Vous  
« accusez encore la sainte loi de l'Evangile de conseiller la désobéissance envers les parents. Mais loin de mériter ce grief, elle fait  
« au contraire un devoir aux enfants d'honorer et d'assister les  
« parents, de leur obéir avec grand respect. Il n'est point vrai non-  
« plus, que cette loi sainte prive les défunts de la vénération qui leur  
« est due, quoiqu'elle prohibe les superstitions. Pour ce qui est des  
« idoles, je dirai librement qu'on ne saurait tomber dans un aveugle-  
« ment plus grossier, que celui de se laisser aller à adorer des pierres  
« et du bois, alors que nul ne peut ignorer qu'un seul vrai Dieu  
« gouverne et régit tout ce qui est. O juge ! c'est une erreur digne  
« d'être pleurée avec des larmes de sang, que de laisser le Créateur  
« pour la créature, le Maître pour le serviteur, Dieu pour le démon.  
« Comment pourrai-je donc consentir à ce que vous me proposez ?  
« je perdrais bien plus volontiers mille vies, si je les avais, plutôt que  
« d'abandonner, même pour un instant, mon Dieu, qui est mon  
« unique bien, ma félicité, mes délices. Oh ! vous travaillez en vain

« à me persuader un crime si monstrueux, car je sais que si je vous  
« écoutais, je tomberais, comme ceux dont j'imiterais la conduite,  
« dans le feu de l'enfer pour mon malheur éternel. »

A ces dernières paroles, le mandarin civil ne put contenir sa fureur, et afin d'ajouter encore aux tourments du V. Père, il le fit traîner à terre, se tenir debout, à genoux, mais sans parvenir à lui arracher une plainte. Après cette première scène, le généreux confesseur de Jésus-Christ fut jeté dans une noire prison.

Peu de jours après, le V. P. de Capillas subissait un autre interrogatoire accompagné de semblables tortures. Il serait difficile de dire la stupéfaction du mandarin militaire, présent à cette nouvelle scène, lorsqu'il vit le calme et la sérénité du patient. Ne pouvant s'expliquer le secret de cette fermeté et de ce courage invincible, sa conscience est assaillie de doutes ; mais il y fait prompte diversion en disant au missionnaire : « Lis-nous quelque passage de ce livre que tu portes  
« toujours avec toi. » Le V. Père ouvre au hasard le bréviaire, qu'on n'avait pas songé à lui enlever, et tombe sur l'Office de sainte Catherine, vierge et martyre. Après avoir lu et interprété aux tyrans la vie si merveilleuse de cette glorieuse sainte, il profite de cette circonstance pour faire une courte apologie de la religion chrétienne, religion capable de produire de si grandes héroïnes portant au front la double auréole de la virginité et du martyre. « Vous le voyez,  
« dit-il en terminant, la loi du Seigneur du ciel n'est donc pas si vile et  
« si méprisable que le prétendent nos ennemis ; en tout temps, et dans  
« toutes les contrées du monde, de grands seigneurs et de grandes  
« reines l'ont embrassée, et encore aujourd'hui les plus respectables  
« lettrés de Fo-gan se font un honneur de lui appartenir, toute autre  
« religion n'étant que ridicule plaisanterie. »

Le mandarin civil crut pour lors que le V. Père lui reprochait son infidélité et son idolâtrie ; furieux, il le fait fouetter incontinent sous ses yeux. Les terribles rotins couvrent de plaies le corps du V. Père. Presque sans vie et sans espérance de survivre à ce tourment, il est traîné sanglant à la prison des grands criminels condamnés à mort. Son état lamentable excite la compassion des malheureux condamnés dont il vient partager les souffrances ; et ils s'approchent de lui pour le réconforter du mieux qu'ils peuvent. Revenu peu à peu à ses sens, le Bienheureux reçoit gracieusement les bons offices des prisonniers, et leur répète, dès qu'il peut parler, ce qu'il avait déjà déclaré devant les tyrans : « Souffrir pour la cause de Dieu est un bonheur pour le



chrétien. » Il ne tarde pas de mettre à profit les bonnes dispositions que lui témoignent ces pauvres païens, pour les initier à la foi chrétienne et leur faire connaître la nécessité absolue d'embrasser cette religion qui seule conduit à l'éternelle félicité du ciel. Sa charité et sa douceur gagnèrent promptement au V. Père toutes les sympathies, même celles du geôlier. Ce dernier, loin de le traiter avec la rigueur qu'on lui avait prescrite, et de le laisser mourir de faim, selon l'ordre du cruel tyran, facilite, au contraire, le courageux dévouement d'un chrétien qui, au péril de sa vie, apporte en secret des aliments au serviteur de Dieu. En peu de temps le P. de Capillas transforma cette prison de grands criminels en un véritable temple du Dieu vivant, d'où il faisait monter jour et nuit jusqu'au trône du Très-Haut le parfum céleste de sa prière et de son amour. Ne dédaignant pas de descendre des hauteurs de sa contemplation et de ses ravissements jusqu'à ces pauvres malheureux qui réclamaient ses consolations et les secours de son ministère, il les évangélisait à toute heure, ouvrait les yeux de leur âme à la douce lumière de la foi, les admettant au baptême, dès qu'ils étaient suffisamment instruits des vérités de la religion chrétienne.

Au milieu des plus extrêmes privations auxquelles sont soumis, dans ces affreux cachots, les malheureux condamnés qu'on n'y traite plus comme des êtres humains, le vénérable Père surabondait de joie, car la grâce de Dieu le soutenait admirablement. Écoutons-le parler lui-même dans un billet qu'il put faire parvenir au P. Garcia, son supérieur et son unique compagnon dans le Fo-Kien : « Si le « Seigneur veut me laisser ici toute ma vie, j'en serai très content ; « et s'il veut me rappeler à lui, je le serai plus encore : qu'il fasse de « moi ce qu'il voudra. Je vous supplie seulement de tout mon cœur « de vouloir me recommander à Dieu, afin qu'il daigne me donner « la force dans les tourments, et que je puisse le glorifier au moins « par mes souffrances, puisqu'il m'est impossible de le faire connaître « par la parole. »

Les blessures du Père n'étaient pas encore cicatrisées, lorsqu'un jour le mandarin militaire vient à l'improviste inspecter la prison. Furieux de voir que les ordres donnés n'étaient pas ponctuellement suivis, et que le ministre de la religion chrétienne était l'objet de quelque pitié, il reprit à la tartare le compatissant geôlier. Se rendant ensuite vers le V. Père : « Hé ! bien, lui dit-il, trouves-tu encore que les souffrances soient un bonheur ? » — « Oui, sans doute, répondit

le Père, je me trouverai toujours très heureux de souffrir, pour l'amour de mon Rédempteur, de mon Dieu, et mauvais traitements et supplices et prison. » — « S'il en est ainsi, reprend le mandarin en se tournant vers ses satellites, fouettez-le donc une seconde fois, afin qu'il puisse avoir quelque raison de se dire heureux. » Cet ordre fut exécuté avec une barbarie sans égale, et le pauvre missionnaire horriblement déchiré par un nombre prodigieux de coups de rotins, fut laissé pour mort, baigné dans son sang, au fond de la prison. Mais Dieu ne laissa pas longtemps impuni le plaisir satanique que s'était donné le mandarin militaire. Peu de jours après, dans une attaque du légitime vice-roi Lieu-Tchoung-Zao, une balle perdue, dirigée sans doute par la Providence, le fit tomber inopinément au pied du tribunal du souverain Juge..

Le mandarin militaire qui prit alors le commandement général des Tartares de Fo-gan était un homme fort prévenu contre tous les chrétiens en général. Peu de jours après avoir recueilli le pouvoir, qui lui revenait conformément aux usages de leur armée, des officiers de sa troupe l'excitèrent au dernier point contre le P. de Capillas, sous prétexte qu'un prisonnier de guerre nouvellement saisi leur avait fait des révélations accablantes contre lui. « Amenez-moi à l'instant le ministre de la religion chrétienne, » dit alors le mandarin à quelques satellites. Le V. Père récitait avec quelques prisonniers le troisième mystère douloureux du saint Rosaire, lorsqu'on lui intima l'ordre de comparaître devant le mandarin. Comprenant que Notre-Seigneur l'appelait à la couronne de gloire, il prit congé de tous ses compagnons de captivité, leur disant dans ce pressentiment avec une extrême tendresse : « Demeurez en paix, mes amis, je vais maintenant à la mort. » Il remercia aussi très affectueusement le geôlier qui avait été si compatissant à son égard, et lui fit ses adieux.

Conduit devant le mandarin, cet homme barbare lui commande de se mettre à genoux, puis, d'une voix terrible : « Je suis maintenant, dit-il, bien informé ; tu es le chef véritable du parti des rebelles qui nous assiègent, tu es coupable de lèse-majesté, je te condamne à mort. » Muet comme un agneau, le V. Père ne répond rien à cette sentence ; mais il se recueille aussitôt, pour recommander son âme à Dieu. En un instant, le sabre du bourreau lui a tranché la tête. C'était le 15 janvier 1648.

Telles furent les souffrances et la mort du premier missionnaire qui ait répandu son sang pour la foi de Jésus-Christ dans cet immense

empire de la Chine. Son corps demeura longtemps sans sépulture. Un chrétien avait tout disposé pour le faire enterrer par un païen, mais ses démarches ne purent aboutir, comme il l'avait projeté. Après être parvenu à cacher la tête du martyr, ce brave païen allait déposer aussi tout près le corps vénérable, lorsque des Tartares le découvrent, s'emparent de ce corps et le jettent au loin par dessus les murs de la ville. Ces précieux restes, exposés à toutes les intempéries, furent deux longs mois dans ce lieu sans se corrompre. Enfin, le vice-roi Lien-Tchoung-Zao étant parvenu à emporter la ville d'assaut, les chrétiens purent recueillir les dépouilles mortelles du glorieux martyr et les ensevelir avec honneur. Plus tard, le P. Jean de Polanco emporta au couvent de Valladolid, où on la reçut avec grande vénération, la tête du V. P. de Capillas.

Les Frères-Prêcheurs des Philippines accueillirent par de solennelles actions de grâces la nouvelle de ce glorieux martyre. L'archevêque de Manille fit une information juridique et l'envoya au Pape Innocent X, le suppliant en son propre nom, comme au nom de tous les missionnaires et de tous les fidèles des Philippines et de la Chine, de faire rendre à ce héros de la foi les honneurs que l'Eglise a coutume de décerner aux martyrs.

L'an 1669, la Sacrée Congrégation des Rites expédia des lettres en Chine pour ordonner de nouvelles informations, afin de procéder dans les formes ordinaires à la béatification du V. P. François-Fernandez de Capillas.

Nous ne savons pour quel motif cette grande cause n'a pas été poursuivie, ou du moins n'a pas encore été couronnée de succès.

Le B. François de Capillas a été le premier martyr de la Chine. Nous avons pour l'attester le témoignage même de Benoît XIV. Ce Pape, dans son allocution consistoriale du 16 septembre 1748, après avoir raconté en détail le martyre d'un autre Dominicain, le B. P. Pierre Sahn, évêque de Mauricastre, décapité en Chine, le 26 mai 1747, ajoute ces remarquables paroles : « L'opinion commune et répandue, — *Vulgata et communis omnium opinio* — attribue à l'évêque de Mauricastre la gloire d'avoir été le premier martyr de la Chine. Nous cependant, appuyés sur des documents certains, nous sommes tout à fait d'un sentiment contraire, *certis documentis adducimur ut contrarium omnino sentiamus*. Nous savons, en effet, qu'il y a deux autres causes de martyrs en Chine qui ont été présentées à la Propagande, dans des temps plus anciens. La première comprend quatre prêtres, qui étaient morts pour la foi de Jésus-Christ ; et la seconde regarde le prêtre François de Capillas, qui avait scellé de son sang les vérités de la religion catholique. Les pièces

concernant ces deux causes furent remises, par l'ordre du Pape Urbain VIII, notre prédécesseur, à l'examen de la Congrégation des Rites. Nous avons vu nous-même de nos propres yeux les décrets émanés de cette Congrégation pour la cause du P. François de Capillas... Tout cela soit dit par pur amour de la vérité, et nullement pour diminuer en rien la gloire de l'évêque de Mauricastre, ni celle de l'ordre de Saint-Dominique : puisque le vénérable serviteur de Dieu François de Capillas et les quatre autres prêtres morts pour la foi, sont tous également sortis de cette même famille Dominicaine. » (*Benedicti XIV operum t. XIV, Opuscula miscellanea.*)

Ainsi, d'après Benoît XIV, notre Ordre n'a pas eu le premier martyr seulement, mais encore les premiers martyrs de la Chine. Et dans une autre allocution consistoriale, du 24 janvier 1752, ce Pontife en compte jusqu'à dix, bien connus, appartenant à la famille Dominicaine.

Quant à la priorité du martyre de François de Capillas, sur les quatre autres prêtres Dominicains également mentionnés dans le texte que nous avons cité, elle se trouve très explicitement établie dans un travail composé en 1753, sous les yeux de Benoît XIV, par le P. de Boxadors, croyons-nous, et adressé à tout l'Ordre par le Maître général Antoine Brémond, avec les deux allocutions consistoriales dont il n'est que le commentaire.

C'est une bien grande gloire pour l'Ordre de Saint-Dominique, d'avoir donné le premier sang versé pour la cause de Jésus-Christ dans le vaste empire de la Chine. Cette gloire n'est pas la seule. Dans les missions de la Chine, notre Ordre peut en revendiquer beaucoup d'autres, que certains historiens laissent trop facilement dans l'ombre. Nous les recueillerons successivement, en racontant les vies de nos missionnaires.



## *La V. M. CATHERINE DE LA CROIX*

*Professe du Monastère du Tiers-Ordre de Sainte-Catherine  
à Aumale (\*)*

(1580 - 1650)

Si la vertu se communiquait avec le sang, la V. Mère Catherine de la Croix aurait pu se prévaloir de tenir la sienne de son père M. de Framicourt, gentilhomme d'un grand mérite, qui mourut glorieusement pour la foi de Jésus-Christ, pendant qu'Henri IV s'efforçait d'étouffer par sa valeur le feu des guerres civiles, et de triompher de la rébellion, pour rétablir la monarchie française. M. de Frémicourt qui combattait sous la bannière de la religion,

(\*) Mémoires d'Aumale.



tomba entre les mains des huguenots. Ceux-ci lui offrirent la vie sauve, pourvu qu'il reniât sa foi. Mais l'intrépide chrétien répondit qu'il était catholique, et qu'il préférait sa religion à sa vie. Cette généreuse réponse lui procura la couronne du martyr : les huguenots le tuèrent sur place.

Sa femme ne pouvant se consoler de cette perte, ne lui survécut pas longtemps. Ils laissèrent quatre garçons et deux filles. Notre Catherine et sa sœur furent mises en un monastère de religieuses, auprès d'une de leur tante qui les éleva fort chrétiennement. Son éducation terminée, Catherine ne se sentant pas encore appelée à la Religion, se retira chez madame la marquise de Lignières, dont la maison était aussi réglée qu'un couvent. La haute piété dont cette dame faisait profession, toucha intérieurement la jeune fille et lui fit embrasser tous les exercices de vertu qu'elle voyait pratiquer. Bientôt elle goûta Dieu avec de si puissants attraits, qu'elle ne pensa plus qu'à se faire religieuse. Il semblait que Dieu lui en ménageât les moyens dans l'offre que lui fit la sœur de M. le marquis de Lignières, de la faire recevoir religieuse avec elle aux Carmélites d'Amiens, où elle se disposait à aller prendre l'habit. Mais la mère de cette jeune personne l'en ayant empêchée avec violence, notre Catherine vit ses espérances renversées par cette opposition.

Dieu, cependant, qui l'appelait à l'état religieux, lui en facilita l'entrée par un autre moyen qui réussit heureusement. Madame la marquise de Lignières la mena avec elle à Aumale, où la nécessité de ses affaires l'appelait. La jeune fille fut tellement embaumée de l'agréable odeur de sainteté que les religieuses de saint Dominique répandaient dans la ville et aux environs, que, sur l'heure, elle forma le dessein d'entrer chez elles, pour profiter de leurs exemples et se consacrer au service de Dieu. Une prédication de M. Gallemard ne contribua pas peu à l'affermir dans ce dessein. Ce vénérable prêtre ayant pris pour texte ces paroles de l'Evangile : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César », prouva cette indispensable obligation avec tant de force et d'une manière si pathétique, que notre Catherine persuadée et convaincue, alla demander l'habit à la Mère Prieure, pour vivre et mourir dans ce dévot monastère, sous la conduite du saint homme, qui en était le père et le directeur. Madame de Lignières, qui l'aimait comme son enfant, y résista pendant quelques mois, après lesquels elle la laissa entrer.

Dès son noviciat, notre jeune Sœur fit paraître les indices de la haute

sainteté où Dieu l'élèverait un jour. Elle se trouvait malade, et en même temps fort tourmentée de la pierre, ce qui la mettait en danger d'être renvoyée. Dieu la guérit en un instant de sa maladie, mais sans lui ôter l'autre infirmité qui ne l'empêchait pas de suivre tous les exercices de la communauté. Elle se mit alors à prier les Mères en plein Chapitre, avec tant d'instance et de larmes, de lui faire miséricorde, leur promettant de souffrir ce cruel mal toute sa vie, sans jamais user de la moindre dispense, que les religieuses, touchées de ses pleurs, de sa ferveur et de sa profonde humilité, la reçurent à la profession. Elle la fit avec une incroyable satisfaction de son âme, dans une constante résolution de s'étudier toute sa vie à rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

La pieuse Sœur exécuta fidèlement sa résolution, malgré les tentations nombreuses dont elle fut tourmentée. Elle en a souffert de terribles contre la foi, contre la pureté, contre sa vocation, contre l'obéissance, et par l'incertitude de sa prédestination ou de sa réprobation. Dans ces états de peine, elle éprouvait un tel dégoût des choses de Dieu, et elle sentait un si furieux bouleversement de son intérieur, qu'elle se fût estimée abandonnée du ciel, sans une assurance qu'elle gardait dans le fond de son âme de ne point consentir à ces tentations.

Cet état d'épreuve et d'humiliation, loin de la diminuer, augmenta sa ferveur. Elle s'adonna plus que jamais à pratiquer la mortification et l'humilité. Elle lavait les écuellés, balayait les dortoirs, faisait la lessive. Redoublant ses pénitences, elle se couvrait le corps de chaînes de fer, de cilices et de haïres, prenait tous les jours de sanglantes disciplines, avec tant de rigueur, qu'encore qu'elle choisît le temps où les religieuses dormaient le plus profondément, le bruit qu'elle faisait les réveillait avec effroi. Sa complexion l'obligeait à boire souvent; mais elle s'en abstenait par esprit de mortification, ce qui lui causait une altération d'autant plus douloureuse qu'elle était continuelle.

Dieu la favorisa du don d'oraison, dès son entrée au monastère. Le sujet le plus ordinaire de ses méditations était quelque mystère de la Passion de Jésus-Christ. Elle s'y embrasait d'amour, de contrition et de reconnaissance. Elle parvint ainsi en peu de temps à un degré de contemplation et d'union si intime avec Dieu, que rien ne la pouvait distraire de sa divine présence.

Notre Sœur communiait presque tous les jours, avec un profit

merveilleux pour son âme. Elle en demandait, à genoux, la permission aux Supérieures ; mais celles-ci voulant contribuer à sa perfection, la lui refusaient quelquefois, pour lui faire exercer la patience dans la chose du monde qui lui était la plus sensible. Cette nourriture céleste lui causait un si profond dégoût de toutes les choses de la terre, que regardant la vie comme un fâcheux exil, qui la tenait éloignée de sa chère patrie, elle soupirait jour et nuit après la possession de Dieu.

Elle chantait les louanges divines à l'église avec une admirable ferveur, s'efforçant de faire sur la terre ce que les anges et les saints font dans le ciel. Une fois qu'elle soupirait, à son ordinaire, pendant Matines, après la fin tant désirée de son exil, elle entendit les anges chanter en musique ce répons de l'Office des martyrs : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis sanctorum, et jam non erit amplius neque luctus, neque clamor, sed nec ullus dolor : quoniam priora transierunt*. Ces paroles, qui revenaient à la disposition présente de son esprit, accrurent encore les désirs passionnés qu'elle avait d'aller à Dieu, mais elles lui firent en même temps connaître qu'on n'arrive à ce bonheur souverain que par les souffrances et les gémissements. Cette céleste symphonie l'avait tellement ravie en Dieu, que s'imaginant que la Mère Prieure, près de laquelle elle se trouvait, l'entendait aussi, elle lui dit : « Ma chère Mère, écoutez!.. » Depuis, elle avoua que les plus excellentes musiques de la terre n'avaient rien dans leur délicatesse qui approchât de la douceur de celle qu'elle avait entendue.

Les Mères estimant ses rares vertus, lui confièrent par quatre différentes fois la charge de Maîtresse des novices, charge la plus importante de la Religion. Elle s'en acquitta dignement et elle éleva les jeunes Sœurs dans la perfection avec beaucoup de soin. Non contente de leur inculquer la nécessité de travailler incessamment à l'abnégation d'elles-mêmes et à la mortification du corps et de l'esprit, elle les y exerçait en toute occasion, leur faisait pratiquer l'humilité, et les mortifiait dans les choses où elle s'apercevait qu'elles avaient de l'attache et de l'inclination. Elle leur disait à ce sujet, que si on pouvait voir la gloire dont Dieu récompense les humiliations qu'on a souffertes pour son divin amour, il n'y a personne qui ne les recherchât avec empressement. Cette habile Maîtresse tenait toujours ses novices en haleine. Leur voyait-elle accomplir quelque chose avec négligence, elle le faisait elle-même avec cet entrain qui accompagnait toutes ses actions. Elle avertissait ses novices que tout ce que nous faisons avec lâcheté déplaît à Dieu, que Dieu vomit les tièdes, et qu'il ne récompen-

sera jamais ce que nous aurons fait pour son service, dans la Religion, si nous ne le lui offrons avec ferveur. Dans leurs tentations, elle les consolait avec une tendresse de mère. Sa pratique était de les conduire devant le Très Saint-Sacrement, pour déclarer elles-mêmes leurs peines à Jésus-Christ, puis de les laisser à ses pieds ; elles n'en sortaient jamais sans être entièrement soulagées.

Cette pieuse Maîtresse voulait que les discours de ses novices fussent toujours de Dieu quand elles conversaient ensemble, ou qu'elles parlaient à leurs parents ; elle leur assurait que rien ne servait tant à tenir l'âme en la présence de Dieu, où elle les voulait continuellement occupées, que les discours de piété. Ce judicieux conseil, elle était la première à le mettre en pratique, à la consolation de tous ceux avec qui elle avait quelquefois à traiter, et qui sortaient toujours de son entretien vivement touchés de l'amour de Dieu.

Une si excellente conduite la fit élire par trois fois Prieure du monastère. Dans cette nouvelle charge, elle ne fit pas moins paraître de charité, de prudence, de ferveur et de zèle que dans celle de Maîtresse des novices. Elle était la première à tout. Son exemple était un feu qui inspirait de la ferveur aux plus tièdes. Son étroite observance rendait les négligentes exactes à leur devoir. Son indispensable assiduité au chœur le jour et la nuit y attirait les autres religieuses ; et elle avait un si grand zèle, qu'elle ne voulait pas qu'on omît une pause ou la plus petite cérémonie. Elle portait surtout ses religieuses à l'oraison. « C'est par ce divin canal, mes Sœurs, leur disait-elle, que Dieu se communique à l'âme ; sans ce saint exercice, vous n'arriverez jamais ni à son divin amour, ni au mépris des créatures, ni au mépris de vous-mêmes. » Elle avait une grâce particulière pour les faire avancer dans la perfection, en leur inculquant des maximes conformes à l'état de chacune et à la disposition de leurs esprits. Appelant la pratique des mortifications le caractère des épouses véritables de Jésus-Christ et la semence d'une gloire éternelle, elle les leur permettait volontiers. Elle corrigeait avec une charité mêlée d'une sainte rigueur la moindre faute volontaire qu'elle voyait faire contre les Constitutions et contre l'observance, exhortant avec beaucoup de zèle à y être fidèles. Ses paroles étaient pleines de chaleur et d'onction, quand il s'agissait d'animer ses religieuses à surmonter les difficultés qu'elles éprouvaient au service de Dieu.

Pendant qu'elle était Prieure, Mgr l'archevêque de Rouen, plei-



nement informé de ses mérites et de sa charité, lui confia deux petites filles des environs de la ville d'Aumale, qui étaient possédées. Les quatre premiers jours que ces enfants furent au monastère, les diables les laissèrent en repos ; mais ensuite, ne pouvant plus souffrir les ardentes prières que cette B. Prieure faisait à Dieu pour les chasser, ils se mirent à hurler effroyablement, à lui dire mille injures et à tourmenter horriblement les deux petites filles, quand elle en approchait. Ce qui prouva et la vérité de cette possession, et la sainteté de la V. Mère Catherine, dont les démons ne pouvaient soutenir la présence.

Quelque temps avant sa mort, la vénérable Mère fut si vivement saisie de la crainte des jugements de Dieu, et d'une connaissance claire de son néant et de ses péchés, qu'elle serait morte de la violente contrition qu'elle en conçut, si Dieu, par sa miséricorde, n'eût changé cette crainte en une filiale et amoureuse confiance. Bientôt après, elle tomba gravement malade et fit appeler le Père confesseur. Elle lui demanda, toute en larmes, s'il croyait fermement que Dieu aurait pitié d'elle et lui ferait miséricorde. Sur l'assurance du confesseur, elle entra en une sainte confiance, fondée sur les mérites infinis de la Passion de Jésus-Christ, se confessa avec de grands sentiments de contrition de ses fautes passées et reçut l'Extrême-Onction. La grâce de ce sacrement ayant miraculeusement arrêté son vomissement, qui était presque continu, elle eut la consolation de recevoir le saint Viatique. Elle fit d'une manière si humble et si touchante une protestation publique de foi sur la réalité du corps de Jésus-Christ dans cet auguste Sacrement, que toute la communauté fondait en larmes ; et cette protestation achevée, elle rendit sa sainte âme à Dieu, sur le sein d'une religieuse, comme elle l'avait prédit quelques semaines auparavant, assurant à cette religieuse qu'elle mourrait bientôt entre ses bras. C'était le 15 janvier 1650 ; elle était âgée de soixante-dix ans, dont elle avait passé trente-cinq ans en Religion.





*La V. Sœur MARIE DE SAINT-HYACINTHE*  
*Converse au Monastère de Dinan, en Bretagne (\*)*

(1610-1661)

ENTRE les fruits presque infinis que les merveilleux exemples de la vie de la séraphique vierge sainte Catherine de Sienne ont produits dans le monde, nous devons compter la vocation à l'Ordre de la dévote sœur Marie de Saint Hyacinthe et la vie admirable qu'elle y a menée.

Elle était née au diocèse de Tréguier, en basse Bretagne, de parents très pieux, qui l'élevèrent dans la crainte de Dieu.

A l'âge de vingt ans, elle fut mise en pension chez les Ursulines. Ces religieuses cultivant avec charité les premières dispositions qu'on lui avait données pour la vertu, elle se sentit pressée d'un grand désir de servir Dieu, sans savoir encore en quel état il la voulait, pour être toute à lui. Comme elle se trouvait dans cet empressement de connaître la volonté de Dieu, un religieux Dominicain vint prêcher le carême dans la ville où elle était. Dans ses sermons, ce Père parlait souvent des grâces extraordinaires que Dieu avait communiquées à sainte Catherine de Sienne. Ce qui n'était pas alors sans exemple ; car nous lisons dans la chronique imprimée à la fin des Constitutions, que, sous le Généralat du R<sup>me</sup> P. Martial Auribelli, le Père Jean de Naples, un des plus fameux prédicateurs de son siècle, faisait de ce même sujet avec un fruit prodigieux la matière ordinaire de ses sermons.

La jeune fille en fut sensiblement touchée ; et elle conçut un si violent désir d'imiter cette vierge séraphique, qu'elle alla trouver le Prédicateur, pour savoir de lui s'il n'existait point des Religieuses de l'Ordre dans lequel cette Sainte avait vécu. Le Père lui dit qu'il y avait un monastère de cet Ordre à Dinan ; mais qu'étant éloigné de

(1) Mém. de Dinan. Le monastère de Sainte-Catherine de Sienne, de Dinan, fut fondé par celui de Saint-Thomas d'Aquin, de Paris, en 1631. Il fonda, en 1641, celui de Saint-Dominique, de Rennes.

quarante lieues, il n'y avait apparence qu'elle pût aller prendre l'habit si loin.

Mais elle, ravie d'apprendre cette agréable nouvelle, lui répondit avec une admirable fermeté, que pour jouir de cette grâce, elle irait jusqu'aux extrémités du monde, le priant seulement de l'adresser à quelque religieuse de ce couvent. Le Père lui donna des lettres pour la Mère Marguerite du Saint-Esprit, fondatrice du monastère, laquelle avait une charité très vive pour les jeunes postulantes qu'elle voyait bien appelées de Dieu ; et la jeune fille se mit en chemin, avec son confesseur et deux de ses frères. L'excellence de cette vocation, la douceur du naturel de la postulante, la gaieté modeste de son visage, qui témoignait de la satisfaction de son esprit, auraient porté la M. Marguerite à la recevoir avec beaucoup de joie ; mais il se présentait une difficulté, qu'elle crut insurmontable : c'est qu'elle ne savait parler que son bas-breton, et n'entendait point la langue française, dont les religieuses se servaient. Néanmoins, la fondatrice sut si bien persuader à sa communauté, que cette fille ne devant être admise que pour Sœur converse, on lui ferait facilement comprendre ce qu'on voudrait, que les religieuses la reçurent unanimement à l'habit.

On ne saurait dire la joie que notre Sœur ressentit de se voir fille de sainte Catherine de Sienne. Aussitôt elle se proposa les actions de la séraphique vierge pour règle des siennes ; et comme elle savait qu'elle était montée au comble de la sainteté par son union très étroite avec Dieu au moyen de l'oraison et par l'exercice continuel de sa divine présence, elle résolut de ne point apprendre la langue française, afin d'être ainsi dispensée de converser avec les créatures, et de ne s'entretenir qu'avec Dieu par la prière. Le Seigneur la récompensa en la remplissant de grâces, et il lui communiqua un don d'intelligence, qui lui apprit à s'élever en toutes choses, pour le bénir et le glorifier. Elle n'apprit de français que pour exprimer ce que son cœur sentait des miséricordes et des bontés de Dieu ; elle ne pouvait se lasser de le louer en toute occasion par des paroles d'admiration et de reconnaissance, comme celles-ci : « Dieu soit béni, ah ! que Dieu est bon ! » « n'est-il pas vrai, mes Sœurs, que Dieu est souverainement bon ? » Ce qu'elle disait avec tant d'ardeur et de zèle, qu'elle paraissait souvent être comme hors d'elle-même et transportée en Dieu.

Elle fit son noviciat sous la conduite particulière du Saint-Esprit, qui la dirigeait par ses lumières, les créatures ne pouvant l'instruire

par leurs paroles, qu'elle n'entendait point ; mais ce divin Maître lui enseigna parfaitement tous les devoirs de sa condition. Il lui inspira une si exacte obéissance, qu'elle quittait toutes choses, pour commencées et nécessaires qu'elles fussent, afin d'exécuter la volonté de ses supérieures.

Son entière soumission au bon plaisir de Dieu, en qui elle avait mis toute sa confiance, lui servit beaucoup pour conserver la paix intérieure de son âme, dans un évènement bien capable d'en troubler le repos. Pendant son noviciat, un mal grave lui tomba sur une jambe ; ce mal durant longtemps, la Mère Prieure, qui en craignait les suites, et qui ne voyait aucune apparence qu'elle en dût guérir sitôt, de l'avis des Mères du conseil, donna commission à une religieuse d'écrire à ses parents de la venir chercher. Mais cette religieuse qui avait une estime très particulière de la vertu de la Sœur Marie, ne put s'empêcher de dire aux Mères du conseil avec une modeste liberté : « Hé quoi ! mes Mères, qui vous oblige de renvoyer cette vertueuse fille dans le monde ? elle a encore plus d'un an de noviciat à faire, sa piété vous est assez connue, pour attendre quelque temps le résultat de son mal ; je vous supplie de me dispenser de la commission dont vous m'avez chargée, et de souffrir que j'avertisse cette bonne Sœur de votre résolution, afin qu'elle recommande sa vocation à Dieu. » Les Mères, ayant agréé cette charitable liberté, la religieuse alla trouver la Sœur Marie, et lui déclara le dessein qu'on avait de la renvoyer, si elle ne guérissait bientôt.

Notre Sœur l'écouta avec une admirable égalité d'esprit ; et levant les yeux et les mains au ciel, elle dit plusieurs fois, dans un sentiment de conformité aux ordres éternels de la divine Providence : « Dieu soit béni, Dieu soit éternellement béni ; que Dieu est bon, ma chère Sœur ! »

« Oui, lui répliqua la Religieuse, Dieu est infiniment bon ; priez-le donc qu'il vous guérisse. » — « Hé bien, lui répondit la malade, je le ferai. » On vit bientôt ses prières exaucées. Elle guérit si parfaitement, contre le sentiment des médecins, quelle put faire profession.

II. — Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel était l'objet le plus tendre de la dévotion de notre Sœur. Il l'occupait si absolument, qu'elle se tenait en sa sainte présence tout le temps qui lui restait après avoir rempli les obligations de son office. Tous les jours elle entendait plusieurs Messes, si elle le pouvait sans nuire à ses devoirs,



afin d'avoir la possibilité d'adorer Notre-Seigneur plus longtemps dans ce divin mystère. Une fois qu'elle allait avec précipitation entendre une Messe qu'on venait de sonner, la Mère Prieure lui demanda où elle allait si vite. « Entendre la Messe, » répondit-elle. « Hé quoi ! ma Sœur, ne l'avez-vous pas déjà entendue ? » répliqua la Prieure. « Oui, ma Mère, lui répartit-elle ; mais comme je n'ai rien à faire à présent, j'étais bien aise d'entendre cette autre Messe. » La Mère Prieure lui commanda de retourner à sa cuisine, et d'aller souffler le feu. Elle obéit incontinent et, pendant toute la Messe, elle ne fit autre chose que souffler et attiser le feu. Mais son cœur ne laissait pas d'être à l'église, où était son trésor.

Elle communiait très souvent, presque tous les jours. Elle se servait de pieuses industries pour en obtenir la permission, et son confesseur la lui accordait d'autant plus volontiers, qu'il connaissait la grande pureté de son âme et les grâces signalées qu'elle recevait de Dieu.

Aux austérités prescrites par les Constitutions elle en ajoutait beaucoup d'autres. Elle prenait chaque jour la discipline jusqu'au sang, et si on n'eût modéré l'ardeur qu'elle avait de se mortifier, elle aurait été incessamment chargée de chaînes de fer et de cilices.

D'une extrême charité pour les religieuses, elle les servait avec affection dans un esprit de foi, qui lui faisait aimer et servir Jésus-Christ en la personne de ses chastes épouses. A l'infirmerie, elle en servit une longtemps avec une telle effusion de charité, et avec tant de fatigues, qu'après l'avoir rétablie en santé par ses soins, elle contracta elle-même sa maladie.

Comme elle ne pouvait s'expliquer ni au médecin, ni aux religieuses, elle souffrit d'excessives douleurs, sans qu'on lui pût donner aucun soulagement. Cette maladie commença par une fièvre lente, qui après avoir consumé toutes ses forces, la réduisit à une grave langueur si extrême qu'elle fut incapable de rendre aucun service à la Religion. Puis elle devint pulmonique et hydropique. Son unique consolation, dans cet état pénible, était d'être souvent devant le Très Saint-Sacrement, unique objet de son amour et de ses pensées. Elle était devenue si prodigieusement enflée, qu'elle ne pouvant plus marcher ni se tenir au lit, on la portait dans le chœur, où, pour satisfaire sa dévotion, on la laissait deux à trois heures le matin, et autant l'après dîner.

Les Sœurs qui la portaient ont fait cette remarque : C'est qu'étant extrêmement pesante, elle perdait de cette pesanteur à mesure qu'elle approchait du Très Saint-Sacrement ; elle finissait par devenir si

légère, qu'elle semblait être soutenue par des mains invisibles ; elle montait seule les degrés qui sont devant la porte du chœur, et courait à la grille avec un visage enflammé, qui témoignait la joie sensible de son âme aux approches du Bien-Aimé de son cœur. Quand on la reportait, au contraire son corps s'appesantissait, à proportion qu'elle s'éloignait du chœur.

Elle continua jusqu'à la veille de sa mort cette dévotion. Dans sa cellule aussi on la trouvait toujours tout occupée en Dieu.

Elle reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction à la grille du chœur. La nuit suivante, son mal s'étant aggravé, elle renouvela ses vœux avec une admirable ferveur. Son agonie dura longtemps. Une Sœur converse, affligée de la voir tant languir, eut la pensée de dire à la Mère Prieure, qu'assurément la Sœur Marie, ayant toujours vécu dans une parfaite obéissance, n'attendait que sa permission pour mourir et s'en aller à Dieu. La communauté était dans la même persuasion. La Prieure s'adressant donc à la malade : « Ma Sœur Marie, lui dit-elle, notre bon Dieu veut que vous mouriez par obéissance, à l'exemple de Jésus-Christ son Fils ; allez en paix, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. » La B. agonisante reçoit cet ordre avec un visage riant, s'accommode proprement sur sa chaise, et regardant la Mère Prieure avec un agréable sourire lui fait une grande inclination de tête, et lui dit : « Adieu, ma très chère Mère », puis salue la Communauté ; et ne cessant de produire des actes d'amour, d'espérance, et de contrition et de baiser son Crucifix, elle s'en alla louer et bénir éternellement, dans le ciel, Celui qu'elle avait si parfaitement servi et loué sur la terre. C'était le 15 janvier 1661. Elle était âgée de cinquante-un ans, dont elle avait passé trente dans le monde, et vingt-et-un en Religion.





*La V. M. BARBE DE LA CONCEPTION*  
*Première Professe du Monastère du Tiers-Ordre, à Toul*  
*en Lorraine (\*)*

(1583-1663)

ON ne fut pas plutôt informé en France de la sainte vie que l'on menait dans plusieurs monastères du Tiers-Ordre régulier de saint Dominique en Italie et en Espagne, que plusieurs jeunes filles, fort vertueuses, conçurent le généreux dessein d'embrasser le même genre de vie pour servir Dieu en esprit et en vérité.

La V. M. Barbe de la Conception fut en France une des premières et des plus ferventes religieuses de ce nouvel institut. Elle était née au village de Dompert, près de Charmes, sur la Moselle, en l'année 1583, de parents d'une condition modeste. Ils la laissèrent orpheline, fort jeune; une de ses tantes l'éleva dans la piété avec beaucoup de soins, et elle resta sous sa conduite jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. A cet âge, elle se mit avec la V. Mère Claude. Cette Mère, la voyant fortement déterminée à embrasser le Tiers-Ordre de saint Dominique, lui proposa le dessein qu'elle avait conçu, avec deux autres filles très vertueuses, qui en faisaient déjà partie. Ce dessein était de jeter les premiers fondements d'un monastère, où elles pussent garder leur Règle en clôture perpétuelle, comme cela se pratiquait en Italie et en Espagne (1). Notre pieuse Sœur écouta avec joie cette proposition; elle résolut aussitôt de les imiter et de se consacrer avec elles au service de Dieu. S'étant toutes quatre associées pour demander à Dieu les moyens d'exécuter ce grand ouvrage, elles demeurèrent vingt longues

(\*) Mém. de Toul.—Le monastère de Saint-Hyacinthe, de Toul, fut fondé en 1635. A son tour, il a fondé le monastère de Charmes, celui de Rosay-en-Brie; et, en 1654, un monastère dans l'île de la Martinique, aux Antilles françaises.

(1) La même chose se pratiquait déjà en France, au monastère d'Aumale, où la clôture avait été établie dès l'année 1603, ainsi que nous le dirons dans la vie de la M. Anne Basset, au 27 janvier.

années dans l'attente de cette grâce. Pendant ce temps elles ne négligèrent rien, ni prières, ni pénitences, pour toucher le cœur de Dieu. Elles s'adonnèrent aussi à tous les exercices de la charité chrétienne. On les voyait aller servir les malades à l'hôpital, assister les pauvres honteux, consoler les affligés, visiter les prisonniers, et aider les agonisants à bien mourir.

Dieu exauça enfin leurs larmes et leurs prières. La ville agréa leur établissement, le roi en accorda ses lettres patentes, et ceux-là même qui s'étaient le plus opposés à leur dessein, donnèrent leur consentement, à condition qu'elles continueraient d'instruire les petites filles. On travailla au bâtiment du monastère avec une si grande diligence, qu'elles y entrèrent le 8 décembre 1634. Le même jour, consacré à la Conception de la Très Sainte Vierge, Mgr l'évêque de Toul donna l'habit à la V. Mère Barbe, qu'il surnomma de la Conception, à la Mère Etienne de l'Incarnation et à la Mère Julienne de Saint-Paul. Après une année de noviciat, qu'elles passèrent dans la ferveur, dans une ponctuelle régularité, dans toutes sortes de mortifications et dans une application assidue à bien instruire les petites filles qu'on leur envoyait de toutes parts, elles firent profession le 5 avril, jour de saint Vincent Ferrier.

Quoiqu'elles marchassent dans la voie des saints et qu'elles n'ignorassent rien de tous les exercices de la vie spirituelle et de toutes les pratiques de la Religion, on leur donna deux excellentes religieuses du monastère du premier Ordre de la même ville, pour leur en communiquer l'esprit et pour leur en apprendre les Constitutions et les cérémonies. Après trois ans, on les trouva toutes si bien instruites et si capables de se gouverner elles-mêmes, que Mgr l'évêque de Toul établit notre V. Mère Barbe première Prieure du nouveau monastère.

Pour s'acquitter de cet emploi dont la divine Providence l'avait chargée, puisqu'on n'avait point voulu recevoir les raisons qu'elle avait apportées afin de s'en exempter, elle crut que son exemple serait plus efficace que ses paroles. La première à la tête de la communauté, elle employait à l'oraison tout le temps qui lui restait après avoir satisfait aux devoirs de sa charge, animait les religieuses à la perfection, les prévenait dans leurs nécessités, les servait dans leurs maladies. S'étant rendue toute à toutes, pour les porter à Dieu, elle les gouverna avec tant de charité, de zèle et de prudence, que la réputation de sa haute vertu se répandit par toute la ville, et plusieurs jeunes filles vinrent demander l'habit pour vivre sous sa conduite.



Cette grâce particulière qu'elle avait reçue pour le gouvernement fut cause qu'on l'envoya deux fois Prieure à Charmes, au nouveau monastère du Tiers-Ordre, que celui de Toul avait déjà fondé. Elle s'y fit admirer par la patience, la tranquillité d'esprit et la confiance en Dieu qu'elle témoigna durant les guerres qui désolèrent ces contrées. La ville de Charmes ayant été saccagée, elle fut obligée de se retirer à Neuville avec ses religieuses chez une dame de qualité, qui les reçut fort charitablement. Mais dans cette maison séculière, à cause du grand abord de quantité de personnes qui troublaient leur retraite et ne leur laissaient pas la liberté de pratiquer toutes leurs observances, elle souffrit un martyre continuel, ainsi qu'elle l'avoua elle-même.

Cependant elle ne laissait pas de ménager adroitement le temps et l'occasion, soit de jour, soit de nuit, pour vaquer à l'oraison durant plusieurs heures. Elle prenait la discipline d'une manière si terrible, qu'encore qu'elle se cachât dans les lieux les plus écartés du logis, on entendait le bruit des coups qu'elle se donnait. On admirait sa pénitence ; mais on ne laissait pas de l'avertir par charité qu'elle était obligée d'apporter de la modération à ses austérités. Ce dont elle ne tenait pas compte.

Les religieuses de Toul ne pouvant souffrir plus longtemps son absence, l'élurent de nouveau Prieure. Elle s'acquitta de cet office avec la même réputation que la première fois. Elle traitait ses filles avec une effusion de charité et avec tant de douceur, que leur plus grand désir était de se rendre dignes de profiter de la sainteté de ses exemples et de ses instructions. Elle savait compatir à leurs faiblesses, et la prudence qu'elle apportait à corriger leurs défauts servait beaucoup à les en retirer.

Son Priorat achevé, on l'élut Maîtresse des novices. Cet emploi qui devait humainement l'accabler, étant déjà cassée d'austérités et ne menant plus qu'une vie languissante, lui fut un renouvellement de force et de ferveur. Elle reçut pour récompense de la charité qui lui faisait accepter cette pesante charge, la même grâce que le prophète David, qui disait en la personne des justes, « que sa jeunesse serait renouvelée comme celle de l'aigle » (Ps. cii, 5). Pour s'y bien disposer, elle fit ses exercices dans une retraite de dix jours. A cette occasion, elle reçut tant de grâces, que les religieuses admirant ce changement, disaient qu'elle était entrée sainte dans le noviciat, et qu'elle l'était devenue doublement dans sa retraite. On

la voyait toujours unie à Dieu ; elle en était si remplie, qu'elle ne pouvait parler que de lui. Ses récréations étaient plutôt des dispositions saintes et enflammées pour l'oraison, que des discours pour relâcher l'esprit.

Ce fut dans cet emploi que Dieu remplit l'ardent désir qu'elle avait de l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces. Quand elle considérait son peu d'amour et sa langueur, elle fondait en larmes ; disait hautement qu'il lui était impossible de vivre davantage sans aimer Dieu plus parfaitement. Elle fit même une neuvaine, afin d'obtenir de Dieu, ou son saint amour avec plénitude, ou la mort. Le Seigneur « qui se plaît à exaucer les désirs des pauvres, » l'embrasa de telle sorte du feu sacré de sa divine charité, qu'elle ne pouvait plus agir et souffrir que pour Dieu. On s'aperçut sensiblement que cet amour lui donnait des forces que ne comportaient point son âge et sa complexion, surtout après les fatigues essuyées dans les pratiques de l'humilité et de l'observance.

Dieu lui donna l'intelligence de la langue latine. Elle s'en servit avantageusement pour l'instruction de ses novices, leur expliquant ce qu'elle trouvait capable de les porter à servir Dieu avec plus d'amour et de dévotion. Elle leur rappelait souvent la parfaite obéissance du patriarche Abraham, qui voulut égorger son fils unique pour donner de cette vertu un témoignage illustre. Elle voulait qu'elles apprissent dans ce grand exemple avec quelle promptitude et quel amour elles devaient consacrer à Dieu leurs volontés, pour faire uniquement la sienne, dans les choses mêmes les plus difficiles et les plus répugnantes à leurs inclinations.

La V. Mère Barbe puisait de si vives lumières dans la lecture des saintes Ecritures, qu'elle parlait savamment des mystères les plus relevés de la foi, particulièrement de la présence de Dieu en tous lieux, et de celle de Jésus-Christ au Très Saint-Sacrement. Entretenant de la première ses chères novices, elle leur disait : « Ne sentez-vous pas, mes Sœurs, qu'il y a un Dieu présent, qui sonde les plus secrètes pensées de nos cœurs ? Pour moi, j'en suis tellement persuadée et convaincue, que quand je ne l'aurais jamais ni lu ni appris, je n'en pourrais douter. » Elle avait recours à l'adorable Eucharistie, comme à un arbre de vie planté dans l'Eglise pour réparer nos langueurs et remédier à nos infirmités. Elle prenait un extrême plaisir à y adorer Jésus-Christ sous la qualité amoureuse de Père qu'il exerce pour nous donner le baiser de paix et nous revêtir de

grâce et d'innocence. « Allons, mes filles, disait-elle souvent à ses novices avant la Communion, allons-nous jeter aux pieds de notre bon Père ; découvrons-lui nos misères, demandons-lui pardon de nos ingratitude, et disons-lui, dans les mêmes sentiments de douleur et de confiance que l'enfant prodigue : *Pater, peccavi*, mon Père, j'ai péché. » Ce pain des Anges était sa nourriture ordinaire ; mais lui laissant toujours une sainte faim, elle s'en approchait très souvent, pour se transformer en Dieu.

Elle s'abandonnait absolument à la divine Providence et sachant qu'il ne lui arrivait rien que par ses ordres, elle n'a jamais voulu dire une seule parole, pour détourner les événements fâcheux qui lui sont arrivés. Consolant une religieuse sur ce sujet, elle lui dit : « Ma Sœur, si vous voyiez la beauté d'une âme qui s'abandonne à la conduite amoureuse de Dieu, vous trouveriez du plaisir dans vos peines. » Et une autre Sœur se plaignant à elle du grand nombre des malades qui étaient pour lors au monastère : « Laissons faire Dieu, lui dit-elle ; c'est un bon Père, qui sait mieux ce qui nous est nécessaire et avantageux que nous-mêmes. » Elle ne pouvait souffrir qu'on se plaignît que le temps était mauvais. « C'est le temps de Dieu, disait-elle, il faut l'aimer et le prendre tel qu'il le fait. » Elle élevait ses novices dans cet esprit de dépendance et de soumission aux ordres de la volonté souveraine de Dieu. Une personne fort affectionnée au monastère, et qui avait souvent témoigné être dans la disposition de lui faire beaucoup de bien, changea tout à coup de sentiment. Quelques religieuses en firent paraître beaucoup d'inquiétude ; mais elle, adorant l'ordre de la divine Providence, leur dit : « Laissons faire notre bon Dieu, mes Sœurs ; pour moi, je lui sacrifie de bon cœur tout ce que nous pouvions attendre de la charité de cette personne : je ne souhaite rien au monde, que l'accomplissement de la pure volonté de Dieu sur nous. »

Jamais elle ne faisait paraître plus de tranquillité d'esprit que dans les accidents qui étaient capables d'en altérer la paix. Le fondement sur laquelle elle établissait cette paix, c'était cette constante maxime, que nous devons nous soumettre à Dieu et adorer sa Providence, dans tout ce qui nous arrive ; parce que cette Providence étant infiniment sage dans ses dispositions, et infaillible dans sa conduite, ordonne toute chose à sa fin, et fait servir à notre salut les moyens qui paraissent y être opposés ou fort peu favorables.

A l'âge de quatre-vingts ans, elle perdit la mémoire ; mais dans

cet état on l'entendait incessamment produire des actes de résignation au bon plaisir de Dieu, de confiance en sa miséricorde, d'anéantissement d'elle-même et d'une ardente charité, avec tant de jugement et de présence d'esprit, qu'on admirait le riche fond d'âme et l'excellence des habitudes d'où procédaient des actes si parfaits.

Ses douleurs la tenant attachée au lit, il se fit plusieurs plaies sur son corps ; et la gangrène s'y étant mise, il fallut que les chirurgiens se décidassent à lui couper de gros morceaux de chair en quantité d'endroits. L'infirmière l'en ayant avertie d'un air triste, qui témoignait l'affliction qu'elle avait de la voir exposée à cette cruelle opération, la généreuse malade lui répondit avec une fermeté qui l'étonna : « Ma Sœur, qu'on coupe, qu'on taille et qu'on déchire ce misérable corps sans l'épargner, j'en ai bien mérité d'autres. » Elle s'estimait la plus grande pécheresse qui fut sur la terre, s'accusait de ses fautes avec beaucoup de larmes, en demandait humblement pénitence, avec la simplicité d'une novice. Cette humilité lui donnait une sainte horreur de son corps, qu'elle n'a cessé de maltraiter pendant toute sa vie. Elle l'épuisait par ses disciplines ; elle lui diminuait ses forces, par les jeûnes et les veilles ; elle lui ôtait le plus inévitable plaisir de la vie, en mêlant des choses amères aux mets qu'on lui servait au réfectoire ou à l'infirmerie.

Ayant consommé toutes ses héroïques vertus par la patience et par une parfaite résignation aux volontés de Dieu, elle reçut sa récompense, entrant dans la joie du Seigneur, le 15 janvier 1663. Après sa mort, elle parut belle comme un ange. On considéra cette beauté miraculeuse comme le signe manifeste que Dieu avait eu pour agréables les austérités extraordinaires qu'elle avait saintement pratiquées dans le cours de sa vie.

(1) On peut voir l'histoire de l'importante fondation de Toul, dont il est question au commencement de cette vie, dans Jean de Réchac, *Vie de saint Dominique*, t. 1, liv. v ; et dans les vies des autres fondatrices, les Mères Claude de Toul, 13 mai, Etienne de l'Incarnation, 19 mars, et Julienne de Saint-Paul, 28 septembre. En voici les grandes lignes, avec quelques dates précises.

Deux filles de village, touchées de l'esprit de sainte Catherine de Sienne, se sentent pressées d'imiter sa vie. Elles sont reçues dans le Tiers-Ordre, par nos Pères de Toul, en 1618. Après avoir vainement demandé à entrer comme converses chez nos Sœurs du grand Ordre de Metz, elles se décident à établir une vie de communauté, à Toul, et à s'occuper de l'instruction des petites filles, en même temps que d'œuvres de charité. Ces deux Tertiaires se nommeront plus tard les



Sœurs Etienne de l'Incarnation et Julienne de Saint-Paul. Deux autres Tertiaires s'associent à leur œuvre et viennent s'unir à elles ; ce sont les Sœurs Claude de Toul et Barbe de la Conception. Ayant choisi une maison convenable pour leur dessein, elles y entrent en juillet 1621, et les Sœurs Claude et Barbe de la Conception au mois d'octobre de la même année.

Après avoir mené cette vie pendant sept ans, au milieu des sympathies de la ville entière, elles songent à s'enfermer dans la clôture. C'était en 1628. Leur dessein rencontre bien des difficultés. Par surcroît, la Mère Claude, supérieure de la petite communauté, est enlevée par la mort, le 13 mai 1632. La constance des Sœurs ne se laisse pas ébranler ; et le 8 décembre, 1635, elles peuvent enfin prendre la clôture. Elles étaient sept. Le 27 février 1636, Mgr leur donnait pour les former à la vie dominicaine, deux religieuses du grand Ordre fondé à Toul par celui de Dijon, dès l'année 1621. Et après un an de noviciat régulier, elles firent profession le 5 avril 1637.



## LE MÊME JOUR

1292. — A Limoges, le V. P. ETIENNE DE MALEMORT, religieux d'une grande sainteté. Il avait vécu dans une inviolable observance des Constitutions, et dans toutes les pratiques d'une piété très exemplaire. Toujours occupé de Dieu, il était surtout enflammé d'amour envers l'adorable Sacrement de l'autel. Pendant qu'il offrait le saint sacrifice de la Messe, sa dévotion se trahissait au dehors par l'effusion d'abondantes larmes. Il conserva toujours une paix inaltérable avec lui-même et avec ses frères, les cinquante ans qu'il vécut dans l'Ordre, fidèle à la pratique de toutes les vertus. Il alla recevoir sa récompense dans le ciel en l'année 1292. — (Bern. Guidonis).

1323. — A Pérouse, le dévot Frère ANDRÉ, convers. Il était pharmacien dans le monde, quand il demanda l'habit de l'Ordre. Quoique d'un certain âge, il se montra toujours très obéissant vis-à-vis des supérieurs, et sa bonté d'âme, qu'accompagnaient une grande innocence et candeur, rendait son commerce extrêmement agréable. Il servit fort charitablement les malades, non seulement ceux de son couvent, mais encore beaucoup d'étrangers. Aussi, quand il mourut, à l'âge de quatre-vingts ans, on vit à ses funérailles les religieux de tous les couvents de la ville, et bon nombre de prêtres séculiers. Car il n'était presque aucun d'eux qui n'eût reçu quelques bons offices de notre charitable Frère. — (Razzi).

16.. — En la province de Pologne, au couvent de Lucko, le dévot Frère CHARLES FRANÇON, novice profès, fut enlevé du monde fort jeune, de peur que la malice de ce siècle ne corrompît l'innocence de ses mœurs. On peut lui appliquer ces paroles du Livre de la Sagesse : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Dans le peu de temps qu'il a vécu au siècle et dans le cloître, il a fait un si bon usage de la grâce de Dieu, qu'il est arrivé au comble de la perfection par l'ardeur de sa charité et par l'exercice continué de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Il avait fait vœu de virginité perpétuelle entre les mains de la Sainte Vierge avant d'être religieux. Pendant l'année de son noviciat, il s'appliqua à méditer continuellement la Passion de Jésus-Christ; cette méditation l'enflamma si puissamment du divin amour, et lui inspira un si violent désir pour les souffrances, qu'il pratiqua des austérités au-dessus de ses forces et abrégea ainsi ses jours. Il mourut un an après sa profession, avec la consolation de voir la Sainte Vierge, sa chère maîtresse et avocate, qui l'assistait à l'agonie. Dans le transport de sa joie, après lui avoir rendu mille grâces de cette incomparable faveur, il la montrait de la main à toute la Communauté réunie autour de sa couche. La réputation de sa sainteté était si publique, qu'outre une affluence prodigieuse qui assista à ses obsèques, quatre des principaux seigneurs du royaume voulurent les honorer de leur présence. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

1633. — Dans la ville d'Amalfi, en Italie, le B. F. HYACINTHE BUONO, qui consuma sa vie dans les aimables rigueurs qu'inspire une ardente charité.

Notre Bienheureux, ayant éprouvé le dégoût du monde, dès qu'il en eut connu les vanités, suivit les mouvements de la grâce, et se consacra à Dieu dans l'état religieux. Comme il avait trop peu d'étude pour être clerc, il pria les Pères du couvent de Saint-Dominique de Naples de le recevoir en qualité de Frère convers; ce qu'ils lui accordèrent volontiers.

Par la correspondance fidèle qu'il apporta à la grâce de sa vocation, il devint en peu de temps un modèle de perfection. Il était si occupé à la prière, qu'on eût dit qu'il vivait de ce saint exercice; et ne trouvant pas le jour assez long pour s'entretenir avec Dieu, il y passait la moitié de la nuit. Sa vie était un long martyre, par les austérités terribles qu'il pratiquait pour affliger son corps. Il jeûnait tous les jours, ne mangeant qu'une fois, excepté le dimanche. Il n'avait point d'autre cellule que l'église, ni d'autre lit que la terre nue; et lorsqu'il se sentait trop fatigué, il se couchait sur le marchepied de l'autel pour prendre quelque repos. Tous les jours il prenait la discipline jusqu'à se mettre tout en sang.

La profonde humilité du V. Frère relevait l'éclat de toutes ses vertus. Il avait de sa misère d'aussi bas sentiments que les personnes qui le connaissaient en avaient de relevés de ses mérites. Il ne pouvait souffrir qu'on l'estimât vertueux; et il s'anéantissait devant Dieu et les hommes, quand il

entendait dire quelque chose à sa louange ; ces sortes d'applaudissements lui étaient une croix insupportable. Cette humilité, accompagnée d'une simplicité évangélique qui reluisait dans ses actions, le faisait aimer de tout le monde. Le comte de Lémós, vice-roi de Naples, la comtesse de Lémós, sa femme, et généralement la noblesse et le peuple l'honoraient comme un saint.

Outre la pauvreté extérieure qu'il pratiquait en ses habits, et dans tout ce que la Religion laissait à son usage, il possédait une véritable pauvreté d'esprit, qui lui faisait mépriser tous les biens de la terre. L'estime singulière que les personnes de qualité de Naples avaient de sa vertu les portait à lui faire de grandes aumônes. Il les remettait toutes exactement entre les mains du P. Prieur. Comme un jour le Prieur le pressait extraordinairement de disposer d'une aumône à son gré, le Frère, qui avait une dévotion très particulière au Très Saint Sacrement et à notre Père saint Dominique, lui demanda de consacrer ce qui resterait, après avoir fourni aux besoins de la Communauté, à orner la chapelle du Très Saint-Sacrement, et celle de notre Bienheureux Père. Le Prieur le lui accorda très volontiers. Le pieux Frère reçut dès lors tant d'aumônes de toutes parts, de gens même inconnus, que la divine Providence suscitait pour seconder sa piété, qu'en peu de temps il eut à sa disposition un fonds considérable. Il en employa une partie pour acheter des ornements, et l'autre fut mise en rente, pour l'entretien de ces deux magnifiques chapelles. On l'en établit sacristain, et il s'acquitta de sa charge, pendant plusieurs années, avec une vigilance et une piété exemplaires.

Il obéissait aveuglément à toutes les volontés des supérieurs, et avec une telle indifférence, qu'il quittait toute sorte d'occupations, si pressées qu'elles fussent, pour accomplir ce qu'on lui commandait. Dieu fit voir, plus d'une fois, qu'il agréait cette promptitude d'obéissance. Comme il versait un jour du vin pour les Messes, dans une bouteille, on lui vint dire que le P. Prieur voulait lui parler. Dans le même instant il déposa à terre sa bouteille presque pleine pour l'aller trouver ; la bouteille se renversa sur le côté sans qu'il en sortît une seule goutte, quoique, naturellement, presque tout le vin dût se répandre.

Notre Frère était souvent ravi en extase, pendant son oraison. Le sieur Gratien, Amédée, notaire du couvent, l'y trouva une fois dans le chœur, élevé en l'air, les yeux au ciel, sans aucun mouvement.

Il mourut saintement, le 15 janvier 1633, après avoir reçu les derniers sacrements avec tous les sentiments de la haute piété qu'il avait pratiquée dans le cours de sa vie. On l'enterra avec d'autant plus de pompe que religieux et séculiers le tenaient pour un saint. Plusieurs ont déposé avoir reçu de grandes grâces de Dieu, par son intercession.

16.. — A Avignon, la Sœur MARGUERITE DE CHATEAURENARD, également du Tiers-Ordre. Étant tombée une fois dans un puits, elle avait

senti comme une main invisible qui la soutenait au-dessus de l'eau. Ce miracle de la divine Providence la toucha tellement, qu'elle se donna tout à Dieu et embrassa avec ferveur les différents exercices de la piété chrétienne. La même Providence qui l'avait préservée de la mort l'ayant conduite à Avignon, chez une très vertueuse Sœur du Tiers-Ordre, elle prit l'habit de Tertiaire ; et après avoir mené, sous cet habit, une vie signalée par la charité, la mortification et les œuvres de miséricorde, elle mourut, riche de mérites, dans la paix du Seigneur. — (Mémoires).

1699. — A Semur, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, la vertueuse Sœur JEANNE LABBÉ, converse. Elle naquit en 1631, dans un petit bourg du duché de Bourgogne, nommé Tourtri. Ses parents, qui étaient d'une famille honorable, et vivaient dans la crainte de Dieu, inspirèrent à leurs enfants les sentiments d'une solide piété. Jeanne profita avantageusement de leurs bonnes instructions. Elle s'adonnait à la prière, dès sa tendre jeunesse ; avait plusieurs pratiques d'une dévotion solide, qu'elle observait avec une grande fidélité ; écoutait comme la voix du ciel les ordres de ses père et mère, et s'attirait par sa conduite vraiment chrétienne l'affection de tous ceux qui l'entouraient.

Ces heureux commencements l'ayant disposée à de plus grandes grâces, elle se sentit inspirée d'entrer dans le monastère de nos religieuses de Semur, dont la vertu répandait une agréable odeur, et résolut d'obéir à la voix de Celui qui l'appelait dans cette sainte solitude pour parler à son cœur. La proposition qu'elle en fit à ses parents les affligea sensiblement, car ils aimaient tendrement leur fille, et ils voyaient d'ailleurs qu'elle leur était d'une grande utilité, tant à cause de son adresse que parce qu'elle était beaucoup plus instruite des affaires de leur famille que ses autres frères et sœurs. Ils ne voulurent point d'abord consentir à sa demande. Les instantes prières néanmoins qu'elle réitéra, et les larmes qu'elle répandit, fléchirent enfin leur opiniâtreté. Ayant eu leur consentement, elle reçut l'habit de Sœur converse avec une joie extraordinaire, et à la satisfaction de toute la Communauté.

Dès que cette grâce lui eut été accordée, on remarqua que le véritable esprit de son état lui avait été communiqué. La vertu d'humilité fut celle qui parut davantage dès ces heureux commencements, et qui a fait le véritable caractère de notre Sœur le reste de sa vie. Elle ne se contentait pas de se dire la plus criminelle des créatures ; toutes ses actions faisaient voir évidemment qu'elle en était encore plus pénétrée qu'elle ne le disait, occupée toujours à s'anéantir devant ses Sœurs, se regardant comme indigne d'être en leur compagnie, et n'osant presque pas parler en leur présence. Ces bas sentiments d'elle-même lui inspiroient en même temps pour toutes les religieuses un souverain respect et un amour tendre et affectif. De là aussi cette grande déférence qu'elle eut toute sa vie pour les officières : elle ne voulut



jamais rien faire sans leur agrément, bien qu'elle eût une expérience de plusieurs années.

Son occupation ordinaire était à la cuisine. Elle s'est acquittée de cet emploi si pénible et si difficile avec une charité, une douceur qui lui a attiré l'affection et la vénération de toutes les religieuses : attentive à tout ce qu'on lui demandait, patiente et complaisante pour les faiblesses et défauts de ses Sœurs, elle était extrêmement soigneuse pour préparer ce qu'elle donnait à la Communauté. Ses infirmités, qui souvent l'accablaient, et les douleurs aiguës qu'une sciatique lui causa plusieurs années, obligèrent les supérieures à la dispenser de son travail ordinaire. La vertueuse Sœur écouta avec respect leurs ordres ; mais en même temps elle se trouva si éloquente à leur représenter son indignité, qu'elles furent comme forcées de la laisser souffrir en silence toutes ses infirmités ; de sorte que, nonobstant son grand travail et ses maladies, elle n'usa d'aucune dispense, ni pour les jeûnes, ni pour l'abstinence et autres austérités de l'Ordre, pendant trente-cinq ans.

Cette servante de Dieu ne s'est pas moins distinguée par son amour pour l'obéissance et la pauvreté. La première vertu a été la règle de toute sa vie : elle fut toujours attentive à écouter la voix de ses supérieures, également vigilante à l'exécuter, et extrêmement éloignée de raisonner ou de réfléchir sur ce qu'on lui commandait ; elle a aimé si tendrement la seconde, que tout ce qu'il y avait de vil et de rebutant faisait ses délices, et qu'elle a eu l'adresse de porter le même habit l'espace de quarante-deux ans.

Son zèle pour les observances régulières n'a pas été moins admirable. Les supérieures, qui connaissaient ses talents pour les emplois propres aux Sœurs converses, les lui ont presque tous confiés ; et elle les a remplis d'une manière si religieuse et si modeste, qu'elle n'a jamais violé la sainte loi du silence. Cette exactitude et cet esprit de silence ont été pour la vertueuse Sœur la source de beaucoup de grâces. Elle se trouvait toujours animée et consolée de la présence de Dieu ; ses discours n'étaient que des choses du ciel ou de ses propres misères ; et elle parlait avec tant d'onction, que les religieuses trouvaient leurs délices à l'écouter. Elle a été toute sa vie pénétrée de cette pensée, qu'elle était inutile dans la Communauté. Souvent aussi elle avait demandé à Dieu la grâce de n'être point incommode à ses Sœurs par une longue maladie. Son désir s'accomplit ; car, frappée tout à coup, elle fut en peu de temps réduite à l'extrémité. On lui administra tous les sacrements. Elle les reçut avec une ferveur touchante, et jouissant dès lors d'une grande tranquillité, elle expira saintement, le 15 janvier 1699, pour entrer dans la joie du Seigneur. — (Mémoires de Semur).





## XVI JANVIER

*La B. STÉPHANIE QUINZANI DE SONCINO (\*)*

(1610-1661)



ETTE grande servante de Dieu naquit le 5 février 1457, à Orzinovi, petit village situé au-dessus de Brescia. Laurent Quinzani, son père, et sa mère Marie Sabina, étaient deux fervents chrétiens. Ils vivaient dans une honnête médiocrité, et eurent trois filles, Agnès, Stéphanie et Françoise. Vers l'année 1463, ils quittèrent Orzinovi, pour venir habiter Soncino.

Notre Ordre possédait à Soncino le couvent de Saint-Jacques, qui venait d'être réformé par la célèbre congrégation de Lombardie et renfermait un grand nombre de religieux éminents en doctrine, en éloquence et en sainteté (1). Parmi eux se trouvait le Bienheureux Matthieu Carreri, de Mantoue, dont les prédications remuaient toute la ville et y avaient déjà opéré d'admirables fruits de salut. Ce fut à lui que s'adressa le père de notre Bienheureuse. Il avait embrassé la règle

(\*) La première et principale vie de cette Bienheureuse a été composée par son confesseur. Razzi en a fait un abrégé assez complet, et a été suivi par les autres historiens : Lopez, iv p., l. i, c. 69 ; Mich. Pio, l. iv, n° 21 ; Jean Gavaston, l. II, c. 39 ; Jean de Réchac. On peut voir aussi : *I fasti della Chiesa nelle vite di santi*.

(1) La réforme du couvent de Soncino eut lieu en 1460. Parmi les religieux qui furent envoyés pour accomplir une si sainte œuvre, on peut citer, outre le B. Matthieu Carreri : le P. Thomas Donati, qui devint Patriarche de Venise ; le P. Thomas de Pavie, un des plus grands prédicateurs de son temps, qui fut le premier Prieur après l'introduction de la réforme, et le B. Augustin de Biella qui fut le second Prieur, et dont le culte a été approuvé par l'Eglise.

du Tiers-Ordre, et allait assez souvent auprès de ce saint religieux chercher des conseils et des moyens de s'avancer dans la vertu. Comme il aimait sa petite Stéphanie d'une tendresse extraordinaire et qu'il eût voulu ne s'en séparer jamais, il l'amenait facilement avec lui quand il venait voir le serviteur de Dieu.

Le Bienheureux Matthieu découvrant je ne sais quoi de surnaturel dans cette enfant, lui témoignait une grande bonté. Il lui apprit la Salutation angélique, et quelques autres petits exercices propres aux enfants de cet âge. Un jour, il lui dit qu'en mourant il la ferait « son héritière. » L'enfant, pour lors, ne comprit rien à ces paroles. Mais à la mort du serviteur de Dieu, elle se sentit frappée au cœur d'une blessure extrêmement douloureuse. Au même moment, le Bienheureux lui apparut et lui dit que cette blessure était l'héritage qu'il lui avait promis (1). Cette grâce fut tenue secrète pendant bien des années ; mais le 15 avril 1504, notre Bienheureuse la déclara à son confesseur.

La grâce prévenant la nature dans cette enfant de bénédiction, elle fut capable, à l'âge de cinq ans, de se consacrer entièrement à Dieu. Dès sa toute petite enfance, elle entendait souvent au fond de son cœur une voix qui lui criait : « Charité ! charité ! charité ! » comme pour l'exciter à aimer Dieu toujours davantage.

A sept ans, pressée de se donner sans réserve à ce divin amour, elle fit les trois vœux de virginité, de pauvreté et d'obéissance, et y ajouta la promesse de prendre plus tard, comme son père, l'habit du Tiers-Ordre, si elle n'entraît point dans quelque monastère. Ce fut le jour de l'Assomption qu'elle offrit à Dieu ce sacrifice complet d'elle-même. Notre-Seigneur voulut lui montrer combien il l'avait pour agréable. Il lui apparut, accompagné de sa très sainte Mère, de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin, et de sainte Catherine de Sienne : en présence de tous ces témoins, il l'épousa, et comme gage de cette alliance, il lui mit au doigt un anneau de grand prix. Plusieurs personnes, ayant examiné cet anneau, ont assuré n'en avoir jamais vu de plus magnifique.

Après cette insigne faveur, notre Bienheureuse commença à goûter Dieu d'une manière qui lui était inconnue auparavant. Elle eut, en particulier, de grandes lumières sur le mystère de la divine Eucharistie ; et, sa foi lui faisant découvrir son céleste Époux sous les saintes espèces,

(1) On sait que le B. Matthieu avait les stigmates. Il mourut le 5 octobre 1471 ; la B. Stéphanie étant née le 5 février 1457, avait alors quatorze à quinze ans.

elle trouvait des douceurs ineffables en la présence du Très Saint Sacrement. Quand elle pria à l'église, elle aimait à être vis-à-vis du tabernacle; il lui semblait qu'alors son esprit se portait droit à Jésus, et s'unissait à lui avec plus de facilité. Son plus grand bonheur aurait été de pouvoir communier.

Vers l'âge de dix à onze ans, elle sentit une forte inclination pour les souffrances. Elle comprit, dans une grande lumière, que Jésus ayant marché toute sa vie par cette voie, il ne lui était pas permis, à elle qui était son épouse, d'en suivre une autre. Dès ce moment, elle se prit à demander souvent à Dieu de lui envoyer toutes sortes de douleurs, et de la tenir jusqu'à la mort attachée à la croix. Quand elle se remettait devant les yeux tout ce que Notre-Seigneur a souffert dans sa Passion, elle ne se contenait plus : « O mon Époux, s'écriait-elle, que je souffre, puisque vous-même n'avez fait que souffrir ! Croix, douleurs de mon Époux, passez maintenant de lui à moi : étant, par sa faveur, devenue son épouse, j'ai droit à tout ce qui est à lui, à ses maux comme à ses biens ! »

Étant allée, vers l'âge de douze ans, entendre la prédication qui se faisait dans la principale église de Soncino, pour la fête de saint André, elle vit, au milieu du sermon, cet apôtre se tenant dans les airs; il lui montrait une grande croix, et lui dit ces paroles : « Ma fille, voici le chemin du ciel : aimez Dieu, craignez Dieu, honorez Dieu, embrassez la croix, et fuyez le monde. » Cette vision augmenta encore son désir de souffrir.

Dès son jeune âge, la Bienheureuse Stéphanie commença à pratiquer de rigoureuses privations du côté de la nourriture. Elle s'était fait une habitude de ne jamais satisfaire pleinement son appétit; on peut dire ainsi que son jeûne était perpétuel. Même à l'époque où, encore jeune fille, elle allait aux champs pour se livrer aux pénibles travaux de la campagne, ou à l'aire pour recueillir le grain, elle observait ce jeûne, en ayant soin qu'on ne s'en aperçût pas autour d'elle. Depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, elle ne se nourrissait que de petites galettes cuites sous la cendre, sans être pétries ni levées, toutes noires, et d'une digestion difficile; elle conservait, avec cela, son embonpoint ordinaire, et un visage toujours souriant.

Six ans durant, elle porta un rude cilice sur la chair sans le quitter ni jour ni nuit. Lorsqu'il fut usé, et qu'elle songea à le renouveler, il se trouva tellement adhérent au corps, qu'il fallut avec le cilice arracher la peau. Fort longtemps elle porta aussi autour des reins une



ceinture de corde, garnie de trente-trois nœuds, en mémoire des trente-trois années que le Fils de Dieu a passées sur la terre ; et elle la porta si serrée sur son corps, que lorsqu'elle vint à la quitter, chacun de ces nœuds avait creusé dans les chairs une plaie profonde. Pendant plus de trente ans, à l'imitation de saint Jérôme, elle se frappait la poitrine avec un gros caillou, afin d'obtenir miséricorde tant pour elle-même que pour les pauvres pécheurs. Presque tout le temps de sa vie elle suivit l'exemple de saint Dominique, et prit tous les jours trois disciplines : la première, pour honorer les souffrances de son divin Époux ; la seconde, pour elle et pour tous les pécheurs du monde ; et la troisième, pour les âmes du purgatoire.

Que ne fit-elle pas, afin de conserver toute sa vie une inviolable pureté de corps et d'esprit ? Tous les partis qui se présentèrent successivement furent immédiatement rejetés. Notre Sœur n'était point belle de visage, mais elle avait une magnifique chevelure. Ayant su que c'était là son principal attrait, elle coupa entièrement ses cheveux, pour témoigner le divorce éternel qu'elle faisait avec le monde.

Vaincu de ce côté, le démon lui suscita de furieuses tentations afin de la détourner de son dessein. Après avoir inutilement employé les créatures pour lui inspirer de l'amour, il lui suscita d'horribles émotions dans sa chair, remplit son imagination de fantômes importuns et la tourmenta si étrangement, qu'on eût dit que tout l'enfer était déchaîné contre elle, pour la faire succomber. Mais cette amante fidèle de Jésus-Christ, qui savait que ces combats ne se terminent heureusement que par les douleurs qui affligent le corps, se ressouvenant de la manière héroïque dont le patriarche saint Benoit avait triomphé des rebellions de sa chair, en se roulant sur de piquantes épines, se servit du même remède pour surmonter les siennes. Ayant aperçu deux charrettes chargées de ronces qui se trouvaient par hasard dans la cour de la maison de son père, elle s'y précipita une nuit, et, avec un courage intrépide, se roula sur les épines jusqu'à ce qu'elle sentit, après s'être mise tout en sang, que l'excès de la douleur avait entièrement amorti les rebellions involontaires de sa chair.

Après ce rude combat, voyant la victoire gagnée, elle reprit ses vêtements et se retira dans sa petite chambre. Elle se prosterna alors contre terre, et pria avec instance saint Thomas d'Aquin, son cher protecteur, de lui obtenir de Dieu le don de chasteté. Cette prière

était à peine achevée, qu'elle se sentit mettre une ceinture par des mains invisibles, qui lui serrèrent le corps avec tant de violence, qu'elle en poussa les hauts cris. Les personnes qui occupaient la chambre voisine, s'éveillant à ce bruit, accoururent pour savoir ce qui lui était arrivé; mais voulant cacher cette grâce, elle leur répondit seulement qu'elle avait éprouvé certaine douleur qui l'avait forcée de crier. Elle raconta, dans la suite, cette faveur insigne à son confesseur, et elle l'assura que, depuis ce moment, elle n'avait plus connu aucune tentation contre la pureté, ni senti la moindre émotion humiliante.

Cette incomparable pureté, la rendant plus capable des faveurs de son divin Epoux, la disposa à la communication la plus intime de toutes ses souffrances.

Vers l'âge de quinze ans, elle se trouvait à Crema, un jour de Vendredi saint, dans la maison de Jean-François Verdello. Toute la famille s'était rendue à l'église pour entendre le sermon de la Passion. Restée seule au logis, elle se mit à contempler les souffrances de son Sauveur. Dans cette méditation, elle répandit une grande abondance de larmes. Notre-Seigneur lui révéla aussi beaucoup de choses concernant sa Passion, et il lui déclara que désormais elle serait associée à toutes ses douleurs, et que dans chacun de ses membres elle porterait une partie de ce que lui-même avait souffert. Ce fut là le commencement des grandes souffrances de notre Bienheureuse. Car, à partir de ce moment, outre ses souffrances habituelles, elle a enduré tous les vendredis, ainsi que les deux jours de l'Invention et de l'Exaltation de la Sainte-Croix, une partie des douleurs que Jésus-Christ a souffertes dans sa Passion.

Elle avait surtout une dévotion particulière aux mystères de l'agonie au Jardin des Olives, de la flagellation sanglante, du couronnement d'épines et du crucifiement sur le Calvaire. Elle en souffrait aussi plus sensiblement les douleurs. C'était un spectacle navrant de la considérer dans cet état. On la voyait dans une sorte d'agonie, pendant laquelle il lui sortait de tous les pores une sueur mêlée de sang. Puis, on eût dit qu'on la déchirait de coups de fouet. Les cicatrices qui, en plusieurs endroits de sa tête, distillaient le sang, avec d'excessives douleurs, lui étaient comme un couronnement d'épines. Enfin, son corps se trouvait sur une espèce de croix, par les tortures effroyables qu'elle endurait en tous ses membres.

Beaucoup de personnes de qualité et de mérite ont vu ces merveilles avec étonnement, et en ont rendu des témoignages authentiques. Son

confesseur, qui a composé sa Vie, assure avoir vu de ses yeux les sacrés stigmates qu'elle avait aux pieds et aux mains, et les trous de la couronne d'épines, que les anges lui mettaient sur la tête tous les vendredis. Le marquis et la marquise de Mantoue, un notaire, la duchesse de Cortona, la bienheureuse Sœur Osanna de Mantoue, et un grand nombre d'autres personnes très pieuses et très doctes en ont pareillement été témoins, et en ont signé un acte public dont l'original est conservé dans les archives du Révérendissime P. Général.

Ce torrent de douleurs ne pouvant éteindre l'ardeur que cette Bienheureuse avait pour les souffrances, dont elle était insatiable, Dieu lui en communiqua une d'un autre genre jusqu'alors inouï. Il lui semblait avoir, dans la poitrine, comme une roue qui tournait avec une grande rapidité et lui déchirait et brisait le cœur. C'était le vendredi qu'elle souffrait cet horrible supplice. Aussi longtemps qu'il durait, la pauvre patiente ne faisait que crier, et ces cris étaient parfois entrecoupés de ces tendres et amoureuses paroles. « O mon doux Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ ! O âme de mon âme ! O cœur de mon cœur ! »

Notre Bienheureuse n'a pas seulement participé aux souffrances extérieures du Fils de Dieu, elle a été appelée à expérimenter aussi ses peines intérieures. Pendant quarante ans, elle a marché dans des ténèbres, des sécheresses, des impuissances et des délaissements terribles. Tous les jours, à certaines heures, elle se trouvait sans lumière, sans goût, sans dévotion, sans amour, et dans des difficultés effroyables de s'appliquer à Dieu. Dans ces moments, elle était soumise à des dépouillements intérieurs, à des anéantisements, à des soustractions si étranges, qu'elle eût succombé sous la rigueur de ces épreuves, sans le secours de la grâce qui la fortifiait, et sans les faveurs extraordinaires que Jésus-Christ communiquait à cette amante fidèle, et dont il nous reste maintenant à parler.

II. — La Bienheureuse aimait Dieu avec tant d'ardeur, que son visage en aurait paru tout enflammé, si Jésus-Christ, à sa très humble prière, n'avait empêché que le feu de la charité qui embrasait son âme ne parût au dehors. Ce divin Sauveur voulut néanmoins qu'on pût y remarquer la grandeur de son amour, dans les deux états de consolation et de croix qui partageaient successivement sa vie, et qui remplissaient son âme de joie ou de douleur. Dans le premier état, elle

paraissait avec un visage frais et vermeil et dans un embonpoint qui donnait de l'admiration. Mais quand ce même amour lui faisait ressentir les douleurs de son divin Époux, elle était pâle, maigre et tellement défaite, qu'elle portait dans ses yeux et dans tout son extérieur la véritable image de la mort.

Dieu l'élevait, dans son oraison, à de fréquentes extases. Pendant ces extases, son corps demeurait froid, insensible et sans mouvement ; elle perdait même la respiration : on eût dit qu'elle était morte. Son confesseur et plusieurs autres personnes ont souvent entendu alors distinctement son ange gardien recommander aux assistants d'avoir soin du corps de la Bienheureuse. Les personnes qui demeuraient avec elle ne faisaient autre chose, quand elles la trouvaient dans cet état, que la relever de terre et la transporter sur un lit jusqu'à ce qu'elle fût revenue de son ravissement.

Pendant ces extases si admirables, Dieu lui révélait les secrets du ciel et de la gloire des élus. Une fois, elle fut conduite à travers tous les chœurs des anges et des saints, et connut l'inégalité de leurs mérites par la différence de leurs rangs. Étant parvenue au chœur des séraphins, elle vit plusieurs âmes qu'elle avait connues sur la terre. Elle demanda à son conducteur par quelle vertu ces âmes s'étaient élevées à ce haut degré de gloire ; il lui fut répondu que c'était par la grande conformité et parfaite union de leur volonté avec celle de Dieu.

Elle connut aussi, dans ce même ravissement, que tous les anges ensemble, et toutes les âmes bienheureuses y comprise la glorieuse Vierge Marie, ne peuvent aimer Dieu autant qu'il mérite d'être aimé. Tout aussitôt, comme si un voile lui fût tombé de devant les yeux, elle vit un immense et très profond abîme d'amour, qui n'était aimé par aucune pure créature. Alors, comme hors d'elle-même, elle se prit à crier à Notre-Seigneur : « Ah ! mon Seigneur et Rédempteur, accordez-moi cette grâce, que j'aime tout cet amour : autrement je ne saurais vivre ! »

Mais Jésus, souriant, lui fit entendre comment sa volonté étant finie, et cet abîme d'amour infini, elle ne pouvait l'enfermer dans la capacité créée de sa volonté finie. Pour la consoler néanmoins, il lui dit que, si elle avait la volonté d'aimer tout cet amour, il accepterait cette bonne volonté comme si réellement elle l'aimait ainsi. « Ne pense pas, ajouta-t-il, que ce grand abîme d'amour reste pour cela sans être aimé ; car si les créatures ne peuvent l'aimer, il est aimé de moi-même, qui suis un bien infini. »



Après toutes ces révélations, la Bienheureuse revenait à elle-même, dit un de ses biographes, comme une personne qui « de la clarté d'un plein midi entrerait immédiatement dans les ténèbres d'un plein minuit : si obscures et ténébreuses lui semblaient les choses de ce monde, en comparaison des admirables qu'elle avait vues. »

Rapportons encore quelques-unes des faveurs extraordinaires dont fut gratifiée la Bienheureuse Stéphanie.

Étant un soir en oraison, elle fut prise d'un ravissement. Il lui sembla qu'un vénérable vieillard la conduisait sur le bord d'une belle rivière ; on croit que ce vieillard était l'apôtre saint Paul, auquel elle avait été confiée par Notre-Seigneur, ainsi que nous le dirons bientôt.

Lorsqu'ils eurent marché quelque temps le long de cette rivière, ils rencontrèrent une grande multitude d'anges, dont les uns descendaient du ciel et les autres y montaient. « O mon Père, s'écria la Bienheureuse, s'adressant au vieillard, n'est-ce point quelque illusion de Satan ? » — « Non, ma fille, répartit le vieillard, ce sont des anges, qui vous apprendront le chemin pour arriver au parfait amour. » Aussitôt elle se prosterna aux pieds de ces anges, et les conjura de lui enseigner comment elle pourrait monter au parfait amour de son Epoux et se transformer entièrement en lui.

Un de ces anges lui répondit : « Il y a plusieurs choses qui font monter une créature raisonnable au parfait amour de Dieu ; mais une des principales, c'est la vie souffrante toute détrempée dans la douleur et les amertumes, accompagnée néanmoins et suivie d'actions de grâces et de résignation à la volonté divine : »

« Quand l'homme, ajouta cet ange, marche par ce chemin de l'affliction et de la désolation, l'amertume qui remplit son pauvre cœur le dégoûte entièrement du monde et des appâts de cette vie. L'homme étant dégoûté de ce monde, goûte d'un autre côté son Dieu : goûtant Dieu, il s'attache à lui : s'attachant à lui, il embrasse toutes ses volontés : embrassant toutes ses volontés, il se conforme entièrement à lui : se conformant entièrement au bon plaisir de Dieu, il se transforme en lui. Et ainsi l'affliction est le chemin du parfait amour et de la parfaite transformation. »

L'ange ayant dit ces choses, la vision disparut, et la Bienheureuse revint à elle-même avec un désir plus embrasé que jamais de vivre et de mourir sur la croix et de ne chercher aucune consolation dans les choses de ce monde.

Souvent il lui semblait entendre une voix, comme si elle fût venue

à elle du haut d'une tour élevée, et cette voix lui criait : « Aime Dieu, aime celui qui t'aime, aime ce bien infini. N'aime point ce monde trompeur, n'aime point celui qui ne t'aime point. » Nous pouvons penser que cette voix était celle des anges qui, considérant en elle un cœur si disposé aux plus vives flammes de l'amour, étaient comme impatients de l'en voir toute embrasée.

Repassant, un jour qu'elle était allée à l'église pour se confesser et communier, ces paroles qui retentissaient si souvent au fond de son cœur, elle se disait à elle-même : « O mon cœur, si tu veux aimer quelque chose, que ce ne soit pas ce monde trompeur, mais aime Celui qui seul mérite d'être aimé. » A ce moment, son cœur fut tellement ému, et il se mit à battre avec tant de violence, qu'elle fut obligée de sortir de l'église et de retourner chez elle. En y entrant, elle sentit une odeur qu'elle connut être miraculeuse. Elle se mit à genoux devant un crucifix, et, toute baignée de larmes, elle fit cette prière : « Quand donc, mon doux Sauveur, me donnerez-vous votre parfait amour ? Je ne veux d'autre amour que le vôtre : je ne veux rien aimer que vous ! » Alors, l'image de Jésus-Christ se détacha de la croix, et s'en allant à elle, l'embrassa tendrement, et l'enflamma tellement du divin amour, qu'elle en conserva l'impression profonde le reste de sa vie.

Notre-Seigneur voulut un jour l'éclairer sur le mérite de l'obéissance, et lui montrer combien cette vertu lui est agréable. Elle avait fait, pour son amour, un abandon absolu de sa volonté entre les mains de son confesseur ; Notre-Seigneur lui apparut, et lui dit : « Ma fille, parce que tu t'es généreusement dépouillée de ta propre volonté, pour l'amour de moi, demande tout ce que tu voudras, et je te l'accorderai. » Cette Bienheureuse, qui l'aimait uniquement, lui répondit, comme avait fait autrefois saint Thomas d'Aquin à une semblable demande : « Je ne veux pas autre chose, mon doux Seigneur, que vous-même. »

Par suite de sa tendre dévotion envers le Très Saint Sacrement, la Bienheureuse était dans des désirs continuels de communier, malgré la rage des démons qui employaient toute leur malice pour l'en empêcher. Une fois, ils lui causèrent une si grande soif pendant la nuit, qu'elle se trouva dans des ardeurs insupportables. Mais, par une admirable tempérance, elle triompha de leur artifice ; et le matin, elle se retira de la sainte Table, après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, tellement éprise de son divin amour et rassasiée par ce pain des anges, qu'elle demeura quarante jours sans prendre aucune nourriture, comme nous le lisons de sainte Catherine de Sienne.

Son confesseur disant un jour la messe, elle vit, dans l'hostie consacrée, un petit enfant d'une ravissante beauté, dont le visage lançait sur elle des rayons de lumière qui venaient lui pénétrer le cœur. En même temps, elle entendit un admirable concert d'instruments et de voix, qui chantaient un motet en l'honneur de Jésus-Christ dans ce divin mystère. Cette faveur fut la récompense de la victoire qu'elle avait remportée sur les démons qui l'avaient furieusement tentée au sujet de la réalité du corps de Jésus-Christ au Très Saint Sacrement.

Elle désirait vivement assister à la pieuse cérémonie qui se pratique dans tout l'Ordre des FF. Prêcheurs, la veille de Noël, lorsqu'on annonce, aux Calendes, la naissance de Jésus-Christ. Elle pria son divin Époux de lui donner cette consolation, et elle fut transportée en esprit dans notre couvent de Lodi, où il lui fut donné de satisfaire sa dévotion.

Dans une maladie qu'elle eut durant l'absence de son confesseur, n'ayant personne de qui elle pût prendre conseil dans les voies extraordinaires que Dieu gardait sur elle, Jésus-Christ lui apparut ; et après un long entretien, il lui donna pour directeur saint Paul, qui l'instruisit, en peu de temps, des plus profonds secrets de la théologie mystique.

Dieu lui communiqua, par le ministère de ce saint apôtre, un don d'intelligence et de sagesse si admirable, que les plus savants hommes de la Province la consultaient dans leurs doutes. Le B. Père Jérôme de Vérone, un des plus pieux et des plus savants de son siècle, et dont notre Bienheureuse vit monter l'âme dans le ciel, lui proposait ses difficultés, et elle y satisfaisait avec une clarté surprenante. Ce grand serviteur de Dieu, pleinement convaincu que ses connaissances étaient surnaturelles et infuses, voulut bien se mettre sous sa conduite, et devenir le fils spirituel de celle à qui le Saint-Esprit communiquait ses lumières avec tant de plénitude.

Elle avait une connaissance si parfaite des mystères adorables de la très sainte Trinité et de l'auguste Sacrement de l'autel, qu'il semblait qu'elle n'en eût point la foi, mais une science évidente.

Elle voyait les choses futures, et connaissait les pensées les plus secrètes des cœurs. Étant Prieure des Sœurs du Tiers-Ordre, elle connut, en leur tenant son Chapitre, qu'une des Sœurs s'entretenait dans une pensée extravagante. Elle fit tomber si à propos son discours sur le dommage que ces sortes de pensées causent à l'âme, que la pauvre Sœur vit bien que Dieu lui avait tout révélé.

Une femme avait résolu d'empoisonner quatorze personnes pour se venger. Elle vint trouver la Bienheureuse, qui connut tout aussitôt sa résolution, et lui dit : « Gardez-vous bien d'exécuter votre exécrationnable dessein ; autrement, je me rendrai votre partie et votre accusatrice. » Confuse de se voir découverte, la malheureuse se jeta à ses pieds, lui remit le poison qu'elle avait préparé, et détesta son péché de tout son cœur.

S'entretenant, une fois, avec un grand serviteur de Dieu, elle lui dit, transportée d'un saint zèle : « Ah ! si je tenais présentement un jeune homme qui vit sous ma conduite, je le mettrais en pièces, pour le détourner du péché énorme qu'il commet actuellement. » Peu de jours après, on découvrit son crime, qui causa un horrible scandale.

Étant allée dans une maison, elle prit de l'eau bénite, et en aspergea un certain endroit fort obscur, où, à la faveur des ténèbres, avait été commis un péché honteux. Le malheureux, qui l'avait confié à des murailles insensibles, se voyant découvert par les lumières pénétrantes de la sainte, alla aussitôt à l'église en demander pardon à Dieu, aux pieds d'un confesseur.

La Bienheureuse prédit aussi beaucoup de choses futures. Elle avertit un homme avare, qui avait suscité un procès à de pauvres orphelins pour s'enrichir de leurs dépouilles, d'avoir à se désister de cette injuste poursuite, sinon qu'il périrait tristement le même jour qu'il se mettrait en possession de leurs biens. Ce misérable donna plus à sa passion qu'à un avis si salutaire. Mais le même jour qu'il gagna son procès, on le trouva mort dans son lit.

Elle avertit un malheureux qui la déchirait par toutes sortes de calomnies, de songer à lui, parce que Dieu le châtierait sévèrement dans peu de jours, s'il ne fléchissait sa colère par une sérieuse pénitence. Cet endurci s'étant moqué de ce conseil, tomba malade, et mourut comme enragé, dans l'excès de ses douleurs, sans s'être reconnu.

Un autre libertin avait fait courir le bruit qu'elle était enceinte, et par un trait piquant de raillerie, il s'offrait à elle pour servir de parrain à l'enfant de son crime. « Mon ami, lui dit la Bienheureuse, quand le péché que tu m'imputes serait véritable, tu n'aurais pas le temps de me rendre ce bon office. » On ne comprit pas sur l'heure le sens de ses paroles ; mais cet impie ayant été cruellement massacré le lendemain, sans qu'on pût découvrir les auteurs de cet assassinat, chacun regarda cette mort désastreuse comme un effet de la justice de Dieu, qui voulait venger l'honneur offensé de sa fidèle épouse.



Tous ces dons surnaturels et ces faveurs extraordinaires étaient accompagnés, dans la Bienheureuse Stéphanie, d'une humilité profonde.

Elle s'estimait la plus grande pécheresse qui fût au monde. Elle en était si fortement persuadée, qu'une de ses plus ordinaires occupations, retirée dans sa chambre, était de s'anéantir devant Dieu, et d'implorer avec larmes son infinie miséricorde. « O mon Dieu, s'écriait-elle, dans la vue de ses misères, pardonnez-moi mon ingratitude effroyable envers votre divine Majesté ; car je n'ai pas assez reconnu l'amour qui vous a porté à penser à moi de toute éternité, qui vous a inspiré le dessein de me créer un jour à votre image, capable de vous connaître et de vous aimer, et qui vous a fait me donner un ange pour avoir soin de moi.

« Je vous demande pardon, ô mon unique bien, de ce qu'étant devenue par la grâce régénératrice du saint baptême, votre fille et l'héritière de votre gloire, je ne vous ai pas aimé comme je le devais. Ayez pitié, ô mon Dieu et mon Père, de ce monstre d'ingratitude qui n'a pas reconnu, par tout l'amour de son cœur, la charité infinie de Jésus-Christ votre cher Fils et mon Sauveur, immolé sur l'autel de la croix, pour m'affranchir des peines de l'enfer.

« Père éternel, je m'accuse, à la face du ciel et de la terre, d'être la plus infidèle créature qui soit au monde ; je m'accuse de ne pas brûler d'amour pour vous, qui m'avez honoré des douleurs de la Passion de votre Fils ; qui m'avez favorisé des fréquentes visites de la Sainte Vierge, des anges et des saints, en un mot, qui m'avez comblé de grâces et de bienfaits depuis ma naissance, moi que mes péchés devaient rendre l'objet de votre haine.

« Je vous demande pourtant une grâce : celle de vivre inconnue en ce monde, tant que votre divine Majesté trouvera bon que j'y séjourne. Lorsque mon corps sera caché sous terre, et mon âme dans votre sein, alors que votre divine volonté s'accomplisse. »

L'estime que les gens de bien avaient de sa vertu lui était un supplice. Elle ne pouvait souffrir qu'on parlât à son avantage ; aussi évitait-elle toute sorte de compagnie, pour ne converser qu'avec Dieu, qui seul connaissait le fond de ses misères. Une des grâces qu'elle lui demandait avec plus d'instance était de vivre inconnue aux créatures.

La crainte d'être honorée lui fit refuser l'offre du duc de Ferrare, qui la priait de prendre l'appartement qu'il lui avait fait préparer

dans son palais. Elle l'en remercia et lui dit qu'étant née dans une pauvre maison, elle désirait y mourir. Ce fut dans cet esprit d'humilité et pour fuir l'applaudissement des hommes, qu'elle s'excusa envers la République de Venise d'accepter un palais magnifique qu'elle lui offrait, pour bâtir un couvent de son Ordre, et qu'elle remercia le marquis de Mantoue, qui lui avait proposé la plus belle de ses maisons, afin de l'avoir chez lui et de pouvoir conférer avec elle de son intérieur.

S'étonnant d'obtenir quelque réputation dans le monde, elle l'attribuait au peu de connaissance qu'on avait de ses défauts. Ceux-ci lui paraissaient si grands et si nombreux que, lorsqu'elle apprenait la mort de quelqu'un, elle ne pouvait se défendre d'une sorte d'envie de le voir dans une heureuse impuissance de commettre aucun péché, pendant qu'elle-même restait au monde, où elle offensait sans cesse la majesté de Dieu.

Cette humilité lui faisait souffrir une extrême confusion, quand des personnes de qualité et de mérite lui rendaient visite. Elle leur disait qu'ils se trompaient ; elle n'était rien moins, leur assurait-elle, que ce qu'ils la croyaient : misérable pécheresse, qui avait besoin qu'on apaisât en sa faveur la colère de Dieu, qu'elle irritait tous les jours par de nouveaux péchés.

Elle souffrait une véritable torture quand ses directeurs l'obligeaient de montrer à des personnes de piété ses stigmates et l'anneau dont Jésus-Christ lui fit présent quand il l'épousa. L'obéissance seule pouvait forcer son humilité, qui lui faisait cacher avec grand soin les grâces extraordinaires qu'elle recevait de Dieu.

Cette vertu d'humilité la rendait si agréable à son divin Époux que, plus elle s'anéantissait dans la vue de ses misères, plus il la comblait de nouvelles grâces et de ces insignes faveurs dont nous avons essayé de donner un petit aperçu.

Après avoir parlé des souffrances de la Bienheureuse Stéphanie, après avoir raconté les principales grâces par lesquelles Dieu la soutenait au milieu de ses souffrances, il nous reste à donner quelques détails sur sa vie extérieure proprement dite.

III. — Dès l'âge de quinze ans, la Bienheureuse Stéphanie avait revêtu l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique ; elle désirait ardemment le revêtir depuis sa tendre enfance, et bien que des Pères de saint François l'eussent engagée à prendre celui de leur Ordre,

elle ne se désista jamais de son premier dessein. Une nuit, pendant qu'elle faisait oraison, saint Dominique se montra à elle, accompagné de sainte Catherine de Sienne qui la revêtit, à sa grande joie, de l'habit tant désiré ; toutefois, comme il n'apparaissait point extérieurement, elle ne cessa ses instances auprès de nos Pères. Le Prieur de notre couvent de Saint-Jacques de Soncino lui donna enfin les livrées de l'Ordre. Après cette faveur, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit qu'elle devrait désormais s'exercer non seulement dans la vie contemplative, mais encore dans la vie active, comme son Père saint Dominique. Dès lors, elle s'adonna aux œuvres de miséricorde, visitant les hôpitaux, servant les malades, consolant les affligés, assistant les pauvres et leur procurant tout ce qu'elle pouvait pour soulager leur misère. Obligée de gagner chaque jour son pain par des travaux manuels, et privée par sa pauvreté des ressources personnelles dont elle eût pu soulager les nécessiteux, elle allait pour eux demander des aumônes, qu'elle distribuait ensuite avec bonté et discrétion. Ces secours temporels, étaient toujours accompagnés de discours consolants et affectueux, d'encouragement à faire le bien, et même, lorsque l'occasion l'exigeait, de réprimandes pleines de zèle et de charité.

Elle vivait dans une pauvre chaumière ; mais, quoique dans une situation si modeste aux yeux du monde, elle ne put échapper aux traits de l'envie et de la calomnie. On la traita d'hypocrite, et même on essaya de ternir sa réputation. Dieu ne permit pas que les efforts des méchants pussent réussir, et cette rude épreuve fit encore éclater davantage l'invincible patience de la Bienheureuse. Bientôt même il manifesta l'innocence et la sainteté de cette humble fille en la favorisant, du don des miracles.

Les deux voyages qu'elle fit à Lorette contribuèrent à étendre sa réputation, et donnèrent occasion à un plus grand nombre de personnes d'admirer en elle les merveilles de la grâce. Les habitants les plus recommandables des villes par où elle passait se faisaient un honneur de la recevoir chez eux et de lui donner l'hospitalité. C'est ainsi qu'à Mantoue elle logea chez Paul Carrero, où elle se trouva en même temps que la Bienheureuse Osanna Andreasi, avec laquelle elle s'entretint à loisir des choses de Dieu. C'était surtout à Brescia qu'elle était accueillie avec joie et respect. Les Brescians avaient pour elle tant d'estime et de vénération, qu'ils recouraient à elle dans leurs besoins, persuadés qu'ils devaient obtenir de Dieu, par son moyen, tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Les princes partageaient le même sentiment et lui témoignaient les mêmes égards. Le Sénat de Venise, ainsi qu'Hercule, duc de Ferrare, firent tous leurs efforts pour la retenir et la fixer dans leurs États. Mais celui qui montra encore le plus d'empressement fut François de Gonzague, duc de Mantoue. Il se mit, ainsi que la duchesse son épouse, sous sa conduite spirituelle, et recommanda spécialement à ses prières, sa personne, sa famille et ses États. Non content de lui avoir donné ces marques de confiance, il voulut encore lui témoigner publiquement son estime en lui accordant, par un diplôme, le droit de bourgeoisie de Mantoue. Ce diplôme, conçu en des termes très honorables, porte la date du 11 février 1519.

La Bienheureuse, qui regardait Soncino comme sa seconde patrie, désirait beaucoup y établir un monastère. Dans l'espoir d'y réussir, elle avait refusé les propositions que lui avaient faites la République de Venise et le duc de Mantoue, de venir en fonder dans leurs États. Dieu bénit le dessein de sa servante. Elle commença par réunir quelques enfants de son sexe; elle en avait choisi plusieurs avec beaucoup de discrétion; les autres lui avaient été confiées par leurs parents et appartenaient aux familles les plus considérables de la ville. C'est dans sa pauvre demeure qu'elle les rassembla, et qu'elle les forma aux exercices de la piété, au travail et à toutes les pratiques de la vie religieuse; elle réussit tellement, que cette maison devint bientôt l'objet de l'admiration générale.

En 1510, elle entreprit de bâtir, dans un des faubourgs de la ville, un monastère qu'elle mit sous l'invocation de saint Paul, et qui fut approuvé par un bref du Pape Jules II. Ce fut surtout dans cette circonstance que la Bienheureuse montra toute l'élévation de son esprit, et qu'elle parut vraiment inspirée. Pauvre et humble fille, elle n'avait pas la moindre ressource pour venir à bout de son entreprise, mais elle était pleine de confiance en Dieu, qu'elle croyait l'auteur de son pieux dessein. Des aumônes abondantes lui prouvèrent bientôt que sa confiance n'était pas vaine : elle en reçut de publiques et de particulières, non seulement de Soncino et des pays voisins, mais aussi de divers princes d'Italie et surtout du duc de Mantoue, qui se montra toujours très généreux envers elle. La bénédiction du ciel sur cette œuvre fut si sensible que, dès l'année 1519, elle se trouvait dans sa maison avec trente jeunes filles appartenant à des familles nobles, et qui, sous l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique, travaillaient à acquérir la perfection religieuse.



La réputation de ce monastère s'étendit bientôt de tous côtés, et devint assez grande pour engager les personnes les plus illustres à le visiter. Pendant que François I<sup>er</sup>, roi de France, fut maître du Milanais, il chargea son gouverneur de Soncino d'aller saluer la B. Stéphanie, et de lui annoncer qu'il accordait au monastère de Saint-Paul le privilège d'être exempté de tout droit et impôt. Sainte Angèle de Mérici, allant en pèlerinage au mont Varallo, passa par Soncino pour voir notre Bienheureuse et ses filles spirituelles, et eut avec elles de pieuses conférences, qui la remplirent, ainsi que ces saintes âmes, de la plus douce consolation. On raconte que Louis Sforza, duc de Milan, ayant voulu voir notre Sœur et se recommander à ses prières, se présenta à elle sous un habit emprunté, cachant soigneusement son nom. Une inspiration intérieure lui fit aussitôt reconnaître ce prince : elle lui donna avec une sainte liberté les plus utiles avis, et lui prédit que, s'il n'écoutait pas patiemment les plaintes des veuves et des orphelins, le pauvre peuple crierait vers Dieu et qu'il perdrait ses États. L'événement ne vint que trop justifier cette prédiction.

La servante de Dieu n'eut pas la consolation de terminer sa course mortelle dans la maison qu'elle avait fondée. Elle prédit à ses religieuses qu'elles seraient obligées d'en sortir, et que, pour elle, elle n'y retournerait plus. En effet, en 1529, une armée nombreuse et indisciplinée s'approchant de Soncino, on crut prudent de faire sortir les Sœurs de Saint-Paul de leur monastère, qui, étant hors des murs et sur le penchant d'une colline, se trouvait exposé aux attaques et à la licence du soldat. La Bienheureuse Stéphanie revint donc avec ses filles habiter la maison qu'elle avait d'abord occupée dans l'intérieur de la ville. Elle y tomba malade, au mois de novembre, et elle connut que sa fin était proche. Elle en fit confidence à ses enfants spirituels et même elle leur désigna le lieu où elle serait enterrée.

Pendant sa maladie, qui dura plus d'un mois, elle souffrit d'excessives douleurs avec une patience invincible. On la voyait toujours absorbée en Dieu. Elle entendait, tous les jours, la sainte Messe dans sa chambre : s'unissant d'esprit à Jésus-Christ, son divin Époux, dans l'état de victime où elle le contemplait sur l'autel. Le jour de Noël, on vint lui annoncer que la paix avait été conclue entre l'empereur, le roi de France et la République de Venise. A cette nouvelle, elle leva ses yeux et ses mains vers le ciel, et, remerciant Dieu du repos qu'il donnait à toute la chrétienté, elle le supplia de l'appeler maintenant en paix. Le jour suivant, fête de saint Etienne, premier martyr,

les forces lui manquèrent ; et, depuis ce jour jusqu'à celui de sa mort, il lui fut impossible de rien prendre que la sainte hostie qu'elle recevait à la communion.

Son confesseur lui demanda en secret laquelle de ses religieuses lui succéderait en sa charge de Prieure. Elle lui répondit que ce serait la Sœur Prisca : ce qui arriva en effet. Cette Sœur fut unanimement élue Prieure par les religieuses, qui cependant n'avaient rien su de la déclaration que la Bienheureuse en avait faite à son confesseur.

Sentant son dernier jour approcher, elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une dévotion touchante. Elle passa le reste de la journée dans des colloques amoureux avec Dieu ; et lui ayant adressé ces paroles, qu'elle prononça avec une admirable ferveur : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* : elle lui rendit son âme, le 2 janvier 1530, à l'âge de soixante-treize ans. Le lendemain, tout le clergé séculier et régulier et toutes les personnes de qualité assistèrent à ses funérailles, et accompagnèrent son corps, qui fut porté avec pompe dans l'église des religieuses de Saint-Paul ; il y fut inhumé, du côté droit de l'autel, au lieu même où elle avait prédit qu'elle serait enterrée.

A peine eut-elle rendu l'esprit que son corps, maigre, exténué par les jeûnes et les pénitences rigoureuses, et rendu par la longueur de sa maladie semblable à un squelette vivant, parut tout changé et avec la même fraîcheur qu'à l'âge de quinze ans ; tous ses membres restèrent aussi souples et aussi maniables qu'ils étaient avant sa mort.

Dieu fit bientôt connaître la gloire que cette Bienheureuse possédait dans le ciel par d'éclatants miracles. Une dame, nommée Libera Fontana, ayant fait toucher son chapelet au corps de cette fidèle épouse de Jésus-Christ, lorsqu'il était exposé dans l'église, l'alla mettre au cou d'un sien petit enfant, malade à l'extrémité ; aussitôt l'enfant se leva du lit, criant à sa mère qu'il était parfaitement guéri.

Une autre dame de qualité, nommée Marie de Lazari, voyait son mari abandonné des médecins. Elle fit un vœu à la Bienheureuse Sœur Stéphanie, pour qu'elle obtint de Dieu la santé du malade. La nuit suivante, la Bienheureuse lui apparut, et l'assura qu'elle avait obtenu la grâce demandée. Ce qui se vérifia, car, trois jours après, le mari vint, avec sa femme, au tombeau de la sainte, rendre ses actions de grâces.

Les religieuses de son monastère, ayant embrassé la clôture pour

vivre dans une observance plus régulière, se virent réduites à une extrême pauvreté. Elles se recommandèrent à leur B. Mère Stéphanie et furent miraculeusement assistées par des personnes inconnues, qui leur envoyèrent en secret des secours capables de les retirer de cette pressante nécessité.

Un prêtre étant venu sonner au tour pour demander l'aumône, la portière lui répondit qu'elles étaient si pauvres, qu'elles n'avaient pas un sou dans le monastère. « Au moins, lui dit le prêtre, faites-moi donner à dîner. » Ce que la Sœur ayant fait avec beaucoup de charité, le prêtre tira de sa poche une bourse pleine d'écus d'or, et la jeta dans le tour ; après quoi il se retira en toute hâte, sans qu'on ait jamais pu découvrir ni qui il était, ni ce qu'il était devenu.

La Mère Prisca, Prieure du monastère, tomba malade d'inquiétude de ne pouvoir subvenir aux besoins de ses religieuses. La B. Stéphanie, qui s'était déjà fait voir à elle environnée de lumière, pour l'avertir qu'elle jouissait de la gloire dans le ciel, lui apparut, la consola, et lui fit savoir que Dieu avait suscité un vertueux gentilhomme pour l'assister. Le même jour, ce gentilhomme la vint trouver, et lui apporta une aumône très considérable, qui la retira de peine, et ses filles de la nécessité.

Le Pape Benoît XIV a approuvé, en 1740, par son décret du 10 décembre, le culte rendu à la Bienheureuse Stéphanie Quinzani. Quoique le monastère de Saint-Paul ait été supprimé, elle est toujours vénérée par les habitants de Soncino, qui la regardent comme leur protectrice auprès de Dieu.



### *Le B. P. LAURENT MENDEZ*

*Profès du Couvent de Guimaraens, Portugal (\*)*

(1280)

**L**E Bienheureux Père Laurent Mendez naquit à Villa-Réal, en Portugal, de la très illustre et très noble famille des Chacim. Il passa sa jeunesse dans les vanités du siècle, ne songeant qu'au monde,

(\*) Lopez, III p., l. 1, c. 1 ; *Diario* ; Sousa, I. IV, c. xv.

aux moyens de s'y faire remarquer et de jouir du rang distingué qu'il devait à sa naissance. Il atteignait l'âge d'homme, lorsque Dieu permit qu'il fut touché par les prédications du B. Pierre Gonzalès. L'intelligence élevée de Laurent Mendez comprit bientôt la vanité du monde, et, répondant à l'appel intérieur de la grâce, le noble seigneur alla sans retard se jeter aux pieds du Bienheureux Père pour lui demander l'habit de l'Ordre.

C'est une tradition qu'il le reçut des mains de ce saint religieux, et qu'il eut aussi la consolation de passer quelque temps sous sa conduite. Cette tradition, très ancienne dans l'Ordre et dans la ville de Guimaraens, était confirmée par une peinture qui se voyait autrefois sur le rétable du premier autel érigé en l'honneur du Bienheureux Pierre Gonzalès. Cette peinture représentait un Frère prosterné aux pieds du saint, et aurait été faite sur les ordres même du Vénérable Mendez, comme témoignage de sa reconnaissance envers celui qui l'avait ressuscité de la mort du péché à la vie de la grâce.

Une autre tradition, également constante, nous apprend que le Bienheureux Père Mendez prit l'habit à peu près en même temps que le B. Gonzalve et qu'ils résidèrent ensemble à l'hôpital de Guimaraens, où nos religieux demeurèrent bien des années avant de jouir d'un couvent bâti pour eux.

Si nous ne possédons pas beaucoup de documents sur la vie du Bienheureux Père Laurent Mendez, nous savons toutefois qu'ayant cherché Dieu de tout son cœur, il le trouva effectivement et que son âme ne soupira plus que pour les choses célestes.

Les exercices d'une vie humble, pénitente et mortifiée firent les délices de son cœur toujours uni à Dieu par une oraison continuelle. Dans son humilité, ne se croyant pas assez de talent pour aller annoncer la parole de Dieu dans les grandes chaires, il se donna tout entier à l'évangélisation des humbles et des petits.

Quelle que fût la noblesse de sa famille, le Bienheureux Laurent ne craignit pas de s'abaisser aux yeux de tout le monde, dans le pays même qui le vit naître, et de passer, au grand mécontentement des siens, pour un prédicateur médiocre. Mort à lui-même, ne cherchant qu'à faire régner Jésus dans les âmes, il parcourait les bourgades, les villages les plus abandonnés, et c'est là surtout qu'il déployait toutes les ressources de son zèle pour gagner à Dieu ces populations rudes et grossières. Il les catéchisait avec une inaltérable patience, et rien n'était capable de le rebuter ou de le lasser, l'amour de Dieu étant l'unique mobile de toute sa conduite.



Il est écrit que, si Dieu résiste aux superbes, il donne toujours sa grâce aux humbles. La bénédiction du Seigneur s'attacha d'une manière sensible aux travaux du Bienheureux Père, précisément à cause de la grande humilité de son cœur, et merveilleux furent les fruits de salut qu'il opéra dans ses prédications. Fort souvent Dieu confirma par des miracles les vérités annoncées par son fidèle serviteur.

Le Bienheureux Humbert rapporte qu'un jeune homme se refusait obstinément à pardonner un outrage pour lequel on lui offrait les plus humbles excuses. Le B. Père Laurent voulut porter ce jeune homme à l'oubli des injures, conformément au précepte divin, mais, n'en ayant reçu que des paroles fort déplacées, il lui dit : « Mon enfant, tout cela est l'œuvre du démon qui vous possède. » Trois jours ne s'étaient pas écoulés que ce jeune homme, véritablement possédé, venait demander, à genoux, au saint religieux la délivrance de ce terrible châtement. Compatissant comme un père, le Bienheureux Mendez commanda au démon, et réconcilia avec Dieu ce pauvre pécheur, bien humilié et parfaitement contrit.

D'autres auteurs ont écrit que le B. Père Laurent commandait avec autorité aux maladies et qu'elles disparaissaient aussitôt ; on assure même qu'il a ressuscité deux morts. On cite en particulier le trait d'un pauvre clerc qui, ayant perdu la vue, supplia le B. Père de lui mettre ses mains sur les yeux : à la suite de ce contact béni, le clerc recouvra incontinent la vue.

On peut tenir aussi pour un fait miraculeux la construction du pont de Caves, que le B. Père fit jeter sur la rivière de Tamaga : il ne fit en cela qu'imiter la puissance et la charité du B. Gonzalve, lequel, ainsi que nous l'avons dit en sa vie, construisit par des moyens surhumains un pont sur la même rivière, près de la ville d'Amaranthe.

Bien des faits établissent le grand crédit dont le B. Laurent jouissait auprès de Dieu ; mais parmi toutes les autres, il nous semble bon de signaler la faveur extraordinaire dont la bonté divine le gratifia, faveur dont la relation se trouve au couvent de Guimaraens, consignée sur un parchemin qui paraît remonter au temps même du Bienheureux. Un jour, le B. Père Laurent se promenait dans la campagne de Caves, recueillant ses souvenirs et préparant quelque instruction. Son compagnon se tenait à quelque distance, le considérant respectueusement, lorsqu'un ange s'approcha du B. Mendez et lui mit entre les mains un petit coffret de bois précieux contenant un

grand nombre de reliques ; le messenger céleste lui dit ces paroles : « Aujourd'hui, une ville chrétienne tombe entre les mains des infidèles, et Dieu m'a chargé de te porter ces reliques, afin que tu les remettes à ton couvent et qu'on les y conserve avec grande vénération » (1). Le B. Père aurait voulu garder ce secret pour lui, mais les questions de son compagnon, qui avait vu le messenger mystérieux se présenter et se retirer subitement, ne lui permirent pas de se taire.

Il porta donc ce précieux dépôt à son couvent ; on le plaça en un lieu fort convenable, et on le conserva avec le plus religieux respect. Les habitants de Caves, ayant eu connaissance de ce fait, voulurent en perpétuer le souvenir, en construisant un oratoire sur le lieu même où se trouvait le B. Laurent Mendez lorsqu'il reçut cette visite de l'ange et le coffret des reliques (2).

Après s'être consumé dans les travaux d'un parfait missionnaire par ses continuelles prédications, le B. Père Laurent Mendez s'adonna plus que jamais à l'oraison et à la pénitence, jusqu'à ce que Dieu l'appela au repos éternel, en l'année 1280.

On avait conçu une si haute opinion de sa sainteté, qu'on mit son

(1) Les reliques renfermées dans ce reliquaire, dont allaient s'enrichir les religieux de Guimaraens, étaient des plus précieuses. Voici l'énumération qu'en font certains auteurs : 1° du bois de la vraie croix ; 2° des vêtements de Jésus-Enfant ; 3° une parcelle de la pierre du sépulcre du Sauveur ; 4° une parcelle de la pierre d'où Jésus monta aux cieux ; 5° du voile de la Sainte Vierge ; 6° parcelle du tombeau de la Sainte Vierge ; 7° reliques des SS. Apôtres Pierre, Jean, André, Philippe, Jacques, Barthélemy, Mathias ; 8° de la manne ; 9° parcelle du tombeau de saint Jean l'Evangéliste ; 10° de la baguette de Moïse ; 11° reliques des SS. Innocents ; 12° de saint Etienne, 1<sup>er</sup> martyr ; 13° de saint Sébastien ; 14° de saint Laurent ; 15° de saint Braz ; 16° de saint Georges ; 17° de saint Vérisime ; 18° de saint Hippolyte ; 19° de saint Paul, martyr ; 20° de saint Crescentianus ; 21° de saint Eugène ; 22° des vêtements que portait saint Pierre, martyr, au moment de sa mort ; 23° reliques de saint Sylvestre, pape ; 24° de saint Martin ; 25° de saint Augustin ; 26° de saint Ambroise ; 27° de saint François ; 28° de saint Dominique ; 29° de saint Jérôme ; 30° de saint Benoît ; 31° de saint Bernard ; 32° de saint Robert ; 33° de l'abbé Moïse ; 34° de sainte Marie-Madeleine ; 35° de sainte Ursule et de ses compagnes ; 36° de sainte Lucie ; 37° de sainte Agnès ; 38° de sainte Cécile ; 39° de sainte Justine ; 40° de sainte Comba ; 41° de sainte Juste ; 42° des saintes Juste et Rufine ; 43° de sainte Brigitte ; 44° de sainte Claire ; 45° de l'huile du tombeau de sainte Catherine, martyre, et de saint Nicolas.

(2) Ce fut dans des circonstances analogues, et vers le même temps, que le couvent des Frères-Prêcheurs de Perpignan fut mis en possession d'une relique insigne de saint Jean-Baptiste, que l'on vénère encore aujourd'hui à la cathédrale de cette ville.

corps dans un tombeau de marbre, avec cette inscription : *Hic sita F. Laurentii Mendez ossa beati.*

Les peuples, dont la voix est, en ces circonstances, la voix de Dieu, l'ont publiquement déclaré *saint*, dressant des autels en son honneur et faisant des vœux continuels à son sépulcre. Dom Augustin de Castro, archevêque de Braga, au retour de la visite de son diocèse, en l'année 1594, informa le Pape Clément VIII du culte immémorial rendu au V. Mendez, depuis sa mort, à la suite des miracles que Dieu renouvelait tous les jours à son tombeau.

On peint l'image du Bienheureux avec auréole, et on le représente toujours une branche de laurier à la main.



*La V. Sœur MARGUERITE FERNANDEZ*  
*du Tiers-Ordre*<sup>(\*)</sup>  
(1540)

CETTE vertueuse Sœur naquit à Estremos d'Alemtejo, en Portugal. Ses parents étaient de très humble condition. Encore jeune, elle perdit son père, et sa mère la plaça dans un couvent afin de se trouver plus libre de contracter un second mariage. Ce fut un bonheur pour la jeune fille d'être ainsi en contact journalier avec de saintes âmes, car elle put se former à la dévotion et faire d'heureux progrès dans l'amour de Dieu. Il y avait déjà deux ans que Marguerite vivait dans cette pieuse maison, lorsqu'une parente l'en retira et l'emmena avec elle à Lisbonne, où elle la maria peu après à un simple ouvrier.

Mère d'une petite fille, la V. Marguerite se rendant aux instances qu'on lui faisait, entra comme nourrice dans la famille d'un gentilhomme, nommé don Pedro de Moura. Elle y demeura environ deux ans, estimée de tous à cause de ses vertus et particulièrement aimée de ses maîtres. Il ne s'était pas encore écoulé une année depuis le jour où Marguerite avait pris congé de la famille de Moura, que nous la retrouvons au milieu de ses anciens maîtres, mère d'un nouvel enfant que Dieu appela bientôt à lui, et nourrice d'une petite fille que

(\*) Cardoso ; Sousa, III part.

le Seigneur venait de donner encore à don Pedro de Moura. Elle demeura cette seconde fois environ trois ans dans la maison de ce gentilhomme, où on l'affectionnait comme un membre de la famille. Sur ces entrefaites, son mari, qui avait passé en Guinée afin de parvenir à amasser plus promptement quelque fortune, vint à mourir, et Marguerite se trouva, encore jeune, veuve et sans enfants. Dans l'isolement où la jetait cette nouvelle situation, elle se prit à soupirer après la vie religieuse dont elle avait entrevu les douceurs dans son enfance, et elle supplia le divin Maître qu'il daignât lui faciliter le moyen de se donner toute à lui. Dès lors, elle jeûna au pain et à l'eau tous les vendredis en l'honneur de la Passion, afin de voir ses vœux exaucés.

A l'époque où la V. Marguerite se préparait ainsi à embrasser un nouveau genre de vie, une communauté de Tertiaires de saint Dominique se formait aux portes de Lisbonne. Marguerite Fernandez l'ayant appris, alla faire connaissance avec ces religieuses, et, dès ce moment, s'employa avec bonheur à leur service trois ou quatre jours de la semaine. Bientôt, voulant être unie par un lien plus étroit à cette pieuse Communauté, elle obtint d'être admise dans le Tiers-Ordre avec faculté d'en porter l'habit publiquement.

Lisbonne fut, vers ce temps, de nouveau visitée par la peste. Chacun ne pensant qu'à fuir la contagion, les pauvres malades étaient réduits à un triste délaissement. Sœur Marguerite n'écoula point dans cette circonstance la voix égoïste de la nature ; mais, s'inspirant uniquement de l'amour de Dieu, elle jugea que c'était pour elle le moment de se dévouer ; aussi se fit-elle sans crainte l'humble servante des Sœurs du Tiers-Ordre, et persévéra-t-elle dans cet office tant que sévit le terrible fléau.

Après que Sœur Marguerite se fut dépensée pour les religieuses, ses Sœurs, elle sentit naître en son âme un immense désir d'aller visiter les reliques des saints Apôtres à Rome, celles de son B. Père saint Dominique à Bologne, et de faire ensuite le pèlerinage des Lieux-Saints. Elle hésita quelque temps, car on la dissuadait d'entreprendre ces pèlerinages, qui semblaient excéder ses forces. Mais l'Esprit-Saint parlant à son cœur avec des accents irrésistibles, elle se détermina enfin à suivre les impulsions de la grâce. Avant de partir, elle écrivit à don Pedro, chez qui elle avait passé plusieurs années, comme nous l'avons vu, et entre autres choses elle lui disait ceci : « J'ai le plaisir de  
« vous apprendre que je me mets en route pour Rome, parce que je  
« ne saurais pas ne pas m'y rendre. J'ai déjà demandé au Seigneur



« notre Dieu qu'il daignât éloigner de moi la pensée de ce pèlerinage, « s'il n'était pas conforme à sa sainte volonté, mais chaque fois que je « lui ai adressé cette prière, mon désir n'a fait que devenir de plus en « plus vif. » Nous trouvons dans cette même lettre un indice de la grande pauvreté avec laquelle elle quittait son pays pour un si long et si difficile voyage : elle demande en toute humilité, et pour l'amour de Jésus-Christ, à don Pedro, non de l'argent, non des lettres de change, mais un peu de drap pour confectionner son petit mantelet de pèlerine.

La V. Sœur se mit en route vers la fin d'avril de l'année 1526, comme nous l'indique sa lettre à don Pedro. Elle marchait nu-pieds, le bourdon à la main, et le mantelet noir sur son blanc scapulaire. Trois pieuses femmes avaient tenu à se joindre à elle et l'accompagnaient. Dieu témoigna bientôt combien ce pèlerinage lui était agréable, car, faible comme elle était, Sœur Marguerite put arriver en assez peu de jours à Barcelone, sans se ressentir de la fatigue qu'une pareille marche aurait dû lui causer. De Barcelone, elle écrivit une dernière fois à ses anciens maîtres, et là, afin de passer, inconnue au monde, les jours que Dieu pouvait lui réserver, elle changea de nom, et au lieu de Fernandez, elle ne s'appela plus que Palos jusqu'à la fin de sa vie.

Notre V. Sœur, traversant le midi de la France et le nord de l'Italie, arriva enfin à Rome : elle y fit tout à loisir ses visites aux divers sanctuaires des apôtres, puis elle alla à Venise s'embarquer pour la Terre-Sainte. Impossible de dire avec quelle ferveur et quelle piété cette sainte âme baisa pour la première fois le sol sacré de ce pays que les pas de l'Homme-Dieu ont sanctifié, et le bonheur qu'elle éprouva à se trouver enfin à Jérusalem ! Quelques jours ne lui suffirent pas pour satisfaire la sainte avidité de son tendre amour pour Notre-Seigneur ; elle demeura plusieurs années en Terre-Sainte, parcourant tous les jours, avec une singulière dévotion, les lieux où le Fils de Dieu porta ses pas, et plus particulièrement ceux où il avait enseigné, prié, souffert, répandu son sang.

Enfin, après ces années d'une vie tout angélique passées dans la contemplation des fatigues et des souffrances que le divin Maître voulut bien endurer pour nous, la V. Sœur Marguerite s'arracha aux Lieux-Saints. Elle revint en Italie : Bologne l'attirait, elle s'y rendit pour y achever son pèlerinage par la visite du tombeau de saint Dominique.

Les consolations dont Dieu la combla auprès du tombeau du Patriarche de l'Ordre des Frères-Prêcheurs furent si grandes, qu'elle résolut, peu après son arrivée à Bologne, d'y passer le reste de sa vie, disant pour jamais adieu à sa patrie. Dès son arrivée, cette V. Sœur avait tenu à se confesser à un Père de l'Ordre. Le religieux auquel elle s'adressa était Lombard de nation et ne comprenait point le portugais. La pieuse étrangère ayant voulu lui parler avant de se rendre au confessionnal, il fut absolument impossible au Père de saisir le sens d'une parole, et il se demandait comment il parviendrait à entendre sa confession. Mais voici qu'au saint tribunal, par une permission manifeste de Dieu, il la comprit tout aussi bien que si elle eût parlé la langue italienne. La V. Marguerite, de son côté, comprit tout ce que lui disait ce religieux ; mais cette grâce du divin Maître ne dura que le temps de la confession. La V. Sœur s'étant encore adressée au même Père, Dieu fit en sa faveur le même prodige, qui dès lors se renouvela pour elle chaque fois qu'elle se présentait au confessionnal. Ce fait révéla au Père confesseur le grand mérite de cette sainte âme que le Seigneur confiait à ses soins ; il y trouva un puissant motif de ne rien épargner pour cultiver avec soin cette fleur choisie du céleste jardinier. La Sœur attribuant ce même prodige aux mérites de son confesseur, se soumit entièrement à sa direction, voyant en lui un guide providentiel pour son âme.

Pour éviter d'avoir à rendre compte de sa conduite et de ses actions à d'autres qu'à Dieu et à son confesseur, la V. Sœur Marguerite chercha une retraite où elle pût, parfaitement isolée du monde, vaquer à la prière. Elle remarqua en dehors des murs de Bologne une petite caverne creusée au milieu d'une carrière abandonnée, et, avec l'autorisation de son confesseur, elle en fit la demeure de son choix. C'est là qu'elle passera désormais ses nuits et les heures de la journée qu'elle ne pourra employer à prier dans quelque église ; son lit sera un peu de paille jetée au fond de cette cellule ouverte à tous les vents et digne des anachorètes les plus austères de la primitive Eglise.

Notre Sœur sortait de cet étrange logis pour se rendre tous les jours de bonne heure au couvent de l'Ordre ; elle y assistait pieusement à toutes les messes qui s'y célébraient, puis elle se mettait en oraison et y persévérait jusqu'à l'heure où, vers le milieu du jour, selon l'usage, on fermait l'église. Ayant mendié quelque peu de nourriture à peine suffisante pour soutenir sa faible vie, elle retournait auprès du tombeau de son B. Père, où elle achevait sa journée dans une continuelle contemplation.

Quel que fût le mauvais temps, notre V. Sœur ne changeait en rien ce genre de vie si pénible à la nature. L'hiver était-il rigoureux, la neige couvrait-elle la terre de manière à rendre les chemins impraticables, son courage n'en devenait que plus grand, et elle trouvait toujours d'excellentes raisons pour obtenir de son confesseur l'autorisation de continuer ses exercices pieux. Un jour d'hiver, comme la température était des plus inclementes, son confesseur la pria de se chauffer pour n'être pas si incommodée par le froid : « Oh ! mon Père, lui dit-elle, comment pourrais-je me chauffer, moi pécheresse, lorsque je dois me rendre auprès de mon Père si saint, qui, dans toutes ses courses apostoliques, marchait nu-pieds ? Il est juste que mes pieds souffrent maintenant pour le mal qu'ils ont fait par le passé ; oui, qu'ils souffrent le froid durant la vie afin de n'avoir pas à endurer le feu après la mort. »

Ainsi vécut la V. S. Marguerite Fernandez, véritable anachorète au milieu du monde, jusqu'à la fin de sa vie. Ses austérités si persévérantes excitèrent l'admiration de tous ceux qui la connurent, et l'on en parlait avec de grands éloges jusque dans la cour romaine, au temps où don Pedro Menezes y remplissait les fonctions d'ambassadeur du Portugal.

Mais les forces humaines ne sauraient résister longtemps à un pareil genre de vie. L'hiver de 1540, particulièrement rigoureux, porta le dernier coup à la santé de notre vénérable Sœur, dont le corps était exténué de veilles et d'austérités. Elle s'endormit doucement dans la paix du Seigneur le seizième jour du mois de janvier 1540, et alla recueillir au ciel la couronne de gloire méritée par sa vie admirable.

Notre V. Sœur fut d'abord enterrée dans l'église du couvent ; mais, bientôt un parfum miraculeux d'une suavité sans pareille s'échappant de son tombeau, porta les religieux à la transférer au pied de l'autel au-dessus duquel s'élève le mausolée magnifique qui renferme les reliques de notre B. Père. Toute la ville de Bologne approuva hautement cette mesure, car on trouvait fort juste de ne point séparer de son Père celle qui avait abandonné ses proches et son pays pour vivre auprès de son tombeau.

La haute réputation que la V. Marguerite Fernandez s'est acquise dans l'esprit des peuples attira de nombreux pèlerins près de ses restes à Bologne. Le V. P. Dom Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga, les visita par dévotion en 1563, lorsqu'il passa par Bologne se rendant de Trente à la Ville éternelle.



## *La V. Sœur ANNE DE JÉSUS*

*Professe du Monastère du Tiers-Ordre, à Aumale (\*)*

(1596-1630)

DIEU, qui sait tirer le bien du mal, à l'avantage de ses prédestinés, se servit de la dureté des parents de la V. Sœur Anne de Jésus, pour l'éloigner du monde et en faire une de ses plus chères et fidèles épouses. Ses père et mère, d'une des plus illustres maisons de Normandie, se voyant chargés d'enfants, destinèrent celle-ci à la Religion ; et pour lui ôter la connaissance de la grandeur de sa famille, ils l'envoyèrent, dès qu'elle fut née, à Amiens, à une bonne veuve, qui l'éleva avec soin dans la piété. Le cœur de cette enfant s'ouvrant de bonne heure aux divins attraites de la grâce, elle conçut un si grand mépris des choses de la terre, qu'elle ne pouvait plus souffrir les riches habits de brocard qu'on lui mettait ; et un jour qu'on voulut user d'autorité pour l'y contraindre, elle en faillit tomber malade.

Après l'avoir gardée quatorze ans, la pieuse veuve, ne voulant plus tenir de pensionnaires, la mena à Aumale et la confia à certaines filles dévotes qui vivaient en congrégation. Notre jeune Sœur profita beaucoup de leurs exemples et s'adonna avec ferveur à l'oraison, à la mortification et à la fréquentation des sacrements. Elle était toujours travaillée d'un secret chagrin de ne point connaître ses parents. Un prêtre très vertueux, qui payait sa pension, la voyant déterminée à se faire religieuse, sans toutefois se mettre en peine de savoir si elle était appelée d'en haut, pria Dieu avec tant de larmes de donner une solide vocation à cette jeune demoiselle, qu'il connut par révélation qu'elle serait une excellente religieuse au monastère de Sainte-Catherine.

En effet, Dieu inspira à la jeune fille le désir d'appartenir à cette fervente communauté, et, le 27 janvier, elle y entra. A peine eut-elle

(\*) Mémoires d'Aumale.



reçu l'habit, que le démon lui représenta de si effroyables difficultés dans les veilles, dans les jeûnes et dans les pratiques de l'observance, qu'elle en aurait été ébranlée, si Dieu n'eût fortifié son courage contre ces appréhensions chimériques et ne l'eût rendue victorieuse des artifices de l'enfer.

Ce stratagème éludé, le démon suscita à la novice une tentation plus dangereuse. Il lui remplit l'imagination du souvenir d'un gentilhomme qui lui avait porté certaines paroles de mariage, qu'elle avait d'ailleurs rejetées ; il lui représentait partout cet objet avec tant d'importunité, qu'elle ne pouvait le bannir de son esprit, malgré tous ses efforts. Néanmoins, comme il la vit impénétrable aux attraits de cette tentation, le diable voulut alors lui donner l'horreur du lieu où elle était ; il l'épouvantait la nuit par un bruit formidable ; il frappa une fois un si grand coup contre sa porte, qu'elle la crut enfoncée. La pauvre fille, ne voyant point de terme à une si cruelle persécution, eut quelque pensée de sortir ; mais le vertueux ecclésiastique qui lui avait obtenu sa vocation de Dieu, dissipa tout aussitôt cette tentation. Il lui représenta clairement la faiblesse honteuse de cet ennemi des hommes et le secours infaillible qu'elle devait attendre de la grâce, et notre novice se sentit plus que jamais confirmée dans la résolution de persévérer.

Le démon n'ayant pu faire brèche ni dans son cœur, ni dans son esprit, alluma un si violent amour pour elle dans le cœur du gentilhomme dont nous venons de parler, qu'il résolut de l'enlever ; il aurait exécuté son dessein sacrilège par le secours de ses amis, qui lui prêtaient main-forte, s'il n'eût été arrêté par l'obstacle de la profession religieuse que notre Sœur venait de faire.

Après qu'elle eut émis ses vœux, on lui déclara le nom de ses parents et son illustre naissance. Elle en eut quelque joie ; mais considérant le rebut que ses parents avaient fait d'elle, elle dit à Dieu avec une extrême tendresse, en se servant des paroles de David : « Mon père et ma mère m'ont délaissée, mais le Seigneur m'a recueillie. » Le jour de sa profession, elle se sentit si vivement pénétrée de l'amour de Notre-Seigneur, qu'elle lui demanda la grâce de faire son purgatoire en ce monde, pour n'être point retardée de le posséder après sa mort.

Depuis l'heureux moment où elle se fut consacrée à Dieu par sa profession, elle devint tellement pauvre, que son cœur n'avait plus aucune attache aux choses de la terre ; tellement humble, qu'elle

se mettait sous les pieds de toutes les Sœurs ; tellement charitable, qu'elle leur rendait toute sorte de services. La délicatesse de sa complexion ne l'empêchait pas de s'acquitter des offices les plus vils et les plus rudes du Monastère. Elle fut l'infirmière perpétuelle des malades et les assistait jour et nuit avec tant de charité, qu'elle négligeait ses propres infirmités pour les secourir.

Notre Sœur a été favorisée de beaucoup de grâces par saint Dominique et par sainte Catherine de Sienne. Mais elle avait surtout une dévotion très tendre envers la Sainte Vierge, et son unique plaisir était de parler de ses grandeurs. Un jour consacré à son Assomption, après avoir longtemps médité sur la gloire de son triomphe, elle fut remplie d'une joie spirituelle si abondante, qu'elle s'écria dans la vue de ses misères et se jugeant indigne de telles caresses : « Ah ! Seigneur, vous me prenez pour une autre, je n'ai pas mérité ces excès de faveur. »

Elle avait grand soin d'orner une des images de la Mère de Dieu ; et elle en obtenait souvent l'effet de ses prières. Une jeune demoiselle de ses amies ne pouvant venir prendre l'habit à Aumale, à cause du mauvais temps, lui écrivit que si elle voulait qu'elle vînt, elle fit cesser la pluie. La V. Sœur eut recours à la Sainte-Vierge ; et la priant devant cette image, elle lui dit avec sa confiance et sa simplicité ordinaires : « Ma très chère Mère, je vous conjure de nous obtenir du beau temps et je vous promets en reconnaissance de vous mettre la plus belle de vos robes. » A peine eut-elle proféré ces paroles, que le soleil, qui n'avait paru depuis longtemps, se montra ; et le temps devint en un moment aussi beau qu'on le pouvait souhaiter.

Elle usait de cette innocente simplicité avec l'Enfant Jésus. Lui ayant mis une belle robe la veille de Noël, elle lui dit avec la liberté que la charité inspire à ceux qui aiment tendrement : « Mon divin Jésus, puisque je vous ai revêtu de ce que j'avais de plus précieux, il faut que vous m'accordiez quelque chose au jour de votre naissance. » Dieu, qui fait la volonté de ceux qui le craignent, la combla de tant de consolations, qu'elle crut plusieurs fois que son cœur allait se fendre, ne pouvant contenir l'excès de son bonheur.

Le sujet le plus ordinaire de ses méditations était l'enfance de Jésus-Christ, l'économie de sa Passion, l'excès de ses douleurs et l'amour infini qu'il nous témoigne dans l'adorable Sacrement de l'autel. Cette ardente charité excitait dans son âme une faim insatiable du pain des anges. Elle avait la consolation de le recevoir souvent, et

avec des dispositions intérieures qui lui attiraient du ciel une abondance de grâces et de très rares faveurs. Un jour qu'elle communiait à l'honneur du B. Jean de Salerne, religieux de l'Ordre et fondateur du couvent de Santa-Maria-Novella à Florence, elle vit le saint Enfant Jésus dans le cœur de toutes ses Sœurs. Le spectacle de cet aimable Sauveur, prenant ses plus chères délices avec ses chastes épouses, la réjouit vivement.

D'autre part, ces faveurs du ciel la disposaient à l'état de souffrance, qu'elle avait demandé à Dieu pour achever son purgatoire en ce monde. Faisant un jour une inclination profonde au crucifix qui était sur l'autel du chœur, elle entendit une voix, qui lui dit : « Ma fille, tu souffriras bientôt le purgatoire que tu as demandé. » Elle s'y prépara pendant six mois, à la fin desquels elle fit une retraite de dix jours pour implorer la patience et la force nécessaires dans cet état d'épreuves.

Dieu lui envoya d'abord une grande maladie avec des peines d'esprit d'autant plus intolérables qu'elle croyait ne les pouvoir découvrir qu'à un grand serviteur de Dieu, qui était à plus de trente lieues d'Aumale. Les religieuses, la voyant accablée de douleurs et plongée dans un abîme de tristesse, dépêchèrent tout exprès un homme à ce confesseur, qui vint aussitôt. Le soulagement qu'il apporta aux peines de son esprit contribua à celui de son corps ; néanmoins il lui resta une souffrance très violente au poumon. Pour exprimer la douleur qu'elle ressentait, « il me semble, disait-elle, avoir dans la poitrine un oiseau de proie qui me cause des douleurs insupportables par les piqures de son bec et les battements de ses ailes. »

Ces peines n'étaient rien en comparaison de celles de son esprit. Le démon d'impureté l'affligea d'une manière si furieuse et avec une continuité si importune, qu'il ne lui laissait aucun repos ni le jour, ni la nuit. Il remplissait son imagination de représentations horribles, et il excitait des mouvements si déréglés dans ses sens qu'elle aurait succombé sous la violence de ces tentations, si l'Époux des vierges ne l'eût soutenue par la force de sa grâce.

Cette dernière tentation lui en causa une autre : le désespoir de n'y pouvoir résister. Le démon s'efforçait de lui persuader de mettre fin à ses jours, et il lui représentait dans tous les objets qu'elle voyait des instruments commodes pour se donner la mort, seule capable de l'affranchir des tentations qui la tourmenteraient toute sa vie : « Aussi

bien, lui disait-il, tu es du nombre des réprouvés ; quoi que tu fasses, et quelque résistance que tu apportes à te défendre des plaisirs auxquels je te sollicite, tu seras éternellement damnée. » Sa constance à résister à ces tentations lui faisait souffrir de telles peines, qu'elle croyait endurer par avance les tourments de l'enfer ; il lui semblait parfois que la terre allait ouvrir ses abîmes pour l'engloutir.

De plus, son esprit était occupé de pensées de blasphèmes, et tellement combattu de doutes sur les mystères de la religion, qu'elle croyait avoir perdu la foi. Il lui semblait avoir une haine contre Dieu, qui allait jusqu'à la rage, de ce qu'il l'avait abandonnée à la puissance des démons ; et ce qui mettait le comble à l'excès de ses peines, c'est qu'étant souvent réduite à l'extrémité par la violence de ses maladies, elle appréhendait de mourir dans ce malheureux état. Elle sentait bien dans le fond de son âme qu'elle ne consentait point aux désordres qui se passaient dans la partie inférieure ; cependant elle craignait de mourir ainsi. Un moment après, elle se sentait poussée par son désespoir à se donner la mort, pour se délivrer d'un seul coup de cette suite de misères ; ainsi elle voulait mourir, et ne le voulait pas. Ce désir et cette crainte l'affligeait plus cruellement que si on lui eût déchiré tous les membres du corps. Si elle levait les yeux au ciel, il lui paraissait de bronze, insensible à ses soupirs et à ses peines ; si elle les baissait vers la terre, elle s'imaginait qu'elle s'ouvrait sous ses pieds ; si elle rentrait en elle-même par quelque réflexion sur l'état de ses misères, elle les prenait comme un effet de la justice vengeresse de Dieu, qui la punissait de quelque grand péché ; si elle portait sa vue à l'entour d'elle, tous les objets lui paraissaient armés pour la perdre. Dans cette affligeante variété de pensées, son imagination était si troublée, que, malgré la compassion dont les religieuses lui donnaient constamment des preuves, elle croyait ne trouver en elles que de la dureté ou du mépris. L'unique consolation qui la soulageait dans cet accablement était un reste de confiance qu'elle conserva toujours pour une religieuse, son intime amie, qui, l'encourageant à demeurer fidèle à Dieu dans cet état d'épreuve, lui représentait les mystères sanglants de la Passion de Jésus-Christ, et particulièrement les peines d'esprit qu'il souffrit sur la croix, en se voyant abandonné de son Père. Cette religieuse l'entretenait des tourments des martyrs, et des peines extérieures et intérieures de tous les saints, que Dieu avait conduits à la gloire par des épreuves encore plus cruelles dans leur violence et plus fâcheuses dans leur dureté.



Dieu la tint dans cet état de peines pendant cinq ans ; mais il la soutint si puissamment par sa grâce, que son confesseur assura qu'elle y avait conservé la même innocence que Job, auquel l'Écriture rend ce témoignage qu'il ne commit aucun péché au milieu de ses cruelles épreuves. Notre V. Sœur ne quitta aucune de ses pratiques ordinaires de piété ; elles faisait son oraison aux heures déterminées, quoiqu'elle y fût sans lumière et sans consolation. Quand sa santé lui permettait de se lever, elle communiait dans quelque aridité qu'elle se trouvât, ne cherchant que Dieu seul dans cet auguste sacrement et souffrant avec humilité la privation des douceurs ineffables qu'elle y avait autrefois ressenties. Elle assistait à toutes les actions de la Communauté ; et, au plus fort de ses angoisses, elle invoquait la Sainte Vierge, l'appelait à son secours, allait se prosterner devant son image non plus avec cette innocente liberté dont elle usait auparavant, mais avec un cœur contrit et humilié. Quoique toutes ses actions fussent des actes de vertu, elle était tellement pénétrée de ses faiblesses et de ses tentations, qu'elle ne faisait aucune réflexion au bien qu'elle pratiquait ; ainsi elle espérait sans espérance et aimait sans amour, en ce sens qu'elle ne ressentait point la douceur et la paix intérieures qui accompagnent ordinairement ces saints exercices ; néanmoins elle accomplissait fidèlement tout ce qui était de son devoir. Jamais elle ne rompit le jeûne ni l'abstinence commune, et elle ne prenait aucun soulagement que par obéissance et par une nécessité absolue. Elle obéissait comme un enfant aux Sœurs infirmières ; et ce qui faisait admirer la grâce de Dieu en elle, c'est que, souffrant cet étrange bouleversement de son intérieur, elle conserva toujours la paix extérieure, sans se rendre fâcheuse, et sans rien laisser voir des tristesses, des langueurs et des chagrins que les scrupuleux imparfaits font paraître au dehors, et qui les rendent insupportables à tout le monde ; au contraire, elle était douce, affable et serviable à ses Sœurs.

Après cinq années de ce purgatoire, les peines intérieures cessèrent, les ténèbres de son esprit s'évanouirent, et il ne lui resta que les infirmités corporelles, que Dieu lui laissa pour un plus grand mérite. Trois ans avant sa mort, elle récitait tous les jours quelques prières à saint Benoît, et l'oraison de sainte Barbe, pour obtenir de Dieu la grâce de ne point mourir sans les derniers Sacraments. Les deux dernières années de sa vie, elle conçut un si violent désir d'aller à son cher Époux, qu'elle pleurait amèrement, s'écriant à toute heure avec le prophète : *Malheur à moi, de ce que mon séjour en ce monde est si*

*longtemps prolongé!* L'ardeur de sa charité la faisait autant souffrir par ce désir empressé, que l'état précédent de ses peines.

Au mois d'octobre de l'année 1628, elle eut un vomissement de sang qui fut très violent d'abord, mais qui, s'étant ensuite beaucoup calmé, ne laissa pas de lui donner de temps en temps de cruelles atteintes jusqu'au mois de décembre de l'année suivante, où elle fut attaquée d'un flux de sang qui lui ôta le reste de ses forces. Néanmoins elle fit tant par ses pieuses importunités qu'elle obtint la permission de jeûner la veille de Noël et d'assister la nuit aux Matines et à la Messe, où elle communia avec tant de joie et de lumière intérieure, qu'elle se trouva toute renouvelée.

Huit jours avant sa mort, l'infirmière lui voulant faire manger de la viande, elle s'en excusa avec tant d'humilité, que la Mère Prieure lui permit de vivre comme les autres; mais ses faiblesses devinrent si fréquentes, qu'on lui donna les derniers Sacrements. Elle vécut encore trois jours tellement absorbée en Dieu, qu'elle n'eut plus aucune pensée ni pour le monde, ni pour les créatures. Comme on avait appelé le confesseur dans une faiblesse, ou plutôt dans une langueur d'amour qui lui arriva, elle lui dit qu'il n'était pas encore temps; mais sur les dix heures du soir, elle le fit appeler avec toute la Communauté, avertissant l'infirmière qu'elle allait mourir. A peine eut-on achevé la recommandation de l'âme, qu'elle expira doucement le 16 janvier 1630, âgée de trente-quatre ans. Elle en avait passé dix-huit dans le monde et seize en Religion.

On jugea bientôt du bonheur dont elle jouissait dans le ciel par le changement miraculeux qu'on aperçut sur ses traits; car, à peine eut-elle rendu l'esprit, que son visage maigre, pâle et défait, apparut plein, agréable et prodigieusement beau.

Sur les quatre heures du matin, elle se montra à son confesseur, revêtue d'un habit blanc comme la neige et le visage voilé, pour marque de sa pudeur et de sa modestie. Le confesseur s'effraya d'abord, mais il se sentit aussitôt comblé d'une si grande joie, qu'il a protesté n'en avoir jamais expérimenté de semblable pendant sa vie.





## LE MÊME JOUR

1394. — A Nevers, le V. P. MAURICE DE COULANGE, profès du couvent d'Auxerre, docteur célèbre de la Faculté de Paris, un des premiers hommes de son siècle. Le roi Charles V, dit le Sage, le choisit pour confesseur ; Charles VI, son successeur, lui confia également le soin de sa conscience. Le bruit de sa profonde science et de sa rare piété étant parvenu jusqu'à Rome, le Pape Urbain VI le nomma son pénitencier ; et afin de donner un théâtre plus étendu aux riches talents qu'il avait reçus de Dieu pour la conduite des âmes, il le fit évêque de Nevers, en l'année 1382. Après avoir gouverné cette Église avec la réputation d'un des plus éclairés, des plus pieux et des plus zélés prélats du royaume, il mourut le 16 janvier 1394, et fut enterré dans son église cathédrale, au côté gauche du grand autel, dans un sépulcre de marbre, sur lequel on voit son image en relief. — (Fontana).

15.. — En Écosse, mourut le V. P. JEAN ADAM, docteur en théologie, un des plus zélés réformateurs de l'Ordre dans ce royaume. Edouard VI, roi d'Angleterre, s'étant rendu maître de l'Ecosse, y détruisit toutes les coutumes anciennes, fit brûler tous les livres tant sacrés que profanes composés en langue du pays, bannit tous les hommes de lettres (chassant de notre seul couvent de Enveins onze docteurs en théologie) et remplit l'Écosse d'Anglais, pour s'en assurer la possession. Pendant que ce changement mettait la confusion partout, la dissolution et le relâchement s'introduisirent dans les cloîtres d'une manière si déplorable, que la Religion n'avait plus rien de sa première beauté. Le V. P. Adam, qui gémissait jour et nuit de voir tant de désordres dans la maison de Dieu, s'éleva, comme un autre Élie, pour en relever la gloire ; et il travailla avec tant de courage, de zèle et de patience, qu'il établit l'observance régulière dans tous les couvents de sa province. Cette observance a persévéré jusqu'aux derniers troubles, qui ont cruellement banni d'Écosse la religion. — (Hector Boëtius, l. xiii).

1515. — A Mantoue, la B. Sœur ANNE, Espagnole, du Tiers-Ordre de notre Père saint Dominique. On ne connaît pas le nom de son pays, ni celui de sa famille : plusieurs circonstances semblent indiquer qu'elle appartenait à une condition élevée. Au lieu de jouir tranquillement des avantages que lui procurait sa naissance, elle entreprit de longs voyages et supporta de grandes fatigues pour l'amour de Jésus-Christ. Elle passa ses derniers jours à Mantoue,

menant une vie qui faisait l'admiration de la ville entière. Son corps fut enterré dans la cathédrale, où on lui érigea un riche tombeau, avec cette inscription, qui résume toute la vie de la servante de Dieu :

Passant, qu'admires-tu ce sépulcre?

Ci-gît Anne, l'Espagnole, Sœur du Tiers-Ordre de saint Dominique. Elle a fait deux fois le pèlerinage de Jérusalem ; a visité le sépulcre de l'apôtre saint Jacques, en Galice, les lieux saints de Provence consacrés par le souvenir et le culte de Marie-Madeleine, les églises et sanctuaires de Rome et plusieurs autres saints lieux où sa dévotion la portait. Son insigne vertu la rendit très chère à Leurs Altesses François et Isabelle de Gonzague. Ici furent déposés ses os, l'an de grâce 1515.

Ce monument somptueux se voit à main droite, en entrant dans la cathédrale. — (Razzi).

1525. — Au monastère de Metz, en Lorraine, mourut la V. M. MARGUERITE CREPIEUL, professe de celui de Vétroye, près de Thiel en Gueldre. Les religieuses de Metz, ennuyées de la vie relâchée qu'elles menaient depuis longtemps, et aspirant à une vie plus parfaite et plus conforme à la sainteté de leur état, n'eurent pas plutôt appris que leurs Sœurs de Vétroye suivaient une observance très étroite, qu'elles désirèrent en avoir quelques-unes chez elles pour y établir la vie régulière. Elles firent pour cela tant d'instances auprès du Pape et auprès du Général de l'Ordre, qu'on leur envoya la V. M. Marguerite pour Prieure, avec quatre de ses religieuses qui devaient la seconder dans cette charitable entreprise.

La V. M. Marguerite trouva le monastère dans un pitoyable état, au spirituel et au temporel. Elle répara l'un et l'autre par ses soins et par sa piété. Elle tira de grandes aumônes de ses parents, qui étaient extrêmement riches, et s'en servit pour rendre la maison commode et régulière. Son exemple et celui de ses ferventes compagnes contribua beaucoup au rétablissement complet de l'observance. Sa douceur, sa prudence, sa charité, sa compassion et ses autres vertus lui gagnèrent si absolument l'estime et le cœur de ses religieuses qu'elles l'aimaient et l'honoraient comme leur bonne Mère. Elle a gouverné ce dévot monastère pendant vingt-sept ans, et elle y a établi les principes de la vie spirituelle et religieuse avec tant de sagesse et de solidité, que la réforme introduite, en l'année 1503, fleurit encore aujourd'hui avec de glorieux succès. De cent treize religieuses qui sont mortes, il n'y en a pas eu une qui n'ait porté sur elle les marques de sa prédestination par l'observance exacte de la Règle et des Constitutions, dans laquelle toutes ont vécu. La V. M. Marguerite cessa de vivre sur la terre, le 16 janvier 1525, pour aller vivre au ciel pendant l'éternité. — (Mém. de Metz).

1557. — Dans la ville de Mantoue, la vénérable servante de Dieu, CATHERINE CARRERI. Elle était native de cette ville, et y prit l'habit du Tiers-Ordre. Elle commença dès son enfance à traiter son corps avec



rigueur et à pratiquer une oraison presque continuelle, ne connaissant pas d'autre désir que de plaire à Dieu. A quarante-deux ans, voulant se dégager de tout ce qui est de la terre, pour s'adonner uniquement à la contemplation, elle fit faire, près du dôme de la cathédrale, une petite cellule très étroite, distribua ses grands biens aux pauvres, puis s'enferma dans cette cellule, et y vécut recluse l'espace de trente-huit ans, sans en plus jamais sortir que pour être enterrée. Cette grande et admirable solitude, où elle menait une vie plus angélique qu'humaine, la fit considérer comme un autre Siméon Stilite. Aussi, quand elle mourut, en 1557, à l'âge de quatre-vingts ans, il y eut un immense concours à ses funérailles. On l'enterra dans la cathédrale. Le Chapitre, plein d'admiration pour son héroïque vertu, lui fit élever un magnifique tombeau avec l'inscription suivante :

A Sœur Catherine Carreri, âgée de quatre-vingts ans, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, laquelle s'étant recluse dans l'enceinte de ces murailles, y mena pendant trente-huit ans une vie plus angélique qu'humaine : le Chapitre, voulant conserver à la postérité le souvenir d'une si grande constance et si admirable vertu, dressa ce monument.

Un siècle plus tard, le 20 août de l'année 1669, par ordre de la duchesse de Mantoue, Isabelle Claire, archiduchesse d'Autriche, ce monument fut transporté dans la chapelle de Notre-Dame et orné d'une nouvelle inscription. — (Michel Pio, l. III; *Sagro Diario*).

16.. — Au couvent de Saint-Dominique de La Palma, en Andalousie, mourut le V. P. DIEGO DE HERRERA, dans une si grande opinion de sainteté, que le peuple, qui réclame publiquement tous les jours sa protection auprès de Dieu dans ses nécessités, honore son corps avec la vénération qu'on rend aux reliques des saints. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

16.. — A Daroca, au monastère du Rosaire, en la Province d'Aragon, mourut la V. Sœur JEANNE-BAPTISTE MARTEL. Outre les jeûnes ordinaires de l'Ordre, elle jeûnait trois fois la semaine au pain et à l'eau. Elle prenait toutes les nuits de cruelles disciplines et pratiquait encore quantité d'autres austérités. Dieu lui révéla le jour de sa mort. Elle s'y prépara par un redoublement de ferveur dans tous ses exercices. Comblée de grâces et munie des derniers Sacrements, elle expira en disant ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

1681. — A Aumale, la V. M. MARGUERITE DE LA SAINTE-TRINITÉ. Elle était née à Abbeville, de parents riches et pieux. De bonne heure ils avaient cherché pour leur fille un parti honorable. Les choses étaient déjà avancées ; mais Dieu, qui ne la voulait pas dans cet état, l'en dégoûta par suite d'un songe qu'elle eut. Pendant son sommeil, elle se vit au milieu d'une grande procession dans l'église où, subitement, tous les flambeaux allumés s'éteignirent. Elle eut au même moment une forte impression qu'il ne serait

rien de son mariage et que Dieu ne le voulait point. Comme ses parents avaient de la piété, ils la laissèrent libre; et peu après, pour satisfaire ses désirs, ils la conduisirent dans le monastère d'Aumale, où elle prit l'habit avec toutes les dispositions d'une fervente novice.

Notre Sœur eut toute sa vie un grand amour pour la pauvreté : elle s'étudiait en toutes choses à imiter le Fils de Dieu dans cette vertu. A peine usa-t-elle un habit en trente ans. Elle a porté pendant plus de quinze ans une paire de souliers. Jamais elle ne prenait de la lumière pour se coucher. Du matin au soir, tout son temps était si bien employé, qu'il n'y avait pas un moment de perdu.

Son esprit de retraite et de silence était extraordinaire. Elle ne parlait pas même dans le temps de la récréation : pour l'ordinaire, elle se contentait d'entendre parler les autres religieuses; ce qu'elle faisait encore plus exactement pendant les avents et les carêmes. Elle avait rompu toute relation avec le monde; les parloirs lui étaient inconnus. Son centre, son élément, sa joie, son repos, c'était Dieu; et généralement tout son bonheur était de penser à lui, d'agir pour lui. Saintement avide des lectures spirituelles, elle ne perdait pas un mot de celles qui se faisaient en public, et au sortir de la lecture elle prenait le livre pour rédiger par écrit ce qui lui avait semblé de meilleur. Elle-même composa un traité auquel elle donna pour titre : *Trésor de Dévotion*. Les lettres qu'elle écrivait à sa mère renfermaient tant d'onction et de doctrine que la Supérieure, à la censure de laquelle elle venait humblement les exposer, en était dans l'admiration.

La pensée du salut des âmes touchait vivement notre Sœur. Elle était incessamment agissante auprès de Dieu, pour implorer sa divine miséricorde sur tous les pays du monde, et elle aurait pu dire, avec le prophète, que « le zèle de la maison du Seigneur la dévorait. »

C'était dans son union avec Dieu qu'elle puisait ces charitables sentiments à l'égard de son prochain. Cette union était continuelle et aussi fervente que profonde. Pendant une assez longue maladie qu'elle eut à souffrir, il lui sembla être toujours en présence du Saint Sacrement, tant elle était unie à son divin Époux. Elle avait pour lui un amour si grand et si tendre, qu'elle ne pouvait s'empêcher de dire souvent : « Je sens un si vif amour de Dieu dans mon cœur que, quand une personne me viendrait arracher les yeux, je lui pardonnerais, et l'exciterais de mon mieux à se convertir, et à aimer celui qui nous a tant aimés. »

D'une merveilleuse simplicité, Sœur Marguerite parlait à Notre-Seigneur comme un enfant à son père, tant pour ses besoins que pour ceux des autres. Son zèle pour réciter l'Office divin était tel qu'ayant peine, à cause de la faiblesse de ses yeux, à lire les leçons dans son bréviaire, elle écrivait en gros caractères les leçons qu'elle avait à dire aux grandes fêtes, afin de n'être pas privée de l'honneur qu'il y a de servir un si bon Maître.

Sa dévotion s'étendait universellement à tous les mystères de l'enfance, vie, mort et Passion de Notre-Seigneur. Cette dévotion était si grande, qu'elle rendait à ces mystères mille hommages, tantôt pour les Turcs et infidèles, qui ne les ont jamais connus et honorés, tantôt pour un si grand nombre de chrétiens qui pèchent aussi librement que s'ils ignoraient la présence de Dieu et le bienfait de l'Incarnation. Elle honorait en plusieurs manières différentes la Sainte Vierge, à qui elle était très dévote. Elle honorait aussi beaucoup les neuf chœurs des anges. Instruite, autant par une connaissance infuse que par la lecture, des propriétés de ces sublimes intelligences, elle les invoquait en tous ses besoins et pour ceux du public, dans les temps de guerre, de pluie, vents, tonnerres, sécheresses; elle en parlait d'une manière si touchante qu'elle en inspirait la dévotion, assurant qu'on ne pouvait avoir recours à ces célestes esprits, sans en recevoir un secours spécial. Neuf jours avant la fête de saint Michel, elle s'y disposait par une neuvaine de neuf *Gloria Patri*, de neuf *Pater* et neuf *Ave* pour des fins très sublimes et épurées. Elle procura que tous les ans, à ladite fête, on tirât des billets des neuf chœurs et de quelques anges en particulier pour les honorer pendant toute l'année: ce qu'on continue encore tous les ans avec une neuvaine de litanies qu'on dit en leur honneur pendant leur octave au pied d'un autel, dédié à saint Michel, et orné d'un fort beau tableau.

Cette V. Mère a été un certain temps dans des ténèbres et des peines intérieures, spécialement au sujet de l'Eucharistie, elle n'osait presque plus communier; mais comme dans cet état elle était très fidèle à Dieu et à la voix de ses supérieures, elle fut délivrée de ses craintes et s'approcha plus fréquemment de la table des anges.

Sa charité a été compatissante et elle ne pouvait voir souffrir personne sans éprouver vivement le contre-coup de ses maux. Prévenante pour soulager le prochain, spécialement les Sœurs converses, elle ne s'est jamais exemptée du travail commun. En plusieurs rencontres on a vu des effets de la confiance avec laquelle elle priait Dieu pour le soulagement des religieuses. Les considérant une fois puiser de l'eau à la rivière dans le fort de l'été et ayant compassion de les voir brûlées du soleil, elle dit quelques mots à Notre-Seigneur, pour obtenir une nuée, qui parut aussitôt qu'elle eut fini sa prière.

Enfin, ce fut par un acte de charité qu'elle se fit comme un passage, pour sortir de ce monde et s'unir à son divin Époux; car, ne pouvant souffrir de voir les Sœurs converses aller elles-mêmes enlever les neiges, qui étaient d'une hauteur extraordinaire cette année-là, elle se mit de leur compagnie. Ce travail lui causa une inflammation de poumon et en deux jours elle fut hors de cet exil. On entendit, la veille de sa mort, un grand fracas, quoique sous sa cellule il n'y eût personne; et le lendemain, munie de tous les sacrements qu'elle reçut en grande dévotion et présence d'esprit, et riche de bonnes œuvres, la V. M. Marguerite de la Trinité alla recevoir la récompense de Celui qui avait fait sur la terre l'unique objet de son amour. — (Mém. d'Aumale).



## XVII JANVIER

*Le V. P. GEORGE DE SAINTE-LUCE*

*Premier Evêque de Malacca, aux Indes orientales (\*)*

(1579)



LE V. P. Georges de Sainte-Luce, natif de la ville d'Aveiro en Portugal, prit l'habit de l'Ordre le 2 juillet 1528, au couvent de la même ville. Il fit de si admirables progrès dans les sciences et dans la vertu, qu'en peu de temps il devint un des plus saints et des plus savants religieux de sa Province.

Le V. P. Georges de Saint-Jacques, qui connaissait ses rares mérites, étant sur le point de passer aux îles Açores, pour prendre possession de cette église, dont le Pape, à la recommandation du roi de Portugal, l'avait nommé évêque, le pria avec la dernière instance de l'y accompagner. Dès que notre religieux vit qu'il y allait de la gloire de Dieu, et qu'il pourrait travailler à la conversion des infidèles, il embrassa cette occasion avec joie, et se rendit le compagnon des fatigues de l'évêque. Ce qui fut à ce vertueux prélat une grande consolation, au milieu des traverses de toutes sortes qu'il eut à souffrir (1).

(\*) Sousa, Cardoso, *Diario*.

(1) Le P. Georges de Saint-Jacques, homme d'une très grande science, s'était fait remarquer au Concile de Trente, où il avait été envoyé comme théologien du roi de Portugal. A son retour du Concile, il fut nommé Inquisiteur en Portugal, et le 13 août 1552, élevé sur le siège d'Angra, dans les îles Açores. Il y trouva de grands désordres contre lesquels il ne cessa de lutter avec un intrépide courage. Voir Sousa, 1<sup>re</sup> partie, et Echard, t. II.



Dès leur arrivée, l'évêque s'acquitta de tous les devoirs de sa dignité, prêchant tous les jours la parole de Dieu à ses diocésains, pendant que le V. Père Georges de Sainte-Luce travaillait heureusement à la conversion des idolâtres, qu'il allait instruire jusque dans leurs cabanes. Un peu plus tard, obligé d'envoyer en Portugal un homme de mérite et d'esprit, le prélat jeta les yeux sur son fidèle compagnon, pour informer le roi et son conseil de plusieurs affaires très importantes, qui regardaient la conversion des infidèles, les nécessités de son Église, et la conduite qu'il avait gardée à l'endroit de son peuple.

Le V. P. Georges de Sainte-Luce arriva heureusement à Lisbonne, en l'année 1557. A peine fut-il débarqué, que le bruit se répandit dans le Palais qu'il était venu des Indes briguer un évêché, bien qu'il n'en eût jamais conçu la pensée. Mais il lui arriva comme à Saül, lequel apprit son élévation au trône d'Israël, en exécutant les ordres de son père. Car le roi Don Jean, sur les rapports avantageux qu'on lui avait faits de ses mérites, avait si bien résolu en son esprit de le faire évêque, que l'huissier de son cabinet l'ayant averti que le P. Georges, nouvellement venu des Indes, demandait la permission de saluer Sa Majesté, le roi dit, en présence de tous les grands de la cour : « Nous avons ici un prélat que vous ne connaissez pas : huissier, faites entrer l'évêque de Malacca. »

Le roi le reçut avec toutes les marques d'estime et d'amitié ; mais la déclaration qu'il lui fit de sa nomination à l'épiscopat le surprit étrangement. Le Père se jeta aux pieds du monarque, il le supplia de considérer qu'il n'avait aucune des qualités requises pour un évêque, et de conférer cet honneur à un autre qui en eût le mérite. Le roi loua sa modestie, mais il persista dans sa résolution. Il sollicita fortement à Rome par son ambassadeur l'érection de ce nouvel évêché à Malacca, et pria Sa Sainteté d'agréer que le P. Georges de Sainte-Luce, religieux de l'Ordre des FF. Prêcheurs, en fût le premier évêque.

Les bulles étant arrivées, le V. Père fit une retraite, pour demander la lumière et les forces nécessaires au gouvernement de cette Église, que la divine Providence commettait à ses soins. Il fut sacré dans l'église de Saint-Dominique, à Lisbonne, en présence de la cour, en l'année 1558. Peu de jours après, il s'embarqua pour aller servir sa nouvelle épouse. Étant arrivé à Goa, il trouva cette Église métropolitaine privée de pasteur, par la mort de son archevêque. La charité

l'obligea d'en prendre soin ; et quelques mois après, il reçut des lettres du roi de Portugal, par lesquelles Sa Majesté le priaît de rester à Goa pour la consolation de cette Église affligée, jusqu'à l'arrivée de Dom Gaspard de Sainte-Marie, qu'il avait présenté au Pape pour en être archevêque. Notre Bienheureux demeura ainsi dans cette ville quatorze mois, qu'il passa dans un exercice continuél de charité envers le prochain.

Ayant remis la conduite de cette Église entre les mains de son propre pasteur, il s'embarqua pour aller prendre possession de la sienne. Malacca, située au deuxième degré de la ligne équinoxiale sous la zone torride, est la ville capitale d'un puissant royaume, si abondant en richesses, que les anciens appelaient cette péninsule : la Chersonèse dorée. La beauté de son port, un des plus fréquentés de l'Orient, y attire le commerce de toutes parts (1). Notre B. Évêque, en arrivant dans cette ville, la trouva plongée dans l'intempérance et dans l'impureté, tristes apanages de l'abondance et du repos. Il travailla avec un zèle infatigable à déraciner ces vices. Il prêchait tous les jours, et achevait au confessional l'entière conversion de ceux qu'il avait touchés par ses prédications. Il fit aussi venir grand nombre de missionnaires, pour l'aider dans la guerre contre les vices, l'idolâtrie et l'Alcoran, dont quelques Indiens faisaient profession. Dieu bénit ses travaux, par la conversion d'un grand nombre de chrétiens qui se retirèrent du péché, d'une quantité d'infidèles qui se firent baptiser, et de plusieurs mahométans qui abjurèrent leur secte impie, pour devenir disciples de Jésus-Christ.

Les uns et les autres donnaient d'autant plus de croyance à la vérité de ses paroles, qu'elles étaient confirmées par d'éclatants miracles. Les forêts des environs de Malacca nourrissaient des animaux carnassiers, appelés raymones, sorte de tigres, plus longs et plus cruels que les tigres ordinaires, et animés d'une telle férocité pour l'homme, qu'ils en mettaient en pièces autant qu'ils en rencontraient. Ils ne se contentaient pas de dévorer ceux qui passaient

(1) La ville de Malacca, fondée vers le XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle, fut conquise en 1511 par Alphonse d'Albuquerque, qui s'en empara au nom du gouvernement portugais. Sa puissance et sa prospérité étonnèrent quelque temps l'Europe civilisée elle-même. Infidèle aux grâces que Dieu lui avait prodiguées par le moyen des missionnaires, elle tomba au pouvoir des Hollandais en 1641 ; la rage des calvinistes s'exerça par la destruction de tous les monuments catholiques. En 1795, elle passa sous la domination anglaise, qui s'y exerce encore aujourd'hui.

par ces forêts, souvent ils sortaient de leurs cavernes, et venaient jusque dans la ville de Malacca assouvir leur rage et leur faim. Le B. Évêque, affligé des invasions que ces bêtes cruelles faisaient dans son troupeau, eut recours à la miséricorde infinie de Dieu pour obtenir leur éloignement : il jeûna et pratiqua de rigoureuses mortifications, puis, armé de confiance, il ordonna une procession générale, et accompagné de tout son clergé, il fut jusqu'à l'entrée de la forêt : là, excommuniant ces animaux, avec les conjurations et les exorcismes dont l'Église se sert, il leur commanda, de la part de Dieu, d'abandonner le pays, et de n'y faire jamais aucun dégât. On les vit par troupes se retirer ; et depuis ce jour, jusqu'à présent, on n'en a pas revu un seul, dans toute l'étendue du diocèse.

Les paroles du saint Évêque n'eurent pas autant d'efficacité sur l'esprit de certains impies : ni ses remontrances, ni ses prières, ni ses jeûnes, ni la sainteté de ses exemples, rien ne put amollir la dureté de leurs cœurs. Ils méprisaient ses avis, se moquaient de ses menaces, et persévéraient dans leurs habitudes criminelles, au grand scandale de la population. Le saint Évêque, comme un vigilant pasteur, s'appliquait à leur conversion avec tant de zèle, que ces misérables, craignant d'être persuadés par ses paroles de feu, et d'être obligés de quitter les désordres où ils étaient plongés, résolurent de l'empoisonner. C'est la façon, très commune en Orient, de se défaire sûrement d'un ennemi. Ils s'adressèrent à une femme, qui avait la réputation de composer des poisons très subtils, causant infailliblement la mort. Cette femme choisit les fruits les plus rares du pays, elle les empoisonna ; et ces malheureux les ayant mis dans un bassin, qu'ils bordèrent de belles fleurs, l'envoyèrent à l'évêque, de la part d'une personne de qualité, considérée beaucoup pour sa vertu.

On servit ce plat mortel sur la table de l'Évêque ; mais lui, qui n'y souffrait jamais ces délicatesses, et qui vivait aussi frugalement qu'il l'avait fait dans son cloître, n'y voulut pas toucher. Comme il admirait la beauté de ces fruits, Dieu lui révéla l'artifice qu'on avait employé pour le perdre. Pour ne point diffamer les misérables qui l'avaient voulu empoisonner, il se contenta de dire à son maître d'hôtel d'aller les jeter dans la mer, et de se bien garder d'en manger. Le maître d'hôtel n'en fit rien : il en mangea, mais il mourut, presque encore le morceau dans la bouche, par la force du venin qui lui gagna le cœur ; ainsi fut-il puni de sa désobéissance et de sa gourmandise.

Ce ne fut pas la seule rencontre où Dieu révéla à notre Bienheu-

reux des choses très secrètes. La ville de Malacca s'est attirée beaucoup d'ennemis, par l'abondance de ces richesses qui tentent l'avarice. Il y a surtout un certain peuple nommé Achenois, qui par ses courses fréquentes oblige les habitants de faire bonne garde, pour éviter ses surprises. Car ces barbares ne gardent ni foi, ni parole, quelque traité qu'on fasse avec eux. Depuis quelque temps ils n'avaient point exercé de désordres : aussi, les habitants de Malacca ne faisaient-ils plus le guet avec autant d'exactitude. Pendant qu'ils s'abandonnaient à cette négligence, Dieu révéla au saint Évêque que les Achenois venaient fondre sur la ville, pour la piller et la saccager. Aussitôt, il envoya son chapelain au gouverneur, pour l'avertir de renforcer la garnison et de faire prendre les armes à tous les bourgeois, - parce que leurs ennemis les venaient attaquer. Les ennemis n'ayant point paru, les soldats se moquaient de l'Évêque et le blâmaient de leur avoir donné une fausse alarme ; mais le gouverneur, qui connaissait sa grande vertu, ne doutant point que Dieu ne lui eût révélé le malheur qui les menaçait, fit prendre les mêmes précautions la nuit suivante ; et, à la pointe du jour, ils virent la mer couverte des barques de leurs ennemis. On les laissa entrer dans le port. Alors les soldats qu'on avait cachés vinrent fondre sur eux, les mirent en fuite, tuèrent la plus grande partie et obligèrent les autres à se rembarquer précipitamment.

Le V. P. Georges de Sainte-Luce gouverna cette Église pendant dix ans, avec la vigilance, le zèle et la charité d'un véritable pasteur. Comme il vit son diocèse bien réglé et les peuples dans la pratique des vertus chrétiennes, il se résolut de se démettre de son évêché, et de retourner dans son cloître, pour travailler à sa perfection après avoir employé tant d'années à celle de son troupeau. Il écrivit en Portugal ; et ayant obtenu l'effet de ses désirs, il ne songea plus qu'à se retirer au couvent de Goa. Son retour fut accompagné d'une visible protection de Dieu, qu'on prit pour un miracle. Il y avait au port de Malacca deux vaisseaux prêts à faire voile pour Cochin, un tout neuf et l'autre fort vieux. Le B. Évêque choisit ce dernier, contre le sentiment de ses amis, qui le conjurèrent de ne se point embarquer dans ce méchant vaisseau, que la moindre tempête était capable de faire couler à fond, ou de sombrer sous voiles. Mais on vit bien, quelque temps après, que ce choix avait été une sorte de prophétie ; car ce vieux vaisseau arriva heureusement à Cochin, tandis que le neuf fit naufrage.



De Cochin, il s'embarqua pour Goa. Arrivé dans cette ville, il alla se prosterner aux pieds du Prieur et le supplia avec humilité de lui donner la plus pauvre cellule, pour travailler à mourir à toutes choses, afin de ne plus vivre que de la vie de Dieu. Sans égard à sa vieillesse, ni à sa dignité, jour et nuit il suivait la Communauté, comme le moindre de tous les religieux ; et pour n'être pas inutile, il enseigna la théologie, au grand profit des étudiants. On ne le distinguait des autres que par l'éclat de ses vertus, de son humilité, de sa pauvreté et de sa charité envers les pauvres, auxquels il distribuait avec joie la pension que le Pape l'avait obligé de recevoir de son évêché. Il se servit aussi de cette pension pour bâtir un couvent à l'Ordre, à Almada, en Portugal ; et afin d'éviter les louanges qu'une piété si magnifique lui aurait attirées, il donna la qualité de fondateur au V. P. François Foreiro.

Pendant qu'il se retirait de toutes choses, pour ne s'occuper que de Dieu seul, Hidalsaon, un des plus puissants rois des Indes orientales, s'étant uni à quelques princes du pays, pour chasser les Portugais, vint assiéger la ville de Goa, capitale des grands États que la couronne de Portugal possède en Orient ; et pour ne point tirer le siège en une longueur qui aurait pu ralentir l'ardeur de ses soldats, il résolut de l'emporter par un assaut général. Don Louis d'Ataïda, qui en était vice-roi, se voyant sans soldats pour opposer résistance à cette nombreuse armée d'infidèles, désespérait de pouvoir conserver la place. Mais notre B. Évêque ayant recommandé l'affaire à Dieu par d'ardentes prières, le vint trouver, et lui remontra que le Dieu dont il défendait les intérêts et la religion n'avait pas besoin de soldats pour détruire de puissantes armées, qu'il devait donc mettre toute sa confiance en lui. Puis voyant que le vice-roi ne pouvait revenir de la crainte qui s'était emparée de son esprit et de son cœur, il lui dit : « Je vous commande, au nom de Dieu, de partir, de combattre et de vaincre les ennemis. » Don Louis, recevant ces paroles comme des oracles sortis de la bouche de Dieu même, partit avec une poignée de soldats qu'il avait, se rua sur les ennemis, les mit en désordre, en tua un grand nombre et obligea les autres à se retirer dans la dernière confusion. Depuis cette miraculeuse victoire, on ne regarda plus le saint Évêque que comme le libérateur de la patrie.

On croit qu'il eut révélation du temps de sa mort. Il s'y prépara, pendant trois ans, par des pénitences extraordinaires, et par une

application presque continuelle à l'oraison. Une maladie, dont il fut attaqué, devint pour lui le signal d'un prochain départ. Il reçut les derniers Sacrements avec une piété exemplaire ; et après avoir obtenu du Prieur la grâce d'être enterré aux pieds de ses Frères, il mourut saintement, le 17 janvier 1579.



*La V. M. MARGUERITE DE LA VIERGE*  
*Professe du Monastère de Saint-Thomas, à Paris*  
*et Prieure de celui de Rennes, en Bretagne(\*)*

(1613 - 1663)

Si nous n'étions persuadé que ce serait nous éloigner du sentiment des Saints, d'établir l'honneur qui leur est dû sur la grandeur de leur naissance, dont ils ont méprisé les richesses et l'éclat, pour embrasser l'humilité de Jésus-Christ, nous pourrions tracer pompeusement la généalogie de la V. M. Marguerite de la Vierge. Elle descendait, du côté paternel, des anciens comtes de Bouloy en Picardie, (d'où sont sortis les comtes de Brennes, un roi de Sicile, une fille mariée à l'Empereur Frédéric-Barberousse, et les très illustres maisons de Longueville, de Retz, de Menelay et de Tonnerre) ; et du côté maternel, de la maison des princes de Courtenay.

Son père fut marié deux fois ; et de trois enfants que lui donna sa première femme, il eut une fille, qui se rendit religieuse au célèbre monastère de l'Ordre, à Montargis, où elle vécut dans une grande réputation de sainteté et de zèle pour l'observance.

Du second lit, il eut M. le comte de Villars et notre V. M. Marguerite ; cette dernière vint au monde à Paris, en l'année 1613, douée

(\*) Mém. de Paris et de Rennes ; Echard, t. II, p. 846. — Le monastère de Saint-Dominique de Rennes avait été fondé par celui de Dinan, en 1641. Pendant seize ans, la Mère Marguerite du Saint-Esprit se dépensa avec un zèle infatigable pour établir cette maison. Elle fut obligé de se retirer ; la Mère Marguerite de la Vierge vint la remplacer. Voir ces détails, dans sa vie, au 23 juillet. Du monastère de Rennes sortit celui de Nantes.

de toutes les belles qualités qui pouvaient rendre très recommandable une demoiselle de sa naissance. A l'âge de quatre ans, elle fut confiée à l'abbesse de Jarsi, sa tante. Cette fervente religieuse s'appliqua à son éducation avec tant de soin, et, sous sa conduite, l'enfant fit de tels progrès dans la vertu, qu'on la jugea capable de communier, à l'âge de huit ans.

Sa mère la retira de ce monastère peu de temps après et profita beaucoup des sentiments de sa piété et de sa dévotion. Car, étant tombée malade, cette aimable enfant la consolait, l'animait à la patience et l'exhortait à offrir ses douleurs à Dieu, par des motifs si chrétiens et d'une manière si touchante, qu'elle en était dans l'admiration. Cette admiration augmenta encore à la lecture d'une sorte de poème qu'elle composa, pour la distraire, sur le mystère de la très sainte Trinité. On trouva ce poème si bien conçu, les vers si bien tournés et toute la pièce si judicieusement conduite, que plusieurs personnes très savantes et très spirituelles l'ont considérée comme la production d'une science infuse et comme une espèce de miracle (1).

Toute jeune, elle se chargea de l'instruction de la famille, inspira la dévotion à la Sainte Vierge à tous ceux du logis et établit parmi eux cette louable coutume, de la saluer, au commencement de leurs actions, par un *Ave Maria*; en quoi elle réussit si heureusement, que personne n'entreprenait rien, sans avoir auparavant récité cet *Ave Maria* à genoux. Au commencement de chaque mois, elle leur faisait tirer un saint Patron pour l'honorer et pour obtenir de Dieu, par son intercession, la grâce d'imiter ses vertus. Sa bonne mère, qui donnait dans ses pieux sentiments, les pratiquait la première et y engageait tous ses domestiques par son exemple.

Pendant que la jeune fille travaillait à sa perfection, Dieu, qui l'avait choisie de toute éternité pour être son épouse, permit qu'elle accompagnât au monastère de l'angélique Saint-Thomas une demoiselle de ses amies, qui s'y allait rendre religieuse. Dans l'entretien qu'elle eut avec elle des motifs qui la portaient à se séparer du monde, et embrasser une vie si austère, Dieu l'éclaira d'une manière toute céleste; cette lumière lui découvrit si évidemment la vanité du monde, la fausseté de ses plaisirs, l'inconstance de ses grandeurs, la difficulté

(1) Échard emploie les même expressions pour louer ce poème : *Ac si jam arcana theologiæ sublimioris attigisset, poema scripsit elegantissimum, adeoque feliciter et acute peritioribus etiam, ut prope prodigium haberetur.*

de s'y sauver, et d'un autre côté, les excellences de la virginité, les avantages de la retraite et l'importance de se bien préparer à ce dernier moment d'où dépend l'éternité, qu'elle prit une ferme résolution d'embrasser le même parti que son amie, et de se consacrer avec elle au service de Dieu dans le même monastère.

La V. Mère Marguerite de Jésus, pour lors Prieure, approuva son dessein ; néanmoins elle lui représenta les obstacles que ses parents ne manqueraient pas d'apporter à sa résolution, et la crainte qu'elle avait qu'ils n'employassent la force même pour la traverser. Mais comme si ces paroles n'eussent servi qu'à fortifier davantage la jeune personne, elle insista avec tant de ferveur qu'elle fut admise à l'heure même, au grand contentement de toutes les religieuses, qui rendirent grâces à Dieu de sa vocation. C'était le cinq avril 1632, le jour de saint Vincent Ferrier. Elle reçut l'habit, à celui de Sainte-Agnès de Montepulciano et fit profession le 25 mai de l'année suivante, jour de la Translation des reliques de notre Père saint Dominique. Des commencements si beaux eurent des succès très glorieux. Notre jeune Sœur commença une vie nouvelle, et depuis son entrée en Religion jusqu'à sa mort, elle s'adonna à la perfection avec tant de courage, qu'elle y a fait de continuels progrès par une ferveur toujours croissante. Son unique fin dans tous ses exercices était de plaire à Dieu, qui l'avait choisie et reçue en sa sainte maison, et de l'aimer de toutes les puissances de son âme.

Les riches talents qu'elle avait reçus de la nature s'unissant à une haute vertu, la mirent à même de rendre à la Religion de précieux services. Elle fut une des religieuses qui accompagnèrent la V. Mère Marguerite de Jésus dans la fondation du monastère de la Croix à Paris. Et étant rentrée dans son couvent de Saint-Thomas d'Aquin, elle en fut retirée une seconde fois et envoyée à Rennes pour relever le monastère fondé par nos Sœurs de Dinan et qui rencontrait de grandes difficultés. Elle s'acquitta de cette mission délicate avec tant de succès qu'elle peut être regardée comme une seconde fondatrice de ce monastère. Mais avant de la suivre dans cette importante mission, il faut nous arrêter à considérer avec quelque détail ses admirables vertus.

Il paraissait en notre Sœur une humilité extraordinaire. Par un sentiment et un aveu sincère de sa misère et de son néant, elle s'accusait toujours elle-même des fautes qu'on reprenait dans les autres. Aussi recevait-elle les avis et les plus rudes corrections



avec beaucoup de soumission et de douceur. Lorsqu'on lui avait donné quelque sujet de peine, elle affectait de témoigner plus de cordialité à celles qui en étaient la cause ; et il n'a jamais paru aucune altération dans sa manière d'agir ou de parler. Elle avait un esprit et des talents très extraordinaires ; mais nonobstant tous ces avantages, qui l'élevaient tant au-dessus des autres, il ne se pouvait rien voir de plus accommodant, de plus simple, ni de plus débonnaire.

Elle conserva, dans la Religion, la charité qu'elle avait témoignée aux pauvres lorsqu'elle était dans le monde ; et quoiqu'elle ne fût plus dans la puissance de leur faire de grosses aumônes comme auparavant, elle les secourait, autant que les ressources du monastère le pouvaient permettre. Elle donnait ordre à la portière de les assister, et elle-même étant malade, leur envoyait la meilleure partie de ce qu'on lui servait, ressentant plus les nécessités des pauvres que les siennes propres. Elle ne pouvait souffrir qu'on les renvoyât sans leur rien donner ; et lorsqu'on manquait à leur faire l'aumône, elle en faisait pénitence, comme si elle eût commis un crime.

Charitable à ce point envers les étrangers, il ne faut pas s'étonner si elle était extrêmement compatissante pour ses religieuses. Elle les consolait dans leurs peines, les encourageait dans leurs tentations, les prévenait dans leurs nécessités avec une tendresse de mère ; lorsqu'elles étaient malades, elle les servait elle-même avec affection ; on la voyait jour et nuit à leur chevet, pour les animer à sanctifier leurs douleurs, à faire bon usage de leurs infirmités ; et on a remarqué en mille rencontres que l'abondance des consolations que Dieu communiquait aux Sœurs infirmes par sa présence et par ses discours, diminuaient sensiblement leur mal.

Cet amour du prochain s'étendait jusque sur sa réputation, elle ne pouvait souffrir qu'on la blessât par des paroles de médisance ou de détraction. Elle avait tant d'horreur de ce vice, qu'elle disait souvent que la liberté déréglée que les gens du monde se donnent de parler mal du prochain dans leurs conversations, avait été un des motifs qui lui avaient fait quitter le monde : elle ne voulait point être engagée dans cette nécessité malheureuse de se conformer à un abus que la corruption du siècle a introduit. Aussi était-elle inexorable dans la punition de cette faute, lorsque quelqu'une des Sœurs y tombait.

Très assidue à l'Office divin du jour et de la nuit, elle était fort exacte à se rendre promptement à toutes les actions de Communauté, au premier coup de cloche, quittant la lettre commencée, lors même

qu'elle faisait ses compositions, et ses beaux poèmes, dont nous parlerons plus loin. Son esprit était incessamment occupé de Dieu ; on la trouvait toujours en prière, prenant un goût singulier à méditer sur l'amour infini de Dieu envers les hommes. L'oraison était son refuge ordinaire, dans toutes les nécessités de son monastère.

On voyait une certaine gaieté sur son visage, signe de la paix et de la joie de son âme. Cette expression était plus sensible toutes les fois qu'elle devait communier et aux approches des fêtes de la Sainte Vierge, auxquelles elle se disposait par des préparations extraordinaires. Quand elle allait à la sainte table, pour y recevoir le Bien-Aimé de son cœur, son visage paraissait plutôt celui d'un séraphin consumé dans les ardeurs du divin amour, que celui d'une créature qui languit sur terre après la possession de Dieu.

Elle avait une foi si vive et une si grande dévotion au Très Saint Sacrement et au sacrifice de la Messe, qu'elle entendait presque toutes celles qui se disaient dans le monastère ; ou du moins, si ses occupations ne lui permettaient pas d'assister à tout le sacrifice, elle se trouvait toujours à la consécration, et demeurait jusqu'après la communion.

Comme la dévotion qu'elle avait portée dès son enfance à la Sainte Vierge, avait beaucoup contribué à la grâce de sa vocation, qu'elle attribuait en partie à cette Mère de miséricorde, elle lui dévoua son cœur et se mit entièrement sous sa protection. Dans cet esprit de confiance, elle la réclamait dans tous ses besoins. Tous les jours aussi, elle lui rendait ses hommages par des prières particulières qu'elle récitait en son honneur. Elle l'appelait ordinairement « la Mère de la belle dilection » et elle ne parlait jamais aux personnes du dehors, sans les porter à l'honorer, à la servir et à l'aimer.

Nous avons dit que Dieu l'avait destinée pour aller relever le monastère de Rennes, qui depuis le retour de la fondatrice, la M. Marguerite du Saint-Esprit, à son monastère de Toulouse, se trouvait dans un pitoyable état et sur le point d'être abandonné. La Sœur Catherine de Saint-Raymond, religieuse converse de grande sainteté, et l'une de celles que la Mère du Saint-Esprit avait amenées de Paris pour la fondation de Dinan, priant jour et nuit pour le bon succès de celle de Rennes, qui rencontrait de grandes oppositions, avait connu par révélation que notre Marguerite viendrait y travailler. Après une oraison de trois ou quatre heures et beaucoup de larmes répandues

à ce sujet, elle eut un doux songe, pendant lequel elle vit la très sainte Mère de Dieu ; cette bonne Mère la consola et lui dit de ne pas s'affliger, que le Monastère serait établi et que quelques années après viendrait de celui de Saint-Thomas de Paris une religieuse qui avait un très grand amour pour elle, qui y communiquerait sa dévotion et l'y ferait beaucoup honorer, ainsi que dans tout le pays. Alors la Sainte Vierge lui montra cette Sœur, tout près d'elle et lui dit : « Voici celle qui ira à Rennes. » Après quoi la bonne religieuse revint à elle-même toute consolée. La Sœur Catherine ne connaissait pas la Mère Marguerite, ne l'ayant jamais vue. Mais étant retournée, environ huit ans après, à son monastère de Saint-Thomas, et y trouvant cette religieuse, reçue depuis qu'elle-même en était sortie pour la fondation de Dinan, elle connut que c'était celle que la Sainte Vierge lui avait montrée, et qu'elle avait destinée pour la fondation de Rennes.

En arrivant à Dinan, la V. Mère Marguerite trouva ce monastère dépourvu de tout secours humain et engagé dans de grandes dettes. Elle ne perdit pas néanmoins confiance, bien que cette pauvreté extrême lui fût d'autant plus pénible, qu'elle sortait d'un célèbre monastère, où elle ne manquait de rien. Tout son recours fut à la Sainte Vierge, espérant contre l'espérance ; et peu à peu elle commença à remettre les choses en ordre et la maison en état de pouvoir se soutenir. Elle reçut quelques novices ; avec la dot qu'elles apportèrent, elle entreprit un bâtiment fort régulier, pour le logement des religieuses, qui jusque-là avaient été fort à l'étroit et très mal. La mort seule l'empêcha de l'achever.

Depuis longtemps la V. Mère Marguerite souhaitait vivement trouver l'occasion et les moyens d'unir plusieurs personnes ensemble, pour rendre jour et nuit un hommage perpétuel à la Très Sainte Vierge, en sa qualité de Mère de Dieu. Dès qu'elle se vit Prieure de ce monastère de Rennes, son premier soin fut d'y établir une confrérie sous le titre de Notre-Dame de Grâces, dont le but était d'honorer le mystère du Fils de Dieu incarné dans le sein de Marie. Le Saint-Siège approuva cette confrérie, et il l'enrichit d'indulgences plénières qu'on gagne le 25 de chaque mois. Ce jour-là on expose le Saint-Sacrement, on lit, à Matines, l'évangile *Missus est*, que notre Sœur a expliqué en français d'une manière affective, et on prêche les excellences de la Sainte Vierge, afin de porter les fidèles à l'honorer.

Elle ne gouvernait que sous la dépendance de cette divine Mère. C'était à elle qu'elle confiait le soin du monastère, et elle ne faisait rien sans la consulter comme son oracle.

Cette dévotion si tendre et si filiale que notre Sœur avait pour la Sainte Vierge, elle la communiquait à ses religieuses, par ses exemples et par ses discours pleins de lumière et de feu. Elle leur faisait part d'un grand nombre de saintes inventions que son grand amour pour la Mère de la belle dilection lui inspirait. On ne lit rien de rare et d'ingénieux à ce sujet, dans la vie des saints, que notre Sœur n'égalât, ou même ne surpassât en plusieurs manières.

Le mois de mars, à cause des fêtes de l'Annonciation, de saint Joseph et de saint Joachim, était celui qu'elle consacrait plus particulièrement à cette dévotion, car son amour envers la Mère de Dieu ne s'arrêtait pas seulement à sa personne, mais s'étendait encore aux saints de sa famille. Si on voulait avoir part à son amitié, il ne fallait que lui témoigner de la dévotion envers la Sainte Vierge et se montrer disposé à mettre en pratique quelque-une de ses inventions pour l'honorer.

C'était elle-même qui donnait à ses religieuses les sujets de leurs méditations ; elle tirait du fond de sa piété des lumières qui les remplissaient de l'esprit du Seigneur et les animaient à courir, avec ardeur, à toutes les pratiques de la perfection religieuse.

On a cru qu'elle avait une science infuse. Du moins est-il certain qu'elle avait l'esprit excellent, la mémoire très heureuse et un rare génie pour écrire facilement et s'exprimer d'une manière juste et relevée, comme on peut le voir dans les compositions dont elle est l'auteur. Des religieux très habiles et très capables d'en juger ont assuré qu'elle savait toute la Somme de saint Thomas ; ce qui est miraculeux pour une personne de son sexe. Elle parlait latin, dans les occasions, aussi facilement que français, et jamais par vanité et ostentation.

Elle eut l'esprit de prophétie, et prédit positivement la fondation d'un autre monastère de l'Ordre, à Nantes. Elle avait fort à cœur cette fondation, et en avait même commencé les poursuites, lorsque la mort vint la frapper. Cette mort arrivait au moment où l'on avait le plus besoin de son assistance, et les religieuses ne voyaient pas grand jour pour l'accomplissement de sa prophétie. Mais celle qu'elle avait destinée pour cette fondation se trouva si remplie de courage pour l'entreprendre, qu'enfin elle y a réussi, par les intercessions, ainsi qu'elle l'a cru, de cette excellente Mère.



Pendant sa dernière maladie, qui dura dix-huit mois, elle fit paraître une patience magnanime. Non seulement elle souffrait sans se plaindre, mais avec un extrême plaisir, remerciait son cher Époux de la faveur qu'il lui faisait de la rendre participante d'une partie de ses douleurs. Elle méditait sans cesse sur ces dernières paroles de Jésus-Christ en croix : *Consummatum est*, ou sur celles-ci de saint Paul : *Quotidie morior*, « je meurs tous les jours, » occupant son cœur et ses pensées à offrir sa vie à son bien-aimé, en union avec le sacrifice qu'il avait offert pour elle sur l'autel du Calvaire.

Sa maladie ne put ralentir l'ardeur du zèle qu'elle avait de la perfection de ses religieuses. Plusieurs lui ayant témoigné le désir de faire encore une retraite de dix jours sous sa conduite, elle les embrassa et leur promit de leur donner cette satisfaction. Ce qu'elle fit quoiqu'elle prévît que sa santé en serait beaucoup altérée. Elle avait trois conférences par jour avec elles, chacune de trois quarts d'heure. Pendant ses conférences, elle leur parlait avec tant de ferveur des choses du ciel, et de l'obligation qu'elles avaient d'aspirer et de travailler à leur perfection, qu'elle épuisa ses forces ; et sa maladie devint si violente, que les médecins la jugèrent mortelle.

Elle se prépara à ses derniers moments par un profond recueillement, ne pensant qu'à Dieu, et s'entretenant avec lui par des colloques plein de tendresse et d'affection. Elle reçut les derniers sacrements avec une joie incroyable, pendant que toute sa Communauté fondait en larmes. Dans tout le cours de sa longue maladie, elle n'a jamais manqué un seul jour de dire son chapelet, ménageant son temps pour le réciter quand la fièvre lui donnait quelques moments de relâche.

Se voyant proche de la fin, elle fit appeler toutes les religieuses, et leur recommanda l'amour et la fidélité envers leur divin Époux, une inviolable observance des Constitutions, l'estime de leur vocation, et une charité inaltérable entre elles ; et après les avoir consolées de la nécessité où elle se voyait de les quitter bientôt, elle leur promit de leur être plus utile dans le ciel qu'elle ne leur avait été sur la terre, où ses imperfections mettaient un obstacle aux grâces qu'elle demandait pour elles. La Communauté a expérimenté en plusieurs rencontres l'effet de ses promesses, n'ayant rien demandé à Dieu, par son intercession, qu'elle ne l'ait obtenu.

Elle avait auprès de son lit une dévote image de la Sainte Vierge, aux pieds de laquelle elle avait écrit ces paroles, qui témoignaient son amour et son inviolable attachement à la servir : *Je vivrai et je mourrai*

*en servitude aux pieds de Marie.* De temps en temps, elle jetait des regards amoureux vers cette image, comme pour renouveler les protestations de son éternelle servitude à celle qu'elle avait si parfaitement aimée et servie toute sa vie, et pour l'assurer qu'elle mourait dans cet esprit de respect et d'hommage. Ce qui arriva, conformément à ses désirs, car après avoir récité son chapelet avec la Sœur qui lui aidait à le dire, et détaché cette image de la sainte Vierge du chevet de son lit, pour la baiser et pour s'entretenir avec elle, elle rendit son âme à Dieu, le 17 janvier 1663, à l'âge de cinquante ans.

L'estime que toute la ville avait de sa grande sainteté attira une foule incroyable de peuple à ses obsèques. Par une dévotion indiscrète cette foule rompit les portes du monastère, pour avoir le bonheur de voir son corps, qu'on fut obligé d'exposer, afin de satisfaire aux désirs d'une infinité de personnes de toutes qualités, empressées à faire toucher à ses restes leurs chapelets et leurs médailles. Si la voix du peuple est la voix de Dieu, on a sujet de croire que le ciel a voulu procurer à notre Bienheureuse une espèce de canonisation anticipée et relever l'éclat de ses vertus, par les honneurs publics qu'on lui a rendus pendant les huit jours que son corps resta exposé. Toutes les Communautés religieuses vinrent en procession lui rendre leurs respects. On fit deux oraisons funèbres, ou plutôt deux excellents panégyriques dans lesquels on releva ses vertus par les plus beaux traits de l'éloquence.

Cette vénérable Mère a composé, comme nous avons dit, plusieurs ouvrages en vers et en prose, qui font également remarquer son insigne piété et les brillantes lumières de son esprit. Son *Poème de la grâce* a fait l'admiration des savants. Il se compose de 988 vers. Alphonse Le Moine, docteur de Sorbonne, étant parvenu à se procurer le manuscrit de cet ouvrage, le fit imprimer à Paris, en 1650, en taisant le nom de l'auteur. Une autre édition authentique a paru en 1654, avec les initiales de notre Sœur; et chacun à l'envi, voulant posséder ce Poème, cette édition fut bientôt épuisée. Notre Sœur a laissé de plus : la *Vie de la sainte Vierge*, en deux ou trois mille vers; l'*Histoire d'Esther*; celle de *Judith*; un *Traité de la Solitude*, de sept ou huit cents vers, pour l'entretien de Mgr le duc de Longueville, son parent, détenu au château de Vincennes; le *Traité des Sacrements*; le *Symbole de saint Athanase*; la *Vie de saint André*; la *Vie de saint Paul*; le *Sacrifice d'Abraham*; le *Traité des vertus Théologiques et morales*,

*selon la doctrine de saint Thomas*, de cinq ou six mille vers ; et d'autres ouvrages, ou vies de saints, dont on n'a pas le catalogue (1).

Parmi tous ses ouvrages, on estime particulièrement celui qui a pour titre : *Instruction pour l'hommage perpétuel de nos cœurs à la Très Sainte Mère de Dieu*. Elle le composa pour faire honorer la Sainte Vierge par ceux qui s'étaient associés à la Confrérie qu'elle avait établie dans son monastère. Elle y montre par de puissantes raisons les motifs d'aimer, d'honorer et de servir Marie, l'utilité de cette dévotion, la nécessité de l'embrasser ; et elle en prescrit la pratique d'une manière si aisée, si éloquente et si affectueuse, qu'il est facile de voir que cet ouvrage n'est pas moins la production de la charité qui embrasait son cœur que l'écoulement de la plénitude des lumières qui éclairaient son esprit.



## LE MÊME JOUR

1230. — A Paris, au couvent de Saint-Jacques, le V. P. JACQUES DE LOMBARDIE passa de cette vie à une heureuse éternité. Il avait pris l'habit en Italie, un peu après la fondation de l'Ordre. Sa piété et son bel esprit ayant donné de grandes espérances, il fut envoyé au couvent de Saint-Jacques, qui était pour lors, comme remarque le B. Jourdain, une pépinière de saints et d'hommes apostoliques. S'appliquant sans cesse à la piété et à la science, il était arrivé à un tel degré de perfection qu'il n'avait que Jésus crucifié dans le cœur et sur les lèvres : « Je ne sais pas, disait-il, de plus grand malheur que celui de pas aimer un tel Maître. »

Comme il était agréable à Dieu, il fut soumis à une rude épreuve. Atteint d'une grave maladie, il apprit à se mieux connaître. Car lui qui croyait pouvoir affronter la mort pour Jésus-Christ, tomba dans une telle impatience, qu'il était impossible de rien faire à son gré. Aucun mets, aucun lit ne lui plaisaient ; le Nom même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il trouvait si doux auparavant, lui était devenu insupportable. Il allait jusqu'à dire que

(1) Selon Échard, ces poésies étaient remarquables par leur piété, par leur science et aussi par la pureté de leur forme, *castigatissima*. « Au point, ajoute-t-il, que notre Sœur était à juste titre appelée la Sapho chrétienne de son siècle. » Ech., t. II, p. 847.

Dieu s'était joué de lui, en l'accablant, pour prix de ses services, d'un mal tel qu'il n'était plus maître de son corps ni de son esprit.

Les Frères prièrent alors pour lui. La résignation lui revint peu à peu ; il commença à ne plus se plaindre, et il arriva à un tel degré de patience, que tous en étaient dans l'admiration. Cependant, sa longue maladie avait consumé presque toutes ses chairs, au point qu'il ne pouvait plus se retourner dans son lit sans l'aide de ses Frères, et que chacun s'étonnait de voir son âme rester dans un corps si épuisé. Le bon Jésus n'oublia pas son pauvre serviteur ; il répandit à flots l'huile de ses consolations dans ce cœur affligé. Aussi le malade soupirait-il ardemment après la mort, et quand on lui en parlait, était-il rempli d'une joie ineffable.

On raconta tout à maître Jourdain, de sainte mémoire, qui venait d'arriver. Il s'empressa de se rendre auprès de lui, et s'asseyant sur son lit : « Ne craignez pas, très cher, lui dit-il, car bientôt vous irez à Jésus-Christ. » A ces mots, le malade se soulevant, grâce à un secours divin, et jetant son bras autour du cou du Maître, s'écria : « *Educ, bone Jesu, de carcere animam meam, ut confitear nomini tuo !* » O bon Jésus, tirez mon âme de la prison (de son corps), afin que je chante éternellement votre saint Nom. » Et, retombant aussitôt sur son lit, muni des saints Sacrements, il s'endormit dans le Seigneur.

Ce qui donne sujet à l'auteur du livre des *Vies des Frères*, de faire cette importante réflexion : Si donc nous voyons parfois des malades se livrer à l'impatience, gardons-nous bien de les juger et de nous indigner. Dieu qui « donne du poids aux vents, » suivant l'expression de Job, *qui fecit ventis pondus*, arrête par ces infirmités ceux qui peut-être s'attribuent leurs progrès dans la vertu, au lieu de les reconnaître avec un profond respect, comme un pur effet de la grâce. Et ce qui semble alors un effet de la colère de Dieu, est une marque sensible de sa miséricorde. — (*Vite Fratrum*, v p., c. II).

16. — Au couvent de Saint-Dominique, à Pérouse, mourut chargé d'années et de mérites, le V. P. SYLVESTRE DE LUCQUES. Il s'était fait religieux fort jeune, et il a vécu dans une admirable innocence, sans s'être jamais relâché de la première ferveur avec laquelle il se consacra au service de Dieu. Par son assiduité continuelle au chœur, il avait contracté une si louable habitude d'assister nuit et jour au Service divin, qu'étant devenu aveugle sur la fin de ses jours, il s'y faisait conduire, et souffrait un extrême déplaisir quand il ne se présentait personne pour le mener, car il trouvait une grande satisfaction à chanter les louanges de Dieu. Par son ardente charité à servir le prochain, soit au confessionnal, soit aux prisons, soit dans leurs maladies, il était tout à tous, pour gagner tout le monde à Dieu. Son amour pour la vie cachée le fit renoncer à toutes les charges de l'Ordre, jusqu'à se priver volontairement de sa voix dans les élections, pour n'être point détourné de son application à Dieu. Il se servit avantageusement de sa cécité pour n'être



plus distrait du commerce qu'il avait avec le Ciel. C'est dans la prière qu'il apprit le jour et l'heure de sa mort. La veille, il voulut dire ses Matines dès le soir; et comme celui qui l'assistait l'eut averti qu'il les pouvait différer, il lui répondit qu'il les disait par dévotion, n'y étant pas obligé, parce qu'il devait mourir le lendemain. On était tellement persuadé de sa sainteté, que le peuple, qui assista à ses obsèques, lui déchira une partie de ses habits, et les conserva comme de précieuses reliques. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

1631. — Au couvent de Blainville, en Lorraine, mourut le V. P. CANTIEN ARCHAMBAUD, lequel ayant mené une vie angélique dans le monde, devint un séraphin en Religion. Il avait pris l'habit à Paris, au couvent de l'Annonciation, rue Saint-Honoré, dans la plus grande ferveur de la réforme. S'y étant rendu un modèle de perfection par son exactitude, par ses austérités, par son union continuelle avec Dieu, par l'oraison et par sa charité envers le prochain, il fut envoyé au nouveau couvent de Blainville où, achevant de se perfectionner dans les exercices de la Religion et dans les pratiques du saint amour, il honora cette nouvelle maison de ses dépouilles, le 17 janvier 1631. — (Jean de Sainte-Marie, t. I, l. v).

1241. — Au monastère de Liemberg, en Allemagne, mourut une religieuse de très sainte vie. Ses parents l'ayant d'abord engagée dans l'état du mariage, elle vivait dans une pratique si exacte de toutes les vertus, et dans une si parfaite intelligence avec son mari, que le démon en fut jaloux. Il suscita plusieurs gentilshommes, et il les enflamma si puissamment de son amour, qu'ils la poursuivaient jusqu'au pied des autels pour lui déclarer leur infâme passion. Cette vertueuse dame gémissait devant Dieu de leurs emportements; et voyant que sa beauté était le piège dont le démon se servait pour les perdre, elle pria Dieu de la lui ôter. Le Seigneur approuva son ardente charité. En sortant de l'oraison, elle se trouva le visage couvert d'une lèpre si horrible, que ni son mari, ni d'autres ne la pouvaient envisager qu'avec aversion. Les médecins l'ayant fait séparer, de peur qu'elle ne communiquât ce mal contagieux, elle se servit de cette retraite pour se donner entièrement à Dieu, jusqu'à ce que son confesseur ayant appris d'elle que la lèpre était l'effet de sa prière, l'obligea d'en demander la guérison pour le repos de sa famille, qui en était dans la dernière affliction. Dieu lui rendit sa première beauté. Ses anciens persécuteurs renouvelèrent leurs premières instances; mais elle en fut bientôt délivrée par la mort de son mari. De sorte que, se voyant libre, elle se fit religieuse de l'Ordre, au monastère de Liemberg, où ayant mené une vie très exemplaire dans une union très étroite avec Dieu, et pratiqué de grandes austérités, elle mourut en opinion de sainteté le 17 janvier 1242. — (Cantimpré, l. II, c. xxx).

1565. — En la ville d'Abrantès, au diocèse de la Guarda, en Portugal, mourut au monastère de Sainte-Marie des Grâces, la V. Sœur ANTOINETTE

DE SAINT-MICHEL, après avoir excellé en toutes vertus dès son entrée en Religion, particulièrement en humilité et en mortification. Elle avait reçu cette grâce de Dieu, qu'elle prédisait les choses futures. Elle sut le jour de sa mort. Dieu la disposa par d'horribles tentations qu'il permit aux démons de lui livrer ; mais elle les surmonta par le secours tout puissant de la grâce, et entra victorieuse dans le Ciel, en l'année 1555. — (*Diario*).

16. — A Vic, en Lorraine, au monastère de Notre-Dame-de-Bethléem, mourut la V. M. MADELEINE DE RAY. Elle fut tirée, avec deux autres religieuses, du monastère de Dijon, où elle avait fait profession, pour être une des pierres mystiques de celui que l'Ordre fondait à Toul en 1621. Mais cette nouvelle maison étant tombée sous la juridiction de l'Ordinaire, elle en sortit quelques années après, pour aller vivre au monastère de Vic, sous l'obéissance de l'Ordre, conformément à sa profession. Pendant les cinq ans qu'elle y a vécu, soit comme religieuse, soit en qualité de Prieure, elle pratiqua la vertu d'une manière si héroïque, qu'on la considérait comme une sainte ; et les séculiers lui venaient demander l'assistance de ses prières dans leurs nécessités.

Trois choses lui acquirent cette haute réputation de sainteté : 1° une grâce singulière de toucher les cœurs, pour retirer les pécheurs du vice et pour les porter à la vertu ; 2° un grand zèle pour l'observance des Constitutions et des cérémonies de l'Ordre ; 3° une dévotion filiale envers la Sainte Vierge, qu'elle inspirait à tout le monde, les exhortant à l'aimer et à la servir dans la Confrérie du Saint Rosaire. Elle était si habituée à invoquer cette Mère de miséricorde, qu'ayant perdu la mémoire de toutes choses, quatre jours avant sa mort, elle avait sans cesse ces paroles à la bouche : *Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, etc.* : « Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi, et recevez-nous à l'heure de la mort. » Elle fut exaucée, et mourut saintement en les proférant avec une dévotion singulière. — (Mém. de Vic).

1642. — A Valence, au royaume d'Aragon, au célèbre monastère de Sainte-Catherine de Sienne, mourut la vertueuse Sœur GABRIELLE MIREZ, converse, surnommée de la Présentation. Sa mère était Sœur du Tiers-Ordre de notre Père saint Dominique, et elle y a mené une vie si sainte, si admirable, que les actes du Chapitre général tenu à Rome l'an 1629 lui donnèrent un rang honorable parmi les personnes insignes de l'Ordre, mortes en opinion de sainteté. On eût dit qu'elle avait communiqué à sa fille Gabrielle la piété avec le lait, particulièrement un grand amour pour Dieu et une ardente charité envers le prochain ; car étant encore fort jeune et voyant une pauvre femme, que ses parents avaient charitablement retirée en leur maison, souffrir un froid rigoureux pendant l'hiver, l'enfant lui donna toutes ses couvertures pour l'en garantir, s'exposant elle-même par cette officieuse

charité à toutes les rigueurs de la saison, qu'elle endura avec plaisir pour l'amour de Dieu. Dès l'âge de sept ans, elle se levait avant le jour pour faire oraison ; ce qu'elle a toujours continué jusqu'à sa mort.

Ayant pris l'habit, elle devint une véritable Madeleine ; on ne la pouvait arracher des pieds de son divin Époux. Elle lui était toujours si intimement unie d'esprit et de cœur, que les différents et laborieux exercices, où sa qualité de Sœur converse l'occupait, ne la pouvaient distraire de la présence de Dieu. Elle n'allait jamais au réfectoire sans passer par le chœur, pour adorer Jésus-Christ au Très Saint Sacrement. Elle avait reçu un don particulier pour réconcilier les personnes ennemies, et pour porter les pécheurs à faire pénitence. On ne saurait dire le nombre de ceux qu'elle a remis bien ensemble, ni de ceux qu'elle a retirés du vice par ses exhortations. Elle n'avait point de plus grande joie au monde que d'être méprisée. Dès sa tendre jeunesse, elle affligeait son corps par de sanglantes disciplines : ce qu'elle a continué depuis son entrée en Religion jusqu'à sa dernière maladie, avec une admirable ferveur. Tous les vendredis, en mémoire des douleurs excessives que Jésus-Christ souffrit de la couronne d'épines, elle en mettait une sur sa tête, armée de quantité de pointes de fer, et elle l'enfonçait avec violence ; pour honorer les chaînes dont ce divin Sauveur avait été chargé au temps de sa Passion, elle portait une chaîne de fer pendue à son cou. Outre les jeûnes de l'Ordre, qu'elle gardait avec la dernière exactitude, elle jeûnait au pain et à l'eau toutes les veilles des fêtes de la Sainte Vierge. Depuis son entrée en Religion, elle a toujours couché vêtue, et sur deux ais, n'ayant qu'une grosse pièce de bois pour son chevet. Enfin, après avoir vécu dans l'Ordre l'espace de cinquante-deux ans, avec grande édification de toutes les religieuses, dans les exercices continuels de piété, de charité, d'humilité, de patience et de mortification, elle sortit de l'exil de ce monde pour retourner à la céleste patrie le 16 janvier 1642, âgée de plus de soixante et dix ans. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

1658. — Au monastère de Prouille, mourut la V. M. ANNE DE CELLES. Elle avait pris l'habit avec une incroyable ferveur ; mais comme elle fut sur le point de faire profession, elle sentit, par la malice du démon, une telle répugnance, qu'il semblait qu'on la menât au supplice. Ayant généreusement triomphé de cette dangereuse tentation, Dieu la combla de ses plus tendres consolations. Elle était toujours appliquée à l'oraison, très assidue à l'Office divin le jour et la nuit, ponctuelle à tous ses exercices, si humble et si contrite, qu'elle ne se confessait jamais sans être toute en larmes. Elle communiait souvent, avec des sentiments d'un si brûlant amour de Dieu, qu'on remarquait aisément à son extérieur les fruits admirables qu'elle tirait de la fréquentation de cet auguste mystère. Elle employait tout son temps ou à la prière dans sa cellule, ou à la visite du Très Saint Sacrement, ou à la décoration des autels.

Presque toute sa vie elle a exercé la charge de Maîtresse des novices ; et elle la remplit avec une si infatigable application, qu'on peut dire que ce qu'il y a de bonne éducation dans ce célèbre monastère est le fruit de ses travaux. Elle formait les novices à l'observance, à la mortification, au silence et à la pratique exacte de toutes les vertus religieuses, afin qu'elles se rendissent dignes du titre glorieux de Filles aînées de leur saint Patriarche. Son exemple était une leçon vivante : elles n'avaient qu'à étudier ses actions pour se rendre parfaites. Notre Sœur portait jour et nuit une chaîne de fer sur sa chair. Elle était si patiente qu'elle paraissait insensible, et comme on s'étonnait qu'elle ne répliquait point à une personne emportée qui la méprisait, elle répondit : *Jesus autem tacebat*, que Jésus-Christ s'était tu en de semblables occasions. Elle a vécu dans une si admirable pureté de cœur, que le Père qui entendit sa confession générale a déclaré qu'en vingt-huit ans qu'elle a été religieuse, elle n'avait jamais commis un seul péché véniel de propos délibéré. Elle mourut dans la charge de Maîtresse des novices. Sur la fin de sa vie, elle avait prié les Sœurs qui l'assistaient de lui mettre au cou un chapelet que son confesseur lui avait apporté de Rome avec de grandes indulgences. Elles l'oublèrent. Cependant quelques-unes s'en étant souvenues, après qu'elle eut expiré, elles rentrèrent dans sa cellule pour lui rendre ce dernier office. Quelle ne fut pas leur surprise de voir qu'elle l'avait à son cou ! La mort de cette Sœur arriva le 17 janvier, et sa mémoire est en bénédiction dans ce monastère. — (Mém. de Prouille).

1661. — Au monastère d'Abbeville, la vertueuse Sœur ISABEAU FROMENT, converse de profession. Dans le monde, elle était si pieuse, que se trouvant en service, elle se levait de grand matin pour se rendre à l'église, entendre la messe, et satisfaire à ses autres dévotions ; puis, s'en retournant au logis, elle s'acquittait avec tant de diligence et d'affection des devoirs domestiques, que sa maîtresse ne pouvait assez s'en louer.

Étant religieuse, elle passait ordinairement toutes les nuits en oraison jusqu'à Matines, avec une attention et une application à Dieu qui marquaient qu'elle y prenait ses plus chères délices. Après avoir sonné Matines, elle se retirait pour se reposer jusqu'à cinq heures. Elle se levait alors pour vaquer encore à l'oraison jusqu'à six heures. Mais les dimanches et les fêtes, elle ne laissait pas, nonobstant ses veilles précédentes, d'assister aux Matines et presque à tout l'Office du jour ; tant elle était prompte et vigilante à bien prendre son temps et avancer ce qu'elle était obligée de faire. Tous les jours elle récitait son Rosaire et le Petit Office de la Vierge. Par le moyen de ces saintes pratiques, on la voyait toujours unie à Dieu, et tellement silencieuse, que, dans les offices les plus embarrassants, elle ne s'expliquait, hors d'une absolue nécessité, que par signes. Quoiqu'elle eût des infirmités assez fréquentes, elle ne rompit jamais l'abstinence, si ce n'est dans la grande maladie qui l'enleva. Elle prenait grand soin des malades, les visitant, conso-



lant et servant avec une charité et douceur admirables. Elle veillait beaucoup, affligeait son corps par de sanglantes disciplines et par d'autres pénalités en faveur des âmes du Purgatoire, pour lesquelles encore elle disait souvent les sept Psaumes, et même le Psautier tout entier. Vaquant une nuit à cet exercice, un jeune homme d'Abbeville, lequel avait été tué à l'armée, vint lui demander des prières, et lui recommander d'avertir ses parents de lui dire des messes. La bonne Sœur ayant découvert cette apparition à sa Supérieure, celle-ci fit informer secrètement de la vérité de cette mort, et il se trouva que dans le même temps qu'on en avait porté la nouvelle à ses parents, l'âme du défunt s'était montrée à notre pieuse Sœur, pour lui demander ses assistances. Une dame de la même ville d'Abbeville, ayant vendu du bon blé, y mêla, dans le temps que les marchands différèrent de le venir prendre, quelques setiers d'un autre qui était moindre. Quelque temps après elle tomba malade ; et étant décédée, elle apparut à la Sœur Isabeau, lui dit qu'elle souffrait d'étranges peines pour son avarice et son injustice, la pria d'avertir son mari de réparer le dommage qu'elle avait causé, et de faire prier Dieu pour elle. Cet homme s'en moqua ; mais il sentit ensuite une si grande inquiétude de conscience, qu'en ayant communiqué avec quelques personnes spirituelles, on lui conseilla de satisfaire à ce juste devoir : ayant obéi, il se trouva dans un parfait repos. Trois religieuses étant décédées en quelques jours l'une après l'autre, cette vertueuse Sœur, après avoir beaucoup prié pour elles, les vit sortir toutes trois du purgatoire la nuit de Noël à la messe, neuf mois après leur décès, et apprit le sujet qui les y avait détenues tant de temps. L'une dit que c'était pour un ressentiment qu'elle avait gardé de quelque déplaisir qu'on lui avait fait ; l'autre pour des infractions au silence, et la troisième pour avoir été négligente à se trouver aux actions de Communauté.

Ayant passé trente-cinq ans dans les pratiques ferventes de toutes les vertus religieuses, elle fut saisie, le jour des Rois, d'une violente colique, laquelle ne l'empêcha point d'offrir à Dieu avec l'amertume de sa myrrhe, je veux dire la contrition de ses fautes, l'encens de sa piété toute sainte, et l'or de son ardente charité. Elle alla rendre au Seigneur des adorations éternelles, le 17 janvier, l'an 1661, à l'âge de cinquante-quatre ans. — (Mém. d'Abbeville).





## XVIII JANVIER

*Le V. P. BARNABÉ DE VERCEIL*

*Quinzième Général de l'Ordre (\*)*

(1332)

**L**E Révérendissime Père Barnabé était natif de la ville de Vercell, en Piémont. Nous ne trouvons rien de son enfance chez les auteurs, mais seulement qu'étant docteur célèbre en droit canon, il avait enseigné à Bologne et à Gênes avec beaucoup de réputation. Il fut tellement charmé de la vertu de nos Pères, et touché de l'exemple de plusieurs grands personnages qui abandonnaient leurs charges et leurs bénéfices pour revêtir plus pleinement Jésus-Christ dans la Religion des Frères-Prêcheurs, qu'il renonça lui aussi au monde, pour les imiter.

Ce bel astre, dont Dieu avait enrichi l'Ordre, ne fut pas longtemps sans répandre sa lumière par le brillant éclat de ses vertus. On admira entre autres dans ce fervent religieux, une charité compatissante envers les affligés, un zèle ardent du salut des âmes, une assiduité continue à l'oraison, une grande exactitude aux observances religieuses et une insigne piété. Il disait tous les jours la Messe avec de saintes dispositions, était humble jusqu'à se mépriser lui-même, pratiquait de rudes austérités, et il se montrait si rigoureux observateur du silence, qu'il ne pouvait souffrir qu'on appelât les religieux au parloir avant Tierce. Il ne manquait jamais à Matines, même pendant qu'il

(\*) Guidonis ; Mich. Pio, II part. ; Echard, t. I., p. 554.

enseignait la théologie à Bologne. Tout le temps qu'il fut dans cette ville, il visitait chaque jour le tombeau de saint Dominique avec une dévotion singulière, et il se remplit si bien de l'esprit de notre Bienheureux Père, qu'il s'est rendu le parfait imitateur de son zèle et de ses vertus.

Tant de mérites portèrent les religieux à l'élire Provincial de la Province de Lombardie. Il gouverna cette Province avec une rare prudence de l'année 1305 à l'année 1312 et de nouveau de l'année 1319 à l'année 1324, qu'il fut élu Général de l'Ordre, au Chapitre de Bordeaux, au premier tour de scrutin et à l'unanimité. Il y avait à ce Chapitre 17 Provinciaux, parmi lesquels neuf Maîtres en théologie.

Ce ne fut pas sans répugnance et sans douleur qu'il se soumit à cette charge, dont la pesanteur l'épouvantait. Il en témoigna ses regrets à tout l'Ordre par sa lettre circulaire. Dans cette lettre, après avoir exposé ses misères, il représente son incapacité pour cet honorable emploi, et le compte rigoureux qu'il devrait rendre un jour à Dieu de son administration. En terminant, il implore le secours des prières de tous les religieux et il les exhorte de tout son cœur à se rendre dignes de la grâce de leur vocation, et à soutenir la sainteté de leur état par des actes de piété et de vertu (1).

Le V. Père signala son entrée au Généralat par plusieurs beaux règlements :

1<sup>o</sup> Il ordonna qu'on célébrerait par tout l'Ordre, le 7 mars, la fête de l'Angélique saint Thomas, que le Pape Jean XXII avait depuis peu canonisé; 2<sup>o</sup> qu'on ferait du Très Saint Sacrement tous les jeudis, excepté l'avent, le carême et les fêtes doubles; 3<sup>o</sup> qu'on chanterait, chaque semaine, une Messe de la Vierge et une de notre Père saint Dominique, et de quinze jours en quinze jours, une de saint Pierre-martyr. 4<sup>o</sup> N'ayant pas moins de zèle pour l'étude que pour la piété, ayant su qu'il manquait de Lecteurs dans les couvents de certaines Provinces, contre la pratique générale de l'Ordre, qui était alors d'avoir des Lecteurs de théologie dans chaque couvent, il enjoignit à tous les Provinciaux d'en établir incessamment, leur donnant permission, en cas qu'ils en manquassent, d'absoudre de toutes sortes de charges ceux qui étaient capables de cet emploi, pour les y occuper. 5<sup>o</sup> Il ordonna que les religieux qui revenaient des études générales

(1) Voir le texte de cette lettre, et les suivantes, dans l'appendice, à la fin du volume.

ne pourraient être élus Prieurs ni Sous-Prieurs, de trois ans; il recommanda à tous les étudiants d'être assidus aux classes, aux conférences, aux répétitions et enjoignit que, dans les couvents où il n'y aurait point d'études, on fît au moins une conférence de théologie scolastique et de théologie positive, tous les jours, à laquelle tous les religieux assisteraient. 6° Il défendit, sous précepte formel, qu'aucun Frère ne se procurât, par soi-même ou par d'autre, quelque charge dans l'Ordre.

Les troubles d'Allemagne, causés par le schisme de Louis de Bavière, l'ayant empêché de tenir son Chapitre général à Erfurt, où il était assigné pour l'année 1325, il le convoqua à Venise. Entre les belles ordonnances qu'il y fit pour le bien de la Religion, celle-ci est une des plus considérables : il voulut que les Provinciaux veillassent à ce que les novices fussent élevés dans l'esprit de l'Ordre et dans les pratiques de la vie intérieure et de la plus étroite observance; et que ceux qui auraient été reçus un peu jeunes ne fussent envoyés aux études que trois ans après leur profession, afin qu'ils eussent le temps de faire un solide fondement de vertu et de vaquer à leur perfection. Dans ce Chapitre, il reçut du Pape Jean XXII un bref où ce Pape exprime son affection paternelle envers l'Ordre; après s'être réjouie avec le Maître général de l'odeur de sainteté que la vie de ses religieux répandait partout et des services considérables qu'ils rendaient à l'Eglise, Sa Sainteté les presse de continuer à l'éclairer de leur doctrine, et à la servir avec cet inviolable attachement qu'ils lui avaient toujours témoigné.

L'an 1326, le V. Père Barnabé tint son troisième Chapitre général à Paris. Après avoir fait de saintes ordonnances pour maintenir la régularité et pour élever les novices dans la vertu et dans les études, il écrivit à tous les religieux de l'Ordre une lettre remplie du zèle dont il était embrasé pour leur perfection. Il leur montre leur obligation de vivre saintement pour travailler avec succès au salut du prochain, et il les exhorte à la ferveur, à l'oraison, à la mortification, au mépris de toutes choses, et à ne rien aimer au monde que Jésus-Christ.

L'année suivante, il tint son quatrième Chapitre général à Perpignan. C'était au temps où les hérétiques appelés Frèrots ou Fratricelles, unis à Louis de Bavière, soutenaient que Jésus-Christ n'avait jamais rien possédé en propre, ni en commun, ni en particulier, et déchiraient cruellement la conduite du Pape. Il anima les Pères et



particulièrement les Inquisiteurs à s'opposer vigoureusement à leurs erreurs.

Il y avait pour lors, dans l'Ordre, une fameuse Congrégation de missionnaires, qu'on appelait les « Frères pèlerins pour Jésus-Christ chez les infidèles, » *Fratrum pro Christo peregrinantium inter infideles*, ou plus simplement les « Frères pérégrinants. » C'étaient des religieux pleins de zèle, qui prêchaient partout et qui s'offraient d'aller annoncer la foi chez tous les infidèles. Ce qui avait donné lieu au Pape Innocent IV, en l'année 1253, de dresser la bulle *Cum hora undecima*, dans laquelle il accorde plusieurs privilèges et fait un dénombrement des provinces éloignées et des peuples barbares chez lesquels nos Pères prêchaient glorieusement l'Évangile. Cette bulle commence ainsi : « A nos chers fils, les religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, répandus dans les terres des Sarrasins, des Paiens, des Bulgares, des Cumans, des Éthiopiens, des Syriens, des Ibériens, des Alains, des Gaséens, des Goths, des Ruthènes, des Jacobites, des Nubiens, des Géorgiens, des Arméniens, des Indiens, des Mosilites, des Tartares, des autres nations infidèles de l'Orient, et à ceux qui partent encore pour d'autres destinations, salut et bénédiction apostolique... » Le même Pape Innocent IV, considérant que les religieux qui composaient cette Congrégation étaient autant de victimes de Jésus-Christ, sacrifiées pour la foi et pour l'Évangile, voulut, afin de leur rappeler cet état de victimes, qu'ils portassent, durant leur mission, la ceinture et la chaussure rouges, et qu'ils eussent pour armes un Christ dépouillé et debout, répandant son précieux sang par la plaie du côté. Ces religieux pérégrinants furent mis sous la conduite d'un Vicaire général. Ils formaient comme un camp volant dans l'Église, et l'Ordre leur assigna certains couvents pour se remettre de leurs fatigues.

Notre vigilant Général ordonna dans ce Chapitre, que le couvent de Péra à Constantinople et celui de l'île de Chio, de la Province de Grèce, les recevraient, à leur retour des missions. Il finit ce Chapitre par une lettre circulaire, qu'il écrivit à tous les religieux de l'Ordre, ses chers enfants. Cette lettre est pleine d'avis salutaires pour leur perfection et s'adresse particulièrement aux prédicateurs ; il les exhorte à s'acquitter saintement de cet emploi, à la gloire de l'Église et au salut des âmes, qu'ils doivent uniquement considérer dans toute leur conduite.

Au cinquième Chapitre général, qu'il tint à Toulouse, en l'année 1328, il reçut un bref du Pape Jean XXII, par lequel Sa Sainteté lui demandait au moins cinquante religieux, pour aller prêcher la foi aux

infidèles. L'Ordre reçut cette demande avec respect et avec action de grâces. Le B. Général destina ce nombre de prédicateurs et les assigna dans la Congrégation des pérégrinants. Il fit aussi des ordonnances pour la discipline, afin d'étouffer l'esprit de vanité qui commençait à paraître dans les habits de quelques-uns, qui se faisaient acheter des étoffes précieuses et qui portaient des chaperons trop larges. Il retrancha ce désordre et réduisit les choses dans l'esprit de pauvreté aux termes de la Constitution. Et d'autant que quelques prédicateurs s'amusaient à prêcher des subtilités inutiles, au lieu d'une forte morale, il le leur défendit, sous de rigoureuses peines, avec menace de les interdire pour toujours de ce sacré ministère, s'ils retombaient dans cette faute.

Il s'opposa à la persécution que les deux Chapitres et les curés de la ville de Bordeaux avaient suscitée à nos Pères et aux religieux de saint François, les empêchant de prêcher dans leurs églises et aux processions publiques. La ville en fut scandalisée, le sénéchal de Gascogne en témoigna son déplaisir, le peuple en fit ses plaintes ; mais le B. Général porta les siennes à Sa Sainteté, laquelle leur écrivit d'Avignon, le 18 juin, et en même temps à l'archevêque, aux Chapitres et aux curés, pacifia toutes choses et commanda de laisser prêcher les religieux suivant la permission qu'ils en avaient reçue de ses prédécesseurs et particulièrement de Boniface VIII.

Le Bienheureux tint son sixième Chapitre général à Sisteron, en Provence, l'an 1329. Entre autres choses, il y ordonna que les Lecteurs et les étudiants s'attacheraient à la doctrine de saint Thomas, comme très utile à l'Église et très honorable à l'Ordre, avec commandement aux professeurs de l'enseigner et de ne s'en écarter jamais, sous peine d'absolution de leur office. Il y témoigna un soin particulier du collège de Saint-Jacques à Paris. Comme, en ce temps-là, on y mettait pour Régents les plus habiles professeurs qui fussent dans l'Ordre, qu'on tirait alternativement de la Province de France et des autres Provinces, il fit recevoir deux Régents d'un mérite extraordinaire, que le Pape avait nommés lui-même pour enseigner : le Père Arnaud de Saint-Michel, de la Province toulousaine (que le Pape fit ensuite son Pénitencier et qu'il établit, en l'année 1332, son nonce avec le P. Général des Cordeliers, pour réconcilier les Rois d'Angleterre et d'Écosse, qui se faisaient la guerre), et le P. Alphonse Lopez, de la Province d'Espagne.

Comme l'Ordre avait généreusement soutenu les intérêts du Saint-Siège contre le Prince Louis de Bavière, qui s'était fait couronner

à Rome par un antipape de sa faction, nos Pères souffrirent une cruelle persécution en Allemagne. On les chassa de plusieurs couvents; et on y aurait peut-être fait périr l'Ordre, sans une protection miraculeuse du ciel. Car les Pères se rendant de toutes les Provinces de l'Europe à Cologne, où le Chapitre général de l'année 1330 était indiqué, cet empereur avait résolu de les faire tous égorger pour se venger des obstacles qu'ils avaient apportés à ses desseins sacrilèges. Les satellites en avaient reçu l'ordre; mais Dieu détourna miraculeusement cet horrible massacre. Saint Servais, évêque de Tongres, dont le corps est honoré à Maëstricht, apparut à un bon prêtre, lui déclara le cruel dessein de l'empereur, et lui commanda d'en avertir incessamment le Père Général, afin qu'il sortît en toute hâte de la ville avec ses religieux. Ce qu'ils exécutèrent, après avoir rendu grâces à Dieu de les avoir garantis des violences de ce prince. Ils se retirèrent à Maëstricht, où ils furent honorablement reçus des magistrats, comme étant les généreux défenseurs de l'Eglise. Ils y célébrèrent leur Chapitre; et le Père Général, en reconnaissance de la protection singulière qu'ils avaient reçue du ciel par l'entremise de saint Servais, ordonna qu'on ferait dorénavant la fête de ce saint par tout l'Ordre, le 13 mai (1).

Tant de fatigues ne ralentirent point l'ardeur de son zèle: il se rendit, l'année suivante 1331, à la ville de Victoria en Espagne, où il tint son septième et dernier Chapitre général. Il y ordonna qu'on ferait l'office des onze mille Vierges; que les Sœurs de l'Ordre, aussi bien que les religieux, seraient comprises dans les suffrages publics pour les vivants et pour les morts. Il donna permission aux Provinciaux d'envoyer six de leurs religieux, d'une piété et d'une capacité connues, en Grèce, dans la Terre-Sainte, pour seconder les missionnaires de l'Ordre qui travaillaient en ces contrées avec un zèle infatigable. Il renouvela la défense portée contre ceux qui couchaient hors du dortoir commun, défendit, sous précepte formel, aux Docteurs et aux Bacheliers du couvent de Saint-Jacques de faire, à l'occasion de leurs actes, aucune dépense qui blessât la pauvreté religieuse, et de rien donner d'extraordinaire au réfectoire, aux jours qu'ils prenaient le bonnet de Docteur. Il envoya le Père Bernard Carrière, de la Province de Toulouse, en qualité de commissaire en Allemagne, pour

(1) Cette fête se célèbre aujourd'hui le 22 mai. Comme elle n'était d'abord que du rite de trois leçons, et pour cela souvent omise pour céder la place à des fêtes plus solennelles, le Pape Léon XII a bien voulu l'élever au rit tout double.

réformer quelques abus qui s'étaient glissés en plusieurs couvents pendant le schisme.

Ce vénéré supérieur ne put se séparer des capitulants sans les charger d'une lettre, qu'il adressait à tous les religieux de l'Ordre, ses chers enfants en Jésus-Christ. Cette lettre exprime si admirablement son zèle, sa piété et son esprit, que je n'ai pu me dispenser de la traduire et d'en donner ici une copie fidèle.

A mes très chers en Jésus-Christ, tous les Prieurs, Sous-Prieurs, Vicaires et religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Frère Barnabé, serviteur inutile du même Ordre, leur désire une obéissance, qui, les ayant portés à une parfaite imitation de Jésus-Christ sur la terre, les conduise à la compagnie des saints dans le ciel.

Dans le dessein que Dieu m'a inspiré de conduire, à travers les tempêtes orageuses du siècle, le vaisseau de notre saint Ordre, chargé de tant de mérites, vers le port désiré du salut, vous ayant toujours présents en esprit, mes Frères et très chers enfants, je vous prie et je vous exhorte de vous attacher inséparablement à Jésus-Christ, la pierre solide, hors de laquelle il n'y peut avoir d'autre fondement; de mettre en lui seul toutes vos espérances, et de ne vous dispenser jamais de l'obéissance que vous lui avez vouée : comme la désobéissance nous a malheureusement fermé la porte du ciel, l'obéissance nous en procurera l'entrée.

Considérez, je vous prie, mes très chers enfants, que ce n'est pas sans sujet que notre saint Ordre est appelé le brillant chandelier de l'Eglise militante. Pour soutenir cette gloire, il faut que votre vie éclaire le prochain par l'éclat de vos vertus, que votre doctrine porte la lumière dans les esprits, et que toute votre conduite inspire la sainteté; et d'autant que l'obéissance fait la perfection religieuse, rendez la vôtre si exacte, que ni les austérités de nos Constitutions, ni la multitude des ordonnances ne vous dispensent jamais des choses qu'elle commande. Apprenez du souverain Maître de l'humilité que le joug de l'obéissance est léger à ceux qui aiment, parce que la charité, qui est la mère de cette vertu, supplée à leur faiblesse par les secours extraordinaires dont elle les fortifie. Jésus-Christ, qui nous a fait de si doctes leçons de cette excellente vertu, nous l'a voulu enseigner sur la croix, remettant sa volonté et son esprit entre les mains de Dieu son Père. Il n'a pas voulu appeler des légions d'anges à son secours, pour procurer la gloire à son Humanité : il ne la lui a méritée que par l'humilité et par l'obéissance.

Conservez vos cœurs en une grande pureté, pour les rendre les temples du Saint-Esprit : n'y souffrez jamais les vaines idées des choses caduques et périssables de la terre. Que votre esprit soit incessamment occupé de Dieu, qui vous a créés et rachetés pour vous glorifier. Que vos cœurs brûlent, jour et nuit, du feu sacré de son amour; faites-en rejaillir les flammes sur le



prochain par un zèle généreux de son salut. Que la charité de Jésus-Christ règne entre vous. Ressuscitez en vous le zèle de nos premiers Pères. Que vos paroles soient toutes de feu, et que vos actions soient comme autant d'étincelles qui, en éclairant, échauffent en l'amour de Dieu ceux avec qui la charité vous oblige de converser.

Que l'oraison, qui pénètre le ciel, soit la règle de votre vie et de votre doctrine. Détruisez par vos ferventes prédications les vices qui règnent impunément dans le monde; et comme on ne peut arriver à cet état de perfection que par la paix intérieure, aimez la retraite, gardez le silence, occupez-vous à la lecture des saintes Écritures, évitez les conversations inutiles, ne sortez point du cloître sans une extrême nécessité : vous ressouvenant que vous êtes dans la Religion comme dans l'arche du Sanctuaire, laquelle n'avait point de pieds; et que l'homme n'est jamais moins propre à rentrer en lui-même, et à traiter avec Dieu, qu'après qu'il s'est répandu au dehors avec le prochain, sans y être engagé par les devoirs de la charité ou de l'obéissance.

Au reste, mes Frères et très chers enfants, souffrez que je me serve de ces paroles de saint Paul : *Que personne ne me cause de nouvelles peines* ; au contraire, soulagez-moi par vos saintes prières ; et me voyant accablé sous la pesanteur de la charge qui me fait gémir, demandez avec moi au Père des miséricordes qu'il conserve notre saint Ordre dans sa pureté et dans l'observance ; faites que vos oraisons suppléent à mes défauts.

De notre Chapitre général tenu en la ville de Victoria, l'an de grâce 1331.

Dieu, qui purifie la vertu des saints par les tribulations, cachet illustre de ceux qu'il destine à la gloire, permit que le Pape se laissât surprendre, et que notre B. Général déchût beaucoup de son estime (comme autrefois saint Bernard dans celle d'Innocent II.) Les grands services qu'il avait rendus ayant été effacés de l'esprit aussi bien que de la mémoire de Sa Sainteté, le R. P. Barnabé perdit ses bonnes grâces. Les historiens ne disent rien en particulier du sujet du mécontentement du Pape, mais seulement qu'il lui défendit de retourner en Italie. Quelques-uns avancent qu'il avait dessein de le déposer ; mais que le Chapitre ayant envoyé des députés à Rome pour justifier sa conduite, ceux-ci rendirent un témoignage si authentique de son zèle et de ses excellentes vertus, que le Pape changea de sentiment.

De la ville de Victoria, notre saint Général vint en France, à pied, avec des fatigues incroyables. Il visita tous les couvents qu'il trouva sur sa route ; et en entrant, au mois de janvier, dans celui de Paris, il fut saisi d'une grosse fièvre. Il connut aussitôt que cette maladie serait le terme tant désiré de ses voyages ; voulant mettre à profit ces

précieux moments, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il reçut les derniers Sacrements avec une piété touchante ; et pendant que les religieux fondaient en larmes, on remarquait un épanouissement de joie sur son visage, qui témoignait de celle que son âme bienheureuse goûtait, dans l'espérance d'aller bientôt jouir de la vision de Dieu. Il mourut le 18, ou, selon d'autres, le 10 janvier 1332.

La lettre circulaire que le Père Sous-Prieur envoya au Provincial de Toulouse, pour lui apprendre cette triste nouvelle, est conçue en des termes qui, en exprimant la douleur de ses religieux, témoignent l'opinion constante qu'ils avaient que le vertueux Général était passé de la terre dans le ciel. « O couvent de Paris ! (ce sont les « termes de la lettre) que tu tires d'avantages de ce malheur commun ? « tu es heureux d'être le dépositaire de ce précieux trésor ; puisqu'en « possédant au milieu du chœur de notre église les reliques de notre « très cher et très saint Général, nous avons, jour et nuit, devant les « yeux un monument éternel de ses admirables vertus, etc. »

Le P. Élie de Ferrières, Provincial de Toulouse, fit une autre lettre pour l'Italie et pour l'Espagne, dans laquelle, après avoir représenté la grande perte que tout l'Ordre avait faite en la mort d'un si vigilant pasteur, il console les religieux par ces paroles : *Recessit, non discessit; abiit, non obiit; sed introivit potens in delicias Paradisi, in potentias Domini, in abyssum claritatis æternæ: peregrè profectus est in regionem longinquam accipere sibi regnum, etc.*

On était tellement persuadé qu'il jouissait du souverain bonheur, que ces lettres circulaires sont plutôt des panégyriques consacrés à l'honneur d'un saint qui règne avec Dieu, qu'un éloge funèbre.





*La V. M. FÉLICIE DE VENTABREN*

*Professe du Monastère de Sainte-Praxède, à Avignon (\*)*

(1586-1636)

**I**L ne fallait rien moins qu'un miracle de la grâce pour retirer du monde la mère Félicie de Ventabren, car elle trouvait réuni autour d'elle tout ce qui était le plus capable de la retenir et de s'opposer à sa vocation.

Son illustre naissance de la maison de Quiquerant, sa jeunesse, sa grande fortune, sa rare beauté, toutes ces admirables qualités de corps et d'esprit qui la rendaient une des personnes les plus accomplies de la ville d'Arles en Provence ; ajoutez, la tendresse de ses parents, d'autant plus grande qu'elle était la première bénédiction de leur mariage ; les poursuites de plusieurs gentilshommes des meilleures familles de la province, qui demandaient sa main, enfin un caractère enjoué qui semblait plutôt pour le monde que pour le cloître : c'étaient là des obstacles qui paraissaient bien difficiles à surmonter. Mais Dieu la voulait à Lui, et il l'appela d'une manière aussi inattendue que touchante.

Un jour de fête de la Sainte Vierge, après avoir communie, comme elle s'était retirée dans une chapelle de l'église pour faire son action de grâces, elle aperçut dans cette chapelle un tableau représentant Notre-Dame, qui tenait sous son manteau quantité de religieux et de religieuses de l'Ordre. Cette vue lui fit une impression profonde : elle ne pouvait assez admirer que la Reine du ciel voulût bien accorder une telle faveur à ceux qui s'attachaient à son service. En même

(\*) Le monastère de Sainte-Praxède avait été fondé une première fois en 1347, par des religieuses de Prouille. Il fut rétabli en 1578, et devint le premier berceau de la glorieuse réforme de notre second Ordre en France, au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle. Il a fondé, en 1605, le monastère du Puy ; en 1612, celui de Sainte-Catherine de Sienne de Dijon ; et en 1645, celui de Saint-Maximin. Une monographie assez complète du monastère de Sainte-Praxède et de ses fondations a été publiée en 1878, à la librairie Briday, à Lyon.

temps la grâce éclairant vivement son esprit, elle forma sur-le-champ la résolution d'être, elle aussi, du nombre de ces heureux privilégiés de la Mère de Dieu.

Cette pensée d'être sous le manteau de Notre-Dame revenant sans cesse, suffisait pour lui inspirer une ferveur extraordinaire. Elle lui fit enfin mépriser les brillants avantages que le monde lui offrait. A l'âge de dix-huit ans, fermant l'oreille à toutes les sollicitations de la chair et du sang, aussi bien qu'aux demandes des prétendants qui la recherchaient en mariage, elle entra au monastère de Sainte-Praxède ; car elle savait que, dans cette maison, la Sainte Vierge était admirablement bien servie et honorée, jour et nuit, par les religieuses de l'Ordre. C'était en l'année 1604. Elle reçut le saint habit avec une ferveur admirable, et elle fit, en peu de temps, de si grands progrès dans la vertu, qu'on peut la regarder comme une des principales pierres spirituelles, qui ont contribué à rendre cette maison un séminaire de sainteté.

Notre Sœur avait une charité extrême pour le prochain, et jamais elle ne manquait de l'exercer, toutes les fois qu'elle pouvait trouver l'occasion de le servir. Elle aimait surtout les malades. Les assister était sa grande joie. Rien n'était capable de la rebuter, dès qu'il s'agissait de leur donner des soins. Ce qui semblait le plus fait pour inspirer de l'horreur et de l'éloignement était précisément ce qui lui offrait le plus d'attrait, et en quoi elle se plaisait davantage. Elle leur rendait des services qui auraient fait bondir le cœur de tout autre moins embrasé de charité.

Cette charité si tendre et si généreuse pour le prochain procédait de son grand amour de Dieu. Tout éprise de ce divin amour, elle ressentait de douces langueurs qui consumaient peu à peu les forces de son corps. Elle portait une tendre dévotion à la sainte Humanité de Notre-Seigneur. L'extrême désir qu'elle avait de le voir glorieux dans le ciel la faisait fondre en larmes, toutes les fois qu'elle en parlait. Ame séraphique, elle était tellement pénétrée d'amour de Dieu, qu'elle inspirait le même amour à toutes les personnes qu'elle avait occasion d'entretenir de ses divines perfections. Méditant la Passion du Sauveur tous les jours, et avec une extrême joie de son âme, elle avait dans la journée une heure déterminée pour la lire, et jamais elle n'y manquait, quelque incommodité ou quelque affaire qui pût se rencontrer.

Ses admirables vertus ayant porté les religieuses à l'élire Prieure,



elle s'acquitta de cette charge avec un zèle infatigable de la gloire de Dieu et de l'avancement des âmes placées sous sa direction. Sa conduite était la règle vivante de ses Sœurs ; celles-ci n'avaient qu'à l'imiter pour devenir parfaites. Le jour, la nuit, elle était toujours la première à tous les exercices. Et elle n'édifiait pas moins par les actions d'humilité qu'elle pratiquait en toute rencontre, que par celles de piété, auxquelles elle s'adonna avec une extrême ferveur.

On l'établit aussi plusieurs fois Maîtresse des novices. C'est l'office le plus important de la Religion. Elle s'appliqua avec tant de soin à la formation de ces jeunes Sœurs, qu'on a pu, pendant longtemps, admirer les grands fruits de son zèle, dans celles qui avaient eu le bonheur d'être sous sa conduite.

Il plut au divin Maître de la visiter par plusieurs maladies ; et elle se vit dès lors dans l'impossibilité de continuer les austérités dont elle était insatiable. Au milieu de ses plus grandes souffrances, Notre-Seigneur la fortifiait. Il la comblait même souvent de consolations sensibles. Peu de jours avant la mort de la Sœur Anne Blédier, il lui avait fait entendre une harmonie céleste, qui la tint ravie en extase et hors d'elle toute une journée.

Mais le divin Époux avait hâte de lui faire entendre cette harmonie d'une manière plus parfaite. Il la retira de cette vallée de larmes, munie de tous les sacrements, un jour de vendredi, le 8 du mois de janvier de l'année 1636. Elle avait ardemment désiré mourir à pareil jour, qui est celui où notre Sauveur a rendu sa sainte âme, sur la croix, pour le salut des hommes. Certaines particularités ont laissé croire que Dieu lui avait révélé le jour de sa mort. Car, la veille, elle avait fait sa confession générale, à laquelle elle se préparait depuis un an. Elle parlait aussi de ses derniers moments avec un ton d'assurance et une expression de bonheur, qui indiquaient clairement qu'elle en sentait les approches. Notre Sœur mourut dans ces mêmes sentiments de reconnaissance et de joie.

Trois jours après, elle apparut à son frère le R. Père de Ventabren, religieux Récollet. C'était vers minuit. Elle frappa à la porte de sa cellule, et lui dit : *Ave Maria* ! (1) Le religieux fut tout surpris d'entendre la voix de sa sœur. Mais elle le retira de cette peine en l'avertissant qu'elle était

(1) C'était l'usage à Sainte-Praxède, comme dans plusieurs autres couvents, qu'une Sœur frappant à la porte d'une cellule s'annonçât par ces paroles : *Ave Maria*. La religieuse qui était à l'intérieur répondait : *Gratia plena*. Notre Sœur Félicie se conformait encore à cet usage après sa mort.

passée à une vie plus heureuse. Elle l'entretint encore de plusieurs choses. Le Père lui ayant demandé si elle voulait le charger de quelques commissions pour son monastère, elle lui répondit : « Tout y va bien, grâce à Dieu. »

Dès le matin, le Père raconta cette vision à son Gardien. Celui-ci la traita de songe et d'illusion. Mais, au moment même où il en combattait la vérité, un homme envoyé exprès d'Avignon frappa à la porte du couvent et lui remit une lettre de la Prieure de Sainte-Praxède, qui donnait avis au Père de Ventabren du décès de sa vertueuse sœur.



### *La V. M. ANGÈLE DU PARADIS*

*Professe du Monastère de Jésus, à Aveiro, en Portugal (\*)*

SA naissance fut illustre selon le monde, étant sortie des familles de Noronha et de Menezes, des plus anciennes et des plus nobles du Portugal. Elle fut attirée à l'Ordre par la réputation extraordinaire de sainteté d'une sienne tante, nommée Mère Béatrix des Cinq-Plaies, religieuse d'une grande vertu, au monastère de Jésus, à Aveiro. Charmée de sa conversation toute céleste, elle résolut de quitter le monde et de s'enfermer avec elle dans le même monastère, pour profiter de ses exemples et de ses instructions.

Elle y prit l'habit et reçut le nom d'Angèle du Paradis. Dès lors, elle se porta avec tant de zèle à toutes les observances de la Religion, qu'elle surpassa sa vertueuse tante elle-même en esprit de piété, d'oraison, de pénitence et de retraite. Sans cesse à genoux devant le Très Saint Sacrement, le plus tendre objet de sa dévotion, on s'étonnait qu'elle y pût passer tant de temps le jour et la nuit sans succomber à la fatigue. Elle prenait la discipline jusqu'à se mettre toute en sang. Longtemps, elle porta sur sa chair une grosse chaîne de fer. Outre les jeûnes ordinaires de l'Ordre, elle en faisait beaucoup de particuliers au pain et à l'eau. Elle gardait un rigoureux silence ;

(\*) Sousa, III part.

et les jours de sa communion, elle ne parlait à qui que ce fût, afin de s'occuper uniquement à entretenir son Bien-Aimé qui l'avait honorée de sa visite et enrichie de ses grâces. Elle disait que c'était traiter Dieu avec beaucoup d'incivilité et d'inconvenance, de négliger ce jour-là son entretien, pour chercher celui des créatures.

Elle aimait extrêmement la pauvreté, et ne pouvait souffrir rien de superflu dans sa cellule. Heureuse de sentir les incommodités de cette vertu, que Jésus-Christ a sanctifiée en sa personne pendant sa vie mortelle, elle se privait même du nécessaire. Dans une de ses oraisons, elle demanda à Dieu la grâce de vivre dans cette pauvreté, et de mourir dans une nécessité absolue de toutes choses, pour son divin amour. Dieu l'exauça. Jamais on ne vit religieuse plus pauvre. Ses parents lui envoyaient souvent de grandes sommes ; mais elle n'en gardait rien pour son propre usage : avec la permission des supérieures, elle distribuait cet argent aux pauvres ou s'en servait pour établir des filles orphelines, aimant à faire de saintes profusions aux membres de Jésus-Christ qu'elle voyait dans la misère.

Toutefois, encore plus sensible aux besoins de l'âme qu'à ceux du corps, elle priait tous les jours pour les âmes du purgatoire, pratiquait de cruelles mortifications en leur faveur, et faisait dire à leur intention autant de messes qu'elle pouvait par toutes les églises.

Les Supérieurs, qui connaissaient son zèle pour l'observance, l'envoyèrent Prieure au monastère de Porto, appelé du *Corpus Christi*. Elle s'y conduisit avec une rare prudence et y procura la gloire de Notre-Seigneur. A son retour dans son monastère d'Aveiro, elle y fut élue Prieure, et fit paraître dans cette charge toute la prudence et tout le zèle qu'on pouvait attendre d'une vertu consommée comme la sienne. Après son Priorat, redevenue simple religieuse, elle mena un genre de vie si retirée et si pénitente, que ses Sœurs en étaient dans l'admiration, ne comprenant pas comment elle pouvait pratiquer les mortifications terribles dont elle affligeait son corps. Aussi l'estime qu'elles avaient déjà conçue de sa haute vertu augmenta encore.

L'humilité de notre Bienheureuse souffrait cruellement, quand elle voyait ses Sœurs lui donner des marques extérieures de vénération. Elle regardait leurs respects comme un piège dangereux ; et dans la crainte que l'orgueil, qui avait précipité le plus parfait des anges dans l'abîme de l'enfer, ne l'aveuglât jusqu'à lui faire croire qu'elles voyaient quelque vertu en elle, inspirée extraordinairement de Dieu, elle crut qu'il était expédient pour son salut de se faire passer pour

une religieuse ayant à peu près perdu l'esprit, afin d'être méprisée autant qu'elle avait été estimée. Elle s'imposa en même temps un rigoureux silence, pour ne plus converser qu'avec Dieu, et mena une vie si parfaite, qu'elle n'était pas moins un ange par sa vertu que par son nom.

Après quelques années passées ainsi oubliée des créatures, mais extrêmement favorisée de Dieu, elle fut affligée d'une maladie qui la retint au lit avec des douleurs excessives, sans se pouvoir remuer. Le démon, qui l'avait souvent persécutée, redoubla ses mauvais traitements. Il en vint jusqu'à cet excès, qu'étant un jour entré sous une forme humaine dans sa cellule, il la battit avec la dernière violence, la mit toute en sang, et il l'aurait réduite à toute extrémité sans l'assistance de quelques religieuses accourues au bruit. Le démon disparut à leur arrivée, laissant une odeur insupportable.

Une fois, il lui enleva son Rosaire ; comme on ne le put jamais trouver, elle eut recours à saint Antoine de Padoue, qu'elle honorait très particulièrement, et ce saint lui apparaissant la nuit le lui rendit, comme elle le déclara elle-même à ses Sœurs qui le lui voyaient le lendemain avec étonnement.

Une religieuse l'étant venue trouver, pour lui représenter la nécessité qu'elle avait de quelque argent pour une affaire temporelle, la V. Mère la reprit de son peu de confiance, la consola et l'assura que Dieu y pourvoirait sans qu'elle s'en mît en peine. Cette religieuse alla faire son oraison. Dans le même moment, un séculier inconnu la demanda au tour, et lui mit entre les mains l'argent dont elle avait besoin.

La V. M. Angèle vécut dans une invariable pratique de l'observation et de toutes les vertus, jusqu'à un âge très avancé. Comme quelques religieuses, de ses plus intimes amies, l'allèrent voir un jour dans sa cellule de l'infirmierie, où elle était malade, elles l'entendirent qui gémissait et qui s'écriait avec des accents bien capables de les attendrir : « Ah ! mon Dieu, que je déplore l'affliction de cette pauvre religieuse qui doit mourir bientôt sans aucune assistance. » Elles la pressèrent de leur dire le nom de cette servante de Dieu, qui devait être traitée d'une façon si rigoureuse. Elle s'en excusa, mais elles connurent bientôt que Jésus-Christ lui avait révélé qu'elle-même devait mourir abandonnée de tout secours humain, comme lui-même était mort sur la croix, abandonné de Dieu son Père ; car un matin on la trouva morte dans son lit.



Qui n'adorera les jugements impénétrables de Dieu sur la conduite qu'il garde à l'endroit de ses plus favoris? Après qu'un Stilite a été écrasé d'un coup de foudre sur sa colonne, on ne doit pas s'étonner de voir cette sainte religieuse mourir sans assistance. Les saints peuvent mourir d'une mort subite comme les autres hommes, mais ils ne meurent jamais d'une mort imprévue, puisque toute leur vie n'est qu'une longue préparation à la mort.



## LE MÊME JOUR

122. — Vers les premiers temps de l'Ordre, il avait été enjoint à un Frère de se rendre chez les Cumans pour travailler à leur conversion. Le Frère craignait fort qu'un tel voyage ne fût inutile à lui-même autant qu'à ce peuple, et, troublé dans son âme, il vint trouver un moine de Cîteaux, ami de Dieu, qu'il connaissait intimement, afin de lui recommander de prier le Seigneur pour lui. Le solitaire, ému de compassion, passa la nuit suivante en prière, et il eut une vision. Il lui semblait voir un grand fleuve, sur le fleuve un pont, et des religieux de divers Ordres passaient le pont, l'allégresse au visage, mais seuls : les Frères-Prêcheurs, au contraire, luttèrent au sein du fleuve, essayant de le franchir à la nage, et chacun d'eux traînait une barque remplie d'hommes. Quelques-uns défailaient sous l'excès de la fatigue ; mais aussitôt la bienheureuse Vierge Marie s'inclinait vers eux, et, les soutenant de la main, les conduisait au rivage. Là elle les accueillait, ainsi que ceux qu'ils avaient sauvés, et les conduisait, ivres de joie, dans des lieux d'une ineffable beauté.

Le solitaire fit part de cette vision au religieux tenté, qui partit aussitôt pour remplir sa mission. Il comprit que les Frères, voués au salut du monde, devaient affronter des travaux plus rudes que les religieux occupés uniquement à leur propre salut ; mais que ces travaux, plus féconds en fruits, gardaient à l'âme d'inénarrables joies, procurées par la Bienheureuse Vierge. — (*Vitæ Fratrum*, I p., c. v).

1295. — A Paris, décéda le V. P. NICOLAS DE GORRAN, docteur célèbre, après avoir autant éclairé l'Église par la sainteté de sa vie que par ses incomparables écrits. Il fut Prieur du couvent de Saint-Jacques, et confesseur du roi Philippe le Bel. Il a travaillé presque sur toute l'Écriture sainte ; et nous avons encore de lui de savants et pieux commentaires sur les

Évangiles, sur toutes les épîtres de saint Paul, et sur les sept épîtres canoniques, et de doctes sermons pour toute l'année. Ces ouvrages ont été souvent imprimés. Quelques auteurs ont voulu le faire Anglais ; mais il est constant qu'il était né en France, et qu'il a été un des plus célèbres docteurs de son temps. — (Mich. Pio ; Échard, t. 1, p. 438).

1350. — Le même jour mourut, en Angleterre, le V. P. CHRISTOPHE DE MOLESEY, fameux théologien. Ayant passé presque toute sa vie à lire et à méditer les saintes Écritures, il les expliquait charitablement au peuple dans ses prédications avec un zèle apostolique. Il a laissé des commentaires sur tout le Nouveau-Testament, remplis d'une rare érudition, et des sermons sur tous les évangiles de l'année et des Saints. — (Pitseus ; Échard, t. 1, p. 634).

1387. — A Metz, le V. P. BERTRAND DE HONGRIE, évêque de Thessalie, suffragant de Metz, et un des premiers prédicateurs de son siècle, passa des travaux de cette vie au repos éternel. Ses mérites portèrent saint Pierre de Luxembourg à le faire son suffragant. Il s'acquitta de cet emploi avec une rare piété, et assista ce saint et jeune cardinal de ses conseils, jusqu'à ce qu'ayant reconnu les desseins injustes de l'antipape qui résidait à Avignon, il s'attacha à Urbain VI, légitime successeur de saint Pierre, et travailla à l'union et à la paix de l'Église avec beaucoup de zèle. Thritème et les auteurs de l'Ordre disent qu'il a composé des commentaires sur les quatre livres des Sentences, deux volumes de sermons du Temps et des Saints, un traité des illusions des démons, et un traité du schisme. — (Mém. de Metz ; Fontana).

1557. — Au couvent de Saint-Omer, en Artois, mourut le V. P. JEAN LEVASSEUR, docteur en la Faculté de Paris. On remarqua en lui un zèle si ardent pour la foi, qui était alors attaquée avec acharnement par les hérétiques calvinistes de France et de Hollande, qu'on l'établit Inquisiteur, pour empêcher les funestes progrès de cette détestable hérésie, qui, comme un chancre, s'étendait insensiblement dans toutes les provinces du royaume et des Pays-Bas. Il s'acquitta de cette charge avec une si haute réputation, qu'il fut fait évêque *in partibus* et suffragant de l'évêché de Têrouanne ; il travailla avec un zèle infatigable pour le bien du troupeau que la divine Providence lui avait confié.

Son application continuelle aux fonctions de sa dignité épiscopale ne diminua rien, ni de ses exercices de piété, ni de son affection à l'Ordre. Notre couvent, que la princesse Mathilde, comtesse d'Artois, avait fait bâtir en l'année 1324, au faubourg de Saint-Omer, hors la porte de Boulogne, ayant été détruit par les guerres qui s'allumèrent aux Pays-Bas, après la mort de Charles, duc de Bourgogne, tué devant Nancy, ce religieux prélat employa si utilement ses soins et son crédit, qu'il en fit bâtir un autre dans

la ville. Il en consacra l'église et le grand autel, le second dimanche d'octobre 1502, en l'honneur de saint Jacques, apôtre. Comme il avait toujours vécu en religieux dans l'épiscopat, il voulut être enterré dans l'église de ses Frères. Il mourut de la mort des justes, le 18 janvier 1557. — (Guill. Séguier, *Laurea Belgica*, c. xiii).

1578. — A Valence, en Espagne, mourut le V. P. AUGUSTIN MORA, après avoir passé sa vie dans les exercices laborieux de la pénitence, et dans une continuelle oraison. Dom Jacques Ximenez, évêque de Teruel, qui l'avait ordonné prêtre, charmé de la douceur de sa conversation et des grâces abondantes qu'il recevait de Dieu, s'estimait infiniment heureux de ce que la divine Providence s'était servie de son ministère pour l'ordonner. Il le regardait avec admiration, comme un homme mort au monde, et dont la conversation était toute dans le ciel. Il ne fut pas seul dans ce sentiment, car ce religieux s'était acquis dans Valence une si constante opinion de sainteté, qu'étant mort, tout le peuple accourut à ses obsèques. Et il n'y avait personne qui ne s'estimât heureux d'emporter quelque morceau de ses habits, ou de pouvoir faire toucher à ses dépouilles un chapelet ou un rosaire. Il mourut le 18 janvier 1578. — (Diago, I, II, c. LXXXV).

1632. — Au couvent de Saint-Paul, à Valladolid, mourut le V. P. JEAN LOPEZ, encore plus illustre par sa grande piété et sa vaste érudition, que par les dignités auxquelles il a été élevé. Il était né à Boria, en Aragon, l'an 1524, et avait pris l'habit dans notre couvent de Valladolid. Après avoir rempli tous les devoirs d'un parfait religieux, d'un excellent prédicateur et d'un docteur célèbre, renommé par ses vertus, par ses prédications, et par ses doctes écrits, il fut tiré du cloître par Clément VIII, en 1595, et placé sur le siège de Crotone dans la Calabre.

Élevé à cette dignité, le V. P. Lopez ne se proposa pas d'autres exemples que ceux des premiers évêques de l'antiquité ; il régla sa vie sur la leur, et eut le courage de les imiter presque en tout. Il réforma les mœurs de son clergé et de son peuple ; et il se rendit le père des pauvres, le protecteur des veuves, l'appui des orphelins, le consolateur des affligés et l'asile de tous les misérables. Il fit aussi des règlements admirables pour la conduite de son diocèse. Il établit ou il enrichit un mont-de-piété en faveur des pauvres, fit réparer et orner sa cathédrale et, dans l'espace d'un peu moins de quatre ans, il parut avoir renouvelé toutes choses.

Sur la fin de 1598, le même Pape Clément VIII le transféra à l'église de Monopoli. Pendant les dix années qu'il gouverna ce second diocèse, le V. Père donna les mêmes exemples de toutes les vertus. Mais quelque attache qu'il eût au troupeau dont Dieu l'avait chargé, il soupirait sans cesse après la solitude du cloître, auquel l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ l'avait arraché. Il demanda souvent la permission d'abdiquer son évê-

ché. A la fin, fléchi par ses larmes, le Pape Paul V la lui accorda (1608), et le saint vieillard retourna au milieu de ses Frères, dans son couvent de Valladolid.

Son âge (il avait plus de quatre-vingts ans) l'invitait au repos ; mais il ne voulait le chercher que dans les mêmes exercices qui avaient si dignement rempli les premières années de sa vie religieuse. Rentré dans son couvent, il y vécut avec une ferveur de novice, passant tout son temps à l'oraison, et à composer les fameux ouvrages qui le rendront recommandable à la postérité. Ferdinand del Castillo avait entrepris d'écrire les Annales, ou l'*Histoire générale de l'Ordre des Frères-Prêcheurs*, et il n'avait pas eu le temps de la conduire jusqu'à son siècle. Lopez continua ce dessein. Tout ce qu'il put trouver de choses mémorables, passées dans son Ordre, particulièrement dans les provinces de Castille, d'Aragon et de Portugal, il le réduisit en corps d'histoire, divisé en quatre tomes *in folio*, qu'il fit imprimer à Valladolid entre les années 1613 et 1622.

Il a composé aussi, pour la commodité des prédicateurs, un excellent abrégé des sentences des Pères de l'Eglise, *Epitome sanctorum Patrum per locos communes, qui ad virtutum, et vitiorum tractationem, et ad fidei nostræ mysteriorum expositionem pertinent...* Il y traite solidement des vertus et des vices, il y explique aussi tous les mystères de notre foi et les sujets de morale qui peuvent servir à l'instruction des fidèles. Cet ouvrage a été souvent imprimé. Nous avons encore de lui des petits Traités spirituels sur le Saint Sacrement, le saint Rosaire, la Préparation à la mort, etc.

Chargé enfin d'années et de mérites, ayant commencé sa cent-huitième année, le pieux Prélat s'endormit dans le Seigneur dans le mois de janvier 1632. Son corps fut enterré dans notre église de Valladolid, et sa mémoire est en bénédiction dans tout son Ordre, particulièrement dans sa Province d'Espagne. — (*Acta Cap. Rom.*, 1650 ; Fontana ; Echard, t. II, p. 474 ; Tournon).

16. — A Lucques, au monastère de Saint-Romain, mourut en une extrême vieillesse le V. P. FRANÇOIS ORSUCCI, surnommé par excellence « le Théologien. » On le respectait comme un saint, à cause de ses admirables vertus ; et on le consultait de toutes parts comme un oracle, tant pour des affaires de conscience que pour d'autres, à cause de sa profonde doctrine. Il recevait avec une extrême charité tous ceux qui s'adressaient à lui. Il avait un grand zèle du salut des âmes ; et il s'efforçait de le procurer, en chaire, par ses prédications, et par ses avis au confessionnal, où il se rendait avec une assiduité infatigable. Après s'être consumé dans ces actions de charité, il mourut de la mort des justes, au grand regret des religieux et de toute la ville. Il était frère germain du B. P. Ange Orsucci, martyr de Jésus-Christ, qui avait été brûlé avec quelques autres, au Japon, pour la foi. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).



16.. — Au couvent de Saint-Dominique d'Alcaraz, mourut comblé de grâces et de mérites, dans un âge fort avancé, le V. P. JÉRÔME PALOMÈQUE. Il s'était fait tout à tous par une effusion de charité, pour convertir les âmes. Il passa presque toute sa vie dans cette illustre fonction et dans l'exercice des œuvres de miséricorde, qui l'ont fait estimer un saint, et qui ont rendu sa mémoire considérable à tous ceux qui ont été les témoins de ses vertus. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

1532. — A Tolède, au monastère de la Mère de Dieu, mourut la V. Mère MARIE DE SYLVA, fille de don Alphonse de Sylva, grand d'Espagne. Sa sœur Éléonore de Sylva et elle, attirées par la haute piété d'une de leurs tantes, prirent l'habit du Tiers-Ordre. Leur exemple porta plusieurs filles très vertueuses à embrasser le même Institut. Elles vivaient au logis de la V. M. Marie dans les pratiques exactes des vertus chrétiennes et religieuses. Comme leur nombre augmentait tous les jours, la V. Mère demanda cette maison à son père don Alphonse, qui la lui accorda très volontiers; et du consentement de l'archevêque de Tolède, dom Pierre Gonzalès de Mendoza, cardinal du titre de Sainte-Croix, elles s'y enfermèrent l'an 1403. Elles y vécurent deux ans sous la règle du Tiers-Ordre; mais Dieu appelant notre Sœur avec ses chères compagnes à une vie plus parfaite, elle les persuada si efficacement d'embrasser le premier Ordre, qu'elles y furent admises, avec les cérémonies ordinaires, par les supérieurs, en l'année 1486, en vertu d'un bref d'Innocent VIII. L'année suivante elles firent leur profession.

La V. M. Marie, leur fondatrice, se rendit si illustre par son humilité, par son union continuelle avec Dieu, par la prière, par sa charité, par ses mortifications et par toutes ses autres vertus, que le même Pape la força d'accepter le gouvernement de ce monastère, où fleurissait la sainteté. Elle y faisait vivre ses religieuses dans un si grand recueillement, qu'encore qu'elles fussent plus de soixante, un seul parloir était plus que suffisant pour toute la Communauté. La reine Isabelle, qui honorait notre Bienheureuse de son amitié, et qui ne parlait jamais de ses rares vertus qu'avec admiration, la choisit pour aller réformer le monastère de Saint-Dominique-le-Royal et celui de Madrid, ce qu'elle fit avec tant de douceur, de prudence et de zèle qu'elle y établit une parfaite observance. Ayant rendu ce grand service à l'Ordre, elle se retira de nouveau en son monastère où, après avoir mené encore quelque temps une vie angélique, elle mourut saintement. — (Lopez, III p. liv. III, c. xxxvii).

16.. — Au monastère de Pont-l'Évêque, en Normandie, la V. M. ANNE DE SAINT-PIERRE-MARTYR passa heureusement de cette vallée de larmes à la joie des Bienheureux. La grâce triompha de tous les obstacles de la nature, dans sa vocation; elle se fit religieuse malgré la volonté de ses parents, qu'un amour déréglé portait à la sacrifier à leur ambition.

Par les vertus qu'elle pratiqua dans ce nouveau monastère, elle montra bien que Dieu l'y avait appelée. Fortement persuadée qu'une vierge qui se consacre à Dieu ne doit vaquer qu'à la piété et à son avancement à la perfection, elle s'y adonna sans réserve. Sa vie était une oraison continuelle. Elle était très dévote à la Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle elle récitait tous les jours le Rosaire. Elle jeûnait avec la dernière rigueur, et ne se confessait jamais sans fondre en larmes. On lui commit le soin de l'éducation des jeunes pensionnaires ; elle les éleva dans toutes les pratiques de la vie spirituelle avec une patience, une douceur et une charité qui mirent le sceau à ses autres vertus. Elle prédit le jour de sa mort. La révélation qu'elle en avait eue de Dieu alluma dans son âme un si violent désir d'aller à lui, qu'on lui en fit un scrupule. Elle se préparait tous les jours à ce redoutable passage par un exercice qu'elle pratiquait exprès pour se disposer à comparaître devant son Juge ; elle alla lui rendre un compte fidèle de toutes les actions de sa vie, le 18 janvier 16.., après avoir reçu les derniers Sacrements avec une piété exemplaire. — (Mém. de Pont-l'Évêque).

1665. — Au monastère de Sainte-Catherine, à Saint-Étienne en Forez, la V. M. MARTHE-ANGÉLIQUE PARIS. Elle était née à Saint-Étienne, d'une famille des plus honorables. Ayant perdu sa mère à l'âge de huit ans, une de ses tantes la recueillit chez elle, et la fit soigneusement élever avec ses propres filles par une gouvernante. Douée de très belles qualités naturelles, que rehaussait une excellente éducation, la jeune fille fut recherchée par les meilleurs partis de la ville. Mais Notre-Seigneur, qui l'avait destinée à devenir son épouse, sut bien l'arracher au monde. Elle le quitta à vingt ans, d'une manière si généreuse, qu'il ne lui resta qu'un seul regret, celui de l'avoir trop servi.

Dès son entrée dans le monastère, notre jeune Sœur commença à marcher à pas de géant à la perfection. Elle était très exacte à toutes nos observances, et affamée de mortifications et d'humiliations. La nature l'avait douée d'une très belle voix qui faisait l'admiration de la ville entière. Ce fut la raison pour laquelle on l'appela Angélique. Elle n'imita pas moins les célestes esprits par sa pureté, puisqu'après sa mort, ses confesseurs assurèrent qu'elle passait des six mois entiers sans qu'ils pussent lui trouver matière d'absolution.

Elle employait sa voix angélique à chanter les louanges de Dieu la nuit et le jour ; ce qu'elle faisait avec grande ferveur. Une de ses pratiques ordinaires, à l'Office divin, était de se tenir au pied de la Croix avec Madeleine, priant cette Sainte de lui céder la place et de lui enseigner comment elle s'y occupait. Cet exercice intérieur la tenait si absorbée en Dieu que, lorsque les novices, dont plusieurs fois elle a été la Maîtresse, avaient à lui dire quelque chose au chœur, elles étaient obligées de la tirer par sa robe.

Cette vénérée Mère avait un don d'oraison très sublime. Sa dévotion à la

Passion était si tendre que, lorsqu'elle parlait à ses novices, ses yeux devenaient comme deux fontaines de larmes. Sa dévotion au Sacrement de nos autels n'était pas moindre ; et les beaux ornements qu'elle a brodés pour l'église en sont d'illustres témoignages, puisqu'on les voit encore aujourd'hui avec admiration. Dans ce travail, elle s'épuisa si fort la vue, qu'elle demeura plus de deux ans sans pouvoir ouvrir les yeux la nuit au chœur ; ce qui ne l'empêcha pas d'aller immanquablement à Matines. Sa dévotion à la Sainte Vierge était extraordinaire.

Tant d'excellentes qualités la firent élire Prieure, et dans cette charge, sa vertu parut encore avec plus d'éclat. Foulant aux pieds avec une fermeté intrépide tous les sentiments que la chair et le sang pouvaient lui inspirer, elle reçut dans le monastère une demoiselle déjà fiancée à son propre frère ; ce qui lui attira beaucoup de croix. Elle parlait du bonheur de sa vocation avec tant de ferveur et d'éloquence, qu'elle gagna ainsi plusieurs jeunes filles à la Religion. A l'égard de ses religieuses, elle agissait envers toutes avec une douceur et une charité de mère : aussi étaient-elles parfaitement heureuses sous son gouvernement.

Vers la fin de sa vie, la vénérable Mère Angélique fut atteinte d'un mal de poitrine qui la fit beaucoup souffrir et la conduisit au tombeau. Après avoir reçu les derniers sacrements avec une grande ferveur et présence d'esprit, elle décéda le 18 janvier 1665, à l'âge de soixante-trois ans, dont elle avait passé vingt au siècle et quarante-trois en Religion. — (Mém. de Saint-Étienne).





## XIX JANVIER

*Le Bienheureux ANDRÉ DE PESCHIERA*

*l'Apôtre de la Valteline (\*)*

(1480)



Le Bienheureux André Grego naquit au commencement du xv<sup>e</sup> siècle à Peschiera, petite ville du diocèse de Vérone, située sur les bords du lac de Garde, dans la Vénétie. La piété de ses jeunes années donna des indices non équivoques de la sainteté à laquelle il devait s'élever un jour. On le voyait se priver des amusements de son âge afin de consacrer plus de temps à la prière, et se refuser dans les aliments tout ce qui pouvait flatter la sensualité. Dès son enfance, il prit une sainte habitude qu'il conserva fidèlement jusqu'à sa mort : celle de jeûner rigoureusement au pain et à l'eau tout le carême.

Au sortir de l'adolescence, le B. André vit le monde lui faire des avances très flatteuses et bien propres à séduire le cœur d'un jeune homme ; mais, éclairé par la lumière intérieure de la grâce, il sut mépriser tout ce qui n'est que vanité pour s'attacher uniquement à la recherche des biens célestes.

Toute la conduite du jeune André annonçait déjà une vocation supérieure. Dieu se servit, pour l'appeler à lui, des mauvais traitements que ses frères lui firent subir, après la mort de son père. Il

(\*) La vie du B. André manquant dans l'*Année Dominicaine*, nous avons rédigé cette courte notice d'après les leçons du Bréviaire et la relation du P. Lactance Guarinon, insérée dans les *Acta Sanctorum* au 19 mai.



souffrit quelque temps avec une admirable patience des persécutions incessantes qui allaient parfois jusqu'à le contraindre de passer la nuit hors de la maison ; mais enfin, ayant obtenu le consentement de sa mère profondément peinée de le voir traité avec tant d'indignité et de rigueur par ses autres enfants, il quitta la maison paternelle et se rendit à Brescia. Se consacrer entièrement à Dieu dans l'Ordre de saint Dominique était le désir qu'il nourrissait depuis longtemps au fond de son cœur : il allait le réaliser. Lorsque ses frères eurent connaissance de sa résolution, ils se repentirent sans doute de leur manière d'agir à son égard, et ils l'accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville. Au moment de prendre congé de ses frères, le B. André, oubliant de grand cœur tout le passé, se mit humblement à genoux devant eux comme pour implorer leur bénédiction ; il leur baisa les pieds, et les pria d'accepter, comme gage de fraternelle amitié, son bâton, seul bien qu'il s'était permis d'emporter de la maison paternelle. Souvenir précieux, légué par un saint, ce bâton fleurit miraculeusement, comme autrefois la verge d'Aaron, et fut l'instrument dont la bonté divine se servit pour opérer beaucoup de prodiges.

Revêtu à Brescia du saint habit de l'Ordre, les supérieurs ne tardèrent pas à l'envoyer au couvent de Saint-Marc, à Florence, pour y faire ses études. C'était au moment où la célèbre Congrégation de Lombardie (1) était dans toute la ferveur de ses commencements. Formé à la sainte école du Bienheureux Antoine de l'Église (2), dont les éminentes vertus embaumaient encore à cette date le couvent de Saint-Marc, le jeune religieux fit de rapides progrès dans les voies de Dieu et, en peu de temps, il s'éleva à une haute perfection. La sainte obéissance avait pour son âme des attrait particuliers ; il la pratiquait avec un zèle qu'on ne trouvait jamais en défaut, ayant coutume de dire « qu'être obéissant et être un saint, c'est une même chose. »

Élevé au sublime honneur du sacerdoce et tout embrasé d'amour de Dieu, le B. André commença à prêcher avec un grand succès, remportant d'éclatantes victoires sur les démons du vice et de l'erreur. Bientôt l'obéissance lui fit connaître le théâtre où il aurait à déployer toutes les ressources de son zèle apostolique ; adjoint avec quelques-

(1) La Congrégation de Lombardie avait commencé vers l'année 1413, elle fut érigée en province en 1531.

(2) Le B. Antoine de l'Église, mort en 1459, a été béatifié par Pie VII : nous donnerons sa vie au 28 juillet, jour où se célèbre sa fête.

uns de ses Frères au Père Dominique de Pise, il eut mission d'aller évangéliser avec eux toute la Valteline et les pays voisins.

Vallée fertile et insalubre, encaissée entre les Alpes et arrosée par l'Adda, dans l'Italie septentrionale, la Valteline avait bien besoin de la prédication de ces charitables missionnaires, plongée qu'elle était dans l'ignorance et les vices qui en sont la conséquence habituelle. Le B. André se dévoua sans réserve au salut des pauvres habitants de ces campagnes, se montrant partout leur père et leur consolateur. Que de fois ne parcourut-il pas, en tous sens, ces pays montueux et sauvages, que notre B. P. saint Dominique, au rapport d'une tradition assez autorisée, avait lui-même arrosé de ses sueurs !

Dans ses courses apostoliques on le voyait, ouvrier infatigable, visiter jusqu'aux pauvres demeures des bûcherons, se retirer volontiers la nuit dans les familles les plus humbles, y partager le repas le plus frugal qui consistait en du pain de millet, quelques châtaignes et de l'eau pour toute boisson. Mortifié dans sa nourriture, mortifié dans son coucher, d'une vie très austère, le B. André était cependant toujours d'un visage gracieux, à l'exemple de notre B. Père saint Dominique.

Préoccupé de l'avenir de ces peuples, dont il pouvait à si juste titre se regarder comme l'apôtre et le père, il fit bâtir plusieurs églises, augmenta le nombre des paroisses, et fonda des monastères dans ces gorges et ces vallées reculées. Il fonda entre autres le célèbre couvent de Morbegno, qu'il établit comme un rempart pour empêcher les hérésies et le vice de pénétrer dans ces contrées. Telle fut toujours l'humilité de ce grand serviteur de Dieu, qu'on ne put jamais le faire consentir à accepter d'autre charge que celle de quêteur, ni à exercer aucune autorité au milieu de ses Frères. Tout entier aux travaux de son rude apostolat, il se retirait de temps en temps dans son couvent de Morbegno, pour s'y livrer à la contemplation et à la prière.

Le Bienheureux André passa ainsi plus de quarante-cinq ans à évangéliser la Valteline et les pays circonvoisins, affrontant les neiges, les glaces et les difficultés de toute sorte avec un courage et des fatigues incroyables, et opérant de nombreux miracles. Il continua cette vie de missionnaire jusqu'à un âge très avancé. Ayant connu par révélation l'heure de sa mort (1), il s'y prépara par la réception

(1) Quelques auteurs placent sa mort en 1485 : nous nous en tenons à la date de 1480, qui est portée dans l'épithaphe gravée sur la tombe du Bienheureux.

des derniers Sacrements et rendit sa sainte âme à Dieu, dans son couvent de Morbegno, au milieu de ses Frères, le 18 janvier 1480.

Son corps fut d'abord enterré sans appareil. Mais plusieurs miracles ayant illustré son modeste tombeau, on lui éleva dans la chapelle de Saint-Roch un monument plus somptueux, où ses reliques furent transportées en 1497. On peignit au-dessus son image entourée de rayons, avec cette inscription en bas :

*Ora pro nobis, Beate Andræa de Peschiera.*

Priez pour nous, Bienheureux André de Peschiera.

De chaque côté de l'image, était représenté un de ses miracles, des plus remarquables. Il y avait, en outre, dans la chapelle, quantité de petits tableaux et de vœux d'argent ou de cire appendus aux murailles, et une lampe qui brûlait continuellement. Sur la tombe avait été gravée une longue épitaphe, qui résumait toute la vie du serviteur de Dieu.

Un siècle et demi plus tard, en l'année 1630, la peste exerçant ses ravages dans la Valteline, le syndic de Morbegno, pour éloigner ce fléau dévastateur, s'adressa à notre Bienheureux, et promit une somme de deux cents écus pour faire procéder à une nouvelle translation de ses ossements. L'évêque de Côme approuva ce vœu fait au nom de toute la ville. Il se trouvait d'autant mieux disposé à encourager la dévotion des fidèles, que lui-même avait déjà fait insérer le Bienheureux au martyrologe de l'Église de Côme, avec cet éloge : *Frater Andræas de Peschiera morum pietatem miraculis post mortem patratis ostendit.*

Cette seconde translation eut lieu en 1641, et le prélat voulut lui-même en faire la cérémonie. Il commença par ouvrir le tombeau renfermant les reliques du Bienheureux. On y trouva un écrit qui faisait foi de la première translation. Les reliques furent enveloppées dans un drap de soie, et déposées dans une petite châsse en plomb garnie de soie à l'intérieur. On les transporta ensuite à l'église paroissiale avec beaucoup de pompe, en chantant l'hymne *Iste confessor*. A cette cérémonie assistaient le Père inquisiteur de Côme, revêtu de la chappe, des protonotaires apostoliques, des archiprêtres, prévôts, curés, et un grand nombre d'ecclésiastiques des environs.

L'évêque célébra la messe pontificalement ; le Père Reyna, célèbre prédicateur, y prononça le panégyrique du Bienheureux, et après

la messe eut lieu la procession solennelle. L'illustre Pierre-Antoine, seigneur du château de Saint-Nazaire, portait la bannière avec l'image du serviteur de Dieu ; il était suivi de nos Pères. Après eux, venaient successivement : les Réformés de *Trabova*, les Pères Capucins et un grand nombre de prêtres revêtus de chapes et de dalmatiques. Un ecclésiastique gradué portait la crosse du prélat devant la châsse du Bienheureux ; il était suivi de six gentilshommes de la ville tenant à la main des flambeaux. L'évêque venait après, avec tant de dévotion, que les larmes lui coulaient des yeux. Il s'était fait gloire de porter des premiers les saintes reliques, puis il les avait remises à d'autres qui les portèrent, en se succédant, jusqu'à l'église. Sur le parcours de la procession, on avait dressé de distance en distance des arcs de triomphe, et toutes les rues étaient ornées de couronnes, de tableaux et d'autres décorations qui témoignaient la réjouissance publique.

Quatre de nos Pères, à l'entrée de leur église, reçurent de nouveau le saint corps, et allèrent le déposer sur l'autel, où il resta toute la journée exposé à la vénération des fidèles. On y plaça aussi le bréviaire du Bienheureux, que l'on conserve écrit de sa main. Dans cette translation, il s'opéra, par les mérites du serviteur de Dieu, plusieurs miracles, qui augmentèrent encore la confiance de ceux qui l'avaient choisi pour le patron et le protecteur de leur ville et de leur vallée.

Le Pape Pie VII a approuvé le culte du Bienheureux André de Peschiera, par un bref daté du 23 septembre 1820.



### *La V. M. JEANNE DE LA CONCEPTION*

*Professe du Monastère de Saint-Sauveur, à Lisbonne (\*)*

(1580)

**Q**UELQUE prospérité que l'homme ait sur la terre, il ne trouvera jamais le bonheur que dans la possession de Dieu, sa fin dernière. La vie de la V. Mère Jeanne de la Conception

(\*) Sousa, II part. ; Lopez, III part. I, 1, c. 86 ; *Diario*.



est une preuve de cette vérité. Cette femme réunissait dans le monde tout ce qui peut rendre une personne pleinement satisfaite. En possession de grandes richesses, elle était mariée à un gentilhomme des plus accomplis et d'une des plus illustres familles du Portugal. Elle se voyait mère de plusieurs enfants, dont l'excellent naturel lui promettait qu'ils seraient un jour sa consolation et l'honneur de sa famille. Cependant, au milieu de toutes ces prospérités, elle soupirait après un état plus parfait.

Pour suivre cet attrait, elle menait une vie retirée, s'appliquant avec grand soin à élever ses enfants dans la crainte de Dieu. Elle s'exerçait à différentes pratiques de piété, fréquentait les sacrements ; et afin de tenir son cœur détaché des choses de la terre, elle s'habitua à ne considérer l'éclat de sa fortune que comme un fantôme qui n'a rien de solide, et qui disparaît en un moment. Elle l'expérimenta bientôt ; car la mort lui ayant enlevé son mari, elle éprouva que les prospérités du monde n'ont d'assuré que leur inconstance. Alors, pour trouver le bonheur solide, elle résolut de se retirer dans quelque monastère.

Les parents de son mari, et ses propres enfants, s'opposèrent vivement à sa résolution, mais la Mère Prieure du monastère de Saint-Sauveur de l'Ordre de saint Dominique, à Lisbonne, à qui elle avait communiqué son projet, lui ayant promis de la recevoir, elle mit tout l'ordre nécessaire aux affaires de sa famille ; et lorsqu'on croyait qu'elle s'était laissée fléchir aux larmes de ses enfants et aux empressements de ses parents, elle reçut l'habit dans ce monastère, avec une extrême joie.

Elle oublia dès lors la grandeur de sa naissance, les délicatesses de sa vie passée, pour embrasser une vie pénitente, et pour devenir très petite servante dans la maison de Dieu. Elle s'occupait aux offices les plus vils du monastère, et son humilité lui donnait de si bas sentiments d'elle-même, qu'elle s'estimait indigne de demeurer en la compagnie de tant de vierges consacrées au Seigneur. On ne put lui persuader d'être Sœur du chœur ; elle voulut rester converse, afin d'être toujours dans le travail et dans l'humiliation.

Elle s'étudiait particulièrement à bien mourir à elle-même, et à toutes les choses de la terre, pour vivre toute à Dieu et en Dieu. Par ce moyen, elle arriva à un oubli et à une indifférence pour tout ce qu'elle avait le plus aimé au monde, on peut dire même à une sorte d'insensibilité. Un de ses enfants ayant commis un crime d'État, qui faisait craindre pour sa vie, avait été mis en prison. Pendant qu'on lui

faisait son procès, et que, selon toutes les apparences, il devait porter la tête sur l'échafaud, ses parents la vinrent conjurer d'aller se jeter aux pieds du roi, qui, disaient-ils, ne refuserait jamais la grâce de son fils à ses prières et à ses larmes. Elle leur répondit avec une fermeté qui les étonna : « Quand je suis entrée dans ce monastère, j'ai pris la résolution de n'en sortir jamais ; si mon fils a mérité la mort, il est juste, dit-elle en soupirant, qu'il la souffre pour expier sa faute. »

Sœur Jeanne pratiquait la mortification en toutes choses, pour rendre satisfaction à Dieu des plaisirs, quoique légitimes, qu'elle s'était accordés dans le monde. Quoiqu'on vécût suivant la plus étroite observance dans ce dévot monastère, elle ajoutait de nouvelles austérités à celles des Constitutions, jeûnait presque tous les jours au pain et à l'eau, portait continuellement un rude cilice, se retirait toutes les nuits dans un lieu obscur et écarté, et là, après s'être fait attacher à une colonne par sa meilleure amie, elle l'obligeait de lui donner la discipline jusqu'au sang.

Les démons ne pouvant souffrir tant de vertu, employèrent leur malice et leur rage pour s'opposer à de plus grands progrès. La veille de sa profession, les religieuses s'étant levées pour aller à Matines, entendirent des hurlements près de son lit. Elles comprirent aussitôt que les esprits mauvais criaient de la sorte, ou pour exprimer la peine qu'ils avaient de voir cette servante de Dieu sur le point de lui faire un sacrifice de sa personne par les trois vœux de Religion, ou pour s'animer les uns les autres à lui livrer de plus rudes combats. Ce qui ne fut que trop vrai ; car, à peine fut-elle professe, qu'ils lui suscitèrent mille tentations.

Le démon paraissait devant elle comme une brillante lumière, qui éclairait partout, et qui ne disparaissait à ses yeux que lorsqu'elle entraînait au chœur. Notre Sœur reconnut la ruse de l'esprit de ténèbres, et se moqua de l'artifice employé pour la faire tomber dans quelque pensée de vanité et de présomption. Se voyant découvert, le démon usa d'un autre piège. Pour lui donner du dégoût de sa vocation, il prit la figure d'une des plus anciennes Mères du monastère, à l'égard de laquelle notre Sœur avait beaucoup de déférence et de respect, et, dans un entretien, il lui dit en la personne de cette vénérable ancienne : que les religieuses n'avaient qu'un extérieur affecté, que toute leur conduite n'était qu'hypocrisie, que leurs jeûnes et leurs austérités n'étaient que dissimulation ; et que celles mêmes qui paraissaient les plus dévotes se divertissaient fort agréablement ; la conclusion était

qu'elle devait vivre comme elles ou sortir du monastère. Notre vertueuse Sœur connut aussitôt ce démon déguisé; néanmoins, quoi-qu'elle rejetât cette tentation, elle s'affligea de se voir si opiniâtement tourmentée par cet ennemi de son salut. Comme elle avait lu dans la vie de saint Antoine que les veilles, la prière et les jeûnes sont de puissantes armes pour se défendre de ces tentations, elle s'en servit avantageusement, redoubla ses jeûnes au pain et à l'eau, prit de plus fréquentes et plus cruelles disciplines. Elle passait la plus grande partie de la nuit dans le chœur en prières, et l'autre à l'infirmierie à veiller les malades : ce qu'elle faisait avec une extrême charité.

Cette inviolable fidélité ne servit qu'à irriter contre elle la fureur des démons. Ne se rebutant point de ses mépris, ils l'attaquèrent ouvertement et lui apparurent sous des formes horribles.

Un jour, ils s'attroupèrent dans sa cellule, vomirent à ses oreilles un torrent de blasphèmes exécrables contre Dieu et contre sa sainte Mère. Notre Sœur fit tout haut sa profession de foi, les appela menteurs; et, s'étant prosternée, elle pria la Sainte Vierge avec tant de larmes de fermer ces bouches infernales, que cette Reine du ciel leur imposa silence.

La V. Mère Jeanne souffrit ces attaques de l'enfer jusqu'à ce que Dieu l'en délivrât par l'intercession de la Sainte Vierge et de l'apôtre saint Barthélemy. Elle s'aperçut, pendant son oraison, que Dieu avait exaucé leurs prières en sa faveur; car elle entendit comme fermer une porte avec de gros cadenas, et une voix qui disait : « Je vous défends d'en sortir jamais. » Les démons obéirent, et ne l'inquiétèrent plus; et elle passa le reste de sa vie dans une paix intérieure admirable.

Dans sa vieillesse, la V. Mère perdit la vue, et depuis cet accident, elle ne songea plus qu'à se préparer à bien mourir. Elle avait une nièce, religieuse novice dans le monastère; mais craignant que, elle morte, le père de la novice, qui aimait tendrement sa fille, ne l'en retirât, animée de la même charité que saint Hilaire, évêque de Poitiers, pour sa fille, et inspirée du même esprit, elle pria Dieu de l'appeler de ce monde avant elle. Dieu agréa sa prière : la novice tomba malade, et mourut saintement, deux heures avant sa bonne tante, le 19 janvier 1580.

La nuit où elle mourut, une religieuse du monastère aperçut une si grande lumière et quantité de personnes du voisinage, qu'elle crut que le feu avait pris en quelque endroit de la maison, et que ces

charitables personnes venaient pour l'éteindre. Mais, ne voyant point d'autre feu que le corps de la V. Mère Jeanne, elle jugea pour lors que Dieu voulait faire connaître, par ce grand éclat de lumière, un échantillon de la gloire éternelle dont il venait de récompenser sa fidèle servante.

~~~~~

*La V. S. CHARLOTTE DE LA RÉSURRECTION*  
*Converse au Monastère du Tiers-Ordre, à Aumale (\*)*

(1466)

CETTE vertueuse et très sainte Sœur, l'un des plus beaux ornements de son monastère et l'une des vierges les plus humbles, les plus pures et les plus chéries de Jésus-Christ qui aient vécu dans ce siècle, naquit en Picardie, de parents fort honnêtes et qui étaient alliés aux familles les plus considérables de la ville d'Aumale. Comme ils faisaient profession d'une haute piété, ils eurent grand soin d'en faire sucer les maximes avec le lait à leur petite fille; et ils la rendirent, par ce moyen, digne des plus grandes grâces du ciel, grâces dont elle fut prévenue abondamment dès son enfance.

Bien jeune encore, elle pratiquait une mortification fort sévère, se privant absolument de tout ce qui pouvait donner satisfaction à ses sens, et de ce que les jeunes filles de son âge chérissent ordinairement le plus. Surtout elle aimait les pauvres avec tant de tendresse, qu'elle n'en renvoyait jamais aucun sans le soulager. Ses parents prenaient un singulier plaisir à la charité de leur fille et lui faisaient faire leurs aumônes. Un jour, un vénérable vieillard, accompagné d'une femme portant un bel enfant entre ses bras, se présenta à leur maison pour implorer la charité. Charlotte courut la leur donner; mais, ô merveille, voici que cet enfant était tout rayonnant de lumière, que ce vieillard avait une majesté plus qu'humaine et la femme une beauté qui ravissait d'admiration. L'un et l'autre tenaient les yeux continuellement fixés avec grand respect sur leur cher petit. Sa mère

(\*) Mém. d'Aumale. (Souèges, avril.)



étant venue pour entretenir ces pauvres, Charlotte se mit tout près d'eux. Alors la femme indigente, se tournant vers elle, dit à sa mère : « Cette jeune fille sera religieuse. » Pour le vieillard, il ne dit mot. Charlotte ne remarqua pas s'ils mangèrent. Sentant en elle-même je ne sais quoi d'extraordinaire et de divin, elle voulut les accompagner quand ils sortirent ; les pauvres refusèrent. Pressée par le mouvement de son cœur, elle ne laissa pas de les suivre, pour voir-quelle route ils prendraient. A peine eurent-ils fait quinze pas, qu'ils disparurent en pleine campagne. Charlotte se mit à courir plus avant, pour voir si ses yeux ne la trompaient point, mais elle n'en put découvrir aucune trace.

Elle a toujours cru, et avec raison, que ces trois pauvres étaient Jésus, Marie et Joseph, apparus sous cette forme pour honorer la charité de sa mère, et lui donner à elle-même les premiers mouvements d'embrasser l'état religieux ; car elle en conçut un si grand désir, que le délai lui en était insupportable. Dès lors, elle tenta d'entrer en un certain monastère, qui n'était pas très régulier, n'en connaissant pas d'autre. Mais ses parents, par un effet de la Providence, n'y voulurent pas sitôt condescendre et éprouvèrent encore sa vocation sept ans entiers.

Cependant, le désir de la jeune fille allait toujours croissant. Souvent elle priait Dieu à chaudes larmes de lui accorder cette grâce de la vie religieuse. Un de ses oncles, docteur de Sorbonne, fort pieux et fameux missionnaire, lui mit entre les mains un livre spirituel, pour y faire ses lectures et se consoler ainsi avec Notre-Seigneur du retardement de son bonheur. Elle eut la pensée de piquer ce livre, pour y choisir quelque sentence, et elle trouva celle-ci : *Je diffère de vous donner ce que vous me demandez, pour vous donner plus que vous ne demandez*. Ces paroles la consolèrent merveilleusement. Dès ce moment, elle tint pour assuré que Dieu accomplirait la promesse qu'il semblait lui faire. Bientôt après, elle eut connaissance du monastère de nos religieuses d'Aumale, dont la bonne odeur se répandait de toutes parts. Elle s'y présenta donc, pour être reçue en qualité de Sœur converse, sans que son oncle, qui contribuait notablement de ses grands biens à la fondation de plusieurs collèges et missions et qui faisait de grands legs aux hôpitaux, se mît en peine de la doter, pour être religieuse de chœur : voulant, par cette conduite, fonder mieux l'âme de sa nièce en l'humilité, et seconder les desseins de Dieu, qui devait l'élever à une éminente sainteté par les abaissements de cette vertu toute divine.

Elle fut donc admise au monastère, en qualité de Sœur converse. Pendant le temps qu'elle resta en habit séculier, elle fut soigneusement exercée en toutes manières par ces sages Mères. Elle-même, sans aucunement se rebuter de ces épreuves, les priaît de l'éprouver encore davantage : ce qui leur faisait voir manifestement la solidité de sa vertu. Elles lui donnèrent le saint habit, au grand contentement de toute la Communauté. Le ciel versa d'abord sur notre Sœur les plus douces consolations ; et pendant ce temps, elle ne pouvait assez remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite, et se portait avec une admirable ferveur à tous les exercices de la Religion. Mais, sur la fin de son noviciat, le diable lui livra de fortes tentations et lui fit entrevoir certaines difficultés comme insurmontables. Soit que Dieu voulût démontrer à notre Sœur sa faiblesse et lui apprendre à jeter plus amoureusement toute sa confiance en lui, soit qu'il voulût instruire les autres par son exemple, il permit que la bonne fille, succombant à la tentation, résolut absolument de sortir, le lendemain, du monastère, à certaine heure et par un endroit qu'elle avait jugé le plus favorable à l'exécution de son dessein.

Elle l'aurait fait de la sorte, si Dieu, dans sa miséricorde, ne l'en eût détournée, la nuit, par une vision qui lui glaça le sang dans les veines et dont elle ne perdit jamais le souvenir. Il lui sembla qu'à l'endroit par où elle avait résolu de sortir, se tenaient deux effroyables dragons armés de griffes, qui, jetant feu et flammes de tous côtés, menaçaient de la dévorer. La peur qu'elle en eut la fit revenir à soi. Se repentant de son inconstance, elle en demanda pardon à Dieu, avec promesse de se donner irrévocablement à son service, et de surmonter, avec sa grâce, tous les obstacles que l'enfer pourrait lui susciter. Dès lors, elle ne songea plus qu'à se disposer à la profession. Elle fit les exercices de dix jours dans une profonde solitude et elle y prit trois résolutions, qu'elle pratiqua toute sa vie avec une admirable fidélité, savoir : *se mettre au-dessous de tous, se soumettre à tous, et se contenter du pire dans son manger et ses vêtements.*

La dernière de ces maximes lui donna plus de peine que les deux autres, parce qu'étant d'un naturel délicat, elle avait une extrême répugnance pour ce qui était malpropre. Néanmoins elle se surmonta de telle sorte en ce point, que c'était merveille de voir les victoires qu'elle remportait continuellement sur elle-même. Tout ce qu'elle mangeait était sans goût, et capable de faire bondir le cœur. Elle choisissait d'ordinaire ce qu'on avait laissé pour les animaux domes-

tiques et mêlait à tous ses aliments quelque substance amère. On lui faisait à ce sujet des réprimandes assez sévères ; mais on n'en avait autre chose qu'un doux sourire avec une humble inclination de tête. Si on la pressait davantage, et qu'on lui dît : « Ma Sœur Charlotte, quand serons-nous déchargées de vous ? on ne peut plus vous supporter, tant vous êtes malpropre et fâcheuse, » elle répondait modestement : « Supportez-moi encore quelque temps, je vous prie, pour l'amour de Dieu. » Puis, se mettant à genoux, elle se frappait la poitrine et, s'humiliant profondément, avouait qu'elle était indigne de la compagnie des religieuses. Comme elle s'estimait effectivement la plus misérable des créatures, elle se croyait indigne aussi du régime des autres et prenait sa nourriture autant pour le châtiment de ses péchés que pour le soutien de sa vie. Elle continuait cette mortification si étrange aussi bien dans la maladie que dans la santé, et se négligeait à proportion en tout ce qui touchait l'extérieur de sa personne. Se sentant parfois exténuée, tout ce qu'elle faisait était de se mettre à genoux devant les officières et de les prier, pour l'amour de Jésus-Christ et de sa sainte Passion, de lui donner quelque chose pour la sustenter : mais il fallait que ce fussent toujours des choses qu'elle crût ne pouvoir point servir aux autres.

On n'a jamais ouï dire à notre Sœur la moindre parole contre le prochain, ni remarqué en elle le plus petit mouvement de vaine gloire. Les religieuses qui la reprenaient le plus sévèrement étaient pour elle les mieux venues. Comme, d'ailleurs, les fautes qu'elle semblait commettre contre la propreté faisaient de la peine aux Sœurs, les jeunes, aussi bien que les anciennes, se donnaient la liberté de la reprendre et mortifier. Les Supérieures approuvaient le tout, pour la maintenir et la mieux fonder en humilité, et donner, par ce moyen, un contre-poids salutaire aux grâces extraordinaires dont elle était continuellement favorisée. Toutefois, la plus grande humiliation qu'on pouvait lui infliger, c'était de la soumettre à certains témoignages d'honneur. Ainsi, la Mère Prieure voulant un jour la mortifier, pour avoir refusé de se laisser baiser les pieds par une religieuse qui en avait demandé la permission, selon l'usage assez commun dans les maisons bien régulières, l'obligea à se mettre au Chapitre en la place priorale, où elle lui fit baiser les pieds par toutes les Sœurs. Ce qui effectivement la mortifia plus sensiblement que toutes les autres humiliations qu'on aurait pu lui faire.

Il est vrai que notre Sœur avait intérieurement des principes qui la

tenaient très petite et très humiliée devant Dieu, sans toutes ces pratiques extérieures. La profondeur des jugements de Dieu et la terreur de sa justice l'épouvantaient de telle sorte que, comme si elle eût dû être engloutie sous l'agitation et les flots de la divine colère, ou que le tonnerre des célestes vengeances eût dû se décharger sur sa tête, elle s'humiliait devant Dieu jusqu'au centre de la terre. Ce qui paraissait même extérieurement, en son maintien humble et réservé. Une personne grandement pieuse, qui recevait plusieurs grâces extraordinaires de Dieu, ayant un jour révélation de l'état des religieuses de son monastère, connut celui de la Sœur Charlotte sous la représentation d'une flamme qui, pénétrant jusque au-dessous des enfers, était hors l'atteinte des démons. Aussi était-ce l'application presque continuelle de notre Sœur de s'anéantir devant Dieu. Une religieuse lui ayant une fois demandé à quoi elle s'occupait en son oraison, Sœur Charlotte lui répondit qu'elle ne savait faire autre chose, que s'anéantir en la présence de Dieu et en la vue de sa grandeur.

Cette profonde humilité et cette crainte salutaire attirèrent à notre Sœur plusieurs grandes grâces du ciel, entre autres la connaissance de l'état de quantité de personnes vivantes ou décédées; ce qui lui permit de les assister de ses prières, et de coopérer efficacement à leur salut. En voici quelques preuves particulières et bien avérées, que la Providence a voulu rendre palpables, pour nous faire voir qu'à peine se passait-il quelque chose de considérable dans Aumale, et en d'autres lieux, dont cette sainte fille n'eût la connaissance.

Premièrement, c'est une chose très certaine qu'au temps des débauches publiques, comme en celles du carnaval, et autres qui se font assez souvent dans les villes, on la voyait tout abîmée dans l'humiliation et implorant, même extérieurement, la miséricorde divine, mais d'une manière si particulière, surtout lors de certains malheurs et désastres, que les religieuses en étaient vivement touchées et déjà prévenues de ce qui pouvait arriver. On surprenait quelquefois la pauvre Sœur dans des lieux retirés; là, accablée de tristesse, elle jetait des cris lamentables vers le ciel, s'agitant de tout son corps, et répétant pitoyablement ces paroles : « Pauvre âme ! Pauvre âme ! » Et on apprenait dans la suite que, selon toutes les apparences, c'étaient des âmes sorties de ce monde sans aucune marque de salut.

Un jour, qu'un trouble considérable devait arriver dans la ville et être la cause de bien des ennuis pour nos religieuses, la Sœur Charlotte, priant devant un crucifix, le vit suer le sang. Notre-Seigneur l'avertit



des afflictions qui arriveraient au monastère, et l'assura qu'il en serait le protecteur. La bonne Sœur fit part de ces révélations à la Mère Prieure, afin qu'elle mît toute sa confiance en Dieu. Par cette sainte prévoyance, l'affliction attendue n'eut presque point d'amertume.

Les âmes du purgatoire la visitaient très souvent, pour implorer ses assistances ; et elle a souffert pour elles tant de maux et des maladies si étranges, que les médecins, n'y connaissant rien, étaient tout persuadés qu'il y avait en cela du surnaturel. Elle souffrait des tortures avec des feux si brûlants, qu'on ne savait comment les modérer ; et, chose plus étonnante, ce qui la remettait en santé eût été capable de rendre malades les plus robustes. On était accoutumé à la voir souffrir, et on la laissait agir selon les mouvements de son âme. Ces maux la réduisaient souvent si bas que, par cinq diverses fois, elle a reçu l'Extrême-Onction.

Il ne mourait aucune religieuse dans le monastère sans que notre Sœur n'eût une entière connaissance de son état ; elle voyait la qualité de ses souffrances en purgatoire, les fautes qu'elle y expiait, la durée de ses peines, le moment de sa délivrance, et enfin le degré de sa gloire. Elle a vu des Sœurs faire de rudes pénitences de leurs fautes commises dans le réfectoire, pour avoir été trop délicates, ou pour d'autres infidélités qui semblaient légères. Ce qu'ayant fait savoir à la Mère Prieure, celle-ci ordonna des pénitences publiques au réfectoire pour le soulagement de ces défunes.

Entre autres visions particulières, elle aperçut en purgatoire la Sœur Catherine Ferment, dite de Jésus-Maria, qui souffrait grandement pour n'avoir pas assez vaincu son naturel un peu hautain. La pauvre patiente fut néanmoins bientôt délivrée par les prières de notre Sœur, qui la vit entrer au ciel, comme une épouse à des noces.

Priant un jour devant une image de sainte Catherine pour l'âme de la Mère Catherine de la Croix, depuis peu décédée étant Prieure du monastère, l'image lui parla, et lui dit de continuer ses prières pour la Mère Catherine, qu'elle en avait encore besoin, mais que dans peu elle irait au ciel. Comme elle s'acquittait de ce devoir avec beaucoup de fidélité et de dévotion, la défunte lui apparut et lui dit certaines choses concernant le monastère. Quelques jours après, continuant ses prières pour la même religieuse, et disant plusieurs *Requiem* sur sa tombe, cette Mère lui apparut, comme en passant, et lui cria : « Ma Sœur Charlotte, plus de *Requiem*, plus de *Requiem* ! » Puis, elle entonna d'une voix fort mélodieuse : *Genitori, Genitoque, laus et*

*jubilatio*, etc. Notre Sœur la vit, une autre fois, au ciel, tout abîmée en la grandeur de Dieu.

Dieu lui découvrit encore la gloire de la V. Mère Jacqueline du Saint-Esprit, dont la vie a été écrite au 5 janvier, et celle de la Sœur François de Jésus ; elle vit cette dernière fort élevée au ciel pour avoir marché fervemment par la voie d'abnégation de soi-même.

Sœur Marie-Quentin, dite des Anges, religieuse professe, lui apparut trois semaines après sa mort, brillante de gloire. Elle était morte pulmonique ; mais parce qu'elle avait supporté son mal fort patiemment, elle avait la poitrine toute éclatante de perles précieuses.

L'amour de Sœur Charlotte pour ses Sœurs faisait qu'elle s'intéressait ainsi à leur sort pour les assister dans leurs peines ; et Dieu, en récompense de sa charité, et pour la lui augmenter, lui révélait les particularités de leur état. Il lui faisait aussi connaître combien celles qui vivaient dans le couvent lui étaient chères ; elle avait, à ce sujet, des visions qui la remplissaient de consolation et lui faisaient concevoir une haute estime des religieuses. Un jour de saint Marc, entre autres, étant à la procession de la Communauté, qui chantait les litanies ; comme elle passait devant une vitre du chœur proche du saint Tabernacle, elle vit Notre-Seigneur, sous la forme d'un jeune homme parfaitement beau, qui lui donnait sa bénédiction ainsi qu'à toutes les religieuses, lui disant avec amour et tendresse : « Je te donne ma bénédiction, ma fille, ainsi que tu m'en as supplié. »

Un prêtre très vertueux, confesseur extraordinaire du monastère, étant décédé quelque temps après la mort de la Mère Madeleine de l'Assomption, religieuse du même monastère, elle les vit tous deux en purgatoire, et le prêtre, qui consolait la religieuse dans les grandes peines qu'elle souffrait.

Ce qui suit paraîtra sans doute surprenant, et je n'aurais garde de l'écrire, si ce que je vais en dire ne se trouvait entièrement conforme à ce qui a été déjà imprimé dans la vie d'une religieuse de la Visitation du monastère d'Annecy, la Sœur Marie-Denise de Martignac (ch. 15, etc.). Monsieur le duc de Nemours et d'Aumale, ayant par diverses fois fait appeler ou appelé lui-même en duel monsieur le duc de Beaufort, son beau-frère, fut tué malheureusement dans ce duel, d'un coup de pistolet, à Paris, l'an 1652. Notre Sœur eut à ce jour un pressentiment si vif de ce malheur, qu'on la voyait dans une pitoyable tristesse, ayant un visage de morte, et jetant vers le ciel des cris lamentables, qui étonnaient toutes les Sœurs. On apprit

bientôt après la mort tragique de ce prince. Dieu n'avait encore rien fait connaître à notre Sœur de son état. Épanchant un jour son cœur, plein d'amertume, devant une image de la Très Sainte Vierge, la Mère de miséricorde lui dit que ce malheureux prince était en voie de salut, parce qu'en ce jour-là il l'avait invoquée, et même au commencement du combat, et, de plus, que dans le moment où il fut tué, plusieurs de ses fidèles servantes la priaient pour lui. Or, dans la vie de la religieuse de la Visitation, je lis que sa Supérieure lui ayant montré une lettre où l'on mettait fort en doute le salut du prince défunt, pour qui elle faisait tant de prières, comme la pieuse Visitandine prenait cela fort à cœur, Notre-Seigneur lui dit un jour, après la communion : « Laisse dire, et continue à me prier : nul ne peut sonder les abîmes de mes secrets, ni voir dans le fond des trésors de mes infinies miséricordes. » Sans vouloir sonder ces abîmes, ni prétendre voir le fond de ces trésors, continuons à raconter ce que Dieu fit connaître à notre Sœur au sujet de cette âme.

Elle la vit dans d'étranges peines, qui ont beaucoup de rapport à celles que connut la Sœur Denise de Martignac. Cette âme implorait les prières et les mortifications de notre Sœur et de tout le monastère, et en particulier les communions qu'on y faisait le samedi. Quand Madame la duchesse de Nemours et d'Aumale entra dans le monastère avec les deux princesses ses filles, notre charitable Sœur leur demandait sans autre compliment si elles avaient bien soin de prier Dieu pour feu Monsieur le duc. Un an après, dans l'octave de l'Assomption de la Sainte Vierge, Notre-Seigneur apparut à la Sœur Charlotte, et comme elle avait à cœur le soulagement et la délivrance de cette âme, elle la lui recommanda ; le Bon Maître lui ordonna de dire à sa Supérieure qu'elle fît célébrer quelques messes à l'honneur de sa Passion, et il lui commanda à elle-même de réciter en son particulier, tous les jours, le petit Office de la croix, lui promettant que cette âme serait soulagée. Cela se fit, et dès lors le défunt sentit la diminution de ses peines.

Madame la duchesse d'Aumale apparut elle-même à Sœur Charlotte, demandant ses prières, et lui déclara que le long purgatoire qu'elle souffrait était pour n'avoir pas assez veillé à faire exercer la justice en son domaine, et à la faire rendre à tous ses sujets.

Il est fait encore mention de quelques dames, d'une comtesse et d'une autre personne de qualité, dont elle vit les peines. La première lui apparut la tête étincelante de feu, pour avoir eu trop de complai-

sance et de vanité en sa coiffure. La seconde souffrait pour avoir trop négligé la fréquentation des sacrements, contre les mouvements de la grâce.

La V. Sœur Charlotte eut aussi l'esprit de prophétie. Elle prédit en particulier la fondation que les religieuses de son monastère ont faite à Rouen. Parce que l'histoire en est belle, et que cette nouvelle maison a déjà donné des fruits très précieux de sainteté, et qu'elle répand de plus en plus sa bonne odeur dans cette grande ville, il faut la déduire avec plus de détails. Un jour donc que l'humble Sœur était en oraison, Notre-Seigneur lui apparut dans une admirable beauté, avec sa très sainte Mère, notre B. P. saint Dominique et sainte Catherine de Sienne ; et adressant la parole à cette pieuse fille, il lui dit par deux fois : « Je veux que vous alliez fonder à Rouen ; » et puis une troisième : « Je vous commande d'aller fonder à Rouen. » Tirant ensuite un monastère de son Cœur divin, il le mit entre les mains de sa bénite Mère, qui le donna à notre B. P. saint Dominique.

Alors Sœur Charlotte, s'adressant à sainte Catherine de Sienne : « Et vous, ma sainte Mère, lui dit-elle, n'y ferez-vous rien ? — Je laisse tout à mon Père saint Dominique, » répondit la Sainte. Et de fait, le monastère de Rouen porte le nom de saint Dominique, et celui d'Aumale, duquel il est sorti, le nom de sainte Catherine de Sienne, bien qu'en cela on n'ait eu nul égard à ce que la Sœur Charlotte en avait vu. Il y avait dans le monastère d'Aumale trois religieuses de Rouen qui avaient toujours eu désir de faire un établissement en leur ville ; mais n'ayant point ou peu de fonds pour cela, le monastère d'Aumale n'y voulait point entendre. Le confesseur surtout y était tout à fait opposé. Dans cette impossibilité apparente, notre B. Père apparut à Sœur Charlotte, et lui enjoignit de dire à la Sœur Marie de Saint-Dominique (l'une des trois filles de Rouen, qui étaient à Aumale, et qui fut ensuite la première Prieure du nouveau monastère) la vision qu'elle avait eue au sujet de cette fondation. Sœur Marie de Saint-Dominique avait besoin de cet avertissement. Elle ne pouvait, en effet, non plus que les autres, se persuader que ce fût la volonté de Dieu. Néanmoins Sœur Charlotte, revenant à la charge et l'encourageant fortement à cette entreprise, lui dit de ne rien craindre, Notre-Seigneur lui ayant affirmé qu'il viendrait lui-même pour faire cet établissement. On se mit donc en devoir de commencer la fondation, plus sur les attentes de la divine Providence, que sur les commodités ou les assurances ordinairement nécessaires pour de semblables desseins.



Il y eut, du côté de Rouen, de grandes oppositions. Le Chapitre, à qui Mgr l'archevêque, s'en allant à Paris, avait remis l'affaire, refusa absolument d'admettre cette fondation. Avant que celui qui devait apporter cette nouvelle fût arrivé à Aumale, la Sœur Charlotte en avait eu révélation, et dit à la Mère Marie de Saint-Dominique : « Il n'y a rien de fait. » On envoya une autre personne à Paris vers Mgr l'archevêque de Rouen, qui lui fit un accueil très sympathique, et la Sœur Charlotte vit en esprit le Saint Enfant Jésus, qui pressait le cœur de ce prélat, et le poussait à accorder la requête adressée de la part des religieuses. Monseigneur consentit à tout d'une manière fort obligeante et authentique. C'est ainsi que Jésus-Christ lui-même contribua à la fondation de ce monastère. Pour les autres permissions, on obtint facilement celle du roi ; mais le parlement se montra si difficile à l'enregistrement des lettres patentes, nonobstant les sollicitations de madame la duchesse de Nemours, fondatrice du monastère, que Sœur Charlotte, s'en plaignant amoureusement à Notre-Seigneur, lui dit dans sa simplicité : « Mon Dieu, voilà une terrible nuit. » A quoi Notre-Seigneur répondit qu'il ferait tout lui-même, et qu'il changerait le cœur d'un conseiller, tout à fait opposé. Cela arriva de la sorte ; le même conseiller ayant depuis avoué aux religieuses, après leur arrivée, que, bien qu'il n'aimât pas les nouveaux établissements, il était pourtant très aise que celui-là fût fait.

Le voyage étant donc conclu, les religieuses, après avoir fait la sainte communion, se mirent en chemin pour Rouen, le 12 novembre 1678, avec madame la duchesse de Nemours et les deux princesses ses filles, dont l'aînée est à présent madame la duchesse de Savoie, et l'autre, la reine de Portugal. Ces trois princesses étaient venues d'assez bon matin, pour entendre la Messe au monastère, et prendre les religieuses dans leur carrosse. Nos voyageuses furent deux jours en chemin, faisant leurs exercices ordinaires avec ces illustres princesses, comme si elles eussent été dans leur monastère. Ce petit voyage ne se fit pas sans qu'on ressentît les effets très particuliers de la protection divine sur ses servantes ; car le cocher, ne prenant pas assez garde au chemin, fit passer le carrosse sur le bord d'un précipice, dans lequel, selon les apparences humaines, tout devait être renversé. Et néanmoins le carrosse alla si vite, quelque effroi qu'eussent du danger celles qui s'en aperçurent, qu'il semblait voler, et être plutôt soutenu et poussé par quelque vertu invincible, que traîné par des chevaux. Les religieuses et les princesses remercièrent Dieu de tout leur cœur de cette insigne faveur.

Pour attirer plus particulièrement la bénédiction du ciel sur cette nouvelle maison, les premières religieuses qui sortirent d'Aumale s'obligèrent à recevoir une jeune fille gratuitement à perpétuité. La Mère García, ancienne et vénérable religieuse, qui était venue pour y établir les premiers exercices de l'observance, étant retournée à Aumale, la Mère Marie de Saint-Dominique, l'une des fondatrices, fut nommée Supérieure. Voulant mettre cette maison sous la protection particulière de la Très Sainte Vierge, elle porta ses religieuses à élire Marie pour leur Prieure. Elle fit faire une image en relief de cette divine Mère, tenant son Saint Enfant d'une main, et de l'autre un cœur enflammé, avec ces paroles en lettres d'or : « Mon Fils, vivez à jamais dans le cœur de ces miennes filles. » Cette figure, qui représente la Sainte Vierge en forme de suppliante, est placée au-dessus de la stalle de la Prieure ; et on ne manque pas de lui chanter toujours, après Matines par trois fois ce verset : *Monstra te esse Matrem*, pendant lequel la Prieure asperge les religieuses d'eau bénite, puis va se prosterner aux pieds de cette dévote image, à laquelle elle dit une fort belle oraison, contenant une dévote offrande et recommandation de la Communauté à la Mère de Dieu. Elle lui demande sa bénédiction et celle de son Enfant ; et après l'avoir reçue, la donne elle-même aux religieuses, qui se retirent ensuite en leurs cellules.

Mais revenons aux vertus et aux grâces de notre Sœur Charlotte. Toutes les religieuses ayant expérimenté les effets admirables de sa charité, remontrèrent à la Supérieure quelle consolation ce serait à la Communauté si on la nommait première infirmière. La Supérieure accéda à leur désir, et l'institua en cet office. L'humble Sœur l'accepta avec beaucoup de soumission, et s'en acquitta avec d'autant plus de soin et de zèle, qu'elle avait là plus d'occasions de se rendre véritablement la servante de toutes les autres. Elle avait un don particulier pour juger des maladies, Dieu lui en faisant connaître la qualité et la durée, et souvent le terme par la mort, avec tant de certitude, que jamais elle ne s'est trompée. Elle avertissait en quel temps il fallait administrer les sacrements, et ne manquait jamais de dire à la Mère Prieure le soin qu'elle devait avoir de la malade, et le secours qu'il fallait lui donner : il semblait qu'elle était l'ange visible de toutes les religieuses malades, pour les gouverner et conduire, et les faire passer heureusement et en assurance à l'éternité bienheureuse. Plus elle les voyait souffrir, plus elle avait de tendresse et d'empressement pour les consoler, leur représentant que c'était principalement pour

lors qu'elles étaient les véritables épouses de Jésus-Christ. Jamais elle ne les perdait de vue, et priaît fervemment et continuellement pour elles, jusqu'à ce qu'elles eussent rendu l'esprit. Mais voyons plus dans le détail les effets d'une charité si bienfaisante.

Elle coucha douze ans entiers d'une manière fort incommode proche d'une infirme très pénible plus pour la faiblesse de son esprit que pour celle de son corps, étant hypocondriaque. On ne saurait dire combien elle lui donna d'exercice, et avec quelle patience et douceur cette infatigable et charitable infirmière souffrit sa mauvaise humeur et ses extravagances. Tout autant de Sœurs qui avaient entrepris de la servir ne savaient plus qu'y faire ; et celle-ci, pendant un si long temps, n'exprima jamais aucune plainte, l'excusant au contraire quand quelqu'une s'en plaignait. Ce qu'elle fit durant douze ans à celle-ci, elle le faisait à toutes les autres dans les occasions, n'y ayant point de malade si difficile qu'elle ne s'offrît à assister.

Ainsi une religieuse ayant été affligée d'un cancer, elle demanda aussitôt d'en prendre soin toute seule, et supporta toute l'infection de ce mal avec une charité admirable pendant un an, au bout duquel cette religieuse mourut. Quelquefois elle guérissait les malades par ses mortifications et par ses pénitences, comme il lui arriva avec une autre religieuse, qui était travaillée depuis deux mois d'une fièvre violente. Aucun remède ne pouvait la guérir ; la Supérieure s'avisa d'ordonner à Sœur Charlotte une neuvaine de disciplines durant cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* pour la guérison de cette malade. Elle le fit, et dès le second jour de la neuvaine, le malade se porta bien.

Sœur Charlotte faisait si grand cas des souffrances, que non seulement elle embrassait avec douceur, patience et résignation, mais encore avec joie, les croix qui lui arrivaient. Aussi Dieu lui en envoya tant, et de si grandes, qu'elles auraient été capables de lasser toute autre patience que la sienne. Car, outre ce que nous avons déjà dit de ses maladies surnaturelles au sujet des âmes du purgatoire, elle tomba grièvement malade d'une fièvre violente, qui lui dura longtemps, et qui lui attira quantité d'autres maux. Elle endurait encore un feu si ardent, qu'elle en paraissait extérieurement toute brûlée. On sentait, même au toucher, les grandes ardeurs qui la dévoreraient. Ce qui était plus pitoyable, c'est qu'on ne pouvait lui donner aucun soulagement, tous les remèdes ne servant qu'à aigrir son mal. On s'étonnait qu'un corps humain, si exténué et si défait, pût se sou-

tenir malgré tant de peines. Pour comble, elle devint paralytique ; en sorte que, n'ayant aucun mouvement, il fallait la remuer et la soigner comme un enfant. Comme il y avait pour lors beaucoup de malades à l'infirmierie, auprès desquelles les infirmières étaient bien occupées, et que la patiente Sœur Charlotte ne pouvait s'aider en quoi que ce soit, il arrivait parfois qu'on s'oubliait de la tourner de côté, pour la soulager un peu : de quoi pourtant elle ne témoigna jamais aucune plainte, étant si humble, aussi bien dans la maladie que dans la santé, qu'elle s'estimait très indigne des services qu'on lui rendait et même qu'on se souvînt d'elle.

Son attention à Dieu, dans un état si douloureux, parut admirable. Jamais elle ne perdait la divine présence, ne parlait que de Dieu et, se considérant comme une petite chienne dans sa maison (c'était son expression), elle s'estimait très heureuse d'y avoir quelque place. Aussi ne manqua-t-elle pas de recevoir, non pas quelque miette de douceur tombée de la table du maître de la maison, mais la consolation de se voir entièrement guérie de son mal d'une manière miraculeuse.

Nous avons dit, au commencement de cette vie, que cette sainte fille avait un oncle fort vertueux et fort charitable, qui l'avait fait entrer en ce monastère de la ville d'Aumale et qui, l'ayant pu doter, s'il avait voulu, pour être Sœur du chœur, ne voulut point qu'elle y fût reçue, sinon en qualité de Sœur converse. Ce saint homme étant décédé, apparut à sa nièce, l'avertit de plusieurs choses et lui dit qu'elle avait encore quatre ans à vivre, et que Dieu voulait lui rendre la santé. Il la guérit en même temps, d'abord d'un mal qui, humainement, devait l'emporter en quelques heures, et ensuite de toutes ses autres infirmités : de sorte que, depuis ce jour, elle commença à se bien porter, reprit le train de la vie commune et vécut ces quatre années dans la continuation des plus excellentes vertus. Elle multipliait les actes de ces vertus et augmentait sa perfection, à mesure qu'elle approchait du terme de ces quatre années.

Vers le mois d'octobre de l'an 1665, elle tomba grièvement malade. Une religieuse l'allant voir et, touchée de douleur, croyant que sa mort était prochaine, lui témoigna sa peine avec beaucoup de tendresse et de charité. A quoi l'humble Sœur répondit : « Il n'est pas temps, ma chère Sœur, retenez encore vos larmes. » En effet, elle revint de cette maladie. Mais étant retombée, au mois de janvier de l'année suivante 1666, la même religieuse l'allant encore voir



et lui témoignant la même douleur, elle lui dit : « Pour maintenant, c'en est fait. » Elle ne songea plus qu'à se disposer à son dernier passage. Sa maladie ne lui dura que cinq à six jours, pendant lesquels elle fut travaillée d'un fièvre violente et continue, qui ne lui donnait aucun relâche. Cependant elle paraissait continuellement unie à Dieu, avec une paix et une douceur angéliques. Elle garda l'usage entier de son esprit et de ses sens jusqu'au dernier soupir, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une dévotion admirable, et elle répondit à toutes les prières qui se disent en ces occasions. Enfin, après plusieurs actes d'amour de Dieu, de contrition, de foi, de confiance, réitérés avec beaucoup de ferveur, ayant perdu la parole, elle fit signe deux ou trois fois au confesseur de jeter de l'eau bénite à un côté de son lit, comme pour en chasser les démons, qui voulaient la troubler. Après cela, elle parut plus tranquille ; et se fermant elle-même les yeux, qui restèrent comme elle les avait mis, elle expira doucement, prononçant le Saint Nom de Jésus, le 19 janvier de l'an 1666.

Le confesseur présent, qui l'avait toujours assistée, ne pouvant assez admirer une mort si sainte, si douce et si tranquille, n'en ayant jamais vu de semblable, se prit à dire : *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus* : « La mort des Saints est précieuse devant le Seigneur. »

Dieu honora l'humilité de sa servante, après sa mort, par un événement qu'elle-même avait prophétisé. Une religieuse converse étant tombée malade quelque temps avant elle, Sœur Charlotte prédit que cette Sœur mourrait, qu'elle-même la suivrait bientôt et qu'on prendrait de la terre de la fosse de cette religieuse pour remplir la sienne. Tout cela s'accomplit à la lettre ; car cette Sœur converse décéda la première, et l'humble Sœur Charlotte, mourut bientôt après. Lors de l'inhumation, la terre qu'on avait tirée, étant remise sur elle, manqua pour remplir la fosse, contre l'ordinaire des autres sépultures : si bien que, pour remplir ce vide, il fallut prendre de la terre de la sépulture la plus proche, qui était celle de cette autre Sœur. Comme la Sœur Charlotte s'était toujours profondément humiliée pendant sa vie, et avait toujours choisi d'être au-dessous de tout, il semble que Dieu voulut faire connaître la disposition de son âme par l'enfoncement admirable de cette terre, et nous apprendre que c'était surtout par l'abaissement qu'elle avait mérité dans le ciel une gloire très élevée.



*LA V. S. CATHERINE DE SAINT-LOUIS*

*Novice du Monastère de Saint-Joseph, à Rodez (\*)*

(1668)

CETTE vertueuse Sœur naquit à Rodez d'honnêtes parents, affectionnés à l'Ordre. On remarqua en elle, dès son enfance, une grande inclination à la vertu et au service de Dieu. Bien jeune encore, elle se levait de grand matin, afin d'avoir achevé ses prières avant qu'on l'occupât dans la maison. D'une humeur douce, elle aimait mieux souffrir une réprimande des fautes qu'elle n'avait point commises, que de s'en excuser.

Sitôt que les Mères Marguerite de la Vierge, Béatrix de Sainte-Croix, et Marie de Jésus-Christ, furent arrivées de Toulouse à Rodez, en l'année 1660, pour y fonder le monastère de Saint-Joseph, elle les alla voir, et leur déclara l'extrême désir qu'elle avait de se faire religieuse sous leur conduite. Son père, pour l'en détourner, la voulut marier, et même la fiança à un jeune homme ; mais Dieu fit naître tant d'obstacles à ce mariage, que son père, rebuté de ces difficultés, lui permit d'exécuter son généreux dessein. Il mourut sur ces entre-faites. Ses frères lui proposèrent plusieurs autres partis, pour l'engager dans l'état du mariage. Elle les rejeta tous et, pendant les deux années qu'ils s'opiniâtrèrent à la retenir au monde, elle fréquentait tous les jours les hôpitaux, servait les malades, et s'attacha particulièrement à une pauvre femme toute couverte d'ulcères, qu'elle pansa pendant trois mois avec une ardente charité. Elle cachait adroitement à table ce qu'on lui servait, pour en nourrir quelque pauvre honteux.

Elle postulait tous les jours l'habit avec une persévérance infatigable. Pour commencer de bonne heure ce qu'elle désirait pratiquer en Religion jusqu'à la mort, elle mena une vie cachée aux yeux des

(\*) Mém. de Rodez. — Le monastère de Rodez a été fondé par celui de Toulouse en 1660.

hommes, et s'adonna à l'oraison, où elle reçut tant de caresses de Dieu, qu'elle ne pouvait plus penser qu'à lui. Enfin, en l'année 1666, le Seigneur lui accorda la grâce qu'elle lui demandait depuis longtemps avec larmes. Après avoir dit adieu à la pauvre ulcérée qu'elle soignait, et lui avoir imprimé le sceau de son ardente charité par cinq ou six baisers qu'elle lui donna, malgré l'insupportable infection qui sortait de ses plaies, elle entra au couvent.

L'heureuse postulante reçut l'habit, le 15 juin, et le Saint-Esprit, qui la voulait faire son temple vivant, la combla de tant de grâces, pendant cette cérémonie, où elle se sacrifiait entièrement à Dieu, qu'elle avoua à sa Mère Maîtresse s'être trouvée toute changée, dans le sentiment de la miséricorde infinie qu'elle avait reçue ; en sorte qu'elle ne vivait plus qu'en Dieu et que pour Dieu. Elle lui était tellement unie de cœur et de pensée, et si occupée de sa divine présence, qu'il était impossible de l'en distraire ; et on fut contraint de l'occuper aux choses extérieures, pour l'empêcher de tomber dans de continuelles abstractions.

Son cœur brûlait d'un si violent amour de Dieu, qu'elle ne pouvait plus reposer après Matines. Toute son occupation, le reste de la nuit, était de « chercher son Bien-Aimé dans son petit lit, » c'est-à-dire dans son cœur, à l'exemple de l'Amante sacrée. Quoiqu'elle expérimentât des douceurs ineffables dans cette délicieuse recherche, elle y souffrait aussi une sorte de martyre ; car son esprit s'occupant avec une très forte contention au sujet qu'elle méditait, cette application violente faisait retirer tous ses nerfs et lui causait un froid par tout le corps, froid qui la glaçait, pendant que l'amour divin excitait un foyer d'ardeur et de flammes dans sa poitrine. Elle souffrait ainsi une sorte de purgatoire, se sentant l'intérieur tout en feu, pendant qu'elle endurait dans tous ses membres un froid rigoureux, que les plus chaudes couvertures ne pouvaient dissiper. Néanmoins, l'attrait du divin amour ne laissait pas de triompher de ses douleurs ; et elle se trouvait si agréablement absorbée en Dieu, qu'elle demeurait depuis Matines jusqu'à Prime dans cette sainte occupation, sans s'en apercevoir.

On l'humiliait sans cesse au sujet de ses abstractions ; elles étaient si fréquentes, que sa Mère Maîtresse lui ayant donné une aube à coudre, elle ne put jamais l'achever. Comme elle se voyait inutile à toutes choses, elle s'en humiliait ; et lorsqu'on lui reprochait que ses trop grandes applications d'esprit la rendaient inhabile à tous les

exercices de la Religion, elle répondait avec candeur qu'il n'y avait rien d'elle dans son état.

Dieu lui communiqua des lumières sur les plus profonds mystères de la foi et de la théologie mystique, à ce point que ceux qui l'entretenaient en étaient dans la dernière admiration.

Quand on récitait l'Office de la Vierge, elle avait tant de lumières sur le mystère de l'Incarnation et sur les grandeurs de cette Vierge incomparable, au moment où ce mystère s'accomplit dans ses chastes entrailles, qu'elle ne pouvait ni psalmodier, ni proférer une seule parole, n'en trouvant point qui pussent exprimer la profondeur de ses pensées. Elle était ordinairement si absorbée en Dieu pendant l'Office, qu'elle ne savait ni ce qu'elle disait, ni ce qu'on chantait au chœur. Étant versiculaire, on l'a vue commencer à lire une leçon sans pouvoir l'achever.

Pendant Matines, elle voyait toujours une sorte de manne tomber sur son bréviaire sans le mouiller ; ce qui signifiait les consolations que Dieu répandait dans son âme. Souvent elle ressentait une si grande joie, qu'elle avait toutes les peines du monde d'empêcher qu'elle n'éclatât au dehors. Cela lui arrivait ordinairement lorsqu'elle rendait compte de son intérieur à sa Mère Maîtresse ; elle entendait alors une colombe voltiger sur sa tête, ce qui lui donnait d'agréables pensées sur l'innocence et sur la fidélité dont cet oiseau est le symbole.

Elle voyait parfois à son côté une lumière éclatante qu'elle prenait pour celle de son ange gardien, auquel elle était très dévote ; cette lumière produisait en elle les mêmes sentiments de joie et de consolation. Il ne se passa point de jour, les cinq ou six derniers mois de sa vie, qu'elle ne reçût quelque nouvelle grâce. Avant de tomber malade, elle dit qu'elle sentait une extrême douleur et cette douleur se répandant à ses mains et à ses pieds, elle y souffrait comme si on les lui eût percés avec des flèches. Quoiqu'elle fût fort pesante de sa complexion, elle assurait qu'elle se trouvait quelquefois aussi légère qu'une plume, particulièrement après la sainte communion. Elle se sentait alors si fortement attirée de Dieu, qu'elle était obligée de se faire violence, pour empêcher que son esprit n'enlevât son corps de terre par quelque ravissement.

Notre Sœur était si saisie de la présence de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement, qu'il lui semblait voir Jésus-Christ sous les espèces et le toucher : ce qui la faisait demeurer au chœur avec un



très profond respect, sans s'asseoir ou s'appuyer, excepté au temps de l'Office, où elle se conformait à la Communauté. Il n'y avait rien qu'elle ne fût pour obtenir la permission de communier ; on la lui accordait d'autant plus volontiers, qu'on ne remarquait rien dans sa conduite qui la pût priver de cette consolation : aussi s'approchait-elle sans aucun scrupule de ces redoutables mystères. Ce n'est pas que le démon ne s'efforçât de lui jeter du trouble dans la conscience, en lui représentant ses misères et son indignité ; mais elle avait un discernement admirable, qui lui faisait connaître ce qui était tentation et ce qui ne l'était pas : elle conservait une tranquillité d'âme inaltérable, souffrant sa peine avec patience et avec humilité.

On lui permettait d'employer à l'oraison le temps où les autres Sœurs faisaient la lecture commune, parce qu'il lui était impossible d'y appliquer un moment son esprit, si uni à Dieu que rien au monde n'était capable d'y faire la plus légère impression.

Dieu lui révéla plusieurs choses qui regardaient le salut du prochain ou le bien du monastère. Il lui fit connaître un défaut de sa Mère Maîtresse, assez ordinaire aux personnes spirituelles : c'est qu'étant tombée dans quelque imperfection, elle s'en affligeait avec excès. Dieu lui commanda en même temps de l'en avertir. Elle sentit une vive répugnance à s'acquitter de cette commission ; néanmoins elle la surmonta pour exécuter la volonté de Dieu. Elle lui en parla si clairement comme d'une tierce personne, que sa Mère Maîtresse, voyant bien que Dieu lui avait révélé son intérieur, voulut qu'elle lui en dît la vérité. Elle le lui avoua avec une extrême confusion ; et s'étant prosternée à ses pieds, elle lui demanda humblement pardon de la liberté qu'elle avait prise. Dieu lui fit connaître l'intérieur d'autres religieuses ; et elle se servit si avantageusement de cette lumière pour leur salut et pour leur consolation, que celles-ci en restaient infiniment obligées.

II. — Ces grâces gratuites auraient été peu de chose, si elles n'eussent été soutenues par la pratique des solides vertus. On n'a jamais remarqué en notre Sœur aucune imperfection. Elle était modeste en ses actions, retenue en ses paroles, et d'une ferveur toujours égale dans tout ce qui regardait le service de Dieu et les devoirs de la Religion.

Sa charité envers son prochain était admirable. Il n'y avait rien

de pénible dans le monastère qu'elle ne tâchât de faire, pour soulager les autres. Elle en demandait la permission avec instance et elle interposait souvent le crédit des Mères les plus considérables, pour obtenir cette grâce de la Mère Prieure. Jamais on ne lui a entendu proférer une parole, je ne dis pas choquante, mais qui eût quelque chose d'aigre ou de désobligeant. Elle honorait toutes les religieuses comme autant de saintes ; et quoiqu'on eût donné ordre à quelques-unes de lui dire des paroles fâcheuses et de la contrarier, pour l'éprouver, jamais elle ne se dispensa de ce profond respect.

La charité, qui remplissait son cœur, le tenait si fermé aux créatures, qu'elle vivait dans un silence presque perpétuel. Elle gardait ce silence même à la recreation. Elle en donnait deux raisons à sa Mère Maîtresse : la première était que Dieu élevant son esprit, elle sentait une peine extrême à l'abaisser à des entretiens ordinaires ; et la seconde était que, quand bien elle se fût entretenue de choses spirituelles avec ses Sœurs, elle ne trouvait point de termes assez propres pour leur expliquer nettement ses pensées. Ce que sa Mère Maîtresse n'eut point de peine à croire, car elle avait remarqué fort souvent que, quand cette chère Novice lui parlait de Dieu, elle le faisait d'une manière si relevée, qu'elle avait peine à comprendre ce qu'elle lui en disait ; tout ce qu'elle pouvait faire pendant son entretien était d'adorer la conduite de Dieu sur cette sainte âme, d'admirer ses heureux progrès à la vertu et de s'humilier profondément de se voir, après tant d'années, si éloignée de la perfection où cette fervente Novice était arrivée dès ses commencements.

La B. Sœur Catherine ne prenait aucune complaisance dans les consolations qu'elle recevait du ciel et elle était toujours prête à s'en priver, quand il s'agissait d'obéir ou d'exercer la charité. On l'a vue même s'abstenir de la communion, ses plus chères délices, pour assister quelque malade : allant aussi volontiers à l'infirmierie pour y servir ses Sœurs qu'à la Table sacrée pour y recevoir un nouvel accroissement de grâces. Elle avait appris ce généreux abandon dans la privation de ces consolations sensibles que Dieu lui retirait quelquefois, pour exercer sa vertu et pour la disposer à ne chercher en toutes choses que sa sainte volonté. Au commencement, elle s'arrêta à considérer avec trop de complaisance les grâces qu'elle avait reçues de Dieu à l'oraison, jusqu'à ce que sa Mère Maîtresse lui fit connaître le danger où elle s'exposait par ces réflexions. Elle connut elle-même, dans la suite, que cette faute l'avait privée de quantité

d'autres faveurs. Elle s'en corrigea, et elle se tint depuis comme une argile entre les mains de Dieu, sans aucun retour sur elle-même.

Fort portée aux exercices de la pénitence, elle pratiquait plusieurs mortifications ; et elle aurait gardé jour et nuit la haire et les chaînes de fer, si sa Mère Maîtresse ne l'en eût empêchée. Incessamment dans la cellule de cette dernière pour obtenir d'elle la permission de faire quelque austérité, elle recevait cette permission avec joie, et s'en retournait également contente quand elle lui était refusée. Mais lorsqu'on accédait à ses désirs, elle faisait des mortifications si étranges, et souvent si répugnantes à la nature, qu'on ne les peut lire sans un soulèvement de cœur.

Elle donna de grandes marques de sa patience, de sa résignation et de la tranquillité de son esprit. Lorsqu'elle fut sur le point de faire profession, ses frères se voulant prévaloir de quelque arrêt du parlement, pour s'exempter de lui payer sa dot, firent difficulté de la donner. La pauvreté de ce nouveau monastère obligea les religieuses de différer la profession pendant sept mois. La fervente novice n'en souffrit pas la moindre inquiétude. Sa Mère Maîtresse, qui connaissait ses rares vertus, s'affligea de ce retard et lui promit de faire tous ses efforts pour engager les religieuses à passer sur cette difficulté. Elle l'en remercia par un agréable sourire et la pria de n'en prendre point la peine, d'autant plus qu'elle n'avancerait rien. La Mère Maîtresse ne laissa pas d'y employer tout son crédit, qui fut inutile. Dieu, qui voulait appeler à lui cette vertueuse Novice comme le premier fruit de cette sainte maison, lui envoya une maladie. Cette maladie ayant commencé avec violence, la Mère Maîtresse soupçonna que le sourire que lui avait adressé la jeune Sœur venait d'une assurance secrète qu'elle avait reçue de Dieu touchant l'heure de sa mort, laquelle consommerait dans le ciel le mariage sacré qu'elle prétendait contracter sur la terre avec le chaste Époux des âmes par sa profession religieuse.

Pendant treize jours d'une fièvre violente et continue, elle souffrait avec une aussi grande paix que si elle n'eût rien enduré. Elle prenait avec joie tous les remèdes, qui lui étaient souvent plus fâcheux que sa maladie même. C'était assez de les lui présenter pour voir sa prompte obéissance. Le médecin ne pouvait assez admirer cette patience invincible ; et comme il lui eut dit un jour, par un sentiment de compassion, qu'il la plaignait de la voir tant souffrir, elle

lui répondit que tout son désir était d'endurer infiniment davantage pour l'amour de Dieu.

Sœur Catherine reçut le saint Viatique avec une singulière dévotion qui paraissait jusque sur son visage. Après son action de grâces, elle fit sa profession, en présence de toute la Communauté, entre les mains de la Mère Prieure : quoiqu'elle fût extrêmement faible et abattue, elle se leva sur son séant, et en proféra les paroles d'une voix si haute et si intelligible, que les religieuses ne doutaient point que Dieu n'eût fait un miracle pour lui donner des forces. Elle embrassa toutes ses Sœurs avec des sentiments de tendresse et de reconnaissance de la grâce qu'elles lui avaient faite, qui les firent fondre en larmes. Sur le soir, on lui donna l'Extrême-Onction ; pendant que le prêtre lui appliquait les saintes huiles, elle formait quantité d'actes d'humilité et de contrition. Une heure après, on la vit dans un épanchement extraordinaire de joie, et on lui entendit dire tout haut : « Mon Dieu, que cette dame est belle ! mes chères Sœurs, caressez-la bien ; qu'elle est ravissante ! » On a toujours cru que la sainte Vierge, ou quelque sainte du paradis, l'était venue visiter.

Sur les huit heures, elle entra en agonie et perdit la parole, sans cesser d'entendre tout ce qu'on lui disait. Sa Mère Maîtresse, qui connaissait ses dispositions et le puissant attrait de l'amour de Dieu, l'exhortait de temps en temps à en produire des actes. Elle fit plusieurs fois des efforts pour lui répondre, mais elle ne put jamais proférer que ce peu de mots : « Oui, ma chère Mère, il faut aimer : O amour ! ô amour ! » Dieu, voulant que les dernières paroles de sa vie fussent celles de l'amour, lequel ayant fait toute l'occupation de son cœur pendant sa vie, en fit aussi la consommation. Elle rendit sa sainte âme à Dieu, le 19 janvier 1668, après une agonie de vingt-deux heures.

On appréhendait que son visage ne parût défiguré ; mais on fut agréablement surpris de le voir frais, vermeil, et si beau qu'il inspirait de la dévotion. Les religieuses s'affligèrent extrêmement de cette perte, tout en étant soumises au bon plaisir de Dieu, dans la pensée qu'en leur enlevant cette vertueuse Novice comme les agréables prémices de leur Communauté, il la rendrait leur puissante avocate.

Elles y furent puissamment confirmées par le prompt changement de vie que notre Bienheureuse a obtenu de Dieu à plusieurs personnes qui s'étaient recommandées à ses saintes prières. Ces âmes ont fait par son intercession plus de progrès à la vertu dans une semaine qu'elles n'en avaient fait durant plusieurs années. Une personne, persé-



cutée par une pénible tentation, s'en vit heureusement délivrée sitôt qu'elle eut réclamé le secours de la Sainte pour en être affranchie. Elle a obtenu à une autre une parfaite contrition et un don de larmes qui ont fait depuis ce temps-là sa consolation. On pourrait rapporter plusieurs de ces sortes de grâces, si les personnes qui les ont reçues et qui vivent encore n'avaient prié qu'on ne les publiât point, leur humilité n'ayant pu souffrir qu'on fit connaître ni leur vertu, ni leurs personnes.

Deux religieuses Bénédictines dangereusement malades s'étant recommandées à ses prières, recouvrèrent la santé et l'attribuèrent à son intercession. M. Gourdan, son frère, très vertueux ecclésiastique, se trouvait dans une angoisse effroyable, à l'heure de la mort, à laquelle il ne pouvait se résoudre. Entendant parler des secours que plusieurs personnes avaient reçu par l'intercession de cette fidèle servante de Dieu, il en douta un peu ; cependant pressé de sa peine, il se décida à implorer l'assistance de la Sainte Vierge et celle de cette bienheureuse Sœur. Dans le même moment, il se trouva tellement changé, qu'il s'écria tout transporté de joie que la Sainte Vierge et sa bonne sœur l'avaient délivré de sa peine ; et peu d'heures après, il mourut très chrétiennement comme il avait vécu.

Monseigneur l'évêque de Rodez, un des savants prélats de France, ayant vu les Mémoires d'où nous avons extrait cette vie, en fut très édifié, et approuva avec éloge tout ce qui s'en disait dans le monastère et dans toute la ville.



## LE MÊME JOUR

12.. — A Rome, mourut un Frère convers, dont le nom est écrit dans le livre de vie ; il était d'une insigne piété. Son ardente charité et ses autres vertus le rendirent très cher au Pape Grégoire X qui l'avait emmené d'Orient où il l'avait connu lorsque, n'étant encore qu'archidiacre de Liège, il y traitait les affaires de l'Église. Le Pape était si persuadé de ses rares mérites qu'ayant fondé le premier une aumône générale à Rome, il en commit le soin et la distribution à ce charitable Frère. — (Sponde, ann. 1271).

1227. — En Allemagne, mourut le V. P. GUILLAUME, religieux d'un mérite consommé et d'un zèle apostolique. Le Pape Grégoire IX qui connaissait son grand mérite, le fit son Légat à *latere* (il est le premier religieux de l'Ordre qui ait été honoré de cette dignité) et l'envoya en Allemagne à l'empereur Frédéric. Il s'acquitta glorieusement de cet emploi et fit connaître à ce prince ses indispensables devoirs envers l'Église et envers ses peuples. Il se servit, pour le convaincre de ses obligations, de la signification de ses habits impériaux : lui faisant entendre qu'il devait se servir de l'épée qu'il lui mettait en main, pour défendre l'Église contre ses ennemis ; de son sceptre, pour rendre la justice au peuple et pour les corriger ; de la main, pour embrasser charitablement tous les chrétiens, dont la multitude est marquée par la pomme ornée de la sainte croix. Il l'exhorta à aller en Terre sainte ; et quoique cet empereur négligeât ses avis, ce généreux Légat s'acquitta de sa charge avec une fermeté qui fit connaître à toute l'Europe son zèle et sa vertu. — (Sponde et Bzovius, ann. 1227).

12. — En Arménie, les VV. Pères GUILLAUME DE TRIPOLI et un sien compagnon. Ils furent envoyés en Tartarie par le même Pape Grégoire X, pour travailler à l'instruction du fils du grand Kan, qui l'avait fait solliciter par deux Vénitiens de lui envoyer des prédicateurs, à l'effet de lui enseigner les mystères de la foi. Ce saint Pape, qui connaissait les mérites et qui avait été témoin du zèle de ces deux Pères, les lui envoya, se remettant à leur conduite du soin de cette importante instruction. S'étant mis en chemin, nos deux religieux entrèrent dans l'Arménie ; mais, trouvant les passages occupés par les Sarrazins, ils s'arrêtèrent parmi ces peuples, employant à leur conversion les grands talents qu'ils avaient reçus de Dieu. Ils vivaient en l'année 1251, comme monseigneur l'Évêque de Pamiers le remarque dans ses Annales, où il en fait une très honorable mention. — (Sponde, ann. 1271).

1352. — A Avignon, mourut le V. P. GUILLAUME DE LAUDUN (appelé par quelques-uns Guillaume Gavand), docteur de Paris, célèbre prédicateur, et religieux aussi admirable pour sa rare piété, qui en faisait un modèle de perfection, que pour sa science, qui le rendait l'oracle des écoles. Il était né à Laudun, dans le Bas-Languedoc, vers l'an 1270, et avait pris l'habit de l'Ordre, à l'âge de 17 ans, dans notre couvent d'Avignon. Étant Lecteur dans ce couvent, en 1305, il fut élu Provincial de sa Province de Provence. Il la gouverna pendant sept ans, jusqu'en 1312, que le Chapitre général de Carcassonne l'envoya enseigner à Paris. Il fut licencié, et reçut le bonnet de docteur, la même année et le même jour que le V. P. Pierre de la Palud. De retour en Provence, il fut une seconde fois élu Provincial. Quatre ans après, le Pape Clément V lui confia la charge de Maître du Sacré Palais ; et un peu plus tard, Jean XXII, voulant élever cette lumière sur le chandelier de l'Église, le fit archevêque de Vienne, en Dauphiné, en l'année 1321.

Sa réputation, son zèle pour la doctrine de l'angélique saint Thomas, et la déférence que toute l'Université lui témoignait, comme à un de ses plus illustres membres, furent cause qu'Étienne, évêque de Paris, le doyen, le Chapitre, les docteurs et les gradués de l'Université rétractèrent la censure qui avait été faite autrefois, en 1277, de quelques articles de saint Thomas. Réunis, à Paris, au commencement de l'année 1325, ils passèrent un acte public par lequel ils reconnaissent tous ce saint Docteur pour « la brillante « lumière de l'Église universelle, le miroir sans tache de l'Université de « Paris, et pour ceux qui veulent entrer dans les voies de la véritable vie et « de la doctrine sacrée, l'étoile lumineuse qui leur montre le chemin et qui « les dirige. » *Quem universalis Ecclesiæ lumen præfulgidum, Universitatis Parisiensis speculum clarissimum, veræ vitæ et sanctæ doctrinæ vias ingredientibus stellam splendidam et matutinam iter ostendentem ac dirigentem omnes agnoverunt.* L'évêque Étienne acquiesça à cet acte; il rapporta la sentence de son prédécesseur sur le siège de Paris en 1277, déclara comme bien établi « qu'il n'y a jamais rien eu dans les opinions, ni dans l'enseignement, ni dans les écrits du saint Docteur, qui soit opposé à la saine foi ou aux bonnes mœurs. » Cette soumission a fait appliquer à l'angélique Docteur, par quelques-uns de ses disciples (Colleg. Salmanticens), ces paroles d'un prophète : *Et venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te, et adorabunt vestigia pedum tuorum* : « Les enfants de ceux qui vous ont « humilié viendront vous rendre leurs respects et adorer les traces de vos « pieds. » (Isaïe, LX, 14).

Notre illustre archevêque gouverna sept ans l'Église de Vienne avec une vigilance pastorale, jusqu'à ce que le même Pape Jean XXII, qui avait depuis peu érigé en métropole l'Église de Toulouse, où notre Père saint Dominique avait fondé son Ordre, voulant y mettre un enfant de ce saint patriarche, pour en soutenir l'éclat et la grandeur par l'excellence de ses mérites et de sa vertu, l'y transféra. Il en fut archevêque pendant dix-huit ans, à la satisfaction du clergé et du peuple, qui ne pouvaient assez louer le zèle, la prudence, la douceur, la charité et les autres vertus de leur pasteur. A la fin, en 1352, cassé de vieillesse et de travaux, et ne voyant presque plus, il se démit de son archevêché pour passer le reste de ses jours dans la retraite et dans une continuelle préparation à la mort. Il se retira au milieu de ses Frères, dans son couvent d'Avignon, où il mourut ayant plus de quatre-vingts ans. Il a été enterré dans l'église du couvent. — (Fontana ; Échard, t. 1, p. 637).

1550 — A Vicence, ville d'Italie, mourut le V. P. PIERRE, Français de nation, religieux d'une grande vertu. Bien jeune encore, il passa en Italie. Étant étudiant dans notre couvent de Bologne, en l'année 1495, comme il sortait de l'église, où il venait de faire oraison, apercevant quatre ou cinq novices qui rompaient le silence dans le cloître destiné aux sépultures des

religieux et y causaient de choses peu dignes de leur vocation, il vit au milieu d'eux un chien énorme, d'aspect sinistre, jetant le feu par les yeux et par la gueule, et qui allait et venait les caressant de sa queue. Épouvanté, le Frère rentre aussitôt dans l'église, et se met à prier Dieu avec larmes d'ouvrir les yeux à ces pauvres aveugles pour leur faire voir le plaisir que le démon prenait à leurs entretiens. Il fut exaucé. Ces novices aperçurent le chien infernal et s'enfuirent, mais tellement effrayés, que s'ils n'avaient pas trouvé ouverte devant eux la porte qui donnait sur l'autre cloître, ils seraient morts sur place, ainsi qu'eux-mêmes l'avouèrent. Ils devinrent dès ce moment de fervents religieux.

Le V. P. Pierre a été toute sa vie un homme de beaucoup d'oraison et de grande charité. On le voyait toujours priant et récitant des psaumes. De Bologne il passa à Vicence. Avec un simple attouchement de sa main, il guérit, dans cette ville, le noble seigneur Thomas Scrova qui souffrait beaucoup d'un point au côté et de cruelles douleurs d'entrailles. Le laquais de ce seigneur fut aussi guéri de la même manière d'une infirmité qu'il avait à la jambe. Le P. Pierre mourut à Vicence en 1550, en grande opinion de sainteté. Et le seigneur Thomas, qui lui devait sa guérison, lui fit élever un magnifique tombeau, où Dieu opère de nombreux et signalés miracles. — (Razzi; Michel Pio, I. III, n° 76).

16.. — Au couvent royal de Sainte-Croix de Grenade, en Espagne, mourut le V. P. JEAN DE LIEVANA, religieux très recommandable par l'innocence, l'humilité et l'ardente charité envers les pauvres, qui ont éclaté en lui pendant toute sa vie. Le peuple, qui le tenait pour un saint, accourut en foule à ses obsèques. On fut contraint de les différer trois jours entiers pour donner à tous le temps de satisfaire leur dévotion, qui les portait à baiser son saint corps, à lui faire toucher leurs chapelets et d'autres objets, et à lui couper ses habits, pour conserver de ses reliques. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

1640. — En la Province de Russie, mourut le V. P. SAMUEL PERTUOSKO. Son zèle pour l'étroite observance, qu'il pratiquait fidèlement dans toute la rigueur, le fit choisir pour exercer la charge de Maître des novices, dont il s'acquitta avec une merveilleuse application et avec de glorieux succès. Il garda l'abstinence toute sa vie, il pratiqua tous les exercices de la vie régulière: et vivant plus d'oraison que d'autre chose, il y passait les nuits entières. — (*Acta Cap. Valentini*, 1640).

.... — Au monastère de sainte Catherine de Sienne, en la ville d'Evora en Portugal, mourut la V. M. ISABELLE DE LA PITIÉ, laquelle, à force de méditer les mystères sanglants de la Passion de Jésus-Christ, se sentit embrasée d'un si violent désir de souffrir pour son divin amour, qu'elle lui



demanda la grâce de participer tous les vendredis à quelqu'une des douleurs qu'il avait endurées à pareil jour sur le Calvaire. Ce que Notre-Seigneur lui accorda. Tous les vendredis jusqu'à sa mort, elle fut tourmentée d'une fièvre ardente qui la mettait toute en feu, après avoir souffert le froid jusqu'à en trembler. Son humilité lui fit demander l'absolution de sa charge de Prieure, de laquelle elle s'estimait indigne ; mais ni les supérieurs, ni les religieuses n'y ayant point voulu consentir, elle en tomba malade à l'extrémité, et on ne trouva point d'autre remède pour lui rendre la santé, que de lui accorder l'effet de son plus ardent désir, qui était de vivre et de mourir dans la condition de simple religieuse. — (Lopez, III part., l. III, c. 81).

1595. — En Portugal, mourut la V. M. BEATRIX DE LA RÉSURRECTION, religieuse d'une si exacte observance qu'on ne lui a jamais vu transgresser un seul point de la Constitution. Elle était très dévote, très mortifiée et très adonnée à l'oraison. On a cru que les anges, à qui elle avait porté une dévotion singulière pendant sa vie, avaient honoré ses funérailles : car on vit à son enterrement grand nombre de religieuses, qui excédait de beaucoup celui de la Communauté, lesquelles disparurent sitôt que la cérémonie de ses obsèques fut achevée. Sa mort arriva en l'année 1595. — (Sousa).

16.. — Au monastère de Prouille, mourut la V. M. JEANNE DE MOUSTRON, laquelle, conservant dans sa conduite la ferveur des premières religieuses de cette célèbre maison, y laissa des exemples insignes de piété, d'assiduité au chœur et à toutes les actions de la Communauté, et d'une charité si générale, qu'à l'imitation de saint Paul, elle s'était dévouée au service et à la consolation de toutes les Sœurs. — (Mém. de Prouille.)





## XX JANVIER

*Le B. P. PIERRE ISNARD DE VICENCE (\*)*

(1244)



Si les apôtres, pour avoir été les premiers disciples de Jésus-Christ, ont eu cet avantage de posséder les prémices de son esprit, on peut dire aussi que le B. P. Isnard, recevant l'habit des mains de saint Dominique, a reçu les prémices de son esprit apostolique et de son zèle pour le salut des âmes, qui l'ont rendu un des plus saints et des plus illustres sujets de l'Ordre naissant.

Il prit le saint habit à Bergame, en l'année 1219, avec le Bienheureux Guala et saint Pierre de Vérone. Il fut un religieux de vie très austère, qui pratiquait de grandes pénitences, et, en même temps, un prédicateur infatigable, qui retira beaucoup d'âmes du vice et ramena un nombre considérable d'hérétiques dans le sein de l'Église. Il arriva aussi très souvent que Dieu confirma par des miracles les vérités qu'annonçait le Bienheureux.

Un jour, en pleine place publique, un hérétique plaisantait sur son genre de vie si mortifiée et sur ses prétendus miracles ; et il se prit à dire, en présence de plusieurs catholiques : « Eh bien ! que ce tonneau de vin — qu'il leur montrait — vienne me casser la jambe ; je croirai alors que ce gros homme de Frère Isnard est un saint. » (Le Père avait beaucoup d'embonpoint). A peine avait-il achevé de parler, que le muid, poussé par une main invisible, vint lui rompre la jambe.

(\*) *Vitæ Fratrum* ; Razzi ; Mich. Pio, I. I, n° 22.

D'autres hérétiques, témoins des horribles contorsions d'un malheureux possédé, nommé Martin, protestèrent qu'ils se convertiraient à la foi si le P. Isnard chassait le démon du corps de ce pauvre homme. Le serviteur de Dieu, qui tous les jours priait et pleurait pour la conversion des hérétiques, ravi de trouver cette occasion de leur faire abjurer leurs erreurs, embrassa le possédé avec toute la charité dont son cœur était rempli, et à l'instant le possédé fut délivré. Ce pauvre homme fut si touché de ce bienfait qu'il voulut, en esprit de reconnaissance, passer le reste de ses jours à servir nos Pères dans leur couvent de Pavie.

Dieu avait communiqué aux lèvres du Bienheureux Père la vertu de rendre la santé : car ayant baisé un hydropique, il le guérit en un instant.

Avec sa salive, il guérit un bras desséché et le rétablit dans sa première vigueur. Un paralytique reçut l'usage de tous ses membres, après avoir mangé le reste du pain qui avait servi à sa réfection. On compte cinq boiteux, quatre sourds et deux muets, auxquels il rendit le marcher, l'ouïe et la parole, en prononçant sur eux le Saint Nom de Jésus.

A Paris, il ressuscita un jeune homme, en faisant sur lui le signe de la Croix. Six jeunes gens, qui l'avaient entendu prêcher et avaient été témoins de quelques-uns de ses miracles, se trouvant en danger d'être noyés dans la rivière du Pô, l'appelèrent à leur secours ; et aussitôt ils furent miraculeusement soutenus sur l'eau et conduits au bord de la rivière.

Le B. P. Isnard était Prieur de notre couvent de Pavie. Lorsque approcha le temps où il devait quitter cette terre, il en fut averti de la manière suivante : un Frère convers du couvent, homme très intérieur, étant en oraison, vit le clergé et tout le peuple de la ville venir supplier les religieux de leur donner un de leurs Pères pour Patron. Ce bon Frère, étonné de cette vision, la raconta au Père Sous-Prieur et ensuite au B. Père Isnard, qui était Prieur. Celui-ci connut alors que sa mort était proche. Il s'y disposa avec joie par une confession générale de toute sa vie ; et, peu de jours après, ayant reçu les derniers Sacrements avec une insigne piété, il mourut saintement. C'était en l'année 1244.

Les miracles que Dieu opéra après sa mort furent des voix puissantes qui publièrent partout sa rare sainteté, et qui attirèrent les peuples à l'honorer et à réclamer sa protection dans leurs nécessités.

Deux jeunes hommes, s'étant recommandés à lui dans la prison où ils étaient arrêtés, se trouvèrent miraculeusement transportés chez eux. Ils allèrent lui en témoigner leur reconnaissance, en attachant leurs chaînes à son tombeau.

Un homme fort affligé de voir son fils paralytique de la moitié du corps, le recommanda au Saint ; et le même jour, il eut la consolation de voir sa prière exaucée et son fils entièrement guéri.

Une religieuse de l'Ordre des Humiliés, malade depuis un an d'une débilité de tous ses membres qui la retenait au lit, fit vœu de dire trois Psautiers en l'honneur du B. P. Isnard, s'il lui obtenait la santé. Son vœu formé, elle sentit une vigueur et une force miraculeuses par tout son corps. Elle se leva du lit, et se trouvant bien guérie, elle s'acquitta de sa promesse.

Lorsqu'eut été bâtie l'église de notre couvent de Pavie, on y transféra le corps du Bienheureux. Il fut placé dans une chapelle particulière. On voyait dans cette chapelle quantité de vœux et de tableaux, placés par la reconnaissance, en souvenir de grâces et de guérisons merveilleuses obtenues par l'intercession du serviteur de Dieu.



## *Le V. P. LAURENT DE FIGUEROA*

*Evêque de Sigüenza, en Espagne (\*)*

(1525-1605)

CE prélat, également illustre par sa naissance et par ses vertus épiscopales et religieuses, naquit en Espagne. Son père se nommait dom Louis Suarez de Figueroa, marquis de Pliego et comte de Ferio, et sa mère Catherine Fernandez de Cordoue. Ils l'envoyèrent jeune à Salamanque pour y faire ses études.

Nos Pères, qu'il fréquentait dans cette ville, l'exhortaient à une

(\*) Lopez, III part., l. I, c. 48 ; *Diario*. — Le siège de Sigüenza a été souvent occupé par des Dominicains. Nommons les Pères Garcia de Loaiza, Pierre de Tappia, Pierre Godoy, Thomas Carbonel, etc.



grande dévotion à la Sainte Vierge et aux exercices de piété. Il n'eut pas longtemps suivi leur conseil, qu'il conçut le plus vif dégoût des grandeurs du siècle et une si haute estime de la vie religieuse, qu'il résolut de renoncer au monde et de se consacrer au service de Dieu dans le couvent des Frères-Prêcheurs.

Il y reçut l'habit avec une admirable ferveur. Loin de contrarier sa vocation, ses parents s'en réjouirent. Seulement, ils demandèrent qu'il fût envoyé au couvent de Saint-Paul, à Cordoue, pour y faire son noviciat, afin de goûter la consolation de le voir quelquefois. Son noviciat terminé, notre Frère fit sa profession entre les mains du V. Père Martin de Mendoza, pour lors Prieur du couvent, et depuis évêque de Cordoue. Ce grand religieux, voyant dans ce novice de rares dispositions à une éminente vertu, avait pris un soin particulier de son éducation, et, sous la conduite d'un tel maître, le Père Laurent jeta un fondement si solide de vertu, qu'il a depuis toujours continué, et en Religion et dans l'épiscopat, à suivre les mêmes exercices de piété, d'abstinence, de pénitence et de dévotion, qu'on lui avait fait pratiquer durant son noviciat.

Il étudia la philosophie dans le même couvent de Saint-Paul. Les preuves qu'il donna de la vivacité de son esprit déterminèrent ses supérieurs à l'envoyer au collège de Saint-Grégoire, à Valladolid, vrai séminaire d'évêques et des plus grands hommes de l'Ordre en Espagne, grâce aux soins qu'on y prend d'élever les étudiants à la piété et aux sciences, sous la conduite des plus célèbres docteurs, envoyés là pour enseigner. Il s'appliqua fortement à l'étude et, devint un excellent théologien; mais comme il se sentait intérieurement appelé de Dieu à la prédication, il s'adonna davantage à la théologie positive qu'à la scolastique. Aussi, dès son retour à Cordoue, fut-il appliqué au saint ministère.

Étant plein de l'esprit de Dieu, et n'envisageant uniquement que sa gloire et le salut des âmes dans cet emploi, il s'étudia plutôt à toucher les cœurs qu'à flatter les oreilles; il aimait mieux voir ses auditeurs dans des sentiments de componction, que dans le ravissement d'avoir entendu quelque belle pensée. Sa manière de prêcher ne fut pas goûtée d'abord. Mais, admirablement doué pour ce genre de ministère, il travailla à se perfectionner; et il le fit avec tant de succès, qu'en assez peu de temps il arriva à être un des plus grands prédicateurs d'Espagne. La sainteté de sa vie donnait encore une nouvelle autorité à sa parole. On courait de toutes parts à ses sermons, et on ne parlait

de lui en Espagne que comme d'un prédicateur vraiment apostolique. Dans une sécheresse qui arriva en l'année 1561, et qui menaçait la ville de Cordoue et tout le pays d'une famine générale, les membres du Chapitre firent un vœu à la Sainte Vierge et lui adressèrent d'ardentes prières pour obtenir la pluie. Pendant neuf jours consécutifs, on alla en procession honorer une de ses images, célèbre par de nombreux miracles. Le V. Père Laurent y prêcha tous les jours. Il fit si clairement connaître que l'unique moyen de fléchir la colère de Dieu et d'attirer sa miséricorde, était de se convertir parfaitement à lui, et de quitter les vices qui l'obligeaient de châtier les peuples, qu'on eût pris la ville de Cordoue pour un de ces anciens monastères de la Thébéaïde, consacré aux exercices de la pénitence. Des conversions étonnantes eurent lieu.

Les religieux, n'étant pas moins désireux de profiter de sa conduite que les séculiers, l'élurent Prieur du couvent de Saint-Paul, à l'âge de trente-quatre ans; et quoiqu'il parût jeune pour une Communauté si vénérable et si nombreuse, il la gouverna avec toute la sagesse et dans toute l'étroite observance qu'on pouvait attendre de sa prudence et de son zèle pour la régularité. Il était le premier au chœur, le jour et la nuit; il ne portait ses religieux à la retraite, au silence, à la piété, à l'humilité et à la mortification, qu'après leur avoir donné l'exemple de toutes ces vertus. Aussi furent-ils si satisfaits de sa conduite, qu'ils l'élurent Prieur une seconde fois, afin d'en tirer les mêmes avantages pour leur perfection.

Comme il achevait son premier Priorat, le R<sup>me</sup> Père Vincent Justiniani, Général de l'Ordre, plus tard cardinal, informé de ses rares mérites, et en considération des talents admirables qu'il avait reçus de Dieu pour la prédication, l'établit Maître en théologie pour sa Province. Sa profonde humilité le porta à refuser cet honneur, dont il se croyait indigne, et il ne l'eût jamais accepté, si son Provincial ne l'y eût obligé par un précepte formel. Il a toujours été très humble, et on écrit de lui qu'étudiant à Valladolid, il jetait dans le feu sans les ouvrir toutes les lettres qu'on lui adressait avec des titres conformes à son illustre naissance. Il disait que ces lettres ne s'adressaient point à lui : préférant son titre de religieux à toutes les grandeurs de la terre, qu'il avait méprisées pour se donner à Dieu.

Lorsqu'il eut fini son second Priorat, don Alphonse de Pliego, son frère, ayant des affaires de la dernière importance à traiter à la cour, pria les supérieurs de l'obliger de prendre soin de ses domaines durant

son absence. Le Père s'en chargea par un pur motif de charité et d'obéissance. Il vécut dans son palais comme dans son cloître, fit rendre la justice, prit un grand soin des pauvres et conduisit son peuple avec une prudence et une douceur qui lui attirèrent l'estime et la vénération de tous.

Cette conduite charitable et désintéressée fut le prélude de celle qu'il devait garder un jour dans le gouvernement de l'Église que Dieu allait commettre à ses soins. On en parla si avantageusement à la cour, que Philippe II le nomma à l'évêché de Sigüenza. Aux premières nouvelles qu'il en reçut, il se retira à son couvent ; et avant que ses bulles lui fussent venues de Rome, il fit, selon la coutume, sa profession de foi entre les mains du V. Père Martin de Mendoza, évêque de Cordoue, qui avait autrefois reçu ses vœux. S'étant prosterné à ses pieds, il lui dit : « Monseigneur, il y a trente-deux ans que j'ai fait ici ma profession religieuse entre vos mains, j'y fais maintenant la déclaration publique de ma foi ; ce que j'estime une grâce très particulière du ciel, espérant que vous aurez autant de zèle pour m'instruire des devoirs de l'épiscopat que vous m'en avez témoigné pour m'élever dans ceux de la Religion. »

Il fut sacré par ce grand prélat, qui eut pour assistant l'évêque de Malaga, neveu du Père Laurent, et l'ancien évêque de Carthagène, dans les Indes, tous trois natifs de Cordoue. La ville en témoigna une allégresse extraordinaire, les religieux en ressentirent beaucoup de joie ; car cette consécration augmentait le nombre des prélats que cette ville avait vu naître dans l'enceinte de ses murailles, et qu'elle fournissait actuellement à l'Église. Il s'en trouvait treize vivants : huit en Espagne et cinq aux Indes ; parmi eux, cinq avaient pris l'habit et fait profession dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs au couvent de Saint-Paul de Cordoue.

Les évêques dînèrent au réfectoire du couvent, avec plus de deux cents personnes les plus considérables de la ville. Parmi ce grand appareil, le nouvel évêque jeûna au pain et à l'eau ; et il parut si touché de Dieu, qu'on vit bien que toutes ses pensées étaient d'en obtenir les lumières et les grâces nécessaires pour la conduite de l'Église dont il était chargé.

Il partit dès le lendemain pour aller consacrer à son diocèse ses soins et ses travaux : ce qu'il a continué jusqu'à la mort, avec une charité, un zèle et une vigilance pastorale qui faisaient revivre en sa personne les vertus des premiers évêques de l'Église. Il ne changea

rien de sa façon de vivre religieuse. Quoique son évêché fût d'un grand revenu, on ne voyait dans son palais ni tapis de pied, ni tapisserie, ni train, ni équipage. Il n'avait que deux aumôniers et quelques domestiques absolument nécessaires, lesquels vivaient dans une si grande modestie, qu'on jugeait, par leur extérieur si bien composé, de la sainteté du Prélat qu'ils servaient. Il ne quitta jamais sa tunique de serge ni son habit religieux. Il garda toujours l'abstinence de la viande ; et il s'épargnait même souvent le nécessaire, pour assister les pauvres, dont il se rendit le père et le protecteur.

Ce saint évêque faisait ses visites avec l'humilité d'un religieux, sans carrosse et sans litière, sur une mule, et se donnait tout entier aux nécessités de son peuple avec un épanchement de charité paternelle, pour les gagner à Dieu. Il prêchait par tout son diocèse avec un zèle d'apôtre, faisait des réglemens admirables pour la réformation des mœurs, et s'informait de la nécessité des pauvres, auxquels il portait lui-même l'aumône, pour les secourir dans leurs misères. Son palais épiscopal était comme un bureau toujours ouvert, où les malheureux n'avaient qu'à venir exposer leurs besoins pour être assistés.

Outre ces aumônes publiques, il en faisait de particulières à des pauvres honteux. Pendant la célébration du concile de Tolède, auquel il assista, il fit des largesses considérables aux hôpitaux de cette ville, dont il connaissait les pressantes nécessités. Cette libéralité le fit passer pour le plus aumônier des évêques d'Espagne. Il ne se mettait jamais à table qu'après que ses gens avaient fait la distribution aux pauvres, voulant qu'on servît Jésus-Christ en ses membres avant lui. A cette aumône corporelle, il en ajoutait une spirituelle, prenant lui-même la peine d'instruire les pauvres, de leur faire le catéchisme, de les consoler et de les encourager à souffrir patiemment leurs misères.

Il avait un grand zèle du salut des âmes, et prêchait souvent dans son église. Pendant sept mois que dura le concile de Tolède, il prêcha tous les jours avec une affluence prodigieuse de fidèles, qui venaient de toutes parts à cause du grand profit qu'ils tiraient de ses sermons. Il ne témoigna pas moins de zèle pour la réforme de son clergé que de son peuple. Plusieurs prêtres, qui ne pouvaient approuver son zèle, lui suscitèrent des procès, qu'il gagna. Leurs plaintes, leurs injures et les calomnies, qu'ils avancèrent pour le discréditer, ne ralentirent point la charité qui le portait à rétablir la discipline ; et on



ne le put jamais obliger à se relâcher de cette fermeté, qui est une des principales qualités de l'évêque.

Enfin, après avoir saintement gouverné son Église pendant près de vingt-cinq ans, il passa de cette vie à l'immortalité le 20 janvier 1605, âgé de quatre-vingts ans. Il fut vivement regretté de tout le peuple de son diocèse, particulièrement des pauvres, qui le pleurèrent comme leur père commun. Sa charité ne finit pas avec sa vie; car le Pape Paul V lui ayant accordé par une bulle expresse la permission de faire testament, il disposa de tout ce qui lui restait en faveur des pauvres chrétiens, esclaves en Barbarie, à Tunis et à Alger. Dans cette dernière ville, il avait entretenu pendant sa vie une chapelle, qu'il fonda et dota à sa mort, laissant de quoi nourrir deux religieux de la Trinité, avec obligation de dire la Messe aux esclaves, de les confesser, de les catéchiser, de les consoler et de leur administrer les Sacrements. Il laissa encore une aumône considérable pour la réparation de notre couvent de Campo de Zafra et pour la fondation d'une chapelle.



### *La V. M. FRANÇOISE-MARIE CATINA*

*Professe du Monastère de Sainte-Catherine, à Palerme  
en Sicile (\*)*

(1628)

La jeunesse de la V. Mère Françoise Catina fut un prélude de la haute sainteté où la grâce la devait élever dans un âge plus avancé. Elle la passa dans l'innocence, dans la fréquentation des Sacrements et dans toutes les pratiques de la piété. Afin d'être toute à Dieu, et pour s'affranchir de l'état du mariage, où ses parents avaient dessein de l'engager, elle prit l'habit de l'Ordre, au monastère de Sainte-Catherine, en la ville de Palerme, lieu de sa naissance. Elle le fit avec de si saintes dispositions, que, depuis son noviciat jusqu'à

(\*) Archives du monastère de Palerme; *Diario*.

sa mort, elle a constamment marché d'un pas égal à la perfection par une ferveur toujours nouvelle.

L'oraison était son ordinaire occupation ; elle s'y sentait si fortement attirée, qu'elle y employait tout le temps libre, après s'être acquittée des devoirs de la Communauté. Qui pourrait dire toutes les grâces et les faveurs qu'elle y a reçues, et que sa profonde humilité a cachées à notre connaissance ?

Notre Sœur vivait dans une dépendance si absolue , qu'elle n'avait point d'autre volonté que celle de ses supérieures ; elle leur obéissait, dans un esprit de foi, comme à Dieu même, le regardant dans toutes celles qu'elle voyait revêtues de son autorité. Aussi exerçait-elle avec indifférence tous les offices qu'on lui donnait, quelque répugnance qu'elle y sentît, sachant bien que le mérite n'est pas attaché à la qualité de nos actions, mais à l'obéissance avec laquelle on les fait pour l'amour de Dieu.

Son humilité l'avait élevée à cette admirable indifférence qui fait le bonheur d'une âme religieuse. Comme elle s'estimait la plus misérable de toutes les créatures, et la plus grande pécheresse qui fût au monde, il n'y avait aucun office dans le monastère, pour vil et abject qu'il fût, qu'elle n'estimât encore trop relevé pour elle. La vue de ses misères, dont elle était vivement pénétrée, lui donnait de si grands sentiments de respect pour les Sœurs, qu'elle s'étonnait comme elles avaient la charité de la souffrir avec tant de défauts, elles qui menaient une vie angélique et affranchie des imperfections sous lesquelles elle gémissait sans cesse.

Comme elle savait que ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés, elle prenait de fréquentes disciplines, et se mortifiait généralement en toutes choses.

Elle avait une patience invincible ; et quoiqu'elle fût prompte de son tempérament, et qu'elle eût un grand penchant à la colère, on ne l'a jamais vue dans cette passion. Quand on lui disait quelque chose capable de la fâcher, sitôt qu'elle éprouvait les premières saillies de la colère dans son cœur, elle courait à l'église se prosterner devant le Très Saint Sacrement, et n'en sortait point qu'elle ne se sentît dans une parfaite tranquillité.

Elle eut un don de larmes qui faillit lui faire perdre la vue ; car à force de couler, les larmes creusèrent certaines concavités où se forma une fistule que les chirurgiens n'arrêtèrent qu'après des opérations fort douloureuses.

Sa virginité était accompagnée d'une sainte pudeur, qui l'empêcha de se faire traiter d'un chancre qu'elle eut au sein pendant trois ans : aimant mieux devenir la victime de la pureté par la mort que d'exposer au yeux des hommes un corps qu'elle avait consacré à son divin Époux. L'historien de sa vie dit que ce chancre lui vint par la violence extraordinaire qu'elle se faisait, en toutes rencontres, pour étouffer les mouvements impétueux de la colère, quand on lui commandait quelque chose qui répugnait à son inclination, ou qu'on lui disait des paroles fâcheuses pour la mortifier. Ces glorieuses victoires, qu'elle offrait tous les jours à Dieu comme les puissants effets de sa grâce, abrégèrent ses jours.

Durant trois ans donc, ce chancre lui rongea le sein avec d'excèsives douleurs, et les religieuses fondaient en larmes de la voir mourir toute vive dans de si cruelles souffrances. Pour elle, elle témoignait une extrême joie de la grâce que Jésus-Christ lui faisait, en la rendant participante de sa croix. Elle les consolait et les exhortait à le servir avec fidélité et à l'aimer uniquement. Elle se disposa généreusement à la mort ; et après avoir eu de longues conférences avec deux de ses sœurs qui l'avaient suivie en Religion, pour les animer à la persévérance, à l'amour de Dieu et à une inviolable observance des Constitutions, elle reçut les derniers Sacrements avec une admirable dévotion. Dès lors, elle n'eut plus d'entretien qu'avec son crucifix ; elle le baisait de temps en temps avec beaucoup de tendresse. On l'entendait produire des actes d'amour, d'espérance et de contrition, dans lesquels elle rendit sa sainte âme à Dieu, le 20 janvier 1628. Elle alla recevoir dans le ciel la couronne de gloire qu'elle avait méritée par les victoires emportées sur ses passions aux dépens de sa vie.



## LE MÊME JOUR

1240. — En Hongrie, le V. P. NICOLAS finit ses jours par un illustre martyre. Le Pape Grégoire IX, connaissant sa grande piété et son zèle pour la foi, l'avait envoyé en ce royaume plein d'hérétiques en qualité d'Inquisiteur. Les conversions admirables de plusieurs de ces dévoyés, qu'il tira

de l'erreur par ses prédications et dans des conférences, portèrent le Pape à le faire évêque, avec ordre d'exercer en même temps sa charge d'Inquisiteur. Il appliqua tous ses soins à la conduite de son troupeau ; et, comme il montrait un zèle généreux à le défendre des artifices des hérétiques, qui, semblables à des lions furieux, faisaient tous leurs efforts pour lui ravir de ses ouailles, ils machinèrent sa mort. Ayant excité une sédition et s'étant saisis de sa personne, ils le traînèrent hors de la ville ; là, après l'avoir dépouillé de ses habits religieux et attaché à un arbre, ils l'écorchèrent tout vif. Le Bienheureux consumma son martyre avec d'autant plus de gloire, qu'à l'exemple de son divin Maître, il rendit l'âme en priant Dieu de pardonner à ceux qui le faisaient mourir. — (Fontana ; Castillo, 1 p., l. II, c. XII ; Ferrari).

1544. — Dans la mer de Tabasco (golfe du Mexique), le naufrage de neuf vénérables religieux : les Pères JÉRÔME DE CIUDAD RODRIGO, DENIS BERTABILLO, ALPHONSE DE VILLA SANTA, MICHEL DUART, MARTIN DE LA FONTAINE, PHILIPPE CASTILLO, PIERRE DES ROIS, AUGUSTIN DE HINAJOFA, et le Frère JEAN CARRION, diacre, premiers apôtres et fondateurs de la Province de Saint-Vincent de Chiapa.

Ils y étaient allés, accompagnés de trente-six autres de leurs Frères, avec un grand esprit de religion et de pénitence, faisant leur voyage à pied, quoique par un temps très incommodé ; mendiant leur pain, disant leur Office en commun, chantant tous les jours la grand'messe, gardant le silence ; le soir, quelque las ou fatigués qu'ils fussent, et même couverts de boue, ils s'en allaient d'abord à l'église, plutôt qu'à l'hospice, pour y chanter solennellement Complices et le *Salve Regina* avec la procession ordinaire, et y vaquer ensuite à l'oraison mentale. Lorsqu'ils furent arrivés au Nouveau-Monde, comme ces neuf religieux se transportaient par eau au lieu de leur mission, le navire, trop chargé, fut agité par une furieuse tempête, et ils passèrent tous de la mer de ce monde au port du salut éternel.

Les Pères Augustin, Philippe et Pierre offrirent à Dieu, les premiers, le sacrifice de leur vie. Le Père Denis les suivit, après avoir donné l'absolution sacramentelle à plusieurs compagnons de son naufrage ; puis, les Pères Jérôme, Alphonse et Martin. Le huitième fut le Père Michel ; il avait dit tout haut plusieurs fois le *Credo* et les Litanies. Enfin le Frère Jean Carrion les suivit le dernier. Ce Frère était si dévot, qu'ayant communie le même jour, il avait servi presque toutes les Messes des autres Pères. Il lutta longtemps avec les flots de la mer ; et voulant dégager un de ses Frères du scapulaire, qui le tenait embarrassé et l'empêchait de nager, sa charité avança son propre naufrage. — (Remezal, l. V, c. VIII).

1560. — A Valence, en Espagne, mourut le V. P. RAPHAEL CASTEILS, si zélé pour l'observance, qu'il la rétablit dans sa Province, où elle s'était



relâchée. Il employa le crédit de l'empereur Charles V pour avoir des religieux de celle de Castille, qui le secoururent si utilement dans cette sainte entreprise, qu'il mit la réforme partout. Saint Louis Bertrand, lié avec lui par les liens de la charité de Jésus-Christ, a rendu cet illustre témoignage de sa vertu, qu'il était ordinairement ravi en extase, élevé de terre et les bras en croix durant son oraison; et que les démons l'ont si cruellement persécuté et outragé de coups, qu'ils l'ont plusieurs fois laissé à demi mort. Le même saint Louis Bertrand le délivra miraculeusement d'un évident naufrage. Cette grâce du ciel augmentant sa ferveur, il mena une vie sainte et crucifiée, qui lui a mérité une gloire immortelle. — (Diago).

1565. — A Rome, mourut le V. P. DANIEL DE CREMA, de la Province de Lombardie, religieux digne d'une éternelle mémoire pour les travaux glorieux qu'il a soufferts pour la gloire de l'Église. Il avait rempli les premières charges de sa Province et exercé avec beaucoup de zèle l'office d'Inquisiteur, lorsque le Pape Pie IV l'appela à Rome. Là, travaillant jour et nuit avec plusieurs religieux de l'Ordre sur les importantes matières qui se traitaient au concile de Trente, il fut fait Maître du sacré Palais. Le Pape le destinait à l'épiscopat; mais Dieu, voulant lui donner une récompense plus solide, l'appela à lui, un an après sa promotion. — (Fontana).

1578. — A Chalon-sur-Saône, le V. P. JACQUES FOURRÉ, religieux d'un si grand mérite, qu'il fut successivement confesseur de trois rois de France, Henri II, François II et Charles IX. Une si brillante lumière fut jugée digne d'être mise sur le chandelier de l'Église, pour éclairer les peuples par l'éclat de sa doctrine et de sa piété. Il fut fait évêque de Chalon-sur-Saône, après la mort de Mgr Antoine Erlaud, arrivée le 28 septembre 1573. Sous le règne de Charles IX, voyant les huguenots dans la résolution furieuse de détruire tout ensemble la monarchie et la religion, il représenta si fortement au B. Pie V, religieux de son Ordre, le danger où la France se trouvait exposée par les factions de ces rebelles, que ce saint Pape envoya de belles troupes d'infanterie et de cavalerie au roi, par le secours desquelles il gagna les célèbres victoires de Jarnac et de Moncontour.

Le V. P. Fourré avait une si grande dévotion à la Sainte Vierge, qu'il exhortait tout le monde à l'honorer et à embrasser la pratique du saint Rosaire. Il en composa une instruction facile, que la reine Catherine de Médicis fit imprimer. Elle en fut extrêmement touchée, ainsi que Mesdames de France, ses filles : Isabelle, qui fut mariée à Philippe II, roi d'Espagne, Claude, qui épousa Charles III, duc de Lorraine, et Marguerite, qui fut mariée au roi de Navarre. Elles se firent toutes inscrire dans cette auguste Confrérie, et ne manquèrent jamais d'assister, avec une piété exemplaire qui ravissait toute la ville, aux processions qui se font dans nos églises, aux fêtes de la Sainte Vierge et tous les premiers dimanches du mois.

Au commencement de l'an 1578, au moment où notre pieux prélat travaillait à se démettre de son évêché, pour se retirer en son couvent de Chartres et ne plus penser qu'à Dieu, il fut attaqué, à Mâcon, d'une maladie qui termina ses travaux, le 20 janvier, dans la soixante-troisième année de son âge. Après qu'on eût célébré, dans cette ville, un service solennel pour le repos de son âme, on transporta son corps dans l'église cathédrale de Chalon, que sa piété avait magnifiquement embellie. Son cœur fut porté dans son couvent de Chartres, auquel il avait fait beaucoup de bien pendant toute sa vie. — (Fontana; Tournon).

1590. — A l'île de Solor, aux Indes-Orientales, le V. P. FRANÇOIS GALASSA, natif de Goa, souffrit un glorieux martyre pour la foi de Jésus-Christ. Son zèle l'avait fait passer dans cette île, pour travailler à la conversion de ces peuples barbares. Il baptisa les habitants d'un certain bourg; mais ceux-ci, par l'instigation du diable, étant retournés à leur vomissement, s'élevèrent contre leur saint prédicateur, qui les avait éclairées des lumières de la foi, et le vinrent assommer dans sa petite case, avec deux jeunes Indiens, qu'il instruisait des mystères de la foi.

Trois jours après leur mort, la mer parut tout ensanglantée, aux environs de l'île. Ce prodige obligea les Portugais d'enlever leurs saints corps dans leur forteresse. Néanmoins, après que cette couleur de sang se fut dissipée, la mer s'enfla si prodigieusement, qu'on appréhenda qu'elle n'inondât l'île. Les Portugais crurent alors que ces fléaux de Dieu ne cesseraient qu'après qu'ils auraient vengé la mort de ces martyrs par celle des barbares qui les avaient massacrés avec tant de fureur. — (Sousa).

16.. — En la Province de saint Pierre-Martyr, mourut le V. P. HYACINTHE DE BORGIS, religieux très recommandable par sa grande douceur et par sa profonde humilité. Il eut la consolation d'être visité, à sa mort, par N. P. saint Dominique, qui l'assura de son salut: ce qui lui causa une extrême joie; et après avoir adoré les miséricordes infinies de Dieu sur lui, il lui rendit son âme pour l'aller glorifier dans le ciel pendant l'éternité. Son corps exhala une odeur miraculeuse; et dans la foule prodigieuse de personnes de toutes qualités qui assistèrent à ses obsèques, plusieurs annoncèrent publiquement avoir reçu des grâces très particulières de Dieu par son intercession. — (*Acta Cap. Rom.*, 1629).

16.. — A Arequipa, au Pérou, mourut le V. P. LAURENT RAMIREZ, religieux d'un zèle apostolique et d'une prodigieuse austérité. Il avait quitté l'Europe, pour aller travailler à la conversion des Indiens; et Dieu donna de si abondantes bénédictions à ses travaux, qu'il en convertit un grand nombre à la foi par ses prédications. Sa langue, qui avait été le glorieux instrument de ses conquêtes, se voit encore aujourd'hui toute entière. Dieu l'ayant

affranchie de la corruption, pour témoigner combien lui avaient été agréables les services que le V. Frère lui avait rendus dans les travaux d'un parfait missionnaire. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

1646. — Au couvent d'Eichstaedt, en Allemagne, mourut avec tous les signes d'un prédestiné le dévot Frère FIDÈLE KIRCHER, novice d'un admirable esprit et d'une vie très innocente. Se sentant miné d'une fièvre lente, il se disposa à la mort par une confession générale de toute sa vie. Le confesseur, qui l'entendit, a protesté qu'il avait conservé la grâce de son baptême, n'ayant jamais commis aucun péché mortel. Notre Père saint Dominique lui apparut, à l'heure de sa mort, et l'assura de son salut. Cette agréable nouvelle le combla de tant de joie que, pour le remercier de cette grâce, il se mit à chanter cette dévote antienne : *O spem miram*, etc., et la continua d'une voix si forte, qu'il surprit toute la Communauté. Sitôt qu'il l'eut achevée, il leva les yeux au ciel, où il envoya sa sainte âme, le 20 janvier 1646. Il était âgé de vingt-deux ans. — (*Acta, Cap. Rom.*, 1650).

132. — A Prouille, mourut la V. M. ARSANCE CADELLE, religieuse d'une grande sainteté. Ayant été élue Prieure après la V. M. Gaillarde Pariosse, décédée le 1<sup>er</sup> avril 1321, elle fit paraître beaucoup de prudence, un grand zèle de la gloire de Dieu, de l'observance régulière et de la perfection de ses religieuses. Elle vit un jour, pendant l'Office divin, un âne qui rôdait à l'entour du pupitre ; elle en fut d'autant plus surprise qu'elle voyait l'Office bien chanté. Elle pleura, et pria pour avoir l'intelligence de cette vision. Dieu lui déclara que les distractions volontaires et les pensées inutiles dans lesquelles les religieuses s'occupaient en chantant ses louanges étaient comme des chardons qui attiraient dans leur chœur le démon sous la forme de cet animal. Elle en avertit ses Sœurs ; celles-ci en eurent une confusion salutaire, qui servit beaucoup à réveiller leur ferveur. La V. M. Arsance gouverna trois ans ce monastère de l'Ordre jusqu'en l'année 1324, où fut élue la V. M. Elisabeth Peteyta. — (Mém. de Prouille).

1332. — Au même monastère, mourut la V. M. MARGUERITE DE PLANEZES, après avoir excellé en charité, en oraison, et en une si profonde humilité, qu'elle a fui les charges toute sa vie avec le même empressement que les ambitieux en font paraître pour les posséder. Ayant été élue Prieure, et forcée par les supérieurs d'accepter, elle pria Dieu avec tant d'instance de la délivrer de ce pesant fardeau, qu'il lui promit de la retirer bientôt du monde. Elle en avertit son confesseur qui vit, peu de jours après, l'effet de cette révélation.

Notre Sœur avait mené une vie fort austère. Après sa mort, on lui trouva sur ses épaules toutes cicatrisées de gros linges pour recevoir le sang qu'elle se tirait tous les jours par de cruelles disciplines, de peur qu'il ne coulât à

terre, et qu'il ne trahît ses mortifications. Ces linges ensanglantés exhalèrent une odeur agréable. Les religieuses ne furent pas moins consolées par une colombe qu'elles virent voltiger sur la tête de l'agonisante, et qui disparut au moment où elle rendit l'esprit. — (Mém. de Prouille).

1524. — Au monastère de Notre-Dame-de-Grâce, à Séville, la V. Mère MARIE DE LA CROIX. La grâce l'attira en Religion à l'âge de douze ans, et elle y vécut soixante-dix ans, dans la pratique admirable de toutes les vertus.

Bien que de noble maison, rien pourtant ne lui fut à cœur comme le mépris d'elle-même et l'abaissement aux plus vils offices du monastère.

Elle s'était fait une habitude de passer la nuit en oraison devant le Saint Sacrement ; que si parfois le sommeil la forçait de céder au repos, elle se jetait toute vêtue sur un ais, et là, dormait seulement quelques heures, puis aussitôt se remettait en prières. Les religieuses, craignant que ces longues veilles ne nuisissent à sa santé, la priaient souvent d'avoir pitié d'elle-même et de son âge ; mais elle leur répondait : « Quiconque attend, à tout moment, l'heure où il doit être appelé pour paraître devant le tribunal effroyable de la justice divine, et y rendre compte de sa vie toute entière, n'a pas envie de dormir. »

Notre Sœur avait une tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge. Ayant été deux fois forcée par l'obéissance d'accepter la charge de Prieure, elle alla se jeter à ses pieds, et, lui présentant les clefs du monastère, elle lui dit que c'était elle-même qui en était la Prieure, et que Sœur Marie de la Croix, elle, n'agirait que sous ses ordres et dans sa dépendance. Dans un temps où la famine désolait tout le royaume, il arrivait quelquefois qu'il n'y avait au monastère ni argent ni provisions. Alors cette vénérable Mère allait se prosterner aux pieds de l'image de la Sainte Vierge ; et bientôt on apportait de tous côtés du pain, du blé et d'autres provisions, sans qu'on pût savoir qui les envoyait.

Cette Mère vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. La Sainte Vierge et son chaste époux, saint Joseph, la visitèrent et l'assistèrent à l'heure de sa mort, qui fut pour elle un heureux passage à l'immortalité. — (Lopez, t. iv, l. i, c. 45).

1590. — Au monastère de la Consolation, en la ville d'Elvas (Portugal), mourut la V. M. ANNE DE LA CONCEPTION. Elle avait étudié, depuis son entrée en Religion, les excellentes vertus de N. P. saint Dominique, pour se rendre sa parfaite imitatrice ; en quoi elle réussit heureusement, particulièrement dans ses austérités, dans ses jeûnes, et dans son assiduité à l'oraison, accompagnant ces vertus d'une profonde humilité. Les démons lui livrèrent d'horribles tentations, mais elle triompha de leur malice par le secours du ciel. Jésus-Christ l'a favorisée de plusieurs grâces très particulières.



Comme elle priait un jour devant un crucifix, il fit rejaillir de son côté une grande abondance de sang sur elle. Une fois il lui apparut en l'air, comme venant au-devant d'elle pour l'embrasser. Elle reçut encore d'autres signalées faveurs du ciel, où elle entra le 20 janvier 1590. — (Cardoso).

1600. — Au même royaume de Portugal, la V. M. MARIE, surnommée DU CHRIST, célèbre par la sainteté de vie qu'elle a menée dans l'Ordre. Elle portait jour et nuit un rude cilice sur sa chair. Elle prenait de sanglantes disciplines. Sa vie était un jeûne continuel. Elle passait tous les carêmes et toutes les veilles des fêtes de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge au pain et à l'eau. L'oraison était son plus cher exercice. Tous les artifices des démons et les figures horribles sous lesquelles ils lui apparaissaient pour l'en distraire, n'ont jamais pu détourner son esprit de son application à Dieu. Elle les chassait avec le signe de la croix.

Dieu honora notre Sœur du don de prophétie. Elle prédit la mort et le mauvais succès des armes du roi de Portugal don Sébastien, en Afrique. Durant quarante années elle a prédit les morts de toutes les religieuses qui décédèrent en son monastère ; et l'année 1600, Dieu l'avertit de la sienne, à laquelle elle se prépara, pour aller posséder dans le ciel Celui qu'elle avait servi sur la terre avec tant de ferveur et de fidélité. — (Sousa, Cardoso).





## XXI JANVIER

*Le Pieux Frère THOMAS MARIE, de Cupertino  
Novice au Couvent de Sainte-Marie de la Santé, à Naples (\*)*

(1574-1593)

**L**E dévot Frère Thomas-Marie naquit le 30 juin 1574, au bourg de Cupertino, à trois lieues de la ville de Lecce, dans le territoire d'Otrante, au royaume de Naples. Il fut nommé Jean-Félix au baptême. Ses parents l'appliquèrent de bonne heure aux études. Les ayant heureusement achevées, il alla étudier le droit à Naples. Fuyant les jeux et les mauvaises compagnies, il s'adonna sérieusement à la piété et entra dans la congrégation du collège des Pères Jésuites, où il fit paraître tant de réserve, de modestie et de ferveur qu'on le proposait aux autres comme un exemple de vertu.

C'était une de ses pratiques d'aller consoler les prisonniers et servir les malades aux hôpitaux. Il fréquentait souvent aussi les Sacrements ; et par l'abondance des grâces qu'il y reçut de Dieu, il se garantit des dissolutions, des débauches et des désordres, qui rendent la ville de Naples l'écueil funeste de l'innocence et de la pureté. Au milieu de cette grande ville, il vivait aussi solitaire que dans un cloître ; tous ses soins étaient de plaire à Dieu, de s'appliquer à l'oraison et de se mortifier. Il évitait les discours inutiles, ne portait rien en ses habits qui ressentît la vanité, et menait une vie si inno-

(\*) Lopez, v part., l. III, c. XXI.

cente, que l'éclat de ses vertus le faisait considérer comme un ange, surtout depuis qu'on eut appris la faveur dont Dieu le caressa, une veille de Noël. Le docteur Nicolas-Antoine, grand ami de son père, chez lequel il logeait, le faisant chercher de tous côtés, on l'avait trouvé dans sa chambre en oraison, ravi en extase et élevé de terre de la hauteur de deux pieds, le visage tout éclatant de lumière.

On put admirer sa patience, dans les mauvais traitements qu'il eut à souffrir d'un sien frère. Non content de le traiter de bigot, de blâmer sa dévotion et de le charger d'injures, ce frère en vint jusqu'à cet excès d'emportement, de lui donner des coups et de menacer de le tuer, s'il ne se retirait de la congrégation des Pères Jésuites. Le jeune homme ne parut jamais plus tranquille, ni plus ferme dans sa résolution : aimant mieux souffrir les outrages d'un frère, que d'abandonner le service de Dieu.

Trouvant les maximes du monde opposées à ses pieux desseins, il résolut d'en sortir et d'embrasser l'état religieux. Il prit l'habit à Naples, au couvent de Sainte-Marie de la Santé, l'an 1590, à l'âge de quinze ans. Son père, nommé Vit Marzana, docteur en droit, qui l'aimait en Dieu, fut ravi de sa résolution et le favorisa de tout son crédit auprès des religieux, pour lui procurer cette miséricorde. Le P. Ambroise Pasca, qui le reçut, lui changea son nom de Jean-Félix en celui de Thomas-Marie, à cause de la dévotion singulière que lui et sa famille portaient à la Très Sainte Vierge et au Docteur angélique.

On l'eût plutôt pris pour un ange descendu du ciel, que pour un jeune homme à peine sorti de l'embarras du monde. Son premier soin fut de soumettre le corps à l'esprit ; par de rudes mortifications, il triompha de cet ennemi domestique. Il s'adonna aussi plus que jamais à l'oraison, et il s'y appliquait avec tant de ferveur, que, son corps suivant les mouvements de son esprit, on le voyait souvent en l'air dans quelque ravissement.

Frère Thomas-Marie souffrit, avec action de grâces, pendant son noviciat, une cruelle douleur de tête, remerciant Dieu de la faveur qu'il lui faisait de le rendre participant de ses douleurs. On crut que ce mal pouvait provenir d'une trop violente application d'esprit. Son Père Maître l'envoyait donc quelquefois se promener au jardin, donnant ordre à son compagnon de le retirer de cette application et de le distraire.

Le saint Novice fit sa profession le troisième jour d'août. Considérant

l'obéissance à laquelle il s'engageait, il prit une résolution d'obéir jusqu'à la mort, non seulement à ceux qui auraient autorité sur lui, mais encore à tous les religieux. Ce qu'il exécuta ponctuellement, si bien que les novices étudiants, lorsqu'il se présentait une chose difficile à faire, s'en déchargeaient quelquefois sur lui, disant : « Donnons cette commission à notre Frère Thomas, il ne manquera pas de nous obéir et de s'en bien acquitter. » Voulant un jour mettre du feu dans un réchaud, le jeune Novice cherchait les pincettes. Le P. Maître lui dit en riant : « Pourquoi chercher des pincettes ? n'avez-vous pas de mains, pour prendre ces charbons ? » Aussitôt il prit le feu avec les mains et en remplit le réchaud. Le P. Maître faisant semblant de se fâcher, le traita de fou. Le bon Frère lui répondit avec humilité, qu'il pensait qu'un religieux doit faire aveuglement l'obéissance, pour difficile que soit la chose commandée.

Il était fort silencieux et grand ami de la retraite ; il s'en servait avantagement pour traiter avec Dieu. Quand il était obligé de converser avec les créatures, il se retirait dans son cœur, où il avait bâti, à l'imitation de sainte Catherine de Sienne, une petite cellule pour n'être jamais détourné de la pensée de Dieu.

On ne trouvait point de meilleur expédient pour modérer l'ardeur du divin amour qui l'embrasait, que de lui permettre de communier tous les jours ; et comme on n'accorde pas ordinairement cette grâce aux novices, il versa tant de larmes et la demanda avec tant d'instance, qu'on ne lui put refuser cette consolation.

Très dévot à la Sainte Vierge, il disait tous les jours son Rosaire, même dans ses maladies ; et il récitait un *Ave Maria*, à genoux, toutes les fois qu'il entrait dans sa cellule, ou qu'il en sortait.

Il ne mangeait jamais que d'une seule chose, à chaque repas, en petite quantité, sans y prendre aucun goût, se privant de tout le reste. Et souvent il était si abstrait, à table, par la continuelle application de son esprit à Dieu, qu'on l'en a vu sortir sans avoir rien mangé que la première bouchée de pain.

Les plus vieux habits et les souliers les plus rompus lui semblaient encore trop bons pour son usage ; et il était tellement pauvre d'esprit et mort à toutes choses, que rien ne le touchait au cœur. Les accidents, même les plus fâcheux, ne troublaient point sa paix intérieure.

Dieu, qui voulait purifier cette belle âme par le creuset de la douleur, permit que le Frère fût attaqué de plusieurs infirmités ; ensuite



une fièvre maligne, dégénérant en langueur, l'obligea à garder le lit, où ayant été longtemps, il s'écoucha les reins et les épaules ; ces plaies se changeant en ulcères, lui causèrent d'excessives douleurs. Il les souffrit avec patience et avec joie, s'écriant parfois, tout transporté de l'amour de Dieu : « A la patrie ! à la patrie ! » Voulant dire que cette maladie lui ouvrirait bientôt le ciel. Il avoua à un sien ami que la plus grande de ses peines était de prendre des remèdes ou de la nourriture, dans l'appréhension qu'il avait que ces soulagements ne retardassent sa mort. Les médecins lui ayant assuré qu'elle était proche, il les en remercia très affectueusement ; et sitôt qu'ils furent sortis de sa cellule, il s'écria : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus* : « Mon Dieu, comme un cerf altéré cherche avec empressement les eaux d'une fontaine pour étancher sa soif, de même mon âme brûle d'un violent désir d'aller à vous. »

Il avait une si vive espérance que Dieu lui ferait miséricorde, qu'il promettait aux novices, ses chers compagnons, d'être leur avocat dans le ciel ; et comme on lui eut dit que cette confiance allait à la présomption, il répondit qu'elle ne pouvait être excessive, parce qu'il la mettait uniquement dans les mérites infinis du sang de Jésus-Christ.

Il reçut les derniers sacrements avec une dévotion et une joie qui parurent jusque sur son visage. Il prit ensuite un crucifix et demanda, avec effusion de larmes, pardon à Notre-Seigneur de tous les péchés de sa vie. Il pria qu'on lui apportât une dévote image de la Très Sainte Vierge et il eut avec cette bonne Mère des colloques si tendres et si affectueux, qu'on ne pouvait les entendre sans être touché de dévotion. Il se fit lire quelques pages des Soliloques de saint Augustin, et pendant ce temps il ressentit les ardeurs du divin amour qui avaient embrasé l'âme de cet illustre Docteur. Sentant diminuer ses forces, il pria qu'on récitât les Litanies des Saints ; il y répondit avec une admirable ferveur. Comme on disait la recommandation de l'âme, quand le Prieur eut prononcé ces paroles : *Proficiscere anima christiana*, il s'écria par deux fois : « Seigneur, aidez-moi ; » et aussitôt il rendit sa sainte âme à Dieu, le 21 janvier 1593. Il était âgé de dix-neuf ans.

Il y eut à son enterrement un concours extraordinaire de peuple, attiré par l'opinion publique de sa grande sainteté. Son Père Maître, qui entendit sa dernière confession générale, assura qu'en tout le cours de sa vie, il n'avait jamais commis un seul péché mortel.

Un religieux affligé de scrupules, assistant à sa dernière heure, le

pria d'employer son crédit auprès de Dieu pour l'en délivrer. Il lui promit de le faire. Trois jours après sa mort, il lui apparut montant au ciel et lui dit : « Mon cher Frère, Dieu vous a exaucé. » Et, depuis ce temps, ce religieux se trouva entièrement délivré de toute inquiétude.



## *Le V. P. VINCENT BARON*

*Docteur en Théologie et Inquisiteur de Toulouse (\*)*

(1604 - 1670)

La haute réputation que le V. P. Baron s'est acquise de nos jours par son éminente piété et par sa profonde doctrine, a porté plusieurs personnes de qualité et de mérite à désirer un abrégé de ses vertus.

Il était natif d'un lieu nommé Martres, au diocèse de Rieux, en Gascogne. Ses parents, honnêtement pourvus des biens de la fortune, étaient surtout riches de la crainte de Dieu et des vertus chrétiennes, qui sont ici-bas le trésor des justes. Il hérita d'eux une piété insigne et commença d'être vertueux dès son enfance, dont il conserva la pureté et l'innocence jusqu'à la mort.

Pendant ses premières études, au collège des RR. PP. Jésuites, à Toulouse, il fit admirer la beauté de son esprit ; il se trouve encore aujourd'hui (1676) de ses pièces d'éloquence et de poésie, qu'on estime des chefs-d'œuvre.

Il fut tellement charmé de la sainteté de vie de nos Pères de Toulouse, qu'il leur demanda l'habit. Il le reçut, dans sa dix-septième année, au mois de mai 1621, avec une ferveur incroyable. Mais sa mère et son frère aîné, en ayant appris la nouvelle, furent extrêmement affligés. Ils partirent en toute hâte pour aller à Toulouse, résolus de tenter tous les moyens afin de l'obliger à quitter l'habit et à s'en retourner avec eux. Comme ils étaient en chemin, sa mère, entendant sonner une Messe, eut la dévotion d'aller y assister, pour recommander à Dieu le succès de son voyage. Durant cet auguste Sacrifice, Dieu lui

(\*) Echard, t. II, p. 655 ; Tournon.

changea tellement le cœur, qu'elle se repentit de sa démarche. Elle dit à son fils qui l'accompagnait qu'elle ne voulait pas passer plus avant ; et que, si elle avait d'abord été fâchée de la résolution de son frère, elle louait maintenant le Seigneur de l'avoir appelé à son service. « Vous ferez, ma mère, ce qu'il vous plaira, répondit le jeune homme dépité d'un changement si subit ; pour moi, je ne recule point : je vais à Toulouse et je vous promets que, de gré ou de force, mon frère sortira du couvent. Dans peu de jours, je vous le ramènerai. » Il remonta à cheval et, à peine eut-il avancé vingt pas, qu'un serpent d'une grandeur prodigieuse se lia à l'entour de la jambe de devant de son cheval ; d'où, s'efforçant de se glisser en haut, il levait déjà la tête pour s'élancer sur lui. Tout transi de frayeur à la vue de ce péril, qu'il envisageait comme un châtiment de Dieu, il leva les yeux au ciel et s'écria : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, je vous demande pardon et je vous promets que je ne porterai jamais mon frère à quitter la condition sainte qu'il a embrassée, pour le faire retourner au monde. » Sitôt qu'il eut proféré ces paroles, le serpent quitta le cheval ; et celui-ci, de son propre mouvement, ramena le cavalier avec une vitesse extrême au lieu d'où il était parti. Le fervent novice continua donc en paix son année de probation, dans tous les exercices de la vie régulière et dans la pratique de toutes les vertus et, l'ayant achevée, il fit sa profession le 16 mai de l'année 1622.

Il avança d'un pas égal dans les études et dans la piété. Il recevait alors tant de faveurs et de consolations intérieures dans l'oraison, à laquelle il s'adonnait beaucoup, qu'il lui semblait n'en pouvoir jamais manquer. Mais, dans la suite, il apprit à suivre Dieu dans toutes les voies d'épreuves par lesquelles il conduit ses élus.

Il se rendit excellent théologien, et il enseigna plusieurs années la philosophie et la théologie avec applaudissement, au couvent de Toulouse. Il y était premier professeur en 1634, lorsque les RR. PP. Carmes Déchaussés de Salamanque, illustres défenseurs de la doctrine de l'Angélique saint Thomas, après avoir enrichi les écoles de leur admirable cours de philosophie, donnèrent le premier tome de leur théologie au public. Nos Pères du couvent de Toulouse, admirant leur inviolable attachement à la doctrine de ce grand saint, dont le corps sacré repose dans leur église, crurent devoir leur en témoigner leur reconnaissance par une lettre commune. Le R. P. Guillaume Matthieu, qui était Prieur, chargea le V. P. Baron de cette commission. Il fit, au nom de toute la communauté, une lettre si belle et si savante, que

les RR. PP. Carmes l'ont jugée digne d'être insérée au second tome de leur ouvrage, comme un monument de l'esprit de son auteur et comme une marque publique de leur alliance avec les disciples de cet Ange de l'Ecole, dont ils ont embrassé la doctrine avec un zèle et une affection constante.

Après s'être rempli des célestes lumières qu'il tirait de l'oraison et de la lecture des saints Pères, le V. P. Baron fut appelé à les communiquer aux autres. Il le fit d'abord dans les exhortations familières qu'il adressa aux confrères du saint Rosaire ; mais ensuite, dans les meilleures chaires de Toulouse et de la province , où il a prêché plusieurs carêmes avec un applaudissement général. Ce qu'il continua encore, avec le même succès, à Bordeaux, à Avignon et à Paris.

Il avait un don de Dieu très particulier pour la controverse. Pendant dix ans, il eut de fréquentes disputes avec les huguenots à Montpellier, à Nîmes, à Castres, à Montauban et dans d'autres villes du Languedoc. Il les allait attaquer jusque dans leurs synodes, pour y confondre l'aveuglement de leurs ministres. Il avait formé le plan d'un grand travail sur cette matière : il n'en a fait imprimer que l'abrégé , avec lequel on peut détruire toutes les hérésies (1).

Cependant, ni l'étude, ni les grands travaux de ses prédications ne le rendirent jamais moins exact dans les observances régulières. On l'a vu en même temps prêcher le carême dans l'église métropolitaine de Toulouse, faire ses leçons de théologie en l'Université, et s'acquitter le jour et la nuit, de toutes les fonctions de sa charge de Prieur, allant toutes les nuits à Matines, tenant ses Chapitres ordinaires et assistant à toutes les actions de sa communauté. Le V. P. Jean Dominique Rey, un des plus grands hommes de l'Ordre et dont nous donnerons la vie, au 20 août, était rempli d'admiration pour son insigne piété ; il ne pouvait s'empêcher de l'appeler un saint, et de publier partout ses admirables vertus.

Le V. P. Baron gouverna avec beaucoup de prudence les communautés de Rodez, de Castres, d'Albi, d'Avignon, celle du Noviciat général à Paris et deux fois celle de son couvent de Toulouse, en 1639 et en 1649. Les maximes de la vie intérieure, qu'il expliquait à ses religieux, n'étaient que les règles de sa propre conduite : aussi persuadait-il autant par ses exemples que par ses discours.

(1) Cet ouvrage est intitulé : *L'hérésie convaincue, ou la théologie des Luthériens et des Calvinistes réduite à quatre principes et réfutée d'une manière toute nouvelle.* Paris, 1668.



Comme il était profondément convaincu de l'excellence de sa vocation, il inculquait très souvent à ses religieux l'estime qu'ils devaient faire de cet incomparable bienfait : ce qui l'obligeait de n'estimer rien de petit en Religion, et d'en pratiquer ce qui semblait de plus méprisable et de plus ravalé. Étant Prieur, il baisait les pieds des Pères et des Frères convers, il les servait à table, il mangeait leurs restes avec respect, il éveillait à Matines ; et, s'étant une fois aperçu qu'un Frère convers refusait d'aller porter la croix à la grand'Messe, tout Prieur qu'il était, il allait s'habiller pour la porter : ce qu'il eût fait, si le chantre, qui s'en aperçut, n'y eût pourvu d'ailleurs.

Il relevait les plus petits défauts, et tenait pour une de ses maximes que le religieux ne saurait en commettre de légers au service de Dieu, auquel il doit toute son application aussi bien que tout son amour. Le sacristain s'étant plaint à lui qu'il avait peine à trouver des Pères hors le temps de l'Office pour célébrer la Messe, le zélé Prieur fit voir d'une manière si pathétique, dans son premier Chapitre, que la perfection des religieux consistait à vivre dans une dépendance absolue, et à faire sans réserve tout ce qu'on voulait d'eux, que le sacristain ne fut plus dans cette peine.

Il disait que les religieux qui s'aiment eux-mêmes, et qui n'agissent que par amour-propre, ressemblent aux fourmis, qui ôtant le germe au grain qu'elles serrent, l'empêchent de produire.

Il disait encore : que les novices devaient faire provision de mortification avec une sainte avidité, et avec un empressement qui leur fît craindre de n'en avoir jamais assez, et d'en manquer les occasions.

Que les bons religieux doivent être comme les colombes, lesquelles pondent d'autant plus d'œufs qu'on leur en ôte davantage. De même, plus un parfait religieux est traversé dans ses desseins, dans ses emplois, et dans ses actions, plus il se doit raidir à bien faire, sans se décourager.

Que ceux qui, sous prétexte de procurer quelque bien temporel, se croient nécessaires à la Religion, se trompent lourdement ; et que tout cet extérieur, sans les pratiques communes, n'est que vanité et que pure illusion.

Que le religieux doit être tellement imbu de l'esprit de sa Règle, et si fidèle à la garder pour Dieu, que, quand il serait seul au monde, il devrait l'observer.

Qu'un véritable religieux ne parle jamais de lui-même ; et que

ce saint oubli, ou cette mort spirituelle, nous empêchent de voir aucun bien en nous.

Il relevait avec éloge la disposition du V. P. Jacques de la Palue qui, étant Inquisiteur, avait accepté la charge de Sous-Prieur; et comme plusieurs n'approuvaient pas cette humilité, il leur dit que, pour lui, il ferait encore acolyte, s'il était nécessaire pour le bien de la Religion.

Par ces maximes solides, il inspirait à ses religieux le désir de la perfection. Pendant qu'il fut Prieur à Avignon, il allait chaque semaine faire des exhortations familières à nos religieuses de Sainte-Praxède; elles en firent un recueil, et le conservèrent avec soin comme un abrégé des plus excellentes maximes de la vie spirituelle.

Quand il était en charge, il avertissait des fautes avec une sainte liberté. Il ne reprenait pas seulement les religieux; il exerçait le même zèle à l'endroit des personnes séculières. Il passa deux ou trois fois, à la sainte Table, sans la communier, la fille du premier président, laquelle s'y présentait trop découverte et en habit indécent. Il voyait bien que cette liberté lui ferait perdre la chaire de l'Université qu'il disputait, car il s'attirait ainsi l'indignation de Monsieur son père, qui pouvait l'appuyer de son crédit; mais il ferma les yeux à ces considérations humaines, et préféra la cause de Dieu et l'honneur de l'Église à tous ses intérêts.

Le Général de l'Ordre, le R<sup>me</sup> P. Jean-Baptiste de Marinis, ayant assemblé un Chapitre à Rome, l'an 1656, le P. Vincent Baron y assista en qualité de Définiteur de sa Province. Il y fit également admirer son insigne piété et sa rare doctrine. Il présida aux thèses dédiées au Pape Alexandre VII, thèses qui lui acquirent l'estime de toute la ville et des plus grands hommes de l'Ordre, non moins édifiés de son humilité que surpris de sa profonde science.

Il se trouva aussi à l'assemblée où le même Pape fit dire aux Définiteurs et à tous les Pères du Chapitre, qu'il avait un sensible déplaisir de voir la morale chrétienne dans le relâchement où quelques nouveaux casuistes l'avaient réduite, et qu'il les exhortait à composer un Cours de théologie morale conforme à la doctrine de saint Thomas. Le V. P. Baron reçut cet ordre de Sa Sainteté comme un oracle du ciel qui s'adressait à lui. Il travailla sans relâche aux beaux ouvrages qu'il a composés sur cette matière.

A peine était-il de retour dans sa Province de Toulouse, que le R<sup>me</sup> P. Général l'établit Prieur dans la maison du Noviciat de Paris. Le

Père arriva dans cette ville l'an 1657 ; et les deux années suivantes, il prêcha le carême, avec le succès et l'applaudissement ordinaires, dans les églises de Saint-Eustache et de Saint-Roch. Son grand mérite, joint à une admirable simplicité, lui acquit bientôt des amis et des admirateurs ; et ils ne pouvaient assez le posséder pour jouir de ses entretiens spirituels, où il leur disait les choses les plus touchantes afin de les porter à Dieu.

Jusqu'ici, le V. P. Baron ne s'était jamais refusé aux désirs de ses Frères, quelque emploi qu'on eût voulu lui confier. Il ne put cependant se résoudre à accepter la charge de Provincial de Toulouse, à laquelle il fut élu, dans le Chapitre de Limoges, l'an 1658. Le Général de l'Ordre écouta ses raisons et les approuva. Mais, en le déchargeant d'un fardeau, il lui en imposa bientôt un autre ; il l'envoya, l'an 1660, comme son Commissaire, en Portugal, pour des affaires très importantes, qui avaient besoin d'un homme de son mérite et de son caractère (1). Il s'y comporta avec tant de zèle, de prudence et de désintéressement, que la reine de Portugal, la cour et tous les religieux déclarèrent par un acte public n'avoir jamais vu un religieux plus saint, plus humble, plus pieux, plus mort à lui-même, et plus détaché des choses de la terre. Il refusa tous les présents qu'on lui offrit, et sortit du Portugal aussi pauvre qu'il y était entré.

Obligé de retourner à Rome, pour rendre compte au R<sup>me</sup> P. Général du succès de sa mission, il s'arrêta environ six mois en Italie. Il les passa à la Minerve, vivant comme un simple novice, assistant jour et nuit à l'Office divin et à toutes les actions de la communauté. Il y donna tant de marques de sa profonde humilité et de ses rares vertus, qu'on parle encore aujourd'hui (1676) de lui à Rome comme d'un très saint religieux.

La seule grâce qu'il demanda au R<sup>me</sup> P. Général fut de pouvoir passer le reste de ses jours dans le Noviciat général de Paris, à la suite de la communauté, et sans aucune charge. Le désir de travailler plus sûrement à sa perfection et de trouver quelques loisirs pour mettre la dernière main à ses ouvrages, le porta à faire cette demande, qui lui fut accordée.

S'étant rendu à Paris, il s'adonna plus que jamais à ses exercices de piété et de dévotion. Il éveillait toutes les nuits à Matines, sonnait la

(1) Échard insinue que c'était pour réformer quelques abus qui s'étaient introduits par suite de la longue guerre que le Portugal venait de soutenir contre l'Espagne.

cloche, allumait les cierges ; et après que la communauté s'était retirée, il restait au chœur, pour faire encore une heure d'oraison mentale. Il se retirait ensuite dans sa cellule jusqu'à cinq heures, où il se levait pour sonner l'*Angelus*, et pour vaquer à ses études. Il était fort sobre et si occupé en Dieu, au réfectoire, qu'en sortant de table il ne savait ce qu'il avait mangé.

Il faisait indispensablement tous les ans une retraite de dix jours ; et ayant appris la vie admirable des Pères Bernardins de l'abbaye de la Trappe, il y alla passer quelque temps, pour vaquer uniquement à Dieu.

Il était tellement pauvre d'esprit, qu'il fallait que les supérieurs eussent la charité de commander aux Frères de le pourvoir des choses nécessaires. Il ne demandait jamais rien, si ce n'était pour secourir les pauvres honteux qui s'adressaient à lui. Dans sa cellule il n'avait qu'une chaise de paille, une table, un crucifix, son pauvre lit, et quelques livres de la bibliothèque commune, qu'il empruntait pour composer.

La charité envers les pauvres et envers les affligés était sa chère vertu et son véritable caractère. Il aimait les pauvres avec une tendresse extrême. Il ne recevait rien de ses amis que pour leur distribuer ; et demandait hardiment pour eux et avec tant d'instance, qu'on ne pouvait se défendre des pressantes sollicitations de son ardente charité. Les aumônes qu'on lui faisait lui attirèrent tant de pauvres, que des personnes de qualité, s'apercevant que plusieurs abusaient de sa simplicité, et exposaient des nécessités feintes, lui refusaient souvent ce qu'il demandait, en l'avertissant qu'on le trompait. « Il vaut bien mieux, leur disait-il, être surpris par un fripon, que d'abandonner un véritable pauvre, en qui souffre Jésus-Christ. »

Quand ils persistaient dans leur refus, le P. Vincent ne témoignait aucun mécontentement, et disait avec un visage gai, que Dieu ne laisserait pas d'agréer sa bonne volonté ; et qu'il trouverait bien sans eux, dans les trésors inépuisables de l'adorable Providence, d'autres moyens de secourir ceux qu'il était dans l'impuissance d'assister à cause de son état religieux, qui l'avait dépouillé de tout pour suivre Jésus-Christ.

Lorsqu'il était à Rome et qu'il songeait à revenir à Paris, un seigneur de ses amis lui envoya une lettre de change pour lui faire toucher une somme considérable. Son intention était de le mettre en état de faire son voyage, et plus promptement et avec moins d'in-



commodités. Mais lui, distribua cette somme aux pauvres, en sorte que le sixième jour il ne lui restait pas un sou ; ce qui l'obligea de demander l'aumône par les chemins. Comme la personne de qualité lui reprocha cet excès de charité, après son retour, il lui dit avec sa franchise ordinaire : « Certes, Monsieur, j'ai trouvé des pauvres qui en avaient plus besoin que moi, et j'ai fait ce que vous auriez fait vous-même, s'ils vous avaient exposé l'extrême misère dans laquelle je les voyais réduits. »

Jamais il n'a refusé d'entrer dans les intérêts des misérables et de tous les affligés qui avaient besoin de son crédit pour leurs affaires ; il sollicitait pour eux, il faisait agir ses amis, et n'oubliait rien de ce qui pouvait contribuer à leur consolation. On l'a vu, pendant un assez long temps, aller tous les jours du faubourg Saint-Germain à la Bastille et dans quelques autres prisons, pour rendre ses services à ceux qui y étaient détenus. Ses amis craignaient quelquefois pour lui. Mais la charité de Jésus-Christ, qui le pressait, lui faisait fermer les yeux à ces considérations humaines ; et il ne pensait qu'à secourir des personnes d'autant plus affligées, que leurs propres parents n'osaient rien solliciter ouvertement en leur faveur.

Enfin sa charité l'avait rendu le père des pauvres, et le solliciteur de tous les misérables qui avaient recours à lui dans leur oppression.

Quoique tout le monde l'estimât, et que plusieurs prélats et d'autres personnes de la première qualité du royaume le visitassent pour profiter de ses entretiens, il conserva toujours une modestie et une humilité très religieuses et très édifiantes. Cette humilité reluisait dans toutes ses actions, et lui gagnait les cœurs de tous ceux qui lui parlaient. Par humilité, il ne s'est mis à composer ses livres qu'à la fin de sa vie ; encore a-t-il fallu l'y obliger. Le premier qu'il a donné au public est un recueil de sermons, qu'il avait prêchés dans les plus considérables églises de Paris.

Les autres principaux écrits du V. P. Vincent Baron qui ont été donnés au public sont : 1<sup>o</sup> Cet abrégé de controverses, dont nous avons déjà parlé ; 2<sup>o</sup> Une théologie morale, divisée en trois parties ; 3<sup>o</sup> Un traité théologique, pour expliquer le véritable sentiment de saint Augustin et de saint Thomas, touchant la liberté humaine et la grâce divine ; 4<sup>o</sup> Un traité apologétique, partagé en cinq livres, pour la défense de la Religion, de la théologie, des mœurs et des droits ou privilèges de l'Ordre des Frères-Prêcheurs<sup>ss</sup> ; 5<sup>o</sup> Une réfutation d'un certain livre connu sous le nom de *Amedæus Guimeneus* ; 6<sup>o</sup> Une

réponse au livre de Jean de Cardenas, Jésuite ; 7° Une apologie de la Sacrée Congrégation de l'Index ; 8° Un abrégé de la théologie, qu'il dicta en deux ans à Toulouse, lorsqu'il régenta à l'Université ; un de nos Pères l'ayant vu à Rome, en fut si charmé qu'il le fit imprimer.

Comme la doctrine qu'il soutenait pour maintenir la pureté de la morale chrétienne lui avait attiré de savants ennemis, il fit, un an avant sa mort, une excellente apologie pour tous les ouvrages qu'il avait donnés sur ce sujet au public ; dans cette apologie, il répond aux livres de ses adversaires, avec tant de doctrine et de solidité et par des raisonnements si forts, qu'il semble avoir épuisé cette difficile matière.

Il avait formé le dessein d'autres beaux ouvrages, entre autres d'une théologie qu'il prétendait intituler : *Divus Thomas sui interpretes*. Il en avait déjà composé la moitié. Mais sa mort nous a privés de ce trésor ; ou pour mieux dire, Dieu voulant que le zèle qu'il avait témoigné pour la défense de la morale évangélique couronnât une vie si religieuse, le retira du monde après qu'il eût achevé cette incomparable apologie citée plus haut.

Ceux qui connaissaient les dispositions de son âme ont cru que Dieu lui avait donné un pressentiment secret de sa mort ; car il avança ses exercices spirituels, durant lesquels il fut extraordinairement consolé. Sitôt qu'il fut sorti de retraite, il tomba dans de grandes faiblesses. Il ne laissa pas d'aller à Matines et de célébrer la Messe, malgré les douleurs de la pierre ; il les souffrit avec une patience admirable, jusqu'à ce que ne pouvant plus se soutenir, il fut contraint de s'aliter. Il se laissait traiter avec la soumission d'un enfant, sans jamais se plaindre.

Un jour qu'il était plus pressé de ses douleurs, il dit à quelques Pères, qui l'étaient venu voir : « Il me semble que les hommes commettent la dernière ingratitude ; recevant une quantité innombrable de bienfaits de la main paternelle de Dieu, ils les oublient, et s'emportent contre lui, quand il leur envoie la moindre incommodité : pour moi, lorsque je pense aux faveurs que j'ai reçues de Dieu sans les avoir méritées, je lui en rendrais mes actions de grâce infinies pour la vie passée, quand bien même je devrais retourner dans le néant. » Il ajouta : « J'attends la sentence décisive de mon éternité avec une telle disposition, que j'y souscris de tout mon cœur, sachant bien qu'un bon père ne peut rien résoudre que de bon pour ses enfants. » Il avait toujours vécu dans une si grande horreur du péché,

qu'il n'aurait pas voulu le commettre, quand même il aurait pu le cacher aux yeux de Dieu.

Il reçut les derniers Sacrements dans ces saintes dispositions, et avec des élans qui témoignaient l'ardeur de sa charité et le violent désir qu'il avait d'aller à Dieu. Il en eut l'heureux accomplissement, le 21 janvier 1674, étant âgé de soixante-dix ans, desquels il avait passé cinquante-trois en Religion dans une ferveur toujours nouvelle et dans une continuelle pratique de piété et de l'observance régulière.

Le Supérieur du Noviciat général, en annonçant sa mort à toutes les maisons de l'Ordre, dans le royaume, fit un juste éloge des talents et des vertus de ce grand homme, qui joignait à une profonde science une plus profonde humilité ; et ajoutait à la prudence d'un vieillard expérimenté l'innocence et la candeur d'un novice.

Quelques personnes de qualité firent tirer son portrait après sa mort, pour mieux conserver le souvenir de ses vertus et de son insigne piété.



### *La V. M. JEANNE DU MOULIN*

*Professe du Monastère de Dijon*

*Fondatrice de celui de Sainte - Catherine de Sienne  
à Poitiers (\*)*

(1592 - 1646)

CETTE vénérable servante de Dieu eut le bonheur d'avoir pour père un gentilhomme de Champagne, aussi recommandable pour sa piété que pour l'antiquité de sa noblesse et pour sa rare valeur, il signala cette valeur au service de trois de nos rois, et mourut à la tête de l'armée qu'il commandait pour la défense de l'État et de la Religion, que les huguenots tâchaient de renverser ;

(\*) L'historique de cette fondation et la vie de la V. M. du Moulin sont racontés avec beaucoup de détails dans un manuscrit composé par une religieuse du monastère de Sainte-Catherine. Cette *Relation*, avec le *Livre des professions*, se trouvent aujourd'hui aux archives de Poitiers.

mais elle eut le malheur de naître d'une mère qui après la mort de son mari embrassa l'hérésie de Calvin, pour des intérêts temporels.

Cette malheureuse mère s'efforça de faire sucer ses erreurs avec le lait à notre petite Jeanne, la dernière de ses enfants ; mais Dieu la préserva de ce poison, et il répandit tant de lumières dans son âme, avant même qu'elle eût l'usage de la raison, qu'elle demeura constante dans la foi. Elle conçut en même temps une aversion mortelle de l'hérésie, aversion qui s'accrut en elle avec l'âge. Aussi les mauvais traitements qu'elle recevait de sa mère et de sa sœur aînée ne purent-ils l'empêcher d'aller à la Messe, de faire le signe de la croix, de dire son chapelet et d'invoquer les saints. Sa fermeté toucha si puissamment sa sœur aînée, qu'après la mort de leur mère, elle abjura son hérésie. La nouvelle convertie prit même la résolution de se faire religieuse, mais sa jeune sœur l'en empêcha, en l'assurant que Dieu la voulait dans un autre état. Ce qui fit qu'elle se consacra au service des pauvres dans un hôpital où, après s'être signalée par ses admirables vertus, elle mourut saintement.

Jeanne fut conduite à la cour, et placée comme demoiselle d'honneur auprès de Mesdames de France, filles d'Henri IV. Elle y resta jusqu'à la mort déplorable de ce grand prince. Ce funeste accident lui ayant fait connaître les vanités du monde, elle se retira à Dijon, pour se donner à Dieu. Elle entra d'abord dans le monastère de Sainte-Claire ; mais n'y étant pas appelée de Dieu, elle en sortit sans avoir pris l'habit. Elle eut dessein de se faire Sœur converse chez les Carmélites, et elle aurait exécuté son désir, sans un effet de la divine Providence qui, la voulant dans l'Ordre de saint Dominique, lui donna occasion d'assister à une cérémonie de vêture chez nos religieuses. Elle fut tellement touchée de cette cérémonie que, s'ouvrant à une sienne compagne, qui n'en avait pas été moins édifiée qu'elle, elle lui déclara se sentir fortement appelée de Dieu dans ce monastère.

Elles y entrèrent toutes deux, notre vertueuse Jeanne avec la résolution d'être Sœur converse ; mais le supérieur et les religieuses ne voulurent jamais lui accorder ce qu'elle demandait pourtant avec beaucoup de larmes et d'instance. Elle prit donc l'habit de Sœur de chœur, à l'âge de vingt-deux ans, dans l'année 1614, et fut comblée de consolations.

Dieu, qui la voulait sanctifier, ne tarda pas à lui retirer ces consolations, et, durant trois ans, il la laissa dans un abîme d'amertume et



dans une si grande désolation, que ses yeux devinrent deux fontaines de larmes. Cet état de peines, joint aux dégoûts et aux autres tentations dont elle était vivement combattue, la rendit si maigre et si pâle, qu'elle faisait pitié. Toute sa consolation était de faire oraison, de vivre dans une parfaite régularité, et de se communiquer à sa Supérieure ; elle lui découvrait son intérieur avec la dernière confiance. Au fond, elle aimait cet état de peine ; et, tous les jours, elle s'offrait à Dieu pour le souffrir autant de temps qu'il lui plairait, s'estimant indigne de la moindre de ses grâces et de ses consolations.

Après ces trois années d'épreuves, Dieu changea ses ténèbres en lumière, et sa tristesse en joie ; et il la combla de tant de faveurs, de grâces et de bénédictions, que la Prieure, admirant ses vertus, la prit avec elle pour aller fonder un nouveau monastère à Semur. Les exemples d'humilité, de patience, d'exactitude et de charité qu'elle y donna, firent que la même Mère se servit encore d'elle pour la fondation qu'elle alla faire peu après à Chalon-sur-Saône. Elle l'y établit Sous-Prieure ; notre Sœur travailla infatigablement pendant quatre ans à former cette nouvelle communauté à tous les exercices de la vie intérieure et aux cérémonies de l'Ordre (1).

Nos Sœurs d'Abbeville, qui avaient jusqu'alors suivi la règle du Tiers-Ordre, désirant, par un admirable esprit de ferveur, embrasser celle du premier Ordre, demandèrent au couvent de Dijon quelques religieuses capables de les former à cette nouvelle observance. Les Supérieurs n'en jugèrent point de plus capable que la Mère Jeanne. Ils l'y envoyèrent avec la Mère Bernard Boudier, et l'y établirent Prieure. Les religieuses furent d'abord étonnées de sa jeunesse ; mais elles remarquèrent en elle une si grande piété, une si rare prudence, une ferveur si admirable et une si ardente charité dans sa conduite, soit à compatir aux faibles, auxquelles ce nouveau genre de vie semblait trop austère, et qu'elle y attira par amour, soit à exciter les ferventes par les exemples d'humilité, de mortification et de charité qu'elle leur donnait, qu'après ses trois ans, elles demandèrent instamment la continuation de sa charge, pour profiter de plus en plus sous sa sainte conduite. Durant les deux dernières années qu'elle

(1) Le monastère de Semur en Auxois fut fondé en 1618 ; celui de Chalon, en 1621 ; et le passage de celui d'Abbeville du Tiers-Ordre au Grand Ordre eut lieu en 1624. On peut voir l'histoire de tous ces monastères, ainsi que de celui de Poitiers, dans l'ouvrage intitulé : *Le monastère de Sainte-Praxède, à Avignon*, Lyon, librairie Briday, 1876.

passa à Abbeville, notre V. Mère eut une fièvre qu'elle souffrit avec une patience généreuse, sans user de la moindre dispense, allant au chœur le jour et la nuit, aussi exactement que si elle eût été en parfaite santé. Elle reçut plusieurs filles à l'habit, qu'elle éleva dans le véritable esprit de l'Ordre.

La Province de France tenant son chapitre à Nevers, en l'année 1628, le P. Provincial et les Définites ne pouvant plus résister aux pressantes sollicitations de quantité de bonnes âmes, qui souhaitaient depuis sept ans l'établissement d'un monastère de l'Ordre à Poitiers, destinèrent la V. Mère Jeanne pour commencer ce grand ouvrage. Sitôt qu'ils en eurent obtenu les permissions nécessaires du roi et de l'évêque, elle partit d'Abbeville avec deux religieuses, sur les promesses d'une Sœur du Tiers-Ordre, qui offrait son bien et sa maison pour cette fondation. Elle passa à Paris et à Tours. A Tours, un grand serviteur de Dieu, nommé M. Marchand, qu'elle ne connaissait point, leur alla offrir son logis, et leur donna cent écus d'or, à leur départ. Elle se détourna pour aller à Notre-Dame des Ardilliers mettre ce nouveau monastère sous la protection de la Sainte Vierge.

Notre fondatrice et ses deux religieuses arrivèrent à Poitiers le 21 juillet 1628, la veille de Sainte Marie-Madeleine, une des Patronnes de l'Ordre. Elles allèrent trouver cette Sœur du Tiers-Ordre. Mais son existence était tellement séparée du commerce du monde, qu'elle vivait recluse, sans sortir de sa maison. Elle ne leur parla qu'au travers d'une grille et sans ouvrir sa porte. Les Religieuses, surprises de cet accueil, et craignant que cette bonne Sœur, déjà fort âgée, ne fît difficulté de se soumettre à un noviciat en forme, avec les épreuves ordinaires, et qu'elle ne voulût pas abandonner ce genre de vie retirée qu'elle avait embrassé, la remercièrent de ses offres (1). Ce que madame la princesse de Nassau, très digne Abbessse du monastère de Sainte-Croix ayant su, elle les envoya chercher. Pendant quinze jours que nos religieuses demeurèrent dans son monastère, elles donnèrent une si haute estime de leur vertu, que cette illustre Abbessse et toutes ses filles leur ont toujours été très affectionnées, et les ont servies de tout leur crédit, en plusieurs occasions.

Cependant, on s'occupait de trouver un emplacement convenable pour l'établissement des religieuses. Et c'est ici qu'on remarqua

(1) Cette Tertiaire se nommait Gabrielle Barraud. Voir sa vie au 20 février.

visiblement la protection de Dieu, car celui à qui appartenait la place que l'on choisit n'avait jamais voulu la vendre à plusieurs religieux et religieuses de différents Ordres, qui voulaient l'acheter ; et il alla l'offrir à nos Pères. Attenante à cette place, était une chapelle avec un petit cimetière, dont nos Sœurs avaient besoin ; un bon prêtre, qui ne s'en était jamais voulu défaire, les leur accorda avec des conditions très avantageuses, qu'il avait refusées à tous ceux qui en avaient voulu traiter avec lui. On dit qu'une aïeule d'une des quatre premières professes du monastère, femme d'une insigne piété et d'une grande vertu, étant près de mourir, déclara hautement qu'elle voulait être enterrée au bout de ce cimetière, parce que, disait-elle, dans quelques années il serait habité par de saintes religieuses, qui prieraient Dieu pour elle. Ce fut une sorte de prophétie, qui s'est vérifiée par la construction du monastère de nos religieuses.

Pendant neuf ans, nos Sœurs vécurent dans la dernière nécessité ; elles la souffraient avec une joie réelle. Cet état précaire ne les empêcha point de recevoir à l'habit de pauvres filles, dont elles estimaient la vertu plus que toutes les richesses du monde. Pour une plus grande épreuve, Dieu permit que la peste, qui désolait une partie de la ville, entrât dans le nouveau monastère, où il y avait déjà huit religieuses et trois pensionnaires qui menaient une vie angélique, et qu'elle saisisse une Sœur converse. La V. M. Jeanne mit cette Sœur dans le lieu le plus écarté du monastère, où elle la servit elle-même jusqu'à la mort. Elle l'ensevelit avec une charité qui fut très agréable à Dieu. On ferma le monastère. Les religieuses ne sortirent que par force, pour aller à une demi-lieue de Poitiers, où un Père Feuillant, qui se trouva au même endroit, eut la bonté de leur administrer les Sacraments.

Cette sortie fut un effet de la divine Providence, qui s'en servit pour faire connaître l'incomparable vertu de la V. Mère Jeanne et de ses religieuses. Après son retour de la campagne, les dames qui l'avaient fréquentée en parlèrent partout comme d'un prodige de sainteté, ce qui excita la curiosité de quantité de jeunes filles de la ville à l'aller voir ; et plusieurs furent tellement charmées de sa vertu, qu'elles lui demandèrent l'habit, de sorte que ce nouveau monastère, qui était dans le mépris, à cause de son extrême pauvreté, devint un des plus considérables de Poitiers.

Dieu contribua aussi par d'insignes miracles à lui donner ce grand éclat ; car pendant que ses fidèles servantes étaient dans la

nécessité, il leur fit plusieurs fois sentir les effets de son amour et de sa providence. Ces pauvres filles s'étant un jour mises à table, quoi qu'il n'y eût pas un morceau de pain au monastère, on leur apporta du poisson tout apprêté, et tout ce qui était nécessaire pour leur réfection. La Providence a souvent multiplié la farine et les autres provisions, pour les faire subsister. Un homme de qualité, assistant un soir à leurs Complies, fut tellement touché de dévotion à les entendre chanter, qu'après avoir parlé à la V. Mère Jeanne, il lui envoya six mille livres, et lui fit dire d'entreprendre hardiment un nouveau bâtiment, et qu'il ne lui manquerait point.

Comme elle avait mis son monastère sous la protection de la Sainte Vierge, c'était à elle qu'elle avait recours dans tous ses besoins. Quand l'argent lui manquait, elle faisait faire une procession dans le cloître en son honneur, et infailliblement elle recevait de quoi subvenir à la nécessité. En reconnaissance de tant de grâces, elles firent graver un Rosaire sur la première pierre de leur église, posée le 15 mars 1648.

En l'année 1645, elles avaient reçu une insigne faveur du ciel. Le feu s'étant pris à la maison d'un boulanger, attenante au monastère, l'embrasa avec tant de violence, qu'elle fut réduite en cendres, quelque soin qu'on eût pris pour l'éteindre. L'impétuosité du vent faisant appréhender que les flammes ne causassent le même incendie au monastère, plusieurs dames charitables vinrent en carrosse pour emmener chez elles les religieuses ; mais bien que celles-ci vissent déjà le feu à leurs portes, et tout leur monastère menacé d'un déplorable embrasement, elles ne purent se déterminer à rompre la clôture. Elles résolurent de coucher plutôt dans leur jardin. Pendant que ces dames les exhortaient à la retraite, un scapulaire jeté dans le feu sembla modérer un peu la violence des flammes, jusqu'à ce que nos Pères ayant apporté le Très Saint Sacrement, et donné la bénédiction, le vent tourna et le feu s'éteignit tout d'un coup.

La fille du bourgeois qui leur avait vendu la place, étant entrée au monastère, pour y prendre l'habit, contre la volonté de son père, qu'elle n'avait jamais pu gagner ni par ses prières ni par ses larmes, cet homme, transporté de fureur, vint au couvent avec plusieurs de ses amis faire un vacarme épouvantable. Pendant ce bruit, les religieuses se mirent en prières devant le Très Saint Sacrement ; et Dieu pour témoigner sa protection, permit qu'on ne pût jamais trouver la postulante, quoi qu'on la cherchât par tous les coins du monastère.



Son père, adorant la conduite de Dieu sur sa fille, et se ressouvenant que cette Sœur du Tiers-Ordre qui vivait à Poitiers en opinion de sainteté, lui avait prédit qu'il vendrait sa maison à des religieuses de Saint-Dominique, et que sa fille, qui n'était encore qu'un petit enfant, y prendrait un jour l'habit, conçut un tel regret de son emportement, qu'il en fit pénitence publique pendant plusieurs jours dans l'église des religieuses. Néanmoins, la main de Dieu ne laissa pas de le châtier : il mourut de la peste, la même année, avec tous ceux qui avaient été les complices de sa violence. Sa fille prit l'habit dans le monastère, auquel sa mère et ses autres parents ont fait beaucoup de bien.

Ces marques sensibles de la protection de Dieu furent la récompense du zèle ardent avec lequel la V. Mère Jeanne établissait les principes de la vie spirituelle. Elle éleva ses religieuses dans les pratiques intérieures des vertus, et dans les actes extérieurs de la plus stricte observance, avec tant de succès, que ce monastère est devenu un modèle de régularité. Les religieuses y gardent inviolablement les jeûnes, l'abstinence et le silence. Elles font deux fois l'oraison mentale : une, la nuit après Matines ; et l'autre, après Vêpres ; l'examen de conscience, la lecture spirituelle en leur particulier, et en commun lorsqu'elles travaillent ensemble, pour éviter les paroles vaines et inutiles qui se glissent dans la conversation. Notre V. Mère était la première à tout, et l'exemple de ses vertus était une puissante exhortation qui animait toutes les Sœurs à l'imiter.

La foi vive qu'elle avait de nos sacrés mystères, lui inspirait un profond respect pour toutes les choses saintes, et pour les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Elle ne s'approchait jamais du premier, que les larmes aux yeux, avec les sentiments d'une contrition très douloureuse ; et du second, qu'avec une sainte frayeur, dans la vue de ses misères et de son néant. Cette crainte n'empêchait pas qu'elle ne reçût beaucoup de faveurs et de caresses dans ses communions, faveurs qui paraissaient même sensiblement sur son visage par un certain air surnaturel qui témoignait la satisfaction de son âme. Elle avait des pratiques particulières pour honorer Jésus-Hostie ; et son plus grand empressement, au commencement de la fondation, fut de bâtir un chœur où elle pût commodément lui rendre ses hommages le jour et la nuit.

Son espérance en Dieu, de qui elle avait reçu tant de secours miraculeux, la tenait dans une dépendance si absolue de son amour

et de ses soins, et la comblait de tant de consolations que, dans une retraite de dix jours, elle prit pour le sujet de ses méditations ces paroles de David : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*. Quand elle commença son bâtiment, elle fit vœu de recevoir une fille pauvre ; et comme quelques religieuses blâmaient sa trop grande confiance, elle leur dit que son espérance était le trésor inépuisable où elle trouvait abondamment toute sorte de secours dans ses nécessités. Elle avait coutume d'appeler le monastère « la maison de la Providence. »

Elle avait pour Dieu, un amour fort, généreux et indépendant des consolations sensibles, toujours prêt à tout faire, à tout quitter, et à tout souffrir pour lui. Le Seigneur la conduisait ordinairement par les sécheresses et par les croix. Ces épreuves la mettaient souvent dans un si effroyable abandon intérieur, qu'il lui semblait n'avoir plus que la foi pour croire en Dieu, qui la soutenait de sa main toute-puissante, et qui lui faisait voir comme dans le fond d'un abîme sa petitesse et son néant. Son grand amour la rendait infatigable dans les travaux ; et quoiqu'un solitaire lui eût prédit les croix, la pauvreté et les traverses qu'elle devait endurer à Poitiers, elle se consacra de tout son cœur au bon plaisir divin, résolue de souffrir encore davantage. Cette ferme résolution d'aller à Dieu par un amour dénué de toutes consolations sensibles lui fit demander à ce vertueux solitaire qui lui avait prédit tant de croix ce que c'était que la foi nue. Il lui répondit : « Vous l'apprendrez où vous allez ; mais soyez fidèle à Celui qui vous appelle et à l'emploi auquel il vous destine. » Ces paroles lui demeurèrent profondément gravées dans l'esprit, le reste de sa vie.

Une de ses plus grandes joies était d'attirer des jeunes filles au service de Dieu. Elle avait grand soin de les élever à la vertu. Extrêmement zélée pour tout ce qui regardait l'Office divin, elle assistait indispensablement toutes les nuits à Matines, même à la fin de sa vie, quoique ses grandes infirmités l'en dispensassent très légitimement.

Sa manière d'oraison la plus ordinaire était de prendre le Nouveau Testament, d'en lire quelques versets, et de méditer, selon les lumières qu'elle recevait de Dieu, s'abandonnant à son amoureuse conduite avec une dépendance absolue et un très profond respect.

Elle célébrait les fêtes avec beaucoup de préparation et de

recueillement ; de sorte qu'on remarquait aisément à son air et à ses actions ce que l'Église représentait dans ses mystères. Elle ne pouvait souffrir de conversation pendant la Semaine sainte, disant qu'il fallait que les épouses de Jésus-Christ ne songeassent qu'à participer à ses douleurs. Elle passait ces saints jours dans un profond recueillement. A la cérémonie du lavement des pieds, elle parlait de l'amour et des abaissements du Fils de Dieu avec une ardeur qui la mettait hors d'elle-même ; après quoi elle se prosternait aux pieds de ses religieuses, et leur demandait pardon avec humilité du mauvais exemple qu'elle leur avait donné. Le Vendredi saint, elle était comme absorbée dans la tristesse ; et le jour de Pâques, elle paraissait remplie de tant de joie, qu'on eût dit qu'elle participait à la gloire de Jésus-Christ ressuscité.

Elle portait une dévotion singulière à la Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle elle disait tous les jours le Rosaire, et plusieurs fois sur la fin de sa vie : à saint Joseph, duquel la communauté disait les litanies, depuis Noël jusqu'à la Purification ; à Notre Père saint Dominique ; aux Saints et Saintes de l'Ordre ; à sainte Marie-Madeleine, la Patronne de leur église ; et à saint Charles Borromée, à cause que, dans la même église, il se trouva une chapelle dédiée à l'honneur de ce saint.

Notre Sœur avait une compassion sensible des affligés. Lorsque ses religieuses étaient tristes ou malades, elle les consolait et les servait avec une extrême charité. Elle savait s'accommoder à toutes sortes d'humeurs, pour gagner les personnes à Dieu ; et plusieurs, qui lui avaient découvert leurs peines, s'en retournaient toutes consolées, après avoir ouï les paroles pleines de l'esprit de Dieu qu'elle leur disait.

Une vertu si pure ne manqua point d'épreuves, pour en relever le mérite et l'éclat. On dit cent choses à son désavantage, qui affligèrent infiniment plus ses religieuses, certaines de son innocence, qu'elle-même, qui croyait s'être attiré ces médisances par les imperfections dont elle s'estimait toute remplie. La calomnie alla si avant, qu'en un Chapitre provincial on parla de l'absoudre, ne fût-ce que pour connaître son véritable esprit, ou de la renvoyer à son monastère de Dijon. On suivit la première opinion, et ce fut pour lors, en effet, qu'on connut mieux que jamais son admirable vertu. Elle reçut l'absolution de sa charge avec un visage gai, qui témoignait la profonde paix de son âme. Elle remercia très affectueusement

le P. Provincial de lui avoir fait cette miséricorde et de la justice qu'il lui avait rendue, en des termes si humbles et si respectueux, qu'il se repentit de sa précipitation, lui écrivit pour lui en faire excuse, et lui déclara qu'il avait la dernière douleur de s'être laissé surprendre. Dès le lendemain, on l'élut Maîtresse des novices ; et après le triennat de la Mère Boudier, sa compagne en la fondation du monastère, elle fut rétablie dans son office de Prieure par le P. Provincial, au grand contentement de toutes ses Filles, et obligée, malgré sa résistance et ses larmes, de reprendre la supériorité.

Elle était morte généralement à toutes les choses de la terre et à elle-même, n'ayant aucun soin de sa personne ; aussi, bien qu'elle eût une application toute particulière à pourvoir aux nécessités de ses religieuses, elle se laissait manquer de tout, jusqu'à souffrir de grandes incommodités.

L'obéissance était sa chère vertu ; et il semblait que Dieu n'eût permis sa déposition que pour la mettre en état de la pratiquer et d'en laisser d'illustres exemples à ses filles, aussi bien que des autres vertus. Elle était si obéissante à la Mère Prieure, qu'elle ne sortait pas même de sa cellule sans sa permission. Très éclairée sur cette vertu, elle prenait pour un très mauvais augure la répugnance qu'on témoignait à obéir, et disait que si une novice commettait quelque faute considérable contre l'obéissance, il fallait absolument la renvoyer.

Étant Prieure, sa conduite était douce et pleine de charité, mais forte et généreuse, à quoi la majesté de son port et les belles qualités de son âme contribuaient beaucoup. Elle était d'une taille avantageuse et d'une grande beauté. L'air de la mer lui ayant causé, à Abbeville, un mal au visage, elle ne voulut jamais se servir des remèdes qu'un très habile apothicaire lui offrit, aimant mieux souffrir cette difformité, que de se laisser traiter.

Dieu la disposa à la mort par les appréhensions terribles qu'il lui donna de ce passage, lesquelles l'humiliaient extrêmement dans la vue des jugements de Dieu. Elle s'attacha à la lecture d'un livre italien, intitulé : *Les Cinq Journées du Pèlerin*. Ce livre, qui traitait de la pénitence, lui servit beaucoup à faire sa confession générale et à se bien préparer à la mort. Elle parlait de sa mort avec tant de certitude, qu'on a cru que Dieu lui en avait révélé le temps. Une dame, malade à l'extrémité, l'envoyant prier de la recommander à Dieu, elle lui fit dire « qu'elles se verraient bientôt. » Le confesseur



du monastère étant mort, les religieuses en témoignèrent beaucoup de tristesse ; et comme on s'étonnait de ce qu'elle seule n'en faisait paraître aucune douleur, elle répondit : « Je le suivrai bientôt. » Ce qui arriva : le confesseur était mort le 6 décembre, et elle mourut le 21 janvier suivant.

Le premier jour de sa dernière année, après avoir reçu une Sœur converse à profession, elle leva les yeux au ciel et dit en jetant un profond soupir : « Voilà la dernière professe que je ferai. » Six jours après, elle tomba malade ; et quoiqu'au douzième jour de sa maladie elle fut réduite à l'extrémité, elle dit aux religieuses, qui fondaient en larmes près de son lit, qu'elle vivrait encore trois jours ; et qu'un certain remède, qu'on lui préparait, serait inutile, parce qu'elle serait morte avant qu'il fût prêt. Enfin, la nuit de son trépas, elle pria qu'on l'avertît quand dix heures sonneraient : ce que l'infirmière ayant fait, elle entra aussitôt en agonie. On comprit, par tous ces différents faits, qu'elle avait eu révélation de l'heure de sa mort.

Les derniers moments de cette vénérable Mère ont été racontés par une de ses religieuses avec des détails d'une touchante simplicité (1). Nous ne ferons que reproduire ce récit en lui conservant son caractère :

« La dernière maladie de notre vertueuse Mère commença par un grand rhume qui lui attira la fluxion et l'inflammation sur la poitrine avec une grande fièvre. Elle s'alita le 7 janvier.

« Sa maladie fut des plus violentes et douloureuses dans tout son corps ; l'inflammation de poitrine luy en causa une à la gorge, qui la mettoit dans le martyre pour prendre sa nourriture, qu'elle ne refusoit jamais. L'oppression l'obligeoit à se tenir dans son séant, sans pouvoir changer de posture, ce qui luy causa des maux extrêmes qu'elle souffroit avec une patience admirable. Dans la violence de ces douleurs, elle disoit que c'était trop peu souffrir pour tant de péchés, et ne se plaignoit que des peines qu'elle croyoit donner, en demandant souvent pardon à celles qui avoient le bonheur de la servir, et des mauvaises édifications qu'elle leur donnoit.

« Voyant les larmes et les justes regrets de ses filles de la perte d'une telle mère, elle les consolait par des versets des psaumes : *Quare tristis es, anima mea, spera in Deo*, et le reste, qu'elle leur disoit pour les porter à espérer tout de celui qui, en nous ôtant les créatures,

(1) Dans la *Relation* manuscrite indiquée au commencement de cette vie.

fait luy même son ouvrage. Elle avoit une si parfaite résignation aux ordres de Dieu que, nos Révérends Pères l'exhortant à cette vertu, elle leur dit que, par la grâce de Dieu, elle ne sentoit rien en elle qui répugnât à tout ce que la divine Majesté voudrait ordonner à son égard, qu'elle s'offroit entièrement à Notre-Seigneur pour l'accomplissement de ses desseins. A cette parfaite conformité, elle joignit la sainte pauvreté, qu'elle avoit toute sa vie chérie. Elle ne voulut point quitter sa tunique, ni un petit habit de nuit qui n'avoit, je pense, presque rien de sa première étoffe ; il était tout composé de pièces qu'elle ramassoit de celles qu'on avait jetées, et mourut dedans. Elle se désappropria de tout ce qui était à son usage, de son chapelet, de sa croix et, de plus, de tous les desseins qu'elle avoit pour la gloire de Dieu et l'avancement de son monastère. « J'avois, dit-elle, mon Dieu, « beaucoup de désirs pour vous faire honneur dans cette maison, « mais je m'en dépose de tout mon cœur et remets tout entre vos « bénites mains qui font les choses dans la dernière perfection. »

« La nuit du vendredy, deux jours devant sa mort, notre sainte Mère fut si occupée de la Passion de Notre-Seigneur qu'elle la passa en de continuels colloques avec son divin Époux, de remerciements de l'avoir rachetée avec tant d'excès d'amour, qui enflammoit le sien à souffrir pour Celui qui avoit tant souffert pour elle. Sur le midy, elle demanda le Saint Viatique avec tant d'empressement qu'on ne pût luy refuser, bien que les médecins n'approuvassent pas qu'on luy donnât sy tost. Elle s'y prépara par la confession et s'accusa tout haut de n'avoir pas toujours pris les disciplines de Communauté : bien que ses infirmités l'en eüssent empêchée, elle ne laissa d'en avoir grande sinderesse.

« Si notre chère Mère avoit apporté toujours un grand amour à se préparer à la sainte communion, dans cette dernière elle parut un séraphin. « Ah ! dit-elle, ce n'est pas l'heure de dormir, voicy l'Époux qui vient ! » Elle fit lever les rideaux de son lit pour voir arriver son Sauveur. Lorsqu'elle entendit la petite clochette : « Ah ! l'heureux son, « s'écria-t-elle, qui m'annonce une telle venue ! O Dieu, quelle entrée « que le Créateur vienne visiter sa créature ! » Ses yeux moribonds semblèrent revivre à la vue du Très Saint Sacrement. D'un ton élevé, causé par l'ardeur de son amour, elle dit toute transportée : « Voicy mon Époux ! voicy mon Époux ! » Puis étendant les bras en croix : « Je crois, dit-elle, mon Seigneur, que vous êtes sous ces espèces, « que c'est vous-même qui avez pris un corps au sein de la Sainte

« Vierge et êtes mort pour moy. O mon divin Époux, je ne puis  
 « produire les actes que je dois à votre divine Majesté, mais je vous  
 « ouvre mon cœur, et vous offre tout ce que vous avez jamais pu  
 « désirer de moy. Je crois tout ce que croit la sainte Église. » Elle fit  
 dire le *Credo* à toute la Communauté ; elle le dit aussi et le *Pater* et le  
*Confiteor* : « Venez donc, mon cher Epoux, m'aider à faire le voyage ! »  
 Lorsque le prêtre lui présenta la sainte hostie, plus embrasée que  
 jamais, elle voulut parler à son céleste Époux ; mais le Père craignant  
 que l'ardeur de ces actes n'avançât son heure, il luy dit : « C'est  
 assez, ma fille, Dieu connaît votre cœur. » L'obéissance remporta la  
 victoire sur son amour ; elle ne dit plus mot et communia. Peu de  
 temps après, elle entonna l'hymne *Pange lingua*, que la Communauté  
 poursuivit, et demeura sy absorbée en Dieu qu'elle ne pouvoit penser  
 ny parler que de la grâce qu'elle avoit reçue. Lorsqu'on l'abordoit, elle  
 prioit qu'on remerciât Dieu pour elle et prenoit pour sujet de ses  
 louanges le pseume *Dominus regit*, qu'elle expliquoit en françois, et  
 faisoit ses colloques amoureux dessus.

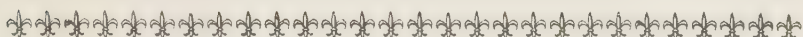
« Elle reçut l'Extrême-Onction dans une contrition admirable et  
 prit le cierge bénit pour faire amende honorable à son Dieu, comme  
 la plus criminelle de toutes les créatures, selon son sentiment ; et  
 puis, collant ses yeux mourants sur le crucifix et les images de la  
 Sainte Vierge, de notre glorieux Père saint Dominique, de notre  
 séraphique Mère sainte Catherine, qu'elle avoit fait mettre autour de  
 son lit, elle les invoquoit souvent et ses saints patrons. Sur le minuit,  
 elle dit qu'on l'avertît lorsque six heures approcheroient et qu'on tînt  
 ses médailles prêtes pour lui faire gagner l'indulgence. Un peu devant  
 les six heures, elle reçut l'absolution sacramentelle et entra incontinent  
 dans l'agonie, où elle dit : *Jesus, Maria*, qui furent ses dernières paroles,  
 pour gagner l'indulgence plénière. Son agonie ne dura guère qu'un  
 quart d'heure, et rendit son âme à Dieu dans une grande douceur,  
 un dimanche matin, le 21 janvier 1646. »

Au moment où elle décéda, elle apparut au P. Jean Faix, religieux  
 de l'Ordre au couvent de Poitiers. Il lui demanda, tout effrayé,  
 si elle était la Mère Jeanne du Moulin et où elle allait. « Je la suis,  
 lui répondit-elle, et je m'en vais où mon saint ange me conduit. »

On rapporte deux autres visions de sa gloire. La première fut celle de  
 la V. Mère des Anges, Supérieure des religieuses Ursulines à Loudun,  
 en Poitou, fille d'une sainteté reconnue, laquelle dit à une personne  
 de sa connaissance que la Prieure des religieuses de Sainte-Catherine

de Sienne à Poitiers jouissait de Dieu ; voici la seconde : la V. Mère Andrée, du même Ordre des Ursulines, à Poitiers, rendant compte à son directeur des grâces qu'elle recevait de Dieu, lui déclara qu'elle avait vu dans la gloire madame de Nassau, Abbesse de Sainte-Croix, et la V. Mère Jeanne du Moulin ; et elle ajouta aussitôt : « Oh ! que la gloire de la V. Mère Jeanne est grande, et qu'elle est placée bien haut dans le ciel ! »

Sitôt qu'elle fut morte, le visage de notre Bienheureuse, que sa maladie avait rendu difforme, parut avec un éclat de beauté qui ravit tout le monde. Six ans après, on trouva son corps tout entier, quoiqu'il eût été en terre, et on remarqua sur son visage les mêmes traits de cette beauté miraculeuse, qui avait paru après sa mort, preuves certaines de l'heureuse immortalité dont sa sainte âme jouit dans le ciel.



## LE MÊME JOUR

1291. — A Venise, au couvent des SS. Paul et Jean, mourut le V. Père LAURENT DE PARME, lequel, après avoir éclairé l'Ordre par l'éclat de sa doctrine et de sa piété, en fut tiré par le Pape Nicolas IV qui le fit patriarche de Gradi. Il gouverna cette Église durant six ans, avec une vigilance pastorale qui lui mérita la couronne de justice, en l'année 1291. Il mourut entre les bras des religieux ses Frères, au milieu desquels il voulut être enterré. — (Guidonis ; Fontana).

1382. — A Avignon, le V. P. NICOLAS DE SAINT-SATURNIN passa des troubles de cette vie à l'éternel repos. Originaire de Clermont, en Auvergne, et profès du couvent de cette ville, on l'envoya étudier la théologie au fameux couvent de Saint-Jacques. Il enseigna ensuite pendant plusieurs années, avec un grand applaudissement, dans l'Université de Paris, et y prit le bonnet de docteur, en 1364. Deux ans après, il fut élu Provincial de la Province de France, qu'il gouverna dix années de suite avec un zèle remarquable pour l'observance. Informé de sa rare piété et de sa profonde science, Grégoire XI le fit venir à Avignon, en 1376, et lui donna la charge de Maître du Sacré-Palais. Nicolas de Saint-Saturnin suivit le Souverain Pontife à Rome et ne se sépara plus de sa personne.



Après la mort de Grégoire XI, l'Eglise se trouva misérablement divisée sous deux Papes : Urbain VI et Clément VII; et ce qui rendit ce schisme plus déplorable, c'est que les deux papes étaient appuyés et défendus par de grands saints, célèbres en miracles. Le V. P. Nicolas s'attacha à Clément VII, dans l'obéissance duquel se trouvèrent aussi saint Vincent Ferrier et saint Pierre de Luxembourg. Persuadé que ce pape était le plus légitime, il lui rendit de grands services. Ce fut lui qu'on envoya à Paris pour porter le roi très chrétien, Charles V, dit le Sage, et la Sorbonne à reconnaître son obéissance. Il s'acquitta encore d'autres commissions très importantes. Le Pape crut ne pouvoir récompenser tant de travaux et de mérites que par la pourpre. Il le créa cardinal, un peu avant d'élever à cette même dignité saint Pierre de Luxembourg. Nicolas de Saint-Saturnin, qui avait déjà refusé cette éminente dignité, lorsqu'elle lui avait été offerte par le Pape Urbain, l'accepta de la main de Clément VII, et il en soutint la gloire par une rare piété, et par les services qu'il continua de rendre à l'Eglise jusqu'à sa mort.

Le cardinal de Saint-Martin — c'était son titre cardinalice — fit de grandes libéralités à toutes les maisons religieuses d'Avignon et à un grand nombre d'autres couvents de son Ordre en France. Mais entre tous, il distingua celui de Clermont, auquel, outre une somme considérable, il donna ses livres, ses ornements et sa chapelle d'argent. Ce fut dans ce couvent qu'il voulut être enterré avec ses Frères. Sa mort arriva le 21 janvier 1382. Après qu'on eut fait ses obsèques dans notre église d'Avignon, son corps fut transporté à Clermont, où Henri de la Tour, évêque de cette ville, accompagné de tout son clergé et d'une grande foule de peuple, le plaça avec beaucoup de pompe dans un sépulcre très magnifique. — (Fontana; Tournon).

1527. — A Cologne, mourut le V. P. JACQUES HOOCHSTRAT, qui a mérité, par son zèle intrépide pour la religion, les qualités glorieuses de défenseur de la foi et de fléau des hérétiques, des libertins et des impies. Après avoir été Prieur du couvent de Cologne, où il avait pris l'habit, et exercé la charge de Régent et de Modérateur des études dans ce fameux collège, le Pape le créa Inquisiteur général de la foi dans toute la Flandre et dans les diocèses de Cologne, de Mayence et de Trèves.

Il attaqua d'abord Jean Reuchlin. C'était le coryphée de la Cabale des Juifs, de laquelle cet audacieux avait hautement entrepris la défense par une apologie. Le V. Père s'opposa à ses entreprises, et le confondit, par ce bel ouvrage qu'il composa contre lui et contre ses partisans, intitulé *Destructorium Cabalæ, seu Cabalisticæ perfidiæ*, « la destruction de la Cabale ou de la perfidie des Cabalistes » qu'il dédia à Léon X. Il composa un autre livre, pour réfuter un dialogue de cet auteur, et quelques autres contre les apologies qu'il écrivit pour sa défense. Il le poursuivit toujours constamment, encore

qu'il fût protégé des pouvoirs séculiers. Son zèle lui suscita mille ennemis ; car les sectateurs de ce Reuchlin, remplissant leurs plumes de fiel et de venin, vomirent contre cet invincible Inquisiteur un torrent d'injures.

Il ne témoigna pas moins de vigilance contre Érasme, homme fort suspect en matière de religion. Il le poursuivit avec tant de chaleur, que ce célèbre grammairien, le considérant comme son plus redoutable ennemi, se réjouit vivement de sa mort, qui le délivrait de l'homme du monde dont il appréhendait le plus la vertu et la science, comme il le témoigne dans sa lettre à Jean Lusco, prévost de l'église de Gnesen en Pologne.

Dieu lui fit encore déployer son zèle contre Luther, qui causait des désordres effroyables en Allemagne par les détestables erreurs qu'il y prêchait. Notre généreux Inquisiteur, toujours prêt à combattre pour la défense d'Israël, écrivit divers ouvrages contre cet hérésiarque pour le réfuter. Enfin, après avoir vigoureusement lutté contre les ennemis de Dieu et ceux de son Église, il finit heureusement la course de sa vie, le 21 janvier 1527.

Les hérétiques, qui l'avaient cruellement persécuté pendant sa vie, outragèrent sa mémoire après sa mort par des satires diffamantes, qui font son éloge. Ils lui dressèrent cette injurieuse épitaphe :

*Hic jacet Hoocfratus, viventem ferre, patique  
Quem potuère mali, non potuère boni.*

Aubert Mirée, auteur très catholique, en fait son plus bel éloge, par ce petit changement :

*Hic jacet Hoocfratus, viventem ferre, patique  
Quem potuère boni, non potuère mali.*

1636. — A Blainville, en Lorraine, le V. P. TOUSSAINT AVALAR, fils du seigneur de Travezon, au diocèse de Toul. Sa piété lui avait fait mépriser les avantages de sa famille pour s'engager dans le sacerdoce. Après s'être acquitté, pendant onze ans, d'une manière fort exemplaire des devoirs de son état, il pensa à quitter entièrement le monde et il prit l'habit dans notre couvent de Toul.

C'était dans les premières ferveurs des religieux qui, de leur propre mouvement, y avaient embrassé la réforme du V. P. Sébastien Michaëlis. Il se distingua bientôt parmi tous les autres par ses excellentes vertus, qui le firent choisir pour être le premier Sous-Prieur du couvent, nouvellement fondé à Blainville par Monseigneur Antoine de Lenoncourt, marquis de Blainville, comte du Saint-Empire, abbé de Beaupré, prieur de Laye, et primat de Lorraine. Cette nouvelle maison, bien bâtie et bien fondée, se trouva peu de temps après exposée aux violences des troupes suédoises et hongroises qui entrèrent au couvent le jour de la Commémoration des trépassés, pendant la Grand'Messe. La crainte et la terreur firent sortir le peuple et obligèrent le Prieur d'achever la Messe à voix basse. Et comme ces nations barbares et

hérétiques en voulaient singulièrement aux prêtres et aux religieux, personne ne resta dans le couvent que notre zélé Sous-Prieur, lequel souffrit avec une fermeté digne d'un confesseur de Jésus-Christ tous les outrages et mauvais traitements que ces impies lui firent; ils le laissèrent demi-mort, et ils l'auraient tué tout à fait, si un officier moins barbare ne le leur avait arraché des mains.

Notre généreux Sous-Prieur ne se trouva délivré de la mort violente de ces hérétiques que pour la trouver dans l'exercice de sa charité. Car les désolations et les misères qu'ils avaient causés ayant attiré des maladies contagieuses, il s'employait généreusement à la visite de ceux qui en étaient atteints, bien qu'il ne fût pas encore guéri lui-même des blessures qu'il avait reçues. Enfin, se trouvant frappé de la peste, et destitué de tout secours humain, un bon prêtre, chanoine régulier, et curé d'une paroisse voisine, exposa sa vie pour lui administrer les sacrements. Il les reçut très dévotement, selon le témoignage de celui qui les lui donna, et qui, après l'avoir vu trépasser dans ces saintes dispositions, lui rendit les devoirs de la sépulture le 21 janvier, l'an 1636.

1671. — Au monastère du Tiers-Ordre, à Toul, en Lorraine, mourut saintement la V. M. ANNE DE JÉSUS. Ses parents, qui l'avaient fait élever par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, la voyant si portée à la dévotion, l'en retirèrent, de peur qu'elle n'embrassât leur institut; et malgré toutes ses répugnances, ils l'engagèrent dans l'état du mariage. Mais Dieu, qui la voulait à lui, rompit bientôt les liens qui l'attachaient au monde par la mort de son mari. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, elle se mit à servir les malades, à faire oraison, à visiter les prisonniers, à fréquenter les sacrements, à jeûner les vendredis et samedis, à coucher sur la paille et à pratiquer sérieusement la mortification. Elle continua dans ces exercices jusqu'à ce qu'ayant appris la sainteté de vie des Sœurs du Tiers-Ordre de saint Dominique, elle s'y fit religieuse à l'âge de 26 ans.

Elle commença le chemin de la perfection avec tant de ferveur et d'exactitude aux observances, qu'encore qu'elle fût la dernière novice, sa Mère Maîtresse se reposait sur elle de la conduite des autres. On a remarqué que, depuis son entrée en Religion jusqu'à sa mort, elle ne s'est jamais relâchée de la moindre observance. Quelques années après sa profession, elle fut envoyée au monastère de Rozay-en-Brie, que les religieuses de Toul avaient fondé. Pendant dix ans qu'elle y a demeuré, on peut dire que toutes ses actions étaient autant de leçons vivantes de régularité.

Étant retournée à Toul, elle fut élue Prieure. Elle était si exacte à se trouver ponctuellement à la Communauté, qu'ayant un fâcheux rhumatisme, elle se raidit longtemps contre son mal et n'y céda qu'à l'extrémité, ce qui la rendit percluse; même alors ne laissait-elle pas de se traîner à la Communauté, en

s'appuyant sur son bâton, jusqu'à ce que ses nerfs s'étant retirés, elle fut contrainte de rester au lit pendant trois ans. Elle ne diminuait rien de tous ses exercices spirituels, faisait exactement sa méditation, ses examens et ses lectures ; gardait un silence continuel, ne parlant que par une pure nécessité ; tout son entretien était avec son crucifix et avec la Sainte Vierge, à laquelle elle disait tous les jours son Rosaire ; et quand ses grandes douleurs lui donnaient quelque peu de relâche, elle travaillait à coudre pour la Communauté. On ne l'a jamais entendu se plaindre, dans la plus grande violence de son mal. Elle était si humble, qu'elle demandait souvent pardon aux Sœurs de l'incommodité qu'elle leur donnait. Enfin, ses infirmités l'ayant réduite à un état de n'avoir plus rien de libre de tout son corps que la langue, elle l'employait à bénir Dieu et à réclamer la protection de la Sainte Vierge et de plusieurs saints auquel elle avait dévotion.

Quelques jours avant sa mort, elle perdit un œil avec des douleurs presque inconcevables, mais avec une patience qui l'en fit triompher. Elle reçut les derniers sacrements pénétrée de tous les sentiments d'une parfaite contrition de ses fautes passées, témoignant une entière satisfaction à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu, et aussi longtemps qu'il le jugerait à propos. Elle eut des convulsions terribles pendant dix-sept jours, sans pouvoir prendre de nourriture. Le médecin protesta qu'il fallait que Dieu la fortifiât par un miracle de sa grâce, étant humainement impossible de souffrir de si grandes douleurs sans mourir. La veille de sa mort, elle envoya prier nos Pères de la venir assister à ce redoutable passage : ce qu'ils firent ; et quoiqu'elle entrât en l'agonie dès qu'ils commencèrent la recommandation de l'âme, elle répondait avec une admirable présence d'esprit. Après avoir plusieurs fois baisé et adoré le crucifix, elle expira, comme on finissait le symbole de saint Athanase, le 21 janvier 1671, âgée de cinquante-six ans. — (Mém. de Toul).

1680. — Au monastère d'Abbeville, la V. M. MARIE MEURCIE. Elle fut digne de ses pieux parents, lesquels, nonobstant les embarras de leur condition, ne manquaient point de se lever à quatre heures du matin tous les jours de fêtes et de dimanches, pour aller à l'église, et faisaient abstinence de viande les avens comme les carêmes. Cette fille de bénédiction suivit leurs exemples dès qu'elle commença de connaître Dieu, n'aimant rien tant que les églises et la fréquentation des sacrements. S'accusant un jour d'avoir prié Dieu sans penser à lui, son confesseur lui fit cette faute si grande, en lui disant que c'était être dans l'église comme les petits chiens, qui y sont seulement de corps, qu'elle pria toujours depuis avec une attention très respectueuse, et une modestie angélique. A l'âge de quatorze à quinze ans, elle se levait la nuit pour vaquer à l'oraison avec plus de calme ; et, concevant de grands désirs de se mortifier et de faire pénitence, elle se chargea



d'un rude cilice. Ayant appris que la mortification des sens était très nécessaire, elle y devint si savante, que Mademoiselle Henriette de France passant par Abbeville avec un train royal, pour aller célébrer ses noces avec le roi d'Angleterre, et toute la ville accourant pour voir cette princesse, la pieuse enfant se cacha, pour n'être pas exposée à satisfaire sa curiosité.

A l'âge de dix-sept ans, elle entra en Religion, et y parvint à un si haut degré d'oraison, qu'elle marchait continuellement en la présence de Dieu, se tenant toujours dans une très dévote composition et modestie. On a cru même qu'étant encore novice, elle était parvenue à ce degré d'oraison, qu'on appelle de quiétude. Elle y employait tout le temps qu'elle pouvait dérober à ses occupations. Ayant été plusieurs fois tourière, cet office ne l'empêchait pas d'assister au travail commun et aux autres actions de la Communauté, quoiqu'elle eût pu s'en dispenser : mais rien ne lui était plus cher que la vie commune. Elle avait une tendre charité pour les nécessités du prochain, lui procurant tout ce qu'elle pouvait de la maison, et se privant, pour l'assister, d'une partie de ce qu'on lui servait. Par les sages adresses de cette divine vertu, elle fit subsister plusieurs années trois ou quatre familles. Elle aidait volontiers les autres Sœurs dans leurs offices ; et quoiqu'elle n'eût pas une forte santé, elle ne se plaignait jamais de la peine. Lorsqu'elle avait soin de fournir à leurs nécessités, c'était toujours le plus commodément qu'elle pouvait ; elle disait « qu'elle aimait mieux entendre les remerciements des Sœurs que leurs plaintes ; que la nécessité fait qu'on se rend propriétaire, et que l'on garde sans licence ce que l'on craint de ne pas obtenir. »

Notre V. Sœur fut Maîtresse des novices ; et parmi les maximes qu'elle leur inculquait, celle-ci était l'une des principales : « Que nos actions ne valent qu'autant que nous les faisons valoir, en les animant bien pour Dieu. » Elle passait plusieurs heures en oraison devant le Très Saint Sacrement, où on la voyait toute absorbée et baignée de larmes. Elle a demeuré longtemps sans se chauffer, bien que souvent elle eût les mains glacées. Toutes les semaines, elle choisissait un jour pour se recueillir, et un autre à la fin de chaque mois. Elle se préparait aux fêtes de la Sainte Vierge par plusieurs pénitences publiques et particulières, et par d'autres saints exercices. Tous les jours, elle disait fort dévotement son Rosaire, et elle communiait tous les samedis. Lorsqu'elle était contrainte par la nécessité et par l'obéissance de relâcher quelque chose des austérités de la Règle, elle faisait d'autres œuvres de surérrogation, servant à table, balayant le dortoir, le chœur, et les autres lieux de la maison. C'était une de ses maximes « qu'il fallait gagner d'un côté ce que l'on perdait de l'autre. »

Ayant atteint la cinquantième année de sa profession, elle désira faire publiquement la rénovation de ses vœux. Ce qu'elle accomplit avec tant de consolation intérieure, qu'elle en porta les signes sur son visage, paraissant avec une majesté si douce, qu'il était visible qu'elle était entrée dans un

nouvel état d'innocence et de sainteté. Ses excellentes vertus la firent élire trois fois Prieure ; et elle conduisait la Communauté avec tant de sagesse, de discrétion et d'accommodement que, tirant de chaque sujet tout ce qu'elle pouvait raisonnablement en tirer, et accordant de même les soulagements nécessaires, elle ne violentait rien, se faisait aimer généralement de toutes ses filles, et tenait sa Communauté dans une grande paix et concorde. Il plut à Dieu d'exercer sa patience par plusieurs infirmités ; elle les supportait avec une douceur et une tranquillité angéliques, prenant grand soin de ne pas se rendre importune aux infirmières, recevant d'un visage gai tout ce qu'elles lui donnaient, et les en remerciant avec une humilité qui leur faisait confusion. Étant Prieure pour la dernière fois, elle avait une grande appréhension de mourir en cette charge : ce qui lui faisait faire des prières continuelles à Dieu, pour pouvoir être libre de tout emploi et se disposer à la mort. Elle fut exaucée, et vécut encore deux ans, lesquels elle passa dans un entier oubli du monde, sans vouloir entendre parler d'aucune affaire, s'occupant continuellement à l'oraison ou dans sa cellule, ou au chœur devant le Très Saint Sacrement.

Sa dernière maladie fut une fièvre tierce, accompagnée de violents frissons. Une hydropisie, qui se termina à une paralysie générale, la réduisit ensuite à un si pitoyable état, qu'elle ne pouvait remuer la tête. Mais ce qui la faisait souffrir davantage, c'est qu'il fallait ou qu'elle demeurât toujours dans la même posture, ce qui était très pénible et très douloureux ; ou qu'on la tournât et remuât à force de bras, ce qui l'était encore davantage. Pour comble de souffrances, Dieu permit qu'elle tombât dans une frayeur extrême de ses jugements. Toute pénétrée de crainte, elle disait : « Oh ! qu'il faut être pur pour paraître devant Dieu ! » Une Sœur lui faisant remarquer que Notre-Seigneur la mettait dans l'état où il avait été lui-même ayant les pieds et les mains attachés à la croix : « Je ne mérite pas cette grâce, répondit la malade, mon état est celui d'une criminelle qui satisfait à la justice de Dieu. » Elle ajouta qu'elle adorait les desseins qu'il avait eus sur elle de toute éternité, et qu'elle souhaitait, si c'était sa volonté, demeurer en cet état jusqu'au jour du jugement.

On ne remarqua jamais, dans toute sa maladie, aucun mouvement d'impatience, ce qui venait de la grande estime qu'elle faisait des souffrances ; mais elle se tenait toujours unie à Dieu. Comme elle approchait de sa fin, elle éprouva un désir d'aller à Dieu très violent, et l'on crut que ces saintes ardeurs n'étaient peut-être pas étrangères aux redoublements fréquents de sa fièvre. Après avoir reçu les derniers sacrements, elle resta tout absorbée en Dieu, disant, lorsqu'on lui demandait ce qu'elle voulait, qu'elle ne désirait que l'éternité. Elle eut l'usage des sens jusqu'à la fin, répondit avec une admirable présence d'esprit à toutes les prières ; et prononçant pour la dernière fois le Très Saint Nom de Jésus, elle alla jouir de sa vue avec les Bienheureux, le 21 janvier 1680, à l'âge de soixante-douze ans.

Trois religieuses fort infirmes se recommandèrent à elle durant son agonie. Elle leur promit que, si Dieu lui faisait miséricorde, elle le prierait d'accomplir en elles sa sainte volonté, ou en leur donnant une santé plus forte, ou en les retirant de cette vie. Ces vertueuses filles étant décédées l'une après l'autre peu de temps après, on a cru que c'était les effets de la promesse de cette vénérable Mère. C'est elle qui par son zèle procura l'union de son monastère à la Province de Saint-Louis, afin qu'étant sous la direction des Supérieurs qui font profession de la plus étroite observance, les religieuses pussent plus avantageusement s'y maintenir. Le R. Père Mouffert était alors Provincial, et elles s'en sont si bien trouvées, non seulement pour le spirituel, mais encore pour le temporel, que depuis qu'elles sont sous leur conduite, elles ont rebâti presque tout leur monastère. — (Mém. d'Abbeville).





## XXII JANVIER

*Le V. P. ANTONIN MASSOULIÉ*

*Profès du Couvent de Toulouse, et Docteur de Casanate  
à Rome (\*)*

(1632-1706)



A Providence, qui ne manque jamais de nous secourir dans le besoin, nous a donné dans ces derniers temps ce grand homme, pour nous édifier par ses saints exemples et nous instruire par ses savants écrits.

Il naquit le 28 octobre 1632, à Toulouse, de parents pieux et craignant Dieu. Il fut appelé Antoine au baptême, nom qu'on lui changea en celui d'Antonin le jour de sa profession dans l'Ordre. Il fut le dernier des trois enfants dont Dieu bénit le mariage de Jean Massoulié et de Cécile de Celles. Guillemette Massoulié, sa sœur, et Jean Massoulié, son frère, ont honoré notre Ordre par leur innocence et leur rare piété. On peut voir leur éloge au 23 et au 15 septembre de cette *Année Dominicaine*.

Comme le Sage, le P. Massoulié avait reçu de Dieu une âme bonne, un naturel doux et affable, un esprit vif, pénétrant, étendu, avide, mais en même temps capable de tout savoir ; un jugement solide et délicat, une mémoire heureuse, un cœur tendre et docile, le don de la parole et, avec cela, une modestie naturelle et une timide pudeur qui donnait un nouveau lustre à toutes ses autres qualités.

(\*) Ch. Raison, *Vie du P. Massoulié* (suppl. d'octobre) ; Échard, t. II, p. 769 ;  
Touron, t. V.



Appliqué de bonne heure à l'étude, il y fit des progrès surprenants. Il aimait la retraite, le silence, les occupations sérieuses et utiles, et il sanctifiait son travail par l'exercice de la prière. Chaque jour, il assistait à la Messe, allait aux Offices divins, et récitait ordinairement le Rosaire ; il se confessait et communiait tous les mois. Sa compagnie la plus ordinaire, comme la plus agréable, était celle de son frère, qui n'avait qu'un an de plus que lui. Ils avaient les mêmes goûts sérieux, les mêmes pratiques de piété, et lorsque le temps fut venu où ils durent penser à embrasser un genre de vie, ils étudièrent ensemble leur vocation, s'éprouvèrent eux-mêmes de la même manière et ne se déterminèrent l'un et l'autre qu'après avoir beaucoup prié et consulté, afin de connaître la volonté de Dieu. La tendre affection qu'ils avaient pour leurs parents, si bons et si pieux, leur parut d'abord un obstacle difficile à surmonter ; mais la grâce ne tarda pas à triompher de ces sentiments de la nature, et ce fut leur propre père qui les conduisit tous deux à l'autel du sacrifice, pour y être immolés comme deux innocentes victimes.

Antoine Massoulié reçut l'habit dans le couvent de Toulouse, le jour de Pâques, 21 avril 1647. Il fit sa profession solennelle, le 2 novembre de l'année suivante, entre les mains du savant Père Bernard Lapalisse, Prieur du couvent de Bordeaux, où le jeune Frère avait été envoyé.

La grâce de sa vocation dans la Province et le couvent de Toulouse fit de si fortes impressions sur son esprit qu'il ne l'oublia jamais. Quarante-huit ans après sa profession, écrivant de Rome à un de ses amis, il s'exprimait ainsi : « Je puis dire avec sincérité que l'honneur le plus grand que j'ai eu, c'est d'avoir été reçu dans la Province et le couvent de Toulouse. Il est peu de cours, ajoutait-il, ayant quelque connaissance des Religions, qui n'aient une estime très grande de cette Province, et particulièrement ici (dans Rome) on n'en parle qu'avec éloges. Toute mon application est de ne me rendre pas indigne de l'honneur que j'ai reçu d'appartenir à une Province si sainte et si savante ; et j'avoue sincèrement en avoir reçu infiniment plus de bien que je ne suis capable d'en avoir de reconnaissance. »

Selon l'usage de l'Ordre, dès qu'il fut Profès, on le fit étudier en philosophie et ensuite en théologie. Il apporta à l'étude de ces sciences de si heureuses dispositions, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur, qu'il en eut bientôt une connaissance profonde. A

un esprit vif, subtil et pénétrant, et à une passion naturelle et ardente de tout savoir, il joignait un amour extrême de la retraite et du silence, un attachement inviolable à l'oraison, une humble défiance de ses propres lumières, une attention scrupuleuse aux avis et aux instructions de ses maîtres, un désir sincère de ne plaire qu'à Dieu, de ne chercher que sa gloire et de n'étudier que pour se sanctifier. Avec de si saintes dispositions, que fallait-il de plus pour que la divine Sagesse remplît le V. P. Massoulié de l'abondance de ses lumières et le rendît capable de les communiquer aux autres ?

Nommé Lecteur de philosophie au couvent de Carcassonne en 1654, il s'acquitta de cet emploi avec autant de satisfaction pour ses élèves que d'utilité pour sa propre perfection. Il fut ensuite envoyé à Avignon, vers l'année 1659, pour enseigner la théologie. Pendant qu'il professait dans cette ville, ayant l'occasion d'apprendre l'hébreu, il voulut s'en instruire. Il devint bientôt si habile dans cette langue, qu'il fut en état de l'apprendre à quelques-uns de ses disciples. Son dessein, en apprenant ou en enseignant la langue sainte, n'était pas de faire montre d'une vaine science, mais de se mettre lui-même et de mettre ses élèves en état de consulter les sources sacrées de nos saints Livres, et de pouvoir ainsi convaincre plus aisément l'infidélité des Juifs, si l'occasion s'en présentait.

Pendant son séjour à Avignon, poussé par son avidité naturelle de savoir, le V. P. Massoulié s'appliqua encore aux mathématiques et à l'étude de l'astronomie. Il prit tant de goût à cette dernière science qu'il se le reprochait quelquefois, quoiqu'il n'en abusât jamais et que ce fût plutôt pour lui un délassement d'esprit qu'une occupation sérieuse, ou une étude dont il eût son principal souci.

En 1662, nos Pères de la Province de Toulouse tinrent leur Chapitre au couvent Royal de Saint-Maximin. Le V. P. Massoulié y fut appelé, pour présider à des thèses de théologie, que deux de ses élèves y soutinrent. Cette savante assemblée admira sa profonde érudition ; et quoique les épines de la scolastique ne s'accordent guère avec les fleurs de l'éloquence, on vit toutefois en lui avec autant de joie que d'étonnement et un théologien consommé et un parfait orateur (1).

(1) A la tête des thèses qu'il fit soutenir, et qu'il dédia à sainte Madeleine, patronne spéciale du couvent de Saint-Maximin, qui a le bonheur de posséder ses reliques, il fit imprimer un bel éloge qu'il avait composé en l'honneur de cette sainte ; nous avons cru que cet éloge méritait ici une place. Le voici :

*Fecit amor pœnitentem, quam amor fecerat peccatricem ; — Ignis igne vincitur, amor*

Ayant fini son cours de théologie à Avignon, on l'envoya, en 1663, à Perpignan ; il y conduisit avec lui quelques-uns de ses élèves, marchant toujours à pied et faisant constamment maigre, selon l'usage réglé par nos saintes Constitutions. Le Très Révérend Père Lepul venait d'établir la réforme dans le couvent de cette capitale du Roussillon, et pour entretenir et soutenir cette régularité heureusement commencée, il lui fallait un Lecteur également pieux et savant, tel qu'était le Père Massoulié. Il fut admiré et s'attira l'applaudissement des savants de cette ville, soit dans les thèses auxquelles il présida, soit dans les décisions qu'il donna de plusieurs cas de conscience difficiles et délicats, sur lesquels il fut consulté.

De Perpignan le Révérendissime P. Général, informé de son mérite, l'envoya au Noviciat général de Paris. Il y arriva, en 1662, lorsque le R. P. Bernard Lapalisse conduisait cette Communauté avec une prudence et une sagesse admirables ; et il fit le cours de théologie avec autant de succès que de réputation. Tout le temps qu'il enseigna, soit à Avignon, soit à Perpignan, soit à Paris, son principal et presque son unique soin fut toujours de rendre parfaits ses élèves, et de les faire avancer dans l'une et l'autre science, celle de l'esprit et celle du cœur : double science qui fait le caractère d'un véritable enfant de saint Dominique.

Après que le V. P. Massoulié eut enseigné quelques années la théologie à Paris, on lui donna le soin de l'éducation des novices dans ce même couvent, dont le V. P. Vincent Barjac était pour lors Prieur. Il accepta avec plaisir cette charge, parce qu'elle lui fournissait le moyen de mener une vie plus cachée aux yeux des hommes, et plus propre à s'avancer lui-même et à faire avancer les autres dans le chemin de la perfection. Content et charmé de devenir petit avec les petits, il s'appliqua d'abord, mais très sérieusement, à former en eux Jésus-Christ. Ses discours, quoique pathétiques et pleins d'onction, faisaient sur ces jeunes religieux beaucoup moins

*amore superatur ; Et ex lacrymis amor nascitur, dum lacrymis amor moritur ; Duplex miraculum ! et ignis ignem extinguit, et ignem aqua accendit ; Complexa crucem morientis, spiritum recipit ; Non potuit mori, spiritu animata duplici ; Non potuit vivere, spiritu animata mortui ; Vivit tamen, ne spiritum morientis amittat ; Moritur etiam, ut spiritum mortui sentiat ; Crucem tulit, tumuloque sepulta est : adhuc et sibi et morti superstes ; In rupe conditur : sic Magdalenam rupes et tumulus dividunt ; Et tumulus animum sepelit ; Et rupes corpus recipit ; Illud amantis, istud dolentis ; Duplex Magdalenæ sepulchrum.*

d'impression que son recueillement, sa modestie, son humilité, sa pauvreté, son assiduité à l'oraison, son attention à se mortifier en tout, et toutes les vertus chrétiennes et religieuses dont il était un modèle accompli. Il s'attachait surtout à leur donner une haute idée de la sainteté de leur état, et à leur faire comprendre quel bonheur ce serait pour eux si, s'étant heureusement remplis pendant leur noviciat de l'esprit de saint Dominique, ils pouvaient un jour utilement travailler par leurs exemples et par leurs discours à introduire ou à soutenir la vie régulière dans les couvents où ils avaient pris l'habit : « Souvenez-vous, leur disait-il, que vous êtes des enfants de saint Dominique, dont le caractère est de communiquer aux autres ce qu'ils ont appris dans l'oraison et la méditation ; que Dieu vous a mis dans son Église pour être les prédicateurs de l'Évangile ; que vous rendrez un compte rigoureux au Père de famille, si vous abusez des talents qui vous rendent capables de travailler utilement dans sa vigne ; et que votre ministère sera sans fruit si par l'odeur de vos vertus vous n'attirez au service et à l'amour de Dieu ceux à qui vous annoncez les vérités de la religion. »

Après être resté neuf ans à Paris, soit en qualité de Lecteur de théologie, soit en qualité de Maître des novices, le V. P. Massoulié fut rappelé à Toulouse, vers le mois de novembre 1674, pour être chargé du soin des études. A peine fut-il rentré dans ce couvent que, renouvelant sa ferveur, il tâcha de se rendre un modèle de vertu pour tous les religieux de cette sainte et savante Communauté : « Car enfin, disait-il, n'est-il pas juste que je répare promptement les pertes que j'ai souffertes dans Paris par les conversations et les entretiens que j'ai eus avec tant de personnes ? » Son assiduité aux exercices de Communauté, son exactitude pour les observances régulières, son recueillement intérieur et extérieur, sa charité, sa douceur, son affabilité, le firent briller parmi ses Frères comme un soleil parmi les étoiles.

Une de ses pratiques les plus ordinaires était d'aller se prosterner devant l'autel de saint Thomas, pour rendre ses hommages à celui qui, par la pureté, la force, la sublimité de sa doctrine, est le bouclier de l'Église militante, le fléau des hérétiques, la terreur des nouveaux dogmatistes, la consolation des amis de la vérité. C'était alors que, répandant son âme devant Dieu et entrant dans les sentiments de toute l'Église, il demandait avec larmes au Père des lumières de « comprendre la sublime doctrine de cet Ange de l'École, et d'imiter



ses héroïques vertus. » Toutes ses veilles, toute son étude, tous ses soins, tous ses désirs aboutissaient là : et on peut dire sans crainte de se tromper, que Dieu a exaucé son fidèle serviteur, puisqu'il n'y a point eu jusqu'ici de disciple de saint Thomas qui ait plus heureusement pénétré, éclairci et expliqué les sentiments de ce saint Docteur sur les matières de la grâce et de la liberté, ainsi que le témoigne son livre intitulé : *Divus Thomas sui interpres*.

Pendant qu'il enseignait à Toulouse, unissant à l'enseignement la prédication et la direction des âmes, une chaire de théologie vint à vaquer dans l'Université de cette ville, par la mort du célèbre Père Antonin Réginald, Docteur Dominicain, et premier professeur royal, décédé le 12 avril 1676. Les Supérieurs de l'Ordre ayant choisi le Père Massoulié pour disputer la chaire vacante, il se prépara à ce concours moins par l'étude que par la prière. Il fit ses leçons avec un applaudissement général ; et lorsqu'en 1678 le temps fut arrivé auquel, selon l'usage, le Parlement et l'Université de Toulouse donnent la matière des thèses, c'est-à-dire quelques points tirés des livres du Maître des Sentences, le Père Massoulié, sans se renfermer dans des bornes si étroites, voulut ajouter à ces articles toute l'Écriture Sainte, toute la Somme de saint Thomas et les quatre livres du Maître des Sentences. Par là il s'engageait d'expliquer toutes les difficultés qu'on peut former contre les Livres saints, de soutenir comme vrai et orthodoxe tout ce que saint Thomas enseigne dans sa Somme et de défendre, à quelques opinions près, tout ce que le Maître des Sentences avance dans ses livres. Sujet immense, qui réveilla l'attention de tous les savants et qui étonna ses compétiteurs, quoique la plupart fussent d'un mérite très distingué.

Cependant ils ne se déconcertèrent point et employèrent tout ce qu'ils avaient de vivacité, de pénétration ou de subtilité d'esprit, pour former leurs arguments. Le Père Massoulié fut attaqué avec force et avec adresse ; on lui proposa les arguments les plus serrés, les questions les plus difficiles. Mais tout cela ne servit qu'à faire mieux ressortir la supériorité du disciple de saint Thomas. Il répondit à tout avec tant de justesse et de précision ; il expliqua avec tant de netteté et de solidité toutes les difficultés proposées, que l'illustre et savante assemblée qui l'écoutait ne se lassait pas d'admirer la beauté de son génie et la profondeur de son érudition. Pour me servir des expressions de l'Écriture : « Quand il se taisait, on attendait avec impatience qu'il parlât ; quand il parlait, on le

regardait attentivement pour l'admirer ; et quand il s'étendait dans ses discours, on se mettait le doigt sur la bouche pour l'écouter » (Sap. VIII, 12). Mais ce qui les charma le plus, ce fut la rare modestie avec laquelle il répondait : tant il est vrai que rien ne sied mieux à un disciple de saint Thomas que la science accompagnée de l'humilité.

Le Père Massoulié soutint matin et soir la dispute pendant trois jours consécutifs ; et le succès fut toujours le même. Tous ses compétiteurs se montrèrent pleins d'égards envers lui, honnêtes et obligeants. Un seul, qui n'était ni le plus âgé ni le plus savant, mais le plus protégé, crut pouvoir s'en dispenser. Il s'avisa d'argumenter en grec, soit pour faire parade de son savoir, soit dans le dessein d'embarrasser le soutenant, à qui il pensait que cette langue était inconnue. Mais il fut bientôt détrompé et plus surpris encore de voir le Père Massoulié lui répondre d'abord en hébreu, et donner ensuite en latin la solution de l'argument qui avait été proposé en grec.

Après une carrière fournie avec tant de gloire et de succès, personne ne pouvait douter que notre Père ne fût le plus digne d'occuper la chaire vacante. Cependant la cour l'en exclut, pour la donner à celui de ses compétiteurs qui devait naturellement s'y attendre le moins. Dieu, comme nous verrons bientôt, avait sur ce grand religieux d'autres desseins.

Si nos Pères de la Province de Toulouse furent contristés de voir le V. P. Massoulié si injustement exclu de la chaire de professeur, ils eurent bientôt la consolation de le voir à la tête de la Province ; car, assemblés à Carcassonne, le 22 avril 1679, pour élire un successeur au V. P. Vincent de Barjac, mort le 3 novembre 1679, en odeur de sainteté, ils élurent Provincial le V. P. Massoulié, qui était absent.

Un choix si heureux réjouit toute la Province. Les religieux ne pouvaient assez louer Dieu de leur avoir donné pour Supérieur un homme si saint et si savant, capable par conséquent de soutenir la régularité et de faire fleurir les études. Le seul P. Massoulié en fut sensiblement affligé, regardant cette élection comme une punition due à ses péchés ; il en pleura, il en gémit et il fit tous ses efforts auprès du Révérendissime Père Général pour qu'elle ne fût point confirmée ; mais bien qu'il demandât cette grâce avec larmes, il ne fut pas écouté. Obligé donc de plier sous les lois de l'obéissance, il ne songea plus qu'à remplir aussi parfaitement que possible tous les devoirs d'un vigilant pasteur.

On ne saurait marquer en détail tous les avantages que ses soins,

sa prudence, ses beaux exemples et ses sages règlements procurèrent à la Province. Il travailla à maintenir et même à perfectionner la vie régulière, en même temps qu'à développer la vie intérieure et l'esprit d'oraison. Il donna une nouvelle vigueur aux études et une plus grande émulation aux étudiants ; anima et encouragea le zèle des religieux qui parcouraient les provinces pour faire des missions. Il punissait les fautes sans acception des personnes, retranchait les plus petits abus et les moindres relâchements dès qu'ils menaçaient de s'introduire. Pendant son gouvernement, il eut à traiter plusieurs affaires délicates ; mais, dans les circonstances les plus critiques, il avait surtout recours à la prière, et sa prudence sut heureusement triompher de toutes les difficultés.

Les quatre années de sa charge finies, il tint son Chapitre provincial à Albi, où on lui donna pour successeur le R. P. Dominique des Flottes, profès du couvent de Bordeaux et Inquisiteur de Carcassonne. On ne saurait exprimer la joie qu'eut le V. P. Massoulié de se voir déchargé d'un si pesant fardeau. Il ne pensa plus qu'à se cacher aux yeux des hommes, et à mener une vie paisible et tranquille dans le sein de sa retraite, en vaquant uniquement à l'oraison et à l'étude. Pour jouir plus sûrement et plus longtemps de ce saint et agréable loisir, et pour suivre en même temps les pieux mouvements de son humilité, à qui toute supériorité était insupportable, il demanda au Révérendissime P. Général Antoine de Monroy la liberté de pouvoir les refuser toutes, sans que les Provinciaux pussent le forcer de les accepter. Le P. Général lui accorda sa demande. Mais il ne le laissa pas profiter longtemps de cette heureuse liberté : car lui-même le nomma Prieur du Noviciat général de Paris.

Cette nomination fut comme un coup de foudre pour le V. Père Massoulié. Il éprouva une douleur extrême de se voir arraché à sa chère solitude et chargé en même temps du soin des autres. La régularité et la ferveur de ce couvent du Noviciat, où le Père avait laissé autrefois le parfum de ses vertus, étaient toujours les mêmes ; mais la pauvreté y était extrême. Le zélé Supérieur ne se découragea point ; et Dieu bénit sa confiance en le mettant en état de fournir à tous les besoins de ses religieux, d'acquitter plusieurs dettes, et d'avancer même l'édifice déjà commencé.

Il eut à s'occuper ensuite de nos couvents et monastères d'Alsace, où il fut envoyé en 1687, en qualité de visiteur ou commissaire du Révérendissime Père Général. Les dernières guerres avaient désolé

la plupart de ces maisons; le spirituel s'y trouvait affaibli et le temporel presque entièrement ruiné.

Le zèle et la prudence du V. P. Visiteur surent donner une nouvelle face aux choses.

Il retrancha les abus que le malheur des temps avait introduits. Il soutint, il augmenta le bien qu'il trouva dans plusieurs couvents, où il eut la consolation de voir des personnes d'une haute piété et d'un mérite distingué. Il fit de sages règlements pour soutenir les plus fervents dans la vertu, et pour animer les tièdes à mener une vie plus régulière. Ses discours, animés par un zèle dévorant et soutenus par une vie exemplaire, faisaient une vive et forte impression. Sa modestie, son recueillement, sa régularité, son désintéressement, son zèle pour la gloire de Dieu et pour le culte divin, son détachement parfait de toutes choses, en un mot son grand mérite lui attira l'estime et la vénération de tous ceux qui eurent le bonheur de le voir et de converser avec lui; et on peut dire que jamais commission, eu égard aux circonstances de temps, de lieu et de personnes, n'eut de si heureux succès. Il voulut aussi que l'Ordre en recueillît des fruits d'une autre manière; car ayant remarqué que la vie de plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, décédées en odeur de sainteté dans la plupart des contrées qu'il visitait, était ensevelie dans l'oubli, il s'appliqua avec beaucoup de soin à lire les monuments anciens et authentiques de leur histoire; et il en fit un recueil qu'il communiqua au V. P. Thomas Souèges, pour l'*Année Dominicaine*.

Tandis que le V. P. Massoulié remplissait si dignement son emploi de Visiteur en Alsace, le Révérendissime P. Cloche, Général, l'appela à Rome auprès de lui, et le nomma son assistant pour les affaires des couvents de France. Cette charge, l'une des plus importantes de l'Ordre, loin de flatter le V. Père, ne fit que lui inspirer des craintes nouvelles; et s'il n'avait pas été aussi soumis aux ordres de la Providence, qui le conduisait par des routes si opposées à son inclination, comme il l'écrivait un jour à un de ses amis, il n'aurait jamais été à Rome. C'était dans cette ville qu'il devait passer le reste de sa vie; et ce sera le théâtre où nous aurons à le suivre désormais jusqu'à sa mort.

II. — La répugnance naturelle du V. Père Massoulié pour l'emploi auquel l'avait appelé la confiance de son Général n'empêcha pas qu'il



ne s'en acquittât à la grande satisfaction et du Révérendissime Père et des religieux de France. Dans toute sa conduite, il n'eut en vue que la gloire de Dieu et le bien de la Religion. Parfaitement désintéressé, il ne voulut jamais rien recevoir de ceux à qui il rendait service, aimant mieux souffrir dans ses besoins que de vendre pour ainsi dire les grâces qui passaient par son intermédiaire.

Les Provinces, les couvents et les monastères qui se distinguaient par leur observance, étaient l'objet de ses plus tendres affections. Il ne ressentait pas de plus grande consolation que d'apprendre que la régularité s'y soutenait. Il aurait voulu même l'introduire partout, s'il eût été possible. La Province de Toulouse, dans le sein de laquelle il avait été élevé, et dont il avait été Provincial, trouvait en lui tout ce qu'on peut attendre et d'un fils reconnaissant et d'un père charitable. C'était à lui d'ordinaire que s'adressaient les Provinciaux et les Supérieurs pour faire autoriser les règlements composés pour maintenir le bon ordre, la régularité et les louables coutumes de cette célèbre Province : et il ne manquait jamais de les favoriser de tout son crédit et de les seconder dans leur zèle.

En l'année 1693, le V. P. Massoulié travailla à une affaire dont le succès pouvait faire le plus grand honneur à l'Ordre, mais surtout à la Province et au couvent de Toulouse. Son zèle pour la doctrine de saint Thomas, qu'il voyait avec douleur presque anéantie dans l'Université de Toulouse, contre le commandement exprès d'Urbain V, dans sa bulle du 1<sup>er</sup> septembre 1367, le porta à faire fonder dans cette Université trois chaires pour les religieux de l'Ordre : deux de théologie et une de philosophie. Le Révérendissime P. Général, à sa prière, voulut bien fonder ces trois chaires : il se donna l'honneur d'en écrire au roi pour en avoir l'agrément. Sa Majesté, désirant faire plaisir au Révérendissime P. Général, fit écrire à l'Université de Toulouse, et voulut savoir son sentiment sur ce projet de fondation. Après quelques débats de part et d'autre, l'Université, à la pluralité des voix, consentit à l'érection des trois chaires ; et elles auraient été fondées, si les bonnes intentions de Sa Majesté pour notre Ordre n'eussent été malheureusement traversées.

Cependant, à Rome, l'érudition profonde du V. P. Massoulié, jointe à sa rare piété, le faisait considérer de tous. Le Pape Innocent XII lui donna des marques de son affection et de son estime dans une occasion remarquable. Ce saint Pontife, touché d'une vive

douleur de voir le relâchement dans les Ordres religieux, établit une Congrégation extraordinaire, pour travailler à une réforme générale. Connaissant le mérite singulier du V. P. Massoulié, il voulut qu'il fût de cette Congrégation et que, de concert avec plusieurs autres grands hommes choisis pour cela, il travaillât à cette affaire aussi importante que difficile. Cette Congrégation fut établie l'an 1694; l'année suivante, la Cour de Rome donna une autre marque publique du cas qu'elle faisait des lumières et de la capacité de notre vénéré Père.

Le grand-duc de Toscane, souhaitant avec ardeur la conversion d'un fameux rabbin qui se trouvait pour lors à Florence, après avoir tenté inutilement plusieurs voies, s'était enfin adressé au Pape, et lui avait demandé un homme assez habile dans la théologie, surtout dans l'intelligence de l'Écriture Sainte et de la langue hébraïque, pour convaincre ce rabbin, considéré dans tout le pays comme le maître ou le premier docteur de sa nation. La Congrégation des cardinaux appelée *de la Propagande*, chargée de ce choix par Sa Sainteté, jeta les yeux sur le P. Massoulié. Innocent XII, très satisfait du choix, manda le V. Père et l'exhorta à entreprendre avec confiance cette œuvre qu'il jugeait très importante. Il ne voulut écouter aucune des raisons que cet humble religieux allégua pour faire confier cette mission à un autre, mais lui donna sa bénédiction et le fit partir avec un autre religieux de la Minerve, prédicateur ordinaire des Juifs à Rome. Ils arrivèrent à Florence dans le mois de juin 1695.

Son Altesse royale, qui avait une estime toute particulière pour le V. P. Massoulié, le reçut avec une joie et une bonté extraordinaires. Il voulut lui donner un appartement dans son palais; mais le V. Père, à qui les honneurs et les embarras du siècle étaient également à charge, après avoir remercié Son Altesse de son offre obligeante, se retira dans notre couvent de Saint-Marc, où repose le corps du grand saint Antonin, archevêque de Florence. La Communauté le reçut avec toutes les marques d'honneur et de respect dûs à son mérite. Toutefois, comme il se regardait le dernier de tous, il ne voulut jamais permettre qu'on le traitât avec la distinction que demandait sa qualité d'assistant du Révérendissime P. Général et d'envoyé du Pape.

Or, voici comment le V. P. Massoulié s'y prit pour réussir dans cette entreprise très difficile; car enfin il fallait convertir un juif orgueilleux, un homme incirconcis de cœur et d'oreilles, un rabbin fort estimé parmi les siens, et à qui les juifs de Florence et de Livourne

promettaient, s'il demeurerait ferme dans leur loi, tout ce qui peut flatter un cœur avare et ambitieux. Le nombre de ces obstacles était augmenté par une vive appréhension que ce juif avait que deux de ses enfants ne fussent maltraités par ses confrères, s'il abandonnait leur religion. Le V. Père sentant donc toute la difficulté de l'entreprise, eut recours à la prière, pour être revêtu de la force d'en haut avant d'entrer au combat. Il s'y disposa aussi par de rigoureuses pénitences. Il vit ensuite le rabbin et conféra avec lui. Il lui donna d'abord une idée juste de notre religion, lui expliqua avec une facilité merveilleuse toutes les difficultés formulées contre sa sainteté et sa vérité, et lui prouva d'une manière convaincante la fausseté du judaïsme et la grossièreté de ses illusions. Le rabbin ne fut pas tout à fait insensible à ces premiers coups, il en fut ébranlé ; mais, à la faveur de quelques subtilités, il éluda les raisons les plus pressantes et se soutint dans son orgueilleux entêtement pendant quelque temps.

Cela fit craindre au V. Père de ne pas réussir, comme il l'avoue sincèrement dans une lettre, et l'obligea de redoubler ses vœux et ses prières. C'était surtout à la sainte Messe que, levant ses mains innocentes vers le ciel, il demandait à Dieu avec plus d'instance la conversion de ce juif par les mérites de Jésus-Christ. Il célébrait d'ailleurs les saints mystères avec tant de recueillement et avec un esprit si pénétré, que c'était un proverbe commun parmi les religieux que le V. P. Massoulié était un véritable saint, et qu'on n'avait pas encore vu de prêtre offrir le sacrifice avec tant de piété et une si grande ferveur. Dieu écouta ses soupirs et ses larmes ; car, continuant toujours ses conférences avec le rabbin, il le pressa si vivement par des passages tirés du Thalmud et de la Cabale, livres qui sont d'une autorité irréfragable parmi les juifs, qu'il le fit tomber en contradiction avec lui-même ; de sorte que, quelques jours après, Dieu par sa grâce ouvrant le cœur à ce juif pour entendre avec soumission ce que le V. Père disait, il connut la vanité et la superstition de sa loi, et goûta la vérité et la sainteté de la nôtre ; avec un esprit soumis et un cœur docile, il demanda d'être chrétien.

Pour preuve de la sincérité de sa demande, il reçut avec joie et baisa avec respect un crucifix, que le V. Père lui présenta. Il fut à l'église et y adora avec beaucoup d'humilité le Très Saint Sacrement de l'autel ; il rendit aussi à la Mère de Dieu l'hommage qui lui est dû en commençant dès lors à réciter chaque jour son Rosaire.

Il profita aussi de toutes les instructions que le Père continua à lui donner, soit pour le fortifier dans la foi, soit pour le préparer à recevoir le baptême, dont la cérémonie fut fixée au 15 d'août. Comme une multitude presque innombrable de peuple souhaitait y assister, on choisit pour cela l'église cathédrale de Florence. Le V. P. Massoulié, son compagnon, et le Prieur du couvent de Saint-Marc y conduisirent le catéchumène. Son Altesse royale, accompagnée des deux princes ses fils, du cardinal de Médicis son frère, et de toute la cour, s'y rendit en même temps. Ce prince fit les fonctions de parrain ; et l'archevêque de Florence administra le baptême que le rabbin, à côté duquel se tenait le P. Massoulié pour lui suggérer ce qu'il devait répondre, reçut avec tous les sentiments de piété et d'humilité qu'on pouvait attendre.

La joie publique fut immense. Après la cérémonie, ce pieux et charitable prince, ravi de voir le rabbin régénéré en Jésus-Christ, l'en congratula et lui fit présent d'un anneau de grand prix ; et le Pape Innocent XII, non content d'en faire témoigner sa satisfaction au Père Massoulié par une lettre du 18 août 1695, en écrivit à tous les nonces dans les cours des princes catholiques, leur enjoignant de publier cette conversion, comme une chose très glorieuse à l'Eglise et qui pouvait avoir de très heureuses suites. Cependant tous les juifs d'Italie étaient dans la consternation. La honte ou le dépit d'avoir perdu un homme qu'ils avaient longtemps regardé comme leur oracle leur inspira la folle pensée de faire courir le bruit qu'il était revenu à eux. Il est pourtant certain que le nouveau chrétien se montra toujours ferme dans la profession et dans la pratique de la religion qu'il venait d'embrasser.

Pendant que le V. P. Massoulié était encore à Florence, le grand-duc, pour lui donner des marques de son estime et de sa reconnaissance, le nomma à l'évêché de Borgo-San-Sepulcro, ville située dans l'Ombrie, sur les confins de la Toscane. Mais en vain le pressa-t-il d'accepter : toutes ses instances furent inutiles. A la fin, il désigna à sa place son compagnon, homme de mérite, qui était dans Rome, comme nous l'avons dit, le prédicateur des juifs. La seule chose qu'il put faire accepter au V. P. Massoulié, ce fut une insigne relique qu'on gardait avec respect dans sa chapelle, un bras de saint Guillaume, duc d'Aquitaine, enchâssé dans un petit coffre d'ébène, où était gravée sur une plaque d'argent l'image du saint faisant pénitence au désert. Le V. Père la reçut avec autant de dévotion que



de reconnaissance, et l'envoya quelque temps après à son couvent de Toulouse, où elle fut reçue avec respect le jour de l'Assomption 1696. On la fit vérifier et examiner par l'Ordinaire, selon la coutume, et l'élévation s'en fit le 10 février, jour de la mort du Saint ; et à ce jour, le couvent de Toulouse en fait l'Office, selon la permission que le V. P. Massoulié en obtint de la Sacrée Congrégation des Rites.

Le V. Père, voyant qu'un plus long séjour à Florence n'était pas nécessaire à son néophyte, suffisamment instruit et affermi dans la foi, en partit au mois d'octobre pour se rendre à Rome, où il arriva bientôt. Le Pape Innocent XII, en lui donnant sa bénédiction, lui donna en même temps toutes les marques d'une bonté paternelle et d'une estime singulière, comme nous le verrons bientôt.

Ce fut quelque temps après le retour du V. Père Massoulié à Rome que le R. Père Jean Lepul, Inquisiteur de Toulouse, étant mort, notre Communauté de Toulouse, qui est en droit d'élire les Inquisiteurs, nomma par un esprit de reconnaissance, à la place du R. Père Lepul, l'an 1696, le V. Père Massoulié, pour lequel elle obtint le consentement de la Sacrée Congrégation du Saint-Office de Rome et l'agrément de Sa Majesté, qui fit expédier ses patentes. La nomination à cette charge, qui ne laisse pas d'être honorable encore qu'elle ne soit dans aucun exercice ni revêtue des privilèges qui lui sont naturellement attachés, donnait au V. Père Massoulié le titre de Consultant du Saint-Office. Les cardinaux qui composent cette Congrégation furent si satisfaits du V. Père et si convaincus de son grand mérite que le Pape, quelque temps après, le nomma Qualificateur du même Saint-Office dans une affaire où il se fit admirer de tous les savants et de tous les gens de bien. Voici le fait. L'an 1697, le livre des *Maximes des Saints* parut à Paris. Quelques-uns, gens habiles d'ailleurs, crurent d'abord que cet ouvrage, à cause de son style relevé et du vague de ses expressions, ne pouvait pas apporter un grand dommage aux âmes simples et de bonne foi ; mais plusieurs autres personnes très éclairées, et surtout trois prélats, NN. SS. de Paris, de Meaux et de Chartres, en furent alarmés et crurent y voir un venin d'autant plus dangereux qu'il était plus subtil. Pour prévenir les maux que ce livre d'un quiétisme mitigé pourrait causer dans leurs diocèses, ils le réfutèrent par de savantes instructions et ordonnances et par d'autres écrits où ils établissaient solidement la véritable spiritualité.

Cependant Fénelon, l'auteur du livre, le déféra lui-même au Saint-Siège. Innocent XII, informé déjà du bruit que cet ouvrage causait en

France, établit une Congrégation de cardinaux et de théologiens pour en faire l'examen. Comme le V. Père Massoulié avait la confiance du Pape, qui le regardait avec raison comme un des plus habiles théologiens de Rome, il entra par ordre de Sa Sainteté dans cette Congrégation, de laquelle faisaient partie le Révérendissime Père Général, le Maître du Sacré-Palais, le commissaire du Saint-Office, le secrétaire de l'Index et un autre théologien, également religieux de l'Ordre.

Le livre fut examiné avec toute l'exactitude et la maturité possibles pendant près de deux ans. On confronta les articles prétendus vrais avec les principes de saint Thomas, et on en trouva un grand nombre pleins d'erreurs et d'illusions. On fit un extrait de vingt-trois propositions que le Pape, par sa bulle *Cum aliàs* du 23 mars 1699, condamna comme téméraires, erronées, scandaleuses, etc. Tout le monde sait la part qu'eut le V. Père Massoulié à la juste proscription de ces propositions et du livre d'où elles étaient tirées ; car, à une longue expérience des voies de Dieu par l'oraison et à une parfaite connaissance de la doctrine de saint Thomas, le prince des docteurs mystiques aussi bien que l'Ange de l'École, il joignait un esprit solide, subtil et pénétrant, qui lui fit découvrir sans peine l'erreur, alors qu'elle semblait se dérober aux recherches les plus exactes.

Peu content d'avoir combattu de vive voix et si glorieusement le semi-quiétisme, et d'avoir procuré par ses soins et sa vigilance une bulle qui l'étouffait dans son berceau, le V. Père Massoulié voulut encore, par deux excellents livres, saper toutes ces erreurs par leur fondement, découvrir toutes les illusions de la nouvelle et fausse mystique, rassurer et animer les âmes faibles et timides dans l'exercice de l'oraison, en leur marquant les véritables voies qui conduisent sûrement à la perfection.

Pendant qu'on examinait à Rome le livre des *Maximes des Saints*, le célèbre cardinal Jérôme Casanate conçut un dessein digne de sa grande piété, de son amour tendre et filial pour l'Église, de son zèle vif et ardent pour la bonne doctrine. Ce grand cardinal, plus éminent par sa vertu et son savoir que par sa pourpre et sa naissance, convaincu de la pureté et de la solidité de la doctrine de l'angélique saint Thomas, n'avait rien tant à cœur que de la voir perpétuée dans l'Église. Comme il connaissait parfaitement le V. Père Massoulié, qu'il l'aimait tendrement et le considérait beaucoup, à cause de sa piété et de sa science, il conféra avec lui des moyens sûrs et efficaces qu'on pourrait trouver pour réussir dans ce dessein, aussi utile à l'Église que glorieux pour l'Ordre.

Or, voici comment s'exécuta ce grand dessein. Le cardinal, aidé des conseils du V. Père, fonda à perpétuité dans notre couvent de la Minerve, à Rome, dix places pour dix religieux de l'Ordre, docteurs dans l'une des plus fameuses Universités de l'Europe, comme de Paris, de Toulouse, de Rome, de Salamanque, de Louvain, de Cologne, etc. Les six premières places étaient pour six docteurs de différentes nations, Italiens, Allemands, Français, Espagnols, Polonais, Anglais, Flamands, dont toute l'étude serait l'Écriture sainte, la tradition et la bonne théologie, soit scolastique, soit polémique, soit positive, soit morale, soit enfin mystique, pour être en état de défendre l'Église contre les erreurs des hérétiques, les égarements des casuistes relâchés et les illusions des faux mystiques. Les deux autres places étaient pour deux professeurs en théologie, qui seraient uniquement occupés à expliquer le texte de la Somme de saint Thomas. Enfin les deux dernières places étaient pour deux bibliothécaires, qui auraient soin de la bibliothèque que ce savant et pieux cardinal laissa par testament à notre couvent de la Minerve, à condition qu'elle serait publique et que tous les ans on l'augmenterait par le moyen d'une rente qu'il donna pour cette fin.

Le savant cardinal était si heureux de cette fondation que souvent, comme en se congratulant, il disait aux gens érudits qui le voyaient, et dont il était le Mécène : « Ah ! que le monde chrétien serait heureux, si l'on n'enseignait dans l'Église que la doctrine de l'angélique Docteur saint Thomas ! Si, dans les écoles et dans les universités, lui seul parlait, lui seul était écouté et consulté dans les doutes, certainement on ne verrait ni hérésies dans le monde, ni erreurs dans la foi, ni corruption, ni relâchement dans la morale, ni égarement, ni illusion dans la théologie mystique » (1).

On ne saurait exprimer la joie que ressentit le V. P. Massoulié en voyant ce glorieux trophée érigé à l'honneur de saint Thomas et de son École. L'éminentissime fondateur de ce nouveau collège thomiste voulut qu'il fut le premier des deux professeurs destinés à expliquer le texte de la Somme de saint Thomas. Jamais choix ne fut ni plus juste, ni plus heureux. Dès son premier discours, il attira une foule de

(1) *Quam fœlix foret orbis universus, si una Angelici Doctoris D. Thomæ Aquinatis doctrina obtineret ubique! Si unus in scholis et academiis Doctor audiretur ac consuleretur in rebus dubiis, nullæ forent, inquiebat, in orbe hæreses, nulla in morali quæ conscientias hominum regit, relaxatio; nulla, in mystica theologia quæ sanctitati viam sternit, exerratio aut illusio.*

savants (1). Des prélats même, des évêques, des cardinaux allaient souvent l'écouter. Les jeunes ecclésiastiques romains s'empressèrent d'aller entendre ses leçons, et le Pape Clément XI, informé des succès du savant professeur, leur témoignait être très content de leur étude dès là qu'ils y étaient assidus. Il y en eut plusieurs qui, sous un si habile maître, firent de beaux progrès. Le prince Cibo, neveu du cardinal de ce nom, se distingua entre tous dans un acte public que le V. Père lui fit soutenir en 1700, sur presque toute la Somme de saint Thomas, en présence de tout ce qu'il y avait de savants dans la ville et à la cour de Rome.

Cette même année 1700, le Pape Innocent XII étant mort, les cardinaux assemblés élurent pour son successeur le cardinal Albani. La pesanteur de cette première dignité du monde chrétien effraya cet humble cardinal. N'ayant pu empêcher son élection, comme il l'aurait souhaité, il chercha des moyens pour secouer le joug, qu'on voulait lui imposer. Tous ces moyens se réduisaient à savoir s'il était obligé d'accepter la papauté ou non. Sur cela, il consulta six théologiens également pieux et habiles, parmi lesquels les plus célèbres étaient le P. Thomasi, Théatin, depuis cardinal, et le V. Père Massoulié. Il envoya à ce dernier Monseigneur l'abbé Oliveri, depuis cardinal, « pour le consulter, s'il pouvait se dispenser d'accepter, bien que l'élection fût unanime. » Le V. Père, pressé vivement par cet illustre abbé de dire nettement sans aucun respect humain son sentiment, répondit que, selon saint Thomas, le cardinal élu à cette suprême dignité était obligé de se soumettre au choix qu'on avait fait de sa personne, en supposant toujours, ce qui était vrai, qu'en donnant son consentement, il n'avait en vue que le bien et les intérêts de l'Église. Le nouveau Pape, qui prit le nom de Clément XI, témoigna toujours au V. P. Massoulié la même confiance dont ses trois prédécesseurs l'avaient honoré. Comme eux, il voulut savoir son sentiment dans toutes les affaires difficiles qui se présentaient, et en particulier sur les disputes touchant les cérémonies chinoises.

Lorsque le Révérendissime Père Général Antonin Cloche partit de Rome, l'an 1702, pour aller présenter ses respects au roi catholique Philippe V. Arrivé dans son royaume de Naples, il institua le Père Massoulié Vicaire général de tout l'Ordre. Cette charge, qui donne une

(1) Ce discours a été imprimé à Rome, en 1702.



pleine autorité sur l'Ordre entier, à l'exception de la contrée où se trouve le Général, effraya l'humble religieux. Accablé de douleur, il eut recours au Pape, dont il avait reçu tant de marques de bonté, et le conjura de le décharger de cet emploi ; mais le Saint-Père, édifié de son humilité et ravi en même temps d'avoir une occasion de lui marquer son estime, bien loin d'écouter sa prière, lui fit une obligation d'accepter la charge de Vicaire général, en ajoutant fort agréablement et avec beaucoup de tendresse : « Je ne vous fais pas tant de mal que vous m'en avez fait en m'obligeant d'accepter le souverain Pontificat. »

Le retour du Père Général à Rome délivra le Père Massoulié d'un fardeau qu'il ne portait qu'avec peine. Il continua avec le même zèle ses fonctions ordinaires soit d'Assistant, soit de Docteur du collège de Casanate. Sa faible santé, déjà accablée par le travail et les veilles, demandait du repos, mais la ferveur de son esprit et son amour de la croix firent qu'on ne put jamais l'amener à modérer l'ardeur de ses pénitences. Il portait toujours sur sa chair un rude cilice et une chaîne de fer, qu'il ne quitta pas même dans sa dernière maladie.

Doux, charitable, compatissant envers le prochain, il n'était sévère qu'à lui-même. Quoiqu'il souffrît de grandes infirmités, il les cachait adroitement sous un visage serein et ne se plaignait jamais, de peur de recevoir quelque soulagement. Lorsqu'au commencement de 1706, une violente fièvre l'obligea de s'arrêter, tous les remèdes ne purent adoucir le mal ni en diminuer les progrès. Le Pape l'envoyait visiter tous les jours par son médecin. Plusieurs cardinaux et les personnes de la première distinction de Rome témoignaient à l'envie l'intérêt qu'ils prenaient à sa santé. L'humble religieux souffrait de toutes ces marques de bonté. Il ménageait cependant autant qu'il lui était possible ses moments pour s'entretenir seul avec Dieu et pour se purifier de plus en plus par l'union de ses souffrances à celles de Jésus-Christ. Ayant reçu les derniers Sacrements et demandé les prières de l'Eglise, il entra dans une douce agonie, et expira saintement la nuit du 22 au 23 janvier 1706, plus chargé de mérites que de jours, quoiqu'il fût dans sa soixante-quinzième année.

On crut qu'il avait reçu quelques heures avant sa mort une faveur du ciel et que plusieurs saints, entre autres saint Raymond de Pennafort, étaient venus le visiter et l'assurer de son bonheur éternel. Car un ecclésiastique qui était auprès de lui lui ayant demandé quels étaient ceux avec qui il s'était entretenu, le Vénérable Père lui répondit : « Je ne puis vous le dire, mais je m'en vais les rejoindre. »

C'est ce que rapporte le R. Père Nouvel, Provincial de la Province de Toulouse, dans sa lettre circulaire, et il nous dit l'avoir appris de Rome.

La perte de ce grand religieux, aussi humble que savant, fut très sensible à tous les gens de bien dont il était connu, mais particulièrement à ses Frères, qu'il avait longtemps édifiés par la sainteté de sa vie. Il avait demandé d'être enterré sans aucune pompe, et il le fut ainsi. On le plaça dans le caveau ordinaire qui est sous la chapelle de notre Père saint Dominique. Trois mois après qu'on l'eut enterré, un des Frères sacristains, étant descendu dans ce caveau, trouva son corps entier et maniable. Il en avertit le Père Général, qui lui fit faire un cercueil de cyprès. Son corps, déposé dans ce cercueil, fut placé entre le cardinal Capisucchi et Monseigneur Lepori, le plus illustre prédicateur de son temps, mort évêque de Saluces.

Le V. P. Massoulié a composé plusieurs ouvrages. Voici les principaux :

1° *Divus Thomas sui interpres ; de divinâ motione et libertate creatâ*. In-fol. T. I, p. 462 ; T. II, p. 392 ; 2° *Méditations de saint Thomas sur les trois vies purgative, illuminative et unitive*, suivies d'un *Traité des vertus*, in-12 ; 3° *Traité de la véritable oraison, où les maximes des Saints sur la vie intérieure sont expliquées selon les principes de saint Thomas*, in-12 ; 4° *Traité de l'amour de Dieu, où la nature, la pureté et la perfection de la charité sont expliquées selon les principes de saint Thomas*, in-12.



### *La V. M. MARIE-FRANÇOISE DES URSINS*

*Professe du Monastère des Sts-Pierre-et-Sébastien-Martys,  
à Naples (\*)*

. (1486)

LA V. Mère Françoise, de l'illustre et ancienne famille des Ursins, après ses premières années passées dans une piété très ordinaire, fut mariée à Antoine de Marzano, duc de Sessa, seigneur d'une éminente vertu. Se trouvant exposée au grand air du monde, elle donna dans la vanité, et il y avait d'autant plus sujet de craindre

(\*) Theodorus de Valle ; *Diario*.

qu'elle ne se laissât éblouir par l'éclat de cette apparente prospérité, qu'elle tenait un rang très considérable qui ôtait aux plus zélés la liberté de l'en reprendre.

Le duc avait pour confesseur un religieux de l'Ordre, nommé Frère Ange, de la ville de Penna, qui entreprit de ramener à la modestie et à l'humilité chrétiennes cette jeune femme dont les pensées se tournaient au faste et à l'ostentation. Un jour donc de grande réception au château, la duchesse se montra à ses invités vêtue des plus beaux habits et couverte de diamants et de bijoux de grande valeur. Au milieu de la fête survient le Père confesseur : il entre avec son compagnon, et sans même abaisser son capuce, il fait trois fois le tour de la salle, passant et repassant devant le duc et la duchesse, sans donner aucun signe particulier de révérence. En face de cette attitude qu'elle prend pour un manque d'égards, la noble dame s'indigne, et s'adressant à son époux : « Et quel est donc, seigneur, lui dit-elle, ce Frère insolent et téméraire, ce mal élevé qui passe devant nous et ne daigne même pas nous saluer ? » — « Ne parlez pas ainsi, madame, lui répond doucement le duc ; c'est un religieux de très sainte et de très grande vertu : il est mon confesseur, et je désire qu'il devienne aussi le vôtre. » — « Que Dieu me garde, dit la princesse, croyant à une plaisanterie, d'avoir jamais un confesseur aussi rustre que celui-là ! » On parla d'autre chose.

Au carême suivant, soit par déférence pour son mari, soit par quelque secret dessein de Dieu, Marie-Françoise va se confesser dans l'église de nos Pères, au couvent de Sessa, tout voisin du château, et elle s'adresse précisément au V. Père Ange. Celui-ci la reconnaît, la laisse se mettre à genoux et faire sa confession ; et, quand elle a terminé l'accusation de ses fautes, il lui fait une exhortation si pathétique et si pressante sur la vanité des grandeurs de ce monde, sur la séduction des plaisirs qu'il nous offre, et en même temps sur les douceurs du service de Dieu et les promesses faites à ceux qui lui sont fidèles, que la grâce opérant par ces paroles, la pauvre duchesse fondait en larmes de contrition et d'amour de Dieu. Le pieux confesseur, la voyant si bien disposée, prend un ton sévère et ajoute : « Si tout ce que je viens de vous dire est vrai, comment êtes-vous encore si fière ? et comment ne comprenez-vous pas que tout ce que Dieu vous a donné de richesses et de puissance ne vous empêche pas d'être une créature méprisable, pétrie de boue, et destinée à devenir la proie des vers ? Sachez donc que je suis ce Frère

insolent qui osa un jour passer devant vous sans vous saluer ; mais reconnaissez que vous êtes une femme orgueilleuse, qui voudriez voir tout le monde à vos pieds, et pourtant vous voilà à genoux devant moi. Reconnaissez que votre orgueil ne se nourrit que de fumée, et qu'il déshonore, au lieu de le relever, l'éclat de votre origine. Allez, et désormais pratiquez l'humilité. »

Chacune des paroles du Père augmentait la confusion de la pénitente, qui aurait voulu pouvoir se cacher sous terre : mais le résultat de cette confession ne se borna pas à une humiliation passagère. La duchesse renonça aussitôt à tout ce que n'exigeait pas la dignité de sa condition, et le genre de vie qu'elle embrassa depuis lors, au grand contentement de son mari, fut plutôt celui d'une religieuse que d'une femme du monde. Il y avait entre eux une sainte émulation à pratiquer toujours des actes plus parfaits, plus héroïques.

Marie-Françoise vécut ainsi quatre ans dans une parfaite intelligence avec son mari. Devenue veuve après ces quatre années, elle résolut de s'appliquer uniquement à son salut. Ses parents, qui la voyaient encore jeune, firent d'inutiles efforts pour l'engager à de secondes noces. Pour se défaire de leurs importunités, par le conseil du Père Ange, elle prit publiquement l'habit du Tiers-Ordre de notre Père saint Dominique. Cette démarche lui attira de vives persécutions de la part de ses parents et particulièrement du prince de Rossano, fils du premier lit du duc de Sessa, son mari. Oubliant le commandement que son père lui avait fait en mourant de l'honorer comme sa propre mère, sous peine d'encourir sa malédiction, ce malheureux jeune homme la traita avec tant d'indignité qu'après lui avoir retenu sa dot, il la chassa de la seigneurie de Sessa.

La pieuse duchesse se retira dans une sienne terre pour être hors de l'embarras du monde et vaquer plus librement à ses dévotions ; elle avait avec elle la sœur Catherine d'Abella, la sœur Lucie della Pietra, et quelques autres qui, à son imitation, avaient embrassé le Tiers-Ordre. Elles vécurent en communauté dans la pratique de tous les exercices de la vie religieuse, menant une vie tout angélique. Cependant Dieu vint confirmer la malédiction que son mari avait lancée contre le prince de Rossano ; ce prince fut mis à mort en prison, avec un de ses fils âgé de cinq ans, pour s'être révolté contre Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Naples, qui le châtia de sa rébellion. Cette mort tragique causa à notre Sœur une sensible douleur. Elle acheva aussi de la détacher du monde, et lui fit prendre la résolution de se faire religieuse dans le dévot monastère des Saints-Pierre-et-Sébastien-Martyrs, à Naples.



La reine Isabelle, sa parente, la reçut avec de grands honneurs. Elle l'accompagna à ce monastère, où elle prit l'habit avec les Sœurs du Tiers-Ordre qui l'avaient suivie dans sa première retraite et une demoiselle nommée Primavera Brancaccia, que cette grande princesse lui donna pour lui servir de fidèle compagne. Elle passa l'année de son noviciat dans une ferveur et une exactitude si grandes que, peu de temps après sa profession, les religieuses, n'en connaissant point de plus capable qu'elle pour maintenir la régularité, l'élurent Prieure du monastère.

Placée à la tête de la Communauté par la volonté de ses Sœurs, la nouvelle Prieure répondit pleinement à leurs espérances. Car elle fit fleurir l'observance, rétablit la clôture et mit en usage toutes les pratiques de la vie spirituelle. Elle tenait Chapitre toutes les nuits après Matines, y reprenant les défauts d'une manière si charitable et si touchante, qu'elle extermina ceux qui paraissaient le plus et qu'une longue habitude semblait rendre incorrigibles. Son exemple était encore plus efficace que ses paroles pour porter les religieuses à pratiquer la mortification, à garder le silence et à observer rigoureusement tous les jeûnes de l'Ordre. Après dîner, elle obligeait les Sœurs converses et les servantes de la cuisine à s'aller reposer, et elle-même lavait la vaisselle avec une admirable humilité. Pendant qu'on travaillait à la construction du monastère, on l'a vue porter les pierres et d'autres matériaux sur ses faibles épaules.

Elle persuada si efficacement la pauvreté qu'elle pratiquait très exactement que toutes les religieuses se défirent de tout ce qu'elles avaient d'inutile ou de précieux dans leurs cellules : ne voulant pas être mieux accommodées que leur bonne Prieure qui, étant duchesse, s'était dépouillée absolument de toutes choses, pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ. Quatre fois l'année, elle visitait les cellules et punissait sévèrement toutes les religieuses qui possédaient quelques superfluités contraires à la pauvreté promise à Dieu le jour de leur profession.

Plus cette V. Mère se dépouillait des biens de la terre, plus Dieu multipliait les aumônes qu'il lui envoyait. Elle les faisait distribuer aux pauvres, et à d'autres monastères, qu'elle savait dans la nécessité ; et elle était si désintéressée, qu'en vingt-quatre ans qu'elle a été Prieure, elle n'a jamais voulu recevoir de dot de toutes les jeunes filles à qui elle a donné l'habit, son monastère étant d'ailleurs bien renté.

Sa charité était admirable pour toutes ses filles ; mais elle éclatait particulièrement envers les malades. C'était elle-même qui les servait, le jour et la nuit, dans les choses les plus humiliantes. Se trouvant un jour près des lits de deux Sœurs, nommées Sœur Sébastienne et Sœur Justine, dont les ulcères répandaient une infection insupportable, elle se sentit mal au cœur. Pour triompher de la rébellion de la nature, avec un courage héroïque elle colla ses lèvres sur leurs plaies, et y demeura attachée jusqu'à ce qu'elle se sentît victorieuse de sa répugnance.

La réputation de ses rares vertus et de sa sage conduite mit le monastère dans une haute estime. La reine Isabelle y venait tous les quinze jours, pour se recommander aux prières de ces fidèles servantes de Jésus-Christ ; elle voulait même manger avec elles au réfectoire, afin d'admirer leur mortification et leur modestie. Le Révérendissime Père Mansuétus de Pérouse, Général de l'Ordre, dans la visite qu'il fit de cette sainte maison, déclara qu'il n'y avait absolument rien trouvé à reprendre, et il fut si édifié de l'observance qui y régnait qu'il établit la V. Mère Françoise des Ursins Vicairé générale pour la réforme de tous les Monastères de l'Ordre au royaume de Naples ; il lui donna toute son autorité pour faire les règlements qu'elle jugerait à propos afin d'y mettre en vigueur l'observance. La mort empêcha la sainte Prieure de s'acquitter de cette commission. Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Naples, venait souvent la voir, pour profiter de sa conversation. Elle le reprit une fois si vertement d'avoir négligé depuis longtemps de se confesser et de communier que, dès le lendemain, il reçut ces deux sacrements.

Ce même roi l'avait priée d'élever dans son monastère les trois filles du marquis de Gérace, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge d'être mariées. On avait si bien inspiré à ces trois filles le désir du mariage, qu'elles ne pensaient qu'à cela et ne savaient parler d'autre chose. Un jour, l'aînée des trois, Hiéronyme Caracciola, marchant avec précipitation, se laissa tomber sur ses genoux devant la V. Mère Prieure. En la voyant en cette posture, celle-ci lui dit en riant : « Vous mettez-vous à genoux devant moi, ma fille, pour recevoir l'habit ? » Elle lui parla en même temps du bonheur qu'on trouvait à se consacrer au service de Dieu, et lui représenta d'une manière si vive les vanités du monde et le peu de stabilité de ses plaisirs et de ses grandeurs, que cette demoiselle, profondément touchée, ne voulut jamais se relever de devant elle qu'elle ne lui eût donné l'habit. Elle

a vécu depuis en Religion dans la plus étroite observance, et est morte en opinion de sainteté.

Comme les croix sont le partage de ceux que Dieu aime le plus, il en envoya à notre Bienheureuse de très sensibles, pour relever l'éclat de ses vertus. Depuis son entrée en Religion, elle fut dans des infirmités continuelles ; son grand courage les lui faisait dissimuler, et elle ne se dispensait en rien des observances de la Communauté. Jamais les médecins ne purent la décider à aller prendre les bains de Pouzzoles. Les larmes de ses religieuses, la conjurant de travailler au recouvrement de sa santé, qui leur était si chère, n'y réussirent pas davantage. Il fallut que le Révérendissime P. Général lui fît un précepte formel d'y aller avec six de ses filles, qu'il lui détermina pour l'accompagner. Elle obéit, et demeura dans une maison qu'elles avaient louée, sans en sortir que pour aller entendre la Messe. Sitôt qu'elle se sentit un peu mieux, elle s'en retourna à son monastère. Mais comme ce traitement n'avait qu'adouci ses maux, sans les guérir, on l'y renvoya peu de temps après. Y étant tombée malade, elle connut que sa mort était proche, et se fit donner les derniers sacrements par le P. Jacques de Salerne, son confesseur. Elle les reçut avec une dévotion touchante, passa ensuite toute la nuit en oraisons jaculatoires, dans des actes d'amour, de confiance, et, le lendemain, elle laissa cette vie mortelle, pour aller commencer son éternité bienheureuse, le 22 janvier 1486.

La nuit où elle mourut à Pouzzoles, elle apparut à Naples, toute brillante de lumière, à la reine Isabelle, et lui dit : « Madame, n'ayant pu vous donner ma bénédiction pendant ma vie, je vous la donne après ma mort. » Cette princesse, s'étant éveillée, communiqua cette vision au roi son mari, qui dépêcha aussitôt un courrier à Pouzzoles, pour s'informer de la santé de la Mère. Il rapporta qu'elle était morte à une certaine heure de la nuit qu'on lui marqua ; c'était celle où elle était apparue à la reine.

La même chose arriva à la comtesse de Montorio. Elle la vit, la même nuit, assise sur un trône magnifique, revêtue de riches habits blancs, avec un visage d'une extraordinaire beauté, et lui disant : « Ne vous ayant point donné ma bénédiction pendant ma vie mortelle, je vous la donne à présent que je jouis avec Dieu de la vie immortelle . »

Nicolas d'Alagni, parent de la servante de Dieu, vit, cette même nuit, comme une route magnifique, qui allait du môle de Naples à la porte de Saint-Sébastien, et sur cette route une longue file de religieux,

vêtus de blanc, et portant à la main des torches allumées. « Pourquoi cette belle procession ? demanda-t-il tout surpris à l'un de ces religieux ? — « Dieu nous a envoyés, lui fut-il répondu, pour faire cortège à l'âme de la Prieure de Saint-Sébastien, qui passe maintenant de cette vie à la vie éternelle. » Le noble chevalier, s'étant réveillé, alla à Pouzzoles dès le matin et apprit en arrivant la mort de sa sainte cousine.

Les chanoines de Pouzzoles prétendaient conserver ses précieuses reliques ; mais la reine voulut absolument qu'on apportât son saint corps à Naples. On le transporta par mer jusqu'au môle ; les religieux de l'Ordre des couvents de Saint-Dominique et de Saint-Pierre-Martyr vinrent le recevoir avec des cierges à la main, et le conduisirent en procession à son monastère de Saint-Sébastien. La reine l'y attendait, accompagnée de toute sa cour. Elle lui baisa la main avec dévotion, et, à son exemple, toutes les dames, les seigneurs et le peuple firent de même. Le lendemain, eurent lieu les obsèques avec une magnificence royale. Tous les religieux des quatre Ordres mendiants y assistèrent, et le P. Marin Brancaccio, un des plus célèbres prédicateurs de son siècle, fit son éloge. Depuis ce temps-là, son corps est en grande vénération.



### *La Dévote S. CATHERINE DE Ste-MARTHE*

*Converse au Monastère de Sainte-Catherine de Sienne  
à Dinan, en Bretagne (\*)*

(1664)

LA dévote Sœur Catherine de Sainte-Marthe, fille du sénéchal de la paroisse d'Orgères, dans le diocèse de Rennes, fut, dès son enfance, prévenue de tant de grâces que, renonçant aux amusements de son âge, elle se retirait souvent dans les lieux les plus écartés du logis, ou dans quelque bocage, pour faire oraison. Elle suçait la piété avec le lait de sa mère ; et les actions de mortification qu'elle lui

(\*) Mémoires du monastère de Dinan.



voyait pratiquer, et les œuvres de charité qu'elle lui voyait exercer envers les pauvres, particulièrement envers les malades, la confirmèrent puissamment dans le dessein qu'elle forma dès lors de servir Dieu de la manière la plus parfaite qu'il lui serait possible.

A force de méditer la Passion sanglante de Jésus-Christ, il s'alluma dans son cœur un désir ardent de souffrir ; et elle conçut une si grande aversion de son corps, qu'elle ne respirait que les rigueurs et les austérités de la plus sévère pénitence. Elle ne voulut plus manger de viande ; elle quitta son lit, pour coucher sur la terre nue, et s'adonna à la lecture de bons livres spirituels. Lisant un jour la vie la séraphique vierge sainte Catherine de Sienne, elle se sentit fortement portée à l'imiter et, dès ce moment, elle prit la résolution de se faire religieuse.

Elle communiqua son dessein à un religieux de l'Ordre qui se trouva de passer quelques jours à Orgères. Ayant appris de lui qu'il y avait, dans la Province, de leurs religieuses qui ne mangeaient point de viande, et qui vivaient dans une réforme très rigoureuse, elle le conjura de ménager son entrée dans cette sainte maison. Le religieux en écrivit à la V. Mère Marguerite du Saint-Esprit, venue du monastère de Saint-Thomas de Paris fonder celui de Dinan, et en reçut une réponse favorable. La jeune fille eut alors mille peines pour obtenir la permission de son père ; et dès le lendemain qu'elle fut partie avec son frère qui la conduisait, il révoqua la permission accordée, et lui envoya un exprès pour l'obliger à retourner ; mais Dieu permit que cet homme ne les rencontrât point.

On l'avait adressée, à Rennes, à une personne pieuse, confidente de son dessein. Cette personne, désireuse de garder la jeune fille auprès d'elle, avait à son insu disposé les Mères Ursulines à la recevoir, et même elle l'y conduisait. Mais Sœur Catherine, fort surprise de cette intrigue, dit résolument qu'elle voulait être religieuse de sainte Catherine ; et dès le lendemain, elle partit seule pour Dinan.

La délicatesse de sa complexion fit naître de grandes difficultés à sa réception ; elle les surmonta par son humilité et par la ferveur avec laquelle elle supplia la Mère Prieure de lui accorder cette miséricorde. Ayant pris l'habit, le 8 septembre, elle fit sa profession, le même jour, trois ans après. Cette circonstance augmenta encore la dévotion qu'elle avait toujours portée à la Très Sainte Vierge. Ainsi, pendant les vingt-neuf ans qu'elle a vécu en Religion, elle n'a jamais manqué de dire le Rosaire en son honneur. Elle jeûnait au pain et à l'eau,

les veilles de ses fêtes, et ne passait jamais devant quelqu'une de ses images sans réciter un *Ave Maria*.

Dès son noviciat, elle s'adonna à tout ce qu'elle croyait être de la perfection avec tant de ferveur, qu'il semblait que chaque vertu en particulier était celle qu'elle s'était proposée d'acquérir. Pour bien faire ses actions, elle les unissait spécialement à celles de Jésus-Christ ; elle trouvait de grands rapports entre sa condition de Sœur converse et la vie cachée, humble et méprisée qu'il avait menée sur la terre ; cette pensée lui donnait une si haute estime de sa vocation, qu'elle la préférait à toutes les grandeurs du monde.

La dévote Sœur avait un merveilleux attrait à méditer l'agonie douloureuse de Jésus-Christ au jardin des Oliviers. Cette idée des peines intérieures du Fils de Dieu produisait de si admirables effets dans son esprit, qu'elle lui fournissait de la consolation dans ses détresses, de la dévotion dans ses aridités, du repos dans ses peines, de la confiance dans ses dégoûts et, généralement, toutes sortes de secours dans ses nécessités. Son corps même en recevait je ne sais quelle force naturelle ; si abattue et fatiguée qu'elle fût, sitôt qu'elle songeait à l'agonie de son Sauveur, elle se sentait vigoureuse et infatigable dans le travail. Toute la Communauté s'étonnait qu'étant faible et si exténuée de pénitences, elle pût travailler comme elle faisait dans les offices les plus pénibles du monastère ; et on a toujours cru qu'elle tirait cette force extraordinaire de l'oraison. Quand elle s'y endormait, elle se piquait les mains jusqu'au sang, pour vaincre le sommeil ; elle se le retranchait même pour trouver le temps de s'entretenir avec Dieu. Les six premières années, elle se levait à la pointe du jour, et s'en allait prier devant le Très Saint Sacrement ; tout le reste de sa vie, elle y passait plusieurs heures chaque jour avec une extrême consolation.

Notre Sœur servait les malades avec une effusion de charité qui la rendait empressée dans les services qu'elle leur rendait le jour et la nuit. Elle les consolait, les animait à souffrir dans leurs douleurs dans un esprit de pénitence et de résignation ; pour les soulager, elle surmontait généreusement toutes sortes de répugnances.

Sa mortification s'étendait généralement à tout. On l'a vue passer deux ou trois jours sans prendre de boisson ; elle couchait sur une paillasse qu'elle ne remuait jamais et mettait de grosses pierres dans son chevet. Comme elle ne se chauffait point, souvent, au plus fort de l'hiver, la glace s'attachait à ses mains, et ses pieds crevassés étaient tout en sang.

Tous les jours elle offrait à Dieu une partie de ses prières et de ses pénitences pour la conversion des pécheurs. Elle demanda avec tant de confiance à la Sainte Vierge le salut de deux personnes qui lui étaient proches, que cette Mère de miséricorde l'assura qu'elles ne périraient point. Sa charité s'étendait encore sur les âmes du purgatoire. Quand quelque religieuse était morte, elle allait pendant un temps assez long prendre la discipline sur sa fosse, pour lui procurer quelque soulagement.

Notre chère Sœur devint pulmonique; mais la charité qui embrassait son cœur lui faisant surmonter les faiblesses de son corps, elle ne relâcha rien ni de son travail ni de ses exercices. Elle ne faisait nul état de son mal, et après avoir rendu beaucoup de sang par la bouche, elle ne laissait pas de servir encore les autres malades. Sujette à des vertiges, à des maux de dents cruels, et à des rhumes opiniâtres, elle se retenait de tousser et de se plaindre la nuit, pour ne pas incommoder les autres. Servant un jour au réfectoire, elle fut prise de son vertige, et tomba par terre, sans que rien des potages qu'elle portait fût répandu.

Sœur Catherine souffrait son mal et ses douleurs avec patience, se disant souvent à elle-même ces paroles de Notre-Seigneur : « *Hé quoi! ne faut-il pas que je boive de bon cœur le calice que mon Père m'a donné?* » (Jean, XVIII, II.) Elle ne changea rien de sa manière de vivre; et elle avait tant d'adresse pour gagner les cœurs de ses supérieures que celles-ci ne la contraignaient point d'user de dispense. Dieu approuva ce zèle par un miracle. Le médecin avait ordonné qu'elle mangerait des œufs le carême. Cependant la Mère Prieure retournait de l'église où elle venait avec toute sa Communauté de choisir la Sainte Vierge pour Prieure perpétuelle du monastère et de se mettre sous sa conduite et sous sa protection. Étant entrée dans la cellule de la Sœur Catherine, elle dit tout haut : « Mon Dieu, pour marque que vous agréiez l'action que nous venons de faire, je vous prie de rendre la santé à notre chère malade. » Ce qu'ayant dit, elle lui mit une ceinture de notre Père saint Dominique de Suriano; et aussitôt le mal d'estomac, qui l'empêchait de retenir aucune nourriture, disparut : elle se trouva parfaitement guérie, et exempte ainsi de la nécessité de manger des œufs.

Elle a pratiqué la pauvreté dans le plus haut degré. Étant malade, elle ne pouvait souffrir d'être traitée autrement que comme une pauvre, et lorsqu'on l'obligeait à prendre quelque chose de bien apprêté, elle

disait, les larmes aux yeux : « Les pauvres ne sont pas traités de la sorte. » Cet esprit de pauvreté faisait qu'elle ne se ménageait point dans le travail, disant que les pauvres gagnaient leur vie à la sueur de leur visage.

Son exactitude à toutes les observances de la Religion a été approuvée du ciel par plusieurs grâces signalées. Au premier son de la cloche, elle quittait tout, pour se rendre où elle était appelée. Il est plusieurs fois arrivé qu'ayant mis quelque chose sur le feu, qui demandait sa présence et ses soins, elle disait un *Ave Maria* à la Sainte Vierge, quelques prières pour les âmes du purgatoire, et allait où l'obéissance l'appelait ; à son retour, elle trouvait les choses en très bon état, quoiqu'elles dussent être gâtées ou en désordre, par suite de son absence.

Notre Sœur avait une foi vive de tous les mystères de la religion. Cette foi la faisait agir, avec un grand respect envers Dieu et un parfait anéantissement d'elle-même. Elle priait Dieu avec autant d'attention que si elle l'eût vu de ses yeux, se tenait en sa présence dans un si profond respect que, toute malade, elle demeurait à genoux pendant la Messe sans s'appuyer, jusqu'à ce qu'elle tombât en défaillance. Elle était si reconnaissante à Dieu de l'avoir faite chrétienne par le baptême, et son épouse par sa profession religieuse, qu'en santé et en maladie, elle ne pouvait se lasser de le remercier de ces incomparables faveurs.

La V. Mère Jeanne de la Vierge, sa chère Maîtresse, lui ayant appris que, pour plaire à Dieu, il ne fallait qu'une grande pureté de cœur, une profonde humilité, un parfait renoncement à soi-même, elle pratiqua ce sage conseil toute sa vie avec une merveilleuse exactitude. Au commencement de toutes ses actions, elle appelait Jésus-Christ à son aide, en lui disant : *Veni, Domine, in cor meum*, « Seigneur, venez dans mon cœur ; » quelquefois elle ajoutait, *Fortitudo mea*, « ma force. » Elle était sensiblement pénétrée de ces paroles de l'Écriture : « Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur : ils se reposeront de leurs travaux. » Elle les répétait souvent avec une admirable ferveur. « Puis donc, disait-elle, que ceux qui sont fatigués et qui travaillent doivent se reposer éternellement, je n'ai garde de me reposer en cette vie : je travaillerai sans relâche, tant que Dieu m'en donnera la force. »

Son mal augmentant, elle le regarda comme un messenger qui l'avertissait de se préparer à aller bientôt au-devant de son divin



Époux. L'accident qui lui arriva le jour de saint Pierre, martyr, la confirma dans cette pensée. Comme elle était occupée à servir les malades, elle reçut d'une main invisible un si furieux coup sur la tête qu'elle tomba par terre. Quelques jours auparavant, elle s'était rompu une veine dans l'estomac, ce qui de temps en temps lui faisait jeter quantité de sang par la bouche, sang qu'elle eût passionnément désiré répandre pour Jésus-Christ.

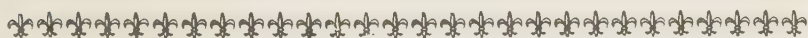
Pour se préparer à la mort, elle fit ses exercices de dix jours et sa confession générale. Elle obtint aussi la permission d'augmenter les heures de son oraison, bien que sa vie ne fût, à proprement parler, qu'une oraison continuelle. Elle descendait tous les jours pour entendre la Messe. « Allons avec confiance, disait-elle aux Sœurs infirmières, qui appréhendaient qu'il ne lui arrivât quelque accident ; si je meurs en chemin, je mourrai en allant à Dieu, c'est une mort bien désirable. »

Notre sainte malade s'approchait de la communion plus souvent qu'à l'ordinaire, et avec une ardeur de séraphin qui paraissait sur son visage. Elle en sortait tellement remplie de Dieu, qu'elle ne s'étonnait plus que les premiers chrétiens, qui communiaient tous les jours, fussent disposés au martyre, puisqu'elle, qui n'était qu'une fourmi, souhaitait de tout son cœur l'occasion de le souffrir pour l'amour de Dieu. Elle reçut dans ce divin Sacrement une si grande augmentation de grâces et des lumières si sublimes sur son état, qu'elle crut n'avoir rien fait ni souffert jusqu'alors. Ce qui excita dans son âme un ardent désir de souffrir pour Dieu. Elle lui en demanda la grâce, les bras étendus en croix, après sa communion, disant cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* en l'honneur des cinq plaies, pour obtenir cette grâce par le mérite infini du sang de Jésus-Christ. Dans la ferveur de sa prière, elle entendit une voix qui lui dit que Dieu l'avait exaucée, et qu'elle n'avait plus qu'un an à vivre.

Depuis cette agréable nouvelle, elle augmenta tous ses exercices spirituels, fermant plus que jamais la porte de son cœur et de ses sens aux créatures. Elle ne parlait plus que de Dieu ; et elle conçut tant de tendresse pour le nom affectueux de Père par lequel il veut que nous l'invoquions, qu'elle ne pouvait plus dire son *Pater noster* sans demeurer ravie dans la vue de son infinie bonté, qui nous adoptait pour enfants avec tant d'amour. Elle passait les jours et les nuits à penser à Dieu ; et tout son bonheur était d'en parler ou d'en entendre parler.

La V. Sœur reçut le saint Viatique, la veille de sa mort. Aux approches de Jésus-Christ, elle fut pressée de deux sentiments, qui partagèrent également son esprit : d'un côté, elle sentait un violent désir d'aller jouir de Dieu, qu'elle adorait sous les saintes espèces ; de l'autre, elle en était arrêtée par la vue de ses misères qui, lui découvrant la grandeur de ses péchés, l'obligeait à s'écrier : *Peccavi, Domine, miserere mei* : « Seigneur, j'ai péché, ayez pitié de moi. » Ce qu'elle disait avec une si grande contrition, qu'elle fit couler les larmes de toute la Communauté. Il y avait vingt-trois ans qu'elle avait fait vœu d'accomplir toujours ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait et le plus agréable à Dieu. Elle s'en était fidèlement acquittée. Mais les lumières pénétrantes dont elle fut éclairée la dernière année de sa vie lui faisant mieux connaître que jamais la pureté infinie de Dieu et ses souveraines perfections, elle disait avec Job : « Les étoiles mêmes ne sont pas pures en sa présence ; » et elle ne voyait plus en elle-même qu'un fond effroyable de misères et d'imperfections.

Néanmoins son amour triompha de son humilité. Elle reçut le Corps de Jésus-Christ avec d'autant plus de ferveur, qu'elle était sur le point de s'unir à lui pour une éternité. Elle reçut aussi l'Extrême-Onction dans ces saintes dispositions, avec une admirable présence d'esprit, répondant à tout et faisant les inclinations de tête, quand on prononçait le saint Nom de Jésus. Pendant la recommandation de l'âme, elle proféra souvent ces invocations : *Jesus ! Maria !... Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ... etc...* Enfin, après avoir redit encore une fois : *Peccavi, Domine ; miserere mei*, « Seigneur, j'ai péché, ayez pitié de moi, » elle rendit son âme à Dieu, le 22 janvier 1664.



## LE MÊME JOUR

1264. — En Italie, le V. P. ANNIBAL D'ALMA, homme de grande prudence, gouverna pendant dix ans la Province romaine. Étant enrichi d'une grande sainteté, il trépassa de ce monde l'an de notre salut 1264. On raconte de ce bienheureux Père qu'il avait tant de zèle pour l'observance et acquis un tel empire sur sa langue que, depuis son entrée en Religion jusqu'à sa mort, il ne lui arriva pas une seule fois de rompre le silence, bien que les

emplois honorables où l'avaient élevé ses mérites lui eussent fourni mille occasions de s'en dispenser. — (Razzi).

1330. — En Arménie, mourut le très dévot Frère PIERRE DE TARGONE, fidèle compagnon du B. P. Barthélemy de Bologne, apôtre de ce grand royaume. Ayant fait avec ce dernier plusieurs voyages pour établir la foi, et essuyé toutes sortes de peines et de travaux pour la planter dans ce pays barbare, il eut enfin part à sa couronne, passant de cette vallée de misères à la gloire des Saints.

1552. — Au couvent de Saint-Paul, à Cordoue, mourut le V. P. LAURENT DE RETZ, religieux si zélé pour l'observance, qu'après l'avoir introduite dans ce célèbre couvent, il s'y rendit un modèle de régularité. Sa modestie angélique, son austérité de vie, son assiduité à l'Office divin, sa charité envers ses Frères, son recueillement continu et sa dévotion envers la Sainte Vierge, rendirent sa mort précieuse devant Dieu et les hommes. — (Lopez, l. 1, c, 49).

1555. — A Lisbonne, au couvent de Saint-Dominique, mourut le V. Père DENIS MELO. Il avait saintement gouverné les principaux couvents de sa Province, et passé une bonne partie de sa vie à travailler au salut des âmes. Désireux de sa propre perfection, il se retira en son couvent, pour ne plus s'occuper que de Dieu. Il était jour et nuit en oraison, et il s'était rendu la pensée de la mort si familière à force d'en méditer l'inévitable nécessité, qu'il disait ordinairement qu'il n'avait pas peur d'en être surpris, parce qu'il y pensait incessamment.

Dieu lui révéla le jour de la sienne, lequel étant arrivé, quoiqu'il se portât très bien, il alla dire la sainte Messe où il communia en viatique. Après son action de grâces, il passa lui-même les tablettes par tout le couvent, afin que les religieux vinssent l'assister à sa mort. Les religieux, épouvantés, d'entendre les tablettes, qu'on ne passe le jour que pour les agonisants, vu qu'ils ne savaient personne malade au couvent, ayant appris que le P. Denis les avait passées lui-même, coururent à la cellule de l'infirmier où il était entré; ayant appris de lui que Dieu l'allait retirer dans une heure des travaux de cette vie, on lui donna l'Extrême-Onction, et à peine eurent-ils achevé la recommandation de l'âme, qu'ils le virent expirer avec une joie qui les assura de la gloire qu'il allait posséder dans le ciel. — (Sousa; Lopez, III p., l. 1, c. 60).

1651. — A Louvain, mourut le V. P. ANDRÉ DE LA TOUR. Il avait pris l'habit au couvent de cette ville. Après qu'il y eut achevé ses études avec un grand succès, le Chapitre de la Province, qui se tenait au couvent de Bois-le-Duc, l'y établit professeur de philosophie. Son cours étant fini, les

Supérieurs lui commandèrent d'enseigner la théologie au couvent de Douai, et ensuite à celui de Saint-Omer. Il reçut à Louvain le bonnet de docteur, comme la récompense illustre de ses mérites et de ses travaux, après quoi il s'appliqua à travailler au salut des âmes avec un zèle apostolique.

Plus tard, il fut envoyé comme confesseur aux religieuses du monastère de Metz en Lorraine. Elles étaient gouvernées par les Pères de Flandre, depuis l'année 1503, où ceux de la Congrégation réformée de Hollande y envoyèrent d'excellentes religieuses du monastère de Vestroy en Gueldre, pour y faire fleurir l'étroite observance. Le V. P. André remplit longtemps auprès d'elles ce ministère de charité. Il l'étendait aussi sur les personnes séculières, et il les assistait jour et nuit avec une effusion de l'amour divin dont il était saintement embrasé. Ensuite il s'en retourna à son couvent de Louvain, pour se disposer à la mort. Il la reçut avec joie, muni de tous ses Sacrements, le 22 janvier 1651, âgé de soixante-treize ans. Peu de temps après son décès, ce dévot monastère fut mis sous la conduite des Pères de la Congrégation, à présent Province de Saint-Louis ; et ils l'ont conservé dans cet éclat de régularité, qu'il possédait depuis plus d'un siècle. — (*Laurea Belgica*).

1658. — En Flandre, mourut le V. P. JEAN DES LOIS, docteur en théologie, profès du couvent de Saint-Omer, en Artois. Le comte de Bucquoy, un des premiers seigneurs de Flandre, le prit pour son confesseur, lui commit la distribution de ses aumônes, et lui confia l'éducation de son fils Albert. Comme il avait toujours uni la vertu à la science, il fut non seulement un très célèbre prédicateur, mais aussi un très digne instrument des desseins de Dieu pour le salut de quantité d'âmes, qu'il ne toucha pas moins efficacement par l'exemple de ses vertus que par la vérité de ses paroles. Il exerça les charges de Prieur des couvents de Valenciennes et de Saint-Omer avec un grand zèle pour l'observance. Mais il le fit particulièrement éclater lorsqu'il fut élu Provincial au Chapitre de Maëstricht en l'année 1619. Pendant les quatre années de son gouvernement, il a beaucoup contribué à la fondation du couvent de Mons en Hainaut, du collège de Saint-Thomas, du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Douai, et du vicariat de Lilers.

La réputation de sa vertu et de sa science l'ayant fait connaître à Rome, les cardinaux de la Congrégation du Saint-Office l'établirent Inquisiteur à Besançon. Il s'acquitta de cet emploi, pendant vingt-huit ans, avec un zèle intrépide, dans toute la Franche-Comté et aux environs, jusqu'à ce que son grand âge le rendant incapable des fatigues de cette charge, il s'en démit, pour s'en retourner en Flandre. Les Pères le chargèrent de nouveau de la conduite de toute la Province. Quoiqu'il eût plus de quatre-vingt-cinq ans, il s'en acquitta avec autant de ferveur et de zèle que la première fois. On vit bien que Dieu ne lui avait conservé la vie que pour le servir encore quatre ans dans cet emploi ; car neuf mois après qu'il eut fait son second Provincialat,



il mourut saintement, dans sa quatre-vingt-dixième année et la soixante-quatorzième depuis sa profession. Il a composé un livre intitulé *Speculum Inquisitionis Bisuntinæ*, imprimé à Dôle, en l'année 1628 ; et un autre intitulé *Exercitia spiritualia tempore Missæ*, imprimé à Douai. — (*Laurea Belgica* ; Échard, t. II, p. 589).

1676. — Au couvent de notre Père saint Dominique, dans l'île de Saint-Domingue, en Amérique, le V. P. ANTOINE DU ROSAIRE. Il fut du nombre de ces Bienheureux qui, au langage d'un prophète, ayant choisi dès leur jeunesse le joug très doux du Seigneur, s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes dans le repos et dans le silence de la retraite par la considération de la loi de Dieu et des vérités éternelles. Il prit l'habit à l'âge de douze ans dans la capitale de l'île, et donna d'abord des marques si éclatantes de ses vertus, que, comme un autre saint Louis Bertrand, à peine ordonné prêtre, il fut chargé du soin des novices. Il exerça cet office pendant sept ans, avec un rare exemple de modestie, d'oraison, d'exactitude, de mortification et de pénitence.

Son grand mérite l'ayant fait élire Prieur en divers couvents, il les gouverna et il y parut avec le même exemple, étant le premier à tout, singulièrement au chœur, le jour et la nuit, et pratiquant avec la dernière fidélité tous ses exercices. Comme les Supérieurs n'ont que trop d'occasions de se distraire et de se dissiper, s'ils ne veillent soigneusement sur eux-mêmes, celui-ci, pour éviter cet écueil et se conserver toujours dans son esprit de piété et de recueillement, s'était prescrit cette règle de ne jamais sortir du couvent, que pour quelque œuvre de charité, ou d'une nécessité indispensable. Par cette sage précaution, il se tenait toujours rempli de Dieu ; et sortant ensuite au dehors, pour prêcher sa parole, il s'en acquittait en apôtre. Il recueillait lui-même, par son assiduité aux confessions, le fruit qu'il avait semé, et joignait ainsi glorieusement l'action à la contemplation. Il reçut abondamment la récompense de Marthe et de Marie l'an 1676, le 22 janvier, à l'âge de soixante-huit ans. — (Mémoires).

1422. — Au monastère de l'Abiette, proche de la ville de Lille, en Flandre, mourut la très vertueuse Mère MARIE HAVERLANDE, laquelle, s'étant consacrée au service du Seigneur à l'âge de dix-huit ans, y persévéra jusqu'à celui de soixante-dix-huit en toute religion et bon exemple ; mais si humble et si petite à ses propres yeux que, possédant d'excellentes qualités et de nature et de grâce, et surtout un port si grave et si majestueux, qu'elle s'attirait le respect et la vénération de toutes ses Sœurs, jamais pourtant elle ne voulut recevoir de charge : s'étudiant, par une abjection volontaire, à se rendre digne des élévations que Dieu promet aux humbles, et qu'elle mérita enfin par une sainte mort. — (Mémoires de l'Abiette).

1595. — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Évora, la V. Mère BÉATRIX MARIZ. Elle avait un don tout particulier d'oraison, et éprouvait lorsqu'elle vaquait à la contemplation des choses divines, un si grand attendrissement de cœur, qu'elle en versait d'abondantes larmes. Elle menait une vie très austère, faisait des abstinences rigoureuses et pratiquait des pénitences extraordinaires. Tout cela, néanmoins, ne satisfaisant pas encore le grand désir qui la pressait de souffrir pour Jésus-Christ, elle demandait à Dieu avec instance la grâce d'être martyr. Dieu lui accorda sa demande, et la charité fut l'aimable bourreau qui abrégéa ses jours.

Il y eut, dans le monastère, une religieuse qui fut affligée d'un mal contagieux. La Mère Béatrix s'attacha au service de cette pauvre religieuse, et, en lui prodiguant toutes sortes de soins le jour et la nuit, elle contracta le même mal. Il lui gagnait le bras; déjà la gangrène s'y mettait; de sorte qu'il fallut aussitôt employer le fer et le feu pour empêcher qu'il ne s'étendît jusqu'au cœur.

Quand les chirurgiens furent arrivés, notre Sœur leur présenta son bras malade, elle prit dans l'autre main un crucifix, demanda aux religieuses présentes de lui réciter quelques versets des psaumes qui parlent de la Passion de Notre-Seigneur, et, fixant les yeux sur son crucifix, elle ne les en détacha plus jusqu'à la fin de l'opération. Chose admirable! elle souffrit toutes ces incisions les plus profondes, toutes ces brûlures les plus douloureuses, sans faire un mouvement, ni pousser un soupir, ni cligner de l'œil ou laisser paraître la plus petite contraction sur son visage.

Et comme les religieuses, profondément étonnées, lui demandaient, après l'opération, d'où pouvait lui venir une telle insensibilité : « O mes chères « filles, leur répondit-elle, pourrait-il y avoir au monde une personne de si « peu de cœur pour songer à se plaindre de ce qu'elle souffre, quand elle « considère attentivement ce que Jésus a souffert sur la croix sans ouvrir la « bouche pour laisser échapper une plainte? ».

Ce fut là le martyr accordé à notre Sœur. Elle y survécut très peu de temps; Notre-Seigneur l'appela aux joies de l'éternité le 22 janvier 1595. — (Sousa; Lopez, III p., I. III, c. 82).

1654. — Au monastère de Pont-l'Évêque, en Normandie, mourut la dévote Sœur MARGUERITE DE SAINT-AUGUSTIN, dans l'année de son noviciat, pendant lequel elle avait donné de très solides preuves d'une admirable vertu. Sa ferveur, son humilité, ses mortifications, son assiduité à l'oraison et son inviolable exactitude à toutes les observances régulières, faisaient concevoir de grandes espérances d'une sainteté consommée. Dieu l'y conduisit en peu de temps par la voie des souffrances. Notre jeune Sœur endura les douleurs excessives de sa maladie avec une patience héroïque. Dans la plus grande violence de son mal, elle chantait des versets et des

répons de l'Office divin, afin de témoigner son bonheur de pouvoir souffrir quelque chose pour l'amour d'un Dieu qui avait bien voulu mourir pour elle sur l'arbre de la croix. Elle passa de ce chant temporel à la joie du Seigneur le 22 janvier 1654, après avoir fait sa profession à l'extrémité de sa vie. — (Mém. de Pont-l'Évêque).

1662. — A Rosay, en Brie, au monastère du Tiers-Ordre, mourut la V. Sœur CATHERINE DE JÉSUS. Elle avait été une des premières qui entrèrent et qui firent profession dans celui de Toul en Lorraine. Elle y avait commencé sa perfection religieuse avec une ferveur d'esprit qui a paru jusqu'à la mort dans toute sa conduite. Elle avait reçu de Dieu un don singulier d'oraison, qui la tenait toujours intimement unie à lui, et continuellement occupée dans des exercices de piété. Comme on ne la pouvait voir dans ces saintes pratiques sans être intérieurement touché de dévotion, on la jugea très propre pour aller travailler au nouvel établissement du monastère du Tiers-Ordre à Rosay. Elle a été une des pierres fondamentales de ce saint édifice par l'exemple de ses admirables vertus, et particulièrement de son ardente charité qu'elle a fait éclater dans l'instruction de la jeunesse, où elle s'appliqua avec un zèle et une affection incroyables jusqu'à ce que Dieu l'appela des travaux de cette vie au repos éternel, le 22 janvier 1662. — (Mém. de Rosay).





## XXIII JANVIER

*Saint RAYMOND DE PENNAFORT*

*Troisième Général de l'Ordre (\*)*

(1175-1275)



LE grand saint naquit en Catalogne, en l'année 1175, au château de Pennafort, à six lieues de Barcelone. Ses nobles parents étaient alliés aux anciens comtes de Barcelone et aux rois d'Aragon. Dès son enfance, le Bienheureux fut prévenu des bénédictions d'en haut, et on remarqua en lui de belles inclinations à la vertu.

Selon l'usage pieux qui poussait alors des parents chrétiens à offrir à Dieu quelques-uns de leurs enfants, pour le servir, dès l'âge le plus tendre, à l'ombre d'un couvent ou d'une église, le jeune Raymond fut placé de bonne heure dans le cloître illustre de la cathédrale de Barcelone.

Deux tableaux, qui ornent actuellement le couvent bâti sur les ruines du château de Pennafort, rappellent les plus touchants souvenirs des premières années de notre saint (1). Dans le premier de ces tableaux, on aperçoit un enfant de six à sept ans environ. Il a les yeux

(\*) *Bolland.*, tom. 1, *Jan.* — Auteurs de l'Ordre, anciens et modernes.

(1) Il ne reste plus aujourd'hui de l'ancien château qu'une vieille tour lézardée. Un couvent sans architecture, construit à l'époque de la canonisation de saint Raymond, 1601, par la munificence de Jean d'Espuny, s'élève sur les ruines de l'ancien édifice du XIII<sup>e</sup> siècle ; Pennafort est devenu San Domingo. Ce couvent est actuellement désert.



fixés sur un personnage que l'on reconnaît facilement pour son père. Le noble chevalier est assis dans un fauteuil et adresse à son enfant des recommandations que celui-ci écoute avec respect. Derrière l'enfant, on distingue sa mère ; assise et silencieuse, elle semble s'unir de cœur aux recommandations paternelles et les confirmer. Dans le second tableau, l'enfant a grandi et montre une douzaine d'années. Il est revêtu de la robe des clercs. En face de lui se tient son père, debout, et bénissant avec émotion son fils, qui s'incline et lui baise la main. La mère, pareillement debout, pleure en silence. Tous les trois sont au premier plan ; un peu en arrière, un ange, en costume de voyageur, touche le jeune clerc à l'épaule et semble le presser de partir. Plus loin, un serviteur maure tient par la bride le beau palefroi sur lequel va monter le jeune homme. Évidemment, c'est la scène des adieux : Raymond quitte le manoir paternel pour les cloîtres de la cathédrale de Barcelone.

Dans cet asile de la piété et du savoir, le jeune élu du Seigneur méprisa facilement le vain éclat du monde et on le vit, plein d'estime pour sa sainte profession, en goûter de plus en plus l'excellence. Comme une terre bien préparée, son esprit recevait la semence de la doctrine. Il fit en peu de temps de très rapides progrès, au point de se montrer, vers l'âge de vingt ans, capable d'enseigner les arts libéraux.

Tel était dès lors le désintéressement de notre Bienheureux, qu'il faisait part aux autres de sa science sans exiger aucun salaire. Il édifiait tous ses auditeurs par le spectacle de sa vie sainte, autant qu'il les instruisait par ses doctes leçons. Après avoir consacré huit ans à cet enseignement gratuit, Raymond descend de sa chaire de maître ès-arts. Cédant au mouvement qui entraînait à cette époque l'élite des esprits vers les Universités de Paris et de Bologne, il quitte sa patrie et prend le chemin de cette dernière cité. Le pieux voyageur n'était point seul. Un ami sûr et fidèle, clerc comme lui de la cathédrale de Barcelone, l'accompagnait. Cet ami se nommait Pierre Ruber ; il entra plus tard, à la suite de Raymond, dans l'Ordre de saint Dominique, qu'il embauma du parfum de ses vertus.

Nos deux voyageurs, suivant l'ancienne voie romaine d'Espagne en Italie, arrivèrent à Briançon. Là, ils entendirent parler d'un grand miracle que venait d'opérer la Sainte Vierge. Ils se détournèrent de leur chemin et parvinrent à un village du nom de Sainte-Marie-d'Elbeza, où ils virent de leurs yeux l'insigne merveille. Un jeune

homme, se rendant en pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame, avait été surpris par ses ennemis qui, dans leur haine féroce, lui avaient coupé les mains et arraché les yeux. En cet état horrible, il avait eu la force de continuer son pèlerinage et de venir implorer la compassion de la Consolatrice des affligés. Avertie du malheur, la mère du jeune homme était accourue au sanctuaire, où elle passa la nuit en prières, larmes et gémissements. Ce ne fut pas en vain. Le matin, la Sainte Vierge lui accorda ce qu'elle avait si ardemment imploré toute la nuit. Soudain, de nouveaux yeux parurent dans les orbites sanglants du jeune homme, de nouvelles mains commencèrent à se former à la place des anciennes. Ce furent ces yeux reçus miraculeusement et ces mains non encore pleinement formées que Raymond put contempler à loisir. Soixante ans plus tard, il écrivit lui-même au Général de l'Ordre, Jean de Verceil, le récit de ce miracle qui avait laissé au fond de son cœur les plus fortes impressions.

Le cœur débordant d'amour pour Marie, Raymond poursuivit sa route et arriva heureusement à Bologne. L'illustre professeur, devenu simple étudiant, se donna tout entier à l'acquisition des connaissances dont il était avide, sans rien négliger toutefois de ses exercices de piété, laissant aux vains la vanité du siècle. Bientôt, consommé dans la science du droit civil et du droit canonique, il mérita d'être promu au grade de docteur et il se mit à enseigner publiquement avec grand éclat. Les écoliers accouraient, nombreux, entendre ce jurisconsulte éminent, qui livrait les trésors de sa science sans rien exiger. Ayant appris cette conduite si désintéressée, les magistrats de Bologne ordonnèrent que tous les ans un honoraire magnifique serait payé au célèbre docteur, qu'ils désiraient attacher pour toujours à leur ville.

Sur ces entrefaites, Bérenger de Palou, évêque de Barcelone (1), revenant de Rome dans son diocèse, traversa Bologne. Il n'était bruit alors dans cette ville que des nouveaux prédicateurs que venait de

(1) Bérenger de Palou occupa durant trente années le siège de Barcelone (1212-1241). La première année de son épiscopat, il se trouva avec quarante cavaliers et mille fantassins à la grande bataille de las Navas de Tolosa, à côté de Pierre d'Aragon. Il prit encore part à d'autres expéditions glorieuses contre les Maures et aida beaucoup à la fondation de l'Ordre de la Merci.

Ce prélat militant était d'une charité très tendre envers les pauvres. Il en nourrissait cent vingt-deux dans son palais, chaque jour de carême.

Plein de sollicitude pour les intérêts spirituels de ses diocésains, il établit à Barcelone les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs et témoigna jusqu'à son dernier soupir une extrême confiance à saint Raymond.

fonder Dominique de Gusman et du mérite extraordinaire de Raymond. Charmé de la sainte conduite de nos Pères et de la rare sagesse de celui que le clergé de Barcelone avait vu, avec tant de regrets, s'éloigner autrefois du cloître de la cathédrale, Bérenger, jaloux de procurer le bien de son Église, persuada à Raymond de le suivre, en même temps qu'il obtint de saint Dominique quelques-uns de ses religieux, pour une fondation de Frères-Prêcheurs à Barcelone.

De retour dans sa patrie, Raymond recueillit les sympathies et l'admiration universelles. Tout le Chapitre de l'église cathédrale condescendit volontiers à la proposition de l'évêque et l'admit au nombre des chanoines. Un si honorable emploi et de considérables bénéfices ne servirent qu'à rendre notre Bienheureux plus humble et à l'engager dans un genre de vie plus retirée. Comme il portait une dévotion singulière à la Sainte Vierge, il s'employa à faire célébrer avec plus de solennité la fête de l'Annonciation et, dans ce but, il établit à perpétuité certains revenus. Si notre Saint laissa paraître en cette circonstance sa dévotion à Notre-Dame, il ne put d'autre part cacher les trésors de vertu déjà amassés en son âme. Chacun admirait son incomparable modestie, son humilité si pleine de déférence, sa charité si cordiale, son assiduité, sa ferveur aux Offices divins. Telle était la confiance qu'il inspirait à tous, qu'on le prenait pour arbitre des différends, et les archives de la cathédrale de Barcelone conservent les pièces d'un arrangement conclu entre deux chanoines qui avaient, du consentement de l'évêque, choisi saint Raymond pour mettre un terme à leurs démêlés.

II. — Non content, toutefois, des moyens de sanctification que lui fournissait l'état ecclésiastique, Raymond aspirait à une vie plus parfaite. Les entretiens qu'il avait probablement eus à Bologne avec saint Dominique, la vie apostolique qu'il voyait mener à ses premiers enfants le déterminèrent à une grande résolution. Le Vendredi saint de l'année 1222, nos religieux, qui n'occupaient encore qu'une installation provisoire, due aux libéralités d'un certain Pierre Gruni, virent un homme déjà avancé en âge se jeter à leurs pieds et, en cet anniversaire de l'immolation du Fils de Dieu, demander à s'immoler lui-même par une mort complète au monde. Nous ne connaissons pas le nom du Prieur qui eut la gloire d'introduire dans l'Ordre celui qui devait en être une des colonnes principales, et dont l'exemple allait déterminer grand nombre de clercs distingués et de nobles personnages à se revêtir du même habit de la Religion.

Raymond avait alors quarante-sept ans. Son âge, sa naissance, ses emplois si honorables, sa renommée, son crédit, tout semblait s'opposer à ce nouvel état qui l'obligeait à vivre de silence, d'obscurité, d'abnégation. Lui, le grand jurisconsulte que Bologne avait si longtemps disputé à sa patrie, l'arbitre par excellence des différends, l'oracle du noble chapitre de Barcelone, paraît tout à coup sous l'habit de Frère-Prêcheur, humble novice, qui ne sait rien des voies de Dieu, qui s'abaisse aux pieds de tous, qui renaît comme un petit enfant. Prodige d'humilité que le Pape Clément VIII admire et exalte dans la bulle de canonisation de notre Saint.

« Dès qu'il eut pris l'habit, et surtout après sa profession, écrit Pierre Marsilio, le B. Raymond apparut très grand en humilité, riche des trésors de la pauvreté volontaire, élevé dans son oraison, ardent à la pratique des vertus, inébranlable dans la patience, illuminé par une foi vive, le cœur en haut par une ferme espérance, brûlant des feux de la charité, d'une tempérance admirable, invincible sous l'armure de la force, suivant sans détour les droits sentiers de la justice, discret et prudent, en un mot, vase solide et précieux de toutes les vertus. »

Tant de saintes qualités, dont l'éclat rejaillissait hors du cloître, attirèrent au Bienheureux la confiance de Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Aragon. Ce prince eut bientôt l'occasion de mettre à profit les lumières du nouveau religieux, dans l'exécution d'un glorieux dessein inspiré du ciel. Voici en quelle circonstance.

Les Maures avaient depuis longtemps usurpé quantité de villes, de places et de provinces en Espagne. Ils exerçaient le long du littoral, tant du côté de l'Océan que de la Méditerranée, leurs déprédations continuelles, et malheur aux chrétiens qui tombaient entre les mains de ces barbares ! Il n'était cruauté qu'ils n'employassent pour les obliger à renier Jésus-Christ. Tous les jours, on recevait dans les villes catholiques d'Espagne les nouvelles des tourments que les pauvres chrétiens captifs souffraient en la puissance des féroces disciples de Mahomet.

Étant en oraison, la nuit du 1<sup>er</sup> août 1223, et priant pour ses compatriotes esclaves, saint Raymond reçut une grâce insigne. La Sainte Vierge lui apparut, et lui déclara qu'elle souhaitait voir fonder dans l'Église un Ordre religieux tout dévoué à la rédemption des des chrétiens prisonniers chez les Maures. La même nuit, cette Reine du ciel se montra au roi Jacques et à un grand serviteur de Dieu,



Français de nation, qui travaillait infatigablement depuis plusieurs années à l'œuvre du rachat des chrétiens captifs. C'était Pierre Nolasque. Ce dernier, étant venu le matin communiquer à saint Raymond, son confesseur et l'inspirateur de ses bonnes œuvres, la grâce dont il avait été favorisé, le Saint lui avoua ingénûment qu'il avait eu la même vision et reçu les mêmes avis. Tous deux aussitôt résolurent d'en parler au roi, afin qu'il facilitât l'exécution de ce grand dessein. S'étant donc rendus au palais de ce prince, ils racontèrent les bontés maternelles de Notre-Dame à leur égard et sa tendre sollicitude pour les chrétiens esclaves. Bien surpris, le roi leur déclara qu'il avait eu la même révélation, et que la Sainte Vierge l'avait chargé, comme eux, de procurer la fondation d'un Ordre employé au rachat des captifs.

Sans tarder, le roi fit appeler Bérenger, évêque de Barcelone, les principaux du clergé et les magistrats de la ville, et leur ayant communiqué les merveilles qui venaient de se passer, il fut résolu que saint Raymond dresserait les statuts du nouvel Ordre, dont saint Pierre Nolasque serait le père. Le 10 août, fête de saint Laurent, fut le jour choisi pour l'auguste cérémonie où Pierre Nolasque devait commencer l'Ordre voulu du ciel et en recevoir l'habit. L'évêque ordonna une procession générale à l'église cathédrale. Le roi, le clergé, la cour, les magistrats et le peuple y assistaient. Bérenger célébra pontificalement la Messe, au milieu de laquelle saint Raymond prêcha. Après avoir prouvé la nécessité de l'établissement du nouvel Ordre et les avantages qui en reviendraient à toute la république chrétienne, le Saint donna l'habit religieux à Pierre Nolasque. C'était l'habit de son Ordre avec cette différence que la chape était de couleur blanche. Le roi Jacques voulut que les religieux portassent à leur scapulaire un écusson aux armes d'Aragon, facées d'une croix d'argent. Il donna pour première maison à Pierre Nolasque l'hôpital de Sainte-Eulalie de Barcelone, et plusieurs grands seigneurs aidèrent de leurs libéralités le nouvel établissement. Tels furent les premiers succès de cet Institut que, onze ans plus tard, par une bulle donnée à Pérouse le 18 janvier 1235, Grégoire IX approuva sous le nom d'Ordre de Notre-Dame de la Rédemption, ou, comme nous disons en France, de la Merci. Afin de rappeler la part que prit saint Raymond à la fondation de l'Ordre de la Merci, plusieurs peintres et graveurs le représentent élevé au-dessus d'un cachot, tenant des clefs en main, pour signifier qu'il a procuré la liberté aux chrétiens

esclaves. Le symbole des clefs peut s'appliquer aussi à la charge de Grand Pénitencier, dont fut honoré saint Raymond, comme nous verrons bientôt.

Cette mission achevée, le Bienheureux, dont le mérite et l'éclat des œuvres allait toujours grandissant, se vit peu après appelé à servir l'Église sur un plus grand théâtre.

Le Pape Grégoire IX venait d'envoyer dans les Espagnes, pour mettre en vigueur plusieurs décrets du concile de Latran, prêcher la croisade contre les Maures et connaître de la validité du mariage du roi Jacques avec Éléonore de Castille, le cardinal de Sainte-Sabine, son Légat. Celui-ci entra en Espagne par la Catalogne. Il apprit en arrivant à Barcelone les vertus, le savoir, la prudence, le crédit de saint Raymond. Il se rendit bientôt compte lui-même du mérite de notre Saint. Après avoir conféré avec lui sur les affaires de sa légation, il lui ordonna de l'accompagner. Saint Raymond assista au concile de Tarragone où le mariage de Jacques d'Aragon avec Éléonore fut déclaré nul. Il suivit ensuite le Légat en Castille pour organiser la Croisade. Le roi de Castille, Ferdinand, se disposa à tourner ses armes contre les Maures de l'Andalousie, pendant que le roi d'Aragon attaquerait ceux des îles Majorque et Minorque.

Durant tous ces voyages avec le Légat, Raymond laissa voir tout à la fois et sa science et sa sainteté peu ordinaires. Il allait à pied, sans se relâcher aucunement de ses jeûnes, abstinences, oraisons, prières, veilles et observances régulières. Avant l'arrivée du Cardinal-Légat en quelque lieu, il prenait les devants, et disposait les peuples à recevoir l'absolution de leurs fautes, les indulgences de la Croisade, la bénédiction de l'envoyé du Saint-Siège. S'il y avait quelque affaire épineuse à traiter, il préparait les cœurs, ménageait les esprits, de telle sorte que le Cardinal n'eût plus, en arrivant, qu'à y mettre la dernière main. Aussi, en peu de temps, la légation fut achevée avec un succès des plus heureux, grâce à l'assistance de saint Raymond.

Charmé de tant de vertu, le Légat aurait voulu, en repartant pour Rome, emmener notre Bienheureux. Mais l'humble Frère-Prêcheur s'excusa modestement, et, de peur de molester celui auquel il avait tant d'obligation, le Cardinal n'osa pousser trop loin ses instances. Étant néanmoins de retour à Rome, il ne put s'empêcher d'exposer au Pape les services que lui avait rendus saint Raymond, de faire valoir auprès de Sa Sainteté les grands talents de l'homme de Dieu et sa science extraordinaire du droit ecclésiastique.

Sur ce rapport, le Pape ordonna à saint Raymond de venir incessamment à Rome. Surmontant ses répugnances, l'humble religieux se mit en route et fut reçu très paternellement par Grégoire IX, qui eut bien vite constaté que la vérité surpassait encore cette fois la renommée. Il vit de ses yeux la conduite exemplaire de notre Saint, il entendit sa rare doctrine, il éprouva sa grande prudence, et, le jugeant capable des plus augustes emplois de la cour pontificale, il le fit son confesseur et son chapelain et l'établit Grand Pénitencier de l'Eglise romaine, charge qui ne s'exerce aujourd'hui que par un cardinal. En qualité de confesseur, saint Raymond donnait ordinairement pour pénitence au Pape d'expédier promptement les affaires des pauvres ; et parce que Sa Sainteté ne pouvait pas toujours s'acquitter en personne de ce devoir de charité, elle en chargea saint Raymond, le créant « Expéditeur des causes des pauvres, *Expeditor petitionum pauperum* », selon qu'écrivit le B. Humbert. Un autre auteur dit qu'il s'était fait leur avocat, ce qui a donné lieu à Olméda et à Léandre Albert de l'appeler le *Procureur des pauvres*.

Bien que cet emploi de charité et les devoirs de sa charge l'occupassent beaucoup, le Pape néanmoins lui ordonna de recueillir toutes les décrétales de ses prédécesseurs, c'est-à-dire les résolutions et décrets des Souverains Pontifes, sur les difficultés, les causes et les questions proposées au Saint-Siège ; d'en composer un corps, et d'expliquer celles dont l'intelligence paraissait difficile. Saint Raymond se mit à l'œuvre, et, en trois ans, grâce à des recherches presque inconcevables, il eut achevé ce travail gigantesque. Sa Sainteté agréa si fort cet ouvrage, qu'elle ordonna qu'on ne se servirait plus désormais que des décrétales recueillies par saint Raymond.

Notre Bienheureux mit ensuite la dernière main à la *Somme des cas de conscience*, déjà commencée à Barcelone sur les ordres du V. Père Suero Gomez. Cette Somme, le premier ouvrage écrit sur ces matières, est particulièrement estimée des casuistes, et tout ce qu'on a composé depuis en ce genre n'en est qu'une imitation. Voici comment notre Saint termine son ouvrage : « Ayant heureusement mis la dernière main, non par mes propres forces, mais par la grâce de Dieu et par les prières et mérites de mes Frères, à toutes ces questions difficiles et épineuses sur les matières de la Pénitence, et sur les avis qu'il est expédient de donner à plusieurs selon leur état et condition, plaise à Dieu que nous soyons à même d'entrer au ciel par cette porte étroite, selon que le recommande Jésus-Christ

dans l'Évangile : cette porte, c'est l'ouverture que Dieu commanda autrefois à Noé de pratiquer dans l'Arche ; aucun pécheur ne peut entrer que par cette ouverture, et quiconque n'entre point périra. Cette porte étroite, c'est encore la planche de salut après le naufrage. Tous ceux qui, ayant perdu la grâce baptismale, ne saisissent point cette planche, ne pourront arriver au port.

« Entrons donc dans l'Arche par cette ouverture, saisissons promptement cette planche et serrons-la étroitement, car, dit l'Évangile, celui-là sera sauvé, non qui aura commencé, mais qui aura persévéré.

« Arrêtons fixement nos yeux sur la Jérusalem céleste, regardons Jésus-Christ Roi des rois, le Grand-Prêtre, notre souverain Seigneur et Maître, lequel, étant monté sur la croix, n'en voulut point descendre, et mourut résolument pour le salut de nos âmes ; en quoi il nous donna exemple, pour endurer travaux, angoisses, et jusqu'aux ignominies de la Passion, afin d'arriver à la gloire de la Résurrection et entendre cette voix du Seigneur pleine de tendresse et de douceur : Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé. »

Ce fut pendant son séjour à Rome que saint Raymond, zélé pour la conservation et la pureté de la foi, procura l'établissement de l'Inquisition dans le royaume d'Aragon et le comté de Barcelone. Depuis longtemps déjà, il pressait le roi Jacques de faire dresser ce saint tribunal ; car les hérétiques albigeois, fuyant le bras de la justice dans le Languedoc, se glissaient par bandes dans les pays voisins, en particulier dans l'Aragon et la Catalogne, et y répandaient le venin de leurs perfides erreurs. Profitant de son séjour auprès du Souverain Pontife, le Bienheureux obtint l'établissement de cet office sacré, et les bulles de l'Inquisition furent adressées à l'archevêque de Tarragone, à qui il était mandé de se servir des Frères-Prêcheurs dans les fonctions de ce saint exercice. La mort de cet archevêque fut cause qu'on en remit la commission à l'évêque de Lérida, qui s'en acquitta avec beaucoup de zèle.

Voulant reconnaître les grands services qu'il avait rendus à l'Eglise par ses fameux travaux, le Pape nomma le Saint à l'archevêché de Tarragone. Effrayé de cette charge, Raymond conjura le Pape avec larmes d'agréer son refus. Sa Sainteté paraissant résolue de maintenir sa nomination, le Bienheureux en tomba gravement malade. Grégoire IX, alarmé à cette nouvelle, révoqua ses ordres. C'est avec la même constance que saint Raymond refusa l'archevêché de Braga, en Portugal.



Après avoir passé cinq ans à Rome au service de l'Église, dans les charges les plus onéreuses et sans rien diminuer de ses austérités ni de ses veilles prolongées, saint Raymond sentit ses forces gravement atteintes. Les médecins déclarèrent qu'il ne pourrait échapper à cette langueur mortelle que par un retour dans son pays natal. Quoique avec beaucoup de peine, Grégoire IX consentit au départ du Bienheureux, mais à la condition qu'il garderait sa charge de Grand Pénitencier. Ayant reçu la bénédiction du Pape, le Saint partit de Rome, heureux de quitter les honneurs et les charges, pour rentrer simple religieux dans son couvent de Barcelone.

Après une heureuse traversée, saint Raymond débarqua à Tossa, petit port à douze lieues de Barcelone, du côté de la frontière française. Là il mit pied à terre accompagné de quatre Pères de l'Ordre, lesquels furent témoins d'un miracle que Dieu accomplit par le moyen de son serviteur. Un pauvre paysan nommé Barcelo, travaillant à la moisson, fut tout à coup frappé d'apoplexie, privé de l'usage de la langue et devint aussi insensible qu'un mort ; on le mit dans une petite barque pour le mener au port, et il y arriva en même temps que notre Saint prenait terre. A la vue de cet infortuné agonisant, touché d'une grande pitié pour son âme, saint Raymond se mit en prières et demanda aux assistants de joindre leurs oraisons aux siennes pour lui obtenir la grâce de se confesser. Tous fléchirent les genoux. Après quelques minutes, le Bienheureux se lève, et, le cœur plein de confiance, s'approche du pauvre paysan. « Barcelo, lui dit-il, en l'appelant par son nom, voulez-vous vous confesser ? » Le moribond ouvre aussitôt les yeux et répond distinctement : « Oui, je le veux, et je l'ai beaucoup désiré. » Chacun s'éloigne à quelque distance et saint Raymond entend la confession du malade. Tous deux parlèrent ensemble un temps assez long. Mais à peine l'absolution reçue, le moribond perdit de nouveau la parole et retomba dans sa complète insensibilité. Les assistants s'approchèrent et le virent mourir fort doucement ; tous bénissant Dieu de la grâce qu'il venait d'octroyer par les mérites de son serviteur.

A peine rentré dans son couvent de Barcelone et remis de ses fatigues, l'éminent religieux se mit à suivre avec une ardeur extrême les exercices de la Communauté, s'adonnant à l'oraison, gardant le silence, vaquant à l'étude, assistant au chœur le jour et la nuit. Pourtant le Bienheureux ne put jouir qu'en partie de cette retraite claustrale qu'il avait tant souhaitée. Sa réputation était si grande qu'on venait de

toutes parts le consulter. Il recevait sans distinction grands et petits, se montrait pour tous affable et plein d'aménité, et répondait à chacun selon les lumières qui lui étaient données du ciel. Voyant toutefois que sa charge de Grand Pénitencier lui dérobaît un temps trop considérable, il s'en démit, alléguant au Pape que la facilité avec laquelle on recourait à lui pourrait diminuer le respect dû au Saint-Siège. Néanmoins, il avait à répondre à tant d'archevêques, d'évêques, d'abbés, de seigneurs, qu'il était encore moins à lui à Barcelone qu'à Rome même au milieu de ses grandes occupations. Prenant sur son sommeil, il composa, sur les instances des évêques d'Aragon, un traité touchant les visites pastorales, et écrivit encore pour les commerçants, qui l'en avaient prié, quelques pages où il les instruit des choses qui leur sont licites ou défendues. Il assista en outre à deux célèbres assemblées des États du royaume, où le roi et les prélats l'appelèrent pour prendre son avis. L'une de ces assemblées, celle où fut résolue l'expédition pour la conquête du royaume de Valence, se tint à Monçon au mois d'octobre 1236, et l'autre à Tarragone, au mois de janvier de l'année suivante.

III. — Sur ces entrefaites, la nouvelle du naufrage du B. Père Jourdain, premier successeur de saint Dominique, ayant été connue dans tout l'Ordre, le Chapitre général fut convoqué à Bologne (1238). Les Pères, réunis en cette grave circonstance, se mirent en prières au pied du tombeau de saint Dominique, le suppliant de leur faire connaître celui que le Seigneur avait élu. Or, dans l'ardeur de son oraison, un Frère se trouva favorisé de la vision suivante : Il vit tous les électeurs sortir du Chapitre et venir à l'église pour y dresser une riche colonne de marbre toute parsemée de gouttelettes de sang ; cette colonne s'élevait du sol jusqu'au faite de l'église, et en soutenait la voûte ; tout autour, quantité de religieux et une foule considérable laissaient éclater leur admiration et leur joie. Or, tandis que l'esprit de ce Frère était dans cette suspension, les électeurs choisissaient d'un commun accord pour Général de l'Ordre saint Raymond de Pennafort, et leur chant d'action de grâces fit revenir à lui ce bon Frère, qui reconnut aussitôt que la colonne mystérieuse représentait saint Raymond, vraie colonne de l'Eglise par sa prodigieuse science et sainteté, colonne ruisselante de sang par les pieux excès d'une vie pénitente.

Étienne de Salanhac, qui rapporte ces merveilles, se trouvait lui-même sur les lieux ; et il ajoute que, par une providence particulière de Dieu, on lut ce jour-là au réfectoire ces paroles du Prophète : *Filii Sion*,

*exultate, et letamini in Domino Deo nostro, quia dedit vobis doctorem justitiæ* : « Enfants de Sion, tressaillez et réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, car il vous a donné le docteur de justice, » paroles admirablement appropriées à saint Raymond, docteur de justice par sa compilation des décrétales et sa profonde science du droit canon.

Le Bienheureux ne se trouvait point à Bologne au Chapitre général. Comme les Pères connaissaient sa profonde modestie et redoutaient une humble résistance, ils députèrent plusieurs religieux recommandables, parmi lesquels Étienne de Salanhac nommé Hugues de Saint-Cher, pour lui porter la nouvelle de son élection. Elle fut pour lui comme un coup de foudre. Il témoigna par ses gémissements et ses larmes combien cette charge lui paraissait accablante, mais craignant de résister à la voix du ciel, il se rendit aux prières des messagers.

Durant les deux ans qu'il gouverna l'Ordre, saint Raymond fit des règlements admirables. Il divisa les Constitutions en deux parties ou distinctions : la première contient les chapitres qui regardent la conduite religieuse des Frères, la seconde ceux qui ont pour objet la vie extérieure, les charges, les offices. Dans sa visite des couvents de l'Ordre, le Bienheureux marchait à pied, gardant les jeûnes, observant le silence, faisant les exercices d'oraison, retenu dans ses paroles, modéré dans ses corrections, plein d'affabilité pour tous. Il ne pouvait souffrir qu'on tirât de l'Ordre des religieux, pour les élever à l'épiscopat.

Épuisé de travaux, il convoqua le Chapitre général à Bologne en l'année 1240. Devant les Pères du Chapitre il exposa ses infirmités et il les pria d'agréer sa démission. Tous refusèrent d'abord, mais il conjura si affectueusement l'assemblée d'écouter sa demande, qu'on acquiesça à ses désirs. Cette démission causa tant d'amertume à tout l'Ordre que, d'après les historiens primitifs, les vocaux du Chapitre, qui avaient cédé aux sollicitations du B. Père, furent tous absous de leur charge.

Délivré d'un poids immense, saint Raymond reprit joyeux le chemin de Barcelone. Il survécut encore trente-cinq ans à sa démission. Durant ces années, il continua la vie sainte qu'il avait menée dès le jour de son entrée dans l'Ordre. Rigoureux observateur des jeûnes, il ne mangeait qu'une fois le jour. Toutes les nuits, il allait à Matines, après lesquelles, à l'imitation de saint Dominique, il visitait les autels de l'église, faisant devant chacun des prostrations avec certaines prières.

Son ange gardien l'éveillait presque toutes les nuits avant Matines et le conviait à faire oraison. Le Saint lui obéissait et devançait ainsi les autres religieux à l'Office. Durant le jour, il était extrêmement assidu au chœur, et si quelques occupations imprévues le retenaient, il satisfaisait ensuite à la récitation des heures canoniales, ni plus ni moins que s'il se fût trouvé au chœur, faisant les mêmes pauses, cérémonies et inclinations.

Tous les matins, il célébrait la sainte Messe, après s'y être préparé chaque fois par une humble confession. Le jour où il n'avait pu célébrer les saints mystères, son cœur ne pouvait goûter ni joie ni consolation. Les douceurs qu'il puisait au pied des saints autels étaient si grandes, qu'il en fondait en larmes et sanglotait avec mille soupirs. Il était contraint parfois de se retirer dans les endroits les moins fréquentés du couvent, pour pleurer à son aise et donner passage aux sentiments de son cœur. Mais il est une impression qu'il ne pouvait cacher, celle de son ardente charité, quand il apprenait les nécessités pressantes du prochain.

Ce religieux, si ami de la solitude et du silence, connaissait aussi les graves soucis de l'apostolat des âmes. Quel zèle ne dépensa-t-il pas pour la conversion des Sarrasins, des Juifs, des hérétiques ? A ses instances, les rois de Castille et d'Aragon fondèrent deux collèges, l'un à Murcie, l'autre à Tunis, pour l'entretien de vingt religieux qui pussent apprendre la langue arabe et la langue hébraïque, de façon à travailler ensuite efficacement à la conversion des Sarrasins et des Juifs. Écrivant au B. Humbert, Général de l'Ordre, notre Saint lui raconte les fruits prodigieux de nos Pères formés à ces écoles, et convertissant les Maures par milliers. C'est encore à la prière de saint Raymond que le Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, composa en 1263 sa *Somme contre les gentils*.

Dieu suscitait chaque jour à notre Bienheureux, malgré sa grande humilité, de nouveaux emplois. Les Papes lui donnaient des fonctions qui semblent n'appartenir qu'au Saint-Siège, telles que : nommer des évêques et des abbés, examiner la cause de certains prélats, les déposer, les excommunier, les absoudre ou dispenser des irrégularités, et choses semblables. L'évêque de Barcelone, Bérenger, ayant choisi quatre personnes pour exécuter son testament, ordonnait qu'elles ne feraient rien que par l'avis de saint Raymond. Le roi Jacques I<sup>er</sup> voulut aussi prendre son conseil dans les choses les plus délicates. Il l'envoya à Rome auprès d'Urbain IV pour traiter quelques affaires d'une



extrême importance. A son retour, très satisfait de sa négociation, il le prit pour confesseur, et comme il était perpétuellement occupé dans les guerres contre les Sarrasins et les Maures d'Espagne, il fit un voyage à l'île Majorque où il mena saint Raymond, tant pour la direction de sa conscience que pour la conversion des infidèles.

Le Bienheureux ne fut pas longtemps sans apprendre la fragilité du roi, que de honteuses passions entraînaient. Il le reprit plusieurs fois du scandale donné ; mais, voyant que malgré ses promesses ce prince n'éloignait pas la cause de ses désordres, il lui déclara qu'il allait s'en retourner à Barcelone, pour ne plus voir un si affligeant spectacle. Le roi, qui l'aimait et qui ne pouvait se passer de ses conseils, fit défendre, sous peine de la vie, d'embarquer son confesseur. Saint Raymond, voyant l'opposition qu'on apportait à sa sortie de l'île, mit toute sa confiance en Dieu et dit à son compagnon : « Vous verrez que le Roi du ciel, pour confondre celui de la terre, saura bien me pourvoir d'un bon vaisseau. » Il ôta sa chape, en étendit une partie sur l'eau et attacha l'autre en guise de voile à son bâton ; puis, sans crainte, il se mit à genoux sur cette moitié de chape qui flottait sur les eaux et exhorta son compagnon à se mettre près de lui. Celui-ci n'osa le faire ; le Saint le chargea alors de ses recommandations pour le Prieur et les religieux du couvent de Majorque et, ayant fait le signe de la croix et poussé un peu l'extrémité de la chape attachée à son bâton, il commença à s'éloigner. Passant comme un trait devant le port où il avait été refusé, tous les mariniers éperdus jetèrent un grand cri. Au bruit de cette merveille, le roi accourut assez tôt au bord de la mer pour apercevoir le Saint déjà à une grande distance. Ce miracle le toucha tellement qu'il se convertit et, à partir de cette heure, vécut chastement.

Cependant, saint Raymond continuait à voguer sur la mer comme s'il eût été dans un excellent vaisseau ; il fit en six heures plus de soixante lieues de France, ce qu'on n'aurait pu obtenir avec la frégate la plus légère. Les marchands, les artisans et passagers qui étaient sur le port de Barcelone et regardaient venir les vaisseaux, apercevant cette frêle embarcation, croyaient d'abord à une épave de quelque naufrage. Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils virent un homme, vêtu de blanc, à genoux sur un pan de son manteau qui lui servait aussi de voile pour avancer ! Aux exclamations de la foule étonnée, grand nombre de curieux accoururent. Tous se précipitèrent pour mieux voir. O merveille ! ils reconnaissent saint Raymond, leur

compatriote ! Après avoir touché terre, le Bienheureux mit sa chape sur ses épaules, aussi sèche que si elle n'eût pas été étendue sur les eaux. Ce second miracle fut suivi d'un troisième : reconduit à son couvent et les portes s'en trouvant fermées à cause de l'heure de la méridienne, le Saint entra néanmoins et disparut, Dieu voulant le délivrer des acclamations d'une foule importune qui mettaient son humilité à la torture.

Six ans après ce grand événement, le Bienheureux, dont la vie, à cause de ses veilles, de ses austérités, de ses travaux incessants, n'avait été qu'une longue infirmité, sentit ses forces décliner de plus en plus et sa dernière heure approcher. Il avait prié depuis quelque temps le Pape Clément IV de ne plus le charger d'aucune commission ; ce qu'ayant obtenu, il passa ses dernières années dans une continuelle préparation à la mort. Le roi de Castille, Alphonse, surnommé le Sage, et le roi d'Aragon, Jacques le Conquérant, qui l'honorait et l'aimait comme un père, l'allèrent voir sur son lit d'agonie. Ils ne purent retenir leurs larmes et demandèrent au Bienheureux une suprême bénédiction. Le saint vieillard les consola et les bénit. Puis, ayant reçu les derniers sacrements, avec une dévotion qui émut jusqu'aux pleurs tous les religieux, il mourut doucement sur les sept heures du matin et alla jouir du souverain bonheur. C'était le jour des Rois de l'année 1275. Le Saint était âgé de cent ans.

Les mêmes rois nommés plus haut, leur cour et toute la ville de Barcelone assistèrent aux funérailles de l'humble serviteur de Dieu, qui furent splendides. On l'enterra dans notre église de Sainte-Catherine ; mais ce trésor caché ne tarda pas à jeter tant de lumière, grâce à des miracles sans nombre, que, cent cinq ans après, on le mit dans un magnifique tombeau de marbre. Ce tombeau fut ouvert en 1596, sur l'ordre de Clément VIII, par l'archevêque de Tarragone, en présence de plusieurs évêques et des délégués du Saint-Siège : une odeur céleste en sortit et embauma l'assistance.

Dieu a rendu le tombeau de saint Raymond une source de miracles continuels. La poussière de ce tombeau, transportée dans toutes les parties du monde, opère des prodiges ; et bien qu'incessamment recueillie, la terre d'où elle est tirée ne diminue point.

Ces puissants témoignages du ciel portèrent le pape Paul V à béatifier le serviteur de Dieu et Clément VIII à le déclarer saint (1601). Le Pape Clément X a fixé sa fête au 23 janvier.



*La V. M. MADELEINE DE SAINT-ALEXIS*  
*Professe du Monastère de Sainte-Catherine de Sienna*  
*à Douai (\*)*

( 1631 )

ON peut appeler la vocation de la V. M. Madeleine de Saint-Alexis à l'Ordre le fruit des soins et des prières de la V. M. Jeanne de Sainte-Catherine laquelle, connaissant ses belles inclinations à la vertu, la demanda à Dieu avec grande instance, et l'aima si tendrement pendant sa vie dans la charité de Jésus-Christ, qu'elle lui a continué cette affection après sa mort, lui apparaissant, par une permission très expresse de Dieu, pour l'instruire des moyens de s'avancer à la perfection.

Comme la Sœur Madeleine, encore novice, chantait la nuit Matines avec les autres, elle fut ravie en extase, et vit en esprit une grande place remplie de Bienheureux, éclatants de lumières et richement vêtus, au milieu desquels elle aperçut une religieuse de l'Ordre, brillante comme un soleil, et à son côté une dame d'une majesté si grave et d'une beauté si ravissante qu'elle ne douta point que ce ne fût la souveraine Impératrice du ciel. Pendant qu'elle admirait tant de beauté, il lui sembla que cette religieuse vînt l'embrasser, en lui disant : « Ma chère fille, je suis la Sœur Jeanne de Sainte-Catherine, je jouis à présent de la vision de Dieu ; et comme la charité que j'avais pour vous sur la terre s'est perfectionnée dans le ciel, j'ai demandé à Jésus-Christ, mon divin Époux, la permission de vous visiter et de vous enseigner le chemin de la perfection ; et j'ai obtenu de lui que la Sainte Vierge sa Mère, que j'ai tant honorée pendant ma vie, soit dorénavant votre avocate et votre guide, pour vous conduire au ciel. Voici les conseils que je vous donne pour votre avancement :

« Premièrement, soyez entièrement soumise en toutes choses à la

(\*) Jean de Réchac ; *Diario*.

volonté de vos Supérieures et fidèle à toutes les observances de la Règle et des Constitutions ; d'autant que l'obéissance est une vertu si agréable à Dieu, qu'il la récompense dans le ciel d'une gloire singulière : ce que j'expérimente avec bien de la joie, puisque la couronne éclatante que vous me voyez sur la tête est le prix glorieux de ma soumission.

« Secondement, effacez de votre esprit et de votre cœur l'idée et l'affection de toutes les choses caduques et périssables. Plus vous serez vide des créatures et de vous-même, plus vous serez capable de posséder Dieu, qui est le souverain Bien. C'est pourquoi, mourez tout à fait à tous les sentiments de la chair et du sang ; travaillez à vous détacher de vos parents ; et travaillez si bien que vous soyez aussi indifférente pour leur bonne fortune ou leur disgrâce, que si vous ne les connaissiez point : pour vous convaincre combien ces petites attaches déplaisent à Dieu, sachez qu'encore qu'il m'eût destiné une riche récompense dans le ciel, il m'a fait souffrir de cruelles douleurs en purgatoire, pour m'être une fois inquiétée de ne point apprendre des nouvelles des miens.

« Troisièmement, dans toutes vos actions, ne cherchez que Dieu seul et sa pure gloire ; et quand vous connaîtrez qu'il ira de son service, surmontez généreusement toute sorte d'obstacles et de traverses pour faire sa volonté. »

Elle l'avertit de plusieurs choses qui lui devaient arriver, afin qu'elle s'y préparât. Elle lui dit qu'après sa profession, elle serait attaquée d'infirmités et de douleurs qui lui dureraient jusqu'à sa mort, mais qu'elle les souffrît avec patience et en s'abandonnant entièrement au bon plaisir de Dieu. Lui ayant fait entendre que le Seigneur avait choisi le chemin des afflictions pour la conduire au ciel, elle lui conseilla de réciter tous les jours le petit Office de la Croix ; et comme elle l'avertit que ces prédictions arriveraient bientôt, elle lui révéla assez que sa mort était proche.

Cette Bienheureuse Mère lui apparut d'autres fois en la compagnie de plusieurs saints, l'animant toujours à travailler fervemment à la perfection, et particulièrement à se rendre bien humble. Une autre fois, elle l'exhorta à être fidèle à tous ses exercices, et de prendre trois disciplin es chaque semaine : la première en l'honneur de la Très Sainte Trinité, la seconde en l'honneur de la Sainte Vierge, et la troisième en mémoire de la Passion de Jésus-Christ et pour les agonisants.



La V. Sœur Madeleine, craignant que ces visions ne fussent des artifices du démon travesti en ange de lumière, les communiqua toutes à sa Supérieure, et lui raconta mot pour mot les conseils et les instructions qu'on lui avait donnés. La Prieure, pour éprouver si ces visions étaient de Dieu, commanda à la Sœur Madeleine de ne plus s'amuser à ces songes, et de les rejeter. Elle obéit, et Dieu agréa cette soumission, car la B. Sœur Jeanne et les autres saints ne lui apparurent plus la nuit, mais en plein jour, tantôt au chœur pendant l'Office, ou dans sa cellule. La Mère Prieure, avertie par la novice de la continuation de ces fréquentes apparitions, et des derniers avis que la B. Sœur Jeanne lui avait données touchant les dispositions saintes que Dieu demandait aux religieuses pendant qu'elles sont au chœur pour chanter ses louanges, commanda à l'obéissante novice, la première fois qu'elle aurait ces sortes de visions, de conjurer ces esprits, en vertu de la sainte obéissance, de lui parler s'ils étaient envoyés de la part de Dieu, ou de se retirer dans les abîmes de l'enfer, et de ne l'inquiéter plus jamais, s'ils étaient des démons.

Le lendemain, comme elle priait Dieu dans sa cellule, la B. Sœur Jeanne lui apparut accompagnée de plusieurs saints, à la suite desquels elle aperçut Jésus-Christ chargé d'une pesante croix, tout couvert de sang, et dans le pitoyable état où la rage des Juifs l'avait réduit au temps de sa Passion. Aussitôt elle les conjura, comme la Mère Prieure lui avait commandé. La B. Sœur Jeanne loua son obéissance, et lui dit que ces visions étaient des faveurs du ciel. Sur cette assurance, Sœur Madeleine, un peu remise de ses frayeurs, jeta amoureusement les yeux sur Jésus-Christ ; et pénétrée d'une vive douleur de le voir si maltraité, tomba par terre pâmée et à demi morte. Les religieuses la trouvèrent raide et sans aucun mouvement. Elle fut plus de deux heures dans ce ravissement, pendant lequel la B. Sœur Jeanne, sa charitable Maîtresse, la mena en esprit en purgatoire, où elle lui fit voir des tourments aussi terribles dans leur violence que différents dans leur nature. « Avez-vous bien considéré, ma Sœur, lui dit-elle, ce que ces pauvres âmes endurent, pour expier la peine due aux péchés mortels, desquels Dieu leur avait remis la coulpe dans le sacrement de Pénitence ?

« Suivez-moi, et je vous ferai voir en un autre lieu ce que souffrent les âmes qui, ayant embrassé le chemin de la perfection, ont commis des fautes qu'elles ont négligé de corriger. » Y étant arrivée, elle

aperçut que la plupart de ceux qu'elle voyait dans les flammes étaient religieux ou religieuses. Comme elle considérait leurs tourments avec frayeur, elle entendit une voix, qui lui dit : « Ne croyez pas, ma Sœur, que ces âmes expient des sacrilèges, des meurtres, des impuretés ou d'autres péchés énormes ; c'est pour des paroles oisives, des entretiens inutiles, de petits murmures, c'est pour avoir rompu le silence, pour avoir rejeté une bonne inspiration, pour avoir négligé quelque point de régularité, pour de légères immodesties, et pour d'autres fautes qu'on appelle faussement légères en Religion, puisqu'il n'y a rien de petit au service de Dieu. Je vous ai fait voir les brasiers qui les dévorent, afin que vous évitiez soigneusement les imperfections, qui vous engageraient dans les mêmes supplices. Ne vous attendez point aux suffrages et aux prières qu'on fera pour vous en retirer quand vous serez morte ; il est bien plus sûr de vous les épargner en cette vie, par les larmes et par la pénitence, que d'attendre qu'on vous en délivre quand vous y serez une fois engagée. » Après ces charitables avis, Sœur Madeleine revint de ce ravissement, mais si effrayée de ce qu'elle avait vu et entendu, qu'elle sanglotait et jetait des soupirs qui faisaient assez connaître qu'elle avait vu des choses terribles et étonnantes. Quelquefois, elle disait d'une voix tremblante et mal articulée : « Ah ! mon Dieu, que vos jugements sont terribles, quoiqu'ils soient toujours très justes et adorables ! Ah ! mon Dieu, que de cruels tourments pour des fautes si légères ! Que vos jugements sont impénétrables et que votre justice est sévère ! »

Depuis cette vision, on ne saurait concevoir dans quelle ferveur d'esprit et dans quelle exactitude à toutes les observances notre Sœur a vécu jusqu'à la mort. Elle se mortifiait en toutes choses, gardait un rigoureux silence, ne proférait pas une parole inutile ; en un mot, elle a mené une vie toute céleste. La grandeur des peines de l'autre vie lui fit mépriser les douleurs d'un mal qu'elle souffrit avec une patience invincible.

Mais comme Dieu voulait qu'elle allât à lui plus par l'amour que par la crainte, il la ravit un jour en esprit dans le ciel, où, durant une longue extase, il lui fit voir la gloire des bienheureux. Pendant qu'elle était transportée de délices à la vue du bonheur infini qu'ils possèdent dans la vision de Dieu, sainte Marie-Madeleine lui dit : « Ma fille, si tu veux jouir un jour de la même gloire, imite leur humilité, leurs mortifications et les autres vertus qui leur ont mérité le bonheur où

ils sont élevés. » Mais ce qui la combla d'une consolation indicible fut un regard plein d'amour dont Jésus-Christ la gratifia. Ce regard tendre et caressant de son Bien-Aimé fut une flèche qui lui perça le cœur et qui y alluma tant d'ardeurs et de flammes qu'elle en fût morte si Dieu ne l'eût fortifiée de sa grâce. Depuis cet heureux moment, elle sentit jusqu'à la mort ce feu divin dans le fond de son âme, qui lui faisait aimer Dieu d'un amour le plus parfait qu'une créature pût avoir en ce monde.

Elle profita si avantageusement de ces faveurs et des conseils charitables de la B. Sœur Jeanne, sa chère Maîtresse, qu'elle marchait d'un pas égal dans le chemin de la perfection par les consolations et par les sécheresses, par les lumières et par les ténèbres ; elle fut aussi fidèle à son divin Époux sur le Calvaire que sur le Thabor, et comme le bon Maître lui avait été prodigue de ses faveurs, il lui fut aussi très libéral de ses croix.

Premièrement, il la laissa dans des ténèbres, dans des langueurs, dans des aridités et dans une sorte d'abandon intérieur si terrible, qu'elle n'y aurait jamais pu résister s'il ne l'eût consolée de temps en temps par quelque faveur extraordinaire, qui l'animait à souffrir cet état d'épreuves et de croix. Secondement, il lui envoya plusieurs maladies, accompagnées d'excessives douleurs, qu'elle endura avec une soumission respectueuse et avec une patience si héroïque, qu'elle ne pouvait souffrir qu'on lui compatît. « Hélas, mes Sœurs, disait-elle aux religieuses qui s'affligeaient de la voir dans ces cruels états, qu'est-ce que je souffre en comparaison des peines du purgatoire ou de l'enfer que j'ai tant de fois méritées ? Que les miennes sont légères ! ce sont des délices et des roses comparées aux tourments inexplicables qu'on souffre en l'autre monde. Que diraient les Saints, qui ne sont parvenus à la gloire que par les croix, si je ne recevais avec respect et avec actions de grâces celles que Dieu m'envoie pour participer à leurs couronnes ? Je souhaiterais de tout mon cœur en endurer mille fois davantage et le martyre même, afin qu'ayant lavé dans mon sang tous les désordres de ma vie, je puisse comparaître sans tache devant le tribunal redoutable de Dieu. »

Le Seigneur exauça ses désirs par un martyre de plusieurs années. Notre V. Sœur souffrit des douleurs incroyables de certaines maladies compliquées, que toute la science des plus habiles médecins ne pouvait soulager. Les quatre dernières années de sa vie, elle fut affligée d'un asthme si pressant que, dans la crainte qu'elle mourût

sans avoir reçu les derniers Sacrements, on l'avertit de les demander. Elle dit aux religieuses, après les avoir remerciées de leur charitable prévoyance, qu'elle ne mourrait pas sans ce secours, et que la Sainte Vierge l'avait assurée qu'en reconnaissance des Rosaires qu'elle avait dits en son honneur, elle lui avait obtenu cette grâce de Jésus-Christ son Fils. Elle reçut en effet les sacrements et, le 23 janvier de l'année 1631, elle quitta la terre pour aller jouir dans le ciel de la gloire des bienheureux, laissant un si grand parfum de sainteté que sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction.



### *La V. M. ANNE DES CINQ-PLAIES*

*Professe du Monastère de Saint-Thomas, à Paris  
décédée en celui de Langeac (\*)*

(1604-1675)

LA V. M. Anne des Cinq-Plaies du Blé naquit près de Paris, l'an 1604, de parents très nobles, et si charitables qu'ayant rendu leur maison l'asile de tous les affligés, ils se dévouèrent au secours des pauvres. Son père avait appris un peu de médecine et s'entendait à composer plusieurs remèdes; il attirait chez lui les malades pauvres et les leur distribuait lui-même, pendant que sa vertueuse femme leur préparait à manger et leur rendait toute sorte de bons offices. Ils élevèrent leur fille dans ces exercices de charité; et Dieu la combla de tant de grâces qu'à l'âge de treize ans, s'étant mise sous la conduite du curé de la paroisse, homme fort intérieur, elle faisait deux heures d'oraison par jour avec de si grands sentiments de Dieu que, pour jouir de son entretien plus à son aise, elle se retirait aux endroits les moins fréquentés du logis, et y demeurait deux et trois heures entières tout occupée en lui.

Ce fut dans ces pieux exercices de charité et de retraite qu'elle

(\*) Le monastère de Langeac, devenu si célèbre par l'éclatante sainteté de la Vénérable Mère Agnès de Jésus, et par les rapports qu'il eut avec M. Olier, fut fondé en 1623, par notre monastère du Puy.



conçut le dessein de se faire religieuse ; mais ayant au cou une grosse tumeur et les médecins l'ayant assurée que cette tumeur l'empêcherait d'être reçue, elle fit, à Notre-Dame de Paris, une neuvaine après laquelle elle se trouva miraculeusement guérie.

Sa dévotion la portait aux Capucines. Elle chercha longtemps leur monastère sans le pouvoir découvrir, quoiqu'elle passât et repassât plusieurs fois devant. S'étant un jour égarée dans sa recherche, elle entra, par un coup de la Providence, dans celui de nos religieuses de Saint-Thomas. Elle leur parla si fortement du dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu, et ces religieuses furent tellement charmées de sa ferveur, qu'elles lui donnèrent jour pour entrer chez elles.

Elle reçut l'habit des mains de la V. M. Marguerite de Jésus, fondatrice du monastère, et fit son noviciat avec une admirable ferveur. Cette ferveur lui a duré toute sa vie, et l'a élevée successivement aux charges de Maîtresse des novices, de Sous-Prieure et de Prieure de cette sainte maison, qu'elle a édifiée plus de vingt ans par une inviolable régularité et l'exercice de toutes les vertus, jusqu'au jour où la divine Providence la destina pour aller au monastère de Langeac, en Auvergne, ressusciter l'esprit de la B. Mère Agnès de Jésus, morte depuis peu avec une admirable sainteté (1).

Dès la première proposition qu'on lui fit d'aller à Langeac, elle fit vœu de s'y rendre, si les Supérieurs le jugeaient à propos, sacrifiant de grand cœur toutes les satisfactions qu'elle pouvait avoir à Paris, pour aller embrasser la croix dans ce monastère éloigné, incomparablement plus pauvre et moins commode.

Elle partit de Paris le 26 mai 1653, avec la Mère Geneviève de l'Assomption, sa très chère compagne. Elles souffrirent tant de fatigues durant le voyage, que la Mère Anne crut ne pouvoir continuer ; mais Dieu lui fit voir, en son oraison, la place qui lui était préparée en enfer, si elle n'allait rendre aux religieuses de Langeac le service qu'elles attendaient de son zèle et de sa charité ; effrayée de cette vision, elle continua son chemin, donnant partout de grands exemples des plus admirables vertus.

La Mère Anne des Cinq-Plaies fut reçue à Langeac par les

(1) La Mère Agnès était née au Puy, le 17 novembre 1602 ; elle reçut l'habit à Langeac, le 4 octobre 1623, et y mourut le 19 octobre 1634. Quant à l'arrivée des deux religieuses de Paris, M. Faillon, dans sa *Vie de M. de Lantages*, la place vers 1649, et le P. J.-B. Feuillet en 1651. La date véritable est 1653, comme il conste par le *Livre des décès*, conservé aux archives du monastère.

religieuses, avec toutes sortes de démonstrations de joie et de respect ; et elle gagna si absolument leurs cœurs par sa douceur, son affabilité, sa modestie et sa sainte conduite, qu'elle introduisit dans ce monastère toutes les plus édifiantes pratiques de la vie spirituelle et intérieure, et renouvela le grand esprit de Religion de la B. Mère Agnès de Jésus, qui s'y était un peu ralenti depuis dix-neuf ans qu'elle était décédée. Pour faire voir combien cette sainte défunte agréait l'arrivée de ces deux Mères, comme elles furent visiter son corps, qui s'est conservé sans corruption, il exhala une odeur miraculeuse qui les récréa merveilleusement et embauma toute l'église (1).

Cette faveur du ciel anima puissamment la pieuse Prieure à poursuivre ce qu'elle avait entrepris pour le bien de cette maison sous la protection de cette servante de Dieu ; et on peut dire que la B. Mère Agnès de Jésus a achevé par la V. M. Anne ce qu'elle n'avait qu'ébauché durant sa vie pour la perfection de ce monastère.

Notre Bienheureuse établit d'abord l'usage des exercices de dix jours chaque année, et d'un jour chaque mois, des préparations et recueils extraordinaires pour célébrer les grandes fêtes avec plus de profit. Son exemple contribua beaucoup à y porter toutes les religieuses. Elle était la première à tous les exercices de la Communauté ; elle était si assidue au chœur qu'elle ne se dispensait pas même de Matines, quelque douleur qu'elle eût ; et quoique parfois elle n'eût pas seulement fermé les yeux pour reposer, elle ne s'en rendait pas moins à l'Office de la nuit, disant qu'autrement il lui aurait été impossible de faire l'oraison.

Elle fut si fidèle à s'adonner à ce saint exercice, et si respectueuse à s'y tenir en la présence de Dieu, qu'ayant une grande défluxion sur un genou, elle ne laissait pas, quoi qu'on pût lui dire, de faire l'oraison à genoux avec les autres. Comme Dieu était l'unique objet de son amour, il était aussi le plus cher et le plus ordinaire entretien de ses pensées. Elle en parlait avec bonheur, et ne pouvait demeurer en récréation si on ne s'entretenait de lui ; le moyen donc de l'y retenir était de parler de ses perfections ; pour lors, on la voyait toute transportée de joie. L'agréable idée du Bien-Aimé de son cœur occupait si

(1) Ce phénomène extraordinaire s'est renouvelé plusieurs fois, dans le cours de ces deux siècles ; il en est fait une mention spéciale dans les divers Procès relatifs à la béatification de la Mère Agnès. Le vicaire général voulut aussi témoigner sa reconnaissance à nos deux Mères ; il leur donna pour leur couvent de Paris la mâchoire inférieure de la Bienheureuse.

absolument toutes les puissances de son âme, qu'elle était presque toujours dans une sorte de ravissement ; et il fallait souvent que celles qui voulaient lui parler la tirassent avec violence pour la faire revenir à elle ; encore avait-elle de la peine à rappeler son esprit, pour concevoir ce qu'on lui voulait dire.

Elle ne parlait jamais de la Passion de Jésus-Christ sans pleurer. Elle en était tellement pénétrée de douleur, que les religieuses ne pouvaient entendre, sans en être profondément touchées et quelquefois sans fondre en larmes, les sanglots que la compassion tirait de son cœur, au souvenir d'une mort si cruelle.

Pour être toujours occupée de Dieu, pour l'aimer, le bénir, et le remercier à tout moment, elle avait fait avec Dieu une sorte de convention par laquelle certaines paroles, qu'elle avait fort souvent à la bouche, devaient être autant d'actes d'amour, d'hommage, de consécration, de louange et de reconnaissance, qu'elle lui présenterait comme les productions d'un cœur qui voulait incessamment l'aimer et l'adorer.

Ses trois dévotions principales étaient : la Passion de Jésus-Christ, le Très Saint Sacrement et la Sainte Vierge. Elle récitait tous les jours certaines oraisons particulières pour honorer les cinq plaies du Sauveur. Durant la Semaine sainte, elle ne sortait du chœur que pour vaquer aux devoirs de sa charge : passant le jour et la nuit à méditer sur l'excès de la charité du Verbe incarné, et sur les traitements cruels qu'il a soufferts pour sauver tous les hommes.

Elle communiait presque tous les jours avec de saintes dispositions qui, la rendant capable des divins effets de ce grand sacrement, l'enrichissaient des grâces qu'il renferme. Un prêtre ayant par mégarde laissé tomber une hostie à terre, la V. M. Anne, voulant réparer cette irrévérence involontaire, fit une amende honorable, et obligea ses religieuses à rendre durant quelques jours de grands honneurs et de fréquentes adorations à N.-S. dans le Très-Saint Sacrement.

Son extrême amour pour la beauté de la maison de Dieu la rendait soigneuse à tenir fort propre tout ce qui servait à l'autel.

Quand on portait le Saint Sacrement à quelque Sœur malade, elle était heureuse de porter le chandelier devant le prêtre, pour mieux honorer Jésus-Christ dans ce divin mystère ; et si c'était elle-même qui fût malade, elle se mettait à terre afin de le recevoir avec plus de respect. Sa piété à l'honorer lui fit entreprendre la construction d'une nouvelle église, et la porta aussi à lui procurer un riche ciboire

d'argent, la pauvreté du monastère n'ayant pu permettre jusqu'alors aux religieuses de faire cette dépense.

La V. Mère Anne récitait tous les jours son Rosaire et le petit Office de la Sainte Vierge. Elle inspirait cette même dévotion à ses religieuses. Toutes ses pensées étaient d'honorer la Sainte Vierge et de lui donner des marques de ses profonds respects. Elle fit graver son image en relief, pour mettre sur la première pierre de l'église et des lieux réguliers qu'elle fit bâtir. Elle voulut qu'elle fût la « Prieure perpétuelle » de ce monastère (1). Lorsque l'argent lui manquait, elle s'adressait à elle avec confiance. Elle fit communier ses religieuses en son honneur tous les samedis, depuis le jour où elle commença ces nouveaux bâtiments jusqu'à ce qu'ils furent heureusement achevés.

Par ses soins, la vie de la V. M. Agnès de Jésus fut composée et imprimée, et les mérites de cette grande sainte furent plus connus. Son zèle la porta même à écrire au Révérendissime Père Général, pour le prier de faire instance à Rome en vue de sa béatification.

Sa reconnaissance envers la V. Mère Françoise des Séraphins, une des premières fondatrices du monastère de Saint-Thomas, et sa chère Mère en Jésus-Christ, la porta à faire revivre ses admirables vertus dans l'abrégé de sa vie, qu'elle composa et qu'elle joignit à celle de la V. Mère Agnès de Jésus. Elle a fait imprimer également une autre notice plus étendue, et qui peut servir de modèle de perfection et d'observance à toutes les religieuses.

La vie angélique qu'elle menait à Langeac répandit une si agréable odeur de sainteté dans toute la province qu'on la venait visiter et consulter de toutes parts. Plusieurs même, qui ne pouvaient avoir l'honneur de la voir, se mirent sous sa conduite et, par le commerce des lettres, ils lui rendaient un compte exact de leur intérieur. On conserve à Langeac des réponses à leurs peines et à leurs doutes, réponses si remplies de sagesse, qu'on ne trouve rien de plus spirituel ni de plus admirable.

Quantité de jeunes filles, courant à l'odeur de ces parfums, se consacrèrent à Dieu dans son monastère. Elles firent sous sa conduite de si grands progrès à la vertu, qu'elle put s'en servir ensuite pour rétablir la régularité dans d'autres maisons. Ayant été envoyée

(1) Ce fut le 21 novembre 1665 qu'elle investit solennellement la Sainte Vierge de ce titre. Nos Sœurs de Langeac le lui ont conservé, et après plus de deux siècles, encore aujourd'hui, tous les ans le 21 novembre, chaque religieuse renouvelle ses vœux aux pieds d'une statue de Marie placée dans le chœur.



à celui de Murat, en Auvergne, elle y mit l'observance des Règles dans son plus haut point ; et après en avoir établi les pratiques et jeté les fondements solides de la vie intérieure, elle fit venir de ses ferventes filles de Langeac qui achevèrent si heureusement par leurs exemples ce que la V. Mère Anne avait commencé avec beaucoup de zèle, que ce monastère de Murat est aujourd'hui (1676) un des plus réguliers de France (1).

Elle a été plusieurs fois Prieure ; et on eût dit que ces charges ne servaient qu'à relever l'éclat de ses vertus, particulièrement de sa charité et de son humilité. Elle se considérait comme la servante de toutes ses Sœurs, les servait dans leurs maladies ; et leur continuant sa charité après leur mort, sitôt qu'elles étaient décédées, elle prenait la discipline et pratiquait d'autres mortifications, pour le soulagement de leurs âmes.

Elle avait une compassion particulière des Sœurs converses : pour les soulager, elle faisait le plus rude de leur travail. Souvent c'était elle-même qui portait le bois à la cuisine, lavait les écuelles, balayait les dortoirs, afin de leur donner le temps de faire oraison et de se recueillir en Dieu.

Dans ses Chapitres, elle avait un zèle tempéré d'une si agréable douceur, qu'encore qu'elle reprît les fautes avec force, et qu'elle châtiât sévèrement celles qui les avaient commises, les religieuses étaient si satisfaites et si édifiées de sa conduite, qu'elles exécutaient avec joie tout ce qu'elle ordonnait et la remerciaient du soin qu'elle avait de leur avancement.

Son unique désir était d'aller à Dieu ; et jugeant des autres par elle-même, elle disait souvent à ses religieuses : « Mes Sœurs, ne sentez-vous pas que vos membres craquent, comme s'ils voulaient se disloquer, du désir de voir Dieu aimé et glorifié, et de douleur de le voir offensé ? »

Cette pensée d'un Dieu indignement offensé lui inspirait un grand amour pour ceux qui s'employaient au salut des âmes. Elle exhortait ses Filles à prier Dieu pour eux ; pendant que toute la France était en trouble touchant certaines propositions qui faisaient beaucoup de bruit sur les matières de la grâce, elle ne cessait de prier Dieu jour et nuit de réunir les esprits et de rendre la paix à son Église.

(1) Le monastère de Murat avait été fondé en 1638 par nos Sœurs de Viviers. Il en a été fait mention, au 6 janvier, dans la vie de la Mère J.-B. de Roux.

Elle avait une admirable confiance en Dieu, confiance qui lui fit entreprendre des choses dont le succès paraissait humainement impossible. Elle étendait ses soins sur d'autres monastères, qu'elle assistait dans leurs nécessités, faisait des charités secrètes à quantité de personnes ; et comme on la taxait de prodigalité, elle disait, dans un esprit de foi, que Dieu, étant souverainement bon et infiniment riche, il ne fallait pas craindre d'épuiser sa divine Providence. Une fois, elle donna le matelas de son lit à une pauvre femme. Elle portait souvent à la porte une partie du pain et de ce qu'on lui servait à table, pour assister les pauvres. Outre les aumônes ordinaires, qu'elle augmentait lorsqu'elle voulait obtenir quelque secours particulier de Dieu, elle établit quatre distributions générales tous les ans, qu'on fait encore aujourd'hui.

Entre les motifs qu'elle proposait à ses filles pour être toujours recueillies en elles-mêmes, leur qualité d'épouses de Jésus-Christ était un des plus pressants, parce qu'il les engageait à étudier toutes leurs actions, pour se rendre ses parfaites imitatrices. Elle les exhortait à se représenter ce divin Sauveur, ou agissant, ou souffrant, ou conversant dans le monde et, par cette représentation, retirer l'esprit de ses égarements, et chasser toutes les distractions. Pour les porter à la modestie, elle leur disait que l'extérieur d'une religieuse était comme le frontispice des maisons, qui marquait la grandeur des maîtres qui y demeurent.

Elle eut plusieurs infirmités qui lui acquirent une belle couronne de patience, car elle les souffrait avec une si admirable résignation au bon plaisir de Dieu et une si grande égalité d'esprit, qu'elle avait pris pour sa devise ces paroles, écrites et attachées au pied de son crucifix : « Tout souffrir sans dire mot ! »

Après son dernier triennat en la charge de Prieure, qui se termina en 1672, elle fut établie Maîtresse des novices. Sa ferveur sembla se rajeunir dans les exercices de piété et d'observance qu'elle pratiquait la première, pour donner exemple. Sur les deux dernières années de sa vie, elle se sentait si puissamment attirée de Dieu, qu'on l'entendait souvent jeter de profonds soupirs et s'écrier : Mon Dieu et mon tout ! que la vie est longue ! » Et d'autrefois : « Quand sera-ce, mon Dieu, que je vous posséderai ? »

Elle eut quelque pressentiment de sa mort ; et afin d'obtenir de Dieu un surcroît de grâces pour s'y bien disposer, elle fit communier ses novices durant quinze samedis consécutifs, pour honorer l'agonie

de Jésus-Christ et les sentiments de douleur et de compassion que la Sainte Vierge eut au pied de la Croix, appliquant cette dévotion pour la religieuse du monastère qui devait mourir la première. Cette quinzaine finie, elle en fit commencer une seconde, durant laquelle elle tomba malade. Dès lors, elle ne songea plus qu'à aller à Dieu. Elle y fut puissamment animée par une vision qu'elle eut le jour de saint Etienne, premier martyr. Pendant le *Magnificat*, elle fut ravie en extase et, dans ce ravissement, elle vit en esprit la Sainte Vierge comme une fontaine de grâces, qui nous a produit ce fleuve dont le prophète-roi dit qu'il réjouit et réjouira éternellement la cité de Dieu, où tous les saints, plongés dans ses divines eaux, se trouvent emportés dans l'océan de la béatitude. Cette vision alluma dans son cœur un ardent désir et une sainte impatience de se désaltérer à cette fontaine de vie, après laquelle elle soupirait depuis si longtemps.

Dans les plus violentes douleurs de sa maladie, elle demandait à Dieu un véritable esprit de pénitence, afin de rendre sa mort un sacrifice d'expiation aussi bien que d'amour. Elle reçut les derniers sacrements avec une dévotion singulière ; et après avoir publiquement rendu grâce à Dieu des miséricordes infinies qu'elle avait reçues de sa bonté, elle exhorta les religieuses à être fidèles à l'observance, à s'entr'aimer en Dieu, à honorer leurs supérieurs et à fuir les parloirs et la fréquentation des séculiers, les assurant qu'elle voyait à présent les choses d'une manière bien différente qu'elle ne les avait vues toute sa vie.

Les Tourières demandèrent la permission de la voir, afin de recevoir sa bénédiction. Elle leur refusa, pour ne point faire brèche à la clôture. Elle eut toujours le jugement sain jusqu'au dernier soupir ; et après plusieurs actes d'amour, de contrition et d'espérance, elle passa de ce monde au repos du Seigneur, de une à deux heures après midi, le 23 janvier 1675.

On jugea du bonheur dont sa sainte âme jouissait dans le ciel par la beauté extraordinaire qui parut sur son visage. Toute la ville s'affligea de sa mort ; et, ne pouvant s'en consoler que par le souvenir de ses admirables vertus, il se fit un si grand concours de fidèles qui venaient faire toucher des chapelets à son corps, que les religieuses furent obligées, pour satisfaire à leur dévotion, de leur distribuer plusieurs choses qui lui avaient servi pendant sa vie, et qu'on garde comme de précieuses reliques. On avait une opinion si constante de sa sainteté, qu'on apporta de l'argent au monastère pour dire des Messes à son honneur.

Les Mères Anne des Cinq-Plaies et Genevière de l'Assomption gouvernèrent alternativement la communauté de Langeac pendant vingt-un ans, de 1654 à 1675. Elles apportèrent de Paris le Coutumier que l'on suivait au couvent de Saint-Thomas-d'Aquin. Ce Coutumier était le même que Sébastien Michaëlis avait donné au célèbre monastère de Sainte-Catherine, fondé à Toulouse en 1611 ; la M. Marguerite de Jésus l'avait apporté à Paris, en 1626, à l'époque de la fondation. Il fut approuvé pour Langeac le 26 novembre 1654, l'année même où la M. Anne des Cinq-Plaies entra en charge.

L'esprit de régularité et de ferveur, relevé par ces deux Mères, se soutint au même niveau, pendant plus d'un siècle, jusqu'à la grande Révolution. Cette ferveur était devenue comme proverbiale. Lorsque, en 1792, les révolutionnaires pénétrèrent dans le couvent pour en expulser les religieuses, ils furent obligés de les emporter, une à une, sur les chaises où elles étaient assises et auxquelles elles se tenaient cramponnées avec l'énergie d'un saint désespoir. Ils les déposèrent ainsi au milieu de la place publique. La veille même de la sortie, plusieurs novices avaient demandé avec larmes à prononcer leurs vœux : elles voulaient, disaient-elles, partager les épreuves de leurs bonnes Mères.

La communauté de Langeac a été rétablie en 1822 ; elle compte aujourd'hui une cinquantaine de religieuses. On peut voir, pour ce qui regarde ce monastère : *La vie de la vénérable Mère Agnès*, Paris, Poussielgue ; et *Le monastère de Sainte-Praxède*, Lyon, Briday.



## LE MÊME JOUR

1260. — A Lyon mourut le V. P. HUMBERT FALAVELLI. Il fut fait évêque de Sisteron en 1251 ; et ce fut lui qui, le 15 août de l'année suivante, célébra la première Messe dans l'église que nos Pères venaient de bâtir dans cette ville, où ils avaient été appelés dès l'année 1247, par Béatrix, comtesse de Provence. Après avoir réglé son diocèse, désireux de travailler à sa propre perfection, il renonça à son évêché en 1257, et se retira dans son couvent de Lyon où il avait pris l'habit. Il y passa le reste de ses jours dans une profonde humilité, et dans une pratique si admirable de toutes les vertus qu'on ne doute pas qu'il ne jouisse du bonheur des saints. — (Bern. Guidonis ; Echard, t. 1, p. xxiii).

1390. — En Angleterre mourut le V. P. JEAN DE BROMYARD, docteur en droit civil et canonique. S'étant rendu célèbre théologien dans l'Ordre, il enseigna en l'Université d'Oxford, et ensuite fut professeur public en celle de Cambridge. Il joignit à sa profonde science une si rare piété, une vie si innocente, et un si grand zèle de la gloire de Dieu et du salut des



âmes, qu'il se rendit un des plus saints et des plus célèbres prédicateurs de son siècle. Il défendit les vérités catholiques contre les erreurs de Wicléf et de ses sectateurs, avec tant de zèle, qu'il les confondait et en public dans les chaires, et en particulier dans les conférences qu'il avait avec eux. Il composa quantité d'excellents livres tant de droit que de théologie, des sermons et d'autres ouvrages, entre autres sa fameuse Somme des Prédicateurs, *Summa Prædicantium*, souvent imprimée; le tout d'un style si dévot, que Pitseus, auteur anglais, assure que tous ses écrits inspirent la piété. — (Pitseus, Echard).

1437. — Au couvent de Penna-di-Francia, en Espagne, mourut le Frère SIMON VELA, Français de naissance. Il était si dévot à la Sainte Vierge que cette Reine du ciel lui étant apparue un jour, l'avertit d'aller à la recherche de la fameuse montagne de Penna-di-Francia. Il obéit avec joie aux ordres de celle à qui il avait consacré tout son cœur; et ayant heureusement trouvé cette montagne, et sur la cime une image de Marie, la Sainte Vierge lui apparut une seconde fois et lui commanda de mettre cette image au plus haut du roc; elle lui déclara qu'elle souhaitait que les religieux de son Ordre la servissent en ce lieu. Le V. Frère éleva une petite chapelle au plus haut de cette montagne, et bientôt arrivèrent des religieux, qui y bâtirent un couvent et rendirent ce lieu un des plus célèbres sanctuaires de toute l'Espagne. — (Lopez, III p.).

15.. — A Salamanque, mourut le V. P. DOMINIQUE DE SAINT-PIERRE, religieux d'une si admirable exactitude et d'une observance si ponctuelle des Constitutions, qu'on ne l'a jamais vu en transgresser aucune. Il était si appliqué à l'oraison, qu'il demeurait au chœur toutes les nuits depuis Matines jusques à Prime, dans ce saint exercice. — (Lopez, III p. I, c. 43).

1573. — A Rome, mourut le V. P. THOMAS MANRIQUE, Espagnol. Ayant foulé aux pieds avec l'éclat de sa naissance les grandeurs du monde, pour imiter la pauvreté et les humiliations de Jésus-Christ, il prit l'habit de l'Ordre, au couvent de Pedrahita. Il s'y rendit si parfait religieux par ses excellentes vertus, et si habile théologien par sa profonde science, qu'ayant paru avec éclat et dans la charge de Supérieur, qu'il exerça avec beaucoup de zèle pour l'observance, et dans les chaires publiques, où il enseigna avec un applaudissement universel, le Pape Pie IV, le jugeant très capable de servir utilement l'Église, le fit Maître du Sacré-Palais en l'année 1565. Le B. Pie V, son successeur, lui commit le soin de l'impression de toutes les œuvres de saint Thomas. Et voulant que le peuple de Rome fût instruit d'une doctrine saine, comme parle l'Apôtre, il choisit celle de cet Ange de l'école, pour être proposée à tous. A cette fin, il établit une théologale dans l'église de

Saint-Pierre de Rome, pour être remplie par le Maître du Sacré-Palais, toujours des Frères-Prêcheurs. Il en pourvut le V. P. Manrique, qui l'a exercée jusqu'à sa mort.

Entre les autres services que cet éminent religieux a rendus à l'Église, il détourna le vice-roi de Naples de la guerre qu'il avait résolue contre le Pape Paul IV, guerre qui menaçait Rome et tout l'État ecclésiastique des derniers malheurs. Il adoucit l'esprit irrité de ce prince, et lui donna des sentiments aussi respectueux pour le Vicaire de Jésus-Christ qu'il en avait formé de violents contre sa personne et contre le Saint-Siège. Il corrigea les erreurs dont Charles du Moulin avait farci les œuvres d'André Tartagia, fameux jurisconsulte, afin qu'on les pût lire sans danger. Il mourut de la mort des justes en l'année 1573. — (Fontana; Échard, t. II, p. 229).

1577. — A Martorano, dans l'archevêché de Cosenza, en Italie, mourut le V. P. GRÉGOIRE DE LA CROIX, Espagnol. Ses grands mérites et ses excellentes vertus ayant porté le B. Pape Pie V à le faire évêque de cette ville, le 4 février 1569, il fallut en venir aux censures pour forcer sa modestie et son humilité, et pour le contraindre d'accepter une dignité dont il s'estimait indigne. Notre Bienheureux s'appliqua tout entier aux devoirs de sa charge, et travailla avec un zèle apostolique à retrancher les abus, les dissolutions et les libertinages autorisés par la corruption du siècle et par une coutume invétérée. Quelques impies ne pouvant souffrir son zèle ni la discipline qu'il rétablissait partout, l'empoisonnèrent. Il souffrit d'excessives douleurs par la violence du venin, et ce fut au milieu de ces douleurs endurées avec une admirable constance qu'il mourut, remportant, avec les mérites d'un vigilant pasteur, l'auréole du martyre. — (Fontana).

1660. — Dans l'île de Santorin, dans l'archipel, le B. P. ANTOINE DE MARCHIS, évêque de cette Église, passa des travaux de cette vie au repos éternel. La B. Sœur Marie Raggi l'avait choisi pour son confesseur; il gouverna sa conscience pendant huit ans. Pour lui témoigner sa reconnaissance, la Bienheureuse après son décès lui apparut tout éclatante de lumière, tenant un livre à la main et l'animant à se rendre digne d'être inscrit dans le Livre de vie. Peu de temps après, les Grecs schismatiques, ennemis irréconciliables des catholiques romains, lui firent endurer les plus cruelles persécutions. L'évêque grec s'étant prévalu de la faveur du pacha turc et ayant obtenu de lui à force d'argent ce qu'il désirait, fit chasser de son siège notre V. Père, lui enleva tout ce qu'il avait et le réduisit à une extrême pauvreté. Ce saint évêque, par la constance qu'il témoigna à défendre l'unité de l'Église de Jésus-Christ, mérita ainsi de graver son nom dans le Livre de vie que la Sœur Marie Raggi lui avait montré et de s'inscrire au rang des martyrs de la charité. puisque, s'il n'a pas eu l'occasion de verser tout son sang pour la cause de Dieu, il a souffert pour elle l'exil et la persécution. — (Mich. Pio; *Vie de Marie Raggi*).

1374. — Au monastère de Saint-Louis à Poissy mourut, dans les ardeurs de la charité, la V. Sœur MARGUERITE D'AUGEST. L'építaphe qu'on lit au côté du cloître proche l'église, vis-à-vis du lieu où son corps attend la résurrection générale, comprend en peu de paroles ses excellentes vertus ; on les a gravées sur la pierre, pour en conserver la mémoire à la postérité. Cette építaphe porte qu'elle était extrêmement pieuse envers Dieu ; d'une conversation douce et charitable avec ses Sœurs ; qu'elle avait une modestie angélique ; et que sa ferveur dans toutes les pratiques de l'observance l'a fait, en peu de temps, arriver à la perfection, où elle aspirait de toutes ses forces ; car elle mourut à l'âge de vingt-trois ans, le 23 janvier 1374. — (Mém. de Poissy).

1653. — A Dijon mourut la V. Sœur ANGÉLIQUE JOLLY. Son désir de servir Dieu séparée du monde lui fit combattre durant sept ans les obstacles que ses parents, qui étaient des plus qualifiés de la ville, apportaient à son entrée en Religion. Ces difficultés ne ralentirent point sa dévotion. Elle passait des sept heures devant le Très Saint Sacrement, particulièrement les jours où elle prévoyait que sa mère la mènerait à quelque assemblée ou en visite, afin de pouvoir ainsi en être dispensée. Ce genre de vie si retirée et si opposée aux maximes du monde finit par toucher le cœur de son père et de sa mère ; craignant de s'opposer à la volonté de Dieu, ils consentirent à son entrée dans le monastère de Sainte-Catherine. Là, aspirant à une plus étroite union avec Dieu par l'oraison, notre fervente religieuse passait dans cet exercice les jours et les nuits. Ayant été élue Maîtresse des novices, elle éleva ces jeunes Sœurs dans cet esprit d'oraison et de recueillement, dans lequel elle-même était si heureusement établie. La vie qu'elle menait était toute céleste. Elle fut attaquée d'une hydropisie qui la fit languir assez longtemps. Durant cette épreuve, elle pratiqua une patience invincible et une continuelle mortification, refusant toute sorte de soulagement, afin de souffrir pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ : c'était la chose du monde qu'elle avait désirée avec plus de passion durant toute sa vie. Elle mourut sur cette croix, dans les ardeurs du saint amour, le 23 janvier 1653. — (Mém. de Dijon).

1689. — Au monastère de la Vierge, à Bordeaux, décéda la dévote Sœur DELPHINE DE SAINTE-MARTHE, à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; elle en avait passé cinquante-sept en Religion, dans la pratique de toutes les vertus propres à son état de converse. Elle avait un grand esprit de mortification et de pauvreté, ne se plaignant jamais de rien, quoique très souvent elle fût incommodée d'une érépipèle au visage et de plusieurs autres douleurs. Les officières étaient fort en peine de découvrir ce qui lui était nécessaire, et de lui faire prendre, pour sa réfection, au moins le reste des autres Sœurs. Ce même esprit de pauvreté la tenait fort attachée au travail, jusque dans sa plus grande vieillesse.

Son humilité la rendait très respectueuse envers toutes ses Sœurs ; et elle s'estimait si inutile, qu'elle pleurait lorsque quelque Sœur mourait avant elle, disant que Dieu la laissait ainsi vivre pour ne servir qu'à causer de la peine. Elle avait pour ses supérieurs une grande déférence et vénération, regardant Dieu en leurs personnes ; et ce fut pour autoriser cette vertu, qu'il plut à Notre-Seigneur de la guérir d'une coupure lorsque, par obéissance, elle se lava avec l'eau bénite du bénitier de la V. M. Marie de Saint-Alexis, comme il sera dit en la vie de cette dernière, au 25 juillet.

Notre Sœur a toujours conservé une grande estime de sa vocation, et faisait des prières fort particulières pour les postulantes et jeunes novices. Sa charité était générale pour toutes. Jamais elle ne paraissait émue ni altérée, mais toujours calme et tranquille. Cette paix de l'âme fut en elle une grande disposition à ce rare don d'oraison auquel Dieu l'éleva, oraison qui la tenait dans une si grande pureté de cœur, que le confesseur en était dans l'admiration. Elle avoua, sur la fin de ses jours, que ce qui l'avait portée à ne pas se plaindre, était la crainte d'être obligée de prendre le matin quelque soulagement, et de se voir ainsi privée du Pain de vie, qui faisait toute sa consolation. Elle courait, au signe qui se fait, à Vêpres et à Complies, pour les Sœurs converses ; les Complies dites, elle demeurait à genoux durant le le chapelet et l'examen, qui se fait ensuite en communauté. Elle a continué dans cette ferveur jusqu'à sa dernière maladie, qui ne fut que de six jours, où toutes ses vertus parurent avec plus d'éclat, et dans laquelle, sans autre marque d'agonie que sa grande faiblesse, elle rendit l'esprit à Dieu, à qui elle l'avait eu toujours uni. — (Mém. de Bordeaux).

1697. — A Poitiers, au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, mourut la V. M. FRANÇOISE-SCHOLASTIQUE THOMAS DE BOISMORIN, sortie de l'illustre famille de ce nom : méprisant tout ce que la noblesse de sa maison et les attrait du siècle lui faisaient espérer, elle entra dans ce sanctuaire l'an 1643, à peine âgée de quinze ans.

Le désir de plaire uniquement à Dieu et de se crucifier au monde lui ayant inspiré et fait exécuter ce généreux dessein, elle fut fidèle à sa résolution. Remplie d'amour, de charité et d'estime pour ses Sœurs, et saintement appliquée à se cacher aux yeux des créatures et à obscurcir tout ce qui la rendait respectable, elle fut un modèle de vertu et de régularité pour cette communauté. Néanmoins les précautions de son humilité n'eurent pas le succès qu'elle se flattait d'obtenir. On l'obligea malgré son inclination d'accepter trois fois la charge de Prieure, dont elle remplit les devoirs avec une grande prudence, beaucoup de zèle et une sainte liberté. Ses discours et exhortations étaient animés d'une ardente charité, mais elle s'attira bien plus encore l'affection, la confiance et la vénération des religieuses par sa vie exemplaire. Elle exerça aussi la charge de Maitresse des novices, à la satis-



faction de la communauté : toujours attentive à former ces jeunes plantes à la piété et à la vie régulière, charitable et compatissante pour leurs faiblesses, exacte à punir leurs transgressions, et vigilante pour les prévenir dans leurs besoins. La vertu d'humilité a été celle qui a formé et achevé sa couronne. Elle n'eut jamais d'autre sentiment que celui de se regarder comme la plus vile de toutes les créatures, vivement pénétrée de son néant, et comme surprise de ce que ses Sœurs la souffraient en leur compagnie. C'est aussi dans cette vue qu'elle se plaisait dans les mépris et les humiliations, et qu'elle s'exerçait avec une joie extraordinaire aux actions les plus basses et les plus rebutantes.

Dieu honora notre Sœur d'un grand don d'oraison, et lui fit beaucoup de grâces dans ce saint exercice. Elle y employait plusieurs heures pendant le jour, et se levait même régulièrement à onze heures de la nuit, afin de vaquer à la méditation des choses du ciel jusqu'à Matines : ce qui était toujours suivi d'une rude discipline. Cette assiduité à l'oraison la rendit fort recueillie ; en sorte que tous ses entretiens n'étaient que de Dieu ou pour Dieu. Sa dévotion pour la Sainte Vierge n'est pas moins digne de considération. Chaque jour elle lui rendait quelques hommages particuliers, et récitait son Rosaire avec tant d'amour et de tendresse, qu'elle y trouvait ses plus chères délices.

Une vie si pure et si innocente décida les supérieurs à l'envoyer au monastère de nos Religieuses de Rennes, pour y maintenir la vie régulière déjà établie. Elle eut un succès heureux dans cette pieuse entreprise : et après y avoir donné des exemples d'une piété solide et de la plus rigoureuse observance, elle retourna à Poitiers, où elle fut enfin attaquée d'une maladie violente, qui obligea bientôt de lui administrer les Sacraments. Elle les reçut avec ferveur et tranquillité d'âme, et expira saintement à l'âge de soixante-douze ans, le 23 janvier 1697. — (Lettre circulaire).





## XXIV JANVIER

*Le Bienheureux MARCOLIN DE FORLI(\*)*

(1317-1397)

**F**ORLI, petite ville de la Romagne, vit naître le B. Marcolin Amanni en l'année 1317. Sa famille était recommandable par sa grande piété, et il semble que la vertu de ses parents ait attiré des grâces et des bénédictions toutes spéciales sur les premières années de notre Bienheureux. Car, dès l'âge de dix ans, éclairé d'une lumière supérieure, il quittait le monde, et entra dans le couvent des Frères-Prêcheurs de sa ville natale, avec l'intention de s'y consacrer à Dieu.

Dans le cloître, le jeune Marcolin fit des progrès si rapides, qu'il fut bientôt pour ses Frères un modèle accompli et comme une image vivante de la perfection religieuse. Très fidèle observateur de sa Règle, il la gardait à la lettre, et jusque dans ses plus petits détails. Sa pauvreté et son obéissance étaient admirables. Il était si ami de la solitude qu'il ne sortait jamais de sa cellule ou du couvent sans une vraie nécessité. Ses jeûnes étaient presque continuels, et il les observait jusqu'à sa mort, qui arriva dans une extrême vieillesse. Il s'accordait peu de sommeil : ordinairement il le prenait simplement assis, ou étendu sur une planche. Sa profonde humilité lui faisait cacher avec soin toutes les grâces particulières qu'il recevait de Dieu. Cette même humilité lui faisait prendre partout la dernière place, jusqu'à

(\*) Mich. Pio ; *Diario*. — Le P. de Rubeis, dans son *Histoire de la Congrégation de Venise*, établit que le couvent de Forli fut fondé vers l'année 1252.

se confondre quelquefois avec les Frères convers et se livrer, avec eux, aux plus humbles travaux. On le voyait toujours calme modeste, recueilli, parlant peu, attentif aux besoins de ses Frères, constamment prêt à leur rendre tous les bons offices qui dépendaient de lui.

Le B. Marcolin reçut le don d'oraison et de contemplation dans une mesure peu commune ; et ce fut par là surtout qu'il se distingua au milieu de ses Frères. Sa vie ne fut presque qu'une vie d'oraison. Il consacrait à cet exercice la plus grande partie de son temps pendant le jour et encore de longues heures de la nuit. A force de toucher terre, ses genoux se durcirent, et il s'y était formé comme des écailles, ainsi qu'on le constata après sa mort.

Il était ordinairement, pendant son oraison, tout absorbé en Dieu, dans un recueillement profond au dedans de lui-même. Il ne conservait plus l'usage de ses sens ; mais, chose étonnante, il distinguait la petite sonnette qui tintait, pendant la sainte Messe, au moment de l'élévation : il revenait alors à lui-même, et courait se prosterner pour adorer Notre-Seigneur. Facilement, on eût pris cet état pour un sommeil, il en avait extérieurement tous les caractères ; mais c'était le sommeil dont parle l'Épouse des Cantiques quand elle dit : « Je dors, mais mon cœur veille. *Ego dormio, et cor meum vigilat.* » En se retirant du monde extérieur et se repliant dans ses intimes profondeurs, l'âme arrivait jusqu'à ce « royaume de Dieu qui est au dedans de nous, » et s'y perdait dans l'abîme de la divinité, comme dans un océan immense.

Cette suspension des sens s'emparait fréquemment de notre Bienheureux, quelquefois au réfectoire, mais le plus souvent à l'autel pendant la sainte Messe, qu'il célébrait en répandant beaucoup de larmes. Les personnes simples s'étonnaient de ce sommeil survenant au milieu d'une action si solennelle, mais n'en cherchaient pas d'autre explication.

Les dernières années de sa vie, il passait dans cet état de longues heures, retiré dans sa cellule. Quand venait le moment des repas, on allait l'appeler. Même alors, il n'entendait pas toujours. S'il se trouvait ainsi en retard, au lieu de se rendre au réfectoire, il entrait simplement à la cuisine, s'asseyait à la table des serviteurs et y prenait quelques bouchées, qui suffisaient à sa nourriture.

Notre Bienheureux avait une très grande dévotion à la Sainte

Vierge. Il en possédait une image, qui était tout son trésor et qui faisait tout l'ornement de sa pauvre cellule. Dans la grande simplicité de son âme, il parlait à cette image. Et, s'il faut en croire la tradition, il serait souvent arrivé qu'elle lui aurait répondu. Aussi les religieux l'ont-ils conservée dans leur couvent de Forli comme une précieuse relique.

Ces communications intimes et si fréquentes avec la divinité laissaient leur profonde empreinte, non seulement dans l'âme, mais aussi dans tout l'extérieur du B. Marcolin. On sentait en lui un homme entièrement étranger à la terre, humble jusqu'à l'anéantissement de tout lui-même, aimant son prochain aussi simplement qu'il aimait Dieu. Rempli d'une compassion profonde pour tout ce qui souffrait, il aimait les pauvres avec tendresse et leur donnait absolument tout ce dont il pouvait disposer. Avec cela, il était si simple, qu'il causait volontiers avec les petits enfants.

Dieu lui a souvent donné des lumières surnaturelles, qui lui ont permis d'annoncer les choses futures, ou de connaître les secrets des cœurs. Il lui avait aussi accordé le don des miracles. Un habitant de Forli, mortellement blessé à la tête, plein de confiance en la sainteté de notre Bienheureux, qui était encore vivant, eut la pensée de se recommander à ses prières. La nuit suivante, le B. Marcolin apparut visiblement à ce malade, banda sa blessure, et toucha plusieurs fois sa plaie, après quoi il disparut, et le blessé se trouva parfaitement guéri.

Une autre fois, c'était une mère affligée, inconsolable de n'avoir aucune nouvelle de son fils qu'elle faisait inutilement chercher depuis trois jours. Elle vint trouver le Bienheureux Père, et le pria très instamment de le recommander à Dieu. Le Saint le lui promit et, s'étant mis en prières, il apprit par révélation que ce jeune homme avait été cruellement assassiné, et son corps jeté dans un fossé, puis recouvert d'épines et de branchages pour être dérobé à toutes les recherches. Il en avertit la malheureuse mère, qui envoya retirer le cadavre et le fit enterrer.

Rien n'indique que le B. Marcolin ait été appliqué à la prédication ni aux autres travaux du ministère apostolique. Il semble que Dieu ait eu sur lui d'autres desseins. Par cette vie si humble, si cachée, mais en même temps si fervente, il préparait, avec plusieurs autres saintes âmes également suscitées dans la famille dominicaine vers la même époque, cette grande œuvre de restauration rendue si nécessaire



après les ravages de la *peste noire* de 1348 et qui fut heureusement accomplie dans notre Ordre à la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle. Le Bienheureux eut la consolation de voir, avant de mourir, la réalisation de cette œuvre pour laquelle il avait adressé à Dieu tant de prières, et lui-même fut employé par le Général de l'Ordre pour travailler à étendre ce mouvement de réforme, en rétablissant l'observance régulière dans plusieurs couvents d'Italie.

Le B. Marcolin vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Instruit de l'heure de sa mort, il l'annonça à ses Frères, et après avoir reçu avec la plus tendre piété les Sacrements de l'Eglise, il rendit tranquillement son âme à Dieu le 24 janvier de l'année 1397.

A peine eut-il expiré, qu'on vit courir par la ville un jeune enfant de sept à huit ans, inconnu de tout le monde, et d'une beauté ravissante, qui criait partout : « Allez promptement au couvent des Frères-Prêcheurs, le B. Père Marcolin vient de mourir ! » Une femme malade, retenue au lit depuis trente ans, avec de vives douleurs, entendant publier la mort du serviteur de Dieu, s'écria : « Mon Dieu, s'il est vrai, comme je le crois, que vous avez appelé le B. Père Marcolin au ciel, rendez-moi la santé. » En achevant de proférer ces paroles, elle se trouva miraculeusement guérie.

Sitôt que cet enfant, qu'on a toujours cru être un ange, eut annoncé cette triste nouvelle dans la ville, tout le peuple courut au couvent, pour vénérer le corps du Saint et pour obtenir de ses reliques. Il fut impossible aux religieux de l'enterrer ce jour-là. Ils durent attendre la nuit ; et lorsque les portes de l'église furent fermées, ils le descendirent dans le caveau de la Communauté. Mais la multitude étant revenue le matin à l'église et n'y trouvant plus le corps du Bienheureux, se mit en mesure de le déterrer. Comme on ôtait la pierre qui le recouvrait, une odeur très agréable sortit du caveau et embauma toute l'église. Le corps retiré de terre, le peuple se mit de nouveau à couper ses habits, avec une telle dévotion, qu'on se vit obligé de les renouveler jusqu'à trois fois. Chacun voulait posséder un objet qui lui eût appartenu, dans l'espérance d'obtenir quelque miracle par son intercession.

Une si pieuse attente ne fut pas trompée. Dieu a opéré, en effet, par l'intercession du B. Marcolin, des miracles en si grand nombre, que les notaires ecclésiastiques ont attesté avec serment en avoir compté plus de quatre-vingts parmi lesquels la résurrection d'un mort. Ces miracles furent pour le peuple comme la voix du ciel proclamant la gloire du V. Père et le firent bientôt honorer comme un saint.

Soixante ans après sa mort, Mgr Nicolas d'Asti, natif de Forli, et évêque de Recanati, retira son corps de terre, et le fit déposer dans un superbe tombeau de marbre, soutenu par quatre colonnes, avec cette inscription :

*Beato Marcolino*

*Nicolaus de Astis Recanatensis episcopus F. C.*

Le corps fut retrouvé entièrement conservé. Les miracles continuèrent, en grand nombre ; on en fit un recueil authentique qui fut envoyé au Pape Urbain VIII, en l'année 1625, pour servir à la canonisation du serviteur de Dieu.

Le 9 mai 1750, Benoît XIV a approuvé le culte rendu au B. Marcolin, et permis au clergé de Forli ainsi qu'à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs de célébrer sa fête.



### *Le V. P. FRANÇOIS VARO*

*Profès du Couvent de Saint-Paul de Séville  
et Missionnaire dans la Chine (\*)*

(1687)

JE ne saurais omettre dans cet ouvrage de donner au moins une courte notice d'un religieux si recommandable par sa piété et par sa doctrine, qui a annoncé la pureté de notre foi dans l'empire de la Chine, l'espace de trente-sept ans, avec un zèle infatigable, et qui aujourd'hui encore est regardé comme un saint par les Chinois.

Le V. P. François Varo avait pris l'habit au célèbre couvent de Saint-Paul de Séville. Il passa aux îles Philippines, sous la conduite du V. P. Jean-Baptiste de Moralès, qui, à son retour de Rome, organisa en Espagne un départ de trente nouveaux missionnaires. Partis d'Espagne, le 12 janvier 1647, ils abordèrent à Manille le 29 juin 1648. Pendant un an, cette ville fut le théâtre des premiers travaux apostoliques du P. Varo. Car, quelque impatient que fût le P. de Moralès

(\*) *Hist. Philipp.*, II part. I. 1, c. 49, et I. II, c. 2 ; Échard, t. II, p. 714. Voir aussi la Vie du P. de Moralès, au 17 septembre. (Jacques Lafon, Suppl. d'octobre.)

de se rendre au plus tôt à sa chère église de Fo-gan, il dut employer cette année-là à régler toutes choses pour son départ et celui des trois missionnaires qui devaient l'accompagner en Chine, savoir les Pères Manuel Rodriguez, François Varo et Timothée de Saint-Antonin.

Ayant vaincu toutes les difficultés, nos Pères purent enfin faire voile pour le Fo-Kien, vers le 10 juin 1649. Le gouverneur de cette province les reçut par politique, et les autorisa même à exercer le saint ministère dans son district ; mais les troubles occasionnés dans toute la Chine par la terrible irruption des Tartares ne leur permirent pas de se rendre directement à la mission (1). Ils demeurèrent quelque temps dans le port d'Amoy, attendant que le calme parût un peu à l'horizon. Enfin, le premier de tous et affrontant mille dangers, le P. Varo parvint à rejoindre le V. P. Garcia. Ce zélé missionnaire, depuis la mort glorieuse de ces deux compagnons, les VV. PP. François de Capillas et François Diaz, restait tout seul dans les environs de Fo-gan. Caché dans les montagnes, afin d'éviter la fureur des Tartares, il consacrait ses nuits à visiter et à fortifier les fidèles, et, durant le jour, il gémissait devant Dieu, poussait des soupirs vers le ciel, et demandait instamment des ouvriers capables de cultiver une vigne si abandonnée et si affligée.

Accablé de cette sainte tristesse, il reçut, le 23 septembre 1649, des mains d'un Chinois, une lettre qui venait de la ville de Ting-téou. On lui annonçait qu'on avait aperçu dans le pays un Père étranger, accompagné de Grégoire Lopez (2), et qui s'informait soigneusement où était le P. Jean Garcia. Ce saint homme connaissait bien Grégoire Lopez, mais il ignorait entièrement de quel Ordre était le religieux annoncé. Cette incertitude ne diminua en rien l'extrême joie qu'il ressentit, de savoir l'arrivée d'un nouveau missionnaire. Il ne put la dissimuler, et allant à sa rencontre, afin de le recevoir, il aperçut enfin le V. P. François Varo, lequel, arrivé auprès de lui, se mit à genoux pour lui demander sa bénédiction. La modestie de ce nouveau missionnaire, sa sagesse et sa gravité donnèrent dès lors au V. Père Garcia une haute idée de ce qu'il serait un jour. Le V. P. Jean-Baptiste de Moralès, Vicaire Provincial, arriva avec ses compagnons,

(1) On peut voir les détails de cette invasion des Tartares en Chine dans les différents historiens, en particulier dans Cantu.

(2) Le Chinois Grégoire Lopez entra un peu plus tard dans notre Ordre et devint évêque. Il a été le premier religieux, le premier prêtre et le premier évêque de sa nation. Nous donnerons sa vie, au 27 février.

trois mois après, à savoir le 23 décembre 1649. On peut juger de la consolation de nos deux missionnaires et des chrétiens chinois qui, après treize ans d'absence, voyaient de retour celui qui pouvait se dire à juste titre le premier Père ou le Patriarche de cette Église. Les nouveau-venus se disposèrent tous à travailler efficacement à la conversion des infidèles et à la perfection des chrétiens.

Dès le commencement de l'année 1650, le P. Varo fut spécialement chargé, avec les deux Pères Timothée de Saint-Antonin et Raymond de la Vallée, de Fo-gan et de ses environs. Cette région, qui se ressentait beaucoup des révolutions de la Chine, lui fournit de fréquentes occasions d'exercer son zèle et sa charité. La chute d'un grand nombre de chrétiens qui, par crainte ou par lâcheté, avaient renoncé au vrai Dieu, l'affligea profondément ; il n'y eut soin qu'il ne prît pour les ramener dans le sein de l'Église.

Pendant que le P. Varo et ses deux compagnons étaient ainsi occupés à l'instruction des chrétiens de Fo-gan, ils se virent sur le point de perdre la vie, par les incursions d'un fameux corsaire nommé Kue-Sing. Ce corsaire traînait à sa suite un nombre considérable de Chinois qui, dépouillés de tous leurs biens par les Tartares, s'étaient joints à lui pour piller et ravager tout ce qu'ils rencontraient. Il avait envoyé une flotte de trois mille jonques, ou vaisseaux de haut bord, piller les côtes maritimes ; et cette flotte aborda, vers les fêtes de Noël, du côté de Fo-gan. La nouvelle de l'arrivée de tant de scélérats causa dans tout le pays une horrible confusion. Uniquement occupés à conserver une misérable existence, les habitants abandonnèrent et leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient, pour se retirer dans les forêts, au milieu des bêtes sauvages. La plupart ne purent même avoir cette consolation ; ils tombèrent entre les mains de ces barbares, qui exercèrent sur eux ce qu'un naturel féroce et cruel peut suggérer. Tout fut mis à feu et à sang. Ce fut un pillage général ; et les habitants, contraints de transporter eux-mêmes leurs biens sur les jonques, étaient mis à mort dès qu'ils témoignaient, ou la moindre difficulté, ou le moindre déplaisir de se dépouiller de ce qui leur était le plus cher.

Nos missionnaires, qui se retirèrent avec quelques chrétiens, perdirent tout ce qu'ils avaient dans ces quartiers. Leurs églises et leurs habitations furent entièrement ruinées ; les ornements, enlevés ou brûlés ; et eux-mêmes furent obligés de se cacher dans les bois. Kue-Sing cependant, après avoir saccagé Fo-gan, s'avança du côté de Mo-yang, où se trouvaient nos trois missionnaires. A peine les



habitants eurent-ils appris les approches de ce barbare, qu'ils abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient. Le P. Timothée les suivit, emportant avec lui tout ce qu'il put. Le P. Varo, assistant le Père Raymond de la Vallée, à qui on venait de donner le Viatique, se vit contraint de demeurer exposé à la fureur de ces corsaires. Le Dieu de miséricorde retira l'un et l'autre du danger. Un charitable Chinois, chargeant le malade sur ses épaules, le porta sur la montagne, où se trouvait le P. Timothée, réfugié dans une petite cabane.

Ne croyant pas néanmoins être en sûreté dans ce lieu écarté, ils s'adressèrent à quelques bonzes, qui les reçurent avec une grande déférence et mirent à leur disposition une petite chambre, où le Père Varo célébra deux messes le jour de Noël, et communia quelques chrétiens. Cette précaution ne les aurait pas mis à couvert, si Dieu ne les avait protégés d'une manière spéciale. Les troupes de Kue-Sing arrivèrent peu de temps après, à la poursuite des missionnaires, et le capitaine les trouva dans cette petite maison, au moment où ils étaient dans une sainte contestation pour savoir qui d'entre eux se sacrifierait pour ses frères. Le cœur de cet officier se trouva changé tout à coup ; il les traita fort honorablement, et ayant appris qu'ils étaient du même Ordre que le V. Père Victorio Ricci (1), son ami, disait-il, qui résidait à Amoy, il leur offrit du riz et s'engagea à les faire conduire sur son navire jusqu'à Amoy, s'ils désiraient rentrer aux Philippines. Les Pères le remercièrent.

Échappé à ce danger, le V. P. François Varo se retira à Fo-ning-tchéou, métropole de la province et résidence des vice-rois. Pendant quelque temps, il eut soin de cette Église. Il y confessait, communiait, et catéchisait les nouveaux chrétiens. Ceux du lieu nommé Syaou-pou, éloigné de la ville d'une grande journée, s'y rendaient aussi, malgré la difficulté des chemins et la dureté des montagnes, afin de recevoir la nourriture de leurs âmes : on vit dans cette chrétienté une ferveur qui ne le cédait en rien à celle des autres. Il retourna ensuite à Fo-gan, lieu ordinaire de sa résidence, afin de s'y trouver aux fêtes de Pâques.

Cette ville était pour lors affligée d'une sorte de peste, qui enleva beaucoup de monde. Dès que le V. P. Varo y fut arrivé, il visita douze chrétiens, frappés du mal terrible ; il les consola, les encouragea et leur obtint la guérison en leur faisant toucher un morceau du manteau

(1) Nous donnerons la vie du P. Victorio Ricci, au 15 février.

de Notre-Dame de Manille, illustre en miracles. Un grand nombre d'infidèles moururent de ce mal ; mais il n'y eut aucun chrétien qui ne fût guéri par ce même moyen, ou, pour mieux dire, par les prières du V. P. Varo, dont la sainteté était reconnue, et qui, s'appliquant toujours à cacher les grâces dont Dieu le favorisait, tâchait d'attribuer ces guérisons à la vertu de ces reliques.

Le zèle de notre infatigable missionnaire pour le salut des âmes, sa charité sans borne pour les Chinois, ce désir ardent de procurer leur salut éternel, qui l'a engagé dans des travaux immenses l'espace de trente-sept ans, son soin et son application à les chercher dans les bois et dans les cavernes pendant les guerres et les persécutions, publient hautement la sainteté de ce grand religieux. Aussi s'attira-t-il la confiance, l'estime et la vénération de tous ces peuples. Les mandarins même eurent pour lui beaucoup de déférence, et sa vie pénitente et mortifiée inspirait aux idolâtres une si grande idée de la sainteté de notre religion, que plusieurs l'embrassèrent.

La continuation des guerres de la Chine, qui causaient tant de révolutions et tant de désordres dans ce vaste empire, n'empêcha pas qu'il n'y eût toujours quelque contestation entre les missionnaires de différents Ordres. Ils avaient bien tous le désir d'établir la foi de Jésus-Christ ; mais ils ne pouvaient convenir des moyens et des principes. C'était un obstacle considérable pour la propagation de la religion ; et les idolâtres avaient lieu de se plaindre qu'on voulût les obliger à embrasser une loi sur laquelle ne pouvaient s'accorder ceux mêmes qui la prêchaient. Le P. François Varo, très versé dans la langue des Chinois, et dans l'interprétation de leurs livres, se trouvant pour lors Vicaire Provincial de nos missionnaires de la Chine, voulut apporter un remède à ces divisions. Il ne jugea pas opportun de s'adresser de nouveau à ceux qui étaient d'un sentiment opposé : persuadé qu'ils ne révoqueraient pas ce qu'ils avaient avancé et qu'ils ne voudraient point adhérer à ce qu'avait décidé le Pape Innocent X. Bornant donc son zèle à ceux qui lui étaient soumis, il les rassembla à Lan-ki. Les questions furent proposées et agitées et, après un examen sérieux, il fut conclu par tous les missionnaires, le 20 avril 1661, qu'ils refuseraient les Sacrements à tous les Chinois qui ne voudraient pas renoncer aux honneurs de Confucius et aux tablettes des morts. Cette délibération fut signée des VV. Pères François Varo, Jean-Baptiste de Moralès, Raymond de la Vallée, Timothée de Saint-Antonin, Jean Polanco, et, ce qui est plus admirable, du P. Domi-

nique de Saint-Pierre, dit communément Sarpetri, partisan des RR. Pères Jésuites.

Quelques années après, en 1664, mourut le V. P. Jean-Baptiste de Moralès. Le P. Varo eut la consolation de l'assister à ses derniers moments. Lorsqu'il eut administré l'Extrême-Onction au saint vieillard, il lui fit connaître qu'on était venu le chercher pour aller à une journée de là confesser un chrétien en danger de mort. Et comme il lui témoignait la peine qu'il éprouvait de le laisser seul dans cette extrémité, le vénérable moribond lui répondit : « Allez, mon fils, ne différez pas d'un moment, Dieu aura soin de moi : je n'ai besoin que de sa miséricorde. » Alors, le Père François Varo se mit à genoux devant son lit, et lui dit, les larmes aux yeux : « Mon Père, il est vraisemblable qu'à mon retour je ne vous retrouverai plus en vie : donnez-moi à présent votre bénédiction. » Le saint moribond leva les yeux au ciel, et ayant prié pour son disciple, il se tourna de son côté, et lui dit : « Mon Père, ce que je vous recommande davantage à présent, c'est que vous preniez la peine de composer un Traité sur les matières controversées entre nous et les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, surtout au sujet de Confucius et des morts; et que dans ce Traité, vous réunissiez les textes des livres chinois qui démontrent invinciblement que ces cultes sont superstitieux : vous rendrez en cela un grand service à Notre-Seigneur, et il en tirera sa gloire. » Le P. Varo a depuis exécuté fidèlement, et pour le plus grand bien de l'Église de la Chine, la dernière volonté de son saint maître.

Le P. François Varo s'acquittait de ses fonctions apostoliques au grand avantage des Chinois de Fo-gan, lorsqu'il apprit la triste nouvelle de la persécution qui s'éleva, l'an 1665, contre la loi de Dieu et ses prédicateurs, par la malice de Yang-Kouang-Sien. Nous avions pour lors dans la province de Fo-kien six fervents missionnaires qui travaillaient avec un zèle infatigable à l'instruction de ces peuples : c'étaient les Pères Jean Garcia, Victor Ricci, Raymond de la Vallée, François Varo, Jacques Vergé et Grégoire Lopez. On leur signifia l'ordre de l'empereur de se rendre au plus tôt à Pékin, avec tous les autres missionnaires qui étaient dans l'Empire. Les Pères Dominique Coronado, Dominique Navarette, Dominique de Saint-Pierre et Philippe Léonardo, qui étaient dans un autre quartier, obéirent et se rendirent dans cette capitale, où, après avoir beaucoup souffert, ils furent mis en prison ; c'est là que mourut le V. P. Dominique Coronado.

Le V. P. Victorio Ricci, qui avait soin des néophytes de la ville de Zou-ven-tchéou, dans la même Province du Fo-Kien, où il avait bâti une église, ayant reçu ordre du gouverneur de partir, ne témoigna pas la moindre peine sur ce sujet. Il répondit, au contraire, qu'il sortirait ponctuellement de la ville ; et le bruit de son départ s'étant répandu, tous les chrétiens s'assemblèrent pour lui témoigner la douleur qu'ils ressentaient de son éloignement. Ce charitable pasteur les consola ; il les fortifia beaucoup par rapport aux circonstances, et les mit entre les mains du P. Grégoire Lopez, lequel étant Chinois de nation, n'était pas sujet aux ordres que l'empereur avait donnés contre les Européens. Le V. P. Ricci sortit donc publiquement de Zou-ven-tchéou et prit la route de Pékin, mais d'une manière si ferme et si généreuse, que le gouverneur, ne se doutant de rien, ne lui donna ni officiers, ni soldats pour le conduire. Ce sage et zélé missionnaire n'agissait de la sorte qu'afin de se procurer cette liberté qui lui était nécessaire pour réussir dans son dessein. Arrivé à Foutchéou, il chercha le moyen de se cacher. Un capitaine portugais, nommé Pascal Carvallo, lui rendit ce bon office. Il lui donna une petite chambre, pour mieux dire, une sorte de prison où, ayant peine à se tourner, il ne lui était pas permis de tousser ou de cracher, de peur d'être surpris. Ce zélé missionnaire demeura dix mois dans cette position, sans qu'on pût le découvrir, quelque diligence qu'on fit pour s'en informer : occupé pendant le jour à prier pour son peuple si affligé, et appliqué pendant la nuit à l'instruire, le consoler et subvenir à tous ses besoins spirituels.

Les chrétiens de Fo-gan, Fo-ning-tchéou, Mo-yang et autres lieux, qui étaient sous la conduite du V. P. Varo et des trois autres, ne furent pas moins désolés que ceux de Zou-ven-tchéou. Ils se persuadèrent, avec assez de fondement, que l'empereur ne les appelait à Pékin que pour les exiler ensuite hors du royaume. Ils s'assemblèrent tous, afin de les conjurer de ne pas les abandonner dans une nécessité si pressante. Les larmes que répandirent ces fervents chrétiens, l'assurance qu'ils donnèrent de les cacher, même au péril de leurs biens et de leur propre vie, et le danger évident où les missionnaires virent leurs brebis de succomber sous la persécution, les obligèrent d'écouter la proposition qui leur était faite et d'éviter le voyage de Pékin.

Dès qu'ils eurent disparu, les officiers de l'empereur entrèrent dans une étrange colère. Ils ne doutaient pas qu'ils ne fussent cachés dans quelque endroit retiré ; mais l'incertitude du lieu les mit dans de



grandes agitations. Ils visitèrent les maisons, pénétrèrent les lieux les plus écartés et abandonnés, établirent des espions, usèrent de beaucoup de menaces à l'égard des chrétiens, et se servirent enfin de tout ce que la vigilance et le zèle d'obéir à un empereur irrité contre la religion chrétienne pouvaient leur inspirer. Dieu rendit inutiles les enquêtes et les recherches de tous ces officiers. Les chrétiens gardèrent les missionnaires avec un amour et une tendresse dignes de véritables enfants : et ce qui fait le plus admirer la Providence, qui se joue des desseins des hommes, c'est que, malgré toute l'exactitude des soldats et la vigilance de leurs officiers, nos Pères secouraient les chrétiens dans toutes leurs nécessités.

Le V. P. Varo fait un récit assez étendu de ce qui lui arriva en ce temps-là, dans une lettre adressée au V. P. Jean Polanco, qui pour lors était à Rome, agent de la Province des Philippines. Cette lettre est datée du 13 juin 1672. Je la rapporterai en entier, telle qu'elle m'a été envoyée par le T. R. P. François Gonzalès de Saint-Pierre, Vicaire Provincial de nos missionnaires de la Chine, glorieusement exilé de ce vaste Empire avec tous ses religieux, pour avoir reconnu et défendu l'autorité et la juridiction de l'Éminentissime Cardinal de Tournon, de sainte mémoire, et n'avoir pas voulu embrasser la pratique du P. Matthieu Ricci, Jésuite, sur les cérémonies chinoises (1) :

Mon Révérend Père,

De cinq religieux de l'Ordre, qui sommes demeurés cachés, comme par miracle, dans la Province du Fo-Kien, nous nous sommes arrêtés trois dans les faubourgs de la ville de Fo-gan : le Père Raymond de la Vallée, le Père Jacques Vergé et moi. Nous avons assisté secrètement les chrétiens, et nous sommes entrés plusieurs fois dans la ville même de Fo-gan, sans que les gentils s'en soient aperçus : ce qui a donné beaucoup de joie aux chrétiens qui y demeurent.

Les chrétiens de la ville métropole de Fou-tchéou ayant fait demander qu'un de nous allât leur administrer les Sacrements, je m'y transportai et restai caché dans cette ville près de dix mois, avec beaucoup d'avantages pour les chrétiens et même pour les gentils, puisque j'en ai baptisé une centaine.

Étant retourné à Fo-gan, j'appris quelques nouvelles favorables venues

(1) En 1704, Clément XI avait de nouveau condamné les rites chinois comme superstitieux, et le Patriarche d'Antioche, depuis cardinal de Tournon, avait été chargé d'aller lui-même faire exécuter son décret en Chine. — Nous donnons le texte latin de cette lettre du P. Varo dans l'appendice.

de Pékin : ce qui me fit prendre la résolution d'aller à la ville de Fo-ning-tchéou, pour consoler les chrétiens qui, depuis quatre ans, n'avaient point reçu les Sacrements, à cause de l'extrême rigueur qu'on observe à la garde des portes, pour empêcher que personne n'y entre sans avoir été auparavant enregistré ; et si on nous avait connus, il est certain qu'on nous aurait arrêtés. Je ressentais une grande affliction dans mon cœur de ne pouvoir rendre service aux femmes chrétiennes, auxquelles il n'était pas permis de sortir de la ville. Quelqu'un néanmoins m'ayant inspiré d'user d'adresse, j'entrai dans Fo-ning-tchéou sans qu'on me reconnût, et fus à l'église, qui occupe une partie de la maison d'un chrétien nommé Joseph Yoû. Les femmes chrétiennes surent mon arrivée le lendemain et vinrent, la nuit, en grand nombre. Elles étaient autour de moi et témoignaient avoir une si grande consolation et une si grande joie, que je ressentis moi-même un extrême bonheur en considérant leur dévotion.

Comme j'eus employé un mois à leur administrer les Sacrements, les ennemis de notre religion eurent quelque connaissance de mon arrivée ; ils en donnèrent avis au mandarin militaire, qui envoya sur l'heure vingt soldats armés, avec des chaînes, pour me prendre. Ces soldats entrèrent dans la maison avec grand bruit, la veille de saint Pierre et de saint Paul, lorsque j'eus fini la Messe. Leur ayant demandé ce qu'ils cherchaient, et qui les avait envoyés, ils me répondirent qu'ils venaient de la part de leur mandarin pour me prendre. Je leur demandai la chaîne, et après l'avoir baisée, à genoux et devant l'autel, je mis à mon cou cette perle précieuse, que les soldats fermèrent avec un cadenas. Ils montèrent ensuite sur l'autel et enlevèrent l'image de notre Sauveur et tous les ornements qu'ils y trouvèrent. Ils enchaînèrent aussi Hyacinthe Hoang, qui était à mon service, et trois autres chrétiens qui se trouvèrent là ; on nous conduisit ainsi liés par les rues, à la vue de tout le monde, qui accourait pour voir un Européen enchaîné. La plupart de ces gens-là nous portaient compassion : d'autres, quoiqu'en petit nombre, s'en réjouissaient.

Lorsque nous fûmes arrivés au tribunal du mandarin militaire, son coadjuteur s'approcha de nous et demanda notre nom. Il l'écrivit, ainsi que tout ce qu'on avait retiré de l'église, et après nous avoir fait lier les mains, ce qu'on ne fait, parmi les Chinois, qu'aux plus criminels et aux plus grands scélérats, il rentra au dedans. Nous demeurâmes dans cette position environ deux heures, et pendant ce temps, je prêchais à ceux qui étaient venus nous voir, et leur expliquais la sainteté et la vérité de notre foi. On nous conduisit ensuite au tribunal du gouverneur de la ville, qui s'y trouva avec deux mandarins militaires. Ils montèrent sur leur siège et nous nous présentâmes tous enchaînés devant eux. L'image du Sauveur et tout ce qui avait été enlevé de l'église était à terre, aux pieds de ces juges. On m'appela le premier. Et comme je m'approchais, à peine eus-je aperçu la sainte image, que je

me prosternai en terre pour l'adorer : et parce que j'étais enchaîné, je me jetai sur elle et la baisai, pénétré d'une vive douleur au fond de mon cœur de la voir traitée avec un si grand mépris.

Les mandarins me demandèrent d'où j'étais et pour quelle raison j'étais venu dans la Chine. Je leur répondis que j'étais Européen, prédicateur de la loi de Dieu, et que je n'étais venu dans ce pays que pour prêcher et dilater cette même loi. Je commençai, pour lors, à leur expliquer les fondements de cette loi et la nécessité de s'y soumettre; mais comme ils s'aperçurent que mon discours était long et que je leur apprenais ce qu'ils ne savaient pas, ils m'imposèrent silence et m'ordonnèrent de ne répondre qu'aux questions qu'ils me feraient. Ils me demandèrent ensuite à quoi servaient tous ces ornements qui étaient là; et ayant répondu à tout, ils firent venir un des quatre chrétiens pris avec moi : il se nommait Benoit, et ils lui firent donner la question, disant qu'il m'avait introduit dans la ville. Ce chrétien, au milieu de son supplice, proclamait bien haut que la loi de Dieu était véritable. Comme il demeura longtemps dans ce tourment, il en fut si incommodé, qu'il ne put aller en prison à pied : ainsi on fut obligé de se servir du secours d'un autre, qui l'y porta sur ses épaules. On fit ensuite venir les trois autres chrétiens, qui confessèrent tous que la loi de Dieu enseignait le chemin du ciel et que ceux qui gardaient les commandements étaient sauvés. On fit en même temps subir le même tourment à quelques autres Chinois, qu'on avait pris le même jour, parce qu'ils étaient de la secte nommée Selin-Kiao, secte défendue dans la Chine. Aucun de ces derniers ne voulut faire des aveux, malgré la cruauté et la violence des supplices : ce qui fit admirer le courage des chrétiens qui confessaient si librement leur religion.

Comme le soleil se couchait, le mandarin nous fit reconduire en prison, et on nous ôta nos chaînes. Nous soupâmes ensuite sans scrupule, et nous mangeâmes ce que les chrétiens nous envoyèrent, quoique ce fût un jour de vigile, parce que nous étions encore à jeûn. Le lendemain, on arrêta quelques chrétiens, qu'on emprisonna avec nous : ainsi nous fûmes seize.

Deux jours après, c'est-à-dire le dimanche, après m'avoir mis la corde au cou, et aux autres chrétiens une chaîne, on nous conduisit une seconde fois, sous la garde des sbires, par les voies publiques, au tribunal du gouverneur de la ville. Pour moi qui étais le pasteur de ce petit troupeau, je marchais le premier, en remerciant Dieu de ce qu'il m'avait rendu digne de souffrir cette légère ignominie pour son Nom. Lorsque nous fûmes tous en présence de nos juges, on me fit plusieurs demandes auxquelles je répondis selon que Dieu m'inspira. Ils appelèrent ensuite Hyacinthe, mon domestique, et on l'interrogea, entre autres choses, sur les dix commandements du Décalogue. Il les expliqua avec beaucoup de clarté et un grand courage, et lorsqu'il fut à l'explication du quatrième, on lui fit donner la torture aux pieds. Après lui avoir fait souffrir ce tourment près d'une demi-heure, on appela successive-

ment tous les autres chrétiens ; ils déclarèrent tous qu'ils étaient chrétiens et que la loi de Dieu était véritable. Enfin, on ordonna de les battre tous cruellement ; et je vis, de mes yeux, que les bâtons des bourreaux étaient teints du sang des victimes. J'éprouvais une grande jalousie de voir qu'ils ne me touchèrent pas, quoique ma faute fût beaucoup plus grande, supposé que les chrétiens soient en cela coupables. Mais comme la cause des missionnaires était déjà du ressort du tribunal royal des rites, les tribunaux inférieurs ne pouvaient connaître de mon crime. Il est pourtant certain que mes péchés m'ont rendu indigne d'une si grande grâce. Car non seulement je ne fus pas battu, mais un des juges même, me portant compassion, m'envoya une bouteille de vin, que je reçus dans un esprit de reconnaissance, parce que j'étais à jeûn, quoique midi fût déjà passé, et me trouvais extrêmement faible, à cause des chaleurs extraordinaires. Nous fûmes conduits derechef en prison ; et j'y ressentis beaucoup de consolation, en voyant que les chrétiens, dont la chair était déchirée par la cruauté des coups, et le corps couvert de blessures et de sang, au point que deux d'entre eux furent sur le point d'expirer, se réjouissaient cependant d'une manière extraordinaire d'avoir été dignes de souffrir ces légers tourments pour le Nom de Jésus-Christ, qui avait tant enduré pour eux.

Dix jours s'étant écoulés, le mandarin voulut nous renvoyer à la métropole, au tribunal de l'intendant de la province. Nous sortîmes tous du tribunal de ce mandarin, la chaîne au cou fermée avec un cadenas, accompagnés des soldats et des archers. Hyacinthe, mon domestique, et moi étions attachés à une même chaîne, que nous baisions de temps en temps, comme un ornement précieux. Quelques gentils, qui nous virent dans cette situation, touchés de compassion, répandaient des larmes ; d'autres, au contraire, se réjouirent de notre état, se raillaient et se moquaient de nous. Nous n'étions pas encore éloignés d'un mille de la ville, lorsqu'on nous ordonna d'y retourner, parce que le mandarin militaire ne jugea pas à propos de renvoyer notre cause à un tribunal supérieur ; ainsi nous fûmes de nouveau mis en prison. Trois jours après, nous nous présentâmes devant les juges ; ils firent mettre en liberté les chrétiens, après qu'ils eurent donné des gages. Pour ce qui est de Hyacinthe et de moi, ils ordonnèrent de nous conduire encore en prison. Nous y demeurâmes trois mois et demi, jusqu'au 10 octobre où, nous ayant fait sortir tous deux attachés à une même chaîne, ils nous envoyèrent, sous la garde de cinq soldats et d'un archer, à la métropole, avec Joseph You, maître de la maison où était l'église.

Lorsque nous fûmes arrivés à la métropole, nous nous présentâmes, chargés de chaînes, devant le tribunal de l'intendant de la province ; et il m'interrogea sur beaucoup de choses, et m'entendant parler si bien la langue mandarine, il ne croyait pas que je fusse Européen. Il nous renvoya encore dans la ville de Fo-ning-tchéou, qui est éloignée de la métropole de



quatre journées, et nous ayant rappelés, six mois après, dans la métropole, il nous remit au tribunal du gouverneur de la ville, lequel, avec deux autres gouverneurs, examina notre cause. Mais il serait trop long de rapporter tout ce qui se passa dans toutes ces aventures. Enfin mon procès ayant été renvoyé par ces gouverneurs au tribunal royal des rites, et le président de la province l'ayant ensuite porté devant l'empereur par une requête, après un an et demi de prison et de voyages, et après avoir été présenté douze fois différentes à divers tribunaux, il vint un édit de l'empereur qui ordonnait de m'envoyer à Canton, avec les autres qui y étaient relégués. En vertu de cet ordre, je sortis aussitôt, c'est-à-dire le 24 février 1671, de la ville de Fou-tchéou, métropole, et j'employai quarante jours de voyage pour me rendre à Canton.

Peu de jours après mon arrivée dans cette ville, vint un décret de l'empereur (il fut donné par les sollicitations de RR. Pères Jésuites, qui étaient à la cour), ordonnant aux missionnaires de retourner à leurs églises, pour s'appliquer uniquement à leur propre perfection : défenses à eux faites d'en bâtir de nouvelles et aux Chinois d'embrasser la loi de Dieu. On avait écrit dans un catalogue le nom des missionnaires qui devaient retourner dans leurs églises ; mais le mien n'y était pas. Ainsi je restai à Canton, tandis qu'on fit grâce à tous les autres. Le président de cette province a présenté une requête à l'empereur, pour savoir si je devais jouir du même privilège que les autres. Il y a à présent dix mois que les missionnaires sont sortis de cette ville, pour se rendre dans leurs églises ; mais rien n'est encore résolu sur ce qui me regarde. Je laisse tout entre les mains de Dieu et de la divine Providence, et je n'espère rien du côté des hommes ; votre Révérence sait très bien que nous n'en recevons aucun secours, etc.

A *Kouang-tchéou*, métropole de la Province de Kouang-Tong, le 13 juin 1672.

Je ne trouve rien en particulier, dans l'Histoire de la Province des Philippines, du V. Père Varo, parce que l'auteur ne parle que de ce qui est arrivé jusqu'à l'année 1666. J'ai appris seulement, par une lettre dont m'a honoré l'illustrissime Charles Maigrot, évêque de Conon, qui se glorifie d'avoir appris de lui la langue et les cérémonies chinoises, que ce saint missionnaire, après une cruelle persécution, retourna dans la province du Fo-Kien, pour revoir son troupeau qui le demandait depuis si longtemps. Ce fut environ l'an 1673, ainsi qu'on le peut inférer de sa lettre. Il n'est pas aisé d'exprimer la joie que ressentirent tous ces chrétiens, à l'arrivée de leur charitable Père. Il eut la consolation de voir que ce temps de tribulations en avait perfectionné un grand nombre. Et si le démon avait causé

quelque altération dans la ferveur des autres, il eut bientôt réparé par ses soins et par sa vigilance les ruines qu'ils avaient souffertes.

Tout le reste de sa vie fut employé dans les fonctions apostoliques, toujours infatigable à procurer le salut des infidèles, et non moins attentif à glorifier le Père céleste par une vie exemplaire. « Ce fut un religieux, dit cet illustre prélat, d'une grande oraison, d'une humilité profonde, d'une exacte observance, et qui fut toujours considéré comme un grand serviteur de Dieu par le saint évêque Jean de Palafox, qui l'ordonna prêtre, même avant l'âge prescrit par les canons. »

Toutes ces grandes fatigues affaiblissant le V. Père François Varo, il tomba malade le jour de Noël de l'an 1686. Quelque faible qu'il fût, il voulut qu'on le transportât vers la grande peuplade, nommée Mo-yang, éloignée de trois lieues, afin de voir ces bons chrétiens qu'il avait engendrés en Jésus-Christ et qui se distinguaient autant par leur nombre que par leur ferveur. A peine fut-il arrivé dans ce lieu, qu'il se fit porter à Fo-gan, lieu de sa mission, et où est bâtie la première église que nos religieux ont élevée en Chine. Son mal augmentant de plus en plus, il demanda les Sacrements. Il les reçut avec une piété singulière, et après avoir fait beaucoup d'actes de soumission aux ordres de la Providence, de foi, de charité et d'espérance, il expira saintement dans le mois de janvier de l'année 1687.

Le V. Père François Varo est si renommé parmi les missionnaires de la Chine, qu'on le regarde avec raison comme un des plus illustres qui aient cultivé cette nouvelle Église. En peu de temps il était arrivé à posséder avec une perfection incroyable la langue et les caractères chinois. Sa connaissance en ces matières jetaient dans la stupeur les Chinois eux-mêmes, qui ne pouvaient croire qu'un étranger eût pu parvenir à posséder à ce point les mystères de leur langue et de leur écriture. Il fit surtout une étude très approfondie des livres qui traitaient du culte des diverses sectes, de la morale et des coutumes de l'Empire ; il acquit en ces matières une grande supériorité, même sur les lettrés du pays. Il écrivit des traités admirables pour réfuter les erreurs chinoises et prouver l'évidente absurdité de beaucoup de rites, que quelques missionnaires voulaient encore excuser à force de subtilités. Ces écrits si lumineux arrivèrent jusqu'à Rome ; ils furent extrêmement appréciés par les Congrégations et par les savants, lorsqu'ils eurent à étudier à fond la question si controversée des rites chinois.

Nul ne pouvait résister à la puissance de l'argumentation et à l'onction de la parole du Père Varo. Le Vicaire Provincial de la mission, qui le vit de près durant fort longtemps, ne craignit pas d'assurer, dans la relation qu'il envoya à Manille sur sa mort, que la plus grande partie des chrétiens dont les religieux de l'Ordre prenaient soin dans la mission au moment où il écrivait, étaient les fils des prédications et du zèle de ce vénérable Père.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ce Père a encore composé une grammaire et un dictionnaire très complets de la langue mandarine, et un traité où il explique excellemment toutes les cérémonies chinoises, tant politiques que superstitieuses et où il instruit les missionnaires et les chrétiens chinois, comment ils doivent se comporter à l'égard des mandarins et des gentils en certaines occasions qui se rencontrent pendant le cours de l'année : connaissance d'autant plus nécessaire, que les missionnaires qui n'en sont pas bien instruits se rendent, par cette ignorance, méprisables aux Chinois, qui croient par là qu'on n'estime pas leur nation.

Le Pape Innocent XI, informé des mérites du V. Père François Varo, l'institua Vicaire apostolique des provinces de Yun-Nan, Kouang-Si, et Kouang-Tong, pour succéder au saint évêque d'Héliopolis. Il le nomma même évêque de Lydda *in partibus*. Mais comme cette nomination ne se fit à Rome que le 25 janvier 1687, les bulles n'arrivèrent que longtemps après sa mort ; ce qui obligea l'évêque de Conon, qui les avait reçues, de les envoyer à notre couvent de Manille, comme un témoignage authentique du mérite du V. Père François Varo.



*La Bienheureuse et très illustre Princesse*  
*EUPHÉMIE DOMITILLA, Professe du Monastère du*  
*Saint-Esprit, à Ratibor, en Silésie (\*)*

(1359)

L'INCENDIE du célèbre monastère du Saint-Esprit à Ratibor, en Silésie, ayant consumé les mémoires de la vie de la B. Mère Euphémie Domitilla avec toutes les archives de la maison, nous

(\*) Bzovius; Mich. Pio, I. II, n° 43.

sommes privés de la connaissance des actes héroïques de vertu qui ont rendu illustre cette Bienheureuse. Voici le peu qui a passé jusqu'à nous par une tradition immémoriale.

Cette fidèle épouse de Jésus-Christ était fille du duc de Ratibor, prince de la famille du roi de Pologne qui régnait pour lors, et dont les ancêtres avaient fondé le monastère qui a conservé le nom de ses illustres fondateurs, en reconnaissance de leur insigne libéralité. Cette jeune princesse consacra sa virginité à Dieu dès ses plus tendres années et, pour conserver cette précieuse fleur et la rendre d'une odeur agréable au divin Époux, auquel elle en avait fait un généreux sacrifice, elle pratiqua toutes sortes de pénitences et de mortifications. Elle portait un rude cilice sous ses riches habits et se ceignait le corps d'une chaîne de fer. Elle prenait tous les jours la discipline avec une sainte cruauté qui la mettait tout en sang. Sa vie n'était qu'un jeûne continuel, et sa plus chère occupation du jour et de la nuit était de prier Dieu et de méditer sur ses inestimables bienfaits. Son cœur brûlait d'amour pour lui, et cette ardente charité qui l'unissait à Dieu se répandant sur le prochain, elle embrassait avec joie les occasions de faire l'aumône aux pauvres, d'assister de son crédit les veuves et les orphelins, de consoler les affligés, de visiter et de servir les malades, et d'exercer quelques autres œuvres de charité et de miséricorde.

Elle fréquentait souvent les Sacrements; et, par les grâces abondantes qu'elle y recevait, elle a heureusement conservé l'innocence baptismale jusqu'à la mort.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de treize ans, la réputation de sa rare beauté et de ses admirables vertus s'étant répandue dans les cours des princes d'Allemagne, le duc de Brunswick et le marquis de Brandebourg la demandèrent en mariage au duc son père, qui lui en fit les propositions, lui laissant la liberté de choisir de ces deux princes celui qui lui plaisait le plus. Elle lui répondit avec une admirable fermeté qu'elle s'était choisi un époux depuis longtemps, infiniment plus noble, plus riche, plus accompli et plus beau que ces deux princes. Le duc, son père, ne pénétrant pas d'abord sa pensée, s'irrita de cette réponse, et, quoiqu'il l'aimât extrêmement, il ne laissa pas de lui dire tout en colère: qu'une fille de sa qualité ne pouvait et ne devait jamais engager ses affections à qui que ce fût, sans le consentement de ceux de qui elle avait reçu la vie. Elle lui répliqua avec une modestie généreuse qu'elle l'avait fait avec d'autant plus d'assurance d'être



approuvée, qu'elle connaissait leur insigne piété, qui ne désapprouverait jamais sa consécration à Jésus-Christ par le vœu irrévocable de n'aimer jamais que lui seul.

Elle vit bien que sa beauté lui attirerait de nouvelles demandes de toutes parts, et qu'un plus long séjour au palais de son père ne servirait qu'à nourrir l'espérance des princes qui ne se rebutaient point de ses refus, les prenant pour un effet de la modestie et de la dévotion naturelles aux filles de son âge et de sa qualité. La jeune princesse résolut alors de se faire religieuse. Elle fit d'ardentes prières à Dieu pour connaître sa sainte volonté et redoubla ses jeûnes et ses austérités. Un jour, qu'elle suppliait son cher Époux, avec une ferveur extraordinaire, de lui marquer le lieu où il voulait qu'elle se retirât pour le servir avec plus de repos et de perfection, elle vit le ciel s'entr'ouvrir et trois globes de lumière descendre sur le monastère du Saint-Esprit des religieuses de saint Dominique et, au milieu de ces clartés une colombe d'une blancheur extraordinaire, laquelle, après s'être reposée quelque temps sur le toit de ce dévot monastère, y était entrée de plein vol comme dans le lieu de sa retraite. Elle jugea aussitôt que cette mystérieuse colombe était le Saint-Esprit, qui avait autrefois paru, sous la même forme, sur la tête sacrée de Jésus-Christ, quand il fut baptisé au fleuve du Jourdain ; d'où elle tira cette conséquence qu'il fallait que les religieuses de cette sainte maison fussent merveilleusement embrasées du pur amour de Dieu, puisque la troisième personne de l'adorable Trinité, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils, se communiquait à elles avec tant de familiarité.

Pour participer au même bonheur, elle entra dans ce monastère résolue d'y servir Dieu le reste de ses jours. Après lui avoir donné sa bénédiction, les princes ses parents, qui n'avaient pu la retenir dans le monde ni par leurs caresses ni par leurs persuasions, l'y conduisirent avec la dernière douleur comme à une sorte de sépulcre où elle allait s'enfermer toute vivante, pour mener une vie cachée aux yeux des hommes.

Elle prit l'habit de l'Ordre avec une admirable ferveur, et tous ceux qui assistèrent à cette auguste action, ont protesté avoir entendu un harmonieux concert depuis l'élévation de la Messe jusqu'à la fin de la cérémonie, Dieu ayant voulu honorer les noces de cette chaste épouse de la musique du ciel et des acclamations des anges, qui s'en rendirent les paranymphes par cette symphonie.

On s'aperçut bientôt qu'en recevant l'habit de l'Ordre, elle en

avait reçu l'esprit avec plénitude. Elle pratiqua la vertu d'une manière encore plus héroïque qu'auparavant. Toutes ses actions étaient animées d'une ferveur qui en relevait le mérite. On n'a jamais vu une religieuse concevoir une plus haute estime de la grâce de sa vocation, plus amie de la pauvreté, pratiquer l'humilité avec plus de joie, exécuter l'obéissance avec plus de promptitude et plus d'affection, faire de plus sanglantes mortifications et avoir plus de mépris de soi-même et d'estime des autres.

Elle a excellé en toutes sortes de vertus ; particulièrement, elle a montré une patience invincible dans la plus injuste des persécutions. Le prince Nicolas, son cousin germain, qui avait succédé aux États du duché, dont il était devenu héritier par la retraite de sa parente dans la Religion, lui ôta violemment tout ce que le prince son père lui avait donné pour dot à sa profession, s'empara par force de certaines terres qu'il lui avait destinées pour son entretien, et, agissant plutôt en tyran qu'en héritier et en parent, il réduisit, pour la désobliger plus cruellement, le monastère de Ratibor, où elle vivait, à la dernière nécessité. Elle souffrit ce mauvais traitement avec une patience héroïque ; au lieu de lui reprocher son avarice et son ingratitude, elle fit d'instantes prières à Dieu pour sa conversion. Son unique douleur était que les religieuses souffrissent à son occasion.

Elue Prieure du monastère, elle le gouverna avec une prudence très éclairée, avec une grande effusion de charité à l'endroit de ses religieuses et avec un zèle ardent pour l'étroite observance. Enfin, après avoir fidèlement suivi son chaste Époux par la pratique de toutes les vertus, elle fut attaquée d'une maladie qu'elle reçut comme un avertissement à se tenir prête pour le suivre dans la gloire. Elle se prépara avec joie à la mort et reçut les derniers Sacrements avec une piété très édifiante, et après s'être occupée longtemps à baiser son crucifix, qu'elle baignait de ses larmes, elle entra dans une douce agonie et mourut saintement vers la fin de janvier de l'année 1359.

Son corps fut enterré dans l'église du monastère, où les peuples l'ont en singulière vénération par les miracles que Dieu renouvelle tous les jours à son sépulcre. Tous les auteurs, tant de l'Ordre qu'étrangers, qui ont écrit ce fragment de sa vie, assurent comme une vérité constante que, toutes les fois qu'il doit arriver quelque calamité à la ville, ou la mort de quelque religieuse du monastère, on entend frapper avec grand bruit dans son tombeau. Ce qui est un avertissement au peuple de fléchir la justice de Dieu par la pénitence,

afin de détourner les malheurs dont ils sont menacés, et aux religieuses de se préparer pour aller rendre compte à Dieu de toutes leurs actions.



## LE MÊME JOUR

1294. — A Ravenne, mourut le V. P. BONIFACE, de la maison des comtes de Lavagna, en Italie. Sa piété, sa doctrine, et ses grands talents portèrent le Pape Grégoire X à l'envoyer Nonce en France pour des affaires très importantes qu'il traita avec tant de prudence, qu'à son retour le Pape le fit archevêque de Ravenne. Comme on le connut propre aux négociations, il fut envoyé Légat en Émilie, au temps qu'on célébrait le n<sup>o</sup> Concile de Lyon; il fut ensuite envoyé en France auprès du roi très chrétien, pour lors à Bordeaux. Il tomba dangereusement malade dans cette ville; mais Dieu lui ayant rendu la santé, il alla l'employer au service du troupeau commis à ses soins et il le gouverna avec tant de charité et d'application durant plusieurs années, qu'il eut la consolation de le laisser dans une exacte discipline. Ce V. Père mourut saintement en l'année 1294. — (Guidonis; Fontana).

1347. — A Mirepoix, mourut le V. P. PIERRE DE PIRET, docteur de Paris. Ses vertus l'avaient rendu si cher au Pape Benoît XII, de l'Ordre de Citeaux, qu'étant élevé sur le trône apostolique, ce Pape n'en jugea point de plus propre que lui pour remplir le siège de l'Église de Mirepoix dont il était lui-même évêque quand il fut élu Pape, et pour lui confier le troupeau qu'il laissait par son exaltation. Le V. Père répondit si fidèlement à ses espérances, qu'il est mort, après douze ans de gouvernement, avec la réputation d'un très saint et très vigilant pasteur. Il est enterré dans sa cathédrale, devant la chapelle de la Sainte Vierge. — (Fontana).

1540. — A Florence, au couvent de Saint-Marc, mourut un Père à qui la B. Sœur Dominique de Paradis mérita et la santé et sa vocation à l'Ordre. Il était fils de Giovanni Sanminiati, l'hôte qui logeait charitablement la Bienheureuse. Celle-ci voulant reconnaître ce bienfait, fit tant de prières à Dieu pour cette famille, qu'elle eut la consolation de voir tous ses membres renoncer aux vanités du monde et pratiquer hautement la vertu. Celui dont nous décrivons l'éloge résista longtemps aux pieux mouvements de la grâce. Sœur Dominique, le voyant persévérer dans son libertinage, pria Dieu de lui

envoyer quelque pénible maladie, qui le fit rentrer en lui-même. Dieu lui envoya un mal qui l'aurait rendu aveugle, s'il n'eût ouvert les yeux de l'âme, pour voir la main vengeresse de Dieu qui le châtiât par cette affliction. Il pleura son opiniâtreté, promit à la B. Sœur de suivre ses conseils, de se retirer du vice, et de se faire religieux dans l'Ordre, si elle lui obtenait sa guérison. La Bienheureuse le fit; et lui de son côté exécuta fidèlement sa parole. Il prit l'habit au couvent de Saint-Marc, où il a vécu jusqu'à une belle vieillesse, dans une pratique si exacte de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, et dans une si étroite régularité, qu'il a laissé une admirable odeur de sainteté, après sa mort. — (Vie de la Bienheureuse).

16. — A Lima, ville métropolitaine du Pérou, mourut le dévot Frère MARTIN DE BARRAGAN, convers, fort adonné à l'oraison, aux exercices de pénitence, et fort dévot aux âmes de purgatoire. Il s'allait cacher toutes les nuits dans quelque lieu fort retiré où il prenait de sanglantes disciplines. Il mourut si estimé des religieux et des séculiers, qu'une foule extraordinaire de peuple se trouva à son enterrement pour lui couper de ses habits. — (*Acta Cap. Valent.*, 1647).

1629. — Au couvent de Saragosse, en la Province d'Aragon, mourut le V. P. MICHEL FRANCEZ, célèbre par ses admirables vertus, et particulièrement par l'invincible patience qu'il fit paraître dans les douleurs d'une paralysie dont il fut affligé durant quarante-huit ans, gardant une entière résignation au bon plaisir de Dieu. Il était si exact à tous ses exercices spirituels, qu'il n'en omit aucun pendant cette longue infirmité. Il avait toujours quelque livre de dévotion devant les yeux, il le lisait avec plaisir et son âme y trouvait une extrême consolation. Quoiqu'il vécût en ange, sans converser avec personne de dehors et entièrement séparé des créatures, tout le peuple de la ville, inspiré de Dieu, se trouva à ses funérailles, et témoigna un empressement extraordinaire d'avoir quelque morceau de ses habits, et de faire toucher des chapelets à son corps, dans l'opinion de sa grande sainteté. — (*Acta Cap. Rom.*, 1670).

1631. — En Irlande, mourut glorieusement pour la cause de Jésus-Christ l'invincible martyr le V. P. JACQUES VOLFÉE, prédicateur général de l'Ordre. Après avoir vécu saintement et gouverné plusieurs couvents avec beaucoup de zèle de la vie régulière jusqu'à une vieillesse vénérable, il eut premièrement l'honneur d'être fait prisonnier par les hérétiques puritains en haine de la foi catholique, qu'il défendait vigoureusement contre leurs détestables erreurs. Depuis son élargissement, n'ayant jamais cessé de combattre l'hérésie, d'assister les catholiques et de maintenir l'autorité du Saint-Siège, il fut enfin surpris à Limerick célébrant la messe; saisi, conduit en une obscure prison, il fut condamné à être pendu. Il écouta cette injustice



sentence avec une indicible joie, et témoigna, comme autrefois saint André, que ce supplice ignominieux était ce qu'il avait toujours ardemment souhaité. Il alla avec fermeté à la mort; et comme le bourreau, après lui avoir passé la corde au cou, était sur le point de le lancer dans l'espace, il s'écria : « Nous « servons de spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes : à Dieu pour sa « gloire, aux anges pour leur joie et aux Anglais hérétiques pour leur « confusion. » Et après ces paroles, il donna sa vie pour Jésus-Christ. — (*Palma fidei*).

1321. — Au monastère de Prouille moururent les deux pieuses Sœurs ANTOINETTE et JEANNE DE BELCASTEL. Le désir de s'assurer les trésors du ciel leur avait fait mépriser les richesses du monde; elles se rendirent recommandables par leur assiduité à l'oraison, par leur vie pénitente et retirée; mais surtout par leur dévotion à la Très Sainte Vierge, et les mémoires du monastère rapportent qu'elles en reçurent une faveur touchante.

Le monastère de Prouille n'a pas seulement son église dédiée à la Sainte Vierge, mais il possède encore une chapelle sous le titre de Notre-Dame du Rosaire. Les religieuses fréquentent fort cette chapelle, tant à cause du titre qu'elle porte, qu'à cause d'un ancien crucifix que notre Père saint Dominique a fait faire et qui opère de grands miracles. Les Sœurs Antoinette et Jeanne, faisant toutes deux oraison dans cette chapelle, devant l'autel du saint Rosaire et l'image de Notre-Dame, l'an 1321, et demandant de ne pas survivre l'une à l'autre, virent que les deux contre-fenêtres qui fermaient le tabernacle quand on le voulait couvrir se joignirent d'elles-mêmes. Ce qui les effraya, et leur faisait craindre que leur prière n'eût pas été agréable à Notre-Dame. Mais l'effet qui suivit bientôt montra le contraire. Car, peu de temps après, toutes deux s'alitèrent, et n'en relevèrent point, l'une agonisant, pendant que l'on donnait la sépulture à l'autre.

Et c'est ce qu'avait signifié le mouvement de ces contre-fenêtres; comme si Notre-Dame eût voulu dire : Ni plus ni moins que ces deux fenêtres se joignent et s'unissent, ainsi je vous unirai en même temps dans le tabernacle du ciel. — (Jean de Réchac).

1508. — A Ferrare, au monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne, la B. Mère EUSTACHE, surnommée de Ferrare. Nous ne connaissons rien de sa vie, mais la grâce extraordinaire que Dieu lui accorda avant sa mort, peut nous faire juger quelle fut la pureté, la candeur et l'innocence de son âme. Il y avait longtemps qu'une mauvaise fièvre consumait toutes ses forces; elle l'avait réduite à un tel état, qu'il ne lui restait autre chose en son corps qu'une peau étendue sur des os. Elle était une image vivante de la mort. Ce qui l'avait obligée de s'aliter, en attendant l'heure de la suprême délivrance.

Comme son âme était habituée, depuis longtemps à vivre d'oraison, elle repassait, en le ruminant longuement, tantôt un mystère et tantôt un autre

de ceux que la foi nous enseigne. Or voici qu'étant tombée sur celui de la Nativité, elle fut prise d'un très vif désir de contempler le petit Jésus tel qu'il apparut dans ce mystère.

Elle comprenait bien qu'il n'y avait rien dans sa vie qui pût lui mériter une si grande faveur ; mais d'un autre côté, l'amour lui donnant de la hardiesse, elle se mit à la demander avec beaucoup d'instances à la Très Sainte Vierge. Pendant trois jours elle persévéra dans la même prière, et elle fut exaucée. Ayant été ravie en extase, elle fut conduite en esprit dans une pauvre chaumière, où elle vit l'Enfant Jésus couché sur un peu de paille, et non loin de lui, la Sainte Vierge qui l'adorait. Bien grande fut sa joie. Elle embrassa la Sainte Vierge, puis elle prit le petit Jésus et le tint dans ses bras avec des tendresses indicibles. Si elle n'eût été réveillée de ce doux sommeil de l'extase par une Sœur qui entra brusquement dans sa cellule, elle crut qu'elle en serait morte de bonheur, ainsi qu'elle l'avoua à une sienne confidente. Cette même Sœur lui demanda si Notre-Dame était bien belle, et de quelle taille. Elle répondit qu'elle paraissait âgée seulement de quatorze ans, et que pour sa beauté, il n'y avait langue humaine qui la pût exprimer.

Cette favorite du petit Jésus l'alla voir dans sa gloire là-haut au ciel, le 24 janvier 1508. — (Razzi, Mich. Pio, *Diario*).

1654. — Au monastère de Dinan, en Bretagne, mourut la V. M. FRANÇOISE DE JÉSUS-MARIA. La délicatesse de sa complexion l'avait empêchée de se donner à Dieu dans un Ordre réformé ; mais, accompagnant une de ses cousines au monastère de nos Sœurs, où celle-ci venait prendre l'habit, elle fut si puissamment prévenue du Saint-Esprit que, méprisant les grands avantages que sa condition lui faisait espérer dans le monde, elle entra la première à l'insu de ses parents qui s'efforcèrent inutilement de la faire sortir. Il parut bientôt que sa vocation était extraordinaire. Car, quoiqu'elle fût pulmonique et qu'on ne la crût pas capable d'achever l'année de son noviciat, elle a vécu en Religion vingt-quatre ans. Et elle y a pratiqué de si grandes mortifications, une si parfaite abnégation de soi-même et un si fervent amour de Dieu que, ne trouvant rien de difficile, elle a triomphé de toutes les austérités de l'Ordre avec un courage qui lui mérita la récompense que Dieu a promise à ceux qui le servent avec persévérance. Elle mourut en l'année 1654.

1679. — A Metz, la V. M. ANNE DE PAULE, de l'illustre et ancienne maison de ce nom, laquelle a donné à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem de grands maîtres, qui en ont été l'ornement et qui ont rendu des services signalés à l'Eglise. Pendant soixante-six ans qu'elle a vécu dans la Religion, cette vertueuse Mère a laissé des exemples qui rendent sa mémoire éternelle. Quoiqu'elle fût, et en âge, et en mérites et en conduite, la principale de sa communauté, et qu'elle en ait été quatre fois Supérieure, elle était si humble

etsi désireuse de mépris que, ne voyant que ses défauts, dont elle parlait dans les rencontres avec un sentiment très intime et une lumière très élevée, elle se tenait continuellement en esprit aux pieds de toutes les Sœurs ; se considérant comme leur servante, et voyant en elles les épouses de Jésus-Christ, jamais elle ne paraissait plus joyeuse que lorsque l'occasion se présentait de leur rendre quelque service. Sa patience et sa douceur étaient tellement à l'épreuve que, dans toutes les maladies et les afflictions qu'il a plu à la divine Providence de lui envoyer, on ne lui a jamais ouï prononcer une parole de de plainte, ni faire un mouvement d'impatience. Son esprit et son cœur étaient également disposés à recevoir la consolation et la douleur.

Son exactitude et son zèle pour les choses de la Religion ne le cédaient en rien à celui que nos saints ont montré ; car, considérant les Règles comme la forme et le niveau de sa vie, elle tâchait, à leur imitation, de s'y conformer en tout point. Et ce qui est tout à fait rare, c'est qu'ayant vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, il n'a jamais paru qu'une vieillesse si avancée ait rien diminué de la ferveur de sa jeunesse. Elle a toujours été la première dans les actions de la communauté, lors même qu'étant accablée de mal, elle aurait eu sujet de garder le lit ou l'infirmierie. Elle obéissait sans contradiction, et ne savait ce que c'était de contester avec ses égales. La pauvreté faisait ses richesses, prenant un singulier plaisir à se vêtir de ce que les autres quittaient. Elle mourut, à l'imitation de son Sauveur, dans la pratique de cette divine vertu, ayant prié, un moment avant de rendre l'âme, qu'on la revêtît des habits les plus vieux de la maison. Elle reçut les derniers sacrements avec une foi vive et une tendre dévotion, et sans autre maladie que la défaillance de la nature. Elle alla vivre pour l'éternité dans le séjour des Saints, le 25 de janvier 1679. — (Lettre circulaire).





## XXV JANVIER

*Le V. P. JEAN - BAPTISTE CARRÉ*

*Fondateur du Noviciat général, à Paris (\*)*

(1593 - 1653)



JEAN-Baptiste Carré, qui a vécu et qui est mort dans une si haute opinion de sainteté, naquit dans la petite ville de Miribel, au territoire de Bourg-en-Bresse, vers l'année 1593. La bonne éducation qu'il reçut au sein de sa pieuse famille lui inspira, dès son enfance, les plus beaux sentiments de la vertu ; et étant encore jeune étudiant, il la pratiquait d'une manière si exemplaire, que ses maîtres ne craignaient pas de le proposer comme modèle aux autres élèves.

Il prit l'habit de l'Ordre au couvent de Saint-Thomas, à Toulouse, l'an 1612, quatre ans après la confirmation de l'étroite réforme que le V. Père Michaëlis, restaurateur de la vie régulière en France, y avait introduite. Son année de noviciat terminée, il fit sa profession avec une ferveur d'esprit qui ne se démentit jamais et qui est restée jusqu'à la fin le caractère dominant de sa vie.

Le premier ministère que l'on confia au V. P. Carré fut à Avignon.

(1) Mémoires des couvents de Paris. — Avant la Révolution, l'Ordre possédait à Paris trois couvents : le couvent de Saint-Jacques, fondé en 1217 ; celui de l'Annonciation, appelé plus ordinairement de la rue Saint-Honoré, fondé en 1613, par Sébastien Michaëlis ; et enfin le Noviciat général, qu'on appelait aussi le couvent du faubourg Saint-Germain. L'église de ce couvent est aujourd'hui celle de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin, et le couvent lui-même forme le musée d'artillerie.



Notre couvent ayant embrassé la réforme du V. Père Michaëlis, le Père Carré y fut envoyé comme Maître des novices, et chargé en même temps de la direction du monastère de Sainte-Praxède, dont les religieuses, rétablies vers l'année 1578, vivaient dans un grand esprit de ferveur et de régularité.

Comme on reconnut qu'il avait reçu de Dieu un don particulier pour la formation des novices, on l'appela à Paris pour remplir ce même office, au couvent de l'Annonciation, de la rue Saint-Honoré. Les novices qu'on lui confia montrèrent bien, par leur docilité et leur progrès dans la vertu, qu'ils n'étaient point indignes d'un tel maître. Leur promptitude à obéir, leur ferveur dans l'oraison, leur exactitude au silence, à la retraite et à tous les exercices de régularité ou de pénitence, leur recueillement enfin et leur modestie, répandirent une telle odeur de sainteté, que les personnes les plus distinguées par leur naissance ou par leurs emplois avouaient que les exemples de ces religieux les touchaient plus efficacement que les discours des plus éloquents prédicateurs. On rapporte qu'un des premiers magistrats de son siècle, M. Nicolas de Verdun, le même qui étant premier président du parlement de Toulouse, avait soutenu hautement la réforme du Père Michaëlis, s'étant trouvé depuis à la tête de celui de Paris, se rendait fréquemment dans notre église de Saint-Honoré, attiré par les vertus de ces religieux, particulièrement des novices. L'innocence et la ferveur de ces anges terrestres le charmaient à ce point, qu'après avoir chanté avec eux dans le chœur les Vêpres du grand Office, il les suivait dans le noviciat pour réciter en leur compagnie celles de la Sainte Vierge et participer à leur dévotion (1).

Sous la conduite du Père Carré, les jeunes religieux trouvaient tant de consolation dans le service de Dieu, que pour ne rien perdre de cet esprit intérieur dans lequel il les avait élevés, ils demandaient par grâce, après avoir reçu l'Ordre de prêtrise, de demeurer au noviciat, ou au moins de suivre les novices et de converser avec eux. On l'accorda à quelques-uns ; mais le nombre de ceux qui demandèrent la même grâce devint si grand, qu'on se vit contraint de la refuser à tous, et d'ordonner que chacun tiendrait désormais son rang, les novices restant avec les novices et les prêtres avec les prêtres.

(1) M. de Verdun étant mort le 16 mars 1627, le V. Père Carré avait donc moins de trente-quatre ans lorsqu'on lui confia cette charge.

Ceux-ci cependant trouvèrent un moyen innocent de se venger, et pour se procurer l'avantage qu'ils désiraient avec tant d'ardeur, dès que la place de Prieur fut vacante, ils élurent le Père Carré pour la remplir. Dans cette nouvelle charge, il donna un nouveau lustre à une communauté qui était déjà dans une grande réputation. La sainteté du serviteur de Dieu le fit connaître et estimer à la cour; les deux reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche en donnèrent une preuve publique, l'an 1627.

Louis XIII, de triomphante mémoire, assiégeant la Rochelle, que les Anglais tâchaient de secourir, écrivit à la reine Marie de Médicis, sa mère, de faire faire des prières extraordinaires pour la prospérité de ses armes et pour l'heureux succès de ses desseins, qui ne tendaient qu'à désarmer et à détruire l'hérésie. La reine envoya quérir le V. Père Carré, lui montra l'ordre du roi son fils, et l'avertit qu'elle avait choisi l'église de son couvent pour y faire réciter le Rosaire de la Sainte Vierge, tout haut et par chœurs, comme elle l'avait vu pratiquer à Florence, à Pise et dans plusieurs autres couvents de notre Ordre en Italie. Elle espérait que par l'intercession de la Vierge et par les prières de ses religieux, Dieu réduirait la ville rebelle sous l'obéissance du roi son fils. Le Père la confirma dans ce pieux dessein, et, par son conseil, la reine expédia un de ses aumôniers à l'archevêque de Paris, afin qu'il donnât ordre à MM. les curés d'avertir le peuple, à leurs prônes, que le samedi, 20 mai 1627, on commencerait à chanter le chapelet dans l'église des Frères-Prêcheurs du faubourg Saint-Honoré, pour la personne sacrée du roi et pour la prospérité de ses armes.

Au jour fixé, la reine-mère, la reine régnante, le duc d'Orléans, les éminentissimes cardinaux de la Rochefoucault et de Bérulle, Mgr l'archevêque et plusieurs autres prélats, toute la cour et une grande foule de peuple se rendirent à notre église. Le R. Père Gabriel Parquet, religieux du couvent, fit l'ouverture de cette auguste cérémonie par une éloquente prédication où, après avoir déclaré les pieuses intentions de Sa Majesté, il finit en exhortant le peuple à réclamer la protection toute-puissante de la Sainte Vierge pour le bonheur des armes du roi. Après la prédication, Mgr l'archevêque de Paris étant monté en chaire, lut à haute voix les mystères du Rosaire, et commença à le réciter; les religieux et les assistants le continuèrent par chœurs. Cet illustre prélat en fit la conclusion par les oraisons ordinaires; ensuite il porta l'image de la Sainte Vierge en procession par le cloître. On continua avec la même ferveur ces pratiques de piété

tous les samedis jusqu'à la fin du siècle. Le succès répondit à une aussi religieuse attente. Dieu donna une glorieuse victoire au roi sur les Anglais à l'île de Ré, et la Rochelle ouvrit ses portes au vainqueur. Louis XIII y entra triomphant le 30 octobre 1628.

Le V. Père Carré loua Dieu de ce glorieux succès ; mais il comprit aussi que ce qui humiliait les novateurs ne les convertissait pas, et que pour opérer le changement des cœurs il fallait employer d'autres armes. Ce fut alors que se ralluma plus vif que jamais le zèle qu'il avait toujours eu pour la réforme de tous les couvents de l'Ordre. Il en conféra plusieurs fois avec le Cardinal de Richelieu. Le roi lui-même favorisa ses vues. Il en écrivit au Pape Urbain VIII ; et ce Pape donna un bref, en l'année 1629, par lequel, allant à la racine du mal, il ordonnait que les novices reçus dans les couvents non réformés, ne pourraient être élevés que dans un noviciat exactement régulier, déclarant nulles toutes les professions qui se feraient ailleurs. Tous les Provinciaux se soumirent à ce bref, l'acceptèrent avec respect et promirent de le faire inviolablement exécuter. Il fut ensuite vérifié et homologué dans tous les Parlements de France.

Le V. Père Carré, qui avait beaucoup contribué à faire solliciter ce bref, crut que le moyen le plus sûr pour réussir dans cette glorieuse entreprise était de bâtir un Noviciat général à Paris, où les novices qui recevraient l'habit dans les couvents relâchés, viendraient faire leur noviciat pour y être élevés selon l'esprit de la Règle.

Ce dessein fut concerté entre le Cardinal-ministre, le Révérendissime Père Ridulphi, Maître général de l'Ordre, et le Père Carré ; et, par la volonté des deux premiers, ce dernier resta chargé de l'exécuter.

Le V. Père se servit de la bourse et du crédit de ses amis, et entreprit courageusement les bâtiments. Quand la maison fut en état de recevoir des religieux, le Révérendissime Père Général l'en établit premier Prieur ; c'était en l'année 1632. Le Cardinal de Richelieu témoigna la joie que ce choix lui causait et, pour seconder le Père Carré dans un si bon dessein, il fit au Noviciat une donation de deux mille livres de rentes et fit confirmer ce nouvel établissement par des lettres patentes de Sa Majesté, que le Parlement homologua d'autant plus volontiers qu'on en espérait de très heureux résultats.

Comme on avait une haute estime de la vertu et de la sage conduite du V. Père Carré, les premiers hommes de l'Ordre en France ne craignirent pas de venir apprendre la réforme sous sa conduite, pour l'établir ensuite dans leurs couvents. Celui de Saint-Honoré donna

ses meilleurs sujets, pour être les pierres fondamentales de cette nouvelle maison, et pour rendre ce Noviciat un séminaire perpétuel de régularité et une école de la plus étroite observance. Comme ils en avaient reçu l'esprit avec plénitude du V. Père Sebastien Michaëlis, leur fondateur, ils l'établirent si parfaitement qu'on y voyait en vigueur toutes les pratiques de vertu, que saint Antonin décrit quand il traite de la première ferveur des religieux de l'Ordre.

On y gardait les Constitutions à la lettre. Le silence y était perpétuel. Pour trouver un religieux, il le fallait chercher au pied de quelque autel. Toutes les nuits, après Matines, presque tous les religieux prenaient de rigoureuses disciplines. Le plus grand souci du V. Père Carré était de modérer le désir qu'ils avaient de pratiquer toutes sortes de mortifications. On n'entrait et on ne sortait jamais du chœur, le jour et la nuit, sans voir quelque Frère prosterné devant la porte, pour être foulé aux pieds de tous ceux qui passaient. On faisait trois quarts d'heure d'oraison mentale après Matines, où tous les religieux assistaient indispensablement, et une demi-heure le soir après Complies. On couchait sur une simple paille. L'avent, le carême et tous les vendredis de l'année, on ne mangeait que des mets apprêtés à l'huile au lieu de beurre. Il n'y avait point d'exercice de mortification et d'humilité où les religieux ne se portassent avec ferveur. On demandait avec empressement la grâce de manger à terre, de baiser les pieds, de laver la vaisselle à la cuisine, de servir à table, de ne prendre d'autre nourriture que les restes de la communauté, et d'être publiquement repris de ses fautes en plein Chapitre, afin d'en souffrir plus de confusion. Je ne parle point de tous les exercices spirituels qui étaient en usage ; ce sont les mêmes que le R. Père de Réchac, qui y demeurait, a fait imprimer (1). En un mot ce Noviciat, sous la conduite du R. Père Carré, était un paradis, où les religieux menaient une vie plus angélique qu'humaine. Lui-même assistait le premier à toutes les actions de la communauté : il était l'âme qui faisait agir ses religieux ; et il ne les exhortait à aucune action de mortification, d'humilité et d'observance sans les pratiquer le premier, pour leur donner exemple. Tous les Pères vivaient dans la même exactitude, la même ferveur, et les mêmes pratiques de régularité

(1) *Les vrais exercices et solides pratiques de la vie spirituelle et religieuse*. Rouen, 1638-1640, 4 vol. in-12. — *Opus exquisitum*, dit Echard, *ad sanctiorem vitam anbelantibus utilissimum, et jam rarum*.



et de mortification que les novices ; et on n'eût pas distingué un docteur d'un novice simple, sauf le rang d'ancienneté qu'ils tenaient, parce que tous, indistinctement, vivaient dans les mêmes exercices d'observance et de régularité.

Le cardinal de Richelieu, voulant étendre l'autorité du roi son maître jusque dans l'Amérique, envoya des colonies aux Antilles ; et jugeant les religieux du Noviciat les plus propres pour y aller prêcher la parole de Dieu, et pour remplir tous les devoirs de parfaits missionnaires, en demanda un certain nombre au V. Père Carré. Le Père s'offrit d'y aller lui-même consumer le reste de sa vie à la conversion des sauvages dont ces îles sont remplies. Son Eminence approuva son zèle ; mais le jugeant plus utile à Paris, il lui défendit de partir. Le soir, le V. Père ayant rassemblé tous ses fervents religieux, pour leur faire part de la proposition de Son Eminence, il n'y en eut pas un seul qui ne se prosternât, ne s'offrît volontiers et ne demandât avec instance d'aller à cette glorieuse expédition. On n'en choisit d'abord que quatre : les RR. Pères Pierre Pelican, docteur de Sorbonne, Raymond Breton, bachelier de la même Faculté, Nicolas Bruchi, et Pierre Grifon. Après ceux-là, on en destina encore d'autres, pour travailler à cette pénible et abondante moisson, sous la conduite du V. Père de la Marre, docteur de Paris, un des plus grands hommes du siècle par sa doctrine et par ses excellentes vertus. Depuis ce temps, le Noviciat général a été le séminaire d'où sont sortis successivement plusieurs missionnaires, qui remplissent aujourd'hui les îles de Sainte-Croix, de Saint-Christophe, de la Guadeloupe et de la Martinique, d'où ils envoient toujours quelqu'un des leurs à l'île de la Dominique, travailler à l'instruction des sauvages qui s'y sont retirés des autres îles (1).

La bonne odeur des vertus de ce Noviciat général se répandant jusqu'à l'étranger, plusieurs Supérieurs de nos couvents de Flandre demandèrent au V. Père Carré quelques-uns de ses religieux. Il les leur accorda avec joie. Lui-même alla aussi établir la réforme au couvent de Rouen, et, en 1645, à celui de Caen.

Le cardinal de Richelieu avait tant de confiance aux prières de ces fervents religieux, qu'étant tombé grièvement malade, il voulut que le Père Carré ordonnât pour sa santé des prières particulières dans sa communauté, et qu'il allât lui-même faire une neuvaine à saint Fiacre en Brie. Les religieux de saint Benoît qui sont dans cette abbaye,

(1) Voir la vie du P. Raymond Breton, au 8 janvier.

ont rendu un illustre témoignage de sa piété exemplaire. Ils l'ont vu des dix heures entières en oraison dans leur église, la tête découverte et les yeux baignés de larmes. Le cardinal, un peu soulagé, lui avoua à son retour que, durant la neuvaine qu'il faisait à son intention, il avait formé trois résolutions, savoir : de travailler à la conversion de tous les ministres protestants en France, de procurer la paix générale et de soulager le peuple. Mais sa mort, qui arriva le 4 décembre 1642, le mit hors d'état d'effectuer ces grands projets.

Depuis longtemps le V. Père Carré souhaitait avec ardeur de remettre à un autre le gouvernement du Noviciat général; et il n'avait cessé de demander cette grâce au Supérieur de tout l'Ordre. Mais on lui avait toujours refusé. Après la mort du cardinal de Richelieu et la déposition du Révérendissime Père Nicolas Ridulphi, il renouvela avec plus d'instances ses humbles prières; il trouva les mêmes dispositions dans le nouveau Général. Le Révérendissime Père Thomas Turcus, bien instruit de son mérite et édifié de sa modestie, refusa constamment d'accepter sa démission jusqu'en 1646, que, se trouvant à Paris et ne pouvant plus résister à ses instantes prières, il consentit enfin, à son grand regret, à lui donner un successeur. Le V. Père Carré lui rendit grâce de cette miséricorde; et, s'étant prosterné à ses pieds, il lui demanda pardon de toutes les fautes qu'il aurait pu commettre depuis quinze ans qu'il exerçait la charge. Le Révérendissime Père Général, touché d'une si profonde humilité, le releva, l'embrassa avec tendresse, et l'ayant remercié, au nom de tout l'Ordre, des soins infatigables qu'il avait pris pour l'établissement et pour la conduite de cette maison, il le pria de lui continuer ses services.

Mais l'homme de Dieu, qui soupirait depuis longtemps après un lieu de retraite pour travailler plus que jamais à sa propre perfection, après s'être employé presque toute sa vie à procurer celle des autres, demanda au Général la permission de se retirer au couvent de Montpellier; ce qui lui fut accordé. Il espérait pouvoir passer au moins quelques années dans la solitude, tout occupé du soin de sa propre perfection, dans un entier recueillement. Mais il ne jouit pas longtemps de la retraite qu'il avait tant désirée. L'éclat de sa vertu et le bruit de sa réputation s'étant répandus dans la ville, tant de personnes le prièrent de les conduire et de se charger de leur conscience, qu'il se vit obligé de prendre un confessionnal à l'église. Il réservait pour lui-même le temps de la nuit, et il donnait aux autres la plus grande partie du jour, afin de rendre à une foule de pénitents tous les services qu'ils attendaient de ses lumières et de son expérience.

Le Révérendissime Père Général, jugeant sa présence nécessaire à Paris, l'appela de nouveau dans cette capitale ; et persuadé que le seul exemple de cet excellent religieux serait, dans le couvent de Saint-Jacques, d'un grand secours pour y établir la régularité, il lui écrivit de se rendre sans délai dans ce couvent. Pour ne point l'affliger, on ne lui donna aucune supériorité ; mais la sainteté de sa vie lui en donnait une d'une autre espèce, qui lui attirait toujours l'estime, l'affection et le respect de tous ceux qui l'approchaient. On ne pouvait qu'admirer son recueillement continu, son assiduité à l'oraison, sa douceur, son humilité, sa modestie, la rigueur de sa pénitence et sa patience héroïque dans la souffrance. Un travail continu et ses grandes austérités avaient épuisé ses forces ; et quoique les médecins lui eussent ordonné de les ménager, en suspendant pour un temps les pieuses occupations qui l'appelaient à toute heure à l'église ou au confessionnal, son ardente charité lui fit sacrifier sa santé au salut du prochain.

Son courage lui avait fait cacher, pendant quelque temps, la maladie dont il était atteint. Mais enfin le mal augmenta avec tant de violence qu'il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. Il voulut faire une confession générale, puis il reçut les derniers Sacraments avec des sentiments de piété si tendres, que les assistants ne purent retenir leurs larmes. Il continua encore quelque temps à produire des actes d'humilité, de mépris de lui-même, de foi, d'espérance, d'amour de Dieu. Ayant perdu la parole dans ce saint exercice, il ne cessait d'embrasser et de baiser son crucifix avec des transports d'amour et de tendresse. Ce fut ainsi qu'il rendit sa sainte âme à Dieu, le 25 janvier, sur les cinq heures du soir, et dans la cinquante-neuvième année de son âge.

Ses obsèques furent magnifiques, par le grand concours de personnes de tout rang qui y assistèrent. Chacun s'empressait de toucher ses habits ou son cercueil, pour témoigner l'opinion qu'on avait du bonheur dont sa sainte âme jouissait dans le ciel. Les religieux du couvent de Saint-Honoré et du Noviciat général assistèrent à son enterrement. Ceux de Saint-Jacques le placèrent dans leur Chapitre, parmi les plus grands hommes de l'Ordre ; et pour conserver à la postérité le souvenir de ses admirables vertus, ils firent graver sur son tombeau cette épitaphe :

*Sta viator ; et quos cineres calcas, attende, et vereare. Hic jacet R. P. F. Joannes Baptista Carre, origine Mirabello Zeguzianus, Ordinis Prædicatorum, Conventus Tholozani, ingenii solertiâ et animi firmitate, suprà fidem ; regularis observantiæ cultu, suprà cœvos ; zelo salutis animarum, Unicus ; famâ sanctus.*

*Luget Familia Parisiensis beatæ Mariæ Annunciatæ ereptum sibi suum quondam Priorem : Luget Protoparentem Novitiatus Parisiensis, cui primo præfuit, postulante, quod omni laude majus, Armando Cardinali Richelæo, quemque rexit per 16 annos continuos, viri virtutem mirante Lutetiâ : Lugent illustriores Gallie Proceres et ferè quisquis salvari cupiebat, securum conscientiarum æconomum : Lugent denique omnes virum piissimum, mitissimum, amicissimum, cui fatum ultimum attulere vitæ austeritas incredibilis, et officia graviora charitatis. Anno ætatis LIX, die XXV Januarii MDC LIII.*

## La B. Sœur CÉCILE

*Professe du Monastère de Sainte-Catherine de Sienne  
à Ferrare (\*)*

(1507)

CETTE Bienheureuse Sœur avait été prévenue dès l'enfance de bénédictions extraordinaires. Lorsqu'elle entra en Religion, elle était si candide et si simple et, depuis, dans le monastère, elle vécut en une si grande pureté, qu'elle ne comprenait pas qu'il fût possible d'offenser Dieu ; elle n'avait aucune idée du péché.

Vivant de la sorte et étant encore fort jeune, quand la B. Sœur Béatrice, son intime amie, se trouva sur le point de mourir, Cécile accourut auprès d'elle et lui demanda pour singulière faveur qu'elle lui obtînt de son cher Époux de faire son purgatoire en ce monde. La Sœur Béatrice lui promit et tint parole (1).

Car, peu de temps après le décès de cette sainte religieuse, notre Sœur se rompit dans la poitrine une veine, que les médecins ne purent jamais refermer. Son sang s'écoulant ainsi chaque jour en grande

(\*) Michel Pio ; Lopez ; Razzi ; Jean de Réchac.

(1) La B. S. Béatrice de Ferrare mourut en odeur de sainteté, le 26 novembre 1505, à l'âge de vingt-deux ans.



abondance, elle demeura sept mois au lit avec une fièvre lente et des souffrances excessives. Elle devint si faible et si maigre que son corps ne paraissait plus autre chose qu'un amas d'os recouvert par une peau jaunâtre.

Outre cette peine, que nous pourrions appeler du sens, Dieu lui en fit endurer une autre, en l'âme, incomparablement plus douloureuse. Ce furent des tentations horribles de la part des démons et, en même temps, la soustraction de toutes les lumières et consolations qu'il avait coutume de répandre dans son esprit et dans son cœur. Dans cet état d'épreuves, notre Sœur offrait ses larmes à Dieu ; mais, ne le sentant plus dans le fond de son âme, elle lui disait amoureusement : « Mon Seigneur et mon Dieu, il est vrai que j'ai souhaité d'expier en cette vie, plutôt qu'en l'autre, les imperfections dans lesquelles je tombe tous les jours. J'avoue même que mes défauts sont si grands, qu'ils méritent l'enfer. Aussi, je ne me plains point des peines extérieures et intérieures que je souffre en mon esprit et en mon corps, j'en ai mérité d'infiniment plus grandes. La grâce que je vous demande, mon adorable Époux, c'est que vous ne m'abandonniez pas, dans la désolation où je me trouve ; et que je ne succombe point sous la violence des tentations que mes ennemis, plus cruels que les panthères et les tigres, me suscitent pour me perdre. Ayez pitié de moi : je me jette entre les bras de vos miséricordes, et je vous supplie d'accomplir en moi toutes vos volontés. »

La nuit de sainte Agnès, martyre, c'est-à-dire quatre jours seulement avant sa mort, notre Bienheureuse, ravie en extase, fut conduite en esprit dans le ciel. Elle y vit plusieurs saints, ses particuliers avocats, auxquels elle se recommandait tous les jours, entre autres saint Dominique, saint François et les deux saintes Catherine, la Martyre et la Séraphique. Elle y vit ensuite Jésus-Christ, et il l'avertit de se préparer à souffrir encore d'autres peines plus rudes et plus violentes.

La vision disparut, mais le matin venu, notre Sœur, assise sur son lit, dit aux religieuses qui se trouvaient auprès d'elle : « Vous allez voir qu'on va me crucifier. » En même temps, on la vit les bras étendus en croix et les pieds posés l'un sur l'autre, comme si réellement on l'eût crucifiée. Elle demeura dans cet état l'espace d'une demi-heure. Alors, revenant à elle-même, son visage jusqu-là pâle, couvert de larmes et abattu, s'illumina d'une joie soudaine, et, comme si elle fût sortie d'un profond sommeil, regardant deçà et delà dans sa cellule, elle demanda aux Sœurs où était allé Jésus, son cher

Epoux, et la Sainte Vierge, sa Mère. Les religieuses conjecturèrent aussitôt qu'elle avait souffert de grandes peines pendant cette demi-heure et qu'enfin Jésus et sa Mère l'étaient venus consoler.

La Bienheureuse, ayant fait cette demande, ajouta qu'elle avait encore d'autres tourments à souffrir. Et voilà qu'elle redevint toute pâle, et pendant une demi-heure, elle poussa les hauts cris d'une manière si lamentable que personne, dès ce moment, ne put douter qu'elle ne souffrît son purgatoire, comme elle l'avait demandé. Ce supplice passé, elle revint à son premier état.

Lorsqu'elle sentit qu'elle approchait de sa fin, elle se mit à chanter le Symbole des Apôtres : *Credo in Deum*; puis, ayant redit ces dernières paroles de Jésus-Christ : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, elle rendit son âme à son Rédempteur, le 25 janvier, en la fête de la Conversion de saint Paul, de l'année 1507.

Après son décès, elle fut, selon la coutume, portée au milieu de l'église, et tout le monde remarqua que ses mains, d'une singulière beauté, exhalèrent une très douce odeur de roses. On croit que ce fut en témoignage de la dévotion particulière qu'elle eut, toute sa vie, à dire son Rosaire, qu'elle avait presque continuellement entre les mains.

Lorsque les Pères du couvent vinrent pour célébrer ses funérailles, deux d'entre eux, de très sainte vie, le Père Calimer de Montecarlo et le Père Pierre l'Espagnol virent au doigt de notre Sœur un très bel anneau. Ils crurent que c'était la coutume dans le pays de mettre un anneau au doigt des religieuses décédées; mais, en ayant été détrompés et apprenant que cet anneau n'avait été vu de personne autre, ils ne doutèrent point qu'il ne fût miraculeux. La Mère Prieure se souvint alors que, pendant sa vie, la Bienheureuse avait demandé très instamment à Notre-Seigneur cette grâce, de la vouloir accepter pour son épouse. Notre-Seigneur aurait ainsi accompli les désirs de cette âme si pure et si généreuse.





## LE MÊME JOUR

1462. — A Berne, en Suisse, mourut le V. P. LONGIN, natif de la même ville, saint religieux et prédicateur apostolique. Il prêcha pendant quarante ans, avec un zèle infatigable et avec de si grands fruits, qu'on voyait un changement notable de mœurs dans les provinces et les villes où il passait. Il convertit beaucoup de pécheurs qui détestèrent leurs vices et profitèrent des bons avis qu'il leur donna et des méthodes qu'il leur prescrivit pour vivre saintement. Tant de travaux lui méritèrent la couronne de justice qu'il alla recevoir environ l'an 1462. — (Lopez, III part., I. III, c. II).

1630. — Au couvent de Béziers, en Languedoc, mourut le V. P. GABRIEL PARQUE, profès de celui de l'Annonciation, à Paris, lieu de sa naissance. Après avoir pris l'habit dans ce dernier couvent avec une ferveur peu ordinaire, il s'étudia à se rendre digne de sa vocation en remplissant tous les devoirs d'un saint religieux par l'exercice de toutes les vertus, particulièrement de la mortification, de l'abnégation de soi-même, de l'oraison et du silence. Il prêchait admirablement et avec tant d'onction, qu'il tirait les larmes des yeux de ses auditeurs. Il avait reçu de Dieu un don si particulier de toucher les cœurs qu'un jour de l'Ascension, il enleva tellement son auditoire, qu'il semblait aux assistants n'être plus sur la terre. Durant les carêmes qu'il a prêchés à Bordeaux et à Toulouse, il a converti quantité de pécheurs. On s'apercevait visiblement qu'il n'était que l'organe du Saint-Esprit, par les digressions pathétiques qu'il faisait souvent en chaire, digressions toujours suivies de quelque conversion extraordinaire. Il prêcha, une fois, si fortement sur l'obligation que les riches avaient de se défaire de leur superflu, afin d'assister les pauvres, que Mgr l'archevêque de Toulouse vendit ses tapisseries pour leur faire l'aumône. Il ne montait jamais en chaire qu'après avoir fait une longue oraison et pratiqué quelque acte d'humilité. Parmi ceux qu'il retira du vice, il convertit un des premiers seigneurs de la province, qui avait mené une vie d'athée et très abominable. Ce pécheur fut touché si puissamment, qu'il changea de conduite et vécut depuis aussi chrétiennement qu'il s'était plongé dans le désordre et dans l'impiété. De Toulouse, le V. Père Gabriel vint prêcher l'avent à Béziers avec de glorieux succès. Il y fut frappé de la peste, ce mal faisant de grands ravages dans cette ville. Il se disposa à la mort; et en achevant de paraphraser le *Libera me Domine de morte aeterna*, il rendit son âme à Dieu dans cette sainte disposition, le 25 janvier 1630. — (Mémoires).

1677. — A Sigüenza, en Espagne, mourut l'illustrissime Père PIERRE DE GODOY, profès du couvent de Ségovie, un des plus fameux théologiens de son siècle, dont la piété et la profonde érudition ont jeté un si grand éclat dans toute l'Espagne, qu'il a paru sans contredit comme le plus beau génie qu'on eût vu depuis longtemps. Dès sa jeunesse et lorsqu'il faisait ses études, il se fit admirer, dans le célèbre collège de Valladolid, par la pénétration de son esprit, par son application continuelle à l'étude et par sa mémoire prodigieuse : *Mirabamur in te acre ingenium*, dit le Père Patra dans une de ses épîtres dédicatoires, que nous trouvons en tête des ouvrages du P. de Godoy, *incredibile studium, indeficientem memoriam, summam diligentiam*. En lui, la piété et la science allaient d'un pas égal, et il n'était pas moins attentif à remplir dignement les obligations de son état, qu'à faire valoir les excellents talents dont le ciel l'avait favorisé.

La réputation de ce profond théologien se répandant dans l'Espagne, il fut désigné pour occuper la première chaire de l'Université de Salamanque. Il enseigna dans cette fameuse Université, l'espace de vingt-cinq ans, avec un concours extraordinaire ; et ses écrits étaient recherchés avec tant d'empressement qu'il n'y avait point de savants qui ne voulût les posséder. Ce ne fut pas seulement dans l'Espagne qu'ils se répandirent : l'Italie, l'Allemagne, la Pologne et la France même n'en étaient pas moins avides, et on peut dire sans crainte qu'on n'a guère vu d'écrits de théologie si estimés que ceux de ce savant religieux.

Le V. Père de Godoy ayant une si haute réputation dans tous les royaumes d'Espagne, le roi Philippe IV le nomma à l'évêché d'Osma, ce qui ayant été accepté du Pape Alexandre VII, le dernier de mars 1667, il prit possession de son Église. Le zèle, la charité immense pour les pauvres et la vigilance pastorale ont rendu ce grand homme bien plus recommandable encore que la science éminente. Il ne gouverna pas longtemps cette Église ; car le roi, édifié de la piété, de la charité et de la vigilance de ce digne prélat, le transféra au siège de Sigüenza, beaucoup plus important que celui d'Osma.

Il fit paraître à Sigüenza le même zèle, parce qu'il était toujours conduit de l'esprit de Dieu. Les aumônes extraordinaires qu'il répandit dans le sein des pauvres, des veuves et des orphelins, dont il était le père et le protecteur, ont rendu son nom particulièrement célèbre dans l'Espagne. Tous ses revenus, qui étaient assez considérables, nonobstant une pension de 15,000 ducats, dont il était chargé, ne furent employés que pour le soulagement des nécessiteux. Il tâchait de les distribuer de telle sorte que son diocèse seul jouît de cet avantage, si quelques nécessités ou raisons pressantes ne l'obligeaient à faire le contraire : persuadé que l'Église de Sigüenza recevant les dîmes et les autres droits de ses habitants, il ne pouvait les distraire pour des diocèses étrangers. C'est aussi pour ce sujet qu'il s'informait, soit pendant ses visites, soit dans d'autres occasions, des nécessités du peuple ; et il le faisait avec



tant de soins, que rien n'échappait à sa vigilance et à sa charité. Il a été regardé dans Siguença comme un des prélats des premiers siècles, son nom y est en bénédiction, et la maladie dont il mourut causa une affliction générale à ceux du diocèse, et surtout aux pauvres, qui perdaient leur père et leur bienfaiteur. Il leur fit distribuer ce qui lui restait afin que, dégagé de tout, il pût être reçu dans les tabernacles éternels.

L'amour qu'il portait à son peuple, et les soins qu'il avait pris pour son instruction, lui faisant souhaiter un digne successeur, il jeta les yeux sur le V. Père Thomas Carbonel, persuadé que son troupeau, qu'il chérissait si tendrement, serait comblé de bonheur s'il avait un si bon pasteur. Je ne veux pas assurer que ce grand évêque ait été obtenu du ciel par ses prières; il est pourtant certain qu'il lui succéda et qu'il remplit les devoirs d'un véritable pasteur, ainsi que je dirai dans sa vie, au mois d'avril. L'illustre Père de Godoy s'affaiblissant peu à peu, on lui administra tous les sacrements, et après les avoir reçus dans des sentiments d'une haute piété, il se reposa en Notre-Seigneur, le 25 janvier 1677. — (Vie du Père Th. Carbonel; Échard, t. II).

1586. — Au monastère de Poissy, décéda en opinion de sainteté la V. Mère FRANÇOISE DE MENILLES. Elle avait quitté le monde avant d'en connaître la vanité et la malice, pour suivre Jésus-Christ. Toute sa vie elle regarda ce divin Sauveur comme le modèle accompli qu'elle devait imiter; si bien que sa conduite était une expression fidèle de toutes les vertus de cet aimable Maître: particulièrement de son humilité, de sa douceur, de sa patience dans les douleurs, et de sa parfaite résignation aux volontés de Dieu. Sa compassion envers les personnes affligées, son entière obéissance aux ordres de ses supérieurs et son assiduité à l'oraison lui ont mérité plusieurs faveurs signalées. Ce saint exercice de l'oraison, qui faisait la consolation de son âme et tout le plaisir de sa vie, lui était devenu ordinaire; et elle mourut dans une si grande application de son esprit à Dieu, qu'elle semblait plutôt ravie en extase qu'agonisante. Son heureuse mort arriva le 25 janvier 1586. Elle est enterrée dans l'aile droite de l'église, du côté du chœur. — (Mém. de Poissy).

1633. — Au monastère de Prouille, mourut la V. Mère ANNE DE MAULÉON, fille d'un grand exemple, d'une vie très pure et d'une dévotion singulière envers le Très Saint Sacrement. Elle était si humble que son plus grand plaisir était de se voir méprisée de tout le monde. Le V. Père Michaëlis était tellement persuadé de ses admirables vertus que, voulant fonder à Toulouse un monastère de religieuses de l'Ordre qui observassent indispensablement la réforme qu'il avait établie en quelques villes de France, il l'avait choisie pour être la pierre fondamentale de ce saint édifice; mais Dieu en ayant

disposé autrement pour le bien du monastère de Prouille, elle y finit ses jours le 25 janvier de l'année 1633, ou, selon Jean de Réchac, 1631. — (Mém. de Prouille).

1650. — Au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Toulouse, mourut la V. Sœur BERTRAND, seconde converse de cette sainte maison. Pendant son noviciat, quoiqu'elle s'exerçât continuellement dans les pratiques d'oraison, de patience, d'austérités, de soumission, d'humilité, et de toutes les autres vertus, et qu'elle fit toutes ses actions avec une ferveur extraordinaire, elle était si pénétrée de ses misères et s'estimait si indigne de vivre en la compagnie de tant de saintes âmes qui composaient cette illustre Communauté, qu'elle s'adressa à la Sainte Vierge, à laquelle elle a été très dévote toute sa vie, et la supplia très instamment de lui obtenir de Dieu la grâce d'être reçue à profession et de mourir dans l'état qu'elle avait embrassé. Notre-Dame l'assura de sa persévérance et lui promit de lui donner des aptitudes qui seraient utiles au monastère. Elle fit profession et elle a persévéré jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans aussi fervente et aussi exacte à tous les exercices de régularité que durant les trois années de son noviciat.

Il semble que Dieu lui communiqua une science infuse de tous les arts mécaniques, pour contenter le désir qu'elle avait de faire toutes choses, afin de ne pas manger inutilement le pain de la Religion. Car, quoiqu'elle n'eût jamais appris aucun métier au monde, elle faisait des souliers, des serrures et des clefs, et il n'y avait point d'ouvrage de maçonnerie, de charpenterie et de menuiserie qu'elle ne fit en perfection; de quoi elle avait d'autant plus de joie que ses services fermaient la porte à tous les ouvriers, qu'on n'était plus obligé de faire entrer dans l'intérieur du monastère pour les nécessités ordinaires.

Depuis son entrée en Religion jusqu'à sa mort, notre Sœur a toujours éveillé la nuit à Matines; et quand elle se sentait abattue de travail et accablée de sommeil, elle disait un *Ave Maria* pour supplier la Sainte Vierge de l'éveiller. Ce secours céleste ne lui a jamais manqué; et, durant plus de soixante ans, elle a toujours sonné exactement Matines à minuit. Elle y assistait, et à l'oraison, sans s'en dispenser, sous prétexte de quelque travail que ce fût.

Au commencement qu'elle fut religieuse, elle se vit attaquée de violentes tentations contre la pureté. La confusion qu'elle en eut l'empêcha de les découvrir à personne. Elle jeûnait, elle priait et pratiquait toute sorte de mortifications pour s'en garantir; mais voyant qu'elles ne lui donnaient point de relâche, elle se crut d'autant plus abandonnée de Dieu et hors de la voie du salut, qu'elle ne pouvait s'imaginer que des personnes consacrées à Dieu fussent sujettes à ces honteuses tentations. Elle n'osait plus dormir, et passait les

nuits sur une chaise ; enfin, elle se porta un jour à cette extrémité de se tirer trois ou quatre livres de sang : ce qui diminua notablement ses forces, sans que la tentation diminuât de sa violence ordinaire. Dans cet accablement, elle tomba si malade qu'elle pensa mourir. Sa Mère Maîtresse, la voyant dans un si grand chagrin qui témoignait qu'elle souffrait quelque peine intérieure, usa de tant d'adresse qu'elle découvrit la plaie qu'une extrême pudeur lui avait toujours cachée. La pauvre Sœur lui ouvrit le fond de son âme et elle lui déclara ses peines avec tant de confiance que Dieu, pour lui témoigner combien cette confiance lui était agréable, la guérit miraculeusement. Il lui sembla que la Sainte Vierge déposait la personne adorable de Jésus-Christ son Fils entre ses bras, et qu'elle lui donnait une cuillerée d'une certaine liqueur qui rétablit ses forces en un instant et la guérit si parfaitement, qu'elle se leva du lit aussi forte que si jamais elle n'eût été malade.

Depuis cette insigne faveur, elle redoubla ses pratiques de piété et mena une vie si détachée de toute chose qu'elle mourut en opinion de sainteté, le 25 janvier 1650. Son corps parut avec une beauté extraordinaire ; et comme on le transporta en un autre lieu, seize ans après sa mort, il exhala une odeur céleste qui confirma la croyance qu'on avait que son âme jouissait du souverain bonheur. — (Mém. de Toulouse).





## XXVI JANVIER

*La Bienheureuse MARGUERITE DE HONGRIE*

(1242-1270)



MARGUERITE, cette illustre vierge et servante de Jésus-Christ dont la sainteté est en si grande vénération dans tout l'Ordre de saint Dominique, était fille de Béla IV, roi de Hongrie, et de Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur des Grecs. Cette pieuse reine se trouvant enceinte, au même temps que les Tartares ravageaient toute la Hongrie avec une cruauté plus que barbare, le roi et elle promirent à Dieu, s'il délivrait leur royaume et leur accordait une fille, qu'ils lui consacraient cette enfant dans un monastère de l'Ordre de saint Dominique. Leurs prières furent exaucées, et après trois ans d'incendies, de meurtres et de pillage, les Tartares se retirèrent.

Dès sa plus tendre enfance, la B. Marguerite fut comblée des grâces d'en haut : à l'âge de deux ans, déjà vivement éclairée du Saint-Esprit, elle prédit la victoire que son père devait remporter sur le duc d'Autriche. Elle était entrée dans sa troisième année lorsque sa mère appela, pour prendre un soin particulier de son éducation, la comtesse Olympiade, vertueuse veuve, d'une prudence consommée. Celle-ci considéra comme une faveur immense d'être chargée d'une telle enfant. Six mois après, à l'exemple de la

(\*) L'ancienne *Année Dominicaine* donnait de la B. Marguerite une vie empruntée à Arnaud d'Andilly. Nous l'avons remplacée par ces pages traduites de Sigismond Ferrari, l'auteur le mieux renseigné parmi les historiens de notre Sainte.



pieuse Anne des temps anciens, qui consacra à Dieu de bonne heure le jeune Samuel, obtenu, lui aussi, par un vœu, la reine emmena sa chère petite Marguerite à Vesprim, au monastère de nos Sœurs de Sainte-Catherine. En exécution de sa promesse, elle la voua et consacra toute à Dieu et à la Très Sainte Vierge et, la recommandant de nouveau à la comtesse Olympiade, elle pria cette vertueuse dame de ne point quitter sa fille et de rester avec elle au monastère. La comtesse, depuis longtemps dégoûtée du monde, se trouva au comble de ses désirs et prit bientôt l'habit religieux.

On s'imaginerait difficilement avec quelle joie la B. Marguerite fut reçue dans le monastère, et quelles douces impressions produisait chaque jour sa piété, grandissante comme une belle aurore. En moins de six mois, elle eut appris l'Office de la Sainte Vierge, rien qu'en l'entendant réciter aux Sœurs. Sans goût pour les jeux et les amusements du jeune âge, elle consacrait à la prière le temps de la récréation. Si les autres jeunes filles élevées dans le monastère la pressaient de venir jouer avec elles : « Allons d'abord, leur disait-elle, à l'église saluer la Sainte Vierge en récitant l'*Ave Maria*, puis nous nous amuserons. » Les choses sérieuses pouvaient seules la captiver et elle ne prêtait une oreille attentive qu'aux entretiens spirituels. Ayant un jour considéré une croix, elle demanda aux Sœurs l'explication de ce signe de salut. Quand on lui eut dit comment le Fils de Dieu, revêtu de notre chair, avait répandu tout son sang pour nous sur ce bois d'ignominie, elle se précipita aussitôt vers la croix, se mit à l'embrasser, à la couvrir de baisers, en s'écriant : « Seigneur, je me donne, je m'abandonne à vous pour toujours. »

Elle avait quatre ans lorsqu'elle demanda l'habit religieux, objet de tous ses désirs. Elle le reçut avec une gravité, un respect, qui jeta tout le monde dans l'admiration et dans une sorte de stupeur. Cette faveur obtenue, elle voulut, selon ses forces, suivre l'observance et les exercices de la Religion. La prière fut sa pratique de prédilection. On ne pouvait l'en retirer, et si sa Maîtresse, la V. Sœur Hélène (1), craignant pour sa santé, essayait de lui faire interrompre ses oraisons, l'innocente enfant versait tant de larmes qu'il fallait céder enfin à ses désirs. Ayant remarqué que les autres Sœurs portaient le cilice, jalouse de faire pénitence comme elles, elle multiplia ses instances

(1) Cette religieuse, digne de former la B. Marguerite à la vie de perfection, se rendit célèbre par ses miracles. A Vesprim, d'après les anciens auteurs, elle n'est connue que sous le nom de sainte Hélène. Nous donnerons sa Vie le 10 mars.

pour en avoir un semblable, et sa Maîtresse finit par le lui accorder ; mais elle le lui ôta peu après, par compassion pour sa faiblesse. Ce que voyant, la petite Marguerite se prit à soupirer, impatiente d'être en âge de porter l'habit de pénitence. Vers sept ans, on lui permit de revêtir le cilice l'avent et le carême, les jours des quatre-temps, les veilles des fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge, des Apôtres et des principaux saints. Ayant encore observé que les religieuses, particulièrement après Complies, prenaient de rudes disciplines pour expier dans le sang leurs fautes personnelles et les péchés du prochain, elle se jeta à genoux aux pieds de sa Maîtresse et obtint de se retirer à la sacristie pour se flageller, elle aussi, de ses propres mains. Les habits les plus usés étaient pour elle les meilleurs, et elle avait honte de porter des vêtements d'une étoffe moins grossière. Son humilité était si grande qu'elle ne pouvait s'entendre appeler fille de roi, sans se plaindre avec larmes de ce titre qui lui paraissait une injure.

II. — Tels furent les heureux commencements dans la vie religieuse de notre très innocente Sœur Marguerite. A la vue de ces merveilles de la grâce, ses nobles parents construisirent pour leur fille un monastère dans l'île du Danube, située à un mille de Buda et qui fut dès lors appelée île de la B. Vierge, pour prendre plus tard le nom d'île Marguerite. C'est dans ce couvent splendidement fondé que notre Bienheureuse vint, à l'âge de dix ans, avec plusieurs autres Sœurs du monastère de Vesprim. Parmi ces religieuses, on remarquait Sœur Catherine, première Maîtresse de latin de la Bienheureuse, Sœur Eliane, ancienne religieuse ; Sœurs Agathe, Alexandrine, Bénédicte, Cécile, Hélène ; Sœur Elisabeth, fille de la comtesse Olympiade, et compagne de la B. Marguerite, qui avait appris avec elle dans les mêmes livres ; Sœur Judith, autre compagne de la Bienheureuse qui conférait avec elle sur ce qu'elles avaient lu toutes deux, et apprenait avec elle certaines prières. Bientôt, ce nombre de religieuses s'accrut admirablement, et on compta bien vite jusqu'à soixante-dix Sœurs dans ce nouveau monastère.

La B. Marguerite avançait tous les jours de plus en plus dans la piété, et les vierges ses compagnes ne pouvaient se lasser d'admirer la sainteté qui éclatait en ses actions. A l'âge de douze ans, elle fit les vœux de Religion entre les mains du B. Humbert, élu Général de l'Ordre, dans le Chapitre de Buda (1254). Le roi et la reine avaient invité le V. Père à cette auguste cérémonie, pour la rendre plus

solennelle et pour témoigner de leur fidèle attachement à l'Ordre de saint Dominique. De beaux présents furent faits, en cette occasion, à la sacristie du monastère.

Au comble de ses désirs, la Bienheureuse s'exerça de toutes ses forces dans les pratiques qui pouvaient l'élever à la plus haute perfection. Tels étaient l'éclat et la bonne odeur de sa vertu, que plusieurs jeunes filles de haute extraction, de nobles dames venaient de toutes les parties de la Hongrie au monastère, les unes pour subir les charmes victorieux de la sainteté de notre Bienheureuse et rester avec elle loin du monde, les autres pour se recommander à ses prières et emporter de douces consolations. On peut dire que la B. Marguerite, ornée de toutes les vertus, de tous les dons, des grâces de choix du Saint-Esprit, offrait dès lors dans sa vie un miroir fidèle de toute perfection chrétienne. Essayons une peinture de ces vertus et de ces dons admirables.

L'esprit de pauvreté et de mortification de notre Sœur était universel et paraissait d'abord dans ses habits. Ils étaient d'étoffe plus grossière, plus rude et de moindre prix que ceux des autres religieuses. Ses robes étaient ordinairement rompues, ou pleines de pièces, et souvent elle s'en faisait une de deux vieilles. A cause de leur vétusté, du long usage, la vermine s'y engendrait parfois. Lorsque les Sœurs la pressaient de changer de vêtements ou de les faire laver, elle leur répondait : « Souffrez, je vous prie, que je les porte tels qu'ils sont, pour l'amour de Jésus-Christ mon Sauveur ; et que cela ne vous cause point, s'il vous plaît, de la peine, car c'est moi seule qui en ressentirai l'incommodité. »

Devenue, par la profession religieuse, l'épouse de Jésus crucifié, Sœur Marguerite ne mit plus de bornes à ses mortifications. Elle portait toujours un cilice fait de crins et rempli de nœuds, qu'elle serrait sur son corps virginal avec une chaîne de fer. Sa chaussure était garnie à l'intérieur de quantité de pointes qui lui permettaient à peine de faire un pas sans éprouver de grandes douleurs ; mais tel était son amour de la souffrance qu'il lui semblait marcher sur des roses. Les disciplines qui avaient fait ses délices dès l'âge le plus tendre, elle se les infligea d'une manière si fréquente et si terrible, qu'on ne peut comprendre comment des flots de sang pouvaient sortir tous les jours d'un corps si frêle et si exténué. Vers la fin de sa vie, n'ayant plus la force de se flageller elle-même, elle appelait quelque Sœur jouissant de sa confiance et l'obligeait à frapper sans

pitié sur ses épaules. Se faisant un jour discipliner par Sœur Elisabeth, fille d'Olympiade, elle lui disait : « Frappez bien fort, ne craignez pas, soyez sans compassion. » Sœur Bénédicte l'a frappée quelquefois jusqu'à tomber de fatigue et d'émotion. Durant une nuit obscure, la Bienheureuse mena Sœur Sabine à l'écart, afin de recevoir de ses mains la discipline. Lorsqu'elle se fut dépouillée une grande lumière descendit du ciel, comme si le soleil eût recueilli en cet endroit ses plus vifs rayons. Cette lumière dura tout le temps de la terrible flagellation, et disparut dès que la sainte eut repris ses habits. Méditant un jour sur la manière barbare dont Jésus fut pris et eut les mains liées, elle pria Sœur Anne de lui serrer fortement les mains avec une grosse corde. Celle-ci, ne pouvant résister à ses instances, obéit; et les mains de la Bienheureuse, serrées avec violence, semblaient presque coupées.

La très innocente vierge Marguerite a gardé sans tache, jusqu'au dernier souffle, sa pureté d'âme et de corps. Elle observait les lois de la pudeur avec tant de sévérité qu'elle n'a jamais usé de bains et ne s'est jamais lavé que l'extrémité des pieds. Elle ne voulut point consentir aux propositions de mariage qui lui furent faites, dès l'âge de sept ans, par le roi de Pologne, et plus tard par Charles, roi de Sicile et frère de saint Louis. En 1260, après un traité de paix que le roi de Bohême victorieux venait de conclure avec Béla, père de la Sainte, il y eut échange de présents. Les parents de notre Bienheureuse vinrent lui rendre visite avec ce prince, devenu leur ami et allié. Aussitôt qu'il eut aperçu la Bienheureuse, âgée alors de dix-huit ans et ornée de la grâce de toutes les vertus, le roi de Bohême en devint si épris qu'il la demanda en mariage, à condition, non seulement de ne prétendre à aucune dot, mais de lui donner tout son royaume. Sur les observations de Béla qui lui fit remarquer que pareille chose n'était point facile, vu que la jeune princesse avait été vouée à Dieu dès son enfance et s'était elle-même attachée irrévocablement par la profession religieuse à l'Ordre de saint Dominique, le roi de Bohême répliqua qu'il n'y avait point là d'impossibilité, et qu'il se chargeait d'obtenir une dispense du Pape. Après bien des pourparlers, Béla, considérant combien une alliance durable avec ce roi puissant lui servirait pour combattre les Tartares dont il redoutait encore les invasions, et, d'autre part, séduit par les promesses magnifiques qui lui étaient faites, répondit : « Si ma fille Marguerite, la dispense de Rome une fois obtenue, veut consentir au mariage, je serai heureux de vous accorder votre demande. » Sans



tarder, la dispense est sollicitée et le Souverain Pontife l'accorde. Le roi de Hongrie vient alors, avec la reine, trouver sa fille et lui propose le mariage projeté, faisant ressortir les avantages immenses d'une pareille union pour le bien de l'État. La vierge innocente, toute de cœur au divin Époux, a bien vite répondu par un refus énergique. Le roi ne se rebute point, il renouvelle ses visites et ses instances. Un jour, qu'il avait pressé plus vivement la Sainte, celle-ci lui répond avec fermeté et douceur : « Cher père, pourquoi ces vaines tentatives ? Je vous en prie, cessez de me proposer ces mariages terrestres. Est-il possible que, m'ayant dès ma plus tendre enfance, et même avant ma venue au monde, donnée pour épouse à Jésus-Christ, vous ayez oublié de telle sorte ce que vous lui avez promis, et si fort changé de sentiments, que vous m'exhortiez à quitter l'Époux céleste pour un homme pécheur, et à violer ainsi tout ensemble la pureté de mon âme et de mon corps ? J'ai embrassé la sainte Religion, je ne l'abandonnerai jamais ; j'ai consacré au Roi des rois ma virginité, je tiendrai parole. Je me rappelle que, n'ayant encore que sept ans, vous voulûtes me destiner pour épouse au roi de Pologne, et vous devez vous souvenir de ce que je répondis alors, vous protestant de ma résolution de servir uniquement et toujours Celui auquel vous m'aviez promise de si bonne heure. Que si je ne pus, en cette circonstance, me soumettre à votre volonté parce qu'elle n'était pas juste, comment pourrais-je m'incliner devant elle aujourd'hui qu'étant plus âgée, je suis à même d'apprécier encore mieux toutes choses et de me rendre digne des faveurs célestes. Non, non, bien-aimé père, ne cherchez plus à ébranler ma résolution. J'estime infiniment davantage le royaume du ciel et le bonheur inconcevable de posséder Jésus-Christ, que la couronne si gratuitement offerte par le roi de Bohême. Je vous le dis, j'aimerais mieux mourir que de suivre vos conseils. »

Comme le roi, devant la reine présente, voulait encore urger et disait à sa fille : « Mais, ne sommes-nous pas vos parents et l'Évangile ne commande-t-il pas d'obéir à son père et à sa mère ? » « Oui, reprit la Bienheureuse, je reconnais l'autorité de père et de roi, de mère et de reine que vous avez sur moi, et je ne manquerai jamais de respecter cette autorité quand il s'agira de choses agréables à Dieu et toutes à sa gloire ; mais s'il faut déplaire à Dieu, pour vous obéir, j'oublierai ces noms de père et de mère, de roi et de reine, qui me sont maintenant chers et vénérables ; car, dit l'Évangile, si quelqu'un ne quitte pas son père et sa mère pour se rendre à mon appel, il n'est pas digne de moi et ne peut être mon disciple. »

Devant cette ferme réponse, le roi et la reine se retirèrent. Mais les assauts n'étaient point finis. Peu après, le roi de Bohême envoie auprès de Béla des personnages recommandables par leur rang et leur autorité, pour conclure l'affaire tant désirée. La reine fit appeler Frère Marcel, Provincial des Frères-Prêcheurs, et lui dit : « Mon Père, pour de puissantes raisons, le roi a décidé que notre fille Marguerite serait mariée au roi de Bohême ; allez donc vers elle, signifiez-lui la volonté de ses parents et tâchez de sonder ses sentiments. » Le Provincial se présente au monastère et demande Sœur Marguerite, la Mère Prieure et Sœur Olympiade. En présence de ces deux dernières, il interroge l'innocente vierge. Celle-ci répond aussitôt avec candeur et d'un ton résolu : « Tenez pour très certain, mon Père, que je préfère tout souffrir et mourir mille fois plutôt que d'obéir en cette circonstance à mes parents. Aucun raisonnement, aucune violence ne me feront renoncer à ma vocation. »

Une autre fois, elle dit à Sœur Olympiade et à d'autres Sœurs : « En vérité, mes parents veulent-ils, par ces vexations, m'obliger à me couper les lèvres, à m'arracher les yeux, pour me rendre un objet d'horreur ? » Répondant un autre jour à sa mère : « Loin de moi, dit-elle, tout mariage : j'aimerais mieux être coupée en morceaux que de violer la foi jurée au Christ Jésus, et je préfère m'attirer toutes les malédictions des hommes plutôt que de sortir de mon couvent. »

Pour être délivrée de ces obsessions, la Bienheureuse pria Frère Marcel, Provincial, de lui obtenir le voile saint et la bénédiction des vierges. La cérémonie de cette consécration solennelle eut lieu, en présence de l'archevêque de Strigonie et de plusieurs autres prélats, dans l'octave de la Pentecôte. La chaste épouse de Jésus-Christ fut voilée et consacrée avec trois autres Sœurs, ses parentes, au pied de l'autel de sainte Elisabeth de Hongrie, sa tante.

III. — Victorieuse, dans ce combat délicat de la virginité, notre Bienheureuse ne luttait pas avec moins d'ardeur sur le terrain des autres vertus.

Sainte Marguerite montra toute sa vie une grande humilité et un véritable amour de l'abjection. Elle se regardait comme la personne la plus vile de tout le monastère. Dans cet esprit, elle se mettait au service non seulement des religieuses, mais des servantes elles-mêmes. Occupée aux offices les plus bas, elle s'employait à son tour à la cuisine, lavait les écuelles, écaillait le poisson, portait du bois, puisait de

l'eau. Au réfectoire, elle servait avec promptitude et complaisance et ne mangeait qu'après que les Sœurs s'étaient levées de table. Elle prenait alors une légère réfection et aidait ensuite à emporter les restes du repas et à nettoyer la vaisselle. On la voyait aussi balayer très souvent le chœur, le cloître, le dortoir, et jusqu'aux cellules des religieuses. Elle travaillait au jardin, filait la laine, transportait des fardeaux ; chaque année, le Jeudi saint, avec la permission de la Prieure, elle lavait les pieds des religieuses et des domestiques ; après les avoir essuyés avec le voile qui retombait sur son front, elle les baisait humblement. Pleine de mépris pour elle-même, elle se gardait de juger témérairement qui que ce fût ; et lorsqu'on lui parlait de la noblesse de ses ancêtres, elle faisait tomber l'entretien sur ceux de sa famille qui avaient brillé par l'éclat de la vertu. Son propre éloge lui était insupportable. Un jour, une jeune Sœur, s'étonnant de la voir si défaite, fit part de ses réflexions à Sœur Hélène. « Si vous portiez continuellement le cilice, répondit cette dernière, si vous vous flagelliez avec rigueur, si vous viviez de pain et d'eau, si vous passiez des nuits en prières, si vous faisiez bien d'autres pénitences que pratique chaque jour Sœur Marguerite, vous ne seriez pas moins épuisée qu'elle. » Ce qu'ayant entendu, notre Bienheureuse reprit Sœur Hélène : « Chère Sœur, ce n'est pas bien de parler ainsi ; désormais, je ne vous confierai plus mes secrets. » Soumise pour bien des choses à Sœur Olympiade, aux soins de laquelle sa mère l'avait confiée, elle lui obéissait avec une déférence admirable, à l'imitation de Celui qui a été obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Cette chère Maîtresse lui dit un jour pour l'humilier : « Quelle conduite est la vôtre, ma Sœur ?... on vous voit sans cesse à genoux, prosternée, le nez en terre, comme certains animaux. Est-ce ainsi qu'on cherche, si bas, Celui qui est si haut ? » La Bienheureuse, sans se troubler, répondit par un gracieux sourire. Si elle croyait avoir offensé quelque Sœur, ou avait reçu d'elle quelque désagrément, aussitôt elle se jetait à ses pieds et lui demandait pardon. Jamais on n'entendit sortir de sa bouche la moindre parole d'aigreur ou d'impatience.

La charité de notre Bienheureuse n'avait pas de bornes. Recevait-elle de ses parents quelques cadeaux, de l'or, de l'argent, d'autres choses précieuses, elle les faisait distribuer aux églises, aux monastères, aux indigents, par la Prieure ou par le Frère Marcel, Provincial, homme docte, prudent, pieux et son père spirituel.

Apercevant des pauvres par la fenêtre, elle courait implorer pour

eux l'aumône auprès de sa Supérieure. Pour eux, elle se dépouilla d'une de ses tuniques. Chaque fois qu'elle considérait par cette fenêtre les misérables qui venaient demander l'aumône, aveugles, boiteux, paralytiques, elle se prenait à pleurer abondamment, et quand on lui demandait la cause de ses larmes : « Que je souffre, disait-elle, de voir tant de malheureux sans pouvoir leur venir en aide ! D'ailleurs, je remercie et je remercierai Dieu tant que je vivrai, de m'avoir fait naître sans aucune de ces infirmités. Combien, mes Sœurs, nous sommes plus redevables à la bonté divine que ces pauvres estropiés ! » Arrivait-il un malheur à quelque religieuse, pleurait-elle la perte de quelque parent, notre Bienheureuse, suivant le conseil de l'Apôtre, pleurait avec l'affligée et lui disait : « Très bonne Sœur, que je voudrais que cette affliction me soit arrivée plutôt qu'à vous ! »

Mais c'est surtout à l'égard des malades que débordaient les flots de sa charité. Dès qu'une Sœur était atteinte de quelque infirmité, elle s'offrait à la servir. Elle se levait la nuit pour écouter si quelqu'une ne se plaignait pas. Sitôt qu'elle avait surpris un gémissement, elle accourait auprès de la Sœur indisposée, lui offrait quelque boisson ou nourriture, faisait chauffer des linges qu'elle appliquait sur le membre malade. L'infirmerie était rarement vide, à cause du grand nombre de religieuses. La Bienheureuse venait y remplir toutes les œuvres de charité avec tant d'ardeur qu'on l'appelait la mère des malades. Elle leur lavait la tête et les pieds, faisait leurs lits, nettoyait leurs vêtements, appliquait les remèdes. Rien n'était capable de la faire reculer d'horreur ou de dégoût. Une servante était malade d'un cancer qui répandait une grande infection. La Bienheureuse voulut s'en charger, lava ses plaies, et lui rendit tous les services les plus pénibles. Une Sœur Elisabeth, très grande de corps, gisait sur son lit sans pouvoir se remuer elle-même. Elle avait déjà lassé plusieurs Sœurs occupées autour d'elle. Notre sainte et charitable Marguerite demanda à la Prieure de lui confier le soin de cette infirme. La Prieure lui permit, à condition qu'elle prendrait une aide. La Bienheureuse appela Sœur Alinka, et toutes deux se rendirent auprès de la malade. « Ma chère Sœur, dit la Sainte, courage, ne perdez pas patience ; » et, la soulevant toute seule, elle la mit sur une chaise. Sœur Alinka, ne pouvant supporter la mauvaise odeur qu'exhalait ce grand corps trop peu souvent remué, s'était retirée à l'écart. « Très chère, lui dit la Bienheureuse, puisque vous ne pouvez m'aider, laissez-moi toute la besogne, je la ferai sans votre concours. » Et, ayant nettoyé avec soin le lit de la malade, elle la replaça sur sa couche, au grand étonne-



ment de Sœur Alinka qui ne pouvait comprendre comment une personne si faible pouvait soulever un poids si lourd. Après avoir couché l'infirmes, la Bienheureuse prit tous les linges infects et alla les laver elle-même. Sans cesse dans ces exercices d'une charité héroïque, la charitable Sainte allait de la cuisine à l'infirmes, chargée de provisions, de remèdes ; la boue et la neige ne l'arrêtaient point, et on la voyait parfois avec ses habits mouillés et souillés jusqu'aux genoux.

IV. — Notre Bienheureuse entourait de respect, de vénération, les images et les reliques des saints. Chaque fois qu'elle passait devant une image de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge, si pressée qu'elle fût, elle fléchissait le genou. Elle aimait à baiser les cinq Plaies du divin Rédempteur et elle portait toujours avec elle une petite croix où se trouvait enchâssé du bois de la vraie Croix, afin de jouir, la nuit et le jour, du divin Crucifié. Sa dévotion au Saint Nom de Jésus la pénétrait des plus doux sentiments. Elle avait souvent à la bouche ce Nom divin, et, comme saint Bernard, elle trouvait insipide l'entretien où le Nom de Jésus n'était pas prononcé. Les images de la Sainte Vierge n'excitaient pas moins sa piété douce et expansive ; elle récitait devant elles la Salutation angélique avec une ferveur admirable. Sa dévotion pour la Mère de Dieu était si grande qu'à son nom seul, prononcé par elle ou par d'autres, elle tombait à genoux, s'inclinait jusqu'à terre, pour honorer Celle qu'elle appelait sa très douce espérance, l'espérance du monde entier.

Aux veilles des principales fêtes de la Sainte Vierge, lorsque son nom était prononcé au Martyrologe, la Bienheureuse tombait en prostration et rendait ainsi à Dieu de vives actions de grâces. Elle lisait ou entendait lire avec avidité les vies des saints, en particulier de ceux qui avaient illustré sa famille, tels que : Saint Étienne, premier roi et apôtre de la Hongrie ; saint Ladislas, qui défendit ce royaume contre les infidèles et se rendit recommandable par ses grandes vertus, saint Émeric, dont la chasteté virginale dans le mariage parfuma le trône ; sainte Elisabeth, sa tante, dont le nom et les exemples brillaient alors d'un vif éclat dans toute la sainte Église.

La vie de notre Bienheureuse n'a été qu'une oraison continuelle. Elle assistait fidèlement aux Matines, à la Messe, à toutes les Heures de l'Office, et une maladie grave pouvait seule l'en empêcher. Déjà éveillée bien avant l'heure des Matines, elle pria à genoux près de son lit et, au premier signal du divin Office, elle se remettait sur sa couche pour n'être pas surprise dans ses veilles pieuses. Elle se relevait

aussitôt, faisait le signe de la croix, baisait avec dévotion son crucifix et, devançant les Sœurs, se rendait à l'église, au pied de l'autel de la Sainte Croix où elle répandait son âme toute liquéfiée par les ardeurs de la charité. Après Matines, elle continuait son oraison jusqu'au lever du jour. Le saint sacrifice de la Messe, la récitation de nombreuses prières, certains exercices pieux, occupaient sa dévotion jusqu'à l'heure du dîner. Durant tout ce temps consacré à Dieu, elle gardait un silence inviolable et ne voulait même pas parler à ses parents, à moins d'y être forcée par sa Supérieure. Quelques instants avant dîner, elle allait se prosterner au Chapitre devant un grand crucifix, aux pieds duquel elle venait prier, quand son service au réfectoire lui en laissait la liberté. A table, après avoir goûté un peu de nourriture, elle abaissait complètement son voile et poursuivait sa contemplation. Le reste de la journée qu'elle n'employait pas au travail, au service des Sœurs, était consacré à la prière. Jamais cette bienheureuse épouse du Christ ne se lassa de l'oraison. Le soir, après Complies, on la retrouvait au pied des autels ; insatiable des divins colloques, elle priait la Sœur chargée de fermer la porte de l'église d'attendre encore quelques instants. L'église fermée, elle se rendait au Chapitre pour se prosterner encore aux pieds du crucifix et, forcée de monter au dortoir, elle continuait près de son lit son entretien avec Dieu. Elle récitait, la veille de Noël, mille fois le *Pater* ; le jour de la Pentecôte, mille fois le *Veni, sancte Spiritus* ; la veille des quatre fêtes principales de la Sainte Vierge, mille fois la Salutation angélique, en se prosternant à chaque *Ave Maria*. A cause de ces genuflexions et de ces prostrations fréquentes, ses habits étaient tout usés aux coudes et aux genoux. Elle passait les deux semaines avant Pâques sans s'asseoir, toujours debout, ou à genoux, ou prosternée, priant, pleurant, gémissant, comme si elle avait eu sous les yeux le spectacle même de Jésus entre les mains des bourreaux et sur l'arbre de la croix. Il lui arrivait parfois, le jour des Rameaux, lorsqu'on lisait à l'église la Passion du Sauveur, d'éprouver des spasmes tels que ses Sœurs croyaient à tout moment la voir expirer. Le Jeudi saint, après le lavement des pieds, elle récitait au chœur avec une désolation inexprimable tout le Psautier. Lorsqu'on élevait, le Vendredi saint, la croix, pour la faire adorer par tout le peuple, la Bienheureuse, tombant à terre, poussait alors des sanglots qui s'entendaient parfois du dehors, ne pouvant empêcher ces explosions de sa douleur. Elle passait toute cette journée dans les pleurs, comme si elle avait été, seule, la cause

des souffrances du Sauveur : ses joues étaient comme brûlées par ses larmes et son voile en était trempé comme si on l'eût retiré de l'eau.

Aux autres fêtes de l'année liturgique, favorisée de grâces extraordinaires, la Bienheureuse éprouvait des extases et des élans qui la soulevaient parfois à la hauteur d'une coudée. La veille de l'Assomption, son corps restait longtemps élevé de terre. Une veille de la Toussaint, comme elle priait avec Sœur Hélène, elle inclina la tête et sembla succomber au sommeil. Sœur Hélène récita tout le Psautier ; quand elle eut fini, elle voulut réveiller sa sainte compagne, qui, pas plus qu'une morte, ne donnait signe de vie. Effrayée, Sœur Hélène court avertir Sœur Olympiade. Celle-ci se précipite et appelle avec anxiété la Bienheureuse, toujours sans vie apparente. Enfin, elle reprend peu à peu ses sens, et quand Sœur Hélène lui demande pourquoi elle lui a causé cette angoisse : « Mais, ma Sœur, répondit-elle, je n'ai été qu'un instant dans cet état. » Elle appelait un instant les longues heures de son extase. Une autre fois, durant l'Avent, comme elle priait, un globe de feu parut au-dessus de sa tête. Plusieurs religieuses accoururent pour contempler le prodige. Toute transportée en Dieu, la Bienheureuse ne les aperçut point. Quand elle revint à elle-même, comprenant par les gestes de ses Sœurs la nature de la merveille, elle passa la main au-dessus de sa tête et secoua la flamme. Celle-ci disparue, une odeur céleste vint embaumer l'appartement. Lorsque la Sainte quittait ces sublimes sommets de la prière, son visage était si beau et jetait un tel éclat que les religieuses n'osaient la regarder, de même que les Hébreux ne pouvaient soutenir le regard de Moïse descendant du Sinaï. Élevée si près de Dieu dans son oraison, la Bienheureuse en obtenait tout ce qu'elle voulait, et jamais sa prière ne fut sans résultat.

La dévotion de la Bienheureuse au divin Sacrement de nos autels ne saurait être dépeinte. Durant le saint Sacrifice, à partir de l'élévation jusqu'à la communion, elle pleurait abondamment, et, emportée par le vol de son esprit, elle paraissait comme morte. Devait-elle communier, elle s'y préparait le jour précédent, jeûnait au pain et à l'eau, passait toute la nuit en veille, disciplines, prières, dans l'attente du divin Époux. Au moment de la communion, prosternée à terre les bras en croix, elle exhalait ses soupirs en répandant un torrent de larmes. Après la réception de la divine Eucharistie, elle tombait souvent en extase ; si cette faveur ne la ravissait point à elle-même, elle se plaisait à tenir un des côtés de la nappe de communion, pour mieux jouir de la présence et de l'aspect du céleste Époux. Le jour où elle avait communie,

elle ne mangeait rien jusqu'au soir et se contentait à ce moment d'un peu de nourriture.

Toujours plus embrasée du désir d'avancer dans la perfection, elle lisait assidûment les conférences de Cassien, écoutait avec avidité les lectures spirituelles, les sermons, qu'elle retenait parfois tout entiers. Un jour, dans un entretien, le Frère Marcel, Provincial, grand serviteur de Dieu, lui révéla qu'ayant demandé par beaucoup de prières la voie de sainteté suivie par les Saints Pères, si agréables à la divine Majesté, il avait eu la vision suivante. Une nuit, réveillé subitement, il vit un livre écrit en lettres d'or et il entendit une voix qui lui disait : *Frère, lève-toi et lis.* Frère Marcel se lève et lit : *La voie de perfection des anciens Pères fut celle-ci : aimer Dieu, se mépriser soi-même, ne mépriser ou juger personne.*

Ces maximes pénétrèrent si avant dans le cœur de notre Bienheureuse que, dans tout ce qu'elle faisait ou pensait, elle prenait garde à mieux pratiquer l'amour de Dieu, le mépris de soi, l'estime du prochain. Cette méthode la conduisit au sommet de la perfection et la rendit la règle vivante de la Communauté. Sœur Catherine la sollicitant beaucoup pour apprendre d'elle la manière de bien prier, elle lui dit : « Ma Sœur, offrez à Dieu votre corps et votre âme, que votre cœur soit toujours près de lui, sans que ni la mort, ni la tribulation, ni rien d'ici-bas puisse l'en détacher : ainsi vous prierez bien. » Quelques religieuses l'invitant à faire moins de pénitences pour vivre plus longtemps, et mériter davantage, elle répondit : « Que les personnes qui prétendent longtemps demeurer dans cette vallée de larmes, diffèrent, si bon leur semble, de faire des bonnes œuvres ; pour moi, j'aime beaucoup mieux être du nombre de celles qui, dans l'incertitude du temps qui leur reste à vivre, croient n'en avoir point à perdre ; et nulle de nous ne doit ignorer que c'est en vain que nous sommes enfermées dans un monastère, si nous recherchons le repos d'un corps mortel et les délices du siècle ; la clôture des maisons religieuses ne convient qu'à celles qui aiment, qui désirent et qui recherchent, non pas les biens périssables de cette vie, mais ceux qui sont éternels. » Quand ses parents venaient la voir, notre Bienheureuse, qu'un saint zèle pour la gloire de Dieu et la salut des âmes animait, les exhortait à rendre la justice, à ne pas opprimer leurs sujets, à protéger les veuves, les pauvres, les affligés. Tout ce qu'elle disait était, au dedans comme au dehors du monastère, parfaitement accueilli, à cause de sa sainteté reconnue.



L'amour de la Bienheureuse pour l'Église lui inspirait chaque jour de nouvelles pénitences et de plus ardentes prières. Ennuyées de la voir se lamenter parfois avec tant de soupirs sur les malheurs du temps, quelques Sœurs lui disaient : « Pourquoi tant vous affliger, en quoi tout cela vous touche-t-il? — Eh! quoi, répondait en gémissant cette âme vraiment apostolique, l'Église n'est-elle pas la Mère de chaque chrétien : cette mère est violemment attaquée, on lui arrache ses membres, et vous me demandez en quoi cela me touche! Ne suis-je pas fille de la sainte Église? N'est-ce pas elle qui m'a engendrée aux fonts sacrés du baptême? Et ses douleurs pourraient me laisser indifférente!... » Par ces paroles, la Bienheureuse amenait les autres Sœurs à penser et à sentir comme elle. Victime d'expiation en faveur de l'Église, l'infatigable pénitente imagina un nouveau supplice pour affliger son corps. Elle se fit avec la peau de deux hérissons une ceinture armée d'innombrables piquants qu'elle serra tout autour de ses reins. Au Chapitre général tenu à Pesth en 1273, Jean de Verceil, Général de l'Ordre, montra cette étrange ceinture aux Frères réunis.

Toutes ces souffrances étaient encore trop peu pour cette épouse de Jésus en croix. Elle brûlait d'un violent désir du martyre. Entendant lire un jour le supplice de saint Jacques l'Intercis, coupé en morceaux par ordre du roi de Perse, elle se prit à dire à Sœur Hélène, sa compagne : « Ma Sœur, cette lecture vous plaît-elle?... Oh! que n'avons-nous vécu en ces temps! Quel bonheur, s'il nous arrivait, à nous aussi, d'avoir les membres arrachés, d'être coupées en morceaux, et, après mille tourments, de sentir le glaive nous trancher la tête! » Qui ne reconnaît à ce trait la fille de saint Dominique? Chaque fois qu'on lisait la vie de quelque martyr, le visage tout en feu, comprimant les battements de son cœur, cette Bienheureuse s'écriait : « Plût à Dieu que nous fussions soumises à quelque persécution et qu'on nous condamnât aux bûchers, à la torture, aux dents des bêtes, à tous les tourments! » Le bruit de nouvelles incursions de Tartares s'étant répandu : « Je prierai, dit la Sainte, qu'ils ne viennent pas, ces féroces ennemis du nom chrétien; mais pour ce qui me concerne, que je voudrais qu'ils soient déjà venus, afin de recevoir de leurs mains le coup mortel et de m'en aller vers mon Époux! »

Cette très pure et innocente vierge eut à un degré remarquable le don de prophétie. Nous avons déjà vu comment, dès l'âge de deux ans, elle prédisait la victoire de son père sur le duc d'Autriche. Dans le couvent, ce même esprit lui faisait découvrir les pensées et les

dispositions des religieuses. Une sœur Pétronille, de haut lignage, étant un jour à la collation, se prit à examiner avec tristesse comme elle était vêtue grossièrement, elle qui aurait pu, dans la maison de son père, porter des habits étincelants d'or et de pierreries. Sœur Pétronille n'était que novice, dans la fleur de l'âge, et ces pensées faisaient impression sur son âme. Après la collation, la B. Marguerite appela la novice et la reprenant doucement de sa lâcheté : « Oui, lui dit-elle, vous êtes belle, et vous vous complaisez dans votre bel habit. Allons, plus de ces vaines réflexions, et ne perdez plus votre temps à de telles niaiseries. » Toute couverte de confusion, Sœur Pétronille demanda à la Sainte de bien prier pour elle. Sœur Alinka, également d'illustre race, soupant un soir et se trouvant sans aucun goût pour la nourriture, sans qu'on s'empressât à lui donner quelque cordial, se disait à elle-même : « Si je n'étais pas religieuse et que, me trouvant à table chez mes parents, on me vît indisposée, combien de serviteurs feraient assaut de zèle autour de ma personne ! » Et après le souper, Sœur Alinka resta à sa place, toute triste, pendant que les religieuses se rendaient au chœur pour l'action de grâces. Cette prière terminée, la B. Marguerite vint trouver la malade restée à la même place et lui dit : « Très chère Sœur, qu'avez-vous, quel est votre mal ? — Comment je vais ? vous le voyez bien, répondit Sœur Alinka. — Et c'est pour si peu, reprit la Sainte, que vous songez à quitter l'Ordre et que vous regrettez d'être religieuse ! » Honteuse de voir sa lâcheté découverte, Sœur Alinka resta trois jours n'osant regarder en face la Bienheureuse.

Une autre religieuse, étant à table, conserva durant tout le repas, au fond de son cœur, des sentiments d'aigreur et de vengeance, tout en gardant des airs de mansuétude. A la recreation, la Bienheureuse l'appelle et lui demande à quoi elle pensait durant le dîner. « Je mangeais, dit la Sœur, et je pensais à la nourriture. » Alors, la douce vierge Marguerite lui déduisit une à une ses réflexions, et lui reprocha ses sentiments amers. La coupable avoua tout et rendit grâces à sa charitable monitrice de l'avoir tirée de cet état dangereux.

V.—Notre Sainte, dès l'âge le plus tendre, avait pratiqué jour et nuit les exercices les plus sublimes de la vertu ; elle avait montré à son Époux une généreuse et inviolable fidélité, le temps était venu où tant de mérites allaient être couronnés. Le 8 janvier, sans indice de maladie grave, elle dit à quelques religieuses : « Je mourrai dans dix jours. » Une Sœur étant venue à décéder sur ces entrefaites, comme la Bien-

heureuse veillait près de sa dépouille, elle dit à Sœur Olympiade et à d'autres Sœurs anciennes, qui parlaient de suivre bientôt la défunte : « Très chères Mères, c'est moi qui la suivrai la première. » Elle pria ensuite les religieuses ses parentes de l'ensevelir au pied de l'autel de la Très Sainte Croix, les assurant que son corps ne les incommoderait point.

Prise bientôt d'une violente fièvre, la Bienheureuse s'alita. On avertit de cette maladie les autres monastères et les couvents. Le Frère Marcel, ex-Provincial, avec le Frère Michel qui lui avait succédé dans sa charge, vinrent visiter la mourante. Le premier entendit sa confession et lui donna le Viatique. La séraphique malade voulut recevoir aussi sans retard l'Extrême-Onction. Puis, avec une allégresse singulière, elle prit congé de ses Sœurs, en les exhortant à l'amour de Dieu et au mépris du monde, leur montrant la récompense que le très doux Époux Jésus réserve à ceux qui s'attachent à lui de toutes les forces de leur âme. Puis, elle donna à la Prieure, Sœur Élisabeth, la clef du petit coffret où elle tenait cachés ses plus précieux trésors. La Prieure alla ouvrir le coffret et aperçut les bracelets, les colliers précieux de cette chère épouse du Christ, savoir : deux cilices, une ceinture de fer large de deux doigts, la ceinture faite avec la peau des hérissos, des disciplines et autres instruments de pénitence.

Tout le temps qui lui restait encore à vivre, la Bienheureuse l'employa en divins colloques avec le Bien-Aimé de son cœur, pour lequel elle avait quitté ses parents, foulé aux pieds la couronne royale, renoncé aux plus belles espérances terrestres. A mesure que le terme de sa course approchait, les désirs de son âme devenaient de plus en plus véhéments, les élans de son cœur plus impétueux et irrésistibles. Enfin, prononçant ces paroles du Psaume trentième : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, elle rendit doucement son âme entre les mains de l'immortel Époux. C'était le 18 janvier de l'année 1270. La Bienheureuse avait vingt-huit ans, dont elle avait passé vingt-cinq dans le monastère et vingt-quatre sous l'habit religieux.

Le ciel rendit aussitôt d'éclatants témoignages de l'éminente sainteté de notre Bienheureuse. Son visage resplendit d'une beauté merveilleuse et tout son corps exhala un parfum céleste. Ces précieuses dépouilles furent portées en procession à l'église et demeurèrent quatre jours sans être ensevelies, à cause d'un concours immense de peuple. A ses funérailles se trouvèrent le roi et la reine, ses parents, l'archevêque de Strigonie, assisté de plusieurs évêques, des princes,

des magistrats, des religieux de l'Ordre de saint Dominique et de celui de saint François, une multitude innombrable de pauvres. L'archevêque de Strigonie, entendant les sanglots des religieuses qui pleuraient une Mère si bonne et si douce, le miroir de leur perfection, souleva le voile qui couvrait le visage de la Sainte et à la vue du reflet glorieux d'immortalité qui en rejaillissait : « Cessez, s'écria-t-il, cessez de pleurer cette fille du Roi éternel. Réjouissez-vous plutôt avec celle qui jouit visiblement de la gloire des Bienheureux. » Le corps, après la célébration des saints Offices, fut déposé dans une fosse au pied du grand autel, sans être recouvert de terre : on étendit seulement un voile au-dessus de la fosse. Ces saintes dépouilles demeurèrent ainsi plusieurs jours, répandant une odeur ineffable. Les religieuses, attirées par ces parfums du ciel, ne pouvaient quitter ce lieu. Le quatorzième jour, on ferma le tombeau avec une grosse pierre brute. Trois mois après, on plaça le corps de la sainte dans un riche sépulcre en marbre, et, à cette occasion, les mêmes émanations embaumées parfumèrent toute l'église.

Peu de jours avant la mort de notre Bienheureuse, une religieuse de l'Ordre de Prémontré, habitant un monastère voisin, aperçut dans une vision la Sainte Vierge accompagnée d'une grande multitude d'anges, de saints et de saintes, et portant à la main une couronne d'une richesse et d'un éclat extraordinaires. Elle descendit jusqu'au monastère de la B. Marguerite et, arrivée près de l'innocente Vierge, elle la couronna solennellement, puis la conduisit dans le ciel au milieu d'un ravissant concert. Une autre religieuse du même Ordre, résidant au monastère de Pesth, vit, au moment du trépas de la Bienheureuse, une brillante étoile monter vers les cieux. Frappée d'admiration, elle demanda aux anges présents quelle était cette belle étoile, et les esprits célestes lui répondirent : « C'est Marguerite, fille du roi Béla, qui laisse la terre pour le ciel. » Frère Romain, du couvent de Raba, était mort peu de jours avant la Bienheureuse. Il apparut au bout de quelque temps à son Prieur, le suppliant de lui accorder le suffrage de ses prières et saints sacrifices. Le Prieur l'interrogea sur l'état de la Bienheureuse qui venait de mourir. « Sœur Marguerite, répondit le défunt, est allée droit au ciel, où elle est assise à côté de l'Époux, vêtue d'une robe d'or et enrichie de mille ornements. »

Nous n'entreprendrons pas de parler des miracles de notre Bienheureuse. Le nombre en est prodigieux. Aveugles, boiteux, paralytiques, affligés de toute sorte, ont obtenu au tombeau de sainte



Marguerite une guérison complète. Déjà, de son vivant, elle avait fait plusieurs miracles.

La cause de notre Bienheureuse fut plusieurs fois portée devant le Saint-Siège. En 1409, le B. Jean Dominici, légat *a latere*, en Allemagne, accordait cent quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient le tombeau de la bienheureuse princesse. Mathias Corvin, roi de Hongrie, fit en 1464 de vives instances auprès du Pape Pie II, pour obtenir la canonisation tant désirée. Différents troubles la retardèrent. Enfin, de nos jours, Pie VII étendit à tout l'Ordre de saint Dominique la fête de la B. Marguerite, qui se célébrait déjà en plusieurs églises, et la fixa au 26 janvier.

Dès l'année 1272, Grégoire X, informé des merveilles opérées au tombeau de la Bienheureuse, avait ordonné à l'archevêque de Strigonie, à l'évêque de Vatzén et à l'abbé cistercien de Bahon-Beel, de se rendre au monastère de l'île de la B. Vierge, pour instruire la cause de notre Sainte. Nous possédons les principaux témoignages des Sœurs, appelées à déposer en cette circonstance. Toutes ces religieuses, appartenant aux familles les plus qualifiées du royaume, excellèrent dans le mépris du monde et de ses grandeurs, dans la pratique des plus éminentes vertus. Il est juste de les mentionner à la fin de cette Vie ; elles formeront comme le cortège de notre bienheureuse princesse Marguerite. Voici leurs noms :

SŒUR CATHERINE, Prieure du monastère à l'époque de ces premières informations. Elle était entrée dès l'âge de sept ans au monastère de Vesprim, et fut la maîtresse de latin de notre Bienheureuse ; elle la suivit au monastère de l'île du Danube, ou de la B. Vierge, et rendit bon témoignage de ses vertus.

SŒUR ELIANE. Entrée à l'âge de dix ans au monastère de Vesprim, elle passa vers sa trentième année avec la sainte au monastère de la B. Vierge. Souffrant la nuit d'un mal de doigt très violent, elle fut délivrée par le simple contact de la main de notre Bienheureuse, auprès de laquelle elle s'était rendue pour se plaindre et demander soulagement.

SŒUR HÉLÈNE, différente de la religieuse du même nom qui forma la jeune princesse aux pratiques de la plus haute perfection, et mourut à Vesprim, en odeur de sainteté. Celle-ci, âgée de quatorze ans, suivit la Bienheureuse au monastère de l'île du Danube. Après plusieurs magnifiques témoignages, elle assura qu'aucune langue humaine ne saurait raconter les traits de vertu de son admirable compagne.

SŒUR MARGUERITE, nièce du roi Etienne V et fille de la duchesse Anne. Elle était entrée au monastère à l'âge de quatre ans. La Bienheureuse la

prenait parfois pour son aide dans les soins qu'elle rendait aux religieuses malades. Sous ses yeux, elle guérit une pauvre femme paralytique.

SŒUR ÉLISABETH, fille d'Étienne V, roi de Hongrie, et nièce de la Sainte. C'est elle qui, toute petite, élevée dans le monastère, passa un jour adroitement la main entre les épaules de la Bienheureuse pour voir si elle avait un cilice, et s'assura qu'il en était ainsi : sa tante, confuse, l'éloigna en lui disant : « Laisse-moi, va-t-en vite. »

SŒUR MARGUERITE, fille du duc Guillaume de Makonie. Elle était entrée à neuf ans dans l'Ordre et fut souvent témoin des actes de charité héroïques de notre Bienheureuse. Devant elle, la Sainte exprima un jour ses ardents souhaits du martyre.

SŒUR BÉNÉDICTE, fille du seigneur Buca de Tobolj. Elle fut témoin de beaucoup d'actes de patience et d'humilité de la Bienheureuse.

SŒUR ÉLISABETH, fille du seigneur Étienne Badoboraj. Elle était Prieure du monastère à la mort de notre Sainte, et reçut de sa main la clef du coffret où étaient contenus ses instruments de pénitence.

SŒUR ÉLISABETH, fille du comte Ladislas Serennaj. Elle aida à revêtir la Bienheureuse après sa mort, et sentit s'évanouir en un moment les grandes douleurs qui l'accablaient.

SŒUR SABINE, fille du seigneur Fel-hey-viz. Entrée dans l'Ordre à l'âge de douze ans, elle devint une des confidentes de la Sainte et lui donnait, à sa prière, de rudes disciplines ; elle fut témoin de la grande lumière qui descendit sur elle durant une de ces terribles flagellations.

SŒUR HÉLÈNE, fille d'Élie Serrenaj. Elle vit la Bienheureuse au moment où le globe de feu reposait sur sa tête durant l'oraison. C'est elle que la Sainte reprit d'avoir découvert le secret de ses pénitences.

SŒUR ELISABETH, fille de la comtesse Olympiade et amie intime de la Bienheureuse, à laquelle elle tenait compagnie dans la plupart de ses exercices pieux.

SŒUR STÉPHANIE, fille du seigneur de Ponsa et mise au monastère dès l'âge de deux ans. Après la mort de la Bienheureuse, étant gravement malade, elle jouit de son apparition, la vit faire sur elle le signe de la croix, à la suite duquel elle fut guérie complètement.

SŒUR OLYMPIADE, veuve du comte Thomas Bodomeraj. Elle fut chargée de l'éducation de la jeune princesse Marguerite, vint avec elle à Vesprim, la suivit à l'île du Danube et fut sa Prieure. Elle rendit sur toute sa vie un éclatant témoignage.

SŒUR FROSINE, fille du seigneur Jacques Nitracht. Malade, elle fit vœu de dire chaque jour quinze *Pater* et quinze *Ave* en l'honneur de la Bienheureuse, et se trouva tout aussitôt guérie.

SŒUR AGNÈS, dès son jeune âge au service du monastère. Exécutant un jour les ordres de la Bienheureuse qui l'avait envoyée, par une nuit obscure, chercher une de ses tuniques, elle tomba dans un puits. Retirée toute brisée et sans vie, la B. Marguerite pria avec larmes pour elle et aussitôt elle se leva, marcha et vint se jeter reconnaissante aux pieds de la Sainte.

SŒUR AGNÈS, fille du seigneur Paul Berk. Elle avait cinquante ans et en avait passé dix-huit dans le monastère, quand elle rendit témoignage de la sainteté de notre Bienheureuse.

SŒUR JUDITH, fille du comte Hippolt. Élevée dès l'âge le plus tendre avec la jeune princesse, elles s'apprenaient mutuellement certaines prières et se faisaient part du fruit de leurs lectures.

SŒUR CÉCILE, de Vesprim. Elle avait habité avec la Sainte les deux monastères de Vesprim et de l'île du Danube.

SŒUR LUCIE, fille d'Otton de Vesprim, entrée dans l'Ordre à l'âge de sept ans. Elle avait observé qu'à force de faire des génuflexions, la sainte avait les genoux durcis et semblables à l'écorce du chêne. Gravement malade, elle but une potion où avaient trempé des cheveux de la Bienheureuse et fut instantanément guérie.

SŒUR CATHERINE, fille du seigneur Sennye de Strigonie. En sa présence, la Bienheureuse se jeta un jour très humblement aux pieds d'une Sœur qui ne lui avait point parlé depuis trois jours, lui demandant pardon au cas où elle l'aurait offensée.

SŒUR ALEXANDRINE, fille du seigneur Alexandre Rak. La Bienheureuse l'avait chargée de nourrir les hérissons, avec la peau desquels elle se fit une si horrible ceinture.

SŒUR AGNÈS, fille du seigneur Grégoire Somogy. Ayant un jour le visage tuméfié au point de ne plus voir, elle se lava avec l'eau où avaient trempé les cheveux de la Bienheureuse, et son mal disparut.

SŒUR BÉNÉDICTE, fille du seigneur Étienne Kanak. C'est elle qui frappa, jusqu'à n'en plus pouvoir, la Bienheureuse, insatiable de souffrances.

SŒUR MARGUERITE, mère du prince Mathias de Transylvanie. Elle témoigna aux commissaires du Pape que, chaque fois qu'elle ou ses filles, ayant été malades, avaient eu recours à la Bienheureuse, elles ne l'avaient jamais priée en vain.

SŒUR JUDITH, fille du palatin Moyse. Elle entendit Sœur Olympiade reprochant à la Bienheureuse d'être toujours le nez à terre, ce que la Sainte prit avec un admirable esprit d'humilité.

SŒUR ANNE, fille du seigneur Meloau Nitraj. Pour obéir à la Bienheureuse, elle lui avait serré les bras avec une force telle qu'ils semblaient coupés.

SŒUR CATHERINE, fille du seigneur André Varadj. C'est à elle que la sainte reprocha les pensées méchantes qu'elle entretenait à table.

SŒUR MARGUERITE, fille de Bosanni Drisi, entrée à seize ans dans le monastère.

SŒUR CANDIDE, fille de Taurini Gaurai. Au moment des dépositions, malade et dans un état désespéré, elle vit entrer dans sa cellule saint Barthélemy, saint Démétrius et saint Laurent ; ces saints lui dirent qu'ils venaient rendre l'héroïcité des vertus de la B. Marguerite indubitable, et ils la guériront pour qu'elle pût témoigner en présence de l'archevêque de Strigonie, qui venait d'arriver.

SŒUR ÉLISABETH, fille du comte Saloni. Elle avait entendu la Bienheureuse dire à sa mère : « Je préférerais être coupée en morceaux plutôt que d'être mariée. »

SŒUR ÉLISABETH, fille du comte Adrien. Elle guérit une Sœur malade, en lui donnant à boire du vin où avaient trempé des cheveux de la Sainte.

SŒUR CATHERINE, fille de Marc Samogy. Entrée à cinq ans dans le monastère, elle avait été témoin de la tendresse et de la charité avec laquelle la Bienheureuse bandait les plaies infectes des malades.

SŒUR CUNÉGONDE, fille du comte Bagoldj. Elle avait entendu la sainte s'entretenir dans ses oraisons avec les esprits célestes.

SŒUR AGATHE, fille du seigneur de Vesprim. Accablée d'infirmités, elle ne put que témoigner, en peu de mots, de la dévotion de la Bienheureuse, occupée jour et nuit à prier Dieu.

SŒUR ALINKA, fille du seigneur Pierre Ayka. La Bienheureuse avait sondé les sentiments de son cœur, quand elle songeait à retourner au monde. A l'époque des dépositions, ayant honte de révéler, avec l'esprit prophétique de la Sainte, sa propre faiblesse, elle résolut de ne rien dire. Mais prise tout à coup d'un mal grave, elle fit de nombreuses et admirables révélations.

SŒUR MARIE. Elle raconta comment une religieuse, qui plaisantait sur l'empressement avec lequel on cherchait différents remèdes pour un mal d'épaules de la Bienheureuse, se trouva prise tout à coup du même mal et, repentante, obtint la disparition de sa douleur.

SŒUR AGATHE, fille du seigneur Ladislas Serrenaj. Veillant une religieuse malade, elle entendit la Bienheureuse l'interpeller et lui dire de se lever, qu'elle était guérie.

SŒUR PÉTRONILLE, fille du seigneur Pierre Tongaj. La Sainte avait découvert ses pensées, quand elle songeait aux beaux habits du siècle.

Nous avons à dessein rapporté l'âge auquel plusieurs de ces illustres servantes du Seigneur sont entrées au monastère, et la qualité de leurs parents. Par là on verra mieux avec quelle insigne piété des époux chrétiens étaient alors soigneux d'abriter l'innocence de leurs enfants à l'ombre de la maison de Dieu, et on admirera les merveilles de la grâce dans des cœurs innocents soustraits de bonne heure à la contagion du siècle.





*Le V. P. JÉRÔME DE LA CROIX*  
*Missionnaire aux Indes orientales, et Martyr (\*)*

(1566)

LE B. Père Jérôme naquit à Lisbonne, de parents très illustres. Son père était de la famille de Paiva et sa mère de celle de Chamorra, maisons des plus considérables du pays par l'antiquité de leur noblesse. Envoyé à Coïmbre, pour ses études, il reçut le bonnet de Docteur en l'un et l'autre droit. Mais cette science ne servant qu'à lui ouvrir les yeux, pour lui faire connaître les vanités du monde et les grands avantages qu'on trouve à se donner à Dieu, il prit la résolution de se consacrer à son service dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il entra, à l'âge de trente ans, au couvent de Saint-Dominique, à Lisbonne ; et pour témoigner à Dieu le désir qu'il avait de s'offrir à lui en parfait holocauste, il renonça au nom en même temps qu'aux richesses et à la grandeur de sa famille, pour prendre le nom de la Croix et ne plus vivre qu'en Jésus crucifié.

Pendant son noviciat, il s'adonna à l'oraison, et parvint à un si haut degré de contemplation, qu'avant sa profession il y était très souvent ravi en extase. Il faisait paraître tant de vertu, tant d'exactitude et tant de ferveur en toute sa conduite, que le Provincial, le célèbre Père Jérôme d'Azambouja, obligé d'envoyer des missionnaires aux Indes-Orientales, et manquant d'un sujet pour compléter le nombre de ces généreux prédicateurs, jeta les yeux sur le Frère Jérôme de la Croix, qui n'était encore que diacre. Comme le vaisseau était sur le point de mettre à la voile, il le fit appeler après Complies, et lui dit : « Frère Jérôme, je vous ai choisi pour aller prêcher l'Évangile aux Indes, avec les Pères que j'y ai destinés ; le vaisseau est à l'ancre : disposez-vous à partir immédiatement. » Le vertueux Frère accepta très agréablement cette mission, se prosterna aux pieds de son Supérieur et lui demanda sa bénédiction. Il alla ensuite à sa

(\*) Sousa. 1 part., l. III, c. xxxi ; Lopez, iv part. ; Cardoso ; *Diário*.

cellule, prit sa chape et son bréviaire et courait s'embarquer, si le Père Prieur ne l'eût retenu, pour le faire ordonner prêtre le lendemain. En sortant des pieds de l'évêque, le jeune apôtre partit de Lisbonne sans prendre congé de sa mère qui vivait encore, et il se mit dans une chaloupe, pour gagner le vaisseau déjà sous voiles.

Le Père Jérôme de la Croix donna des preuves d'une aussi généreuse patience durant tout le voyage, qu'il en avait données d'une obéissance parfaite, à son départ. Sur le vaisseau se trouvait un gentilhomme impie et libertin, quin'avait pour tout entretien que des discours dissolus, des médisances et d'horribles blasphèmes. Il parlait de Dieu et des choses saintes avec tant de mépris, que le V. Père Jérôme, ne pouvant souffrir ces impiétés, l'en reprit un jour avec beaucoup de douceur et le pria pour l'amour de Dieu de s'abstenir de ces blasphèmes, capables d'attirer sur lui les vengeances du ciel. Ce malheureux, au lieu de recevoir cette correction fraternelle en bonne part, fut si transporté de colère que, sans avoir égard ni au caractère ni à l'habit du religieux, il lui donna un soufflet de toute sa force. Le Père le souffrit avec patience, disant qu'il offrait l'affront et la douleur à son divin Jésus, comme les prémices des travaux auxquels il allait s'engager pour son amour. Mais les passagers en furent tellement irrités, qu'ils résolurent de venger cet outrage.

Le capitaine, voulant couper racine à ces divisions naissantes, qui pouvaient soulever tous les passagers contre son équipage, et porter les uns et les autres à s'égorger, fit transporter le Père Jérôme dans un autre vaisseau. On ne saurait exprimer la douleur qu'il eut de se voir séparé des autres Pères. Il offrit à Dieu ce sacrifice, et le Seigneur eut sa charité et sa résignation si agréables, qu'il le combla de grandes consolations intérieures.

Lorsqu'il fut arrivé aux Indes, Dieu, qui voulait couronner bientôt sa vertu par le martyre, permit que le Vicaire général l'envoyât, peu de jours après, à Malacca, de peur que sa présence ne renouvelât à Goa les querelles qui avaient commencé sur le navire à son occasion, et que ces différends entre les passagers, le capitaine et les parents du gentilhomme, n'excitassent quelque sédition et ne fussent cause de quelque meurtre. Le Prieur de Malacca reçut avec joie le jeune missionnaire ; comme il cherchait un compagnon à donner au V. Père Sébastien de Canto sur le point d'entrer le premier dans le royaume de Siam, afin d'y prêcher l'Évangile, il lui adjoignit le Père Jérôme. Sur le récit que les marchands portugais avaient fait à

ces infidèles des bonnes qualités de nos Pères, de leur vertu, de leur capacité, de leur désintéressement et du zèle ardent qu'ils avaient pour faire connaître les vérités de la foi, ils en furent reçus avec toutes sortes de démonstrations d'amitié, non seulement par le peuple, mais par les principaux du royaume, et par les prêtres mêmes des idoles, qui souhaitaient vivement être instruits des mystères adorables de notre religion.

Ces deux Pères s'appliquèrent d'abord à apprendre la langue du pays ; et les infidèles, voyant qu'ils la parlaient bien vite avec autant de facilité que si elle eût été leur langue naturelle, furent puissamment persuadés de leur mission céleste. Ils prêchèrent et catéchisèrent ces pauvres idôlâtres, et en peu de temps ils en baptisèrent un nombre considérable.

Les démons, ne pouvant souffrir ces heureux progrès, se servirent de certains Maures, qui trafiquaient déjà en ce royaume avant les Portugais, pour en arrêter le cours. Ces Maures infidèles, craignant de perdre entièrement leur commerce sices peuples se faisaient chrétiens, ne trouvèrent point de meilleur expédient, pour assurer leur trafic, que de tuer les deux religieux. Pour y réussir, ils résolurent d'attaquer les Portugais, établis tout près de la petite maison qui servait de couvent à nos Pères, ne doutant point que ceux-ci ne sortissent au bruit des armes, pour venir pacifier toutes choses. Le jour pris, ils vinrent armés, susciter une querelle aux Portugais, mirent l'épée à la main, et commencèrent une attaque simulée. Les Pères, entendant ce tumulte, sortirent pour séparer les combattants ; les Maures n'attendaient que cette occasion. Ils se ruèrent sur nos religieux, percèrent d'un coup de lance le V. Père Jérôme qui devint le premier martyr du royaume de Siam, et blessèrent dangereusement le V. Père Sébastien. Croyant les avoir tués tous deux, les Maures s'enfuirent satisfaits d'avoir assouvi la rage qu'ils avaient conçue contre ces vaillants apôtres. Le peuple parut inconsolable de la mort du V. P. Jérôme. On voyait ces pauvres Indiens, assemblés par troupe, jeter de longues clameurs vers le ciel, et répéter souvent en leur langue : « Mon Père ! mon Père ! » Le roi vengea la mort du V. Père Jérôme par la punition de plusieurs mahométans, qu'il châtia du dernier supplice.

On porta son saint corps, l'année suivante, à Malacca. Tout le clergé séculier et régulier le reçut et le conduisit en procession à notre couvent, où il est honoré comme un apôtre et comme un martyr. Sa mort arriva le 25 janvier 1566.



*La V. M. JEANNE DE LA VIERGE*

*Professe du Monastère de Saint-Thomas, à Paris  
et une des fondatrices de celui de Dinan (\*)*

(1607-1650)

La V. M. Jeanne de la Vierge naquit à Paris, l'an 1607, de parents très honorables. Ceux-ci crurent volontiers que Dieu la destinait à quelque grand dessein, à cause de l'insigne protection dont il avait entouré son enfance. Voici en quelles occasions. Lorsqu'on la portait en nourrice, le bateau s'étant brisé sur la Seine, l'enfant, ou plutôt, la femme qui la tenait dans ses bras, flotta longtemps sur une planche, jusqu'à ce que des bateliers l'eussent recueillie. Un autre fois, à l'âge de trois ans, ses sœurs l'avaient mise imprudemment en un endroit qui plongeait sur la rivière ; elle devait glisser et y tomber infailliblement sans un effet de la Providence.

Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation , mais elle, se laissant emporter à la vanité et aux divertissements, profitait fort peu de ses instructions : ce qui obligea sa mère de lui en faire quelques reproches. Son père, s'étant aperçu de cette mésintelligence, jugea à propos de la marier à un parti assez avantageux. La jeune fille eût suivi volontiers l'exemple de sa sœur, qui avait embrassé cette condition ; mais Dieu la frappa d'une si violente crainte de ne pas faire son salut dans les devoirs difficiles de cet état, qu'elle eut recours à la Sainte Vierge, à laquelle, nonobstant ses vanités, elle était fort dévote, et lui recommanda très affectueusement cette importante affaire. Elle fit dire aussi une messe du Saint-Esprit, afin de connaître la volonté de Dieu. Cette volonté lui fut déclarée assez sensiblement dès le lendemain, car elle apprit que l'affaire de son mariage était rompue.

Elle alla trouver son confesseur, religieux de l'Ordre, du couvent de la rue Saint-Honoré. Celui-ci l'exhorta plus vivement que jamais

(\*) Mémoires de Paris et de Bretagne.



à être fidèle à Dieu et à renoncer à toutes ses vanités. Touchée de la grâce, elle obéit. Elle commença à faire oraison, et son esprit y trouvant beaucoup d'attrait et de douceur, elle y passait des heures entières. Elle priait les genoux contre terre, en esprit de pénitence ; et à force de venir fréquemment dans notre église, elle conçut tant de dévotion pour saint Dominique, qu'inspirée de se faire religieuse, elle choisit son Ordre.

Elle ménagea son entrée au monastère de Saint-Thomas, en s'entendant avec la V. Mère Marguerite de Jésus ; mais son père n'y voulant point consentir, elle épia si à propos le moment où le médecin devait entrer, qu'elle se glissa avec lui dans le monastère, et dit en riant, pour exprimer la joie qu'elle ressentait de se voir dans cette sainte maison, que le médecin l'avait guérie de tous ses maux. C'était le 21 décembre 1628.

L'heureuse postulante se prépara durant un mois à recevoir l'habit. Dans cette longue retraite, Dieu lui communiqua beaucoup de grâces, et fit naître dans son âme un désir ardent de souffrir, désir qui lui a duré jusqu'à la mort. Ayant reçu l'esprit apostolique de l'Ordre avec l'habit, elle ne songea plus qu'à mener une vie pénitente et crucifiée, pour expier ses divertissements et ses vanités passées. Elle prenait de fréquentes et cruelles disciplines, et souvent avec une chaîne de fer. Elle travaillait infatigablement : ce qui lui causa aux pieds des écorchures qui lui firent souffrir une sorte de martyre : car la chair s'attachant à ses chaussures de laine, toutes les fois qu'elle les ôtait, elle enlevait aussi la peau, avec de si étranges douleurs, qu'elle en tombait en défaillance ; et quoique ces douleurs l'empêchassent de dormir avant Matines, elle ne laissait pas d'y assister toutes les nuits.

Notre jeune Sœur se surmontait généralement en toutes choses, se portant avec ardeur vers celles qui excitaient son aversion ou sa répugnance. Elle gardait un silence très rigoureux et passait une partie de la nuit à l'oraison, qu'elle faisait souvent les bras en croix. Son obéissance était prompte et aveugle ; se tenant continuellement en la présence de Dieu, elle faisait paraître une profonde humilité. Elle aima tout particulièrement cette chère vertu, depuis un puissant attrait qu'elle ressentit un jour, en considérant Jésus-Christ à genoux devant Judas pour lui laver les pieds ; elle fut tellement touchée de ce prodigieux abaissement du Fils de Dieu, qu'elle s'humiliait en toutes choses, afin d'imiter cet anéantissement de son divin Époux.

Sa mère étant morte quatre mois après qu'elle eut reçu l'habit, le démon lui livra un rude assaut, pour tenter sa constance. Il se servit des larmes de son père, qui l'aimait tendrement. Celui-ci vint la voir sous prétexte de se consoler avec elle dans son affliction ; et il la conjura si fortement de retourner avec lui, pour être l'appui et la consolation de sa vieillesse, lui fit une peinture si affreuse des austérités de la Religion, où elle s'était engagée malgré lui, et lui représenta si pathétiquement les douceurs du mariage, qu'elle aurait été ébranlée dans sa résolution, si Dieu ne l'eût fortifiée par sa grâce. Elle communiqua cette peine à sa Mère Maîtresse avec la dernière confiance, et la pria, si elle était assez malheureuse que de vouloir retourner au siècle, de l'enfermer dans une prison et de l'y retenir jusqu'à ce qu'elle eût changé de sentiment, parce qu'elle serait infailliblement damnée, disait-elle, si elle succombait à cette tentation. Dieu lui fit la grâce de la vaincre, et de bannir absolument de son esprit toutes les impressions que la dangereuse conversation avec son père y avait laissées.

Elle fit profession le jour de la Purification de la Sainte Vierge ; et, depuis ce nouveau baptême, comme l'appellent les saints Docteurs, on remarqua en toute sa conduite tant de vertu, de régularité et de sagesse, que, deux ans après, elle fut jugée capable d'accompagner la V. Mère Marguerite du Saint-Esprit, qu'on envoyait fonder un nouveau monastère de l'Ordre à Dinan, en Bretagne.

On y établit notre Sœur Maîtresse des novices, et pendant onze années qu'elle a exercé cette importante charge, elle a élevé plus de cinquante jeunes filles dans tous les exercices de la vie intérieure et les pratiques de la plus étroite observance, avec de si abondantes bénédictions de Dieu, qu'on voit encore aujourd'hui dans ce saint monastère les glorieux fruits de ses travaux.

Les principales maximes de sa conduite, comme Maîtresse des novices, étaient de leur inculquer une extrême horreur du péché et une étroite union de cœur entre elles dans la charité de Jésus-Christ. Le sujet le plus ordinaire de ses exhortations était de les porter à faire plus de cas de toutes les pratiques de la Religion que de leur vie et à n'estimer rien de léger et de petit au service de Dieu et en matière de vertu. Aussi une novice s'étant permis de lui dire qu'une certaine chose qu'elle avait omise n'était pas de conséquence, elle lui en fit une sévère réprimande.

Pour détacher absolument leurs cœurs des choses dont elles avaient

l'usage, elle les faisait souvent changer de cellule, de chapelet, de livres et d'habits. Elle voulait même qu'elles n'eussent aucune attache pour sa personne, et que leur obéissance fût si aveugle, qu'elles ne s'informassent jamais ni du motif, ni de la fin qu'on avait dans ce qu'on leur commandait ; afin de les réduire à cette parfaite soumission de jugement, elle leur faisait faire certaines choses inutiles, et d'autres qui, à première vue, semblaient choquer le bon sens. Le premier livre qu'elle leur donnait pour étudier, était celui qui traite des degrés de l'humilité, le jugeant très propre à les élever dans cette vertu, base de la perfection. Elle les y exerçait en toutes manières et leur apprenait en outre à bien faire l'oraison mentale. Elle leur en persuada si efficacement les excellences et les avantages pour une âme consacrée à Dieu, qu'on a remarqué que toutes les novices qu'elle a élevées ont été filles d'oraison.

Son assiduité aux devoirs de sa charge, ses veilles et ses mortifications lui causèrent beaucoup d'infirmités. Ces infirmités n'empêchèrent pas qu'elle ne fût élue et confirmée Prieure. Elle fit humainement tout ce qu'elle put pour s'en défendre ; mais, voyant que telle était la volonté de Dieu, elle se chargea de cette pesante croix et s'y soumit avec respect. Elle était la première à tout, sachant que la seule présence d'une Supérieure est une loi parlante et animée, qui oblige puissamment les inférieures à s'acquitter de leur devoir. Elle déployait un grand zèle pour que l'Office divin fût bien chanté ; elle n'en dispensait personne sans une nécessité absolue, non plus que des autres points de l'observance, sachant bien que les dispenses, accordées avec trop de facilité, ouvrent insensiblement la porte au relâchement et à la dissipation.

Comme elle était extrêmement fervente, elle maintenait aussi dans la Communauté une ferveur admirable, qui pouvait être comparée à celle des premiers temps de l'Ordre. On remarquait parmi ses filles une ponctuelle obéissance, une confiance filiale, un silence profond, des veilles prolongées, des jeûnes extraordinaires, des disciplines fréquentes, des mortifications continuelles, des humiliations recherchées avec avidité, et une pauvreté si étroite, qu'on aurait fait scrupule de se servir de lumière dans sa cellule ; et on avait peine à faire porter quelque chose de neuf aux Sœurs, chacune étant ravie de se servir des choses les plus usées. Il est vrai que cette V. Mère veillait elle-même à les prévenir dans leurs besoins. Quand elles étaient malades, elle leur procurait toute sorte de

soulagements spirituels et corporels ; elle faisait leurs lits, pansait leurs plaies, et les servait généralement en toutes choses.

Un de ses plus grands soins était de conserver l'esprit de Dieu dans son monastère ; ce qui la rendait extrêmement circonspecte pour la réception des novices. Elle éprouvait leur vocation, faisait faire des prières extraordinaires afin de connaître la volonté de Dieu, et agissait avec un tel désintéressement, ne regardant que la seule gloire de Dieu, que sa propre sœur demandant l'habit avec une autre postulante, elle lui préféra cette étrangère, parce qu'elle la croyait plus apte et mieux appelée à la Religion. Une novice étant fortement tentée de retourner au siècle, elle lui rendit courage, et lui prédit que Dieu avait de grands desseins sur elle, et qu'elle serait un jour Prieure du monastère, ce qui est arrivé.

Elle aimait si tendrement sa Communauté, qu'on ne put jamais la résoudre à la quitter, pour aller prendre l'air natal à Paris, afin de recouvrer sa santé, qui avait besoin de ce remède ; elle aimait mieux abrégér sa vie pour la consolation de ces fidèles servantes de Jésus-Christ, ses très chères filles, que de la prolonger en les quittant.

D'une tendre charité pour les pauvres, cette V. Mère voulait qu'on n'en renvoyât aucun sans l'assister. Un gentilhomme anglais, banni de son pays avec sa famille pour la foi, étant tombé malade et dans la dernière nécessité, elle l'assista de toutes choses ; et après sa mort, elle le fit enterrer aux dépens du monastère, et envoya une aumône très considérable à sa veuve, pour la consoler dans son affliction.

Quand elle connaissait des pauvres honteux malades, elle leur envoyait le médecin et le chirurgien du monastère, leur fournissait les médicaments, et leur faisait apprêter des bouillons et de la viande à l'infirmerie des Sœurs. Durant un grand hiver, où les pauvres mouraient de froid, elle donna ordre à la portière de ne refuser du bois à aucun indigent ; et Dieu bénit manifestement sa charité, car, bien que la provision de bois fût si médiocre qu'elle semblait à peine suffisante pour la Communauté, elle suffit et au delà pour les religieuses et pour les pauvres, bien qu'on en distribuât tous les jours une grande quantité. Elle avait aussi donné permission à la portière de distribuer aux pauvres tout ce qui restait de la Communauté ; mais voyant que les religieuses se privaient, à son exemple, des choses même nécessaires, elle fut obligée de révoquer cette permission, de peur qu'elles ne souffrissent trop de leur charité.



L'amour de la retraite donnait à la V. Mère Jeanne de la Vierge une aversion mortelle des parloirs ; elle n'y allait jamais que pour satisfaire aux devoirs de sa charge, ou par obéissance. Elle inspirait la même aversion à ses filles, pour les éloigner du commerce du monde, dont la fréquentation est toujours dangereuse aux personnes consacrées à Dieu. Elle ne voulait point qu'elles demandassent rien à leurs parents, afin qu'elles n'eussent plus aucun engagement avec eux. Une de ses maximes était que le monastère ne conserverait l'odeur de sainteté qui l'embaumait, qu'autant qu'on en bannirait les entretiens inutiles des parloirs.

Son humilité lui faisait recevoir avec joie tous les avis qui lui étaient donnés, disant qu'elle se fiait plus aux lumières des autres qu'aux siennes propres. Elle avait gagné une Sœur, d'une simplicité admirable, pour lui dire ses défauts ; elle la priaît de ne la point épargner, et de ne lui en laisser passer aucun. Elle lui en sut tant de gré que, cette Sœur étant tombée malade d'une grosse fièvre, elle lui envoya dire de se lever par obéissance ; ce que la Sœur ayant fait, Dieu la guérit miraculeusement pour récompenser sa soumission. Une autre Sœur ayant presque perdu la vue à la cuisine, avait été contrainte de sortir de cet office ; néanmoins, dans une certaine nécessité, la Prieure lui ayant commandé d'aller faire la cuisine, elle obéit, et depuis ce moment elle n'eut plus mal aux yeux.

Notre V. Mère donna mille preuves d'une insigne patience. Les religieuses souffrirent tant de la pauvreté, au début de leur fondation à Dinan, que la V. Mère Jeanne en contracta une fièvre lente. Cette fièvre lui a duré jusqu'à la mort ; elle lui causait de telles ardeurs qu'elle en souffrait une altération perpétuelle, et qu'elle en avait les pieds tout desséchés et endoloris au point d'avoir de la peine à se tenir debout. Affligée d'un autre mal très sensible, qui l'empêchait de s'asseoir, elle était obligée d'écrire à genoux. Son lit était plutôt un chevalet qu'un lieu destiné au repos ; elle ne pouvait ni mettre sa tête sur un oreiller, ni remuer la main sans se faire violence. Durant sept ans, elle fut travaillée d'un battement de cœur si violent, qu'il lui causait des convulsions qui étonnaient les médecins ; son état devint même assez grave pour qu'elle reçût les derniers Sacrements, dans la croyance qu'elle avait de mourir. Elle fit paraître, en cette rencontre, une profonde humilité, et un désir ardent de satisfaire à la justice de Dieu, car elle pria les religieuses de ne point faire pour elle de prières extraordinaires, mais de la laisser entre les mains de

Dieu, afin qu'il la punît comme il lui plairait des fautes innombrables qu'elle avait commises dans le cours de sa vie.

Les vœux et les larmes de sa Communauté lui ayant obtenu le retour à la santé, prolongèrent aussi son martyre. Depuis cette grande maladie, elle fut sujette à des catarrhes, à des fluxions, à des maux de dents et à la goutte, qui la rendirent une vraie fille de douleur. Elle n'était pas un moment sans souffrir, ni le jour ni la nuit ; mais c'était avec une joie et dans une résignation et une soumission si respectueuse aux volontés adorables de Dieu, qu'elle n'eût pas changé cet état de souffrance contre une santé parfaite. Elle éprouvait aussi par tout le corps un froid tel, qu'on ne pouvait la réchauffer. Enfin, pour dernier exercice de son héroïque patience, il lui vint un cancer au sein, lequel, quoiqu'il ne s'ouvrît point, lui causait des douleurs extrêmement vives. Elle usa par obéissance des remèdes que les médecins lui ordonnèrent ; mais n'en recevant aucun soulagement, elle se jeta entre les bras de Dieu et lui fit le sacrifice de sa vie ; et voyant qu'il la voulait conduire au ciel par les croix, elle se dévoua aux souffrances comme une victime de sa justice. Sa plus rude mortification, dans cet état de maladie et de langueur, était de ne pouvoir suivre la Communauté en toutes choses. Elle ne laissait pas de garder les jeûnes, et ne mangeait à sa collation qu'un morceau de pain trempé dans de la tisane.

Ces peines corporelles n'étaient rien en comparaison de celles qu'elle a souffertes en son esprit. Il lui est arrivé de se trouver dans des ténèbres épaisses, des tentations horribles, un abandon général, et dans les plus vives appréhensions des jugements de Dieu et de l'incertitude de son salut. A toute heure, il lui semblait être sommée de comparaître devant le tribunal de la justice divine ; et si elle voulait faire réflexion sur sa vie passée, elle n'y découvrait que misères et que péché. Elle souffrait ce pénible état avec patience et avec humilité, adorant la conduite de Dieu sur elle, et implorant la protection des saints, sans chercher la moindre consolation avec les créatures. Quelquefois cependant elle se trouvait si accablée de peines et de douleur, qu'elle disait à Dieu, dans un sentiment d'amour et de respect, comme autrefois le prophète Jérémie : « Mon Dieu, vous m'avez trompée quand vous me sollicitiez si fortement à vous demander la grâce de souffrir pour vous durant toute ma vie ; je ne savais ce que je demandais. Vous le saviez pour moi ; votre sainte volonté soit faite ; je m'y soumets entièrement, et je l'adore de tout

mon cœur. » Elle était si accoutumée à souffrir que, quand elle était un jour sans douleur, elle se plaignait que Dieu l'avait oubliée et elle le suppliait de lui rendre ses peines.

Elle aimait Dieu d'un amour si pur, qu'elle disait que, même par impossible voudrait-il la damner, elle en serait contente, parce qu'elle glorifierait sa justice, qui paraîtrait avec éclat dans la punition de ses péchés. Sa pureté de conscience était admirable : elle avoua un jour à toutes ses filles, pour les encourager à servir Dieu, que, par sa miséricorde infinie, elle ne croyait pas avoir commis une imperfection volontaire, depuis son entrée en Religion.

La V. Mère Jeanne de la Vierge avait une union très intime à tous les mystères de la vie de Jésus-Christ. Dieu lui avait donné sur ces mystères de grandes lumières, particulièrement sur les circonstances de sa douloureuse Passion. Elle les distribuait en sept parties, qui répondaient aux heures canoniales de l'Office divin, afin d'y occuper son esprit le jour et la nuit.

Elle s'était composé aussi un recueil des perfections de Dieu, pour en faire le plus cher entretien de ses pensées : ce qui lui donnait de si beaux sentiments d'amour pour lui, qu'elle en était toute embrasée.

A chaque heure du jour, elle pratiquait sept actes de vertu et disait un *Ave Maria*, pour honorer la sainte Vierge. Elle l'avait prise depuis sa conversion pour sa médiatrice auprès de Jésus-Christ ; en recevant l'habit, elle avait demandé pour grâce qu'on lui donnât le nom de cette Bienheureuse Vierge afin de porter la qualité glorieuse de sa très humble servante. Chaque jour, elle lui rendait des hommages particuliers, lui adressant quantité de prières, qu'elle appelait ses ornements. Elle composait de trois *Pater* et de douze *Ave Maria* la couronne de douze étoiles qu'elle lui mettait sur la tête. Elle récitait l'antienne *Ave, Stella matutina* pour lui servir de pointe de diamants. Elle lui destinait pour pendants d'oreilles l'antienne *Ave, Filia Dei Patris*, qu'elle récitait deux fois, et elle la répétait douze fois, pour lui faire un collier. Pour ses bracelets, elle disait les sept Allégresses ; pour la rose de diamants qu'on met sur la poitrine, l'antienne *Ave, Virgo gloriosa* ; pour ceinture, les hymnes de son Office ; pour son sceptre, l'oraison *Memorare, ô Piissima* ; et pour son manteau, elle récitait le saint Rosaire. Elle inculquait si fortement cette dernière dévotion à ses religieuses, qu'elle auraient plutôt veillé jusqu'à minuit que de manquer à le dire tous les jours, et lorsqu'on leur proposa la dévotion du Rosaire perpétuel, elle prirent tant

d'heures et de si incommodes, qu'on fut contraint de les réduire à mille heures par an. Toutes les fêtes de la Sainte Vierge, les Sœurs récitait le Rosaire en commun et en chœur devant l'autel du dortoir, qui lui est consacré.

Au jour de la Nativité de Marie, toute la Communauté offrait à cette divine Mère un présent, qu'on lui portait en procession, et elle récitait le Rosaire pour obtenir de Dieu par son moyen la grâce de bien commencer le grand jeûne de l'Ordre, qui dure depuis l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques. La V. Mère Jeanne faisait souvent dire des Messes à l'honneur de Marie, et quand il arrivait quelque affaire extraordinaire, elle en faisait dire sept à l'honneur de ses sept joies.

Étant élue Prieure, elle lui présenta les clefs du monastère, en présence de toute sa Communauté, et la supplia d'en vouloir être la Prieure, cérémonie que celles qui lui ont succédé ont observée depuis. Pour connaître si la Sainte Vierge avait eu son offrande agréable, elle la pria très affectueusement de vouloir rendre la santé à deux de ses filles malades à l'extrémité et abandonnées des médecins et ce, par les mérites de saint Dominique, son fidèle serviteur. Elle leur appliqua une relique du Saint, et dans le même instant, elles se trouvèrent parfaitement guéries en présence de toute la Communauté, qui ne pouvait assez admirer ce miracle. Elle fit mettre des images de la Sainte Vierge aux trois places principales qu'occupe la Prieure : au chœur, au réfectoire et au chapitre ; et par respect, elle se mettait au-dessous, lui cédant la place la plus honorable comme à la véritable Prieure du monastère, et en cette qualité, la Sainte Vierge était invoquée tous les soirs aux suffrages par ce verset, *Monstra te esse Matrem* ; ce n'était qu'en son nom que la vénérable Prieure donnait la bénédiction à ses religieuses, lesquelles ont encore aujourd'hui cette croyance que la Sainte Vierge, pour leur témoigner son amour et sa protection, les avait plusieurs fois préservées du feu, qui devait selon toute apparence brûler le monastère.

La Bienheureuse ne demandait jamais rien à la Sainte Vierge qu'elle ne l'obtînt aussitôt, parce qu'elle avait elle-même pris la résolution de ne rien refuser de tout ce qu'on lui demanderait en son nom. Ses religieuses, l'ayant découvert, se servaient avec adresse du nom de Marie pour obtenir de leur Prieure la permission de pratiquer des mortifications extraordinaires. Elle leur laissa cette dévotion à la Sainte Vierge par testament, comme un moyen infallible



d'obtenir de cette Mère de miséricorde les grâces dont elles avaient besoin pour se rendre les dignes épouses de Jésus-Christ son Fils.

Elle portait une grande dévotion aux saints Anges, particulièrement à celui que Dieu avait commis à sa garde, et avec lequel elle était très familière. Tous les dimanches, au soir, après les grâces, elle conduisait la Communauté devant un autel dédié aux saints Anges, et y faisait chanter une antienne à l'honneur de ces esprits bienheureux.

Enfin Dieu, voulant la disposer à la mort et à la récompense, lui donna un avertissement remarquable. Étant seule à l'infirmerie, la porte bien fermée, pendant que la Sœur qui la servait se trouvait à Complices, elle vit dans sa cellule une colombe, blanche comme neige, voltiger à l'entour de son lit ; cette colombe semblait exprimer par ses gémissements le désir empressé qu'elle sentait elle-même en son âme de sortir de ce monde, pour aller jouir de Dieu. Après avoir longtemps voltigé, l'oiseau disparut ; mais notre V. Mère sentit tant de consolation et un désir si violent d'être bientôt unie à son divin Époux, qu'elle ne douta plus que cette mystérieuse colombe ne l'avertît que sa mort approchait et qu'elle allait célébrer solennellement dans le ciel les noces divines commencées sur la terre. En effet, atteinte d'une hydropisie accompagnée de redoublements de fièvre, qui faisaient un squelette de son corps, la sainte malade était dans un état qui faisait pitié à ceux qui la voyaient.

Elle avait prédit qu'elle serait élue deux fois Prieure, mais qu'elle ne verrait pas la fin de son second triennat. Ses vomissements l'empêchant de communier, on lui appliqua la relique de N. Père saint Dominique, qui eut son effet. Elle communia et, durant son action de grâces, elle entendit une voix intérieure qui l'avertissait de se hâter. Elle descendit pour la dernière fois à l'église, le jour de saint André, dans un sentiment profond d'humilité qui la fit s'écrier : *Non intres in judicium cum ancillâ tuâ, Domine* : « Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre servante. » Paroles qu'elle s'imprima fortement dans l'esprit et que, durant un mois, elle eut incessamment à la bouche. Après les avoir prononcées, elle produisit des actes d'une résignation si entière à la volonté souveraine de Dieu, qu'elle lui disait avec amour : « Seigneur, vous tenez le marteau à la main et je suis l'enclume : frappez, Seigneur, aussi fort et aussi longtemps qu'il vous plaira ; je ne souhaite rien avec plus d'ardeur que l'accomplissement de votre adorable volonté sur moi. »

Une Sœur lui dit que, si elle voulait, pour l'amour de ses

chères filles, qu'elle allait laisser inconsolables, demander la santé à la Sainte Vierge, elle l'obtiendrait assurément. « Je n'ai garde, ma chère Sœur, lui répondit-elle; quand il ne faudrait dire qu'un *Ave Maria* pour retarder ma mort d'un moment, je ne le dirais pas : hélas ! que fais-je au monde, que de donner beaucoup de peines ? » Elle les avertit toutes de ne faire ni prières ni vœux pour sa santé.

Elle reçut les derniers Sacrements dans un transport d'amour. Revenue à elle-même, elle recommanda à ses filles quatre choses : l'humilité de cœur, la charité et l'union entre elles, la dévotion à la Sainte Vierge, et un grand zèle pour toutes les observances de la vie régulière. Après les avoir exhortées d'être extrêmement fidèles à leur divin Époux, elle pria qu'on lui laissât la liberté de s'entretenir avec Dieu. Durant le saint colloque qu'elle eut avec lui, on l'entendit plusieurs fois s'écrier, comme si elle eût déjà possédé la gloire par une anticipation privilégiée : *Nos qui vivimus, benedicimus Domino* : « Nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur. » Ce qu'elle alla faire pendant l'éternité, le 26 janvier 1650, à l'âge de quarante-trois ans.

Son corps exhala une odeur céleste et son visage parut tout brillant de lumière. Ces deux merveilles surprirent agréablement les religieuses et les combla d'une consolation si abondante, qu'oubliant la douleur qu'elles avaient de sa mort, elles se réjouirent de son bonheur, dont Dieu leur donnait des marques si sensibles. Elles firent tirer son portrait pour avoir continuellement devant leurs yeux l'idée de ses excellentes vertus.

La V. Mère avait autrefois exprimé le désir d'être enterrée à l'entrée du jardin, afin d'être foulée aux pieds de toutes celles qui passeraient par là; mais les religieuses, pour honorer tout ensemble et ses mérites et sa profonde humilité, l'enterrèrent dans le chœur, proche la petite grille de la communion. Toute la ville accourut pour voir la défunte, et l'opinion constante qu'on avait de son extraordinaire sainteté fit que plusieurs donnèrent leurs chapelets pour les faire toucher à son corps.

Plusieurs religieuses ont assuré avoir reçu par son moyen des assistances de Dieu très particulières. En voici deux preuves authentiques : La Mère Renée de la Sainte-Trinité étant à l'agonie avant que la V. Mère Jeanne mourût, on la pria de lui obtenir de Dieu la prolongation de sa vie. Elle le promit, et on vit bientôt l'effet de son intercession; car la mourante revint en parfaite santé et a vécu longtemps depuis cette faveur. Elle avait aussi promis d'obtenir la

santé à la Sœur Colombe du Saint-Esprit, qui languissait depuis sept ans qu'elle était Professe, sans pouvoir suivre la Communauté. Peu de jours après, cette Sœur commença à se mieux porter et reprit si bien ses premiers exercices, qu'elle a été Prieure du monastère et toujours des premières aux actions de la vie commune. Sœur Colombe a écrit la vie de la V. Mère Jeanne, sa bienfaitrice, et celle de plusieurs autres religieuses qui ont fleuri en sainteté dans ce dévot monastère, à l'établissement duquel la V. Mère Jeanne de la Vierge avait travaillé avec tant de succès.



## LE MÊME JOUR

1267.—Au couvent d'Asti, en Italie, mourut le V. Père ALGISIUS DE ROXIA TE. Il était né à Bergame d'une famille noble, et avait gouverné plusieurs couvents de l'Ordre lorsque, en 1250, le Chapitre de Rimini le choisit pour son premier pasteur. Mais, la même année, le Pape Innocent IV le transféra à l'évêché de Bergame. Il gouverna son diocèse pendant neuf ans, avec tout le zèle, la charité et l'application d'un saint et vigilant Pasteur. Après y avoir établi la discipline, il se démit de son évêché, pour travailler uniquement à son salut. Il se retira au couvent du Saint-Sépulcre d'Asti où, après s'être exercé dans la pratique de toutes les vertus, il mourut en Notre-Seigneur, le 26 janvier 1267, et fut enterré devant l'autel de saint Martin. — (Guidonis, Fontana).

1340. — En la Province de France, mourut en opinion de sainteté le V. P. JEAN DE SANSERRE, religieux très adonné à la méditation et d'une éminente piété, dont il nous a laissé les marques dans l'excellent livre qu'il composa sous le titre de *l'Horloge de la Sapience*; dans cet écrit, il inspire de si beaux sentiments d'humilité et de toutes les vertus religieuses, qu'il est aisé de juger que son auteur en était tout pénétré. Ce livre se trouve imprimé en latin dans plusieurs bibliothèques. Il le dédia au V. Père Hugues de Vaucemain, seizième Général de l'Ordre. Les Pères Célestins de Gentilli, proche d'Avignon, en ont un autre en français, sous son nom, dans leur bibliothèque.

1599. — Aux Indes Orientales, les VV. Pères SIMON DE LA PITIÉ et PIERRE USMAR, le premier du couvent d'Aveiro, et le second de celui de Azeitao, en Portugal, furent cruellement massacrés par les Malabares en

haine de la foi. Ils étaient passés aux Indes pour prêcher l'Évangile. Le V. Père Simon, après avoir gagné beaucoup d'âmes à Dieu, bâtit un couvent à Cochin, et le V. Père Pierre un autre au Mozambique, où il travailla aussi avec un grand succès à la conversion des infidèles. Comme ils s'en retournaient tous deux à Goa, ils furent rencontrés en chemin par des Malabares, qui portent une haine implacable aux généreux enfants de saint Dominique, à cause du zèle intrépide avec lequel ils combattent en Orient les impiétés de l'Alcoran. Ils leur firent souffrir tous les tourments les plus cruels que la rage dont ils étaient transportés leur inspira ; puis ils les déchirèrent en pièces, coupant leurs saints corps en quantité de morceaux, qu'ils jetèrent à travers champs pour servir de pâture aux oiseaux carnassiers. Mais les chrétiens les recueillirent avec respect et les ensevelirent avec honneur. Leur martyre arriva le 26 janvier 1599. — (Fernandez, Cardoso, Sousa, Lopez).

1655. — A Paris, au couvent de l'Annonciation, rue Saint-Honoré, mourut le dévot Frère CHARLES RASTEAU, convers, qui, de gentilhomme d'une illustre famille, se réduisit à apprendre le métier de tailleur, pour être en état de rendre quelque service à la Religion. Il prit l'habit avec une ferveur extraordinaire, qu'il a conservée toute sa vie dans la pratique invariable des vertus attachées à sa condition. Il avait une profonde humilité et une obéissance indifférente à faire généralement tout ce qu'on lui commandait. Il était fort intérieur et très exact à ses exercices spirituels, où on le voyait souvent les yeux remplis de larmes. Le V. Père Antoine Le Quiou, Prieur du couvent, ayant souhaité que les Frères convers assistassent la nuit à Matines, ce bon Frère, âgé pour lors de plus de soixante-quatre ans, fut le premier à s'acquitter de cette obligation ; et il fut si obligé à son Prieur de lui donner un temps si propice pour vaquer à Dieu, qu'il l'en remercia comme d'une grâce très particulière. Il était très zélé pour l'observance et si ennemi de l'oisiveté, qu'il ne pouvait demeurer un instant sans rien faire. Il écrivit tous les livres du chœur, en très beaux caractères, avec un grand travail. Il était silencieux, respectueux aux prêtres, et prenait un plaisir singulier à servir les Messes. Sa patience, sa piété, sa dévotion à la Sainte Vierge et sa confiance en Notre-Seigneur parurent avec éclat dans sa dernière maladie, laquelle l'ayant purifié des faiblesses de la condition humaine et rendu encore plus agréable aux yeux de Dieu, il sortit des misères de cette vie, le 26 janvier 1655. — (Mém. de Paris).

1472. — Au monastère de Poissy mourut, comblée de mérites et de grâces, la V. Mère JEANNE TULLEU. Elle était née de parents très illustres, en l'année 1387. Elle quitta le siècle à l'âge de dix-huit ans, pour se consacrer à Dieu, et prit l'habit dans ce dévot monastère. L'éloge des religieuses, admiratrices et témoins oculaires de ses rares vertus, a été gravé sur son tombeau



et porte qu'elle paraissait parmi cette nombreuse troupe de pieuses vierges comme un bel astre qui éclairait cette noble Communauté par la lumière de ses incomparables vertus. Elle a pratiqué ces vertus pendant soixante-sept ans, passés dans l'état religieux avec une persévérance qui lui a mérité une illustre couronne dans le ciel, où on croit pieusement qu'elle entra le jour de sa mort, le 26 janvier de l'année 1472, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses cendres reposent dans le Chapitre intérieur. Son image est gravée sur une grande tombe, située en face de la statue de saint Vincent Ferrier, auquel elle était très dévote. — (Mém. de Poissy).

1576. — A Saragosse, au monastère de Sainte-Agnès, mourut la V. Sœur DOROTHÉE BOLE, religieuse d'une vie très sainte et d'une conscience très pure. Dieu lui révéla le degré de gloire qu'il lui destinait dans le ciel : ce qui lui fit rendre mille grâces au médecin et des assistances qu'il lui avait prodiguées, et de l'agréable nouvelle qu'il lui avait annoncée de sa mort.

Pour lui témoigner sa reconnaissance, elle s'offrit de lui obtenir de son Époux les grâces qu'il pouvait souhaiter. Le médecin, mieux avisé que cet ancien Théophile qui avait demandé par raillerie à sainte Dorothée, qu'on menait au supplice, des roses et des fruits du jardin de l'Époux pour lequel elle allait mourir avec tant de constance, la pria de demander à Dieu pour lui la grâce de faire son salut. « Je le ferai très volontiers, lui dit-elle ; et si vous avez encore quelque faveur à demander, je me chargerai avec plaisir de la commission de la solliciter. — Puisque vous êtes si obligeante, lui répliqua le médecin, priez Dieu qu'il me guérisse d'une loupe que j'ai au-dessus de la tête. » Elle lui donna parole de solliciter ces deux grâces pour lui, quand elle serait au ciel.

Notre Sœur reçut ses derniers sacrements, et ils lui servirent de viatique, pour entrer dans la gloire, le 26 janvier 1576. Huit jours après sa mort, le médecin se trouva parfaitement guéri de sa loupe, sans s'être servi d'aucun remède. Il reçut cette grâce avec d'autant plus de joie qu'elle lui était un gage de son salut, qu'il espérait faire par l'intercession de notre Bienheureuse. — (Lopez, v part., l. II, c. XIII).

1653. — A Lille, en Flandre, au monastère de l'Abiette, la V. Mère MARIE-MARGUERITE HANGOUART. Elle méprisa généreusement les avantages de sa haute naissance, à l'âge de dix-huit ans ; et suivant avec courage l'Époux qui l'appelait, elle se rendit un miroir de vertu en ce saint monastère. Elle y exerça avec piété, diligence et un soin très remarquable l'office de sacristine, et avec beaucoup de fruit celui de Maîtresse des novices, formant ces jeunes Sœurs, autant par son exemple que par ses paroles, à la ferveur d'esprit, au silence, au recueillement, à l'assiduité à l'Office divin, la nuit et le jour, et à la pratique exacte et persévérante de toutes les autres observances.

Mais ce qui est plus excellent et plus divin dans cette Sœur, c'est qu'ayant été presque toute sa vie malade, elle prenait ces croix, non seulement avec résignation et patience, mais encore avec joie et actions de grâces, remerciant Notre-Seigneur de lui mettre en main les moyens d'acquérir une gloire éternelle par des afflictions passagères. Elle lui en faisait des offrandes continues par une si dévote conformité à sa sainte volonté, que les religieuses qui lui rendaient quelque service, la trouvaient en prière et à genoux. Tout divertissement lui était ennuyeux ; sa cellule et le chœur de l'église, lorsqu'elle pouvait s'y traîner, faisaient ses plus chères délices. Ne tenant ainsi par rien au monde, son cœur aspirait incessamment après la possession du souverain bien. Aussi, quand elle vit sa dernière heure arriver, elle l'accueillit avec une sorte de gaieté et avec une vraie joie. Après avoir reçu très dévotement les derniers sacrements, elle répondit avec la même joie aux prières de la recommandation de l'âme, jusqu'à ce que, défaillant entièrement, elle alla bénir Dieu dans l'éternité bienheureuse, l'an 1653. Monsieur le baron d'Avelin, son frère, témoin de sa rare piété, lorsqu'elle était encore dans le monde, fit tant d'instance pour avoir quelque chose de ses habits, qu'on ne put le lui refuser ; et il le garda comme une précieuse relique. — (Mémoires de Lille).

1661. — A Toulouse, au monastère de Sainte-Catherine, mourut la vertueuse Sœur ISABELLE DE L'HUMBLE-JÉSUS. Dieu lui avait inspiré de si bonne heure le désir d'être religieuse, qu'étant orpheline sous la conduite de sa grand'mère, elle se jeta dans le monastère de Sainte-Claire du Salin. Mais Dieu, qui la voulait dans l'Ordre de saint Dominique, permit que, ses parents n'ayant pas voulu fournir la somme qu'on demandait, le contrat fût rompu. Cette difficulté n'étouffa point l'esprit de sa vocation, dans laquelle elle se sentit puissamment confirmée par un songe prophétique. Il lui semblait être dans un jardin délicieux où, après s'être arrêtée à entendre la mélodie de quantité d'oiseaux qui chantaient sur un bel arbre, elle se promena en disant son chapelet, et que la Sainte Vierge, étant venue à sa rencontre, l'avait prise par la main et conduite à un monastère, où elle aperçut des religieuses vêtues de blanc, qui lui firent mille amabilités, mille douces avances, et que la Sainte Vierge lui avait dit que, si elle n'embrassait leur Ordre, elle était en danger de se perdre dans le monde. Ces paroles l'effrayèrent ; dès le matin, elle voulut absolument sortir du monastère de Sainte-Claire, pour chercher celui qu'elle avait vu en songe. Peu de jours après, sa grand'mère, très affectionnée à l'Ordre et qui avait ménagé son entrée dans le monastère de Sainte-Catherine, l'y mena, afin de la présenter aux religieuses. Sitôt qu'elles les vit vêtues de blanc, elle connut que c'étaient celles que la Sainte Vierge lui avaient montrées dans le sommeil ; et se prosternant aux pieds de la Mère Prieure, elle la supplia de lui donner l'habit.

Elle le reçut en l'année 1658 et, bien qu'elle n'ait vécu que trois ans dans l'Ordre, ç'a été avec tant d'exactitude et avec une si grande fidélité, même dans les croix intérieures et extérieures où Dieu l'a exercée, que, ne soupirant plus qu'après la grâce d'être unie à son divin Époux, elle avait incessamment à la bouche ces paroles que le prophète David employait pour exprimer l'ardeur de ses désirs : *Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum : quando veniam, et apparebo ante faciem Dei mei ? Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte : dum dicitur mihi quotidie, Ubi est Deus tuus ?* « Mon âme altérée cherche perpétuellement à étancher sa soif dans la jouissance de Dieu, qui est une fontaine où tous les saints cherchent l'accomplissement de leurs désirs : quand serai-je assez heureuse de jouir de sa divine présence ? Je verse jour et nuit des ruisseaux de larmes, que la douleur de me voir éloignée d'un si grand bien, arrache de mes yeux. »

Elle crut que Dieu l'avait exaucée, dans une grande maladie qu'il lui envoya et que les médecins jugeaient mortelle ; mais, en étant revenue contre leur espérance, elle alla à l'infirmerie trouver la V. Mère Jeanne de Saint-Thomas, qui était à l'agonie, et la pria avec instance, quand elle serait dans le ciel, de lui obtenir de Dieu la grâce de la suivre bientôt. La mourante le lui promit. Quelques jours après sa mort, elle la vint, en effet, chercher ; et, lui frappant doucement sur l'épaule, elle lui dit : « Allons, il faut partir. » Ce qui réveilla plus que jamais en notre Sœur le saint désir d'aller à son divin Époux ; elle mourut de la mort des justes, le 26 janvier 1661.





## XXVII JANVIER

*Le V. P. FRANÇOIS DE St-DOMINIQUE*

*Missionnaire aux îles Philippines, et premier Martyr de  
l'île Formose (\*)*

(1633)

**L**E V. Père François de Saint-Dominique, Portugais de naissance, prit l'habit de l'Ordre au couvent de Zamora, d'où il fut envoyé, après avoir fait profession, à celui de Saint-Thomas d'Avila, pour faire sa philosophie et sa théologie. Comme il achevait ses études, il apprit que le V. Père Jacques Adüarte, qui fut depuis évêque de la Nouvelle-Ségovie, s'en allait à la Province du Rosaire, aux Philippines, avec plusieurs autres religieux de l'Ordre pour prêcher l'Évangile et qu'il y avait peu d'ouvriers pour travailler à cette abondante moisson.

Cette pénurie d'hommes apostoliques et l'espérance de gagner beaucoup d'âmes à Dieu furent les deux motifs qui enflammèrent son zèle, et qui le portèrent à aller s'offrir aux Supérieurs pour être adjoint aux nouveaux missionnaires. Comme ils connaissaient son éminente vertu, ses Supérieurs lui en accordèrent facilement la permission. Il s'embarqua donc pour les Philippines, où tous arrivèrent heureusement, après avoir généreusement essuyé les fatigues et les dangers d'une longue navigation.

Étant débarqué aux Philippines, les Supérieurs l'envoyèrent à la

(\*) *Histoire des Philipp.*, l. III, c. v ; *Diario*.



Nouvelle-Ségovie ; il y apprit la langue en peu de temps et s'adonna entièrement aux fonctions d'un parfait missionnaire. Il prêchait avec un zèle infatigable à ces pauvres infidèles qu'il allait chercher par le chaud, par le froid, par la pluie et par les vents, jusque dans les forêts. Dieu bénit ses travaux, et de nombreuses conversions eurent lieu.

Sur ces entrefaites, le V. Père Barthélemy Martinez, s'en allant à l'île Formose, demanda pour partager ses travaux le V. Père François, dont il connaissait le zèle et la piété. Notre missionnaire embrassa cette occasion avec action de grâces. Il ne se pourrait dire tous les travaux auxquels il se livra pour procurer le bienfait de la foi à ces sauvages. Comme ils étaient d'une férocité extrême, dès son arrivée dans l'île, il se fit tout à tous afin d'essayer de les gagner par son inépuisable charité.

Dieu, qui l'avait choisi de toute éternité pour empourprer le premier cette île de son sang, le disposa à cette mort glorieuse, non seulement par le mépris injurieux que quelques Portugais libertins faisaient de sa personne, mais encore par d'autres souffrances, qui furent les marques honorables de son apostolat. Il était tourmenté d'une migraine presque continuelle, qu'il souffrait avec une invincible patience ; et même, comme il ne s'en est jamais plaint, on ne l'aurait jamais su, si son confesseur n'en eût parlé après sa mort. Il joignit à cette douleur d'autres mortifications volontaires. Toutes les nuits, il prenait de sanglantes disciplines. Il couchait sur un ais sans matelas ni couverture, souffrant horriblement du froid, qui est très rigoureux dans ce pays en certaines saisons, surtout les nuits. Une cotte de mailles lui couvrait la moitié du corps, et lui servait de cilice ; elle était pleine d'une infinité de petits clous, dont les pointes, tournées du côté de la chair, la perçaient en quantité d'endroits et lui causaient des douleurs insupportables le jour et la nuit.

Son oraison était continuelle, et comme la dureté de son lit et les pointes de clous de sa cotte de mailles l'empêchaient de dormir, il passait presque toutes les nuits en prières.

Tout pauvre qu'il était, il était extrêmement charitable ; il ne refusait jamais l'aumône aux nécessiteux qui la lui demandaient, jusqu'à leur donner les provisions qu'on lui avait envoyées pour sa nourriture ; ce qui l'obligeait souvent d'aller mendier son pain de case en case ; et Dieu permettait quelquefois, pour augmenter le mérite de sa patience et de sa charité, qu'on le lui refusât avec dureté. Sa charité éclatait

particulièrement envers les naturels du pays, qu'il considérait comme ses enfants spirituels, engendrés à Jésus-Christ par ses larmes, ses gémissements, ses prières et ses pénitences.

Il évangélisait depuis quelque temps et non sans succès les sauvages de Tanchui, réfugiés à Senar depuis l'arrivée des Espagnols dans l'île, lorsqu'il se résolut à étendre plus loin la sphère de ses travaux apostoliques et à aller prêcher l'Évangile aux Pantao. Les Pantao étaient des peuplades sauvages déjà bien disposées à entendre les prédications du Père, mais divisées de ceux de Senar, leurs voisins, par une haine irréconciliable. Il communiqua son dessein aux principaux de Senar, et leur annonça qu'il voulait travailler en même temps à établir entre eux et leurs voisins une solide paix. Il fut résolu qu'il partirait dans deux jours, et même qu'il mènerait quelques-uns d'entre eux avec lui pour faciliter cet accommodement. Mais ces perfides ne furent pas plutôt retournés à leurs cases, qu'ils se repentirent d'avoir approuvé la résolution du B. Père ; et ils crurent qu'il fallait absolument l'empêcher d'aller trouver les Pantao, leurs mortels ennemis, de peur que la paix qu'il ménagerait avec eux, ne leur devînt funeste. Le démon les rendit si opiniâtres dans cette pensée, qu'ils résolurent, dans leur assemblée, de massacrer le B. Père pour l'empêcher d'aller traiter avec leurs ennemis.

Un bon insulaire lui donna avis de cette conspiration ; mais le B. Père, ne pouvant s'imaginer qu'ils fussent capables de le tuer après les services considérables qu'il leur avait rendus, ne crut rien de ce complot. C'est pourquoi, comme ils ne venaient point, au jour déterminé, il alla les trouver. Ces misérables, qui le guettaient sur le chemin, le voyant venir, sortirent de leur embuscade, et lui tirèrent plusieurs flèches. Le B. Père, remarquant à la tête de ces assassins un certain Pila, qu'il avait fait sortir depuis quelques jours de la prison, où les Espagnols l'avaient mis pour ses crimes, lui dit : « Comment, Pila, j'étais venu pour vous instruire des mystères de la foi, et vous me donnez la mort? » Mais ce barbare et ceux de sa suite, plus furieux que des tigres, le percèrent de tant de coups de flèches, qu'ils le tuèrent sur place, pendant qu'il proférait le Saint Nom de Jésus, et offrait sa vie et son sang pour la conversion de ceux qui lui donnaient la mort. Cette mort bienheureuse arriva le 27 janvier 1633.

Le voyant mort, ces sauvages, mus par l'enfer, lui coupèrent la tête et le bras droit, et s'enfuirent vers la montagne, pour célébrer des danses sataniques, selon la coutume de leur pays. Mais leur joie ne fut

pas de durée. A peine y furent-ils arrivés, que la montagne trembla, la terre s'ouvrit en tant d'endroits, qu'ils crurent qu'elle les allait engloutir tout vivants. Leur crime méritait cette punition, mais le bienheureux martyr la détourna sans doute par les ardentes prières qu'il offrit à Dieu pour ces cruels assassins, qu'il ne laissait pas de considérer comme ses chers enfants. Ils en furent eux-mêmes d'autant plus persuadés, qu'ils assurèrent, dans la suite, avoir vu cette tête sangloter fortement et verser de ses yeux une abondance de larmes. Effrayés de ces prodiges, ils jetèrent cette précieuse tête dans un fleuve qui coulait au pied de la montagne et prirent la fuite, horriblement bouleversés de l'image du crime détestable qu'ils venaient de commettre.

Quelques jours après, les Espagnols de Tanchui, informés de ce qui s'était passé, vinrent en nombre recueillir les restes du bienheureux martyr. Son corps était aussi exempt de corruption que si les sauvages l'eussent tué à l'instant. Ils le laissèrent trois jours exposé à la vénération des chrétiens, qui l'avaient connu et étaient inconsolables de sa perte, puis ils l'ensevelirent. L'année suivante, voulant lui donner une sépulture plus honorable, ils le trouvèrent couvert de sa chaîne de fer et de son cilice de mailles aussi frais que s'il eût été vivant, et ses plaies toutes vermeilles. Cette conservation miraculeuse porta les fidèles à rendre un vrai culte à ce saint martyr, comme on le constata plus tard dans le procès des informations juridiques qui furent ordonnées et envoyées à Rome.

Le corps du vénérable martyr est demeuré ainsi exempt de toute corruption jusqu'en 1642. A cette date, les Hollandais ayant assiégé la forteresse espagnole de Tanchui, les religieux partagèrent entre les chrétiens les restes du saint missionnaire, afin de les soustraire à la profanation des hérétiques.





*La V. M. ANNA BASSET, Anglaise*

*Professe du Monastère du Tiers-Ordre, à Aumale (\*)*

(1566-1609)

LA V. Mère Anna Basset naquit à Londres en l'année 1566, d'une des plus illustres familles d'Angleterre. La reine Élisabeth venait de chasser les VV. Pères Barthélemy de Carranza, Pierre Soto, Louis de Soto-Major et Jean de Villagarcia, religieux de l'Ordre, que la pieuse reine Marie avait appelés pour enseigner la théologie dans les Universités, et pour rétablir l'ancienne piété et la vraie religion, que le schisme d'Henri VIII et la sanglante persécution qu'il fit aux catholiques avaient comme abolies.

Elle fut baptisée à l'église ; mais peu de jours après, il s'éleva une si furieuse persécution contre les catholiques, que plusieurs abandonnèrent le pays, et d'autres se virent obligés de pratiquer leur foi en secret. Les parents d'Anna, pour conserver leurs biens, furent du nombre de ces derniers. Ils élevèrent leur fille dans la crainte de Dieu ; et cette enfant reçut une grâce si précoce, que, dès l'âge de six ans, elle fit vœu de virginité et se mit sous la protection de la Très Sainte Vierge. Elle avait une profonde aversion des hérétiques et ne les pouvait souffrir, surtout depuis qu'elle eut appris leurs impiétés et leurs sacrilèges dans nos églises, dont ils avaient fait le lieu de leurs prêches ; et elle se sentait tellement fortifiée sur les vérités de notre sainte religion, qu'elle aurait volontiers donné mille vies pour les soutenir et les défendre.

Sa mère, voyant son zèle intrépide pour la foi et plusieurs marques d'une piété peu ordinaire, résolut de la faire communier. L'Eucharistie alluma dans ce jeune cœur des ardeurs séraphiques. Comme elle s'approchait de ce divin Sacrement avec de saintes dispositions, Dieu lui communiqua par ce moyen beaucoup de grâces ; elle éprouvait

(\*) Mém. d'Aumale.



une faim si pressée de ce pain des anges, qu'elle ne laissait échapper aucune occasion d'en nourrir son âme. Dans la persécution que la reine Élisabeth suscita contre les catholiques et particulièrement contre les prêtres, qu'elle bannit de ses États, la jeune Anna cachait ces derniers dans le logis de ses parents, leur fournissait des habits pour se mieux déguiser, leur préparait des ornements, et appelait les catholiques de sa connaissance pour entendre la Messe.

Son père étant mort fort chrétiennement, sa mère quitta la cour pour se soustraire à beaucoup de choses qui blessaient la délicatesse de sa conscience, et se retira en une de ses terres, afin de vivre plus librement dans l'exercice de sa religion. Ayant appris qu'une grande princesse catholique allait en France, elle lui donna sa fille pour la mener avec elle, aimant mieux se priver de la consolation de la voir chez elle, que de la laisser en Angleterre, où elle appréhendait que la reine ne la mariât à quelque seigneur hérétique, qui la pourrait contraindre à quitter sa foi.

La princesse catholique dont nous parlons et son mari s'éloignaient volontairement d'Angleterre, pour ne vouloir pas reconnaître la reine Élisabeth comme chef de l'Église (car c'est le titre monstrueux qu'elle prit, à l'imitation du roi Henri, son père); ils vinrent demeurer à Rouen, avec notre jeune demoiselle qui pouvait avoir pour lors quinze à seize ans. Sitôt qu'elle se vit en liberté de pratiquer la vertu, la jeune fille se donna toute aux exercices de piété. Elle oublia la grandeur de sa condition, et n'en voulant point d'autre que celle de *bannie* pour Jésus-Christ, elle quitta ses ornements et ses riches habits, en prit de très simples, et se mit dans un costume aussi modeste que celui d'une pauvre servante. La princesse chez qui elle était l'en gronda et lui en fit des reproches; mais ils ne purent la détourner de sa résolution. Au contraire, sa dévotion et son amour augmentant de plus en plus, elle en vint à se couper les cheveux, afin d'employer à l'oraison le temps qu'il lui fallait pour les peigner.

Se sentant attaquée d'une fluxion, d'un cruel mal de tête et d'une douleur d'estomac très violente, elle ne voulut jamais garder le lit, de peur de perdre les occasions de communier, et de se relâcher de ses austérités; son confesseur lui fit pourtant adoucir son genre de vie, par l'ordre même du médecin du roi d'Espagne, qui l'ayant vue en passant par Rouen, lui défendit pour un temps toute sorte de pénitences corporelles.

Un grand personnage étant venu la voir en cet état de souffrance,

sortit si satisfait de son entretien, qu'il avoua n'avoir jamais connu une personne plus intérieure. Sa plus grande consolation, consolation qui remplissait entièrement son cœur, c'était la pensée que Notre-Seigneur ne l'affligeait que pour conserver son âme pure de la corruption du siècle, et pour la disposer à le servir quelque jour en Religion. Elle souhaitait le cloître de tout son cœur ; mais ne voyant point le moyen d'y entrer, elle attendait que Dieu lui en fît naître quelque occasion.

Cependant elle s'y disposait par l'exercice d'une profonde humilité ; et oubliant sa qualité, elle rendait à la princesse chez qui elle était des services qui faisaient admirer sa vertu. Le diable, ne pouvant souffrir cette humilité, lui suscitait mille tentations. Quand elle apprêtait les viandes, il la tentait de gourmandise. Elle résista avec courage, et pour triompher de cet ennemi, elle demeura trois mois sans en manger. Passant un jour devant un rôti-seur, elle sentit l'odeur d'une viande qui lui revenait extrêmement, elle en acheta pour en manger ; mais ayant découvert l'artifice du démon, elle la porta dans sa chambre, et en fit la matière de sa mortification ; elle la regardait sans y toucher, la flairait même, pour se punir ; et elle la garda jusqu'à ce qu'étant toute pourrie et pleine de vers, elle fut contrainte de la jeter.

Ayant passé sept mois, depuis son arrivée en France, dans ces saintes dispositions, elle découvrit à une jeune demoiselle, nouvellement arrivée d'Angleterre, le dessein qu'elle avait d'être religieuse, et la pria de lui venir en aide. Les religieuses de Sainte-Brigitte donnèrent parole de la recevoir ; mais elles la rétractèrent, sur les difficultés que le prince chez qui elle demeurerait apporta à sa réception. Ce gentilhomme s'y opposa formellement ; et après avoir représenté à cette fervente postulante qu'il y allait de sa fortune et de sa vie, et que la reine d'Angleterre lui en ferait un crime d'État et de religion, il lui dit qu'il était résolu de la ramener plutôt à son pays, que de souffrir qu'elle fût religieuse.

Comme elle appréhendait ce retour plus que la mort, elle n'insista pas davantage ; mais eux, craignant qu'elle ne se jetât dans quelque monastère à leur insu, la retinrent de si court, qu'à peine avait-elle la liberté d'aller à la Messe aux jours d'obligation. Une précaution si gênante la fit beaucoup souffrir ; elle ne pouvait plus fréquenter les Sacrements, unique consolation de son âme ; et lorsqu'elle pensait rester quelque temps à l'église, la personne qui l'accompagnait partout l'obligeait de retourner avec elle au logis. Pour se délivrer de

cette contrainte, elle composa avec cette princesse et lui promit de ne la point quitter, pourvu qu'elle lui laissât la liberté de servir Dieu comme elle faisait auparavant : ce que la princesse lui accorda.

Ne pouvant se faire religieuse, notre fervente jeune fille voulut en mener la vie crucifiée. Elle regarda le logis où elle était comme un cloître, et n'en sortait plus que pour aller à l'église. Elle portait la haire et le cilice, jeûnait souvent, couchait sur la dure, inventait mille austérités pour affliger son corps, et passait à l'oraison la plus grande partie du jour et de la nuit.

Mais Dieu, qui l'appelait à l'état religieux, lui fit connaître par une vision terrible combien ce compromis qu'elle avait passé avec cette princesse lui déplaisait, puisqu'il allait directement contre le vœu qu'elle avait fait d'entrer en Religion. Il lui semblait être dans un lieu resserré, sale et infect, plein de serpents, de basilics et de dragons, qui jetaient le feu par les yeux, et qui, voulant s'élancer sur elle, avaient la gueule ouverte pour la dévorer. Dans cette extrémité, cherchant des yeux quelqu'un pour la retirer de ce danger, elle aperçut un ange qui la conduisit à la porte de l'enfer. Sa frayeur redoubla, à la vue d'une multitude de démons qu'elle vit enchaînés et qui, malgré les liens de fer et de flamme qui les tenaient enchaînés, faisaient les derniers efforts pour la précipiter avec eux dans ce lieu d'horreur et de tourments. Sa crainte fut si grande, à la vue du péril dont elle était menacée, qu'il lui prit une sueur froide par tout le corps ; mais l'ange officieux, qui semblait l'avoir abandonnée à la fureur des diables, lui apparut une seconde fois, et après avoir écarté par sa présence cette troupe de démons, il la retira de ce lieu horrible et la mena dans un autre très agréable, qui aboutissait à une montagne ; au sommet elle crut voir Jésus-Christ attaché sur la croix, ses plaies adorables versaient beaucoup de sang, et le bon Maître abaissait sur elle un regard d'amour. Pour lors, faisant réflexion aux miséricordes infinies de ce divin Sauveur, à l'amour extrême qu'il lui avait témoigné et à toutes les bontés dont il l'avait prévenue, elle reconnut la faute qu'elle avait faite par respect humain, en promettant à cette princesse anglaise de ne pas se faire religieuse. Elle demanda pardon avec beaucoup de larmes, et protesta à Notre-Seigneur de chercher toute sorte d'occasions pour accomplir son vœu. Elle voulut embrasser la croix ; mais le chemin lui parut si raboteux et difficile, que l'effort qu'elle fit pour y arriver l'éveilla. Elle rendit grâces à Dieu de l'avoir préservée de la fureur des démons ; et voyant mieux que jamais

l'infidélité qu'elle avait commise en promettant de ne point entrer en Religion, elle en renouvela le désir avec tant de ferveur, qu'on l'entendit s'écrier tout haut : « Mon Dieu, je ne me désisterai jamais du dessein que j'ai d'accomplir mon vœu d'être religieuse. »

Cette vision lui changea profondément le cœur ; elle se détacha entièrement des créatures, renonça à toute sorte d'amitié, et entreprit une nouvelle vie dans un esprit de pénitence et d'oraison. Le démon ne la laissa pas longtemps dans ce repos. Il suscita un très honnête gentilhomme anglais, nommé Chelton, banni pour la foi de Jésus-Christ, qu'il avait préférée à toutes les espérances de la cour ; ce jeune homme la demanda en mariage, il lui en fit parler par plusieurs personnes de qualité, il employa même l'autorité de son confesseur, qui fit tout son possible pour lui persuader de prendre ce parti et d'agréer cette recherche, qui lui était avantageuse. Cet avis de la personne du monde qu'elle considérait le plus fut sa plus grande croix, se voyant obligée de le rejeter comme préjudiciable à son salut. Dans cet abandon des créatures, qui semblaient s'unir pour conspirer la ruine de ses pieux desseins, elle se jeta entre les bras de Dieu et lui dit, les larmes aux yeux : « Seigneur, Créateur du ciel et de la terre, je vous ai reconnu pour mon Dieu et je vous ai consacré ma virginité, donnez-moi la grâce de la conserver jusqu'à la mort. » Une fois qu'elle réitérait cette prière aux pieds de son crucifix, elle fut ravie en extase ; durant cette extase, Notre-Seigneur l'assura qu'il ne l'abandonnerait point.

Le démon, furieux de la voir si constante, lui apparaissait souvent sous des figures horribles, pour l'intimider et pour lui faire quitter son oraison ; mais n'y ayant pu réussir, il recommença ses premiers artifices. Il lui fit proposer un grand d'Espagne assez âgé et d'une si grande vertu, qu'il lui persuada qu'elle pourrait l'épouser sans préjudicier à sa chasteté. Elle écouta cette proposition sans s'apercevoir du piège que lui tendait son ennemi, mais Dieu le lui découvrit bientôt ; car le soir, étant en oraison, Jésus-Christ l'appela deux fois par son nom, et lui dit : « Anna ! Anna ! qu'avez-vous fait ? » Ces paroles pénétrèrent si vivement son cœur, qu'elle se prosterna par terre, et lui demanda pardon d'avoir écouté cette pensée, qui blessait la fidélité qu'elle lui avait jurée ; et après qu'il lui eut fait voir en esprit les traverses, les peines, les difficultés, les contraintes, les déplaisirs et les chagrins que les personnes mariées expérimentent tous les jours, dans quelque degré d'élévation qu'elles soient, et



l'heureux dégagement de celles qui se séparent du monde, elle lui protesta de mourir plutôt que de s'engager jamais dans cet état, et que de se relâcher de la résolution qu'elle avait prise d'être religieuse.

Le prince chez qui elle demeurait étant allé loger à Paris chez l'ambassadeur d'Angleterre, son parent, fut empoisonné par ce dernier. Se trouvant mal, il s'en revint promptement à Rouen, où il mourut le soir de son arrivée. Anna se trouvait alors à Bruxelles, avec la femme de ce seigneur, que quelques affaires y avaient appelée. Comme elle était en oraison, le prince lui apparut, et l'appela par son nom d'une voix lamentable. Ce qui l'ayant obligée de tourner la tête, elle le vit enveloppé d'un suaire, la poitrine et le visage découverts, si triste et si défiguré, qu'elle en eut une extrême frayeur. Le mort, qui demandait le secours de ses prières, se tenait près d'elle ; et enfin se laissant tomber à ses pieds, il fit tant de bruit, que la princesse sa femme, qui était couchée dans la même chambre, en fut éveillée, et demanda ce que c'était. Anna ne lui répondit rien alors ; mais, le matin, elle lui annonça la mort tragique de son mari.

Durant son séjour à Bruxelles, on reporta à l'église, avec une pompe extraordinaire, les trois hosties miraculeuses qui, comme on le sait, percées de coups de poignard par un juif, avaient jeté beaucoup de sang ; un bon prêtre les avait cachées, à l'époque de la révolte des Pays-Bas, durant quatorze ans, pour les garantir de la fureur des hérétiques, qui les cherchaient, afin d'en faire le sujet de leurs execrables profanations. Notre pieuse jeune fille était retirée dans sa chambre au moment de cette translation. Dieu la combla de tant de joie, que ne pouvant se contenir, elle courait par le logis tout enivrée de son divin amour. Dans cet agréable transport, elle entendit chanter les prêtres qui passaient, et ouvrant la porte du logis, elle vit ces trois hosties miraculeuses ; comblée de consolations, elle fut contrainte de s'aller jeter sur un lit, pour laisser passer l'opération divine.

La princesse étant partie de Bruxelles pour Paris, après avoir appris la mort déplorable de son mari, y trouva un de ses oncles envoyé par la reine d'Angleterre, pour l'obliger d'y retourner. Elle voulut que notre vertueuse demoiselle l'accompagnât. Non seulement celle-ci protesta qu'elle n'irait jamais, mais elle sut si bien remonter à cette princesse qu'il y allait de son salut, et que la reine l'obligerait d'embrasser l'hérésie, ou qu'elle la ferait cruellement mourir, que le voyage fut rompu. Pour elle, dans le dessein qu'elle avait toujours d'être religieuse, elle retourna à Rouen, où elle espérait trouver plus de facilité qu'à Paris.

Arrivée à Rouen, elle se retira dans une petite chambre, pour ne s'occuper que de Dieu. Elle fit une confession générale à un saint prêtre, qui se chargea de sa conduite, et qui l'éprouva longtemps, pour connaître son esprit et sa vertu. Ange de piété, elle communiait souvent, et avec un profit très considérable. Dieu la combla de caresses dans cette retraite délicieuse. Elle ne pouvait plus prier sans souffrir quelque extase. D'autres fois, au contraire, elle se sentait dans un abandon intérieur, dans des ténèbres, et dans des aridités terribles ; mais sa fidélité faisait que Dieu ne la laissait pas longtemps dans cette épreuve. Une fois qu'elle était dans ces peines intérieures, elle fut trois jours et trois nuits enfermée dans sa chambre à pleurer ses péchés, qui obligeaient, à son avis, la justice de Dieu de la punir par cette soustraction de lumière et de consolation. Durant la dernière nuit, Dieu lui en communiqua de si abondantes que, ne pouvant les contenir, elle se jeta par terre, et se mit à crier : « Seigneur, retirez-vous un peu, modérez vos faveurs, je n'en puis plus, je vais mourir, si vous continuez à répandre dans mon esprit et dans mon cœur ces torrents de lumières et de consolations. » Elle fut prise d'un ravissement, où Jésus-Christ l'assura qu'elle serait religieuse, et la laissa tellement embrasée de son amour, qu'elle n'osait paraître dehors, de peur qu'on n'aperçût sur son visage les marques du feu qui consumait son cœur.

Son confesseur, sachant ces merveilles, lui commanda de communier tous les jours : ce qu'elle fit et par amour et par obéissance. Quand elle s'approchait de la table sacrée, son corps tremblait d'une sainte frayeur et les larmes lui coulaient des yeux. Après la communion, elle demeurait tout absorbée en Dieu, et si dégoûtée de toutes choses, qu'elle ne pouvait plus souffrir de nourriture corporelle ; quelquefois, elle était si abîmée dans la vue de son néant, et de la charité infinie de Jésus-Christ dans cet adorable mystère, qu'elle s'écriait du plus profond de son cœur : « O mon Dieu, faites-moi miséricorde, et ne permettez point que je perde jamais, par mes péchés, les biens inestimables que vous avez renfermés dans cet auguste Sacrement. » Souvent les divines consolations étaient si excessives, qu'elle ne pouvait rien dire ni demander à Dieu. La foi qu'elle avait de ce divin mystère lui donnait tant de pitié de l'aveuglement des hérétiques, qu'elle priait sans cesse, jeûnait, se disciplinait et pratiquait des austérités effroyables pour leur conversion.

Sa charité s'étendait encore sur les nécessités corporelles des

personnes affligées. Elle servit une pauvre femme malade d'une fièvre chaude, durant six semaines, sans la quitter ni jour ni nuit.

Ayant servi pendant six mois une autre femme affligée d'une maladie contagieuse, elle gagna son mal ; mais comme elle n'avait personne pour lui rendre la même charité, elle se vit abandonnée de tout secours ; de sorte que, s'étant levée une fois de son lit, elle tomba par terre, où elle demeura durant tout le jour ; elle serait morte de froid, sans un secours miraculeux. Saint Pierre, accompagné de deux anges, se montra à elle et lui fit lire dans un livre, qu'il lui présenta, la Passion de Notre-Seigneur. Cette lecture la consola si puissamment, que cette joie de l'âme passant jusqu'à son corps, elle recouvra pleinement ses forces.

Étant revenue en santé, elle se mit à servir les malades comme auparavant ; et quoiqu'elle fût obligée de gagner sa vie par son travail depuis qu'elle se fut séparée de la princesse chez qui elle demeurait, elle employait ce qu'elle gagnait à faire l'aumône ; mais comme le gain était petit, elle ne pouvait pas en assister autant qu'elle le désirait. Dieu suscita de charitables personnes qui lui firent des offrandes très considérables, avec lesquelles elle sauva la vie à grand nombre de pauvres, et particulièrement à huit prêtres anglais, dont un avait été quatorze ans prisonnier pour la foi en Angleterre. On eût dit que Dieu multipliait le pain et la farine entre ses mains ; car, dans une disette publique, elle en eut toujours assez pour secourir les indigents.

Voyant la ville assiégée par une armée hérétique, composée pour la plupart d'Anglais, de Hollandais et d'Allemands, elle ne bougeait pas du pied des autels, suppliant Dieu de conserver la foi en France. L'intrépide jeune fille pratiqua des austérités extraordinaires, et prenait toutes les nuits de sanglantes disciplines, afin que Dieu eût pitié de la ville de Rouen, qui ne résistait à son prince légitime que pour maintenir la vraie religion. Elle allait la nuit nu-pieds et en état de pénitente par les rues, récitant des hymnes, pour fléchir la colère de Dieu. Elle fit faire une bannière qu'on portait en procession, pour animer les catholiques à recourir à Dieu dans cette pressante nécessité ; et on vit tant d'extases et de choses extraordinaires en elle, pendant qu'elle priait Dieu de détourner de la ville les funestes malheurs dont elle était menacée, qu'on a attribué à ses prières la levée du siège : jusques-là qu'un prédicateur Augustin, la voyant au sermon, avertit le peuple, en la nommant, que Dieu leur avait envoyé en sa personne une autre Judith pour conserver la ville.

Pendant que les habitants de Rouen jouissaient du fruit de ses larmes, de ses prières et de ses pénitences, elle se trouva intérieurement pressée plus que jamais du désir d'être religieuse ; mais ne sachant à qui s'adresser, elle supplia Notre-Seigneur de lui inspirer ce qu'elle devait faire pour l'exécution de son dessein. Il lui sembla, dans une extase, que ce bon Maître lui disait : « Adressez-vous au Prieur des religieux de mon serviteur Dominique, il vous apprendra toutes mes volontés. » Au sortir de cette extase, elle vint au couvent ; c'était le dimanche pendant l'octave du Très Saint Sacrement, que tout l'Ordre célèbre avec une solennité particulière.

La vue d'un tableau de sainte Catherine de Sienne, qu'elle aperçut dans notre église, la consola beaucoup, et elle eut un pressentiment qu'elle serait de son Ordre.

Remplie de confiance, elle fit appeler le Père Prieur ; mais le Prieur se trouvant occupé, on lui fit venir un autre Père, qui n'était point capable de comprendre les grâces extraordinaires qu'elle recevait de Dieu pour lui donner conseil. Elle se mit à genoux pour se confesser à lui. Comme elle voulut commencer, il lui prit un tremblement par tout le corps, et un saignement de nez si violent, qu'elle fut obligée de se retirer, fort étonnée de cet accident, qui ne lui était jamais arrivé. Deux jours après, elle retourna demander le Prieur. A son abord, elle sentit une consolation intérieure qui lui donna une entière ouverture de cœur, pour lui communiquer l'état de sa conscience et les choses extraordinaires qui se passaient en elle. Il la consola ; et pour ne rien précipiter, il lui ordonna de revenir un autre jour.

Quand elle revint, le Père Prieur, résolu d'acquérir une si sainte fille à l'Ordre, lui expliqua les prérogatives de la séraphique sainte Catherine de Sienne et lui promit de l'aider à devenir sa fille et son imitatrice. Le monastère du Tiers-Ordre à Aumale étant sous la conduite des religieux de Rouen, le Père Prieur dit tant de bien de la postulante aux religieuses, que nos Sœurs la reçurent comme un ange du ciel.

Elle prit l'habit et le nom de Sœur Anna de Jésus. Comme les religieuses ne gardaient point la clôture, et qu'elles s'exerçaient à soigner, visiter et servir les malades, elle s'y adonna avec une admirable ferveur. Dans cet apostolat de charité, elle avait plus grand soin des âmes que des corps, exhortant les malades à la patience, leur parlant de Dieu avec tant d'onction, qu'elle leur faisait prendre de fortes résolutions de mieux user de la santé, qu'ils n'avaient fait



auparavant. Notre-Seigneur se servit d'elle pour la conversion de plusieurs pécheurs.

Dieu, qui l'avait choisie pour être une des pierres angulaires de l'étroite observance dans ce monastère d'Aumale, l'exerça quelque temps dans ces actes extérieurs de charité envers le prochain, afin qu'elle menât ensuite une vie angélique dans la retraite de son cloître. Le Saint-Esprit avait enflammé du même désir deux jeunes religieuses, nommées les Mères Martine de Saint-Augustin et Françoise de Jésus, lesquelles ne pouvant souffrir la vie trop relâchée et trop libre des autres, faisaient d'ardentes prières à Dieu pour l'établissement de la réforme. Trouvant Sœur Anna dans la même disposition, elles résolurent toutes trois de travailler à ce grand œuvre.

Quand les autres religieuses connurent leur dessein, elles les entreprirent d'une étrange manière, et menacèrent Sœur Anna de lui ôter l'habit. Cette menace ne put l'intimider, elle ne se relâcha point de sa résolution, et paraissait la plus ardente à cette glorieuse entreprise; elle animait tellement les deux autres, qu'elles persévérèrent dans le dessein d'établir une parfaite réforme dans le monastère, malgré les plus vives oppositions.

Les Pères du couvent de Rouen, qui conduisaient les Sœurs d'Aumale, n'avaient pas moins besoin de leur côté d'être ramenés à l'observance; eux non plus ne pouvaient souffrir ce dessein de réforme. Ils suscitèrent donc mille obstacles. L'affaire alla si avant, que les Pères, appréhendant qu'on ne les réformât eux-mêmes, se résolurent à une opposition formelle et menacèrent ces héroïnes de la vie régulière d'excommunication et de privation des divins Sacrements.

Ces saintes filles, se voyant persécutées par ceux qui devaient contribuer à leur pieux dessein, quittèrent leur conduite, à l'exemple de sainte Térèse, qui se comporta de même dans une affaire semblable; elles se mirent sous la direction de quelques vertueux ecclésiastiques et, par leur moyen, elles établirent la clôture, l'observance régulière et tous les exercices de la vie spirituelle, qui ont rendu ce monastère une des plus saintes maisons de l'Ordre. M. Gallemand, curé d'Aumale, dont la mémoire est en bénédiction, en a rendu d'illustres témoignages, ayant été témoin de la sainteté admirable de ces fidèles servantes de Jésus-Christ, qu'il a gouvernées longtemps.

La V. Sœur Anna travailla infatigablement à ce grand bien. Les

traitements rigoureux qu'on lui faisait, la comblaient de consolation au lieu de l'affliger : ce qui animait puissamment ses généreuses compagnes ; elle leur disait quelquefois que Notre-Seigneur avait tellement disposé le cours de sa vie pour la mortifier, qu'on l'avait toujours chérie et honorée, d'autant qu'elle aurait trouvé trop de plaisir si elle eût été traitée avec mépris. Elle passait presque toutes les nuits en prières devant le Très Saint Sacrement pour le succès de la réforme ; Dieu lui communiquait sur cette œuvre de si grandes lumières, qu'elle considérait un monastère bien réglé comme une image parfaite du Paradis.

Son confesseur admirant les grâces extraordinaires qu'elle recevait de Dieu, ses fréquentes extases, et son incomparable pureté de conscience, lui commanda d'écrire sa vie : ce qu'elle fit par obéissance. Mais une personne ayant trouvé cet écrit après sa mort, en jeta une partie dans la rivière sans savoir ce que c'était : ce qui nous a privés de la consolation d'apprendre mille particularités intéressantes. Nous savons seulement que notre Sœur ayant vécu douze ans en Religion, elle passa les neufs premiers dans de continuelles persécutions, qu'on lui suscita, pour l'empêcher dans l'œuvre de réforme qu'elle parvint enfin à établir.

Notre-Seigneur ne voulut pas lui laisser goûter longtemps sur terre la douceur du succès obtenu ; car il lui envoya de grandes maladies. La dernière fut très violente ; réduite à l'extrémité, notre Sœur se disposa avec une ferveur extraordinaire à recevoir les derniers Sacrements. Comme elle était à l'agonie, son confesseur, soit pour éprouver son obéissance, soit qu'il eût du regret de perdre une si sainte fille, lui dit : « Ma Sœur, je vous défends de mourir. » Aussitôt elle revint à soi, et lui repartit : « Mon Père, c'en était fait, j'allais mourir si votre commandement ne fût intervenu. » Elle vécut encore deux jours après cette défense ; mais le confesseur, affligé de la voir tant souffrir, révoquant son commandement, elle rendit son âme à Dieu le 27 janvier 1609, âgée de quarante-trois ans.

La V. Mère Jacqueline du Saint-Esprit vit monter son âme au ciel sous forme de colombe ; ce qui confirmant les religieuses dans l'opinion qu'elles avaient de sa grande sainteté, elles lui baisèrent les mains et les pieds par dévotion. Leurs larmes furent bientôt essuyées par un miracle éclatant que Dieu fit pour publier la gloire de la défunte et le grand amour qu'elle avait eu pour la clôture. Comme elles n'avaient pas encore de cimetière dans l'intérieur de la maison, et qu'il fallut

porter son corps à l'église, il devint si pesant au moment où on allait franchir la porte du monastère, qu'il fut impossible de le remuer. On appela plusieurs hommes ; mais ils ne purent l'enlever. Ce que voyant, la V. Mère Martine de Saint-Augustin, fidèle compagne de la défunte, se mit à genoux devant le cercueil, et la pria très instamment de se laisser emporter à l'église. La bienheureuse morte, qui vivait dans le sein de Dieu, devint légère comme auparavant, et on l'enterra devant le grand autel.



## LE MÊME JOUR

1267. — A Pérouse, en Italie, mourut de la mort des justes le dévot Frère BLAISE, surnommé de Pérouse, du lieu de sa naissance. Il avait été d'abord engagé dans l'état du mariage. Après avoir vécu saintement avec sa femme pendant quelques années, ils se séparèrent d'un consentement mutuel, pour se faire religieux de l'Ordre ; sa femme entra au monastère de Saint-Georges, et lui au couvent de Saint-Dominique, où il prit l'habit de Frère convers, avec une grande ferveur et un ardent désir de s'avancer à la perfection.

Ce dévot Frère a particulièrement excellé en humilité, en obéissance et en mortification. Par l'humilité, il se soumettait généralement à tous les religieux, qu'il considérait comme des anges terrestres ; par l'obéissance, il exerçait indifféremment tous les offices où les Supérieurs voulaient l'employer ; et par la mortification, il travaillait infatigablement pour soumettre le corps à l'esprit, et pour avoir une continuelle occasion de faire pénitence. On a remarqué en lui une admirable tempérance ; car ayant eu le soin du jardin pendant plusieurs années, il n'en a jamais détaché un fruit pour son usage particulier, quoiqu'il en fût très libéral aux autres. Ayant ainsi consumé sa vie dans une grande dévotion et dans une pratique fidèle de toutes les vertus attachées à son état, il passa heureusement du travail de cette vie au repos éternel, en l'année 1267. — (Razzi).

1370. — En Lithuanie, moururent les VV. PP. NICOLAS VEZIK et JEAN EPISCOPELLUS. Ils avaient été envoyés dans cette Province comme des hommes d'une grande piété et d'un grand mérite, pour contribuer à la conversion du roi Jagellon, surnommé Ladislas au saint baptême. Ils avancèrent si heureusement les affaires de la foi par leurs prédications et par

l'éclat de leurs vertus, et le nombre de ceux qui furent baptisés avec ce prince fut si considérable, qu'on se vit contraint de les baptiser par groupes, après quoi on leur imposa des noms à loisir. Ils continuèrent, après cette auguste cérémonie, à prêcher avec le même zèle, et ils eurent la consolation de voir encore un grand nombre d'idolâtres renoncer à leurs superstitions pour embrasser la foi de Jésus-Christ. Ces admirables missionnaires moururent saintement dans ce glorieux emploi, vers l'année 1370. — (Bzovius).

1469. — A Medina del Campo mourut le V. P. LOPO DE BARRIENTOS, issu d'une très noble et très ancienne famille. Ayant pris l'habit de l'Ordre au couvent de cette ville et fait de grands progrès dans les sciences humaines et divines, il enseigna publiquement en l'Université de Salamanque, où il fut premier professeur. Sa rare piété, jointe à ses mérites et à sa science, le rendait si fameux, qu'il fut choisi pour être précepteur et confesseur de don Henri, infant d'Espagne, qu'il réconcilia plusieurs fois avec le roi don Jean II, son père. Ce même roi ayant goûté son esprit et connu son éminente piété, le prit pour confesseur et, peu de temps après, le fit son grand chancelier, et lui confia la conduite de ses États. Il les gouverna en qualité de premier ministre avec tant de désintéressement, tant de prudence et de justice, qu'il n'avait aucun respect humain pour avertir le roi et le reprendre, quand il s'éloignait de l'exemple qu'il devait à ses peuples. Il fut Inquisiteur général de Castille ; et, en cette qualité, il fit brûler à Madrid, sur la place de l'église de Saint-Dominique, les livres de magie et de nécromancie d'un certain Henri de Villena. Mais sa plus grande passion étant que ses Frères vécussent saintement dans les pratiques de la vie régulière, il leur offrit le revenu de ses pensions et son crédit, pour contribuer à établir la réforme chez eux. Les trouvant opiniâtrement résolus de ne point changer leur ancienne façon de vie, il consacra à bâtir un hôpital les deniers qu'il avait d'abord destinés à cette œuvre.

Le V. Père de Barrientos fut successivement évêque de Ségovie, d'Avila et de Cuença. On lui offrit l'archevêché de Saint-Jacques de Compostelle, qu'il refusa. Il obtint pour l'Ordre la dévote chapelle de Notre-Dame de Penna di Francia, une des plus célèbres d'Espagne, par la quantité de miracles que Dieu fait en faveur des pèlerins qui viennent de toutes parts implorer l'intercession de la Très Sainte Vierge. Il fonda dans son hôpital un cours de théologie morale, ou de cas de conscience, pour tous les jours de carême, et il l'affecta au couvent de son Ordre. Enfin, après avoir saintement gouverné son Église et s'être rendu le protecteur et le père des pauvres par ses grandes aumônes, il voulut être enterré avec eux, dans l'hôpital qu'il leur avait bâti. Il mourut en l'année 1456. — (Lopez, III part., l. II, c. 46, 47, 48 ; Fontana).

1470. — A Vienne, en Autriche, mourut le V. Père SIGISMOND VOGEL. Sa piété, sa science et ses admirables vertus l'avaient rendu si cher à l'empereur



reur Frédéric que, pour profiter de sa conversation et pour se servir de ses conseils dans le gouvernement de l'Empire, il le fit son chapelain et conseiller d'État. Comme il connaissait la profonde humilité de ce saint religieux, et les efforts qu'il ferait auprès de ses supérieurs pour être rappelé à son couvent, il obtint un bref du Pape Paul II, qui l'obligeait à demeurer auprès de sa personne, et qui défendait à tous les Supérieurs de l'Ordre de l'en retirer.

Cet homme de Dieu rendit des services très importants à l'Église et à l'empire. Il mena, à la cour, une vie aussi pénitente et aussi retirée qu'il aurait pu le faire dans son cloître. Il était le père et le protecteur des pauvres, et de tous les affligés ; et il ne s'est jamais servi du grand crédit que sa vertu lui avait donné sur l'esprit de cet excellent empereur, que pour l'avancement de la gloire de Dieu et le soulagement des misérables, qu'il assistait avec une tendre charité. Chargé d'années et comblé de mérites, il passa de la cour de ce prince à celle du Roi des rois, en l'année 1470. — (Fontana, *Monum. Ord.*).

1569. — A Sutri, près de Rome, mourut le V. Père CAMILLE CAMPEGIO, de Pavie. Sa profonde piété et sa grande science le firent choisir pour Inquisiteur de Pavie, puis de Ferrare et de Mantoue ; il occupa près de quinze ans cette charge, et il s'en acquitta avec une intrépide fermeté, qui lui attira souvent des persécutions de la part des impies et des libertins.

Le Pape Pie IV, qui connaissait sa science et avait pour sa personne une tendre affection, l'envoya au Concile de Trente en qualité de son théologien. Pie V le fit un peu plus tard, en 1568, évêque de Nepi, dont il avait lui-même occupé le siège pendant plusieurs années. Pendant que le nouvel évêque s'occupait à régler son diocèse comme un vigilant pasteur, il trouva les corps des saints martyrs Ptolémée et de ses compagnons, encore tout humides de leur sang. Il les fit porter avec une pompe magnifique à l'église de notre couvent qui leur est dédiée. Le V. Père Campegio mourut dans une haute opinion de vertu, en 1569, l'année qui suivit son élévation à l'épiscopat. Son corps fut déposé dans sa cathédrale. — (Fontana ; Échard, t. II, p. 201).

1646. — A Séville, au couvent royal de Saint-Paul, mourut le dévot Frère HYACINTHE MIRANDA, convers, après avoir vécu très saintement et avoir exercé durant plusieurs années l'office de portier avec une humilité, une douceur, une patience et une douceur admirables. Il aimait tendrement les pauvres, il les consolait dans leurs misères, les exhortait à sanctifier leurs peines et à les souffrir avec patience pour l'amour de Dieu ; et après qu'il leur avait fait cette aumône spirituelle, il leur en procurait une corporelle. Il se privait de ce qu'on lui donnait pour le leur distribuer. Levé à trois heures tous les matins, pour faire oraison, il prenait de sanglantes disciplines. On le voyait souvent pleurer, dans un esprit d'amour et de componction, quand il se disposait à communier : ce qu'il faisait très souvent. Enfin, riche de mérites, dont il s'était fait un trésor dans une grande pauvreté d'esprit, il regarda joyeusement la mort, le 27 janvier 1649. — (*Acta Cap. Rom.*, 1656).

15. — A Salamanque, au monastère de Sainte-Marie, mourut, à l'âge de vingt-sept ans, la V. Sœur HÉLÈNE HENRIQUEZ, surnommée de la Croix. Elle vécut quatre années seulement dans l'Ordre; mais, en ce peu de temps, elle fit de si grands progrès dans la perfection, qu'elle s'en est rendue un modèle accompli. Ce fut une religieuse de grande observance, et très appliquée à la vie intérieure et à l'oraison. Ayant été chargée du réfectoire, afin de mieux sanctifier tout ce qui regardait son emploi, elle se représentait Notre-Seigneur dans la personne de sa Prieure, la Sainte Vierge dans sa Sous-Prieure, dans les autres Sœurs les apôtres, et elle les servait avec le même respect et la même humilité que si réellement elle eût eu à traiter avec ces saints personnages. Elle trouvait ainsi dans la foi et dans une application continuelle à la présence de Dieu des pensées élevées pour animer tout ce qu'elle faisait. Chaque fois qu'elle devait aller à confesse, elle commençait par accuser ses fautes et ses manquements à notre Bienheureux Père saint Dominique, et elle allait ensuite s'agenouiller aux pieds du confesseur. Elle passait en prière devant le Saint-Sacrement tout le temps qui lui restait après s'être acquittée de ses obligations; et lorsqu'elle s'y croyait seule, la joie qui remplissait son âme faisait explosion au dehors et soulevait pour ainsi dire tout son corps vers Dieu.

Une de ses pratiques les plus chères consistait à demander l'aumône à la Très Sainte Trinité et à tous les saints du Paradis. Au Père, elle demandait la miséricorde, au nom de cet amour ineffable qui lui a fait donner son Fils au monde; au Fils, la charité, au nom de l'amour qui l'a fait mourir pour nous sur la croix; au Saint-Esprit, un rayon de cette lumière qui par lui fut communiquée aux apôtres; à la Sainte Vierge, elle demandait la ferveur d'esprit, et aux saints, différentes autres vertus soit pour elle-même soit pour son prochain. Elle consacrait ordinairement chaque jour deux heures à cet exercice, appelé : *l'Oraison de mendicité*.

On a cru que notre Sœur eut révélation du jour de sa mort. Comme elle approchait de ses derniers moments, une religieuse, qui devait faire profession le samedi, s'attristait à la pensée que ce même jour verrait probablement mourir la Sœur Hélène. Mais étant allée visiter la malade, celle-ci lui dit avec bonté : « Sœur Isabelle, ne soyez pas triste, je ne veux pas empêcher votre fête : demain, vos noces avec Jésus se feront sur la terre, et lundi les miennes se feront avec lui dans le ciel. » Ce qui se réalisa comme elle l'avait annoncé. La Sœur Hélène de la Croix mourut dans la dernière moitié du xvi<sup>e</sup> siècle et un jour du mois de janvier. — (Lopez, III p., l. I, c. 44).

16. — Au monastère de Rinteln, en Allemagne, mourut la V. Mère BARBE DE MARCOUSSE, laquelle mérita par sa vie sainte et exemplaire plusieurs faveurs du ciel. Étant à l'extrémité, elle eut révélation qu'on bâtirait bientôt un monastère à Vic, en Lorraine, pour des religieuses de

l'Ordre ; ce qui lui fit dire à celles qui l'assistaient : « Mes Sœurs, Notre-Dame commence une maison à Vic ; elle a déjà choisi les filles qui doivent composer cette sainte Communauté : vous irez, mais vous n'y demeurerez pas. » Ce qui fut vrai : ces religieuses y furent appelées ; mais comme les fondatrices voulurent vivre dans la plus étroite observance, pour se rendre dignes de la protection de la Très Sainte Vierge, les Mères de Rinteln, qui vivaient dans la mitigation des plus fatigantes austérités de l'Ordre, s'en retournèrent à leur monastère ; et celles de Metz rendirent ce bon office aux fondatrices, et les élevèrent charitablement dans toutes les pratiques de l'observance et de la vie intérieure. — (Mém. de Vic).

1645. — Au monastère de Vic, en Lorraine, mourut la dévote Sœur MADELEINE LORMAN, converse, après avoir vécu durant vingt-cinq ans en Religion avec la même ferveur qu'elle avait témoignée pendant son noviciat. Elle unissait admirablement l'exercice de Madeleine à celui de Marthe, et travaillait toujours en priant Dieu. Toutes ses actions étaient une sorte d'oraison, étant faites en Dieu et pour Dieu. Elle passait devant le Très Saint Sacrement une partie de la nuit, et le reste de la journée que ne réclamaient pas ses occupations. Une vie si sainte lui mérita une mort très précieuse l'an 1645. — (Mém. de Vic).





## XXVIII JANVIER

### *LA TRANSLATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN*

(1369)

**S**AINTE Thomas d'Aquin, la lumière de l'Église et l'Ange des écoles, étant passé de cette vie à une heureuse immortalité, dans la célèbre abbaye de Fossa-Nuova, de l'Ordre de Cîteaux, où il était tombé malade en allant au concile de Lyon par ordre exprès du Pape Grégoire X, les religieux de ce monastère résolurent de conserver son saint corps, et de s'en rendre possesseurs définitifs. Le V. Père Réginald, compagnon du Saint, n'avait toutefois laissé qu'en dépôt ces précieuses reliques, avec les protestations ordinaires qu'elles appartenaient à l'Ordre de saint Dominique, et que lui-même viendrait les retirer sitôt qu'il aurait appris de ses Supérieurs le couvent où elles devaient être portées.

Les religieux de Fossa-Nuova, et Dom Jacques de Florence, leur Abbé, prévoyant bien que l'Ordre les réclamerait un jour, et qu'on leur enlèverait ce précieux trésor, les retirèrent la nuit fort secrètement du cloître, où le saint avait été enterré, et les portèrent dans la chapelle de saint Étienne. Mais ce saint Docteur, qui avait été l'implacable ennemi du mensonge et de la fausseté durant sa vie, ne pouvant souffrir que ceux qui venaient de toutes parts implorer son intercession, honorassent son corps en un lieu où il n'était plus, apparut la nuit à l'Abbé, lui fit une sévère reprimande, et le menaça



d'un châtiment terrible s'il ne reportait ses reliques au lieu d'où il les avait clandestinement enlevées.

La terreur de ces menaces et la crainte de quelque vengeance du ciel déterminèrent l'Abbé à exécuter la volonté du Saint. Il prit les clefs de la chapelle, et avec ses plus confidents, auxquels il avait communiqué cette vision, il alla secrètement enlever le saint corps. Le tombeau à peine ouvert, il en sortit une odeur céleste, qui se répandant de l'église dans les dortoirs et par tout le monastère, attira plusieurs religieux, qui ne doutant point que cette odeur ne fût miraculeuse, sortirent de leurs cellules pour voir d'où elle venait. Ils surprirent l'Abbé sur le fait ; celui-ci leur déclara l'ordre exprès du Saint, touchant son corps. Ils lui aidèrent à le lever ; et le trouvant tout entier avec ses habits, et exhalant une odeur ravissante, ils attribuèrent cette incorruption à un miracle d'autant plus avéré, que le corps du Saint, qui était gras et replet, avait été sept mois en terre dans un lieu fort humide. Ils le portèrent processionnellement à sa première sépulture ; et le chantre, au lieu d'entonner le *Libera* pour un défunt, entonna sans y penser l'antienne d'un confesseur : *Iste Sanctus digne in memoriam vertitur hominum*. Les religieux, voyant bien que cette distraction était un effet de la divine Providence, qui voulait honorer son serviteur, continuèrent cette antienne jusqu'à ce qu'ils eussent remis ces précieuses reliques en leur premier endroit.

Sept ans après, il s'en fit une autre translation par les soins d'un nouvel Abbé du monastère, de la famille des seigneurs du château de Saint-Jean-du-Mont. Ne pouvant souffrir que ce corps demeurât plus longtemps dans un lieu si peu en rapport avec les mérites du Saint, cet Abbé fit dresser un sépulcre de marbre à côté du grand autel ; il y déposa les précieuses reliques avec d'autant plus de respect et de dévotion, que Dieu renouvela les deux miracles qu'il avait fait paraître à la première translation. On trouva le corps aussi entier, et on sentit la même odeur surnaturelle, que la première fois. Cette translation fut faite avec pompe, et on chanta la Messe d'un saint confesseur, *Os justi meditabitur*, etc.

Madame la comtesse de Sanseverino, sœur germaine de saint Thomas d'Aquin, ayant appris ces merveilles, témoigna un si grand désir d'avoir de ses reliques, et en fit de si instantes prières aux religieux, que ceux-ci ne purent se défendre de ses pieuses importunités ; ils ouvrirent donc le tombeau du Bienheureux quatorze ans

après sa mort, trouvèrent son corps entier, et répandant toujours une admirable odeur ; ils observèrent que sa chair était si ferme, que voulant donner sa main droite à sa sœur, ils ne la purent jamais séparer du corps qu'en la coupant.

La comtesse reçut cette sainte relique à genoux et avec beaucoup de dévotion, et la mit dans la chapelle de son palais. Peu de jours après, un chanoine de ses amis passant chez elle, comme on lui montra plusieurs belles reliques, dont les comtes de Sanseverino avaient enrichi leur oratoire, on lui fit voir la main du saint Docteur. Il n'en fit aucune estime, et dit avec un sourire dédaigneux : « Frère Thomas était un bon religieux, mais non pas si saint que plusieurs le croient ; je m'étonne qu'on conserve sa main au milieu de tant de reliques. » A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il fut saisi d'une paralysie et d'un si grand tremblement par tout le corps, que ne pouvant se soutenir, il lui semblait à tout moment aller tomber en défaillance. Il reconnut sa faute, et demanda pardon au Saint. Se prosternant devant sa relique, il la baisa, et sentit une divine odeur, qui rétablit ses forces et sa santé. Ces deux miracles le rendirent le panégyriste des vertus et de la gloire du Saint.

Dans la suite, la comtesse Théodora, ou le comte Thomas de Marsico, son héritier, ne s'estimant pas digne de garder ce précieux trésor, en firent présent à notre couvent de Salerne, où on voit encore aujourd'hui cette main garnie de chair et couverte de sa peau. Elle est gardée sous trois clefs : l'archevêque en a une, le magistrat une autre et le Prieur du couvent a la troisième.

Les religieux de Fossa-Nuova, ayant donné cette main, devinrent si libéraux de ces précieuses reliques, qu'ils firent présent de la tête au comte de Piperno. Ce prince la reçut avec de grands sentiments de respect et de dévotion ; et il était si jaloux de la possession d'une relique si considérable, qu'il ne la montrait jamais à qui que ce fût, sinon en présence de plusieurs hommes armés ; de peur que, sous prétexte de piété, on ne lui enlevât ce précieux chef, qu'il estimait infiniment plus que tous ses trésors.

Il ne resta que le corps sans la tête et sans la main droite au monastère de Fossa-Nuova, jusqu'en l'année 1349. A cette époque, un fameux bandit de Piperno, qui avait consumé tout son bien pour se venger, se voyant dans la misère et dans l'impuissance de perdre son ennemi, se résolut de dérober le précieux corps pour en tirer une somme d'argent considérable, qui le mît hors de la nécessité

où il était. Mais le comte de Fondi ayant été averti de cette résolution sacrilège, en empêcha l'exécution ; et pour éviter une semblable surprise, il persuada à l'Abbé de mettre les saintes reliques dans la chapelle de son château, qui était un lieu fort, où elles seraient en sûreté. L'Abbé les y transporta en cérémonie, accompagné de tous ses religieux.

Pendant que ce saint corps resta à Fondi, il arriva deux choses considérables. Voici la première : un soir que la comtesse priaît devant les reliques du Saint avec Mgr Léonard, évêque de Fondi, leurs dévotions achevées, ils eurent quelque soupçon que les religieux de Fossa-Nuova n'eussent donné quelque autre corps que celui de saint Thomas, afin que si on le volait, ils ne perdissent pas ces précieuses reliques. Comme ils s'en entretenaient, ils virent sortir de sa châsse, revêtu de son habit religieux, saint Thomas qui fit deux ou trois tours dans la chapelle, et qui après les avoir salués avec un sourire très obligeant, rentra dans la châsse.

La seconde merveille, c'est que le frère du comte de Fondi, montant un cheval extrêmement fougueux, en fut renversé par terre et tellement meurtri, que les médecins et les chirurgiens désespéraient de sa santé. Dans cette extrémité, il se voua à saint Thomas et lui promit, s'il lui obtenait la santé, de reporter son corps au monastère de Fossa-Nuova. Ayant obtenu cette grâce de Dieu, il s'acquitta exactement de son vœu ; et sans rien dire au comte son frère, il enleva les reliques, à la faveur de la nuit, et les porta à Fossa-Nuova sans être découvert. Quelques historiens disent que le comte, pour se délivrer des instantes prières de Louis, roi de Sicile, qui lui avait fait demander ce saint corps par quantité d'évêques et d'abbés, pour enrichir son royaume, aima mieux le rendre aux religieux de Fossa-Nuova, que d'en priver sa province. L'Abbé le reçut avec joie ; et pour le conserver avec sûreté, il le mit dans le clocher du monastère bâti en forme de tour.

Le comte ne fut pas longtemps sans se repentir de ce qu'il avait fait. Quelques auteurs écrivent qu'à la prière des religieux de l'Ordre, il alla furtivement dans le clocher, d'où il enleva le corps du Saint, qu'il reporta à son palais ; et qu'après l'y avoir gardé deux ans, il fut contraint de s'en défaire et de le rendre à l'Ordre, par suite de deux accidents très remarquables. Le Saint apparut un jour à la mère de ce comte et se plaignit à elle du peu de respect qu'on rendait à son corps : ce qu'ayant communiqué à son fils, celui-ci le fit porter dans sa

chapelle, qui était un lieu plus honorable et plus décent. Mais l'année suivante, il apparut au comte lui-même et le menaça des vengeances de Dieu ; après lui avoir témoigné qu'il reposait chez lui avec regret, il lui commanda de remettre ses reliques entre les mains des religieux de son Ordre.

Le comte, craignant l'effet terrible de ces menaces, et ne pouvant plus résister aux prières réitérées depuis si longtemps du Révérendissime Père Général de l'Ordre, Élie de Toulouse, qui le sollicitait de leur rendre le corps de saint Thomas, leur Frère, il le donna aux religieux de notre couvent de Fondi, comme des reliques fort précieuses, sans leur dire que c'était le corps de saint Thomas. Mais Dieu le leur dit lui-même par la voix des miracles. Le V. Père Raymond de Fondi, compagnon du Père Général et religieux d'une éminente vertu, priant dans l'église devant un crucifix, saint Thomas lui apparut tout éclatant avec l'habit de l'Ordre, lui déclara que le comte leur avait rendu son corps et qu'ils en étaient à présent les justes possesseurs. Il en eut une si grande joie qu'il raconta sa vision aux religieux. Ceux-ci, après en avoir rendu grâces à Dieu, publièrent hautement qu'on leur avait rendu le corps de saint Thomas.

Au bruit de cette nouvelle, l'Abbé et les religieux de Fossa-Nuova se plaignirent partout de l'injustice qu'ils prétendaient leur avoir été faite. Ils députèrent à Rome au Pape Urbain V et, faisant passer cette translation pour un vol et pour un sacrilège, ils firent beaucoup de bruit et chargèrent nos religieux de toutes sortes de méfaits. Ils prévinrent si fortement l'esprit du Pape et de toute la cour de Rome par leurs fausses accusations, que le Révérendissime Père Général fut cité pour répondre. Il trouva le Pape tellement irrité contre lui et ses religieux, qu'il l'entendit d'abord l'accuser de vol et de sacrilège. Prostrné aux pieds de Sa Sainteté, le Révérendissime Père Général raconta ce qui s'était passé ; il fit voir que cette restitution du corps de saint Thomas à l'Ordre était un pur effet de la bonté du comte de Fondi qui, ne pouvant plus le garder dans son palais, après le commandement que le Saint lui avait fait de le rendre à ses Frères, leur en avait fait présent sans que ni lui ni aucun de ses religieux eussent mis le pied en l'abbaye de Fossa-Nuova, pour ravir ces reliques, qui n'étaient plus en possession des Cisterciens depuis la donation qu'ils en avaient faite au comte de Fondi. « Il ne faut donc pas trouver étrange, Très Saint Père, dit-il, que mes religieux et moi, qui sommes les Frères et les disciples de ce grand Saint, ayons



témoigné à ce seigneur, qui les détenait, le désir extrême que nous avions de les avoir dans l'Ordre. » — « Ne laissez pas, lui répliqua le Pape fort ému contre lui, de restituer ce saint corps. » — « Très Saint Père, lui répondit le Père Général, je suis tout prêt à le mettre où il plaira à Votre Sainteté. » Le Pape, fort satisfait de sa réponse, le renvoya à son couvent pour attendre ses ordres. Le Révérendissime Père fut quelques jours sans oser retourner chez le Pape, qu'on disait être fort irrité, et le bruit de la cour était qu'on obligerait l'Ordre à restituer ces précieuses reliques aux moines de Fossa-Nuova.

Le Pape tomba malade quelques jours après cette audience qui avait eu lieu dans la semaine de Pâques ; et, aux environs de la Pentecôte, il partit avec toute sa cour pour Montefiascone. Le Maître général, de son côté, se rendit à Viterbe pour y attendre une occasion favorable de voir le Souverain Pontife, devant lequel il pensait se présenter après la Fête-Dieu. Or, le matin de ce jour, le Procureur de l'Ordre demanda au Maître général ce qu'il pensait faire ce jour-là. Il lui fut répondu que, contrairement aux projets arrêtés la veille, il croyait meilleur d'aller à Montefiascone, assister à la Messe du Pape. Le Procureur dit qu'il avait pensé la même chose pendant la nuit, et tous deux partirent sur-le-champ.

Quand le Maître général entra dans la chapelle du Pape, le cardinal de Beaufort lui fit un reproche amical de qu'il arrivait si tard, et le confirma dans le dessein de profiter de cette fête pour obtenir du Pape la faveur tant désirée. Ce jour-là donc, après les Vêpres, et pendant que le Pape donnait audience aux cardinaux, le Révérendissime Père Élie Raymond fut introduit en sa présence et lui dit : « Très Saint Père, si Votre Sainteté me le permet, je viens lui réitérer mes instances pour l'affaire qui nous intéresse si fort ; mais je la prie de vouloir bien auparavant se rappeler deux choses : la première est que saint Thomas, religieux de notre Ordre, a composé, sur le commandement du seigneur Pape Urbain IV, l'Office de ce jour ; la seconde que, toujours sur l'ordre du même seigneur Pape Urbain, saint Thomas a fait une exposition excellente des quatre Évangiles. — Soit, dit le Pape ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Très Saint-Père, puisque le Pape Urbain IV, d'heureuse mémoire, a imposé ces travaux à saint Thomas, je vous supplie, vous qui par la grâce divine êtes le Pape Urbain V, de rendre à notre Saint les honneurs qu'il a mérités par ces travaux.

— Et quels honneurs dois-je donc lui rendre ?

— Très Saint Père, que ses reliques restent parmi ses Frères, les Prêcheurs, qui les honoreront mieux que personne.

— Est-ce que mon Ordre de saint Benoît, répliqua aussitôt le Pape avec vivacité, n'a pas, et bien plus que le vôtre, tous les moyens d'honorer le Saint ?

— Très Saint Père, je le reconnais, dit humblement le Maître général, l'Ordre de saint Benoît est très puissant ; auprès de lui, le mien n'est qu'un petit grain de sable, presque rien. Mais aussi, l'Ordre de saint Benoît a des Saints en nombre si prodigieux, qu'il peut à peine suffire à les honorer, tandis que l'Ordre des Frères-Prêcheurs que vous aimez, comme Votre Sainteté a daigné souvent me le dire, n'a encore que deux Saints, outre saint Thomas. Si donc vous le lui rendez, il pourra l'honorer d'une manière très spéciale. »

Le Pape hésita un instant, puis il fit signe à tous ceux qui étaient dans la chapelle de s'approcher de lui ; il rendit alors ce jugement : « Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et par la Nôtre, nous donnons et accordons à vous, Maître général, et à l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le corps du Bienheureux Thomas d'Aquin, profès de cet Ordre, pour qu'il soit conservé à Toulouse ou à Paris, selon qu'il paraîtra meilleur au prochain Chapitre et au Maître général de l'Ordre. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Et tous ceux qui étaient présents répondirent : *Amen*.

Le lendemain, comme le Général venait renouveler au Saint Père l'expression de sa reconnaissance, le Pape lui dit : « Hier, je vous ai donné, à vous et à votre Ordre, le corps de saint Thomas, et j'ai chargé le Chapitre général et vous de choisir entre Toulouse et Paris pour le garder ; mais je veux vous délivrer de l'embarras où vous seriez pour prendre cette détermination. Je choisis donc moi-même l'église de votre couvent de Toulouse, et cela pour quatre raisons :

« D'abord, il est certain que le B. Dominique a fondé l'Ordre des Frères-Prêcheurs à Toulouse, lui qui était ultramontain, c'est-à-dire d'au delà des monts, puisqu'il était Espagnol. Son corps devrait donc être à Toulouse. De fait, il est en Italie, à Bologne, et quand bien même vous me le demanderiez en justice, je ne vous l'accorderais pas, parce que je ne voudrais pas dépouiller l'Italie d'un si grand trésor ; mais, en compensation, je vous donne le corps de saint Thomas pour l'église de votre saint Ordre à Toulouse.

« En second lieu, vous m'avez demandé de rendre de nouveaux honneurs à saint Thomas. De ce chef encore, je veux que son corps soit porté à Toulouse, car je ne connais aucune ville, aucun peuple qui ait plus de dévotion. Saint Thomas sera donc honoré là comme il le mérite.

« Troisièmement, il y a là une nouvelle Université, que je veux établir sur la doctrine solide et inébranlable de saint Thomas. Et puisque l'Université et les clercs qui en font partie ont l'habitude de se réunir chaque semaine dans votre église des Prêcheurs, je leur fais aujourd'hui un commandement de suivre toujours l'enseignement de ce Maître.

« Enfin, et puisque ce docteur très saint est irréprochable dans son style et dans ses sentences, je veux placer son corps dans un lieu aussi convenable et aussi beau que possible. Et je sais que vous avez à Toulouse une très grande et magnifique église. »

En vertu de cette donation du Pape, on apporta, peu de temps après, le corps de ce saint Docteur de Fondi, et sa tête de Piperno, d'où le Père Général les fit sûrement porter au couvent de Toulouse. Il est impossible de raconter les magnificences qui se firent, à la réception de ces précieuses reliques. On eût dit que toute la France s'était assemblée à Toulouse, pour honorer l'entrée pompeuse de saint Thomas dans cette grande ville. Plus de cent cinquante mille personnes en sortirent le cierge à la main, et on en compta plus de dix mille qui portaient de grosses torches autour de la châsse; cette nombreuse multitude forma une procession aussi dévote que magnifique, à laquelle le duc d'Anjou, plusieurs archevêques, évêques, abbés et toute la noblesse de la province assistèrent. On porta ces saintes reliques dans le couvent de l'Ordre, le 28 janvier 1369, jour où depuis on célèbre dans l'Ordre la fête de la translation de saint Thomas d'Aquin.

Dieu honora cette translation de plusieurs miracles, exprimés dans l'Office propre qu'on en composa. Et le Pape, pour rendre ce précieux dépôt considérable à la ville de Toulouse, adressa un bref à l'Université, où après avoir relevé les mérites et la science du Saint, il ordonne d'embrasser sa doctrine comme véritable et catholique. L'Université reçut ce commandement avec joie, et elle s'estime très glorieuse d'avoir un si excellent maître, dont la doctrine a été approuvée du ciel et embrassée par les plus célèbres académies du monde. Notre église prit le nom de saint Thomas ; et le peuple

de Toulouse s'est montré si affectionné à ce nouveau patron, qu'il solennise tous les ans dans notre église le jour de cette translation.

II.— Je trouve encore deux translations célèbres de quelques parties de ces saintes reliques. La première fut faite à Paris, la même année 1369 que le corps du Saint fut porté à Toulouse. Les membres de l'Université, très désireux d'avoir les reliques de cet Ange des écoles, qui avait paru chez eux avec tant d'éclat, demandèrent au Chapitre général qui se tenait à Lyon en l'année 1274, quelques semaines seulement après sa mort, que Paris fût choisi pour le lieu de sa sépulture. Mais l'Ordre ne put satisfaire à leur juste désir, jusqu'à ce que le Pape Urbain V leur ayant rendu ce précieux trésor, le Maître du sacré Palais fit instance, au nom du roi et de l'Université, qui avaient écrit des lettres fort pressantes, pour obtenir qu'elles fussent portées à Paris, où le Saint avait enseigné et reçu le bonnet de Docteur. Le Pape, qui avait fondé depuis peu l'Université de Toulouse, voulut l'enrichir de ses précieuses reliques, mais il permit qu'on en tirât un bras pour le fameux collège de Saint-Jacques à Paris.

Le Révérendissime Père Général Élie de Toulouse se chargea lui-même de cette commission. S'étant rendu à Paris, il alla présenter ses devoirs au roi Charles V, aux reines, au cardinal de Beauvais, au duc de Bourgogne et aux principaux de la cour, et les avertir que Sa Sainteté l'avait chargé d'une précieuse relique de saint Thomas d'Aquin, qu'il devait déposer au couvent de Paris. Le roi voulut qu'on la reçût avec autant de pompe et de cérémonie qu'on avait fait pour son saint corps à Toulouse. Le jour étant pris, on ferma les boutiques et on quitta le travail. Le bras du saint Docteur fut déposé dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, pour être porté de là en procession au couvent de Saint-Jacques. Le roi, les reines, toute la cour, quantité de prélats, l'Université et presque toute la ville, se rendirent à cette célèbre abbaye. Alors le Révérendissime Père Général, revêtu d'habits sacerdotaux, s'approcha du roi, et lui présentant ces saintes reliques : « Sire, lui dit-il, voici le présent que tout mon Ordre fait à votre Majesté ; comme il n'a rien de plus cher et de plus précieux, il la supplie très humblement de l'agréer, en reconnaissance des bontés paternelles qu'elle et les rois ses prédécesseurs lui ont toujours témoignées ; et pour l'assurance de la vérité de cette sainte relique, je jure au nom de Dieu vivant que c'est le bras de saint Thomas



d'Aquin, religieux de mon Ordre et Docteur de la Faculté de cette grande ville. » Le roi se mit à genoux et la baisa avec dévotion et, à son exemple, les reines et toute la cour. Après quoi, le Révérendissime Père Général la remit entre les mains du cardinal de Beauvais, qui la porta en habits pontificaux au couvent de Saint-Jacques, suivi du roi, des reines, de plusieurs archevêques, évêques, abbés, des échevins et d'une foule incroyable de peuple. Le roi fit bâtir, pour mettre cette fameuse relique, une chapelle, qui s'appelle encore aujourd'hui la chapelle de Saint-Thomas.

La seconde translation fut faite à Naples. Le Saint avait souvent témoigné pendant sa vie au V. Père Réginald, son compagnon, qu'il eût souhaité être enterré au couvent de Saint-Dominique de Naples, où il avait reçu l'habit. Mais Dieu, en ayant disposé autrement, pour la plus grande gloire du Saint, ne voulut pas le priver entièrement de cette consolation. Le Révérendissime Père Général Élie, tenant son Chapitre général à Toulouse en l'année 1372, fit présent de l'os du bras de saint Thomas au couvent de Saint-Dominique de Naples, du consentement des Définiteurs, du Prieur et des Pères du couvent de Toulouse, comme le Père Théodore Valle le rapporte dans son histoire de la Province de Naples. Il demeura dans leur église jusqu'en l'année 1609, où il fut solennellement transféré à la cathédrale; parce que les habitants de Naples, se voyant affligés d'une mortalité terrible, eurent recours à saint Thomas d'Aquin, leur maître et leur compatriote. La noblesse et le peuple, ayant ressenti l'effet puissant de sa protection, résolurent en une assemblée publique de députer une ambassade auprès du Pape Clément VIII, pour le supplier de leur donner ce grand Saint pour un de leurs patrons : ce que le Pape leur accorda par un bref, avec ordre de transférer sa relique du couvent à l'église cathédrale, et de célébrer tous les ans sa fête et celle de cette translation, qui se fit le 18 janvier. Comme la noblesse de Naples n'épargne rien quand il est question de paraître avec éclat, et qu'elle affecte de surpasser, dans ces occasions, toutes les autres villes en profusion et en magnificence, on solennisa cette translation avec une pompe extraordinaire. Les rues étaient richement tapissées; on voyait dans toutes les places des arcs de triomphe, ornés de festons, de trophées, d'emblèmes et de devises, qui représentaient les actions et les vertus du Saint. Tout le clergé séculier et régulier assista à la procession, où se trouvèrent aussi les cardinaux Bellarmin et Spinelli, plusieurs archevêques et évêques, le vice-roi avec ses enfants,

quantité de princes, le conseil royal et un nombre infini de peuple de tout âge et de toute condition. Durant trois nuits, on alluma tant de flambeaux à toutes les fenêtres des palais et des maisons de Naples, qu'on pouvait égaler ces nuits aux plus beaux jours de l'année. Tous les ans, la veille de la fête de saint Thomas, nos Pères du couvent de Saint-Dominique vont prendre cette précieuse relique à l'église cathédrale et la portent en procession à la leur, où elle est exposée depuis les premières Vêpres jusqu'aux secondes ; et le lendemain, ils la reportent avec la même cérémonie à l'église cathédrale.

L'Espagne s'estime heureuse d'avoir une épaule du Saint, que le roi Don Henri IV donna aux religieux de Saint-Jérôme de la ville de Ségovie. Le couvent de Salamanque a un de ses os, aussi bien que celui de Madrid.

L'an 1628, l'Ordre tenant le Chapitre général à Toulouse, le corps du saint Docteur fut mis solennellement dans une châsse d'argent doré, faite à Paris par les plus excellents orfèvres de France. Le Révérendissime Père Général Siccus, en présence de Mgr le prince de Condé, des capitouls et des principaux de la ville, déposa les ossements du Saint dans cette châsse, placée sous un mausolée des plus superbes et des plus magnifiques qui se voient en Europe. Toutes les règles de l'art y sont si bien observées, qu'il passe pour un chef-d'œuvre. S'élevant de terre presque jusqu'à la voûte de l'église, qui est très haute, ce mausolée est bâti à quatre faces, qui ont chacune leurs beautés et leurs ornements. La face orientale et la face occidentale sont ornées d'un double rang de grandes colonnes de marbre jaspé, entre lesquelles on admire de belles statues des Papes qui ont loué la doctrine de ce grand Saint. Outre les deux autels, sur lesquels on célèbre tous les jours la Messe, on en dresse deux autres aux deux faces du midi et du nord, le jour de la fête ; en sorte que quatre prêtres peuvent célébrer en même temps au pied de ce riche mausolée, sans s'entendre et sans s'incommoder.

Les ossements de saint Thomas d'Aquin reposèrent « en paix au milieu de ses Frères, » selon son désir exprès, jusqu'aux mauvais jours de la Révolution. Le 11 juin 1790, en présence de Hyacinthe Sermet, évêque schismatique de Toulouse, et de son clergé constitutionnel, la municipalité de Toulouse soumit à une translation d'un nouveau genre les reliques de saint Thomas. Nous devons dire qu'autant que cela était possible à des laïques et à des prêtres révoltés contre le Pape, cette translation s'accomplit avec décence ; les hommages sincères de la population n'y firent au moins pas défaut.

Le corps et la tête de saint Thomas furent portées dans les cryptes de l'église de Saint-Sernin avec les reliquaires dans lesquels ils étaient renfermés ; mais bientôt on se souvint de la richesse matérielle de ces reliquaires et, le 27 juillet 1794, la châsse fut dépouillée de l'or et de l'argent qui la recouvraient. Trésor mille fois plus précieux, les saintes reliques furent providentiellement respectées.

En 1795, dans un intervalle de paix, M. du Bourg, Vicaire général de Mgr de Fontanges, procéda à une vérification des saintes reliques. Il reconnut leur intégrité et, devenu évêque de Limoges, il put, en 1807, assister à un second examen fait par l'ordre de Mgr Primat, archevêque de Toulouse, examen dans lequel les reliques de saint Thomas d'Aquin et toutes les autres conservées dans l'église de Saint-Sernin furent reconnues authentiques et offertes de nouveau à la vénération des fidèles.

En 1825, le corps du saint Docteur, placé dans une châsse nouvelle, fut élevé au-dessus de l'autel du Saint-Esprit, au fond de l'abside et, en 1852, la tête de saint Thomas, retirée du buste de bois doré dans lequel elle était renfermée depuis la Révolution, fut mise dans un riche reliquaire. A cette occasion, le T. R. Père Lacordaire, que Dieu avait suscité pour rétablir en France l'Ordre de saint Dominique, fut prié de faire le panégyrique du grand Docteur, et, de ce jour, il fut décidé que les Dominicains auraient un couvent dans cette ville qui fut le berceau de leur Ordre. L'année suivante, ce projet devint une réalité.

Enfin, le 24 juillet 1878, Mgr Florian Desprez, archevêque de Toulouse, remplaça par une châsse magnifique, en or et en émaux, l'humble coffre de bois dans lequel étaient depuis la Révolution les reliques de saint Thomas. Cette nouvelle et dernière translation s'accomplit en présence des archevêques de Toulouse et d'Albi, des évêques de Montauban, de Carcassonne et de Montpellier, du Révérendissime Père Sanvito, Vicaire général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, des Provinciaux français et d'un grand nombre de religieux. Un concours immense de prêtres et de fidèles assistait à cette cérémonie.

L'archevêque, à genoux, retira successivement toutes les saintes reliques et les remit au Révérendissime Père Vicaire Général. Il y avait vingt-un ossements parfaitement conservés et d'une grande dureté, que deux médecins ont examinés, reconnus et désignés par leur nom au procès-verbal. Après quoi, ces ossements furent renfermés par l'archevêque dans une boîte d'ébène oblongue, sans autre ornement qu'une plaque d'argent ciselé, portant les armes de saint Thomas, qui fut fermée et scellée des sceaux du prélat, de la ville de Toulouse et du Vicaire général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Le soir, l'évêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, qui fait partie du Tiers-Ordre de la Pénitence de saint Dominique, fit le panégyrique du saint Docteur, et célébra la louange de ses œuvres, résumées dans la *Somme théologique*. En terminant, l'évêque de Montpellier exprima un vœu dont la réalisation ne serait que justice : celui de voir le chef et les ossements du Docteur Angélique reposer de nouveau au milieu de ses Frères dans la splendide église de Toulouse, choisie par le Pape Urbain V comme le seul reliquaire digne de lui.



*La V. M. CATHERINE DE JÉSUS-CHRIST*

*Appelée au monde Madame la Présidente d'Aussonne  
Professe du Monastère de Saint-Thomas, à Paris (\*)*

( 1569-1647 )

CETTE dame naquit en 1569 à Calais, en Picardie, où M. de Benoit, son père, originaire de Toulouse, étant colonel d'un régiment, s'était marié avec une demoiselle des plus nobles et des plus vertueuses de la province. Il ne demeura que dix-huit mois avec elle, car il fut tué à l'assaut d'une ville, qu'il rangea sous l'obéissance du roi. Sa veuve, n'ayant que notre petite Catherine, s'en alla à Toulouse, où elle se remaria avec monsieur d'Avisart, trésorier de France, lequel, cherchant de l'appui à sa famille, maria la jeune Catherine, âgée de quatorze ans, avec le président d'Aussonne.

Comme sa mère l'avait élevée dans les pratiques d'une solide vertu et dans une retraite chrétienne, qui la faisait juger plus propre pour le cloître que pour le monde, la jeune femme s'acquitta dignement de tous les devoirs de la piété et de toutes les obligations qui l'attachaient au soin de sa famille. Elle eut seize enfants, dont six furent pris de Dieu dans leur innocence baptismale, cinq embrassèrent l'état religieux, les cinq autres restèrent au monde et y ont soutenu avec éclat l'honneur de leur maison.

Et comme on dit de la très pieuse princesse Anne, duchesse d'Autriche, femme de saint Léopold, qu'elle était un modèle de chasteté, bien que souvent mère, on peut dire la même chose de notre vertueuse Présidente, en qui on voyait reluire cette excellente vertu avec tant de grâces, que toute sa conduite respirait la pureté; on n'a jamais remarqué en elle ni un regard ni une parole qui blessât la modestie ou la pudeur.

Elle vivait dans le monde hors du monde, puisqu'elle n'en suivait aucunement les maximes et qu'elle réglait sa conduite sur les devoirs

(\*) Mémoires de Saint-Thomas.



de la piété chrétienne. Elle faisait tous les matins une demi-heure d'oraison mentale, assistait à la sainte Messe, et l'après-dîner, elle faisait une lecture spirituelle. Prenant grand soin du salut de ses domestiques, elle n'en souffrait aucun de vicieux ; tous les matins et les soirs, elle leur faisait faire la prière en commun : aussi vivaient-ils dans une union de cœur et dans une modestie qui édifiait tout le monde. Elle les instruisait elle-même des obligations qu'ils avaient de bien servir Dieu et de faire leur salut ; et on l'a vue très souvent les assembler et leur faire le catéchisme, pour leur apprendre les vérités de nos saints mystères.

Ayant été elle-même élevée saintement par sa vertueuse mère, elle s'appliqua tout entière à l'éducation de ses enfants, comme au plus indispensable de ses devoirs et à la plus étroite de ses obligations. Elle leur inspirait des sentiments de piété et de compassion à l'égard des pauvres, les faisant les dispensateurs de ses charités, pour les accoutumer de bonne heure à faire l'aumône. Elle leur apprenait à aimer et à servir Dieu et composait certaines prières et de petits exercices, afin de les porter à la dévotion.

Après avoir donné une partie du jour aux nécessités de sa famille, tous les domestiques s'étant retirés, à neuf heures du soir, elle entrait dans son cabinet, où elle faisait son oraison jusqu'à onze heures avec autant de paix et de tranquillité que si elle n'eût été occupée qu'à ce saint exercice durant la journée. C'était une grâce toute particulière qu'elle avait reçue. Car, se trouvant un jour dans un jardin, elle se sentit tellement changée et elle expérimenta une si grande facilité à se porter à Dieu, que c'était évidemment l'esprit de Notre-Seigneur qui agissait en elle plutôt qu'elle n'agissait elle-même par son propre esprit. A dater de ce jour, son oraison d'active qu'elle était auparavant devint entièrement passive : ce qui lui dura toute sa vie.

Elle pratiquait de rudes mortifications, étant toujours couverte de haïres, de cilices et de chaînes de fer. Elle avait d'autres instruments de pénitence pour mortifier son corps, prenait souvent de sanglantes disciplines ; et quand son mari était à la campagne, elle couchait toute vêtue entre deux couvertures sur une pailleasse piquée. Debout à quatre heures du matin, elle vaquait à ses dévotions jusqu'à six heures, après quoi elle s'appliquait aux affaires de sa maison.

Le V. Père Michaëlis ayant établi à Toulouse une célèbre Congrégation du Tiers-Ordre, sous la protection de sainte Catherine de Sienne, notre présidente y entra des premières, avec tant de charité,

d'humilité et de ferveur, qu'elle était toujours prête à tout entreprendre pour la gloire de Dieu (1). Elle s'adonna plus que jamais à pratiquer les œuvres de miséricorde. Tous les pauvres qui se présentaient chez elle étaient reçus avec une tendre charité. Elle nettoyait leurs ulcères, et y appliquait quelques remèdes ; mais le plus souverain était de tremper de petits linges dans de l'eau bénite, avec grand esprit de foi, et de les appliquer ensuite en forme de croix sur leurs plaies. Elle obtenait par ce moyen de si heureux résultats, que plusieurs en guérissaient. Quand ils avaient la fièvre ou l'hydropisie, elle leur faisait boire de cette eau, avec le même succès.

Son ardente charité éclatait particulièrement dans les hôpitaux. Elle servait les malades, les embrassait avec tendresse, les portait d'un lit à un autre, pansait leurs ulcères, qu'elle baisait souvent par mortification. Un jour, un de ces malades fut assez insolent pour lui donner un soufflet ; elle le souffrit avec joie ; et poussant sa charité aussi avant que sa patience, elle empêcha l'infirmier, qu'on avait informé de l'effronterie de cet ingrat, de le châtier comme il méritait ; elle se mit à genoux devant lui, pour le prier au nom de Dieu de ne le point frapper.

Elle allait aux prisons trois ou quatre fois la semaine ; et elle fournissait tous les jours le dîner des prisonniers. Quand ils n'étaient arrêtés que pour des dettes, elle leur procurait des aumônes, pour satisfaire leurs créanciers. Dans le temps d'une grande peste qui ravageait la ville de Toulouse, elle s'exposa généreusement à servir les pestiférés.

Étant animée de l'esprit de son Père saint Dominique, elle avait un zèle ardent du salut des âmes. Quand elle connaissait quelque libertin, quelque impie, quelque insigne pécheur, ou quelque fille ou femme abandonnée, elle les allait trouver, et leur remontrait si puissamment leur malheureux état et la terreur des jugements de Dieu, qu'ils se convertissaient et changeaient de conduite. Le nombre des filles et femmes perdues qu'elle retira du vice fut si grand, qu'il fallut travailler à la fondation d'une maison de repenties, à laquelle elle contribua de ses biens, de ses sollicitations et de son crédit. Elle fit la même chose pour la fondation du monastère de Sainte-Catherine de

(1) Nous avons vu dans la vie de Louise du Saint-Esprit, au 1<sup>er</sup> janvier, que le Tiers-Ordre avait été rétabli à Toulouse par Sébastien Michaëlis, le 5 mai 1595. Madame la Présidente d'Aussonne y prit l'habit le 30 juin 1602. Elle avait trente-trois ans, et se trouve marquée la sixième dans le cahier des réceptions.

Sienne, et pour celui d'un hospice destiné aux pauvres filles orphelines, afin qu'elles fussent élevées à la crainte de Dieu (1).

Notre V. Sœur s'exerça dans ces pratiques de piété envers Dieu et de charité envers le prochain, jusqu'à l'âge de 63 ans, où Dieu lui ayant pris son mari, elle se proposa de mener une vie plus retirée du monde, pour se préparer à la mort. Mais la divine Providence en disposa autrement, et voulut l'en retirer tout à fait. Elle était entièrement soumise à la direction de ses confesseurs, desquels elle recevait les avis comme des oracles du ciel. Un de nos Pères du couvent de Toulouse, extrêmement zélé pour l'Observance, jugea notre Sœur très propre à seconder les pieux desseins de la V. Mère Marguerite de Jésus. Cette Mère avait établi depuis peu le monastère de Saint-Thomas à Paris ; elle avait besoin d'un puissant appui pour maintenir la grande régularité qu'elle y avait introduite, et d'une personne d'une éminente vertu et d'un âge avancé, pour conduire plusieurs jeunes filles qu'elle avait reçues à l'habit et qui n'étaient pas encore capables d'exercer les offices de la Religion. Le confesseur de notre pieuse présidente lui conseilla de se faire religieuse de l'Ordre, et d'aller à Paris prendre l'habit au monastère de Saint-Thomas, où il croyait que Dieu l'appelait pour l'y servir. Comme elle était très disposée à faire ce qu'on lui ferait connaître être de la gloire et de la volonté de Dieu, sitôt qu'elle eut reçu la lettre de ce Père, elle adora la volonté de Dieu sur elle, et s'en vint à Paris avec une de ses filles sans dire adieu à aucun de ses autres enfants, quoiqu'elle les aimât beaucoup, et qu'elle eût la dernière tendresse pour une de ses filles, qui se fit aussi religieuse bientôt après elle. Elle fut reçue à Saint-Thomas par la V. Mère Marguerite et par toute sa Communauté comme un ange du ciel ; elle reçut l'habit le 19 octobre 1632, et après son année de noviciat, tel qu'on le pouvait attendre d'une personne consommée en vertu et qui, depuis sa jeunesse, avait porté la haire, les chaînes et le cilice, elle fit profession.

(1) Le Tiers-Ordre s'occupait à Toulouse, avec un zèle admirable, de toutes les œuvres de charité, mais surtout des trois suivantes : les hôpitaux, les prisons et les femmes perdues. Dès le commencement, nos Sœurs fondèrent pour les hôpitaux l'Œuvre de la Miséricorde, et pour les femmes perdues la Maison des Repenties. Elles créèrent l'Orphelinat en 1641 : il était tout près du monastère de Sainte-Catherine de Sienne. Enfin, en 1648, elles fondèrent une seconde maison de Refuge, dans un immeuble donné par M<sup>me</sup> de Rabaudy. Tel était le zèle de nos Tertiaires, qu'elles s'enfermaient, à tour de rôle, des semaines entières avec ces pauvres malheureuses, pour les instruire et essayer de les ramener à Dieu. Plus tard, cette maison fut confiée à des religieuses du Refuge, qu'on fit venir d'Avignon.

Durant quinze ans qu'elle a vécu en Religion, elle en a gardé la Règle avec tant d'exactitude, qu'elle n'a jamais usé d'aucune dispense, quoiqu'elle eût de fréquentes infirmités, et que son corps, cassé d'austérités, fût sujet à de grandes faiblesses. C'était la mettre à la torture que de lui parler de dispense ; elle aurait donné sa vie de bon cœur pour l'observance du plus petit point des Constitutions. Leur rigueur ne pouvant pleinement satisfaire l'ardent désir qu'elle avait de faire pénitence et de souffrir pour Dieu, elle demandait tous les jours aux supérieures la permission de pratiquer des mortifications extraordinaires.

Outre celles qu'elle extorquait par ses pieuses importunités, Dieu lui en suscita d'autres, qui servirent beaucoup à relever l'éclat de ses vertus. Dès qu'elle entra dans le monastère, elle y trouva une pensionnaire âgée de douze ans qui l'entreprit d'une manière si terrible, qu'elle trouvait à redire à tout ce qu'elle faisait ; et d'autant qu'elle avait de grandes difficultés à se courber pour bien faire ses inclinations, cette petite l'en reprenait fort rudement et avec un empire qui aurait choqué toute autre qu'elle. Elle souffrit ces réprimandes avec patience, et avec une humilité mêlée d'une douceur qui charma le cœur de Dieu et qui édifiait extrêmement toutes les religieuses. Elle avouait que cette petite avait raison, qu'elle-même ne faisait rien qui vaille ; elle pria même la Supérieure avec instance de lui donner cette pensionnaire pour maîtresse, promettant de lui obéir d'aussi bon cœur qu'à la plus ancienne du monastère.

Ce sentiment d'humilité lui faisait dire souvent qu'elle n'avait encore rien fait pour Dieu, et qu'elle avait la dernière confusion de s'être consacrée si tard à son service, où elle n'était plus capable de rien faire pour lui. Elle congratulait les Sœurs novices, pour qui elle avait des tendresses extraordinaires, d'être venues de si bonne heure en Religion, quoique ce fût toujours trop tard ; parce que Dieu mérite d'être uniquement aimé de nous, et de posséder nos cœurs sans interruption dès que nous sommes capables de le connaître. « Mais moi, disait-elle, pauvre que je suis, j'ai donné toute ma jeunesse aux créatures, et je ne présente à Dieu que des restes impuissants ; j'ai grand sujet de m'en confondre, et de vous conjurer de le prier pour moi. Demandez-lui que je commence à le servir ; et pour vous, soyez ferventes comme des anges et ardentes comme des séraphins. »

Dans cette pensée, elle se faisait violence en toutes choses, elle



était la première à toutes les actions de la Communauté le jour et la nuit : et d'autant qu'elle dormait très peu et que les veilles qu'elle faisait la rendaient si faible qu'elle avait peine à se soutenir, il lui fallait continuellement combattre contre soi-même, pour vaincre l'inclination naturelle qu'elle avait à prendre du repos au temps qu'il fallait se lever pour aller à Matines.

Elle se mortifiait dans les choses mêmes qui pouvaient augmenter ses douleurs, plutôt que de se dispenser de la moindre observance; ce qui condamne la délicatesse d'un grand nombre de personnes religieuses. Elle était sujette à de violentes coliques, qui lui faisaient souffrir une sorte de martyre. Très souvent les choses qu'on lui donnait au réfectoire lui étaient fort contraires, particulièrement les salades crues; cependant elle en mangeait pour faire comme les autres; et on a toujours pensé que Dieu bénissait visiblement son zèle pour la régularité, car elle mangeait de tout: et on a remarqué que ces salades, qui devaient augmenter ses douleurs, contribuaient à les lui apaiser et à lui rendre la santé.

La V. Mère Catherine avait encore d'autres infirmités, qu'elle souffrit sans se plaindre; et elle les aurait toujours tenues cachées, si la candeur avec laquelle elle se communiquait à ses Supérieures ne l'eût obligée à les leur découvrir. Ce qui relève beaucoup sa profonde humilité; car la maîtresse qu'elle avait durant son noviciat, n'avait que vingt-cinq ans, et néanmoins elle lui découvrait son intérieur avec la même soumission et la même confiance que la plus jeune novice.

Quand la Mère Prieure avait besoin d'une religieuse pour remplir quelque office, elle la trouvait toujours disposée à tout faire; et comme il arrive souvent que les officières ont des occupations inattendues et surchargeantes, que la Supérieure ne peut prévoir si on ne l'en avertit, elle eût plutôt succombé sous la pesanteur du travail que de le témoigner: de peur qu'une autre, partageant sa peine, ne la privât de toute la récompense qu'elle en attendait de la bonté de Dieu. On ne s'apercevait de ses fatigues que par la sueur qui décollait de son front, et elle aurait été accablée par l'excès du travail, si elle n'eût réparé ses forces par la méditation du Portement de la croix de son divin Époux.

Ce pitoyable objet excitait dans son âme un désir si ardent de s'anéantir et de souffrir, qu'elle demandait instamment d'être occupée aux offices les plus vils et les plus fatigants du monastère, comme à faire la lessive, à travailler à la cuisine et à balayer. Elle s'acquittait de

ces laborieux emplois avec une ferveur qui étonnait toutes les religieuses, vu son grand âge et la difficulté qu'elle avait à se courber. Et comme l'amour-propre se cache quelquefois dans ces offices pénibles, lorsqu'ils paraissent beaucoup à l'extérieur, elle, qui agissait par un véritable esprit d'humilité, demandait encore d'être employée à d'autres, qui ne convenaient qu'aux plus jeunes novices, et qu'elle remplissait avec une singulière dévotion, après avoir demandé à genoux la permission à la Mère Prieure.

Dans ses entretiens, elle ne parlait que de Dieu, et des moyens de lui plaire. Son cœur était une fournaise du saint amour, qui s'embrasait tous les jours de plus en plus dans l'oraison. Cet exercice faisait toute son occupation, et lui attirait des grâces très abondantes. Dans une de ses retraites, elle eut une vision intellectuelle de la Très Sainte Trinité, qui attira si fortement son âme et, par une conséquence naturelle, toutes ses puissances, que son corps en restant tout abattu, elle fut longtemps dans une extrême faiblesse.

C'était dans ce saint commerce de l'oraison que Dieu lui faisait connaître les croix qu'il devait lui envoyer. Elle entendait une voix intérieure, qui l'avertissait de se tenir prête; et on a trouvé écrit de sa main dans le livre où elle notait ses résolutions, qu'environ dix ans avant sa mort, Dieu l'avait avertie qu'il lui devait arriver une croix qui lui serait infiniment sensible, et qui l'humilierait beaucoup plus qu'elle ne l'avait jamais été. La vue de cette peine lui en faisant ressentir la pesanteur par anticipation, elle se trouva dans un grand abattement intérieur, dans lequel on lui dit ces paroles : « Fais ce que tu dois, et je ferai ce que je veux. » Ce qui la consola beaucoup, et lui donna courage de se jeter amoureusement entre les bras de Dieu, par une parfaite résignation à sa divine volonté.

Les démons, qui ne pouvaient souffrir qu'avec regret une vertu si pure, lui livrèrent une cruelle guerre. Ils lui apparaissaient la nuit sous des figures horribles, et en si grand nombre, qu'il lui semblait que sa cellule en était toute pleine.

Sur les dernières années de sa vie, elle sentit des mouvements extraordinaires de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elle s'étonnait elle-même de souhaiter avec tant de zèle des choses dont elle ne verrait jamais l'exécution. Elle les prit comme un pressentiment que Dieu lui donnait de sa mort, à laquelle il la disposait par des intentions si saintes, comme elle le témoigna à sa Supérieure, en lui recommandant de poursuivre ce que Dieu

lui faisait désirer avec tant d'ardeur : « Pour moi, lui disait-elle, il ne me faut plus compter, car je mourrai bientôt. »

Dans cet esprit, quinze jours avant sa mort, se trouvant encore en parfaite santé, elle demanda la permission de conférer avec un religieux, grand serviteur de Dieu, des dispositions nécessaires à ce passage, que les plus grands saints ont redouté. Jésus-Christ, qui l'y disposait par ces inspirations, la voulant mettre dans l'état qu'il nous a dit nécessaire pour entrer au royaume des cieux, lui donna une dévotion extraordinaire à sa sainte enfance, et lui en représentait si vivement le mystère dans son imagination, qu'elle ne pouvait en distraire sa pensée. Quelques mois avant sa mort, elle prit fort à cœur de faire honorer une image du saint Enfant Jésus, négligée par les Sœurs, parce qu'elle était très mal faite. A peine eut-elle dressé un petit autel, pour y déposer cette image avec plus de décence, que le saint Enfant Jésus l'appella à lui, pour la placer elle-même sur un trône de gloire.

Trois jours avant sa mort, il lui prit un grand frisson, durant lequel on l'envoya accompagner une Sœur au parloir, et quoi qu'il fallût monter bien haut, elle y alla, sans découvrir l'état où elle était, disant seulement qu'il fallait obéir jusqu'à la mort ; c'était sa devise ordinaire. Elle y demeura trois heures, à cause que diverses religieuses y furent appelées successivement. Au sortir de là, elle alla au chœur, où elle fit l'oraison avec la Communauté. Comme on allait à la collation, une Sœur s'étant aperçue qu'elle ne pouvait se soutenir, en avertit la Supérieure, qui lui trouva une grosse fièvre et l'obligea à se laisser conduire à l'infirmerie. Elle eut bien de la peine à lui faire accepter des draps, qu'on fit chauffer ; car imputant tout son mal à la lâcheté, la malade disait qu'il lui fallait bien plutôt donner une bonne discipline que des draps.

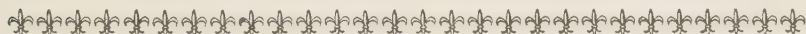
Sa fièvre augmenta si fort, qu'elle entra en délire le troisième et le dernier jour de sa maladie. Ce fut pour lors qu'on remarqua les saintes habitudes de son âme, dans les discours de Dieu qu'elle avait continuellement à la bouche, et dans l'empressement qu'elle témoignait de vouloir communier. Elle récitait son Office, mais sitôt qu'on lui défendait de parler, elle se taisait incontinent, Dieu lui faisant la grâce de pratiquer l'obéissance jusqu'à la mort, comme elle l'avait résolu.

Elle mourut le 28 janvier 1647, à l'âge de soixante-dix-huit ans, desquels elle avait passé soixante-trois dans le monde et quinze

en Religion. Ses membres restèrent aussi flexibles après sa mort que ceux d'un enfant, et son visage parut si beau et si majestueux, que les séculiers, qui la virent exposée à la grille, la regardaient avec admiration et avec respect, et assuraient n'avoir jamais vu une si belle morte. Il y en eut même qui crurent qu'on lui avait fait un visage de cire, ne sachant pas que son corps ayant été parfaitement uni à l'âme dans les opérations surnaturelles, la grâce s'était étudiée à l'embellir par les impressions qu'elle y avait laissées : ce qui parut, trois jours après, par l'odeur exquise qui sortit des draps dans lesquels elle était morte. Comme on les voulait laver, ils exhalèrent une odeur à laquelle tous les parfums du monde n'ont rien de comparable : ce qui confirma l'opinion que toutes les religieuses, témoins de ses excellentes vertus, avaient de sa sainteté, et de la gloire dont son âme jouissait dans le ciel.

Quelques années après la mort de la V. Mère Catherine de Jésus-Christ, une de ses filles, qui avait épousé M. de Calvet, trésorier de France, étant devenue veuve, suivait l'exemple de sa sainte mère, et entra, à l'âge de cinquante ans, au célèbre monastère de Toulouse. On l'appela Béatrice de Sainte-Croix. Ce fut elle qui alla, avec sa propre fille, la Sœur Marie de Jésus-Christ, fonder, en 1660, le monastère de Rodez. Nous donnerons sa vie au 22 octobre.

Une autre fille de Madame la présidente d'Aussonne était entrée au monastère de Toulouse, à la suite des sept premières fondatrices, en 1605, à peine âgée de quinze ans ; ce fut la Mère Antoinette de sainte Catherine. Sa vie est au 15 février.



## LE MÊME JOUR

1241. — A Montpellier, mourut le V. P. BENOIT, un des premiers religieux de ce couvent. Son assiduité à l'oraison, son exactitude à l'observation, et sa vie pénitente et exemplaire, l'avaient rendu une des plus fermes colonnes de la perfection et de la régularité, qui rendaient ce couvent un des plus recommandables de l'Ordre. Ce fut lui qui, voyant le B. Bertrand de Garrigue offrir tous les jours le saint sacrifice de la Messe pour la conversion des pécheurs, sans se mettre en peine d'assister les âmes du Purgatoire de ses prières, d'autant, disait-il, qu'elles étaient assurées de leur salut, lui conseilla



de partager ses dévotions, et de prier également pour les pécheurs et pour les âmes qui souffrent en purgatoire. Le B. Bertrand n'ayant pu s'y résoudre, à cause du danger évident où il voyait les pécheurs d'être éternellement damnés, les âmes du purgatoire lui causèrent tant de peine et de terreur la nuit suivante, qu'il changea de sentiment, et suivit le conseil du V. Père Benoît de les assister de ses prières et de dire souvent la Messe, pour leur procurer quelque soulagement. — (Guidonis).

1469. — A Mantoue, mourut le V. Père LOUIS ROSSAT, natif de Bergame. Dès son entrée dans l'Ordre, il avait donné de grandes marques d'une haute vertu, au couvent de Saint-Étienne, où il avait pris l'habit. Toutes ses pensées et ses soins étaient de s'avancer à la perfection. Il se rendit en même temps extrêmement habile dans les matières de controverse, confondait les hérétiques dans les disputes publiques et particulières qu'il avait avec eux, et en ramena un grand nombre au giron de l'Église, particulièrement à Mantoue. Tant de qualités le mirent en si haute réputation, que le clergé l'ayant élu évêque, le Pape le confirma et le contraignit par censures d'accepter cette dignité qu'il avait constamment refusée.

Le V. Père ne se rendit pas moins célèbre par ses vertus épiscopales, dans la conduite de son évêché, qu'il l'avait été dans le cloître, par ses vertus religieuses. Durant sa dernière maladie, il témoigna une patience invincible au milieu des douleurs extrêmes qu'il endurait. Il reçut les derniers sacrements avec une piété singulière. Après son action de grâces, il pria Dieu, les yeux et les mains élevées vers le ciel, de l'appeler à lui; et aussitôt son lit fut environné d'une céleste lumière et on entendit distinctement une voix qui disait : *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui* : « O bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur. » Il mourut en opinion de sainteté l'an 1469. Son corps fut porté à l'église de l'Ordre pour être enterré avec ses Frères; et Dieu fit plusieurs miracles en faveur de ceux qui réclamaient sa protection. On le voit peint dans une salle de l'évêché de Mantoue avec des rayons à la tête pour marquer la gloire dont il jouit dans le ciel. — (Mich. Pio, II part, l. III).

1578. — A Dinan, en Bretagne, mourut le V. P. JULIEN BRISORGUEIL, lequel n'étant pas moins pieux que savant, fut fait théologal de l'évêché de Saint-Malo, charge qu'il exerça avec une approbation universelle, jusqu'à ce qu'il se vit cassé de vieillesse. Le V. Père Matthieu Ory, Inquisiteur de France, ayant remarqué en lui un grand zèle de la foi, l'établit son Vicaire dans la Bretagne. Il y défendit la religion contre les erreurs de Calvin avec tant de courage par ses savantes prédications, qu'il empêcha que l'hérésie ne se glissât dans l'étendue de sa juridiction, et particulièrement dans les villes de Saint-Malo et de Dinan, dans lesquelles, si on voit des hérétiques, ce sont des étrangers établis là depuis sa mort. Chargé encore plus de mérites que

d'années, il alla recevoir au ciel la récompense de sa foi, de son zèle et de sa piété, l'an 1578. Il fut enterré au couvent de Dinan. — (Mém. de Bretagne).

16.. — Au bourg de Klonmel, en Irlande, le V. Père MILERUS MA'GRATH, que d'autres appellent Michel du Saint-Rosaire, religieux d'un grand zèle et d'une insigne charité. Il endura avec fermeté le martyre. Car, comme il s'employait au service des catholiques, dans l'horrible persécution qu'on leur avait suscitée, il fut surpris par les gardes du gouverneur, en administrant les derniers sacrements à un moribond. Il fut aussitôt saisi, conduit en prison et condamné à être pendu. Il rendit grâces à Dieu de la miséricorde qu'il lui faisait, de le juger digne de mourir pour son amour. Il fut conduit au supplice, et mourut avec une constance qui étonna les hérétiques, incapables de comprendre qu'un homme pût témoigner tant de joie à mourir sur un infâme gibet. — (*Acta Cap. Rom.*, 1656).

16.. — A Bordeaux, mourut le V. Père PIERRE DUMI, profès du couvent d'Évreux, en Normandie, religieux très recommandable par ses vertus, particulièrement par le zèle qu'il a toujours fait paraître depuis son entrée dans l'Ordre pour l'observance régulière. Il l'introduisit et la maintint avec beaucoup de vigueur dans son couvent, où il était Prieur. Pour s'y perfectionner davantage, il alla en Languedoc s'unir au V. Père Michaëlis, qui établissait la réforme en plusieurs endroits avec une bénédiction très particulière du ciel. Sa piété, son zèle et sa prudence le firent envoyer réformer le couvent de Bordeaux, où Mgr l'archevêque souhaitait qu'on rétablît la vie régulière : ce qu'ayant glorieusement exécuté, au milieu d'une infinité d'obstacles et de contradictions, que le démon suscita de toutes parts pour faire échouer cette entreprise, il y mourut saintement. — (Mém. de Bordeaux).

1669. — A Paris, au couvent de l'Annonciation, rue Saint-Honoré, mourut le V. Père VINCENT BOUILLET, duquel on pouvait dire comme de Nathanaël, qu'il était sans déguisement, à cause de sa simplicité évangélique, de sa profonde humilité, de son incomparable douceur, de son ardente charité, de sa vie exemplaire et du mépris qu'il avait de toutes les choses du monde et de soi-même. Il s'était tellement habitué par vertu à toutes les observances de la vie régulière, et à suivre la Communauté, qu'il s'en était rendu les actions comme naturelles, de sorte qu'il souffrait quand on l'en retirait. Il a vécu jusqu'à plus de soixante-douze ans dans la ferveur et dans la régularité d'un novice. Élu plusieurs fois Prieur, son humilité lui faisait toujours dire que les religieux qui l'avaient nommé ne pouvaient faire un plus mauvais choix ; et un jour il pria très instamment le Père Provincial et les Pères qu'il avait appelés à son conseil sur son élection au priorat de Paris, de la casser, parce qu'il n'y ferait rien qui vaille ; il avait déjà agi de même

pour le priorat d'Amiens. Mais tous furent si édifiés de sa profonde humilité, qu'ils le confirmèrent avec joie.

Étant Prieur d'Amiens, on l'a vu plusieurs fois aller à la quête par la ville, la besace sur ses épaules, au grand étonnement de tous ceux qui l'avaient vu enseigner la théologie et présider à des thèses publiques ; c'est dans ces thèses qu'il fit éclater son zèle pour la doctrine de saint Thomas, dont il fit entendre les admirables mugissements aux grenouilles importunes qui coassent contre ce bœuf mystique, auquel il avait dédié ses thèses sous ce titre énigmatique : *Mugitus bovis*. Il était le prédicateur des pauvres de la campagne du diocèse d'Amiens, et allait les instruire avec mille fatigues, souffrant avec joie la faim, la soif, et toutes les injures du temps, qui ne pouvaient éteindre les flammes de la charité dont son âme était embrasée. Il prêchait souvent jusqu'à quatre et cinq fois par jour. La reine, mère du roi, Anne d'Autriche, très vertueuse princesse, faisait de ce Père une estime très particulière, et elle ne venait jamais au couvent, qu'elle ne se recommandât à ses saintes prières. Il mourut en enfance. Comme il n'agissait plus pour lors que par habitude, on ne voyait en lui que des actions de régularité, de piété et de vertu. Il se levait la nuit pour aller à Matines, et il voulait pratiquer tous les exercices de la Communauté, qui avaient fait les plus chères délices de son cœur, pendant qu'il agissait avec connaissance et avec liberté. — (Mém. de Paris).

1396. — Au Monastère de Sainte-Anne, à Leiria, Portugal, la V. Sœur ISABELLE FERREIRA. Ayant foulé aux pieds avec un généreux mépris les plaisirs et les vanités du monde, elle fut une des premières novices qui se consacrèrent à Dieu dans cette sainte maison. Elle s'y rendit si exacte à toutes les observances, et fit de si grands progrès à la vertu, qu'elle devint, en peu de temps, un miroir de régularité et de perfection religieuse.

Elle était si pure, non seulement de corps, ayant conservé sa virginité jusqu'à la mort, mais aussi d'esprit, que ses confesseurs ont assuré qu'elle avait emporté au tombeau son innocence baptismale : n'ayant jamais, dans le cours de sa vie, commis aucun péché qui pût lui faire perdre la grâce et l'amitié de Dieu.

Elle mourut à l'âge de dix-huit ans, la deuxième année après sa profession. Comme elle avait mené, au siècle et dans le cloître, une vie angélique, elle mérita que les anges vinssent, au moment de sa mort, célébrer ses noces avec l'Agneau, par un concert d'instruments qui formaient une charmante mélodie. On entendit ce concert durant tout le temps qu'elle fut à l'agonie, et il cessa aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, ces anges ayant accompagné son âme au palais de son céleste Époux.

Le corps de la Bienheureuse communiqua à la terre où il fut déposé comme une agréable odeur de roses, de lis et de violettes, que l'on sent encore

aujourd'hui ; et, chose plus merveilleuse, cette terre, portée aux malades, leur a souvent rendu la santé. Dieu s'est plu à honorer ainsi la grande pureté de sa fidèle servante. Notre Sœur passa de ce monde à la gloire, le 28 janvier de l'année 1396. — (Sousa, Cardoso).

15.. — A Séville, au monastère de Notre-Dame de Grâce, la V. Mère MARIE DU CRUCIFIX, que ses vertus avaient élevée à une admirable sainteté. Son humilité fut profonde et son oraison à peu près continuelle. Elle n'avait point de cellule ni de lit pour dormir ; quand le sommeil la tourmentait, elle se reposait au premier endroit venu. Elle fit, de son vivant, tant de miracles, et obtenait par la puissance de ses prières tant de choses aux uns et aux autres, que le monastère fut troublé pendant quelque temps d'une extraordinaire affluence de personnes qui venaient de tous côtés pour lui recommander leurs affaires.

Une tumeur de la grosseur d'un œuf lui étant venue sur la partie supérieure de la tête, notre Sœur avait été condamnée à subir quelques incisions très douloureuses ; elle se recommanda à la Sainte Vierge, et la tumeur se dissipa en un seul jour.

C'était sa coutume, dans ses grandes nécessités, de s'adresser à la Sainte Vierge. Elle lui récitait ordinairement le *Magnificat* neuf fois par jour pendant une neuvaine, qu'elle terminait en entendant une Messe de l'Annonciation.

Par la force de ses prières elle ouvrit une fois les portes du chœur, qui étaient fermées à clef, afin de pouvoir s'acquitter d'une de ses dévotions qu'elle avait coutume de faire chaque jour devant le Très Saint Sacrement. Une des prières qu'elle faisait tous les jours à Dieu, c'était de mourir sans maladie afin de n'être point obligée d'aller à l'infirmerie et de parler au médecin. Cette grâce lui fut accordée : car, le jour même où elle mourut, elle s'était confessée et avait communie au chœur avec les autres religieuses. — (Lopez, iv part., l. 1).

1627. — A Viviers, en Vivarais, au monastère de Notre-Dame-du-Rhône, mourut la V. Mère MARGUERITE DE LAVAL. Ses parents, aussi illustres par leur insigne piété que par leur noblesse et leurs grands biens, voulant l'élever à la crainte de Dieu et lui donner une bonne éducation, la mirent fort jeune au monastère du Puy, où elle prit l'habit, et fit son noviciat sous la V. Mère Jeanne Cropet, fille d'une admirable vertu. Cette V. Mère ayant été choisie pour aller, en 1625, fonder un monastère de l'Ordre à Viviers, la demanda pour l'accompagner ; et connaissant, par une longue expérience, son application à l'oraison, son humilité, son exactitude à toutes les observances, et son zèle pour la régularité, elle l'établit Maîtresse des novices. Elle s'acquitta très dignement de cette charge ; elle éleva ses novices dans toutes les pratiques de la vie intérieure, et dans un esprit de retraite, d'oraison, de silence, de mortification, de régularité. Elle ne leur faisait point



pratiquer d'humiliations et d'austérités qu'elle ne leur en donnât l'exemple ; et quoiqu'elle fût travaillée d'un asthme, elle ne laissait pas, nonobstant ses douleurs, de suivre exactement la Communauté le jour et la nuit ; son mal l'obligeant de prendre quelque soulagement durant l'hiver, elle croyait tout ce temps-là perdu : c'est pourquoi, comme sa toux lui donnait quelque relâche pendant l'été, et qu'elle passait toutes les nuits en prières, elle appelait cette saison « le temps de la récolte. » D'une extrême pureté de conscience, elle se faisait scrupule de la moindre parole inutile.

Elle adressa d'instantes prières à Dieu pour la conversion d'une de ses sœurs, religieuse dans un monastère de l'Ordre ; cette sœur songeait plus à la vanité et à ses divertissements, qu'à correspondre à la grâce de sa vocation et à la sainteté de son état. Notre V. Mère Marguerite étant morte après bien des prières et des gémissements offerts à Dieu pour son salut, on a cru qu'elle avait achevé et obtenu dans le ciel ce qu'elle avait commencé avec tant de charité, et demandé si ardemment sur la terre : car Dieu, par un ordre très particulier de sa providence, ayant appelé cette religieuse au monastère du Puy, elle changea entièrement, et embrassa la plus étroite observance.

Comme la V. Mère Marguerite était à l'agonie, une religieuse vit sur sa tête une brillante étoile, qui disparut un peu avant qu'elle ne rendît l'âme à Dieu ; et le Père Confesseur étant sorti du monastère pour aller à sa chambre, aperçut aussi une semblable étoile, qu'il crut être l'âme de cette sainte religieuse. Une Sœur, lui baisant le visage, sentit une odeur céleste, qui la ravit. Elle mourut en l'année 1627, âgée de vingt-huit ans, n'ayant gardé le lit que quelques heures, pendant lesquelles elle reçut les derniers sacrements. Après sa mort, deux de ses novices ont déposé qu'elles avaient été miraculeusement guéries par son intercession : la première d'une fièvre quarte, qui la travaillait depuis longtemps ; et l'autre, d'une migraine insupportable, qui lui causait d'excessives douleurs. La V. Mère leur avait promis cette grâce avant sa mort, les assurant qu'elle prierait Dieu pour le recouvrement de leur santé. — (Mém. de Viviers).





## XXIX JANVIER

*Le B. P. ANTOINE DE PESTANA*

*Profès du couvent de Goa, dans les Indes, et Martyr (\*)*

(1565)

**L**E B. Père Antoine de Pestana naquit à Figueira, dans le diocèse de Coïmbre. Jeune encore, il embrassa la profession des armes, et s'y acquit la réputation d'un brave et généreux soldat. Il avait été envoyé à Goa, capitale des Indes-Orientales, avec les troupes que le roi de Portugal y fit passer pour en conserver la possession, et il se trouvait dans cette ville, lorsque, touché intérieurement de la grâce, il résolut de quitter le service de ce prince de la terre, pour s'enrôler dans la milice du Roi du ciel, sous la bannière de saint Dominique.

Il revêtit l'habit de l'Ordre, dans notre couvent de Goa ; il reçut, en même temps, l'esprit de notre Bienheureux Père, qu'il choisit dès lors pour son modèle, et dont il s'appliqua de toutes ses forces à imiter les vertus. Il gardait une abstinence de viande inviolable, jeûnait tous les carêmes au pain et à l'eau, et affligeait son corps par des mortifications extrêmement rigoureuses. Son obéissance était aveugle, et son humilité si profonde, qu'il ne s'estimait pas seulement le dernier de ses Frères, mais un vrai néant. Continuellement il avait son esprit uni à Dieu par l'oraison ; et il fit, par ce moyen, de grands progrès dans toutes les vertus et arriva à un haut degré de perfection. Il fut aussi gratifié de plusieurs dons surnaturels, en particulier de l'esprit

(\*) Cardoso ; Sousa ; Fernandez ; *Diario*.

de prophétie, et du don de connaître les secrets des cœurs et de découvrir les pensées les plus cachées. Les religieux avaient une si haute idée de sa sainteté que, le voyant, dans une circonstance, atteint d'une maladie grave, chacun se disposait déjà à s'emparer de ses habits et de ses hardes, afin de les conserver comme de précieuses reliques ; mais Dieu, qui le destinait à une mort plus glorieuse, lui rendit la santé.

Les supérieurs, qui connaissaient ses mérites et se promettaient des fruits considérables de son zèle, l'envoyèrent à l'île de Solor, pour annoncer l'Évangile aux infidèles, et administrer les sacrements aux nouveaux chrétiens de cette île. Notre fervent religieux se livra à ce ministère avec une charité et un dévouement infatigables ; si bien, qu'en peu de temps il vit se former autour de lui comme une nouvelle Église par le grand nombre des infidèles qu'il régénéra à Jésus-Christ dans les eaux du Baptême. Un jour qu'il se trouvait au milieu de ces néophytes, à les instruire, et à leur expliquer les mystères de la foi, les sauvages de l'île de Java, ennemis mortels des chrétiens, firent subitement irruption dans l'île de Solor, et, se ruant comme des loups enragés sur ces nouveaux convertis, ils en massacrèrent plusieurs. Tous les autres prirent aussitôt la fuite, de sorte que notre généreux missionnaire resta seul en face de ces barbares. Ils se jetèrent sur lui, l'accablèrent de coups de pieds et de bâton, le traînèrent par terre, lui marchèrent sur le ventre, en vomissant contre lui toutes sortes d'injures, puis le conduisirent jusqu'au rivage, en face de leurs vaisseaux. Là, ils le dépouillèrent de ses habits, le fouettèrent avec la dernière cruauté, et après lui avoir mis le corps tout en sang depuis les pieds jusqu'à la tête, ils se firent un jeu de lui enfoncer dans tous les doigts des pieds et des mains entre la chair et l'ongle les pointes très acérées de longues épines. C'étaient des douleurs inconcevables. Notre Bienheureux les souffrit avec une constance qui étonna ces barbares. Oubliant ses douleurs, pour ne penser qu'au salut de ses propres bourreaux, il les instruisait, au milieu de ce rigoureux supplice, des vérités de la religion et leur remontrait leur aveuglement à suivre une secte pleine d'erreurs et d'impiétés. Mais eux, fermant leurs oreilles à ces charitables avis, redoublaient leurs tourments. Le bienheureux martyr de Jésus-Christ, se voyant tout couvert du sang qui ruisselait de ses plaies, rendait grâce à Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir la mort pour la gloire de son nom. A la fin, ces barbares, qui avaient épuisé tous les supplices, désespérant d'abattre la constance de notre Bienheureux, lui tranchèrent la tête. C'était le 29 janvier 1565.



*Le V. P. JEAN DE VASCONCELLOS*

*Portugais, Consulteur du Tribunal suprême de l'Inquisition  
dans le royaume de Portugal  
et Provincial de la même Province (\*)*

(1590-1652)

LE Portugal, qui dans les bornes assez étroites de son territoire ne le cède en rien dans les lettres, la valeur, et la sainteté aux nations les plus florissantes et les plus étendues de l'Europe, fut la patrie de cet excellent religieux qui naquit à Lisbonne, l'an 1590. Il fut appelé, sur les fonts baptismaux, Alvarez Mendez de Vasconcellos, du nom de son bisaïeul : ses parents ayant voulu conserver en cet enfant la mémoire de ce grand personnage, lequel par plusieurs belles actions avait rendu leur famille recommandable. Son père s'appelait Don Manuel de Vasconcellos, et sa mère Dona Louise de Villena, deux maisons des plus qualifiées du royaume en noblesse et en vertu. Sa mère le laissa fort jeune, Dieu l'ayant appelée à lui ; mais son père vécut longtemps et eut soin de lui donner une éducation toute conforme à la vie qu'il menait lui-même. C'était un chrétien parfait, qui disait tous les jours l'Office divin, et pratiquait la mortification. Il était très intègre en tout ce qui regardait la justice, étant comme le premier président du royaume et si charitable aumônier, que, quelque riche et puissant seigneur qu'il fût, on ne savait d'où il pouvait tirer tant de ressources pour faire des largesses si magnifiques. Il avait ordinairement trois aumôniers dans Évora, pour y distribuer les revenus qu'il en retirait, savoir : le Prieur des Carmes Déchaussés, le Recteur du collège des Pères Jésuites, et le Père Ferdinand de la Croix, religieux de notre Ordre et frère de Dom François de Castro, Inquisiteur général du royaume. Se trouvant à Madrid, sa dernière maladie l'y surprit. Son fils, déjà religieux, et fort considéré dans sa Province, y étant aussi pour

(\*) Andreas Ferrerius de Valdecebro.



quelques affaires, eut la consolation de le voir mourir aussi saintement qu'il avait vécu, entre les mains de nos religieux. Il fut enterré, provisoirement, en notre couvent d'Atocha. Quatre ans après, ayant été transporté au couvent d'Évora, en Portugal, et mis dans une magnifique chapelle, il fut trouvé tout entier, si flexible, que son suaire et les autres draps dans lesquels il avait été enseveli étant tout réduits en poussière, on put le revêtir de nouveau sans aucune difficulté.

Outre les exemples de vertu qu'il reçut de ses parents, ce qui contribua encore grandement à la sanctification de notre jeune homme fut l'intimité toute particulière qu'il eut avec un saint et savant religieux du monastère de Saint-Benoit de Xabregas, de l'Ordre du B. Laurent Justinien, nommé le Père Antoine de la Conception. La Providence lui procura le bonheur inestimable de l'avoir pour maître et dans la vertu et dans les lettres ; car le seigneur Manuel de Vasconcellos, son père, l'ayant envoyé en une de ses maisons de campagne, peu éloignée de Lisbonne, et proche du monastère auquel appartenait ce religieux, il eut tous les avantages qu'il pouvait désirer, en communiquant avec lui. Ce vénérable serviteur de Dieu, voyant les grâces dont Notre-Seigneur avait orné l'âme du jeune gentilhomme, eut un attrait puissant à les cultiver ; il le fit avec une application toute sainte. Commencant donc par les premiers éléments de la langue latine, il lui apprit parfaitement la grammaire, la rhétorique et tout ce qu'on appelle lettres humaines. Mais comme l'écolier n'était pas moins avide de vertus que de lettres, il imitait avec tant de ferveur son saint maître, qu'il devint une fidèle image de sa modestie, de sa sagesse et de sa dévotion.

Ayant à se perfectionner dans les plus hautes sciences, le jeune Vasconcellos fut mis au collège de Saint-Pierre à Coïmbre, l'un des plus fameux de l'Europe, où les plus grands seigneurs du Portugal se faisaient gloire d'envoyer leurs enfants.

Notre étudiant s'y appliqua à l'étude et mit tellement à profit les leçons de ses illustres maîtres, qu'il surpassa bientôt tous ses condisciples, sans rien perdre toutefois de cette modestie, de cette douceur, de cette sagesse qui éclataient déjà en lui.

Il fut constamment l'admiration de tous, durant les années qu'il passa à Coïmbre.

Ses études achevées, le pieux gentilhomme n'eut pas à chercher longtemps pour connaître la voie qu'il devait suivre : la grâce de la

vocation religieuse avait pénétré son âme, et il entendait sans cesse dans son cœur le pressant appel de Dieu. Fidèle à cette voix d'en haut, il examina mûrement dans quel Institut il se consacrerait au Seigneur, et trouvant qu'enul Ordre religieux ne répondait aux aspirations de son âme aussi bien que celui des Frères-Prêcheurs, où il rencontrait une vie de prière, d'étude et d'apostolat merveilleusement conforme à l'idéal qu'il poursuivait, il résolut de faire les démarches nécessaires pour obtenir son adoption dans la grande famille dominicaine.

Ce fut le Prieur du couvent de la Victoire à Coïmbre qui eut la consolation de lui donner l'habit. Le jeune Alvarez était alors dans sa dix-septième année. Il reçut à sa vêtur le nom de Jean. Sur la demande de son père inconsolable, qui voulait l'avoir plus près de lui, le nouveau religieux alla faire son noviciat au couvent de Saint-Paul d'Almada. Après sa profession, il fut assigné au couvent de Saint-Dominique de Lisbonne, pour y commencer sa philosophie. Il retourna ensuite à Coïmbre au célèbre collège de Saint-Thomas, où il obtint bientôt parmi ses condisciples un rang distingué. Ses talents et ses vertus lui valurent dès lors une sorte de prestige. Rendu à son couvent de Lisbonne, dès qu'il eut achevé sa théologie, le V. Père de Vasconcellos fut chargé par ses supérieurs de l'enseignement de la philosophie, puis de la théologie. Il professa avec tant de succès, qu'il fut jugé digne d'occuper une chaire dans l'université d'Évora. Il y enseignait depuis quelques années la théologie, lorsqu'en 1622, les religieux du couvent de Bemfica, désirant profiter des lumières et des exemples de cet illustre maître, l'élurent pour Prieur. Le V. Père était pour lors dans sa trente-cinquième année. Le couvent de Bemfica, comme nous l'avons vu dans la vie du B. Père Vincent de Lisbonne (V janvier) avait été fondé, pour remédier au relâchement général qui s'était introduit dans l'Ordre, et pour reconstituer une observance appelée à s'étendre dans les autres couvents de la Province. Arrivé dans cette maison sainte, le nouveau Prieur parut au milieu de ses Frères comme l'ange du Seigneur : enseignant les droits sentiers de la perfection par ses paroles et encore plus par ses exemples. Sa conduite n'était ni molle, ni sévère, mais admirablement empreinte de suavité et de fermeté.

Dès le commencement de son priorat, le V. Père entreprit la reconstruction de l'église, et, malgré d'innombrables difficultés, il mena à bonne fin cette œuvre qui paraissait à plusieurs une entreprise

téméraire. Il fit rebâtir aussi le dortoir et le noviciat, afin que les religieux pussent plus saintement et plus commodément suivre les pratiques et les exercices de la Religion.

Le très vertueux Père Jean de Portugal, de la maison des comtes de Vimioso, prédicateur du roi, ayant été promu à l'évêché de Viseu, le Père de Vasconcellos fut nommé à sa place. Il résista tant qu'il put, avant d'accepter cet honneur ; néanmoins les sollicitations étaient si impérieuses qu'il fut contraint de se rendre. Il n'ignorait point le devoir périlleux qui allait lui incomber : celui de dire toute la vérité à un auditoire, que ses avertissements, si sages qu'ils fussent, pourraient souvent mécontenter : la lumière étant toujours importune aux yeux malades, et la vérité odieuse aux esprits qui aiment le mensonge. Mais aucune crainte ne pouvait atteindre une âme si élevée, et nulle considération ne pouvait intimider un cœur aussi apostolique. Dès son entrée en charge, le V. Père commença à attaquer certains abus et à s'élever contre plus d'un scandale. Irrités de ce langage intrépide, ministres et courtisans résolurent de bannir du royaume le nouveau Chrysostome. A cette nouvelle, le V. Père prit son bréviaire et son bâton, et se montra prêt à sortir non seulement du royaume, mais à aller jusqu'aux extrémités de la terre. Tant de constance et la crainte des murmures qu'allait occasionner un pareil départ, donnèrent à réfléchir aux juges d'iniquité. Ils firent appeler le banni qui déjà s'était mis en route, et lui ordonnèrent de retourner en son couvent de Bemfica.

Pour récompenser la fidélité du ministre de sa parole, Dieu permit qu'il fût nommé Inquisiteur du Portugal, en remplacement du V. Père Antoine de Sousa, décédé. Dans cet office important et délicat, le Bienheureux montra tant de pénétration et de justesse, que les autres consultants de ce saint tribunal le députèrent pour aller traiter une affaire importante à la cour d'Espagne. Le suprême tribunal de l'Inquisition se trouvant pour lors à Tolède, le Père se rendit dans cette ville et tâcha d'y rester inconnu. Se voyant toutefois poursuivi par certaines démonstrations d'honneur, dès que les vacances du Saint-Office furent venues, il se retira avec son compagnon, et s'en alla loger en un petit village près de Tolède. Là, occupant un pauvre domicile, il ne sortait que pour aller à l'église et y passer la plus grande partie de la journée en oraison.

Étant venu à Madrid pour y achever de conclure l'affaire de sa légation, le V. Père apprit la nouvelle de son élection à la charge de

Provincial. Véritablement attristé au fond du cœur, il gémit de se voir imposer un fardeau dont il redoutait le poids, à cause des responsabilités graves qu'entraîne le gouvernement des âmes. Vers le même temps, le bruit d'une sédition qui avait soulevé toute la ville d'Évora contre Philippe IV, arriva à la cour. Le Père de Vasconcellos n'étant pas encore parti de Madrid, Sa Majesté, pour remédier plus promptement à ces désordres, ne trouva rien de mieux que d'envoyer aux révoltés le serviteur de Dieu. Le Père accepta volontiers ce rôle de médiateur, en demandant d'abord l'amnistie pour les coupables. Fort de ces témoignages de la bonté du monarque, il crut qu'il viendrait facilement à bout de son entreprise. En effet, il pacifia toutes choses, grâce à son zèle insinuant, et à son art achevé de manier les cœurs.

Pour remplir les obligations de sa charge de Provincial, le V. Père fit la visite de ses couvents. Véritable Supérieur qui édifie autant par ses exemples que par ses paroles, il se rendait lui-même irréprochable. Il avait pour compagnon un Père du même esprit que lui, avec lequel il faisait ses voyages à pied, disait ses Offices, son Rosaire, et s'entretenait, par intervalles, des choses de Dieu.

Quoique cette manière de voyager fût très édifiante, et que le saint Provincial reçût beaucoup de consolation d'observer ainsi ses Règles, et d'en donner l'exemple aux autres, Dieu néanmoins voulut encore, ou pour lui ôter la complaisance qu'il aurait pu concevoir ou pour lui mieux faire connaître les trésors cachés de ses grâces et de ses miséricordes, ou encore pour l'instruire plus parfaitement des pratiques de la pauvreté et de la perfection chrétienne et religieuse, le faire tomber, sans qu'il y pensât, entre les mains d'un Maître d'autant plus excellent et éclairé, qu'il était simple et éloigné de toute la sagesse du monde. L'événement en est remarquable. Le Provincial donc étant sorti du couvent d'Abrantès, et prenant sa route vers celui de la Victoire, l'un des plus célèbres de la Province, mais sans en savoir le chemin, non plus que son compagnon, tous deux s'égarèrent de telle sorte, qu'ils marchèrent longtemps, sans trouver personne qui pût leur apprendre par où ils devaient passer. Avec cette mortification ils en prévoyaient une autre, non moins fâcheuse et difficile, car le ciel paraissait obscur et tout prêt à se décharger par un déluge de pluie. Ne sachant où se retirer, ils découvrirent au pied d'une montagne une méchante cabane, vers laquelle ils pressèrent le pas; mais, malgré toute leur diligence, ils furent surpris par la pluie,



qui, ayant mouillé tous leurs habits, les perça jusqu'aux os. Dans cet état, ils se présentèrent à la porte de cet abri. Un paysan déjà avancé en âge leur ouvrit fort gracieusement la porte, et les recevant de même, il leur offrit volontiers tout ce qu'il avait de meilleur dans sa pauvre maison, alluma aussitôt quelque peu de bois et leur fit du feu pour les sécher. Le serviteur de Dieu bénissait la Providence de les avoir pourvus dans une nécessité si pressante de ce gîte, quoique pauvre ; et entrant en discours avec son hôte, il s'informa de son âge, de ses occupations, de son instruction religieuse.

« Je suis, mes Pères, répondit le paysan, un pauvre montagnard, comme vous voyez, et j'ai soixante-quatre ans. Je suis né tout proche de ce lieu, sans que de ma vie j'aie vu autre pays que celui qu'on découvre du haut de ces montagnes, je ne désire pas d'ailleurs en voir d'autres, quelque belles et grandes choses qu'on puisse m'en rapporter. Toute mon occupation est de garder le bétail des autres, de quoi je tâche de m'acquitter avec soin, en procurant le meilleur pâturage, et prenant garde que rien ne s'égare, ou ne soit dérobé. On me donne pour ma peine quelque laine pour me couvrir, et du lait pour vivre, ce qui fait toute ma richesse. S'il y a peu de fruits, j'en ai quelque tristesse, et s'il y en a beaucoup, j'en suis aise à la vérité, mais sans excès. Dans la disette, je prends patience et bénis Dieu, et dans la prospérité j'ai de la consolation et je l'en remercie. Le bien me plaît, et le mal me déplaît. La plus grande obligation que j'ai à mes parents, c'est qu'ils m'ont appris à lire et à écrire et fait instruire de ce que je dois faire pour me sauver.

« Je me suis fait moi-même cette pauvre cabane des broussailles qui croissent ici aux environs. Il n'y a rien dedans qui ressente la vanité, et tous mes meubles se composent des instruments nécessaires pour m'occuper au travail dont je suis capable. J'estime beaucoup le peu que je possède, parce que je ne désire rien de plus. Que je sois las ou non, mon repos est toujours doux et je me lève content, parce que je n'ai nul souci qui me trouble. Mes desseins ne sont pas nobles, parce que ma profession ne le permet pas, et ils ne sont pas non plus trop bas, parce qu'ils seraient indignes de ma vieillesse. L'âge avancé m'ayant diminué les forces, et ne pouvant suivre les bestiaux, comme au temps de ma jeunesse, j'ai acheté deux petites vaches, pour labourer proche d'ici un peu de terre qui me porte de l'avoine et du blé. L'une de ces vaches m'étant morte, il y a quelques jours, j'épargne ce que je puis, pour en acheter une autre

à la première occasion. Quelque étoile que je regarde la nuit parmi toutes celles qui luisent au ciel, j'en reçois bon augure, parce que toutes favorisent mes desseins et mon état. Une seule chose me fait de la peine, c'est qu'ayant plusieurs bergers qui dépendent de moi, et que je dois conduire, comme ils ont chacun leur volonté, je ne sais comment y ajuster la mienne. Néanmoins l'expérience m'a plus appris que le raisonnement, et fait voir à l'œil que le véritable moyen de bien conduire les autres est de savoir premièrement se conduire soi-même.

« Je vis bien avec tout le monde, et je ne désire du mal à qui que ce soit. Tel que vous me voyez, je suis et je ne désire point être tenu pour autre. On vient avec liberté dans cette cabane, on y repose en assurance et on s'en retire sans déplaisir. Je tâche de m'acquitter de mon mieux des devoirs d'un bon chrétien. Mais quoi que je fasse, c'est toujours trop peu à l'égard du Seigneur, de qui j'ai reçu tant de grâces. Je voudrais néanmoins l'aimer de tout mon cœur, et être autant embrasé de son amour que les plus ardents des esprits célestes. »

Plus ce bon vieillard répandait son cœur et exprimait ses sentiments, plus le sage Provincial et son compagnon étaient ravis de l'entendre. Il leur semblait que c'était un ange, qui par sa simplicité très éclairée leur apprenait excellemment les voies de Dieu, et les moyens qu'il fallait tenir pour lui plaire en toutes choses. Ils ne pouvaient assez bénir son infinie bonté des grâces qu'elle faisait à ces âmes, si chères à ses yeux, et si cachées à ceux des hommes. Ils s'en excitaient avec beaucoup d'humilité et de confusion à une plus haute perfection et à une plus sainte et plus fidèle observance des lois de leur état et profession, voyant qu'un pauvre paysan solitaire, peu instruit et dépourvu des moyens qu'on a dans la Religion, pour bien servir Dieu, était parvenu à une vertu si haute et si consommée. Cet entretien leur était une réfection très savoureuse, qui, nonobstant leur lassitude, leur ôtait presque l'appétit et le souvenir du manger, quoique encore, pour les y obliger, cet homme admirable leur parlât de la sorte :

« Je voudrais bien, mes Pères, être en état de vous mieux recevoir, mais je ne puis vous donner que ce que j'ai ; je le fais de bon cœur, et suis bien fâché de manquer maintenant du meilleur, qui m'est néanmoins le plus ordinaire, c'est-à-dire de lait, parce que les bergers ont conduit leurs brebis au haut de ces montagnes, où il y a de bons

pâturages, et d'où ils ne les ramènent que bien tard. » Sur cela, il leur servit des pois cuits dans l'eau, sans huile, quelques têtes d'ail et un demi-pain d'avoine, en les invitant humblement à en manger.

Les deux Pères en mangèrent, et de si bon goût, que le Provincial assura depuis en diverses rencontres n'avoir jamais fait un repas plus délicieux, ni joui d'une conversation plus touchante, ou plus spirituelle que celle de cet homme si simple en apparence, mais si éclairé et si sage. Il leur prépara pour leur coucher quelques peaux de mouton, sur lesquelles ils passèrent la nuit. En prenant congé de lui à la pointe du jour, le Père Provincial le pria, en le remerciant de sa charité, de le venir voir à Lisbonne. Comme le vieillard n'avait pas été moins édifié de la modestie et du bon exemple de ces religieux, qu'eux de ses entretiens et de son hospitalité toute cordiale, il voulut se donner l'honneur et la consolation de cette visite, étant allé à Lisbonne tout exprès. Le Vénérable Père l'y reçut avec toute l'honnêteté et toute la reconnaissance possible ; et après l'avoir traité fort religieusement, il lui donna sur son départ de quoi acheter cette vache, qui lui était nécessaire pour travailler le peu de terre qu'il possédait.

Pendant qu'il continuait la visite de sa Province, le Vénérable Père, arrivant un jour au couvent d'Aveiro, y reçut la nouvelle de sa nomination à l'évêché de Miranda. Il écrivit aussitôt au roi catholique une lettre où il s'excusait avec tant de bonne grâce de ne point accepter, que Sa Majesté n'insista pas davantage pour le moment. Quelque temps après, l'archevêché de Braga lui fut également offert, et le vénérable religieux répondit de même par un refus. Chargé de visiter le tribunal de l'Inquisition de Coïmbre et l'Université de cette même ville, il se comporta dans cette mission délicate avec beaucoup de prudence et de zèle. Il visita aussi, par commission du Général de l'Ordre, les maisons de nos religieux et de nos religieuses d'Irlande, qui, chassés d'Angleterre pour la cause de la foi, s'étaient réfugiés en Portugal. Par la volonté du même Général, il accepta d'être Vicaire de nos religieuses du Saint-Sacrement de Lisbonne ; religieuses bien dignes d'occuper une place dans les Annales de la sainteté ; et ce fut près de ces lis blancs et de si suave odeur, que le Père de Vasconcellos se retira, pour terminer heureusement ses jours.

III. — Après avoir considéré le côté extérieur de cette vie de notre Bienheureux, entrons plus avant et essayons une courte étude de ses vertus et de ses dévotions.

L'esprit de pauvreté du Vénérable Père était remarquable. Il ne portait que des habits grossiers, et si étroits qu'il avait peine à les vêtir. Le chapeau, dont il se servait, était si vieux, que tout autre que lui en aurait eu honte. La comtesse de Figueiro, sa belle-sœur, l'ayant prié de s'en acheter un autre, lui donna quelque argent pour cela. Il prit la somme et remercia de bonne grâce, mais il distribua l'argent aux premiers pauvres qu'il rencontra. Une autre fois la même comtesse, au lieu de lui donner de quoi s'acheter lui-même un chapeau, ordonna à quelqu'un de ses gens de lui en procurer un et de le lui changer avec adresse. Le Père, tout surpris de se voir un chapeau neuf, le donna à son compagnon, qui lui céda le sien déjà usé. Quoique ses voyages fussent fréquents et souvent à travers la boue et la pluie, il n'eut jamais qu'une paire de souliers, et il lui est arrivé qu'ayant besoin de les faire raccommoder, il se tenait pendant tout ce temps les pieds nus, faute d'autre chaussure.

Quoiqu'il fût prédicateur du roi et Inquisiteur, sa chambre n'avait point d'autres ornements qu'une table unie, un ou deux sièges fort simples, une image du crucifix en papier, qu'il tenait au chevet de son lit ; celui-ci était composé de deux ais, avec deux vieilles couvertures. Il porta cet esprit de pauvreté si loin que, lorsqu'il recevait la visite de ses illustres parents, ou d'autres personnes très qualifiées, il les entretenait debout, faute de garder plusieurs sièges dans sa chambre.

Il balayait volontiers, étant même Prieur et Provincial, l'église, les chapelles, le dortoir, et toujours sa cellule ; quoique souvent on le trouvât dans cet humble exercice, il n'en avait aucune confusion, l'estimant trop conforme à sa profession et à l'imitation qu'il devait à son divin Maître, lequel est venu, comme il a dit lui-même, pour servir, et non pour être servi.

Nonobstant son peu de santé, il fut toujours si rigoureux observateur de ses Règles, qu'il ne rompit jamais les longs jeûnes qu'elles nous prescrivent depuis l'Exaltation de la Croix jusqu'à Pâques. Il partageait ordinairement son dîner avec les pauvres, et pendant qu'il demeurerait au couvent de Bemfica, bien que souvent il allât à Lisbonne, laquelle en est éloignée d'une lieue de France, il ne mangeait rien de tout le jour, que sur le soir, étant de retour au couvent, et encore si pauvrement, que ce n'était qu'une soupe avec de l'huile et du sel, dinant ainsi et faisant collation tout ensemble. Pendant tout le carême, il n'accompagnait son pain que de quelques herbes.



Tous les matins, bien qu'il eût assisté à Matines, — car jamais il n'y manquait, — il se levait une heure avant les autres, et employait ce temps à l'oraison ; puis allait au chœur chanter Primes, après quoi il entendait une Messe ; ensuite, il s'en allait vaquer à ses devoirs personnels jusqu'à la grand'Messe. Avant la grand'Messe, il se confessait avec beaucoup de larmes, se disposant ainsi à dire la sienne, en laquelle on le voyait tellement appliqué, uni à Dieu, et si touché de dévotion, qu'il en pleurait doucement, attendrissant par sa ferveur et ses sentiments ceux qui avaient le bonheur d'y assister. Après l'avoir célébrée, il demeurait en action de grâces jusqu'au dîner, qu'il prenait avec la Communauté ; après le repas, il allait avec les religieux en récréation, si le temps l'autorisait ; car les jours de vendredi, les veilles de fêtes, l'avent, et le carême, cette permission n'est point donnée dans la Province. Docte et pieux, il avait beaucoup de grâce à raconter ce qu'il disait, délassant l'esprit sans aucune dissipation ; mais dès que le silence sonnait, il se retirait à sa cellule, où il étudiait jusqu'à Vêpres, et depuis Vêpres jusqu'à Complies. A partir de Complies jusqu'à neuf heures du soir, il passait son temps en oraison. Il se levait à minuit, pour assister à Matines, après lesquelles il priait encore une heure, puis se reposait sur son pauvre lit, pour se lever une heure avant les autres.

D'un grand zèle pour les choses de la foi et de la Religion, il s'affligeait sensiblement de voir les ténèbres de l'erreur et de l'hérésie répandues en tant de royaumes chrétiens. Lorsqu'il rencontrait quelque malheureux égaré, ou quelque impie, déferé au tribunal du Saint-Office, il s'attachait avec beaucoup de soin et de charité à le ramener, joignant pénitences et austérités à ses exhortations, de quoi on a vu des succès tout à fait remarquables.

Parmi ses dévotions, la principale regardait le culte du Très Saint Sacrement. Le V. Père prenait tant de soin et de plaisir à bien orner l'autel, sur lequel il repose, et à tenir l'église propre, qu'on venait exprès, et même à pied, de Lisbonne à Bemfica, pour voir cette beauté de la maison de Dieu. Il avait coutume, au temps des fleurs et surtout des roses, d'aller de grand matin les cueillir au jardin pour en orner le saint tabernacle et l'autel ; il le faisait avec tant d'ordre et d'industrie, qu'il était aisé de voir que sa piété conduisait sa main dans l'arrangement de ces fleurs. Il avait recommandé à sa sœur, femme d'une éminente vertu, d'avoir soin de lui laver bien soigneusement les corporaux ; cette vertueuse dame le faisait d'autant plus

volontiers, qu'elle était elle-même très affectonnée à ce Sacrement d'amour.

Le V. Père laissa aussi des marques de sa dévotion envers la Très Sainte Vierge par la pratique du saint Rosaire. Il composa un petit livre, qui en expliquait les mystères, et contenait les devoirs des Confrères ; il introduisit dans le couvent de Bemfica cette pratique, qu'on le disait tous les jours en chœur ; ce qui s'observe encore fort religieusement. Il mit aussi cette dévotion en grand honneur dans le monastère des religieuses du Saint-Sacrement pendant qu'il y fut Vicaire. Dans les sermons, ou exhortations familières qu'il faisait, il y avait toujours quelque point, sur cette pratique ; il la recommandait, étant Provincial, dans toutes ses visites.

Nous avons insinué combien grande était sa confiance en Dieu, il nous reste quelque chose à dire de cette vertu, qui semble faire le caractère particulier des enfants de Dieu. La dernière année de son Priorat de Bemfica, il y eut une grande famine en Portugal, pendant laquelle on voyait une infinité de nécessiteux courir les rues. Le saint Prieur, bien qu'il eût une grande Communauté à entretenir, ne laissa pas de recommander au Portier de donner l'aumône à tout autant de pauvres qu'il s'en présenterait, sans renvoyer personne. Le Portier exécutait ses ordres ; quelque excessif que fût le nombre des pauvres, jamais le pain ne manqua ; il y en avait même toujours de reste. Le bruit de cette aumône générale s'étant répandu dans Lisbonne, on vit accourir encore plus de pauvres qu'auparavant, et le charitable Prieur faisait donner non seulement du pain, mais encore du blé à ceux qui paraissaient les plus nécessiteux. Cette libéralité si extraordinaire fit peur au Procureur, qui s'appelait Père Laurent des Cinq-Plaies. Il représenta humblement à son Supérieur que si on donnait ainsi du blé, les greniers seraient bientôt vides, et les religieux réduits eux-mêmes à la famine : A quoi cet homme charitable répondit avec un doux sourire : *Continuez seulement, Père Laurent, à faire l'aumône ; car tant que nous aurons de quoi donner, il ne faut pas refuser aux pauvres ; et lorsque nous n'aurons rien, Dieu aura toujours de quoi nous pourvoir.* Avec cette réponse, ce Père obéit aveuglément, continuant à donner pendant le temps assez long que dura la famine ; et non seulement les religieux ne manquèrent de rien, mais lorsqu'il semblait que leurs provisions étaient finies, ou du moins grandement diminuées, les greniers se trouvaient tout remplis. Ce miracle fut d'autant plus visible et plus éclatant, que le grain recueilli avant qu'on

fit toutes ces aumônes, suffisait à peine pour l'entretien des religieux, et que celui qu'ils recevaient ordinairement de l'archevêque de Lisbonne, et d'un des principaux officiers de cette grande ville, leur avait manqué cette année-là. Le bruit de cette merveille s'en répandit de toutes parts, et l'opinion, qu'on avait conçue de la sainteté du Père en fut si bien établie, qu'il se trouva des prédicateurs pour prêcher ce miracle.

Outre les miracles de sa miséricorde et de sa charité, le Bienheureux en fit quelques autres, qui rendirent sa sainteté plus notoire et plus recommandable. Les affaires de l'Inquisition l'appelant à Lisbonne, un jour que le ciel menaçait d'une grande pluie, il ne laissa pas de partir du couvent de Bemfica, où il était alors. Il se mit en route avec son compagnon et un domestique, quoiqu'on lui dît qu'assurément ils seraient bien mouillés. Ils arrivèrent à Lisbonne sans pluie. Mais pendant que le Père y faisait ses affaires, il se prit à pleuvoir avec abondance; et quoiqu'il fût déjà tard, et sans apparence que la pluie cessât, le Père néanmoins, voulant s'en retourner à son couvent, dit à ses compagnons de le suivre. Ils firent tout ce chemin sans sentir une goutte d'eau, au grand étonnement de ceux qui leur ouvrirent la porte du couvent de Bemfica, et qui pouvaient à peine croire ce qu'ils voyaient de leurs yeux.

Le démon tenta de lui donner de la vanité de cette faveur. Il lui apparut sous forme humaine, un soir que le V. Père se retirait au couvent; et faisant semblant de vouloir l'arrêter, pour lui adresser quelque demande : *Père*, lui dit-il, *êtes-vous de ce couvent?* Et sans attendre sa réponse : *On dit que le Père Jean de Vasconcellos est si saint, qu'il ne se mouille pas quand il pleut.* L'humble religieux connut à quel but ce trait était décoché; et sans s'amuser tant soit peu à écouter le père du mensonge et le roi des superbes, il hâta son pas, puis se tournant vers son compagnon : *Allons vite*, lui dit-il, *c'est par le silence qu'il faut répondre à cette demande.* Dans ce moment, le faux homme disparut, faisant par là connaître qu'il était un vrai démon.

Ce ne sera pas sans fondement que j'attribuerai à la vertu du Bienheureux quantité de miracles, qui se faisaient dans la chapelle du Rosaire au couvent de Bemfica, où le Vénérable Père avait fait placer l'image de Notre-Dame, laquelle en était l'instrument et l'organe, et qu'il semble que ce fut pour bénir la dévotion que ce saint religieux portait à la Très Sainte Vierge, que Dieu attacha tant de grâces à cette chapelle. Mais parmi le grand monde de personnes qui, excitées

par les miracles opérés en ce saint lieu, y venaient en foule de Lisbonne, plusieurs publiaient comme miracles ce qui ne l'était pas dans la vérité, ce qui à peine même en avait quelque légère apparence. Le serviteur de Dieu, pressé du zèle de sa gloire, s'en alla devant l'image de la Sainte Vierge la prier de ne plus faire de prodiges, et depuis ce temps jusqu'à la mort du Père, il ne s'en est fait aucun.

Il pénétrait le fond des cœurs, ainsi que le Père Alvare de Saint-Joseph le constata par sa propre expérience. Un jour d'été, le V. Père eut à traiter à Lisbonne une affaire fort importante : il s'y était rendu avec le Père Alvare. La chaleur était excessive, et le monastère des religieuses du Saint-Sacrement bien éloigné de la ville. Ils s'en retournaient tous deux alors qu'il était déjà tard, lorsque le Père Alvare, voyant son V. Père encore à jeun et bien fatigué, lui portant compassion, se dit en lui-même : Pauvre homme, dans quelles fatigues tu dépenses ta vie, comme si les infirmités n'arrivaient pas assez d'elles-mêmes ! Pourquoi être si prodigue de ta santé ? Que te manque-t-il ? La vie et la santé ne sont-elles pas les biens les plus précieux de ce monde ? « Non, Père Alvare, » lui répondit tout d'un coup l'homme de Dieu, se retournant vers lui. Le Père Alvare fut tout surpris de cette parole du Père à côté de qui il marchait jusque-là en silence, mais il le fut bien plus encore lorsqu'il l'entendit continuer en ces termes : « Si je savais que cette affaire ne regarde pas la gloire de Dieu et le bien de la Religion, il est certain qu'elle ne m'aurait pas fait faire tant de pas et que je ne me serais pas dérangé. La seule chose que je regrette, c'est la fatigue que votre Révérence endure aujourd'hui en m'accompagnant ; mais ne perdez pas cette occasion de souffrir, car Dieu nous réserve de grandes récompenses et la vie est bien courte pour les mériter. »

Quoiqu'il ne respirât que la gloire de Dieu et les choses de son service, qu'il conversât au ciel et d'esprit et de cœur, et qu'il s'élancât souvent vers Dieu par ses oraisons jaculatoires, il avait néanmoins le souvenir de la mort toujours présent. Il l'inculquait dans tous ses sermons et aux religieux dans ses exhortations familières. Aussi n'en fut-il pas surpris, ce souvenir si fréquent lui servant d'une excellente disposition, pour ne pas trop craindre un passage si redoutable. Il en eut l'avertissement par une longue maladie, qui commença l'an 1651. Étant revenu en convalescence, son zèle lui fit croire qu'il avait assez de force pour reprendre ses premières austérités ;



mais le corps succomba et une rechute donna lieu de désespérer de sa vie. Il avait entièrement achevé de faire bâtir la belle et magnifique église de nos religieuses du monastère du Saint-Sacrement. L'une de ces religieuses eut révélation qu'en récompense de cette action, Dieu voulait lui faire une grande grâce dans le même monastère ; cette grâce ne fut autre que celle de l'y appeler à soi, pour le placer dans le temple de sa gloire. Le V. Père demanda et reçut tous les sacrements avec une foi vive, une ferme espérance et un désir ardent d'aller à Dieu. L'évêque de Coimbre étant allé le visiter, lui baisa dévotement la main, comme firent aussi après lui les personnes les plus qualifiées de la ville. Il embrassa fort affectueusement le Provincial, le conjurant de demander pardon en son nom à toute la Province de la mauvaise édification qu'il y avait donnée. Voyant approcher sa fin, il pria qu'on lui donnât ses habits religieux qu'il avait dû quitter pendant sa maladie ; et quoiqu'il fût si faible que trois religieux fussent occupés à lui lever doucement la tête du chevet, dès que ses habits lui furent présentés, il s'en revêtit lui-même sans l'assistance de personne, et s'étant mis la chape, il se recoucha de la sorte avec un peu de repos.

Il avait sous les yeux un crucifix devant lequel il faisait quantité d'actes de contrition. On entendit aussi qu'il disait : *Quoi, venir à moi de cette sorte, mon Jésus !* Et encore : *C'est aujourd'hui le jour. Toutes les vierges !* On n'entendait clairement que ces paroles : mais appelant son confesseur, le Père Ferdinand de Menezes, il lui dit fort distinctement : *C'est maintenant qu'après une si grande faveur de la Vierge, je puis m'en aller sûrement.* Cela fit croire que la Très Sainte Vierge l'avait gratifié de sa visite, et qu'elle était accompagnée d'une troupe de vierges, peut-être de sainte Ursule avec ses compagnes. Après cette vision, il demanda une image de Notre-Dame du Rosaire, qu'il reçut, et baisa avec tendresse ; puis le crucifix, qu'il embrassa fort étroitement, lui baisant plusieurs fois les pieds et le côté ; et dans cette posture, il rendit l'esprit un jour de mardi, le 29 janvier 1652, à l'âge de soixante-deux ans.

Il y eut grande contestation à qui aurait son corps. Les religieuses du monastère du Saint-Sacrement voulaient le retenir, comme étant actuellement leur Supérieur. Le couvent d'Almada, proche de Lisbonne, disait qu'il lui appartenait, comme en étant son profès. Ceux de Bemfica alléguaient qu'ayant été trois fois Prieur de leur maison, de laquelle il pouvait justement passer pour le second fondateur, il devait

y être porté. Ces derniers étaient favorisés du seigneur-évêque Inquisiteur général, lequel ayant fait bâtir à la considération du V. Père une magnifique chapelle dans le couvent, pour y être enterré, aurait été bien aise d'y attendre la résurrection générale avec un compagnon de ce mérite et de cette sainteté ; mais le Provincial ayant ordonné qu'il serait porté au grand couvent de Saint-Dominique de Lisbonne, cela fut exécuté.

Les acclamations, que des personnes de tout rang et de toute condition faisaient par le chemin, étaient si tendres et si touchantes, qu'on en pleurait de dévotion. Les rues, les balcons, et les fenêtres des maisons étaient remplis de monde, qui le proclamaient saint à pleine bouche. Les pauvres néanmoins étaient ses plus fervents et ses plus éloquents panégyristes. A l'entrée de la ville, le concours du peuple augmenta. On ferma les boutiques, et on cessa le travail comme à un jour de fête. On eut bien de la peine à faire entrer le corps dans le couvent, chacun s'efforçant de lui faire toucher des chapelets et des médailles, ou de couper quelque partie de ses habits : en sorte qu'à grand'peine put-on empêcher qu'on ne le dépouillât tout à fait. Les évêques de Coïmbre, de Leiria et d'Elvas s'étaient joints à l'évêque Inquisiteur général pour assister à l'office de la sépulture. Mais la foule augmentant toujours, sans qu'on pût en éviter la presse, le grand Inquisiteur trouva bon qu'on l'enterrât sans aucun délai et sans autre cérémonie. Ce qui fut exécuté. Le corps du défunt, ayant été mis dans un coffre de bois qu'on tenait préparé à dessein, fut placé entre le grand autel et le chœur, où reposent aussi les restes du Vénérable Père Louis de Grenade. On fit graver sur la pierre l'építaphe suivante :

*Frater Joannes de Vasconcellos, virtute et nobilitate clarus, Theologiâ insignis, Parentis Dominici æmulator indefessus, munificentia in pauperes illustris, causarum Fidei (quarum supremo munere fungebatur) propugnator strenuus, Regius Concionator, sui Ordinis quondam Provincialis, seculi dignitatum et honorum recusator, virtutibus tandem cumulatus, in Crucifixi amplexu mortem fidenter aspexit, maximum sui desiderium relinquens. Hic requiescit. Obiit xij. Kalend. Febru. Anno salut. 1652, ætat. 62.*

Dieu fit plusieurs merveilles, qui confirmèrent de plus en plus la haute estime de sainteté qu'on avait conçue de son serviteur.

Au monastère de la Rose, lequel est des religieuses de l'Ordre, célèbre dans Lisbonne pour le zèle que ces pieuses filles ont pour tout ce qui regarde le culte divin, la Maîtresse des novices, Isabelle de la Palma, était réduite si bas, que le confesseur s'empressait beaucoup pour lui donner l'Extrême-Onction, de crainte qu'elle ne mourût sans ce sacrement. Une des Sœurs, qui se trouvait présente, avait une relique du serviteur de Dieu ; et s'approchant de la malade, elle lui dit de se recommander à lui, et de demander à Dieu la santé par son intercession. Ce qu'ayant dit, elle lui appliqua la relique, qui soulagea la malade ; celle-ci reposa fort bien la nuit suivante, bien que depuis déjà plusieurs nuits elle n'eût pu fermer l'œil ; il lui sembla voir en songe le Vénérable Père proche de son lit, qui lui disait : *Ce venin sortira bientôt*. Il lui arriva comme elle l'avait songé ; car elle se trouva sans aucun mal à son réveil ; de sorte qu'elle fut en état de rentrer en l'exercice de sa charge. Cette guérison miraculeuse la rendit tellement affectionnée à son saint médecin que, dans tous les accidents qui lui arrivaient, elle avait recours à lui, et sa confiance n'était jamais vaine.

François Fernandez, proche de Bemfica, affligé de fièvres et destitué du secours des médecins, eut un transport au cerveau qui, lui ôtant le jugement, le mettait en danger manifeste de mourir sans confession. Ambroise de Figueiro, son voisin, ayant un morceau de la chape du Père, le mit avec beaucoup de confiance sur la tête du malade. Celui-ci ne l'eut pas plutôt sentie, qu'il ouvrit les yeux, se trouva le jugement libre, demanda à manger, se confessa, et à deux jours de là, il se leva du lit, libre des fièvres.

Au monastère de nos religieuses de Porto, il y avait une Sœur paralytique d'un côté. Le bruit des miracles que Dieu faisait par les mérites de son fidèle serviteur, se répandant de toutes parts, la malade se recommanda à ses intercessions, demandant fort instamment qu'on lui fît toucher quelqu'une de ses reliques, se tenant assurée de guérir par ce moyen. On lui apporta un morceau d'une tunique du Bienheureux défunt, qu'elle-même s'appliqua sur le côté malade, et elle se leva aussitôt fort bien guérie.

La vie de cet excellent religieux, l'un des plus beaux ornements de l'Ordre de saint Dominique en ce siècle, a été écrite en espagnol par le Père André Ferrier de Valdecebro, lequel y a apporté beaucoup de soin. Il assure que Dieu fit plusieurs autres miracles, pour honorer le mérite de son serviteur. Les actes du Chapitre général, tenu à Rome l'an 1656, font l'éloge du Bienheureux défunt.



*La V. M. RAPHAELLE DE FAENZA*

*l'une des fondatrices du Monastère de Saint-Vincent,  
à Prato, en Toscane (\*)*

(1548)

RAPHAELLE de Giovanni, surnommée de Faenza, du lieu de sa naissance, se trouvait à Prato en 1495, lorsque le célèbre Prieur de notre couvent de Saint-Marc, Jérôme Savonarole, vint y faire entendre sa parole tout apostolique. Vivement touchée de Dieu, ainsi que plusieurs autres jeunes personnes appartenant à des familles très honorables, elles formèrent entre elles le projet d'une vie plus parfaite. Huit ans plus tard, en 1503, ces âmes généreuses, au nombre de neuf, demandaient humblement au V. Père François Salviati, Vicaire général de la Congrégation de Saint-Marc, l'habit du Tiers-Ordre régulier de saint Dominique, et fondaient le monastère de Saint-Vincent.

La V. Mère Raphaëlle fut comme l'âme de cette fondation; elle n'y apportait pas seulement les vertus, mais encore toutes les aptitudes nécessaires. Il n'y avait pas de religieuse plus humble, plus exacte à toutes les observances de la vie commune et régulière. Depuis son entrée en Religion, elle avait contracté l'habitude de réciter le Psautier en entier tous les jours; ordinairement elle le faisait avant Matines. Esprit réfléchi, elle s'était prise à considérer que rien de grand, pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, ne s'étant jamais établi dans l'Eglise sans l'intervention d'un grand saint, son monastère ne pourrait être dignement fondé qu'à ce prix. De ce moment, cette pensée ne l'abandonna plus et elle en fit l'objet de ses longues et ferventes prières, demandant à Dieu de lui accorder le bienfait d'une grande sainte pour son monastère.

Toute jeune qu'elle était, la V. Mère Marie d'Antonio Sarto la désigna aux suffrages des Sœurs pour lui succéder dans sa charge de

(\*) Razzi, dans la *Vie de sainte Catherine de Ricci*.



Prieure, leur assurant que l'assistance divine suppléerait à sa jeunesse. En effet, la jeune Prieure gouverna son monastère avec une sagesse et une prudence au-dessus de son âge. Pendant vingt-deux ans de suite, elle fut maintenue dans cette charge, à cause des temps de fondation; elle y fut, en outre, réélue à trois différentes reprises; elle en remplit les fonctions à la satisfaction unanime des Sœurs et à la grande édification des âmes. Toujours sereine et joyeuse, et d'une douceur qui lui gagnait tous les cœurs, elle portait néanmoins, pendue à sa ceinture, une discipline avec laquelle elle punissait à l'heure même chaque faute publique, chaque infraction à la règle qu'elle voyait commettre. Sa tendresse pour ses Sœurs était si affectueuse et si vraie, qu'elle débordait jusque sur leurs parents, à qui elle en donnait les plus aimables témoignages quand ils venaient les visiter. Elle veillait singulièrement à l'observation du silence dans la maison, comme la sauvegarde de la contemplation et de la prière. Elle le faisait surtout respecter dans le lieu réservé où étaient les cellules des Sœurs que l'on nomme le *Dormitorium*, et là elle ne souffrait pas le moindre bruit.

Elle était Prieure dans cette année 1512, qui fut si désastreuse pour les habitants de Prato. L'empereur Charles-Quint s'était engagé, à la diète de Mantoue, moyennant la somme de cent mille ducats, à rétablir les Médicis à Florence, d'où ils étaient bannis depuis l'année 1494. Par ses ordres, une armée espagnole partie de Ravenne, sous le commandement de don Raymond de Cordona, vice-roi de Naples, vint attaquer la ville de Prato, qui était aux portes de Florence. L'ayant prise d'assaut, il l'abandonna aux horreurs du pillage. On ne saurait imaginer tout ce que cette armée de douze mille hommes, parmi lesquels se trouvaient plus de quatre mille Maures infidèles, commit de dévastations, de vols et d'attentats de toutes sortes dans les églises et les monastères.

Or, à la première nouvelle de la ville prise, la V. Mère Raphaëlle avait réuni à l'église ses religieuses, au nombre de quarante-sept, avec un grand nombre de jeunes filles de la ville qui étaient venues s'abriter à l'ombre de leur sainteté. Pendant qu'elles étaient en prière, tout à coup les portes du monastère s'ouvrirent avec force, et elles entendirent des cris menaçants et des pas d'hommes se précipitant vers l'étage supérieur, où se trouvait l'église. C'étaient trois capitaines espagnols, ne respirant, comme les derniers de leurs soldats, que meurtre, pillage et luxure. Mais voilà qu'arrivés dans une sorte de

vestibule, aux portes de l'église, il se trouvent en face d'une image de la glorieuse Vierge Marie, qui les arrête du geste et de la parole, leur commandant avec autorité de respecter ce monastère et de veiller à sa garde, leur donnant l'assurance du paradis, s'ils lui obéissent fidèlement. D'ennemis furieux, transformés subitement en zélés défenseurs, ils entrent dans l'église, tenant encore leur épée nue à la main, au milieu des cris lamentables de toutes ces innocentes filles qui croyaient leur dernière heure arrivée. Mais ils se hâtèrent de les rassurer, en leur jurant tous trois, sur la pierre sacrée de l'autel, que non seulement ils ne leur feraient aucun mal, mais que, les prenant sous leur protection, ils les défendraient contre tous les attentats du dehors. Ils furent fidèles à leur serment; car le monastère fut préservé de toute injure et jouit d'une paix inespérée, au milieu de la désolation universelle, pendant les vingt-deux jours d'occupation de l'armée ennemie. En mémoire d'une protection du ciel si merveilleuse, les Sœurs reconnaissantes célébraient tous les ans une grande fête le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, qui était celui de l'entrée des Espagnols à Prato. Il y avait le matin Messe de la Vierge, chantée solennellement, et communion générale; le soir, une brillante procession dans laquelle on portait en triomphe la statue de la Très Sainte Vierge dans les principaux lieux du monastère, à la lueur des flambeaux et au chant des hymnes sacrées.

La V. Mère Raphaëlle eut la consolation de recevoir dans son monastère des âmes de grande vertu. En 1509, elle donna l'habit à la Sœur Marie Clément de Bardo, qui devint sous sa conduite une Sœur de haute contemplation. On la voyait presque toujours en prières et le plus souvent méditant sur la Passion. Elle avait désiré toute sa vie de mourir à l'heure même où Notre-Seigneur expira sur la croix, et elle disait des prières particulières à cette intention depuis plusieurs années. Ses vœux furent exaucés. Mais avant de mourir, alors que les Sœurs étaient rangées autour de son lit, elle leur dit agréablement : « Mes Sœurs bien-aimées, pendant que vous pleurerez sur moi après ma mort, moi, en m'en allant au ciel, je rirai de vous d'une certaine manière. » L'événement vérifia sa parole de la manière la plus gracieuse. Une fois morte, son visage apparut si joyeux et avec un sourire si aimable, qu'elle semblait véritablement prendre en pitié ce monde périssable et rire de ses vanités.

La Sœur Marie-Perpétue de Lapaccini, qui vint s'y donner à Dieu en 1521, était une âme si belle, que la mort s'empressa de la retirer de

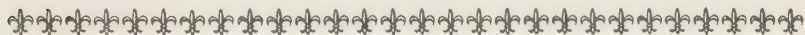
ce monde pour en orner le ciel. Quelques instants avant d'expirer, après être demeurée recueillie un moment, elle commença à réciter doucement, d'une voix affectueuse, le psaume : *Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis*. Après les premiers versets, tout à coup son visage s'anima de la joie la plus vive, et on l'entendit s'écrier : « Oh ! que Jésus est beau ! Oh ! que le paradis est ravissant ! » Et pendant que les Sœurs entonnaient l'hymne : *Jesu, dulcis memoria*, etc., elle expira doucement, laissant ses compagnes pénétrées de la plus grande ferveur, et quelques-unes prises d'une extrême envie de mourir.

Nous rappellerons encore la Sœur Paule de Brunetti, de Florence. Elle se trouvait dans les rangs des jeunes filles qu'on élevait dans le monastère au moment du sac de Prato. Comme elle était extrêmement belle et gracieuse, un des capitaines espagnols l'avait remarquée et avait déclaré à la Mère Raphaëlle que son intention était de l'emmener avec lui en Espagne. Il fallut à la Mère alarmée une prudence et une habileté surhumaines pour l'arracher à ce danger. Elle y réussit pourtant et, quelques mois après, la jeune fille était reçue dans l'Ordre de saint Dominique. Elle y marcha sur les traces de son Père, dans une extrême et aimable simplicité ; elle communiait tous les jours, ne portait que des vêtements très pauvres et ne couchait que sur un petit sac de paille. Elle était la première au chant tous les matins pour l'Office des Matines, gardait exactement tous les jeûnes et observances de la Règle, se disant en tout l'humble esclave de Jésus. En somme, tout en accomplissant les œuvres ordinaires, elle était arrivée à une si haute perfection, que la Sainte Vierge déclara à sainte Catherine de Ricci, dans une de ses extases, que cette Sœur Paule lui était souverainement agréable et qu'elle avait tout à fait gagné son cœur. Sainte Catherine l'assista dans son agonie, et nous avons su par elle que son âme ne demeura au purgatoire que le temps nécessaire pour revêtir son corps de ses habits religieux. Comme elle aidait les Sœurs à lui rendre ce dernier devoir, la Sainte venait à peine d'achever sa parure funèbre et de lui poser la tête sur son oreiller, qu'elle vit son âme toute radieuse et parée pour les noces éternelles prendre son essor vers les cieux.

Mais la réception qui mit le comble à la joie de la vénérable fondatrice ce fut celle de Sœur Catherine de Ricci ; elle prit l'habit le 18 mai 1535. Je ne sais quel pressentiment lui faisait saluer dans cette jeune Sœur la sainte que, depuis tant d'années, elle demandait au ciel. Aussi, redevenue encore une fois Prieure vers la fin de sa vie,

n'hésita-t-elle point à se l'associer dans le gouvernement du monastère. Sœur Catherine, malgré son âge peu avancé (elle n'avait pas encore vingt-six ans), malgré ses résistances et ses larmes, fut installée officiellement Sous-Prieure, le 21 décembre 1547. En la voyant prendre place à ses côtés, à la tête de la Communauté, la V. Mère Raphaëlle leva les yeux et les mains vers le ciel, et, chantant son hymne d'adieu à la terre, elle supplia le Seigneur de laisser son âme s'en aller en paix de ce monde.

Sa prière fut exaucée ; car, un mois après, elle tomba malade pour ne plus se relever. Quand sa dernière heure fut arrivée, heureuse et souriante, elle fit appeler les jeunes novices, à qui elle adressa les paroles les plus douces et les instructions les plus salutaires en forme de testament spirituel. Puis, les religieuses professes et les Mères anciennes ayant pris leur place autour de la couche, elle désigna à leurs suffrages la Mère Madeleine Strozzi, pour Prieure du monastère après sa mort. Cela fait, elle leva la main pour les bénir, et, pendant que son bras retombait sur sa poitrine, son âme, sortant de son corps avec son dernier souffle, monta doucement vers Dieu. C'était en 1548, quelques instants après la minuit du 29 janvier. La Bienheureuse Sœur Catherine de Ricci eut la révélation qu'entrée en ce moment au purgatoire, cette belle âme s'y purifia en quelques heures, et que, vers les cinq heures et demie du matin, avec les premières lueurs de l'aube, elle avait pris son essor vers le ciel.



## LE MÊME JOUR

1260. — A Béthléem, en Judée, mourut le V. P. GAILLARD D'ORSANT, évêque de la même ville. Il était né en Gascogne, et sa vertu extraordinaire lui fit confier la conduite de plusieurs couvents ; il fut le premier Lecteur en théologie à celui d'Agen et le premier Prieur de celui de Tarascon.

Ayant été député à Paris pour des affaires très importantes de l'Ordre, il se trouva dans cette ville en même temps que saint Pierre, qui fut depuis martyr, y arrivait d'Italie. Comme la vertu a des qualités sympathiques, qui unissent facilement ceux qui la possèdent, ces deux grands hommes lièrent, en cette entrevue, une sainte amitié. Saint Pierre, étant obligé de retourner à



Côme, ne voulut point partir que le V. Père Gaillard ne lui eût donné sa bénédiction. Il le fit d'abord, non sans répugnance, à cause de sa profonde humilité ; mais il en eut ensuite une extrême consolation quand il eut appris que le V. Père Pierre avait souffert un glorieux martyre. Comme il savait que la charité des saints se consomme dans le ciel, il lui adressait ses prières avec confiance, dans l'espérance d'obtenir auprès de Dieu, par son intercession, toutes les grâces qu'il demandait.

Après avoir rempli différentes charges dans notre Ordre en France, le V. Père, voyant quelques religieux passer avec un courage intrépide en Terre-Sainte pour prêcher la foi de Jésus-Christ, ne put retenir son zèle. Il fit tant d'instances auprès des Supérieurs qu'il obtint la permission d'accompagner ces généreux missionnaires, et d'aller partager leurs travaux dans cet heureux pays, que Jésus-Christ avait honoré de sa présence et sanctifié par ses actions, ses miracles et l'effusion de son sang. Ses admirables vertus y jetèrent un vif éclat. Vers l'année 1256, il fut fait évêque de Béthléem ; et après avoir saintement gouverné cette Église, il mérita de naître au ciel au même lieu où Jésus-Christ était né pour le salut des hommes. Sa mort arriva l'an 1260. Depuis le V. Père Gaillard d'Orsant, notre Ordre a donné au moins dix autres évêques à ce même siège de Bethléem. — (Guidonis, Mém. du couvent de Tarascon).

1345. — A Pérouse, le V. Père ANNIBAL GUIDALLOTTI. Il était prêtre lorsqu'il entra dans l'Ordre, fut envoyé, pour étudier, au couvent de Montpellier et se rendit un des meilleurs sujets de sa Province. De retour en Italie, il exerça successivement les charges de Lecteur et de Prieur dans plusieurs de nos couvents avec une haute réputation. C'était un prédicateur plein de grâce, un brillant écrivain et un religieux d'une conversation aimable et toute sainte. Doué d'une très belle voix, il n'y avait ni Frère dans les couvents, ni prêtre dans le monde qui le surpassât pour bien chanter au chœur.

Il fut particulièrement cher au cardinal Frangipani et au cardinal du Prat, évêque d'Ostie ; et lorsque, en 1313, ce dernier fut chargé, comme Vicaire du Pape, de couronner à Rome l'empereur Henri, ce fut notre religieux qui, à la Messe solennelle, fut diacre et chanta l'évangile.

Devenu aveugle, sur le déclin de l'âge, le V. Père Guidallotti allait encore et le jour et la nuit au chœur chanter l'Office divin avec ses Frères ; il faisait souvent la sainte communion avec les jeunes religieux à la Messe conventuelle et il récitait tous les jours le Psautier pour sa dévotion particulière. Il mourut à l'âge de 70 ans, en l'année 1345. — (Razzi).

1622. — Saint FRANÇOIS DE SALES, selon le premier et le plus vénérable auteur de sa vie, Charles-Auguste de Sales, « reçut des lettres de « filiation et de participation de tous les biens qui se feraient en tout l'Ordre

« des Frères-Prêcheurs ; ces lettres furent données à Rome par Louis Istella « de Valence, Vicairé général, le 17 du mois de septembre. » Il y a à la marge au même endroit : « François, fils de l'Ordre de saint Dominique. » Ce que j'ai cru devoir conserver pour deux raisons : la première, parce que ce Père Louis Istella étant Vicairé général de l'Ordre, et ayant donné ces lettres à Rome, cet illustre saint les avait sans doute demandées ou fait demander ; et la seconde, parce qu'étant lui-même un véritable enfant de Dieu, plein de son esprit et de sa grâce, il honorait le bien partout où il le trouvait et voyait ; ainsi, quelque attaché qu'il fût à l'Ordre des Filles de Sainte-Marie, qu'il avait fondé avec tant d'onction et de piété, ou lié à l'épiscopat, auquel la divine Providence l'avait engagé, il savait que la charité, la reine de toutes les vertus, nous rend tous frères en Jésus-Christ. Voilà pourquoi il se plaisait à dire qu'étant d'un Ordre par élection, nous devons être de tous les autres par l'affection de la même charité, comme dans le ciel tous les saints ne font qu'un par l'ordre admirable qu'ils y tiennent.

Se considérant comme « fils de saint Dominique, » le saint évêque de Genève a toujours eu avec notre Ordre les rapports les plus affectueux. Ce fut à nos Pères de Lyon qu'il confia l'examen de son livre de *l'Introduction à la vie dévote*. Voici le texte de leur approbation :

Ames revesches à la dévotion, et qui, n'en ayant les pratiques, vous gablez de ceux qui s'y baignent, voici qui est digne d'être lu pour vous y faire prendre goust. — Et vous, ô âmes dévotes, qui doucement gouztez les souefves fruits que produit l'arbre de piété et dévotion, lisez ce livre ; vous y trouverez qui vous contentera, et verrez qu'en icelui brille le zèle et l'affection du Révérendissime sieur Auteur au salut des âmes, duquel en tant d'instances la sainte foi paraît ; et le livre ne propose rien qui ne soit conforme à la foy de la sainte Église Chrétienne, Catholique, Apostolique et Romaine.

Fait à Lyon, ce 4 août 1608.

Fr. Robert BERTHELOT, Évêque de Damas, suffragant de Lyon.

Fr. Étienne CARTA, Docteur théologien, et Prieur du Couvent de Notre-Dame de Confort.

1575. — Au monastère de Saint-Mathias, à Bologne, la vertueuse Sœur JEANNE DE LINO, converse. Elle avait, dès sa plus tendre enfance, une dévotion touchante envers la Très Sainte Vierge. Et cette Mère de Miséricorde, voulant retirer des dangers du monde une âme qui lui était ainsi dévouée, l'appela en Religion de la manière suivante : Il lui sembla, une nuit, en songe, qu'elle était dans le monastère de nos religieuses. Elle y voyait, en haut de l'escalier qui monte au dortoir, une dévote image représentant la Nativité du Sauveur ; les Sœurs qui montaient ou descendaient, passant devant cette image, s'inclinaient profondément pour la saluer ; et, à chacune de ces inclinations, c'était une magnifique branche de roses que recevait la Très Sainte Vierge.

La pieuse jeune fille conçut, dès ce moment, un grand désir d'aller dans ce monastère se consacrer au service de sa bonne Mère. Elle fut reçue comme Sœur converse. Aussitôt entrée, elle n'eut rien de plus pressé que de courir voir l'escalier du dortoir. Quelle ne fut pas sa joie d'y trouver, en effet, la dévote image telle qu'elle l'avait vue !

Notre Sœur vécut en Religion dans une humilité très profonde et une rare ferveur. Son amour et sa dévotion envers la Sainte Vierge surtout ne connaissaient pas de bornes. C'est elle qui, avec les offrandes de quelques personnes pieuses, a fait faire cette belle croix d'argent qui orne la chapelle de la Madone de saint Luc, et avec laquelle ont été opérées, soit du vivant de la Sœur, soit après sa mort, tant de guérisons extraordinaires. La fervente converse prenait cette croix, elle l'appliquait sur les malades en invoquant la Très Sainte Vierge, sa toute-puissante avocate, et le plus souvent les malades se trouvaient guéris.

Après que la Sœur Jeanne eut ainsi servi la Communauté pendant de longues années, la Sainte Vierge, qu'elle avait tant aimée sur la terre, l'appela au repos éternel. Au moment de sa mort, on entendit, dans les airs, un doux concert de voix d'enfants et d'instruments qui formaient une musique céleste : on crut pieusement que c'étaient les anges qui témoignaient ainsi leur joie de conduire notre Sœur dans le paradis. Dieu avait déjà gratifié le monastère d'une faveur toute semblable, seize ans auparavant, à la mort de la V. Mère Madeleine Bianchieri. La Sœur Jeanne de Lino mourut en l'année 1575. — (Mich. Pio).





## XXX JANVIER

*Le B. P. LAURENT, Anglais*

*Un des premiers compagnons de notre Père S. Dominique(\*)*

(1235)



LE B. Père Laurent était Anglais. Il reçut l'habit des mains de notre Père saint Dominique, au couvent de Toulouse, peu de temps après la fondation de l'Ordre. Le Père Jean de Réchac le met au nombre de ces quarante pèlerins qui, s'étant embarqués pour passer la Garonne, et ne pas entrer dans la ville de Toulouse, pour lors interdite, parce qu'elle avait favorisé le parti des hérétiques albigeois, furent renversés dans l'eau et sauvés miraculeusement par les prières de saint Dominique. Le B. Laurent, admirant la sainteté de cet homme de Dieu, s'attacha à lui et ne voulut plus le quitter. Il reçut l'habit de ses mains et profita si bien de ses instructions, qu'il arriva à une perfection très élevée. Il n'apparaissait rien d'humain dans sa personne, dit un de ses historiens ; mais il était comme quelqu'un qui, ayant habité longtemps dans le ciel, en aurait conservé les usages. Aussi devint-il particulièrement cher à saint Dominique.

Lorsque, en 1217, le saint Fondateur dispersa ses enfants dans les différents royaumes, il destina le B. Laurent à la fondation de Paris avec six autres religieux, savoir : son propre frère, le B. Mannès de Guzman, le B. Bertrand de Garrigue, les VV. Pères Matthieu de Paris,

(\*) Castillo ; Malvenda ; Bzovius ; *Diario*.



Michel de Fabra, Jean de Navarre et un Frère convers. Ils se rendaient dans cette grande ville avec appréhension, par la pensée qu'ils auraient à prêcher en présence des fameux docteurs dont l'Université de cette capitale était remplie. Dieu, pour les encourager, révéla au B. Laurent tout ce qui devait leur arriver à Paris, et les fruits heureux de leur ministère. Le Père fut extrêmement fortifié par cette révélation ; il en fit part à ses compagnons, qui reprirent entièrement confiance, parce qu'ils avaient une très haute idée de la sainteté de notre Bienheureux.

En arrivant à Paris, ils obtinrent d'abord la jouissance de l'église Notre-Dame des Vignes ou des Champs. Mais leur sainte vie et les grands fruits qu'ils faisaient par leurs prédications portèrent bientôt Messieurs de l'Université à leur accorder l'église de Saint-Jacques à condition qu'ils pourraient être enterrés chez eux, et seraient rendus participants de leurs prières et de leurs bonnes œuvres : *Et in signum recognitionis quod locum istum teneant à nostra Universitate, ipsi nos recolligant nostrosque successores in participationem generalem et perpetuam omnium orationum et beneficiorum suorum, tanquam Confratres suos.*

Nos saints religieux prêchèrent à Paris avec tant de succès, que non seulement ils retirèrent du vice quantité de pécheurs, mais attirèrent à l'Ordre plusieurs grands personnages, qui, à leur exemple, renoncèrent aux vanités du monde, pour embrasser la pauvreté évangélique. Le B. Père Laurent surtout se distinguait parmi ces nouveaux prédicateurs. Outre qu'il était très savant, il avait reçu de Dieu un don tout particulier de toucher les cœurs.

Il arriva plusieurs fois aussi que Dieu autorisa la mission de notre Bienheureux par d'éclatants miracles. Un prêtre, affligé d'un mal d'yeux qui le mettait en danger de perdre la vue, alla le trouver et le supplia de lui faire seulement avec la main le signe de la croix sur les yeux. Sitôt que le B. Père l'eut touché, son mal disparut. Il délivra aussi un jeune homme cruellement possédé du démon.

Ayant appris que deux jeunes gens se portaient une haine mortelle, il entreprit, par charité, de les réconcilier. Il en trouva un qui lui remit ses intérêts et lui promit de faire tout ce qu'il souhaiterait pour terminer leurs différends ; mais l'autre était si fier et si opiniâtre dans son aversion, que le saint ne le put jamais gagner par toutes les raisons de conscience, d'intérêt et d'honneur qu'il lui alléqua. C'est pourquoi il lui dit, dans un sentiment de compassion : « Mon pauvre enfant,

je vous plains, il faut que le démon vous possède; car vous ne seriez pas sourd aux menaces terribles que je vous fait de la part de Dieu, si cet ennemi de votre salut ne vous fermait les oreilles du cœur; mais sachez que si vous persistez dans votre haine, il s'emparera bientôt de votre corps. » Cet emporté, irrité des menaces du Bienheureux Père, lui dit mille injures et s'en alla. Mais à peine avait-il tourné les épaules, que le démon le posséda d'une si horrible manière, que ce misérable se mit à écumer par la bouche et à se déchirer. Il ne put être délivré qu'après s'être jeté aux pieds du Bienheureux, et lui avoir promis de se réconcilier avec son ennemi. Le B. Père le délivra ainsi de cette double possession, chassant le démon de son cœur et de son corps.

On parle aussi du don de prophétie qui fut accordé à ce saint religieux. Il prédit, en particulier, la fondation de plusieurs couvents de l'Ordre, qui furent, en effet, bâtis et donnés à la Religion, comme il l'avait annoncé.

Le Père Jean de Réchac pense que le B. Père Laurent, après avoir prêché avec beaucoup de succès en France, fut du nombre des missionnaires que saint Dominique envoya en Écosse, à la demande du roi Alexandre. Bzovius, au contraire, assure qu'il finit heureusement ses jours dans le couvent de Saint-Jacques, à Paris, l'an 1235.

L'ancien Martyrologe de l'Ordre en fait mention spéciale comme d'un Bienheureux, que Dieu a honoré du don de prophétie et de la grâce des miracles, mais particulièrement par la grande sainteté qu'il a fait paraître dans le cours de sa vie. *Beatus Laurentius dono prophetiæ, vitæ integritate et miraculorum gloriâ insignis fuit.* Tous les auteurs de l'Ordre lui donnent ce même éloge.



### *Le B. P. DOMINIQUE DE CUVO*

*Profès du Couvent de Santarem, en Portugal*

(1263)

LE B. Père Dominique de Cuvo naquit en la ville de Santarem, en Portugal, et reçut l'habit du B. Père Suero, premier Provincial d'Espagne. Le Père, connaissant ses rares talents, et désirant les

employer utilement au salut des âmes, l'envoya prêcher en Portugal. Il parcourut les principales villes du royaume, et fut partout considéré comme un homme apostolique, puissant en œuvres et en paroles. En plusieurs rencontres, il fit des miracles éclatants pour confondre l'impiété et pour autoriser les vérités qu'il prêchait.

Le démon, furieux de tant d'heureux progrès, entreprit d'en arrêter la suite par l'entremise de quelques libertins, ses suppôts, dont le B. Père reprenait hardiment les crimes et les désordres. Il se servit d'un stratagème qu'il avait déjà employé contre le B. Père Dominique, Espagnol, compagnon de notre saint Patriarche, contre le B. Père Gonzalez Telme, contre le séraphique Patriarche saint François et contre d'autres grands serviteurs de Dieu.

Comme il se trouvait de prêcher en Espagne, à la cour du roi de Castille, quelques impies, qui ne pouvaient goûter son zèle, gagnèrent une courtisane très belle et fort dangereuse, qui se mit à prétendre que le Bienheureux n'était point aussi saint qu'on le publiait partout et à se vanter même d'être assez forte, si on voulait l'essayer, pour avoir raison de sa vertu et le faire tomber dans le péché. Elle osa porter ce défi jusqu'en présence du roi. Le roi le repoussa d'abord avec horreur; mais voyant que cette effrontée s'offrait d'être brûlée vive si elle ne réussissait, il accepta la condition et la laissa faire.

Tout étant donc conclu, la courtisane choisit le moment où le Père prêchait; et feignant d'avoir été vivement touchée de ses paroles, elle se prit à pleurer et à demander pardon à Dieu avec une grande abondance de larmes des péchés qu'elle avait commis dans le cours de sa vie. Le B. Père se réjouit de cette conversion, exhorta la malheureuse à faire pénitence, et lui prescrivit quelques règles pour vivre dans la dévotion. Cette artificieuse, se servant de la bonne opinion qu'il avait conçue de sa conversion, paraissait inconsolable et témoignait la dernière douleur d'avoir offensé Dieu. Le Père la consola, et lui promit que les larmes qu'elle répandait devant Dieu lui seraient un second baptême, où elle recouvrerait sa première innocence. Elle lui protesta qu'elle ne donnerait jamais fin à sa douleur et à ses larmes. Le B. Père, qui n'eût jamais soupçonné qu'une femme qui paraissait si pénitente et si contrite, fût capable de couvrir une pensée détestable, l'assura qu'il n'y avait rien qu'il ne fît de tout son cœur pour lui procurer le pardon de ses fautes.

Cette malheureuse, croyant l'avoir réduit au point où elle le désirait, lui dit en soupirant : « J'ai à vous confier un secret qui me couvre de

honte, je crains même de vous le dire, et je vois ma mort inévitable si je ne vous en fais la déclaration. » Le B. Père, pensant qu'elle voulait lui découvrir quelque péché que la pudeur lui aurait empêché de confesser, lui dit qu'elle pouvait lui décharger sa conscience avec confiance, et qu'étant homme, sujet aux misères des autres, il aurait compassion de sa fragilité. Ces paroles charitables, qui devaient la toucher d'un sentiment de componction, lui donnèrent la hardiesse de lui découvrir son infâme dessein, lui déclarant que s'il ne consentait à ses désirs, et que s'il ne satisfaisait son ardente passion, elle mourrait désespérée.

Le B. Père rougit ; mais dissimulant sagement sa pensée et ce qu'il devait faire, il lui donna ordre de revenir dans quatre jours.

Elle alla promptement au palais faire part au roi de sa victoire prétendue. Mais ce prince, pensant bien qu'il y avait plus de vanité dans ses paroles que de vraisemblance, donna ordre aux débauchés qui se servaient de l'effronterie de cette femme de la suivre, afin d'être les témoins de tout ce qui se passerait. Le B. Père avait passé ces quatre jours en larmes, en prières, en veilles, en jeûnes et en toute sorte de mortifications ; et le jour qu'il avait donné à cette misérable étant arrivé, il alluma un grand feu, l'alla attendre, comme il lui avait donné parole, et la conduisit secrètement dans une chambre. Alors, éparpillant les charbons allumés de la largeur et de la longueur d'un lit, il se coucha dessus en sa présence, et lui dit : « Voilà le lit que j'ai préparé ; car pour commettre une action aussi diabolique, il faut un lit de feu. » La misérable, effrayée de ce spectacle, jeta un grand cri et tomba par terre à demi-morte.

A ce cri, les libertins postés pour tout observer, se précipitent dans la chambre, croyant les prendre sur le fait ; mais voyant le B. Père couché sur des charbons ardents sans se brûler, et cette courtisane évanouie d'une autre côté, ils furent tellement surpris de cette merveille, que, se jetant à genoux, ils conjurèrent le B. Père de sortir de ce feu, en lui demandant très humblement pardon. Le V. Père sortit du brasier sans avoir été endommagé ni en son corps ni en ses habits ; et ces hommes relevant de terre cette malheureuse, l'y eussent jetée, si le Bienheureux ne les eût empêchés. Il eut encore la charité, pour celle qui l'avait voulu perdre, d'obtenir sa grâce du roi, qui l'avait condamnée à la mort.

Voilà ce que nous trouvons de cet homme de Dieu dans nos auteurs, qui lui donnent tous, depuis 400 ans, le titre de Bienheureux



et de Saint. Il mourut, suivant Cardoso, le 30 janvier 1263. Dieu révéla sa gloire à une vertueuse dame, nommée Elvise Paës. Comme elle priait un jour devant son sépulcre, dans lequel depuis sa mort on avait enterré le B. Père Gilles, elle vit une longue échelle, dont une extrémité touchait le ciel, et l'autre la terre, et deux vénérables Pères de l'Ordre, revêtus d'or et de pourpre, qu'elle reconnut aussitôt pour les BB. Pères Dominique Cuvo et Gilles ; deux anges montaient les premiers sur cette mystérieuse échelle, et invitaient les deux Bienheureux Pères à les suivre dans le paradis. On eut une opinion si constante de la sainteté du B. Dominique qu'on dressa à son honneur des autels, où les peuples venaient implorer son intercession.



## *La B. ZADISLAVE DE BERKARÈS*

*Du Tiers-Ordre, en Bohême (\*)*

(1300)

CETTE bienheureuse servante de Dieu naquit à la ville de Giabellone, en Bohême, de parents nobles, qui appartenaient à l'illustre famille des barons de Berkarès. Ils l'élevèrent dans la crainte de Dieu, et avec d'autant plus de soin, qu'ils observèrent en elle, dès son bas âge, toutes les marques de la haute sainteté à laquelle la grâce devait un jour l'élever. A peine pouvait-elle marcher, que déjà elle faisait ses délices de s'entretenir avec Dieu ; et pour être moins détournée de ce saint exercice, elle se retirait dans les appartements les plus solitaires du château ; son meilleur délassement était de

(\*) Tirée des archives de l'Ordre à Rome. — L'Ordre de saint Dominique avait été implanté dans la Bohême, dès l'année 1222, par le Bienheureux Ceslas. Ce Bienheureux fut le grand apôtre de ce royaume. Il fonda à Prague un couvent qui compta bientôt plus de cent vingt religieux ; et un monastère où plus tard, en 1260, la reine Marguerite, veuve de Henri, roi des Romains, vint prendre l'habit. La Bohême faisait d'abord partie de la Province de Pologne ; elle en fut détachée en 1301, par le chapitre général de Cologne, et forma, depuis lors, avec la Poméranie, une Province distincte, qui comptait, en 1313, vingt-deux couvents d'hommes et six monastères de religieuses.

fréquenter les églises, surtout au moment où l'on y chantait les saints Offices.

A l'âge de sept ans, fortement éprise du divin amour, elle s'enfuit du logis pour chercher quelque désert où, n'étant point distraite par les créatures, elle pût vaquer à la contemplation et se donner entièrement à Dieu ; mais son absence ayant fait soupçonner quelque chose de son pieux dessein à ses parents, ils envoyèrent de leurs gens après elle. Ceux-ci la trouvèrent le lendemain, à genoux et en prière, dans une sorte d'ermitage. Toutes leurs raisons ne l'eussent jamais retirée de ce lieu, sans l'exprès commandement qu'on lui fit de la part de ses parents de retourner au château.

On la gronda beaucoup à son retour, et on lui fit connaître qu'étant sous la dépendance de son père et de sa mère, que Dieu avait revêtus du caractère de sa puissance pour la conduire, elle leur devait obéir comme à Dieu même et ne rien entreprendre d'extraordinaire sans leur permission. La pauvre enfant, toute confuse et toute baignée de larmes, se jeta aux pieds de son père et lui demanda très humblement pardon.

Voyant que Dieu n'avait pas agréé sa fuite, elle résolut de le servir dans le logis paternel, de la manière la plus parfaite qu'il lui serait possible. Pour cet effet, elle se fit une petite solitude au milieu de son cœur, où elle était incessamment occupée de Dieu ; et elle s'appliqua à acquérir toutes les vertus ; si bien qu'en peu de temps, elle parut un modèle de sainteté. Elle était en particulier si humble que, non seulement elle se montrait entièrement soumise aux volontés de son père et de sa mère, mais qu'elle se faisait aussi gloire d'obéir en toutes choses à sa gouvernante et aux derniers domestiques de la maison.

La pieuse enfant vécut de cette vie admirable jusqu'à l'âge de seize ans. Alors son père l'avertit qu'elle se disposât à recevoir le seigneur Albert, un des premiers gentilshommes du royaume, qu'il lui avait destiné pour mari ; il le lui avait choisi, disait-il, entre beaucoup d'autres, pour son rare mérite et pour l'antiquité de sa maison, une des plus nobles et des plus riches maisons de Bohême. Cette nouvelle, qui renversait tous les pieux desseins de notre Bienheureuse, lui fut un coup de foudre. Néanmoins, elle se vit forcée d'obéir à la volonté de ses parents, et de se soumettre au joug du mariage.

Dans cette nouvelle condition, la servante de Dieu ne changea rien

à ses pratiques ordinaires de piété ; elle y ajouta même, par le besoin qu'elle sentit plus vivement de la grâce. Elle employait une partie du jour à la prière, et la nuit, quand son mari dormait, elle se levait doucement et se mettait à genoux pour faire oraison. Quand il était à la campagne, elle profitait de son absence pour faire de rudes mortifications ; elle prenait de sanglantes disciplines devant un crucifix qu'elle tenait toujours dans sa chambre. Ne pouvant continuer cette pénitence après le retour du prince, elle jeûnait, portait un rude cilice, et pratiquait d'autres mortifications avec tant d'adresse, que personne dans la maison ne s'en apercevait.

Elle était l'ennemie de l'oisiveté, qu'elle appelait la mère de tous les vices. Quand il lui restait un peu de temps libre, elle l'employait à filer, à coudre et à faire des vêtements pour les pauvres et pour les religieux de saint Dominique, et particulièrement pour ceux du couvent de Saint-Laurent qu'elle avait fondé ; c'était à l'entretien de ces religieux et au soulagement des pauvres qu'elle consacrait tout ce qu'elle pouvait obtenir de son mari.

Pour les pauvres, elle ne se contentait pas de leur distribuer de grosses aumônes, elle les servait encore de ses propres mains. Souvent aussi elle allait dans les hôpitaux donner à manger aux malades, panser leurs plaies et leur rendre les plus humbles services.

Elle pratiquait la vertu d'hospitalité, logeait les passants, leur lavait elle-même les pieds, qu'elle baisait ensuite avec respect. Sa charité lui faisant porter les chaînes des prisonniers par une compassion chrétienne, elle ne manquait pas d'aller les visiter, et à l'aumône corporelle qu'elle leur distribuait, elle avait toujours soin d'ajouter l'aumône spirituelle de quelques bonnes paroles pour les exhorter à la patience.

Comme elle n'avait aucune attache au monde, notre Bienheureuse a, toute sa vie, méprisé les ornements du luxe et de la vanité ; et toute sa préoccupation était de plaire à Dieu seul.

Entre tous les Ordres religieux, elle aimait particulièrement celui des Frères-Prêcheurs. Pour donner à ces religieux des marques de son estime, elle leur fonda et fit bâtir un couvent sous le vocable de saint Laurent. Sa qualité ne lui permettant pas de travailler elle-même à cet édifice, elle se servait de l'obscurité de la nuit pour cacher son zèle et son humilité. Pendant que ses gens étaient retirés, elle portait du bois, et quelquefois de grosses pierres sur ses épaules. Elle honorait tellement les religieux de ce saint Ordre, qu'elle les consi-

dérail tous en particulier avec la même joie et le même respect que si elle eût vu un saint du paradis.

Son mari ayant bien voulu consentir à son entrée dans le Tiers-Ordre de saint Dominique, sitôt que la pieuse princesse se trouva revêtue de cet habit de pénitence, dont la couleur blanche et noire lui marquait l'innocence et l'humilité dans lesquelles elle devait passer le reste de ses jours, on eût dit, à voir sa ferveur dans tous ses exercices de dévotion, qu'elle avait entrepris un nouveau genre de vie. C'était trop peu pour sa piété de pratiquer exactement toutes les austérités marquées dans la Règle, elle inventa de nouvelles mortifications. Elle s'est souvent roulée la nuit sur les orties et les épines, et plusieurs fois elle a obligé une de ses femmes de chambre, confidente de ses dévotions, de prendre des poignées d'épines et de ronces, et de lui en donner des disciplines, qui la mettaient tout en sang. Depuis son entrée dans l'Ordre jusqu'à sa mort, elle porta toujours un rude cilice.

Une de ses principales dévotions était à la Passion de Jésus-Christ. C'était son bouquet de myrrhe, qu'elle portait incessamment sur son cœur, s'occupant à tous moments à méditer l'excès de l'amour et des souffrances de ce divin Sauveur. Elle y appliquait si fortement son cœur et son esprit, qu'elle en était souvent ravie en extase ; on voyait alors sortir de ses yeux des rayons de lumière, qui jetaient partout un merveilleux éclat.

Elle priait ordinairement en se tenant à genoux sur de petites pierres aiguës, afin d'affliger son corps, pendant que son esprit traitait avec Dieu ; quand la violence de la douleur l'obligeait de s'appuyer, pour s'empêcher de tomber, c'était le plus légèrement qu'elle pouvait, et elle continuait ainsi longtemps son oraison.

Enfin, toute chargée de mérites, la Bienheureuse Zadislave se vit appelée à recevoir sa récompense. Dieu lui révéla le jour de sa mort. Elle ressentit une grande joie, à cette nouvelle. Allant aussitôt trouver son mari, elle l'encouragea avec des paroles de feu à mener toujours une vie bien chrétienne, et elle lui annonça son prochain départ de ce monde. Le voyant sensiblement affligé, elle le consola et lui promit de lui être plus utile dans le ciel auprès de Dieu, qu'elle ne lui pouvait être sur la terre. Elle en dit autant aux religieux de l'Ordre, qu'elle aimait comme ses enfants, et qu'elle honorait comme ses pères.

Elle fit ouvrir le tombeau qu'on lui avait préparé dans notre



église de Saint-Laurent, et pria de le bénir, puis elle ne songea plus qu'à se préparer à son dernier moment. Aux premières atteintes de la maladie, elle demanda à recevoir tous les sacrements. Elle n'eut aucune fièvre, et conserva jusqu'au dernier soupir une admirable présence d'esprit. On la voyait tout occupée en Dieu et de Dieu. Elle baisait de temps en temps les plaies de Jésus-Christ en croix, qu'on lui tenait incessamment devant les yeux quand elle ne put plus le tenir elle-même; et parmi les colloques amoureux qu'elle avait avec ce doux Sauveur, elle rendit sa sainte âme à Dieu.

Son corps fut enterré avec une grande pompe dans l'église de notre couvent de Saint-Laurent, qu'elle avait fait bâtir. Tout le monde pleurait. Les religieux la regrettaient comme leur sœur, ses vassaux comme leur dame, et les pauvres comme leur mère. Son mari était inconsolable. Sa bienheureuse femme, pour le résoudre à accepter la volonté de Dieu, lui apparut, la nuit, toute brillante de gloire, et lui fit connaître le bonheur dont elle jouissait dans le ciel; pour l'assurer de la vérité de cette apparition, elle lui laissa, en se retirant, un petit morceau de la magnifique étoffe dont elle était revêtue. Cette vision le consola beaucoup, ainsi que toute sa famille.

Dieu honora le tombeau de notre Bienheureuse de nombreux miracles. Parmi beaucoup d'autres, nous nous bornerons à rappeler : grand nombre de personnes délivrées en un instant de fièvres malignes qui les tourmentaient depuis longtemps; cinq estropiés guéris; un prêtre, tombé en une sorte de folie, revenu au bon sens sitôt qu'on l'eut porté au tombeau de la Sainte; un paralytique rendu à l'usage de ses membres; une personne mordue d'un serpent, dont le venin commençait déjà à lui gagner le cœur, remise en parfaite santé; quatre aveugles guéris et deux morts ressuscités. Avec la seule poussière de son tombeau, ont été guéris plusieurs malades que les médecins avaient laissés dans un état désespéré.

Tant de miracles ont rendu illustre par toute la Bohême la mémoire de la Bienheureuse Zadislave. Tous ces peuples lui donnent le nom de Sainte, et ont incessamment recours à elle dans leurs nécessités. Un de ses dévots a composé une longue hymne en vers, pour célébrer ses vertus, ses mortifications, sa mort précieuse et ses miracles. On la peut voir dans le *Diario Domenicano*, où elle est rapportée tout entière.



## LE MÊME JOUR

.... — Dans la province de Bosnie, trente-deux religieux de l'Ordre reçurent la couronne du martyr de la main des Turcs. Ceux-ci les ayant trouvés prêchant contre la secte de Mahomet et exhortant les chrétiens à demeurer fermes dans leur foi et à ne point se laisser surprendre aux faussetés évidentes de cette secte impie, qui s'établissait dans tout l'Orient par le fer et le feu, les noyèrent dans une rivière. On rapporte que, tous les ans, au jour de leur martyr, on voyait sur cette rivière trente-deux flambeaux allumés, qui publiaient leur gloire.

1334. — A Acerenza, en Calabre, mourut le V. Père ROBERT. Ses grands mérites ayant éclaté dans les charges qu'il avait exercées dans l'Ordre, et par les beaux talents qu'il faisait paraître dans ses touchantes et pieuses prédications, Philippe, prince d'Achaïe et de Tarente, le fit son confesseur. Il ne le fut pas longtemps, car les chanoines de cette église l'éluèrent archevêque, avec d'autant plus de satisfaction qu'ils avaient été admirablement bien gouvernés par trois religieux de l'Ordre, qui l'avaient précédé dans cette dignité : les VV. Pères Laurent (1268-1276), Gentilis (1300-1303), et Rodulphe (1305-1308).

Le Pape le confirma avec joie ; et il correspondit également à l'attente des uns et des autres par une conduite toute sainte durant vingt-six ans qu'il fut archevêque. Durant tout ce temps, il donna des marques si illustres de sa vigilance pastorale, de son insigne piété, de sa charité envers les pauvres, qu'il aima durant sa vie comme ses enfants, et qu'il fit ses héritiers après sa mort, qu'on ne doute point qu'après avoir rempli tous les devoirs d'un saint prélat, il n'en ait reçu de Dieu la récompense dans le ciel. Le Père Fontana le fait Sicilien ; mais le Père Guidonis, qui vivait de son temps, écrit qu'il était Français. — (Guidonis, Fontana).

1343. — A Pamiers, mourut le V. Père DOMINIQUE GRENIER, — d'autres disent GRIMA, — profès du couvent de Toulouse, docteur en théologie, grand en science, en vertu et en Religion. Le Pape Jean XXII, informé de ses rares mérites, le fit Maître du Sacré-Palais en 1324, et, deux ans après, le nomma évêque de Pamiers. Il gouverna cette Église plusieurs années, avec une grande sainteté et tout le zèle d'un vigilant pasteur. Les règlements qu'il fit, et qui se trouvent dans la bibliothèque des Augustins de Toulouse,

restent comme d'illustres monuments de son zèle pour la discipline, rétablie par lui dans tout son diocèse. Sa charité était inépuisable et le rendit le père des pauvres.

Le V. Père Grenier a composé de savants commentaires sur les cinq Livres de la Loi et sur tous les Livres historiques de l'ancien Testament. Il mourut en 1343, ou, selon d'autres, en 1347, laissant une odeur admirable de sa haute vertu et des marques éternelles de son insigne piété. — (Échard, t. 1, p. 612).

Voulant témoigner sa reconnaissance à l'Ordre, qu'il aimait d'une tendre affection jusqu'à sa mort, il fit bâtir l'infirmerie du couvent de Toulouse et la magnifique chapelle où sont les sépultures des religieux de cette sainte et nombreuse Communauté. Cette chapelle est dédiée à saint Antonin, martyr, patron de la ville et du diocèse de Pamiers. C'est là que les Frères s'assemblent avant le repas pour réciter le *De profundis*. Comme la profonde piété du prélat le portait à chercher toujours en toute chose l'édification du prochain, il a fait peindre des deux côtés sur les murailles des religieux avec des vers qu'ils disent, et qui, ne parlant que de la mort, en inspirent tout à la fois la pensée et le sentiment. Plusieurs de ces vers sont effacés, depuis le temps qu'ils ont été écrits ; ce sont ceux du côté droit. Ceux du côté gauche sont encore lisibles, et c'est pour les conserver que j'ai voulu les mettre ici. On commence par une Préface ainsi conçue :

*Aspice sepulchra Fratrum pia, sanctaque, pulchra,  
Præsul hæc Appamix, sacræ Doctorque Sophix,  
Frater Dominicus, vir Religione pudicus,  
Transferendo piè, tibi transfer, Nate Mariæ :  
Hæc sua Capella conservat, dulcia mella,  
Quæ fert ficella, paupertatis pia cella :  
Si vos viventes, pensatis vos morientes :  
Corpora, non mentes, pensate, ne sitis amentes :  
Nam famulans isto, vir quisquis in Ordine Christo  
Corpore si moritur, anima sibi semper unitur.  
Aspice, mortalis, post mortem mansio qualis :  
Quæ mala mundanis, mors est vitæ via sanis :  
Transfer ab insanis, post mortem victus inanis :  
Mors pia, mors lata, justis optata diæta :  
Injustis lata mors est, et pœna parata.  
Mors est grata bonis, cæli fit scala colonis.  
Mors viris nequam, vindictam tribuit æquam.  
Felix mors Fratrum sequitur vestigia Patrum.*

Suivent les vers des deux côtés. Ces vers sont comme des sentences que chaque religieux représenté dans cette chapelle est censé prononcer :

*Vado mori cinis, in cinerem tandem rediturus :*

*Ordine quo cæpi desino, vado mori.*

*Vado mori sectans alios, sectandus et ipse :*

*Ultimus, aut primus non ero, vado mori.*

*Vado mori senior, nam finis temporis instat,*

*Jamque patet mortis janua, vado mori.*

*Vado mori, videns quò currit quisque superstes :*

*Cursor habet mecum dicere : Vado mori.*

*Vado mori pauper, nil mecum defero, mundum*

*Contemno mundus, transeo, vado mori.*

*Vado mori tutus, quia Christi dogma secutus,*

*Securus moritur, qui Dominum sequitur.*

*Vado mori dives, aurum vel copia rerum*

*Nullum respectum dant mihi, vado mori.*

*Vado mori præsens, transactis æquiparando,*

*Si non transivi, transeo, vado mori.*

*Vado mori logicus, aliis concludere novi ;*

*Conclusit breviter mors mihi : vado mori.*

Après ces vers, les quatre suivants sont la conclusion de tout l'ouvrage :

*Frater Dominicus, Domini cultor benedictus,*

*Doctor mirificus, et Episcopus Appamiensis,*

*Sumptibus immensis opus hoc fabrefecit amicis :*

*Inde Deo gratus regnet sine fine beatus.*

1533. — Au monastère de Poissy, mourut de la mort des justes la V. Mère LOUISE DE ROCHECHOUARD. Les belles inclinations à la vertu que ses parents remarquèrent en elle, les portèrent à la consacrer à Dieu dès l'âge de huit ans, auquel on lui donna l'habit. Dieu eut cette offrande si agréable, qu'il combla l'enfant de ses plus tendres bénédictions. Elle lui fit un don irrévocable de tout l'amour de son cœur, par le vœu de virginité qu'elle émit avec ceux de pauvreté et d'obéissance, à sa profession. Elle s'est rendue particulièrement recommandable, par sa charité envers les Sœurs malades, qu'elle servait en esprit de foi, comme elle aurait servi la personne sacrée de Jésus-Christ même ; par son insigne piété et son assiduité à l'Office divin, auquel elle ne manquait jamais d'assister, ni le jour ni la nuit ; par sa profonde humilité, qui paraissait dans ses paroles et dans toute sa conduite ; par son amour pour Dieu ; par les élans de son cœur, qui exhalait les flammes de sa charité, au moyen de fréquentes oraisons jaculatoires ; enfin, par la compassion qu'elle avait des âmes du purgatoire, pour lesquelles elle offrait tous les jours plusieurs prières à Dieu. Elle est enterrée dans le Chapitre, avec une de ses sœurs, qui fut aussi une excellente religieuse. Elles sont représentées sur la même pierre qui couvre leurs cendres. — (Mém. de Poissy).



16.. — A Valladolid, au monastère de la Mère de Dieu, mourut la V. Mère ANNE DU PONT, sœur aînée de deux religieuses de l'Ordre, d'un mérite extraordinaire, et du Père Louis du Pont, Jésuite, si célèbre par les écrits de piété qu'il a donnés au public. La V. Mère Anne ayant été élevée dès son enfance par ses parents dans tous les exercices de la piété chrétienne, méprisa généreusement le monde et les grands avantages qu'elle s'y pouvait promettre, pour se consacrer au service de Dieu dans l'Ordre de saint Dominique, sous la protection de la Sainte Vierge ; elle y a vécu si saintement, qu'elle fut vue, après sa mort, parmi les Bienheureux. — (Vie du Père Du Pont).

1613. — Au monastère de Prouille, mourut la V. Mère GABRIELLE DE LA JUGIE. Elle fut offerte à Dieu dès l'âge de six ans dans cette maison, et y prit l'habit avec une ferveur qui lui a duré jusqu'à la mort. Durant soixante-deux ans qu'elle y a vécu, elle ne s'est jamais dispensée de suivre le chœur le jour et la nuit ; elle n'était pas moins exacte à toutes les autres observances des Constitutions. Elle avait un grand zèle de la vie régulière, la garda inviolablement, et la soutint avec une fermeté qui lui fit mépriser généreusement les contradictions qu'on lui fit au sujet de son zèle ; quoiqu'elle le tempérât avec tant de charité et de douceur, que celles qui ne voulaient pas l'imiter étaient contraintes d'approuver sa conduite. Elle en attira plusieurs à un genre de vie plus parfait, autant par son héroïque patience que par son humilité, son exactitude au silence, son amour pour la retraite, ses mortifications et ses autres vertus, qui la rendirent digne des récompenses que Dieu prépare aux saints. Elle mourut le 30 janvier 1613. — (Mém. de Prouille).





## XXXI JANVIER

*Le V. P. YVES LE BRETON*

*Profès du Couvent de Saint-Jacques, à Paris,  
Provincial de Terre-Sainte (\*)*

(XIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

**L**E V. Père Yves était natif de Bretagne, et fut un des premiers religieux du couvent de Saint-Jacques, à Paris. C'était, disent les chroniques, un Frère humble, gracieux et dévot. Il avait un grand amour pour Dieu, et une dévotion si affectueuse, mêlée de tant de confiance filiale, qu'il obtenait par ses prières tout ce qu'il demandait, pour lui ou pour les autres. Saint Antonin nous en rapporte un exemple mémorable. Il raconte que ce saint homme, priant une nuit dans l'église de son Ordre, et portant ses regards vers la lampe du chœur, aperçut, sous l'apparence d'une ombre, un Frère aux vêtements noirs et souillés. Le V. Père Yves lui demanda sans s'effrayer qui il était. « Je suis, lui répondit cette ombre, le Frère un tel, mort récemment et qui te portait, durant sa vie, une affection si tendre. » Et, questionné sur son état : « Mon état, dit-il, est triste et dur, car je suis condamné pour quinze ans à une peine très sévère. » Le Père lui demandant comment, après une vie très régulière, très pieuse et très fervente, il avait à subir une expiation si longue et si cruelle, le défunt répondit : « Trêve à ces pourquoi ; ce châtement est juste, comme toute sentence de Dieu. Mais, je t'en prie, viens à mon aide. »

(\*) Joinville ; Guidonis ; *Vitæ Fratrum*, II part., c. 35.

Dès la première aube, le Père Yves se mit en devoir d'offrir pour cette âme la victime du salut. Tenant entre ses mains l'hostie déjà consacrée, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Jésus si le soudan de Babylone ou d'Alep tenait dans les fers un esclave, et qu'un chambellan, à son service depuis vingt années, ne cessât de lui demander, à son lever comme à son coucher, en récompense de ses bons offices, la délivrance de ce prisonnier, le soudan la lui refuserait-il ? Or, Seigneur, vous n'êtes pas plus dur que le Soudan des Sarrasins : moi, je suis votre chambellan, et voilà bien des années que je vous sers d'une manière constante et fidèle. Néanmoins, vous tenez en captivité ce Frère que j'aime. Élargissez-le : je vous demande cette grâce pour prix de mes services. » Et, répandant des larmes, il répétait cette prière ; et il terminait sa Messe en pleurant. La nuit suivante, étant en oraison après Matines, il vit le même Frère, mais cette fois, sous un habit très blanc et très splendide. Et de nouveau il lui demanda qui il était. « Je suis, dit-il, celui qui t'apparaissait hier. » Et à la question faite sur son état, il répondit : « Cela va bien, par la grâce de Dieu. Tu m'as demandé au Seigneur, et tu m'as obtenu. »

Le V. Père Yves fut des premiers qui s'offrirent de passer en Terre-Sainte. Il y fut le troisième Provincial, et il s'acquitta de cette charge avec une si grande effusion de charité qu'il n'était pas moins la consolation des chrétiens que de ses religieux. Il possédait parfaitement plusieurs langues, ce qui lui donna le moyen de prêcher par toute la Palestine ; et, comme il avait un talent extraordinaire pour annoncer avec fruit la parole de Dieu, il faisait partout d'heureuses conversions.

Étant à Tripoli, en Syrie, il fut témoin d'un signalé miracle obtenu par l'intercession de saint Dominique.

Il y avait à Tripoli un monastère de femmes dit de Sainte-Madeleine, où se trouvait une religieuse de noble famille, appelée Marie de Beaumont, qui était d'une simplicité et d'une candeur admirables. Déjà éprouvée par plusieurs graves infirmités, elle fut atteinte, à la jambe et au pied, d'un mal tel que, pendant six mois, elle ne put ni se tourner, ni se soutenir sans l'aide d'une Sœur : elle était toujours couchée sur le dos, et le lit, qu'elle gardait continuellement, avait fini par meurtrir son corps. Pendant les trois premiers mois, elle souffrit horriblement et les Sœurs furent souvent troublées par ses cris lamentables. La violence de la douleur la fit

languir durant sept jours sans prendre de nourriture : à chaque heure on attendait son dernier soupir, surtout lorsqu'on la voyait, par moment, perdre la respiration, pâlir et rester privée de sentiment et de mouvement. Au bout de sept jours, elle commença à respirer un peu, mais la cuisse, la jambe et le pied étaient entièrement paralysés et se laissaient remuer comme un morceau de bois.

Sur l'avis des médecins, sa mère et ses parents se disposaient à la faire sortir du monastère pour la soigner plus facilement dans leur propre maison, en lui procurant des bains et d'autres soulagements nécessaires. Ils en demandèrent la permission à un Abbé, visiteur de cet Ordre, qui la leur accorda volontiers. Dès que la jeune religieuse l'eut appris, elle refusa absolument de quitter le monastère et de séjourner hors du cloître, contrairement à la Règle et aux Constitutions, dans la crainte de scandaliser, en donnant au monde le spectacle d'une vierge consacrée au Seigneur, portée aux bains à travers les villes et les places publiques. Sa propre sœur, religieuse dans le même monastère, lui en faisait des reproches et lui disait avec ironie : « En vérité, vous êtes si sainte que Dieu vous guérira. » De son côté, sa mère lui répétait qu'on n'était plus au temps où Dieu faisait des miracles. A la fin, ses parents indignés, de son obstination, se retirèrent et l'abandonnèrent à elle-même.

Quant à elle, craignant toujours qu'ils ne la fissent emporter, comme ils en avaient eu le dessein, elle se mettait entièrement entre les mains de Dieu et lui disait humblement dans sa prière : « Mon Seigneur et mon Dieu, je ne sais pas vous prier et je ne suis pas digne d'être exaucée de vous, mais je prie le B. Maître Dominique d'être médiateur entre vous et moi, et de m'obtenir, par ses mérites et son intercession, le bienfait de la santé. » Sa prière était si pressante, et elle invoquait le Bienheureux avec de telles larmes, qu'elle reçut dans son cœur l'assurance d'être exaucée. Cette confiance en saint Dominique lui venait de son père, homme de haute naissance qui, pendant sa vie, avait eu pour lui une grande dévotion et lui avait recommandé ses filles et toute sa maison.

La malade, ne se sentant pas soulagée, se met à reprocher familièrement à saint Dominique de ne pas l'avoir exaucée sur-le-champ. Elle renouvelle ses prières et ses larmes. Tout à coup, elle tombe en extase, et voit le Saint, accompagné de deux Frères de son Ordre, ouvrir le rideau de son lit et s'avancer vers elle. Heureuse de le reconnaître, elle le supplie de lui rendre la santé. « Pourquoi tant



désirer la guérison ? lui dit-il. » Elle répond : « C'est afin de mieux servir Dieu, si toutefois la santé est utile à mon salut. » — « Eh bien ! au nom du Christ, étendez votre jambe. » — « J'en suis absolument incapable. » Alors le Saint, tirant de dessous sa chape un onguent merveilleux, d'un parfum incomparable, lui en fait une onction de sa main bénie. Aussitôt la malade, se sentant parfaitement guérie, étend sa jambe et la retire. Guérie entièrement, la jeune religieuse fut aussi pénétrée intérieurement de l'onction céleste et tout embrasée de l'amour de Dieu. Depuis elle servit le Seigneur dans une grande ferveur et une grande humilité.

Ce miracle fut examiné avec grand soin par le V. Père Yves, qui ensuite l'a raconté. Ceci se passait en l'année 1254.

La réputation de cet homme apostolique se répandit bientôt par tout l'Orient. Saint Louis ayant passé la mer avec la reine sa femme, une partie de sa famille et de sa cour et une florissante armée, afin de reconquérir les lieux que Jésus-Christ avait sanctifiés, l'envoya quérir, pour jouir de sa conversation. Le roi et la reine furent tellement édifiés de sa modestie, de sa piété, et de son zèle, qu'ils l'arrêtèrent auprès d'eux pour leur consolation (1). Le roi s'en servit dans ses conseils et dans plusieurs négociations. Ayant reçu une ambassade de la part du soudan de Damas, il fut résolu, dans son conseil secret, que Sa Majesté écouterait ces ambassadeurs sans leur faire de réponse, mais qu'elle enverrait quelqu'un des siens au Soudan, pour lui faire savoir ce qu'elle aurait résolu sur leurs propositions. Pour cette importante négociation, le saint roi choisit le V. Père Yves, qui parlait parfaitement le *sarrasinois* et avait une grande habitude du pays. Ayant reçu ses ordres et ses lettres, le V. Père se rendit auprès du soudan et lui dit, de la part du roi, que Sa Majesté très chrétienne enverrait au soudan d'Egypte, pour savoir s'il voulait entretenir la trêve qu'il lui avait promise, et qu'il avait déjà rompue ; et que s'il la refusait, il lui offrait ses troupes, pour venger la mort du soudan de Babylone, que ces perfides avaient tué.

Une autre fois, il fut député au Vieux de la Montagne, chef de la secte des assassins. Joinville raconte cette ambassade avec des détails

(1) En Orient comme en France, saint Louis s'entourait des religieux de l'Ordre. Déjà, en quittant la France, il avait pris à sa suite Henri le Teutonique, Geoffroi de Beaulieu, etc. D'autres fils de saint Dominique l'attendaient au débarquement et, parmi ces derniers, le Père André de Lonjumeau, qui, précédemment, avait rapporté de Constantinople la Sainte Couronne d'épines.

pleins de naïveté et de vie. Il termine en disant : « Le Frère Yves expliqua ces choses au roi, quand il fut de retour à nous. »

Je ne puis passer sous silence ce qui arriva à ce Vénérable Père, lorsqu'il allait trouver le soudan ; le sieur de Joinville raconte le fait, dans la vie de saint Louis. Il dit que le Père Yves rencontra, au milieu de la rue, une vieille femme qui tenait un vase plein de feu en sa main droite, et une autre plein d'eau en sa main gauche ; le V. Père lui ayant demandé ce qu'elle voulait faire, elle lui aurait répondu qu'elle voulait brûler le paradis avec le feu, et éteindre les flammes de l'enfer avec l'eau qu'elle portait. Le V. Père Yves, voulant approfondir le mystère caché sous ces expressions, demanda à cette femme l'explication de son énigme. « Je prétends, lui dit-elle, que personne ne soit vertueux par intérêt, c'est-à-dire, par la seule vue des récompenses que Dieu prépare à ceux qui vivent bien ; ni qu'on s'abstienne de commettre le péché par une crainte purement servile des châtimens éternels dont il punit les crimes. Il faut tout faire par un pur amour de Dieu infiniment bon, et qui nous aime d'un amour infini : il faut pratiquer la vertu et fuir le péché, parce qu'il est souverainement bon, et qu'il mérite tout l'amour de nos cœurs. » Le V. Père, très édifié de la judicieuse réponse de cette femme, ou, comme plusieurs ont cru, d'un ange qui en avait pris la forme, en fit part au roi et à toute sa cour. Ce prince s'en servit avantageusement dans les accidents fâcheux qui traversèrent ses saintes intentions, se remettant du succès de ses armes, et de la guerre qu'il avait entreprise, à la pure volonté de Dieu, et aux ordres inscrutables de sa divine Providence.

Nous ne savons rien plus de la vie de ce V. Père, sinon que saint Louis, étant de retour en France, n'en parlait que comme d'un saint, qui maintenait la piété et la religion chrétienne dans la Palestine par ses prières auprès de Dieu, par l'exemple de ses vertus, et par ses ferventes prédications. Le livre des *Vies des Frères* l'appelle « un homme de toute sainteté et de toute Religion devant Dieu et les hommes, *Vir totius sanctitatis et Religionis apud Deum et homines*, et qui, ajoute-t-il, prêchait en plusieurs langues, avec une grâce tout à fait extraordinaire. »



## *Le V. P. PIERRE DE LA PALU*

*Profès du couvent de Lyon, Patriarche de Jérusalem  
et Légat du Pape Jean XXII (\*)*

(1342)

**P**IERRE de la Palu naquit dans le comté de Bresse, vers l'année 1275 ou 1280. Il était fils de Gérard de la Palu, seigneur de Varambon, Richemont, Toussia, Bouligneux et de plusieurs autres terres ; et de Marguerite de Gex, fille de Guillaume, sire de Joinville, de Gex, et premier baron de Champagne. Cette illustre famille comptait six enfants : Aymon et Jean de la Palu, restés dans le monde ; Jean et Perceval de la Palu, qui furent chanoines et comtes de Lyon ; Marguerite de la Palu, qui épousa Geoffroi de Grammont ; et enfin Pierre de la Palu, qui était le plus jeune de tous.

Il fit profession dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs pour le couvent de Lyon et, aussitôt après, fut envoyé à Paris, au célèbre couvent de Saint-Jacques, pour y faire ses études ; ce fut là qu'il puisa ce grand fonds de science et de piété, qui l'a rendu si recommandable, et a fait dire de lui qu'après saint Thomas, c'était l'un des plus grands hommes qui eussent vécu dans son Ordre. Il fut licencié dans l'Université de Paris, le 13 juin 1314, avec le Père Guillaume de Laudun, dont il a été parlé au 19 janvier, qui fut successivement archevêque de Vienne et de Toulouse, et dont la grande autorité, unie à celle d'Étienne, évêque de Paris, porta la Sorbonne à rétracter la censure faite par elle autrefois de quelques propositions qui touchaient la doctrine du Docteur Angélique.

(\*) Guidonis ; Échard, t. 1, p. 603 ; Tournon ; archives de notre ancien couvent de Lyon : ces archives, recueillies par le Père Ramette, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, forment quatre énormes volumes, et sont conservées aux archives du département du Rhône. — Le Père Souèges (II<sup>e</sup> volume de juillet, p. 142) et le Père Tournon, disent Pierre de la Palu profès du couvent de Paris ; mais d'après Échard et les Mémoires recueillis par Ramette, il n'est pas douteux qu'il n'ait appartenu à celui de Lyon.

Le V. Père de la Palu enseigna longtemps et avec une très grande réputation. Nommé Définiteur de la Province de France, il assista, en cette qualité, au Chapitre général de Pampelune, l'an 1317, et parce que Bérenger de Landore se trouvait occupé alors à la cour de France comme légat du Pape Jean XXII, il fut choisi pour présider ce Chapitre à sa place. Nous ne voyons pas qu'il ait rempli aucune autre charge dans l'Ordre. Fidèle disciple de saint Thomas, il imitait aussi la profonde humilité de son maître, et fuyait avec soin toutes les dignités. Il ne put cependant longtemps se soustraire à celles que devait lui imposer la confiance du Vicaire de Jésus-Christ.

L'année suivante, 1318, le Pape Jean XXII le nomma son Nonce en Flandre, et l'envoya, avec deux religieux de saint François, vers le comte Robert et ses alliés, afin de négocier un traité de paix entre ces princes et le roi de France dont le dessein était de porter les armes en Orient. Mais rien ne put vaincre l'obstination de Robert et de ses Flamands.

Pleinement satisfaite de la manière dont Pierre de la Palu avait conduit sa négociation, quoique le succès n'eût pas répondu à ses désirs, Sa Sainteté ne tarda pas à lui donner une autre marque de sa confiance. Elle l'adjoignit au Maître du Sacré Palais et à six autres docteurs en théologie, pour examiner la doctrine de Pierre-Jean d'Olive, et porter leur jugement sur soixante propositions extraites du *Commentaire* de cet auteur, qui contenaient en abrégé le système des Fratricelles. Tous ces articles furent censurés par ces théologiens comme pleins de témérités, d'erreurs, de blasphèmes et d'hérésies ; et la bulle, publiée plus tard contre la doctrine de Pierre d'Olive, fut conforme au jugement de ces savants. Pierre de la Palu, ayant terminé sa mission, quitta Avignon et revint à Paris. Là, pendant près de dix ans, il partagea son temps entre l'étude, la prière, la prédication et la composition de ses savants ouvrages, particulièrement de ses Commentaires sur les Saintes Écritures.

Après la mort de Raymond Béquin, religieux de l'Ordre et patriarche de Jérusalem, Jean XXII jeta les yeux sur lui pour occuper ce siège. Il le rappela donc à Avignon, en 1329, et l'ayant lui-même sacré, il lui donna en même temps l'administration de l'Eglise de Lémise, dans l'île de Chypre. Le nouveau Patriarche se mit aussitôt en devoir de passer en Orient ; il partit vers le commencement de juillet, avec l'évêque de Mende, pour s'embarquer à Marseille. Il s'arrêta fort peu dans l'île de Chypre, et après avoir reconnu le triste



état où étaient les Lieux Saints, il se rendit auprès du sultan pour conférer avec lui des moyens de recouvrer la Palestine ; il avait reçu cette mission du Pape et du roi de France, Philippe de Valois. Mais le sultan, uniquement occupé de conserver ses conquêtes, ne voulut entendre aucune proposition ni aucune condition d'accommodement.

De retour en France, en 1331, le Patriarche se rendit d'abord à la cour du Pape, puis à celle du roi. Le rapport qu'il fit de ses conférences avec le sultan, de l'obstination de ce prince infidèle, de la profanation des Lieux Saints, et de l'oppression des chrétiens en Orient, toucha vivement Sa Sainteté et le Sacré-Collège. Les seigneurs et les prélats du royaume n'y furent pas moins sensibles, et le roi Philippe VI écrivit au Souverain Pontife, pour le prier de faire prêcher la croisade. La bulle, aussitôt expédiée pour ce sujet, fut adressée au Patriarche même de Jérusalem et à tous les évêques de France.

Dès le commencement d'octobre 1332, le roi tint à Paris, dans la Sainte-Chapelle, une grande assemblée, où se trouvèrent Jean I, roi de Bohême, le roi de Navarre, les ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine, de Brabant et de Bourbon, avec plusieurs prélats et beaucoup de noblesse. Le Patriarche parla avec tant de force et de dignité sur cette question de la Terre Sainte, que tous les évêques présents, au nombre de vingt-six, approuvèrent ses raisons et les appuyèrent de toute leur autorité. Les barons déclarèrent unanimement qu'ils étaient prêts à exposer leur vie et leurs biens pour une si bonne cause. Toutes les conditions de l'entreprise étant réglées, Philippe de Valois se croisa le premier, le Patriarche prit la croix après Sa Majesté, et il fut suivi d'un grand nombre de personnages d'élite. On continua de prêcher la croisade dans tout le royaume, et on fit de grandes levées pour l'expédition ; mais tous ces beaux projets et tous ces grands préparatifs restèrent sans résultat. La guerre que Philippe de Valois se vit obligé de soutenir contre l'Angleterre le détourna de celle qu'il avait résolu de faire aux ennemis du nom chrétien.

La grande réputation que notre Patriarche s'était acquise, par sa science et sa sainteté, lui avait mérité toute la confiance du roi, et c'était de lui que ce prince aimait à se servir pour traiter les affaires les plus difficiles et les plus importantes. Ayant réuni en 1333, au bois de Vincennes, une grande assemblée des Docteurs de Sorbonne, pour examiner la question du délai de la vision béatifique, soulevée par Jean XXII, et qui fit alors tant de bruit dans tout le royaume, il voulut que cette auguste assemblée fût présidée par notre savant

Patriarche, qui le premier, apposa son sceau à la suite de la déclaration, signée par trente Docteurs de la Faculté (1).

Les affaires dont Pierre de la Palu avait été continuellement chargé depuis 1329 ne lui permettant pas de donner ses soins au gouvernement de l'Eglise de Lémise, il s'en était volontairement démis; et quelque temps après, il accepta l'administration de celle de Conserans dans la Guienne; il la possédait encore au commencement de l'année 1337.

Le V. Père de la Palu passa les dernières années de sa vie dans la prière, et la composition d'ouvrages utiles à l'Eglise, fort occupé aussi à répondre à toutes sortes de personnes qui le consultaient avec grande confiance. Il mourut saintement à Paris, le dernier jour de janvier 1342, et fut enterré au milieu de ses Frères, dans notre église de Saint-Jacques. Lorsque, en 1631, on creusait la fondation de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, on y trouva ses ossements renfermés dans un cercueil de bois, avec les armoiries de sa famille, et on grava contre le mur, sur le marbre, son épitaphe, qui n'est sans doute qu'une copie de l'ancienne; elle est ainsi conçue :

*Hic jacet Petrus de Palude, Ordinis Prædicatorum, Doctor in theologiâ, quondam Patriarcha Hierosolim, cujus anima per misericordiam Dei requiescat in pace. Obiit autem a partu Virgineo MCCCXXXI, ultima die januarii.*

La date de 1341, selon l'ancienne manière de compter, répond, selon la nouvelle, à 1342.

Tous les auteurs contemporains, et ceux qui les ont suivis, ont fait le plus grand éloge de Pierre de la Palu. Gerson, dans son Traité des Contrats, l'appelle « un homme très profond dans toutes les sciences divines, humaines, et canoniques, — *Vir in divinis, humanisque ac canonicis disciplinis profundissimus*. On ne peut, en effet, se former une autre idée de sa grande érudition en lisant ses ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés et les autres se trouvent encore en

(1) Dans ce nombre étaient compris cinq autres Dominicains, savoir : Pierre de la Beaume (de Palma), alors Provincial de France, et plus tard Général de l'Ordre ; Guillaume de Château-Renault (de Castro-Reginaldi) ; Garin de Guy-l'Evêque (de Giaco qui fut aussi Provincial ; Guillaume Caltot de Rouen, et Durand d'Aurillac. Cet acte important, conservé aux archives de notre couvent de Saint-Jacques, a été reproduit en entier par notre célèbre Père Coëffeteau dans sa *Réponse au Mystère d'iniquité*.

manuscrit. Ses Concordances sur la Somme de saint Thomas furent imprimées à Salamanque en 1552; ses Sermons pour toute l'année, l'ont été à Anvers en 1571, à Venise en 1584, à Cologne en 1608. Ses Commentaires sur le troisième et le quatrième livre des Sentences parurent à Paris en 1514, 1517, 1530. Son Traité de la puissance ecclésiastique fut aussi imprimé à Paris en 1506. Mais le plus grand ouvrage du V. Père de la Palu, celui qui avait occupé son esprit pendant la meilleure partie de sa vie, c'est un ample commentaire sur toute l'Écriture sainte, qu'il a expliquée avec beaucoup d'érudition et d'exactitude, selon le sens littéral et spirituel. Sixte de Sienne dit avoir lu une partie de ce grand ouvrage, et ajoute que le seul commentaire sur le Psautier ne remplissait pas moins de sept volumes.

Pierre de la Palu est représenté par Fra Angelico avec l'auréole et le titre de Bienheureux, dans les médaillons qui accompagnent la grande fresque du Chapitre à Saint-Marc de Florence (Voir Marchese.)

Le couvent de Lyon auquel appartenait le V. Père de la Palu a compté plusieurs grands religieux; nous rappellerons quelques-uns des plus célèbres.

GUILLAUME PERRAULT (mort en 1260), l'auteur de la *Somme des vices et des vertus*. Quelques auteurs veulent qu'il ait été archevêque de Lyon; selon d'autres, il en aurait seulement rempli les fonctions, comme coadjuteur de Philippe de Savoie, qui fut revêtu de cette dignité de 1245 à 1267.

ÉTIENNE DE BOURBON (1262), consulté à trente ans, comme un oracle, pour les cas de conscience les plus difficiles. Il a évangélisé pendant quarante ans les provinces du Lyonnais, de la Savoie et du Dauphiné, et nous a laissé un vaste monument de sa science dans son immense ouvrage des *Sept dons du Saint-Esprit*, dont le manuscrit se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

HUGUES DE SAINT-CHER (1263), cardinal. Le Pape le chargea de rédiger la Règle des Carmes. Nous lui devons aussi l'établissement de la fête du Saint-Sacrement, et la première Concordance de la Bible. Les magnifiques Commentaires qu'il a laissés sur toute l'Écriture peuvent le faire regarder comme le prince des commentateurs.

PIERRE DE TARENTEISE (1276), archevêque de Lyon en 1272, créé cardinal l'année suivante, élu Pape sous le nom d'Innocent V, le 10 juin 1276. Il avait enseigné à Paris avec saint Thomas; et au deuxième concile de Lyon (1274) il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de saint Bonaventure (*Doleo super te...*, etc.), qui fit couler d'abondantes larmes.

HUMBERT DE ROMANS (mort en 1277), cinquième Général de l'Ordre; le roi saint Louis avait pour lui tant de vénération, qu'il le choisit pour tenir sur les fonts du baptême son fils Robert, comte de Clermont, qui a été la tige des Bourbons.

JEAN MAHEU (1577) et JACQUES PÉRIER, qui montrèrent un courage si intrépide à défendre la foi catholique contre les attaques des Huguenots.

Plusieurs autres grands religieux, sans être profès du couvent de Lyon, ont contribué aussi à la gloire de cette maison. Citons :

HUMBERT II, DAUPHIN DE VIENNOIS (1355). Ce fut dans le couvent de Lyon que, le 16 juillet 1349, en présence du duc de Normandie, fils aîné du roi Philippe de Valois, et de plusieurs seigneurs, il fit cession à la France de son duché pour revêtir l'habit de l'Ordre.

CHARLES D'ALENÇON (1375), neveu de Philippe de Valois, profès de notre couvent de Saint-Jacques ; il fut élevé au siège de Lyon, le 13 juillet 1365, et l'occupa dix ans.

SANCTES PAGNINUS (1541), le savant orientaliste. Nommé professeur de langues étrangères à Rome, par Léon X, il se retira, à la mort de ce Pontife, d'abord à Avignon, puis au couvent de Lyon. Il y vécut dix-sept ans ; sa mort fut un deuil public.

AMAT DE GRAVESON (1720), enseigna aussi la théologie au couvent de Lyon pendant quatre ans, de 1699 à 1703, avant d'être appelé à Rome, où il devait être chargé d'expliquer, à la Casanate, le texte de saint Thomas.



## *La V. M. DE ROCHE-MATHÉE*

*Première Prieure du Monastère royal de Saint-Louis  
à Poissy (\*)*

(1333)

LE zèle de nos Pères en la poursuite de la canonisation de saint Louis, roi de France, signalé bienfaiteur de tout l'Ordre, ayant heureusement réussi (1) et porté le Pape Boniface VIII à mettre ce grand prince au rang des saints, Philippe le Bel, roi de France, et son petit-fils, résolut, pour témoigner sa reconnaissance, de faire bâtir un royal monastère à Poissy, dans le propre lieu où saint Louis

(\*) Mémoires de Poissy ; Guidonis ; Jean de Réhac.

(1) Saint Louis était mort le 25 août 1270. Dès l'année 1275, le Chapitre de la Province de France, célébré dans la ville du Mans, avait, à l'instance des Pères Geoffroi de Beaulieu et Guillaume de Chartres, adressé une pétition au Sacré Collège des cardinaux pour demander sa canonisation. Un peu plus tard, c'était l'Ordre tout entier qui faisait la même démarche auprès du Souverain Pontife. Après la canonisation, l'Office du Saint fut composé par le Père Arnaud du Prat, Prieur de Toulouse.



était né. Ce monastère devait renfermer une centaine de religieuses — *centum vel circiter* — dont la principale occupation, le jour et la nuit, serait de chanter les louanges de Dieu, de rendre au Saint nouvellement canonisé le culte que l'Église venait de lui décerner, et de prier pour la prospérité de la France et de la famille royale.

Le roi s'ouvrit d'abord de son dessein au Père Provincial, qui était alors Guillaume de Kayoco, Picard de nation, et profès du couvent d'Amiens. Il en écrivit encore au Révérendissime Père Général, Nicolas de Trévis, qui fut depuis cardinal et Pape sous le nom de Benoît XI, pour lui demander de prendre ce monastère sous sa juridiction : c'était pendant qu'il tenait, à Metz, son Chapitre général de 1298. Le roi trouva dans l'un et dans l'autre toute sorte de bonne volonté pour accepter ses offres si généreuses.

Saint Louis ayant été canonisé l'an 1297, le 11 du mois d'août, le roi fit jeter, la même année, les fondements de ce monastère. On continua les bâtiments, et, parce que le roi n'y épargnait rien, ils demeurèrent à s'achever jusqu'à l'an 1304. En cette année, le Chapitre général de Toulouse fini, le Révérendissime Père Aimeric, Maître général de l'Ordre, tira des monastères de Prouille, de Rouen, de Condom, de Montargis et de Metz plusieurs religieuses d'observance pour cette fondation ; et le lendemain de saint Jean-Baptiste, elles entrèrent dans ces lieux réguliers bâtis avec une magnificence royale.

Le roi s'était rendu avec toute sa cour à Poissy, pour y amener la très vertueuse et très illustre princesse Sœur Marie de Clermont, fille de Robert de Clermont, quatrième fils de saint Louis, sa cousine, religieuse de l'Ordre, à Montargis. Sa Majesté lui fit présent de ce nouveau monastère, et lui dit ces paroles, étant dans la nef de l'église : « Belle cousine, je n'ai qu'une fille, que j'ai mariée au roi d'Angleterre, pour la paix de notre royaume ; je n'ai nulle autre fille plus proche que vous : je vous donne cette maison et vous en fais dame et maîtresse pour tant que vous vivrez. » Il l'en mit ainsi en possession, avec cette troupe de cent vingt vierges qui s'y enfermèrent avec elle, pour servir Dieu en esprit et en vérité, sous la conduite du V. Père Arnaud d'Aubigny, son confesseur, que le Révérendissime Père Général avait choisi pour les gouverner (1).

La V. Mère de Roche-Mathée, religieuse d'une éminente vertu,

(1) Marie de Clermont, princesse d'une angélique piété, succéda en 1333, à la Mère de Roche-Mathée. Elle a été la seconde Prieure de Poissy, où elle est morte en odeur de sainteté, le 17 mai 1372.

fut établie la première Prieure. Elle avait pris l'habit de l'Ordre au monastère de Montargis, où elle avait mené une vie si sainte et si régulière, qu'on la jugea très capable d'établir solidement l'observance et toutes les pratiques de la vie spirituelle, pour faire fleurir la piété et la Religion dans ce nouveau monastère.

Elle répondit avantageusement à l'espérance qu'on avait conçue de ses grands mérites; et quoique les Anglais, qui ont brûlé les archives de cette sainte maison pendant les guerres, nous aient dérobé la connaissance de la plus grande partie de ses héroïques actions, son sépulcre de marbre blanc, placé au bas de l'église, nous marque encore aujourd'hui, par les paroles qu'on voit gravées en vers latins sur l'építaphe, les principales vertus de cette vénérable Mère.

On y lit qu'elle était d'une illustre naissance et que, s'étant consacré au service de Dieu, elle avait si admirablement rempli tous les devoirs d'une parfaite religieuse, qu'elle était un vivant exemple de vertu, de modestie, de sagesse et de régularité; qu'elle élevait avec grand soin cette troupe d'élite de vierges dans toutes les pratiques de la vie intérieure; et qu'après avoir saintement gouverné ce royal monastère pendant trente années avec la satisfaction générale de tout l'Ordre et de ses filles, elle alla jouir dans le ciel du fruit de ses travaux, le trente-unième jour de janvier 1333.

Elle eut la consolation de voir le monastère et l'église entièrement achevés, et d'assister à la dédicace que Philippe de Valois, devenu roi de France par la mort de Charles IV, fit faire de l'église avec tant de magnificence, qu'outre sa cour, qui était très nombreuse, il s'y trouva deux archevêques et vingt-deux évêques, parmi lesquels était le V. Père Durand de Saint-Pourcin, évêque de Meaux, et le V. Père Jean du Prat, évêque d'Évreux, tous deux religieux de l'Ordre. Cette dédicace se fit en l'année 1330. .

Cent ans après cette fondation (1400), Christine de Pisan, dans une pièce de vers intitulée le *Dit de Poissy*, célèbre les merveilles de ce monastère. Elle en décrit les divers locaux, le cloître, *qui est tant bel... avec ses grandes voûtes devers nues*, ses mosaïques *luisantes et belles*, ses hautes *tourelles* (clochetons) *bien ouvrées en feuillages*. Elle passe successivement au dortoir, au réfectoire, à l'église, et s'extasie sur tout l'ensemble du monument.

Si qu'il pert bien qu'il fut fondé de Roys  
Et de grant gens.

La Prieure était alors Sœur Marie de Bourbon, tante du roi régnant, Charles VI. La propre fille de ce prince, une autre Marie, y était également religieuse; il s'y trouvait aussi une fille de Christine de Pisan.



## LE MÊME JOUR

1266. — A Bergame, mourut en odeur de sainteté, le V. Père PINAMONT PEREGRINI BREMBATI. Il était d'une famille noble de cette ville, avait l'esprit fort cultivé, très versé surtout dans la connaissance du droit, et il jouissait, au milieu de ses concitoyens, d'une grande réputation et d'une non moins grande autorité. Les biens qu'il possédait étaient considérables ; mais il quitta tout pour embrasser la pauvreté volontaire dans l'état religieux. On croit qu'il reçut l'habit des mains de saint Dominique. Ce qui est certain, c'est qu'il succéda au Bienheureux Guala, comme Prieur de Bergame, en 1226. Il fut le premier Prieur du couvent de Saint-Étienne que nos Pères vinrent alors habiter, en quittant la chapelle de Sainte-Madeleine ; et il fut invariablement maintenu dans cette charge pendant quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

Ce saint religieux avait à un haut degré l'amour de la pauvreté, du silence et, en général, de tous les statuts de notre Ordre ; il se montrait en tout le véritable fils et imitateur de saint Dominique. Doué d'une puissance de parole extraordinaire, il fut un prédicateur célèbre ; et pendant quarante-six ans qu'il a exercé ce ministère dans toute la Lombardie, il a converti, par son éloquence et par la sainteté de sa vie, un nombre incalculable de pécheurs.

Il avait une tendre compassion pour tous ceux qu'il voyait souffrir. Lorsqu'il se fit religieux, il employa les grands biens qu'il possédait dans le monde à fonder la célèbre confrérie de la Miséricorde pour subvenir aux besoins des nécessiteux, confrérie qui subsiste encore avec éclat. Cette institution a été tellement favorisée des bénédictions d'en haut, qu'elle a aujourd'hui plus de vingt mille écus de rente, qui se distribuent aux pauvres de la ville, et en d'autres œuvres de charité et de miséricorde.

Le V. Père Pinamont a été particulièrement lié avec saint Thomas. Il a donné au public les vies de plusieurs saints martyrs que la ville de Bergame invoque comme ses patrons ; ces vies sont écrites avec beaucoup de piété et une grande pureté de style. C'est lui aussi qui, par l'ordre de l'évêque, a rédigé les statuts si pleins de sagesse de la confrérie de la Miséricorde. Après une vie si admirablement remplie, il mourut saintement le 31 janvier 1266. Son corps déposé d'abord dans l'église de Saint-Étienne, a été transféré dans notre

nouvelle église de Saint-Barthélemy, et placé sous le maître-autel, où les fidèles vont implorer avec confiance son intercession. — (Mich. Pio ; Échard, t. 1, p. 246).

1601. — En Flandre, au couvent de Gand, mourut le V. Père NICOLAS DE NEELS, docteur en théologie et Inquisiteur de la foi, qui témoigna une constance inébranlable dans les plus violentes persécutions que l'hérésie suscita aux Pays-Bas. Il avait régenté longtemps dans la célèbre Université de Louvain. En 1577, il revint dans son couvent, où il se mit à prêcher avec un zèle infatigable contre les faux dogmes des novateurs ; mais le couvent ayant été envahi, au commencement de l'année suivante, par les Gueux, les religieux eurent à souffrir pendant trois mois les plus horribles traitements, et en furent, enfin, brutalement expulsés, le 24 mai 1578. Élu Provincial, au chapitre de 1584, le V. Père Nicolas de Neels gouverna saintement sa Province, pendant plus de seize ans, dans ces temps de désolation. La mort vint le ravir à l'affection de ses Frères, le 31 janvier 1601. — (*Belgium Dominicanum*).

1637. — A Rome, le V. Père ABRAHAM BZOVIVS, non moins remarquable par sa vertu que par sa vaste érudition. Il était né en Pologne, vers l'année 1567, de l'ancienne et très illustre famille des Ostoloski. Orphelin de père et de mère, encore au berceau, il fut confié aux soins de sa grand'mère, dame d'une haute piété, et si charitable qu'on ne l'appelait que l'aumônière et la mère des pauvres. Elle ne négligea rien pour le faire avancer en même temps dans la piété et dans les sciences, et l'on rapporte qu'à l'âge de dix ans, le jeune Bzovius savait une partie des mathématiques, la musique et assez de latin pour s'énoncer avec facilité en vers et en prose. Ayant été guéri miraculeusement, à la suite d'un vœu fait à saint Hyacinthe, il demanda l'habit de son Ordre, et le reçut dans notre couvent de la Trinité, à Cracovie.

Après de fortes études faites en Italie, notre religieux revint en Pologne, et, pendant sept à huit ans, il prêcha avec de très grands fruits dans les différentes provinces de ce royaume, où la foi se trouvait alors vivement attaquée par l'hérésie.

Le cardinal Alexandre Montalto, vice-chancelier de la sainte Église Romaine et protecteur du royaume de Pologne, ayant fait connaître ses grands talents au Pape Paul V, Sa Sainteté l'appela à Rome, lui assigna une pension, et lui donna un logement au Vatican, comme à un homme qui pouvait servir utilement l'Église. Bzovius répondit pleinement aux grandes espérances qu'on avait conçues de lui. Le premier ouvrage qui sortit de ses mains fut l'*Abbrégé de l'histoire ecclésiastique*, fort apprécié des savants, et qu'il fit imprimer en deux volumes in-folio. Chargé ensuite, par l'ordre exprès du



du Pape, de continuer les Annales de Baronius, il conduisit ce grand ouvrage de l'année 1198 à l'année 1565, et ajouta huit volumes aux douze que nous avait donnés le savant cardinal.

Outre ce vaste travail, qui aurait suffi pour absorber la vie d'un homme, Bzovius a encore publié un très grand nombre d'autres ouvrages dont on peut voir la nomenclature dans les auteurs. Au reste, la piété de ce grand homme était égale à sa science, et la vivacité de son zèle pour la pureté de la foi fut aussi persévérante que son application au travail. Entouré de l'estime et de l'affection du Pape, des cardinaux et des savants de Rome, recherché de plusieurs rois qui s'estimaient heureux de le connaître, il fut toujours le plus humble et le plus modeste des religieux. La pension que le Pape lui faisait, et les bienfaits qu'il avait reçus, soit du roi de Pologne, soit de quelques autres princes, le mettaient en état d'exercer la charité, surtout en faveur de ceux qui souffraient pour la cause de la religion, ou qui combattaient pour l'enseigner ou la défendre. C'est dans cette vue qu'il laissa sa bibliothèque au couvent de la Minerve, et qu'il y fit quelques fondations pour les religieux de sa nation et de son Ordre, qui viendraient puiser dans les écoles de Rome les lumières nécessaires pour la propagation de la foi et la réfutation des hérésies.

Bzovius avait atteint sa soixante-dixième année, lorsqu'il se reposa dans le Seigneur, le 31 janvier 1637. Son corps fut enterré dans l'église de la Minerve, à l'entrée de la chapelle de saint Dominique.

1714. — A Rennes, en Bretagne, le V. Père HYACINTHE CHEREIL, religieux d'une piété insigne et d'une exactitude admirable pour toutes les observances régulières. Son amour pour le silence, sa rare modestie, ses manières toujours animées de l'esprit de religion, qui l'ont fait considérer dans la ville de Rennes comme un saint religieux, font une partie du caractère de sa vie. C'était un homme d'une grande oraison ; et l'oraison lui faisant goûter les choses du ciel, il ne trouvait de plus solide consolation que dans la retraite, afin de s'entretenir avec Dieu. Il a eu une profonde humilité, qui lui inspira toujours une haute idée de ses Frères, et un amour saintement empressé pour les mépris et les humiliations. Son attention était de se cacher aux yeux des hommes, pour n'être connu que de Dieu. On l'obligea néanmoins à exercer plusieurs fois la charge de Prieur ; ce qu'il fit avec une sagesse, un zèle et une prudence qui lui attirèrent la vénération de la Communauté. Son zèle pour le salut des âmes n'était pas moins remarquable ; il l'exerça soit en prêchant ou en instruisant le peuple, soit en entendant les confessions, et on admirait partout sa ferveur et une onction singulière dans ses paroles.

La vie pure et innocente qu'il a menée dans la Religion, l'espace de cinquante-sept ans, est devenue pour lui la source de beaucoup de grâces. Une des principales a été une patience héroïque, et une parfaite résignation à

la volonté de Dieu dans tous les événements qui lui sont survenus, quelque pénibles qu'ils aient été. Il a été affligé, pendant sa vie, de longues et fréquentes maladies; il les a reçues de la main de Dieu, avec les mêmes dispositions que la santé. Sur la fin de ses jours, ses maux augmentèrent beaucoup. Il eut sur le visage plusieurs excroissances où il fallut appliquer le fer. Son corps fut aussi couvert de plaies, qui lui causèrent des douleurs très aiguës. Le courage de ce vénérable vieillard fut invincible; on n'a jamais ni entendu de plaintes, ni vu un signe d'inquiétude au milieu de tant de maux. Cette patience a été suivie d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes. Elle arriva le 31 janvier 1714, lorsqu'il était âgé de soixante-douze ans. Dès qu'on eut appris son décès dans la ville de Rennes, on se rendit en foule au couvent de Bonne-Nouvelle, afin d'honorer le corps de ce saint religieux, et d'avoir quelques morceaux de ses habits, qui furent tous déchirés. On assure même que plusieurs personnes s'étant adressées à lui dans leurs besoins, ont obtenu ce qu'elles demandaient. — (Lettre encyclique).

1270. — A Montargis, au monastère de Saint-Dominique, mourut la B. Mère AMICIE DE JOIGNY, fille du pieux et vaillant Simon, comte de Montfort, le Josué chrétien et le vainqueur des hérétiques albigeois, grand ami de notre B. Père saint Dominique. Elle suça avec le lait l'affection cordiale que ses illustres parents portaient à notre Ordre: et ayant été engagée dans l'état du mariage, le plus ardent de ses désirs était que le fils unique qu'elle eut de son mari s'y fit religieux. Et, de fait, ce jeune seigneur se trouvant en Chypre, dans l'armée du roi saint Louis, revêtit, à l'article de la mort, l'habit des Frères.

Elle-même disait: « Puisque je ne suis pas homme et que je ne puis être Frère, du moins je serai Sœur, *Quandoquidem non possum esse Frater Ordinis, volo esse Soror.* » Elle offrit à l'Ordre de fonder un monastère. On refusa ses offres; mais ce peu d'empressement ne ralentit ni sa ferveur ni son affection. « Voyant, dit le B. Humbert, par l'opposition d'un grand nombre de Frères, qu'elle ne pourrait pas obtenir de l'Ordre d'ériger un monastère, elle se rendit plusieurs fois elle-même en personne à la cour pontificale, et obtint du Pape des lettres qui lui donnèrent absolument gain de cause. »

Elle fonda et fit bâtir le célèbre monastère de Montargis, qu'elle dota pour cinquante religieuses. « Celles-ci, ajoute la chronique, brillèrent d'un grand éclat de sainteté et de Religion, et Amicie fut ensevelie au milieu d'elles. » Tous les auteurs de l'Ordre lui donnent unanimement le titre de Bienheureuse. — (Malvenda, *Ann. Ord.*; Sampayo; Mich. Pio).

Ce fut vers l'année 1240 que commença la fondation du monastère de Montargis; en 1245, le Pape Innocent IV expédiait de Lyon une bulle pour l'incorporer à l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Rapprochement singulier! on vit dans ce monastère une fille

de Frédéric II, Blanchefleur, venir vivre sous la conduite de la fille de Simon de Montfort. Son épitaphe explique et résume sa vie : « Ci-gît très vénérable et excellente dame Blanchefleur, qui fut fille de Frédéric, empereur, laquelle, pour l'amour de Dieu et de sa virginité, dépita l'empire et tout le monde, vint en France en cette maison... et trépassa le 20 de junie 1279. » Sur la pierre tombale était l'image de la défunte, tenant de la main droite une palme, de la main gauche une tablette portant : *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsit*. Un aigle à deux têtes rappelait son origine. — (*Gallia christiana*, t. XII, p. 287).





## APPENDICE



### *Lettres du V. P. BARNABÉ DE VERCEIL Quinzième Général de l'Ordre (\*)*



#### PREMIÈRE LETTRE

ADRESSÉE A TOUT L'ORDRE, APRÈS SON ÉLECTION AU CHAPITRE DE BORDEAUX  
L'AN 1324.

*In Dei Filio sibi carissimis Fratribus universis Ordinis Fratrum Prædicatorum,  
Frater Barnabas, Fratrum ejusdem Ordinis servus inutilis, Salutem, et cælestis  
profectûs continuum incrementum.*

Inter pressuras curarum regiminis, cui, heu immeritus, sum addictus, hoc me specialiter ex intimis cordis angit, quod importabilis sarcina fragiles humeros ferè frangit. Dum enim indignus onere suscepto, sub imposito onere vix respiro ; dum obedientia opus imperat, quod potentiam superat ; dum nec virtus honori, nec vires oneri correspondent : mihi plus laboris solito in ædificio charitatis exquiritur, et tamen paleæ subtrahuntur. Nam si in virili

(\*) Voir la vie de ce saint Général, au 18 janvier. Nous reproduisons ces lettres, telles qu'elles se trouvent dans la continuation du recueil des actes des anciens Chapitres généraux de Bernard Guidonis.



et viridi juventute sub leviori onere trepidabam, quid fiet sub tanto pondere in fragilis arido senectutis, quando scilicet hydria farinæ deficit, et lecytus est oleo imminutus?

Ecce, carissimi, dum me contra faciem meam statuo, dum casum meum in ascensu formido, dum in loco superiori periculum majus cerno, vita est mihi tædio, mors desiderio, cupio dissolvi cum Apostolo, et cum Eliâ mori efflagito sub umbrâ juniperi, Crucis videlicet Jesu Christi. Nam, Fratres dilectissimi, quantum ex talento credito de meis manibus requiratur scio : sed quid agere debeam ignoro. Suscepi locum virorum illustrium prædecessorum et præcessorum meorum, quorum nec coæquari meritis, nec moribus valeo coaptari. Verùm cum non sufficiam meam etiam insufficienciam cogitare, in spem contra spem credere vestra charitas me compellit, quod sufficientia, quæ ex Deo est, quam possibilitas mea non obtinet, vestris mihi meritis et intercessione donetur, ut quod propriæ vires denegant, vestrorum apud Deum impetrent suffragia meritorum.

Eia ergo, Fratres mei dilectissimi, considerate vocationem vestram, per quam positi estis ut eatis, et non solum vestrum, sed et aliorum fructum coram Domino proferatis ; et tunc maximè proficietis, si Religionem mundam et immaculatam in vestris semper verbis et actibus observetis : si Turrim David, mille munitam clypeis, sanctorum videlicet Patrum exemplis salutiferis, à tentationum congressibus defalcetis : si videlicet velut castrorum acies ordinata, terribiliter humani generis hostibus insultetis : si conversationis honestæ sanctæ opinionis odore salvifico redolentes, alios ad currendum in odorem unguentorum vestrorum suavius provocetis.

Animadvertite, Fratres, animadvertite, et videte quàm magna vobis Dominus et pretiosa donavit, qui ad hanc lucem per suam gratiam de mundi tenebris specialiter vos vocavit, ut Ecclesia vestra doctrinâ fulgeat, et exemplari vitâ vigeat et proficiat Religio christiana. Et ideo continuè vobis orationibus instantibus, lectioni et prædicationibus, in vestris verbis et actibus nihil appareat, nisi quod vestram deceat sanctitatem, nisi quod apud Deum et homines vestram redolet honestatem.

Attendite ad Abraham Patrem vestrum Beatum Dominicum, et ad Saram, quæ peperit vos, præclaram scilicet Religionem, quæ est serenatæ conscientiæ velut risus, et deliciosus gratiæ paradisus. Videte quales in hoc virtutum virgulto plantæ pullulantes jam sunt in cæleste Palatium transplantatæ, quorum flores alii candidati propter virginitatem, alii sanguine roridati propter martyrii acerbitem, alii stellati propter doctrinæ et studii claritatem, lucis immensæ fructus coram Deo proferunt sempiternos. Hos vos sequi oportet. Hos vos expedit imitari. Superabundo gaudio, Fratres mei, quia reverà mihi estis gaudium et corona, si vos audiero, si vos videro per tam laudabiles semitas ambulare.

Cæterum Principes populorum, Prælatos sanctæ Matris Ecclesiæ, sic à

vobis honorari, amari convenit et timeri, ut ab eis mereamini benigniùs protegi et juvari. Demum illud à vobis totà devotione deosco, ut pensato onere mihi pro vobis imposito, etiam Angelis formidando, me sic vestris apud Deum orationibus adjuvetis, ut profectui vestro diligentiùs intendere, cautiùs consulere, et ipsum valeam efficaciùs procurare. Valet. Datum Burdegalæ, in nostro Capitulo generali anno 1324.



## DEUXIÈME LETTRE

A TOUT L'ORDRE, ADRESSÉE DU CHAPITRE GÉNÉRAL DE PARIS  
L'AN 1326

*In Dei Filio sibi carissimis Prioribus et Fratribus universis Ordinis Prædicatorum, Frater Barnabas, ejusdem Ordinis servus inutilis, Salutem, et firmam perseverantiam in proposito.*

Impositum mihi pondus regiminis assiduis meditationibus meum stimulat animum ; ut consideratione curem pervigili, ne, quod absit, in sacro nostræ Religionis Plantario palmites infructuosos inserat, aut zizania superseminet inimicus. Quapropter, amantissimi Fratres mei, devotis precibus vos exhortor, vocationem et electionem vestram diligenter attendite, sursum corda semper erigite, ferventibus desideriis ad æterna tendatis. Qui propter Christum temporalia contempsistis, ad montana conscendite, ne vos hostis post tergum insidians opprimat jacentes in imis : sed stantes in virtutis cacumine, vestras et aliorum animas salvare possitis ; ac cum Patre nostro sancto Dominico propriam cognationem terrenamque patriam relinquentes, in scala Jacob virtutum scandentes gradibus, Angelorum cives effecti, perfectionis apicem, ad quem tenditis, comprehendere valeatis. Affectus mundalium in vestris marcescat cordibus, ut holocaustum carnis et spiritûs in monte visionis, Ordine scilicet fulgore sapientiæ luminoso, sine maculâ Domino persolvatis.

Ante omnia, pacis et unitatis inexpugnabile munimentum in vobis maneat indivisum, ut vos qui pacem et concordiam evangelizatis, convenientes in unum, unanimes, unius cordis, unius moris, in uno spiritu tendentes ad unum, suave Christi jugum portetis suaviùs, et desiderium meritorum pennis conjunctis in unum per unum vinculum charitatis, curratis alacriter per semitas æquitatis, sequentes impetum spiritûs ; attendentes cautè, ne quis concordiam filiorum, quos in unum Dei Filius voluit congregari, seque

eorum medium pollicetur, audeat perturbare ; quia si Dei sunt filii qui pacem custodiunt, procul dubio filii sunt Satanæ qui dividunt et confundunt.

Ferveat in vobis sanctæ Religionis amor, zelus Ordinis in vestris cordibus assiduè reviviscat. Jugo disciplinæ morum insolentia refrænetur. Vilescent cuncta quæ transeunt, ut servus Christi nihil habeat, nihilque diligat, nisi Christum. Nihil appetat proprium, qui contempsit etiam semetipsum. Quia vero vos singulariter Deus elegit, per quos maculas et errores mundet et auferat aliorum, juxta fluentia plenissima Scripturarum, legendo, studendo, meditando continuè, residentes, quorum lacteâ impleti dulcedine, litteras de melle cæli melleas eructare possitis, ac ex fontibus Salvatoris haurientes aquas sapientiæ salutaris, hortum dominicum uberius irrigare. Quærite jugiter in agro sapientiæ pretiosam margaritam, quam cùm inveneritis, sic sola vobis placebit, quo omnis vanitas à vestris cordibus procul erit : Et quia ad Regnum beatitudinis pervenire non valet, qui non vult adimplere quod docet, cavete ne vos, qui messem sapientiæ cæteris seminatis, à fructu bonorum operum jejuni forsitan maneatis.

Considerate quod vita vestra in exemplum imitationis fidelibus Christi proponitur, ut nihil in actibus vestris appareat, quod reprehensibile judicetur : sed conversationem vestram totam habentes bonam, vosmetipsos omnibus præbeatis speculum sanctitatis, puritatis formam, et regulam honestatis. Mores in vobis ornent scientiam, ut loquentem non impediat conscientia, cujus linguam prævenit bona vita. Labia vestra, deputata sermonibus veritatis, non priventur sermonibus bonitatis. Recedant ex ore vestro et fugiant odiosa ; cuncta sint ædificatoria, cuncta Deo pudica, cuncta modesta. Lingua Prædicatoris nihil noverit, nisi Christum ; nihil sonare valeat, nisi sanctum ; ut ædicator ad ædificandum, sic lingua, quam verba non maculant incondita. Verum statum Ordinis nostri in decore virtutum humilitas regit, devotio sancta nutrit, charitas protegit et defendit. Superioribus, et maximè Ecclesiarum Prælati, humilem reverentiam exhibete, devotis orationibus aures divinæ pietatis incessanter pulsate, charitatis vicissitudine vos invicem supportate.

Inter hæc, super omnia Sanctissimi Patris ac Domini nostri Summi Pontificis, præcipui Ordinis nostri zelatoris, firma memoria vestris cordibus infigatur, ut qui pro vestrà omniumque salute jugiter anxietur, vestris intercessionibus apud Altissimum adjuvetur. Demum, Fratres mei dilectissimi, gaudium meum et lætitia cordis mei, cùm pro tanto regimine mihi vires non suppetant, oculi vestri meum videant imperfectum, ut vestris fultus orationibus, una vobiscum ad optatam requiem deveniam post laborem. Gratia Domini nostri Jesu Christi sit semper cum omnibus vobis. Amen.

## TROISIÈME LETTRE

A TOUT L'ORDRE, ADRESSÉE DU CHAPITRE GÉNÉRAL DE PERPIGNAN  
L'AN 1327.

*In Dei Filio sibi carissimis Prioribus, Subprioribus et Fratribus universis Ordinis Fratrum Prædicatorum, Frater Barnabas, ejusdem Ordinis servus inutilis, Salutem et firmam perseverantiam in populo salutari.*

Inter officii mei multiplices et periculosos anfractus, et onera frequentius cumulata, quibus nostrarum virium facultas opprimitur et cassatur, cum mihi debitâ consideratione licet attendere, hoc agnosco, quod vestris profectibus invigilare compellor, quo fit ut qui vobis ubique præsens esse non valeo, per vicariam paginam me reddere præsentem desidero. Igitur, Fratres mei, dictorum profectuum vestrorum sollicitus, vos et vestrum quemlibet exhortor in Domino per præsentem, ut qui propter Christum omnia reliquistis, terrenis rebus et affectionibus abdicatis, ad virtutes de virtutibus, cum sanctis Ezechielis animalibus gradiendo, ad ipsum per sancta desideria continue suspiretis. Habeatis insuper illius, quem vos sequi attentius demonstratis, præ oculis sententiam formidandam, *Quod nemo mittens manum ad aratrum, regno Dei aptatur*, si ad ea quæ prius se abjecisse professus est, affectu vel effectu retrospecticiens se convertit: et ut via, quâ gradi convenit, termino conformetur, vita sit Angelica, cum ejus terminus sit Dominus, et mens cælestibus delectetur; sicque ingressi interiora deserti, ubi homini Deus loquitur, et ad populum nuntius stabilitur et Princeps, rubum videatis ardentem, et veritatis splendorem qui luceat, et ardorem qui ferveat charitatis, cum Moyse acquirere valeatis.

Habetis ad hoc exemplum aliud in Patre nostro mirifico Abraham, qui egrediens de igne Chaldæorum, id est de inordinatis affectionibus mundanorum, in montem secundum divinum imperium ad immolandum ascendit, quia nimirum decet relegatos à mundo contemplationis facibus inardere. Habetis inductivum similiter ad hoc idem, quod super montis verticem, suspensis manibus in orando, ille Ductor et Doctor sacri populi Moyses, et se in contemplatione suberigens, majorem de adversariis stragem facit; quia reverà elevati supra communem statum sæculi, et orando inhiantes ad divina, et bellando cum vitiis circumfremescentes insultus obvios ad salutem virilibus actibus conprosterunt.



Adhuc autem et ut via, id est vita, sit debita, et tam gloriosus terminus assequatur, ea quæ impediunt quemlibet vel retardant, et cautè relinquere, et debitè obligamini refutare. Sic ergo voluntas paupertatem ardentè amplectatur cum Lazaro, abiciens divitem epulonem; amet mens, sequatur et vita munditiam cum Joanne, qui eductus à nuptiis, in virginitate placidà secutus est Redemptorem. Ac demum quidquid intus et extrà sustollitur, debitæ humilitatis pondere reprimatur, ut doctrinam teneamus illius qui dicit *Discite à me, quia mitis sum et humilis corde*, ejusque discipuli acclamemur.

Ad hæc insuper in æternorum amore cor figite, ut et si adversa fremant, mens in virtutum soliditate regatur, et si prospera mulceant, nullatenus seducatur: sed mundus, addictus casibus, dulcore cælestium contemnatur; et ne revirescat, in cordibus evanescat. Ad hæc præparent multum mentem et victus parcitas, et obedientiæ promptitudo, censura silentii, regularitas morum, conversationis honestas, et familiare studium disciplinæ. Certè si certum signum electionis æternæ est unanime vinculum charitatis, per quam in Deo est homo, et in homine manet Deus, et à cassis mentibus segregatur, quia in solâ pace factus est locus ejus, necesse est ut iram pacis æmulam propellentes, gaudium pacis teneatis in pectore, et ferventi desiderio in opere compleatis, ut tandem illum qui concordiam in sublimibus facit, et est æternæ lucis bravium, attingatis.

Cumque in domo Domini complantati, non solum vobis ipsis intendere astricti fore putamini, sed et proximorum saluti juxta nomen et officium vestræ professionis, vos obnoxios esse scitis, oportet in Scripturarum studiis, et fontibus Salvatoris haurire avidius et abundè quod ad salutem mundi noscitis pertinere, ut in canalibus charitatis vasa religiosæ et fructuosæ prædicationis in populos effundere valeatis. Et ut in vitâ vestrâ, simul et in doctrinâ, unusquisque reperiat quod amet, quod odiat, quod fugiat, quod sequatur, præbete vos decore vitæ singulis in exemplum. Ad hoc etiam necesse est exercere virtutes, studia excitare, et effugere otia, ne demum desidiâ torpentes, et prava desideria vos occidant; dumque vacatis otio, fastiditi cælestibus, in deserto Religionis quæratís fortè mundanas illecebras jam relictas, et cum murmurantibus pereatis.

Et quia tum pro rei veritate quâ cogimur, tum pro necessitate Religiosæ necessitatis quâ stringimur et tenemur, tum etiam pro præsentis temporis qualitate, admodum decet et expedit Ecclesiarum Prælati reverentiam corde et corpore pariter exhibere: iterum affectu quo valeo vos exhortor, ut apud omnes sic providè, sic humiliter et attendè in dictis et factis vos exhibeatis sedulæ reverentiæ præbitores, ut in his et in aliis, in vobis reluceat religiosæ observantia honestatis, morum maturitas, et totius vitæ debita sanctitudo, ut et ipsi vobis congaudeant, et ego de profectu monitionis exultem.

Me vero, qui ad tanti officii onera humeros debiles sic suppono, ne sub

tanto pondere compellar ruere, vestris sanctis et crebris orationibus adjuvetis, attendentes quod vestra res agitur; quia tunc successus ejus erit prosperior, cùm vires ad eam suppetent ampliores; deque labore in ea exercito tunc demum simul præmium reportabimus feliciter peroptatum, cùm me debitè adjuvabitis laborantem. Datum Perpiniani, anno Domini 1327, in nostro Capitulo Generali.



### QUATRIÈME LETTRE

A TOUT L'ORDRE, ADRESSÉE DU CHAPITRE GÉNÉRAL DE VITORIA  
L'AN 1331.

*In Dei Filio sibi carissimis Prioribus, Subprioribus, et eorum Vicariis, ac Fratribus universis Ordinis Fratrum Prædicatorum, Frater Barnabas ejusdem Ordinis servus inutilis, Salutem, et sic per obedientiam imitari Regem cælorum, ut perveniant ad societatem civium supernorum.*

Inter procellas sæculi sævientis cupiens sanctæ Religionis Naviculam tutam percurrere, et sedatis mundi turbinibus onustam copiâ meritorum, portum quietis et pacis feliciter introire, spiritu semper vobis præsens, Fratres et Filii mei dilectissimi, rogo vos et exhortor, ut in Petrâ solidâ Christo, præter quam non est aliud fundamentum, figatur anchora spei vestræ, sic eidem firmiter adhærentes per humilitatem obedientiæ, ne contingat à supernis promissionibus miserabiliter deviare. Nam sicut per solam inobedientiam humano generi clausum est cælum, sic sola virtus obedientiæ reserat Paradisum.

Animadvertite, carissimi, insuper, et videte, quod splendens candelabrum militantis Ecclesiæ non immerito dicitur Ordo noster, habens, inter alias differentias partium, calamos aureos, sphærulasque simul et lilia, quibus insigniter adornatur. Vos igitur, si lucere vultis sicut luminaria in mundo, verbum vitæ continentes, sitis calami continentiae vacui, amore paupertatis aurei, splendore honestatis fulgidi, et lilia nitoris castitatis. Sint in vobis sphærulæ levi motu volubiles undequaque, ut per promptitudinem obedientiæ sitis similes sphæris cælestibus, quæ motu promptissimo locum novum non quærunt, habitum non deserunt, sed suis semper permanent in juncturis; et quoniam obedientiæ virtus in his maximè delectatur, quæ propriæ voluntati

renituntur, nulla regularum impositarum gravitas, nulla poenarum acerbitas cervices erigat contra obedientiam Prælatorum.

Ab humilitatis Magistro discite quod obedientiæ jugum suave est, et aman-  
tibus onus leve, quia vires, quas fragilitas denegat, obedientiæ mater mitis  
et humilis charitas administrat. Summus obedientiæ Fundator inter diras  
mortis pressuras obedientiam docuit, voluntatem et spiritum in manu Patris  
posuit, nec ad sui tuitionem legiones Angelorum habere voluit, sicque per  
humilitatem et obedientiam Passionis in gloria meruit exaltari. Mundetur  
denique vas cordis vestri, ut capiat cæleste balsamum, et fiat acceptabile Dei  
Templum.

Non pingantur in memoriâ transitoriarum rerum imagines, nec mundi  
desideria tumultuent, ut tranquillâ pace hominis mentem solus ille possideat,  
qui solus ipsum condidit et redemit. De sancto germine cordis, foris prodeat  
viror virtutis, quem confirmet fructus operis, et flos redolens honestatis.  
Ardeat jugiter ignis cælestis amoris in altari purgati cordis, et de accenso  
pectore per inhabitantem Spiritum foris illuminans per exemplum, conca-  
lescat inter vos devotionis affectus, invalescat oratio, ignitum procedat  
eloquium, et de fulguranti nube discurrant scintillæ spiritualium exem-  
plorum.

Sit lucerna vitæ doctrinæque vestræ ardens oratio, quæ cælum penetret,  
fervescat prædicatio, quæ consumat in auditoribus rubiginem vitiorum : Et  
quia ad hæc omnia quietæ mentis tranquillitas operatur, clausura cellæ vobis  
placeat, quietis silentium vos delectet, et sanctæ lectionis jube studium vos  
confortet. Fugiat discursus inutiles, attendentes, quod secundum institu-  
tionem Legis Mosæicæ, Arca Sanctuarij propriis pedibus dicitur caruisse.  
Quapropter minùs homo ad se quisque revertitur, quoties inter homines  
motu proprio conversatur.

De cætero, Fratres et Filii carissimi, ut verbis utar Apostoli, nemo mihi  
molestus sit sed potiùs sub onere regiminis notabiliter incurvatum vestris  
sanctis orationibus erigite, ut Pater misericordiarum conservet in gratia  
Ordinis nostri statum, et vestris intercessionibus meum suppleat imper-  
fectum. Datum Victoriæ anno Domini 1331, in nostro Capitulo Generali.





*Lettre du V. P. FRANÇOIS VARO*  
*Missionnaire en Chine (\*)*



REVERENDE PATER,

Ex quinque Ordinis religiosi, qui in Provinciâ Fo-kien quasi per miraculum absconditi remansimus, tres remansimus in oppidis civitatis Fo-gan, ego scilicet, P. F. Raimondus del Valle, et P. F. Jacobus Verge. Clam assistebamus christianis, et diversis vicibus intravimus muros civitatis Fo-gan, absque eo quod Gentiles nos sentirent; quod non parum gaudii christianis intra muros habitantibus causabat.

Hoc tempore christiani Metropolis Fou-tchéou miserunt ad nos, petentes ut unus ex nostris ad administrandum illis Sacramenta iret. Ego ivi, fuique in illâ civitate occultè propè decem menses, ubi non parum fructûs factum est inter Christianos et etiam inter Gentiles, centum à me baptizatis. Fo-gan reversus, audiensque favorabiles notitias, quæ ex Pekino venerant, resolvire in civitatem Fo-ning-tchéou ad christianos consolandos, qui à quatuor annis Sacramenta non receperant, propter magnum rigorem qui erat in portis civitatis custodiendis, ne aliquis absque eo quod registraretur, intraret; et si nos cognoscerent, certo comprehenderemur. Cor meum frangebat non posse assistere principaliter feminis, quæ è civitate exire non poterant. Nixus modo subtili, quem quidam christianus subministravit, incognitus ingressus sum civitatem, vadensque in ecclesiam, quæ est pars domûs cujusdam christiani, Joseph Yeû vocati, dieque sequenti christianæ rescierunt ingressum meum, eâdemque nocte multitudo earum circumdedit me, cum tanto gaudio et lætitiâ erant videntes me, quod earum fervor delectabat me.

Cum per unum mensem illis Sacramenta administrarem, notitia meâ ad aures inimicorum nostrorum pervenit; istique Præfectum militum monuerunt, qui statim ac scivit, misit milites cum gladiis et catenis ut me comprehenderent. Cumque die vigiliæ Apostolorum Petri et Pauli Missam

(\*) Voir la vie de ce saint missionnaire, au 25 janvier. Le texte de cette lettre est tiré des archives du couvent de la Minerve à Rome.



finivissem, repentè milites ingressi sunt cum magno strepitu. Ego interrogavi eos quid quærent, et à quo missi essent : responderunt venisse à Præfecto militum missos, ut me comprehenderent. Petivi ab illis catenam, et, ante altare genuflexus eam osculatus, hoc aureum, margaritarumque monile ad collum meum posui, serâque ferreâ catenâ à militibus clausâ, super altare ascenderunt, et imaginem Salvatoris, cæteraque ornamenta, quæ ibi invenère tulerunt. Domesticum meum Hyacinthum Hoang, aliosque tres christianos, qui ibi erant, etiam catenis ligaverunt, sicque catenis ligatos per plateam publicam nos conduxerunt, omnibus ad videndum ligatum Europæum exeuntibus, aliis compatientibus, qui plures erant, aliis gaudentibus, qui erant pauciores.

Cum in locum Tribunalis Præfecti militum advenissemus, hujus coadjutor exivit ad nos, interrogavitque nomina nostra, et tam nomina, quam ea quæ ex Ecclesiâ adducta erant scripsit, jussitque manicis ferreis manus nostras ligari, quod apud Sinas fieri non solet nisi cum nimis reis, et facinorosis, interiusque ingressus est. Nobis hic propè duas horas detentis, prædicavi illis qui ibi cõvenerunt, rationemque dedi nostræ sanctæ Legis, ejusque veritatis. Hinc ad Tribunal Præfecti civitatis, ubi convenère Præfectus civitatis et alii duo militum Præfecti, ante quos pro Tribunali sedentes, nos sic ut eramus vincti presentati sumus ; et ante eos erant Imago Salvatoris super terram extensa, et alia quæ ex altari adduxerant. Ego primus ab illis vocatus fui, et propè accedens, statim ac Imaginem vidi, prostratus super terram eam adoravi, et cum essem sic ligatus super illam me projeci, ejusque manus osculatus sum, cum magno cordis mei dolore, sic illam respiciendo.

Interrogatus à Præfectis undè essem et ad quid in Sinam advenissem, respondi me Europæum esse, Legisque Dei Prædicatorem, et non ad aliud quam ad dictam Legem prædicandam, ac dilatandam in Sinam advenisse, fundamentaque veritatis et necessitatis Legis Dei illis proponere incæpi. Illi videntes sermonem in longum dilatari, meque docere illos quæ ignorabant, præceperunt mihi ut tacerem, et ut ad interrogata tantum responderem. Interrogaverunt de usu illarum rerum quæ præsentis erant ; quibus omnibus me respondente, vocaverunt unum ex quatuor christianis, Benedictum vocatum, torturâque malleolorum illum torqueri præceperunt, dicentes illum me ad civitatem adduxisse. Christianus, in torturâ, magnâ voce clamabat, dicens Legem Dei esse veram, et cum longo tempore esset in torturâ, taliter læsus remansit, ut proprio pede in carcerem ire non potuerit, sed super alterius brachia et humeros ductus. Postea reliquos tres christianos vocaverunt, omnesque confessi sunt Legem Dei viam cœli docere, ejusque præcepta servantes salvari. Tunc torturæ expositi sunt alii Sinæ, qui eodem die capti sunt, eo quod sectæ Se-Lien-Kiao dictæ, quæ prohibita est in Chinâ, sequaces essent : sed nullus eorum confessus est se

talīs sectæ esse sequacem, licet crudeliter torturæ constrictæ sint, non parumque admirationis causavit, christianos ultro se esse christianos confessos esse.

Cum sol occideret Præfectus mandavit nos omnes in carcerem duci, quo perventi à ligaturis et catenis soluti fuimus, cœnavimusque sine scrupulo, quæ christiani miserunt manducantes, etsi esset vigilia : quia jejuni eramus adhuc. Sequenti die alii capti sunt christiani, nobiscumque incarcerati, omnesque sexdecim eramus, ego scilicet cum quindecim christianis.

Post duos dies, Dominicâ videlicet, fune ad collum meum ligato, ad christianorum vero catenis, iterum ad Tribunal Præfecti civitatis ducti sumus per publicas plateas satellitibus custoditi. Ego tanquam dux illius parvi gregis ibam primus, gratias Deo agens, quia me dignum fecerat illam parvam injuriam propter nomem suum patiendi. Omnibus ante judices positis, multa à me interrogavêre, quibus omnibus, prout mihi Dominus dedit, respondi. Postea vocaverunt domesticum meum Hyacinthum. et inter alia interrogaverunt eum circa decem Decalogi præcepta, illeque magnâ cum perspicacitate et fortitudine explicabat illa : perveniensque ad explicationem quarti præcepti, jussus est torqueri in pedum malleolis; cùmque fuisset in tormento pene per dimidiam horam, vocaverunt alios christianos, unum post alterum, omnesque se ratificaverunt dicentes se esse christianos, Legemque Dei esse veram. Tandem omnes jussi sunt crudeliter verberari; vidique ante oculos meos carnificum fustes sanguine christianorum tinctos, cum magnâ tamen æmulatione, eo quod non me affligerint, cum tamen major esset mea culpa, casu quod christianorum esset culpa : sed quia negotium Missionariorum jam ad Rituum Regium Tribunal pertinebat, inferiora tribunalia cognoscere non poterant de meâ causâ. Certius tamen est quod gravia peccata mea tanti beneficii me indignum reddidere. Et non solùm non verberatus sum : imo unus è judicibus compatiens meî misit ad me vas plenum vino, quod cum gratiarum actione suscepi : quia cum jam meridies esset transacta, essemque jejunus, ob nimium temporis calorem, sudore nimio exalatus, valdè debilitatus eram. Iterùm ducti sumus in carcerem, valdèque consolatus sum videns quod licet christianorum carnes ob crudelia verbera essent laniatæ, corporaque plena sanguine et plagis, ita ut illâ nocte existimarem duos illorum mori, tamen erant valdè lætantes, quia pro nomine Jesu, qui tanta pro eis passus est, digni habiti sunt illud parum pati.

Post decem dies voluit Præfectus remittere omnes nos in Metropolim ad perquisitoris Provinciæ Tribunal. Exivimus omnes à tribunali Præfecti catenis ferreis ad colla ligatis, serisque ferreis clausis, militibus et satellitibus associati, egoque et domesticus meus Hyacinthus eramus simul in unâ catenâ ligati, illud pretiosum monile aliquando deosculantes. Gentiles videntes nos, alii plangebant compatiētes, alii irridebant et illudebant lætantes. Adhuc per milliāre non distabamus, quando iterum jussi fuimus regredi in civitatem : quia militum Præfecto non placuit causam nostram

ad superius mitti Tribunal; in carceremque iterum missi fuimus. Post tres dies, ante iudices fuimus præsentati, qui jusserunt christianos, datis fidejussoribus, solvi, meque et Hyacinthum in carcerem iterum duci præceperunt, ubi per tres menses et dimidium fuimus reclusi; dieque 10 octobris ex illo unâ eâdemque catenâ nos duos ligatos educentes, quinque militibus unoque satellite associatos in Metropolim miserunt, simul cum domino domûs ubi est ecclesia, Joseph Yeû vocato.

In Metropolim pervenientes ante perquisitoris Provinciæ Tribunal ligati catenis fuimus præsentati, qui multa à me interrogavit, et audiens me linguam mandarinam itâ loquentem, non credebat me Europæum esse. Iterum remisit nos in civitatem Fo-ning-tchéou (hæc civitas distat à Metropoli, quatuor diebus) et post sex menses iterum vocans nos in Metropolim ad Tribunal Præfecti civitatis me remisit, qui cum duobus aliis Præfectis causam examinavit, essetque nimis longum, ea quæ in omnibus his eventibus contigère, referre. Tandem à Præfectis causâ meâ ad Regium Rituum Tribunal missâ, et à Præside Provinciæ eâdem causâ ad Imperatorem per libellum supplicem relatâ, post annum et dimidium prisionum, carcerum et itinerum; et posquam fuerim duodecim vicibus in Tribunalibus præsentatus, venit Edictum ab Imperatore, ut me in Cantonem mitterent simul cum aliis, qui ibi erant exsiliati

Ob hoc decretum exivi statim à Metropoli Fou-tcheou die scilicet 24 februarii 1671, quadragintaque dies usque ad Cantonem in itinere consumpsi. Intra paucos dies post meum in Cantonem adventum, pervenit Imperatoris decretum (operâ PP. Jesuitarum in aulâ existentium compositum est negotium) quo præcipiebatur Missionarios in suas redire Ecclesias, attendentes solum propriæ virtuti, et prohibebatur ne novæ erigerentur, aut Sinæ talem legem sequerentur. Nomina Missionariorum exsiliatorum, qui et in suas Ecclesias redire debebant, erant in catalogo scripta; cæterum nomen meum ibi non erat. Undè omnibus gratiam recipientibus, ego Cantone remansi. Præsides hujus Provinciæ libellum supplicem ad Imperatorem misit, interrogans, an ego beneficio aliorum gaudere deberem. Usque ad datam hujus decem menses numerantur, ex quo Missionarii ab hac civitate exierunt in suas Ecclesias, et resolutio circa me adhuc non comparet. Omnia Domino relinquo, ejusque divinæ Providentiæ, nec in auxiliis humanis confido, quia hæc, ut optimè notum est Reverentiæ vestræ, in hoc Regno non habemus, etc. Datum in civitate Kouang-tcheou, Provinciæ Cantonensis Metropoli, sub die 13 junii anni 1672.





## TABLE DES JOURS



### 1<sup>er</sup> JANVIER

|                                                                                              | Pages |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Fête du saint Nom de Jésus.....                                                              | 1     |
| Les deux premiers martyrs de l'Ordre en Cumanie.....                                         | 11    |
| Le V. Père Jean Martinez Corali.....                                                         | 13    |
| La V. Mère Louise du Saint-Esprit, professe du Monastère de Sainte-Catherine à Toulouse..... | 22    |
| La V. Mère Jeanne de Saint-Thomas, professe du Monastère de Sainte-Catherine à Toulouse..... | 38    |
| Notices.....                                                                                 | 46    |

### 2 JANVIER

|                                                                    |    |
|--------------------------------------------------------------------|----|
| Le V. Père Séraphin Capponi de Porretta, Docteur en théologie..... | 55 |
| La vertueuse Sœur Bonne de Saint-Bernard.....                      | 68 |
| Notices.....                                                       | 76 |

### 3 JANVIER

|                                                                                          |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Le V. Père Jean de Tambac, premier Recteur de l'Université de Prague                     | 83 |
| Le B. Père Lopo Cardoso, missionnaire aux Indes-Orientales.....                          | 85 |
| La V. Sœur Agnès de l'Assomption, professe du monastère de Saint-Sauveur à Lisbonne..... | 90 |
| Notices.....                                                                             | 95 |

### 4 JANVIER

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Vincent de Beauvais.....                                                                                   | 101 |
| Le V. Père Nicolas Eymeric, Inquisiteur général de la Foi dans le royaume d'Aragon.....                               | 104 |
| Le B. Frère Pierre d'Ochoa, convers au couvent de Sainte-Catherine, dans la ville de Jaën, au royaume de Grenade..... | 113 |



|                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La V. Mère Marie Caraffa, sœur du Pape Paul IV, fondatrice du monastère de la Sapience, à Naples.....   | 117 |
| La V. Mère Jeanne de Saint-Joseph, professe du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Toulouse..... | 130 |
| Notices.....                                                                                            | 137 |

## 5 JANVIER

|                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Père Vincent de Lisbonne, confesseur du roi de Portugal et Inquisiteur en Espagne.....                    | 141 |
| Le V. Père Hyacinthe de la Haye, profès du couvent de Nantes et décédé à Morlaix.....                           | 150 |
| La V. Mère Jacqueline du Saint-Esprit, religieuse du Tiers-Ordre régulier au monastère d'Aumale.....            | 159 |
| La dévote Sœur Françoise Mainsant, dite de Saint-Dominique, converse au monastère de Saint-Thomas, à Paris..... | 177 |
| Notices.....                                                                                                    | 184 |

## 6 JANVIER

|                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. P. Matthieu d'Oyeda, du couvent de St-Dominique à Lisbonne.                                | 169 |
| Le V. Père Pierre de Saint-Dominique, de la Congrégation du Saint-Sacrement.....                 | 192 |
| La V. Mère Jeanne-Baptiste de Roux, professe du monastère de Notre-Dame du Rhône, à Viviers..... | 198 |
| Notices.....                                                                                     | 202 |

## 7 JANVIER

|                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Père Gaspard Sa, missionnaire au Bengale et martyr.....                                                                               | 209 |
| La B. Sœur Marie Raggi, du Tiers-Ordre de saint Dominique.....                                                                              | 210 |
| La V. Sœur Paule de Sainte-Thérèse, religieuse du Tiers-Ordre de saint Dominique, au monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne, à Naples..... | 227 |
| Notices.....                                                                                                                                | 258 |

## 8 JANVIER

|                                                                                                        |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Père Étienne de Salanhac, profès du couvent de Limoges.....                                      | 263 |
| Le V. Père Raymond Breton, profès du couvent de Beaune et missionnaire aux Antilles françaises.....    | 267 |
| Le V. Père Jean Malfaz, profès du couvent de Valladolid et célèbre missionnaire en Espagne.....        | 287 |
| La vertueuse Sœur Marie de Saint-Pierre-Martyr, professe du monastère de Saint-Dominique, à Rouen..... | 293 |
| Notices.....                                                                                           | 297 |

# TABLE DES JOURS

953

## 9 JANVIER

|                                                                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Bienheureux Chabert ou Galibert, du couvent de Lyon.....                                                                        | 301 |
| La V. Mère Marie de la Très-Sainte-Trinité, du Tiers-Ordre, fondatrice du Monastère du Rosaire d'Aracena, au diocèse de Séville... | 304 |
| Notices .....                                                                                                                      | 329 |

## 10 JANVIER

|                                                                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Bienheureux Gonzalve d'Amaranthe, en Portugal.....                                                                    | 335 |
| Le V. Père Francois Foreiro, prédicateur du roi de Portugal et l'un de ses théologiens dans le Concile de Trente.....    | 340 |
| La très illustre et très vertueuse princesse Marie de Bourbon, professe du monastère royal de Saint-Louis, à Poissy..... | 359 |
| La V. Mère Anne de Peyssonneaux, professe du monastère de Sainte-Catherine, à Saint-Étienne en Forez.....                | 361 |
| Notices .....                                                                                                            | 375 |

## 11 JANVIER

|                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Pierre de Reims, profès du couvent de Saint-Jacques, à Paris, et évêque d'Agen..... | 381 |
| Le B. Joseph Moran, captif à Alger et martyr.....                                              | 386 |
| La B. Mère Ingrida, fondatrice du monastère de Schening, en Suède.                             | 391 |
| Notices .....                                                                                  | 394 |

## 12 JANVIER

|                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Pierre de Santarem, profès du couvent de ce nom en Portugal                                       | 401 |
| Le B. Frère Pierre d'Aveiro, convers du couvent de ce nom en Portugal .....                             | 404 |
| Le Père Pierre de Pravia, administrateur de l'archevêché de Mexico.                                     | 414 |
| La V. Mère Jeanne de Saint-Augustin, professe du couvent de Sainte-Catherine de Sienne, à Toulouse..... | 419 |
| Notices .....                                                                                           | 424 |

## 13 JANVIER

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Père Antonin de Sainte-Marie-aux-Neiges, confesseur du roi de Portugal.....         | 429 |
| Le V. Père François Alain, profès du couvent de Rennes, en Bretagne                       | 432 |
| La V. Mère Marie de la Couronne, professe du monastère de la Mère de Dieu, à Séville..... | 439 |
| La V. Mère Toussainte de Laye, professe du monastère de Saint-Étienne en Forez.....       | 444 |
| La V. Mère Marguerite Saumaize, première professe du monastère de Dijon.....              | 447 |

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La V. Sœur Catherine Malescot, converse du monastère de Saint-Étienne en Forez.....         | 451 |
| La V. Mère Madeleine de Ménilles, professe du monastère royal de Saint-Louis, à Poissy..... | 454 |
| Notices.....                                                                                | 458 |

## 14 JANVIER

|                                                                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Jean Solano, évêque de Cuzco au Pérou, et fondateur du collège Saint-Thomas, à Rome.....                | 463 |
| Le V. Père Henri de Saint-Barthélemy del Gaudio, religieux du couvent de Saint-Sixte, à Rome.....                  | 467 |
| La V. Mère Espérance Dolz, supérieure de la Congrégation des Sœurs du Tiers-Ordre séculier de Mora, en Aragon..... | 472 |
| Notices.....                                                                                                       | 477 |

## 15 JANVIER

|                                                                                                            |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Fernandez de Capillas, premier martyr de la Chine....                                           | 483 |
| La V. Mère Marguerite de la Croix, professe du monastère du Tiers-Ordre de Sainte-Catherine, à Aumale..... | 495 |
| La V. Sœur Marie de Saint-Hyacinthe, converse au monastère de Dinan, en Bretagne.....                      | 501 |
| La V. Mère Barbe de la Conception, première professe du monastère du Tiers-Ordre, à Toul en Lorraine.....  | 506 |
| Notices.....                                                                                               | 512 |

## 16 JANVIER

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Bienheureuse Stéphanie Quinzani de Soncino.....                            | 517 |
| Le B. Père Laurent Mendez, profès du couvent de Guimaraëns, Portugal.....     | 534 |
| La V. Sœur Marguerite Fernandez, du Tiers-Ordre.....                          | 538 |
| La V. Sœur Anne de Jésus, professe du monastère du Tiers-Ordre, à Aumale..... | 543 |
| Notices.....                                                                  | 550 |

## 17 JANVIER

|                                                                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Georges de Sainte-Luce, premier évêque de Malacca, aux Indes-Orientales.....                                            | 555 |
| La V. Mère Marguerite de la Vierge, professe du monastère de Saint-Thomas, à Paris, et Prieure de celui de Rennes en Bretagne..... | 561 |
| Notices.....                                                                                                                       | 570 |

## 18 JANVIER

|                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Barnabé de Verceil, quinzième Général de l'Ordre.....                         | 577 |
| La V. Mère Félicie de Ventabren, professe du monastère de Sainte-Praxède, à Avignon..... | 586 |

## TABLE DES JOURS

|                                                                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
|                                                                                                                                 | 955 |
| La V. Mère Angèle du Paradis, professe du monastère de Jésus, à Aveiro, en Portugal.....                                        | 589 |
| Notices.....                                                                                                                    | 592 |
| 19 JANVIER                                                                                                                      |     |
| Le Bienheureux André de Peschiera, l'apôtre de la Valteline.....                                                                | 599 |
| La V. Mère Jeanne de la Conception, professe du monastère de Saint-Sauveur, à Lisbonne.....                                     | 603 |
| Le V. Sœur Charlotte de la Résurrection, converse du monastère du Tiers-Ordre, à Aumale.....                                    | 607 |
| La V. Sœur Catherine de Saint-Louis, novice du monastère de Saint-Joseph à Rodez.....                                           | 621 |
| Notices.....                                                                                                                    | 628 |
| 20 JANVIER                                                                                                                      |     |
| Le B. Père Pierre Isnard, de Vicence.....                                                                                       | 633 |
| Le V. Père Laurent de Figueroa, évêque de Siguenza, en Espagne...                                                               | 635 |
| La V. Mère Françoise-Marie Catina, professe du monastère de Sainte-Catherine, à Palerme.....                                    | 640 |
| Notices.....                                                                                                                    | 642 |
| 21 JANVIER                                                                                                                      |     |
| Le pieux Frère Thomas-Marie de Cupertino, novice au couvent de Sainte-Marie de la Santé, à Naples.....                          | 649 |
| Le V. Père Vincent Baron, docteur en théologie et Inquisiteur à Toulouse.....                                                   | 653 |
| La V. Mère Jeanne du Moulin, Professe du monastère de Dijon, fondatrice de celui de Sainte-Catherine de Sienne, à Poitiers..... | 662 |
| Notices.....                                                                                                                    | 675 |
| 22 JANVIER                                                                                                                      |     |
| Le V. Père Antonin Massoulié, profès du couvent de Toulouse et docteur de Casanate, à Rome.....                                 | 683 |
| La V. Mère Françoise-Marie des Ursins, professe du monastère des Saints-Pierre-et-Sébastien-Martyrs.....                        | 701 |
| La dévote Sœur Catherine de Sainte-Marthe, converse au monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Dinan.....                    | 707 |
| Notices.....                                                                                                                    | 713 |
| 23 JANVIER                                                                                                                      |     |
| Saint Raymond de Pennafort, troisième Général de l'Ordre.....                                                                   | 719 |
| La V. Mère Madeleine de Saint-Alexis, professe du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Douai.....                         | 734 |
| La V. Mère Anne des Cinq-Plaies, professe du monastère de Saint-Thomas, à Paris, décédée en celui de Langeac.....               | 739 |
| Notices.....                                                                                                                    | 747 |



## 24 JANVIER

|                                                                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Bienheureux Marcolin de Forli.....                                                                                              | 753 |
| Le V. Père François Varo, profès du couvent de Saint-Paul, de Séville,<br>et missionnaire dans la Chine.....                       | 757 |
| La Bienheureuse et très illustre princesse Euphémie Domitilla,<br>professe du monastère du Saint-Esprit, à Ratibor en Silésie..... | 770 |
| Notices.....                                                                                                                       | 774 |

## 25 JANVIER

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Jean-Baptiste Carré, fondateur du Noviciat général, à<br>Paris.....            | 779 |
| La B. Sœur Cécile, professe du monastère de Sainte-Catherine de<br>Sienne, à Ferrare..... | 787 |
| Notices.....                                                                              | 790 |

## 26 JANVIER

|                                                                                                                                   |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Bienheureuse Marguerite de Hongrie.....                                                                                        | 795 |
| Le V. Père Jérôme de la Croix, missionnaire aux Indes-Orientales et<br>martyr.....                                                | 816 |
| La V. Mère Jeanne de la Vierge, professe du monastère de Saint-<br>Thomas, à Paris, et une des fondatrices de celui de Dinan..... | 819 |
| Notices.....                                                                                                                      | 830 |

## 27 JANVIER

|                                                                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père François de Saint-Dominique, missionnaire aux îles Philip-<br>pines et premier martyr de l'île Formose..... | 835 |
| La V. Mère Anna Basset, Anglaise, professe du monastère du Tiers-<br>Ordre, à Aumale.....                              | 839 |
| Notices.....                                                                                                           | 850 |

## 28 JANVIER

|                                                                                                                                                   |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La translation de saint Thomas d'Aquin.....                                                                                                       | 855 |
| La V. Mère Catherine de Jésus-Christ, appelée au monde madame la<br>Présidente d'Aussonne, professe du monastère de Saint-Thomas,<br>à Paris..... | 867 |
| Notices.....                                                                                                                                      | 875 |

## 29 JANVIER

|                                                                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Père Antoine de Pestana, profès du couvent de Goa, dans les<br>Indes, et martyr.....                                             | 881 |
| Le V. Père Jean de Vasconcellos, consultant du Tribunal suprême de<br>l'Inquisition, en Portugal, et Provincial de la même Province... | 883 |
| La V. Mère Raphaëlle de Faenza, l'une des fondatrices du monastère<br>de Saint-Vincent, à Prato, en Toscane.....                       | 899 |
| Notices.....                                                                                                                           | 903 |

# TABLE DES JOURS

957

## 30 JANVIER

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le B. Père Laurent, Anglais, un des premiers compagnons de saint Dominique..... | 906 |
| Le R. Père Dominique Cuvo, profès du couvent de Santarem en Portugal .....      | 909 |
| La B. Sœur Zadislave de Berkarès, du Tiers-Ordre, en Bohême.....                | 912 |
| Notices.....                                                                    | 917 |

## 31 JANVIER

|                                                                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le V. Père Yves Le Breton, profès du couvent de Saint-Jacques, à Paris, Provincial de Terre-Sainte.....           | 921 |
| Le V. Père Pierre de la Palu, profès du couvent de Lyon, patriarche de Jérusalem, et légat du Pape Jean XXII..... | 926 |
| La V. Mère de Roche-Mathée, première Prieure du monastère royal de Saint-Louis, à Poissy.....                     | 931 |
| Notices.....                                                                                                      | 934 |





## TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS



| Noms des Religieux                 | Décès                   | Pages |
|------------------------------------|-------------------------|-------|
| Abraham Bzovius .....              | 1637 Rome .....         | 935   |
| Adhémar, évêque.....               | 1284 Avila .....        | 138   |
| Aignan de Schoonhoven, évêque..... | 1296 Saint-Asaph .....  | 76    |
| Alain de Lanvalay.....             | 12.. Orléans.....       | 394   |
| Albert.....                        | 1218 Rome .....         | 46    |
| Albert.....                        | 1226 Cumanie.....       | 13    |
| Albert Dragus, évêque.....         | 1601 Naples .....       | 98    |
| Algisius de Roxiate.....           | 1267 Asti.....          | 830   |
| Alphonse de Villa-Santa.....       | 1544 Asti.....          | 643   |
| André.....                         | 1323 Pérouse.....       | 512   |
| André Hoang.....                   | 1647 Chine .....        | 205   |
| André Mancini.....                 | 1260 Pérouse.....       | 477   |
| André de Peschiera.....            | 1480 Morbegno.....      | 599   |
| André de la Tour.....              | 1651 Louvain.....       | 714   |
| Ange Gotius.....                   | 1242 Orviéto.....       | 375   |
| Ange de Mezza de Criptolis.....    | 16.. Orviéto.....       | 425   |
| Annibal d'Alma.....                | 1264 Italie.....        | 713   |
| Annibal Guidalotti.....            | 1345 Pérouse .....      | 904   |
| Antoine Bouilletot.....            | 1620 Paris .....        | 399   |
| Antoine de Marchis, évêque.....    | 1660 Santorin.....      | 749   |
| Antoine de Pestana.....            | 1565 Ile de Solor.....  | 881   |
| Antoine du Rosaire.....            | 1676 Saint-Domingue.... | 716   |
| Antonin Massoulié.....             | 1706 Toulouse .....     | 683   |
| Antonin de Sainte-Marie.....       | 1476 Aveiro .....       | 429   |
| Apollinaire de Vienne.....         | 1562 Die .....          | 77    |

TABL

NOMS

959

|                                  |      |                  |     |
|----------------------------------|------|------------------|-----|
| Arnaud.....                      | 122. | Lyon.....        | 137 |
| Augustin de Hinajofa.....        | 1544 | Lyon.....        | 643 |
| Augustin Mora.....               | 1578 | Valence.....     | 594 |
| Barnabé de Verceil.....          | 1332 | Paris.....       | 577 |
| Benoit.....                      | 1241 | Montpellier..... | 875 |
| Bernardin Héraud.....            | 1652 | Béziers.....     | 99  |
| Bertrand de Hongrie, évêque..... | 1387 | Metz.....        | 593 |
| Blaise.....                      | 1267 | Pérouse.....     | 850 |
| Boniface, archevêque.....        | 1294 | Ravenne.....     | 774 |
| Camille Campegri, évêque.....    | 1569 | Sutri.....       | 852 |
| Cantien Archambauld.....         | 1631 | Blainville.....  | 572 |
| Charles Françon.....             | 16.. | Lucko.....       | 513 |
| Charles Rasteau.....             | 1655 | Paris.....       | 831 |
| Christophe de Molesey.....       | 1350 | Angleterre.....  | 593 |
| Christophe de Troyes.....        | 1600 | Jaën.....        | 258 |
| Claude de la Roue.....           | 1539 | Lyon.....        | 185 |
| Daniel de Crema.....             | 1565 | Rome.....        | 644 |
| Daniel Iseau.....                | 1468 | Bruxelles.....   | 98  |
| Denis Bertabillo.....            | 1544 | Bruxelles.....   | 643 |
| Denis Melo.....                  | 1555 | Lisbonne.....    | 714 |
| Diégo de la Herrera.....         | 16.. | La Palma.....    | 552 |
| Dominique.....                   | 1346 | Cumanie.....     | 13  |
| Dominique des Arcs.....          | 1298 | Metz.....        | 138 |
| Dominique de Brescia.....        | 1500 | Lombardie.....   | 258 |
| Dominique de Cuvo.....           | 1260 | Santarem.....    | 903 |
| Dominique Gori.....              | 16.. | Florence.....    | 938 |
| Dominique Grenier.....           | 1343 | Pamiers.....     | 917 |
| Dominique de Saint-Pierre.....   | 15.. | Salamanque.....  | 748 |
| Étienne de Malemort.....         | 1292 | Limoges.....     | 512 |
| Étienne de Salanhac.....         | 1290 | Limoges.....     | 263 |
| Falconis.....                    | 1273 | Rome.....        | 47  |
| Félicien Ninguarda, évêque.....  | 1595 | Côme.....        | 185 |
| Fernandez de Capillas.....       | 1648 | Chine.....       | 482 |
| Fidèle Kircher.....              | 1646 | Eichstaedt.....  | 646 |
| Florus.....                      | 1419 | Reims.....       | 76  |
| François Alain.....              | 1697 | Rennes.....      | 432 |
| François de Saint-Dominique..... | 1633 | Ile Formose..... | 835 |
| François Foreiro.....            | 1581 | Lisbonne.....    | 340 |



|                                      |      |                          |     |
|--------------------------------------|------|--------------------------|-----|
| François Galassa.....                | 1590 | Ile de Solor.....        | 645 |
| François Moustier.....               | 1622 | Paris.....               | 331 |
| François Orsucci.....                | 16.. | Lucques.....             | 595 |
| François de Sales, évêque.....       | 1622 | Lyon.....                | 914 |
| François de la Varca.....            | 1572 | Xérès.....               | 203 |
| François Varo.....                   | 1687 | Chine.....               | 757 |
|                                      |      |                          |     |
| Gabriel de Palacios.....             | 16.. | Séville.....             | 331 |
| Gabriel Parque.....                  | 1630 | Béziers.....             | 790 |
| Gaillard d'Orsaut, évêque.....       | 1260 | Béthléem.....            | 903 |
| Galibert.....                        | 1269 | Aiguebelle (Savoie)..... | 301 |
| Gaspard Sa.....                      | 1603 | Goa.....                 | 209 |
| Georges de Sainte-Luce, évêque.....  | 1579 | Goa.....                 | 555 |
| Gérard.....                          | 12.. | Pologne.....             | 130 |
| Gilles de Ferrare, patriarche.....   | 13.. | Alexandrie.....          | 329 |
| Gonzalve d'Amaranthe.....            | 1259 | Guimaraëns.....          | 335 |
| Grégoire.....                        | 1218 | Rome.....                | 46  |
| Grégoire de la Croix, évêque.....    | 1577 | Martorano.....           | 749 |
| Guillaume.....                       | 1227 | Allemagne.....           | 629 |
| Guillaume de Laudun, archevêque..... | 1352 | Avignon.....             | 629 |
| Guillaume Pélhisso.....              | 1268 | Toulouse.....            | 202 |
| Guillaume du Puy.....                | 12.. | Morlaas.....             | 95  |
| Guillaume de Southampton.....        | 1340 | Angleterre.....          | 96  |
| Guillaume de Tripoli.....            | 1251 | Arménie.....             | 629 |
|                                      |      |                          |     |
| Henri de Saint-Barthélemi.....       | 1642 | Arménie.....             | 467 |
| Humbert Falavelli, évêque.....       | 1260 | Lyon.....                | 747 |
| Hyacinthe de Borgis.....             | 16.. | Lyon.....                | 645 |
| Hyacinthe Bueno.....                 | 1633 | Amalfi.....              | 513 |
| Hyacinthe Chereil.....               | 1714 | Rennes.....              | 939 |
| Hyacinthe Gali.....                  | 1657 | Philippines.....         | 47  |
| Hyacinthe de la Haye.....            | 1671 | Morlaix.....             | 150 |
| Hyacinthe Miranda.....               | 1646 | Séville.....             | 852 |
|                                      |      |                          |     |
| Ignace de Brizuelo, évêque.....      | 1629 | Madrid.....              | 425 |
|                                      |      |                          |     |
| Jacques Fourré, évêque.....          | 1578 | Chalon-sur-Saône... ..   | 644 |
| Jacques Hoochstrat.....              | 1527 | Cologne.....             | 676 |
| Jacques de Lombardie.....            | 1230 | Paris.....               | 570 |
| Jacques Pyrus ou Périer.....         | 1562 | Lyon.....                | 138 |
| Jacques Volfée.....                  | 1631 | Limerick.....            | 775 |
| Jean Adam.....                       | 1500 | Écosse.....              | 550 |

## TABLE DES NOMS

961

|                                  |      |                    |     |
|----------------------------------|------|--------------------|-----|
| Jean Argenson.....               | 1562 | Die.....           | 98  |
| Jean-Baptiste Carré.....         | 1563 | Paris.....         | 779 |
| Jean-Baptiste de Faënza.....     | 1495 | Florence.....      | 203 |
| Jean de Bromyard.....            | 1390 | Angleterre.....    | 747 |
| Jean Burel.....                  | 16.. | Rennes.....        | 331 |
| Jean Carrion.....                | 1544 | Rennes.....        | 643 |
| Jean Ceron.....                  | 1649 | Andalousie.....    | 79  |
| Jean Épiscopellus.....           | 1370 | Lithuanie.....     | 850 |
| Jean de Illanez.....             | 1585 | Saint-Domingue.... | 425 |
| Jean Levasseur, évêque.....      | 1557 | Saint-Omer.....    | 593 |
| Jean de Liévana.....             | 16.. | Grenade.....       | 631 |
| Jean des Lois.....               | 1658 | Saint-Omer.....    | 715 |
| Jean Lopez, évêque.....          | 1632 | Valladolid.....    | 594 |
| Jean Martinez Corali.....        | 1676 | Madrid.....        | 13  |
| Jean Malfaz.....                 | 1680 | Santander.....     | 286 |
| Jean de l'Olmo.....              | 1500 | Bergame.....       | 47  |
| Jean de la Penna.....            | 1565 | Salamanque.....    | 77  |
| Jean Pickard de Luxembourg.....  | 1314 | Ratisbonne.....    | 298 |
| Jean Pigneyro.....               | 15.. | Rome.....          | 424 |
| Jean Rosier.....                 | 1600 | Rome.....          | 258 |
| Jean de Salazar.....             | 1600 | Ségovie.....       | 330 |
| Jean de Sanserre.....            | 1340 | France.....        | 830 |
| Jean de Saravia.....             | 1585 | Saint-Domingue.... | 425 |
| Jean Solano, évêque.....         | 1580 | Rome.....          | 463 |
| Jean de Tambac,.....             | 1372 | Fribourg.....      | 83  |
| Jean de Vasconcellos.....        | 1652 | Portugal.....      | 885 |
| Jean du Vernois, évêque.....     | 1599 | Saint-Omer.....    | 395 |
| Jérôme de Ciudad-Rodrigo.....    | 1544 | Almada.....        | 643 |
| Jérôme de la Croix.....          | 1566 | Siam.....          | 816 |
| Jérôme Palomèque.....            | 16.. | Alcaraz.....       | 596 |
| Jérôme Pereyra.....              | 1578 | Évora.....         | 77  |
| Joseph Moran.....                | 1643 | Alger.....         | 386 |
| Julien Brisorgueil.....          | 1578 | Dinan.....         | 876 |
| Laurent, Anglais.....            | 1235 | Paris.....         | 907 |
| Laurent de Figueroa, évêque..... | 1605 | Siguenza.....      | 639 |
| Laurent Mendez.....              | 1280 | Guimaraëns.....    | 504 |
| Laurent de Parme.....            | 1291 | Venise.....        | 504 |
| Laurent Ramirez.....             | 16.. | Aréquipa.....      | 645 |
| Laurent de Retz.....             | 1552 | Cordoue.....       | 714 |
| Longin.....                      | 1462 | Berne.....         | 790 |
| Lopo de Barrientos.....          | 1469 | Médina del Campo.. | 851 |
| Lopo Cardoso.....                | 1605 | Goa.....           | 85  |

|                                         |      |                     |                    |
|-----------------------------------------|------|---------------------|--------------------|
| Louis de Quadros.....                   | 1611 | Séville.....        | 479                |
| Louis Rossat, évêque.....               | 1469 | Mantoue.....        | 876                |
| Marcolin de Forli.....                  | 1397 | Forli.....          | 753                |
| Marc de Saavedra.....                   | 1631 | Manille.....        | 204                |
| Martin de Barragan.....                 | 16.. | Lima.....           | 775                |
| Martin de la Fontaine.....              | 1544 | Lima.....           | 643                |
| Matthieu, patriarche.....               | 1544 | Constantinople .... | 76                 |
| Matthieu Bonimpert, évêque.....         | 1444 | Mantoue.....        | 98                 |
| Matthieu d'Oyeda.....                   | 1576 | Lisbonne.....       | 189                |
| Maurice de Coulange, évêque.....        | 1394 | Nevers.....         | 550                |
| Maurice de Lezana.....                  | 1668 | Madrid.....         | 48                 |
| Michel Duart.....                       | 1544 | Madrid.....         | 643                |
| Michel Francez.....                     | 1629 | Sarragosse.....     | 775                |
| Milérus Ma'Grath.....                   | 16.. | Klonmel.....        | 877                |
| Nicolas.....                            | 1240 | Hongrie.....        | 642                |
| Nicolas Anselme.....                    | 1678 | Paris.....          | 259                |
| Nicolas de Brazza.....                  | 16.. | Paris.....          | 425                |
| Nicolas Eymeric.....                    | 1399 | Girone.....         | 104                |
| Nicolas de Gorran.....                  | 1295 | Paris.....          | 592                |
| Nicolas de Neels.....                   | 1601 | Gand.....           | 935                |
| Nicolas de Saint-Saturnin, cardinal.... | 1382 | Clermont.....       | 675                |
| Nicolas Saussat.....                    | 1562 | Nîmes.....          | 330                |
| Nicolas Vezick.....                     | 1370 | Lithuanie.....      | 850                |
| Paul de Sainte-Marie.....               | 1640 | Murcie.....         | 77                 |
| Pèlerin, évêque.....                    | 1240 | Prague.....         | 298                |
| Philippe de Castillo.....               | 1544 | Prague.....         | 643                |
| Pierre.....                             | 1550 | Vicence.....        | 630                |
| Pierre d'Aveiro.....                    | 1528 | Évora.....          | 404                |
| Pierre de Saint-Dominique.....          | 1682 | Cadenet.....        | 192                |
| Pierre Dumi.....                        | 16.. | Paris.....          | 186                |
| Pierre des Forges.....                  | 1679 | Bordeaux.....       | 877                |
| Pierre de Godoy, évêque.....            | 1677 | Ségovie.....        | 791                |
| Pierre Isnard de Vicence.....           | 1244 | Pavie.....          | 633                |
| Pierre de Marchis, archevêque.....      | 1640 | Smyrne.....         | 375                |
| Pierre d'Ochoa.....                     | 1616 | Jaën.....           | 113                |
| Pierre de la Palu.....                  | 1342 | Lyon.....           | 926                |
| Pierre de Püet, évêque.....             | 1347 | Mirepoix.....       | 774                |
| Pierre de Pravia.....                   | 1589 | Mexico.....         | <del>404</del> 414 |
| Pierre Quarré, évêque.....              | 1510 | Bourges.....        | 184                |
| Pierre de Reims, évêque.....            | 1245 | Agen.....           | 381                |

# TABLE DES NOMS

963

|                                    |      |                        |     |
|------------------------------------|------|------------------------|-----|
| Pierre des Rois.....               | 1544 | Agén.....              | 643 |
| Pierre de Santarem.....            | 1262 | Santarem.....          | 401 |
| Pierre de Tarragone.....           | 1330 | Arménie.....           | 714 |
| Pierre Usmar.....                  | 1599 | Azeitao.....           | 830 |
| Pinamont Peregrini.....            | 1266 | Bergame.....           | 934 |
| Raphaël Casteils.....              | 1560 | Valence.....           | 643 |
| Raymond Breton.....                | 1679 | Amérique.....          | 267 |
| Raymond Canelesius, évêque.....    | 1580 | Nîmes.....             | 395 |
| Raymond de Pennafort.....          | 1275 | Barcelone.....         | 719 |
| Raynier, évêque.....               | 1248 | Maguelonne.....        | 358 |
| Robert, évêque.....                | 1334 | Acerenza.....          | 917 |
| Robert Bonimpert, évêque.....      | 1465 | Mantoue.....           | 98  |
| Robert Holcoth.....                | 1349 | Northampton.....       | 477 |
| Roderic Cardoue.....               | 1645 | Saint-Domingue.....    | 299 |
| Samuel Pertuosko.....              | 1640 | Russie.....            | 631 |
| Sigismond Vogel.....               | 1470 | Vienne (Autriche)..... | 851 |
| Simon de la Pitié.....             | 1599 | Aveiro.....            | 838 |
| Simon Stradi.....                  | 15.. | Florence.....          | 475 |
| Simon Vela.....                    | 1437 | Penna de Francia.....  | 748 |
| Stanislas Kolkokam.....            | 1400 | Pologne.....           | 96  |
| Thaddée Duan.....                  | 1608 | Sligo.....             | 399 |
| Thomas.....                        | 12.. | Toulouse.....          | 46  |
| Thomas de Blanès, évêque.....      | 1612 | Xiquipila.....         | 203 |
| Thomas Marie de Cupertino.....     | 1593 | Naples.....            | 649 |
| Thomas Manrique.....               | 1573 | Pedrahita.....         | 748 |
| Thomas de Vio Cajetan.....         | 1572 | Naples.....            | 299 |
| Toussaint Avarar.....              | 1636 | Blainville.....        | 677 |
| Vincent.....                       | 15.. | Cracovie.....          | 185 |
| Vincent Baron.....                 | 1670 | Toulouse.....          | 653 |
| Vincent de Beauvais.....           | 1264 | Paris.....             | 101 |
| Vincent Bouillet.....              | 1669 | Paris.....             | 877 |
| Vincent de Lisbonne.....           | 1401 | Bemfica.....           | 141 |
| Vincent de Mexia.....              | 15.. | Portugal.....          | 47  |
| Vincent de Montesanto, évêque..... | 1609 | Teramo.....            | 259 |
| Vincent Vilkeronski.....           | 1646 | Ploé.....              | 77  |
| Yves Le Breton.....                | 13.. | Terre-Sainte.....      | 921 |



| Noms des Sœurs                    | Décès                   | Pages |
|-----------------------------------|-------------------------|-------|
| Adrienne de Grenette.....         | 1637 Tournay.....       | 300   |
| Agnès de l'Assomption.....        | 1574 Lisbonne.....      | 90    |
| Aldensa.....                      | 16.. Guadalaxara.....   | 332   |
| Amicie de Joigny.....             | 1270 Montargis.....     | 937   |
| Angèle du Paradis.....            | .... Aveiro.....        | 589   |
| Angélique Jolly.....              | 1653 Dijon.....         | 750   |
| Anne Arbucheq.....                | 1610 Ontiniente.....    | 458   |
| Anne de Buz.....                  | 1566 Poissy.....        | 427   |
| Anne de Celles.....               | 1658 Prouille.....      | 574   |
| Anne des Cinq-Plaies.....         | 1675 Paris.....         | 739   |
| Anne de la Conception.....        | 1590 Elvas.....         | 647   |
| Anne de la Conception.....        | 1530 Sétubal.....       | 396   |
| Anne de la Croix.....             | 1642 Paris.....         | 139   |
| Anne l'Espagnole.....             | 1515 Mantoue.....       | 551   |
| Anne de Gourcie.....              | 1633 Prouille.....      | 261   |
| Anna de Jésus.....                | 1609 Aumale.....        | 839   |
| Anne de Jésus.....                | 1630 Aumale.....        | 543   |
| Anne de Jésus.....                | 1671 Toul.....          | 678   |
| Anne Martin.....                  | 1662 Chalon-sur-Saône.. | 81    |
| Anne de Mauléon.....              | 1633 Prouille.....      | 792   |
| Anne de Paule.....                | 1679 Metz.....          | 777   |
| Anne de Peyssonneaux.....         | 1670 Saint-Étienne..... | 361   |
| Anne de Saint-Pierre-Martyr.....  | 16.. Pont-l'Évêque..... | 596   |
| Anne Du Pont.....                 | 16.. Valladolid.....    | 920   |
| Antoinette des Anges.....         | 1530 Sétubal.....       | 396   |
| Antoinette de Belcastel.....      | 1321 Prouille.....      | 776   |
| Antoinette de Saint-Michel.....   | 1565 Abrantès.....      | 572   |
| Antoinette Ode.....               | 1645 Avignon.....       | 80    |
| Antoinette des Voisins.....       | 1605 Prouille.....      | 646   |
| Arsance Cadelle.....              | 132. Prouille.....      | 646   |
| Augustine Dagier.....             | 1670 Saint-Étienne..... | 376   |
| Barbe de la Conception.....       | 1663 Toul.....          | 506   |
| Barbe de Marcousse.....           | 16.. Rinteln.....       | 853   |
| Béatrix du Jardin des Olives..... | 1615 Évora.....         | 860   |
| Béatrix Mariz.....                | 1595 Évora.....         | 717   |
| Béatrix de la Résurrection.....   | 1466 Aumale.....        | 607   |
| Bertrand.....                     | 1650 Toulouse.....      | 793   |
| Bonne de Saint-Bernard.....       | 1670 Lesparre.....      | 68    |
| Catherine Bague.....              | 1681 Metz.....          | 378   |
| Catherine Carreri.....            | 1557 Mantoue.....       | 551   |

## TABLE DES NOMS

965

|                                   |      |                    |     |
|-----------------------------------|------|--------------------|-----|
| Catherine de la Croix.....        | 1650 | Aumale .....       | 495 |
| Catherine de Jésus.....           | 1662 | Rosay-en-Brie..... | 718 |
| Catherine de Jésus-Christ.....    | 1647 | Paris.....         | 867 |
| Catherine de Jésus-Maria.....     | 1701 | Paris.....         | 481 |
| Catherine de Labruto.....         | 1661 | Reggio.....        | 481 |
| Catherine de Saint-Louis.....     | 1668 | Rodez.....         | 621 |
| Catherine Malescot.....           | 1634 | Saint-Étienne..... | 451 |
| Catherine de Sainte-Marthe.....   | 1664 | Dinan.....         | 707 |
| Catherine de Sales.....           | 1239 | Prouille .....     | 99  |
| Catherine de Savigny.....         | 1655 | Metz .....         | 139 |
| Cécile Bonne.....                 | 1296 | Prouille.....      | 99  |
| Cécile de Ferrare.....            | 1507 | Ferrare .....      | 787 |
| Charlotte de la Résurrection..... | 1666 | Aumale .....       | 607 |
| Claude Gallois.....               | 1656 | Dijon .....        | 461 |
| Delphine de Sainte-Marthe.....    | 1689 | Bordeaux .....     | 750 |
| De Roche-Mathée.....              | 1333 | Poissy.....        | 931 |
| Dorothée Bole.....                | 1576 | Saragosse.....     | 832 |
| Éléonore Haccart.....             | 1642 | Lille .....        | 79  |
| Élisabeth de Vignières.....       | 1445 | Prouille.....      | 376 |
| Espérance Dolz.....               | 1638 | Mora.....          | 472 |
| Euphémie Domitilla.....           | 1359 | Ratibor.....       | 770 |
| Euphrosine de Toralla.....        | 1466 | Barcelone.....     | 79  |
| Eustache.....                     | 1508 | Ferrare.....       | 776 |
| Félicie de Ventabren.....         | 1636 | Avignon.....       | 586 |
| Françoise de Bois-Morin.....      | 1697 | Poitiers.....      | 751 |
| Françoise-Marie Catina.....       | 1628 | Palerme .....      | 640 |
| Françoise de Jésus-Maria.....     | 1654 | Dinan.....         | 077 |
| Françoise Mainsant.....           | 1642 | Paris.....         | 177 |
| Françoise de Ménilles.....        | 1586 | Poissy.....        | 792 |
| Gabrielle Mirez.....              | 1642 | Valence.....       | 573 |
| Gabrielle de la Jugie.....        | 1613 | Prouille .....     | 920 |
| Guiomar de Saint-Dominique.....   | 1491 | Aveiro .....       | 479 |
| Hélène Bruniquel.....             | 1323 | Prouille .....     | 48  |
| Hélène de la Croix.....           | 1621 | Toul.....          | 51  |
| Hélène Henriquez.....             | 15.. | Salamanque.....    | 853 |
| Hippolyte Laurens.....            | 1543 | Prato .....        | 426 |
| Ingride.....                      | 1255 | Schening .....     | 391 |
| Isabelle Benavidès.....           | 15.. | Valladolid .....   | 426 |

|                                 |      |                    |     |
|---------------------------------|------|--------------------|-----|
| Isabelle de Saint-Benoit.....   | 1550 | Elvas .....        | 187 |
| Isabelle de Coueto.....         | 15.. | Valladolid .....   | 300 |
| Isabelle de la Croix.....       | 1560 | Portugal.....      | 427 |
| Isabelle Ferreira.....          | 1396 | Leiria.....        | 868 |
| Isabeau Froment.....            | 1661 | Abbeville.....     | 575 |
| Isabelle de l'Humble-Jésus..... | 1661 | Toulouse .....     | 833 |
| Isabelle Navarrez.....          | 16.. | Medina-del-Campo.. | 51  |
| Isabelle de la Pitié.....       | .... | Évora.....         | 631 |
|                                 |      |                    |     |
| Jacqueline du Saint-Esprit..... | 1638 | Aumale.....        | 159 |
| Jeanne .....                    | 16.. | Vercel.....        | 260 |
| Jeanne de Saint-Augustin.....   | 1652 | Toulouse .....     | 419 |
| Jeanne de Bartholoméi.....      | 1497 | Poissy.....        | 48  |
| Jeanne de Belcastel.....        | 1321 | Prouille.....      | 776 |
| Jeanne de Cespédès.....         | 15.. | Alcaraz.....       | 188 |
| Jeanne de la Conception.....    | 1580 | Lisbonne .....     | 603 |
| Jeanne de la Croix.....         | 1530 | Sétubal.....       | 396 |
| Jeanne de Saint-Étienne.....    | 1590 | Toro.....          | 397 |
| Jeanne Labbé.....               | 1699 | Semur .....        | 515 |
| Jeanne de Lino.....             | 1574 | Bologne .....      | 905 |
| Jeanne de Magnicourt.....       | 1583 | Metz.....          | 206 |
| Jeanne-Baptiste Martel.....     | 16.. | Daroca.....        | 552 |
| Jeanne Melon.....               | 1658 | Metz.....          | 333 |
| Jeanne du Moulin.....           | 1646 | Poitiers.....      | 662 |
| Jeanne de Moustron.....         | 16.. | Prouille .....     | 632 |
| Jeanne-Baptiste de Roux.....    | 1660 | Viviers.....       | 198 |
| Jeanne de Saint-Thomas.....     | 1661 | Toulouse .....     | 38  |
| Jeanne Tulieu.....              | 1472 | Poissy.....        | 831 |
| Jeanne de la Vierge.....        | 1629 | Paris.....         | 51  |
| Jeanne de la Vierge.....        | 1650 | Dinan.....         | 819 |
| Jérôme de Aybac.....            | 16.. | Valence.....       | 480 |
| Jérôme Ganabuza.....            | 16.. | Valence.....       | 333 |
|                                 |      |                    |     |
| Louise de Saint-Antonin.....    | 1661 | Toulouse .....     | 334 |
| Louise du Saint-Esprit.....     | 1632 | Toulouse .....     | 22  |
| Louise de Rochechouart.....     | 1533 | Poissy.....        | 919 |
| Louise du Saint-Sacrement.....  | 1639 | Paris.....         | 459 |
| Louise de Sousa.....            | 1630 | Elvas .....        | 206 |
| Lucrèce de Peyrez.....          | 1599 | Avignon.....       | 260 |
|                                 |      |                    |     |
| Madeleine de Saint-Alexis.....  | 1631 | Douai.....         | 734 |
| Madeleine du Saint-Esprit.....  | 1648 | Lisbonne .....     | 460 |
| Madeleine Lorman.....           | 1645 | Vic.....           | 854 |

# TABLE DES NOMS

967

|                                      |      |                         |     |
|--------------------------------------|------|-------------------------|-----|
| Madeleine de Ménilles.....           | 1657 | Poissy.....             | 454 |
| Madeleine de Ray.....                | 16.. | Vic.....                | 573 |
| Marguerite de Saint-Alexis.....      | 1658 | Toul.....               | 461 |
| Marguerite de Saint-Alexis.....      | 1691 | Bordeaux.....           | 262 |
| Marguerite d'August.....             | 1374 | Poissy.....             | 750 |
| Marguerite de Saint-Augustin.....    | 1654 | Pont-l'Évêque.....      | 717 |
| Marguerite Boursault.....            | 1695 | Beaune.....             | 207 |
| Marguerite de Châteaurenard.....     | 16.. | Avignon.....            | 514 |
| Marguerite Crépieul.....             | 1525 | Vétroye en Gueldre..... | 551 |
| Marguerite du Saint-Esprit.....      | 1598 | Lisbonne.....           | 397 |
| Marguerite Fernandez.....            | 1540 | Bologne.....            | 538 |
| Marguerite de Hongrie.....           | 1270 | Vesprim.....            | 795 |
| Marguerite de Laval.....             | 1627 | Viviers.....            | 879 |
| Marguerite de la Passion.....        | 1659 | Pont-l'Évêque.....      | 400 |
| Marguerite de Planèzes.....          | 1332 | Prouille.....           | 646 |
| Marguerite Saumaize.....             | 1621 | Dijon.....              | 447 |
| Marguerite de la Sainte-Trinité..... | 1681 | Aumale.....             | 552 |
| Marguerite de la Vierge.....         | 1663 | Rennes.....             | 561 |
| Marguerite des Voisins.....          | 1596 | Prouille.....           | 300 |
| Marie de Bourbon.....                | 1401 | Poissy.....             | 359 |
| Marie Caraffa.....                   | 1552 | Naples.....             | 117 |
| Marie du Christ.....                 | 1600 | Portugal.....           | 648 |
| Marie de la Couronne.....            | 1564 | Séville.....            | 439 |
| Marie de la Croix.....               | 1524 | Séville.....            | 647 |
| Marie du Crucifix.....               | 15.. | Séville.....            | 879 |
| Marie de Saint-Dominique.....        | 1643 | Viviers.....            | 52  |
| Marie de Saint-Dominique.....        | 1689 | Rodez.....              | 878 |
| Marie Haverlande.....                | 1422 | Lille.....              | 716 |
| Marie Hangouart.....                 | 1653 | Lille.....              | 832 |
| Marie de Saint-Hyacinthe.....        | 1661 | Dinan.....              | 501 |
| Marie de Jésus.....                  | 1600 | Séville.....            | 333 |
| Marie de Jésus-Christ.....           | 1510 | Elvas.....              | 480 |
| Marie de Saint-Joseph.....           | 1658 | Lisbonne.....           | 428 |
| Marie de Saint-Joseph.....           | 1622 | Toulouse.....           | 130 |
| Marie-Madeleine.....                 | 1534 | Santoval.....           | 376 |
| Marie Meurcie.....                   | 1680 | Abbeville.....          | 679 |
| Marie de Saint-Pierre-Martyr.....    | 1677 | Rouen.....              | 893 |
| Marie Quaranta.....                  | 16.. | Naples.....             | 332 |
| Marie Raggi.....                     | 1600 | Rome.....               | 210 |
| Marie de Sylva.....                  | 1532 | Tolède.....             | 596 |
| Marie de la Très-Sainte-Trinité..... | 1660 | Aracena.....            | 304 |
| Marie des Ursins.....                | .... | Poissy.....             | 49  |



|                                 |      |                    |     |
|---------------------------------|------|--------------------|-----|
| Marie-Françoise des Ursins..... | 1486 | Naples .....       | 701 |
| Marthe-Angélique Paris.....     | 1665 | Saint-Étienne..... | 597 |
| Marthe de Gournay.....          | 1627 | Metz .....         | 427 |
| Mathilde.....                   | 12.. | Allemagne.....     | 300 |
| Maurice du Saint-Esprit.....    | 1707 | Paris.....         | 99  |
| Paule de Sainte-Thérèse.....    | 1657 | Naples .....       | 227 |
| Raphaëlle de Faënza.....        | 1548 | Prato .....        | 898 |
| Stéphanie de Quinzani.....      | 1661 | Soncino .....      | 517 |
| Toussainte de Laye.....         | 1670 | Saint-Étienne..... | 444 |
| Zadislave de Berkarès.....      | 1300 | Bohême .....       | 912 |













4374

271.2  
AN 74

AUTHOR

Annee Dominicaine (Janvier)

TITLE

DATE  
LOANED

BORROWER'S NAME

DATE



